

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.



SENNEVILLE.

JE NE PEUX PLUS TE GARDER, C'EST LÀ CE QUI TE CHAGRINE.

Le Valet de son Rival, Sc. XIX.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE PAR L'AUTEUR

ORNÉE

DE CENT QUATRE-VINGTS JOLIES VIGNETTES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

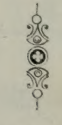
De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl et autres artistes distingués.

TOME PREMIER.



PARIS

FURNE ET Cie,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
rue St-André-des-Arts, n° 55.



AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
rue Christine, n° 1.

1840

DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE DU 28 JANVIER 1836 [1].

MESSIEURS,

Vous avez lu que la république de Gênes ayant osé braver Louis XIV, le doge fut forcé de venir à Versailles implorer la clémence du grand roi; et pendant qu'il admirait ces jardins où partout la nature est vaincue, ces eaux jaillissantes, ces forêts d'orangers, ces terrasses suspendues dans les airs, on lui demanda ce qu'il trouvait de plus extraordinaire à Versailles. Il répondit : C'est de m'y voir.

Et moi aussi, Messieurs, au milieu de toutes les illustrations qui m'entourent, au milieu de toutes les pompes littéraires qui viennent ici s'offrir à mes souvenirs ou à mes yeux, ce qui devrait m'étonner le plus, ce serait ma présence, si une réflexion n'était venue me rassurer et m'enhardir.

L'Académie, cette chambre représentative de la littérature, a voulu que tous les genres, reconnus par la charte de Boileau et les lois du bon goût, eussent dans son sein des mandataires nommés par elle, et comme dans nos assemblées législatives où l'élu d'une faible bourgade siége sur les mêmes bancs que les députés des grandes villes, l'Académie, en me donnant entrée dans cette enceinte, vient d'élever et d'agrandir l'humble genre dont je suis le représentant, et qui désormais m'inspirerait de l'orgueil, si un auteur de vaudevilles pouvait en avoir.

Oui, Messieurs, je ne m'abuse point sur la nature de mon mandat : si pendant

---

[1] Ce discours est la seule Préface que M. Scribe ait voulu mettre à la tête de ses œuvres.
(*Note de l'Éditeur.*)

longtemps j'ai, sur une scène secondaire, essayé de peindre Thalie en miniature, si parfois, sur un théâtre plus élevé, j'ai tâché de tracer quelques tableaux d'une plus grande dimension, de pareils efforts ne me donnent pas le droit de me regarder ici comme un des représentants de la comédie. Vous n'aviez pas besoin d'en appeler de nouveaux dans cette assemblée où brillaient déjà l'auteur du *Tyran domestique*, l'auteur de *l'Avocat*, l'auteur des *Deux Gendres*, l'auteur de *l'École des Vieillards*. Seulement vous n'avez pas voulu que le fauteuil jadis occupé par Laujon restât vide plus longtemps.

Vous aviez déjà accordé en sa personne des lettres de noblesse à la chanson, vous avez voulu me les transmettre, et c'est à ce titre seulement que je m'assieds parmi vous.

Peut-être après cela, ce genre, si futile en apparence et dont le nom même semble étonné de retentir sous les voûtes classiques de cette salle, peut-être, dis-je, ce genre n'est-il pas tout à fait indigne d'attirer vos regards, et par justice, ou du moins par reconnaissance, je devrais chercher à défendre celui qui fut mon protecteur, je devrais vous retracer ici l'histoire du Val-de-Vire, depuis son origine jusqu'à nos jours, si en ce moment un soin plus imposant et plus solennel n'appelait d'abord toutes mes pensées et ne venait retenir sur mes lèvres les refrains joyeux près de s'en échapper.

Il y a bien longtemps que, pour la première fois de ma vie, j'entrai dans cette salle; j'étais alors au Lycée Napoléon (1), et c'est ici même, dans ces lieux où rien n'est changé, que l'on nous distribuait les prix du concours général : dans ces tribunes étaient nos camarades, nos rivaux, nos amis; ils étaient là... comme aujourd'hui encore. Plus loin nos parents, nos sœurs, nos mères. Heureux qui peut avoir sa mère pour témoin de son triomphe !... Ce bonheur, je l'avais alors ! De ce côté étaient placés nos maîtres, nos supérieurs, de hauts dignitaires de la littérature ou de l'empire; car ces palmes, décernées à de faibles mérites, c'était, comme aujourd'hui encore, le mérite qui les distribuait. Je demandai à l'un de mes voisins qui était le président. On me répondit : C'est le grand-maître, M. de Fontanes. — Et à côté de lui, cette figure si belle et si imposante ? — Le secrétaire-général de l'Université, M. Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes*; de cette tragédie dont nous savons par cœur tous les plus beaux vers. L'auteur de *Marius à Minturnes !* je me levai pour le regarder, ne me doutant pas que l'écolier siégerait un jour à la place du maître, et que je viendrais dans cette même

---

(1) Notre collége Sainte-Barbe suivait alors les cours du Lycée Napoléon.

enceinte déposer une branche de cyprès sur la tombe de celui qui nous distribuait alors des couronnes.

Pourquoi du moins une voix plus puissante que la mienne n'est-elle pas appelée à vous faire l'éloge de l'homme de bien et du poëte que vous regrettez? Par quel dernier malheur pour lui, faut-il que soit réservé à un disciple de la chanson le difficile honneur d'apprécier les productions d'une muse tragique!

Entraîné dès l'âge le plus tendre par un penchant irrésistible pour la poésie, M. Arnault était bien jeune encore quand il donna *Marius*, son premier ouvrage. C'était déjà une entreprise hardie, surtout pour un jeune homme de vingt-quatre ans, de vouloir appeler l'intérêt sur un personnage aussi odieux que Marius, qui couvrit l'Italie de sang et de proscriptions, qui se déshonora par le vol et le pillage, et qui, aussi barbare dans ses vengeances, mais moins courageux que Sylla, n'eut pas comme lui la grandeur d'âme de s'arrêter et l'audace de descendre. Mais M. Arnault avait compris qu'aux yeux des hommes rassemblés, le malheur absout de tous les crimes. Il avait choisi pour son héros non pas Marius proscripteur, mais Marius proscrit, mais le vainqueur des Cimbres errant et fugitif; il avait senti que s'il est au monde un noble et beau spectacle, c'est la gloire aux prises avec le malheur, c'est une grande infortune supportée avec courage. Il avait deviné juste; et, sans imiter les auteurs qui avaient traité ce sujet avant lui, sans appeler à son aide aucune intrigue étrangère, aucun personnage de femme, aucun amour de tragédie, abordant dans toute sa sévérité et dans sa simplicité antique ce sujet qui n'offrait qu'une scène, il en a fait un tableau d'histoire où partout domine cette grande figure de Marius; et rappelez-vous, Messieurs, quel effet produisait cet esclave, ce Cimbre qui, reculant épouvanté à l'aspect de ce front consulaire et de quarante ans de gloire, jetait son poignard et s'enfuyait en répétant :

Je ne pourrai jamais égorger Marius!

Cette tragédie fut dédiée à Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII. M. Arnault s'était attaché à la maison de ce prince, ami des lettres, et dont la protection devait être utile au jeune poëte; car alors, pour réussir, même en littérature, c'était chose presque nécessaire que le patronage d'un homme puissant. Les temps sont changés, grâce au ciel! Aujourd'hui un homme de lettres n'a plus besoin de dire à un grand seigneur : Daignez me protéger! il trouve dans son travail la gloire, et mieux encore, s'il est possible... l'indépendance.

Au commencement de la révolution, le comte de Provence se réfugia en pays étranger, et M. Arnault, que cette fuite exposait à de grands dangers, se hâta de

passer en Angleterre. Singulière destinée que la sienne ! Ce protecteur qu'il s'était donné, prince alors et plus tard roi, oblige deux fois M. Arnault à sortir de France : en 1792, par son départ; en 1815, par son retour.

M. Arnault chercha bientôt à revoir son pays. Arrêté à Dunkerque comme émigré, jeté dans un cachot, il en sort par un décret du comité de salut public qui, juste cette fois, declare la loi sur l'émigration non applicable à un homme de lettres, à l'auteur de *Marius à Minturnes*, supposant sans doute par une heureuse fiction que l'univers appartient au poëte et que partout est sa patrie.

Des jours meilleurs vinrent luire pour la France. C'était encore la république; mais ce n'étaient plus les faisceaux sanglants des décemvirs; ce n'était plus même l'austérité de Rome ou de Sparte. A son goût effréné pour le luxe et les plaisirs, à son oubli du passé, à son insouciance de l'avenir, on eût dit la république d'Athènes, si l'on eût osé comparer Barras à Périclès. L'on était sous le Directoire, sous ce gouvernement faible, joyeux et dissolu, que j'appellerai presque la régence de la révolution.

Rendu à ses travaux littéraires, M. Arnault donna successivement sa tragédie d'*Oscar*, où il retrace avec tant de charmes les doux épanchements de l'amour et de l'amitié, et sa tragédie des *Vénitiens*, dont le cinquième acte est un des plus beaux du théâtre moderne : disons cependant, en historien fidèle, que M. Arnault n'est pas seul auteur de ce cinquième acte. Dans l'origine il avait donné à son ouvrage un dénoûment heureux. Montcassin, son héros, ne mourait pas. Il était sauvé du supplice par son rival. Ce dénoûment ne plut pas à un membre de l'Institut que M. Arnault avait connu en Italie, et à qui il faisait lecture de sa tragédie. Ce membre de l'Institut, c'était le général Bonaparte, qui avait en littérature des idées aussi arrêtées qu'en politique. Il détestait Voltaire; il avait le malheur de ne pas aimer beaucoup Racine, mais il aurait fait Corneille premier ministre. Il était pour les dénoûments énergiques, et voulait que, même au théâtre, toutes les difficultés fussent enlevées à la baïonnette. Le cinquième acte des *Vénitiens* ne lui paraissait pas attaqué franchement; il le trouvait affaibli et gâté par le bonheur des deux amants. Si leur malheur eût été irréparable, disait-il à M. Arnault, l'émotion passagère qu'ils m'ont causée m'aurait poursuivi jusqu'à ce soir, jusqu'au lendemain. Il faut que le héros meure! il faut le tuer!... tuez-le!

Montcassin fut donc mis à mort par ordre de Napoléon et à la grande satisfaction du public, qui par ses applaudissements confirma la sentence. Il est inutile de dire que la tragédie des *Vénitiens* fut dédiée au général Bonaparte; c'était justice.

Bonaparte aimait M. Arnault, et cette amitié ne s'est jamais démentie. Soit que, lui confiant d'importantes missions, il le charge de l'organisation des îles Ioniennes; soit que, dans son hôtel de la rue Chantereine, il l'admette à ces conversations familières et prophétiques qui déjà étaient de l'histoire; soit que plus tard, à bord du vaisseau amiral qui conduisait en Égypte César et sa fortune, ils discutent ensemble sur Ossian et sur Homère; soit enfin que, devenu empereur, il place M. Arnault dans les premiers rangs de l'Université, Napoléon fut toujours constant dans son estime pour lui, bien que plus d'une fois il eût à se plaindre de ses traits satiriques et de son énergique franchise. Celui qui d'un seul coup d'œil savait si bien deviner et apprécier le mérite, avait, dès le premier jour en Italie, de sa main victorieuse, écrit sur ses tablettes le nom de M. Arnault, et vingt-trois ans plus tard, sa main mourante l'écrivait encore sur son testament, daté des rochers de Sainte-Hélène!

Que pourrais-je ajouter à un pareil témoignage?

Après la catastrophe des Cent Jours, M. Arnault fut exilé; et, ce qu'on aura peine à croire, on le destitua de la place qu'il occupait parmi vous et que vos suffrages lui avaient donnée. En fait de vers et de poésie, Molière avait dit

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne....

Le commandement vint, qui raya M. Arnault de l'Institut. Violant le sanctuaire des lettres, oubliant que le plus grand de nos priviléges est d'être inamovibles, et que la gloire littéraire n'est point révocable, un ordre vint, qui supprima *Marius à Minturnes* et *les Vénitiens;* et en vertu d'une ordonnance, contre-signée par un ministre, il fut décidé que ces deux beaux succès n'avaient jamais existé.

Pendant son exil, qu'il supporta avec dignité et courage, M. Arnault composa la dernière partie de ses fables, son plus beau titre littéraire, selon moi; car il a créé un nouveau genre qui restera comme modèle par cela même qu'il n'a cherché à imiter ni La Fontaine ni Florian; ce n'est point la naïve bonhomie du premier, ni la sensibilité élégante et gracieuse du second; c'est de l'épigramme, c'est de la satire, c'est Juvénal qui s'est fait fabuliste! Comme lui, — peut-être,

Poussant jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole,

M. Arnault a-t-il fait la société trop vicieuse et les hommes trop méchants. On a reproché avec raison à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de *moutons;* peut-être dans les fables de M. Arnault y a-t-il un peu trop de *loups*.

C'est encore pendant son exil que M. Arnault fit jouer à Paris *Germanicus*, qui, vainqueur le premier jour, fut le lendemain banni du théâtre comme l'auteur l'avait été de la France; et lorsqu'enfin le jour de la justice avait brillé pour lui, lorsque, après cinq ans de proscription, il était rentré dans sa patrie et plus tard parmi vous... un coup imprévu l'a de nouveau et pour jamais enlevé à votre amitié! Le plus jeune de ses fils venait d'éprouver une perte cruelle : c'est pour le consoler que son père était accouru auprès de lui et avait entrepris ce voyage qui devait lui être si fatal. M. Arnault avait l'habitude des longues promenades; c'est en marchant qu'il composa presque tous ses ouvrages. Le matin même et par une excessive chaleur, il avait fait en travaillant une marche forcée. Il rentra fatigué, et s'étendant sur un lit de repos, il dit à sa fille : « Mets-toi au piano, » et la jeune fille obéit; pendant que son père reposait, pendant que sa tête appesantie tombait sur son sein, elle jouait toujours... et son père n'était plus!... il venait de s'éteindre sans souffrances, sans agonie, le sourire sur les lèvres, rêvant à ses travaux du matin, à ses enfants, à ses amis... à vous, peut-être, Messieurs.

Il est mort, laissant trois fils, son espérance et la nôtre! trois fils qui dans la carrière des lettres, des armes et de la magistrature, soutiennent dignement l'honneur du nom paternel. L'un d'eux, l'auteur de *Régulus*, a prouvé qu'il est des familles où la gloire est héréditaire, et que la noblesse des lettres peut, comme celle des armes, instituer des majorats.

Quoique rien ne dût faire prévoir pour M. Arnault une fin aussi soudaine, depuis quelque temps cependant sa santé était visiblement altérée. Certaines attaques violentes et passionnées qui frappaient sans ménagement l'homme et l'écrivain avaient froissé cette organisation puissante, mais sensible et irritable. Il est de nos jours une critique acerbe qui vous atteint au cœur. Celle-là on ne l'a point épargnée à M. Arnault, et malgré sa vieillesse et ses triomphes passés, il n'a pu, comme Marius à Minturnes, désarmer le Cimbre qui venait le frapper.

Il faut le dire aussi, l'on s'est souvent mépris sur le caractère de M. Arnault. C'était un homme chez qui restait profondément gravé le souvenir soit du bien, soit du mal. Si personne n'oubliait moins que lui une mauvaise action, personne non plus ne portait plus avant dans son cœur la reconnaissance d'un service ou d'un bienfait. Avouons aussi que la tournure vive et piquante de son esprit ne lui permettait guère de résister au plaisir d'un bon mot : ajoutez à ce tort celui d'une extrême franchise, et l'on aura aisément une idée des ennemis qu'il dut se faire. Et pourtant rien n'égalait la bonté de son cœur : plus d'une fois il l'a prouvé; plus d'une fois, dans les fonctions importantes qu'il remplissait à l'Université, il tendit la main au talent repoussé, ou au mérite qui se tenait à l'écart :

c'est lui qui accueillit dans ses bureaux notre poëte Béranger, que lui seul alors avait deviné.

La conversation de M. Arnault était semée d'expressions hardies et pittoresques, presque toujours empreinte d'une verve maligne que l'on trouve dans ses fables, dans ses poésies diverses, et même dans des chansons de la gaieté la plus originale... Oui, Messieurs, des chansons de M. Arnault, des chansons d'un auteur tragique! circonstance dont j'étais trop fier pour ne pas me hâter d'en prendre acte; car c'était une autorité puissante, c'était une preuve de plus en faveur de ce genre que j'ai entrepris, témérairement peut-être, de réhabiliter devant vous.

Pour cela, Messieurs, il me faudrait dérouler à vos yeux ce que j'appellerai les temps héroïques de la chanson, lorsqu'elle marchait au combat avec Roland et les preux de Charlemagne, ou lorsque, avec les troubadours, elle se présentait la harpe à la main aux portes des palais, et s'asseyait à la table du seigneur châtelain. Je vous montrerais ensuite la chanson partant pour la Croisade, revenant avec les premiers barons chrétiens, s'installant près du foyer gothique, et, par ses refrains du sultan Saladin, égayant les veillées des nobles dames. Plus tard, vous la verrez, tendre et guerrière avec Agnès Sorel, apprendre à Charles VII comment on regagne un royaume; ou bien, satirique et galante avec François I[er], écrire ses joyeuses devises sur les vitraux de Chambord; puis tout à coup fanatique et séditieuse, elle vous apparaîtrait portant la croix de la Ligue ou les couleurs de la Fronde, attaquant les rois, renversant les ministres, changeant les parlements; et peut-être, en voulant écrire l'histoire de la chanson, on se trouverait, sans y penser, avoir esquissé l'histoire de France.

Dans un discours célèbre rempli d'idées fines et ingénieuses, un de nos premiers auteurs dramatiques a soutenu dans cette enceinte que si quelque grande catastrophe faisait disparaître de la surface du globe tous les documents historiques et ne laissait intact que le recueil de nos comédies, ce recueil suffirait pour remplacer nos annales. La liberté littéraire qui règne dans l'Académie me permettra-t-elle de ne pas partager entièrement cette opinion? Je ne pense pas que l'auteur comique soit historien : ce n'est pas là sa mission : je ne crois pas que dans Molière lui-même on puisse retrouver l'histoire de notre pays. La comédie de Molière, ou de ses contemporains, nous instruit-elle des grands événements du siècle de Louis XIV? nous dit-elle un mot des erreurs, des faiblesses ou des fautes du grand roi? nous parle-t-elle de la révocation de l'édit de Nantes? Non, Messieurs, pas plus que la comédie de Louis XV ne nous parle du partage de la Pologne, pas plus que la comédie de l'empire ne parle de la manie

des conquêtes? Mais si nous supposions, par une nouvelle invraisemblance, et l'on m'en a si souvent reproché dans mes fictions, qu'il peut m'être permis d'en risquer une de plus, dans l'intérêt de la vérité... si nous suppposions à notre tour que, semblable à ce lieutenant de Mahomet qui brûla toute la bibliothèque d'Alexandrie et ne conserva que le livre du prophète, il se rencontrât de nos jours un conquérant kalmouk ou tartare qui, ami de la gaieté et fanatique de la chanson, comme Omar l'était de l'Alcoran, brûlât tous les livres d'histoire et n'épargnât que le recueil des virelais, noëls, ponts-neufs et vaudevilles satiriques imprimés jusqu'à nos jours... voyons si par hasard et avec ces seuls documents, il serait tout à fait impossible de rétablir les principaux faits de notre histoire. Peut-être suis-je dans l'erreur; peut-être n'est-ce qu'un paradoxe : mais il me semble qu'à l'aide de ces joyeuses archives, de ces annales chantantes, on pourrait facilement retrouver des noms, des dates, des événements oubliés par la comédie, ou des personnages historiques épargnés par elle.

Une pareille fidélité était impossible à la muse comique : je le sais; aussi n'est-ce pas un reproche que je lui adresse, mais un fait que je voudrais essayer de constater. Je sais que Louis XIV, que Louis XV, que Napoléon, n'auraient pas souffert au théâtre ces grands enseignements de l'histoire, ou n'auraient pas permis de traduire sur la scène des ridicules qui les touchaient de trop près. Je sais même qu'aujourd'hui l'auteur comique n'a guère plus d'avantages que ses devanciers; car, de nos jours, la susceptibilité des partis a remplacé celle du pouvoir. Dans ce siècle de liberté, on n'a pas celle de peindre sur la scène tous les ridicules. Chaque parti défend les siens, et ne permet de prendre que chez le voisin; la presse elle-même, ce pouvoir absolu des gouvernements libres, la presse veut bien dire la vérité à tout le monde; mais, comme tous les souverains, elle n'aime pas qu'on la lui dise. Et par cette thèse, j'ai entendu, non pas attaquer, mais justifier la comédie, et prouver qu'on lui demandait plus qu'elle ne pouvait donner, en exigeant qu'elle remplacât l'histoire.

Mais du moins la comédie peindra les mœurs? Oui : je conviens qu'elle est plus près de la vérité des mœurs que de la vérité historique; et cependant, excepté quelques ouvrages bien rares, *Turcaret*, par exemple, chef-d'œuvre de fidélité, il se trouve, par une fatalité assez bizarre, que presque toujours le théâtre et la société ont été en contradiction directe. Ainsi, Messieurs, et puisqu'il s'agit de mœurs... prenons l'époque de la régence. Si la comédie était constamment l'expression de la société, la comédie d'alors aurait dû nous offrir d'étranges licences ou de joyeuses saturnales. Point du tout.—Elle est froide, correcte, prétentieuse, mais décente. C'est Destouches, la comédie qui ne rit point

ou qui rit peu ; c'est La Chaussée, la comédie qui pleure. Sous Louis XV, ou plutôt sous Voltaire, au moment où se discutaient ces grandes questions qui changeaient toutes les idées sociales, au milieu du mouvement rapide qui entraînait ce dix-huitième siècle, si rempli de présent et d'avenir, nous voyons apparaître au théâtre Dorat, Marivaux, de la Noue, c'est-à-dire, l'esprit, le roman et le vide.

Dans la révolution, pendant ses plus horribles périodes, quand la tragédie, comme on l'a dit, courait les rues, que vous offrait le théâtre ? Des scènes d'humanité et de bienfaisance, de la sensiblerie ; *les Femmes* et *l'Amour filial* ; en janvier 93, pendant le procès de Louis XVI, *la Belle fermière*, comédie agricole et sentimentale ! ! ! Sous l'empire, règne de gloire et de conquêtes, la comédie n'était ni conquérante ni belliqueuse ! Sous la restauration, gouvernement pacifique, les lauriers, les guerriers, les habits militaires avaient envahi la scène, Thalie portait des épaulettes. Et de nos jours, à l'heure où je vous parle, je me représente un étranger, un nouvel Anacharsis, tombant tout à coup au milieu de notre civilisation et courant au théâtre pour connaître d'une manière certaine et positive les mœurs parisiennes de 1835. Voyez-vous l'effroi de cet honnête étranger qui n'ose plus s'aventurer dans Paris que bien armé, qui n'ose faire un pas dans le monde, de crainte de se heurter contre quelque meurtre, quelque adultère, quelque inceste, car on lui a dit que le théâtre était toujours l'expression de la société.

Que si quelqu'un, cependant, prenant cet étranger par la main, le présentait dans nos salons, ou le faisait admettre dans nos familles, quel serait son étonnement en voyant qu'à aucune époque peut-être, nos mœurs intérieures n'ont été plus régulières, que sauf quelques exceptions dont le scandale même prouve la rareté, jamais le foyer domestique n'a été l'asile de plus de vertus ! Et si on lui disait qu'autrefois c'étaient les hautes classes qui donnaient l'exemple du vice, que souvent c'était de la cour elle-même que partaient les outrages à l'honnêteté et à la morale publiques ; si on lui disait qu'aujourd'hui les vertus viennent d'en haut et se reflètent du trône sur la société : se réconciliant alors avec cette société qu'il ne connaissait pas et qu'il accusait, vous entendriez l'étranger s'écrier avec joie : Oui, l'on m'a trompé ! oui, grâce au ciel, le théâtre ne peint pas toujours les mœurs !

Comment donc expliquer, Messieurs, cette opposition constante, ce contraste presque continuel entre le théâtre et la société ? Serait-ce l'effet du hasard ? ou ne serait-ce pas plutôt celui de vos goûts et de vos penchants que les auteurs ont su deviner et exploiter ? Vous courez au théâtre, non pour vous instruire ou vous

corriger, mais pour vous distraire et vous divertir. Or, ce qui vous divertit le mieux, ce n'est pas la vérité, c'est la fiction. Vous retracer ce que vous avez chaque jour sous les yeux n'est pas le moyen de vous plaire; mais ce qui ne se présente point à vous dans la vie habituelle, l'extraordinaire, le romanesque, voilà ce qui vous charme, et c'est là ce qu'on s'empresse de vous offrir. Ainsi, dans la terreur, c'était justement parce que vos yeux étaient affligés par des scènes de sang et de carnage, que vous étiez heureux de retrouver au théâtre l'humanité et la bienfaisance, qui étaient alors des fictions. De même, sous la restauration, où l'Europe entière venait de vous opprimer, on vous rappelait le temps où vous donniez des lois à l'Europe, et le passé vous consolait du présent.

Le théâtre est donc bien rarement l'expression de la société, ou du moins, et comme vous l'avez vu, il en est souvent l'expression inverse, et c'est dans ce qu'il ne dit pas qu'il faut chercher ou deviner ce qui existait. La comédie peint les passions de tous les temps, comme l'a fait Molière; ou bien comme Dancourt et Picard l'ont fait avec tant de gaieté, Colin d'Harleville avec tant de charme, Andrieux avec tant d'esprit, elle peint des travers exceptionnels, des ridicules d'un instant. Sous le rideau qu'elle soulève à peine, elle peut nous montrer un coin de la société; mais les mœurs de tout un peuple, ses mœurs de chaque époque, qui vous les montrera élégantes ou grossières, libertines ou dévotes, sanguinaires ou héroïques? Qui vous les offrira, bonnes ou mauvaises, telles qu'elles étaient? qui vous les offrira, Messieurs? Les annales dont je vous parlais tout à l'heure,

Ces peintures naïves,
Des malices du siècle immortelles archives;

la chanson, qui n'avait aucun intérêt à déguiser la vérité; et qui, au contraire, n'apparaissait que pour la dire. Ainsi, Messieurs, repassons rapidement les temps que nous venons de parcourir. Commençons par la régence, si mal définie par les auteurs comiques de l'époque; adressons-nous aux chansonniers, et voyons s'ils seront des peintres plus fidèles : Collé, par exemple, dans ces couplets :

Chansonniers, mes confrères,
Le cœur,
L'honneur,
Ce sont des chimères;
Dans vos chansons légères,
Traitez de vieux abus
Ces vertus
Qu'on n'a plus...

N'ayez pas peur, Messieurs, je ne citerai qu'un couplet, et encore n'en donnerai-je que des fragments :

L'amour est mort en France :
C'est un
Défunt
Mort de trop d'aisance.
. . . .
Et tous ces nigauds
Qui font des madrigaux
Supposent à nos dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des âmes !
Et remplissent de flammes
Nos amants presque éteints,
Ces pantins
Libertins !

N'est-ce pas là, Messieurs, la régence tout entière? Et que serait-ce donc si j'achevais la chanson !

Voulez-vous connaître la société du dix-huitième siècle, cette société élégante et spirituelle, raisonneuse et sceptique, qui croyait au plaisir et ne croyait pas en Dieu? voulez-vous avoir une idée de ses mœurs, de sa philosophie et de ses petits soupers? Ne vous adressez pas à la comédie, elle ne vous dirait rien ; lisez les chansons de Voisenon, de Boufflers et du cardinal de Bernis.

Allons plus loin encore : arrivons à des temps où il semblerait que la chanson épouvantée eût dû briser ses pipeaux; et, loin qu'elle se taise, loin qu'elle cesse de peindre les mœurs de son temps, elle est toujours là comme un écho fidèle, qui, à chaque époque retentissante, reçoit les sons, les répète et nous les transmet. Ainsi, dans notre révolution, qui se divise en deux moitiés bien distinctes, la partie hideuse est reproduite dans les chants impurs de 93 (1), la partie héroïque et glorieuse dans ces hymnes guerriers qui ont conduit nos soldats à la conquête de l'Europe.

Je ne vous parle point de la gloire de l'empire : elle a eu pour historiographes tous les chansonniers de l'époque, à commencer par Désaugiers, le premier chansonnier peut-être de tous les temps, Désaugiers, qui faisait des chansons comme La Fontaine faisait des fables.

---

(1) Les Carmagnoles et les Ça ira.

Quant aux fautes et aux erreurs de la restauration, si vous tenez à vous les rappeler, ne consultez point nos théâtres, n'interrogez pas les colonnes du *Moniteur :* nous avons là les œuvres de Béranger.

Ce serait déjà un assez grand honneur pour la chanson de pouvoir retracer les événements et les mœurs, et de servir ainsi à la fois d'auxiliaire à l'histoire et à la comédie; mais ce n'est pas là encore le premier de ses titres, il est un autre point de vue plus grave et plus profond sous lequel on peut l'envisager : c'est qu'en France et sous nos rois, la chanson fut longtemps la seule opposition possible. On définissait le gouvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des chansons; et c'était là en effet le seul contre-poids, la seule résistance aux empiétements de l'autorité. Oui, Messieurs, la liberté du chant a précédé celle de la presse et l'a préparée. Sous Mazarin, le peuple payait... il est vrai; mais il chantait... c'est-à-dire, il protestait. Il protestait déjà contre l'abus du pouvoir et du budget; et protester, c'est réserver ses droits, jusqu'au jour où une nation se lève et les fait valoir. Or, ces droits imprescriptibles, c'est la chanson qui seule alors se chargeait de les défendre; et, sentinelle vigilante, vous la trouverez toujours placée à l'avant-garde pour avertir ou pour combattre!

Se rangeant toujours du côté des vaincus, elle a, comme la presse, ses nobles résistances, ses triomphes, et, comme elle aussi, elle a ses excès. Elle attaque tour à tour Henri III, les Guises et le Béarnais; toujours de l'opposition, toujours anti-ministérielle, elle empêche Richelieu de dormir et Mazarin de dîner; elle fait la guerre de la Fronde, guerre civile pour elle, car la chanson était dans les deux camps; et enfin elle arrive en présence de Louis XIV; ce roi devant qui tremblait l'Europe et la France, ce roi qui disait : L'état... c'est moi! ce roi que personne n'osait attaquer, la chanson l'attaque à tous les moments de son règne, dans ses amours, dans ses maîtresses; témoin les fameux couplets de Bussy-Rabutin [1]; elle l'attaque dans ses généraux, dans ses favoris, dans Villeroi fait prisonnier pendant que son armée chassait l'ennemi de Crémone.

Palsambleu! la nouvelle est bonne
Et notre bonheur sans égal,
Nous avons recouvré Crémonne,
Et perdu notre général!

---

[1] Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va,
Alleluia!

Elle l'attaque dans ses alliés, dans ses hôtes de Saint-Germain, dans ce roi Jacques II qui cède à son gendre Guillaume trois couronnes pour une messe.

Quand je veux rimer à Guillaume,
Je trouve aisément... un royaume
Qu'il a su mettre sous ses lois!
Mais quand je veux rimer à Jacques...
J'ai beau chercher... mordre mes doigts!
Je trouve qu'il a fait ses pâques!

Plus redoutable, enfin, à Louis XIV que Marlborough et le prince Eugène, la chanson l'attaque sur son administration intérieure, sur le désordre de ses finances.

Dans ses coffres pas un doublon
Il est si pauvre en son ménage,
Qu'on dit que la veuve Scarron
A fait un mauvais mariage!

Ce n'est rien encore, Messieurs; c'est sous le règne suivant que la chanson devient un pouvoir. Seule digue contre la corruption qui déborde de toutes parts, elle défend la France qu'on laisse avilir, elle brave les lettres de cachet, et crayonne sur les murs de la Bastille ces refrains vengeurs qui poursuivent jusque dans le sérail de Versailles et les ministres et le roi, et bien plus encore les hardies courtisanes qui régnaient alors. Ces refrains audacieux, je ne vous les citerai point, Messieurs; les tableaux qu'ils offrent sont trop exacts. Les peintres comme les modèles avaient déchiré la gaze.

Mais s'il y avait alors peu de mérite à attaquer un faible monarque, voici la chanson aux prises avec un bien autre adversaire. Nous voici à cette époque de gloire si fatale à la liberté, sous l'empire, Messieurs, sous ce règne de silence, car tout se taisait alors.

Tout se taisait, excepté le chansonnier.

C'est sous le règne d'un conquérant que la chanson frondait et tournait en ridicule la manie des conquêtes; c'est sous cet empereur, dont le front portait tant de couronnes, qu'apparaissait ce bon roi d'Yvetot :

Se levant tard, se couchant tôt,
Vivant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.

C'est sous ce guerrier terrible, qui décimait la France, et mettait sa popu-

lation en coupe réglée, que brillait la physionomie pacifique et paternelle du roi d'Yvetot,

Qui ne levait jamais de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.

Disons aussi, Messieurs, que lorsque le conquérant fut tombé, la chanson ne vit plus en lui le despote, mais le héros, le grand homme malheureux, et elle le défendit comme elle avait défendu nos droits qu'il foulait aux pieds.

Ainsi, et combattant toujours pour la liberté, la chanson l'a conduite à travers mille écueils, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'aux jours où la cause qu'elle défendait depuis si longtemps a enfin triomphé, et alors son œuvre a été terminée. Qu'aurait-elle fait de ses allégories satiriques, de ses allusions malignes, de ses demi-mots piquants, lorsque autour d'elle et sans obstacles la pensée jaillissait de toutes parts? Aussi, voyant venir à elle la liberté de la presse, sa puissante alliée, la chanson s'est reposée, n'ayant plus rien à faire. Ainsi, dans les rues de nos cités, on estime ces phares légers et mobiles, dont la faible lueur nous guida pendant la nuit, mais quand luit le grand jour, quand brille le soleil, on éteint le fanal.

Fasse le ciel qu'on n'ait point à le rallumer!

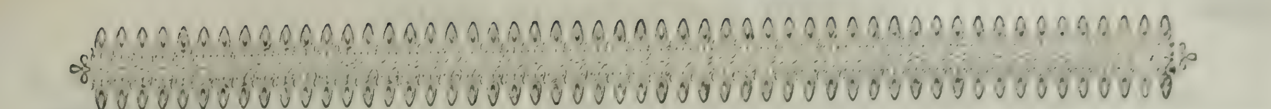
Lorsque, dans tous les temps, le tombeau de la tyrannie a été celui de la chanson, désirons, pour le bonheur du pays, qu'elle n'ait jamais occasion de renaître, que nos libertés soient toujours défendues par d'autres que par elle, et que son éloge que je viens de prononcer soit son oraison funèbre!



COMÉDIES

ET

DRAMES.



LE VALET DE SON RIVAL,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, le 19 mars 1816.

Personnages.

M. D'ESTIVAL.	M. DE SENNEVILLE.
LISE, sa fille.	GERMAIN.
M. DE BEAUCLAIR.	UN EXEMPT.

La scène se passe à Strasbourg, chez M. d'Estival.

Le théâtre représente un salon ; deux portes latérales, une au fond qui laisse apercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, seul, tenant un papier à la main.

Relisons la liste de mes commissions : porter des invitations chez le sous-préfet et le receveur des impositions indirectes, pour la signature du contrat; retenir la musique du régiment pour le jour du bal; commander à l'imprimeur les billets de part annonçant que mademoiselle Lise d'Estival épouse M. de Beauclair, officier d'artillerie, etc. Le beau-père est expéditif, et n'aime pas à perdre de temps; aussi tout est prêt, et il ne manque plus rien... que le prétendu. On l'attendait hier, on l'attend aujourd'hui. Un prétendu qu'on fait venir exprès de Paris, comme s'il en manquait à Strasbourg!

SCÈNE II.

GERMAIN, LISE, accourant.

LISE.

Eh bien! Germain, vous n'entendez pas? Une voiture vient de s'arrêter; on a sonné à la grille du parc, et vous êtes là d'une tranquillité...

GERMAIN.

J'y vais. Enfin, serait-ce M. de Beauclair, le prétendu?

LISE.

Ah! M. de Beauclair! lui... un autre... qui sait?... une visite... (Vivement.) Mais allez donc. Quand ce serait lui, est-ce une raison pour le faire attendre un quart d'heure?

GERMAIN.

Je vais dire à Lafleur d'ouvrir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LISE, seule.

Oh! oui, c'est lui, j'en suis sûre, et toute ma frayeur me reprend. Je ne le connais pas, je ne l'ai point vu, et combien je crains de le voir! Le cœur me bat. On dit qu'il est jeune et spirituel. Qui me dira s'il est doux, aimable, s'il m'aimera, si je pourrai lui plaire? Oh! non; ils sont si difficiles à Paris. Que je serais fâchée que ce fût lui! Je voudrais qu'il ne vînt pas, qu'il ne parût jamais! Encore s'il ressemblait à ce jeune officier! (Allant près de la porte.) Si l'on pouvait voir!.... Mon Dieu! mon père devrait bien faire élaguer ces tilleuls. Oh! le voilà; je l'entends. Je ne dois pas rester.

(Elle sort en retournant plusieurs fois la tête.)

SCÈNE IV.

GERMAIN, M. DE SENNEVILLE, PLUSIEURS DOMESTIQUES portant une valise et d'autres paquets.

GERMAIN, entrant le premier.

Voyons un peu ce M. de Beauclair, qui se fait si longtemps attendre.

SENNEVILLE, *aux domestiques.*

Grand merci, mes amis. (*Leur donnant de l'argent.*) Tenez, et buvez à ma santé.

(*Les domestiques sortent.*)

GERMAIN, *à part.*

Il s'annonce bien.

SENNEVILLE, *à Germain.*

Voulez-vous prévenir M. d'Estival que M. de Beauclair, son gendre...

GERMAIN, *le regardant.*

Comment! ne me trompé-je pas? Monsieur de Senneville!

SENNEVILLE, *vivement et à voix basse.*

Tais-toi, malheureux! Qui es-tu? D'où me connais-tu?

GERMAIN.

Monsieur le colonel ne se rappelle pas mes traits. J'étais portier à Paris, rue du Helder, chez cette jeune comtesse où Monsieur le colonel allait si souvent, et d'où il sortait si tard.

SENNEVILLE.

Ah! oui, Germain? (*Souriant.*) Un fripon.

GERMAIN.

C'est cela, mon colonel. J'avais l'honneur de vous ouvrir la porte.

SENNEVILLE.

Traître! tu ne l'ouvrais pas que pour moi; mais tu peux me servir, et j'oublie tout.

GERMAIN.

Monsieur est bien généreux!

SENNEVILLE, *vivement pendant toute cette scène.*

J'ai vu Lise avec sa tante une fois à Paris, il y a trois mois, au bal de l'ambassadeur. Jolie, aimable, modeste, chacun s'empressait autour d'elle. Rien qu'en la voyant danser, je l'adorai. Dès que j'eus causé avec elle, je jurai qu'elle serait ma femme.

GERMAIN.

Que ne parliez-vous? Vingt mille écus de rentes, colonel, et neveu du ministre...

SENNEVILLE.

En rentrant chez moi, à quatre heures du matin, je trouve des ordres de mon oncle : depuis trois mois j'ai parcouru toute la France; enfin, je suis envoyé en mission à Strasbourg. J'arrive, et me voilà.

GERMAIN.

Au fait, il n'y a pas de temps perdu.

SENNEVILLE.

Mon hôte, grand bavard, m'apprend que mademoiselle d'Estival doit se marier à M. de Beauclair, jeune officier français; qu'on n'a jamais vu le futur; mais l'amitié, la parenté, les convenances, que sais-je enfin? que tout est d'accord, et qu'on n'attend plus que le prétendu. Je laisse notre hôte au milieu de son récit; je remonte en voiture, j'entre au château, je me dis Beauclair, tout m'est ouvert; tu m'introduis, et je te dois la réussite de mon projet.

GERMAIN.

Ma foi, Monsieur, je n'en ai pas vu de plus extravagant. A chaque instant notre époux peut arriver. On l'attendait hier.

SENNEVILLE.

Tant mieux! c'est qu'un accident l'a retenu. A qui n'en arrive-t-il pas en voyage? Moi-même, l'avant-dernière nuit, quelle aventure! Ce serait une bonne fortune pour un faiseur de romans! A minuit, un temps affreux! Je dormais, lorsque ma voiture est renversée par celle d'un voyageur qui se fâche encore contre mes postillons, dit qu'on l'a retardé, m'insulte moi-même, met l'épée à la main. J'en fais autant. La nuit était noire en diable; le pied me glisse; mon adversaire croit m'avoir tué, remonte en voiture, me laisse là, et court encore.

GERMAIN.

Eh bien! vous n'avez pas pu courir après lui?

SENNEVILLE.

Ah! il ne m'échappera pas. Ma chaise renversée, six heures d'avance, impossible de l'atteindre; mais, arrivé à la ville voisine, encore tout bouillant de colère, je donne, de la part du ministre, l'ordre de l'arrêter; et, dès que l'insolent sera saisi, j'irai lui demander satisfaction de son procédé.

GERMAIN.

Savez-vous son nom? Avez-vous son signalement?

SENNEVILLE.

Non; mais un homme qui se rend à Strasbourg, on ne le manquera pas.

GERMAIN.

C'est bien. Que n'avez-vous aussi quelque bon ordre du ministre pour empêcher M. de Beauclair d'arriver! car enfin tout se découvrira.

SENNEVILLE.

Qu'importe? je serai le premier venu; le premier j'aurai dit à Lise que je ne puis vivre sans elle; que depuis trois mois je l'aime, je l'adore. Me croyant son futur, elle ne s'offensera pas d'un tel aveu. A moins que son cœur n'ait parlé pour un autre, une jeune personne est toujours disposée à voir favorablement celui que ses parents lui destinent; elle s'efforce de le trouver aimable; elle cherche à l'aimer, et songe si elle pouvait commencer à en prendre l'habitude. On me découvrira, je le sais; mais le coup sera porté, l'impression sera produite, et Beauclair arrivera trop tard.

GERMAIN.

D'accord ; excepté que cela finira par un coup d'épée, et que M. de Beauclair... Le connaissez-vous ?

SENNEVILLE.

Oui, j'ai connu dans mes campagnes un M. de Beauclair fort aimable ; je me suis même trouvé avec lui dans une situation assez piquante. Nous étions rivaux sans le savoir, et, comme le chevalier de Grammont, il m'obligea de lui servir de domestique, et de garder son cheval pendant qu'il en contait à ma belle.

GERMAIN.

Je vous connais ; vous vous êtes fâché ?

SENNEVILLE.

Point du tout ; le tour m'a paru plaisant, et je lui renvoyai son cheval, en lui promettant de lui rendre la pareille si j'en trouvais l'occasion.

GERMAIN.

Il ne saurait s'en présenter de plus belle, car voici mademoiselle Lise avec son père.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, PUIS LISE.

(Germain sort.)

D'ESTIVAL, entrant le premier.

Eh ! que ne disiez-vous de suite ! Ce cher Beauclair ! qu'il me tarde de le voir, de l'embrasser ! Que je le regarde un peu ! Oui, c'est lui ; voilà l'idée que je m'en faisais, un beau et brave militaire. Ma foi, quoiqu'on vante le temps passé, nos enfants ne sont pas plus mal que nous, et notre siècle en vaut bien un autre. (Prenant Lise, qui arrive les yeux baissés.) Je te présente ma fille... Hem ! qu'en dis-tu ? Un peu timide ; mais quand on ne se connaît pas !

LISE, en levant les yeux, fait un geste de surprise.

Que vois-je ?

D'ESTIVAL.

Comment ! aurais-tu déjà vu Beauclair ?

LISE, troublée.

Oui, oui, mon père, beaucoup... une fois... il y a trois mois.

D'ESTIVAL.

Ah ! tu appelles cela beaucoup ?

LISE, ingénument.

Ah ! c'est que c'était... au bal.

D'ESTIVAL.

C'est juste. C'est bien différent. (Gaiement.) Serait-ce par hasard ce cavalier dont tu m'as tant parlé à ton retour de Paris ?

SENNEVILLE, vivement.

Quoi ! mademoiselle vous a parlé de moi ?

D'ESTIVAL, froidement.

Oui, un jeune homme qui n'était jamais à la contredanse, qui se trompait de figures. Comment ! c'était toi ? Je ne t'aurais pas cru si gauche. Qu'est-ce que m'écrivait donc ton père, que tu avais eu trois années de danse avant d'être auditeur ? On t'a volé ton argent. Ah çà, puisque vous avez dansé ensemble, à demain la noce ! Autrefois, pour faire connaissance avec sa femme, il fallait trois mois de visite à un parloir, et on ne la connaissait pas mieux. Aujourd'hui il suffit d'une contredanse.

LISE, en souriant.

Mais c'est moins long, et beaucoup plus gai.

SENNEVILLE, gaiement.

Oui vraiment. Comme vous le disiez, Monsieur, notre siècle en vaut bien un autre : grâce aux progrès des lumières, on ne renferme plus les demoiselles au couvent ; mais on les mène au bal. Une mère a-t-elle le désir de pourvoir sa fille, c'est au bal qu'elle découvre le mari qui lui convient. Le militaire vient y faire briller son uniforme ; nos graves magistrats, nos docteurs à la mode y figurent ensemble. Un jeune notaire cherche-t-il une dot, s'il danse avec grâce, sa charge est payée. La gaieté, l'abandon, qui règnent dans ces fêtes brillantes, rendent l'amour moins timide et la surveillance moins attentive. Le nombre même des témoins ajoute à la liberté du tête-à-tête. Sa dame ! (Avec expression :) Qu'on est heureux, qu'on est fier d'appeler ainsi celle dont votre choix vous a rendu le chevalier, hélas ! pour un quart d'heure ! Mais on la quitte ému, agité. Un nouveau monde s'ouvre devant vous, et souvent un regard, un mot a décidé du destin de la vie. (Gaiement.) Vous voyez bien, Monsieur, que le bal est le charme de la société, l'école des mœurs et le lien des familles.

LISE, bas à son père.

En vérité, il est fort aimable.

D'ESTIVAL.

Oui, il a du bon ; s'il danse mal, il raisonne fort bien. A demain donc la noce, et un grand bal, cela va sans dire... Mais, à propos, tu as donc changé d'idée ?

SENNEVILLE, étonné.

Comment ?

D'ESTIVAL.

Oui, fripon, ton déguisement. Nous savons tout. Je n'ai pas voulu en parler à ma fille ; mais ton père m'a tout écrit. Il paraît que c'est un goût héréditaire dans la famille. Je me souviens d'une mascarade que nous fîmes ensemble.

SENNEVILLE.

Quoi ! mon père vous a écrit ?

D'ESTIVAL.

Tiens, voici sa lettre; non, celle-ci. Tu connais son écriture, j'espère. (Mettant ses lunettes.) Hum! hum!

« Mon vieux camarade, »

Ce cher Beauclair... « Mon fils doit se rendre » très-prochainement à Strasbourg, pour épouser » votre aimable fille. Vous saurez qu'il a, comme » moi, l'esprit vif et original. Il ne tient point à se » marier, mais il tient à être aimé de sa femme; » et je désespérais de l'établir. Il est passionné » pour les déguisements; et, comme il a vu der- » nièrement *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, » il s'est mis dans l'idée de se présenter chez vous » sous l'habit de son valet, afin de pouvoir étudier » à loisir le caractère de sa future épouse. J'ai » cru devoir vous prévenir de cette folie: vous fe- » rez de cet avis l'usage qui vous paraîtra conve- » nable. »

Ah! ah! ah! Je croyais même que c'était là la cause de ton retard.

SENNEVILLE, à part.

En voici bien d'une autre. Où me suis-je fourré?

LISE.

Ah! Monsieur aime les épreuves.

SENNEVILLE.

Mademoiselle ne doit pas les craindre.

LISE.

Quoi qu'il en soit, je trouve plus prudent de ne pas m'y exposer, et je vous remercie d'avoir abandonné ce projet. Ce que j'estime avant tout, c'est la franchise, et je ne consentirai jamais à donner ma main à celui qui aurait employé le moindre déguisement pour l'obtenir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, un domestique, que nous avons vu de loin descendre d'une chaise de poste, est là; il demande à vous parler.

SENNEVILLE, à part.

Grands dieux!

D'ESTIVAL.

Que nous veut-il? faites entrer.

GERMAIN, à Beauclair.

Par ici, camarade. (En s'en allant.) Comme ces laquais de Paris ont un air fier!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BEAUCLAIR, en livrée élégante.

BEAUCLAIR.

Monsieur, je précède mon maître, M. de Beauclair: il m'a chargé de vous annoncer que, retenu chez le baron de Forlis, il ne pourra arriver chez vous que dans quelques jours.

D'ESTIVAL.

Hé! que dis-tu donc, mon garçon? Il est ici.

BEAUCLAIR.

Mon maître! M. de Beauclair?

LISE.

Sans doute.

D'ESTIVAL.

Le voilà.

(Beauclair traverse le théâtre, se trouve face à face avec Senneville, et s'arrête stupéfait.)

SENNEVILLE, prenant un ton de maître.

Eh bien, Jasmin, qu'y a-t-il donc?

BEAUCLAIR.

Ah! c'est Monsieur qui... que... En vérité... Je ne m'attendais pas... (A part.) Ma foi, monsieur de Senneville, ce tour-ci vaut l'autre.

SENNEVILLE.

Sans doute, vous ne m'attendiez pas ici; mais je n'ai point trouvé le baron de Forlis, et je suis arrivé ce matin. (Avec intention.) On peut bien quelquefois arriver avant vous.

BEAUCLAIR.

C'est ce qui m'a surpris d'abord; mais j'espère que Monsieur ne me retrouvera plus en faute. (Bas à Senneville.) Je vous remercie; mais je ne me tiens pas pour battu.

D'ESTIVAL.

C'est bon... Je me charge d'arranger cette affaire. Ce garçon-là me revient assez. Il a de la tournure. Y a-t-il longtemps qu'il est à ton service?

SENNEVILLE.

Non, il vient d'y entrer, et je ne serais pas fâché qu'il y restât. Il se connaît parfaitement en chevaux. Il en donnerait à garder au plus habile. Du reste, adroit, intelligent; et je vous prie de le traiter avec quelques égards. Il n'a pas toujours été valet.

BEAUCLAIR.

Ah! mon Dieu, non! je me suis trouvé domestique sans m'en douter.

D'ESTIVAL.

Par quel hasard?

BEAUCLAIR.

Il y a tant de valets qui deviennent maîtres sans savoir comment.

SENNEVILLE.

Aussi je mets tous mes soins à lui faire oublier qu'il n'est pas à sa place.

D'ESTIVAL.

Bien, mon gendre.

LISE.

Comme il est bon avec ses domestiques! C'est

qu'en effet ce pauvre garçon a une physionomie tout à fait intéressante.

BEAUCLAIR.

Mademoiselle est bien bonne.

D'ESTIVAL, à Senneville.

Allons, allons, donne la main à ma fille; allons faire un tour de jardin en attendant le déjeuner.

BEAUCLAIR.

En effet, la route m'a donné un appétit assez vif.

D'ESTIVAL.

Eh bien! mon garçon, ne te gêne pas, passe à l'office.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

BEAUCLAIR, seul.

Je ne m'attendais pas à entrer si vite en condition. A l'office! Allons, M. de Senneville prend sa revanche. Après tout, c'est ce que je désire. Je voulais une épreuve, je ne pouvais pas mieux rencontrer. Un rival redoutable, qui a tous les avantages, et qui sait en profiter. Quelle gloire si mon mérite pouvait percer à travers ma livrée! (Gaiement.) Chimère des âmes tendres, bonheur d'être aimé pour soi-même, je pourrai donc vous réaliser une fois; car, à coup sûr, si je triomphe, ce ne sera pas à mon habit que je le devrai. Mais cette dernière aventure m'inquiète. J'ai bien fait de prendre des circuits pour me rendre ici; j'ai cru remarquer qu'on était sur mes traces. En tout cas, ce déguisement me servirait encore. A la moindre nouvelle, je traverse le pont de Kehl et me trouve en pays étranger. En attendant, préparons-nous à servir mon nouveau maître avec tout le zèle d'un bon domestique.

SCÈNE IX.

BEAUCLAIR, D'ESTIVAL.

D'ESTIVAL, à part.

Mon gendre avait envie d'éprouver sa future; moi, je ne serais pas fâché de connaître un peu mon gendre. Si je faisais jaser son domestique! Mais le drôle me paraît ne pas manquer d'esprit: il faut s'y prendre avec adresse. (Haut.) Tu m'as l'air de te plaire au service de ton maître?

BEAUCLAIR.

Peut-il en être autrement? Monsieur est si gai, si spirituel!... D'ailleurs, moi, j'aime les jeunes gens.

D'ESTIVAL.

C'est comme moi, j'ai toujours été du parti des fils contre les pères, et je compte bien qu'avec mon gendre nous ferons encore des tours de jeunesse. (Riant et affectant une grande gaieté pendant toute cette scène.) Ah! ah! ah! c'est que je m'en suis permis de fort plaisants. Ah! ah!...

BEAUCLAIR, affectant de rire aussi.

Ah! ah!... Je vois que Monsieur était un rusé compère.

D'ESTIVAL.

Oui, et, quoi qu'il arrivât, je m'en tirais toujours de la façon la plus gaie. Ah! ah!

BEAUCLAIR.

Et mon maître, donc!... Il y a bien peu de temps que je suis à son service; mais j'en ai vu de belles! Je me rappelle une aventure de créanciers. Ah! ah!

D'ESTIVAL.

Ah! ah! des créanciers... J'aime beaucoup les scènes de créanciers; c'était mon fort. Ah çà, des créanciers! Il ne paye donc pas ses dettes?

BEAUCLAIR.

Est-ce que vous prenez mon maître pour un homme sans éducation? comme si vous-même autrefois... Ah! ah!

D'ESTIVAL.

C'est juste. Ah! ah! ah! J'en faisais bien d'autres, moi. Mais conte-moi son aventure.

BEAUCLAIR.

M'y voilà... Il revenait du jeu; il avait perdu tout son argent. Non, non, attendez donc... Je me trompe, c'est un autre jour; ce jour-là il avait gagné.

D'ESTIVAL, riant de mauvaise humeur.

Ah! il joue et il gagne. Ah! ah!

BEAUCLAIR.

Pas souvent. Mais c'est bien plus drôle quand il perd; il faut entendre alors comme il jure... C'est admirable. Mais ce jour-là donc il était en gain, à telles enseignes qu'il m'avait payé mes gages; je me le rappelle, parce que c'est la seule fois. Il faut vous dire, pour l'intelligence de l'histoire, que le matin il m'avait chargé de porter un billet chez la comtesse, et que, par erreur, je le remis à la baronne.

D'ESTIVAL.

Comment donc! une comtesse? une baronne?... (A part.) Morbleu!

BEAUCLAIR.

Ah! ah! Je gage que dans votre temps vous avez fait aussi plus d'une conquête.

D'ESTIVAL.

Oui, oui, je me reconnais là; mais il est donc généralement aimé?

BEAUCLAIR.

C'est une fureur, on se l'arrache. Les femmes le craignent, et les hommes ne peuvent pas le souffrir. C'est le jeune homme le plus à la mode de Paris. Eh! parbleu, j'ai là une lettre d'une

femme à laquelle j'étais chargé de répondre ; vous sentez qu'il ne peut pas suffire à tout. (Lui donnant une lettre, et lui faisant lire l'adresse.) A Monsieur de Beauclair... Quel feu! Vous verrez le délire de la passion! le vague du sentiment! Ah! ah! vous connaissez cela ?

D'ESTIVAL, en riant.

Oui, oui, j'en ai reçu plus d'une.

BEAUCLAIR.

Mais l'aventure qui a fait le plus de bruit, et qui va vous faire bien rire... C'est dernièrement... Je vous le dirai, parce que vous connaissez les acteurs. Ah! ah! Un de ses amis devait se marier. Il arrive à la place du futur qu'on ne connaissait pas, et séduit la fille en présence même du père... (Cherchant.) Un monsieur de... oh! vous le connaissez, un bon homme, un très-bon homme... J'ai là son nom, je le tiens...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LISE.

LISE.

Mon père, je venais vous dire que plusieurs visites...

BEAUCLAIR, toujours à d'Estival.

Et le plus plaisant, c'est que le jour même... (Feignant d'apercevoir Lise.) Pardon! pardon! je n'oserais pas devant mademoiselle.

D'ESTIVAL.

Ah! ah! j'entends. Va m'attendre à deux pas. Ma fille ne doit pas savoir...

BEAUCLAIR.

Oui, Monsieur, je vous suis... C'est que mon maître m'a donné quelques ordres. (A part.) Diable! j'aime mieux rester avec la fille.

D'ESTIVAL, à part.

Quelle adresse à moi de l'avoir fait parler! Ah! M. de Beauclair, qui jamais aurait dit ?... Allons, achevons de m'instruire. (A Lise.) Reste, reste, mon enfant! je reviens dans l'instant... (A Beauclair.) Ah! comme nous allons rire !

BEAUCLAIR.

Oui, Monsieur, nous allons rire.

(D'Estival sort.)

SCÈNE XI.

LISE, BEAUCLAIR.

BEAUCLAIR, regardant d'Estival qui s'éloigne, et à part.

Bon! que Senneville s'en tire maintenant comme il pourra. (A Lise, qui fait quelques pas pour sortir.) Mademoiselle!

LISE.

Que voulez-vous, Jasmin?

BEAUCLAIR.

C'est bien de l'audace à moi de vous demander un moment d'entretien; mais je ne suis pas aussi indigne de cette faveur que je puis le paraître.

LISE.

Oui, votre maître se loue beaucoup de vous.

BEAUCLAIR.

Il a daigné vous dire du bien de moi! (A part.) C'est un maladroit; à sa place je ne l'aurais pas fait. (Haut.) L'estime de Madame est une consolation dans mes chagrins.

LISE.

Des chagrins... Ah! j'entends. Il vous est survenu quelques différends avec votre maître, et vous avez besoin de ma médiation. Je crois M. de Beauclair trop bon pour me refuser votre grâce.

BEAUCLAIR.

Ma grâce? Non, Madame. (A part.) Diable! nous sommes loin de nous entendre. (Haut.) Le hasard m'a placé dans une situation bien étrange! je n'étais pas né pour l'habit que je porte.

LISE, à part.

Tous ces gens-là parlent de même; ils seraient tous grands seigneurs, s'ils n'étaient pas valets de chambre. (Haut.) Eh bien, Jasmin, vos malheurs? (A part.) Car il a sans doute quelque roman.

BEAUCLAIR.

Ah! Mademoiselle, que vous dirai-je? et qu'allez-vous penser de moi? En entrant dans ce château, j'ai vu une personne.

LISE, le contrefaisant.

Une personne!... Ah! mon Dieu! seriez-vous amoureux, par hasard?

BEAUCLAIR, d'un ton pénétré.

Oui, Madame.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SENNEVILLE.

SENNEVILLE, à part.

Un tête-à-tête! J'arrive à temps. (Haut.) Eh bien, Jasmin, que faites-vous donc? je vous cherchais.

LISE.

Ah! laissez-le, de grâce. Un instant plus tard, et j'allais devenir sa confidente.

SENNEVILLE.

Comment! il se serait permis?...

LISE.

Je le défends d'abord. Il est amoureux, et l'amour ne regarde pas à l'étiquette.

SENNEVILLE, inquiet.

Ah! il a parlé d'amour.

BEAUCLAIR.

Oui, Monsieur, j'ai parlé d'amour.

SENNEVILLE.

J'y suis : quelque passion d'antichambre ! quelque Nérine ! quelque Marton ! (Vivement.) Votre femme de chambre, je parierais ; elle est vraiment jolie.

LISE.

Quoi ! ce serait là cette personne qu'il a vue en entrant dans le château, et qui soudain...

SENNEVILLE.

Justement ; j'avais déjà cru remarquer !... Mais pourquoi, Jasmin, ne m'avez-vous pas parlé ? Aviez-vous quelques raisons secrètes de me cacher vos projets ? Vous deviez être sûr de mon consentement.

BEAUCLAIR.

Trop de bontés.

SENNEVILLE, à Lise.

Sans doute il venait vous demander la main de celle qu'il aime ; et j'espère que vous ne la lui refuserez pas.

LISE.

Non, certainement ; mais j'avoue qu'un amour aussi subit a lieu de m'étonner.

BEAUCLAIR.

Ces amours-là doivent pourtant moins vous étonner que tout autre, Mademoiselle. Mais rassurez-vous, mon attachement pour Marton n'est pas aussi extraordinaire que Monsieur veut bien le croire.

SENNEVILLE.

Comment ! vous n'aimez que médiocrement et vous songez à épouser ?

BEAUCLAIR.

Mais je ne vois dans cet établissement qu'un moyen de rester auprès de Madame et de vous, Monsieur. D'ailleurs, comme vous me le disiez encore hier, l'hymen n'est plus un esclavage. Est-on las de vivre garçon, on fait une spéculation conjugale qui vous donne un état, une consistance dans le monde. Qu'on s'aime ou qu'on ne s'aime pas, que les humeurs se conviennent ou qu'elles soient incompatibles, c'est moins que rien ; l'important est de trouver quelques rapports d'intérêts ou de fortune. On se contraint jusqu'à la signature du contrat ; mais, le marché conclu, chacun reprend ses habitudes, chacun vit à sa manière, de son côté. Vous me le disiez : Monsieur court les sociétés, les spectacles, les bals ; Madame en fait autant, et si le hasard veut que les deux époux se rencontrent, ils se connaissent à peine, leur entrevue a tout le piquant de la nouveauté. On s'aimerait presque, si ce n'était le décorum.

LISE, à Senneville.

Comment, Monsieur ?...

SENNEVILLE.

Moi, Mademoiselle, que je meure si jamais j'ai eu cette pensée, et je veux qu'il vous avoue !...

BEAUCLAIR.

Quoi ! ne m'avez-vous pas répété cent fois, hier encore ?... (Voyant Senneville qui le menace.) Non, non, vous ne m'avez rien dit : Mademoiselle, il ne m'a rien dit ; c'est moi qui ai tout inventé. Que je suis maladroit !

LISE, à part.

Ah ! comme je m'étais trompée !

SENNEVILLE.

Non, Mademoiselle, gardez-vous de croire...

(Apercevant venir d'Estival.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, une lettre à la main, qu'il serre en entrant.

SENNEVILLE.

Ah ! Monsieur le baron, venez m'aider à me défendre !

D'ESTIVAL.

Moi, Monsieur ! Je m'en garderai bien ; et c'est déjà beaucoup que je ne vous force pas à rendre compte de votre conduite.

SENNEVILLE.

Monsieur...

LISE.

Quoi ! mon père, vous seriez instruit ?...

D'ESTIVAL.

Oui, mon enfant, heureusement pour toi. (A Senneville.) C'est en vain que vous m'avez d'abord abusé.

SENNEVILLE, à part.

Serais-je découvert ?

D'ESTIVAL.

Je vous connais à présent ; je connais vos intrigues, vos aventures de jeu, de créanciers...

SENNEVILLE, étonné.

De créanciers !

D'ESTIVAL.

Et vos comtesses et vos baronnes. J'ai là leurs déclarations, deux, trois, quatre intrigues à la fois.

LISE.

Ah ! mon Dieu !

SENNEVILLE, vivement.

Qui m'a calomnié à ce point ? Je vois que Jasmin ne m'a pas épargné...

LISE.

Fort bien ; vous êtes irrité qu'il ait révélé votre conduite à mon père.

SENNEVILLE.

Eh ! Mademoiselle, vous défendez ce domestique avec une chaleur...

LISE, avec dignité.

Monsieur, vous ne faites pas attention à vos discours.

SENNEVILLE.

Ah! pardon! croyez que je n'eus jamais l'intention de vous offenser.

LISE, sèchement.

Vous êtes donc bien maladroit?

SENNEVILLE, avec dépit.

Oui, oui, je le suis en effet; mais c'est d'avoir gardé auprès de moi certaines personnes...

BEAUCLAIR.

Je ne vous ai pas forcé de me prendre.

SENNEVILLE.

Eh bien! si je vous ai pris, je vous congédie; je vous renvoie, et ne veux plus de vos services.

BEAUCLAIR.

Permettez, Monsieur! on donne au moins huit jours.

D'ESTIVAL.

Sans doute; et, si ton maître te les refuse, je te garde chez moi.

LISE.

C'est cela.

D'ESTIVAL.

Et tu ne nous quitteras plus.

LISE.

A la bonne heure!

SENNEVILLE.

Nous ne nous séparerons pas ainsi, M. Jasmin; nous avons ensemble quelques comptes à régler.

BEAUCLAIR.

Quand vous voudrez, Monsieur; quoique je ne sois plus à votre service, je suis toujours à vos ordres.

D'ESTIVAL.

Viens donc, Jasmin!

(D'Estival, Lise, Beauclair sortent.)

SCÈNE XIV.

SENNEVILLE, seul, avec emportement.

Allons, c'est lui qui reste! et c'est moi qu'on renvoie! Elle ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé, et la manière dont elle vient de me traiter... Il faudrait que je fusse bien aveugle... C'est qu'aussi il y a quelque chose que je ne puis comprendre... Et moi qui, au lieu d'embarrasser, de déjouer mon rival... m'emporte... m'impatiente... moi, qui lui prends sa place, son nom, sa femme, et qui m'avise encore d'aller lui chercher querelle! Allons, je me suis enferré comme un sot! Un déguisement, un amant en valet, et valet de son rival. En voilà plus qu'il n'en faut pour tourner une jeune tête. Mon projet était extravagant et pouvait plaire; le sien n'a pas le sens commun. On va l'adorer. (Apercevant Germain.) Ah! Germain.

SCÈNE XV.

SENNEVILLE, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, je vous fais mon compliment; tout va fort bien, à ce qu'il me paraît?

SENNEVILLE.

Oui, à merveille. Fais mettre les chevaux à ma voiture; non, seulement qu'on me selle un cheval, ce sera plus tôt fait.

GERMAIN.

Quoi! Monsieur partirait?

SENNEVILLE.

Non, je ne pars pas; je m'éloigne, je reviens. (Avec colère.) Ai-je des comptes à te rendre? Obéis.

GERMAIN.

Allons, Monsieur, je m'en vais dire à votre domestique de seller un cheval.

SENNEVILLE.

Eh non! garde-t'en bien; c'est toi, c'est toi-même...

GERMAIN.

Mais quand on a un domestique...

SENNEVILLE.

Je l'ai chassé.

GERMAIN.

Ah! vous l'avez chassé; ma foi, tant mieux. Ce drôle-là avait une figure qui vous aurait joué quelque mauvais tour. (En confidence.) Je viens de le voir avec mademoiselle Lise. En conscience, on dirait qu'il lui fait la cour. Je vais seller le cheval.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

SENNEVILLE, seul.

Ah! il lui fait la cour. Il ne doute plus du succès; il me regarde déjà comme vaincu. Eh bien! morbleu! nous verrons... Non, certainement, je ne partirai pas; je vais trouver M. d'Estival, je lui découvre tout; je me nomme, je me propose. J'ai de la fortune, un nom dans le monde. Beauclair a de l'esprit, si l'on veut; allons, il en a, c'est vrai. Eh bien, moi, je suis neveu d'un ministre. Qu'a-t-il à dire? Eh quoi! devoir la préférence à de pareils moyens? Convenir aux yeux de Lise que j'ai été vaincu! Non, il vaut mieux partir, m'éloigner sans me faire connaître. Ah! Lise, je n'ai jamais mieux senti combien je vous aimais!

SCÈNE XVII.

SENNEVILLE, LISE.

LISE.

Ah! mon Dieu! quel événement! Qui aurait pu s'attendre à cela?

SENNEVILLE.

Allons, il faut partir.

LISE.

Oui, sans doute, il le faut, c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Mais, de grâce, ne tardez pas... Eh bien! pourquoi cet air étonné?

SENNEVILLE, stupéfait.

Vous trouvez que je ne pars pas assez vite?

LISE, tendrement.

Sans doute. Songez donc qu'un moment de retard peut vous perdre; que, dans un moment, on peut vous arrêter.

SENNEVILLE.

M'arrêter?

LISE.

Oui; mais je croyais que vous le saviez. Je me promenais seule près de la haie du parc; j'étais bien triste, et pour un rien j'aurais pleuré. Je pleurerais encore. Mais ce n'est pas cela que je veux vous dire. J'ai entendu plusieurs hommes causer en dehors. Oui, Beauclair, disait-on; on avait prononcé ce nom-là bien bas, et cependant je l'ai entendu sur-le-champ, et le cœur m'a battu comme si je me fusse douté qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle; je voulais m'éloigner, et, sans savoir comment, je me trouvais prêter l'oreille tout près de la haie. On continuait : Oui, il se nomme Beauclair; il doit être dans cette maison. Restez là, vous ici; cernons le parc, et après nous entrerons.

SENNEVILLE, à part.

M'arrêter pour Beauclair! Allons, il ne manquait plus que cela! Comme il rirait, s'il savait...

LISE.

Je n'en ai pas entendu davantage : je suis accourue. Mais, au nom du ciel! partez; vous n'avez pas de temps à perdre.

SENNEVILLE.

Moi, vous quitter, renoncer à votre main!

LISE.

Il le faut bien, Monsieur; certainement, je n'épouserai jamais un mauvais sujet, un homme que l'on arrête par ordre du ministre; oui, Monsieur, je ne veux plus de mariage, plus de prétendu; quelque autre encore, doux, aimable, spirituel, qu'on estimera du premier coup d'œil et qu'ensuite on sera forcé de mépriser. Arrangez-vous, Monsieur; mais cela fait trop de peine, et je n'en veux plus, je vous en avertis.

SENNEVILLE, enchanté.

Lise, serait-il vrai?

LISE, douloureusement.

Quel dommage! un air si bon, si honnête! Envoyez donc les jeunes gens à Paris! Votre domestique le disait bien; voilà les suites de votre mauvaise conduite! C'est un bien honnête garçon que votre domestique, qui vous est bien attaché; et, si vous aviez suivi ses conseils....

SENNEVILLE.

Lise, je ne veux suivre que les vôtres; je jure de vous consacrer ma vie, de vous obéir toujours.

LISE.

Eh bien! partez, partez sur-le-champ. Faut-il vous en prier?

SENNEVILLE.

Je pars, mais à une seule condition. Dites-moi que vous ne conservez pas la mauvaise opinion que vous aviez de moi.

LISE.

Oui, je commence.

SENNEVILLE.

Dites-moi que vous ne croyez plus que j'aie un méchant caractère.

LISE, tendrement.

Je crois qu'il n'aurait tenu qu'à vous d'être parfait. (Il fait un geste.) Non, non, vous l'êtes en effet; vous n'avez plus aucun défaut; mais, de grâce, partez, ou bien je vais croire que vous avez celui d'être entêté.

SENNEVILLE.

Eh! que m'importent la liberté, l'existence même, si je ne suis aimé de vous! Lise, un mot, un seul mot, et je pars!

LISE, tremblante.

Eh bien! s'il le faut, s'il le faut absolument pour vous sauver, oui, Monsieur, oui, je crois que je vous aime; mais allez-vous-en, et qu'on ne vous revoie plus!

SENNEVILLE, transporté.

Vous m'aimez, Lise, vous m'aimez?

LISE, d'un ton suppliant.

Vous partez, n'est-ce pas?

SENNEVILLE.

Moi partir! je ne vous quitte plus, je reste ici, je reste près de vous. Si vous saviez, si vous deviniez combien je suis heureux! Demain nous allons à Paris; je vous mène à la cour, je vous présente au ministre, à mon oncle.

LISE.

La cour? le ministre? Paris? Ah! mon Dieu! la tête n'y est plus, la frayeur le fait déraisonner.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUCLAIR.

LISE, à Beauclair.

Ah! Jasmin! Jasmin! je vous rencontre à propos; il faut trouver un moyen d'éloigner votre maître...

BEAUCLAIR, bas.

Quoi! vous voulez que je vous en débarrasse?

LISE, bas.

Oui, il faut qu'il parte; je vous dirai mes raisons. Tenez, prenez ma bourse, et mettez-le dehors; c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre.

BEAUCLAIR, bas, en riant.

Dès que c'est vous qui m'en priez.....

LISE, à part.

Et moi, je vais prévenir mon père, empêcher les gens de pénétrer dans le château. Il faut bien qu'on veille pour lui. La, je vous demande qui m'aurait dit... Ah! mon Dieu! le pauvre jeune homme!

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

BEAUCLAIR, SENNEVILLE.

BEAUCLAIR, à part.

Allons, le rival est éconduit, je m'y attendais; mais il est assez plaisant que ce soit moi qui lui donne son congé.

(Il s'avance près de Senneville, qu'il salue très-respectueusement.)

SENNEVILLE, le regardant en riant.

Eh bien, mon ami, je ne peux plus te garder; c'est là ce qui te chagrine.

BEAUCLAIR.

Monsieur se trompe; j'ai bien d'autres raisons d'être triste. C'est moi, Monsieur, moi, qui ne peux plus garder mon maître; je suis obligé de le congédier.

SENNEVILLE.

Si ce n'est que cela, console-toi; c'est moi qui te renvoie. (Il ôte son chapeau et le salue.) Je n'oublierai jamais, Monsieur, l'honneur que vous m'avez fait en entrant à mon service; mais je ne veux point en abuser. Il faut être prince ou monarque, pour conserver des serviteurs tels que vous.

BEAUCLAIR.

C'est s'en tirer en homme d'esprit, et je suis doublement enchanté d'une plaisanterie à laquelle, Monsieur, je dois de renouveler connaissance avec vous; mais vous sentez qu'auprès de Lise il vous serait pénible de paraître vaincu. Aussi, croyez-moi, cédez la place.

SENNEVILLE, souriant.

Mais je vous donnerai le même conseil.

BEAUCLAIR, étonné.

Quoi! vous espérez encore rester?

SENNEVILLE.

J'en suis sûr.

BEAUCLAIR.

Malgré moi?

SENNEVILLE.

Malgré vous. Songez donc que vous êtes forcé de m'obéir, et que, si je veux, je puis vous envoyer chercher le notaire.

BEAUCLAIR.

Ah! vous prétendez conserver mon nom!

SENNEVILLE.

Il est trop beau pour le quitter.

BEAUCLAIR.

Il faudra bien y renoncer.

SENNEVILLE.

Moins que jamais; car je vous rends service en le gardant, et je vous forcerai bien à me le laisser.

BEAUCLAIR.

Celui-là est trop fort.

SENNEVILLE, froidement.

Consentez-vous que celui qui forcera l'autre à quitter la place renonce à tous ses droits?

BEAUCLAIR, vivement.

Oui, sans doute, et je ne prétends plus vous ménager; car songez que, pour vous faire congédier, je n'ai qu'un mot à dire.

SENNEVILLE.

Oui; mais vous ne le direz pas.

BEAUCLAIR.

Et qui m'en empêchera?

SENNEVILLE.

Moi.

BEAUCLAIR.

Vous m'empêcherez de me nommer?

SENNEVILLE.

Je vous en défie.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, LISE.

LISE, dans le fond, apercevant Senneville.

Ah! mon Dieu! il n'est pas encore parti.

BEAUCLAIR, bas à Senneville.

Nous allons voir si je ne me nomme pas.

LISE.

Ils sont maintenant dans le jardin.

BEAUCLAIR.

Eh! qui donc?

LISE.

Ceux qui cherchent M. de Beauclair.

BEAUCLAIR.

Que dites-vous?

SENNEVILLE, bas à Beauclair.

Eh bien! Monsieur, qu'attendez-vous pour vous nommer.

BEAUCLAIR, de même.

Diable! cela change la thèse; et, si je me nomme, je pars.

LISE, qui s'est approchée du fond.

Ils viennent, ils sont au bout de l'allée. Ah! il me vient une idée... Jasmin, si vous aimez votre maître, M. de Beauclair; si vous voulez le sauver... Ils ne le connaissent pas, je le parierais à leurs questions. Alors, vous m'entendez...

BEAUCLAIR.

Non, le diable m'emporte!

LISE, vivement.

Dites que vous êtes M. de Beauclair, que vous étiez déguisé en domestique. L'on vous arrête pour lui, vous partez.

SENNEVILLE, en riant.

Et je reste auprès de vous: l'invention est admirable.

LISE.

N'est-ce pas? que je suis contente de l'avoir trouvée!

BEAUCLAIR.

Un instant... Permettez donc...

LISE.

Quoi! vous refusez? vous que je croyais attaché à votre maître?

BEAUCLAIR.

Je ne dis pas cela; mais...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, L'EXEMPT.

L'EXEMPT.

Il est ici: que toutes les issues soient bien gardées, et que personne ne puisse sortir!

BEAUCLAIR.

Morbleu!

L'EXEMPT.

Il était temps de le joindre, sur la frontière et à deux pas du pont de Kehl.

D'ESTIVAL.

Ah çà! Messieurs, que signifie?...

L'EXEMPT.

Permettez-moi de procéder régulièrement. (A Beauclair.) Vous, d'abord, comment vous nommez-vous?

SENNEVILLE, en raillant Beauclair.

Voilà une belle occasion de dire son nom.

LISE, en le suppliant.

Dites-donc votre nom!

L'EXEMPT, impérieusement.

Votre nom: n'en avez-vous pas?

BEAUCLAIR, avec dépit.

Plût au ciel! (A part.) Ma foi, arrivera ce qu'il pourra! (Hardiment.) Jasmin!

LISE, s'éloignant avec indignation.

Attendez donc de la générosité d'un valet!

SENNEVILLE, bas à Beauclair.

J'ai gagné.

L'EXEMPT, à Senneville.

Et vous, Monsieur?

BEAUCLAIR, à part.

Que va-t-il dire?

SENNEVILLE.

Le chevalier de Beauclair, officier de cavalerie. (A l'exempt.) Je suis prêt à vous suivre, mais j'ai une grâce à vous demander, quelques arrangements à prendre, et vous me permettrez d'envoyer chercher un notaire.

L'EXEMPT.

A la bonne heure. Mais hâtons-nous.

SENNEVILLE, à Beauclair.

Jasmin!

BEAUCLAIR, embarrassé.

Monsieur!

SENNEVILLE.

Vous le voyez, les moments sont précieux.

BEAUCLAIR, à part.

Diable! il a raison; si je sors, je suis sauvé.

SENNEVILLE.

Eh bien, Jasmin! allez chercher le notaire.

BEAUCLAIR, hésitant.

Oui, Monsieur; oui, Monsieur, j'y vais. (A part.) J'ai perdu la partie.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, HORS BEAUCLAIR.

SENNEVILLE, à l'exempt.

Combien je vous remercie, Monsieur, de ce léger service! Si vous pouviez encore m'en rendre un autre...; ce serait de m'apprendre pourquoi je suis arrêté?

L'EXEMPT.

Vous le savez bien, monsieur de Beauclair.

SENNEVILLE.

Sans doute, je le sais; mais je suis bien aise que vous l'appreniez à mademoiselle et à mon beau-père.

D'ESTIVAL, en colère.

Comment, votre beau-père!

SENNEVILLE.

Oui, Monsieur, je veux que vous voyiez qu'il n'y a rien de honteux dans la cause de ma détention.

LISE, à part.

Ah! j'en suis sûre d'avance.

L'EXEMPT.

Eh bien, Monsieur, vous êtes arrêté d'après un ordre du ministre.

SENNEVILLE.

Du ministre !

L'EXEMPT.

C'est son neveu lui-même qui en a expédié l'ordre.

SENNEVILLE.

(A part.)

Quelle rencontre !... Germain ! (Il lui parle à l'oreille.) Va, cours... (Germain sort.) Vous permettez encore... N'est-ce pas un homme tué..., blessé sur la grande route ?... Ah ! que c'est heureux !... (A Lise et à son père.) Quand je vous le disais, vous voyez bien que ce n'est rien.

D'ESTIVAL, s'éloignant de lui.

Comment, ce n'est rien !

LISE, de même.

Un homme tué !

SENNEVILLE.

L'homme tué, c'est moi, c'est moi-même, rassurez-vous.

L'EXEMPT.

Il a perdu la tête.

SENNEVILLE.

Vous me voyez au comble de la joie : rien ne s'oppose plus à mon bonheur, et nous allons tous signer mon contrat.

D'ESTIVAL.

Comment, vous croyez que je vous donnerai ma fille ?

SENNEVILLE.

Oui, sans doute.

L'EXEMPT.

A M. de Beauclair, à un homme que je mène en prison ?

SENNEVILLE.

Non, vous ne l'y mènerez pas, je l'ai fait évader.

L'EXEMPT.

Comment, M. de Beauclair....

SENNEVILLE.

Pourrait bien avoir maintenant traversé le pont de Kehl.

L'EXEMPT.

Et vous avez osé...

SENNEVILLE.

Oh ! rassurez-vous, je vous le ramène.

L'EXEMPT, à Senneville.

Ah çà ! et vous qui parlez, qui donc êtes-vous ?

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUCLAIR, GERMAIN.

BEAUCLAIR.

Monsieur de Senneville.

GERMAIN.

Neveu du ministre.

SENNEVILLE, à l'exempt, en lui donnant des papiers.

Lui-même qui prend tout sur lui et se charge de vous justifier.

BEAUCLAIR.

Vous le voyez... je suis de parole ! On vous aime ; j'ai perdu et je vous amène le notaire ; enchanté, Monsieur, que vous soyez l'homme que j'ai tué hier sur la route de Strasbourg. J'espère que cela ne mettra aucun obstacle à votre contrat de mariage, et je demande à signer le premier.

SENNEVILLE.

C'est trop de générosité, et je vous pardonne ma mort, si elle me procure votre amitié. (A d'Estival.) Vous saurez tout, Monsieur.

D'ESTIVAL.

Mais il en est temps.

SENNEVILLE.

Si je n'ai plus les droits de Beauclair, au moins n'ai-je plus les torts qu'on lui reprochait, et peut-être pardonnerez-vous une supercherie que l'amour seul m'avait inspirée ! C'est de vous que j'attends mon bonheur ; vous seul pouvez confirmer l'aveu que mademoiselle a daigné me faire, et que peut-être n'ai-je dû qu'à la pitié.

D'ESTIVAL.

Comment ! ma fille aurait avoué ?...

LISE.

Mon père, il était malheureux, ce n'était pas le moment de l'accabler.

D'ESTIVAL.

Ah çà, décidément, quel est le véritable M. de Beauclair ?

BEAUCLAIR, le saluant.

Celui qui a été chercher le notaire.





MR DURAND,

QUI EST CE QUI VEUT SE CHARGER DE CET ENFANT LA ET M'EN DÉBARRASSER?

(Le Parrain. Sc. XIX)



LE PARRAIN,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 avril 1821.

En société avec MM. Poirson et Mélesville.

Personnages.

M. GODARD, marchand rubanier.
M. DURAND, rentier.
M. LE COMTE DE HOLDEN.
MADAME DE SAINT-ANGE, femme d'un banquier.
MADAME BENOIST, belle-mère de M. Godard.
MADAME PRUDENT, sage-femme.
MADAME RENARD, } voisines.
MADAME DUROZEAU, } voisines.
DUBOIS, chasseur de madame de Saint-Ange.
UN VALET du comte de Holden.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

Le théâtre représente l'arrière-magasin de M. Godard. A travers les vitrages qui sont au fond, on aperçoit la boutique, et par suite la rue. Une porte à droite, une porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, M. Godard est devant une table et écrit. Mesdames Benoist, Renard et Durozeau sont assises à gauche, et travaillent à la layette en causant.

M. GODARD, *écrivant.*

« M. Godard, marchand rubanier, rue Saint-» Denis, a l'honneur de vous faire part que ma-» dame Godard, son épouse, vient d'accoucher » heureusement d'un garçon.

» La mère et l'enfant se portent bien.»

Voilà le cent soixante-treizième; j'en ai la main fatiguée.

MADAME BENOIST.

C'est comme je vous le dis, ma chère madame Renard, ce petit garçon-là me ressemble à s'y méprendre. Ce n'est pas parce que je suis sa grand'-mère; mais c'est tout mon portrait.

M. GODARD.

Laissez donc, il a tout mon profil.

MADAME RENARD.

C'est-à-dire celui de votre femme; ou plutôt voulez-vous que je vous dise à qui il ressemble? à M. Durand, ce vieux garçon qui demeure ici dans la maison, au premier.

M. GODARD, *se levant.*

Qu'est-ce que vous dites là, madame Renard? Point de pareilles plaisanteries, s'il vous plaît.

MADAME RENARD.

Je le dis, parce que c'est frappant.

M. GODARD.

C'est ce qui vous trompe, entendez-vous; mon fils me ressemble, et il doit me ressembler, parce qu'enfin... Je sais ce que je dis, et ce n'est pas après douze ans de mariage...

MADAME BENOIST.

Allons, n'allez-vous pas vous fâcher, mon cher Godard?

M. GODARD.

Non, c'est qu'on sait combien j'ai d'affaires aujourd'hui. Mes billets de faire part qui ne sont pas finis; le parrain de mon fils qui n'est pas encore trouvé; l'accouchée qui veut que je lui fasse un cadeau; une lettre de change à payer ce matin, et l'enfant qui ne tette pas. Et c'est au milieu de ces tracas de toute espèce qu'on vient me rompre la tête de M. Durand; M. Durand, que nous connaissons à peine, qui a quelquefois salué ma femme sur l'escalier, et qui n'a jamais fait que la regarder.

MADAME RENARD.

Eh bien! c'est ce que je voulais dire, un regard.

TOUTES LES FEMMES.

Sans doute, c'est un regard.

MADAME BENOIST.

Eh! oui, mon gendre, cela se voit tous les jours. Il n'y a rien de plus raisonnable et de plus tranquillisant que les regards. Demandez à ces

dames. Mais vous voilà toujours affairé, toujours effrayé du moindre embarras, et vous donnant toujours beaucoup de mal sur place, sans faire un pas pour en sortir. Voyons le plus pressé. Vous occupez-vous du parrain?

M. GODARD.

Eh non, puisque voilà trois de mes parents et amis intimes qui ont refusé tout net. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cet enfant-là me donne de peine. Un enfant frais et vermeil qui est tout mon portrait.

MADAME BENOIST.

Eh! il s'agit bien de cela. Quant à la marraine, elle ne sera pas difficile à trouver. On sait que pour le premier enfant c'est toujours la grand'mère, c'est de droit.

M. GODARD.

Du tout, du tout; le choix est déjà fixé, la proposition a été faite et acceptée.

MADAME BENOIST.

Voilà, par exemple, ce que je ne souffrirai point; n'est-il pas vrai, mesdames?

M. GODARD.

Allons, n'allez-vous pas encore me mettre un nouvel embarras sur les bras? Vouloir que je fasse un affront à madame de Saint-Ange, la femme d'un banquier! un banquier de la rue du Mont-Blanc! ma meilleure pratique! Certainement, mesdames, quand la Chaussée-d'Antin est assez bonne pour venir rue Saint-Denis, on doit s'estimer trop heureux.

MADAME BENOIST.

Oui, une femme à équipage qui sera marraine de votre fils! Et Dieu sait comme on va jaser! parce que vous sentez bien que les grandes dames... Si je vous racontais, à ce sujet l'histoire que nous a dite hier madame Prudent, la sage-femme...

TOUTES LES FEMMES, *se levant et écoutant.*

Une histoire!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME PRUDENT.

MADAME PRUDENT.

Monsieur Godard! monsieur Godard!

MADAME BENOIST.

Eh! tenez, voilà madame Prudent qui va vous la raconter elle-même.

MADAME PRUDENT.

Ah! mon histoire du beau jeune homme inconnu; je vous la dirai tout à l'heure. Mais je viens avant tout annoncer une bonne nouvelle à M. Godard : son fils sera baptisé.

M. GODARD.

Comment, madame Prudent, vous auriez trouvé un parrain?

MADAME PRUDENT.

Où en seriez-vous sans moi? mais quand j'entreprends quelque chose... Ah! mesdames, quel état que celui de sage-femme! Un état continuel de silence et de discrétion, la consolation de l'humanité, l'espoir des familles et la providence des nourrices?

M. GODARD.

Vous dites donc que vous avez...

MADAME PRUDENT.

Un parrain magnifique, un garçon riche, aimable, galant, et que vous avez sous la main; car il demeure dans la maison, au premier; en un mot, c'est M. Durand.

TOUS.

Comment! M. Durand?

MADAME PRUDENT.

Oui; je viens d'arranger cela avec sa gouvernante, mademoiselle Babet, que je connais de longue main, et qui s'est chargée de la négociation. C'est une affaire faite, parce qu'un vieux garçon ne peut pas avoir d'autre avis que celui de sa gouvernante.

M. GODARD.

Hum! hum! je vous avouerai que M. Durand...

MADAME PRUDENT.

Vous ne pouvez pas mieux choisir. Un homme seul, tranquille, qui n'a ni enfant ni famille, et qui peut un jour adopter votre fils, ou le coucher sur son testament : avec les gens riches il y a toujours de la ressource; c'est comme mon bel inconnu dont je vous parlais tout à l'heure. Croiriez-vous qu'il m'a donné vingt-cinq louis pour être venu me réveiller avant-hier à minuit, et m'avoir menée dans une belle voiture, dans un bel hôtel, où une jeune dame venait de mettre au monde une petite fille charmante? Je vous raconterai tout cela en détail; et quoique M. Durand n'ait ni équipage, ni bel hôtel, savez-vous qu'il a douze mille livres de rentes?

TOUT LE MONDE.

Douze mille livres de rentes!

M. GODARD.

Oui; mais ce que disait tout à l'heure madame Renard, ça peut faire jaser.

MADAME BENOIST.

On ressemble à qui on peut. S'il fallait s'inquiéter de cela!

M. GODARD.

Vous croyez? Il me semble alors qu'en qualité de père de l'enfant, je dois me présenter moi-même au parrain, et lui faire une visite.

TOUTES.

Mais il n'y a pas de doute.

M. GODARD.

Encore une chose à faire. Je vous dis que j'en

perdrai la tête. Eh vite, madame Prudent, mes gants; et puis il faudra envoyer quelqu'un chez madame de Saint-Ange, la marraine, rue du Mont-Blanc, pour la prévenir des noms et du choix du parrain. (S'impatientant.) Eh bien, madame Prudent, mes gants, mon chapeau. Il est sûr que M. Durand s'attend à ma visite.

MADAME PRUDENT.

Eh! tenez, le voici lui-même qui vient vous déclarer qu'il accepte.

M. GODARD, aux femmes.

Ah! mon Dieu! ôtez donc ces langes et ces brassières qui sont sur tous les fauteuils; ça n'est pas décent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DURAND.

M. GODARD.

Mon cher voisin, je me rendais chez vous pour vous remercier de l'honneur que vous nous faites.

MADAME BENOIST.

C'est un bonheur pour toute la famille.

M. DURAND.

Monsieur, Madame, certainement, je suis bien sensible à votre politesse; aussi, je suis descendu moi-même, afin de vous dire...

M. GODARD, l'interrompant vivement, ainsi que dans tout le reste de la scène.

C'est ce que je ne me pardonnerai jamais. C'était à moi de vous prévenir; mais un jour comme celui-ci on a tant d'embarras, mon bon, mon cher Durand... Combien (lui prenant la main) je suis heureux qu'une pareille cérémonie resserre encore les liaisons de voisinage et d'amitié qui nous unissaient déjà!

M. DURAND.

Mais comme c'est la première fois que nous nous parlons...

M. GODARD.

C'est égal, vous êtes de la famille.

M. DURAND.

Mille fois trop de bontés; mais comme je venais pour vous dire...

MADAME PRUDENT.

J'espère que vous m'en remercierez. C'est moi qui ai arrangé tout cela avec mademoiselle Babet; et jugez donc quel bonheur, quel avantage, vous qui n'avez jamais eu d'enfants, d'en trouver un qui ne vous coûte rien, qui vous apportera un bouquet à votre fête!

MADAME BENOIST.

Et un compliment au jour de l'an.

M. GODARD.

Et les petites étrennes; c'est charmant. Vous aurez tous les avantages de la paternité, et vous n'en aurez point comme nous les soins, les soucis, les tracas. Ah çà, mon cher, point de gêne, point de façons, tout est désormais commun entre nous. Voilà comme je suis; et surtout, je vous en prie, point de folie. Pour la marraine, vous ferez ce que vous voudrez.

M. DURAND, impatienté.

Mais, monsieur...

M. GODARD.

Mais pour ma femme, rien, je vous en prie, que les bonbons, les bagatelles d'usage.

M. DURAND.

Mais daignez m'écouter, Monsieur, je vous déclare que je ne veux pas...

M. GODARD.

Et moi je le veux, ou sans cela nous nous fâcherons.

M. DURAND.

Mais encore une fois...

M. GODARD.

C'est arrangé comme cela, n'en parlons plus. Eh vite, ma belle-mère, mesdames, voyez si l'on peut faire une visite à ma femme, à madame Godard. (Elles sortent.) Oh! vous allez embrasser l'accouchée, et votre filleul donc. Madame Prudent, voyez si le petit est présentable. Ah! mon Dieu! et moi qui oubliais... voilà la clef de l'armoire pour prendre le pot de gelée de groseilles que ma femme a demandé. Pardon, mon cher compère; mais j'ai tant de choses dans la tête! Quant à votre commère, je ne vous en parle pas, parce que je veux vous surprendre. La plus jolie marraine... Mais je vous devais ça pour la bonté, la grâce avec laquelle vous avez daigné accepter. Adieu, mon cher ami, mon cher compère. Je cours à ma toilette, (L'embrassant.) Madame Prudent avait raison, notre parrain est un homme charmant.

SCÈNE IV.

M. DURAND, seul.

C'est décidé, c'est une conspiration. Impossible de leur faire entendre que je refuse. De quoi diable aussi va se mêler madame Prudent, la sage-femme? Vouloir que je sois parrain, moi qui ne l'ai été de ma vie, qui tremble à l'idée du moindre embarras. Je n'ai jamais demandé de places de peur des occupations, ce qui fait que je ne suis rien; je n'ai jamais acheté de propriétés de peur de procès, ce qui fait que je suis rentier. Je n'ai jamais pris de femme de peur des inconvénients, ce qui fait que je suis célibataire. J'ai douze mille livres de rentes en portefeuille ou sur le grand livre. Je vais chez tout le monde sans que personne vienne chez moi, parce qu'un garçon n'est

pas obligé de recevoir. Du reste, je suis bon citoyen. Je paye mon impôt de portes et fenêtres; je monte ma garde ou je la fais monter, ce qui revient au même; et je n'ai pas manqué une seule souscription volontaire, toutes les fois que j'y ai été forcé : ce n'est pas que je sois avare, il s'en faut; je mange généreusement mon revenu, mais je me ferais un scrupule de dépenser un liard pour toute autre satisfaction que la mienne. Je loge seul, je dîne seul, je dors seul, et c'est en moi seul que j'ai concentré mes plus chères affections. On dira que c'est de l'égoïsme. Du tout, c'est de la reconnaissance; et jusqu'à ce que j'aie rencontré quelqu'un qui ait pour moi l'amitié que je me porte, on me permettra de me donner la préférence. Ainsi je m'en vais écrire à tous les Godards, puisqu'avec eux il n'y a pas moyen de s'expliquer. C'est qu'ils sont capables de me relancer encore, et j'aurais peut-être aussitôt fait d'accepter. J'en serai quitte pour quelques cornets de bonbons. Ma foi, non; la peine d'aller à l'église, mon filleul à tenir, madame Godard à embrasser; en outre, des fiacres à payer; qu'est-ce qui m'en reviendrait? Avec cela j'ai des courses à faire ce matin; ces trente mille francs que je voudrais placer avantageusement.

SCÈNE V.

M. DURAND, MADAME DE SAINT-ANGE; DEUX DOMESTIQUES EN LIVRÉE.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est bien; attendez, ainsi que la voiture : j'aurai besoin de vous.

(Elle donne quelques ordres à l'un de ses valets.)

M. DURAND.

Eh mais! je ne me trompe pas, c'est madame de Saint-Ange, la femme de ce fameux banquier qui s'est chargé du nouvel emprunt. Belle opération! S'il voulait me céder quelques actions, ce serait bien mon affaire.

MADAME DE SAINT-ANGE, achevant de donner ses ordres.

Tâchez de parler à M. le comte de Holden lui-même, s'il n'est pas encore parti. Dites-lui que nous savons tout, et que mon mari et moi lui offrons nos services et notre médiation, et revenez sur-le-champ, vous entendez. (Redescendant le théâtre et apercevant M. Durand qui la salue.) Et le voilà, ce cher M. Durand! Je m'attendais bien à le trouver ici. Mais, en parrain galant, vous deviez me donner la main pour descendre de voiture.

M. DURAND.

Comment, madame, vous seriez?...

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh! oui, j'avais promis à Godard, mon marchand, d'être la marraine de son enfant. Ce n'est pas que j'eusse grande envie de tenir ma parole; mais on vient de m'écrire que vous deviez être de la partie, et cela m'a décidée.

M. DURAND,

Madame, je suis mille fois trop heureux. (A part.) Ne négligeons pas cette bonne occasion. (Haut.) Oserai-je vous demander comment se porte M. de Saint-Ange?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Mais je ne sais pas trop; je ne le vois plus; il ne sort pas de ses bureaux.

M. DURAND.

Je conçois. Ce nouvel emprunt l'occupe beaucoup; une belle affaire qu'il a faite là! Je comptais incessamment lui rendre ma visite, ainsi qu'à vous, madame.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Voilà une idée admirable. Mais il faut dîner avec nous, c'est le seul moyen de trouver mon mari; et tenez, aujourd'hui même, après la cérémonie, je vous emmène. Oh! il faut vous résigner. Vous voilà mon chevalier pour toute la journée.

M. DURAND.

Je n'ai garde de refuser une pareille bonne fortune.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Parlons un peu de notre baptême. Connaissez-vous la famille Godard? Non, vous ne vous en souciez pas beaucoup, ni moi non plus; mais je suis folle des baptêmes; j'aime cette pompe bourgeoise, l'importance du bedeau, l'empressement du mari, la gravité de la nourrice, l'air de fête répandu sur toutes les physionomies : c'est bien plus gai qu'un mariage. D'abord l'acteur principal n'a aucune inquiétude sur le rôle qu'il va remplir; et si le père ou quelque parent s'avise de penser pour lui à l'avenir, il se le représente toujours paré des plus riantes couleurs. Cet enfant-là sera peut-être un jour un poëte, un héros; qui sait même? un notaire, un agent de change. Qu'est-ce que cela coûte? il n'y a pas de charge à payer. Tandis qu'un jour de noces, on n'a que deux chances à prévoir : sera-t-on heureux? ne le sera-t-on pas? et bien souvent on peut parier à coup sûr. Oh! je préfère les baptêmes; et, pour ma part, j'aime mieux être marraine dix fois que mariée une seule.

M. DURAND.

C'est exactement comme moi.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Oh! mais vous, je vous devine; vous allez faire des extravagances. Les vieux garçons d'abord sont toujours trop généreux; vous surtout qui êtes

riche : mais je viens exprès vous empêcher de faire des folies.

M. DURAND.

Rassurez-vous, ce n'est nullement mon intention; mais je vous avoue que, n'ayant jamais été parrain, j'ignore totalement les usages.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est bien; ne vous mêlez pas de cela, vous feriez tout de travers. Je me charge de vous guider. (Ouvrant un riche agenda.) J'ai déjà fait une petite note des choses indispensables.

M. DURAND.

Que de bontés!

MADAME DE SAINT-ANGE.

D'abord rien pour moi, je vous en prie; ce n'est qu'à cette condition-là que je consens à être marraine. Oh! non, je vous le déclare, je ne veux absolument rien que ce qui est de rigueur, la petite corbeille, le sultan. N'allez pas surtout vous aviser d'en prendre un de 1000 francs, c'est une duperie; ceux de 500 produisent autant d'effet et vous feront autant d'honneur; car vous sentez que c'est pour vous.

M. DURAND.

Qu'est-ce que vous me dites là?

MADAME DE SAINT-ANGE, froidement.

Oh! vous pouvez vous en rapporter à moi. Ainsi, nous mettons 500 francs. Quant à l'accouchée, c'est différent; avec elle vous ne pouvez vous dispenser de faire un cadeau.

M. DURAND.

Oui, la petite timbale...

MADAME DE SAINT-ANGE.

En vermeil. Les six tasses pareilles, la cafetière, la crémière, la théière, le sucrier; cela fera un fort joli déjeuner, et nous trouverons cela presque pour rien chez Mellério, à la Couronne de fer.

M. DURAND.

Ah, mon Dieu!

MADAME DE SAINT-ANGE.

Nous prendrons les bonbons rue Vivienne, les gants chez madame Irlande, et les flacons chez Laurençot, Palais-Royal. Je n'ai pas mis dans mon budget les étrennes à la garde, à la nourrice, aux domestiques de la maison, au bedeau, au sacristain et au sonneur, des pièces de 20 fr., parce que tout cela est de rigueur, et que cela va sans dire.

M. DURAND, à part.

Miséricorde! (Haut.) Certainement, madame, tout cela me paraît fort convenable.

MADAME DE SAINT-ANGE, d'un air de satisfaction.

Oui, n'est-ce pas? ce sera bien.

M. DURAND.

J'approuverais très-volontiers votre petit budget, comme vous dites, si le baptême se faisait demain; mais c'est pour aujourd'hui, dans une heure, et il est impossible que tout cela puisse être prêt.

MADAME DE SAINT-ANGE.

N'est-ce que cela? Soyez tranquille. (Appelant.) Dubois!

DUBOIS, entrant.

Madame, M. le comte de Holden n'est plus à Paris, on assure qu'il est parti pour la Belgique.

MADAME DE SAINT-ANGE.

J'en suis désolée; (à Durand) un ami à nous qui est engagé dans une fort mauvaise affaire, et à qui j'aurais voulu rendre service; mais il n'est plus temps. Tenez, prenez cette liste, montez dans ma voiture qui est restée à la porte, et faites les différents achats qui sont indiqués; rue Vivienne, Palais-Royal, rue Saint-Honoré; tout cela est dans le même quartier. A Paris, c'est charmant; en moins d'une heure, on a tout ce qu'on veut; on paye un peu cher, et voilà tout.... Ah! Dubois, vous porterez les mémoires chez monsieur, justement il loge dans la maison.

(Dubois sort.)

M. DURAND.

Oui, cela se rencontre à merveille. (A part.) Ah! mon Dieu, il y va.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

M. DURAND.

Rien; c'est qu'il me semble que M. Godard tarde bien, et vous croyez que le.... je veux dire le.... montant des mémoires.....

MADAME DE SAINT-ANGE.

Ah! le petit total? ça ne passera pas mille écus, c'est tout ce qu'il y a de plus modeste. Baptême de seconde classe.

M. DURAND, à part.

Où me suis-je fourré? trois mois de mon revenu pour la famille Godard! maudite sage-femme!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M. GODARD.

M. GODARD.

Je vois le parrain et la marraine qui sont réunis. Me sera-t-il permis, Madame, de vous présenter mes respects?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Bonjour, mon cher Godard, comment va votre femme?

M. GODARD.

Elle attend, Madame, l'honneur de votre visite.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est bien; (à Durand) pour quelle heure avez-vous commandé les voitures?

M. DURAND, étonné.

Comment, Madame, les voitures?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh! oui, ne savez-vous pas qu'il en faut? vous aviez raison, vous ne vous doutez pas des usages, et vous êtes bien heureux de m'avoir. (Appelant.) Holà! quelqu'un.

M. GODARD.

Gervais, Gervais! c'est mon garçon de boutique, un gaillard fort intelligent.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Il faut à l'instant même courir chez le premier loueur de voitures, et demander six remises, entendez-vous? six grandes berlines. Vous les prendrez à la journée, et que dans un instant elles soient à la porte.

M. DURAND.

Mais permettez donc; il me semble que l'église étant à deux pas, nos équipages seront tout à fait inutiles.

MADAME DE SAINT-ANGE.

D'accord, on ne s'en servira pas, mais il faut qu'on les voie dans la rue; c'est de rigueur.

M. DURAND.

Ah! c'est de rigueur. (A part.) Six berlines! Moi qui vais toujours à pied. Ah! la maudite sage-femme; elle me le payera.

M. GODARD, se frottant les mains.

Six voitures dans la rue, quel bonheur! Ça ira jusqu'à la boutique du bonnetier, qui ne peut pas me souffrir.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Oh! monsieur Durand fait bien les choses; mais ce n'est rien encore, vous verrez son cadeau à l'accouchée. (Bas à Godard.) Un superbe déjeuner en vermeil. Oh! à votre place je ne serais pas tranquille. (A Durand.) Allons, donnez-moi la main, et venez voir cette pauvre petite femme; (bas) nous allons trouver la nourrice, la garde, les grands parents, un monde et une chaleur; c'est affreux! je ne peux pas souffrir les chambres d'accouchées.

M. GODARD.

Mille pardons si je ne vous conduis pas; quelques affaires indispensables, cette robe de baptême, la toilette de l'enfant..... Je suis à vous, Madame.

(Durand et madame de Saint-Ange entrent dans la chambre voisine.)

SCÈNE VII.

M. GODARD, seul.

Je ne sais pas, moi, ce monsieur Durand ne m'a plus l'air si aimable; je lui trouve une physionomie sournoise et mystérieuse; et puis ce superbe déjeuner en vermeil, que du reste il est impossible de refuser; tout cela me... Il ne manquerait plus que cela, être jaloux un jour où j'ai tant d'occupations.

SCÈNE VIII.

M. GODARD, LE COMTE DE HOLDEN.

LE COMTE.

N'est-ce point ici M. Godard, négociant?

M. GODARD.

Moi-même, monsieur.

LE COMTE.

C'est un effet de quatre mille francs, payable au porteur.

M. GODARD, à part.

Ah! mon Dieu, monsieur Vanberg, le négociant hollandais, qui m'avait promis de ne point le mettre en circulation et d'attendre à demain. (Haut.) Monsieur, certainement vous serez payé, j'ai les fonds, mais dans ce moment cela me gênerait beaucoup, et si vous pouviez attendre seulement à demain matin.

LE COMTE.

C'est avec grand plaisir que j'accéderais à votre demande; mais je suis obligé de partir dans deux heures pour la Belgique, et cet argent m'est nécessaire pour mon voyage.

M. GODARD, à part, dans le plus grand embarras.

Comment faire, et à qui s'adresser? Les négociants mes confrères, il ne faut pas y penser. Eh parbleu! j'ai là le parrain de mon fils; en le tenant sur les fonts baptismaux il contracte l'obligation de le défendre, de le protéger; c'est un second père, et mes intérêts deviennent les siens. (Au comte.) Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir; (à part) il est riche, il est à son aise, et quand je le prierai de m'avancer cette somme-là pour quelques heures, il ne peut pas me refuser sans manquer à la délicatesse, après tout ce que nous faisons pour lui. (Au comte.) Je suis à vous, et avant un quart d'heure vous aurez votre argent.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, seul.

Ce pauvre homme, cela le gêne, je le vois; mais s'il savait dans quel embarras je me trouve. Obligé de partir dans deux heures, et ne savoir à qui laisser mon enfant, en quelles mains le confier. J'ai couru chez cette madame Prudent qui m'avait déjà servi; c'est comme un fait exprès: disparue depuis deux jours, on ne l'avait pas vue chez elle.

SCÈNE X.

LE COMTE, MADAME PRUDENT, sortant de l'appartement à gauche, et ayant l'air de parler à un enfant.

MADAME PRUDENT.

Pauvre petit, comme il dort bien! (Se retournant et apercevant le comte.) Ah, mon Dieu! c'est mon jeune homme, mon bel inconnu!

LE COMTE.

Madame Prudent! c'est le ciel qui me l'envoie.

MADAME PRUDENT.

Qui vous amène ici?

LE COMTE.

Vous le saurez plus tard. J'ai besoin de vos services, et je puis, je crois, compter sur votre discrétion.

MADAME PRUDENT.

Comment donc, monsieur, vous pouvez être sûr... Est-ce que cette jeune et jolie dame serait indisposée? elle avait l'air bien souffrant, mais on ne peut pas tout avoir, la richesse et la santé.

LE COMTE.

Elle se porte très-bien; mais les moments sont précieux. Qu'il vous suffise de savoir que je suis étranger; je suis Belge. Un mariage secret contracté avec une jeune personne que j'adorais a irrité contre moi une famille puissante. On m'accuse de séduction, de rapt, et je cours risque d'être arrêté.

MADAME PRUDENT.

Serait-il possible!

LE COMTE.

Dans deux heures je pars pour la Belgique; je vais tout avouer à mon père le comte de Holden, qui peut seul arranger cette affaire et apaiser les parents de ma femme. Mais je ne peux pas emmener avec moi un enfant de trois jours, et c'est à vous que je veux le confier.

MADAME PRUDENT.

A moi, monsieur!

LE COMTE.

Oui, ma chère madame Prudent, jusqu'à mon retour; c'est pour une semaine tout au plus, (lui donnant une bourse) et croyez que vous recevrez encore d'autres marques de ma reconnaissance; mais il n'y a pas de temps à perdre, ma petite fille est avec un domestique de confiance, ici à deux pas dans ma voiture. Vous allez la prendre.

MADAME PRUDENT.

J'y vais à l'instant. (Montrant la droite.) Il y a de ce côté une porte qui donne sur la rue, je fais entrer l'enfant par là, je le place dans cet appartement où personne n'a affaire, et dans une heure je l'emporte chez moi, où vous le trouverez à votre retour.

LE COMTE.

A merveille. Ah! encore un mot. La mère désire que son enfant soit baptisé le plus promptement possible; ainsi chargez-vous de tous ces soins-là. Choisissez-moi un parrain; qui vous voudrez, pourvu que ce soit un honnête homme, et que la chose se fasse promptement et sans bruit.

MADAME PRUDENT.

Soyez tranquille, j'ai quelqu'un qui demeure ici près, et que je vais prévenir en descendant, le commis de monsieur Godard, un excellent garçon qui vous rendra ce service-là et dont vous serez content, parce que, moi, quand je réponds de quelqu'un... et du reste vous pouvez compter que le zèle et la discrétion... (A part, en s'en allant.) Dieu! quelle journée! Un mariage secret, un enfant que l'on me confie, deux baptêmes, deux parrains et du mystère, voilà-t-il de quoi jaser!

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, seul.

Allons, je respire un peu, me voilà plus tranquille. (Apercevant une plume et de l'encre.) Prévenons ma chère Hippolyte de ce que je viens de faire; je crois que j'ai le temps, car on ne se presse pas beaucoup de m'apporter le montant de ma lettre de change.

(Il se met à la table et écrit.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, M. DURAND, sortant de la chambre de madame Godard, un bouquet à la main.

M. DURAND.

Je dis que quand une fois on est embourbé, tous les efforts que l'on fait pour sortir d'un mauvais pas ne font que vous y enfoncer encore davantage. Ce Godard, qui s'avise de m'emprunter de l'argent, et madame de Saint-Ange: «Comment donc, c'est trop naturel! C'est au parrain » et à la marraine, cela nous regarde tous les » deux, n'est-ce pas, mon cher Durand?» Qu'elle parle pour elle, son mari est banquier, il est riche; mais, moi! Malheureusement je ne pouvais pas objecter que je n'avais pas d'argent comptant, puisqu'un instant auparavant je lui avais touché un mot de ces trente mille francs, que je ne sais comment placer. (Contrefaisant une voix de femme.) «Quel plus bel usage pouvez-vous » faire de vos capitaux?» Un joli placement, quatre mille francs à fonds perdus sur la tête du petit Godard, mon filleul. Je sais bien que cela me rentrera; mais c'est toujours très-désagréable, et je n'ai pas été fâché de venir payer moi-même,

afin d'avoir le titre entre les mains. (Regardant autour de lui.) Il me semble que ce doit être ce monsieur qui écrit. (Au comte.) Monsieur, n'êtes-vous pas le porteur d'une lettre de change ?

LE COMTE.

De quatre mille francs acceptée par M. Godard ; la voici.

(Il remet la lettre de change à Durand, qui la regarde et la met soigneusement dans son portefeuille.)

LE COMTE.

Monsieur, je le vois, est le caissier de M. Godard ?

M. DURAND, de mauvaise humeur.

Mais à peu près. (Lui donnant des billets de banque.) Vous voyez que c'est tout comme, ou plutôt j'ignore ce que je suis ou ce que je ne suis pas dans la maison, car, Dieu merci, c'est sur moi que tout retombe. Tel que vous me voyez, monsieur, je suis parrain, et malgré moi encore.

LE COMTE, souriant.

Quoi ! monsieur, vous êtes parrain ?

M. DURAND.

Eh ! oui ; c'est madame Prudent, une maudite sage-femme, qui est cause de tout cela.

LE COMTE.

Ah ! la sage-femme : elle n'a pas perdu de temps. (Prenant la main de Durand.) Je suis enchanté que ce soit vous.

M. DURAND.

Qu'est-ce qu'il a donc, à présent ?

LE COMTE.

J'ose dire que vous ne vous en repentirez pas ; nous nous reverrons un jour, et quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je prends la liberté de vous demander une grâce qui vous paraîtra de peu d'importance, et qui en a beaucoup pour moi. Quel nom comptez-vous donner à l'enfant ?

M. DURAND.

Quel nom ? Ma foi ça m'est bien égal, qu'on l'appelle comme on voudra.

LE COMTE.

A merveille. Eh bien ! monsieur, puisque cela ne vous fait rien, je vous prie de vouloir bien l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND.

Rose-Ernestine ? Y pensez-vous ? c'est un garçon.

LE COMTE.

Du tout, monsieur, on ne vous aura pas dit, ou l'on se sera trompé ; mais qu'importe, fille ou garçon, je vous prie de l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND.

Ah çà ! monsieur, quel diable d'intérêt prenez-vous à tout cela, et qu'est-ce que ça vous fait ?

LE COMTE.

J'ai des raisons pour tenir à ces noms-là, des raisons particulières que vous êtes trop galant homme pour me demander.

M. DURAND, à haute voix.

Quel soupçon ! Comment, il serait possible ?

LE COMTE.

Chut ! chut ! je vous en conjure, j'ai le plus grand intérêt à ce que l'on ne se doute de rien.

M. DURAND.

Quoi ! monsieur, vous seriez ?...

LE COMTE.

Silence. (A voix basse.) Eh bien ! oui, monsieur, c'est la vérité, cet enfant me touche de très-près ; mais puisque madame Prudent s'est adressée à vous, je suppose que vous êtes homme d'honneur, et surtout discret. J'ai de la naissance, quelque crédit, de la fortune, j'aurai peut-être un jour le pouvoir de reconnaître un service, et vous verrez, monsieur, que vous n'avez point obligé un ingrat.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIII.

M. DURAND, seul.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Quoi ! madame Godard, une simple bourgeoise, qui donne dans les grandes manières. Le mari qui ne se doute de rien, la sage-femme qui est confidente, et moi qui me trouve mêlé dans tout cela, moi, qui ai toujours fui le bruit et le scandale. Comment en sortir à présent ? Il est de fait que ce jeune homme a un air très-distingué ; mais s'il est aussi riche qu'il dit, pourquoi ne paye-t-il pas les lettres de change du mari ? Il me semble que ça le regarde plus que moi ; et ensuite pourquoi n'est-il pas le parrain ? Il ne connaît donc pas l'usage.

SCÈNE XIV.

M. DURAND, M. GODARD, MADAME DE SAINT-ANGE, MADAME BENOIST, MADAME RENARD, MADAME DUROZEAU, PARENTS ET PARENTES.

M. GODARD, à la cantonnade.

Oui, ma bonne amie, oui, dès qu'il sera baptisé, nous te le rapporterons ; mais tiens-toi bien chaudement, je t'en prie.

M. DURAND, à part.

Ce pauvre Godard ! il me fait peine. Ce calme, cette tranquillité. Mariez-vous donc ! (Haut, lui donnant une poignée de main.) Eh bien ! mon pauvre ami !

M. GODARD.

Eh bien! mon cher, tout va bien! J'espère que vous êtes content. Un beau filleul gros et bien portant.

M. DURAND.

C'est donc décidément un garçon?

M. GODARD.

Eh! parbleu, qui est-ce qui en doute?

M. DURAND, à part.

Alors, arrangez-vous. L'un dit une fille, l'autre un garçon. Ces deux messieurs devraient s'entendre.

M. GODARD.

Allons, partons, toutes les voitures sont à la porte.

MADAME BENOIST.

Oh, mon Dieu! et le nom de l'enfant?

M. GODARD, se frappant le front.

Le nom de l'enfant; c'est pourtant vrai, nous n'y pensions pas. Comment l'appellerons-nous?

MADAME DE SAINT-ANGE.

Moi, je n'ai pas d'avis, cela regarde la famille.

MADAME DUROZEAU.

Voulez-vous un joli nom? Théophile, cela n'est pas commun.

M. GODARD.

Du tout; je connais quelqu'un qui porte ce nom-là et qui est borgne. Moi, c'est peut-être une idée, je me suis toujours promis que si j'avais un fils, il s'appellerait Barnabé.

TOUTES.

Oh! Barnabé! quel vilain nom!

M. GODARD.

Comment, un vilain nom! apprenez que c'est le mien, et que décidément mon fils s'appellera Barnabé.

MADAME BENOIST.

Du tout, du tout, j'ai ce qu'il vous faut; le plus joli nom de l'almanach, un nom admirable et sonore, Théodore, et cela ira très-bien, parce que voyez-vous, on dira : Où est Théodore? qu'est devenu Théodore? qu'on donne le fouet à Théodore.

M. GODARD.

Eh bien! on dira : Où est Barnabé? qu'est devenu Barnabé? qu'on donne le fouet à Barnabé.

MADAME BENOIST.

Jamais mon petit-fils ne s'appellera Barnabé.

M. GODARD.

Et jamais mon fils ne s'appellera Théodore; j'aimerais mieux qu'il ne fût pas baptisé.

MADAME BENOIST.

Et moi, qu'il n'eût jamais de nom!

M. GODARD, furieux.

C'est cela, un enfant anonyme! quelle tournure cela aurait-il dans le quartier?

M. DURAND.

Eh! mais, calmez-vous; n'y aurait-il pas moyen d'arranger cela, et d'en choisir un tout autre?

M. GODARD.

Au fait, nous n'y pensions pas; combien je vous demande de pardons! c'est monsieur qui est le parrain, et c'est à lui de le nommer.

TOUT LE MONDE.

C'est trop juste.

M. DURAND.

Eh bien! pour mettre d'accord tous les intéressés et ayants cause, car il paraît que dans cette affaire-ci il y en a plus qu'on ne croit, si nous appelions l'enfant Hippolyte?

MADAME BENOIST, avec approbation.

Hippolyte, voilà! j'allais le proposer.

M. GODARD.

Au fait, Hippolyte, c'est justement ce qu'il nous faut. Ça n'est pas trop... et en même temps, c'est assez... Parbleu! quand on l'aurait fait exprès... et puis j'ai idée que ma femme m'en parlait l'autre jour. Va donc pour Hippolyte.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Enfin, voilà la discussion terminée, ce n'est pas sans peine. (A Durand.) Allons, mon cher compère, ouvrons la marche et partons.

M. DURAND, mettant ses gants.

Oui, oui, partons vite, et revenons de même pour en être plus tôt débarrassé. (Il se dispose à sortir par la gauche.) Hein! quel est ce bruit, et que nous veut-on?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME RENARD.

MADAME RENARD, arrivant tout essoufflée.

Ah! si vous saviez quel spectacle! les dames de la halle qui sont sous la porte cochère avec des bouquets, et qui attendent le parrain.

M. DURAND, à part.

Allons, encore des pièces de vingt francs. (Haut à Godard.) Mon ami, je vous avoue que je n'entends rien au cérémonial usité en pareil cas, et que si je peux esquiver l'ambassade...

M. GODARD, lui montrant le fond.

Eh bien! passons par la boutique.

MADAME DE SAINT-ANGE.

A la bonne heure.

(Ils vont pour sortir par le fond, on entend un roulement de tambours et un bruit de clarinettes.)

M. GODARD.

Entendez-vous? ce sont les tambours de la garde nationale; comme vous en faites partie...

M. DURAND.

Du tout, je ne monte plus ma garde; qu'ils

s'adressent au mercier du coin qui la monte pour moi. (Regardant à travers les carreaux en reboutonnant son habit comme pour garantir son gousset.) C'est un guet-apens.

MADAME BENOIST.

Attendez, attendez; (montrant l'appartement à droite) il y a ici une sortie qui donne sur la rue, presque en face de l'église.

(Elle ouvre l'appartement.)

MADAME DE SAINT-ANGE.

A merveille, allons, donnez-moi la main et partons. Eh bien! où sont donc la garde et l'enfant?

M. GODARD.

Ah! mon Dieu! oui. Où est donc l'enfant? où est donc madame Prudent? Comment, au moment de partir pour l'église! Ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi. Madame Prudent! madame Prudent! Que diable est-elle allée faire, et où a-t-elle mis l'enfant?

(Grand désordre dans la famille.)

MADAME BENOIST, qui est près de la porte à droite, et qui écoute.

J'entends crier; oui, il est là.

(Elle entre dans le cabinet.)

MADAME DE SAINT-ANGE.

Eh bien! c'est bon, nous allons le prendre en passant; vite, dépêchons-nous. Je passe la première.

(Tout le monde sort par la porte à droite.)

M. GODARD.

Enfin, voilà le baptême qui est en marche.

MADAME DUROZEAU.

Comment, monsieur Godard, vous ne venez pas?

M. GODARD.

Est-ce que je le puis? Qui est-ce qui restera près de l'accouchée? Est-ce que je n'ai pas toujours affaire?

SCÈNE XVI.

M. GODARD, seul.

Ouf! les voilà partis, ce n'est pas sans peine; que de mal a un père de famille! (Il arrange en parlant du vin et du sucre dans une timbale, et l'avale.) Hein! qui est ce qui vient là?

SCÈNE XVII.

M. GODARD; UN VALET EN LIVRÉE ÉTRANGÈRE.

M. GODARD, au valet qui le regarde d'un air incertain.

Que voulez-vous, l'ami? que demandez-vous?

LE VALET.

Monsieur, je voudrais parler à une dame qui doit être ici.

M. GODARD.

Une dame!

LE VALET.

Oui, madame Prudent, une sage-femme.

M. GODARD.

Elle n'y est pas; elle est sortie; et Dieu sait où elle est allée. Eh bien! pourquoi cet air étonné? Qu'est-ce qu'il a donc ce garçon-là?

LE VALET.

C'est que je ne sais plus comment faire. Madame Prudent devait m'indiquer un monsieur pour qui j'ai une lettre, un monsieur dont je ne sais pas le nom, mais qui demeure dans la maison, et qui aujourd'hui doit être parrain.

M. GODARD.

Encore ce Durand! Et savez-vous ce qu'on lui veut?

LE VALET, mystérieusement.

C'est de la part du père de l'enfant.

M. GODARD.

Hein!

LE VALET.

Oui, monsieur est en bas dans la voiture qui l'attend pour l'emporter.

M. GODARD, à part.

L'emporter! quelle trame abominable! C'est bon, mon ami, c'est bon; dites à votre maître d'attendre, je vais remettre la lettre à M. Durand dès qu'il sera revenu de l'église. (Le valet sort.) Quel coup de politique d'avoir intercepté ce billet! Voyons vite:

(Lisant.)

« Mon cher monsieur, et vous, madame Prudent, je suis plus heureux que je n'aurais osé » l'espérer; tout est pardonné. Envoyez-moi vite » notre cher enfant dès qu'il sera baptisé; son autre » famille l'attend avec impatience pour le voir et » l'embrasser, et je veux leur présenter moi-même » mon aimable Hippolyte.» Son Hippolyte! c'est bien cela. Quel complot infernal! ma tête s'y perd; impossible d'y rien comprendre, sinon qu'il y a un autre père, une autre famille... que madame Godard, M. Durand, la sage-femme, s'entendent tous contre moi pour me tromper et m'enlever mon fils, ou plutôt quand je dis mon fils, c'est-à-dire notre fils, car cette parenté-là devient si compliquée... Mais il faut absolument que j'aie une explication avec madame Godard. (Il va pour entrer chez elle et s'arrête.) Voyons, conservons notre sang-froid, s'il est possible, et n'oublions pas que ma femme a sa fièvre de lait. Il faut d'abord que madame Godard m'explique pourquoi mon fils ressemble à M. Durand, parce qu'une fois que nous nous serons entendus là-dessus, nous saurons à quoi nous en tenir sur le déjeuner en vermeil, les déclarations; mais les voici : morbleu,

nous allons voir! (A travers les carreaux du fond on voit passer le baptême, qui vient de la droite et entre à gauche.)

SCÈNE XVIII.

M. GODARD, MADAME DE SAINT-ANGE, M. DURAND, GENS DU BAPTÊME.

MADAME DE SAINT-ANGE.

On vient de porter le petit Hippolyte dans la chambre de l'accouchée, et tout s'est passé à merveille. La cérémonie était superbe; on aurait dit d'un cortége.

M. DURAND.

Oui, il ne manquait plus que cela. Traverser toute l'église! les femmes montaient sur les chaises, les curieux se pressaient autour de nous. Voilà le parrain, voilà le parrain! On aurait dit d'une bête curieuse. Et le suisse qui pour faire faire place me donnait des coups de sa hallebarde dans les jambes; et les petites filles qui se jettent au-devant de vous pour vous offrir des bouquets; les mendiants déguenillés qui vous arrêtent par votre habit: « Et moi, monsieur, et moi. Lui, il » a déjà reçu: c'est un mauvais pauvre. » Et dans la rue, pendant qu'on attend les voitures ou qu'on ouvre la portière, la foule qui vous pousse, vous coudoie, vous piétine ou vous éclabousse. (Montrant ses bas qui sont tout noirs.) Payez donc six berlines pour revenir dans cet état-là.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Oui; mais vous ne comptez pas le plaisir que vous avez eu à tenir votre filleul sur les fonts baptismaux.

M. DURAND.

J'en suis rompu. Le sacristain qui voulait que je répétasse mon *credo* en latin, moi qui ne le sais qu'en français. Ils m'ont laissé pendant une heure les bras tendus; enfin n'en parlons plus; c'est fini.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est fini! du tout; c'est maintenant que vous allez recueillir le prix de tous les soins que vous vous êtes donnés; vous le trouverez dans l'attachement, dans l'amitié d'une famille respectable et reconnaissante. (Bas à Godard.) Allons donc, Godard, remerciez le cher parrain.

M. GODARD, allant à Durand (d'un ton concentré).

Ce n'est point ici que nous nous expliquerons, monsieur; mais je sais tout, oui, tout. Vous devez m'entendre, et je vous prie de ne plus remettre les pieds chez moi, ou nous verrons.

MADAME DE SAINT-ANGE ET DURAND.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BENOIST, MADAME DUROZEAU, ET PLUSIEURS PERSONNES.

MADAME BENOIST.

Ah, mon Dieu! quel scandale! quel éclat! Votre fils... Si vous saviez ce qui vient d'arriver... Votre fils...

M. GODARD.

Est-ce qu'il serait enlevé?

MADAME BENOIST.

Pire que cela.

M. GODARD.

Il est malade?

MADAME BENOIST.

Ce ne serait rien. Apprenez que votre fils..... votre fils.....

M. GODARD.

Eh bien?

MADAME BENOIST.

Est une fille.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Une fille!

M. DURAND, à part.

J'en étais sûr. C'est l'autre qui avait raison.

M. GODARD, prenant l'enfant.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? qu'on me rende mon fils. Je ne veux pas de cet enfant-là.

(Le donnant à madame Durozeau.)

MADAME DUROZEAU.

Ni moi non plus, je n'en veux pas. (Le donnant à madame Benoist, qui le donne à madame Renard.) Sans doute, il n'est pas de la famille.

MADAME RENARD, le mettant sur les bras de M. Durand.

Que monsieur s'en charge, puisqu'il l'a baptisé.

M. DURAND, ayant toujours l'enfant sur les bras.

Messieurs, mesdames, qu'est-ce que ça signifie? Eh bien! on me le laisse. Hé!..... ah çà, voyons, ne plaisantons pas. Qui est-ce qui veut se charger de cet enfant-là, et m'en débarrasser?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE, qui est entré avant ces derniers mots.

LE COMTE.

C'est moi, monsieur, qui depuis un quart d'heure l'attend dans ma voiture (il fait un signe à une femme de chambre qui prend l'enfant et l'emporte); mais qui ne vous en remercie pas moins pour toutes les peines que vous avez daigné prendre.

MADAME DE SAINT-ANGE, l'apercevant.

Que vois-je! Monsieur le comte de Holden!

M. GODARD.

L'homme à la lettre de change.

LE COMTE, à madame de Saint-Ange.

Lui-même, qui est le plus heureux des hommes. Mon mariage est reconnu, mon beau-père a pardonné, et je reste à Paris.

M. GODARD.

Ah çà, monsieur, daignez me dire...

TOUT LE MONDE, vivement.

Oui, daignez nous expliquer.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME PRUDENT sortant de la chambre de M. Godard.

MADAME PRUDENT.

Eh! silence, silence donc! Vous faites un bruit à fendre la tête de l'accouchée.

M. GODARD.

Ah! vous voilà, madame Prudent; on vous trouve donc enfin?

MADAME PRUDENT.

Oui, je n'ai pu assister au baptême. (Montrant le comte.) Monsieur sait bien pourquoi. (Bas, montrant la porte à droite.) Votre enfant est là-dedans, et j'ai couru sur-le-champ chercher la marraine et le parrain, et ce n'est pas sans peine.

LE COMTE.

C'était inutile; car voilà monsieur (montrant Durand) qui, pendant ce temps, a daigné faire les choses de la meilleure grâce du monde.

M. GODARD, à Durand.

Comment! c'est décidément l'enfant de monsieur que vous avez tenu? La, qu'est-ce que je disais? Mon fils qui n'est pas baptisé, après tout le mal que nous nous sommes donné.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Il faut avouer que c'est jouer de malheur.

M. GODARD, à Durand.

Je reconnais, mon cher Durand, l'injustice de mes soupçons. Aussi, vous sentez bien que tout cela ne compte pas, et que demain c'est à recommencer.

M. DURAND.

J'en ai assez comme cela, et si jamais l'on m'y rattrape...

M. GODARD.

Encore un parrain qui renonce. Je dis qu'il est impossible que mon fils Godard puisse jamais...

LE COMTE.

C'est ce qui vous trompe, et je me propose pour demain, si toutefois madame de Saint-Ange veut m'accepter pour...

M. GODARD.

Acceptez, madame, acceptez, il ne faut pas que ça vous décourage; nous finirons peut-être par en venir à bout.

M. DURAND, à part, regardant le comte en soupirant.

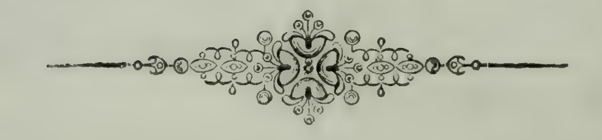
Le malheureux, il ne sait pas à quoi il s'expose. Mais ce maudit Godard... (Haut.) Allons, décidément il faut que je me marie; car je commence à voir que les enfants des autres nous coûtent plus cher que les nôtres.

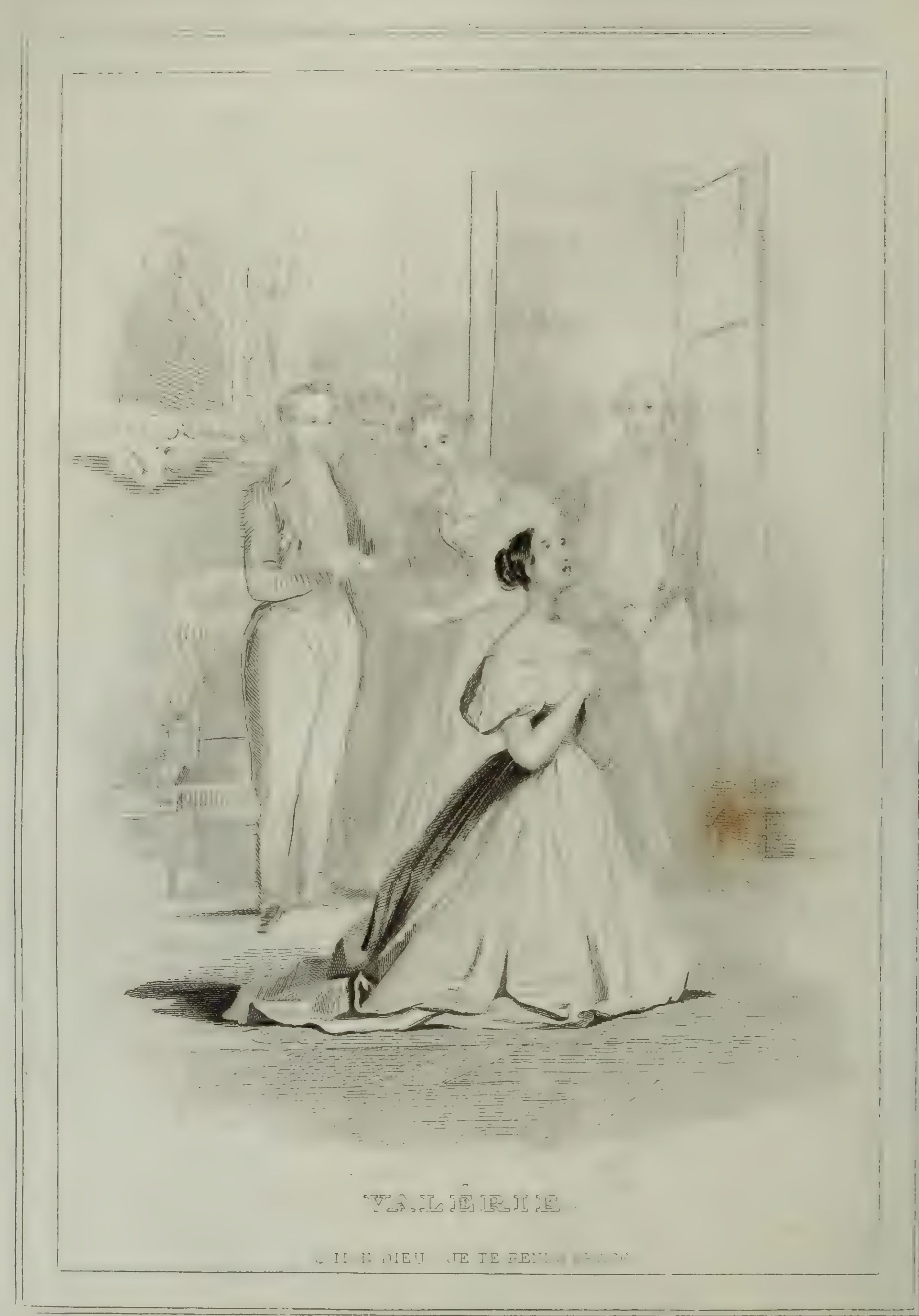
M. GODARD.

Comment, mon cher voisin, vous vous mariez?

M. DURAND, avec un regard de colère.

Oui, mon cher Godard, je me marie, et vous serez parrain de mon premier.





VALÉRIE

[illegible] DIEU, JE TE [illegible]



VALÉRIE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 21 décembre 1822,

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

CAROLINE DE BLUMFELD, jeune veuve.
VALÉRIE, son amie.
ERNEST, comte de Halzbourg.
HENRI MILNER, conseiller.
AMBROISE, domestique de Caroline.

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne.

Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins ; porte et croisées au fond, et deux portes latérales.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, HENRI.

CAROLINE.

Quel bon hasard vous amène, mon cher Henri? Je croyais que les affaires de la chancellerie prenaient toute votre matinée.

HENRI.

Il est vrai, madame; mais dans la journée vous faites des visites, le soir vous avez toujours du monde. Le moyen de vous parler ?

CAROLINE.

Hier cependant nous étions seuls, ou c'est tout comme. Je n'avais avec moi que ma cousine ; et une personne qui n'y voit pas ne doit pas vous effrayer beaucoup.

HENRI.

N'importe, je n'ai pas osé. L'affaire dont je veux vous entretenir est si difficile à aborder...

CAROLINE.

Je vous devine. Vous allez me parler de l'état de ma fortune. Je connais, mon cher Henri, votre raison, l'étendue de vos lumières, la tendre amitié qui nous unit dès l'enfance. Je déclare d'avance que tous vos conseils sont excellents; mais je n'en suivrai pas un seul.

HENRI.

Du tout, madame; ce n'est pas là le sujet qui m'amène. Je ne viens pas pour vous parler raison.

CAROLINE.

Ah! que vous êtes aimable! C'est peut-être une confidence que vous aviez à me faire?

HENRI.

Justement!

CAROLINE.

Avez-vous du temps ? êtes-vous pressé ? C'est que j'ai aussi un secret; et à qui pourrais-je le confier, si ce n'est à mon meilleur ami ? Vous ne savez pas, je vais me marier.

HENRI.

Ah ! mon Dieu ! Depuis quand avez-vous pris cette résolution ?

CAROLINE.

Depuis ce matin, je crois.

HENRI, à part.

Allons, j'ai eu tort de ne pas me déclarer plus tôt. (Haut.) Après un secret comme celui-là, le mien n'aurait plus rien d'intéressant. Nous en causerons une autre fois.

CAROLINE.

Eh ! mais, qu'avez-vous donc ?

HENRI.

Rien; je vous écoute. Parlons de vous, de votre bonheur.

CAROLINE.

Vous savez que je suis veuve, et que M. Blum-

feld, mon mari, m'avait laissé six mille florins de rente; ce qui était fort bien à lui, sans un maudit procès qui s'est élevé au sujet de sa succession.

HENRI.

Un procès détestable, que vous ne pouvez manquer de perdre, et qui doit vous ruiner.

CAROLINE.

Vous croyez?

HENRI.

Oui, madame.

CAROLINE.

C'est ce qu'ils disent tous, et pourtant il n'aurait tenu qu'à moi de le gagner. Ce vieux conseiller, le plus obstiné des hommes, contre lequel je plaidais, et qui voulait absolument m'épouser...

HENRI.

Heureusement qu'il est mort.

CAROLINE.

C'est égal; il n'y a pas idée d'un entêtement pareil. Imaginez-vous qu'il a un neveu, le jeune comte de Halzbourg, dont vous avez entendu parler.

HENRI.

Je ne crois pas.

CAROLINE.

Il était le cadet d'une famille nombreuse; et comme il n'avait pas de fortune à espérer, on voulait le faire entrer dans les ordres; vous vous rappelez, maintenant. C'est lui qui, il y a trois ans, disparut subitement sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu.

HENRI.

Oui; j'ai de tout cela quelque idée confuse.

CAROLINE.

Eh bien, monsieur, pendant cet espace de temps, il a successivement perdu deux frères, et je ne sais combien de cousins; de sorte qu'il est maintenant riche à millions; et, en outre, c'est encore à lui que revient, dans ce moment, toute la succession de mon vieux conseiller, à la charge par lui... écoutez bien cette clause du testament, à la charge par lui de terminer ce procès en m'épousant. C'est ce que m'a appris ce matin mon homme d'affaires, et c'est là-dessus que je voulais vous consulter. Quel parti me conseillez-vous de prendre?

HENRI.

Eh mais! d'après les premiers mots de votre conversation, il me semble que vous êtes décidée.

CAROLINE.

Jusqu'à un certain point. On dit beaucoup de bien du comte de Halzbourg; mais peut-être n'est-il pas le mari qui me conviendrait. Je connais très-bien tous mes défauts : je suis vive, impatiente, étourdie; c'est pour cela qu'il me faudrait pour époux quelqu'un de calme, de raisonnable; enfin, cela va vous faire rire, quelqu'un de votre caractère... si vous m'aimiez, bien entendu.

HENRI.

Comment, madame, il serait possible?

CAROLINE.

Après cela, il se peut que le comte de Halzbourg réunisse ces qualités; et bien décidément je l'épouserai peut-être, non pas pour moi, mais pour ceux qui m'entourent, et dont il me serait si doux de faire le bonheur! Ma cousine, surtout; cette chère Valérie, si aimable, si intéressante! Pauvres toutes les deux, il faudra nous séparer! Riche, je ne la quitterai plus; je l'entourerai de tous les soins que son état réclame. Il est si triste d'être privée de la vue! Seule au milieu du monde, morte à tous les plaisirs, chercher sans cesse son amie, et même auprès d'elle vivre dans l'absence: autant mourir tout à fait! Moi, d'abord, je ne pourrais pas exister ainsi.

HENRI.

Vous, sans doute! Mais Valérie, qui depuis l'âge de trois ou quatre ans est privée de la lumière, ne peut regretter des plaisirs dont elle n'a aucune idée, et bien certainement...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

AMBROISE.

Madame, c'est une lettre qu'un beau chasseur vient d'apporter pour vous.

CAROLINE, *prenant la lettre.*

C'est bien.

AMBROISE.

Je l'ai prié bien poliment d'attendre; il avait un bel habit vert, galonné sur toutes les coutures.

CAROLINE, *qui a ouvert la lettre.*

C'est du comte de Halzbourg. Il est à quelques lieues d'ici, et me demande la permission de se présenter chez moi... sans doute pour me parler de la clause du testament de son oncle. Une lettre très-honnête et très-respectueuse; quel est votre avis?

HENRI.

Je n'en ai pas à donner : il ne s'accorderait probablement pas avec le vôtre, et je me mettrais peut-être très-mal avec vous en vous conseillant de ne pas le recevoir.

CAROLINE.

D'abord ce ne serait pas convenable, dans la situation où nous sommes. Je ne peux pas me dispenser...

HENRI.

Ne cherchez pas de prétexte; dites plutôt que vous le désirez.

CAROLINE.

Oui, par curiosité, voilà tout. Cela n'engage à rien. Toi, Ambroise, préviens Valérie que monsieur Henri Milner est ici, au salon, et qu'il est seul. (A Henri.) Elle vous tiendra compagnie en mon absence. Je vais écrire ma réponse.

(Elle sort avec Ambroise.)

SCÈNE III.

HENRI, seul.

Oui, j'ai bien fait de ne pas me déclarer hier, ç'aurait été pour elle un triomphe de plus. Elle ignorera toujours que je l'aimais. Quelle légèreté! quelle étourderie! Que n'a-t-elle les sentiments et le cœur de Valérie! Ah! Valérie! ma seule amie, venez à mon secours!

SCÈNE IV.

HENRI, VALÉRIE, conduite par AMBROISE.

VALÉRIE.

Henri, êtes-vous là?

HENRI.

Oui, sans doute; et je désirais bien vous voir.

VALÉRIE.

Eh! vite, Ambroise, conduis-moi de ce côté! (Lui tendant la main.) Bonjour, mon ami, je vous ai fait attendre, ce n'est pas ma faute; je ne vais pas aussi vite que je le voudrais!

AMBROISE.

Oh! vous allez encore un bon pas, surtout pour moi! Qui m'aurait jamais dit qu'à soixante-six ans je serais le conducteur d'une jeune et jolie fille telle que vous?

VALÉRIE, gaîment.

Comme ma cousine me le lisait l'autre jour dans cet opéra français de Richard, tu es mon Antonio.

AMBROISE.

Oui, un Antonio caduc.

VALÉRIE.

Tant mieux. Ta vieillesse me permet de m'acquitter envers toi. Tu me guides, et je te soutiens.

AMBROISE.

Si vous vouliez bien, vous pourriez un jour vous guider vous-même. Vous avez beau dire, je n'ai pas perdu tout espoir.

VALÉRIE.

Mon bon Ambroise, ne parlons pas de cela, je t'en prie; tu sais bien que les gens les plus habiles de ce pays ont déclaré que c'était impossible.

AMBROISE.

D'accord; mais un habile homme d'Allemagne peut être un ignorant dans un autre pays. En France, par exemple, si je vous racontais ce qui m'est arrivé, à moi.

HENRI, bas à Valérie.

Valérie, j'ai besoin de vous parler. Renvoyez-le.

VALÉRIE.

Laissez-lui achever son histoire; ce vieux serviteur aime à raconter; je suis pauvre, je n'ai rien. Je le paye en écoutant. (A Ambroise.) Eh bien?

AMBROISE.

Depuis longtemps j'étais comme vous privé de la vue, et l'année dernière, lors de la mort de monsieur Blumfeld, mon ancien maître et le mari de madame, je me trouvais avec lui à Paris.

HENRI.

Oui, je sais que tu l'avais accompagné dans ce voyage.

AMBROISE.

Il n'était question alors que d'un savant docteur, le plus célèbre de toute l'Europe, qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. J'y allai par curiosité. Un grand hôtel, des voitures dans la cour, à ce qu'on me dit du moins, une antichambre immense, où l'on me fait attendre deux heures un quart: enfin on se serait cru chez un ministre!

HENRI.

Eh bien, voyons. Ce docteur t'a guéri.

AMBROISE.

Du tout, monsieur! j'étais pauvre; il ne voulut seulement pas m'écouter; et je me retirais, lorsqu'un jeune homme, qu'à ses discours je pris pour son élève, m'arrête, et, croyant me reconnaître à mon accent, me demande si par hasard je ne suis pas Allemand.

VALÉRIE.

Eh bien, qu'est-ce que tu as répondu?

AMBROISE.

J'ai répondu *ia mein herr!* il n'y avait pas de meilleure réponse. De quelle province? Souabe. Connaissez-vous Olbruk? J'y suis né. Quoi, vous êtes d'Olbruk? combien je suis heureux! Et moi, jugez comme j'étais fier de trouver à Paris quelqu'un qui connût notre endroit.

HENRI, vivement.

Enfin, c'est lui qui t'a rendu la vue?

AMBROISE.

Oui, monsieur. Quel beau jeune homme! un air noble, distingué; et quel talent! comme il m'écoutait parler, celui-là; et avec tous les développements convenables!

HENRI, souriant.

J'entends; mais avec ce beau jeune homme et cette physionomie si distinguée, combien cela t'a-t-il coûté?

AMBROISE.

Je ne vous dirai pas au juste, vu qu'après l'opération il m'a mis vingt-cinq louis dans la main, en me souhaitant un bon voyage!

VALÉRIE.

Comment! il serait possible!

HENRI.

Je ne puis le croire encore!

VALÉRIE.

Je te remercie, Ambroise! ton histoire est en effet très-singulière! malheureusement nous ne sommes pas à Paris, et l'on ne fait pas chez nous de pareils miracles!

AMBROISE.

Vous croyez peut-être que j'en impose?

VALÉRIE.

Non, certainement; mais que je ne te retienne pas, Ambroise; je n'ai pas besoin de toi.

AMBROISE.

Merci, mademoiselle; car on vient de nous donner des ordres pour ce comte de Halzbourg qu'on attend, ce seigneur qui vient, dit-on, pour épouser madame, et c'est tout au plus si j'aurai le temps nécessaire.

(Il sort.)

SCÈNE V.

VALÉRIE, HENRI.

HENRI.

Enfin, il est parti!

VALÉRIE.

Eh bien! que me voulez-vous?

HENRI.

Vous venez de l'apprendre; on attend ce comte de Halzbourg, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, un millionnaire; et moi qui n'ai d'autre fortune qu'une modeste place...

VALÉRIE.

Eh bien, qu'importe?

HENRI.

Qu'importe! il veut plaire à Caroline, il vient pour l'épouser, et vous ne savez pas que je l'aime, que je l'adore, que personne ne s'en est encore aperçu?

VALÉRIE.

Excepté moi.

HENRI.

Comment, il serait possible?

VALÉRIE.

Oui. Depuis quelques jours vous êtes triste, silencieux; aucun plaisir ne paraît vous toucher: alors j'ai réfléchi, je me suis rappelé...

(Elle a l'air de tomber dans une profonde rêverie.)

HENRI.

Eh bien! avez-vous jamais connu quelqu'un de plus malheureux que moi? Si du moins Caroline savait mon amour! J'aurais presque le droit de la défendre, de disputer son cœur. Je serais trop heureux de l'arrivée de ce comte de Halzbourg; mais en ce moment, comment aller le défier? comment lui contester le titre d'époux, moi qui n'ai pas même celui d'amant? Il faudra donc être témoin d'un bonheur auquel je n'ai pas le droit de m'opposer. Non. Je veux oublier Caroline, je veux la fuir et m'éloigner à jamais.

VALÉRIE.

Vous éloigner! croyez-moi, mon ami, c'est un mauvais moyen; l'absence ne fait rien sur un amour véritable. Vous ne l'oublierez pas, et vous serez plus malheureux!

HENRI.

Que dites-vous, Valérie? vous parlez de ces tourments comme si vous les aviez éprouvés. Quelqu'un que vous aimez serait-il loin de vous?

VALÉRIE, avec émotion.

Il n'est pas question de cela. C'est de vous qu'il s'agit.

HENRI.

D'où vient donc ce trouble, cette émotion? Mon récit vous a rappelé quelques souvenirs douloureux! Oui, vous avez des peines et vous craignez de me les confier. Caroline a-t-elle seule le droit de les connaître?

VALÉRIE.

Caroline ne sait rien; elle qui n'a pas su deviner vos chagrins, aurait-elle pu comprendre les miens?

HENRI.

Moi, du moins, je suis digne de les partager. Cet espoir seul peut me retenir en ces lieux; mais si vous me refusez votre amitié, votre confiance, je pars à l'instant même.

VALÉRIE.

Vous partez! faut-il vous perdre aussi? vous qui êtes maintenant mon seul ami, vous partez si je ne vous confie mes chagrins! Que me demandez-vous? le cours de mon existence offre si peu d'intérêt! Ignorant toujours ce qui se passe autour de moi, je ne puis dire ce que j'éprouve, et l'histoire de ma vie est celle de mes sensations, de mes sentiments. Est-ce là ce que vous voulez connaître?

HENRI.

Oui, sans doute.

VALÉRIE.

Eh bien donc, orpheline dès mon bas âge, j'ai gardé de mon enfance un souvenir confus et extraordinaire. Il me semble qu'il y a bien longtemps j'habitais un autre monde dont mon esprit n'a conservé aucune idée fixe; si ce n'est que nous étions plusieurs, et que tout à coup je me suis

trouvée seule ! Depuis, jamais rien de pareil à ce premier souvenir ne s'est offert à moi ! J'étais élevée à Olbruk, au château de la comtesse de Rinsberg, avec Émilie, sa fille, qui était à peu près de mon âge. Les premiers mots qui fixèrent mon attention furent ceux-ci, que j'entendais souvent répéter : Pauvre enfant ! quel dommage ! ce qui me fit supposer que je devais être malheureuse, car jusque-là je ne demandais rien, je ne désirais rien ! Je ne pensais pas ! Nous avions quinze ou seize ans, lorsqu'à une fête publique qui avait lieu à Olbruk, je me trouvai avec la comtesse Émilie, séparée du reste de notre société et entourée de jeunes gens qui ne craignirent pas de nous insulter. Émilie s'évanouit et je me sentais mourir d'effroi, lorsqu'un jeune homme s'élance auprès de nous et prend notre défense ! Ah ! que sa voix fut douce à mon oreille, tandis qu'il cherchait à nous rassurer ! Qu'elle me parut fière et menaçante lorsqu'il ordonna à nos adversaires de nous livrer un passage. J'entendis des injures, un défi ; et tout à coup se fit un grand silence ; il était interrompu par un bruit sinistre et inconnu ; une espèce de cliquetis qui me glaçait de frayeur. En ce moment un instinct secret semblait m'avertir qu'un grand danger menaçait notre défenseur ! je m'élançai au-devant de lui, en lui tendant les bras ; j'éprouvai une douleur aiguë qui me fit froid, et puis je ne sentis plus rien.

HENRI.

O ciel ! vous étiez blessée !

VALÉRIE.

Dangereusement, à ce que j'ai su depuis ! Hélas ! c'était lui qui, sans le vouloir... Mais jugez de mon bonheur ! cet événement avait mis fin au combat, et peut-être sauvé ses jours. Quelques semaines après, quand je revins à la vie, Ernest, (se tournant vers Henri) il se nomme Ernest, était installé au château ; il donnait à la comtesse Émilie des leçons de français et d'italien dont je profitais aussi. Avec quel enthousiasme il nous parlait des beaux-arts et de l'amour de la science ! Le feu de ses discours, sa brillante imagination, ouvrirent un monde nouveau devant moi. Alors j'existai. Ces objets inconnus dont il me retraçait l'image étaient tous vivants, animés. Oui, ce beau ciel, ces ruisseaux écumants, ces tapis de verdure, dont il me parlait, je les ai vus ! je voyais quand il était là.

HENRI.

Eh bien ! qu'est-il devenu ?

VALÉRIE.

Depuis trois ans il était mon guide, mon ami ! Tandis que ses nobles récits développaient mon esprit, élevaient mon âme, son amitié attentive veillait sans cesse autour de moi. — J'aurais reconnu sa démarche, le bruit de ses pas. Dans le salon où il entrait, je devinais sa présence. On s'effraya sans doute d'un si tendre attachement, car la comtesse de Rinsberg et sa fille ne me quittèrent plus d'un seul instant ! nous ne pouvions plus nous entendre !... Chaque matin seulement, en signe de son amitié, il me donnait un bouquet que je lui rendais le soir après l'avoir porté toute la journée ; c'était là notre seul entretien ! Enfin un jour il me dit : Valérie, je quitte ce château, l'honneur le veut ; mais je reviendrai, ma vie est avec toi ! Alors je crus mourir ! je sentis avec désespoir la nuit éternelle qui couvrait mes yeux ! Il partait, il ne me laissait rien, pas même son image !

HENRI.

Pauvre Valérie !

VALÉRIE.

J'errais en vain dans ces allées que nous avions parcourues ensemble, sous ces ombrages, près de ces ruisseaux. Hélas ! je ne voyais plus ! A cette époque, mon aimable cousine, madame Blumfeld, vint au château de Rinsberg, fut touchée de mon amitié, m'accorda la sienne et m'amena avec elle dans ces lieux où je croyais trouver la tranquillité, et où je n'ai rencontré que des souvenirs, des regrets. Croyez-moi, mon ami ; le malheur, c'est l'absence.

HENRI.

Et depuis qu'il est parti, il ne vous a pas écrit une seule lettre ?

VALÉRIE.

Je n'aurais pas pu la lire ! (Se tournant vers la gauche.) Mais, écoutez... on vient !

HENRI.

Ah mon Dieu ! serait-ce Caroline ?

VALÉRIE.

Eh bien ! ne tremblez donc pas ainsi. Allons, voilà le moment. Faites votre déclaration.

HENRI.

Je le sens, je n'oserai jamais.

VALÉRIE.

Eh bien ! je la ferai pour vous, et je trouverai moyen d'éloigner le comte de Halzbourg ; car d'après ce que vous m'avez dit, je le hais déjà, et sans le connaître, je le déteste sur parole.

HENRI.

Ah ! que vous êtes bonne !

VALÉRIE.

Vous ne partez plus ?

HENRI.

Non, non, je reste.

VALÉRIE.

Ne vous semble-t-il pas plaisant qu'il y ait ici une intrigue, et que ce soit moi qui la dirige ? J'entends ma cousine. Laissez-nous !

(Henri sort.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, CAROLINE.

CAROLINE, à la cantonnade.

Qu'on mette des fleurs dans le salon, et qu'avant tout on débarrasse la première cour. Dans l'état où elle est, il est impossible qu'une voiture puisse y entrer.

VALÉRIE.

Eh mon Dieu, cousine! tu attends donc des gens à équipage?

CAROLINE.

Oui, la personne avec qui je plaide.

VALÉRIE.

Et quel est le but de cette visite?

CAROLINE.

Un arrangement à l'amiable! Et que sait-on? Il a le bon droit de son côté; mais je suis jeune, jolie...

VALÉRIE.

Jolie! Dis-moi, cousine, qu'est-ce que c'est que d'être jolie?

CAROLINE.

Mais c'est... de plaire.

VALÉRIE.

Et moi, suis-je jolie?

CAROLINE.

Ordinairement, entre femmes, on n'en convient pas; mais avec toi c'est sans conséquence, et je puis te l'accorder.

VALÉRIE, avec satisfaction.

Tant mieux. — J'ignore pourquoi, mais ce que tu me dis là me fait plaisir. Eh bien donc, continue.

CAROLINE.

Il est même déjà question de mariage. Je n'en serais pas éloignée! Moi, je ne m'en cache pas, j'ai un faible pour la richesse, peut-être parce que tout le monde en médit, et que ma générosité naturelle me porte à me ranger du parti des opprimés. Enfin je l'aime d'inclination, non pour elle-même, mais pour la considération, et surtout pour les envieux qu'elle procure. — Je ne peux pas souffrir qu'on me plaigne; et quand j'entends dire tous les jours avec une pitié maligne: Cette pauvre madame Blumfeld, se trouver sans protecteur, sans fortune, quel dommage! Quand j'y pense, je deviendrais millionnaire... ne fût-ce que par dépit!

VALÉRIE.

Et c'est pour de pareils motifs que tu veux vendre ton bonheur?

CAROLINE.

Non; mais je veux assurer le tien. Si j'épouse le comte de Halzbourg, Valérie, nul événement ne pourra plus nous séparer; rien au monde ne m'empêchera de passer ma vie avec toi. Tu vois donc bien que, quoi qu'il arrive, je suis certaine d'être heureuse.

VALÉRIE.

Chère Caroline, combien je te remercie! Mais tu es dans l'erreur, et ce serait au contraire si tu épousais le comte de Halzbourg qu'il faudrait nous quitter à l'instant même.

CAROLINE.

Et pourquoi donc?

VALÉRIE.

Si je m'étais chargée de défendre un ami, un ami qui t'aime réellement, serait-il convenable que je devinsse la première cause de son malheur?

CAROLINE.

Eh mon Dieu? quelle est donc la personne à qui tu t'intéresses si vivement? J'y suis: le colonel Saldorf?

VALÉRIE.

Du tout.

CAROLINE.

L'intendant Kelmann?

VALÉRIE.

Encore moins. Faut-il que ce soit moi qui te l'apprenne?

CAROLINE.

Écoute donc, je vois tant de monde!

VALÉRIE.

Je suis donc bien heureuse de ne pas voir, car j'ai découvert sur-le-champ le seul de tous ceux-là qui t'aimât sincèrement; et quel autre serait-ce que le bon, l'aimable Henri Milner?

CAROLINE.

Ah! le pauvre jeune homme! C'est justement lui que j'ai pris pour confident, et à qui tout à l'heure encore j'ai demandé conseil; j'ai toujours eu tant d'amitié pour lui!

VALÉRIE.

Il t'en aurait bien dispensée dans ce moment-là.

CAROLINE.

Comment deviner qu'il m'aimait? Il ne m'en parlait jamais, ne me flattait pas, me grondait toujours. C'était moins un ami qu'un gouverneur sévère...

VALÉRIE.

Oui, c'est cela; un maître, un guide, un ami; moi, je l'aurais reconnu! Voilà celui qu'il t'est permis d'aimer et d'épouser. C'est auprès de vous que je serais heureuse de passer mes jours. Qu'ai-je besoin d'opulence, de trésors, de riches parures? Pour moi, c'est inutile. Ce qu'il me faut, c'est ton amitié, c'est la sienne. J'ai besoin d'être entourée de gens heureux qui veuillent bien m'admettre dans leur bonheur; ce partage-là n'ap-

pauvrit pas. Et si tu savais comme il t'aime! si tu avais été témoin de sa tristesse, de son désespoir!

CAROLINE.

Comment, il se pourrait!

VALÉRIE.

Tu ne t'aperçois donc de rien? Moi, je ne pouvais le voir (lui prenant la main); mais sans qu'il parlât, je l'entendais; je sentais sa main trembler dans la mienne. O ciel! comme toi dans ce moment; tu es émue, agitée. Oh! que j'ai bien fait de lui promettre!... N'est-ce pas, Caroline, tu l'aimes, tu vas te rendre, et je cours lui dire que j'ai gagné sa cause?

CAROLINE, la retenant.

Mais un instant. (A part.) Avec elle, c'est terrible, on se croit en sûreté, et l'on se laisse surprendre. (Haut.) J'avoue qu'un tel hommage a droit de me flatter. Peut-être me fait-il découvrir en mon cœur des sentiments que j'étais loin d'y soupçonner; et je crois qu'un jour...

VALÉRIE.

Cela ne me suffit pas. Il faut l'aimer, et sur-le-champ.

CAROLINE.

Eh mais, cousine, un instant. Je l'aimerais d'abord que je n'en conviendrais pas, et... (S'arrêtant.) Quel est ce bruit?

VALÉRIE, écoutant.

C'est une voiture. Elle entre dans la cour.

CAROLINE, regardant par la fenêtre.

Oh! le magnifique équipage! Quels beaux chevaux! Quelle livrée élégante! Eh mais vraiment, c'est un landau!

VALÉRIE.

Un landau?

CAROLINE, regardant toujours.

Oui. Ah! que je te plains!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

AMBROISE.

Monsieur le comte de Halzbourg monte les degrés du perron.

VALÉRIE.

Le comte de Halzbourg! J'aurais dû m'en douter.

CAROLINE.

Eh mon Dieu! je ne l'attendais pas sitôt. En causant avec toi je l'avais oublié. Je ne peux pourtant pas me montrer ainsi; il faut que j'ajoute quelque chose à ma toilette.

VALÉRIE.

Puisque tu veux le congédier...

CAROLINE.

C'est égal; ce n'est pas une raison pour lui faire peur. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas?

VALÉRIE.

Moi! je n'ai que faire ici, et ne reviendrai qu'après son départ.

CAROLINE, à Ambroise.

Priez-le d'attendre dans le petit salon. Je suis à lui dans un instant. Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de cérémonie qui vous arrive à l'improviste.

VALÉRIE.

Ambroise! es-tu là? Conduis-moi dans mon appartement. (A part.) Ah! le maudit landau! il vient de renverser tout ce que j'avais fait.

(Elle sort, conduite par Ambroise qui l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, et qui après sort par le fond.)

ACTE II.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE HALZBOURG, CAROLINE en grande parure.

CAROLINE.

Que de pardons j'ai à vous demander, monsieur le comte! Vous avez attendu.

LE COMTE.

C'est moi, madame, qui ai des excuses à vous faire. Oser me présenter ainsi en habit de voyage! J'ai couru toute la nuit, tant j'avais hâte d'arriver.

CAROLINE.

Eh! mon Dieu! Vous devez être horriblement fatigué!

LE COMTE.

Oui, d'abord; mais depuis quelques lieues, je ne m'en aperçois plus. Un beau pays! des chemins superbes!

CAROLINE.

Que dites-vous? Des routes affreuses! des précipices, des fondrières! Tous les jours il arrive des accidents.

LE COMTE.

Vraiment, vous m'effrayez, et je vais vous prier de faire des vœux pour moi, qui suis obligé de continuer mon voyage.

CAROLINE.

Comment, monsieur, vous repartez?

LE COMTE.

Oui, madame; des affaires indispensables... Il faut que je sois ce soir à Olbruk; mais, avant, je vous ai fait demander un instant d'entretien pour vous parler au sujet de ce testament...

CAROLINE.

Voilà justement ce que je ne souffrirai pas. Quand on a passé une nuit en voiture, il faut

d'abord songer à se reposer; et je vais donner des ordres pour vous faire préparer un appartement.

LE COMTE, la retenant.

Mais, madame, j'ai eu l'honneur de vous dire...

CAROLINE.

J'ai très-bien compris. L'idée la plus déraisonnable! Vous irez demain à Olbruk, et aujourd'hui vous dînerez avec nous; sans cela, je ne parle point d'affaires; vous en serez réduit à traiter avec mon procureur; et si vous êtes pressé, je vous plains; car il n'a jamais pu finir un procès.

LE COMTE.

Voilà une perspective beaucoup plus effrayante que les précipices et les fondrières dont vous me menaciez tout à l'heure; car c'est avec vous seule, madame, qu'il me serait doux de m'entendre. C'est vous seule que je veux prendre pour juge. — Daignez donc, je vous prie, m'accorder dix minutes d'audience. — Vous savez qu'il s'agit...

CAROLINE.

De plaider ou de m'épouser. Tel est l'état de la question; si vous tenez à mon avis, je vous ai déjà déclaré que d'aujourd'hui vous n'auriez pas de moi un seul mot sur ce chapitre. Quant à vos intentions à vous, monsieur, il est un moyen très-simple de me les faire connaître. Si vous consentez à rester, je regarderai cette démarche comme les préliminaires d'un traité de paix. Mais si, malgré mes instances, vous voulez absolument partir pour Olbruk, je croirai, monsieur, que vous aimez les procès, et je regarderai votre départ comme une déclaration de guerre.

(Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Eh mais, voilà un ultimatum très-aimable et très-embarrassant. C'est une charmante femme que madame Blumfeld, et je ne voudrais pas, comme elle le dit, commencer les hostilités.

Cependant rien au monde ne me ferait retarder d'une heure mon arrivée à Olbruk. A mesure que j'approche du but de mon voyage, j'éprouve une émotion, une impatience... C'est fini, je pars, je risque la déclaration de guerre. (Appelant.) Holà! quelqu'un! — Demain, après-demain, je reviendrai, et je tâcherai de faire ma paix. — Eh bien! viendra-t-on?

SCÈNE III.

LE COMTE, AMBROISE.

AMBROISE.

Voilà, voilà. Ces grands seigneurs ont la parole haute. Mais le prétendu a bonne tournure. (Haut.) L'appartement de monsieur le comte est préparé.

LE COMTE.

Je te remercie, je n'en profiterai pas! Dis à mes gens que je repars à l'instant.

AMBROISE, à part.

C'était bien la peine, après tout le mal que je me suis donné ce matin. (Haut.) Je vais dire de faire avancer la voiture de monseigneur.

LE COMTE.

Oui, c'est cela!

AMBROISE, prêt à s'en aller.

C'est agréable de recevoir des personnages importants, des gens à équipage. Voilà notre cour encombrée de tous les mendiants des environs.

LE COMTE, avec un peu d'impatience.

Eh bien! qu'on les renvoie.

AMBROISE.

C'est bien aisé à dire. Il y a là surtout un aveugle qui fait un bruit...

LE COMTE, vivement.

Un aveugle, dis-tu? Tiens, donne ma bourse à celui-là.

AMBROISE, étonné, et regardant la bourse.

Qu'est-ce que cela signifie? (S'avançant et regardant le comte.) Ah! mon Dieu! voilà une ressemblance... et si vous n'étiez pas monseigneur, je croirais que vous êtes ce brave jeune homme... qui l'année dernière... à Paris... chez le docteur Forzano...

LE COMTE, avec dignité.

Hein? qu'y a-t-il?

AMBROISE.

Pardon, monseigneur, je me trompe sans doute. Il me semblait au premier coup d'œil... Mais quelle différence! ce bel équipage! ces grands laquais! monseigneur est bien mieux. (A part.) L'air plus noble d'abord.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc? que voulez-vous dire?

AMBROISE.

Rien, monseigneur, je croyais reconnaître les traits... (Le regardant.) Allons, allons, au fait, il y a quelque chose. (Haut.) Les traits d'un jeune homme que j'avais vu à Paris, et qui m'avait parlé d'Olbruk, ma patrie.

LE COMTE.

Ah! ah! tu es d'Olbruk! tu connais le château de Rinsberg?

AMBROISE.

Si je le connais! Ces quatre grandes tourelles...

LE COMTE.

Je veux parler de ses habitants. Peux-tu me donner des nouvelles de la comtesse de Rinsberg, de sa fille Émilie, et de cette jeune personne qui était chez elle, Valérie?

AMBROISE.

Mademoiselle Valérie ! elle est ici, chez madame Blumfeld, son amie.

LE COMTE, vivement.

Elle est ici ! (Se remettant.) Eh bien, mon ami, je reste ; c'est bien. Dis à madame Blumfeld que j'accepte l'appartement qu'elle a eu la bonté de m'offrir. Il faut aussi que je lui parle... mais auparavant, écoute, y a-t-il ici un homme d'affaires, un notaire ?

AMBROISE.

Pas précisément. Il n'y en a qu'un pour cette résidence et les trois villages voisins ; de manière que quand il se trouve le même jour un mariage et un testament...

LE COMTE.

C'est bien. Envoie-le chercher à l'instant, qu'il vienne me parler ici, en secret ; en secret, entends-tu bien ? et surtout n'en dis rien à personne.

AMBROISE.

J'entends ; cette fois-ci, ce ne sera pas pour un testament. (Pesant la bourse.) Allons, puisque notre jeune maître a une prédilection pour les aveugles, je vais toujours donner cela à mon ancien confrère, (à part) et un peu aux autres, parce que ce n'est pas leur faute s'ils ne jouissent pas des mêmes avantages personnels.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, seul.

C'est maintenant que je suis le plus heureux des hommes, et que je crains de ne pouvoir supporter l'excès de ma joie. (Regardant par la gauche.) On vient de ce côté. C'est elle ! c'est Valérie !

SCÈNE V.

LE COMTE, VALÉRIE.

VALÉRIE, sortant de son appartement.

Ambroise ! Ambroise ! Je voudrais bien savoir si le comte est parti. Ambroise avait promis de venir me reprendre ; et moi, quand on m'oublie... (Entendant le comte qui a fait quelques pas vers elle.) Ah ! te voilà ! Viens ; donne-moi la main. (Le comte s'avance et saisit sa main.) Eh mais, ce n'est pas la main d'Ambroise ! (Avec une émotion marquée.) O ciel ! est-il possible ! (Mettant son autre main sur son cœur.) Voilà ce que j'éprouvais autrefois. (Au comte.) Qui que vous soyez, si vous n'êtes pas lui, ne me répondez pas, et laissez-moi mon erreur. Ernest, est-ce toi ?

LE COMTE.

Valérie !

VALÉRIE.

Dieux ! Il ne m'a donc pas oubliée !

LE COMTE.

Oui, c'est Ernest qui, fidèle à sa promesse, revient te défendre, te protéger. Veux-tu me rendre mes droits, me permettre d'être encore ton guide, ton ami ? Valérie, le veux-tu ?

VALÉRIE, écoutant toujours.

Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre ; il y a si longtemps que ta voix n'a retenti à mon oreille !

LE COMTE.

J'allais te chercher à Olbruk, au château de Rinsberg, dans ces lieux qui me rappelaient tant de souvenirs.

VALÉRIE.

Que vous est-il arrivé ? qu'êtes-vous devenu ? que de choses vous aurez à me raconter ! Vos peines, vos chagrins, vos dangers, songez, mon ami, que je veux tout savoir.

LE COMTE.

Et vous, Valérie, pendant ces trois années d'ab sence, que faisiez-vous ?

VALÉRIE.

J'attendais. Et si vous saviez, Ernest, combien pour moi les instants s'écoulent lentement ! Vous, du moins, vous pouvez les compter ; mais moi ! j'ignore ce que vous appelez des jours, des semaines, des mois ; depuis votre absence, ce n'était qu'une nuit, mais qu'elle fut longue ! Enfin, n'en parlons plus ; il me semble qu'elle est finie, et que je m'éveille. Vous voilà !

LE COMTE, souriant.

Oui ; vous avez raison, c'est le jour qui revient ; je l'espère du moins.

VALÉRIE.

Et c'est pour moi que vous retourniez à Olbruk ?

LE COMTE.

Oui, Valérie, j'y allais pour vous épouser.

VALÉRIE.

Que dites-vous ? Moi, Ernest ; moi, votre femme !

LE COMTE.

Je suis libre et maître de mon sort. Quel qu'il soit, voulez-vous le partager ?

VALÉRIE.

Ah ! si je n'écoutais que mon cœur, je serais peut-être assez égoïste pour accepter ; mais il est bien temps qu'à mon tour je pense à votre bonheur. (Le cherchant de la main.) Mon ami, où êtes-vous ? écoutez-moi. Quand vous m'avez quittée, j'ignorais les idées, les opinions d'un monde qui m'était étranger. Depuis, ce que j'ai entendu, ce que j'ai cru comprendre m'a fait réfléchir sur vous, sur moi-même, et dans l'état où je suis, je ne consentirai jamais à unir votre sort au mien.

LE COMTE.

Valérie!

VALÉRIE.

Je ne rougis point de mon manque de fortune, vous êtes assez généreux pour me le pardonner. Mais je ne vous porterai point en dot le malheur qui m'accable; je ne condamnerai pas celui que j'aime à des soins, à des égards continuels qui ne coûteraient rien... à vous, je le sais, mais à celle qui les reçoit! Oui, Ernest, soyez encore mon guide, mon ami; ne m'abandonnez pas, car je ne pourrais y survivre; mais qu'une autre que moi soit votre femme, votre compagne; j'en aurai la force, le courage. Plus qu'une autre je puis supporter cette idée, car je saurai votre bonheur, et du moins je ne le verrai pas.

LE COMTE.

Ah Valérie! si vous m'aimiez, auriez-vous le courage de me parler ainsi?

VALÉRIE.

Eh! c'est parce que je vous aime que je vous refuse! Ernest, je ne veux pas vous affliger; mais nous ne serions pas heureux; tout ne serait pas commun entre nous; vous auriez des plaisirs que je ne pourrais partager, et songez, monsieur, si je devenais jalouse! cela peut arriver, je le sens, et très-aisément, j'en mourrais d'abord! Vous voyez donc bien que, pour notre bonheur à tous deux, il faut que je sois toujours votre sœur et votre amie?

LE COMTE.

C'est là votre résolution?

VALÉRIE.

Oui, inébranlable comme l'amour que j'ai pour vous.

LE COMTE.

Et si par hasard vous veniez à recouvrer la vue?

VALÉRIE, souriant.

Pour cela, mon ami, vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE.

Mais enfin, si l'on vous proposait d'essayer?

VALÉRIE.

Je crois que je refuserais.

LE COMTE.

Et pourquoi?

VALÉRIE.

Parce qu'une pareille tentative me donnerait des idées... un espoir qui, s'il était déçu, me rendrait l'existence insupportable, tandis que, telle que je suis, je ne désire rien, je me trouve heureuse... du moins depuis quelques instants.

LE COMTE, la regardant.

Ah! que vous le seriez davantage, si vous connaissiez comme moi le bonheur de voir ce qu'on aime!

VALÉRIE.

Je suis moins à plaindre que vous ne croyez. Tenez, mon ami, je vous vois.

LE COMTE.

Vous, Valérie!

VALÉRIE.

Oui, tous vos traits sont là, mon imagination me les représente, et je suis sûre qu'elle est fidèle.

LE COMTE.

Quoi! vous croyez que si la vue vous était rendue, vous pourriez me reconnaître?

VALÉRIE.

Sur-le-champ; et jugez donc quel avantage j'ai sur vous! Je vous ai entendu parler de la vieillesse, des ravages du temps. Pour moi, ils seront insensibles; vous serez toujours le même; je n'aurai pas le chagrin de voir vos traits s'altérer, se flétrir. Ils seront comme mon amitié; ils ne vieilliront pas!

LE COMTE.

Et ces merveilles qui vous environnent et que vous ignorez; ce beau ciel dont l'aspect est si consolant; ce spectacle imposant dont vous semblez exclue, et qui doublerait de prix si je pouvais l'admirer avec vous; et ce bonheur plus doux encore de s'entendre d'un regard, de lire dans les yeux d'un ami, de pouvoir tracer ces caractères chéris qui rapprochent et les temps et les lieux... En s'écrivant, Valérie, il n'y a plus d'absence!

VALÉRIE.

Ah! voilà ce que je craignais. Pourquoi me tenter ainsi? Pourquoi me donner l'idée d'un bonheur dont je ne pourrai jamais jouir?

LE COMTE.

Et si rien n'était plus facile? Si ce miracle ne dépendait que de vous, de votre courage?

VALÉRIE.

De moi! Parlez. J'exposerais ma vie pour être digne de partager la vôtre!

LE COMTE.

Eh bien, j'ai un ami qui vous est dévoué; et si le ciel ne trompe point mes espérances, il saura vous rendre à la lumière. Daignez vous confier à ses soins, à son zèle, et dès ce soir je vous mène auprès de lui. Quoi! vous hésitez?

VALÉRIE.

Non; mais l'idée seule me rend toute tremblante. Songez bien, Ernest, à ce que je vous ai dit! Rien ne pourra changer ma résolution, et si ce projet ne réussit pas, il faut renoncer à jamais à l'espoir d'être à vous!

LE COMTE.

N'achevez pas; ne m'offrez pas une pareille idée. Dites-moi seulement que vous acceptez.

VALÉRIE.

Mon ami, ayez pitié de moi; laissez-moi quelques instants, jusqu'à ce soir.

LE COMTE.

Eh bien! à ce soir. Valérie, vous rappelez-vous le château de Rinsberg, et me donnerez-vous encore votre bouquet?

VALÉRIE.

Quoi! vous n'avez point oublié notre ancien gage d'amitié?

LE COMTE.

Aujourd'hui, si je le reçois, je le regarderai comme un gage d'amour, comme un consentement à notre union. Mais on vient. Adieu, adieu, Valérie.

VALÉRIE.

Vous me quittez?

LE COMTE.

Pour quelques instants. Je vais tout préparer; à ce soir. Vous consentirez, n'est-ce pas?

(Il sort en saluant Henri, qui vient d'entrer par le fond.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, HENRI, qui regarde sortir le comte.

HENRI, à part.

Il nous laisse, c'est fort heureux. (Haut.) Ah! Valérie, je vous cherchais; rien n'égale la fatalité qui me poursuit.

VALÉRIE.

Quel dommage! je suis si heureuse, je voudrais que tout le monde le fût. Dites-moi vite votre chagrin.

HENRI.

J'ai vu Caroline; je lui ai parlé, et après avoir bien hésité, je lui ai déclaré mon amour.

VALÉRIE, souriant.

La belle avance! Je le lui avais déjà dit.

HENRI.

Je le sais, mais c'est égal, j'ai eu le courage de le lui répéter.

VALÉRIE.

Eh bien?

HENRI.

Elle a ri d'abord; mais elle paraissait émue. Je sollicitais un aveu; je voulais savoir si j'étais aimé. Enfin, elle m'a promis de me le dire après le départ de monsieur de Halzbourg.

VALÉRIE.

Il me semble que c'est déjà quelque chose.

HENRI.

Mais c'est que le comte ne part pas; il ne partira jamais. Il aime madame de Blumfeld; il veut l'épouser! Elle convient elle-même qu'en restant dans ces lieux il le lui a déclaré formellement. Et le plus terrible, c'est qu'il est fort aimable, du moins à ce qu'elle prétend.

VALÉRIE.

Vraiment!

HENRI.

Mais vous devez le savoir aussi bien qu'elle.

VALÉRIE.

Non, je ne lui ai pas parlé.

HENRI.

Il vous quitte dans l'instant. Ce jeune seigneur que j'ai vu sortir d'ici...

VALÉRIE, avec joie.

Vous ne savez pas? C'est Ernest!

HENRI.

C'est le comte de Halzbourg.

VALÉRIE.

Que dites-vous?

HENRI.

Je n'en saurais douter; j'étais présent à son arrivée.

VALÉRIE.

Lui! vous vous trompez, il n'a point de titres, de richesses; il me l'aurait dit.

HENRI.

Qu'il vous l'ait dit ou non; c'est le comte de Halzbourg; et c'est là celui que vous aimiez?

VALÉRIE.

Oui, et quel qu'il soit, il est digne de ma tendresse : c'est le plus noble, le plus généreux des hommes! Si vous saviez quel motif le ramène ici! C'est pour moi, pour moi seule qu'il revenait...

HENRI.

Plût au ciel! Mais malheureusement je suis certain que c'est pour madame de Blumfeld; car vous, Valérie, il ignorait que vous fussiez en ces lieux, et il devait toujours vous croire à Olbruk.

VALÉRIE.

Il connaissait Caroline, et il ne m'en a pas parlé! Et cet amour, ce mariage... Cela n'est pas possible, puisque tout à l'heure encore il m'offrait sa main.

HENRI.

Je ne vous comprends pas; vous doutez de tout. Vous ne savez donc pas, Valérie, quels desseins peut concevoir un homme riche qui se croit sûr de l'impunité! Pourquoi vous cacher et son nom et son rang, quand il ne le laisse point ignorer à madame de Blumfeld? Il est donc certain que j'ai raison, et que c'est elle qu'il a l'intention d'épouser.

VALÉRIE.

Eh! de grâce, dispensez-vous de m'en donner tant de preuves!

HENRI.

Pardon! Mais c'est que vous n'êtes pas, comme moi, à même de tout observer. On dit qu'il est

fort bien, fort agréable. D'abord, il n'a pas produit sur moi cet effet-là. Il ne m'a pas paru bien du tout; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans sa physionomie un air de fausseté et de mystère; et vous seriez de mon avis, si vous pouviez en juger...

VALÉRIE.

Attendez. Au moment de me quitter, il a hésité. Je me rappelle qu'il tremblait. Oui, j'en suis sûre, il était troublé. Mais comment soupçonner sa perfidie? Sa voix était toujours la même; j'avais toujours le même plaisir à l'entendre... Non, mon ami; non, rassurez-vous, il ne voudrait pas me tromper. Ce serait trop facile.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

HENRI.

Que demande Ambroise?

AMBROISE.

Monsieur le comte de Halzbourg n'est pas ici?

HENRI.

Que lui veux-tu?

AMBROISE.

C'est que le notaire qu'il a envoyé chercher en grande hâte vient d'arriver. Il est là...

VALÉRIE.

Un notaire! et pourquoi?

AMBROISE.

Vous ne le devinez pas? Ce n'est déjà plus un secret dans notre petite ville. C'est tout naturel, un si beau parti!

HENRI.

C'est cela même. Déjà le contrat de mariage! Il ne doute de rien, et veut terminer à l'instant.

VALÉRIE, à Ambroise.

Quoi! c'est pour cette raison qu'il a fait demander un notaire?

AMBROISE.

Ah! mon Dieu! il m'avait défendu d'en parler. Mais à vous deux qui êtes les amis de la maison, on peut tout dire, il n'y a pas de risque. Et M. le notaire qui attend.

(Il sort.)

HENRI.

C'est évident. Ils s'entendaient ensemble. Madame de Blumfeld elle-même ne cherchait qu'un prétexte pour m'abuser, pour m'éloigner. Mais je ne le souffrirai pas. Je cours trouver le comte de Halzbourg...

VALÉRIE.

O ciel! perdre Caroline! la compromettre! Henri, en avez-vous le droit?

HENRI.

Non. — Aussi, ce n'est pas pour elle. — Mais pour vous dont je dois être l'appui, le défenseur; je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé outrager ainsi, et bien certainement je ne le souffrirai pas.

VALÉRIE.

Ah! peu m'importe à présent! Qu'ils me laissent tous deux! qu'ils s'éloignent! Je n'aime plus rien au monde; rien que la nuit qui m'environne et qui me sépare d'eux tous. Moi, recouvrer la lumière! Jamais, jamais! Venez, venez, Henri! vous, du moins, ne m'abandonnez pas!

(Ils sortent.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, VALÉRIE.

CAROLINE, tenant Valérie par la main.

Eh mais, où étais-tu donc? Qu'es-tu devenue? Je te cherchais partout. J'ai tant de choses à te dire!

VALÉRIE.

Caroline, est-il encore ici?

CAROLINE.

Qui donc?

VALÉRIE.

Votre visite, monsieur le comte de Halzbourg.

CAROLINE.

Sans doute, et je me trouve, ma chère, dans un grand embarras.

VALÉRIE.

Il vous aime donc beaucoup?

CAROLINE.

Jusqu'ici tout me le prouve. (Regardant Valérie.) Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc?

VALÉRIE.

Rien. (A part.) Je sens auprès d'elle une défiance dont je ne puis me rendre compte. Ah! voilà des tourments que je ne connaissais pas! (Haut.) Il vous aime; il vous l'a dit.

CAROLINE.

Pas positivement, mais...

VALÉRIE.

Eh bien donc, achève; qu'y a-t-il qui te désole? et d'où peut venir ce chagrin?

CAROLINE.

C'est que ton protégé, M. Henri Milner, s'est enfin déclaré.

VALÉRIE.

Je le sais.

CAROLINE.

Et que, touchée de son amour, émue de ses prières... j'ignore comment cela s'est fait... mais enfin j'ai senti que c'était lui que j'aimais.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI, qui s'avance lentement du fond.

CAROLINE.

Lorsqu'un instant après je rencontre au jardin le comte de Halzbourg; il causait avec le notaire. Il m'aperçoit, s'interrompt, et s'approchant de moi avec un air, une expression que je ne puis te rendre, il me supplie de lui accorder, dans un instant, un entretien particulier ici, dans ce salon.

HENRI, s'avançant.

Comment? un tête-à-tête!

CAROLINE, souriant en l'apercevant.

Ah! vous étiez là?

HENRI.

Oui, madame; j'arrivais, et j'ai entendu «dans ce salon». Est-ce pour cela que vous venez de vous y rendre?

CAROLINE.

Eh mais, sans doute.

VALÉRIE.

Quoi, vous avez consenti?...

CAROLINE.

Il faut bien l'entendre pour savoir ce qu'il veut.

HENRI, très-ému.

Je le saurai avant vous, madame, car c'est moi qui me charge de le recevoir.

CAROLINE.

Eh mon Dieu oui, faire une scène! Je déclare, monsieur, que s'il y a entre vous la moindre explication, je me rétracte, je n'ai rien promis...

HENRI.

Mais enfin, madame, c'est un rendez-vous...

CAROLINE.

Oui, monsieur, que je lui ai accordé... pour le congédier; car je ne sais comment moi, qui suis la moins coquette des femmes, je me trouve ainsi entre deux adorateurs. (Remontant le théâtre à droite.) N'est-ce pas lui?

(Elle regarde avec crainte par la porte du fond.)

HENRI, à voix basse, s'approchant de Valérie.

Eh bien?

VALÉRIE, de même.

Je ne puis le croire encore, et à moins que je ne l'entende lui-même... Dites-moi, Henri, est-ce mal que d'écouter?

HENRI, vivement.

En pareil cas, c'est l'action la plus louable, la plus légitime.

CAROLINE, à Valérie et à Henri.

Il vient; laissez-nous.

VALÉRIE, bas.

Conduisez-moi vers ce cabinet qui doit être... là à gauche. (Arrivée près du cabinet, elle s'arrête et dit à Henri.) Venez-vous?

HENRI.

Qui, moi? (Montrant Caroline.) La confiance... le respect... Mais écoutez pour nous deux, et ne perdez pas un mot.

(Valérie sort par le cabinet à droite du spectateur, Henri par le fond.)

SCÈNE III.

CAROLINE, seule.

C'est terrible une audience de congé; et quoique certainement j'y sois bien décidée, c'est toujours très-désagréable. Allons, cherchons du moins les phrases les plus aimables, les plus obligeantes. Qu'il nous quitte, c'est bien; mais encore faut-il qu'il ait des regrets.

SCÈNE IV.

CAROLINE, LE COMTE.

CAROLINE.

Vous allez penser, monsieur, que je tiens peu à mes résolutions; car je m'étais bien promis que d'aujourd'hui il ne serait pas question d'affaires entre nous. Eh bien! monsieur, que me voulez-vous, et qu'avez-vous décidé?

LE COMTE.

Je n'oserais vous le dire, madame; mais daignez m'entendre, et après ce que je vais vous confier, j'espère que c'est vous-même qui prononcerez.

CAROLINE, à part.

Eh! mon Dieu, que veut-il dire? je n'y suis plus.

LE COMTE.

Vous n'ignorez pas que, dernier héritier d'une famille très-nombreuse, je ne devais jamais espérer le titre et les richesses dont je jouis aujourd'hui. Mon refus d'entrer dans les ordres m'avait brouillé avec mes parents; mais j'avais fait de brillantes études, j'étais plein de courage, d'enthousiasme; et, comme tous les jeunes gens de mon âge, dans mes rêves d'indépendance, j'espérais ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis, sans prévenir personne, pour commencer mon tour d'Europe; il ne fut pas long; je n'avais pas fait vingt lieues que déjà j'étais amoureux.

CAROLINE, souriant.

Je vois que votre philosophie n'était pas à l'abri de deux beaux yeux. Et celle que vous aimiez...

LE COMTE.

Vous vous trompez, madame; elle était aveugle!

CAROLINE, à part.

Grand dieu! quel rapprochement!

LE COMTE.

C'était aux dépens de sa vie qu'elle avait sauvé la mienne. Je la lui consacrai! je n'existai plus que pour l'aimer! La seule idée qui m'occupât était de lui rendre la lumière, de lui faire partager les douceurs de ce jour dont je ne jouissais que par elle. Que n'avais-je alors les trésors que je possède aujourd'hui! j'aurais tout donné! j'aurais cru trop peu payer encore un aussi grand bienfait. Mais j'ignorais même si un pareil miracle était possible à la science! Je n'avais rien, je ne possédais rien, et à qui m'adresser? Je ne comptai que sur moi et je partis. — Je traversai à pied l'Allemagne, la France; j'arrivai à Paris, séjour des sciences et des talents! Je cherchai le plus habile, le plus savant; je me présentai chez lui, je lui offris mon temps, mes soins, ma peine; je ne lui demandai rien que de m'initier dans son art, et je devins non pas son élève, mais son apprenti, son serviteur, son valet!

CAROLINE.

Vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Oui! trop heureux encore si celui dont je m'étais rendu volontairement l'esclave eût payé mes services du prix que j'y avais mis! Mais bien différent de ces savants généreux qui croiraient trahir la cause de l'humanité en cachant une découverte utile, mon maître spéculait sur ses talents; il ne voyait que la fortune, les trésors; et avare de la science qui les lui procurait, il aurait cru s'appauvrir en la partageant avec moi! Eh bien! cette science, je la lui dérobai! La nuit j'étudiais furtivement ses livres, ses manuscrits! Le jour, témoin assidu des prodiges de son art, je suivais sa main habile, et malgré lui je surprenais ses secrets! Ni ses mauvais traitements, ni le joug humiliant de sa tyrannie, rien ne me rebuta. Enfin, au bout de deux ans de ruses et de travaux continuels, j'étais sûr de moi! Un vieillard se présente: un de vos serviteurs, madame, un Allemand, un compatriote; il était trop indigent pour que mon maître daignât le secourir.

CAROLINE.

Comment! ce serait vous?...

LE COMTE.

Combien j'étais ému! mon cœur palpitait et ma main était tremblante. Enfin, madame, je réussis. Depuis, mille épreuves nouvelles, toutes couronnées du succès, m'avaient attesté mes talents. Je partis plein de confiance et d'espoir, et c'est en rentrant en Allemagne que j'appris les titres, les dignités et le riche héritage qui m'attendaient. Je pouvais alors faire venir mon maître et le récompenser dignement. Mais j'avais l'orgueil de croire en moi! Et vous le dirai-je, madame, j'aurais été jaloux que celle que j'aime reçût d'une autre main que de la mienne un pareil bienfait. Il me semblait que ce prix m'était dû!

CAROLINE, vivement.

Oui, sans doute, vous le méritiez.

LE COMTE.

Eh bien! madame, l'objet de tant d'amour, celle en qui réside et ma vie et mon bonheur, elle est ici, je l'ai vue, c'est Valérie!

CAROLINE.

Que dites-vous? O ciel!

LE COMTE.

Prononcez maintenant. Suis-je libre? et m'est-il permis de vous épouser?

CAROLINE, lui tendant la main.

Avez-vous besoin de ma réponse?

LE COMTE.

Non, je la lis dans vos yeux; et quant au procès d'où dépend votre fortune, je crois pouvoir l'abandonner sans manquer à la mémoire de mon oncle. Je viens de faire dresser par un notaire des environs ma renonciation en bonne forme à des droits au moins très-douteux.

CAROLINE.

Non, monsieur le comte, ils ne le sont pas.

LE COMTE, souriant.

J'entends, madame; vous voulez que ma prudence ait le mérite d'un sacrifice. Eh bien, soit; imitez-moi, faites aussi le sacrifice de votre fierté; acceptez mes offres et accordez-moi votre amitié.

CAROLINE.

Ne l'avez-vous pas déjà?

LE COMTE.

Eh bien, madame, je la réclame en ce moment. Il faut que vous m'aidiez à déterminer Valérie; elle hésite encore; je lui ai parlé d'un ami à qui je devais la conduire.

CAROLINE.

Quoi! ne lui avez-vous pas dit...?

LE COMTE.

Gardez-vous en bien! il n'y aurait plus d'espoir si elle savait que c'est moi! Un pareil moment exige la tranquillité, le calme le plus absolu; la moindre émotion peut nous perdre, et elle n'aurait jamais le courage...

SCÈNE V.

Les Précédents, VALÉRIE.

VALÉRIE, à part, sortant du cabinet à gauche.

Je n'y tiens plus! tant d'amour, de générosité...

ah! que j'étais coupable! (Haut.) Ernest, n'êtes-vous pas là?

CAROLINE, pendant qu'Ernest s'approche.

Oui, le voici près de toi!

VALÉRIE.

Oh! je le savais. (A Ernest.) Eh bien, mon ami, j'ai changé d'idée, je suis décidée : partons; allons trouver votre ami.

LE COMTE, à part.

Qu'entends-je?

CAROLINE, à part.

Quel bonheur! elle y consent!

LE COMTE.

Notre départ ne sera pas nécessaire; car il est venu me trouver, il est ici.

VALÉRIE, souriant.

Voilà alors qui est à merveille; mais voyez comme cela se rencontre.

LE COMTE.

En vérité, j'admire votre courage.

CAROLINE.

Quoi! tu n'as pas peur?

VALÉRIE.

Non, je suis tranquille, (lui prenant la main) tout à fait calme, voyez plutôt; et puis vous serez près de moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Oui, sans doute. (Appelant.) Ambroise! (Bas à Caroline.) Je l'ai prévenu. (Haut à Valérie.) Ambroise va vous conduire dans le petit salon.

VALÉRIE.

C'est bien. (A Ernest avec un sourire.) Vous venez, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Oui, oui, je vous suis.

(Valérie sort conduite par Ambroise.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CAROLINE.

CAROLINE.

Eh mais, qu'avez-vous donc?

LE COMTE, très-ému.

Je ne puis vous dire ce que j'éprouve! Arrivé à ce moment que j'ai tant désiré, je ne me reconnais plus! toute ma résolution m'abandonne; je tremble.

CAROLINE.

Allons, mon ami, allons, remettez-vous.

LE COMTE.

Jamais je n'aurai la force...

CAROLINE.

Ernest, mon ami, du courage! revenez à vous! Songez à notre amitié. — Songez à Valérie!

LE COMTE.

Valérie! Oui, vous avez raison, vous me rendez à moi-même! Je vous réponds de moi, ma généreuse amie.

(Il lui baise la main et sort.)

SCÈNE VII.

CAROLINE, HENRI, qui est entré un peu avant la fin de la scène précédente, et qui a vu le comte baiser la main de Caroline.

HENRI.

A merveille!

CAROLINE.

Ah! vous voilà, mon cher Henri!

HENRI.

Oui, madame; je reviens trop tôt sans doute! Ah! Caroline! est-ce avec moi, est-ce avec votre ami que vous devriez avoir recours aux ruses de la coquetterie?

CAROLINE, regardant à gauche, et de la main faisant signe à Henri de se taire.

Silence. Taisez-vous.

HENRI, continuant.

Quel mérite avez-vous à me tromper? Ma confiance, mon respect n'égalaient-ils pas mon amour? (Caroline faisant le même geste.) Caroline, vous ne m'écoutez même pas! D'autres pensées vous occupent; et votre âme tout entière est loin de moi!

CAROLINE, regardant toujours du côté par où le comte est sorti.

Je l'avoue, je suis d'une inquiétude...

HENRI.

Pour lui?

CAROLINE.

Oui; l'événement est si incertain!

HENRI.

Apprenez donc... dussé-je redoubler encore le trouble et l'émotion où je vous vois... apprenez que le comte de Halzbourg vous abuse, qu'il aime Valérie.

CAROLINE, froidement.

Oui, il en est amoureux fou, je le sais.

HENRI.

Quoi! vous le savez, et vous l'aimez encore?

CAROLINE, le regardant avec tendresse.

Presque autant que vous. Et prenez garde, car je n'ai qu'un mot à dire pour que vous partagiez l'affection que j'ai pour lui.

HENRI.

Pour celui-là, c'est autre chose.

CAROLINE.

Eh bien, monsieur, apprenez donc, avant tout, qu'il n'a jamais aimé que Valérie, et qu'il ne venait ici que pour l'épouser.

HENRI.

Comment! il serait vrai? Ah! l'honnête homme! Je cours le remercier. (Revenant.) Vous êtes bien sûre au moins qu'il l'épousera?

CAROLINE.

Pourrait-elle le refuser? C'est à ses soins généreux que, dans ce moment, peut-être elle doit la lumière.

HENRI.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Le voici.

SCÈNE VIII.

Les Précédents, LE COMTE.

CAROLINE, allant à lui.

Eh bien, mon ami, qu'avez-vous à m'annoncer? Parlez, de grâce!

LE COMTE.

Je ne puis vous répondre; j'ignore moi-même...

CAROLINE.

Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE.

Un instant je me suis flatté du succès.

HENRI.

Eh bien?

LE COMTE.

Au cri qu'elle a jeté, j'ai fui épouvanté...

SCÈNE IX.

Les Précédents, VALÉRIE, qu'AMBROISE suit de loin.

VALÉRIE. (Elle s'élance rapidement de la porte de côté.) Laissez-moi, laissez-moi; je vois! je vois! (Elle fait quelques pas au milieu du théâtre; elle s'arrête en chancelant et comme éblouie du rayon de lumière qui la frappe.) Qui m'a touchée? qui m'a arrêtée? (Ouvrant de nouveau les yeux et étendant la main comme pour saisir l'air et la lumière.) Où suis-je? quel est ce monde nouveau? ces objets inconnus qui m'environnent, qui me touchent et que je ne puis saisir? (Se regardant et regardant autour d'elle.) Dieux! je ne suis pas seule! O merveille que je ne puis comprendre! ô spectacle éblouissant qui confond ma raison! Oui, c'est là le jour, c'est la lumière, c'est la vie! (Croisant ses mains et tombant à genoux.) O mon Dieu! je te rends grâce, je sors de ma prison, j'existe!

CAROLINE, allant à elle.

Valérie, mon amie!

VALÉRIE.

Dieux, quelle voix! c'est toi, Caroline; laisse-moi te connaître, que je te regarde! Que tu es belle! autant que tu étais bonne... (Elle se retourne, aperçoit Henri et le comte qui sont l'un à côté de l'autre.) Ah! (Elle les regarde, hésite un instant, et va droit à Ernest. Arrivée près de lui, elle s'arrête, détache son bouquet et le lui présente.) Tiens, Ernest!

LE COMTE, se jetant à ses genoux.

Ah! je suis trop récompensé.

AMBROISE, à Valérie, lui présentant un bandeau noir.

Allons, mademoiselle, encore pendant quelques jours; c'est par ordonnance du docteur.

VALÉRIE.

Quoi! déjà redevenir aveugle!

LE COMTE.

Ce matin, Valérie, vous trouviez que c'était un état si agréable?

VALÉRIE, le regardant.

Ah! je n'avais pas vu.





OLIVIER.

Le Mariage d'Argent.



LE MARIAGE D'ARGENT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 3 décembre 1827.

Personnages.

DORBEVAL, banquier.

MADAME DORBEVAL, sa femme.

HERMANCE, sa pupille.

POLIGNI, OLIVIER, } camarades de collége de Dorbeval.

MADAME DE BRIENNE, jeune veuve, amie de madame Dorbeval.

DUBOIS, domestique de Dorbeval.

La scène se passe à la Chaussée-d'Antin, dans l'hôtel de Dorbeval.

Le théâtre représente un premier salon : porte au fond, et de chaque côté deux portes à deux battants. La première porte, à droite, conduit au cabinet de Dorbeval, la seconde à son salon de réception; les deux portes à gauche conduisent aux appartements de madame Dorbeval. A droite, un guéridon; à gauche, et sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur un plan plus éloigné, une riche cheminée et une pendule.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, OLIVIER,

OLIVIER.

Personne dans le salon, personne dans les antichambres, qui d'ordinaire sont encombrés de parasites et de solliciteurs! Est-ce qu'il serait arivé quelque malheur à mon ami Dorbeval? Non, non; voilà un valet, l'hôtel est encore habité. (A Dubois.) Monsieur Dorbeval?

DUBOIS, à moitié endormi, et sans le regarder.

Il est sorti, monsieur.

OLIVIER.

Sorti à neuf heures du matin! à qui croyez-vous parler ? Apprenez que je suis un ami, un camarade de collége qui le visite rarement; mais quand je viens, je vous prie de vous arranger pour qu'il y soit.

DUBOIS.

C'est différent, monsieur; il y est.

OLIVIER.

A la bonne heure.

DUBOIS.

Je demande pardon à monsieur; il y a tant de gens de la Bourse qui viennent tous les matins demander les ordres de monsieur.

OLIVIER.

Vraiment; il y a du plaisir à être un des premiers banquiers de Paris : c'est un bel état.

DUBOIS.

Oui, monsieur, pour les domestiques; aussi j'ai refusé deux ministères et une place de suisse au faubourg Saint-Germain. Je vais voir si monsieur est levé.

OLIVIER.

A l'heure qu'il est!

DUBOIS.

Vous ne savez donc pas que la nuit a duré jusqu'à ce matin. Nous avions hier un bal, une fête, et un monde! ce qu'il y a de mieux en France: des Anglais, des Russes, des Autrichiens; tous ambassadeurs. Je vais réveiller monsieur.

OLIVIER.

Eh non; s'il en est ainsi, garde-t'en bien : il y aurait conscience; viens seulement m'avertir quand il fera jour chez lui; j'attendrai.

DUBOIS.

Monsieur va peut-être s'ennuyer.

OLIVIER.

Ça me regarde.

DUBOIS.

Comme monsieur voudra.

(Il sort.)

SCÈNE II.

OLIVIER, *seul.*

M'ennuyer! Ah bien oui! c'est bon pour un millionnaire; mais un artiste ne donne pas dans ce luxe-là! il n'en a pas le temps, surtout s'il a de l'imagination et s'il est amoureux. C'est agréable d'être amoureux : on n'est jamais seul; car dès que je suis seul, je suis avec elle. Ma protectrice, mon ange tutélaire, toi dont je n'ose prononcer le nom, viens avec moi, viens me tenir compagnie! Ce sont, par exemple, les seuls rendez-vous, les seuls tête-à-tête que j'aie encore obtenus; mais c'est égal. (*Se retournant.*) Hein! qui vient nous déranger? On a déjà peur que je ne sois trop heureux. Que vois-je? c'est Poligni!

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

POLIGNI.

Cher Olivier, c'est toi que je rencontre chez Dorbeval!

OLIVIER.

Et je m'en félicite; car nous ne nous apercevons maintenant que par hasard, et nos entrevues ont toujours l'air d'une reconnaissance.

POLIGNI.

C'est vrai, je me le reproche souvent; car nous nous aimons toujours.

OLIVIER.

Mais nous ne nous voyons plus, et c'est mal.

POLIGNI.

Que veux-tu? les affaires, les occupations.

OLIVIER.

Les miennes, je le conçois : un peintre, un artiste qui a son état à faire! mais toi, qui n'as d'autre occupation que de t'amuser.

POLIGNI.

C'est justement pour cela. Si tu savais combien les plaisirs vous donnent d'affaires! et puis, tu demeures si loin : au haut de la rue Saint-Jacques.

OLIVIER.

Puisque tu as équipage... Tiens, conviens-en franchement : si, au lieu d'habiter cette rue Saint-Jacques que tu me reproches, ce modeste quartier où s'éleva notre enfance, je possédais, comme notre camarade Dorbeval, un bel hôtel à la Chaussée-d'Antin, tes occupations te laisseraient quelques moments pour me voir.

POLIGNI.

Quelle idée! tu pourrais le supposer?

OLIVIER.

Je ne t'en fais point de reproches; je n'accuse point ton amitié, sur laquelle je compte, et que je trouverais toujours au besoin, je le sais; mais c'est la faute de ton caractère, qui a toujours été ainsi : tu aimes tout ce qui brille, tout ce qui éblouit les yeux. Ainsi, en sortant du collége, tu t'es fait militaire, parce qu'alors c'était l'état à la mode, l'état sur lequel tous les regards étaient fixés. En vain je te représentais les dangers que tu allais courir, un avenir incertain : tu ne voyais rien que l'épaulette en perspective, et les factionnaires qui te porteraient les armes quand tu entrerais aux Tuileries. C'est pour un pareil motif que vingt fois tu as exposé ta vie, sans penser aux amis qui auraient pleuré ta perte. Depuis, la scène a changé : aux prestiges de la gloire ont succédé ceux de la fortune. Les altesses financières brillent maintenant au premier rang; les gens riches sont des puissances, et leur éclat n'a pas manqué de te séduire. Ne pouvant être comme eux, tu cherches du moins à t'en rapprocher; tu ne te plais que dans leur société; tu es fier de les connaître; et souvent, je l'ai remarqué, quand nous nous promenions ensemble, un ami à pied qui te donnait une poignée de main te faisait moins de plaisir qu'un indifférent qui te saluait en voiture.

POLIGNI.

Voilà, par exemple, ce dont je ne conviendrai jamais. Permis à toi de douter de tout, excepté de mon cœur; à cela près, j'avouerai mes faiblesses, mes ridicules, ce désir de fortune qui me poursuit sans cesse; non que je sois avide, car j'aimerais mieux donner que recevoir, et je n'ambitionne dans les richesses que le bonheur de les dépenser; mais ces torts ne sont pas les miens, ce sont ceux du temps où nous vivons. Dans ce siècle d'argent, ceux qui en ont sont les heureux du siècle, et, sans aller plus loin, je te citerai notre ami Dorbeval, que j'aime de tout mon cœur, mais qui au collége n'a jamais été un génie, qui était même le moins fort de nous trois.

OLIVIER.

Tu t'abuses sur son compte; Dorbeval est très-fin, très-adroit, et ne manque, quand il le faut, ni de talent, ni d'éloquence; c'est plus que de l'esprit, c'est celui des affaires, et tu vois où en sont les siennes.

POLIGNI.

Aussi, et c'est où j'en voulais venir, tu vois l'estime dont il jouit, les hommages qui l'environnent! A qui les doit-il? à son opulence; c'est de droit, c'est l'usage; et, dans les sociétés brillantes où je passe ma vie, je suis tellement persuadé que la différence des fortunes doit en mettre dans les égards et la considération, que, par fierté, je m'arrange, sinon pour être, du moins pour paraître leur égal.

OLIVIER.

Et voilà, il faut en convenir, une fierté bien placée. Autrefois, tu t'en souviens, nous faisions bourse commune, et je connais ton budget. Tu as huit mille livres de rentes, et tu as équipage. Aussi, victime de ton opulence et de ta manie de briller, tu te gênes, tu te prives de tout. Chez toi, le superflu envahit le nécessaire : tu as un appartement de cinq cents francs et une écurie de cinquante louis. Selon toi, c'est presque une honte d'être pauvre ; tu en rougis, tu t'en caches ; moi, je m'en vante et je le dis tout haut. Orphelin et sans ressources, je dois tout aux bontés du meilleur des hommes, d'un brave et ancien militaire, monsieur de Brienne, qui m'avait fait obtenir une bourse au collége. Grâce à lui et à l'éducation que j'ai reçue, j'ai l'honneur d'être artiste, pas autre chose, et je ne vois pas pour cela que dans les salons où je te rencontre je sois moins bien accueilli. Je ne joue pas, c'est vrai; mais tandis que vous perdez à l'écarté, je gagne, moi, une réputation d'homme du monde. Je fais ma cour aux dames, je danse avec les demoiselles, et cette année, en l'absence des gens aimables, j'ai eu des succès dont ma modestie s'effrayait. Oui, mon ami, l'autre jour encore, à Auteuil, une maison de campagne délicieuse où nous jouions la comédie, je faisais répéter à une jeune demoiselle le rôle de Fanchette, dans le Mariage de Figaro... d'abord, mon élève était fort jolie, et puis cette pièce-là, je ne sais pas pourquoi, cela donne toujours des idées...

POLIGNI, riant.

Vraiment... eh bien?

OLIVIER.

Eh bien! c'était fort amusant, parce que ce rôle de Fanchette est une ingénuité, et que ma jeune écolière me semble appelée, par goût, à jouer les grandes coquettes.

POLIGNI.

Je comprends : et nouveau professeur d'une nouvelle Héloïse...

OLIVIER.

O ciel! peux-tu avoir de pareilles idées! Une jeune personne du grand monde, une riche héritière!

POLIGNI.

Elle est à marier! c'est charmant! Quelle perspective pour le futur! Mais dis-moi, je t'en prie, le nom de ta passion d'Auteuil; car cette jeune Fanchette, cette coquette de village, j'ai idée que je la connais.

OLIVIER.

Peut-être bien, et c'est pour cela maintenant que je suis fâché de t'avoir parlé de mes succès comme professeur, parce que tu as tout de suite une manière d'interpréter, et qu'en voulant faire une plaisanterie, j'ai l'air d'avoir fait une indiscrétion.

POLIGNI.

Avec moi?

OLIVIER.

Avec toi, comme avec tout autre, je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu faire du tort à une femme qui le mériterait; ainsi, à plus forte raison... Mais tiens, je t'en prie, ne parlons plus de cela. Apprends-moi plutôt qui t'amène de si bonne heure chez notre ami Dorbeval.

POLIGNI, soupirant.

Ah! j'en aurais trop à te dire! En d'autres lieux, dans un autre moment, je t'ouvrirai mon cœur! Qu'il te suffise de savoir qu'il est des espérances, bien éloignées sans doute, mais qui, un jour enfin, peuvent se réaliser; qu'il est au monde une personne à qui est attachée ma destinée, et si j'ai désiré la fortune, c'était pour la lui offrir; c'était pour la partager avec elle. Voilà pourquoi j'ai sollicité une place brillante qui, chaque jour, m'était promise, et qui m'échappait toujours; voilà pourquoi j'ai fréquenté ces hautes sociétés où j'espérais trouver des protecteurs, et où je n'ai trouvé que des occasions de dissipations et de dépenses. Ce faste, cet éclat, ces salons dorés qu'ils habitent, ce luxe qui les environne, et auquel peu à peu je me suis habitué, tout cela est devenu pour moi un tel besoin que je ne puis plus m'en passer; c'est mon être, c'est ma vie; je suis là chez moi; et le soir, en rentrant dans mon humble demeure, je me crois en pays étranger. Aussi le lendemain, j'en sors à la hâte pour briller de nouveau et pour souffrir, pour haïr les gens plus riches que moi et pour tâcher de les imiter. Voilà mon existence, et malgré les privations intérieures que je m'impose, malgré l'ordre et l'économie qui règlent ma conduite, je ne peux pas m'empêcher souvent d'être arriéré. Tiens, c'est ce qui m'arrive en ce moment, et ne voulant point entamer mes capitaux, je venais prier Dorbeval de me prêter cinq ou six mille francs dont j'ai besoin.

OLIVIER.

Il se pourrait! Eh bien! mon ami, je viens ici pour un motif tout opposé. J'ai fait des économies, et, par prudence, je venais les placer chez notre ancien camarade.

POLIGNI.

Toi, des économies!...

OLIVIER.

Eh! oui vraiment! Un peintre, cela t'étonne! Je sais que ce n'est pas la mode, et qu'autrefois les financiers, les spéculateurs, et les sots de toutes les classes, se croyaient le privilége exclusif de faire fortune, et nous laissaient toujours dans

leurs bonnes plaisanteries l'hôpital en perspective. Mais depuis quelque temps les beaux-arts se révoltent, et sont décidés à ne plus se laisser mourir de faim. Girodet et tant d'autres se sont enrichis par leurs pinceaux. Nous avons des confrères qui sont barons; nous en avons qui ont équipage, qui ont des hôtels, et j'en suis fier pour eux. Trop longtemps la peinture a habité les mansardes; dans ce siècle-ci, elle descend au premier, et elle fait bien. Je n'en suis pas encore là : je ne suis qu'au troisième, j'y ai mon atelier, et si tu y venais quelquefois, tu verrais quelle gaieté, quelle franchise, quelle ardeur y président; tu sentirais le bonheur d'être chez soi; tu comprendrais quelles sources de jouissances on trouve dans l'amitié, la jeunesse et les arts; tu me verrais enfin le plus heureux des hommes, car je dois à mon travail mon aisance, ma liberté, et plus encore, le plaisir d'obliger un ami. (Tirant un portefeuille.) Tiens, voilà mes fonds; c'est chez toi que je les place.

POLIGNI.

Que fais-tu?

OLIVIER.

Ne venais-tu pas t'adresser à un ami? me voilà! Il te fallait six mille francs : il y en a huit dans ce portefeuille. Accepte-les, ou je me fâcherai. Il me semble que l'argent d'un artiste vaut bien celui d'un banquier.

POLIGNI.

Oui certainement. Mais je crains que cela ne te gêne.

OLIVIER.

Je te répète que je venais les placer, et si j'aime mieux qu'ils soient chez toi qu'à la banque, tu ne peux pas m'empêcher d'avoir confiance. Tu me les rendras le jour de mon mariage, si je me marie jamais!

POLIGNI.

Je ne sais comment te remercier. Mais Dorbeval...

OLIVIER.

Je lui aurai enlevé le plaisir de te rendre service! Pourquoi se lève-t-il si tard? Cela lui apprendra... Eh! le voilà ce cher Crésus. Arrive donc!

SCÈNE IV.

OLIVIER, DORBEVAL, POLIGNI.

DORBEVAL.

Bonjour donc, mes chers et anciens camarades! bonjour, Poligni! suis-je heureux de te rencontrer! j'allais envoyer chez toi; mais si je m'étais douté d'une pareille surprise, je me serais bien gardé de vous faire attendre.

OLIVIER.

Est-ce que tu étais éveillé?

DORBEVAL.

Toujours. Est-ce que je repose jamais? est-ce que j'ai le temps? je travaille même pendant mon sommeil. J'ai souvent fait des spéculations en rêves; et la fortune, comme on dit, me vient en dormant. C'est drôle, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Sans contredit.

DORBEVAL, leur prenant la main.

Y a-t-il longtemps que nous ne nous étions trouvés tous trois réunis en tête-à-tête!

POLIGNI.

Cela ne nous est pas arrivé, je crois, depuis le collége!

DORBEVAL.

C'est vrai, et avec quel plaisir je me rappelle ce temps-là! Quel beau collége que celui de Sainte-Barbe! y ai-je reçu des coups de poing! C'était toujours Poligni qui me défendait, parce qu'il a toujours été brave... Moi, j'avais de l'esprit naturel, mais je n'étais pas fort : j'étais toujours le dernier. Il est vrai que depuis j'ai pris ma revanche. Et te rappelles-tu, Olivier, quand tu me dictais mes versions grecques? parce que moi, le grec, je ne l'ai jamais aimé, quoique maintenant je sois un philhellène. Du reste toujours ensemble, toujours unis, nous mettions en tiers les peines et les plaisirs. On nous appelait les inséparables, et pour parler en financier, notre amitié offrait l'emblème du tiers consolidé. (Riant.) C'est joli!

OLIVIER.

Oui, si tu veux. Mais je te trouve ce matin d'une gaieté!

DORBEVAL.

C'est vrai. Le matin quelquefois; mais si tu m'entendais ici le soir, j'ai bien plus d'esprit encore.

OLIVIER.

Je crois bien : le soir, dans ton salon, tu es sûr de ta majorité.

DORBEVAL.

Il est vrai que mon salon... (Avec volubilité.) Il est magnifique mon salon; je l'ai fait arranger : il me coûte quarante mille écus. C'est un goût exquis : de la dorure du haut en bas!... Demande à Poligni, car toi, il est impossible de t'avoir; je réunis souvent cinq ou six cents amis, et j'ai beau t'inviter, tu ne viens jamais. Moi, je te le dis franchement, cela me fait de la peine, surtout depuis quelque temps. Sais-tu que tu commences à percer, à avoir de la réputation? On se dit déjà dans le monde : Ce petit Olivier ne va pas mal, ce gaillard-là aura un beau talent; et moi je réponds : Je crois bien, c'est mon camarade de collége; je l'attends ce soir, vous le verrez...; et puis tu ne viens pas!

C'est très-désagréable, cela m'ôte même de ma considération : j'ai l'air de ne pas aimer les arts.

OLIVIER.

Pardon, mon cher, je suis un ingrat. Je te remercie, toi et tes amis, de la bonne opinion que vous avez de moi ; mais je pense que les artistes, s'ils sont sages, doivent fuir le grand monde, dans l'intérêt même de leur réputation. Pour te parler à mon tour en style des beaux-arts, ils sont comme ces peintures à fresque qui gagnent toujours à être vues de loin. Quand on les regarde de trop près, on se dit : Comment, ce n'est que cela ?... et c'est par amour-propre que je reste chez moi : j'aime mieux qu'on me voie par mes ouvrages.

DORBEVAL.

Tu as tort : tu y perds des protecteurs.

OLIVIER.

Des protecteurs !... Grâce au ciel nous ne sommes plus dans ces temps où le talent ne pouvait se produire que sous quelque riche patronage ; où le génie, dans une humble dédicace, demandait à un sot la permission de passer à la postérité à l'ombre de son nom. Les artistes d'à présent, pour acquérir de la considération et de la fortune, n'ont pas besoin de recourir à de pareils moyens : les vrais artistes, j'entends ; ils restent chez eux, ils travaillent, et le public est là qui les juge et les récompense.

DORBEVAL.

Dans le public, au moins, tu comprends tes amis de collége, tes anciens camarades ?

OLIVIER.

Oui, mes amis, il n'y a que ceux-là sur lesquels on puisse compter.

DORBEVAL, lui prenant la main.

Et tu as bien raison !... Si je vous racontais, à propos d'amitié de collége, ce qui m'est arrivé à moi-même, hier, au café de Paris, sans que j'y fusse.

POLIGNI, à part.

Comment sait-il déjà cela ?

OLIVIER.

Qu'est-ce donc ?

DORBEVAL.

Un monsieur qui, sans doute, ne me connaissait pas, et qui s'est permis de me traiter de fat... moi ! Heureusement c'était en présence d'un de nos anciens camarades, qui a pris si vivement ma défense, que la discussion a fini par un soufflet et par un coup d'épée... Voilà ce que j'ai appris ce matin ; et ce généreux protecteur, ce vaillant chevalier qui, se rappelant le temps heureux des coups de poing du collége, se croyait encore obligé de me défendre, c'était Poligni.

OLIVIER.

Il se pourrait !

DORBEVAL.

Lui-même.

POLIGNI.

N'en parlons plus. Ce n'était pas toi, c'est moi seul que cela regardait. Insulter un ami absent ! cela devient une injure personnelle.

OLIVIER, allant à lui, et lui prenant la main.

Je te reconnais là.

DORBEVAL.

Et me l'avoir laissé ignorer !... Je n'ai plus qu'un désir, c'est de m'acquitter avec toi ; et j'en trouverai les moyens. Oui, mes amis, oui, quoi qu'on en dise, la fortune n'a point gâté mon cœur ; je suis toujours avec vous ce que j'étais autrefois : un bon enfant, et pas autre chose. Si avec d'autres, parfois, je suis un peu orgueilleux, un peu... fat, puisque l'épithète est connue, c'est que dans ma position il est bien difficile de résister au contentement de soi-même. On peut s'aveugler sur son esprit, mais non sur ses écus. Ils sont là dans ma caisse : un mérite bien en règle, dont j'ai la clef ; et quand on peut soi-même évaluer ce qu'on vaut à un centime près, ce n'est plus de l'orgueil, c'est de l'arithmétique.

POLIGNI, riant.

Il a raison ; il faut de l'indulgence.

DORBEVAL.

C'est ce que je dis tous les jours : il faut bien nous passer quelque chose à nous autres pauvres riches. Mais il y a des gens intolérants : ceux surtout qui n'ont rien ; ils ont tort.

OLIVIER.

Très-grand tort ! Il faudrait pour bien faire que tout le monde fût millionnaire.

DORBEVAL.

Voilà comme j'entends l'égalité. Ah çà ! qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui ? Je vous tiens ; je ne vous quitte pas : nous passons la journée ensemble.

POLIGNI.

Je ne demande pas mieux.

OLIVIER.

Impossible ! Il faut que je rentre chez moi.

POLIGNI.

Et pourquoi donc ? Le salon a ouvert cette semaine, (à Dorbeval) et il paraît qu'Olivier a exposé un tableau magnifique, un sujet tiré d'Ivanhoe, la scène de Rébecca et du Templier, le moment où la belle Juive va se précipiter du haut de la tour.

OLIVIER, vivement.

Tu l'as vu ?

POLIGNI.

Non, pas encore, mais allons-y aujourd'hui.

DORBEVAL, à Olivier.

A merveille ! Tu nous y mèneras, parce que, moi, j'ai le sentiment des beaux-arts, mais j'ai

besoin de quelqu'un qui me fasse comprendre les beautés. Auparavant nous irons au bois avec ces dames, ma femme et Hermance, ma pupille : une cavalcade magnifique! De là nous déjeunerons au pavillon d'Armenonville, ou chez Leiter, ou chez Véry; enfin ce que nous autres, bonne compagnie, appelons aller au cabaret. Et puis ce soir à l'Opéra... Poligni, tu prendras une loge.

POLIGNI.

Volontiers! ce sera charmant.

OLIVIER, à voix basse.

Y penses-tu? voilà encore une journée à te ruiner.

POLIGNI, de même.

Une fois par hasard... (Haut.) Et, tu as beau dire, tu viendras.

DORBEVAL.

Oui, oui, c'est décidé.

OLIVIER.

Non, vraiment; vous me proposez là une journée d'agent de change, et je ne suis qu'un artiste. Plus tard j'irai peut-être au salon; mais dans ce moment, je vous l'ai dit, il faut que je vous quitte.

POLIGNI.

Et quel soin si important?... que vas-tu donc faire?

OLIVIER.

Je vais travailler! Adieu, mes amis; allez au bois de Boulogne, je retourne, moi, à mon atelier. (Il sort.)

SCÈNE V.

POLIGNI, DORBEVAL.

DORBEVAL, le regardant sortir.

Ce pauvre Olivier! ce ne sera jamais qu'un homme de talent, et pas autre chose. Ah çà! nous avons commencé par les plaisirs, c'est dans l'ordre; maintenant parlons d'affaires. Je t'ai dit, il y a quelques jours, que j'espérais te donner de bonnes nouvelles; je comptais sur le neveu du ministre, monsieur de Nangis, un charmant jeune homme, qui est l'ami de la maison; mais depuis quelques jours on ne le voit plus; je ne sais ce qu'il devient; et cette préfecture que nous sollicitions...

POLIGNI.

Eh bien?

DORBEVAL.

Eh bien! nous ne l'aurons pas.

POLIGNI.

Ah! mon Dieu!

DORBEVAL.

J'ai du crédit à la banque, mais peu au ministère; et plus j'y pense, plus je suis enchanté que nous n'ayons pas réussi.

POLIGNI.

Vraiment!

DORBEVAL.

Je te parle dans ton intérêt. Comment peut-on courir la carrière administrative? rien de certain, rien de positif : des appointements ne sont pas des rentes. Un négociant qui fait faillite n'est souvent pas ruiné pour cela : au contraire; mais un préfet qui n'est plus préfet, qu'est-ce que c'est?

POLIGNI.

C'est vrai; mais quel parti prendre?

DORBEVAL.

Rester libre, indépendant. J'avais déjà réfléchi à ta position, et n'avais pas attendu pour cela le service que tu m'as rendu; mais maintenant à plus forte raison. Oui, mon ami, j'y suis engagé d'honneur; c'est à moi de songer à ta fortune, à ton avancement, et j'ai deux partis à te proposer. Le premier, c'est de faire valoir tes fonds, et je m'en charge.

POLIGNI, avec embarras.

Mais pour faire valoir ses fonds, il faut en avoir.

DORBEVAL.

Je sais bien que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas des millions! Mais tu es riche, tu es à ton aise, tu mènes dans le monde une belle existence, et quand le diable y serait, tu as bien cent mille écus! Qu'est-ce qui n'a pas cent mille écus?

POLIGNI, embarrassé.

Mais moi... par exemple.

DORBEVAL.

Est-ce que tu n'aurais que deux cent mille francs?

POLIGNI, à part.

Quelle humiliation! (Haut.) Je ne sais comment te l'avouer, mais avec toi qui es mon ami, et qui ne me trahira pas, je suis obligé de convenir que je n'ai pas même deux cent mille francs.

DORBEVAL, d'un air de compassion.

Pas même deux cent mille francs! Ce pauvre Poligni! (Lui prenant la main.) Je n'en dirai rien, mon ami, et cela restera là, tu peux en être sûr! Mais alors il faut prendre l'autre parti, il faut te faire agent de change.

POLIGNI.

Y penses-tu? des charges dont le prix est énorme!

DORBEVAL.

Le moment est excellent : elles sont diminuées de beaucoup; elles ne valent plus que huit cent mille francs, et elles baisseront encore.

POLIGNI.

Mais comment veux-tu...?

DORBEVAL.

Il ne faut pas que tu paraisses là-dedans. Tu me feras tantôt ta procuration bien en règle; et moi, qui suis à même de savoir tout ce qui se passe, je saisirai la première occasion. Il y en a qui veulent vendre, je le sais, et demain, après-demain, d'un instant à l'autre, cela peut être terminé.

POLIGNI.

Mais réfléchis donc : huit cent mille francs! comment veux-tu que je les paye ?

DORBEVAL.

Tu feras comme tout le monde : tu feras un beau mariage. Voilà maintenant comme on achète une charge : celles d'avoué, de notaire, ne se payent pas autrement, et je n'aurais rien fait pour toi si, en te conseillant une pareille acquisition, je ne te donnais pas les moyens de la payer. Je ne te proposerai pas de t'avancer les fonds, parce qu'il faudrait toujours que tu me les rendisses, et que cela reviendrait au même; mais je te proposerai un fort beau parti, une jeune héritière fort agréable. Je ne te dis pas que ce soit une beauté...

POLIGNI.

J'entends : elle est laide à faire peur.

DORBEVAL.

Du tout! elle a cinq cent mille francs, et je réponds d'avance de son consentement, car il dépend de moi.

POLIGNI.

Comment ?

DORBEVAL.

Oui, mon cher, c'est Hermance, ma petite cousine et ma pupille. Comme son tuteur, je dois veiller à ses intérêts, et, par respect pour l'opinion, je ne peux pas la donner à quelqu'un qui n'a rien; mais je peux la donner à un agent de change : vois si tu veux le devenir.

POLIGNI.

Je suis confus de tant de bonté, de tant de générosité; mais d'abord je connais fort peu ta pupille. Je l'ai vue quelquefois chez ta femme, à tes soirées, et j'ai dansé hier avec elle deux ou trois contredanses.

DORBEVAL.

Eh bien! l'entrevue est faite! La contredanse de rigueur! l'usage n'en veut qu'une; vous êtes donc en avance. Du reste, si dans ces mariages-là tu veux savoir la marche à suivre, la voici : on parle aux parents, tu m'as parlé; on demande aux parents : Combien a-t-elle ? je te l'ai dit; est-ce que je ne t'ai pas dit cinq cent mille francs ?

POLIGNI.

Si, mon ami; mais je te ferai observer que son caractère... non pas qu'il ne soit excellent, mais il m'a paru bien léger, bien futile.

DORBEVAL.

Je conviens qu'elle a été, pendant huit ans, dans un des premiers pensionnats de Paris; malgré cela, il n'est pas impossible... Il y a de bons hasards, des naturels qui résistent; et puis, écoute donc, elle a cinq cent mille francs.

POLIGNI.

J'ai bien entendu; mais il me semble qu'à son goût pour la parure, à la manière dont elle reçoit les hommages des jeunes gens, il se pourrait bien qu'elle fût un peu coquette.

DORBEVAL.

C'est possible! Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est qu'elle a...

POLIGNI, avec impatience.

Eh! j'en suis bien persuadé.

DORBEVAL.

Eh bien! alors, pourquoi hésites-tu ? car dans toutes les objections que tu m'as faites, il n'y en a pas qui ait apparence de raison.

POLIGNI.

C'est qu'il en est une dont je n'osais pas te parler, une qui est la plus forte de toutes, ou plutôt la seule véritable : j'aime quelqu'un.

DORBEVAL.

Toi! c'est différent : si tu me parles d'amour quand je te parle raison, nous n'allons plus nous entendre. Qu'est-ce que je voulais? agir en ami, m'acquitter envers toi, faire ta fortune; mais si tu préfères un mariage d'inclination, je ne prétends pas te tyranniser, et je ne dis plus rien; d'autant que moi-même aussi, tu le sais, j'ai autrefois donné dans les mariages d'inclination. Il est vrai que la position était bien différente : j'avais de la fortune; j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé ; car, quoique nous ayons souvent des discussions, elle est obligée, par devoir, de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. Mais toi, mon cher, qui, d'après ton propre aveu, n'as pas même deux cent mille francs !...

POLIGNI.

Et qu'importe ? Plût au ciel que je fusse le maître de n'écouter que mon cœur! plût au ciel qu'elle fût libre! je serais trop heureux de lui offrir, avec ma main, le peu de bien que je possède.

DORBEVAL.

Comment! elle est mariée !

POLIGNI.

Hélas! oui; sacrifiée par sa famille, elle a épousé un vieillard, un ancien militaire, mon-

sieur de Brienne, qui l'a emmenée en Russie, où elle est depuis trois ans.

DORBEVAL.

Elle est mariée! elle est en Russie! et c'est pour une pareille chimère que tu compromets ton avenir, que tu refuses un mariage superbe! Mais si elle était ici, elle serait la première à t'y engager, ou cette femme-là ne t'aime pas; elle en a épousé un autre par devoir, suis son exemple; et quand le devoir nous ordonne d'être heureux, d'être riche, d'être considéré, il est doux, il est beau de lui obéir, et c'est ce que tu feras. Tu es décidé? tu n'hésites plus?

POLIGNI.

Nous en reparlerons; nous verrons.

DORBEVAL.

Non, mon cher, il faut brusquer la fortune, la saisir au passage.

POLIGNI.

Dorbeval, de grâce!

DORBEVAL.

Il faut te prononcer : oui ou non.

POLIGNI.

Eh! morbleu! laisse-moi, fais ce que tu voudras.

DORBEVAL.

Enfin... ce n'est pas sans peine. Voici ma femme et ma jeune pupille.

SCÈNE VI.

Les Précédents, madame DORBEVAL, HERMANCE.

(Elles arrivent de l'appartement de Dorbeval, à droite du fond.)

DORBEVAL.

Arrivez, mesdames, nous avons de grands projets pour ce matin; venez donner votre voix, car nous délibérons.

MADAME DORBEVAL, saluant.

Monsieur Poligni!

HERMANCE, de même.

Mon danseur d'hier au soir!

DORBEVAL.

Quand je dis que nous délibérons... c'est-à-dire que j'ai décidé. Nous irons au salon... C'est aujourd'hui samedi, un jour comme il faut : le jour où tout le monde y va... pour éviter la foule. De là, nous irons au bois. Ces dames essayeront ma nouvelle calèche, et nous, mes chevaux anglais; car Poligni nous reste, il nous accompagne.

HERMANCE.

L'aimable tuteur! il n'annonce jamais que de bonnes nouvelles. Cela se trouve d'autant mieux que j'ai un nouveau chapeau de Céliane; oui, ma cousine, j'ai quitté votre marchande de modes; avec elle rien de surprenant, rien d'inattendu : pas une pensée originale.

POLIGNI, riant.

Il est si difficile de trouver des idées neuves!

HERMANCE.

Surtout en chapeaux!

DORBEVAL, à sa femme.

Vous voyez, chère amie, que vous n'êtes pas prête; tâchez de ne pas nous faire attendre, et surtout, je vous en prie, de ne pas affecter comme hier cette simplicité de mise et de toilette qui me fait tort. Je ne vous refuse rien pour vos dépenses; mais ayez au moins la bonté d'en faire. Faites-moi le plaisir d'être heureuse : si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi!

MADAME DORBEVAL, doucement.

Aujourd'hui, monsieur, vous ne vous plaindrez pas de moi : je vous demanderai la permission de ne pas vous accompagner...

DORBEVAL.

Y pensez-vous?

MADAME DORBEVAL.

Par goût, j'aime mieux rester.

DORBEVAL.

J'en suis bien fâché, chère amie; mais je vous ai acheté une calèche de six mille francs; je veux qu'on la voie.

MADAME DORBEVAL.

J'avais des motifs qui me faisaient désirer de rester chez moi; mais puisque vous l'exigez...

POLIGNI.

L'exiger!... Ah! ce n'est pas, j'en suis sûr, l'intention de Dorbeval.

DORBEVAL.

Non, sans doute. (A sa femme.) N'allez-vous pas, aux yeux de mes amis, me faire passer pour un despote, un tyran? Vous savez bien que je n'exige jamais, et que vous êtes la maîtresse.

HERMANCE, allant à la table de droite et feuilletant un album.

Monsieur Poligni, venez donc voir.

DORBEVAL, appelant.

Dubois! mes gants! mon chapeau, et qu'on attelle à l'instant. Nous n'irons qu'au salon, ce qui est fort désagréable... (S'approchant de madame Dorbeval pendant que Poligni et Hermance causent à voix basse à l'autre extrémité du salon.) Mais puis-je savoir, au moins, sans indiscrétion ni jalousie, quel est le motif si important qui vous retient ici?

MADAME DORBEVAL.

Une amie intime, une amie d'enfance, qui était en pays étranger, et qui, après trois ans d'absence, revient demain à Paris; voilà pourquoi je désirais me trouver ici à son arrivée.

DORBEVAL, mettant ses gants.

C'est juste! Je ne dis plus rien, surtout si elle est jolie, parce que la sensibilité... l'amitié... nous connaissons cela, n'est-ce pas, Poligni? Eh bien! Hermance! est-ce qu'ils ne m'entendent pas?

(Il va près d'eux.)

HERMANCE, sortant de sa conversation avec Poligni.

Pardon! nous causions de beaux-arts, de peinture; et en me parlant du salon, monsieur me l'avait fait oublier.

POLIGNI, vivement.

Quoi! je serais assez heureux!...

DORBEVAL.

Assez heureux!... je te dis que tu l'es trop. Allons, donne-lui la main, et partons; moi, je suis le surveillant, le tuteur, c'est mon emploi! (A madame Dorbeval.) Adieu, chère amie, je vous laisse dans les expansions du sentiment. Je vais au salon, de là à la Bourse, m'occuper de mes intérêts et de ceux de Poligni, et j'aurai mené de front, dans ce jour, les affaires, les plaisirs, l'argent et l'amitié.

(Poligni, Hermance et Dorbeval sortent par la porte du fond; madame Dorbeval rentre à gauche dans son appartement.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.

(Elles entrent du fond.)

MADAME DORBEVAL.

Je te revois enfin! embrassons-nous encore! Que c'est bien à toi d'être venue aussi vite!

MADAME DE BRIENNE.

J'ai cru que je n'arriverais jamais, et cependant nous allions jour et nuit.

MADAME DORBEVAL.

Tu dois être accablée de fatigue?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, il y a quelques jours, en Allemagne, je m'en plaignais un peu; mais depuis la frontière, je ne m'en aperçois plus : c'est si bon de revoir la France! Qu'elle m'a paru belle! et à mesure que nous approchions de Paris, comme mon cœur battait, et comme les postillons allaient lentement! Mais quand je me suis vue dans ces murs, quand j'ai reconnu mes rues, mes boulevards, mes physionomies parisiennes, je ne puis te dire ce que j'ai éprouvé. Ce bruit, ce tumulte de la capitale, cette foule qui se jetait sur mes pas, jusqu'aux embarras qui arrêtaient notre voiture, tout me semblait beau, admirable. J'étais si heureuse!

MADAME DORBEVAL.

C'est moi qui le suis maintenant!

MADAME DE BRIENNE.

Chère Élise! j'ai tant de choses à te dire, tu en as tant à me raconter! car je t'ai quittée demoiselle, et te voilà mariée! on trouve tant de changements quand on revient de Russie!..... Et moi donc, si tu savais..... mais par où commencer? voilà le difficile!

MADAME DORBEVAL.

Parlons de toi d'abord; car je ne sais rien; tu ne me disais pas où je pourrais t'écrire, et toi-même ne m'adressais jamais que quelques lignes sur ta santé.

MADAME DE BRIENNE.

Que veux-tu? il n'aimait pas qu'on m'écrivît, encore moins que j'écrivisse... même à mes amies intimes.

MADAME DORBEVAL.

J'entends : il, c'est ton mari.

MADAME DE BRIENNE.

Et qui serait-ce donc? je savais même qu'en lui montrant mes lettres je lui faisais plaisir, et il les lisait toutes : voilà pourquoi ma correspondance ne contenait jamais que des nouvelles officielles.

MADAME DORBEVAL.

Je comprends; mais c'est toujours fort mal.

MADAME DE BRIENNE.

Non; n'ayant que mon amitié, il était naturel qu'il en fût jaloux; d'ailleurs mon devoir était de tout lui sacrifier, même mes plus chères affections; et ce devoir, je l'ai rempli jusqu'à ses derniers moments.

MADAME DORBEVAL.

O ciel! tu serais veuve?

MADAME DE BRIENNE.

Eh! mon Dieu! oui, depuis longtemps; je me suis trouvée seule, abandonnée, à quinze ou seize cents lieues d'ici, à l'autre extrémité de la Russie, dans un pays inconnu, où nous avaient appelés les intérêts de monsieur de Brienne. Je croyais ne plus vous revoir.

MADAME DORBEVAL.

Mais c'est qu'aussi personne n'avait pu comprendre un pareil mariage! épouser un homme de soixante ans, sans fortune!

MADAME DE BRIENNE.

Il en avait; c'est ce mariage qui la lui a fait perdre : voilà ce que le monde ne savait pas, voilà ce que le devoir le plus sacré m'empêchait même de t'apprendre. Monsieur de Brienne était un ancien ami de ma famille; c'était par lui que mon père avait obtenu cette place de receveur-général dont il était si fier; M. de Brienne m'avait

vue naître, me portait la plus grande amitié, mais jamais il ne m'était venu à l'idée qu'il dût être mon mari. Bien loin de cela, tu le sais, un autre avenir, d'autres espérances souriaient à mon cœur. Tu te rappelles ces premiers sentiments, ces impressions que rien ne peut effacer; car alors tu me donnais des conseils, tu recevais mes confidences. On est si heureuse d'un amour qu'on peut avouer! il est si doux d'en parler! et cela nous arrivait quelquefois.

MADAME DORBEVAL.

Oui, le matin, le soir, toute la journée! Et son nom, crois-tu que je l'aie oublié? ce pauvre Poligni!

MADAME DE BRIENNE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi! il y a si longtemps que je n'ai osé le prononcer.

MADAME DORBEVAL.

C'est un ami de mon mari, nous le voyons assez souvent; il est libre, et j'ai lieu de croire qu'il est toujours fidèle.

MADAME DE BRIENNE.

Vraiment. Je ne te le demandais pas; car enfin je n'avais le droit de rien exiger; mais autrefois, élevés ensemble, nous aimant dès l'enfance, rien ne semblait s'opposer à notre union. C'était pour obtenir le consentement de ma famille qu'il venait d'embrasser l'état militaire, source alors de gloire et de fortune. « Tout ce que je vous demande, me dit-il en partant, c'est de m'attendre! Ou vous apprendrez ma mort, ou je reviendrai colonel. » Déjà, tu le sais, les journaux avaient retenti de son nom, sa conduite lui avait mérité l'estime de ses chefs. Encore quelques mois, et la paix le ramenait auprès de nous, lorsqu'un jour, mon père, que je croyais à l'abri de tous les événements, ou que du moins les fonds publics, dont il était dépositaire, devaient éloigner de toute spéculation hasardeuse, mon père se présente à mes yeux, pâle et tremblant. « Je suis perdu, me dit-il, je suis déshonoré! Ma honte est encore un secret; mais ce soir elle sera connue et je n'y survivrai pas. Ma fille, c'est toi seule que j'implore! Monsieur de Brienne, mon ami, sacrifie sa fortune pour me sauver l'honneur; mais je ne puis accepter ce bienfait que de la main d'un gendre. Prononce sur mon sort. » Hélas! mon père était à mes genoux, je ne vis que lui. Je consentis, car j'espérais mourir; et quelques jours après mon mariage, j'étais chez moi, j'étais seule... tu devines à qui je pensais... quand tout à coup je le vois paraître devant moi. Ses traits étaient altérés par la souffrance, et me montrant de la main les riches épaulettes dont il était décoré... « J'ai tenu mes promesses, me dit-il, je les ai tenues au prix de mon sang; mais vous, madame, vous!... » Ah! je ne pus y tenir. Je confiai à son honneur le secret de mon père; je le suppliai de me pardonner et de me plaindre, et je me trouvai moins malheureuse quand il sut à quel point je l'étais. Il partit, en me jurant un amour éternel, et depuis je ne l'ai point revu.

MADAME DORBEVAL.

Jamais? Vous deviez cependant de temps en temps vous rencontrer de loin dans le monde?

MADAME DE BRIENNE.

Cela revenait au même : je n'osais pas le regarder. Quelquefois seulement nous recevions Olivier, un artiste, un jeune peintre qui devait à mon mari son éducation, ses talents; et monsieur de Brienne avait eu bien raison de le protéger. Olivier était si bon, si aimable! Il me parlait toujours de Poligni, son camarade de collége; je ne répondais pas, mais j'écoutais. Ce pauvre Olivier, depuis ce temps-là je l'ai pris en amitié. Résignée à mon sort, je tâchais d'être heureuse, du moins quand mon père me regardait, et il est mort en me bénissant. Mais quand je l'eus perdu, quand il fallut quitter la France, tous mes amis, tous mes souvenirs; ah! que je fus malheureuse! que j'ai souffert pendant ces trois années! me reprochant jusqu'aux tourments que j'éprouvais, je cherchais à les expier en redoublant de soins, de tendresse pour un vieil époux, que j'aurais voulu aimer autant qu'il m'adorait. Mais ce n'était pas ma faute; ce n'était pas possible; mon cœur était resté ici, près de vous. En quittant ma patrie, j'y avais laissé le bonheur, et en la revoyant j'ai tout retrouvé.

MADAME DORBEVAL.

Chère Amélie! il n'a pas dépendu de moi que nous ne fussions plus tôt réunies; depuis quelque temps je sollicitais, mieux que cela, j'espérais obtenir pour monsieur de Brienne une place, une pension qui lui permît de revenir en France, et ce que je demandais pour lui, je le réclamerai pour sa veuve.

MADAME DE BRIENNE.

Je te remercie, je n'ai besoin de rien.

MADAME DORBEVAL.

Tu es donc bien riche? et tu ne me parlais pas de ta situation, de ta fortune, de tes espérances!

MADAME DE BRIENNE.

Ma situation... la plus belle du monde! je suis libre et maîtresse de moi. Ma fortune... je n'ai rien, presque rien : ce qu'il faut pour vivre; c'est bien assez. Et quant à mes espérances... ai-je besoin de te les dire?

MADAME DORBEVAL, souriant.

Non, je crois les deviner.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANCE.

HERMANCE, à madame Dorbeval.

Ah! ma cousine, que vous avez perdu en ne venant pas au salon! c'était charmant : des bonnets d'un genre tout nouveau! j'ai surtout remarqué des robes du matin, des négligés magnifiques. Vous savez bien madame Despériers, cette dame qui est comtesse et qui danse si mal...

MADAME DORBEVAL, à madame de Brienne.

C'est une jeune parente, une pupille de mon mari. (A Hermance.) Ma chère Hermance, voici une intime amie, dont je vous ai souvent parlé, madame de Brienne.

HERMANCE, saluant et la regardant.

Ah! mon Dieu! c'est étonnant!

MADAME DORBEVAL.

Qu'as-tu donc?

HERMANCE.

Je n'avais jamais vu madame, et pourtant je connais ses traits. Vraiment oui, tout à l'heure, au salon, ce tableau du Templier, cette figure de la belle Juive que tout le monde admirait... c'est frappant de ressemblance!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

C'est difficile à croire, car j'arrive de Russie, et on ne se ressemble pas de si loin.

MADAME DORBEVAL.

Et de qui donc est ce tableau?

HERMANCE.

D'Olivier, un jeune peintre.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier! notre ancien ami?

HERMANCE.

Vous le connaissez?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, et c'est avec grand plaisir que j'apprends ses succès, car c'est un digne et estimable jeune homme.

HERMANCE.

N'est-ce pas, madame? Et puis il joue très-bien la comédie, car nous l'avons jouée ensemble, et il est si gai, si aimable! c'est un charmant artiste : du feu, de l'imagination! en l'entendant on croit lire un roman; et moi j'aime beaucoup les romans.

MADAME DE BRIENNE, riant.

Vraiment!

HERMANCE.

Pour la lecture, seulement, pour s'amuser; car au fond qu'est-ce que cela prouve? Aussi vous sentez bien qu'un peintre, on ne peut pas y penser, on ne peut pas épouser cela; d'autant que mon tuteur a des vues sérieuses; car tout à l'heure au salon il m'a parlé d'un de ses amis, d'un agent de change : à la bonne heure au moins.

MADAME DORBEVAL.

Tu le connais?

HERMANCE.

Non; mais un agent de change, c'est tout dire; cela signifie une maison, un équipage, mille écus par mois pour sa toilette; il me tarde tant d'être mariée! ne fût-ce que pour porter des diamants et pour aller aux bals masqués. Mais je suis là à causer et ne pense pas à ma parure de ce soir; cependant nous avons du monde, et beaucoup, que mon cousin vient d'inviter.

MADAME DORBEVAL.

Quelle contrariété! (A madame de Brienne.) J'espérais que nous serions seules; mais tant pis pour toi, tu resteras.

MADAME DE BRIENNE.

Non, non : les voyageuses ont des priviléges, et je les réclame.

MADAME DORBEVAL, à Hermance.

Et qui avons-nous? le sais-tu?

HERMANCE.

D'abord M. Poligni, qui nous accompagnait au salon.

MADAME DE BRIENNE, vivement.

Poligni! (A madame Dorbeval.) Si tu le veux absolument, il faut bien s'immoler pour ses amis.

MADAME DORBEVAL.

Que tu es généreuse! (A Hermance.) Et puis encore?

HERMANCE.

Je ne connais pas tout le monde; mais il y a ce joli cavalier qui, au dernier bal, ne vous a pas quittée de toute la soirée.

MADAME DORBEVAL.

Moi!

HERMANCE.

Oui, ce jeune homme que toutes les dames trouvent si aimable, et les messieurs aussi; le neveu du ministre.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Monsieur de Nangis... Il vient aujourd'hui?

HERMANCE.

Non, non, je me trompe. Mon tuteur l'a invité, il a hésité, et puis il a fini par refuser.

MADAME DORBEVAL.

Ah! il a refusé.

MADAME DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL.

Rien.

HERMANCE, passant au milieu.

Adieu, ma cousine; adieu, madame. Vous n'avez pas de temps à perdre, car la matinée s'avance

et je vous préviens qu'on dîne toujours à sept heures très-précises.

(Elle rentre dans l'appartement de Dorbeval.)

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE.

MADAME DE BRIENNE, allant à madame Dorbeval qui est restée plongée dans ses réflexions.

Élise !

MADAME DORBEVAL, revenant à elle et affectant un air gai.

Eh bien ! tu me disais donc ?

MADAME DE BRIENNE.

Moi ! je ne te disais rien ; mais je m'inquiétais de l'émotion où je te vois.

MADAME DORBEVAL.

De l'émotion ! je n'en ai aucune, je t'assure ; mais n'aurais-je pas quelque droit de me plaindre de l'esclavage continuel où je suis ? N'avoir pas un moment à soi ou à ses amis ! recevoir chaque jour des indifférents, des gens que l'on connaît à peine !

MADAME DE BRIENNE.

C'est très-fâcheux ; mais je ne sais pourquoi, j'ai idée que ceux qui te contrarient le plus ne sont pas ceux qui viennent : ce sont ceux qui...

MADAME DORBEVAL.

Que dis-tu ?

MADAME DE BRIENNE.

Je désire me tromper ; mais il me semblait que monsieur de Nangis... Allons, décidément il y a des noms malheureux, car voilà que tu rougis encore.

MADAME DORBEVAL.

Je ne sais pourquoi ; car en conscience je n'ai rien à t'apprendre. Ne t'ai-je pas dit que j'espérais pour ton mari une place ? une pension ; et monsieur de Nangis, proche parent du ministre, était par son crédit, par sa position à la cour, une protection à ménager ; je n'avais pas d'autre idée, d'autres motifs, je te le jure. Mais bientôt monsieur de Nangis est devenu un protecteur si dévoué, que je n'ose plus rien lui demander. Craignant même que ses assiduités ne finissent par être remarquées, je l'ai prié, autant que possible, d'éviter ma présence ; et tu vois quel pouvoir j'ai sur lui ; tu vois quelle est sa soumission ; aujourd'hui mon mari l'invite, et il s'empresse de refuser...

MADAME DE BRIENNE.

Eh mais ! serais-tu fâchée d'être obéie ?

MADAME DORBEVAL.

Moi ! tu me connais bien mal ! Qu'il vienne ou ne vienne pas, peu m'importe ; tout m'est indifférent. Condamnée à ne rien aimer, je subis mon arrêt, je me résigne à mon sort, à ce sort brillant que chacun envie. S'ils le connaissaient, il leur ferait pitié.

MADAME DE BRIENNE.

Que me dis-tu ?

MADAME DORBEVAL.

Est-ce ma faute, cependant ? jeune, sans expérience, je voyais tous mes parents enchantés, éblouis : Tu n'as rien, disaient-ils, et il est riche... immensément riche, épouse-le. Eh bien ! ils doivent être satisfaits : je suis bien riche et bien malheureuse.

MADAME DE BRIENNE.

Toi ! grand Dieu !

MADAME DORBEVAL.

Oui, je l'épousai sans l'aimer ; du moins je n'en aimais pas d'autre ; et, au premier coup d'œil, l'opulence ressemble tant au bonheur ! mais l'espèce d'enivrement qu'elle nous procure est de si courte durée ! on s'y habitue si vite ! et quand on rentre en soi-même ; quand, effrayé du vide et de la solitude qui nous entoure, on cherche un cœur qui puisse répondre au vôtre, et qu'on ne trouve que sécheresse et indifférence ; et quand, chaque jour, ce cœur est froissé par le mépris, par l'orgueil, par le souvenir des bienfaits qu'on lui reproche ; lorsqu'en un mot on le condamne à la reconnaissance pour l'avoir voué au malheur ! ah ! c'est acheter bien cher la fortune, et ses trésors ne payeront jamais les larmes qu'elle vous coûte.

MADAME DE BRIENNE.

Pauvre Élise !

MADAME DORBEVAL.

Et si, plus tard, vous rencontrez dans le monde un ami qui vous devine, qui vous plaigne, qui vous console, celui peut-être que, libre encore, vous auriez choisi, il faut le fuir, l'éviter ; sa présence vous est interdite ; penser à lui est un crime ! Je ne dis pas cela pour moi ; car, grâce au ciel, je ne pense à rien, je n'aime rien ; mais enfin cela pourrait arriver !

MADAME DE BRIENNE.

Oui... mais je l'espère pour toi, cela n'arrivera pas. Peut-être, après cela, es-tu injuste envers ton mari. Ton indifférence a pu causer la sienne : essaye d'être aimable, pour qu'il le devienne à son tour, et quand même il ne le serait pas...

MADAME DORBEVAL.

Tais toi ! c'est lui.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DORBEVAL.

DORBEVAL, entrant du fond en rêvant, et tenant un carnet à la main.

La spéculation est superbe ; elle est sûre. Si nous avons quelques centimes de hausse... soixante-

quinze, vingt-cinq... cela nous fait... (Il écrit sur son carnet.)

MADAME DE BRIENNE, bas à madame Dorbeval.

Est-ce qu'il compose?

MADAME DORBEVAL, de même.

Du tout, il revient de la Bourse.

DORBEVAL, toujours à part et tenant son crayon.

Cette loi d'indemnité ouvre un vaste champ aux spéculations; et c'est justement dans ce moment que ce Lajaunais va nous embrouiller notre fin de mois! Si je pouvais arranger cette affaire-là avec celle de Poligni! Oui, il le faut: ce serait un coup de maître...

MADAME DE BRIENNE.

Tâche donc qu'il nous aperçoive! Est-ce que les banquiers ne regardent personne?

MADAME DORBEVAL, à son mari.

Monsieur.

DORBEVAL.

Qu'est-ce encore? Vous voyez que je travaille.

MADAME DORBEVAL.

Cette amie que je vous ai annoncée ce matin, et que je voulais vous présenter...

DORBEVAL, saluant madame de Brienne.

Mille pardons, belle dame! Une amie de ma chère Élise, et mieux encore une femme charmante! Madame nous donne-t-elle quelquesjours?

MADAME DORBEVAL.

Oui, sans doute, elle a bien voulu accepter l'appartement que je lui offrais, et j'espère que madame de Brienne...

DORBEVAL, vivement.

Madame de Brienne... Ah! mon Dieu!

MADAME DORBEVAL.

Qu'est-ce donc?

DORBEVAL, de même.

Cette amie d'enfance qui, depuis trois ans, était en pays étranger, en Russie, peut-être?

MADAME DE BRIENNE.

Précisément.

DORBEVAL.

Et son mari, M. de Brienne, un ancien militaire?

MADAME DE BRIENNE.

Je l'ai perdu, Monsieur.

DORBEVAL.

O ciel! vous êtes veuve! (A part.) Il ne manquait plus que cela!

MADAME DE BRIENNE.

Je suis bien sensible, Monsieur, à l'intérêt que vous daignez prendre...

MADAME DORBEVAL.

D'autant que nous aurons besoin de vos avis; car la mort de monsieur de Brienne la laisse dans une situation...

MADAME DE BRIENNE, lui imposant silence.

Élise!

DORBEVAL, avec froideur.

Oui, sans doute... nous verrons... nous en causerons... Moi, j'ai fort peu de protection; je n'aime pas à demander; je ne dis pas cependant que si l'occasion se présente... Voici une nouvelle loi, une loi d'indemnités qui, peut-être, vous concerne, ou, du moins, monsieur de Brienne; c'est à vous de voir cela...

MADAME DE BRIENNE.

Non, Monsieur, mon mari était le dernier enfant d'une famille nombreuse; et comme il n'avait rien avant la révolution, comme il n'y a rien perdu, il n'a rien à réclamer.

DORBEVAL.

Qu'importe? on réclame toujours; cela ne coûte rien de se plaindre, et quelquefois ça rapporte... Mais pardon, belle dame, je vous demanderai la permission de vous quitter: des affaires importantes... Il est si difficile d'être aimable quand on a des occupations.

MADAME DE BRIENNE.

Et Monsieur, je le vois, est toujours si occupé! C'est nous qui vous laissons.

(Elles sortent par la porte à droite.)

SCÈNE V.

DORBEVAL, seul.

Voilà, par exemple, une visite dont nous nous serions bien passés! Je vous demande à quoi tiennent les grandes conceptions financières? Un plan magnifique que l'arrivée d'une femme peut faire manquer! Non, vraiment; Poligni est trop raisonnable: il ne peut pas hésiter; il ne le doit pas; car, au fait, cela lui est fort avantageux; et puis, ça m'est utile. Ce Lajaunais va manquer, j'en suis sûr. J'ai trop d'habitude du monde et des affaires pour en douter encore! Il vient d'acheter un attelage superbe, des diamants à sa femme; il annonce un grand bal... cette nuit, peut-être, il partira pour Bruxelles! On ne peut pas d'avance le faire arrêter; car tout le monde en est là; c'est détruire la confiance, c'est donner un mauvais exemple... D'un autre côté, je ne me soucie pas de perdre les cent mille écus qu'il me doit. Il faut donc en revenir à ma première idée, qui arrange tout, qui concilie tout, et qui assure à la fois mes capitaux et le bonheur d'un ami. (Apercevant Poligni.) Ah! le voilà!

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNI, entrant du fond.

DORBEVAL.

Arrive donc; une affaire admirable que je viens

d'apprendre tout à l'heure à la Bourse; mais quoique tu m'eusses donné ta procuration, je n'ai rien voulu faire sans te consulter.

POLIGNI.

A quoi bon, puisque je m'en rapporte à toi?

DORBEVAL.

Cela ne suffit pas; il faut que cela te convienne, et cela te conviendra, j'en suis sûr... Une occasion superbe, qui ne se représentera peut-être pas de longtemps; (à demi-voix) un agent de change qui a fait de mauvaises affaires.

POLIGNI, étonné.

Ah! ils en font donc quelquefois de mauvaises?

DORBEVAL.

Oui! quand ils vont trop vite... ce qui est très-rare... (A voix basse.) C'est Lajaunais.

POLIGNI.

Lajaunais!... Mais il passe pour un des premiers, pour un des plus solides de Paris.

DORBEVAL.

C'est vrai; mais moi, je connais sa situation, je suis son créancier; je lui ai prêté des fonds considérables qu'il lui est impossible de me rembourser, et comme je peux le forcer à vendre, nous aurons peut-être pour cinq ou six cent mille francs une charge qui, dans un autre moment, vaudrait près d'un million.

POLIGNI.

Mais, comme tu le disais, c'est une circonstance admirable, une affaire excellente pour moi.

DORBEVAL.

Mieux que cela, pour nous deux! car je ne te cache pas qu'en t'enrichissant je me rends service.

POLIGNI.

Que dis-tu?

DORBEVAL.

Cela me fait rentrer dans mes fonds, dans une somme de cent mille écus dont la liquidation est au moins incertaine, et que par ce moyen je retiendrai sur le prix de la charge; mais ce n'est là qu'une considération secondaire, qui ne doit influer en rien sur ta résolution.

POLIGNI.

Si j'hésitais encore, cela seul me déterminerait; obliger un ami à qui je dois tant!

DORBEVAL.

Non, mon cher, je te le répète, la reconnaissance n'est là qu'un accessoire; le principal, c'est que te voilà agent de change, que tu l'es presque pour rien et dans les circonstances les plus favorables; la nouvelle loi qui vient de passer va donner à la Bourse un essor, une activité inconnue; nous avons des projets auxquels nous t'associons.

POLIGNI.

Il serait possible! Ah! je te devrai ma fortune! je vois tous mes rêves réalisés!

DORBEVAL.

Es-tu fâché maintenant d'avoir écouté mes conseils, d'avoir renoncé à tes idées romanesques? en as-tu des regrets?

POLIGNI.

Ah! ne me demande rien : je ne veux voir que mon bonheur!

DORBEVAL.

Et surtout t'en rendre digne; et comme je vois que tu y es décidé, je ne crains pas de t'apprendre une nouvelle à laquelle tu ne t'attends pas; c'est qu'il paraît que madame de Brienne est de retour en France.

POLIGNI, avec effroi.

Que dis-tu? (Se reprenant.) Non, mon ami, rassure-toi; tu te trompes, je l'espère.

DORBEVAL.

Elle est à Paris d'aujourd'hui même; je viens de la voir, de lui parler.

POLIGNI.

O ciel! est-il une situation pareille à la mienne! j'y étais résolu; j'avais fait mes réflexions, ou plutôt j'avais eu le bonheur de les oublier toutes : par quelle fatalité faut-il qu'elle revienne aujourd'hui pour me rendre mes remords, pour empoisonner ma joie, pour bouleverser toutes mes idées! Cette femme est née pour mon malheur!

DORBEVAL.

Si au moins le mariage était déjà fait.

POLIGNI.

Ce serait pire encore! mais du moins ce serait irrévocable.

DORBEVAL.

Eh bien! alors que t'importe sa présence, puisque tu es décidé, puisque tu l'es depuis ce matin et fort heureusement pour toi, car si tu n'avais pas pris avant son retour un parti ferme et courageux, vois, mon cher, où tu en serais maintenant; vois dans quelle situation fausse tu te trouverais. Je viens d'apprendre tout à l'heure qu'elle était libre.

POLIGNI.

Grand Dieu! que m'as-tu dit?

DORBEVAL.

Oui, mon ami, elle a perdu son mari, qui ne lui a rien laissé que des dettes ou des affaires fort embrouillées; car elle m'a prié de demander, de solliciter pour elle. Et toi qui n'es guère plus riche...

POLIGNI.

Madame de Brienne est sans fortune, et c'est dans un pareil moment que je pourrais l'abandonner!

DORBEVAL.

Me préserve le ciel de te donner un tel conseil! c'est au contraire pour la protéger, pour l'aider de ton crédit que je veux que tu t'enrichisses, et dès que son bonheur est ton unique but, qu'importent les moyens? En attendant, je cours chez Lajaunais; j'ai ta procuration, et tout ce que je te demande, c'est de me laisser faire ta fortune, et de ne pas te ruiner toi-même. Tiens, voici madame de Brienne... elle vient de ce côté.

POLIGNI, tremblant.

O mon Dieu!

DORBEVAL.

Allons, du caractère! si tu hésites, c'est que tu ne l'aimes pas.

POLIGNI, prenant sa résolution.

Oui... oui. Je sens comme toi qu'il le faut, et tu seras content de moi.

(Dorbeval sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

POLIGNI, MADAME DE BRIENNE, entrant par la porte de droite.

POLIGNI, à part.

Ah! je n'ose la regarder!

MADAME DE BRIENNE, à la cantonade.

Ne t'occupe pas de moi; liberté entière! Je vais me retirer dans mon appartement. (Se retournant et apercevant Poligni.) Ah! qu'ai-je vu? c'est lui! (Faisant quelques pas à sa rencontre.) Poligni! (Poligni la salue respectueusement et sans oser lui répondre.) Quoi! vous n'êtes pas étonné de mon arrivée?

POLIGNI, froidement.

Je venais de l'apprendre à l'instant, Madame, et croyez que, de tous vos amis, aucun n'a pris plus de part que moi à votre heureux retour.

MADAME DE BRIENNE.

J'en suis persuadée; mais d'où vient votre émotion? d'où vient que vos yeux semblent éviter les miens? Ah! je le vois, vous ignorez encore... Poligni, cette réserve que l'honneur vous imposait, cette froideur, ce respect dont j'ai tant de fois gémi, et dont je vous remerciais, eh bien! maintenant... je ne sais comment vous l'apprendre; mais je suis près de vous, je vous regarde, je vous parle, non sans trouble, mais du moins sans remords... ah! ne m'entendez-vous pas?

POLIGNI, à part.

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, mon sort, mon existence, tout est changé... mon cœur seul ne l'est pas.

POLIGNI.

Quoi! vous m'aimez encore?

MADAME DE BRIENNE.

Pas plus qu'autrefois; mais aujourd'hui du moins je puis vous le dire.

POLIGNI, avec tendresse.

Amélie!... (A part.) Et c'est dans un pareil moment que je pourrais...

MADAME DE BRIENNE, le regardant.

Mais! qu'avez-vous?

POLIGNI.

Ah! vous ne pouvez le savoir; je ne puis, je n'ose vous apprendre ce qui se passe en moi, ni quelles idées viennent troubler mon bonheur... non que je sois sans reproches... mais vous-même, madame...

MADAME DE BRIENNE.

En auriez-vous à m'adresser?

POLIGNI, vivement.

Oui... oui, sans doute!

MADAME DE BRIENNE.

Tant mieux! il me sera si aisé de me justifier, de vous rendre le calme, le bonheur. Parlez vite, dépêchez-vous de m'accuser, car il doit vous tarder de m'absoudre. Eh bien! mon ami... eh bien! mon juge, voyons; qu'ai-je fait? de quoi suis-je coupable?

POLIGNI.

Vous me le demandez... quand, depuis trois ans séparés l'un de l'autre, pas une lettre n'est venue me consoler ni ranimer mon courage! Ah! qui sait si un mot de vous, si la vue seule de votre écriture n'eût pas dissipé, n'eût pas chassé loin de moi ces idées qui font aujourd'hui mon malheur.

MADAME DE BRIENNE.

Poligni, j'étais mariée; vous écrire eût été manquer à mes devoirs. Cette conduite que vous blâmez aujourd'hui, vous m'en remercierez un jour, en m'estimant davantage. (En riant.) D'ailleurs, êtes-vous de ces gens défiants et soupçonneux à qui il faut toujours des écrits? Que vous aurait appris cette lettre? que je vous aimais... Eh bien! monsieur, je vous le dis : ma parole vaut bien ma signature.

POLIGNI fait un geste pour se jeter à ses pieds; il s'arrête, et reprend froidement :

Maintenant, oui, sans doute; mais convenez qu'alors d'autres soins, d'autres hommages...

MADAME DE BRIENNE, le regardant en souriant.

Eh mais! voilà un défaut que je ne vous connaissais pas! Seriez-vous jaloux, par hasard?

POLIGNI.

Moi!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! ne vous en défendez pas; j'aime tous vos

défauts pour que vous aimiez les miens. Mais calmez-vous : pendant ces trois années, je vous le jure, pas la moindre coquetterie, pas une seule déclaration. C'est comme je vous le dis! cela même m'effrayait... pour vous, et je craignais... Dans ce moment seulement vos yeux me rassurent un peu, et puisque vous vous taisez, puisque vous ne m'accusez plus, c'est à moi de le faire, c'est à moi de vous apprendre tous mes torts. Oui, monsieur, lorsque tout devait nous séparer, le temps, la distance, et plus encore, le devoir... eh bien! je ne vous ai pas quitté d'un moment : partout mes souvenirs vous suivaient. Ces lettres mêmes que vous réclamiez, je ne suis pas bien sûre de ne pas les avoir écrites... (Vivement.) mais vous ne les verrez jamais! Et quand il était question de ma patrie, quand mon mari lui-même me parlait de la France, c'était à vous que je pensais. N'était-ce pas bien mal? n'était-ce pas horrible? Voilà, monsieur, voilà des torts véritables, et ceux-là cependant vous ne me les reprochez pas!

POLIGNI.

Ah! je n'en ai plus la force, je n'en ai plus le courage! C'est à moi maintenant à me justifier à vos yeux. Oui, je vous aime, et plus que jamais.

MADAME DE BRIENNE.

A la bonne heure au moins! Pas un mot de plus... celui-là suffit; tout est pardonné...

POLIGNI.

Ah! tant de vertus, tant d'amour, méritaient un meilleur sort, et si vous saviez celui que je veux vous offrir! Il est si peu digne de vous! Voilà la cause de mes tourments, voilà ce qui me rend le plus malheureux des hommes.

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Il serait possible! Un autre défaut encore: vous avez de l'ambition.

POLIGNI.

Oui, j'avais celle de vous rendre heureuse; il est si doux d'enrichir ce qu'on aime! Mais vous voir éclipsée par des femmes orgueilleuses, qui sont si loin de vous, et qui ne vous valent pas! c'est là ce qui me froisse et m'humilie. Mon bonheur eût été de prévenir tous vos vœux, de voler au-devant de vos moindres désirs; au lieu de cela, lorsque je verrai vos yeux attachés sur quelques brillantes parures, je serai donc obligé de vous dire : Ne les regardez pas; je ne puis vous les donner.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien! mon ami, je ne les regarderai pas; je ne regarderai que vous. Ces parures dont vous me parlez, certainement je les aimerais assez, c'est si naturel! quelle est la femme qui n'y tient pas un peu? Moi, j'y tiendrais pour vous plaire, et si je vous plais sans cela, qu'aurais-je à regretter? Quand nous verrons passer des femmes élégantes dans un riche équipage, je serai modestement à pied, il est vrai, mais je serai près de vous, je m'appuierai sur votre bras; et si elles pouvaient lire dans mon cœur, ce seraient elles peut-être qui me porteraient envie.

POLIGNI.

Chère Amélie!

MADAME DE BRIENNE.

Quand on s'aime, les privations coûtent si peu! elles deviennent des plaisirs; et si vous n'avez pas d'autres tourments, j'espère vous prouver que votre chagrin n'a pas le sens commun. Monsieur de Brienne m'a bien laissé par testament tout ce qu'il pouvait posséder; mais la succession réglée, il ne reste rien que ma dot; trois ou quatre mille livres de rentes en fonds de terre, voilà ma fortune. Et la vôtre?

POLIGNI.

Hélas! à peu près sept ou huit mille francs sur l'État.

MADAME DE BRIENNE.

Vraiment! nous aurons douze mille francs de rentes! mais nous sommes millionnaires ou peu s'en faut.

POLIGNI.

Vous trouvez; c'est bien peu cependant.

MADAME DE BRIENNE.

Et que vous faut-il de plus? que nous manquera-t-il? A Paris, nous serions peut-être un peu ignorés; et vous avez de l'ambition, vous tenez à paraître; mais en province nous serons riches, nous serons considérés, nous serons même les premiers de l'endroit : cela dépendra de celui que nous choisirons.

POLIGNI.

Quoi! vous voudriez...

MADAME DE BRIENNE.

Oui, Monsieur; quoi qu'en ait dit un auteur fort spirituel, il existe encore dans les petites villes des sociétés très-aimables, des gens instruits, des gens de mérite; il y a de l'esprit en province; maintenant il y en a partout, et là comme ailleurs on trouve le bonheur quand on le porte avec soi. Il nous y suivra; car l'unique soin de ma vie sera d'embellir la vôtre, d'éloigner de vous les chagrins. J'ai été bonne avec un vieux mari que je n'aimais pas, jugez donc avec vous! combien votre bonheur me sera facile! je n'y aurai pas de mérite. Ainsi, Monsieur, un intérieur agréable, de bons amis, une bonne femme qui vous aime, voilà ce qu'on n'a pas souvent avec cent mille francs de rentes, et voilà ce que vous aurez! Êtes-vous pauvre maintenant?

POLIGNI.

Non, je suis le plus riche et le plus heureux des hommes. Vous l'emportez, vous triomphez de toutes mes résolutions; avec vous, la pauvreté, le malheur ne peuvent exister!

MADAME DE BRIENNE.

C'est ce que je me dis toujours quand je pense à vous : et puis enfin, nous ne devons rien, et quand on ne doit rien...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS; il entre du fond.

DUBOIS, remettant une lettre à Poligni.

De la part de monsieur Dorbeval.

POLIGNI.

Qu'est-ce donc? (A madame de Brienne.) Vous permettez? (Lisant.) « J'espère que ma lettre te » trouvera encore chez moi. Victoire! mon ami, » la charge est achetée en ton nom, et presque » pour rien! » O ciel!... (Continuant.) « Nous avons » terminé et signé à six cent mille francs. » Six cent mille francs!...

MADAME DE BRIENNE.

Qu'avez-vous?

POLIGNI.

Rien, je vous jure!

MADAME DE BRIENNE.

Que vous apprend cette lettre?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi qu'elle concerne, mais un ami qui est dans la peine, dans l'embarras... et je voulais...

MADAME DE BRIENNE.

Il faut y courir!

POLIGNI.

Mais vous quitter aussi vite!...

MADAME DE BRIENNE.

Tantôt nous nous reverrons; car, ainsi que vous, je dîne ici, et je vais tâcher de vous paraître jolie. Oui, Monsieur, je renonce à être coquette avec tout le monde, mais non pas avec vous!

(Elle sort par la première porte à gauche.)

SCÈNE IX.

POLIGNI, seul.

Six cent mille francs! une dette aussi énorme, que ne payerait pas le travail de ma vie entière! et ne pouvoir m'acquitter qu'en renonçant à Amélie! Jamais! à quelque prix que ce soit, je veux rompre ce marché; allons trouver Dorbeval.

SCÈNE X.

POLIGNI, OLIVIER, venant du fond.

OLIVIER, s'arrêtant.

Où vas-tu donc? laisse-moi te faire mon compliment.

POLIGNI.

A moi?

OLIVIER.

Oui; je quitte à l'instant Dorbeval.

POLIGNI.

Où est-il? où l'as-tu laissé?

OLIVIER.

Dans son cabriolet. Il est maintenant bien loin, et ne reviendra pas avant deux ou trois heures.

POLIGNI.

O ciel! attendre jusque-là!

OLIVIER.

Peut-être davantage. Il court chez tous les banquiers de Paris pour une opération de trois pour cent où je n'ai rien compris, et dans laquelle il veut te mettre pour commencer ta fortune; car il m'a tout raconté; je sais ta nouvelle dignité, et je suis tout fier de pouvoir tutoyer un agent de change. Mais c'est un autre sujet qui m'amène, un motif bien plus important.

POLIGNI.

Qu'est-ce donc? comme tu es ému!

OLIVIER.

Est-il vrai, comme me l'a assuré M. Dorbeval, que madame de Brienne soit de retour à Paris, et qu'elle soit ici, dans cet hôtel?

POLIGNI.

Oui, sans doute.

OLIVIER.

J'osais à peine y croire. Elle est libre?

POLIGNI.

Certainement.

OLIVIER.

Ah! mon ami, je suis le plus heureux des hommes!

POLIGNI.

O ciel! tu l'aimerais!

OLIVIER.

Depuis cinq ans je ne fais pas autre chose.

POLIGNI.

Et tu ne m'en avais rien dit.

OLIVIER.

Ni à elle non plus; j'aurais voulu me le cacher à moi-même... La femme de mon bienfaiteur, de celui à qui je devais tout!... Mais aujourd'hui elle est libre, je peux parler; malheureusement je n'ose pas, je n'oserai jamais si tu ne m'aides un peu.

POLIGNI.

Moi?

OLIVIER.

Oui ; j'avais compté sur toi. Je sais que vous avez été élevés ensemble, que tu as son estime, sa confiance; et si tu veux parler pour moi... Mon ami, je t'en prie, rends-moi ce service.

POLIGNI, à part.

Il ne me manquait plus que ce malheur-là !... Et Dorbeval qui ne revient pas, qui me fait mourir... Mais pourquoi l'attendre?... Si j'allais moi-même chez ce Lajaunais?... Oui, c'est avec lui que j'ai traité, c'est avec lui que je peux rompre.

OLIVIER.

Eh bien ! tu te consultes, tu ne me réponds pas.

POLIGNI.

Eh morbleu ! pourquoi ne parles-tu pas toi-même? qui t'en empêche? ce n'est pas moi... Mais, pardon, tu as tes affaires, j'ai les miennes, et je n'ai pas de temps à perdre. Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

OLIVIER, seul.

Comment ! depuis qu'il a fait fortune, il n'a pas le temps d'être mon ami ! Voyez un peu comme les dignités changent les hommes ! Allons, allons, quoi qu'il m'en coûte, je ferai désormais mes affaires moi-même.

(Il sort par la seconde porte à gauche du spectateur, appartement de Dorbeval.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE BRIENNE, sortant de l'appartement à gauche, puis OLIVIER, entrant par la porte du fond.

MADAME DE BRIENNE, tenant à la main une carte de visite.

Serait-il déjà parti? Comment, Olivier, c'est vous qui me faites une visite de cérémonie, une visite par carte?

OLIVIER.

Pardon, Madame, je savais bien que vous y étiez, car je sors de chez madame Dorbeval, qui a eu la bonté de m'engager à dîner. Mais de crainte de vous déranger, j'aimais mieux attendre à ce soir.

MADAME DE BRIENNE.

Un ami est-il jamais importun ?

OLIVIER.

Non, sans doute. Mais vous donner à peine le temps d'arriver, se présenter ainsi à l'improviste...

MADAME DE BRIENNE.

Nullement, je vous attendais. (Souriant, et d'un air de reproche.) Je trouve même que vous venez bien tard.

OLIVIER.

A ce mot seul je vous reconnais, vous êtes toujours la même. Non, non, je me trompe, vous êtes bien mieux encore, et je sens renaître ma confiance ; car vous ne vous douteriez pas qu'en venant ici le cœur me battait, et qu'arrivé à votre porte, je désirais presque que vous fussiez sortie.

MADAME DE BRIENNE, vivement.

Et pourquoi ?

OLIVIER.

La crainte que vous ne fussiez changée pour nous... trois années d'absence, c'est terrible ! et puis (Hésitant.) ma visite n'était pas tout à fait désintéressée, j'avais quelque chose à vous demander.

MADAME DE BRIENNE.

Je pourrais vous être utile ! ah ! combien je vous remercie ! je ne croyais pas qu'un pareil plaisir me fût réservé ; car j'ai entendu parler de vos succès.

OLIVIER.

Il serait vrai !...

MADAME DE BRIENNE.

En arrivant ici, votre nom est le premier qui ait frappé mon oreille ; et jugez de mon bonheur, moi, une étrangère ! j'étais toute fière de connaître un homme célèbre, je me suis hâtée de le dire, car votre gloire appartient à vos amis, et il est naturel qu'ils s'en vantent.

OLIVIER.

Ah ! s'il est vrai que j'aie quelques talents, si quelques succès ont couronné mes efforts, vous savez à qui je les dois. Orphelin et sans ressources, je serais mort de misère et de faim, ou, traînant une pénible existence, je serais maintenant un artisan, un soldat ignoré, si monsieur de Brienne n'avait daigné me recueillir et me protéger. Ah ! que n'a-t-il pu jouir de ses bienfaits ! que n'a-t-il été témoin de mes premiers triomphes ! Vous veniez de quitter notre patrie, et je me rappelle encore ce jour solennel, cet asile des arts, où siégeaient tous les talents dont s'honore la France, où la récompense du mérite est décernée par le mérite lui-même. Hélas ! dans cette nombreuse et brillante assemblée, je cherchais monsieur de Brienne, je vous cherchais, Madame, et quand mon nom fut proclamé, quand ce prix de peinture, ce premier prix me fut accordé, nul regard ne cherchait les miens pour me féliciter ; nulle sœur, nulle amie n'était là pour partager mon triomphe ou comprendre mon bonheur. Comme étranger, comme abandonné au milieu de la foule, je ren-

trai chez moi la mort dans l'âme, et triste de ma joie solitaire, je cachai en pleurant cette couronne que je venais d'obtenir, et que je réservais à mon bienfaiteur. Ah! je ne croyais pas alors devoir la déposer sur sa tombe. Mais pardon de renouveler vos douleurs, de vous rappeler de pareils souvenirs!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! ne le craignez pas; mon cœur se les retrace souvent. Mais en me parlant de monsieur de Brienne et des services qu'il vous rendit, je vous reprocherai d'oublier celui que vous attendiez de moi.

OLIVIER.

Oui! Madame, oui, vous avez raison; mais c'est qu'au moment de vous en parler, cela devient plus difficile que jamais, et j'aimerais mieux remettre cette conversation à un autre instant.

MADAME DE BRIENNE.

Comme vous voudrez, si rien ne presse.

OLIVIER.

Au contraire, madame, c'est très-pressé; car le sujet dont je voulais vous entretenir, à coup sûr, bien d'autres vous en parleront; et d'être le premier en date, c'est toujours un titre..... pour moi, surtout, qui n'en ai pas d'autre.

MADAME DE BRIENNE.

Mon ami, je ne vous comprends pas.

OLIVIER.

Je le crois bien, car je ne suis pas bien sûr de me comprendre moi-même. Aussi, promettez-moi de l'indulgence.

MADAME DE BRIENNE.

Eh! mon Dieu! vous tremblez!

OLIVIER.

C'est vrai; et si je m'en souviens bien, tel fut le premier effet que produisit sur moi votre présence. Vous rappelez-vous ce jour où, quelque temps après son mariage, monsieur de Brienne nous présenta à sa jeune compagne. Jusque-là, étranger au monde et à ses usages, j'avais fui la société des femmes; mon caractère âpre et sauvage ne pouvait s'accommoder de ces soins empressés et futiles que je croyais indispensables pour leur plaire, et d'avance votre aspect m'effrayait. Quel fut mon étonnement de trouver en vous la simplicité unie à la franchise, ce charme inconnu qui inspire et promet l'amitié! Aussi, quand vous réclamiez pour vous celle que je portais à monsieur de Brienne, vous la possédiez déjà ainsi que lui. Ah! bien mieux encore! Ses vertus commandaient ma confiance; votre vue seule attirait la mienne. Mes idées, mes projets, je les lui disais parfois : à vous, jamais; vous les saviez avant moi, vous les aviez devinés. Je pouvais causer avec lui, je pensais avec vous. Et si vous vous rappelez quelles sombres idées flétrissaient alors mon âme! honteux de ma misère et de ma naissance, je croyais que le monde devait à jamais me repousser de son sein; c'est vous qui m'avez rendu le courage et la fierté; c'est vous qui m'avez dit : « Tous les chemins aujourd'hui » sont ouverts aux talents; l'estime publique qui » les honore, qui les ennoblit, regarde où ils sont » arrivés, et ne s'informe pas d'où ils sont partis. » Vous m'avez montré alors l'honneur, la fortune, la gloire qui m'attendaient. Ah! si vous saviez en vous écoutant quelle noble ardeur embrasait mon âme, quel feu divin circulait dans tout mon être! Impatient de l'avenir, ces succès, ces honneurs, ces palmes que vous promettiez, je les rêvais d'avance, non pour un monde qui m'était indifférent, mais pour les apporter à vos pieds, pour les offrir à celle que j'adorais!

MADAME DE BRIENNE.

O ciel!

OLIVIER.

Oui, voilà mon secret, voilà ma vie.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier!...

OLIVIER.

Ah! ne me répondez pas encore, ne me condamnez pas au silence, laissez-moi un instant de bonheur; laissez-moi vous parler d'un amour que votre vue seule a fait naître. Depuis ce jour fatal, dévorant mes chagrins, vous savez si la femme de mon bienfaiteur me fut sacrée! Commandant à ma bouche, à mes regards, l'instant où vous auriez soupçonné mon amour aurait été le dernier de ma vie; mais quels tourments, quel supplice continuel! quelle contrainte affreuse! A votre départ au moins je fus libre... d'être malheureux! Je pouvais sans crainte m'occuper de vous; vous étiez sans cesse présente à mes yeux, et dans ce jour encore, je vous dois le plus doux des triomphes. A mon dernier ouvrage, je rêvais une beauté noble et touchante, une grâce enchanteresse, idéale; je croyais créer, je copiais! Vos traits venaient d'eux-mêmes se placer sous mes pinceaux, et tout à l'heure au salon, j'ai vu la foule arrêtée devant mon tableau. Quelle tête admirable! disaient-ils, que c'est beau! que c'est sublime!... Et moi, je disais : Ah! que c'est ressemblant!... De riches étrangers m'entouraient, m'en offraient des trésors : leur vendre mon tableau, mon bien, mon bonheur! Dussent-ils le couvrir d'or, jamais! Mais du moins mes rêves sont réalisés; ce peu de gloire et d'honneur que je désirais, je l'ai obtenu, et je viens vous l'offrir. (*Avec passion.*) Mon guide, mon appui, mon ange tutélaire, seul arbitre de ma vie, prononcez maintenant!

MADAME DE BRIENNE.

Olivier! ce n'est pas avec un cœur tel que le vôtre que je puis feindre plus longtemps. Je vous dois ma confiance, toute mon amitié, et je vous crois même assez généreux pour me pardonner le chagrin que je vais vous faire.

OLIVIER.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Ah! j'en souffre autant que vous, car je vous plains, mon ami, je vous aime autant qu'une amie peut aimer; ce n'est pas ma faute si je ne puis vous donner davantage!

OLIVIER.

Que dites-vous?

MADAME DE BRIENNE.

Que ce cœur qui vous estime et vous admire... d'aujourd'hui, je vous le jure, serait à vous si déjà il n'appartenait à un autre.

OLIVIER.

Que viens-je d'entendre? un rival? et quel est-il? quel est son nom? qu'a-t-il fait pour mériter un si grand bonheur?

MADAME DE BRIENNE.

Au nom du ciel! calmez-vous.

OLIVIER.

Qu'il en soit plus digne que moi, je le veux! mais ce bien qu'il m'enlève, il ne l'achètera du moins qu'au prix de son sang ou du mien?

MADAME DE BRIENNE.

Qu'allez-vous faire? c'est le compagnon, l'ami de votre enfance... C'est Poligni.

OLIVIER.

Grand Dieu! mon malheur me vient donc de tous ceux que j'aime! Vous m'avez porté le coup de la mort, mais vous n'entendrez de moi ni plaintes, ni reproches. Adieu, madame.

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, vous me quittez?

OLIVIER revient, s'approche d'elle, et après un moment de silence, lui dit douloureusement :

Vous l'aimez donc?

MADAME DE BRIENNE.

Hélas oui!

OLIVIER.

Et beaucoup?

MADAME DE BRIENNE.

Plus que je ne peux dire; mais je l'aimais avant de vous connaître. Comme vous nous fûmes bien à plaindre, comme vous nous avons souffert. Vous saurez tout; je ne veux plus avoir de secret pour vous. Mais, mon ami, mon meilleur ami, dites que vous ne m'en voulez pas, ou je serai bien malheureuse!

OLIVIER.

Vous, malheureuse! jamais! Moi, c'est différent : c'est mon sort; grâce à vous, je suis habitué à souffrir. J'y suis fait; cela ne me coûtera rien.

MADAME DE BRIENNE.

Ne vous verrai-je donc plus?

OLIVIER.

Qu'avez-vous besoin de moi? vous êtes heureuse. Mais si jamais les chagrins pouvaient vous atteindre, alors je reviendrai. Jusque-là adieu!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

MADAME DE BRIENNE, seule.

Ah! que je le plains! car celui-ci aimait réellement.

SCÈNE III.

MADAME DE BRIENNE, MADAME DORBEVAL, arrivant vivement du grand salon.

MADAME DE BRIENNE.

Eh mais! c'est Élise!

MADAME DORBEVAL, fort agitée.

Ah! te voilà! je te cherchais... Viens à mon aide, viens à mon secours!

MADAME DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc?

MADAME DORBEVAL.

J'ai besoin de ton appui, de tes conseils, ou c'est fait de moi. Tout à l'heure Cécile, ma femme de chambre, vient de me donner cette lettre.

MADAME DE BRIENNE.

Et de qui?

MADAME DORBEVAL.

Ne le devines-tu pas, au trouble où je suis?

MADAME DE BRIENNE.

De monsieur de Nangis?

MADAME DORBEVAL.

Oui, il est au désespoir, il veut mourir.

MADAME DE BRIENNE.

Calme-toi. Il me semble qu'il te doit être indifférent?

MADAME DORBEVAL.

Et s'il ne l'était pas?

MADAME DE BRIENNE.

Que dis-tu, malheureuse?

MADAME DORBEVAL.

Ah! ne me trahis pas! (A voix basse et regardant autour d'elle.) Eh bien! oui; j'ai voulu le fuir, je l'ai banni de ma présence; je peux tout supporter, hormis sa douleur et son désespoir. Tiens, lis toi-même.

MADAME DE BRIENNE, prenant la lettre et lisant.

« La plus aimée, la plus adorée des femmes. »

(S'interrompant.) Ah ! je n'ai pas besoin d'achever ; je comprends les tourments, car je les ai éprouvés.

MADAME DORBEVAL.

Ah ! que tu devais souffrir !

MADAME DE BRIENNE, lui prenant la main, et la regardant un instant en silence.

Oui, tu es bien malheureuse, je le vois ; mais tu le serais bien plus encore, si tu étais coupable. Le malheur réel, c'est l'oubli de ses devoirs... Me préserve le ciel de m'ériger ici en moraliste, moi, ton amie, moi, qui suis femme et faible comme toi ; d'autres s'armeront des maximes les plus sévères ; je te parle, moi, de ton intérêt, de ton repos, de ton bonheur.

MADAME DORBEVAL.

Mais ce sacrifice que tu me demandes, ce n'est pas moi seule qui dois en souffrir. Lis seulement les dernières lignes, elles te concernent.

MADAME DE BRIENNE.

Oui, ici, au bas de la quatrième page. (Lisant.) « J'apprends l'arrivée de madame de Brienne, de » cette amie qui vous est si chère ; je sais dans ce » moment les moyens de lui être utile ; mais pour » cela il faut que je vous parle à vous seule. Il y » va de son sort, de sa fortune. »

MADAME DORBEVAL.

Eh bien ?

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Si j'avais pu hésiter, voilà qui me déciderait sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL.

Que dis-tu ?

MADAME DE BRIENNE.

Écoute-moi, Élise ; je connais monsieur de Nangis.

MADAME DORBEVAL.

Toi ?

MADAME DE BRIENNE.

Fort peu, il est vrai. Lors de la dernière ambassade, il vint à Saint-Pétersbourg, et je le rencontrai souvent dans le monde, où il obtenait des succès nombreux ; car on le dit fort aimable, fort séduisant, et surtout n'aimant jamais qu'avec passion.

MADAME DORBEVAL.

Monsieur de Nangis !

MADAME DE BRIENNE.

C'est son système, et le meilleur pour réussir. Cet amant que vous apercevez à peine dans le monde n'a que le temps d'être aimable et de séduire ; il ne se montre jamais que sous son beau côté ; tandis que les maris que nous voyons toute la journée se montrent franchement tels qu'ils sont, distraits, ennuyés, de mauvaise humeur ; ils ne dissimulent rien. Juge alors ce qu'ils gagnent à la comparaison ! mais ces rivaux qu'on leur préfère, ces rivaux si passionnés, n'ont pas plutôt usurpé les droits du mari, qu'ils en prennent les manières ; tant qu'on refuse de les écouter, ils sont furieux, désespérés, (Montrant la lettre qu'elle tient.) ils écrivent quatre pages, ils sont prêts à mourir ! Ils meurent, ma chère ! Plus tard, calmes, tranquilles, ils ne savent plus écrire, et se portent à merveille. Tous les hommes en sont là, et monsieur de Nangis sera comme eux.

MADAME DORBEVAL.

Tu pourrais supposer...

MADAME DE BRIENNE.

Je veux croire qu'il est de bonne foi ; mais en t'aimant, il ne songe qu'à lui et aux intérêts de son amour ; peu lui importe ton intérêt ou ta réputation ! Cette lettre qu'il t'envoie ainsi ne pouvait-elle pas t'exposer ?

MADAME DORBEVAL.

Non : point d'adresse ni de signature.

MADAME DE BRIENNE.

Mais Cécile, à qui il s'est confié, possède son secret, peut-être le tien ; un pas de plus, et tu es compromise aux yeux du monde, tu exposes un bien qui ne t'appartient pas : tu as des enfants, une fille, et ta réputation est la dot de ta fille.

MADAME DORBEVAL.

Grand Dieu ! (Froidement et revenant à elle.) Que me demandes-tu ? que veux-tu que je fasse ?

MADAME DE BRIENNE.

Que tu n'accordes point ce rendez-vous ; que tu renonces à monsieur de Nangis. Voilà ce qu'il faut lui écrire.

MADAME DORBEVAL.

O ciel ! une pareille réponse !

(Dans ce moment entre Dorbeval par la porte du fond.)

MADAME DE BRIENNE.

Ici même et à l'instant. Tiens, voici sa lettre.

MADAME DORBEVAL.

Tu le veux ; mais comment faire ? mais que lui dire ? Ah ! que j'aurais besoin de conseils !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DORBEVAL.

DORBEVAL, entrant vivement.

Un conseil, madame, me voilà ! je suis à vos ordres !

MADAME DORBEVAL.

Dieu ! mon mari !

DORBEVAL.

Eh mais ! qu'avez-vous donc toutes deux ? et d'où vient cet effroi ? cette lettre en serait-elle cause ?

(Il prend la lettre que sa femme tient encore à la main.)

MADAME DORBEVAL, doucement.

Monsieur... de grâce !

DORBEVAL.

Non pas ! c'est dans les affaires importantes que vous devez me consulter.

MADAME DORBEVAL, à part.

Oh ! mon Dieu ! elle avait raison : le châtiment ne s'est pas fait attendre !

DORBEVAL, qui a déployé la lettre.

Voyons un peu... (Lisant.) « La plus aimée, la plus adorée des femmes... »

MADAME DORBEVAL.

Monsieur, n'achevez pas !

DORBEVAL.

Et pourquoi donc, madame ? (Lisant.) « Depuis » trop longtemps je suis séparé de vous ! je ne » puis vivre ainsi... »

MADAME DE BRIENNE, s'élançant vers lui.

Arrêtez, et n'allez pas plus loin, monsieur : ce billet est pour moi.

MADAME DORBEVAL.

O ciel !

MADAME DE BRIENNE.

Vous avez mon secret, (montrant madame Dorbeval) un secret que l'amitié seule devait connaître, mais je vous crois trop galant homme...

DORBEVAL, repliant la lettre et la lui rendant.

Pardon, pardon, madame.

MADAME DE BRIENNE, hésitant.

Cette lettre est de quelqu'un qui m'est fort indifférent, et à qui, certainement, je n'accorde aucune préférence.

DORBEVAL.

Je n'en doute pas.

MADAME DE BRIENNE.

Je ne pouvais l'empêcher de m'écrire ; mais je puis au moins me dispenser de lui répondre ; et quand vous êtes entré, je priais votre femme, qui est mon amie, qui possède tous mes secrets, je la priais de vouloir bien se charger de ce soin. (Passant près de madame Dorbeval.) Oui, chère Élise, je t'en supplie : rends-moi ce service, ôte-lui tout espoir ; tu vois déjà les craintes, les inquiétudes que je prévoyais. On peut se trouver compromise...

DORBEVAL, d'un ton de reproche.

Ah ! madame !

MADAME DE BRIENNE.

Pas aujourd'hui, mais une autre fois, peut-être, je pourrais ne pas si bien rencontrer ou n'être pas aussi heureuse. (A madame Dorbeval.) Qu'il n'en soit plus question ! Je compte sur toi. (Lui serrant la main.) Je te recommande le repos et le bonheur d'une amie.

(Elle salue Dorbeval et sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

DORBEVAL, MADAME DORBEVAL.

DORBEVAL, riant.

L'aventure est impayable, je n'en reviens pas ; ni toi non plus, car tu en es encore toute surprise. Mais, maintenant que nous sommes seuls, dis-moi donc la fin de la lettre.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Y pensez-vous ?

DORBEVAL.

Puisque je suis du secret, il n'y a pas de danger ; c'est pour voir seulement si j'ai rencontré juste ; rien qu'à l'écriture j'ai cru deviner...

MADAME DORBEVAL, avec trouble.

Quoi donc ?

DORBEVAL.

Ce n'était pas bien difficile : un instant auparavant je venais de recevoir un petit mot de monsieur de Nangis...

MADAME DORBEVAL.

O ciel !

DORBEVAL.

Qui, désolé de ne pas dîner avec nous, m'annonçait qu'il viendrait passer la soirée. Et moi qui lui savais gré de son empressement ! moi qui croyais qu'il venait pour moi ! Comme quelquefois nous sommes dupes ! Et cette madame de Brienne, une femme aussi exemplaire, aussi prude !

MADAME DORBEVAL.

Monsieur, je la défendrai ; apprenez que c'est la vertu même.

DORBEVAL.

Je le veux bien ; mais une vertu qui reçoit de pareilles lettres est une vertu qui déjà prête beaucoup aux commentaires ; car enfin, chère amie, je l'ai lue : « la plus aimée, la plus adorée des femmes !... » et ce qu'il y a surtout d'admirable, c'est ta vertueuse amie, qui à peine arrivée d'aujourd'hui... Où diable se sont-ils vus ?... Eh parbleu ! m'y voilà : il a suivi le maréchal dans son ambassade en Russie, il y est resté six mois ; c'est là qu'ils se seront rencontrés. Deux Français, deux compatriotes ?

A tous les cœurs bien nés....

MADAME DORBEVAL.

Quoi ! monsieur, vous pourriez supposer ?

DORBEVAL.

Moi, je ne suppose rien ; je l'ai lu. D'ailleurs, si je me trompe, dis-lui de nous montrer cette lettre.

MADAME DORBEVAL.

Non, monsieur ; mais pour vous prouver l'injustice de vos soupçons, je vais, comme elle m'en a priée, répondre en son nom et le bannir à jamais.

DORBEVAL.

A la bonne heure. Veux-tu que nous composions cette lettre ensemble?

MADAME DORBEVAL, avec émotion.

Ensemble... volontiers. (Elle se met à la table et écrit.)

DORBEVAL, par-dessus l'épaule de sa femme.

« L'honneur vous fait un devoir d'oublier celle » que vous aimez... » Je mettrais là un point d'admiration. « Si son repos, si son bonheur vous » sont chers, elle vous supplie de ne plus paraître » à ses yeux, ni ce soir ni jamais. » Voilà ce que je craignais, une lettre qui n'a pas le sens commun, et qui va le désespérer.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Vous croyez... (Froidement.) Cependant je n'y changerai rien, et je vais envoyer.

DORBEVAL, la lui prenant des mains.

Y pensez-vous? Je vous en épargnerai la peine. (Appelant.) Dubois, cette lettre à l'instant chez monsieur de Nangis, dont l'hôtel est voisin du nôtre.

DUBOIS.

Oui, monsieur. Mais monsieur de Poligni est là qui vous demande. Il est déjà venu s'informer deux fois si monsieur était de retour.

DORBEVAL.

C'est juste : qu'il entre. (A sa femme.) Eh bien! vous nous quittez?

MADAME DORBEVAL.

Oui, oui; nous avons à sortir ce matin avec madame de Brienne.

DORBEVAL.

C'est différent.

MADAME DORBEVAL, suivant des yeux la lettre que tient Dubois.

Allons, j'ai fait mon devoir.

(Elle sort par la porte à droite, et en même temps Poligni entre par le fond, précédé par Dubois qui l'introduit et se retire.)

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNI, entrant du fond.

DORBEVAL.

Eh bien! mon cher ami, eh bien! monsieur l'agent de change, que devenez-vous donc? Je ne t'ai pas vu depuis ta nouvelle dignité.

POLIGNI, avec agitation.

Ne pouvant te rejoindre, j'ai couru chez Lajaunais.

DORBEVAL.

Et pourquoi faire?

POLIGNI, de même.

Pour lui rendre sa parole, pour rompre notre marché. Il refuse, ou il veut des dédommagements énormes; il parle de cent mille francs.

DORBEVAL.

Ah çà! je t'écoute et ne puis te comprendre : rompre le marché le plus avantageux! et au moment où je viens déjà de t'employer dans une affaire superbe! A qui en as-tu? pour quelle raison?

POLIGNI.

Ah! mon ami, je l'ai vue, et un seul mot d'elle a changé toutes mes résolutions. Je renonce à la fortune et à ses vaines promesses; madame de Brienne est tout pour moi.

DORBEVAL.

Il serait possible! Et tu es bien sûr au moins que celle à qui tu t'immoles ainsi mérite un pareil sacrifice?

POLIGNI.

Elle n'a jamais aimé que moi; et pendant ces trois années d'absence, nul autre souvenir, nul autre hommage...

DORBEVAL.

Tu en es bien sûr?

POLIGNI.

Elle me l'a dit.

DORBEVAL.

Et si je te disais, moi... Mais au fait cela ne me regarde pas : fais comme tu le voudras.

POLIGNI, avec inquiétude.

Quoi? qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela signifie?

DORBEVAL.

Rien... rien, mon ami; d'ailleurs, je ne puis, c'est un secret qui m'a été confié.

POLIGNI.

En as-tu donc pour moi, pour un ami?

DORBEVAL.

Si tu étais raisonnable, si j'étais sûr de ta discrétion... mais je te connais; tu ne sais jamais prendre les choses modérément, ni d'une manière philosophique.

POLIGNI.

Je me tairai, je te le jure.

DORBEVAL, à demi-voix.

Eh bien! mon ami, madame de Brienne avait une liaison en Russie.

POLIGNI.

Quelle indigne calomnie! qui oserait le soutenir?

DORBEVAL.

Te voilà déjà! ne vas-tu pas te battre avec moi, parce que je veux te rendre service? si tu le prends ainsi, je ne te dirai rien.

POLIGNI, se modérant.

Non, mon ami, je te remercie... Mais, comment sais-tu? où as-tu vu?....

DORBEVAL.

Je le sais par ma femme, qui est son ancienne

amie et sa confidente. Je l'ai vu par une lettre, que j'ai lue de mes propres yeux, ici, tout à l'heure, et qui est encore entre ses mains; est-ce clair? Une lettre adressée à madame de Brienne par monsieur de Nangis.

POLIGNI, furieux.

Monsieur de Nangis!

DORBEVAL.

Oui, mon cher, une inclination commencée en Russie sous le règne du premier mari; et tu veux être le second, tu veux lui succéder!

POLIGNI.

Adieu!

DORBEVAL, le retenant.

Où vas-tu?

POLIGNI.

Chez monsieur de Nangis.

DORBEVAL.

Y penses-tu? la compromettre par un éclat, quand tu lui dois des remerciements et de la reconnaissance! Tu allais te sacrifier pour elle, te ruiner à jamais, et elle t'offre les moyens de rompre; elle te rend ta liberté, ta fortune; je voudrais bien être à ta place : tu es trop heureux d'être trahi.

POLIGNI.

Oui, oui, je suis trop heureux! mais je suis furieux, et elle saura du moins...

DORBEVAL.

Et voilà ce qu'il ne faut pas. Dans la bonne société, un galant homme qu'on trahit ne se plaint jamais; sans cela, ce serait un bruit, on ne s'entendrait pas! D'ailleurs, tu m'as promis... La voici... du silence! et songe à ta parole.

SCÈNE VII.

POLIGNI, DORBEVAL, MADAME DORBEVAL, MADAME DE BRIENNE, arrivant du grand salon; elles sont prêtes à sortir.

POLIGNI, se contraignant, et toujours retenu par Dorbeval, qui lui fait signe de se taire.

Il paraît que ces dames se disposent à sortir?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, je ne connais plus Paris, et je m'apprête à admirer!

POLIGNI.

Il vous paraîtra peut-être moins agréable que Saint-Pétersbourg?

MADAME DE BRIENNE.

J'en doute, (le regardant) car je ne trouverais pas à Saint-Pétersbourg ce que je peux voir ici. Monsieur est-il assez aimable pour nous accompagner?

POLIGNI, à madame de Brienne.

Tout autre cavalier vous plairait peut-être davantage; mais en son absence, je suis trop heureux de pouvoir m'offrir.

DORBEVAL, bas à Poligni.

Prends donc garde!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

De qui voulez-vous parler? je n'y suis pas.

POLIGNI.

Vous m'entendriez mieux, sans doute, si monsieur de Nangis était ici.

MADAME DE BRIENNE, étonnée.

Monsieur de Nangis!

MADAME DORBEVAL, à part.

O ciel!

DORBEVAL, bas.

Tu vas me compromettre.

POLIGNI, de même.

Eh! non, morbleu! ne crains rien... (Haut.) Oui, Madame, des personnes dignes de foi, et qu'il est inutile de vous nommer, m'ont assuré que vous, Madame, qui, depuis trois ans, prétendiez avoir dédaigné tous les vœux, tous les hommages, vous n'aviez pas été insensible à ceux de monsieur de Nangis; que vous lui aviez même permis de vous écrire.

MADAME DORBEVAL, vivement.

Lui! jamais! Qui a pu vous abuser ainsi?

MADAME DE BRIENNE, la retenant.

Y penses-tu?

DORBEVAL.

C'est étonnant comme les femmes se soutiennent entre elles! c'est même effrayant!

POLIGNI.

Je ne prétends point récuser le témoignage de madame; mais il est des gens qui, aujourd'hui même, assurent avoir vu entre vos mains...

DORBEVAL, voulant l'arrêter.

Poligni!

POLIGNI, hors de lui.

Et pourquoi feindre plus longtemps? Eh bien! oui, je sais tout, il m'a tout appris. Il faut que mon sort se décide, et il va dépendre d'un mot. Cette lettre à qui était-elle adressée?

MADAME DORBEVAL, prête à se trahir.

A qui?

MADAME DE BRIENNE, l'arrêtant, et s'adressant à Poligni.

A moi, monsieur.

POLIGNI.

Vous l'avouez enfin!

MADAME DE BRIENNE.

Et quand monsieur de Nangis m'aurait écrit, quand il m'aimerait, est-ce à dire pour cela que je partage ses sentiments, que je suis obligée d'y répondre? Y a-t-il rien qui puisse justifier cet éclat,

ces emportements auxquels j'étais loin de m'attendre, et dont je rougis pour vous ?

POLIGNI.

J'ai tort, j'en conviens ; mais il est un moyen bien simple de détruire mes soupçons, et de me réduire au silence. Ne puis-je voir cette lettre ?

MADAME DORBEVAL, à part.

Grand Dieu !

DORBEVAL.

Oui, sans doute, voilà qui concilie tout ; car puisque malgré moi on m'a mis en jeu dans cette affaire, je ne suis pas fâché d'en être le médiateur. (A madame de Brienne.) Voyons, vous pouvez bien nous confier cet écrit, à moi du moins ?

MADAME DE BRIENNE.

Ni à lui, ni à vous. Il n'existe plus ; je l'ai déchiré.

POLIGNI.

Et vous croyez que je me contenterai d'une pareille excuse ? N'est-ce pas me dire, n'est-ce pas m'avouer clairement ?...

MADAME DE BRIENNE.

Permis à vous de l'interpréter ainsi. Aussi bien mon cœur est froissé de ces débats ; je suis humiliée de ce qui se passe, de ce que j'entends ici ; il semble que vous désiriez, que vous souhaitiez ardemment me trouver coupable ! Je vous le répète, monsieur, je n'ai point vu monsieur de Nangis, je ne le verrai jamais. Après cela, pensez de moi tout ce que vous voudrez, il ne m'importe même plus de me justifier.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANCE.

HERMANCE, accourant du grand salon.

Ma cousine ! ma cousine ! la singulière aventure ! Vous ne devineriez jamais qui je viens de rencontrer dans votre salon ?

MADAME DORBEVAL.

Eh ! dis-nous-le tout de suite.

HERMANCE.

Monsieur de Nangis.

TOUS, avec une expression différente.

Monsieur de Nangis !

HERMANCE, les regardant.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ? Ce n'est pas là l'étonnant, car il vient souvent. Mais voilà qui va bien vous surprendre.

POLIGNI.

Parlez vite.

HERMANCE.

Il se promenait à grands pas, d'un air agité ; et tenant un petit billet qu'il froissait entre ses mains, il répétait : Je saurai ce que cela signifie... je la verrai, il faut que je la voie.

POLIGNI.

Eh ! qui donc ?

HERMANCE.

Je n'en sais rien... car quoi que je fusse en grande toilette, il ne s'était pas même aperçu de mon entrée. Il me regardait, mais sans me voir. J'étais d'une colère ! Aussi, je suis sortie, et l'ai laissé immobile à la même place où il est encore. Est-ce étonnant !

DORBEVAL, regardant sa femme.

Eh non ! c'est tout simple.

MADAME DORBEVAL.

Comment, Monsieur !

DORBEVAL.

Après la lettre que madame vous a priée de lui écrire...

POLIGNI.

Quoi ! Madame !

DORBEVAL.

Je vous disais bien que cette lettre produirait le plus mauvais effet ; vous n'avez pas voulu me croire. En tout cas, ce n'est pas ma faute, et je vais lui expliquer...

MADAME DORBEVAL, l'arrêtant.

Monsieur, vous voulez...

DORBEVAL.

Oui, Madame, lui faire des excuses en votre nom. (Regardant madame de Brienne.) N'en déplaise à certaines personnes, je n'entends pas me brouiller avec un homme que j'estime. (Appelant.) Dubois ! dites à monsieur de Nangis que nous serons charmés de le recevoir.

POLIGNI.

Oui, qu'il entre !

MADAME DORBEVAL, bas, à madame de Brienne.

C'est fait de moi !

MADAME DE BRIENNE, de même.

Du courage !

MADAME DORBEVAL, de même.

La moindre explication me perd !

MADAME DE BRIENNE, de même.

Je saurai l'empêcher. Dubois, arrêtez. (Faisant signe à Dubois, qui est près de la porte, de s'arrêter, et s'adressant à Dorbeval.) C'est à moi que monsieur de Nangis désirait parler, je vais le recevoir.

POLIGNI, à demi-voix, à madame de Brienne.

Vous, Madame ! et vos promesses de tout à l'heure ! Vous ne deviez jamais le voir, disiez-vous, et si vous quittez ces lieux, songez-y bien, tout est fini entre nous.

MADAME DE BRIENNE, avec indignation.

Ah ! Monsieur... (Elle s'arrête, le regarde douloureusement.) Ah ! que je vous plains ! (Elle serre la main de madame Dorbeval, jette un dernier regard sur Poligni.) Adieu !... (Elle sort par la porte à droite.)

(Madame Dorbeval sort par la porte à gauche, emmenant

Hermance, qui pendant la fin de cette scène est restée devant la psyché à arranger les boucles de ses cheveux, et sans prendre part à ce qui se passait.)

POLIGNI.

C'en est fait, tous nos liens sont rompus! (A Dorbeval.) Mon ami, je ferai ce que tu voudras, je ne te quitte plus, je m'abandonne à toi.

DORBEVAL.

Et à la fortune! et tu verras qu'elle n'est pas plus inconstante qu'une autre.

(Ils sortent par la porte du fond.)



ACTE IV.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORBEVAL, HERMANCE, entrant du fond.

HERMANCE.

Oui, ma cousine, c'est comme je vous le dis, c'est votre mari, c'est mon tuteur lui-même qui vient de me l'annoncer : je vais me marier.

MADAME DORBEVAL.

Je t'avoue que je ne m'y attendais pas.

HERMANCE.

Ni moi non plus. Aussi cela produit un singulier effet.

MADAME DORBEVAL.

Tu as donc commencé enfin à réfléchir?

HERMANCE.

J'ai commencé par être enchantée. Jugez donc : moi, qui ai à peine dix-huit ans, c'est charmant; je serai mariée avant Victorine et Louise, mes amies de pension, qui sont presque majeures et qui ont de plus belles dots que moi! Aussi, vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

MADAME DORBEVAL.

Et tu sais quelle est la personne...

HERMANCE.

Oh! oui, je l'ai demandé tout de suite après.

MADAME DORBEVAL.

Tu connais son esprit, son humeur, son caractère?

HERMANCE.

Oui, ma cousine, il est agent de change; il vient d'acheter la charge de monsieur Lajaunais, celui qui donnait de si beaux bals.

MADAME DORBEVAL.

Monsieur Lajaunais?

HERMANCE.

Je sens bien que, d'abord, nous ne pourrons pas faire comme lui; car nous n'aurons que trente ou quarante mille francs par an. C'est exister, mais il faut être bien raisonnable. Je ne donnerai que trois bals dans l'hiver, et nous n'aurons point de loges aux Bouffes la première année. Que voulez-vous? on vit de privations, quitte à s'en dédommager plus tard.

MADAME DORBEVAL.

Et ton futur?

HERMANCE.

Oh! si vous saviez comme cela se rencontre! c'est un bonheur admirable! Moi, je voulais un établissement, ce qu'on appelle un mari, et il se trouve que j'épouse quelqu'un qui me convient très-bien, un homme charmant, très-aimable.

MADAME DORBEVAL.

J'entends : c'est déjà une inclination!

HERMANCE.

Une inclination! oh! non, ce n'est peut-être pas celui-là que j'aurais préféré. Mais il ne faut pas y penser; on ne peut pas tout avoir.

MADAME DORBEVAL.

Tu as raison, et pourvu qu'il te rende heureuse...

HERMANCE.

S'il me rendra heureuse! Mais j'y compte bien. Savez-vous que j'ai cinq cent mille francs de dot, et qu'il n'a rien que sa charge; ce qui est un grand avantage, parce qu'il n'aura rien à me refuser; il sera obligé de faire toutes mes volontés, ou, sans cela, dans le monde on crierait aux mauvais procédés, n'est-il pas vrai? Moi, d'abord, je le dirais partout.

MADAME DORBEVAL.

Voilà déjà un commencement de bon ménage! Et le nom du jeune homme, tu ne me l'as pas encore dit; est-ce que tu ne le saurais pas, par hasard?

HERMANCE.

Si vraiment... c'est que mon tuteur m'avait défendu de vous en parler encore; mais c'est égal.

MADAME DORBEVAL.

Je te remercie de cette marque de confiance.

HERMANCE.

Oh! oui, parce qu'il faut que ce soit vous qui vous chargiez de la corbeille; je vous dirai ce que je veux, pour que vous vous entendiez avec lui.

MADAME DORBEVAL, avec impatience.

Et le futur? et son nom?

HERMANCE.

C'est vrai, je n'y pensais plus; je l'avais oublié; mais vous ne connaissez que cela, un ami de la maison, un ami de votre mari, monsieur Poligni.

MADAME DORBEVAL.

Poligni!... que dis-tu?

HERMANCE.

Qu'avez-vous donc?

MADAME DORBEVAL.

Ce n'est pas possible ! ce n'est pas lui, tu te trompes !

HERMANCE.

Eh bien ! par exemple, est-ce qu'on peut se tromper de mari ?

DUBOIS, annonçant.

Monsieur Poligni.

HERMANCE.

Et tenez, tenez, je suis sûre, ma cousine, qu'il vient vous faire la demande.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, habillé en noir, entrant du fond.

POLIGNI, après avoir salué profondément d'un ton froid et solennel.

Mesdames, l'objet de ma visite va sans doute vous surprendre, et de moi-même je n'aurais peut-être pas eu la hardiesse de me permettre une pareille démarche, si je n'y avais été encouragé et presque autorisé par Dorbeval, mon meilleur et mon plus ancien ami.

HERMANCE, à madame Dorbeval.

Vous l'entendez ! (Elle va pour sortir.)

POLIGNI.

De grâce, Mademoiselle, daignez rester. Vous pouvez, en présence de votre cousine, de votre tutrice, assister à une conversation dont vous êtes l'objet.

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, je ne comprends pas.

POLIGNI, gravement.

Je venais, Mademoiselle, demander votre main.

HERMANCE, jouant la surprise.

O ciel ! que dites-vous ?

MADAME DORBEVAL.

Il est donc vrai ! vous, Monsieur !

POLIGNI, froidement.

Oui, Madame, j'ai l'honneur... d'aimer mademoiselle, et de vous la demander en mariage.

(Un instant de silence.)

HERMANCE, bas à madame Dorbeval.

Mais, ma cousine, répondez donc !

MADAME DORBEVAL, regardant alternativement Poligni et Hermance.

Je vous avoue, Monsieur, que je suis très-surprise, je veux dire très-flattée de votre recherche ; mais elle me semble un peu prompte. D'ailleurs l'âge d'Hermance, qui a à peine dix-huit ans...

HERMANCE, bas.

Et demi... ma cousine.

MADAME DORBEVAL.

Enfin, je pensais qu'on ne pouvait mettre trop de réflexion...

POLIGNI.

Toutes les miennes sont faites, Madame ; il ne nous manque plus que l'aveu de mademoiselle ; et s'il est vrai que ses sentiments...

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma famille que cela regarde, et ma cousine vous dira...

MADAME DORBEVAL, vivement.

De ce côté-là, Monsieur, je vous atteste que ses sentiments sont conformes aux vôtres, et que tout ce que vous éprouvez elle le partage.

POLIGNI, froidement.

Alors rien n'égale mon bonheur, et j'aurai l'honneur de venir prendre jour avec madame, si toutefois cette alliance a aussi l'avantage de lui convenir.

MADAME DORBEVAL, avec ironie.

A moi, Monsieur ! comment ne me plairait-elle pas ? Je connais depuis longtemps les brillantes qualités que l'on estime en vous. On me parlait aujourd'hui encore de votre franchise, de votre loyauté ; une de mes amies, madame de Brienne...

POLIGNI.

Madame de Brienne !

HERMANCE.

Cette dame à qui monsieur de Nangis voulait parler, et qui a eu avec lui cette longue conférence...

POLIGNI, vivement.

Ah ! il est resté longtemps ici ?

HERMANCE.

Plus de trois quarts d'heure, lui qui n'avait pas trouvé un seul mot à m'adresser, et il paraît qu'il n'avait pas tout dit, car vingt-cinq minutes après son départ un domestique à sa livrée a apporté ici une lettre.

POLIGNI.

Une lettre ! en êtes-vous bien sûre ?

HERMANCE.

Qu'est-ce que je dis une lettre ? il y en avait deux : une pour madame de Brienne, et l'autre pour ma cousine. Vous savez, je vous les ai remises tout à l'heure, et vous les avez encore.

POLIGNI, avec ironie.

Il suffit. En remettant à madame de Brienne celle qui lui est adressée, je vous prie, Madame, de vouloir bien lui faire part de mon mariage avec mademoiselle.

MADAME DORBEVAL.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. (Bas à Hermance.) Hermance, laissez-nous un instant.

HERMANCE, de même.

Est-ce que vous allez lui parler de la corbeille ?

MADAME DORBEVAL, de même.

Oui, sans doute.

HERMANCE, de même.

Je voudrais bien rester.

MADAME DORBEVAL, de même.

Du tout, ce n'est pas convenable.

HERMANCE.

C'est cependant moi que cela regarde.

MADAME DORBEVAL.

Laisse-nous, te dis-je, je le veux.

HERMANCE, à part.

Je le veux! toujours je le veux! ah! le vilain mot! qu'il me tarde d'être mariée pour l'employer à mon tour!

(Elle fait à Poligni une grande révérence, et sort par le grand salon.)

SCÈNE III.

MADAME DORBEVAL, POLIGNI.

MADAME DORBEVAL.

Rien ne peut-il donc changer votre résolution? et ce mariage, Monsieur, est-il définitivement arrêté?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi, c'est votre mari qui en a eu l'idée : il a ma parole, j'ai la sienne, sans vous parler ici d'autres engagements que maintenant rien ne peut rompre; car ce soir après le dîner nous signons le contrat. Dorbeval que j'attends doit tout à l'heure m'en apporter les articles.

MADAME DORBEVAL.

O ciel! Mais Monsieur, de bonne foi, est-ce que vous aimez Hermance?

POLIGNI.

Non, Madame; vous savez mieux que personne qu'il n'y avait au monde qu'une seule femme que je pusse aimer, mais ce bonheur que je m'étais promis, il faut y renoncer.

MADAME DORBEVAL.

Et si vous étiez dans l'erreur, si vous vous abusiez?

POLIGNI.

M'abuser! moi! d'après ce que je viens d'entendre, ce serait lui faire injure que de douter de ses propres aveux! et monsieur de Nangis...

MADAME DORBEVAL.

Eh bien! Monsieur, puisque je ne puis la justifier qu'en m'exposant moi-même, j'aurai le courage de faire pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Vous êtes l'ami de mon mari, je le sais; mais avant tout vous êtes un honnête homme, et quelque idée que vous ayez de moi, vous ne m'accuserez pas du moins d'avoir manqué à la reconnaissance, d'avoir sacrifié à mon repos le bonheur d'une amie.

POLIGNI.

Que dites-vous?

MADAME DORBEVAL.

Que vous m'obligez à un aveu bien cruel; que vous me forcez à m'abaisser, à m'humilier à mes propres yeux : eh bien! j'accepte cette honte, cette humiliation; qu'elle soit la première punition de mes torts. Cette lettre de monsieur de Nangis, surprise par mon mari, elle était pour moi; elle m'était adressée.

POLIGNI.

O ciel!

MADAME DORBEVAL.

C'est pour me sauver que madame de Brienne s'est avouée coupable; et si vous en doutez encore, tenez, Monsieur, voici cette lettre dont Hermance vous parlait tout à l'heure.

POLIGNI, refusant de la prendre.

Ah! Madame!

MADAME DORBEVAL.

Non, Monsieur, lisez. Il faut que vous connaissiez celle que vous avez soupçonnée.

POLIGNI, lisant.

« Je vous aime et pourtant je m'éloigne : c'est » madame de Brienne, c'est votre généreuse » amie, qui pour votre bonheur, qui au nom » même de mon amour, exige ce départ... Adieu » donc! j'accepte une mission importante que » j'avais d'abord refusée. »

MADAME DORBEVAL, à part, et laissant échapper un soupir.

Ah!

POLIGNI.

Qu'avez-vous?

MADAME DORBEVAL.

Rien, Monsieur, continuez.

POLIGNI.

« Si jamais je peux oublier mon amour, je de- » manderai à vous et à madame de Brienne de » m'admettre en tiers dans votre noble amitié. En » attendant, donnez-lui cette lettre qui lui prou- » vera que je me suis occupé de ses intérêts, et » qu'avant de réclamer le titre de son ami, j'ai » voulu d'abord en acquérir les droits. ADOLPHE » DE NANGIS. »

Ah! que je suis coupable! comment implorer mon pardon? comment oser me présenter à ses yeux? Madame, je n'ai plus d'espoir qu'en vous; suppliez-la de m'accorder un instant d'entretien : surtout ne lui parlez pas de ces projets que j'abandonne, de ce mariage que je déteste et que je vais rompre.

MADAME DORBEVAL.

Ah! qu'elle l'ignore à jamais! Vous ne savez pas comme moi de quelle fierté, de quelle énergie son âme est capable! L'honneur, le devoir... voilà les seules règles de sa conduite; elle leur

sacrifierait tout, et perdre son estime, ce serait perdre son amour.

POLIGNI.

Ah! ne tardez plus; partez, courez près d'elle! je vous confie mes plus chers intérêts... (A part.) Et moi, à tout prix, je vais rompre avec Dorbeval.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

MADAME DORBEVAL, puis MADAME DE BRIENNE, entrant par la porte à gauche.

MADAME DORBEVAL.

Oui, oui! c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait... (Apercevant madame de Brienne.) Ah! te voilà! viens donc vite. J'ai une grâce à te demander... la grâce d'un coupable.

MADAME DE BRIENNE, d'un air de reproche.

Comment! tu lui as tout dit?

MADAME DORBEVAL.

Oui, tu te laisseras fléchir, tu lui pardonneras!

MADAME DE BRIENNE.

C'est possible! mais dans bien longtemps.

MADAME DORBEVAL.

Non, aujourd'hui même, et sur-le-champ; car tu en as autant d'envie que lui!

MADAME DE BRIENNE, souriant.

Qui te l'a dit?

MADAME DORBEVAL.

C'est que j'en ferais autant, et que je ne pourrais laisser attendre une grâce que je serais décidée à accorder.

MADAME DE BRIENNE.

C'est bien ce que je me disais : c'est plus noble, plus généreux! Il y a cependant un certain plaisir à s'entendre appeler cruelle, inexorable, à se laisser prier, là, à genoux! C'est bien le moins qu'il prenne cette peine-là, et nous verrons. Je ne réponds de rien quand il y sera.

MADAME DORBEVAL.

A la bonne heure!

MADAME DE BRIENNE.

Mais tu es bien sûre au moins qu'il revient de lui-même, qu'il ne me croit plus coupable? C'était si mal à lui de m'avoir soupçonnée. Il est vrai que quand on aime bien... et puis la présomption était si forte! Je lui soutenais moi-même que j'étais infidèle, et malgré cela, j'aurais désiré qu'il me soutînt le contraire, qu'il me le prouvât. En pareil cas, on n'est pas fâché d'avoir tort.

MADAME DORBEVAL.

Eh! mon Dieu! pour une femme en colère, je te trouve bien gaie!

MADAME DE BRIENNE.

C'est vrai, je ne m'en défends pas, et j'ai peine à me taire; le bonheur est diffus, il cause beaucoup, si tu savais!

MADAME DORBEVAL, avec intérêt.

Qu'y a-t-il donc?

MADAME DE BRIENNE.

Un grand secret! c'est-à-dire non : c'est connu de tout le monde; mais un événement inattendu pour moi, un incident de roman, qui vient du ministère! Ces indemnités dont ton mari parlait ce matin, cela me regarde, j'y suis comprise, non pas moi, mais monsieur de Brienne, dont je suis l'unique héritière.

MADAME DORBEVAL.

Il serait possible! lui qui n'avait rien!

MADAME DE BRIENNE.

Comment rien? Il avait un frère aîné et deux oncles qui avaient eu le malheur... non, je veux dire l'avantage de tout perdre à la révolution, et depuis leur décès, tous leurs biens, ou du moins la perte de ces biens appartient à mon mari, qui ne l'avait jamais réclamée, tu devines pourquoi? Mais aujourd'hui que cela rapporte, c'est bien différent! on a eu des malheurs, on les fait valoir. Moi, je n'y aurais jamais songé; mais monsieur de Nangis pense à tout : il me donne avant de partir les renseignements, les instructions nécessaires, il s'est déjà entendu avec le premier commis, et je n'ose te dire à combien ils évaluent ce qui doit me revenir.

MADAME DORBEVAL.

Qu'est-ce donc?

MADAME DE BRIENNE.

Huit ou neuf cent mille francs.

MADAME DORBEVAL.

Une pareille fortune! quel bonheur!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, tu as raison : quel bonheur de la lui offrir!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, qui entre en rêvant.

MADAME DORBEVAL.

Tais-toi, le voilà!

MADAME DE BRIENNE.

Crois-tu que je ne l'aie pas vu?

MADAME DORBEVAL, bas.

Ne lui fais pas acheter trop cher son pardon; il a l'air si repentant, si malheureux!

MADAME DE BRIENNE, voulant courir à lui et s'arrêtant.

Malheureux! tu crois?

MADAME DORBEVAL.

Je vois que ma présence pourrait gêner ta sévérité; je vous laisse.

MADAME DE BRIENNE.

Ah! tu t'en vas? (Lui serrant la main.) Je te remercie.

(Madame Dorbeval sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE BRIENNE, à l'écart; POLIGNI, sortant de la porte à droite.

POLIGNI, à part sans la voir.

Il est trop tard ! je n'ai pu rompre ! tout ce que je possède était engagé, et la fortune d'Hermance peut seule maintenant me sauver du déshonneur et de la ruine. Mais comment avouer à madame de Brienne que je ne la crois plus coupable, et que cependant je renonce à elle... pour un mariage qui est devenu nécessaire... pour un mariage d'argent !... Non, plutôt mourir que de rougir à ses yeux..... Il ne me reste plus qu'un moyen, et j'y suis résolu..... Dieu ! c'est elle !...

MADAME DE BRIENNE, à part, le regardant.

Il hésite, il n'ose m'aborder... Élise a raison, il est trop malheureux ! Allons à son secours. (Timidement.) Poligni !...

POLIGNI, troublé et cherchant à se remettre.

Ah ! c'est vous, Madame !

MADAME DE BRIENNE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui ai à me plaindre de vous, et c'est pour cela que je fais les premiers pas.

(Après un instant de silence allant à lui et lui tendant la main.)

Mon ami, croyez-vous encore que je sois coupable ?

POLIGNI.

Moi ! conserver une pareille idée ! ah ! je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous soupçonner un instant... Je sais tout : madame Dorbeval m'a tout appris.

MADAME DE BRIENNE, avec douleur.

Quoi ! Monsieur, il vous a fallu son témoignage ! ce n'est pas de vous-même ! et cet entretien que vous m'avez demandé ?...

POLIGNI.

Il était nécessaire pour un aveu que depuis ce matin je n'ose vous faire, et qu'il ne m'est plus permis de différer.

MADAME DE BRIENNE.

Qu'est-ce donc ? vous me faites frémir. Achevez...

POLIGNI, à part.

Allons ! pour mon honneur, ayons le courage de la tromper.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien !

POLIGNI.

Eh bien ! ce matin à votre arrivée, mon trouble, mon embarras, ces combats intérieurs, ces tourments que je n'ai pu vous cacher, tout doit vous dire assez qu'en proie aux regrets et aux remords, m'accusant moi-même, je lutte en vain contre un sentiment qu'il n'a été en mon pouvoir ni d'empêcher, ni de vaincre.

MADAME DE BRIENNE.

O ciel ! vous en aimez une autre !

POLIGNI, hésitant.

Oui, Madame.

MADAME DE BRIENNE, prête à se trouver mal.

Ah ! je me meurs !

POLIGNI, courant à elle pour la soutenir.

Amélie !

MADAME DE BRIENNE, revenant à elle.

Qu'avez-vous ? je ne me plains pas, je ne vous en veux pas ; est-ce moi qui vous accuse ?

POLIGNI.

Ah ! c'est moi-même, c'est mon propre cœur qui vous chérit encore plus que je n'ose le dire !

MADAME DE BRIENNE.

Je le crois... (Avec tendresse.) moi je vous aimais tant ! (Froidement.) Mais pendant mon absence, une autre a su vous plaire, cela ne dépendait pas de vous ; vous n'avez pas voulu me tromper, vous avez agi en honnête homme, et je vous en remercie.

POLIGNI, prêt à se trahir.

Ah ! si vous saviez !

MADAME DE BRIENNE.

Plus tard peut-être je pourrai vous entendre ; mais dans ce moment, je ne veux rien savoir..... rien... que son nom ; par pitié, dites-le-moi.

POLIGNI.

C'est une personne..... qu'ici même, je crois, vous avez déjà vue : la pupille de Dorbeval.

MADAME DE BRIENNE.

O ciel ! c'est Hermance ! un pareil choix..... Pardon, j'ai tellement l'habitude de m'occuper de vous, qu'il me semble que votre bonheur m'appartient encore, et je pensais que son caractère...

POLIGNI.

Il se peut, en effet, que son caractère... mais je l'aime.

MADAME DE BRIENNE.

Ah ! vous dites vrai, voilà qui répond à tout ! On ne raisonne pas avec son cœur, et ce matin encore, pour vous, j'ai rendu bien malheureux un honnête homme qui, plus que vous, méritait mon amour. Pauvre Olivier ! le voilà vengé de mon injustice ! mais je ne croyais pas que ce fût à vous de m'en punir.

POLIGNI.

Amélie !

MADAME DE BRIENNE.

Épousez-la, soyez heureux ! et surtout que mes chagrins ne troublent point votre bonheur : je vous les pardonne ; ce que je n'aurais jamais pardonné, c'eût été de me tromper.

POLIGNI.

O ciel !

MADAME DE BRIENNE.

Maintenant, laissez-moi ! Plus tard, je l'espère, je vous reverrai, ainsi qu'Hermance, ainsi que... votre femme. Je sais ce que me prescrivent l'honneur et le devoir; mais j'ai besoin de tout mon courage, et votre présence me l'ôte. Par pitié, par amitié, laissez-moi !

POLIGNI.

O fortune ! que je t'aurai payée cher !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE BRIENNE, seule.

Ah ! je respire..... me voilà seule ! J'espérais pleurer, et je ne le puis ! Accablée, anéantie par ce coup imprévu, je n'ai pas même la force de me plaindre; je ne sens plus rien, sinon que tout est fini pour moi.

SCÈNE VIII.

MADAME DE BRIENNE; OLIVIER, entrant vivement et courant soutenir madame de Brienne qu'il voit chanceler.

OLIVIER.

Qu'avez-vous ?

MADAME DE BRIENNE, poussant un cri.

Olivier !...

OLIVIER.

Je partais, je venais prendre congé de vous; mais vous souffrez, je reste..... Je réclame mes droits, je réclame vos chagrins; parlez : qu'avez-vous ?

MADAME DE BRIENNE, avec désespoir.

Il en aime une autre !

OLIVIER, stupéfait.

Lui ! Poligni !... On vous a trompée... ce n'est pas possible !

MADAME DE BRIENNE, de même.

Il veut l'épouser !...

OLIVIER.

L'épouser ! et qui donc ?

MADAME DE BRIENNE.

La pupille de Dorbeval.

OLIVIER.

Hermance ! qui vous l'a dit ?

MADAME DE BRIENNE.

Lui-même.

OLIVIER.

Rassurez-vous ! ce mariage ne se fera pas.

MADAME DE BRIENNE.

Que dites-vous ? et comment ? et qui pourrait l'empêcher ?

OLIVIER, avec chaleur.

Moi, qui suis votre ami; moi, dont le devoir est de vous consoler, de vous secourir ! moi, qui veux votre bonheur aux dépens mêmes du mien !

MADAME DE BRIENNE.

Olivier !

OLIVIER.

Il ne s'agit pas de moi, mais de vous ! il faut rompre cet hymen, et j'en ai les moyens ! Si vous saviez avec quelle légèreté, quelle coquetterie !... Mais ne restons point dans ces salons, où la foule va se rendre. Venez, vous saurez tout, vous déciderez vous-même, vous parlerez à Poligni; et, après cela, j'ose le croire, il renoncera à ce mariage.

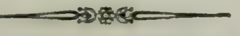
MADAME DE BRIENNE.

O le meilleur des amis ! que vous êtes bon ! que vous êtes généreux !

OLIVIER.

Non, je ne suis pas généreux, mais je vous aime, je ne vis que par vous, je souffre de vos chagrins, et les adoucir, c'est diminuer les miens ! venez, madame, venez !...

(Il rentre avec madame de Brienne dans son appartement.)



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORBEVAL, POLIGNI; ils arrivent du grand salon.

DORBEVAL.

La bonne chose qu'un dîner ! surtout ceux d'à présent ! et quelle sublime, quelle admirable invention que celle du vin de Champagne !

POLIGNI, froidement.

Oui, cela égaye, cela étourdit, cela fait tout oublier.

DORBEVAL.

Mais j'ai des compliments à te faire : tu étais charmant auprès d'Hermance; tendre, galant, empressé. Est-ce que, par hasard, tu en serais amoureux ?

POLIGNI.

Eh ! morbleu ! il le faut bien, j'y suis forcé. Veux-tu que l'on croie que je ne l'épouse que pour sa dot ? Dans la position où je suis, aux yeux du monde, il n'y a qu'une grande passion qui puisse me justifier, et je m'essayais. Aussi j'avais besoin de respirer; si tu savais comme c'est terrible un amour d'obligation !

DORBEVAL.

Eh ! mon Dieu ! tu t'y feras; le mariage en lui-même n'est pas autre chose, et ce n'est pas parce

que ta femme est riche que tu feras plus mauvais ménage. Il y a dans le monde une foule de préjugés bourgeois contre la fortune et même contre la beauté ! Une jeune personne est-elle riche ? ah ! elle aura un mauvais caractère ; est-elle jolie ? elle sera coquette. Eh bien ! moi, je connais des femmes laides qui n'avaient rien, et qui font enrager leurs maris ; qui ne leur apportent dans leur ménage que des chagrins. Si elles avaient apporté une dot, la dot serait là ; c'est une indemnité ; car la fortune ne gâte rien et répare bien des choses. Je t'engage donc à prendre la tienne en patience, à t'y résigner, et à continuer ton système de passion, si cela te convient, si cela t'arrange.

POLIGNI.

Oui, certainement. Il faut que mes amis, il faut que tout le monde me croie heureux ; il y va de mon honneur. Mais ce qui m'inquiète, c'est ce soir, dans ton salon, ce contrat de mariage. Quand devant tout le monde on en lira les articles, quand on connaîtra mon peu de fortune et la dot d'Hermance, qu'est-ce qu'on va dire ? et puis, je crains qu'elle n'y soit.

DORBEVAL.

Qui donc ?

POLIGNI.

Madame de Brienne ! Grâce au ciel, elle a refusé d'assister à ce dîner ; aussi, tu as vu comme j'y étais bien, comme j'étais à mon aise ! Mais elle doit venir ce soir, et sa vue seule.... Devant elle, je ne pourrai jamais signer.

DORBEVAL.

Quel enfantillage ! Mais il faut avoir pitié de ta faiblesse. Cette signature était fixée pour onze heures au salon, eh bien ! je vais trouver le notaire, et sans en prévenir le reste de la compagnie, je l'emmène là (*montrant la première porte à droite*), dans mon cabinet, ainsi que ta future et nos témoins ; nous y lirons, nous y signerons ce contrat qui t'effraye, et d'ici à une demi-heure, tout sera terminé entre nous, et en comité secret. Es-tu content ?

POLIGNI.

A la bonne heure.

DORBEVAL.

Pour les autres signatures, qui ne sont que de luxe, les donnera après qui voudra. Mais afin de procéder par ordre, voici d'abord des papiers qui désormais t'appartiennent ; c'est la dot de ta femme, qu'en bon et fidèle tuteur je remets entre les mains de l'époux de son choix.

POLIGNI.

Eh quoi ! déjà ?

DORBEVAL.

Puisqu'en signant tu vas reconnaître les avoir reçus, il faut que je te les donne, et tu conviendras que c'est un beau moment que celui où l'on touche la dot ! c'est peut-être même le plus...... (*S'interrompant.*) Malheureusement tu n'en jouiras pas longtemps, car là-dessus tu as des dettes à payer. Lajaunais, qui ce soir est des nôtres, compte sur son argent.

POLIGNI.

Oui, mon ami, je sais que de mes mains ce portefeuille va passer dans les siennes.

DORBEVAL.

Pas tout à fait ; prends bien garde : tu ne lui donneras que deux cent mille francs.

POLIGNI.

Et pourquoi ?

DORBEVAL.

Parce que les cent mille écus qu'il me doit, c'est à moi que tu les remettras ; c'est convenu.

POLIGNI, *riant.*

Ah ! c'est à toi ! Mais alors tu pouvais les garder.

DORBEVAL.

Non, mon cher, parce qu'en affaires la règle, l'exactitude... Mais quand j'y pense, ce Lajaunais que malgré lui je force à être honnête et à payer ses dettes !... (*Riant.*) C'est très-gai.

POLIGNI.

Oui, sans doute !

DORBEVAL, *riant.*

Tu n'en ris pas assez.

POLIGNI.

Si vraiment, c'est très-drôle.

(*Ils rient tous les deux.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.

Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ? quels éclats de rire ! on vous entend du salon.

DORBEVAL, *continuant de rire.*

C'est ce Poligni qui est d'une folie, d'une gaieté !...

OLIVIER.

Quoi ! même avant le mariage ?

DORBEVAL.

Et quand veux-tu donc que l'on rie, si ce n'est dans ce moment-là ? on jouit de son reste.

POLIGNI, *cherchant à s'échauffer.*

Oui, vraiment, je suis si heureux aujourd'hui ! de bons amis, une femme charmante, un dîner... un dîner de ministre !... car tu y étais, Olivier ; mais tu n'as pas fait honneur comme nous au champagne qu'il nous a prodigué. Ce cher Dorbeval, cet excellent ami ! je serais bien ingrat si je ne l'aimais pas !

DORBEVAL.

Et moi donc!... Mais un bon dîner ne doit jamais nuire aux affaires, au contraire, et je vais penser aux nôtres. Olivier, est-ce que tu ne prends pas de café?

OLIVIER.

Non.

DORBEVAL.

Et toi, Poligni? Cela fait bien, cela dissipe les fumées.

POLIGNI, vivement.

Non, non, Dieu m'en garde, je suis si bien ainsi!

DORBEVAL.

Alors, je vais prendre le mien. (A Poligni.) Tu sais que dans une demi-heure je t'attendrai là dans mon cabinet. (Il sort.)

POLIGNI.

Oui, mon ami, oui, je n'y manquerai pas.

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

OLIVIER.

Ton mariage a donc toujours lieu?

POLIGNI, affectant une grande gaieté.

Oui, mon ami, oui, sans doute; pourquoi me fais-tu cette question?

OLIVIER.

Oh! pour rien. (A part.) Allons, madame de Brienne ne lui a pas encore parlé; mais c'est elle que cela regarde.

POLIGNI, de même.

Et si tu faisais bien, tu suivrais mon exemple, tu ferais comme moi un bon mariage, un mariage d'inclination; juge donc quelle brillante perspective! une grande fortune qui, chaque jour, peut s'augmenter encore; de la considération, du crédit, le bonheur de recevoir mes amis; car vous viendrez tous! Quelle ivresse! quelle suite de plaisirs! Nous n'aurons pas le temps de réfléchir, et déjà, d'avance, je ne puis te dire à quel point je suis heureux!

OLIVIER.

C'est singulier, cela n'en a pas l'air; le bonheur a un aspect plus tranquille. Mais cet amour pour Hermance t'est donc venu bien subitement?

POLIGNI.

Non, mon ami, je l'aimais et depuis longtemps, mais sans oser l'avouer à personne, parce que la disproportion de nos fortunes... mais du reste une jeune personne charmante, qui joint aux traits les plus séduisants le caractère le plus heureux!

OLIVIER.

Le caractère! le caractère! Il y quelque temps cependant, tu me parlais de sa légèreté, de sa coquetterie.

POLIGNI.

Sa coquetterie! eh! mais, pas tant; je ne vois pas cela. Je te jure, mon ami, que tu t'abuses sur son compte, ou que tu as des préventions contre elle.

OLIVIER.

M'en préserve le ciel! Moi, ce que j'en dis, c'est pour toi; et, quand les avis, les conseils d'un ami peuvent nous éclairer...

POLIGNI.

Des avis, des conseils! Je n'en veux pas, je ne veux rien écouter. Si quelque illusion, si quelque erreur m'abuse, qu'on se garde de la dissiper, qu'on me la laisse tout entière, je m'y plais, je veux y rester.

OLIVIER.

Mais si l'on te prouvait à toi-même que ce mariage ne te convient pas.

POLIGNI, hors de lui.

Ce mariage! rien ne peut le rompre; il faut qu'il ait lieu. Sais-tu que maintenant c'est mon seul espoir? sais-tu que s'il venait à manquer, ce serait fait de moi, de mon honneur, de ma vie, et que je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle?

OLIVIER.

Y penses-tu? c'est du délire, de la passion; tu l'aimes donc avec excès?

POLIGNI, avec un sourire amer.

L'aimer!... moi, l'aimer! crois-tu donc que la fatalité qui me poursuit m'ait ôté le sens, le jugement, ait assez fasciné mes yeux pour me cacher la nullité de son esprit, la sécheresse de son cœur, la vanité, seul mobile de ses actions? Crois-tu que, tout à l'heure encore, je ne l'aie pas vue, dans le salon, entourée d'une foule de jeunes fats, dont son sourire sollicitait les hommages?

OLIVIER.

Et tu l'as souffert?

POLIGNI.

Et que m'importe à moi?

OLIVIER.

Qu'entends-je?

POLIGNI.

J'en ai trop dit pour te rien cacher. Aussi bien, je suis trop malheureux, et j'ai besoin d'un ami à qui confier mes peines. Oui, sans ce mariage, je suis perdu, déshonoré, obligé de fuir; à toi-même, je t'enlève le fruit de tes travaux!

OLIVIER.

Qu'importe! sois heureux.

POLIGNI.

Je ne le puis; je dois six cent mille francs!

OLIVIER.

Grand Dieu !

POLIGNI.

Et je ne te parle pas de mes inquiétudes, de mes craintes, de mes tourments; voilà ce qui m'en coûte pour être agent de change.

OLIVIER.

Où en était la nécessité? toi qui avais une fortune honorable et indépendante, huit mille livres de rente, qui te forçait à les compromettre?

POLIGNI.

Qui m'y forçait? l'ambition, la vanité, le désir des richesses, le désir de briller.

OLIVIER.

Eh bien! tu es encore maître de ton sort, il ne dépend que de toi; plus d'égards, de vains ménagements, il faut tout rompre.

POLIGNI.

Rompre! y penses-tu? et dans quel moment? Quand toute une famille est réunie pour signer ce contrat, quand il y a dans ce salon plus de deux cents personnes qui seraient témoins d'un pareil éclat! Et de quel droit déshonorer une jeune fille qui n'a d'autres torts envers moi que de me sauver moi-même du déshonneur, de faire ma fortune, et à qui je ne peux pas même reprocher ses défauts, car je les connais, je les accepte; c'est à moi au contraire à la protéger, à la défendre; j'y suis engagé d'honneur, je suis lié par ses bienfaits, (A voix basse.) car déjà j'ai reçu sa dot; elle est là, j'en ai disposé d'avance, je l'ai presque employée. Je sais comme toi que j'y puis renoncer encore, je sais même qu'en vendant tout ce que je possède, je retrouve ma liberté au prix de l'indigence; mais te l'avouerai-je enfin? cette fortune dont j'ai déjà fait l'essai, cette fortune qu'on ne goûte pas impunément, est devenue pour moi le premier des biens. Plutôt mourir que de déchoir à tous les yeux! et je sacrifierai à cette idée mon avenir, mon amour, madame de Brienne, et moi-même, s'il le faut.

OLIVIER.

O ciel! madame de Brienne! tu l'aimerais encore!

POLIGNI.

Plus que jamais!

OLIVIER.

Et cependant, tu lui as dit...

POLIGNI.

Oui, parce que je tenais à son estime, parce que je veux bien rougir à tes yeux, mais non pas aux siens; et que, connaissant son âme noble et désintéressée, j'ai pensé qu'elle me pardonnerait mon inconstance plus aisément que ma fortune. Mais ce secret que je confie à toi seul, ne le trahis jamais; tu me le promets, tu me le jures; je suis méprisable à ses yeux, si je ne suis infidèle.

OLIVIER.

Ah! ne crains pas que je te trahisse; tu sais que moi-même...

POLIGNI.

Oui, je me rends justice. Tu la mérites mieux que moi, tu es plus digne de tant de vertus. Qu'elle soit heureuse, qu'elle m'oublie, qu'elle t'aime! c'est ce que je veux, c'est ce que je désire, et cependant... Adieu, adieu, plains-moi, et si je te suis cher, garde bien mon secret.

(Il entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE IV.

OLIVIER, seul.

Et ce matin, je me croyais malheureux! Il l'est cent fois plus que moi. Il aime, il est aimé; elle peut faire son bonheur, et il renonce à elle parce qu'elle ne peut faire sa fortune. Ah! il avait raison; pour son honneur, gardons bien son secret!

SCÈNE V.

OLIVIER, MADAME DE BRIENNE.

OLIVIER.

C'est vous, madame? vous sortez du salon?

MADAME DE BRIENNE.

Oui, j'avais promis d'y paraître, j'y suis descendue un instant. Il y avait un monde, un bruit; ils parlaient tous de ce contrat; grâce au ciel, je n'ai rien entendu. (Avec inquiétude.) Il paraît que c'est ce soir à onze heures?

OLIVIER.

Oui, madame.

MADAME DE BRIENNE.

Tout entière à ses devoirs de maîtresse de maison, madame Dorbeval pouvait à peine approcher de moi ou me parler; perdue au milieu de la foule, je n'apercevais ni ce que je désirais, ni ce que je craignais de rencontrer; car je ne voyais ni vous ni Poligni, et fatiguée de tout ce monde, je quittais le salon, je rentrais chez moi.

OLIVIER.

Sans parler à Poligni?

MADAME DE BRIENNE, avec insouciance.

Je ne l'ai pas vu; d'ailleurs je n'avais rien à lui dire, j'y étais décidée.

OLIVIER.

Vraiment!

MADAME DE BRIENNE.

Depuis que vous m'avez quittée, j'ai réfléchi à ce que votre amitié, votre générosité m'avait confié, et j'ai trouvé indigne de moi d'en profiter.

Oui, il ne m'est pas permis de compromettre une jeune personne, à laquelle, après tout, on ne peut reprocher que de l'imprudence, de l'étourderie; et nous avons toutes si besoin d'indulgence! Et puis cela empêcherait-il qu'il n'eût été infidèle? Il ne m'aime plus, il l'aime, il me l'a dit!

OLIVIER, à part.

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Et si je les séparais, ils s'aimeraient davantage. (Vivement.) Non, non, n'y pensons plus! Je ne suis plus telle que vous m'avez vue ce matin, sans énergie, sans force, sans courage. Ma raison est revenue, et avec elle ma fierté et l'estime de moi-même; (Avec fermeté.) je n'ai point mérité mon sort, je n'ai rien à me reprocher; je perds celui que j'aime, mais je m'immole à son bonheur, mais je fais des vœux pour lui, je le force à me plaindre, à m'estimer, à me regretter. (Mettant la main sur son cœur.) Je souffre encore, il est vrai; mais je suis sans remords, et il en aura peut-être!

OLIVIER.

Combien je vous admire!

MADAME DE BRIENNE.

Vous, restez à ce contrat; moi, je ne puis. Mais je vous verrai demain, n'est-il pas vrai? Vous avez voulu mon amitié, elle va vous imposer bien des obligations, vous être bien à charge.

OLIVIER.

Ah! madame!

MADAME DE BRIENNE.

Non, je ne le pense pas. Je vous dirai ce que j'attends de vous : quelques visites, quelques démarches indispensables, car vous n'ignorez pas ce qui m'arrive aujourd'hui; je n'ai pas eu le temps de vous le dire : je suis riche.

OLIVIER, avec effroi.

O ciel!

MADAME DE BRIENNE.

Oui, je suis comprise dans ces indemnités; je m'en doutais déjà; mais tout à l'heure, au salon, monsieur Dubreuil, un commis des finances, me l'a confirmé hautement, et si vous saviez comme les compliments, les félicitations m'ont sur-le-champ accablée, et combien je me suis trouvé d'amis que je ne soupçonnais pas! je ne savais que répondre, je n'y étais plus; c'est un mauvais moment pour être heureuse.

OLIVIER, troublé, et l'interrogeant en tremblant.

Mais cette fortune, je l'espère... je veux dire, je le pense, n'est pas une fortune bien grande?

MADAME DE BRIENNE, négligemment.

Si vraiment; plus que je ne peux vous dire.

OLIVIER, de même.

Cependant ce n'est pas aussi considérable, par exemple, que la dot d'Hermance?

MADAME DE BRIENNE.

Près du double.

OLIVIER.

Grand Dieu!

MADAME DE BRIENNE.

Qu'avez-vous donc?

OLIVIER.

Rien, rien, Madame. (A part.) Après tout, ne lui ai-je pas juré de me taire, de garder son secret. Mais le puis-je à présent sans faire leur malheur à tous deux? ah! je rougis d'avoir hésité, et c'est l'honneur lui-même qui m'ordonne de le trahir.

MADAME DE BRIENNE.

Que dites-vous?

OLIVIER.

Que le sort ne m'avait souri un instant que pour mieux m'accabler, et pour renverser toutes mes espérances. Apprenez que maintenant rien ne s'oppose à votre bonheur, à votre union; vous pouvez épouser Poligni.

MADAME DE BRIENNE.

Y pensez-vous? quand il en aime une autre!

OLIVIER.

Plût au ciel! mais il n'a jamais aimé que vous; il vous aime encore.

MADAME DE BRIENNE, avec joie.

Il serait possible!

OLIVIER.

Ah! vous pouvez m'en croire : c'est moi, moi seul au monde qui possède son secret; il vient de me le confier... pour mon malheur!

MADAME DE BRIENNE.

Pourquoi alors ce mariage avec Hermance?

OLIVIER.

Ce mariage faisait son désespoir, mais il y était forcé. Cette charge qu'il vient d'acheter compromettait son avenir, et pour acquitter les six cent mille francs qu'il doit, il lui fallait une dot considérable, une femme riche; maintenant il trouve tout réuni dans celle qu'il aime.

MADAME DE BRIENNE, à part, et lentement.

Que viens-je d'entendre? il m'aimait, il m'aime encore! et il en épousait une autre! Il m'abandonne pour une dot, pour un mariage d'argent! (Avec un sentiment de mépris.) Ah! (Elle cache sa tête dans ses mains, et reste quelque temps absorbée dans ses réflexions; elle se relève et dit à Olivier.) Olivier, ce secret qu'il vous a confié, vous seul en avez connaissance?

OLIVIER.

Oui, Madame, je le crois.

MADAME DE BRIENNE.

Et vous avez tout sacrifié pour votre ami! pour moi... (A part.) Ah! quelle différence! et que je rougis de moi-même! (Cherchant à reprendre sur elle.) Allons! (Elle regarde la pendule et dit froidement.) Ce

mariage est pour onze heures : il sera temps encore ; je veux lui écrire.

OLIVIER.

Ne voulez-vous pas le voir ?

MADAME DE BRIENNE.

Non, dans ce moment sa présence me ferait mal. (Elle se met à la table, écrit quelques mots, s'arrête, et écrit encore.)

OLIVIER.

Adieu, vous que j'ai tant aimée, et que je perds à jamais ; j'ai eu la force de tout immoler à votre bonheur, mais je n'ai pas celle d'en être le témoin. Adieu pour toujours !

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, de grâce...

OLIVIER.

Non, madame, je ne puis.

MADAME DE BRIENNE.

J'ai pourtant un service à vous demander. Ah ! vous restez ; j'en étais sûre.

OLIVIER.

Que me voulez-vous ?

MADAME DE BRIENNE.

Cette lettre doit être remise à Poligni à l'instant ; oui, à l'instant même ; car il faut que sur-le-champ il puisse y répondre. Dieu ! le voici.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, POLIGNI, sortant du cabinet à droite.

POLIGNI, à madame de Brienne qui veut s'éloigner.

Ah ! Madame, ne me fuyez pas ; que je puisse au moins vous voir... pour la dernière fois !

MADAME DE BRIENNE.

Je le voulais... je ne le puis... Mais cette lettre vous était destinée, je vous la laisse. (Elle lui donne la lettre.)

POLIGNI.

Un instant encore ; d'après ce que je viens d'entendre, j'y dois une réponse.

MADAME DE BRIENNE.

Eh bien ! Monsieur, lisez.

OLIVIER.

Ah ! tout est fini pour moi.

POLIGNI, lisant.

« Je sais que vous m'aimez encore ; je sais les » motifs qui vous forcent à épouser Hermance. » (A Olivier.) Ah ! tu m'as trahi !

OLIVIER.

Oui, pour ton bonheur !

POLIGNI, continuant.

« Ce mariage vous rendrait à jamais malheu- » reux, et je dois l'empêcher, non pour moi, car » l'amour est éteint dans mon cœur, je vous le » jure, et vous savez si l'on doit croire mes ser- » ments ; mais mon amitié qui vous reste s'effraye » de votre avenir, et je sais un moyen de sauver » votre réputation sans compromettre votre bon- » heur : je suis riche, j'ai huit cent mille francs, » disposez-en. Olivier m'aimera bien sans cela, et » vous pouvez les accepter sans rougir de la femme » de votre ami. »

OLIVIER, poussant un cri, et se jetant aux pieds de madame de Brienne.

Ah ! que viens-je d'entendre !

MADAME DE BRIENNE.

Olivier, levez-vous.

POLIGNI, se cachant la tête dans ses mains.

Ah, malheureux !

MADAME DE BRIENNE, à Poligni.

Eh bien ! vous ne répondez pas ? Qui vous empêche d'accepter ?

POLIGNI.

Je vous remercie de votre amitié, de vos offres généreuses qui désormais me sont inutiles. Mon sort est fixé, et je ne pourrais maintenant, sans me perdre aux yeux du monde, sans manquer à l'honneur, rompre des engagements qui du reste comblent tous mes vœux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DORBEVAL, HERMANCE, DORBEVAL, tenant Hermance par la main.

DORBEVAL.

Eh bien ! où donc est le marié ? on le demande de tous les côtés, et c'est moi qui lui amène sa femme.

HERMANCE.

Eh mon Dieu oui ! voilà tout le monde qui vient vous chercher.

POLIGNI, prenant un air riant.

Tout le monde ! Ah ! c'est fort aimable ! c'est charmant ! je suis ravi, enchanté !

DORBEVAL.

Oh ! ce n'est rien encore. Une de ces dames vient de se mettre au piano, et nous allons avoir un bal impromptu.

POLIGNI, affectant une grande joie.

Nous danserons ! c'est délicieux ! tous les plaisirs à la fois ! (Prenant la main d'Hermance.) Ma chère Hermance, venez, que je vous présente à mes amis. D'abord, à Olivier, mon camarade de collége.

HERMANCE.

Oh ! je connais déjà monsieur, nous avons passé cet été quelques jours ensemble à Auteuil ?

POLIGNI.

A..... Auteuil !

HERMANCE.

Nous y avons joué la comédie.

POLIGNI, vivement.

Le Mariage de Figaro !

HERMANCE.

Justement ! je jouais Fanchette.

POLIGNI, s'efforçant de rire.

Fanchette ? c'est charmant ! c'est très-gai !

DORBEVAL, à madame de Brienne.

Mais à mon tour, Madame, permettez-moi de vous féliciter. On vient de m'apprendre votre fortune. Huit cent mille francs ! Vous avez dû être ravie d'un pareil changement ?

MADAME DE BRIENNE, regardant Poligni.

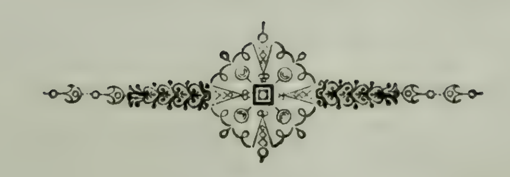
Oui, je me réjouis du changement que j'éprouve, et auquel je n'osais croire.

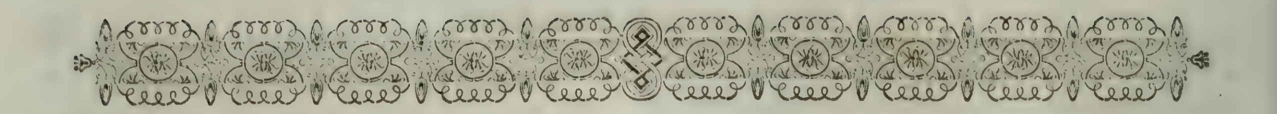
DORBEVAL, à Poligni.

Mais, à propos, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre; notre spéculation va à merveille ! Dès demain, en réalisant, ta charge est payée, et, fin de mois, ta fortune est faite. Tu deviens un capitaliste, un riche propriétaire, et tu seras dans ton ménage aussi heureux que moi : maison de ville et de campagne, des chevaux, des équipages, de l'or, des amis ; tu auras tout réuni.

MADAME DORBEVAL, à part.

Excepté le bonheur !





LES INCONSOLABLES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 8 décembre 1829.

Personnages.

Madame DE BLANGY, jeune veuve.
M. DE COURCELLES, receveur général.
Le Comte DE BUSSIÈRES.
SOPHIE, femme de chambre de madame de Blangy.

La scène se passe dans un pavillon du bois de Meudon.

Le théâtre représente un salon de campagne. A gauche du spectateur une table ; à droite, un piano. Porte au fond, donnant sur des jardins ; portes latérales conduisant dans d'autres appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE COURCELLES, SOPHIE.

SOPHIE.

Enfin vous voilà, Monsieur; qu'il y a longtemps que vous n'êtes venu... trois mois pour le moins.

M. DE COURCELLES.

Huit jours tout au plus.

SOPHIE.

C'est possible ! Mais au milieu des bois de Meudon, dans ce pavillon isolé où l'on ne voit personne...

M. DE COURCELLES.

Cela fait événement ! Comment se porte ta maîtresse ?

SOPHIE.

Toujours de même. Conçoit-on une chose pareille ! Une si jolie femme se désoler, à vingt-cinq ans. pour un mari, et un mari qui est mort, encore ! Je vous demande à quoi cela sert? Vous qui l'avez connu, Monsieur, il était donc bien aimable ?

M. DE COURCELLES.

Rien d'extraordinaire. De son vivant, c'était un mari comme un autre ; mais depuis qu'il est mort, c'est bien différent ! avec le temps et dans l'éloignement, les défauts s'effacent, les bonnes qualités ressortent, et il en résulte un portrait qui ne ressemble plus qu'en beau... Les grands hommes, les artistes et les maris gagnent cent pour cent à mourir.

SOPHIE.

Je ne conçois pas alors qu'ils tiennent à vivre.

M. DE COURCELLES.

Par habitude. Notre jeune veuve est donc toujours bien désolée ?

SOPHIE.

Je crois que cela augmente, ce qui est terrible, parce que nous autres femmes ne pouvons en voir pleurer une autre sans nous mettre de la partie, et cela me gagne malgré moi, sans que j'en aie envie.

M. DE COURCELLES.

Pauvre Sophie !

SOPHIE.

Que voulez-vous ? cela fait plaisir à madame, et je pleure vaguement, sans but déterminé, et pour les chagrins à venir : sans compter que la maison est bonne; avec ma maîtresse, on fait ce qu'on veut, la douleur n'y regarde pas de si près; mais je dis néanmoins que pleurer toute la semaine c'est trop fort, et que si on avait seulement le dimanche pour rire...

M. DE COURCELLES.

Cela viendra. Comment se sont passés ces huit derniers jours ?

SOPHIE.

Lundi, madame a rêvé que son mari revenait...

M. DE COURCELLES.

Quelle folie !

SOPHIE.

Pourquoi donc ? Il y a si loin d'ici en Amérique... Il ne nous est pas encore prouvé qu'il soit défunt.



LES INCONSOLABLES.

M. DE COURCELLES.

Quand, depuis plus d'un an, nous l'avons ap-·is par les lettres du commerce et les journaux u pays.

SOPHIE.

Vous qui êtes un homme de finances, vous savez ien que le commerce se trompe quelquefois.

M. DE COURCELLES.

Bien rarement.

SOPHIE.

Oui, mais les journaux?

M. DE COURCELLES.

Ah! je ne dis pas non.

SOPHIE.

Voilà ce qui nous donne de l'espoir. Mardi et ıercredi, madame ne savait que faire, elle a passé ›ute la journée dans un désœuvrement et un nnui continuels, j'en bâille encore de souvenir.

M. DE COURCELLES.

Tant mieux.

SOPHIE.

Comment, tant mieux?

M. DE COURCELLES.

Les grandes douleurs n'ont pas le temps de s'en-ıuyer, et cela annonce un mieux sensible.

SOPHIE.

C'est ce mieux-là qui me rendrait malade. Jeudi, ıême état. Je conseillai à madame de se mettre à ·on piano... impossible.

M. DE COURCELLES.

Pourquoi?

SOPHIE, montrant le violon qui est sur le piano.

Parce que son mari n'est plus là pour l'accom-›agner. Vendredi elle a mis un chapeau neuf.

M. DE COURCELLES.

De la toilette! c'est bien.

SOPHIE.

Du bien perdu; car c'était pour son homme d'affaires, avec qui elle a eu une grande confé-rence.

M. DE COURCELLES.

Je le sais; au sujet de cette maison qu'elle veut quitter.

SOPHIE, avec joie.

Nous quitterions un lieu si triste?

M. DE COURCELLES.

Ta maîtresse le trouve trop gai, trop près de Paris, et j'ai loué pour elle, dans la forêt de Fontainebleau, au milieu des rochers, une habitation affreuse dont elle raffole.

SOPHIE.

Et vous trouvez qu'elle va mieux?

M. DE COURCELLES.

Sans contredit. Pour bien s'affliger, tous les lieux sont bons, même les lieux les plus gais; car tant qu'elle existe, la douleur se suffit à elle-même; mais dès qu'elle éprouve le besoin du changement, dès qu'elle cherche à s'entourer d'objets tristes et lugubres, c'est qu'elle se sent faiblir et qu'elle appelle à son secours.

SOPHIE.

Savez-vous, monsieur, que pour un receveur général vous connaissez bien les femmes?

M. DE COURCELLES.

C'est que nous autres financiers nous avons plus que personne l'occasion de les étudier.

SOPHIE.

Tenez, voici madame... toujours en grand deuil.

M. DE COURCELLES.

Laisse-nous.

SOPHIE, la regardant.

Déjà à soupirer! et il n'est encore que neuf heures! la journée sera bonne.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. DE COURCELLES, MADAME DE BLANGY.

MADAME DE BLANGY, l'apercevant.

M. de Courcelles! c'est vous, mon ami?

M. DE COURCELLES.

Et quoi! toujours de même?

MADAME DE BLANGY.

Toujours. (Après un moment de silence.) Vous venez de Paris?

M. DE COURCELLES.

Oui, madame.

MADAME DE BLANGY.

Quelle nouvelle?

M. DE COURCELLES.

Aucune.

MADAME DE BLANGY.

Vous craignez de me le dire : avouez-le moi franchement, on y blâme mes projets de retraite et de solitude; l'on pense comme vous qu'ils ne dureront pas?

M. DE COURCELLES.

C'est ce qu'on a dit d'abord.

MADAME DE BLANGY.

Et maintenant que dit-on?

M. DE COURCELLES.

Rien; on n'en parle plus.

MADAME DE BLANGY.

Ah! je suis déjà oubliée?

M. DE COURCELLES.

Excepté de vos amis. Mais les événements se succèdent avec tant de rapidité... L'hiver a été brillant, les bals très-nombreux... vous seule y manquiez, et, en conscience, si vous étiez raisonnable...

MADAME DE BLANGY.

Raisonnable! vous n'avez jamais d'autre mot,

comme si cela dépendait de moi. En vérité, monsieur, vous êtes désolant.

M. DE COURCELLES.

Désolant! l'expression est charmante, il n'y a que moi qui cherche à vous faire oublier vos chagrins, à vous consoler...

MADAME DE BLANGY.

Voilà justement ce qui me met en colère contre vous! vous savez que je n'ai qu'un plaisir, qu'un bonheur au monde, celui de m'affliger, et vous voulez le troubler.

M. DE COURCELLES.

Encore faut-il de la modération, même dans ses plaisirs, et quand depuis une année entière...

MADAME DE BLANGY.

Quoi! monsieur, après une perte pareille, vous ne croyez pas à une douleur profonde, éternelle?

M. DE COURCELLES.

Profonde, oui; éternelle, non.

MADAME DE BLANGY.

Et pourquoi?

M. DE COURCELLES.

Parce que... heureusement ce n'est pas possible; le ciel est trop juste pour le permettre. La santé, la jeunesse, le plaisir, rien n'est stable dans la nature humaine; aucune de nos affections n'est durable. Pourquoi la douleur le serait-elle? Il n'y aurait pas de proportions. Bien plus, je lisais l'autre jour, dans La Bruyère, cette pensée que voici, ou à peu près: « Si, au bout d'un certain » temps, les personnes que nous avons aimées » et regrettées le plus s'avisaient de revenir au » monde, Dieu sait souvent quel accueil on leur » ferait! »

MADAME DE BLANGY.

Quelle indignité!

M. DE COURCELLES.

Ce n'est pas moi, Madame, qui dis cela, c'est La Bruyère, et vous voyez donc bien...

MADAME DE BLANGY.

Je vois, Monsieur, que vous êtes le cœur le plus froid, le plus égoïste, le plus insensible.

M. DE COURCELLES.

Insensible! non pas, et vous le savez bien; car longtemps avant qu'Édouard, votre mari, s'offrît à vos yeux, je vous aimais déjà; c'est même moi qui vous l'ai présenté comme mon meilleur ami, confiance qu'il a reconnue en se faisant aimer de vous.

MADAME DE BLANGY.

Ce n'était pas sa faute.

M. DE COURCELLES.

C'était peut-être la mienne?

MADAME DE BLANGY.

Ce pauvre Édouard!

M. DE COURCELLES.

Il me semble que, dans cette occasion-là, il n'était pas le plus à plaindre; aussi depuis ce temps, j'ai pris en haine les grandes passions; j'ai prudemment battu en retraite, moi qui ne pouvais vous offrir qu'un amour raisonnable, et jamais je n'aurais pensé à faire revivre mes anciennes prétentions, s'il ne s'agissait aujourd'hui de vos intérêts.

MADAME DE BLANGY.

Que voulez-vous dire?

M. DE COURCELLES.

Édouard n'était pas riche, et je le suis beaucoup, ce qui ne vous a pas empêchée de me le préférer, parce que l'amour ne calcule pas; mais en allant au delà des mers chercher la fortune, il vous a laissé des affaires très-embrouillées, auxquelles votre douleur ne vous permettait pas de songer, et en votre absence, c'est moi qui me suis chargé de la liquidation.

MADAME DE BLANGY.

Ah! mon ami!

M. DE COURCELLES.

Je ne dis pas cela pour qu'on me remercie, mais pour qu'on m'écoute. Tout compte fait, tout le monde payé, il vous reste à peine trois ou quatre mille livres de rente.

MADAME DE BLANGY.

C'est plus qu'il ne m'en faut pour vivre dans la solitude, et pour pleurer Édouard.

M. DE COURCELLES.

Oui, tant que vous le pleurerez; mais si vous venez à sécher vos larmes?

MADAME DE BLANGY.

Jamais! ce n'est pas possible..

M. DE COURCELLES.

Vous le croyez; mais malgré vous, et sans que vous vous en doutiez, un matin ou un soir vous serez tout étonnée de vous trouver consolée..... c'est affligeant, mais c'est comme cela.

MADAME DE BLANGY.

Plutôt mourir!

M. DE COURCELLES.

Vous ne mourrez pas, et vous vous consolerez.

MADAME DE BLANGY.

Je ne me consolerai pas.

M. DE COURCELLES.

Je vous dis que si.

MADAME DE BLANGY.

Je vous dis que non.

M. DE COURCELLES.

Eh bien! ne vous fâchez pas, vous voilà justement au point où je voulais en venir: si vous restez renfermée dans votre douleur, rien de mieux; mais si vous devez en sortir, que ce soit pour vous acquitter envers moi, pour accepter ma main et

les soixante mille livres de rente que je vous offre. Souscrivez-vous à mon traité ?

MADAME DE BLANGY.

A quoi bon ?... Je sens là que je n'oublierai jamais Édouard.

M. DE COURCELLES.

Soit. Je demande seulement la préférence, et j'attendrai tant que vous voudrez. Me donnez-vous votre parole ?

MADAME DE BLANGY.

Oui, je vous la donne, et je voudrais pouvoir reconnaître autrement tant d'amitié et de dévouement.

M. DE COURCELLES.

C'est moi maintenant que cela regarde ; c'est à moi de tâcher de vous consoler, de vous égayer. Chaque éclat de rire avancera mon bonheur, et sera presque une déclaration.

MADAME DE BLANGY, souriant.

Vraiment ?

M. DE COURCELLES.

Et voici déjà un demi-sourire que je regarde comme un à-compte.

SCÈNE III.

Les Précédents, SOPHIE.

SOPHIE.

Quand madame voudra, son déjeuner est servi.

MADAME DE BLANGY.

Il suffit ; je n'ai pas faim.

SOPHIE.

C'est tous les jours de même..... Le moyen de vivre ainsi ?

MADAME DE BLANGY.

Que veux-tu ? L'air qu'on respire ici ne vaut rien, tout m'y déplaît.

SOPHIE.

Une forêt charmante ! Depuis Montalais jusqu'à Chaville, des promenades délicieuses !

MADAME DE BLANGY.

Justement, c'est pour cela. Quand je vois passer dans nos bois ces habitants de Paris, ces heureux du jour...

SOPHIE.

Ces couples qui vont se promener le dimanche ?

MADAME DE BLANGY.

Cela m'impatiente.

SOPHIE, à part.

Moi, il n'y a que cela qui m'amuse.

MADAME DE BLANGY.

Heureusement nous n'avons pas longtemps à rester ici. (A M. de Courcelles.) Vous êtes-vous occupé de ma maison de Fontainebleau ?

M. DE COURCELLES.

C'est une affaire terminée.

MADAME DE BLANGY.

Tant mieux ! Je pourrai donc dès demain m'y établir.

M. DE COURCELLES.

Il faut que la maison soit vacante ; ce qui, malgré mes instances, n'aura peut-être lieu qu'à la fin de la semaine. Du reste, on doit vous en écrire aujourd'hui ou demain...

MADAME DE BLANGY.

Voilà qui me contrarie beaucoup.

M. DE COURCELLES.

Pourquoi donc ?

MADAME DE BLANGY.

C'est que celle-ci est déjà louée.

M. DE COURCELLES.

Vraiment ?

MADAME DE BLANGY.

Le jour même où j'en avais parlé à mon homme d'affaires, un monsieur s'est présenté chez lui, qui l'a louée sur-le-champ toute meublée et telle qu'elle est..... le comte de Bussières, le connaissez-vous ?

M. DE COURCELLES.

M. de Bussières, un jeune pair de France, je le connais fort peu ; mais des relations d'affaires m'ont lié avec son père, à qui j'ai eu le bonheur de rendre service. Pour le fils, on en parle dans le monde comme d'un charmant jeune homme ; je crois même qu'il était marié, car il a épousé, ou dû épouser, il y a six mois, mademoiselle Hortense de Rinville.

MADAME DE BLANGY.

Je ne connais pas cette famille.

M. DE COURCELLES.

Moi non plus ; mais cela a fait du bruit, l'hiver dernier, il y a eu un duel...

MADAME DE BLANGY.

M. de Bussières ? en effet, cette affaire où il s'est si noblement conduit... Ah ! c'est lui !

M. DE COURCELLES.

Oui, Madame ; un fou, un étourdi, dont on vante l'esprit et la gaieté... jouissant du reste d'une fortune immense.

MADAME DE BLANGY.

Ce qui m'étonne alors, c'est qu'il se contente d'un séjour aussi modeste.

M. DE COURCELLES.

Peut-être a-t-il des idées.

MADAME DE BLANGY.

Comment ?

M. DE COURCELLES.

Les jeunes seigneurs de son âge et de son caractère ont souvent des habitations qu'ils n'habitent

point par eux-mêmes... et celle-ci, par sa position mystérieuse...

MADAME DE BLANGY.

Il suffit, Monsieur, il suffit, je ne vous demande point de détails...

SOPHIE.

Par exemple, je sais bien qui sera étonné d'entendre rire; ce sera l'appartement de madame.

MADAME DE BLANGY.

Que dites-vous?

SOPHIE.

Rien du tout, sinon que le déjeuner sera froid, et que si madame ne veut pas en entendre parler, voilà monsieur qui sera peut-être de meilleure composition.

M. DE COURCELLES.

Elle a raison, car je tombe de faiblesse, et j'espère bien que vous me tiendrez compagnie.

MADAME DE BLANGY.

A quoi bon? Je ne trouve rien d'absurde et d'humiliant comme cette obligation de soutenir des jours qui vous sont insupportables. Trop faible, ou trop timide pour m'ôter la vie, j'ai formé vingt fois le projet de me laisser mourir de faim, et ce projet-là, autant vaudrait peut-être l'exécuter dès aujourd'hui.

SOPHIE.

O ciel!

MADAME DE BLANGY.

Qu'en dites-vous?

M. DE COURCELLES.

Je dis, Madame, que si vous ne devez plus jamais manger, à la bonne heure; mais si vous devez manger un jour, je vous conseille de commencer tout de suite.

MADAME DE BLANGY.

Ah! Monsieur, qu'il y a en vous peu d'illusion!

M. DE COURCELLES, *lui présentant la main.*

C'est vrai, je suis pour le positif, surtout quand j'ai faim; et j'espère bien, si le déjeuner est bon, vous faire revenir à mon avis.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

SOPHIE, *seule.*

Allons, c'est toujours ça de gagné, elle va déjeuner, cela soutiendra sa douleur. Mais la forêt de Fontainebleau, et les rochers en perspective, c'est terrible, et je suis bien plus malheureuse que ma maîtresse, car enfin elle a perdu son mari. Elle est veuve, c'est bien; mais moi, je ne le suis pas, et à vivre ainsi loin du monde et des humains, je n'ai pas l'espoir de jamais l'être un jour. (*Écoutant.*) Ah! mon Dieu! j'entends le bruit d'une voiture. Oui, vraiment, un jeune homme en descend. Un jeune homme! quel bonheur! Mais d'où vient-il? car madame n'attend ni ne voit personne. C'est sans doute ce nouveau locataire dont on parlait tout à l'heure. Est-ce qu'il voudrait déjà prendre possession? Ma foi, tant mieux, car un jeune homme, qui est la folie et la gaieté même, ça ne peut pas faire de mal. Il y a si longtemps que je n'ai vu de physionomie joyeuse, et la sienne du moins...

SCÈNE V.

SOPHIE, M. DE BUSSIÈRES, *en grand deuil, pâle, et le mouchoir à la main.*

SOPHIE.

Ah! mon Dieu! quel air sinistre! Il est impossible qu'une figure comme celle-là annonce de bonnes nouvelles... Monsieur... Il soupire et s'arrête, maintenant le voilà qui se promène; et l'on dirait d'un enterrement qui se met en marche. Monsieur, que demandez-vous?

M. DE BUSSIÈRES, *d'un air distrait et égaré.*

Moi... rien... Vous êtes de la maison?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. DE BUSSIÈRES.

Alors... (*Il a l'air de réfléchir.*) Laissez-moi.

(*Il se jette sur un fauteuil, et cache ses yeux dans son mouchoir.*)

SOPHIE.

Il n'est pas bavard, et le voilà déjà établi comme chez lui. Est-ce que monsieur serait le comte de Bussières, celui qui a loué cette maison?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, mon enfant.

SOPHIE.

Ce n'est pas possible.

M. DE BUSSIÈRES.

Et pourquoi?

SOPHIE.

Ce jeune homme qu'on disait si gai, si étourdi?

M. DE BUSSIÈRES, *souriant avec amertume.*

Oui, autrefois je l'étais.

SOPHIE.

A moins que ce ne soit déjà l'air de la maison... Tenez, Monsieur, sans vous connaître, je m'intéresse à vous; et s'il y a moyen de revenir sur votre marché, je vous le conseille; c'est bien l'endroit le plus triste et le plus solitaire...

M. DE BUSSIÈRES.

C'est ce qu'on m'a dit, et je suis content qu'on ne m'ait pas trompé.

SOPHIE.

Oui; mais c'est humide, c'est malsain.

M. DE BUSSIÈRES.

Tant mieux, le temps de l'exil y sera moins long.

SOPHIE.

Et puis il y a à peine un arpent; c'est très-petit.

M. DE BUSSIÈRES.

Il y a toujours assez de place pour un tombeau.

SOPHIE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que ça signifie? vous qu'on disait si heureux et si riche? Est-ce que vous auriez perdu votre fortune?

M. DE BUSSIÈRES.

Ma fortune... hélas, non! Ces trésors, ces richesses... me restent encore.

SOPHIE.

A la bonne heure.

M. DE BUSSIÈRES.

Mais celle à qui je devais les offrir... il y a de cela six mois... à la veille de l'épouser... cette pauvre Hortense, au moment de la conduire à l'autel... la perdre pour jamais.

SOPHIE.

Et vous l'aimiez?

M. DE BUSSIÈRES.

Plus que la vie!... et j'ai juré de l'aimer toujours... Je lui ai juré de mourir de douleur.

SOPHIE.

Pauvre jeune homme!

M. DE BUSSIÈRES.

A présent, montrez-moi la maison; conduisez-moi dans la chambre à coucher... j'ai la tête pesante; je ne serais pas fâché de me jeter sur mon lit.

SOPHIE, troublée.

Tout de suite?

M. DE BUSSIÈRES.

Eh oui! sans doute... Qu'avez-vous donc?

SOPHIE.

C'est que dans ce moment... ce lit est celui de madame.

M. DE BUSSIÈRES.

Madame!... Qu'est-ce que cela veut dire?

SOPHIE.

Madame de Blangy, celle qui vous a loué.

M. DE BUSSIÈRES.

On m'avait dit que la maison était libre, que je pouvais y entrer sur-le-champ.

SOPHIE.

Cela ne tardera pas; mais si, en attendant, monsieur veut parler à ma maîtresse?

M. DE BUSSIÈRES.

Lui parler! le ciel m'en garde. Madame de Blangy... Qu'est-ce que c'est que cela? une vieille douairière?

SOPHIE.

Non, Monsieur; elle est jeune et jolie.

M. DE BUSSIÈRES.

Jeune ou vieille, peu m'importe; je suis venu ici pour ne voir personne, encore moins pour m'occuper d'affaires. Dites à votre maîtresse qu'elle en agisse à son aise, quand elle voudra, le plus tôt sera le mieux; seulement qu'elle me fasse savoir le jour, je viendrai alors.

SOPHIE.

Et mais, Monsieur, vous pouvez le dire vous-même à madame; car la voilà qui sort de déjeuner.

M. DE BUSSIÈRES.

Non, chargez-vous de cela; je vais demander mes chevaux. En attendant qu'ils soient attelés, puis-je faire le tour du parc?

SOPHIE.

Oui, Monsieur, ça ne sera pas long.

M. DE BUSSIÈRES, sortant en soupirant.

Ah!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SOPHIE, puis MADAME DE BLANGY.

SOPHIE.

Il est bien malheureux qu'un si joli cavalier ait des chagrins. Ah! madame, vous voici, apprenez un événement...

MADAME DE BLANGY.

Quel est-il?

SOPHIE.

L'événement le plus étonnant, le plus singulier, et qui ne nous était pas arrivé ici depuis longtemps.

MADAME DE BLANGY.

Qu'est-ce donc?

SOPHIE.

Un jeune homme... une physionomie charmante, M. de Bussières, qui veut prendre possession...

MADAME DE BLANGY.

Déjà! quand j'y suis encore!

SOPHIE.

C'est ce que je lui ai dit; mais il m'a répondu qu'il ne voulait point gêner madame, qu'elle y resterait tant qu'elle voudrait; car il est impossible d'avoir des procédés plus gracieux, et surtout des manières plus distinguées.

MADAME DE BLANGY.

Tant pis, me voilà désolée d'être son obligée.

SOPHIE.

Et pourquoi?

MADAME DE BLANGY.

Parce que, pendant le peu de temps que j'ai à rester ici, il sera impossible, s'il se présente, de ne pas le recevoir; et l'apparence même d'une visite est pour moi une chose si ennuyeuse....

SOPHIE.

Oh! si ce n'est que cela, rassurez-vous, il a été au-devant de vos vœux, et vous n'aurez pas même ce désagrément-là à redouter de lui.

MADAME DE BLANGY.

Comment cela?

SOPHIE.

Il va partir pour Paris, et ne reviendra que quand vous n'y serez plus.

MADAME DE BLANGY.

A la bonne heure; mais je vais lui expliquer...

SOPHIE.

Impossible; car à votre approche, il s'est hâté de s'éloigner, il ne veut voir personne au monde, et m'a chargée de vous le dire.

MADAME DE BLANGY.

Il en est bien le maître; mais il me semble que cela s'accorde mal avec cette politesse et ces manières distinguées dont tu me parlais tout à l'heure.

SOPHIE.

Comme il ne vous connaît pas... Il croyait d'abord que madame était une douairière.

MADAME DE BLANGY.

Je comprends.

SOPHIE.

Mais quoique je lui aie répété que vous étiez jeune et jolie, ça n'y a rien fait; et je n'ai jamais pu le décider à se présenter chez madame.

MADAME DE BLANGY.

A quoi bon, s'il vous plaît? et de quoi vous mêlez-vous? Je vous trouve bien singulière de vouloir me forcer à recevoir des gens dont je ne me soucie pas, et plus étonnante encore de vous croire obligée de leur faire les frais de ma personne, et de leur donner mon signalement. Ce monsieur vient pour voir des appartements, des meubles, un jardin; il fallait donc lui parler de la maison, et non pas de moi; car je ne pense pas que je sois comprise dans le mobilier.

SOPHIE.

Je ne croyais pas fâcher madame en disant qu'elle est jolie, cela ne m'arrivera plus; et si je rencontre M. de Bussières, je lui dirai tout le contraire.

MADAME DE BLANGY.

Et qui vous parle de cela, et à quoi cela ressemble-t-il? Je vous prie en grâce, qu'il ne soit question de moi ni en bien ni en mal; car je vous répète que je ne veux pas entendre parler de cet étranger, et que je ne veux pas le voir.

SOPHIE, avec impatience.

Eh bien! Madame, ni lui non plus.

MADAME DE BLANGY.

Tant mieux, c'est ce que je désire.

SOPHIE.

Eh bien! vous voilà d'accord, et vous n'aurez pas de dispute ensemble; car il est comme vous dans les larmes, dans les soupirs, et il ne pense à rien qu'à se désoler.

MADAME DE BLANGY.

Vraiment! Que me dis-tu?

SOPHIE.

Il a perdu une jeune personne charmante qu'il allait épouser et qu'il adorait.

MADAME DE BLANGY.

Qu'il adorait! Ah! que je le plains! qu'il doit être malheureux! Je ne lui en veux plus de son impolitesse; au contraire, cela prouve que, tout entier à sa douleur, le reste n'est rien pour lui : qu'il s'éloigne, qu'il me fuie, je le lui permets.

SOPHIE.

Tenez, tenez, Madame, le voilà qui revient par cette allée.

MADAME DE BLANGY, restant à la même place.

Éloignons-nous, respectons son chagrin; car, je m'y connais, et il a l'air bien triste et bien malheureux.

SOPHIE.

Déjà! à son âge; car il a tout au plus trente ans.

MADAME DE BLANGY.

Crois-tu qu'il les ait?

SOPHIE.

Oh! oui, madame.

(Pendant ce temps, M. de Bussières est arrivé jusque sur le devant du théâtre; il aperçoit Sophie et madame de Blangy, qui sont toujours restées à la même place; il s'incline respectueusement, mais sans les regarder.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BUSSIÈRES.

MADAME DE BLANGY.

Pardon, Monsieur, de vous déranger dans votre promenade.

M. DE BUSSIÈRES.

A qui ai-je l'honneur de parler?

SOPHIE.

A la maîtresse de la maison, madame de Blangy.

M. DE BUSSIÈRES, la regardant.

Madame de Blangy! Eh! mon Dieu! ces vêtements de deuil! je vois que vous aussi, Madame, vous avez quelque perte à déplorer?

MADAME DE BLANGY.

Oui, Monsieur; et quand j'ai appris le motif qui vous faisait rechercher la solitude, je l'ai trouvé si naturel, que j'ai été désolée de mon séjour en ces lieux, et je ne sais comment vous en demander excuse.

M. DE BUSSIÈRES.

Vous ne m'en devez aucune, Madame.

MADAME DE BLANGY.

Ce sera pour très-peu de temps ; j'ai loué moi-même une campagne qui, d'un instant à l'autre, peut être libre; demain, aujourd'hui, j'espère en recevoir la nouvelle.

M. DE BUSSIÈRES.

Que cela ne vous gêne pas, Madame, je puis attendre maintenant.

MADAME DE BLANGY.

Et comment cela ?

M. DE BUSSIÈRES.

Tout à l'heure, en franchissant la haie du jardin, j'ai vu à cinquante pas, en face, au milieu des rochers, une maisonnette où je suis entré, et comme ce pays me plaît beaucoup, je m'y établirai en attendant.

MADAME DE BLANGY.

Y pensez-vous donc? une maison de paysan; vous y serez horriblement mal.

M. DE BUSSIÈRES.

Tant mieux, on ne viendra pas m'y trouver, on m'y laissera seul, et quand je suis seul, je suis avec elle.

MADAME DE BLANGY.

Je le conçois, et ce n'est pas moi qui vous enlèverai cette consolation, j'en connais trop le prix.

M. DE BUSSIÈRES.

Quoi! votre cœur a connu comme le mien le malheur sans espoir, et les regrets éternels?

MADAME DE BLANGY.

Jugez-en, Monsieur, j'ai perdu tout ce que j'aimais.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est comme moi.

MADAME DE BLANGY.

J'en étais adorée.

M. DE BUSSIÈRES.

Comme moi.

MADAME DE BLANGY.

Ma vie entière se passera à le pleurer.

M. DE BUSSIÈRES.

Eh! bien, Madame, ce sera aussi ma seule occupation.

MADAME DE BLANGY.

Je ne reviens pas de ma surprise! une telle rencontre! une situation aussi exactement pareille!...

M. DE BUSSIÈRES.

Pareille! Oh! non, elle ne peut pas l'être. On n'a jamais vu de fatalité égale à la mienne! perdre ce qu'on aime la veille d'un mariage!

MADAME DE BLANGY.

Le perdre une année après, est bien plus cruel encore.

M. DE BUSSIÈRES.

Vous avez beau dire, il n'y a pas de comparaison, c'est moi qui souffre le plus, Madame.

MADAME DE BLANGY.

C'est moi, Monsieur.

SOPHIE, à part et travaillant.

S'ils pouvaient se disputer! cela les distrairait.

M. DE BUSSIÈRES.

Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que tous deux nous sommes bien à plaindre.

MADAME DE BLANGY.

Bien malheureux.

M. DE BUSSIÈRES.

Et vous le dirai-je? voilà le premier soulagement que j'ai trouvé en ma douleur, c'est de penser qu'il y a quelqu'un qui l'éprouve...

MADAME DE BLANGY.

Et surtout qui peut la comprendre; car, jusqu'à présent, je n'ai trouvé que des cœurs froids, indifférents, qui me reprochaient ma tristesse, qui semblaient m'en faire un crime. Quelle folie! quelle extravagance! disaient-ils; comme si c'était ma faute, à moi, si je suis malheureuse! Mais on fuit la douleur, on la craint; il est plus facile de blâmer ses amis que de pleurer avec eux.

M. DE BUSSIÈRES.

Votre histoire est exactement la mienne. Parmi tous ces jeunes gens à la mode, tous ces intimes à qui je donnais à dîner, je n'en ai pas trouvé un seul qui eût le temps de s'affliger avec moi.... Ils s'éloignent tous sous prétexte qu'ils ont leurs affaires, leurs plaisirs, leurs maîtresses... (Pleurant.) Moi je n'en ai plus, j'ai tout perdu.

MADAME DE BLANGY.

Pauvre jeune homme!

M. DE BUSSIÈRES.

Aussi ai-je pris le séjour de Paris en horreur; j'ai juré dès aujourd'hui de n'y plus rentrer.

MADAME DE BLANGY.

Ici du moins vous trouverez des cœurs qui sauront compatir à vos maux. Nous parlerons d'elle. C'est facile puisque nous serons voisins.

M. DE BUSSIÈRES.

En effet, je n'aurai qu'à franchir la haie de votre jardin.

MADAME DE BLANGY.

Dites du vôtre; car il vous appartient.

M. DE BUSSIÈRES.

Eh bien! Madame, du nôtre.

MADAME DE BLANGY.

C'est mieux. Nous voici à l'automne, et les soirées sont si longues...

M. DE BUSSIÈRES.

Nos souvenirs les abrégeront... Nous causerons, nous lirons ensemble.

MADAME DE BLANGY.

C'est à deux surtout qu'on peut bien apprécier le charme de la douleur.

M. DE BUSSIÈRES.

Et de la solitude. Ah! que j'ai été bien inspiré en cherchant cet asile!

MADAME DE BLANGY, avec impatience.

Qui vient là?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

(Sophie se lève, va à lui, prend une lettre qu'il tenait à la main. Le domestique sort.)

MADAME DE BLANGY.

Qu'est-ce donc?

SOPHIE.

Une lettre qu'on apporte; elle est timbrée de Fontainebleau.

MADAME DE BLANGY, qui a pris la lettre, et qui l'ouvre.

De Fontainebleau! serait-ce la réponse que j'attendais? (Lisant.) « Madame, pressé par les in-» stances de M. de Courcelles, qui se plaignait » en votre nom de notre lenteur et de nos re-» tards, etc... etc... » (Elle achève de lire à voix basse.) Ah! la maison que j'avais retenue est entièrement vacante.

M. DE BUSSIÈRES.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE BLANGY.

Et elle peut me recevoir dès demain.

SOPHIE.

Madame doit être bien contente, car c'est tout ce qu'elle désirait.

MADAME DE BLANGY.

Certainement; mais M. de Courcelles, qui n'a de tact ni de mesure en rien, aura pressé ces braves gens avec une rigueur dont je vais être responsable; on croira que je n'ai nul égard, nul procédé...

SOPHIE.

Les procédés d'un locataire qui arrive; vous ferez à Fontainebleau ce que monsieur fait ici.

M. DE BUSSIÈRES.

Quoi, Madame, votre intention serait de partir dès demain?

MADAME DE BLANGY.

Mais oui, Monsieur, il le faut bien; je ne puis abuser de votre complaisance, ni rester plus longtemps chez vous.

M. DE BUSSIÈRES.

Chez moi?

MADAME DE BLANGY.

C'est le mot. Dès demain cette maison sera à votre disposition; et pour les arrangements à prendre...

M. DE BUSSIÈRES.

Rien ne presse; nous pourrons en parler à loisir.

MADAME DE BLANGY.

A loisir, c'est-à-dire aujourd'hui... Mais je me mêle peu de mes affaires, auxquelles du reste je n'entends rien; c'est un ami de mon mari, M. de Courcelles, qui veut bien prendre ce soin.

M. DE BUSSIÈRES.

M. de Courcelles, le receveur général?

MADAME DE BLANGY.

Oui, Monsieur. Vous le connaissez?

M. DE BUSSIÈRES.

Un excellent homme, qui a rendu à ma famille d'importants services; et je serai charmé de cette occasion de renouer avec lui.

MADAME DE BLANGY.

Sophie, priez-le de venir, et dites-lui que M. de Bussières l'attend.

SOPHIE.

Oui, Madame, j'y vais. C'est donc demain que décidément nous partons?

MADAME DE BLANGY, sèchement.

Sans doute!... Est-ce que cela ne vous convient pas? Est-ce que vous avez quelque chose à dire?

SOPHIE.

Rien, madame. (A part.) Je dis seulement que c'est dommage, et que voilà, selon moi, une lettre bien maladroite.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DE BLANGY, M. DE BUSSIÈRES.

M. DE BUSSIÈRES.

Vous le voyez, Madame, je suis né pour être malheureux! dès qu'il s'offre un adoucissement à mes peines, le sort semble me l'envier.

MADAME DE BLANGY.

Que voulez-vous? il faut se résigner.... Après tout, dans notre situation, qu'est-ce qu'un chagrin de plus?

M. DE BUSSIÈRES.

Vous avez raison... c'est bien prendre la chose.

MADAME DE BLANGY.

Depuis longtemps j'y suis habituée.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est comme moi, le bonheur ne me semble plus possible, je n'y crois plus, même quand il existe; et tout à l'heure, pendant que nous formions ces projets si séduisants, je ne sais quelle voix intérieure me disait que l'instant d'après devait les détruire.

MADAME DE BLANGY.

Vous croyez donc comme moi aux fatalités, aux pressentiments?

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai tant de raisons d'y ajouter foi. Tenez, madame, la veille du jour où elle est tombée malade...

MADAME DE BLANGY, *distraite.*

Qui donc?

M. DE BUSSIÈRES.

Hortense...

MADAME DE BLANGY.

Pardon!

M. DE BUSSIÈRES.

J'étais près d'elle dans un bal charmant; elle venait de danser avec un autre, et à ce sujet-là même nous avions eu une querelle...

MADAME DE BLANGY, *d'un air satisfait.*

Ah! vous vous disputiez donc quelquefois?

M. DE BUSSIÈRES.

Nous nous aimions tant! Et puis, elle avait un peu de coquetterie, bien innocente sans doute; car elle était si bonne! Et me voyant sombre et rêveur, poursuivi de je ne sais quelle vague inquiétude... elle me disait, en me pressant la main: Édouard! Édouard!

MADAME DE BLANGY.

Ah! l'on vous nomme Édouard?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, Madame.

MADAME DE BLANGY.

C'est singulier!

M. DE BUSSIÈRES.

Qu'avez-vous donc?

MADAME DE BLANGY.

Moi? rien.

M. DE BUSSIÈRES.

Si vraiment, vous êtes troublée. Pour quelle raison?

MADAME DE BLANGY.

Je ne puis vous le dire.

M. DE BUSSIÈRES.

Pardon, Madame, de mon indiscrétion.

MADAME DE BLANGY.

Il n'y en a aucune.

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai cependant lieu de le croire; car je vous vois d'aujourd'hui seulement, et par un charme que je ne puis rendre, j'éprouve auprès de vous une confiance qui est plus forte que moi, et dont vous, Madame, savez si bien vous défendre.

MADAME DE BLANGY, *avec un sourire aimable.*

Vous m'accusez à tort.

M. DE BUSSIÈRES, *avec joie.*

Vrai?

MADAME DE BLANGY.

Mais quelle que soit l'estime, ou, si vous l'aimez mieux, la confiance que nous inspirent les gens... les connaître davantage serait souvent se préparer un regret, et surtout quand on doit se séparer, ne plus se revoir.

M. DE BUSSIÈRES.

Qu'importe l'éloignement entre personnes que les mêmes chagrins, les mêmes sentiments unissent et rapprochent? Ne peut-on pas, quoique séparés, se communiquer ses pensées, ses souvenirs, les vœux que l'on forme l'un pour l'autre? Accordez-moi cette permission; elle seule, dans ces lieux où je vous ai vue, me dédommagera de votre absence; je vous le demande au nom de nos malheurs et de notre nouvelle amitié.

MADAME DE BLANGY.

N'est-ce pas là une amitié bien prompte?

M. DE BUSSIÈRES.

Faut-il donc tant de jours pour se juger, pour s'apprécier? L'amour, dit-on, peut naître d'un coup d'œil, pourquoi n'en serait-il pas de même de l'amitié? pourquoi n'aurait-elle pas les mêmes priviléges, elle qui vaut mieux? ce serait bien injuste, et ces projets que tout à l'heure nous formions ici, nous les réaliserons de loin. Les confidences, les souvenirs, les épanchements du cœur en sont plus doux et plus faciles; le papier est discret, et c'est causer avec soi-même qu'écrire à son ami.

MADAME DE BLANGY.

Eh bien! soit; mais vous me promettez de tout me dire, de tout me confier?

M. DE BUSSIÈRES.

Je le jure. Vous aussi?

MADAME DE BLANGY, *s'asseyant à gauche, près de la table.*

Sans cela, il y aurait trahison; et pour commencer, voyons, mon nouvel ami, que ferez-vous dans cette solitude où je vous laisse?

M. DE BUSSIÈRES *va prendre une chaise près du piano, et vient s'asseoir près d'elle.*

Mais d'abord je penserai à vous.

MADAME DE BLANGY.

Oh! non, d'abord à elle.

M. DE BUSSIÈRES.

Cela va sans dire. Et vous à lui.

MADAME DE BLANGY.

Certainement, les souvenirs qu'elle vous a laissés doivent être si doux!

M. DE BUSSIÈRES.

Moins que les vôtres, j'en suis sûr. Songez donc que je l'ai perdue à la veille d'un hymen, lorsqu'elle ne m'appartenait pas encore, lorsque son cœur m'était presque inconnu; tandis que vous, qui avez passé plusieurs mois près d'un époux adoré, quelle différence!

MADAME DE BLANGY.

Peut-être est-elle à votre avantage. Le bonheur qu'on espère est plus doux que celui qu'on possède. Plein d'amour et d'avenir, tout était bien, tout était beau à vos yeux, et, malgré votre malheur, l'espèce d'enivrement que vous éprouviez alors, vous l'éprouvez encore; un peu plus tard

peut-être, le rêve pourrait se dissiper, l'illusion se détruire; car le ménage, même le meilleur, n'est pas tel que l'amour se le présente. L'amour, c'est le ciel, et l'hymen, c'est la terre. Vous y retrouvez toutes les imperfections de ce bas monde, les petits moments de vivacité, d'humeur, de querelle...

M. DE BUSSIÈRES, souriant.

Ah! vous vous disputiez donc aussi?

MADAME DE BLANGY.

Quelquefois... il le fallait bien, ne fût-ce que pour se raccommoder.

M. DE BUSSIÈRES.

Ah! c'est vrai. Je n'aime pas cette idée-là.

MADAME DE BLANGY.

Pourquoi?

M. DE BUSSIÈRES.

Je ne sais... j'aimais mieux l'autre. Vous dites donc qu'il y avait des moments de brouille? C'est bien, mais cela m'effraye. Si, nous aussi, nous allions nous brouiller?

MADAME DE BLANGY.

Pour quel motif? puisque nous sommes convenus de tout nous dire franchement.

M. DE BUSSIÈRES.

Mais il pourrait arriver tel événement...

MADAME DE BLANGY.

Lequel?

M. DE BUSSIÈRES.

Une veuve, telle que vous, est bientôt entourée, malgré elle, de tant de gens qui aspirent à l'emploi de confident en chef et sans partage.

MADAME DE BLANGY.

Ah! quelle idée! Je croyais que mon nouvel ami avait meilleure opinion de ses amis.

M. DE BUSSIÈRES.

Celle-ci n'a rien qui doive vous offenser.

MADAME DE BLANGY.

Si vraiment; car vous devez croire à ma promesse, et j'ai juré, je jure à vous-même de conserver toujours ma liberté.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est comme moi, j'en ai fait le serment, et je renonce à votre estime, à votre amitié, si j'y manque jamais.

MADAME DE BLANGY.

Moi de même.

M. DE BUSSIÈRES.

Il serait vrai?

MADAME DE BLANGY.

Je vous l'atteste.

M. DE BUSSIÈRES.

Ah! que je suis heureux! me voilà rassuré, et maintenant, certains l'un de l'autre, nous pouvons, sans crainte et sans danger, croire à une amitié que rien ne viendra troubler.

MADAME DE BLANGY se lève.

Oh! non, rien au monde.

M. DE BUSSIÈRES rapporte la chaise près du piano qui est ouvert, et jette les yeux sur un papier de musique.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE BLANGY.

Qu'est-ce donc?

M. DE BUSSIÈRES.

Cet air que je viens d'apercevoir sur votre piano: un air de la *Muette de Portici*.

MADAME DE BLANGY.

Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant, et d'où vient votre trouble?

M. DE BUSSIÈRES.

C'était celui que je lui ai entendu chanter au dernier concert où nous avons été ensemble.

MADAME DE BLANGY.

Combien je suis fâchée que le hasard vous ait offert un pareil souvenir!

M. DE BUSSIÈRES.

Non, non, il n'est pas pénible, au contraire; car depuis elle, je ne l'ai pas entendu une seule fois, sans éprouver une émotion délicieuse et indéfinissable. (Pendant qu'il parle, madame de Blangy s'est mise à son piano, et a joué les premières mesures.) Ah! que je vous remercie, que votre amitié est ingénieuse... Oui, c'est elle que je crois entendre; c'est mieux d'exécution... mais c'est égal, c'est toujours le même air, et j'éprouve un bonheur... (Pendant qu'elle joue, il prend le violon qui est sur le piano et l'accompagne.)

MADAME DE BLANGY, continuant à jouer, et le regardant.

Comment, Monsieur, mais c'est fort bien; je ne vous aurais pas cru un pareil talent.

M. DE BUSSIÈRES, jouant toujours.

Qu'est-ce donc auprès de vous?

MADAME DE BLANGY, s'arrêtant.

Prenez garde, vous vous trompez; c'est un *si* naturel.

M. DE BUSSIÈRES.

Non, madame, *si bemol*.

(En ce moment entre M. de Courcelles, qui s'arrête au fond du théâtre.)

MADAME DE BLANGY.

Mais regardez donc.

M. DE BUSSIÈRES, riant.

C'est vrai, c'est vrai; je ne regardais pas le papier.

MADAME DE BLANGY, de même.

Vous êtes distrait.

M. DE BUSSIÈRES.

Je tâcherai de ne plus l'être.

MADAME DE BLANGY.

Recommençons, et faites attention.

(Ils jouent ensemble. M. de Courcelles s'assied au fond du théâtre, les bras croisés et écoutant.)

M. DE BUSSIÈRES.

Le mouvement est plus vif.

MADAME DE BLANGY.

Du tout.

M. DE BUSSIÈRES.

Je vous l'atteste, c'est un air de danse, on danse sur l'air de la Princesse espagnole, et il serait impossible de danser aussi lentement.

MADAME DE BLANGY.

Rien n'est plus facile; la mesure est si marquée.

M. DE BUSSIÈRES.

Non, madame.

(Tout en chantant il forme quelques pas.)

MADAME DE BLANGY.

Et si, monsieur. (Chantant en s'accompagnant.) Tra la la la la la la la.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE COURCELLES.

M. DE COURCELLES.

Bravo! bravo!

MADAME DE BLANGY ET M. DE BUSSIÈRES, s'éloignant l'un de l'autre.

Ah! mon Dieu!

M. DE COURCELLES.

Continuez de grâce; que je ne vous dérange pas!

MADAME DE BLANGY.

Est-ce qu'il y a longtemps que vous étiez là?

M. DE COURCELLES.

Depuis le *si bemol*, et je vous demande pardon de mon indiscrétion, car je n'étais pas invité au concert ni au bal.

MADAME DE BLANGY.

Monsieur...

M. DE COURCELLES.

Je venais pour parler d'affaires... avec monsieur; mais nous pouvons remettre...

MADAME DE BLANGY.

Non, Monsieur; et quant à ce que vous venez d'entendre, quand vous saurez dans quelle intention...

M. DE COURCELLES.

Eh! mon Dieu! Madame, vous n'avez pas besoin de justifier auprès de moi un oubli... de douleur; et je ne puis trop remercier monsieur, dont l'entretien, dont l'aimable gaieté a contribué à vous distraire.

M. DE BUSSIÈRES.

Monsieur...

MADAME DE BLANGY.

Vous avez à parler d'affaires, à renouveler connaissance, je vous laisse; j'espère que monsieur nous restera à dîner.

M. DE BUSSIÈRES.

Je n'ai garde de refuser.

M. DE COURCELLES.

A merveille, à condition que ce soir on achèvera le morceau que j'ai interrompu; j'y tiens.

MADAME DE BLANGY, souriant.

Comme monsieur voudra.

M. DE BUSSIÈRES, s'inclinant.

Je suis à vos ordres.

MADAME DE BLANGY.

A ce soir.

M. DE COURCELLES.

Vous êtes charmante.

MADAME DE BLANGY.

Vous trouvez?

M. DE COURCELLES.

Le sourire vous va si bien, (A demi-voix.) qu'il y a longtemps que vous devriez être consolée, ne fût-ce que par coquetterie.

MADAME DE BLANGY.

Voilà en effet un motif déterminant; j'y songerai.

(Elle le salue, et sort.)

SCÈNE XI.

M. DE BUSSIÈRES, M. DE COURCELLES.

M. DE BUSSIÈRES.

Que je suis heureux de vous retrouver chez madame de Blangy! vous, Monsieur, un ami de mon père; car il me parlait souvent de vous, de sa fortune qu'il vous devait; et j'ai pu paraître bien ingrat en vous négligeant ainsi.

M. DE COURCELLES.

En aucune façon; vous êtes plus jeune que moi, et à votre âge les plaisirs... Car vous avez été longtemps absent?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, Monsieur, ce qui ne m'excuse point.

M. DE COURCELLES.

Si vraiment; en amitié, il est toujours temps de commencer, et si vous vous croyez en retard, vous me rendrez tout à la fois, intérêt et capital... Je vous parle là en style de receveur général.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est le plus solide.

M. DE COURCELLES.

N'est-il pas vrai? Ah çà! il s'agit d'affaires. Vous louez donc la maison de madame de Blangy?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, Monsieur. (Avec un peu d'embarras.) Y a-t-il longtemps que vous la connaissez?

M. DE COURCELLES.

Cette propriété?

M. DE BUSSIÈRES.

Non. Celle qui l'habitait.

M. DE COURCELLES.

J'étais l'ami de sa famille et de son mari. Une femme adorable, qui mériterait les hommages du monde entier. Si vous la connaissiez comme moi, si vous saviez quel charmant caractère, que de vertus, que de talents, et comme elle s'est conduite envers son mari! Un excellent garçon, j'en conviens, mais qui, après tout, n'était pas aimable tous les jours.

M. DE BUSSIÈRES.

On me l'avait dit.

M. DE COURCELLES.

Bon cœur, mais une tête chaude; un homme terrible quand il était en colère, et il avait tant d'occasions de s'y mettre. De fausses spéculations, de mauvaises affaires...

M. DE BUSSIÈRES.

Que dites-vous là?... Et nous souffririons que madame de Blangy...

M. DE COURCELLES.

Avec son caractère, avec sa fierté, elle n'a besoin de rien, elle ne veut rien. Sans cela, monsieur, je vous prie de le croire, elle ne manquerait pas d'amis qui seraient trop heureux... Mais revenons à notre affaire... Vous avez loué combien?

M. DE BUSSIÈRES.

Ce que vous voudrez... Ce qu'il vous plaira... le plus sera le mieux.

M. DE COURCELLES.

Non, monsieur, le prix qu'elle en donnait elle-même: douze cents francs.

M. DE BUSSIÈRES.

Soit; je vous les remettrai... Mais vous disiez que ses amis... elle en a beaucoup?

M. DE COURCELLES.

Tous ceux qui la connaissent. Quant à ses adorateurs, tous ceux qui la voient, et il n'aurait tenu qu'à elle d'accepter les partis les plus beaux, les plus riches.

M. DE BUSSIÈRES.

Il serait possible?

M. DE COURCELLES.

J'en sais quelque chose; car c'est toujours à moi que les soupirants s'adressent... Il faut croire qu'il y a dans ma physionomie quelque chose de paternel qui les attire et les encourage; mais elle les a tous refusés.

M. DE BUSSIÈRES, gaiement.

Quoi! tous?

M. DE COURCELLES.

L'un après l'autre... elle ne veut aucun de ces messieurs.

M. DE BUSSIÈRES, riant.

C'est charmant!

M. DE COURCELLES, confidentiellement.

Car si elle se prononce, je sais en faveur de qui...

M. DE BUSSIÈRES, avec émotion.

Ah! vous savez?...

M. DE COURCELLES.

Oui, mon jeune ami, quelqu'un qui a sa parole, sa promesse formelle, et elle n'y a jamais manqué.

M. DE BUSSIÈRES, troublé.

Vous connaissez cette personne?

M. DE COURCELLES.

C'est moi.

M. DE BUSSIÈRES.

Que me dites-vous là?

M. DE COURCELLES.

Je dois l'épouser dès qu'elle sera consolée, et déjà cela va mieux; déjà, grâce au ciel, sa douleur éternelle a des absences : témoin, tout à l'heure à ce piano où elle oubliait de s'affliger; c'est à vous que je le dois, je le sais; mais je voudrais vous devoir plus encore, et puisque vous avez daigné me parler d'amitié... je viens vous en demander une preuve.

M. DE BUSSIÈRES.

Monsieur...

M. DE COURCELLES.

Il n'y a que moi, auprès d'elle, qui plaide en ma faveur, et on a toujours l'air gauche quand on parle à la première personne. J'ai beau lui répéter que je suis un honnête homme, que j'ai quelques bonnes qualités, un bon caractère, elle peut croire que je suis seul de mon avis; mais si ma proposition était appuyée, si j'avais une voix de plus... la vôtre, par exemple!

M. DE BUSSIÈRES.

Moi! Monsieur?...

M. DE COURCELLES.

Le tout est de la décider... Elle y viendra, j'en suis sûr; car elle m'aime au fond, elle me le disait encore ce matin.

M. DE BUSSIÈRES.

Ce matin?

M. DE COURCELLES.

Mais les convenances... le respect humain...

M. DE BUSSIÈRES.

Quoi! cette retraite, ce deuil qu'elle s'était imposés...

M. DE COURCELLES.

Voilà la seule chose qui l'arrête, je le parierais.

M. DE BUSSIÈRES, avec dépit.

Croyez donc après cela aux douleurs éternelles?... Cela ne m'étonne pas, les femmes sont toutes ainsi.

M. DE COURCELLES.

Et nous aussi.

M. DE BUSSIÈRES.

Non, Monsieur, non, ne le croyez pas; il est

des hommes chez qui les sentiments profonds ne s'effacent point aussi aisément.

M. DE COURCELLES, avec indifférence.

C'est possible! mais cela m'est égal. (Avec chaleur.) Pour en revenir à madame de Blangy, elle ne me croira peut-être pas, j'y suis trop intéressé... vous, c'est différent... et puis un grand avantage que vous avez, c'est que vous l'amusez, vous la faites rire, et cela avance mes affaires.

M. DE BUSSIÈRES.

Je suis trop heureux d'être bon à quelque chose, et s'il ne tient qu'à hâter les bonnes dispositions où l'on est pour vous, je tâcherai de me tirer avec honneur de la mission que vous voulez bien me confier.

M. DE COURCELLES.

Je ne sais comment vous remercier.

M. DE BUSSIÈRES.

En aucune façon... cela m'amusera.

M. DE COURCELLES.

Je crois que le moment est favorable, elle est seule, et si avant de vous mettre à table vous obteniez pour moi une bonne réponse, il me semble que je dînerais mieux.

M. DE BUSSIÈRES.

Il est de fait que voilà une raison...

M. DE COURCELLES.

Positive, n'est-il pas vrai? Adieu, mon jeune ami, du courage. (Lui donnant une poignée de main.) Et à charge de revanche dans l'occasion.

(M. de Bussières sort.)

SCÈNE XII.

M. DE COURCELLES, seul.

Je crois que j'ai eu là une bonne idée! En affaire, en diplomatie, tout dépend du choix de l'avocat ou de l'ambassadeur! c'est peut-être pour cela que depuis quelque temps il s'est perdu tant de bonnes causes, et c'est pour cela que je gagnerai la mienne! Madame de Blangy tient à l'opinion du monde; mais pour une jolie femme, le monde, ce sont les gens à la mode, c'est la jeunesse..... corps respectable dont je ne fais plus partie; mais c'est égal, la jeunesse est pour moi, je l'ai pour alliée; elle parle en ma faveur, cela revient au même!

SCÈNE XIII.

M. DE COURCELLES, SOPHIE.

M. DE COURCELLES.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle Sophie?

SOPHIE.

C'est aujourd'hui le jour aux visites; en voici une nouvelle.

M. DE COURCELLES.

Pour madame de Blangy?

SOPHIE.

Ou pour vous, si cela vous convient.

M. DE COURCELLES.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SOPHIE.

Qu'il y a chez Duval, le jardinier, un monsieur, un jeune homme...

M. DE COURCELLES.

Encore un! nous sommes déjà ici assez de jeunes gens. Qui l'amène?

SOPHIE.

Il ne voudrait pas déranger madame, mais il désirerait parler à quelqu'un de la maison; et comme c'est probablement pour affaires, si vous vouliez voir...

M. DE COURCELLES.

Des affaires! je n'ai pas le temps. J'en ai une en ce moment qui m'intéresse personnellement, une réponse que j'attends de madame de Blangy.

SOPHIE, regardant de côté.

Justement elle vient de ce côté; elle salue M. de Bussières qui vient de la quitter.

M. DE COURCELLES.

Il vient de la quitter; allons lui demander ce qui s'est passé.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE XIV.

SOPHIE, MADAME DE BLANGY.

SOPHIE, regardant sortir M. de Courcelles.

Eh bien! eh bien! lui qui voulait parler à madame, s'en va quand elle arrive. Est-il singulier! et lui aussi qui a des caprices.

MADAME DE BLANGY, entrant de l'autre côté, et sans voir Sophie.

Je ne reviens pas de ma surprise! quel changement dans son ton et dans ses manières; cet air d'ironie en me parlant de mes chagrins, de ma douleur... Eh mais, sans doute, j'en ai beaucoup, de m'être ainsi trompée sur son compte.

SOPHIE.

Madame...

MADAME DE BLANGY, sans l'entendre.

Et puis quel ton d'amertume, et presque de reproche, en me rappelant la promesse que j'ai faite ce matin à M. de Courcelles qui, à coup sûr, est plus aimable que lui, qui a un meilleur caractère. Un homme excellent!

SOPHIE, de même.

Madame...

MADAME DE BLANGY.

Et me parler en sa faveur! me presser d'un air

si leste, si dégagé, comme s'il suffisait de sa recommandation pour me décider, ce qui serait peut-être, après tout, le parti le plus sage; mais qui lui demandait son avis? personne. Je sais ce que j'ai à faire, et je n'ai pas besoin que l'on règle ma conduite ou mes sentiments.

SOPHIE, plus haut.

Madame...

MADAME DE BLANGY, avec impatience.

Qu'est-ce que c'est?

SOPHIE.

Voilà trois fois que j'ai pris la liberté de vous adresser la parole.

MADAME DE BLANGY.

Qu'y a-t-il?

SOPHIE.

Quelqu'un demande à vous parler.

MADAME DE BLANGY, avec dépit.

M. de Bussières!... tant pis!

SOPHIE.

Non, Madame.

MADAME DE BLANGY, avec impatience.

Ah! M. de Courcelles?

SOPHIE.

Non, Madame.

MADAME DE BLANGY.

Tant mieux!

SOPHIE.

C'est une autre personne, un étranger.

MADAME DE BLANGY.

Je n'y suis pas, je ne puis recevoir.

SOPHIE.

C'est qu'il attend... là-bas, chez le jardinier.

MADAME DE BLANGY, avec impatience.

Voyez alors ce que c'est; parlez-lui, répondez-lui, pourvu que je ne le voie pas, car tout le monde m'excède, et il me tarde d'être seule.

SOPHIE.

Madame sera satisfaite, car il paraît que M. de Bussières a demandé sa voiture.

MADAME DE BLANGY.

Ah!

SOPHIE, regardant par la porte du fond.

Du moins les chevaux sont attelés.

MADAME DE BLANGY.

C'est bien, laissez-moi.

SCÈNE XV.

MADAME DE BLANGY, M. DE BUSSIÈRES.

M. DE BUSSIÈRES.

Je viens, Madame, de faire part à M. de Courcelles de vos bonnes intentions à son égard.

MADAME DE BLANGY, froidement.

Vous avez bien fait.

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai ajouté que vous n'étiez pas du tout éloignée de tenir la promesse que vous lui aviez faite ce matin...

MADAME DE BLANGY.

Moi!

M. DE BUSSIÈRES.

Du moins vous me l'aviez dit.

MADAME DE BLANGY.

Allons, me voilà engagée avec lui.

M. DE BUSSIÈRES.

Et dans sa joie, dans son ravissement, il vous demande la permission de se présenter devant vous pour vous remercier.

MADAME DE BLANGY, à part.

Me remercier! il ne manquait plus que cela. (Haut.) Eh! Monsieur, qui vous avait chargé de ce soin?

M. DE BUSSIÈRES.

Mon amitié pour lui et pour vous, Madame.

MADAME DE BLANGY.

Je vous suis obligée.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est ce que je voulais vous annoncer, avant d'avoir l'honneur de prendre congé de vous.

MADAME DE BLANGY.

Ah! vous partez?

M. DE BUSSIÈRES.

Une affaire importante me rappelle à Paris.

MADAME DE BLANGY.

Liberté entière.

M. DE BUSSIÈRES salue madame de Blangy, qui lui fait la révérence.

Adieu, Madame. (Il reste à la même place, et après un instant de silence, il salue une seconde fois, et prêt à partir il s'arrête.) Madame n'a pas d'ordre à me donner?

MADAME DE BLANGY.

Aucun. J'avais des lettres, que je n'ai pas encore écrites, croyant que vous nous resteriez à dîner.

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai dû changer d'avis : j'étais venu chercher ici la solitude et la douleur, je dois fuir quand la joie et le bonheur arrivent. Pauvre Hortense, jamais je n'ai senti plus vivement la perte que j'ai faite.

MADAME DE BLANGY.

Et moi donc! *Lui*, du moins, savait *autrement* reconnaître mon estime et ma confiance.

M. DE BUSSIÈRES.

Ce n'est pas elle qui m'eût abandonné!

MADAME DE BLANGY.

Ce n'est pas lui qui se fût conduit ainsi! qui m'eût traitée avec tant d'injustice!

M. DE BUSSIÈRES.

Moi, injuste? Rappelez-vous que ce matin encore nous jurions ici que notre vie entière se passerait dans un éternel veuvage : notre amitié était à ce prix. Eh bien ! ce serment, qui de nous deux y a manqué?

MADAME DE BLANGY.

N'est-ce pas vous, en me parlant en faveur d'une personne à laquelle je n'aurais jamais pensé?

M. DE BUSSIÈRES.

Et cependant cette promesse, vous la lui avez faite?

MADAME DE BLANGY.

Dans le cas où je renoncerais à ma liberté; mais comme j'y tiens plus que jamais...

M. DE BUSSIÈRES.

Il serait possible?

MADAME DE BLANGY.

Oui, Monsieur, et j'y tiendrai toujours; car tous les hommes me sont odieux, à commencer par vous. Êtes-vous content maintenant?

M. DE BUSSIÈRES.

Ah! que vous êtes bonne ! et que je suis coupable !...

MADAME DE BLANGY.

Bien coupable, sans doute; car enfin, entre amis, on parle franchement, on demande des explications. Est-ce que je vous les aurais refusées?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, vous avez raison; mais je ne puis vous exprimer ce que j'éprouvais... ce qui s'est passé en moi, quand j'ai entendu M. de Courcelles se vanter d'une préférence que l'ancienneté de son amitié lui méritait peut-être; mais enfin, moi aussi, j'étais votre ami; j'espérais que personne au monde ne l'était plus que moi; et voir un autre me disputer ce titre !... L'amitié a aussi sa jalousie.

MADAME DE BLANGY.

Encore faudrait-il qu'elle ne ressemblât pas à de la tyrannie... vous, que ce matin encore je trouvais si bon, si aimable !

M. DE BUSSIÈRES.

Que dites-vous?

MADAME DE BLANGY.

Je ne vous reconnaissais plus, c'était du dépit, de la colère, de l'impatience, on aurait dit d'un mari !

M. DE BUSSIÈRES.

Vraiment ! c'est inconcevable !... comme l'amitié nous change! Jusqu'à ce pauvre M. de Courcelles que, sans savoir pourquoi, je détestais intérieurement ! Mais en revanche, je vais l'aimer, je vais l'adorer, je lui voue dès ce moment une affection !...

MADAME DE BLANGY.

Qui va me faire du tort; et c'est moi qui, à mon tour, serai jalouse...

M. DE BUSSIÈRES.

Oh ! non, ce que j'éprouve pour vous est un sentiment à part, qui ne peut se définir, qui ne ressemble à rien... cela est si différent de ce que j'éprouvais pour Hortense !

MADAME DE BLANGY, *sévèrement.*

Je l'espère bien.

M. DE BUSSIÈRES.

Il n'y a aucune comparaison... c'est quelque chose de... de bien mieux encore.

MADAME DE BLANGY.

A la bonne heure ! Sans cela songez-y bien, je le dis à vous comme je le dirai à M. de Courcelles, il faudrait à l'instant même se quitter, ne plus se voir ! De l'amitié, rien que de l'amitié ! et comme la mienne n'est pas exigeante, je vous rappellerai que votre voiture vous attend.

M. DE BUSSIÈRES.

Ah ! Madame !

MADAME DE BLANGY.

Il ne faut vous gêner en rien ; et puisque vous avez à Paris des affaires importantes...

M. DE BUSSIÈRES.

Ma seule affaire, c'était d'être fâché avec vous... et comme, grâce au ciel, elle est terminée...

MADAME DE BLANGY.

Vous restez?

M. DE BUSSIÈRES.

J'en ai bien envie; et si vous le désiriez...

MADAME DE BLANGY.

Est-ce que je ne vous l'ai pas dit?

M. DE BUSSIÈRES, *vivement.*

Que vous êtes bonne ! Dieu ! M. de Courcelles qui vient de ce côté ! quel ennui !

MADAME DE BLANGY.

Vous qui deviez tant l'aimer...

M. DE BUSSIÈRES.

Pas quand il vient. Ah ! mon Dieu ! c'est pour vous remercier de ce que je lui ai dit.

MADAME DE BLANGY.

Voyez ce dont vous êtes cause... Comment faire à présent?

M. DE BUSSIÈRES.

Je n'en sais rien. Songez que s'il y a de la justice, vous devez, comme à moi, lui ôter tout espoir.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE COURCELLES.

M. DE COURCELLES, *bas à M. de Bussières.*

Puis-je entrer?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, sans doute ; je vous laisse.

(Il sort en faisant à madame de Blangy des signes d'intelligence.)

SCÈNE XVII.

MADAME DE BLANGY, M. DE COURCELLES.

M. DE COURCELLES.

Ah ! Madame, comment m'acquitter jamais de ce que je dois à vous et à M. de Bussières ?

MADAME DE BLANGY, à part.

Pauvre homme !

M. DE COURCELLES.

Je suis si ému que, pour vous remercier, je ne puis trouver de phrases... d'ailleurs, je n'ai jamais su en faire, et j'irai droit au but ! Quand la fin du deuil ? quand notre mariage ? le jour est-il fixé ?

MADAME DE BLANGY.

Pas encore.

M. DE COURCELLES.

Est-ce bientôt ?

MADAME DE BLANGY.

Non, mon ami ; avec vous je dois parler avec franchise, et je sens là, quoi qu'on ait pu me dire, que je ne suis pas du tout déterminée...

M. DE COURCELLES.

Il ne faut pas que cela vous fâche, j'attendrai...

MADAME DE BLANGY, avec embarras, et d'un air suppliant.

Non, n'attendez pas.

M. DE COURCELLES.

Et pourquoi ?

MADAME DE BLANGY.

Parce que, *décidément*, j'ai idée que je ne me *déciderai* jamais.

M. DE COURCELLES.

Vous vous trompez.

MADAME DE BLANGY.

Je ne le pense pas.

M. DE COURCELLES.

Je vous dis que si... je m'y connais... d'aujourd'hui déjà, et sans que vous vous en doutiez, il y a dans votre état un mieux sensible.

MADAME DE BLANGY.

Vous croyez ?

M. DE COURCELLES.

J'en suis sûr, et quoique vous refusiez d'en convenir, votre conversation avec M. de Bussières a avancé mes affaires.

MADAME DE BLANGY.

Au contraire.

M. DE COURCELLES.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MADAME DE BLANGY.

Cela m'a confirmée plus que jamais dans l'idée de rester libre.

M. DE COURCELLES.

Comment, lorsqu'il vous parlait... et de si près... ce n'était pas pour mon compte ?

MADAME DE BLANGY, avec embarras.

Il l'avait fait d'abord... et puis...

M. DE COURCELLES.

Il a parlé pour le sien ?

MADAME DE BLANGY.

Pas comme vous l'entendez.

M. DE COURCELLES, brusquement.

Il me semble qu'il n'y a pas deux manières de s'entendre.

MADAME DE BLANGY, vivement.

Si vraiment, vous êtes dans l'erreur, vous ne savez donc pas qu'il a perdu aussi quelqu'un qu'il aimait, et qu'il aimera toujours ?... et la même situation, le même malheur... c'était charmant ! De sorte que du premier moment, du premier coup d'œil, il semblait que depuis longtemps nous nous connaissions tous deux.

M. DE COURCELLES.

Vraiment ?

MADAME DE BLANGY.

Le malheur vieillit si vite ! et puis la douleur dispose à l'amitié.

M. DE COURCELLES.

De l'amitié ! Vous en êtes déjà là ?

MADAME DE BLANGY.

Eh ! pourquoi pas ? Rien que de l'amitié, je vous l'atteste, jamais autre chose.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE.

Ah ! par exemple ! si je sais ce que cela veut dire...

MADAME DE BLANGY.

Qu'est-ce donc ?

SOPHIE.

Je viens du logement du jardinier où, depuis un quart d'heure, attendait ce monsieur dont on vous a parlé, une trentaine d'années, une figure agréable, mais moins bien cependant que notre visite de ce matin, que M. le comte de Bussières...

MADAME DE BLANGY, avec impatience.

Après ?

SOPHIE.

Beaucoup moins bien certainement... — Madame de Blangy est donc ici ! — Oui, Monsieur. — Êtes-vous à son service ? — Depuis trois mois. — Alors, je vous prie, prévenez-la... Puis il s'est

arrêté en ajoutant : Non, je crains pour elle la surprise, l'émotion... Il vaut mieux lui écrire. Il trace à la hâte quelques lignes, puis il les a rayées, en a écrit d'autres, s'est levé, a déchiré le papier, s'est promené en long, en large, en répétant : En vérité, je ne sais que faire. Puis, s'adressant à moi : Attendez, m'a-t-il dit, je reviens... Et il s'est élancé vivement dans l'autre pièce...

M. DE COURCELLES.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME DE BLANGY.

Voilà qui commence à m'inquiéter... Achevez...

SOPHIE.

Il est sorti quelque temps après en me disant : Décidément, portez cette lettre à votre maîtresse, j'attendrai ici qu'elle l'ait lue avant de me présenter chez elle. J'ai pris ce billet, je l'apporte, et le voici.

MADAME DE BLANGY.

Eh donnez donc. (Jetant les yeux sur l'adresse.) Dieu !

M. DE COURCELLES, la voyant prête à se trouver mal, et courant à elle.

Qu'avez-vous donc ?

MADAME DE BLANGY.

Ce que j'ai ?... Tenez, tenez, voyez plutôt... (Elle lui donne la lettre.)

M. DE COURCELLES, poussant un cri.

O ciel ! c'est lui ! c'est son écriture ! c'est M. de Blangy.

SOPHIE.

Cet époux si chéri ! si longtemps regretté !... Madame, vous vous trouvez mal !...

MADAME DE BLANGY, se levant vivement.

Moi !... du tout... Mais la joie, l'émotion... (A M. de Courcelles.) Mon ami, conseillez-moi... que faire ?

M. DE COURCELLES.

Courons au-devant de lui !... Ce cher ami !

MADAME DE BLANGY, hors d'elle-même.

Oui, vous avez raison... courons... venez... soutenez-moi... (Elle fait quelques pas pour sortir.) Dieu ! M. de Bussières !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BUSSIÈRES, entrant d'un air agité.

M. DE BUSSIÈRES, vivement, à madame de Blangy.

Je n'y tiens plus, il faut que je connaisse mon sort.

M. DE COURCELLES.

Qu'y a-t-il donc ?

M. DE BUSSIÈRES.

J'ignore ce que madame vous a dit, ce que vous avez décidé ; mais pendant ce temps, je me suis rendu compte de ce que j'éprouvais ; j'ai vu clair dans mon cœur. Oui, Madame, dussiez-vous me bannir de votre présence, vous connaîtrez la vérité. Cette amitié dont je me vantais n'était qu'un vain mot, un prétexte ; je l'avoue ici devant vous, devant monsieur... je vous aime !

MADAME DE BLANGY.

Monsieur !

M. DE BUSSIÈRES.

De l'amour le plus tendre, le plus ardent ; je vous offre ma main, ma fortune, tout ce que je possède... ne me réduisez pas au désespoir. De grâce, Monsieur, parlez en ma faveur.

M. DE COURCELLES.

Moi ?

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai bien parlé pour vous.

M. DE COURCELLES.

Eh ! Monsieur, ce n'est plus à moi qu'il faut vous adresser, c'est à son mari.

M. DE BUSSIÈRES.

Son mari ?

SOPHIE.

Il est de retour, il est ici.

M. DE BUSSIÈRES, atterré.

M. de Blangy !

M. DE COURCELLES.

Lui-même.

MADAME DE BLANGY, avec émotion.

Oui, Monsieur, il est des devoirs qui me sont imposés, devoirs que je respecte, que je chéris... Et vous sentez que votre présence en ces lieux...

M. DE BUSSIÈRES, après un moment de silence.

Je suis anéanti, frappé de la foudre ; mais puisque je suis voué au malheur, puisque le sort s'acharne à me poursuivre, je mériterai du moins sa rigueur. Adieu.

MADAME DE BLANGY.

Où allez-vous ?

M. DE BUSSIÈRES.

Je n'ai plus rien à perdre, rien à ménager ; la vie m'est importune.

M. DE COURCELLES, l'arrêtant.

Jeune homme, y pensez-vous ?

MADAME DE BLANGY.

Je vous en supplie, Édouard ! Ah ! qu'ai-je dit ? pas ce nom-là. Mon ami, mon ami, daignez m'écouter.

M. DE BUSSIÈRES.

Je suis trop malheureux !

MADAME DE BLANGY.

Eh ! Monsieur, ne le suis-je pas moi-même ?

M. DE BUSSIÈRES, avec joie.

O ciel !

MADAME DE BLANGY, vivement.

Du désespoir où je vous vois. Mais voulez-vous me perdre, me compromettre, m'ôter le seul bien qui me reste? Vous qui prétendez m'aimer, (geste de M. de Bussières.) je le crois, Monsieur, je veux bien le croire; le ciel m'est témoin que je n'y suis pour rien, et j'ignore encore comment cela a pu arriver; enfin, ce n'est pas votre faute, je veux bien vous le pardonner, à une condition, c'est que vous partirez à l'instant même, et que jamais je ne vous reverrai.

M. DE BUSSIÈRES.

Quoi, Madame!

MADAME DE BLANGY.

C'est tout ce que je puis faire pour vous, c'est beaucoup encore... Mon ami, venez, guidez-moi. (Ils vont pour sortir.) Partons.

SOPHIE.

Mais si, avant de le voir, vous lisiez ce qu'il vous écrit?

M. DE COURCELLES.

Elle a raison, tenez.

MADAME DE BLANGY.

C'est vrai... Je ne sais plus où j'en suis; lisez, mon ami, lisez vous-même.

M. DE COURCELLES, décachetant la lettre.

« Ma chère Élise, ma femme. » C'est bien de lui.

MADAME DE BLANGY.

C'est de lui!

M. DE COURCELLES, à part, et regardant madame de Blangy.

Elle a frémi... Ce mari que ce matin encore... Oh! La Bruyère! (Haut.) Lisons : « Ma chère Élise, » ma femme, toi qui aimais tant un époux qui le » méritait si peu; toi, que mes emportements, mon » caractère et mes folles dissipations ont dû rendre » si malheureuse... quand tu recevras cette lettre, » je n'existerai plus. »

TOUS.

O ciel!

M. DE BUSSIÈRES.

Achevez.

SOPHIE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. DE COURCELLES, qui a parcouru la lettre.

Que la lettre est datée de New-York, écrite par lui, à ses derniers moments.

M. DE BUSSIÈRES.

Il serait vrai?

M. DE COURCELLES.

Et qu'il en a chargé le fils de son associé, un jeune homme qui, plus tard, doit se rendre en France, pour régler et liquider avec vous ses affaires de commerce.

M. DE BUSSIÈRES, hors de lui.

Ah! Sophie! ah! monsieur! que je suis heureux!

MADAME DE BLANGY, à M. de Courcelles.

Et moi, mon ami, je n'ose lever les yeux sur vous... Qu'allez-vous penser du trouble où tout à l'heure vous m'avez vue?

M. DE COURCELLES.

Je penserai qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, cela devait être ainsi. Quand je vous disais ce matin, qu'un beau jour, et sans que vous vous en doutiez, vous vous trouveriez consolée; j'avais raison, mais je croyais que vous le seriez par moi, et j'avais tort.

MADAME DE BLANGY, vivement.

Je vous jure cependant que j'ignore encore ce que je ferai, ce que je déciderai.

M. DE COURCELLES.

Oui, c'est possible, mais nous... (Regardant M. de Bussières.) N'est-il pas vrai, nous le savons? et quelque peine que j'en éprouve, il y a si longtemps que je suis votre ami, que c'est une habitude dont je ne pourrai pas me défaire, et qui mourra avec moi.

M. DE BUSSIÈRES, à M. de Courcelles.

Ah! Monsieur, comment reconnaître tant de générosité... je vous dois le bonheur de ma vie; car s'il avait fallu renoncer à elle, rien au monde ne m'en aurait consolé.

M. DE COURCELLES, à part, et secouant la tête.

Peut-être.

M. DE BUSSIÈRES et MADAME DE BLANGY.

Que dites-vous?

M. DE COURCELLES.

Rien, rien, mes amis; tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et je me le répéterai chaque fois que je reverrai ces lieux.

M. DE BUSSIÈRES.

Nous y reviendrons souvent, car je veux l'acheter, y établir un château, un parc.

M. DE COURCELLES.

Et, à cette place, j'élèverai un pavillon consacré à deux divinités.

MADAME DE BLANGY.

Lesquelles?

M. DE COURCELLES.

Le Temps et l'Amour, avec cette inscription :

AUX DEUX CONSOLATEURS!



RATON

VA T EN AU [illegible]ABLE



BERTRAND ET RATON,

OU

L'ART DE CONSPIRER;

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 14 novembre 1833.

Personnages.

MARIE-JULIE, reine douairière, belle-mère de Christian VII, roi de Danemark.
LE COMTE BERTRAND DE RANTZAU, membre du conseil sous Struensée, premier ministre.
FALKENSKIELD, ministre de la guerre, membre du conseil sous Struensée.
FRÉDÉRIC DE GOELHER, neveu du ministre de la marine.
CHRISTINE, fille de Falkenskield.
KOLLER, colonel.
RATON BURKENSTAFF, marchand de soieries.
MARTHE, sa femme.
ÉRIC, son fils.
JEAN, son garçon de boutique.
JOSEPH, domestique de Falkenskield.
UN SEIGNEUR DE LA COUR. (Berghen.)
LE PRÉSIDENT DE LA COUR SUPRÊME.

La scène se passe à Copenhague, en janvier 1772.

ACTE PREMIER.

Une salle du palais du roi Christian, à Copenhague. A gauche, les appartements du roi; à droite, ceux de Struensée.

SCÈNE PREMIÈRE.

KOLLER, assis à droite; du même côté, des grands du royaume, des militaires, des employés du palais, des solliciteurs, avec des pétitions à la main, attendant le réveil de Struensée.

KOLLER, regardant à gauche.

Quelle solitude dans les appartements du roi!... (Regardant à droite.) Et quelle foule à la porte du favori! En vérité, si j'étais poète satirique, ce serait une belle place que la mienne! capitaine des gardes dans un palais où un médecin est premier ministre, où une femme est roi, et où le roi n'est rien! Mais patience! (Prenant un journal qui est sur la table à côté de lui.) Quoi qu'en dise la Gazette de la cour, qui trouve cette combinaison admirable. (Lisant bas.) Ah! ah! encore un nouvel édit. (Lisant.) « Copenhague, 14 janvier 1772. Nous, Christian IV, par la grâce de Dieu roi de Danemark et de Norvége, avons confié par les présentes à son excellence le comte Struensée, premier ministre et président du conseil, le sceau de l'état, ordonnant que tous les actes émanés de lui soient valables et exécutoires dans tout le royaume sur sa seule signature, même quand la nôtre ne s'y trouverait pas! » Je conçois alors les nouveaux hommages qui ce matin entourent le favori: le voilà roi de Danemark; l'autre a tout à fait abdiqué; car, non content d'enlever à son souverain son autorité, son pouvoir, sa couronne, Struensée ose encore.... Allons, l'usurpation est complète. (Entre Berghen.) Ah! c'est vous, mon cher Berghen.

BERGHEN.

Oui, colonel. Vous voyez quelle foule dans l'antichambre!

KOLLER.

Ils attendent le réveil du maître.

BERGHEN.

Qui du matin jusqu'au soir est accablé de visites.

KOLLER.

C'es trop juste! il en a tant fait autrefois,

quand il était médecin, qu'il faut bien qu'on lui en rende à présent qu'il est ministre. Vous avez lu la Gazette de ce matin?

BERGHEN.

Ne m'en parlez pas. Tout le monde en est révolté; c'est une horreur, une infamie.

UN HUISSIER, sortant de l'appartement à droite.

Son excellence le comte Struensée est visible.

BERGHEN, à Koller.

Pardon!

(Il s'élance vivement avec la foule et entre dans l'appartement à droite.)

KOLLER.

Et lui aussi! il va solliciter! Voilà les gens qui obtiennent toutes les places, tandis que nous autres nous avons beau nous mettre sur les rangs; aussi, morbleu! plutôt mourir que de rien leur devoir! je suis trop fier pour cela. On m'a refusé quatre fois, à moi, le colonel Koller, ce grade de général que je mérite, je puis le dire, car voilà dix ans que je le demande; mais ils s'en repentiront, ils apprendront à me connaître, et ces services qu'ils n'ont pas voulu acheter, je les vendrai à d'autres. (Regardant au fond du théâtre.) C'est la reine-mère, Marie-Julie; reine douairière, à son âge, c'est de bonne heure, c'est terrible, et plus que moi encore elle a raison de leur en vouloir.

SCÈNE II.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE.

Ah! c'est vous, Koller.

(Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.)

KOLLER.

Ne craignez rien, Madame, nous sommes seuls; ils sont tous en ce moment aux pieds de Struensée ou de la reine Mathilde... Avez-vous parlé au roi?

LA REINE.

Hier, comme nous en étions convenus; je l'ai trouvé seul, dans un appartement retiré, triste et pensif; une grosse larme coulait de ses yeux: il caressait cet énorme chien, son fidèle compagnon, le seul de ses serviteurs qui ne l'ait pas abandonné! — Mon fils, lui ai-je dit, me reconnaissez-vous? — Oui, m'a-t-il répondu, vous êtes ma belle-mère... non, non, a-t-il ajouté vivement, mon amie, ma véritable amie, car vous me plaignez! vous venez me voir, vous!... Et il m'a tendu la main avec reconnaissance.

KOLLER.

Il n'est donc pas, comme on le dit, privé de la raison?

LA REINE.

Non, mais vieux avant l'âge, usé par les excès de tout genre, toutes ses facultés semblent anéanties: sa tête est trop faible pour supporter ou le moindre travail ou la moindre discussion; il parle avec peine, avec effort; mais en vous écoutant, ses yeux s'animent et brillent encore d'une expression singulière; en ce moment ses traits ne respiraient que la souffrance, et il me dit avec un sourire douloureux: Vous le voyez, mon amie, ils m'abandonnent tous; et Mathilde que j'aimais tant, Mathilde, ma femme, où est-elle?

KOLLER.

Il fallait profiter de l'occasion, lui faire connaître la vérité.

LA REINE.

C'est ce que j'ai fait avec ménagement, avec adresse, lui rappelant successivement le temps de son voyage en Angleterre et en France, à la cour de Georges et de Louis XV, lorsque Struensée, l'accompagnant comme médecin, gagna d'abord sa confiance et son amitié; puis je le lui ai montré plus tard, à son retour en Danemark, présenté par lui à la jeune reine, et, pendant la longue maladie de son fils, admis dans son intimité, la voyant à toute heure. Je lui ai peint une princesse de dix-huit ans, écoutant sans défiance les discours d'un homme jeune, beau, aimable, ambitieux; ne prenant bientôt que lui pour guide et pour conseil; se jetant par ses avis dans le parti qui demandait la réforme, et plaçant enfin à la tête du ministère ce même Struensée, parvenu audacieux, favori insolent qui, par les bontés de son roi et de sa souveraine, élevé successivement au rang de gouverneur du prince royal, de conseiller, de comte, de premier ministre enfin, osait maintenant, parjure à la reconnaissance et à l'honneur, oublier ce qu'il devait à son bienfaiteur et à son roi, et ne craignait pas d'outrager la majesté du trône!... A ce mot, un éclair d'indignation a brillé dans les yeux du monarque déchu; sa figure pâle et souffrante s'est animée d'une subite rougeur; puis, avec une force dont je ne l'aurais pas cru capable, il a appelé, il s'est écrié: La reine!... la reine! qu'elle vienne! je veux lui parler!

KOLLER.

O ciel!

LA REINE.

Quelques instants après a paru Mathilde, avec cet air que vous lui connaissez... cet air d'amazone; la tête haute, le sourire superbe, et laissant tomber sur moi un regard de triomphe et de dédain. Je suis sortie, et j'ignore quelles armes elle a employées pour sa défense; mais ce matin elle et Struensée sont plus puissants que jamais; et cet édit qu'elle a arraché au faible monarque, cet édit que publie aujourd'hui la Gazette royale,

donne au premier ministre, à notre ennemi mortel, toutes les prérogatives de la royauté.

KOLLER.

Pouvoir dont Mathilde va se servir contre vous, et je ne doute pas que dans sa vengeance...

LA REINE.

Il faut donc la prévenir. Il faut, aujourd'hui même... (S'arrêtant.) Qui vient là ?

KOLLER, regardant au fond.

Des amis de Struensée ! le neveu du ministre de la marine, Frédéric de Gœlher, puis M. de Falkenskield, le ministre de la guerre ; sa fille est avec lui !

LA REINE.

Une demoiselle d'honneur de la reine Mathilde... Silence devant elle !

SCÈNE III.

GOELHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, LA REINE, KOLLER.

GOELHER, entrant en donnant la main à Christine.

Oui, Mademoiselle, je dois accompagner la reine dans sa promenade ; une cavalcade magnifique ! et si vous voyiez comme sa majesté se tient à cheval ! c'est une princesse bien remarquable ; ce n'est pas une femme !...

LA REINE, à Koller.

C'est un colonel de chevau-légers.

CHRISTINE, à Falkenskield.

La reine-mère. (Elle salue ainsi que son père et Gœlher.) Je me rendais chez vous, Madame.

LA REINE, avec étonnement.

Chez moi !

CHRISTINE.

J'avais auprès de votre majesté une mission...

LA REINE.

Dont vous pouvez vous acquitter ici.

FALKENSKIELD.

Je vous laisse, ma fille ; j'entre chez le comte de Struensée, chez le premier ministre.

GOELHER.

Je vous suis ; je vais lui présenter mes hommages et ceux de mon oncle, qui est ce matin légèrement indisposé.

FALKENSKIELD.

Vraiment !

GOELHER.

Oui ; hier soir il avait accompagné la reine Mathilde sur son yacht royal... et la mer lui a fait mal.

LA REINE.

A un ministre de la marine !

GOELHER.

Ce ne sera rien.

FALKENSKIELD, apercevant Koller.

Ah ! bonjour, colonel Koller, vous savez que je me suis occupé de votre demande.

LA REINE, bas à Koller.

Vous leur demandiez...

KOLLER, de même.

Pour éloigner leurs soupçons.

FALKENSKIELD.

Il n'y a pas moyen dans ce moment ; la reine Mathilde nous avait recommandé un jeune officier de dragons...

GOELHER.

Charmant cavalier, qui au dernier bal a dansé la hongroise d'une manière ravissante.

FALKENSKIELD.

Mais plus tard nous verrons ; il est à croire que vous serez de la première promotion de généraux, en continuant à nous servir avec le même zèle.

LA REINE.

Et en apprenant à danser !

FALKENSKIELD, souriant.

Sa majesté est ce matin d'une humeur charmante ; elle partage, je le vois, la satisfaction que nous donne à tous la nouvelle faveur de Struensée. J'ai l'honneur de lui présenter mes respects.

(Il entre à droite avec Gœlher.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, LA REINE, KOLLER.

LA REINE, à qui Koller a approché un fauteuil à droite.

Eh bien ! Mademoiselle, parlez. Vous venez...

CHRISTINE.

De la part de la reine...

LA REINE.

De Mathilde !... (Se tournant vers Koller.) Qui déjà, sans doute, dans sa vengeance...

CHRISTINE.

Vous invite à vouloir bien honorer de votre présence le bal qu'elle donne demain soir en son palais.

LA REINE, étonnée.

Moi !... (Cherchant à se remettre.) Ah !... il y a demain à la cour... un bal...

CHRISTINE.

Qui sera magnifique.

LA REINE.

Sans doute pour célébrer aussi son nouveau triomphe... Et elle m'invite à y assister !

CHRISTINE.

Que répondrai-je, Madame ?

LA REINE.

Que je refuse !

CHRISTINE.

Et pour quelle raison ?

LA REINE, se levant.

Eh mais, ai-je besoin de vous le dire? Quiconque se respecte et n'a pas encore renoncé à sa propre estime peut-il approuver par sa présence le scandale de ces fêtes, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les bienséances?... Ma place n'est pas où président Mathilde et Struensée, ni la vôtre non plus, Mademoiselle, et vous vous en seriez aperçue déjà, si, en vous laissant, dans l'intérêt de son ambition, comme demoiselle d'honneur dans une pareille cour, M. de Falkenskield, votre père, ne vous avait ordonné sans doute de baisser les yeux et de ne rien voir.

CHRISTINE.

J'ignore, Madame, qui peut motiver la sévérité et la rigueur dont paraît s'armer votre majesté. Je n'entrerai point dans une discussion à laquelle mon âge et ma position me rendent étrangère. Soumise à mes devoirs, j'obéis à mon père, je respecte ma souveraine, je n'accuse personne, et si l'on m'accuse, je laisserai à ma seule conduite le soin de me défendre! (Faisant la révérence.) Pardon, Madame.

LA REINE.

Eh quoi! me quitter déjà pour courir auprès de votre reine...

CHRISTINE.

Non, Madame; mais d'autres soins...

LA REINE.

C'est juste... je l'oubliais; je sais qu'il y a aujourd'hui aussi une fête chez votre père; il y en a partout. Un grand dîner, je crois, où doivent assister tous les ministres?

CHRISTINE.

Oui, Madame.

KOLLER.

Dîner politique!

LA REINE.

Qui a aussi un autre but, vos fiançailles...

CHRISTINE, troublée.

O ciel!

LA REINE.

Avec Frédéric de Gœlher que nous venons de voir, le neveu du ministre de la marine. Est-ce que vous l'ignoriez? Est-ce que je vous l'apprends?

CHRISTINE.

Oui, Madame.

LA REINE.

Je suis désolée... car cette nouvelle a vraiment l'air de vous contrarier.

CHRISTINE.

En aucune façon, Madame; mon devoir et mon plus ardent désir seront toujours d'obéir à mon père.

(Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE V.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE, la regardant sortir.

Vous l'avez entendu, Koller... ce soir à l'hôtel du comte de Falkenskield.... Ce dîner où doivent se trouver réunis et Struensée et tous ses collègues, c'est ce que j'allais vous apprendre quand on est venu nous interrompre.

KOLLER.

Eh bien! qu'importe?

LA REINE, à demi-voix.

Ce qu'il importe! C'est le ciel qui nous livre ainsi tous nos ennemis à la fois. Il faut nous en emparer ou nous en défaire!

KOLLER.

Que dites-vous?

LA REINE, de même.

Le régiment que vous commandez est cette semaine de garde au palais; et les soldats dont vous pouvez disposer suffisent pour une pareille expédition qui ne demande que de la promptitude et de la hardiesse.

KOLLER.

Vous croyez...

LA REINE.

D'après ce que j'ai vu hier, le roi est trop faible pour prendre aucun parti, mais il approuvera tous ceux qu'on aura pris. Une fois Struensée renversé, les preuves ne manqueront pas contre lui et contre la reine. Mais renversons-le! ce qui est facile, si j'en crois cette liste que vous m'avez confiée, et que je vous rends! C'est le seul moyen de ressaisir le pouvoir, d'arriver à la régence et de gouverner sous le nom de Christian VII.

KOLLER, prenant le papier.

Vous avez raison, un coup de main, c'est plus tôt fait; cela vaut mieux que toutes les menées diplomatiques, auxquelles je n'entends rien. Dès ce soir je vous livre les ministres morts ou vifs. Point de grâce; Struensée d'abord, Gœlher, Falkenskield et le comte Bertrand de Rantzau!...

LA REINE.

Non, non, je demande qu'on épargne celui-ci.

KOLLER.

Lui moins que tout autre, car je lui en veux personnellement; ses plaisanteries continuelles contre les militaires qui ne sont pas soldats et qui gagnent leurs grades dans les bureaux, ces intrigants en épaulettes, comme il les appelle...

LA REINE.

Que vous importe?

KOLLER.

C'est moi qu'il désigne par là, je le sais, et je m'en vengerai.

LA REINE.

Pas maintenant !... Nous avons besoin de lui ! il nous est nécessaire pour nous rallier le peuple et la cour. Son grand nom, sa fortune, ses talents personnels, peuvent seuls donner de la consistance à notre parti... qui n'en a pas ; car tous les noms que vous m'avez donnés là sont sans influence au dehors ; et il ne suffit pas de renverser Struensée, il faut prendre sa place, il faut s'y maintenir surtout.

KOLLER.

Je le sais !... Mais chercher des alliés parmi nos ennemis...

LA REINE.

Rantzau ne l'est pas, j'en ai des preuves ; il aurait pu me perdre, il ne l'a pas fait ; et souvent même il m'a avertie indirectement des dangers auxquels mon imprudence allait m'exposer ; enfin je suis certaine que Struensée, son collègue, le redoute et voudrait s'en défaire ; que lui de son côté déteste Struensée, qu'il le verrait avec plaisir tomber du rang qu'il occupe ; et de là à nous y aider... il n'y a qu'un pas.

KOLLER.

C'est possible ; mais je ne peux pas souffrir ce Bertrand de Rantzau ; c'est un malin petit vieillard qui n'est l'ennemi de personne, c'est vrai, mais il n'a d'ami que lui. S'il conspire, c'est à lui tout seul et à son bénéfice ; en un mot, un conspirateur égoïste avec lequel il n'y a rien à gagner, et, partant, rien à faire.

LA REINE.

C'est ce qui vous trompe... (Regardant vers la coulisse à gauche.) Tenez, le voyez-vous dans cette galerie, causant avec le grand chambellan ? il se rend sans doute au conseil ; laissez-nous ; avant de l'attirer dans notre parti, avant de lui rien découvrir de nos projets, je veux savoir ce qu'il pense.

KOLLER.

Vous aurez de la peine !... En tout cas, je vais toujours répandre dans la ville des gens dévoués qui prépareront l'opinion publique. Herman et Christian sont des conspirateurs secondaires qui s'y entendent à merveille ; pour cela, il ne s'agit que de les payer... Je l'ai fait, et maintenant à ce soir ; comptez sur moi et sur le sabre de mes soldats.... En fait de conspiration, c'est ce qu'il y a de plus positif.

(Il sort par le fond en saluant Rantzau qui entre par la gauche.)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE RANTZAU, LA REINE.

LA REINE, à Rantzau qui la salue.

Et vous aussi, monsieur le comte, vous venez au palais présenter vos félicitations à votre très-puissant et très-heureux collègue...

RANTZAU.

Et qui vous dit, Madame, que je n'y viens pas pour faire ma cour à votre majesté ?

LA REINE.

C'est généreux... c'est digne de vous, du reste, au moment où plus que jamais je suis en disgrâce... où je vais être exilée peut-être.

RANTZAU.

Croyez-vous qu'on l'oserait ?

LA REINE.

Eh ! mais, c'est à vous que je le demanderai ; vous, Bertrand de Rantzau, ministre influent..... vous, membre du conseil.

RANTZAU.

Moi ! j'ignore ce qui s'y passe... je n'y vais jamais. Sans désirs, sans ambition, n'aspirant qu'à me retirer des affaires, que voulez-vous que j'y fasse ? si ce n'est parfois y prendre la défense de quelques amis imprudents... ce qui pourrait bien m'arriver aujourd'hui.

LA REINE.

Vous qui prétendiez ne rien savoir... vous connaissez donc...

RANTZAU.

Ce qui s'est passé hier chez le roi.... certainement ; et convenez que c'est une singulière prétention à vous de vouloir absolument lui prouver... Mais en pareil cas un bourgeois lui-même, un bourgeois de Copenhague ne le croirait pas ! et vous espériez le persuader à un front couronné !... Votre majesté devait avoir tort.

LA REINE.

Ainsi vous me blâmez d'être fidèle à Christian, à un roi malheureux !... Vous prétendez qu'on a tort quand on veut démasquer des traîtres !

RANTZAU.

Et qu'on n'y réussit pas... oui, Madame.

LA REINE, avec mystère.

Et si je réussissais, pourrais-je compter sur votre aide, sur votre appui ?

RANTZAU, souriant.

Mon appui ! à moi... qui en pareil cas, au contraire, réclamerais le vôtre.

LA REINE, avec force.

Il vous serait assuré, je vous le jure... M'en jurerez-vous autant, je ne dis pas avant, mais après le danger ?

RANTZAU.

Vraiment !... Il y en a donc ?

LA REINE.

Puis-je me fier à vous ?

RANTZAU.

Eh ! mais..... il me semble que je possède déjà

quelques secrets qui auraient pu perdre votre majesté, et que jamais...

LA REINE, vivement.

Je le sais. (A demi-voix.) Vous avez ce soir chez le ministre de la guerre, le comte de Falkenskield, un grand dîner où assisteront tous vos collègues?...

RANTZAU.

Oui, Madame, et demain un grand bal où ils assisteront également. C'est ainsi que nous traitons les affaires. Je ne sais pas si le conseil marche, mais il danse beaucoup.

LA REINE, avec mystère.

Eh bien! si vous m'en croyez, restez chez vous.

RANTZAU, la regardant avec finesse.

Ah! vous vous méfiez du dîner.... il ne vaudra rien.

LA REINE.

Oui... que cela vous suffise.

RANTZAU, souriant.

Des demi-confidences! Prenez garde! je peux trahir quelquefois les secrets que je devine.... jamais ceux que l'on me confie.

LA REINE.

Vous avez raison; j'aime mieux tout vous dire. Des soldats qui me sont dévoués cerneront l'hôtel de Falkenskield, s'empareront de toutes les issues...

RANTZAU, d'un air d'incrédulité.

D'eux-mêmes et sans chef?

LA REINE.

Koller les commande; Koller, qui ne reçoit d'ordres que de moi, se précipitera avec eux dans les rues de Copenhague en criant: Les traîtres ne sont plus! vive le roi! vive Marie-Julie! De là nous marchons au palais, où, si vous nous secondez, le roi et les grands du royaume se déclarent pour nous, me proclament régente; et dès demain, c'est moi, ou plutôt c'est vous et Koller qui dicterez des lois au Danemark. Voilà mon plan, mes desseins; vous les connaissez; voulez-vous les partager?

RANTZAU, froidement.

Non, Madame; je veux même les ignorer entièrement, et je jure ici à votre majesté que, quoi qu'il arrive, les projets qu'elle vient de me confier mourront avec moi.

LA REINE.

Vous me refusez, vous qui en secret aviez toujours pris ma défense, vous en qui j'espérais!...

RANTZAU.

Pour conspirer!... Votre majesté avait grand tort.

LA REINE.

Et pour quelles raisons?

RANTZAU, cherchant ses mots.

Tenez... à vous parler franchement...

LA REINE.

Vous allez me tromper.

RANTZAU, froidement.

Moi! dans quel but? depuis longtemps je suis revenu des conspirations, et voici pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient le plus étaient très-rarement ceux qui en profitaient; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter sans danger ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. Mais moi, je raisonne; j'ai soixante ans, j'ai quelque pouvoir, quelque richesse... et j'irais compromettre tout cela, risquer ma position, mon crédit!... Pourquoi, je vous le demande?

LA REINE.

Pour arriver au premier rang; pour voir à vos pieds un collègue, un rival, qui lui-même cherche à vous renverser... Oui... je sais, à n'en pouvoir douter, que Struensée et ses amis veulent vous écarter du ministère.

RANTZAU.

C'est ce que tout le monde dit, et je ne puis le croire. Struensée est mon protégé, ma créature, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires... (Souriant.) Il l'a quelquefois oublié, j'en conviens; mais dans sa position il est si difficile d'avoir de la mémoire!... A cela près, il faut le reconnaître, c'est un homme de talent, un homme supérieur, qui a pour le bonheur et la prospérité du royaume des vues dont on ne peut méconnaître la haute portée; c'est un homme enfin avec qui l'on peut s'honorer de partager le pouvoir... Mais un Koller, un soldat inconnu, dont l'épée sédentaire n'est jamais sortie du fourreau; un agent d'intrigues qui a vendu tous ceux qui l'ont acheté...

LA REINE.

Vous en voulez à Koller!

RANTZAU.

Moi!... je n'en veux à personne... mais je me dis souvent: Qu'un homme de cour, qu'un diplomate soit fin, adroit et même quelque chose de plus... c'est son état; mais qu'un militaire, qui, par le sien même, doit professer la loyauté et la franchise, troque son épée contre un poignard!... Un militaire qui trahit, un traître en uniforme... c'est la pire espèce de toutes! et dès aujourd'hui, peut-être, vous-même vous repentirez de vous être fiée à lui.

LA REINE.

Qu'importent les moyens, si l'on arrive au but?

RANTZAU.

Mais vous n'y arriverez pas! On ne verra là-

dedans que les projets d'une vengeance ou d'une ambition particulière. Et qu'importe à la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que, par suite de cette discussion de famille, M. Koller obtienne une belle place? qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de cour, à laquelle le peuple ne prend point de part? Il faut, pour qu'un pareil mouvement soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu... qu'on le lui persuade du moins! Alors il se lèvera, alors vous n'aurez qu'à le laisser faire; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation... on peut susciter des troubles, des complots, on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions!... c'est ce qui vous arrivera.

LA REINE.

Eh bien! quand il serait vrai... quand mon triomphe ne devrait durer qu'un jour, je me serai vengée du moins de tous mes ennemis!

RANTZAU, souriant.

En vérité! Eh bien! voilà encore qui vous empêchera de réussir. Vous y mettez de la passion, du ressentiment... Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille peut être l'ami du lendemain... et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice; et moi qui vous parle, moi qui déteste les conspirations, et qui par conséquent ne conspirerai pas... si cela m'arrivait jamais, fût-ce pour vous et en votre faveur... je déclare ici à votre majesté qu'elle-même n'en saurait rien et ne s'en douterait pas.

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Voici du monde!...

SCÈNE VII.

RANTZAU, LA REINE; ÉRIC, paraissant à la porte du fond et causant avec les huissiers de la chambre.

LA REINE.

Eh! mais! c'est le fils de mon marchand de soieries, monsieur Éric Burkenstaff... Approchez... approchez... que me voulez-vous? parlez sans crainte! (Bas à Rantzau.) Il faut bien essayer de se rendre populaire!

ÉRIC.

J'ai accompagné au palais mon père qui apportait des étoffes à la reine Mathilde, ainsi qu'à vous, Madame; et pendant qu'il attend audience... je venais... c'est bien téméraire à moi... solliciter de votre majesté une faveur...

LA REINE.

Et laquelle?

ÉRIC.

Ah!... je n'ose... c'est si terrible de demander... surtout lorsque, ainsi que moi, l'on n'a aucun droit!

RANTZAU.

Voilà le premier solliciteur que j'entende parler ainsi; et plus je vous regarde, plus il me semble, jeune homme, que nous nous sommes déjà rencontrés.

LA REINE.

Dans les magasins de son père... au Soleil d'Or... Raton Burkenstaff... le plus riche négociant de Copenhague.

RANTZAU.

Non... ce n'est pas là... mais dans les salons de mon farouche collègue, M. de Falkenskield, ministre de la guerre.

ÉRIC.

Oui, Monseigneur... j'ai été pendant deux ans son secrétaire particulier; mon père l'avait voulu; mon père, par ambition pour moi, avait obtenu cette place par le crédit de mademoiselle de Falkenskield, qui venait souvent dans nos magasins; et, au lieu de me laisser continuer mon état qui m'aurait mieux convenu sans doute...

RANTZAU, l'interrompant.

Non pas! car j'ai plus d'une fois entendu M. de Falkenskield lui-même, qui est difficile et sévère, parler avec éloge de son jeune secrétaire.

ÉRIC, s'inclinant.

Il est bien bon! (Froidement.) Il y a quinze jours qu'il m'a destitué, qu'il m'a renvoyé de ses bureaux et de son hôtel.

LA REINE.

Et pourquoi donc?

ÉRIC, froidement.

Je l'ignore. Il était le maître de me congédier, il a usé de son droit, je ne me plains pas. C'est si peu de chose que le fils d'un marchand, qu'on ne lui doit même pas compte des affronts qu'on lui fait. Mais je voudrais seulement...

LA REINE.

Une autre place... on vous la doit.

RANTZAU, souriant.

Certainement; et puisque le comte a eu la maladresse de se priver de vos services... Nous autres diplomates profitons volontiers des fautes de nos collègues, et je vous offre chez moi ce que vous aviez chez lui.

ÉRIC, vivement.

Ah! Monseigneur, ce serait retrouver cent fois

plus que je n'ai perdu; mais je ne suis pas assez heureux pour pouvoir accepter.

RANTZAU.

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Pardon, je ne puis le dire... mais je voudrais être officier... je voudrais... et je ne peux m'adresser pour cela à M. de Falkenskield. (A la reine.) Je venais donc supplier votre majesté de vouloir bien solliciter pour moi une lieutenance, n'importe dans quelle arme, dans quel régiment. Je jure que la personne à qui je devrai une pareille faveur n'aura jamais à s'en repentir, et que les jours qui me restent lui seront dévoués...

LA REINE, vivement.

Dites-vous vrai?... Ah! s'il ne tenait qu'à moi! dès aujourd'hui, avant ce soir, vous seriez nommé; mais j'ai en ce moment peu de crédit; je suis aussi dans la disgrâce.

ÉRIC.

O ciel! est-il possible! alors je n'ai plus qu'à mourir.

RANTZAU, passant près de lui.

Ce serait grand dommage, surtout pour vos amis; et comme d'aujourd'hui je suis de ce nombre...

ÉRIC.

Qu'entends-je?

RANTZAU.

J'essayerai, à ce titre, d'obtenir de mon sévère collègue...

ÉRIC, avec transport.

Ah! Monseigneur, je vous devrai plus que la vie! (Avec joie.) Je pourrai donc me servir de mon épée... comme un gentilhomme!... Je ne serai plus le fils d'un marchand; et si l'on m'insulte, j'aurai le droit de me faire tuer.

RANTZAU, avec reproche.

Jeune homme!

ÉRIC, vivement.

Ou plutôt c'est à vous que je dois compte de mon sang, c'est à vous d'en disposer; et tant qu'il en restera une goutte dans mes veines, vous pouvez la réclamer; je ne suis pas un ingrat.

RANTZAU.

Je vous crois, mon jeune ami, je vous crois. (Lui montrant la table à droite.) Écrivez votre demande; je la ferai approuver tout à l'heure par Falkenskield, que je trouverai au conseil. (A la reine, pendant qu'Éric s'est mis à la table.) Voilà un cœur chaud et généreux, une tête capable de tout!

LA REINE.

Vous croyez donc à celui-là?

RANTZAU.

Je crois à tout le monde... jusqu'à vingt ans... Passé cet âge-là, c'est différent.

LA REINE.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce qu'alors ce sont des hommes!

LA REINE.

Vous pensez donc qu'on peut compter sur lui, et que pour soulever le peuple, par exemple, ce serait l'homme qu'il faudrait?...

RANTZAU.

Non... il y a dans cette tête-là autre chose que de l'ambition; et à votre place... mais, après cela, votre majesté fera ce qu'elle voudra. Notez bien que je ne vous conseille pas, que je ne conseille rien.

(Éric a achevé sa pétition et la présente au comte de Rantzau. En ce moment on entend Raton crier en dehors.)

RATON.

C'est inconcevable... c'est inouï!

ÉRIC.

Ciel! la voix de mon père!...

RANTZAU.

Cela se trouve à merveille.

ÉRIC.

Non, Monseigneur, non, je vous en conjure, qu'il n'en sache rien.

(Pendant ce temps la reine a traversé le théâtre à gauche, et Rantzau lui avance un fauteuil.)

SCÈNE VIII.

RANTZAU; LA REINE, assise; RATON, ÉRIC.

RATON, entrant, en colère.

C'est-à-dire que si je n'étais pas dans le palais du roi, et si je ne savais pas le respect qu'on lui doit, ainsi qu'à ses huissiers...

ÉRIC, allant au-devant de lui et lui montrant la reine.

Mon père...

RATON.

Dieu! la reine!...

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, messire Raton Burkenstaff?

RATON.

Pardon, Madame, je suis désolé, confus, car je sais que l'étiquette défend de se mettre en colère dans une résidence royale, et surtout devant votre majesté; mais, après l'affront que l'on vient de faire dans ma personne à tout le commerce de Copenhague, que je représente...

LA REINE.

Comment cela?

RATON.

Me faire attendre deux heures un quart dans une antichambre, moi et mes étoffes!... moi, Raton Burkenstaff, syndic des marchands!... pour m'envoyer dire par un huissier : Revenez

un autre jour, mon cher; la reine ne peut pas voir vos étoffes, elle est indisposée.

RANTZAU.

Est-il possible?

RATON.

Si c'eût été vrai, rien de mieux, j'aurais crié: Vive la reine!... (A demi-voix.) Mais apprenez... et je peux, je crois, m'exprimer sans crainte devant votre majesté?

LA REINE.

Certainement.

RATON.

Apprenez qu'en ce moment, de la fenêtre de l'antichambre où j'étais et qui donnait sur le parc intérieur, j'apercevais la reine se promenant gaiement, appuyée sur le bras du comte Struensée...

LA REINE.

Vraiment?...

RATON.

Et riant avec lui aux éclats... de moi, sans doute.

RANTZAU, avec un grand sérieux.

Oh! non, non; par exemple, je ne puis pas croire cela!

RATON.

Si, monsieur le comte! j'en suis sûr; et, au lieu de railler un syndic, un bourgeois respectable qui paye exactement à l'état sa patente et ses impôts, le ministre et la reine feraient mieux de s'occuper, l'un des affaires du royaume, et l'autre de celles de son ménage, qui ne vont pas déjà si bien.

ÉRIC.

Mon père... au nom du ciel...

RATON.

Je ne suis qu'un marchand, c'est vrai! mais tout ce qui se fabrique chez moi m'appartient; mon fils d'abord, que voilà; car ma femme Ulrique Marthe, fille de Gelastern, l'ancien bourgmestre, est une honnête femme qui a toujours marché droit, ce qui est cause que je marche le front levé; et il y a bien des princes qui n'en peuvent pas dire autant.

RANTZAU, avec dignité.

Monsieur Burkenstaff...

RATON.

Je ne nomme personne... Dieu protége le roi! mais pour la reine et pour le favori...

ÉRIC.

Y pensez-vous! si l'on vous entendait?

RATON.

Qu'importe? je ne crains rien! je dispose de huit cents ouvriers... Oui, morbleu, je ne suis pas comme mes confrères, qui font venir leurs étoffes de Paris ou de Lyon; je fabrique moi-même, ici, à Copenhague, où mes ateliers occupent tout un faubourg; et si l'on voulait me faire un mauvais parti, si l'on m'osait toucher un cheveu de la tête... jour de Dieu!... il y aurait une révolte dans la ville!

RANTZAU, vivement.

Vraiment! (A part.) C'est bon à savoir. (Pendant qu'Éric prend son père à l'écart et tâche de le calmer, Rantzau, qui est debout à gauche, près du fauteuil de la reine, lui dit à demi-voix, en lui montrant Raton.) Tenez, voilà l'homme qu'il vous faut pour chef.

LA REINE.

Y pensez-vous? un important, un sot!

RANTZAU.

Tant mieux! un zéro bien placé a une grande valeur; c'est une bonne fortune qu'un homme pareil à mettre en avant; et si je m'en mêlais, si j'exploitais ce négociant-là, il me rapporterait cent pour cent de bénéfice.

LA REINE, à demi-voix.

Vous croyez? (Se levant et s'adressant à Raton.) Monsieur Raton Burkenstaff...

RATON, s'inclinant.

Madame!

LA REINE.

Je suis désolée que l'on ait manqué d'égards envers vous; j'honore le commerce, je veux le favoriser; et si à vous personnellement je puis rendre quelques services...

RATON.

C'est trop de bontés; et puisque votre majesté daigne m'y encourager, il est une faveur que je sollicite depuis longtemps, le titre de marchand de soieries de la couronne.

ÉRIC, le tirant par son habit.

Mais ce titre appartient déjà à maître Revanlow, votre confrère.

RATON.

Qui n'exerce pas, qui se retire des affaires, qui n'est plus assorti... et quand ce serait un passe-droit, une faveur, tu as entendu que sa majesté voulait favoriser le commerce, et j'ose dire que j'y ai des droits; car, par le fait, c'est moi qui suis le fournisseur de la cour. Je vends depuis longtemps à votre majesté, je vendais à la reine Mathilde... quand elle n'était pas indisposée; j'ai vendu ce matin à son excellence M. le comte de Falkenskield, ministre de la guerre, pour le prochain mariage de sa fille...

ÉRIC, vivement.

De sa fille! elle se marie!

RANTZAU, le regardant.

Oui, sans doute! au neveu du comte de Gœlher, notre collègue.

ÉRIC.

Elle se marie!

RATON.

Qu'est-ce que cela te fait?

ÉRIC.

Rien!... j'en suis content pour vous.

RATON.

Certainement, une belle fourniture; d'abord les robes de noces et tout l'ameublement, en lampas, en quinze-seize, façon de Lyon, le tout sortant de nos fabriques : c'est fort, c'est moelleux, c'est brillant...

RANTZAU.

J'aperçois Falkenskield; il se rend au conseil.

LA REINE.

Ah! je ne veux pas le voir. Adieu, comte; adieu, monsieur Burkenstaff; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

RATON.

Je serai nommé... Je cours chez moi l'apprendre à ma femme; viens-tu, Éric?

RANTZAU.

Non, pas encore!... J'ai à lui parler. (A Éric, pendant que Raton sort par la porte du fond.) Attendez là (il lui montre la coulisse à gauche), dans cette galerie, vous saurez sur-le-champ la réponse du comte.

ÉRIC, s'inclinant.

Oui, Monseigneur.

SCÈNE IX.

RANTZAU; FALKENSKIELD, sortant de la porte à droite.

FALKENSKIELD, entrant en rêvant.

Struensée a tort! il est trop haut maintenant pour avoir rien à craindre, et il peut tout oser. (Apercevant Rantzau.) Ah! c'est vous, mon cher collègue; voilà de l'exactitude!

RANTZAU.

Contre mon ordinaire... car j'assiste rarement au conseil.

FALKENSKIELD.

Et nous nous en plaignons.

RANTZAU.

Que voulez-vous! à mon âge...

FALKENSKIELD.

C'est celui de l'ambition, et vous n'en avez pas assez.

RANTZAU.

Tant d'autres en ont pour moi!... De quoi s'agit-il aujourd'hui?

FALKENSKIELD.

La reine présidera le conseil, et l'on s'occupera d'un sujet assez délicat. Il règne dans ce moment un laisser-aller, une licence...

RANTZAU.

A la cour?

FALKENSKIELD.

Non, à la ville. Chacun parle tout haut sur la reine, sur le premier ministre. Moi, je serais pour des moyens forts et énergiques. Struensée a peur; il craint des troubles, des soulèvements, qui ne peuvent exister; et en attendant, l'audace redouble : il circule des chansons, des pamphlets, des caricatures.

RANTZAU.

Il me semble cependant qu'attaquer la reine est un crime de lèse-majesté, et dans ce cas-là la loi vous donne des pouvoirs...

FALKENSKIELD.

Dont il faut user. Vous avez raison.

RANTZAU.

Mon Dieu! un bon exemple, et tout le monde se taira. Vous avez entre autres un mécontent, un bavard, homme de tête et d'esprit, et d'autant plus dangereux, que c'est l'oracle de son quartier.

FALKENSKIELD.

Et qui donc?

RANTZAU.

On me l'a cité; mais je me brouille avec les noms..... un marchand de soieries..... *au Soleil d'Or.*

FALKENSKIELD.

Raton Burkenstaff?

RANTZAU.

C'est cela même!... Après cela, est-ce vrai? je n'en sais rien, ce n'est pas moi qui l'ai entendu...

FALKENSKIELD.

N'importe, les renseignements qu'on vous a donnés ne sont que trop exacts; et je ne sais pas pourquoi ma fille prend toujours chez lui toutes ses étoffes.

RANTZAU, vivement.

Bien entendu qu'il ne faudrait lui faire aucun mal... un ou deux jours de prison...

FALKENSKIELD.

Mettons-en huit.

RANTZAU, froidement.

Comme vous voudrez.

FALKENSKIELD.

C'est une bonne idée.

RANTZAU.

Qui vient de vous; et je ne veux pas auprès de la reine vous en ôter l'honneur.

FALKENSKIELD.

Je vous en remercie, cela terminera tout. Un service à vous demander...

RANTZAU.

Parlez.

FALKENSKIELD.

Le neveu du comte de Gœlher, notre collègue,

va épouser ma fille, et je le propose aujourd'hui pour une place assez belle qui lui donnera entrée au conseil. J'espère que de votre part sa nomination ne souffrira aucune difficulté.

RANTZAU.

Et comment pourrait-il y en avoir?

FALKENSKIELD.

On pourrait objecter qu'il est bien jeune...

RANTZAU.

C'est un mérite à présent... c'est la jeunesse qui règne, et la reine ne peut lui faire un crime d'un tort qu'elle-même aura si longtemps encore à se reprocher.

FALKENSKIELD.

Ce mot seul la décidera; et l'on a bien raison de dire que le comte Bertrand de Rantzau est l'homme d'état le plus aimable, le plus conciliant, le plus désintéressé...

RANTZAU, tirant un papier.

J'ai une petite demande à vous faire, une lieutenance qu'il me faut...

FALKENSKIELD.

Je l'accorde à l'instant.

RANTZAU, lui montrant le papier.

Voyez auparavant...

FALKENSKIELD, passant à gauche.

N'importe pour qui, dès que vous le recommandez. (Lisant.) O ciel!... Éric Burkenstaff... Cela ne se peut...

RANTZAU, froidement et prenant du tabac.

Vous croyez? et pourquoi?

FALKENSKIELD, avec embarras.

C'est le fils de ce séditieux, de ce bavard.

RANTZAU.

Le père, oui, mais le fils ne parle pas; il ne dit rien, et ce sera au contraire une excellente politique de placer une faveur à côté d'un châtiment.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; mais donner une lieutenance à un jeune homme de vingt ans!...

RANTZAU.

Comme nous le disions tout à l'heure, c'est la jeunesse qui règne à présent.

FALKENSKIELD.

D'accord; mais ce jeune homme, qui a été dans les magasins de son père et puis dans mes bureaux, n'a jamais servi dans le militaire.

RANTZAU.

Pas plus que votre gendre dans l'administration. Après cela, si vous croyez que ce soit un obstacle, je n'insiste plus; je respecte vos avis, mon cher collègue, et je les suivrai en tout... (Avec intention.) Et ce que vous ferez, je le ferai.

FALKENSKIELD, à part.

Morbleu! (Haut et cherchant à cacher son dépit.) Vous faites de moi ce que vous voulez, et j'examinerai, je verrai.

RANTZAU, d'un air dégagé.

Quand il vous conviendra, aujourd'hui, ce matin, tenez, avant le conseil, vous pouvez m'en faire expédier le brevet.

FALKENSKIELD.

Nous n'avons pas le temps... il est deux heures...

RANTZAU, tirant sa montre.

Moins un quart.

FALKENSKIELD.

Vous retardez...

RANTZAU, causant avec lui en remontant le théâtre.

Non pas, et la preuve c'est que j'ai toujours su arriver à l'heure.

FALKENSKIELD, souriant.

Je m'en aperçois. (D'un air aimable.) Nous vous verrons ce soir... chez moi, à dîner?

RANTZAU.

Je n'en sais rien encore, je crains que mes maux d'estomac ne me le permettent pas; mais en tout cas je serai exact au conseil, et vous m'y retrouverez.

FALKENSKIELD.

J'y compte.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

ÉRIC, RANTZAU.

(Éric s'est montré à gauche pendant que Rantzau et Falkenskield remontaient le théâtre.)

ÉRIC.

Eh! bien, monsieur le comte?... je sèche d'impatience...

RANTZAU, froidement.

Vous êtes nommé, vous êtes lieutenant.

ÉRIC.

Est-il possible!

RANTZAU.

A la sortie du conseil, j'irai chez votre père choisir quelques étoffes, et je vous porterai moi-même votre brevet.

ÉRIC.

Ah!... c'est trop de bontés.

RANTZAU.

Un avis encore que je vous donne, à vous, sous le sceau du secret. Votre père est imprudent... il parle trop haut... cela pourrait lui attirer de fâcheuses affaires...

ÉRIC.

O ciel! en voudrait-on à sa liberté?

RANTZAU.

Je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, vous voilà avertis..... vous et vos amis, veillez sur lui... et surtout du silence.

ÉRIC.

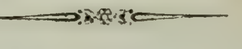
Ah ! l'on me tuerait plutôt que de m'arracher un mot qui pourrait vous compromettre. (Prenant la main de Rantzau.) Adieu... adieu, Monseigneur.

(Il sort.)

RANTZAU.

Brave jeune homme !... qu'il y a là de générosité, d'illusions et de bonheur ! (Avec tristesse.) Ah ! que ne peut-on rester toujours à vingt ans ! (Souriant en lui-même.) Après tout, c'est bien vu !... on serait trop aisé à tromper... Allons au conseil !

(Il sort.)



ACTE II.

La boutique de Raton Burkenstaff. Au fond, des portes vitrées qui donnent sur la rue, et devant lesquelles sont suspendues des pièces d'étoffes en étalage. A gauche, un bel escalier qui conduit à ses magasins. Sous l'escalier, la porte d'un caveau. Du même côté, un petit comptoir ; et derrière, des livres de caisse et des livres d'échantillons. A droite, des étoffes et une porte donnant dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

RATON, MARTHE.

(Raton est devant son comptoir ; sa femme est debout près de lui, tenant à la main plusieurs lettres.)

MARTHE.

Voici des commandes pour Lubeck et pour Altona : quinze pièces de satin et autant de Florence.

RATON, avec impatience.

C'est bien, ma femme, c'est bien.

MARTHE.

Des lettres de nos correspondants, auxquelles il faut répondre.

RATON.

Tu vois bien que je suis occupé.

MARTHE.

Il faut en même temps écrire à ce riche tapissier de Hambourg.

RATON, avec colère.

Un tapissier !

MARTHE.

Une de nos meilleures pratiques.

RATON.

Écrire à un tapissier !... quand je suis là à écrire à une reine !

MARTHE.

Toi !

RATON.

A la reine-mère ! une pétition que je lui adresse au nom de mes confrères, parce que la reine-mère n'a rien à me refuser. Si tu avais vu, ma femme, comme elle m'a accueilli ce matin, et en quelle estime je suis auprès d'elle !...

MARTHE.

Et qu'est-ce qu'il te reviendra de cela ?

RATON.

Ce qu'il m'en reviendra ! tu parles bien comme une femme, comme une marchande de soie qui n'entend rien aux affaires... Ce qu'il m'en reviendra ! (Il se lève et sort de son comptoir.) du crédit, de la considération... on devient un homme influent dans son quartier, dans la ville, dans l'état... on devient quelque chose, enfin.

MARTHE.

Et tout cela pour être fournisseur breveté de la couronne ! il te faut des titres ! tu n'as jamais eu d'autres rêves, d'autres désirs.

RATON.

Laisse-moi donc tranquille... Il s'agit bien d'être fournisseur de la couronne !... (A demi-voix.) Il s'agit d'être prévôt des marchands, et peut-être même bourgmestre de la ville de Copenhague... oui, femme, oui, tout cela est possible... avec la popularité dont je jouis, et la faveur de la cour.

SCÈNE II.

JEAN, RATON, MARTHE.

JEAN, portant des étoffes sous son bras.

Me voici, notre maître... je viens de chez la baronne de Molke.

RATON, brusquement.

Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait ? qu'est-ce que tu me veux ?

JEAN.

Le velours noir ne lui convient pas, elle l'aime mieux vert, et vous prie de lui en porter vous-même des échantillons.

RATON, allant au comptoir.

Va-t'en au diable !... Vous allez voir que je vais me déranger de mes affaires !... Il est vrai que la baronne de Molke est une femme de la cour... Tu iras, ma femme ; ce sont des affaires du magasin, cela te regarde.

JEAN.

Et puis voici...

RATON.

Encore ! il n'en finira pas.

JEAN, lui présentant un sac.

L'argent que j'ai touché pour ces vingt-cinq aunes de taffetas gorge de pigeon...

RATON, prenant le sac.

Dieu ! que c'est humiliant d'avoir à s'occuper de ces détails-là ! (Lui rendant le sac.) Porte cela là-haut à mon caissier, et qu'on me laisse tranquille. (Il se remet à écrire.) « Oui, madame, c'est à votre majesté... »

JEAN, passant à droite et pesant le sac.

Humiliant... pas tant, et je m'accommoderais bien de ces humiliations-là.

MARTHE, l'arrêtant par le bras au moment où il va monter l'escalier.

Écoutez ici, monsieur Jean. Vous avez été bien longtemps dehors, pour deux courses que vous aviez à faire.

JEAN, à part.

Ah! diable!... elle s'aperçoit de tout, celle-là! elle n'est pas comme le bourgeois. (Haut.) C'est que, voyez-vous, Madame, je m'arrêtais de temps en temps dans les rues ou dans la promenade à écouter des groupes qui parlaient.

MARTHE.

Et sur quoi?

JEAN.

Ah! Madame, je ne sais pas, sur un édit du roi...

MARTHE.

Et lequel?

RATON, d'un air important et toujours au comptoir.

Vous ne savez pas cela, vous autres : l'ordonnance qui a paru ce matin et qui remet le pouvoir royal entre les mains de Struensée.

JEAN.

Ça m'est égal, je n'y ai rien compris; mais tout ce que je sais, c'est qu'on parlait vivement et avec des gestes : et ça s'échauffait... et il pourrait bien y avoir du bruit.

RATON, d'un air important.

Certainement, c'est très-grave.

JEAN, avec joie.

Vous croyez?

MARTHE, à Jean.

Et qu'est-ce que ça te fait?

JEAN.

Ça me fait plaisir, parce que, quand il y a du bruit on ferme les boutiques, on ne fait plus rien, on a congé; et pour les garçons de magasin, c'est un dimanche de plus dans la semaine; et puis, c'est si amusant de courir les rues et de crier avec les autres!...

MARTHE.

De crier... quoi?

JEAN.

Est-ce que je sais? on crie toujours!

MARTHE.

Il suffit; remontez là-haut et restez-y; vous ne sortirez plus d'aujourd'hui.

JEAN, sortant.

Quel ennui!... il n'y a jamais de profits dans cette maison-ci!

MARTHE, se retournant et voyant Raton qui pendant ce temps a pris son chapeau et s'est glissé derrière elle.

Eh bien! toi qui étais si occupé, où vas-tu donc?

RATON.

Je vais voir ce que c'est.

MARTHE.

Et toi aussi?

RATON.

N'as-tu pas déjà peur?... les femmes sont terribles! Je veux seulement savoir ce qui se passe, me mêler parmi les groupes des mécontents, et glisser quelques mots en faveur de la reine-mère.

MARTHE.

Et qu'as-tu besoin d'elle, ou de sa protection?... Quand on a de l'argent dans sa caisse, et nous en avons, on peut se passer de tout le monde; on n'a que faire des grands seigneurs, on est libre, indépendant, on est roi dans son magasin; reste dans le tien... c'est ta place!

RATON.

C'est-à-dire que je ne suis bon à rien qu'à auner du quinze-seize? c'est-à-dire que tu déprécies le commerce?

MARTHE.

Moi, déprécier le commerce! moi, fille et femme de fabricant! moi, qui trouve que c'est l'état le plus utile au pays, la source de sa richesse et de sa prospérité! moi, enfin, qui ne vois rien de plus honorable et de plus estimable qu'un commerçant qui est commerçant!... Mais si lui-même rougit de son état, s'il quitte son comptoir pour les antichambres, ce n'est plus ça... et quand tu dis des bêtises comme homme de cour, je ne peux plus t'honorer comme marchand d'étoffes.

RATON.

A merveille, madame Raton Burkenstaff! Depuis que notre reine mène son mari, chaque femme du royaume se croit le droit de régenter le sien... et vous qui blâmez tant la cour, vous faites comme elle.

MARTHE.

Eh! mordi! ne songez pas à la cour, qui ne songe pas à vous, et pensez un peu plus à ce qui vous entoure. Êtes-vous donc si las d'être heureux? N'avez-vous pas un commerce qui prospère, des amis qui vous chérissent, une femme qui vous gronde, mais qui vous aime, un fils que tout le monde nous envierait, un fils qui est notre orgueil, notre gloire, notre avenir?

RATON.

Ah! si tu te mets sur ce chapitre.

MARTHE.

Eh bien oui!... voilà mon ambition, à moi, mon affaire d'état; je ne m'informe pas de ce qui se passe ailleurs; peu m'importe que la reine ait un favori, ou n'en ait pas! que ce soit tel ambitieux qui règne, ou bien tel autre! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est si tout va bien chez moi, si

l'ordre règne dans ma maison, si mon mari se porte bien, si mon fils est heureux; moi, je ne m'occupe que de vous, de votre bien-être; c'est mon devoir. Que chacun fasse le sien... chacun son métier, comme on dit; et... voilà!

RATON, avec impatience.

Eh! qui te dit le contraire?

MARTHE.

Toi, qui à chaque instant me donnes des inquiétudes mortelles; qui es toujours à pérorer sur le pas de ta boutique, à blâmer tout ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas; toi, à qui tes idées ambitieuses font négliger nos meilleurs amis... Michelson, qui t'a invité tant de fois à aller le dimanche à sa campagne.

RATON.

Que veux-tu?... un marchand de draps qui n'est rien dans l'état... car enfin, qu'est-ce qu'il est?

MARTHE.

Il est notre ami; mais il te faut de la grandeur, de l'éclat. C'est encore par ambition que tu n'as pas voulu garder notre fils auprès de nous, où il aurait été si bien! et que tu l'as fait entrer auprès d'un grand seigneur, où il n'a éprouvé que des chagrins, dont il nous cache une partie.

RATON.

Est-il possible!... notre enfant!... notre fils unique!... il est malheureux!

MARTHE.

Et tu ne t'en es pas aperçu?... tu ne t'en doutais pas?

RATON.

Ce sont là des affaires de ménage... moi je ne m'en mêlais pas; je comptais sur toi; j'ai tant d'occupations!... Et qu'est-ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il lui faut? Est-ce de l'argent? Demande-lui combien... ou plutôt... tiens, voilà la clef de ma caisse; donne-la-lui.

MARTHE.

Taisez-vous, le voici.

SCÈNE III.

MARTHE, ÉRIC, RATON.

ÉRIC, entrant vivement.

Ah! c'est vous, mon père... je craignais que vous ne fussiez sorti. Il y a quelque agitation dans la ville.

RATON.

C'est ce qu'on dit; mais je ne sais pas encore de quoi il s'agit, car ta mère n'a pas voulu me laisser aller. Raconte-moi cela, mon garçon.

ÉRIC.

Ce n'est rien, mon père, rien du tout; mais il y a des moments où, même sans motifs, il vaut mieux agir avec prudence. Vous êtes le plus riche négociant du quartier, vous y êtes influent; vous ne craignez pas d'exprimer tout haut votre opinion sur la reine Mathilde et sur le favori. Ce matin encore, au palais...

MARTHE.

Est-il possible?

ÉRIC.

Ils pourraient finir par le savoir!

RATON.

Qu'est-ce que ça me fait? Je ne crains rien; je ne suis pas un bourgeois obscur, inconnu, et ce n'est pas un homme comme Raton Burkenstaff du Soleil d'Or qu'on oserait jamais arrêter. Ils le voudraient, qu'ils n'oseraient pas!

ÉRIC, à demi-voix.

C'est ce qui vous trompe, mon père; je crois qu'ils oseront.

RATON, effrayé.

Hein! qu'est-ce que tu me dis là?... ce n'est pas possible.

MARTHE.

J'en étais sûre, je le lui répétais encore tout à l'heure. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous allons devenir?

ÉRIC.

Rassurez-vous, ma mère, et ne vous effrayez pas.

RATON, tremblant.

Sans doute, tu es là à nous effrayer... à t'effrayer sans raison... ça vous trouble, ça vous déconcerte, on ne sait plus ce qu'on fait: et dans un moment où l'on a besoin de son sang-froid.... Voyons, mon garçon, qui t'a dit cela? d'où le tiens-tu?

ÉRIC.

D'une source certaine, d'une personne qui n'est que trop bien instruite, et que je ne puis vous nommer; mais vous pouvez me croire.

RATON.

Je te crois, mon enfant; et, d'après les renseignements positifs que tu me donnes là, qu'est-ce qu'il faut faire?

ÉRIC.

L'ordre n'est pas encore signé; mais d'un instant à l'autre il peut l'être; et ce qu'il y a de plus simple et de plus prudent, c'est de quitter sans bruit votre maison, de vous tenir caché pendant quelques jours...

MARTHE.

Et où cela?

ÉRIC.

Hors de la ville, chez quelque ami.

RATON, vivement.

Chez Michelson, le marchand de draps... ce n'est pas là qu'on ira me chercher... un brave

homme... inoffensif... qui ne se mêle de rien... que de son commerce.

MARTHE.

Vous voyez donc bien qu'il est bon quelquefois de se mêler de son commerce !

ÉRIC, d'un air suppliant.

Eh ! ma mère...

MARTHE.

Tu as raison ! j'ai tort; ne songeons qu'à son départ.

ÉRIC.

Il n'y a pas le moindre danger ; mais n'importe, mon père, je vous accompagnerai.

RATON.

Non, il vaut mieux que tu restes; car enfin, tantôt quand ils viendront et qu'ils ne me trouveront plus, s'il y avait du bruit, du tumulte, tu imposeras à ces gens-là, tu veilleras à la sûreté de nos magasins, et puis tu rassureras ta mère, qui est toute tremblante.

MARTHE.

Oui, mon fils, reste avec moi.

ÉRIC.

Comme vous voudrez. (Apercevant Jean qui descend l'escalier.) Et au fait, il suffira de Jean pour accompagner mon père jusque chez Michelson. Jean, tu vas sortir.

JEAN.

Est-il possible ? quel bonheur ! Madame le permet ?

MARTHE.

Sans doute; tu sortiras avec ton maître.

JEAN.

Oui, Madame.

ÉRIC.

Et tu ne le quitteras pas?

JEAN.

Oui, monsieur Éric.

RATON.

Et surtout de la discrétion ; pas de bavardage, pas de curiosité.

JEAN.

Oui, notre maître; il y a donc quelque chose ?

RATON, à Jean, à demi-voix.

La cour et le ministère sont furieux contre moi ; on veut m'arrêter, m'incarcérer, m'emprisonner, peut-être pire...

JEAN.

Ah bien, par exemple ! je voudrais bien voir cela ! Il y aurait un fameux bruit dans le quartier, et vous m'y verriez, notre maître; vous verriez quel tapage; madame m'entendra crier.

RATON.

Taisez-vous, Jean, vous êtes trop vif.

MARTHE.

Vous êtes un tapageur.

ÉRIC.

Et du reste, ta bonne volonté sera inutile; car il n'y aura rien.

JEAN, tristement et à part.

Il n'y aura rien... Tant pis ! moi qui espérais déjà du bruit et des carreaux cassés !

RATON, qui pendant ce temps a embrassé sa femme et son fils.

Adieu !... adieu !...

(Il sort avec Jean par la porte du fond; Marthe et Éric l'ont reconduit jusqu'à la porte de la boutique, et le suivent encore quelque temps des yeux quand il est dans la rue.)

SCÈNE IV.

MARTHE, ÉRIC.

MARTHE.

Tu m'assures que dans quelques jours nous le reverrons ?

ÉRIC.

Oui, ma mère. Il y a quelqu'un qui daigne s'intéresser à nous, et qui, j'en suis sûr, emploiera son crédit à faire cesser les poursuites, et à nous rendre mon père.

MARTHE.

Que je serai heureuse alors, quand nous serons réunis, quand rien ne nous séparera plus !... Eh bien ! qu'as-tu donc ? d'où viennent cet air sombre et ces regards si tristes ?

ÉRIC, avec embarras.

Je crains... que pour moi du moins vos vœux ne se réalisent pas... je serai bientôt obligé de vous quitter, et pour longtemps peut-être.

MARTHE.

O ciel !

ÉRIC, avec plus de fermeté.

Je voulais d'abord ne pas vous en prévenir, et vous épargner ce chagrin; mais ce qui arrive aujourd'hui... et puis, partir sans vous embrasser, c'était impossible, je n'en aurais jamais eu le courage.

MARTHE.

Partir !... l'ai-je bien entendu! et pourquoi donc ?

ÉRIC.

Je veux être militaire; j'ai demandé une lieutenance.

MARTHE.

Toi ! mon Dieu ! et que t'ai-je donc fait pour me quitter, pour fuir la maison paternelle ! Est-ce que nous t'avons rendu malheureux ? est-ce que nous t'avons causé du chagrin ? Pardonne-le-moi, mon fils; ce n'est pas ma faute, c'est sans le vouloir, et je réparerai mes torts.

ÉRIC.

Vos torts... vous qui êtes la meilleure et la

plus tendre des mères?... Non, je n'accuse que moi seul... Mais, voyez-vous, je ne peux rester en ces lieux.

MARTHE.

Et pourquoi? Y a-t-il quelque endroit, dans le monde, où l'on t'aimera comme ici? Que te manque-t-il? Veux-tu briller dans le monde, éclipser les plus riches seigneurs? Nous le pouvons. (Lui donnant la clef.) Tiens, tiens, dispose de nos richesses, ton père y consent; moi, je te le demande et je t'en remercierai, car c'est pour toi que nous amassons et que nous travaillons tous les jours; cette maison, ces magasins, c'est ton bien, cela t'appartient!

ÉRIC.

Ne parlez pas ainsi; je n'en veux pas, je ne veux rien; je ne suis pas digne de vos bontés. Si je vous disais que cette fortune, fruit de vos travaux, je suis tenté de la repousser; que cet état, que vous exercez avec tant d'honneur et de probité, cet état, dont j'étais fier autrefois, est aujourd'hui ce qui fait mon tourment et mon désespoir, ce qui s'oppose à mon bonheur, à ma vengeance, à tout ce que j'ai de passions dans le cœur!

MARTHE.

Et comment cela, mon Dieu?

ÉRIC.

Ah! je vous dirai tout; ce secret-là me pèse depuis longtemps; et à qui confier ses chagrins, si ce n'est à sa mère?... Mettant tout votre bonheur dans un fils qui vous a causé tant de peines, vous l'aviez fait élever avec trop de soin, trop de tendresse peut-être...

MARTHE.

Comme un seigneur, comme un prince! et s'il y avait eu quelque chose de mieux ou de plus cher, tu l'aurais eu.

ÉRIC.

Vous n'avez pas alors voulu me laisser dans ce comptoir, où était ma vraie place?

MARTHE.

Ce n'est pas moi! c'est ton père, qui t'a fait nommer secrétaire particulier de M. de Falkenskield.

ÉRIC.

Pour mon malheur; car, admis dans son intimité, passant mes jours près de Christine, sa fille unique, mille occasions se présentaient de la voir, de l'entendre, de contempler ses traits charmants, qui sont le moindre des trésors qu'on voit briller en elle... Ah! si vous aviez pu l'apprécier chaque jour comme je l'ai fait, si vous l'aviez vue si séduisante à la fois de raison et de grâce, si simple et si modeste, qu'elle seule semblait ignorer son esprit et ses talents; et une âme si noble, un caractère si généreux!... Ah! si vous l'aviez vue ainsi, ma mère, vous auriez fait comme moi, vous l'auriez adorée.

MARTHE.

O ciel!

ÉRIC.

Oui, depuis deux ans cet amour-là fait mon tourment, mon bonheur, mon existence. Et ne croyez pas que, méconnaissant mes devoirs et les droits de l'hospitalité, je lui aie laissé voir ce qui se passait dans mon cœur, ni que jamais j'aie eu l'idée de lui déclarer une passion que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Non, je n'aurais plus été digne de l'aimer... Mais ce secret, dont elle ne se doute pas et qu'elle ignorera toujours, d'autres yeux plus clairvoyants l'ont sans doute deviné; son père se sera aperçu de mon embarras, de mon trouble, de mon émotion; car à sa vue je m'oubliais moi-même, j'oubliais tout, mais j'étais heureux... elle était là! Hélas! ce bonheur, on m'en a privé... Vous savez comment le comte m'a congédié sans me faire connaître les motifs de ma disgrâce, comment il m'a banni de son hôtel, et comment depuis ce jour il n'y a plus pour moi ni repos, ni joie, ni plaisir.

MARTHE.

Hélas! oui.

ÉRIC.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que tous les soirs, tous les matins, j'errais autour de ses jardins pour apercevoir de plus près Christine, ou plutôt les fenêtres de son appartement; et dernièrement je ne sais quel délire, quelle fièvre s'est emparée de moi... ma raison m'avait abandonné, et, sans savoir ce que je faisais, j'avais pénétré dans le jardin.

MARTHE.

Quelle imprudence!

ÉRIC.

Oh! oui, ma mère, car je ne devais pas la voir... sans cela, et au prix de tout mon sang... mais rassurez-vous; il était onze heures du soir; personne ne m'avait aperçu, personne, qu'un jeune fat qui, suivi de deux domestiques, traversait une allée pour se rendre chez lui... c'était le baron Frédéric de Gœlher, neveu du ministre de la marine, qui tous les soirs, à ce qu'il paraît, venait faire sa cour... Oui, ma mère, c'est son prétendu, celui qui doit l'épouser... Je n'en savais rien alors... mais je le devinais déjà à la haine que j'éprouvais pour lui; et quand il me cria, d'un ton impertinent et hautain : Où allez-vous ainsi? qui êtes-vous? l'insolence de ma réponse égala celle de la demande, et alors... ah! ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, il ordonna à ses gens de me châtier, et l'un d'eux leva la main sur moi

oui, ma mère, oui, il m'a frappé; non pas deux fois, car à la première je l'avais étendu à mes pieds; mais il m'avait frappé, il m'avait fait affront; et quand je courus à son maître, quand je lui en demandai satisfaction : « Volontiers, me dit-il; qui êtes-vous? » Je lui dis mon nom. « Burkenstaff! s'écria-t-il avec dédain; je ne me bats pas avec le fils d'un marchand. Si vous étiez noble ou officier, je ne dis pas!... »

MARTHE, effrayée.

Grand Dieu!

ÉRIC.

Noble! je ne puis jamais l'être, c'est impossible! mais officier...

MARTHE, vivement.

Tu ne le seras pas! tu n'obtiendras pas ce grade, où tu n'as pas de droit; non, tu n'en as pas... Ta place est ici, dans cette maison, près de ta mère qui perd tout aujourd'hui; car te voilà comme ton père; vous voilà tous deux prêts à m'abandonner, à exposer vos jours; et pourquoi? parce que vous ne savez pas être heureux, parce qu'il vous faut des désirs ambitieux, parce que vous regardez au-dessus de votre état. Moi, je ne regarde que vous, je n'aime que vous! Je ne demande rien aux puissances du jour, ni aux grands seigneurs, ni à leurs filles... Je ne veux que mon mari, mon fils... mais je les veux... (Serrant son fils dans ses bras.) Ça m'appartient, c'est mon bien, et on ne me l'ôtera pas!

SCÈNE V.

MARTHE, JEAN, ÉRIC.

JEAN, avec joie et regardant la cantonade.

C'est ça! à merveille!... continuez comme ça.

ÉRIC.

Eh quoi! déjà de retour!... est-ce que mon père est chez Michelson?

JEAN, avec joie.

Mieux que cela.

MARTHE, avec impatience.

Enfin il est en sûreté?

JEAN, d'un air de triomphe.

Il a été arrêté.

MARTHE.

Ciel!

JEAN.

Ne vous effrayez pas! ça va bien, ça prend une bonne tournure.

ÉRIC, avec colère.

T'expliqueras-tu?

JEAN.

Je traversais avec lui la rue de Stralsund, quand nous rencontrons deux soldats aux gardes qui nous examinent... nous suivent... puis s'adressant à votre père : Maître Burkenstaff, lui dit l'un d'eux en ôtant son chapeau, au nom de son excellence le comte Struensée, je vous invite à nous suivre; il désire vous parler.

ÉRIC.

Eh bien?

JEAN.

Voyant un air si doux et si honnête, votre père répond : Messieurs, je suis prêt à vous accompagner. Et tout cela s'était passé si tranquillement, que personne dans la rue ne s'en était aperçu; mais moi, pas si bête... je me mets à crier de toutes mes forces : A moi! au secours! on arrête mon maître, Raton Burkenstaff... à moi les amis!

ÉRIC.

Imprudent!

JEAN.

Pas du tout; car j'avais aperçu un groupe d'ouvriers qui se rendaient à l'ouvrage : ils accourent à ma voix; en les voyant courir, les femmes et les enfants font comme eux, on ne peut plus passer, les voitures s'arrêtent, les marchands sont sur les pas de leurs portes, et les bourgeois se mettent aux fenêtres. Pendant ce temps, les ouvriers avaient entouré les deux soldats aux gardes, délivré votre père, et l'emmenaient en triomphe suivi de la foule qui grossissait toujours; mais en passant rue d'Altona, où sont nos ateliers, ça a été un bien autre tapage! le bruit s'était déjà répandu qu'on avait voulu assassiner notre bourgeois, qu'il y avait eu un combat acharné avec les troupes; toute la fabrique s'était soulevée et le quartier aussi, et ils marchent au palais en criant : Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende!

ÉRIC.

Quelle folie!

MARTHE.

Et quel malheur!

ÉRIC.

D'une affaire qui n'était rien, faire une affaire sérieuse qui va compromettre mon père et justifier les mesures qu'on prenait contre lui.

JEAN.

Mais du tout... n'ayez donc pas peur... il n'y a plus rien à craindre! ça a gagné les autres quartiers. On casse déjà les réverbères et les croisées des hôtels... ça va bien, c'est amusant. On ne fait de mal à personne; mais tous les gens de la cour que l'on rencontre, on leur jette de la boue à eux et à leur voiture! ça approprie les rues... et tenez... tenez... entendez-vous ces cris? voyez-vous ce beau carrosse arrêté près de notre boutique et qu'on essaye de renverser?

ÉRIC.

Qu'ai-je vu? les armes du comte de Falkenskield!... Dieu! si c'était...

(Il s'élance dans la rue.)

SCÈNE VI.

JEAN, MARTHE.

MARTHE, voulant retenir Éric.

Mon fils! mon fils! S'il allait s'exposer!...

JEAN.

Laissez-le donc... lui!... le fils de notre maître... il ne risque rien, il ne court aucun danger... que d'être porté en triomphe, s'il veut! (Regardant au fond.) Voyez-vous d'ici comme il parle aux messieurs qui entourent la voiture? des jeunes gens de la rue, je les connais tous... ils s'en vont... ils s'éloignent.

MARTHE.

A la bonne heure!... Mais mon mari... je veux savoir ce qu'il devient... je cours le rejoindre.

JEAN, voulant l'empêcher de sortir.

Y pensez-vous?

MARTHE, le repoussant et s'élançant dans la rue à droite.

Laisse-moi, te dis-je, je le veux... je le veux.

JEAN.

Impossible de la retenir. (Appelant à gauche dans la rue.) Monsieur Éric!... monsieur Éric!... (Regardant.) Tiens, qu'est-ce qu'il fait donc là?... il aide à descendre de la voiture une jeune dame, qui est bien belle, ma foi, et bien élégante... Eh! mais, est-ce qu'elle serait évanouie? (Redescendant le théâtre.) Elle a eu peur de ça... est-elle bonne!

ÉRIC, rentrant et portant dans ses bras Christine qui est évanouie, et qu'il dépose sur un fauteuil à gauche.

Vite des secours... ma mère...

JEAN.

Elle vient de sortir pour avoir des nouvelles de notre bourgeois.

ÉRIC, regardant Christine.

Elle revient à elle. (A Jean qui la regarde aussi.) Qu'est-ce que tu fais là? va-t'en!

JEAN.

Je ne demande pas mieux. (A part.) Je vais retrouver les autres et les aider à crier!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

CHRISTINE, ÉRIC.

CHRISTINE, revenant à elle.

Ces cris... ces menaces... cette multitude furieuse qui m'entourait... que leur ai-je fait?... et où suis-je?

ÉRIC, timidement.

Vous êtes en sûreté; ne craignez rien!

CHRISTINE, avec émotion.

Cette voix... (Se retournant.) Éric... c'est vous!

ÉRIC.

Oui, c'est moi qui vous revois et qui suis le plus heureux des hommes... car j'ai pu vous défendre... vous protéger et vous donner asile.

CHRISTINE.

Où donc?

ÉRIC.

Chez moi, chez ma mère; pardon de vous recevoir en des lieux si peu dignes de vous; ces magasins, ce comptoir, sont bien différents des brillants salons de votre père; mais nous sommes si peu de chose, nous ne sommes que des marchands!

CHRISTINE.

Ce serait déjà un titre à la considération de tous; mais auprès de moi et auprès de mon père vous en avez d'autres encore, et le service que vous venez de me rendre...

ÉRIC.

Un service! ah! ne prononcez pas ce mot-là.

CHRISTINE, toujours assise.

Et pourquoi donc?

ÉRIC.

Parce qu'il va encore m'imposer silence, parce qu'il va de nouveau m'enchaîner par des liens que je veux rompre enfin. Oui, tant que je fus accueilli par votre père, tant que j'étais admis par lui sous son toit hospitalier, j'aurais cru manquer à la probité, à l'honneur, à tous les devoirs, en trahissant un secret dont ses affronts me dégagent; je ne lui dois plus rien, nous sommes quittes; et avant de mourir je veux parler, je veux, dussiez-vous m'accabler de votre dédain et de votre colère, que vous sachiez une fois ce que j'ai éprouvé de tourments, et ce que mon cœur renferme de douleur et de désespoir.

CHRISTINE, se levant.

Éric, au nom du ciel!

ÉRIC.

Vous le saurez.

CHRISTINE.

Ah! malheureux! croyez-vous que je l'ignore?

ÉRIC, transporté de joie.

Christine!...

CHRISTINE, effrayée, lui imposant silence.

Taisez-vous! taisez-vous! croyez-vous donc mon cœur si peu généreux qu'il n'ait pas compris la générosité du vôtre, qu'il ne vous ait pas tenu compte de votre dévouement et surtout de votre silence? (Mouvement de joie d'Éric.) Que ce soit aujourd'hui la dernière fois que vous ayez osé le rompre; demain, je suis destinée à un autre, mon père l'exige, et soumise à mes devoirs...

ÉRIC.

Vos devoirs...

CHRISTINE.

Oui; je sais ce que je dois à ma famille, à ma naissance, à des distinctions que je n'eusse pas

désirées peut-être, mais que le ciel m'a imposées, et dont je serai digne. (S'avançant vers lui.) Et vous, Éric (timidement), je n'ose dire mon ami, ne vous abandonnez pas au désespoir où je vous vois : dites-vous bien que la honte ou l'honneur ne vient pas du rang qu'on occupe, mais de la manière dont on en remplit les devoirs ; et vous ferez comme moi, vous subirez le vôtre avec courage et sans vous plaindre. Adieu pour toujours; demain je serai la femme du baron de Gœlher.

ÉRIC.

Non pas tant que je vivrai, et je vous jure ici... Dieu! l'on vient!

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, ÉRIC, RANTZAU, MARTHE.

MARTHE, à Rantzau.

Si c'est à mon fils que vous voulez parler, le voici. (A part.) Impossible de rien apprendre.

CHRISTINE, l'apercevant.

O ciel!

MARTHE et RANTZAU, saluant.

Mademoiselle de Falkenskield!...

ÉRIC, vivement.

A qui nous avons eu le bonheur d'offrir un refuge, car sa voiture avait été arrêtée.

RANTZAU.

Eh! mais, vous avez l'air de vous justifier d'un trait qui vous fait honneur?

ÉRIC, troublé.

Moi, monsieur le comte!

MARTHE, à part.

Un comte!... (Avec mauvaise humeur.) C'est fini, notre boutique est maintenant le rendez-vous des grands seigneurs.

RANTZAU, qui pendant ce temps a jeté un regard pénétrant sur Christine et sur Éric, qui tous deux baissent les yeux.

C'est bien!... c'est bien... (Souriant.) Une belle dame en danger, un jeune chevalier qui la délivre; j'ai vu des romans qui commençaient ainsi.

ÉRIC, voulant changer la conversation.

Mais vous-même, monsieur le comte, vous êtes bien hardi de sortir ainsi à pied dans les rues.

RANTZAU.

Pourquoi cela? Dans ce moment, les gens à pied sont des puissances; ce sont eux qui éclaboussent; et puis, moi, je n'ai qu'une parole; je vous avais promis, en venant ici faire quelques emplettes, de vous apporter votre brevet de lieutenant... (Le tirant de sa poche et le lui présentant.) Le voici!

ÉRIC.

Quel bonheur! je suis officier!

MARTHE.

C'est fait de moi... (Montrant Rantzau.) J'avais raison de me défier de celui-là.

RANTZAU, se tournant vers elle.

Je vous fais compliment, Madame, sur la faveur dont vous jouissez en ce moment.

MARTHE.

Que voulez-vous dire?

RANTZAU.

Ignorez-vous donc ce qui se passe?

MARTHE.

Je viens de nos ateliers, où il n'y avait plus personne.

RANTZAU.

Ils sont tous dans la grande place; votre mari est devenu l'idole du peuple. De tous les côtés on rencontre des bannières sur lesquelles flottent ces mots : Vive Burkenstaff, notre chef! Burkenstaff pour toujours!... Son nom est devenu un cri de ralliement.

MARTHE.

Ah! le malheureux!

RANTZAU.

Les flots tumultueux de ses partisans entourent le palais, et ils crient tous de bon cœur : A bas Struensée! (Souriant.) Il y en a même quelques-uns qui crient : A bas les membres de la régence!

ÉRIC.

O ciel! et vous ne craignez pas...

RANTZAU.

Nullement : je me promène incognito, en amateur; d'ailleurs, s'il y avait quelque danger, je me réclamerais de vous!

ÉRIC, vivement.

Et ce ne serait pas en vain, je vous le jure!

RANTZAU, lui prenant la main.

J'y ai compté.

MARTHE, remontant le théâtre.

Ah! mon Dieu! entendez-vous ce bruit?

RANTZAU, à part, et prenant la droite.

C'est bien! cela marche! et si cela continue ainsi, on n'aura pas besoin de s'en mêler.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, JEAN, MARTHE, RANTZAU.

JEAN, accourant tout essoufflé.

Victoire!... victoire!... nous l'emportons!...

MARTHE, ÉRIC et RANTZAU.

Parle vite, parle donc!

JEAN.

Je n'en peux plus, j'ai tant crié!... Nous étions dans la grande place, devant le palais, sous le balcon, trois ou quatre mille! et nous répétions : Burkenstaff! Burkenstaff! qu'on révoque l'ordre

qui le condamne; Burkenstaff!!! Alors, la reine a paru au balcon, et Struensée à côté d'elle, en grand costume, du velours bleu magnifique, et un bel homme, une belle voix! Il a parlé et on a fait silence : « Mes amis, de faux rapports nous » avaient abusés; je révoque toute espèce d'arres» tation, et je vous jure ici, au nom de la reine » et au mien, que M. Burkenstaff est libre et n'a » plus rien à craindre.»

MARTHE.

Je respire!...

CHRISTINE.

Quel bonheur!...

ÉRIC.

Tout est sauvé!

RANTZAU, à part.

Tout est perdu!

JEAN.

Alors, c'étaient des cris de : Vive la reine! vive Struensée! vive Burkenstaff! Et quand j'ai eu dit à mes voisins : C'est pourtant moi qui suis Jean, son garçon de boutique, ils ont crié : Vive Jean! et ils m'ont déchiré mon habit, en m'élevant sur leurs bras pour me montrer à la multitude. Mais ce n'est rien encore; les voilà tous qui s'organisent, les chefs des métiers en tête, pour venir ici complimenter notre maître et le porter en triomphe à la maison commune.

MARTHE, à part.

Un triomphe! il en perdra la tête!

RANTZAU, à part.

Quel dommage! une révolte qui commençait si bien!... A qui se fier à présent?

SCÈNE X.

CHRISTINE, ÉRIC, au fond; BURKENSTAFF et PLUSIEURS NOTABLES qui l'entourent; MARTHE, JEAN, RANTZAU.

BURKENSTAFF, prenant plusieurs pétitions.

Oui, mes amis, oui, je présenterai vos réclamations à la reine et au ministre, et il faudra bien qu'on y fasse droit; je serai là d'ailleurs, je parlerai. Quant au triomphe que le peuple me décerne et que ma modestie m'ordonne de refuser...

MARTHE, à part.

A la bonne heure!

BURKENSTAFF.

Je l'accepte! dans l'intérêt général et pour le bon effet. J'attendrai ici le cortége, qui peut venir me prendre quand il voudra. Quant à vous, mes chers confrères, les notables de notre corporation, j'espère bien que tantôt, au retour du triomphe, vous viendrez souper chez moi; je vous invite tous.

TOUS, criant en sortant.

Vive Burkenstaff! vive notre chef!

BURKENSTAFF.

Notre chef!... vous l'entendez! quel honneur!... (A Éric.) Quelle gloire, mon fils, pour notre maison! (A Marthe.) Eh bien! ma femme, que te disais-je? je suis une puissance... un pouvoir... rien n'égale ma popularité, et tu vois ce que j'en peux faire.

MARTHE.

Vous en ferez une maladie; reposez-vous... car vous n'en pouvez plus!

BURKENSTAFF, s'essuyant le front.

Du tout! la gloire ne fatigue pas... Quelle belle journée! tout le monde s'incline devant moi, s'adresse à moi et me fait la cour. (Apercevant Christine et Rantzau qui sont près du comptoir à gauche, et qui étaient masqués par Éric.) Que vois-je? mademoiselle de Falkenskield et monsieur de Rantzau chez moi! (A Rantzau, d'un air protecteur et avec emphase.) Qu'y a-t-il, monsieur le comte? Que puis-je pour votre service? que me demandez-vous?...

RANTZAU, froidement.

Quinze aunes de velours pour un manteau.

BURKENSTAFF, déconcerté.

Ah!... c'est cela, pardon... mais pour ce qui est du commerce, je ne puis pas; si c'était toute autre chose... (Appelant.) Ma femme!... vous sentez qu'au moment d'un triomphe... ma femme... montez dans les magasins, servez monsieur le comte.

RANTZAU, donnant un papier à Marthe.

Voici ma note.

BURKENSTAFF, criant à sa femme qui est déjà sur l'escalier.

Et puis, tu songeras au souper, un souper digne de notre nouvelle position; du bon vin, entends-tu?... (Montrant la porte qui est sous l'escalier.) Le vin du petit caveau.

MARTHE, remontant l'escalier.

Est-ce que j'ai le temps de tout faire?

BURKENSTAFF.

Eh bien! ne te fâche pas... J'irai moi-même... (Marthe remonte l'escalier et disparaît.) (A Rantzau.) Mille pardons encore, monsieur le comte; mais, voyez-vous, j'ai tant d'occupations, tant d'autres soins... (A Christine, d'un ton protecteur.) Mademoiselle de Falkenskield, j'ai appris par Jean, mon garçon de... (Se reprenant.) mon commis... le manque de respect qu'on avait eu pour votre voiture et pour vous; croyez bien que j'ignorais... je ne peux pas être partout. (D'un ton d'importance.) Sans cela, j'aurais interposé mon autorité; je vous promets d'en témoigner tout mon mécontentement, et je veux avant tout...

RANTZAU.

Faire reconduire mademoiselle à l'hôtel de son père.

BURKENSTAFF.

C'est ce que j'allais dire, vous m'y faites penser... Jean, que l'on rende à mademoiselle son carrosse... Vous direz que je l'ordonne, moi, Raton de Burkenstaff... et pour escorter mademoiselle...

ÉRIC, vivement.

Je me charge de ce soin, mon père.

BURKENSTAFF.

A la bonne heure!... (A Éric.) S'il vous arrivait quelque chose, si on vous arrêtait... tu diras : Je suis Éric de Burkenstaff, fils de messire...

JEAN.

Raton de Burkenstaff... c'est connu.

RANTZAU, saluant Christine.

Adieu, Mademoiselle... adieu, mon jeune ami.

(Éric a offert sa main à Christine et sort avec elle, suivi de Jean.)

SCÈNE XI.

RANTZAU, RATON.

(Rantzau s'est assis près du comptoir, et Raton de l'autre côté, à droite.)

RATON.

On vous a fait attendre, et j'en suis désolé.

RANTZAU.

J'en suis ravi... je reste plus longtemps avec vous; et l'on aime à voir de près les personnages célèbres.

RATON.

Célèbre... vous êtes trop bon. Du reste, c'est une chose inconcevable... ce matin personne n'y pensait, ni moi non plus... et c'est venu en un instant.

RANTZAU.

C'est toujours ainsi que cela arrive; (A part.) et que cela s'en va. (Haut.) Je suis seulement fâché que cela n'ait pas duré plus longtemps.

RATON.

Mais ça n'est pas fini... Vous l'avez entendu... ils vont venir me prendre pour me mener en triomphe. Pardon, je vais m'occuper de ma toilette; car, si je les faisais attendre, ils seraient inquiets; ils croiraient que la cour m'a fait disparaître.

RANTZAU, souriant.

C'est vrai, et cela recommencerait.

RATON.

Comme vous dites... ils m'aiment tant!... Aussi, ce soir, ce souper que je donne aux notables sera, je crois, d'un bon effet, parce que dans un repas on boit...

RANTZAU.

On s'anime.

RATON.

On porte des toasts à Burkenstaff, au chef du peuple, comme ils m'appellent... Vous comprenez... Adieu, monsieur le comte.

RANTZAU, souriant et le rappelant.

Un instant, un instant... pour boire à votre santé il faut du vin, et ce que vous disiez tout à l'heure à votre femme...

RATON, se frappant le front.

C'est juste... je l'oubliais... (Il passe derrière Rantzau et derrière le comptoir, et montre la porte qui est sous l'escalier.) J'ai là le caveau secret, le bon endroit où je tiens cachés mes vins du Rhin et mes vins de France... Il n'y a que moi et ma femme qui en ayons la clef.

RANTZAU, à Raton qui ouvre la porte.

C'est prudent. J'ai cru d'abord que c'était là votre caisse.

RATON.

Non vraiment, quoiqu'elle y fût en sûreté. (Frappant sur la porte.) Six pouces d'épaisseur; doublée en fer; et il y a une seconde porte exactement pareille. (Prêt à entrer.) Vous permettez, monsieur le comte?

RANTZAU.

Je vous en prie... je monte au magasin. (Raton est descendu dans le caveau; Rantzau s'avance vers la porte, la ferme et revient tranquillement au bord du théâtre, en disant :) C'est un trésor qu'un homme pareil, et les trésors... (Montrant la clef qu'il tient.) il faut les mettre sous clef.

(Il monte par l'escalier qui conduit aux magasins, et disparaît.)

SCÈNE XII.

JEAN, MARTHE.

JEAN, paraissant au fond, à la porte de la boutique, pendant que le comte monte l'escalier.)

Les voici, les voici... c'est superbe à voir, un cortége magnifique... les chefs des corporations avec leurs bannières, et puis de la musique. (On entend une marche triomphale, et l'on voit paraître la tête du cortége, qui se range au fond du théâtre, dans la rue, en face de la boutique.) Où donc est notre maître? là-haut, sans doute. (Courant à l'escalier.) Notre maître, descendez donc... on vient vous chercher... m'entendez-vous?

MARTHE, paraissant sur l'escalier avec deux garçons de boutique.

Et qu'est-ce que tu as encore à crier?

JEAN.

Je crie après notre maître.

MARTHE.

Il est en bas.

JEAN.

Il est en haut.

MARTHE.

Je te dis que non.

TOUT LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff! vive notre chef!

JEAN.

Et il n'est pas là... et on va crier sans lui...

(Aux deux garçons de boutique qui sont descendus.)

Voyez, vous autres... parcourez la maison...

LE PEUPLE, en dehors.

Vive Burkenstaff!... qu'il paraisse!... qu'il paraisse!...

JEAN, à la porte de la boutique et criant.

Dans l'instant... on a été le chercher, on va vous le montrer. (Parcourant le théâtre.) Ça me fait mal... ça me fait bouillir le sang...

PLUSIEURS GARÇONS, rentrant par la droite.

Nous ne l'avons pas trouvé.

D'AUTRES GARÇONS, redescendant le magasin.

Ni moi non plus... il n'est pas dans la maison.

LE PEUPLE, en dehors, avec des murmures.

Burkenstaff!... Burkenstaff!...

JEAN.

Voilà qu'on s'impatiente, qu'on murmure; et après avoir crié pour lui, on va crier après lui... Où peut-il être?

MARTHE.

Est-ce qu'on l'aurait arrêté de nouveau?

JEAN.

Laissez donc! après les promesses qu'on nous a faites. (Se frappant le front.) Ah! mon Dieu!... ces soldats que j'ai vus rôder autour de la maison... (Courant au fond.) Et la musique du triomphe qui va toujours!... Taisez-vous donc... Il me vient une idée... c'est une horreur... une infamie!...

MARTHE.

Qu'est-ce qui lui prend donc?

JEAN, s'adressant à une douzaine de gens du peuple.

Oui, mes amis, oui, on s'est emparé de notre maître... on s'est assuré de sa personne; et pendant qu'on vous trompait par de belles paroles... il était arrêté... emprisonné de nouveau... A nous, mes amis!

LE PEUPLE, se précipitant dans la boutique en brisant les vitrages du fond.

Nous voici!... Vive Burkenstaff!... notre chef... notre ami...

MARTHE.

Votre ami... et vous brisez sa boutique!

JEAN.

Il n'y a pas de mal! c'est de l'enthousiasme! et des carreaux cassés... Courons au palais!

TOUS.

Au palais! au palais!

RANTZAU, paraissant au haut de l'escalier, et regardant ce qui se passe.

A la bonne heure, au moins... cela recommence.

TOUS, agitant leurs bannières et leurs bonnets.

A bas Struensée! Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende! Burkenstaff pour toujours!

(Tout le peuple sort en désordre avec Jean. Marthe tombe désespérée dans le fauteuil qui est près du comptoir, et Rantzau descend lentement l'escalier en se frottant les mains de satisfaction.)



ACTE III.

Un appartement dans l'hôtel du comte de Falkenskield. A gauche, un balcon donnant sur la rue. Porte au fond, deux latérales. A gauche, sur le premier plan, une table, des livres, et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, LE BARON DE GOELHER.

CHRISTINE.

Eh! mais, monsieur le baron, qu'est-ce que cela signifie? Qu'y a-t-il donc encore de nouveau?

GOELHER.

Rien, Mademoiselle.

CHRISTINE.

Le comte de Struensée vient de s'enfermer dans le cabinet de mon père; ils ont envoyé chercher M. de Rantzau. A quoi bon cette réunion extraordinaire! Il y a déjà eu conseil ce matin, et tantôt ces messieurs doivent se trouver ici à dîner.

GOELHER.

Je l'ignore... mais il n'y a rien d'important, rien de sérieux... sans cela j'en aurais été prévenu! Ma nouvelle place de secrétaire du conseil m'oblige d'assister à toutes les délibérations.

CHRISTINE.

Ah! vous êtes nommé?

GOELHER.

De ce matin!... sur la proposition de votre père; et la reine a déjà confirmé ce choix. Je viens de la voir ainsi que toutes ces dames, encore un peu troublées de l'algarade de ces bons bourgeois... On craignait d'abord que cela ne dérangeât le bal de demain; grâce au ciel, il n'en est rien : il m'est même venu là-dessus quelques plaisanteries assez heureuses qui ont obtenu l'approbation de sa majesté, et elle a fini par rire de la manière la plus aimable.

CHRISTINE.

Ah! elle a ri!

GOELHER.

Oui, Mademoiselle, tout en me félicitant de ma nomination et de mon mariage... et elle m'a dit à ce sujet des choses... (souriant avec fatuité) qui donneraient beaucoup à penser à ma vanité, si j'en avais... (à part) car enfin Struensée ne sera pas éternel... (Haut.) Mais je n'y pense plus... Me voilà lancé dans les affaires d'état, les affaires sérieuses, pour lesquelles j'ai toujours eu du goût... Oui, Mademoiselle, il ne faut pas croire, parce que vous me voyez léger et frivole, que je ne puisse pas aussi bien que tout autre... mon Dieu! on peut traiter tout cela en se jouant, en plaisantant... Que j'arrive seulement au pouvoir, et l'on verra!

CHRISTINE.

Vous au pouvoir!...

GOELHER.

Certainement, je puis vous le dire, à vous, en confidence, cela ne tardera peut-être pas. Il faut que le Danemark se rajeunisse, c'est l'avis de la reine, de Struensée, de votre père... et si l'on peut éliminer ce vieux comte de Rantzau, qui n'est plus bon à rien, et que l'on garde parce que son ancienne réputation d'habileté impose encore aux cours étrangères... j'ai la promesse formelle d'être nommé à sa place; et vous sentez que M. de Falkenskield et moi... le beau-père et le gendre à la tête des affaires... nous mènerons cela autrement... Ce matin, par exemple, je les voyais tous effrayés; cela me faisait sourire : si l'on m'avait laissé faire, je vous réponds bien qu'en un instant...

CHRISTINE, écoutant.

Taisez-vous!

GOELHER.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

Il m'avait semblé entendre dans le lointain des cris confus.

GOELHER.

Vous vous trompez.

CHRISTINE.

C'est possible.

GOELHER.

Des gens du peuple qui se disputent... ou se battent dans la rue; ne voulez-vous pas les priver de ce plaisir-là? ce serait cruel, ce serait tyrannique; et nous avons à parler de choses bien plus importantes, de notre mariage, dont je n'ai pas encore pu vous dire un mot, et du bal de demain, et de la corbeille, qui ne sera peut-être pas achevée.... car je ne vois que cela de terrible dans les émeutes et les révoltes, c'est que les ouvriers nous font attendre, et que rien n'est prêt.

CHRISTINE.

Ah! vous n'y voyez que cela de fâcheux... vous êtes bien bon... moi qui ce matin me suis trouvée au milieu du tumulte...

GOELHER.

Est-il possible?

CHRISTINE.

Oui, Monsieur; et sans le courage et la générosité de M. Éric Burkenstaff qui m'a protégée et reconduite jusqu'ici...

GOELHER.

M. Éric!... et de quoi se mêle-t-il? et depuis quand lui est-il permis de vous protéger?... voilà à coup sûr une prétention encore plus étrange que celle de monsieur son père.

JOSEPH, entrant et restant au fond.

Une lettre pour monsieur le baron.

GOELHER.

De quelle part?

JOSEPH.

Je l'ignore... celui qui l'a apportée est un jeune militaire, un officier, qui attend en bas la réponse.

CHRISTINE.

C'est quelque rapport sur ce qui se passe.

GOELHER.

Probablement... (Lisant.) « Je porte une épaulette; monsieur le baron de Gœlher ne peut plus » me refuser une satisfaction qu'il me faut à l'instant. Quoique insulté, je lui laisse le choix des » armes et l'attends aux portes de ce palais avec » des pistolets et une épée. — Éric Burkenstaff, » lieutenant au 6e d'infanterie. » (A part.) Quelle insolence!

CHRISTINE.

Eh bien! qu'y a-t-il?

GOELHER.

Ce n'est rien. (Au domestique.) Laissez-nous... dites que plus tard... je verrai... (A part.) Encore une leçon à donner.

CHRISTINE.

Vous voulez me le cacher... il y a quelque chose... il y a du danger... j'en suis sûre à votre trouble.

GOELHER.

Moi, troublé!

CHRISTINE.

Eh bien! montrez-moi ce billet, et je vous croirai.

GOELHER.

Impossible, vous dis-je!

CHRISTINE, se retournant et apercevant Koller.

Le colonel Koller! il sera moins discret, je l'espère, et je saurai par lui...

SCÈNE II.

CHRISTINE, GOELHER, KOLLER.

CHRISTINE.

Parlez, colonel; qu'y a-t-il?

KOLLER.

Que l'insurrection que l'on croyait apaisée recommence avec plus de force que jamais,

CHRISTINE, à Gœlher.

Vous le voyez... (A Koller.) Et comment cela ?

KOLLER.

On accuse la cour, qui avait promis la liberté de Burkenstaff, de l'avoir fait disparaître pour s'exempter de tenir cette promesse.

GOELHER.

Eh ! mais ce ne serait pas déjà si maladroit !

CHRISTINE.

Y pensez-vous ?

(Elle court à la croisée, qu'elle ouvre, et regarde, ainsi que Gœlher.)

KOLLER, à part et seul sur le devant.

En attendant, nous en avons profité pour soulever le peuple. Herman et Christian, mes deux émissaires, se sont chargés de ce soin, et j'espère que la reine-mère sera contente. Nous voilà sûrs de réussir sans que ce maudit comte de Rantzau y soit pour rien.

CHRISTINE, regardant à la fenêtre.

Voyez, voyez là-bas ! la foule se grossit et s'augmente, ils entourent le palais, dont on vient de fermer les portes... Ah ! cela me fait peur !

(Elle referme la fenêtre.)

GOELHER.

C'est-à-dire que c'est inouï... Et vous, colonel, vous restez là ?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil, qui m'a fait appeler, et j'attends.

GOELHER.

Mais c'est qu'on devrait se hâter... La reine et toutes ces dames vont être effrayées, j'en suis certain... et l'on ne pense à rien... on devrait prendre des mesures.

CHRISTINE.

Et lesquelles ?

GOELHER, troublé.

Lesquelles ?... Il doit y en avoir... il est impossible qu'il n'y en ait pas !

CHRISTINE.

Mais enfin, vous, Monsieur, que feriez-vous ?

GOELHER, perdant la tête.

Moi !... Écoutez donc... vous me demandez là à l'improviste... Je ne sais pas.

CHRISTINE.

Mais vous disiez tout à l'heure...

GOELHER.

Certainement... si j'étais ministre... mais je ne le suis pas... je ne le suis pas encore... cela ne me regarde pas ; et il est inconcevable que les gens qui sont à la tête des affaires, des gens qui devraient gouverner... Que diable ! dans ce cas-là, on ne s'en mêle pas... Voilà mon avis... c'est le seul, et si j'étais de la reine, je leur apprendrais...

SCÈNE III.

CHRISTINE, GOELHER, RANTZAU, entrant par la porte du fond ; KOLLER.

GOELHER, courant à lui avec empressement.

Ah ! monsieur le comte, venez rassurer mademoiselle, qui est dans un effroi... j'ai beau lui répéter que ce ne sera rien... elle est tout émue, toute troublée.

RANTZAU, froidement et le regardant.

Et vous partagez bien vivement ses peines... cela doit être... un amant bien épris. (Apercevant Koller.) Ah ! vous voilà, colonel ?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil.

GOELHER, vivement.

Qu'a-t-il décidé ?

RANTZAU, froidement.

On a beaucoup parlé, délibéré ; Struensée voulait qu'on entrât en arrangement avec le peuple.

GOELHER, vivement et avec approbation.

Il a raison ! pourquoi l'a-t-on mécontenté ?

RANTZAU.

M. de Falkenskield, qui est pour l'énergie, voulait d'autres arguments ; il voulait faire avancer de l'artillerie.

GOELHER, de même.

Au fait ! c'est le moyen d'en finir ; il n'y a que celui-là.

RANTZAU.

Moi, j'étais d'un avis qui a d'abord été généralement repoussé, et qui forcément a fini par prévaloir.

KOLLER, CHRISTINE et GOELHER.

Et quel est-il ?

RANTZAU, froidement.

De ne rien faire... c'est ce qu'ils font.

GOELHER.

Ils n'ont peut-être pas tort, parce que, enfin, quand le peuple aura bien crié...

RANTZAU.

Il se lassera.

GOELHER.

C'est ce que j'allais dire.

KOLLER.

Il fera comme ce matin.

RANTZAU, s'asseyant.

Oh ! mon Dieu, oui.

GOELHER, se rassurant.

N'est-il pas vrai ?... Il brisera les vitres, et voilà tout.

KOLLER.

C'est ce qu'ils ont déjà fait à tous les hôtels des ministres (A Gœlher.), ainsi qu'au vôtre, monsieur.

GOELHER.

Eh bien ! par exemple !

RANTZAU.

Quant au mien, je suis tranquille ; je les en défie bien.

GOELHER.

Et pourquoi cela ?

RANTZAU.

Parce que, depuis la dernière émeute, je n'ai pas fait remettre un seul carreau aux fenêtres de mon hôtel. Je me suis dit : Ça servira pour la première fois.

CHRISTINE, écoutant près de la fenêtre.

Cela se calme, cela s'apaise un peu.

GOELHER.

J'en étais sûr ! Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces clameurs-là. Et qu'en dit mon oncle le ministre de la marine ?

RANTZAU, froidement.

Nous ne l'avons pas vu. (Avec ironie.) Son indisposition, qui n'était que légère, a pris depuis les derniers troubles un caractère assez grave. C'est comme une fatalité ; dès qu'il y a émeute, il est au lit, il est malade !

GOELHER, avec intention.

Et vous, vous vous portez bien ?

RANTZAU, souriant.

C'est peut-être ce qui vous fâche. Il y a des gens que ma santé met de mauvaise humeur et qui voudraient me voir à l'extrémité.

GOELHER.

Eh ! qui donc ?

RANTZAU, toujours assis et d'un air goguenard.

Eh ! mais, par exemple, ceux qui espèrent hériter de moi.

GOELHER.

Il y en a qui pourraient hériter de votre vivant.

RANTZAU, le regardant froidement.

Monsieur de Gœlher, vous qui, en qualité de conseiller, avez fait votre droit, avez-vous lu l'article 302 du Code danois ?

GOELHER.

Non, monsieur.

RANTZAU, de même.

Je m'en doutais. Il dit qu'il ne suffit pas qu'une succession soit ouverte, il faut encore être apte à succéder.

GOELHER.

Et à qui s'adresse cet axiome ?

RANTZAU, de même.

A ceux qui manquent d'aptitude.

GOELHER.

Monsieur, vous le prenez bien haut !

RANTZAU, se levant et sans changer de ton.

Pardon !... Allez-vous demain au bal de la reine ?

GOELHER, avec colère.

Monsieur !

RANTZAU.

Dansez-vous avec elle ?... Les quadrilles sont-ils de votre composition ?

GOELHER.

Je saurai ce que signifie ce persiflage.

RANTZAU.

Vous m'accusiez de le prendre trop haut !... Je descends ; je me mets à votre portée.

GOELHER.

C'en est trop !

CHRISTINE, près de la croisée.

Taisez-vous donc ! je crois que cela recommence.

GOELHER, avec effroi et remontant le théâtre.

Encore ! est-ce que cela n'en finira pas ?... c'est insupportable !

CHRISTINE.

Ah ! mon Dieu ! tout est perdu !... Ah ! mon père !...

SCÈNE IV.

KOLLER, à l'extrémité du théâtre, à gauche ; GOELHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, RANTZAU, à l'extrémité, à droite.

FALKENSKIELD.

Rassurez-vous ! ces cris que l'on entend dans le lointain n'ont plus rien d'effrayant.

GOELHER.

Je le disais bien... cela ne pouvait pas durer !

CHRISTINE.

Tout est donc terminé ?

FALKENSKIELD.

Pas encore ! mais cela va mieux.

RANTZAU et KOLLER, chacun à part, et d'un air fâché.

Ah ! mon Dieu !...

FALKENSKIELD.

On avait beau répéter à la multitude que l'on n'avait pas attenté à la liberté de Burkenstaff, que lui-même, sans doute par prudence ou par modestie, avait voulu se dérober aux honneurs qu'on lui préparait, et se soustraire à tous les regards...

RANTZAU.

Au moment d'un triomphe, ce n'est guère vraisemblable.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non ; aussi on aurait eu peut-être de la peine à convaincre ses partisans, sans l'arrivée d'un régiment d'infanterie, sur lequel nous ne comptions pas, et qui, pour se rendre à sa nouvelle garnison, traversait Copenhague tambour battant et enseignes déployées. Sa présence inat-

tendue a changé la disposition des esprits; on a commencé à s'entendre, et, sur les assurances réitérées qu'on ne négligerait rien pour rechercher et découvrir Raton Burkenstaff, chacun s'est retiré chez soi, excepté quelques individus qui semblaient prendre à tâche d'exciter et de continuer le désordre.

KOLLER, à part.

Ce sont les nôtres!

FALKENSKIELD.

On s'en est emparé.

KOLLER, à part.

O ciel!

FALKENSKIELD.

Et comme, cette fois, il faut en finir...

GOELHER.

C'est ce que je répète depuis ce matin.

FALKENSKIELD.

Comme il ne faut plus que de pareilles scènes se renouvellent, nous sommes décidés à prendre des mesures sévères.

RANTZAU.

Quels sont ceux qu'on est parvenu à saisir

FALKENSKIELD.

Des gens obscurs, inconnus...

KOLLER.

Sait-on leurs noms?

FALKENSKIELD.

Herman et Christian.

KOLLER, à part.

Les maladroits!

FALKENSKIELD.

Vous comprenez que ces misérables n'agissent pas d'eux-mêmes, qu'ils avaient reçu des instructions et de l'argent; et ce qu'il nous importe de savoir, ce sont les gens qui les font agir.

RANTZAU, regardant Koller.

Les nommeront-ils?

FALKENSKIELD.

Sans doute!... leur grâce s'ils parlent, et fusillés s'ils se taisent. (A Rantzau.) Je viens vous prendre pour les interroger et arriver par là à la découverte d'un complot...

KOLLER, s'avançant vers Falkenskield.

Dont je crois tenir déjà quelques ramifications.

FALKENSKIELD.

Vous, Koller!

KOLLER.

Oui, Monseigneur. (A part.) Il n'y a que ce moyen de me sauver.

RANTZAU.

Et pourquoi ne pas nous avoir fait part plus tôt de vos lumières à ce sujet?

KOLLER.

Je n'ai de certitude que d'aujourd'hui, et je m'étais empressé d'accourir. J'attendais la fin du conseil pour parler au comte Struensée; mais, puisque vous voilà, Messeigneurs...

FALKENSKIELD.

C'est bien... Nous sommes prêts à vous entendre.

CHRISTINE, qui était au fond avec Gœlher, a redescendu le théâtre de quelques pas.

Je me retire, mon père.

FALKENSKIELD.

Oui, pour quelques instants.

CHRISTINE.

Messieurs...

(Elle leur fait la révérence, sort par la porte à gauche; Gœlher la reconduit par la main jusque-là, et se dispose à sortir par le fond.)

SCÈNE V.

KOLLER, GOELHER, FALKENSKIELD, RANTZAU.

FALKENSKIELD, à Gœlher qui veut se retirer.

Restez, mon cher; comme secrétaire du conseil, vous avez droit d'assister à cette séance.

RANTZAU, gravement.

Où vos talents et votre expérience nous seront d'un grand secours... (A part et regardant Koller.) Notre homme a l'air embarrassé; en tout cas, veillons sur lui, et tâchons qu'il se tire de là sans compromettre ni la reine-mère, ni des amis qui plus tard peuvent servir.

(Pendant cet aparté, Gœlher et Falkenskield ont pris des chaises et se sont assis à droite du théâtre.)

FALKENSKIELD.

Parlez, colonel... donnez-nous toujours les renseignements qui sont en votre pouvoir, et que plus tard nous communiquerons au conseil.

(Koller est debout à gauche, puis Gœlher; Falkenskield et Rantzau sont assis à droite.)

KOLLER, cherchant ses phrases.

Depuis longtemps, messieurs, je soupçonnais contre la reine Mathilde et les membres de la régence un complot que plusieurs indices me faisaient pressentir, mais dont je ne pouvais obtenir aucune preuve réelle. Pour y parvenir, j'ai tâché de gagner la confiance de quelques-uns des principaux chefs; je me suis plaint, j'ai fait le mécontent, je leur ai laissé voir que je n'étais pas éloigné de conspirer; je leur ai même proposé de le faire...

GOELHER.

C'est ce qui s'appelle de l'adresse...

RANTZAU, froidement.

Oui, ça peut s'appeler comme cela... si on veut!

KOLLER, à Falkenskield.

Ma ruse a obtenu le succès que je désirais, car ce matin on est venu me proposer d'entrer dans un complot qui aura lieu ce soir même... pendant

le dîner que vous devez donner aux ministres, vos collègues.

GOELHER.

Voyez-vous cela!...

KOLLER.

Les conjurés doivent s'introduire dans l'hôtel sous divers déguisements, et, pénétrant dans la salle à manger, s'emparer de tout ce qu'ils y trouveront.

FALKENSKIELD.

Est-il possible?

GOELHER.

Même de ceux qui ne sont pas ministres?... quelle horreur!... (A Rantzau.) Et vous ne frémissez point?...

RANTZAU, froidement.

Pas encore. (A Koller.) Êtes-vous bien sûr, colonel, de ce que vous dites là?

KOLLER.

J'en suis sûr... c'est-à-dire je suis sûr... qu'on me l'a proposé... et je m'empressais de vous en prévenir...

RANTZAU, cherchant à l'aider.

C'est bien... mais vous ne connaissez pas les gens qui vous ont fait cette proposition?

KOLLER.

Si vraiment... Ce sont Herman et Christian, ceux-là même que l'on vient d'arrêter... et qui ne manqueront pas de s'en défendre... ou de m'accuser... mais, par bonheur, j'ai là des preuves; cette liste écrite... sous leur dictée.

FALKENSKIELD, la prenant vivement.

La liste des conjurés.

(Il la parcourt.)

RANTZAU, avec compassion et à part.

D'honnêtes conspirateurs sans doute... pauvres gens!... Fiez-vous donc à des lâches comme celui-là... qui au premier danger vous livrent pour se sauver.

FALKENSKIELD, lui remettant la liste.

Tenez... Eh bien! qu'en dites-vous?

RANTZAU.

Je dis que je ne vois dans tout cela rien encore de bien positif. Tout le monde peut faire une liste de conjurés; cela ne prouve pas qu'il y ait conspiration! Il faut en outre un but; il faut un chef.

FALKENSKIELD.

Et ne voyez-vous pas que le chef... c'est la reine-mère, c'est Marie-Julie?

RANTZAU.

Rien ne le démontre; et à moins que le colonel... (appuyant) n'ait des preuves... positives... personnelles...

KOLLER.

Non, Monseigneur.

RANTZAU, à part.

C'est bien heureux!... voilà la première fois que cet imbécile-là m'a compris!

GOELHER.

Alors cela devient très-délicat.

RANTZAU.

Sans doute. (Montrant la liste.) Il y a là des gens de distinction, des gens de naissance... Les condamnerez-vous de confiance et sur parole, parce qu'il a plu à messieurs Herman et Christian de faire une confidence à monsieur Koller... confidence, du reste, fort bien placée... Mais enfin, et monsieur le baron, qui connaît les lois, vous dira comme moi, que là (avec intention) où il n'y a point commencement d'exécution, il n'y a pas de coupables.

GOELHER.

C'est juste!

FALKENSKIELD se lève vivement, Rantzau en fait autant.

Eh bien!... laissons-leur exécuter leur complot... Que rien ne transpire, colonel, de l'aveu que vous venez de nous faire; que rien ne soit changé à ce repas, qu'il ait toujours lieu; que des soldats soient cachés dans l'hôtel, dont les portes resteront ouvertes...

RANTZAU, à part.

Et allons donc!... on a bien de la peine à lui faire arriver une idée.

FALKENSKIELD.

Et dès qu'un des conjurés se présentera, qu'on le laisse entrer, et qu'un instant après l'on s'en empare. Sa présence chez moi à une pareille heure, les armes dont il sera muni, seront, j'espère, des preuves irrécusables.

RANTZAU.

A la bonne heure!

GOELHER, avec finesse.

Je comprends votre idée... mais maintenant que nous les tenons, si par malheur ils ne venaient pas?...

RANTZAU.

C'est qu'on aura trompé le colonel; c'est qu'il n'y avait ni conjuration, ni conjurés.

FALKENSKIELD, haussant les épaules.

Laissez donc!

(Il va à la table à gauche, et écrit pendant que Koller remonte le théâtre, et se tient au milieu un peu au fond.)

RANTZAU, à part.

Et il n'y en aura pas; faisons prévenir la reine-mère qu'ils aient à rester chez eux. Encore une conspiration tombée dans l'eau! (Regardant Koller.) C'est lui qui les trahit, et c'est moi qui les sauve! (Haut.) Adieu, Messieurs, je retourne près de Struensée.

FALKENSKIELD, qui pendant ce temps s'est assis à la table, et écrit un ordre.

(A Gœlher.) Cet ordre au gouverneur... (A Rantzau.) Vous nous revenez... je l'espère?

RANTZAU.

Je le crois bien ; je ne peux plus maintenant dîner ailleurs que chez vous, j'y suis engagé d'honneur ; je vais seulement rendre compte à son excellence de la belle conduite du colonel Koller ; car enfin, si ces braves gens-là ne sont pas arrêtés, ce n'est pas sa faute... il aura fait tout ce qu'il fallait pour cela, et on lui doit une récompense.

FALKENSKIELD.

Qu'il aura.

RANTZAU, avec intention.

S'il y a une justice sur terre... je m'en chargerais plutôt.

KOLLER, s'inclinant.

Monsieur le comte, quels remerciements...

RANTZAU, avec mépris.

Oui, vous m'en devriez peut-être, mais je vous en dispense.

(Il sort.)

KOLLER, à part, redescendant le théâtre.

Maudit homme ! on ne sait jamais s'il est pour ou contre vous. (Saluant.) Messieurs...

GOELHER.

Je vous suis, colonel. (A Falkenskield.) Cet ordre au gouverneur, et je cours raconter à la reine ce que nous avons décidé et ce que nous avons fait.

(Il sort avec Koller par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

FALKENSKIELD, seul, riant en lui-même.

Tous ces gens-là sont faibles, irrésolus ; et si on n'avait pas de l'énergie pour eux, si on ne les menait pas... ce comte de Rantzau surtout, ne voyant de coupables nulle part, et n'osant condamner personne ; flottant, indécis, bon homme du reste, qui nous cédera volontiers sa place dès qu'il nous la faudra pour mon gendre... et ce ne sera pas long.

SCÈNE VII.

CHRISTINE, sortant de la porte à gauche, FALKENSKIELD.

CHRISTINE.

Descendez-vous au salon, mon père ?

FALKENSKIELD.

Oui, dans l'instant.

CHRISTINE.

A la bonne heure, car vos convives vont arriver ; et quand vous me laissez seule pour faire les honneurs, c'est si pénible ! aujourd'hui surtout, où je ne me sens pas bien.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi ?

CHRISTINE.

Sans doute les émotions de la journée.

FALKENSKIELD.

S'il en est ainsi, rassure-toi ; je te dispense de descendre au salon, et même d'assister à ce dîner.

CHRISTINE.

Dites-vous vrai ?

FALKENSKIELD.

Je l'aime mieux, parce qu'il pourrait arriver tel événement... et au milieu de tout cela une femme s'effraye, se trouve mal...

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire ?

FALKENSKIELD.

Rien ; tu n'as pas besoin de savoir...

CHRISTINE.

Parlez, parlez sans crainte... je devine... ce repas avait pour but de célébrer des fiançailles, qui seront différées, qui peut-être même n'auront pas lieu ; et si c'est là ce que vous redoutez de m'apprendre...

FALKENSKIELD, froidement.

Du tout, le mariage aura lieu.

CHRISTINE.

O ciel !

FALKENSKIELD, lentement et la regardant.

Rien n'est changé ; et à ce sujet, ma fille, un mot...

CHRISTINE, baissant les yeux.

Je vous écoute, Monsieur.

FALKENSKIELD.

Les affaires d'état n'absorbent pas tellement me[s] pensées que je n'aie encore le loisir d'observer c[e] qui se passe chez moi ; et, il y a quelque temps j'ai cru m'apercevoir qu'un jeune homme sa[ns] naissance, un homme de rien, à qui mes bont[és] avaient donné accès dans cette maison, osait e[n] secret vous aimer... (Mouvement de Christine.) I[e] saviez-vous, Christine ?

CHRISTINE.

Oui, mon père.

FALKENSKIELD.

Je l'ai congédié ; et, quels que soient ses talent[s], son mérite personnel, que je vous ai entend[u] élever beaucoup trop haut... je vous déclare ic[i], et vous savez si mes résolutions sont fortes [et] énergiques, que, mon existence dût-elle en d[é]pendre, je ne consentirais jamais...

CHRISTINE.

Rassurez-vous, mon père ; je sais que l'id[ée] seule d'une mésalliance ferait le malheur de vo[tre] vie, et, je vous le promets, ce n'est pas vous q[ui] serez malheureux.

FALKENSKIELD prend la main de sa fille, puis, après un instant de silence, lui dit :

Voilà le courage que je te voulais... Je te laisse... je t'excuserai près de ces messieurs; je leur dirai que tu es souffrante, indisposée, et je crains que ce ne soit la vérité; reste là dans ton appartement; et, quoi qu'il arrive ce soir, quelque bruit que tu puisses entendre, garde-toi d'en sortir... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, seule, laissant éclater ses larmes.

Ah!... il est parti!... je peux enfin pleurer!... pauvre Éric! tant de dévouement, tant d'amour, c'est ainsi qu'il en sera récompensé!... l'oublier! et pour qui? Mon Dieu! que le ciel est injuste! pourquoi ne lui a-t-il pas donné le rang et la naissance dont il était digne? alors il m'eût été permis d'aimer les vertus qui brillent en lui, alors on eût approuvé mon choix... tandis que maintenant y penser même est un crime!... mais ce jour du moins m'appartient encore, je ne me suis pas donnée, je suis libre, et puisque je ne dois plus le revoir...

SCÈNE IX.

CHRISTINE; ÉRIC, enveloppé d'un manteau, et entrant par la porte à droite.

ÉRIC, entrant vivement.

Ils ont perdu mes traces.

CHRISTINE.

O ciel!

ÉRIC, se retournant.

Ah! Christine!

CHRISTINE.

Qui vous amène? d'où vous vient tant d'audace? et de quel droit, Monsieur, osez-vous pénétrer jusqu'ici?

ÉRIC.

Pardon! pardon, mille fois pardon!... tout à l'heure, au moment où, couvert de ce manteau, je me glissais dans l'hôtel, des gens que je ne crois pas être de la maison se sont élancés sur moi; je me suis dégagé de leurs mains; et, connaissant mieux qu'eux les détours de cet hôtel, je suis arrivé jusqu'à cet escalier, d'où je n'ai plus entendu le bruit de leurs pas.

CHRISTINE.

Mais dans quel dessein vous introduire ainsi dans la maison de mon père? pourquoi ce mystère? ce manteau... ces armes que j'aperçois? parlez, Monsieur, je le veux... je l'exige!

ÉRIC.

Demain je pars; le régiment où je sers quitte le Danemark... J'ai adressé à M. de Gœlher un billet qui demandait une prompte réponse; et comme elle n'arrivait pas, je suis venu la chercher.

CHRISTINE.

O ciel!... un défi... j'en suis sûre! le délire vous égare! vous allez vous perdre!

ÉRIC.

Qu'importe! si j'empêche votre mariage! Je ne connais que ce moyen, je n'en ai pas d'autre.

CHRISTINE.

Éric!... si j'ai sur vous quelque pouvoir, vous ne repousserez pas ma prière, vous renoncerez à votre projet, vous n'irez pas insulter M. de Gœlher, et provoquer un éclat terrible pour vous... et pour moi, Monsieur!... oui, c'est ma réputation que je vous confie, que je remets sous la sauvegarde de votre honneur... Ai-je tort d'y compter?

ÉRIC.

Ah! que me demandez-vous?... de vous sacrifier tout... jusqu'à ma vengeance!... et vous seriez à un autre!... et vous appartiendriez à celui que j'aurais épargné!...

CHRISTINE.

Non, je vous le jure!

ÉRIC.

Que dites-vous?

CHRISTINE.

Que si vous vous rendez à mes prières, je refuserai ce mariage, je resterai libre; je veux l'être... oui, je vous le jure ici, je n'appartiendrai ni à M. de Gœlher, ni à vous.

ÉRIC.

Christine!

CHRISTINE.

Vous connaissez maintenant tout ce qui se passe dans mon cœur; nous ne nous verrons plus, nous serons séparés; mais vous saurez du moins que vous n'êtes pas seul à souffrir, et que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne.

ÉRIC, avec joie.

Ah! je ne puis y croire encore.

CHRISTINE.

Partez maintenant... depuis trop longtemps déjà vous êtes en ces lieux; n'exposez pas les seuls biens qui me restent, mon honneur, ma réputation; je n'ai plus que ceux-là, et, s'il fallait les perdre ou les voir compromis... j'aimerais mieux mourir!

ÉRIC.

Et moi, plutôt perdre la vie que de vous exposer au moindre soupçon; ne craignez rien, je m'éloigne. (Il ouvre la porte à droite par laquelle il est entré.) O ciel! il y a des soldats au bas de cet escalier.

CHRISTINE.

Des soldats!

ÉRIC, montrant la porte du fond.

Mais par ici du moins...

CHRISTINE, le retenant.

Non pas, entendez-vous ce bruit? (Écoutant près de la porte au fond.) On monte... c'est la voix de mon père... plusieurs voix lui répondent... ils viennent tous... et si l'on vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue!...

ÉRIC.

Perdue!... oh non! je vous en réponds aux dépens de mes jours. (Montrant la porte à gauche.) Là.

CHRISTINE.

O ciel! mon appartement!

(La porte s'est refermée; Christine entend monter par la porte du fond; elle s'élance vers la table à gauche, y prend un livre et s'assied.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, GŒLHER, FALKENSKIELD; KOLLER, un peu au fond, avec quelques soldats; RANTZAU, PLUSIEURS SEIGNEURS et DAMES; DES SOLDATS qui restent au fond, en dehors.

FALKENSKIELD.

Cet endroit de l'hôtel est le seul qu'on n'ait pas visité; ils ne peuvent être qu'ici.

CHRISTINE.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il?

GŒLHER.

Un complot tramé contre nous.

FALKENSKIELD.

Et dont je voulais t'éviter la connaissance; un homme s'est introduit dans l'hôtel.

GOELHER.

Les gardes qui étaient postés dans la première cour disent en avoir vu se glisser trois.

RANTZAU.

D'autres disent en avoir vu sept!... de sorte qu'il pourrait bien n'y avoir personne.

FALKENSKIELD.

Il y en avait au moins un, et il était armé; témoin le pistolet qu'il a laissé tomber dans la seconde cour en s'enfuyant; du reste, et si, comme je le pense, il a cherché asile dans ce pavillon, il n'a pu y pénétrer que par cet escalier dérobé, et je suis étonné que tu ne l'aies pas vu.

CHRISTINE, avec émotion.

Non, vraiment.

FALKENSKIELD.

Ou que du moins tu n'aies rien entendu.

CHRISTINE, dans le plus grand trouble.

Tout à l'heure, en effet, et pendant que j'étais à lire, j'ai cru entendre traverser cette pièce; on se dirigeait vers le salon, et c'est là sans doute...

GŒLHER.

Impossible, nous en venons; et s'il n'y avait pas des soldats au bas de cet escalier, je croirais qu'il y est encore.

FALKENSKIELD.

Peut-être bien!... voyez, Koller.

(Faisant signe à deux soldats, qui ouvrent la porte à droite et disparaissent avec Koller.)

RANTZAU, à part, sur le devant du théâtre à droite.

Quelque maladroit, quelque conspirateur en retard qui n'aura pas reçu contre-ordre et qui sera venu seul au rendez-vous?

KOLLER, entrant et restant au fond.

Personne!

RANTZAU, à part.

Tant mieux!

KOLLER.

Et je ne conçois pas par quel hasard ils ont changé de plan.

RANTZAU, à part, souriant.

Le hasard! les sots y croient tous!

FALKENSKIELD, à Gœlher et à quelques soldats, montrant l'appartement à gauche.

Il n'y a plus que cet appartement.

CHRISTINE.

Le mien! y pensez-vous?

FALKENSKIELD.

N'importe, entrez-y!

(Gœlher, Koller et quelques soldats se présentent à la porte de la chambre, qui s'ouvre tout à coup, et Éric paraît.)

SCÈNE XI.

CHRISTINE, à gauche sur le devant du théâtre et s'appuyant sur la table qui est près d'elle; ÉRIC, qui vient d'ouvrir la porte à gauche; GOELHER, KOLLER, au milieu et un peu au fond; FALKENSKIELD et RANTZAU, sur le devant, à droite.

TOUS, apercevant Éric.

O ciel!

CHRISTINE.

Je me meurs!

ÉRIC.

Me voici; je suis celui que vous cherchez.

FALKENSKIELD, avec colère.

Éric Burkenstaff dans l'appartement de ma fille!

GŒLHER.

Au nombre des conjurés!

ÉRIC, regardant Christine qui est près de se trouver mal.

Oui, j'étais des conjurés! (Avec force et s'avançant au milieu du théâtre.) Oui, je conspirais!

TOUS.

Est-il possible!

KOLLER, redescendant le théâtre.

Je n'en savais rien!

RANTZAU.

Et lui aussi!

KOLLER, à part.

Il sait tout; s'il parle, je suis compromis.

(Pendant cet aparté, Falkenskield a fait signe à Gœlher de se mettre à la table à gauche et d'écrire. Il se retourne alors vers Éric, qu'il interroge.)

FALKENSKIELD.

Où sont vos complices? quels sont-ils?

ÉRIC.

Je n'en ai pas.

KOLLER, bas à Éric.

C'est bien!

(Il s'éloigne vivement. Éric le regarde avec étonnement et se rapproche de Rantzau.)

RANTZAU, fait à Éric un geste de tête approbatif, et dit à part :

Ce n'est pas un lâche, celui-là.

FALKENSKIELD, à Gœlher.

Vous avez écrit? (Se retournant vers Éric.) Point de complices?... c'est impossible; les troubles dont votre père a été aujourd'hui la cause ou le prétexte, les armes que vous portiez, prouvent un projet dont nous avions déjà la connaissance; vous vouliez attenter à la liberté des ministres, à leurs jours peut-être : et ce projet, vous ne pouviez l'exécuter seul.

ÉRIC.

Je n'ai rien à répondre, et vous ne saurez rien de moi, sinon que je conspirais contre vous; oui, je voulais briser le joug honteux sous lequel gémissent le roi et le Danemark; oui, il est parmi vous des gens indignes du pouvoir, des lâches que j'ai défiés en vain.

GOELHER, toujours à table.

Je donnerai là-dessus des explications au conseil.

FALKENSKIELD.

Silence, Gœlher! et puisque M. Éric convient qu'il était d'une conspiration...

ÉRIC, avec force.

Oui!

CHRISTINE, à Falkenskield.

Il vous trompe, il vous abuse.

ÉRIC.

Non, Mademoiselle; ce que je dis, je dois le dire; je suis trop heureux de l'avouer tout haut, (avec intention et la regardant.) et de donner au parti que je sers ce dernier gage de dévouement.

KOLLER, bas à Rantzau.

C'est un homme perdu et son parti aussi.

RANTZAU, à part et seul à la droite du spectateur.

Pas encore! c'est le moment, je crois, de délivrer Burkenstaff; maintenant qu'il s'agit de son fils, il faudra bien qu'il se montre de nouveau, et cette fois enfin...

(Il se retourne vers Falkenskield et Gœlher qui se sont approchés de lui.)

FALKENSKIELD, donnant à Rantzau le papier que lui a remis Gœlher, et s'adressant à Éric.

Telle est décidément votre déclaration?

ÉRIC.

Oui, j'ai conspiré, oui, je suis prêt à le signer de mon sang; vous ne saurez rien de plus.

(Gœlher, Falkenskield et Rantzau semblent à ce mot délibérer tous trois ensemble à droite. Pendant ce temps Christine, qui est à gauche près d'Éric, lui dit à voix basse :)

CHRISTINE.

Vous vous perdez, il y va de vos jours.

ÉRIC, de même.

Qu'importe? vous ne serez pas compromise, et je vous l'avais juré.

FALKENSKIELD, cessant de causer avec ses collègues, et s'adressant à Koller et aux soldats qui sont derrière lui, leur dit en montrant Éric :

Assurez-vous de lui.

ÉRIC.

Marchons!

RANTZAU, à part.

Pauvre jeune homme! (Prenant une prise de tabac.) Tout va bien.

(Des soldats emmènent Éric par la porte du fond; la toile tombe.)



ACTE IV.

L'appartement de la reine-mère dans le palais de Christianborg. Deux portes latérales. Porte secrète à gauche. A droite, un guéridon couvert d'un riche tapis.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, seule à droite assise près du guéridon.

Personne! personne encore! Je suis d'une inquiétude que chaque instant redouble, et je ne conçois rien à ce billet adressé par une main inconnue. (Lisant.) « Malgré le contre-ordre donné » par vous, un des conjurés a été arrêté hier soir, » dans l'hôtel de Falkenskield. C'est le jeune Éric » Burkenstaff. Voyez son père et faites-le agir, il » n'y a pas de temps à perdre. » Éric Burkenstaff arrêté comme conspirateur! Il était donc des nôtres! Pourquoi alors Koller ne m'en a-t-il pas prévenue? Depuis hier je ne l'ai pas vu; je ne sais pas ce qu'il devient. Pourvu que lui aussi ne soit pas compromis; lui, le seul ami sur lequel je puisse compter; car je viens de voir le roi; je lui ai parlé, espérant m'en faire un appui; mais sa tête est plus faible que jamais : à peine s'il a pu me comprendre ou me reconnaître. Et si ce jeune homme, intimidé par leurs menaces, nomme les chefs de la conspiration, s'il me trahit... Oh! non; il a du cœur, du courage. Mais son père! son père qui ne vient pas et qui maintenant est mon seul espoir! Je lui ai fait dire de m'apporter les étoffes que je lui avais commandées, et il a dû me com-

prendre; car à présent notre sort, nos intérêts sont les mêmes : c'est de notre accord que dépend le succès.

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE, entrant.

Messire Raton Burkenstaff, le marchand, demande à présenter des étoffes à votre majesté.

LA REINE, vivement.

Qu'il entre ! qu'il entre !

SCÈNE II.

LA REINE, RATON, MARTHE, portant des étoffes sous son bras; L'HUISSIER, qui reste au fond.

RATON.

Tu vois, femme, on ne nous a pas fait faire antichambre un seul instant; à peine arrivés, aussitôt introduits.

LA REINE.

Venez vite, je vous attendais.

RATON.

Votre majesté est trop bonne ! Vous n'aviez fait demander que moi, j'ai pris la liberté d'amener ma femme, à qui je n'étais pas fâché de faire voir le palais, et surtout la faveur dont votre majesté daigne m'honorer.

LA REINE.

Peu importe, si on peut se fier à elle. (A l'huissier.) Laissez-nous.

(L'huissier sort.)

MARTHE.

Voici quelques échantillons que je soumettrai à votre majesté...

LA REINE.

Il n'est plus question de cela. Vous savez ce qui arrive ?

RATON.

Eh ! non, vraiment ! je ne suis pas sorti de chez moi; par un hasard que nous ne pouvons comprendre, j'étais sous clef.

MARTHE.

Et il y serait encore sans un avis secret que j'ai reçu.

LA REINE, vivement.

N'importe... Je vous ai fait venir, Burkenstaff, parce que j'ai besoin de vos conseils et de votre appui...

RATON.

Est-il possible ! (A Marthe.) Tu l'entends.

LA REINE.

C'est le moment d'employer votre influence, de vous montrer enfin.

RATON.

Vous croyez ?

MARTHE.

Et moi, n'en déplaise à votre majesté, je crois que c'est le moment de rester tranquille; il n'a déjà été que trop question de lui.

RATON, à voix haute.

Te tairas-tu ? (La reine lui fait signe de se modérer et va regarder au fond si on ne peut les entendre. Pendant ce temps Raton continue à demi-voix en s'adressant à sa femme.) Vouloir nuire à mon avancement, à ma fortune !

MARTHE, à demi-voix à son mari.

Une jolie fortune ! nos meubles brisés, nos marchandises au pillage, six heures de prison dans une cave !

RATON, hors de lui.

Ma femme ! j'en demande pardon à votre majesté. (A part.) Si j'avais su, je me serais bien gardé de l'amener. (Haut.) Qu'exigez-vous de moi ?

LA REINE.

Que vous unissiez vos efforts aux miens pour sauver notre pays qu'on opprime et le rendre à la liberté !

RATON.

Dieu merci ! on me connaît; il n'y a rien que je ne fasse pour le pays et pour la liberté.

MARTHE.

Et pour être nommé bourgmestre; car c'est là ce que tu désires maintenant.

RATON.

Ce que je désire, c'est que vous vous taisiez, ou sinon...

LA REINE, à Raton, pour le modérer.

Silence...

RATON, à demi-voix.

Parlez, Madame; parlez vite !

LA REINE.

Koller, un des nôtres, vous avait instruit de nos projets d'hier ?

RATON.

Du tout.

LA REINE.

Ce n'est pas possible ! et cela m'étonne à un point...

RATON, avec impatience.

Moi aussi... car enfin, et puisque M. Koller est un des nôtres, il me semble que j'étais le premier avec qui l'on devait s'entendre.

LA REINE.

Surtout depuis l'arrestation de votre fils.

MARTHE, poussant un cri.

Arrêté ! dites-vous ? mon fils est arrêté !

RATON.

On a osé arrêter mon fils !

LA REINE.

Quoi ! ne le savez-vous pas ?... accusé de conspiration, il y va de ses jours, et voilà pourquoi je vous ai fait venir.

MARTHE, courant à elle.

C'est bien différent, et si j'avais su... pardon,

Madame... pardonnez-moi... (Pleurant.) Mon fils, mon pauvre enfant! (A Raton avec chaleur.) La reine a raison, il faut le sauver, il faut le délivrer.

RATON.

Certainement; il faut soulever le quartier, soulever la ville entière.

MARTHE, qui a remonté le théâtre de quelques pas, revient près de lui.

Et vous restez là tranquille; vous n'êtes pas déjà au milieu de nos amis, de nos voisins, de nos ouvriers, pour les appeler comme hier à la révolte!

LA REINE.

C'est tout ce que je vous demande.

RATON.

J'entends bien, mais encore faut-il délibérer.

MARTHE.

Il faut agir... il faut prendre les armes... courir au palais... qu'on me rende mon fils, qu'on nous le rende. (Suivant son mari qui recule de quelques pas vers la droite.) Vous n'êtes pas un homme si vous supportez un pareil affront, si vous et les citoyens de cette ville souffrez qu'on enlève un fils à sa mère, qu'on le plonge sans raison dans un cachot, qu'on fasse tomber sa tête; il y va du salut de tous; il y va de l'honneur du pays et de sa liberté!

RATON.

La liberté... t'y voilà aussi!

MARTHE, hors d'elle-même et sanglotant.

Eh! oui, sans doute! la liberté de mon fils, peu m'importe le reste; je ne vois que celle-là, mais nous l'obtiendrons.

LA REINE.

Elle est entre vos mains; je vous seconderai de tout mon pouvoir, moi et les amis attachés à ma cause; mais agissez!... agissez de votre côté pour renverser Struensée.

MARTHE.

Oui, Madame, et pour sauver mon fils; comptez sur notre dévouement.

LA REINE.

Tenez-moi au courant de ce que vous ferez, et des progrès de la sédition. (Montrant la porte à gauche.) Et tenez, tenez, par cet escalier secret qui donne sur les jardins, vous pouvez, vous et vos amis, communiquer avec moi et recevoir mes ordres... On vient, partez.

RATON.

C'est très-bien... mais encore, si vous me disiez ce qu'il faut...

MARTHE, l'entraînant.

Il faut me suivre... mon fils nous attend... viens... viens vite. (A la reine.) Soyez tranquille, Madame, je vous réponds de lui et de la révolte!

(Elle sort en entraînant son mari par la petite porte à gauche. Au même instant et par la porte du fond paraît l'huissier.)

LA REINE.

Qu'y a-t-il? que me voulez-vous?

L'HUISSIER.

Deux ministres qui, au nom du conseil, sont chargés, disent-ils, d'une communication importante pour votre majesté!

LA REINE, à part.

O ciel! qu'est-ce que cela signifie? (Haut.) Qu'ils entrent, je suis prête à les recevoir.

(Elle s'assied.)

SCÈNE III.

LE COMTE DE RANTZAU, FALKENSKIELD, LA REINE, assise à droite près du guéridon.

FALKENSKIELD.

Madame, depuis hier la tranquillité de la ville a été à plusieurs reprises sérieusement troublée; des rassemblements, des cris séditieux ont éclaté sur plusieurs points, et enfin hier soir on a tenté d'exécuter dans mon hôtel un complot dont on ignore encore les chefs; mais il nous est facile de les soupçonner.

LA REINE.

Je pense, en effet, monsieur le comte, qu'il vous est plus facile d'avoir des soupçons que des preuves.

RANTZAU, avec intention et regardant la reine.

Il est vrai qu'Éric Burkenstaff persiste à garder le silence... mais...

FALKENSKIELD.

Obstination ou générosité qui lui coûtera la vie. Mais en attendant, par une mesure que la prudence commande, et pour prévenir dans leur origine des complots dont les auteurs ne resteront pas longtemps impunis, nous venons, au nom de la reine Mathilde et de Struensée, vous intimer l'ordre de ne point sortir de ce palais.

LA REINE, se levant.

Un pareil ordre... à moi! et de quel droit?

FALKENSKIELD.

D'un droit que nous n'avions pas hier et que nous prenons aujourd'hui. Un complot découvert rend un gouvernement plus fort. Struensée, qui hésitait encore, s'est enfin décidé à adopter les mesures énergiques que depuis longtemps je proposais : il ne suffit pas de frapper, mais de frapper promptement. Ainsi ce n'est plus devant les cours de justice ordinaire que doivent se traduire les crimes d'état; c'est devant le conseil de régence, seul tribunal compétent; c'est là que dans ce moment se décide le sort d'Éric Burkenstaff, en attendant que nous fassions comparaître devant nous des coupables d'un rang plus élevé.

LA REINE.

Monsieur le comte!...

SCÈNE IV.

RANTZAU, à gauche, à l'écart; GOELHER, FALKENSKIELD, LA REINE.

(Gœlher entre par le fond, tenant plusieurs papiers à la main. Il aperçoit la reine, qu'il salue avec respect; puis s'adresse à Falkenskield, sans voir Rantzau qui est derrière lui.)

GOELHER, à Falkenskield.

Voici l'arrêt du conseil, qu'en ma qualité de secrétaire général je viens d'expédier, et auquel il ne manque plus que deux signatures.

FALKENSKIELD.

C'est bien.

GOELHER, étourdiment et montrant plusieurs papiers qu'il tient encore.

J'ai là en même temps, et comme vous m'en aviez chargé, le projet d'ordonnance où nous proposons à la reine d'admettre à la retraite...

FALKENSKIELD, à voix basse et lui montrant Rantzau.

Taisez-vous donc!

GOELHER, à part.

C'est juste; je ne le voyais pas. (Regardant Rantzau, dont la physionomie est restée immobile.) Il n'a pas entendu; il ne se doute de rien.

FALKENSKIELD, parcourant les papiers que lui a remis Gœlher.

L'arrêt d'Éric Burkenstaff! (Lisant.) Il est condamné!

LA REINE, vivement.

Condamné!

FALKENSKIELD.

Oui, Madame, et le même sort attend désormais quiconque serait tenté de l'imiter.

GOELHER.

J'ai rencontré aussi une députation de magistrats et de conseillers du tribunal suprême. Sur le bruit seul qu'en violation de leurs droits et priviléges le conseil de régence s'attribuait l'affaire d'Éric Burkenstaff, ils venaient porter leurs plaintes au roi, et, pour parvenir jusqu'à lui, voulaient s'adresser à madame.

FALKENSKIELD.

Vous le voyez; c'est auprès de vous, Madame, que viennent se rallier tous les mécontents.

LA REINE.

Et, grâce à vous, ma cour augmente chaque jour.

FALKENSKIELD, à la reine.

Je ne veux pas alors refuser à votre majesté la vue de ses fidèles serviteurs. (A Gœlher.) Ordonnez qu'ils entrent; nous les recevrons en votre présence.

SCÈNE V.

RANTZAU; LE PRÉSIDENT, en habit noir; QUATRE CONSEILLERS, également en habit noir et se tenant à quelques pas derrière lui; GOELHER, au milieu du théâtre; FALKENSKIELD, plus rapproché de LA REINE, qui se lève à l'arrivée des magistrats et se rassied à la même place à droite.

FALKENSKIELD.

Messieurs les conseillers, j'ai appris le motif qui vous amène : c'est pour prévenir par un châtiment rapide des scènes pareilles à celles qui nous ont dernièrement affligés, que nous nous sommes vus forcés à regret de changer les formes ordinaires de la justice.

LE PRÉSIDENT, d'une voix ferme.

Pardon, Monseigneur : c'est quand l'état est en danger, c'est quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander à la justice et aux lois un appui contre la révolte, et non pas s'appuyer sur la révolte pour renverser la justice.

FALKENSKIELD, avec hauteur.

Quelle que soit votre opinion à ce sujet, Messieurs, je dois vous prévenir que nous n'accordons pas ici, comme en France, aux parlements et aux cours souveraines le droit de remontrance: je vous exhorte, au contraire, à user de votre influence sur le peuple pour lui conseiller la soumission, pour l'engager à ne point renouveler les désordres d'hier; sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même des malheurs qui pourraient en résulter pour la ville. Des troupes nombreuses y sont entrées cette nuit et y sont casernées. La garde du palais est confiée au colonel Koller, qui a ordre de repousser la moindre attaque par la force; et, pour prouver à tous que rien ne saurait nous intimider, Éric Burkenstaff, fils de ce bourgeois factieux à qui déjà nous avions fait grâce, Éric Burkenstaff, convaincu, par son propre aveu, de conspiration contre la reine et le conseil de régence, vient d'être condamné à mort, et c'est son arrêt que je signe. (A Rantzau.) Comte de Rantzau, il n'y manque que votre signature.

(Il s'approche de Rantzau.)

RANTZAU, froidement.

Je ne la donnerai pas.

TOUS.

O ciel!

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce que l'arrêt me semble injuste, aussi bien que la détermination d'ôter à la cour suprême des priviléges que nous n'avons pas le droit de lui ravir.

FALKENSKIELD.

Monsieur!...

RANTZAU.

C'est mon avis, du moins. Je désapprouve toutes ces mesures; elles sont contre ma conscience, et je ne signerai pas.

FALKENSKIELD.

C'était devant le conseil qu'il fallait vous exprimer ainsi.

RANTZAU.

C'est tout haut, c'est partout qu'il faut protester contre l'injustice!

GOELHER.

Dans ces cas-là, Monsieur, on donne sa démission.

RANTZAU.

Je ne le pouvais pas hier : vous étiez en danger, vous étiez menacés; aujourd'hui vous êtes tout-puissants, rien ne vous résiste; je peux me retirer sans lâcheté; et cette démission, que M. Gœlher attend avec tant d'impatience, je la donne.

FALKENSKIELD.

Je la transmettrai à la reine, qui l'acceptera.

GOELHER.

Nous l'accepterons.

FALKENSKIELD.

Messieurs, vous m'avez entendu... vous pouvez vous retirer.

LE PRÉSIDENT, à Rantzau.

Nous n'attendions pas moins de vous, monsieur le comte, et le pays vous en remercie.

(Il sort, ainsi que les conseillers.)

FALKENSKIELD.

Je vais rendre compte à la reine et à Struensée d'une conduite à laquelle j'étais loin de m'attendre.

RANTZAU.

Mais qui vous enchante.

FALKENSKIELD, sortant.

Vous me suivez, Gœlher?

GOELHER.

Dans l'instant. (S'approchant de Rantzau d'un air railleur.) Je voulais auparavant...

RANTZAU.

Me remercier?... Il n'y a pas de quoi... vous voilà ministre.

GOELHER.

Je l'aurais été sans cela. (Lui montrant les papiers qu'il tient encore à la main.) J'avais pris mes précautions. Je vous avais bien dit que je vous renverserais!

RANTZAU, souriant.

C'est vrai! Alors, que je ne vous retienne pas; hâtez-vous, ministre d'un jour!

GOELHER, souriant.

Ministre d'un jour!

RANTZAU.

Qui sait?... peut-être moins encore. Aussi je serais désolé de vous faire perdre quelques instants de pouvoir; ils sont trop précieux!

GOELHER.

Comme vous dites.

(Il salue la reine respectueusement et sort.)

SCÈNE VI.

LA REINE, étonnée, le suit quelque temps des yeux en remontant le théâtre; RANTZAU.

RANTZAU, à part.

Ah! mes chers collègues étaient décidés à me destituer; je les ai prévenus, et maintenant nous allons voir.

LA REINE.

Je n'en puis revenir encore! Vous, Rantzau, donner votre démission!

RANTZAU.

Pourquoi pas? Il y a des occasions où l'homme d'honneur doit se montrer.

LA REINE.

Mais c'est vous perdre.

RANTZAU.

Du tout, c'est une excellente chose qu'une bonne démission donnée à propos. (A part.) C'est une pierre d'attente. (Haut.) Et puis, s'il faut vous avouer ma faiblesse, moi, homme d'état, qui me croyais à l'abri de toute émotion, je me sens là un penchant pour ce pauvre Éric Burkenstaff; je suis indigné de la conduite que l'on tient envers lui... et envers vous, Madame; et c'est là surtout ce qui m'a décidé.

LA REINE.

En effet, oser me retenir en ces lieux!

RANTZAU.

Si ce n'était que cela!...

LA REINE.

O ciel!... ils ont d'autres projets!... vous les connaissez!

RANTZAU.

Oui, Madame; et maintenant que je ne suis plus membre du conseil, mon amitié peut vous les révéler. Éric n'est pas le seul qu'on ait arrêté. Deux autres agents subalternes, Herman et Christian...

LA REINE.

Grand Dieu!... ils ont parlé!... Ce pauvre Koller sera compromis!

RANTZAU.

Non, Madame; ce pauvre Koller est le premier qui vous ait abandonnée, qui vous ait trahie.

LA REINE.

Ce n'est pas possible !

RANTZAU.

La preuve... c'est qu'il est plus en faveur que jamais... c'est que la garde du palais lui est confiée; et quand je vous disais encore hier : Ne vous livrez point à lui... il vous vendra !...

LA REINE.

A qui donc se fier ? grand Dieu !

RANTZAU.

A personne !... et vous en ferez la triste expérience; car, en attendant le procès qu'on doit vous intenter pour la forme, on est décidé à vous jeter dans un château-fort d'où vous ne sortirez plus. C'est ce soir même qu'on doit vous y conduire, et celui qui est chargé d'exécuter cet ordre... que dis-je ? celui qui l'a sollicité... c'est Koller.

LA REINE.

Quelle horreur !

RANTZAU.

Il doit se rendre ici, à la nuit tombante.

LA REINE.

Lui ! Koller ! une pareille audace d'ingratitude !... Mais savez-vous que j'ai de quoi le perdre, que j'ai ici des lettres de sa main ?

RANTZAU, souriant.

Vraiment !...

LA REINE.

Vous allez voir.

RANTZAU.

Je comprends alors pourquoi il tenait tant à se charger seul de votre arrestation, pour saisir en même temps vos papiers et ne remettre au conseil que ceux qu'il jugerait convenable.

LA REINE, qui a ouvert son secrétaire et qui y a pris des lettres qu'elle présente à Rantzau.

Tenez !... tenez !... et si je succombe, qu'au moins j'aie le plaisir de faire tomber sa tête.

RANTZAU, prenant vivement les lettres, qu'il met dans sa poche.

Et que feriez-vous, Madame, de la tête de Koller ? Il ne s'agit pas ici de se venger... mais de réussir.

LA REINE.

Réussir ! et comment ?... Tous mes amis m'abandonnent, excepté un seul... une main inconnue, la vôtre peut-être, qui m'a conseillé de m'adresser à Raton Burkenstaff.

RANTZAU.

Moi !... Y pensez-vous ?

LA REINE, vivement.

Enfin, croyez-vous qu'il puisse parvenir à soulever le peuple ?

RANTZAU.

A lui seul !... non, Madame.

LA REINE.

Il l'a bien fait hier.

RANTZAU.

Raison de plus pour ne pas le faire aujourd'hui; l'autorité est avertie, elle est sur ses gardes, elle a pris ses mesures; d'ailleurs, votre Raton Burkenstaff est incapable d'agir par lui-même ! c'est un instrument, une machine, un levier qui, dirigé par une main habile ou puissante, peut rendre des services, mais à la condition qu'il ne saura ni pour qui ni comment... car, s'il se mêle de comprendre, il n'est plus bon à rien !

LA REINE.

Que me reste-t-il alors ?... Entourée d'ennemis ou de piéges; sans secours, sans appui, menacée dans ma liberté, dans mes jours, peut-être, il faut se résigner à son sort et savoir mourir... Mathilde l'emporte... et ma cause est perdue !

RANTZAU, froidement et à demi-voix.

C'est ce qui vous trompe... elle n'a jamais été plus belle.

LA REINE.

Que dites-vous ?

RANTZAU.

Hier, il n'y avait rien à faire, car vous n'aviez pour vous qu'une poignée d'intrigants, et vous conspiriez au hasard et sans but. Aujourd'hui, vous avez pour vous l'opinion publique, les magistrats, le pays tout entier qu'on insulte, qu'on outrage, qu'on veut tyranniser, à qui l'on veut ravir ses droits... Vous les défendez, et lui défend les vôtres. Notre roi Christian est dépouillé de son autorité contre toute justice, vous et Éric Burkenstaff êtes condamnés contre toutes les lois; le peuple se prononce toujours pour les opprimés; vous l'êtes en ce moment... grâce au ciel; c'est un avantage qu'il ne faut pas perdre et dont il faut profiter.

LA REINE.

Et comment ? puisque le peuple ne peut me secourir !...

RANTZAU.

Il faut vous en passer ! il faut agir sans lui, certaine, quoi qu'il arrive, de l'avoir pour allié.

LA REINE.

Et si demain Mathilde ou Struensée doivent me faire arrêter, comment les en empêcher ?

RANTZAU, souriant.

En les arrêtant dès ce soir !

LA REINE, effrayée.

O ciel ! vous oseriez...

RANTZAU, froidement.

Il ne s'agit pas de moi... mais de vous.

LA REINE, étonnée.

Qu'est-ce à dire ?

RANTZAU.

Un mot d'abord : êtes-vous bien persuadée,

comme je le suis moi-même, que dans ce moment il ne vous reste d'autre chance, d'autre alternative que la régence, ou une prison perpétuelle?

LA REINE.

Je le crois fermement.

RANTZAU.

Avec une telle certitude on peut tout oser : ce qui serait témérité ailleurs devient de la prudence! (Lentement et montrant la porte à gauche.) Cette porte conduit dans l'appartement du roi?

LA REINE.

Oui, je viens de le voir... seul, abandonné de tous, et dans ce moment presque tombé en enfance.

RANTZAU, de même et à demi-voix.

Alors, et puisque vous pouvez encore pénétrer jusqu'à lui, il vous serait facile d'obtenir...

LA REINE.

Sans doute!... mais à quoi bon? à quoi servira l'ordre d'un roi sans pouvoir?

RANTZAU, à demi-voix et avec force.

Que nous l'ayons seulement!...

LA REINE, vivement.

Et vous agirez?...

RANTZAU.

Non pas moi.

LA REINE.

Et qui donc?

RANTZAU, s'arrêtant.

On frappe.

(Montrant la petite porte à gauche.)

LA REINE, à demi-voix.

Qui vient là?

RATON, en dehors.

Moi, Raton de Burkenstaff.

RANTZAU, à demi-voix, à la reine.

A merveille!... c'est l'homme qu'il vous faut pour exécuter vos ordres, lui et Koller.

LA REINE.

Y pensez-vous?

RANTZAU.

Il est inutile qu'il me voie; faites-le attendre ici quelques instants et venez me retrouver.

LA REINE.

Où donc?

RANTZAU, à demi-voix.

Là!

LA REINE.

Dans l'antichambre du roi!

(Rantzau sort par la porte à deux battants, à gauche.)

SCÈNE VII.

RATON, LA REINE.

RATON, entrant mystérieusement.

C'est moi, Madame, qui n'ai rien encore à vous annoncer et qui viens à ce sujet consulter votre majesté.

LA REINE, vivement.

C'est bien!... c'est bien!... c'est le ciel qui vous envoie... Attendez ici et n'en sortez pas... attendez les ordres que je vais vous donner et que vous aurez soin d'exécuter à l'instant.

RATON, s'inclinant.

Oui, Madame...

(La reine entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VIII.

RATON, seul.

Ça ne fera pas mal!... je ne serai pas fâché de savoir ce que j'ai à faire... car tout retombe sur moi, et je ne sais auquel entendre... Maître, où faut-il aller?... maître, qu'est-ce qu'il faut dire?... maître, qu'est-ce qu'il faut faire?... Est-ce que je sais? je leur réponds toujours : Attendez!... on ne risque rien d'attendre... il peut arriver des idées, tandis qu'en se pressant...

SCÈNE IX.

JEAN, RATON, MARTHE.

RATON, à Marthe et à Jean qui entrent par la petite porte à gauche.

Eh bien!

JEAN, tristement.

Cela va mal... tout est tranquille!

MARTHE.

Les rues sont désertes, les boutiques sont fermées, les ouvriers que nous avons envoyés ont eu beau crier : Vive Burkenstaff! personne n'a répondu!...

RATON.

Personne!... c'est inconcevable!... des gens qui m'adoraient hier!... qui me portaient en triomphe... et aujourd'hui ils restent chez eux!

JEAN.

Et le moyen de sortir? Il y a des soldats dans toutes les rues.

RATON.

Vraiment!

JEAN.

Les portes de nos ateliers sont gardées par des piquets de cavalerie.

RATON.

Ah! mon Dieu!

MARTHE.

Et ceux des ouvriers qui ont voulu se montrer ont été arrêtés à l'instant même.

RATON, effrayé.

Voilà qui est bien différent. Écoutez donc, mes

enfants, je ne savais pas cela. Je dirai à la reine-mère : Madame, j'en suis bien fâché; mais à l'impossible nul n'est tenu, et je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de retourner chacun chez nous.

MARTHE.

Ce n'est plus possible, notre maison est envahie; des trabans de la garde y sont casernés; ils mettent tout au pillage; et si vous y paraissiez maintenant, il y a ordre de vous saisir, et peut-être pire encore.

RATON.

Mais ça n'a pas de nom! c'est épouvantable! c'est d'un arbitraire! Et où nous cacher maintenant?

MARTHE.

Nous cacher! quand mon fils est en danger, quand on dit qu'il vient d'être condamné!

RATON.

Est-il possible!

MARTHE.

C'est vous qui l'avez voulu; et maintenant que nous y sommes, c'est à vous de nous en retirer; il faut agir : décidez quelque chose.

RATON.

Je ne demande pas mieux, mais quoi?

JEAN.

Les ouvriers du port, les matelots norvégiens sont en liberté; ceux-là ne reculeront pas; et en leur donnant de l'argent...

MARTHE, vivement.

Il a raison!... De l'or! de l'or! tout ce que nous avons!

RATON.

Permets donc...

MARTHE.

Vous hésiteriez?

RATON.

Du tout; je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui.

JEAN.

Et qu'est-ce que vous dites donc?

RATON.

Je dis qu'il faut attendre.

MARTHE.

Attendre!... et qui vous empêche de prendre un parti?

JEAN.

Vous êtes le chef du peuple.

RATON, avec colère.

Certainement, je suis le chef! et on ne me dit rien, on ne me commande rien; c'est inconcevable!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; L'HUISSIER.

L'HUISSIER, s'adressant à Raton et lui présentant une lettre sous enveloppe.

A monsieur Raton Burkenstaff, de la part de la reine.

RATON.

De la reine! c'est bien heureux! (A l'huissier, qui se retire.) Merci, mon ami... Voilà enfin ce que j'attendais pour agir.

MARTHE et JEAN.

Qu'est-ce donc?

RATON.

Silence! Je ne vous le disais pas, je ne disais rien; mais c'était convenu, concerté avec la reine; nous avions notre plan.

MARTHE.

C'est différent.

RATON.

Voyons un peu... d'abord ce petit mot. (Lisant à part.) « Mon cher Raton, je vous confie, comme » chef du peuple, cet ordre du roi... » Du roi! est-il possible! « Vous le remettrez vous-même à son adresse. » Je n'y manquerai pas. « Après » quoi, et sans entrer dans aucun détail ni éclair» cissement, vous vous retirerez, vous sortirez » du palais, vous vous tiendrez soigneusement » caché. » Tout cela sera scrupuleusement exécuté. « Et demain, au point du jour, si vous voyez » le pavillon royal flotter sur les tours de Chris» tianborg, parcourez la ville avec tous les amis » dont vous pourrez disposer, en criant : Vive le » roi! » C'est dit. « Déchirez sur-le-champ ce » billet. » (Le déchirant.) C'est fait.

MARTHE et JEAN.

Eh bien! qu'y a-t-il?

RATON.

Taisez-vous, femme! taisez-vous! les secrets d'état ne vous regardent pas; qu'il vous suffise d'apprendre que je sais ce que j'ai à faire... Voyons un peu... (Prenant le papier cacheté.) « A » Raton de Burkenstaff, pour remettre au général » Koller. »

MARTHE.

Koller!

RATON, cherchant.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Se rappelant.) Ah! je le sais... un des nôtres dont la reine nous parlait ce matin... tu ne te rappelles pas?

MARTHE.

Si vraiment!

RATON.

Il l'aura bientôt, c'est convenu. Quant à nous, mes enfants, ce qui nous reste à exécuter, c'est

de sortir d'ici sans bruit, de nous tenir cachés toute la soirée...

MARTHE.

Y penses-tu?

RATON.

Silence donc! c'est dans notre plan. (A Jean.) Toi, pendant la nuit, tu rassembleras les matelots norvégiens dont tu nous parlais tout à l'heure; tu leur donneras de l'or, beaucoup d'or; on me le rendra... en honneurs et en dignités... et puis vous viendrez tous me trouver avant le point du jour, et alors...

MARTHE.

Cela sauvera-t-il mon fils?

RATON.

Belle demande!... Oui, femme, oui, cela le sauvera... et je serai conseiller, et j'aurai une belle place, et Jean aussi... une petite.

JEAN.

Laquelle?

RATON.

Je te promets quelque chose... Mais nous perdons là un temps précieux, et j'ai tant d'affaires en tête! Quand il faut penser à tout, par où commencer? Ah! cette lettre à M. Koller, c'est par là d'abord qu'il faut... Venez, suivez-moi.

(Jean et Marthe vont pour sortir par la porte à gauche; Koller paraît à la porte du fond; Raton s'arrête au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI.

JEAN, MARTHE, RATON, KOLLER.

KOLLER, apercevant Raton.

Que vois-je! Que faites-vous ici? qui êtes-vous?

RATON.

Que vous importe? je suis chez la reine, j'y suis par son ordre. Et vous-même, qui êtes-vous pour m'interroger?

KOLLER.

Le colonel Koller.

RATON.

Koller! quelle rencontre! Et moi, je suis Raton de Burkenstaff, chef du peuple.

KOLLER.

Et vous osez venir en ce palais, quand l'ordre est donné de vous arrêter?

MARTHE.

O ciel!

RATON.

Sois donc paisible! (A Koller à demi-voix.) Je sais qu'avec vous je n'ai rien à craindre; car nous sommes du même bord, nous nous entendons... vous êtes des nôtres.

KOLLER, avec mépris.

Moi!

RATON, à demi-voix.

Et la preuve, c'est que voilà un papier que je suis chargé de vous remettre, et de la part du roi.

KOLLER, vivement.

Du roi!... est-il possible!... Qu'est-ce que cela signifie? (Il ouvre la lettre, qu'il parcourt.) O ciel! un pareil ordre!...

RATON, le regardant et s'adressant à sa femme et à Jean.

Vous voyez déjà l'effet...

KOLLER.

Christian!... c'est bien sa main, c'est sa signature... Et vous m'expliquerez, Monsieur, comment il se fait...

RATON, gravement.

Je n'entrerai dans aucun détail ni éclaircissement: c'est l'ordre du roi; vous savez ce qui vous reste à faire... et moi aussi... je m'en vais.

MARTHE, le retenant.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc dans ce papier?

RATON.

Ça ne te regarde pas, et tu ne peux le savoir. (A sa femme et à Jean.) Viens, femme, partons.

JEAN.

J'aurai une place! j'espère bien qu'elle sera bonne... sans cela... Je vous suis, notre maître.

(Raton, Marthe et Jean sortent par la petite porte à gauche.)

SCÈNE XII.

RANTZAU, sortant de la porte à deux battants, à gauche; KOLLER, debout, plongé dans ses réflexions, tenant toujours la lettre dans sa main.

KOLLER.

Grand Dieu! Monsieur de Rantzau!

RANTZAU.

Monsieur le colonel me semble bien préoccupé!

KOLLER, allant à lui.

Votre présence, monsieur le comte, est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; et vous attesterez au conseil de régence...

RANTZAU.

Je n'en suis plus, j'ai donné ma démission.

KOLLER, avec étonnement et à part.

Sa démission!... l'autre parti va donc mal! (Haut.) Je ne m'attendais pas à un pareil événement, pas plus qu'à l'ordre inconcevable que je reçois à l'instant.

RANTZAU.

Un ordre!... et de qui?

KOLLER, à demi-voix.

Du roi.

RANTZAU.

Pas possible !

KOLLER.

Au moment où, d'après l'ordre du conseil, je me rendais ici pour arrêter la reine-mère, le roi, qui ne se mêlait plus, depuis longtemps, ni du gouvernement, ni des affaires de l'état, le roi, qui semblait avoir résigné toute son autorité entre les mains du premier ministre, m'ordonne, à moi Koller, son fidèle serviteur, d'arrêter ce soir même Mathilde et Struensée.

RANTZAU, froidement et après avoir regardé l'acte.

C'est bien la signature de notre seul et légitime souverain, Christian VII, roi de Danemark.

KOLLER.

Qu'en pensez-vous ?

RANTZAU.

C'est ce que j'allais vous demander; car ce n'est pas à moi, c'est à vous que l'ordre est adressé.

KOLLER, avec inquiétude.

Sans doute; mais, forcé d'obéir au roi ou au conseil de régence, que feriez-vous à ma place ?

RANTZAU.

Ce que je ferais !... D'abord, je ne demanderais pas de conseils.

KOLLER.

Vous agiriez; mais dans quel sens ?

RANTZAU, froidement.

Cela vous regarde. Comme en toute affaire votre intérêt seul vous détermine, pesez, calculez, et voyez lequel des deux partis vous offre le plus d'avantage.

KOLLER.

Monsieur...

RANTZAU.

C'est là, je pense, ce que vous me demandez, et je vous engagerai d'abord à lire attentivement la suscription de cette lettre; il y a là : Au général Koller.

KOLLER, à part.

Au général!... ce titre qu'on m'a toujours refusé. (Haut.) Moi, général !

RANTZAU, avec dignité.

C'est justice : un roi récompense ceux qui le servent, comme il punit ceux qui lui désobéissent.

KOLLER, lentement et le regardant.

Pour récompenser ou punir il faut du pouvoir; en a-t-il ?

RANTZAU, de même.

Qui vous a remis cet ordre ?

KOLLER.

Raton Burkenstaff, chef du peuple.

RANTZAU.

Cela prouverait qu'il y a dans le peuple un parti prêt à éclater et à vous seconder.

KOLLER, vivement.

Votre excellence peut-elle me l'assurer ?

RANTZAU, froidement.

Je n'ai rien à vous dire; vous n'êtes pas mon ami, je ne suis pas le vôtre; je n'ai pas besoin de travailler à votre fortune.

KOLLER.

Je comprends. (Après un instant de silence et se rapprochant de Rantzau.) En sujet fidèle, je voudrais obéir aux ordres du roi... c'est mon devoir d'abord; mais les moyens d'exécution...

RANTZAU, lentement.

Sont faciles... La garde du palais vous est confiée, et vous commandez seul aux soldats qui y sont renfermés.

KOLLER, avec incertitude.

D'accord, mais si l'on échoue...

RANTZAU, négligemment.

Eh bien! que peut-il arriver ?

KOLLER.

Que demain Struensée me fera pendre ou fusiller.

RANTZAU, se retournant vers lui avec fermeté.

N'est-ce que cela qui vous arrête ?

KOLLER, de même.

Oui.

RANTZAU, de même.

Aucune autre considération ?

KOLLER, de même.

Aucune.

RANTZAU, froidement.

Eh bien! alors, rassurez-vous... de toute manière cela ne peut pas vous manquer.

KOLLER.

Que voulez-vous dire ?

RANTZAU.

Que si demain Struensée est encore au pouvoir, il vous fera arrêter et condamner dans les vingt-quatre heures.

KOLLER.

Et sous quel prétexte ? pour quel crime ?

RANTZAU, lui montrant des lettres qu'il remet sur-le-champ dans sa poche.

En faut-il d'autre que ces lettres écrites par vous à la reine-mère, ces lettres qui contiennent la conception première du complot qui doit éclater aujourd'hui, et où Struensée verra qu'hier même en le servant vous le trahissiez encore ?

KOLLER.

Monsieur, vous voulez me perdre !

RANTZAU.

Du tout; il ne tient qu'à vous que ces preuves de votre trahison deviennent des preuves de fidélité.

KOLLER.

Et comment?

RANTZAU.

En obéissant à votre souverain.

KOLLER, avec fureur.

Mais vous êtes donc pour le roi? vous agissez donc en son nom?

RANTZAU, avec fierté.

Je n'ai pas de compte à vous rendre; je ne suis pas en votre puissance et vous êtes dans la mienne; quand je vous ai entendu hier, devant le conseil assemblé, dénoncer des malheureux dont vous étiez le complice, je n'ai rien dit, je ne vous ai pas démasqué, je vous ai protégé de mon silence : cela me convenait alors; cela ne me convient plus aujourd'hui; et, puisque vous m'avez demandé conseil, je vais vous en donner un. (D'un air impératif et à demi-voix.) C'est celui d'exécuter les ordres de votre roi, d'arrêter cette nuit, au milieu du bal qui se prépare, Mathilde et Struensée, ou sinon...

KOLLER, dans le plus grand trouble.

Eh bien! dites-moi seulement que cette cause est désormais la vôtre, que vous êtes un des chefs, et j'accepte.

RANTZAU.

C'est vous seul que cela regarde. Ce soir la punition de Struensée, ou demain la vôtre. Demain vous serez général... ou fusillé... choisissez.

(Il fait un pas pour sortir.)

KOLLER, l'arrêtant.

Monsieur le comte!...

RANTZAU.

Eh bien! que décidez-vous, colonel?

KOLLER.

J'obéirai!

RANTZAU.

C'est bien! (Avec intention.) Adieu... général!

(Il sort par la porte à gauche, et Koller par le fond.)

ACTE V.

Un salon de l'hôtel de Falkenskield. De chaque côté une grande porte; une au fond, ainsi que deux croisées donnant sur des balcons. A gauche, sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur la table, deux flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, enveloppée d'une mante, et dessous en costume de bal; FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, entrant en donnant le bras à sa fille.

Eh bien! comment cela va-t-il?

CHRISTINE.

Je vous remercie, mon père, beaucoup mieux.

FALKENSKIELD.

Votre pâleur m'avait effrayé; j'ai vu le moment où, au milieu de ce bal, devant la reine, devant toute la cour, vous alliez vous trouver mal.

CHRISTINE.

Vous le savez, j'aurais désiré rester ici; c'est vous qui, malgré mes prières, avez voulu que l'on me vît à cette fête.

FALKENSKIELD.

Certainement! que n'aurait-on pas dit de votre absence!... C'est déjà bien assez qu'hier, lorsqu'on a arrêté chez moi ce jeune homme, tout le monde ait pu remarquer votre trouble et votre effroi... Ne fallait-il pas donner à penser que vos chagrins vous empêchaient de paraître à cette fête?

CHRISTINE.

Mon père!

FALKENSKIELD, reprenant d'un air détaché.

Qui du reste était superbe... Une magnificence! un éclat! et quelle foule dorée se pressait dans ces immenses salons!... Je ne veux pas d'autres preuves de l'affermissement de notre pouvoir; nous avons enfin fixé la fortune, et jamais, je crois, la reine n'avait été plus séduisante; on voyait rayonner un air de triomphe et de plaisir dans ses beaux yeux qu'elle reportait sans cesse sur Struensée... Eh! mais, à propos d'homme heureux, avez-vous remarqué le baron de Gœlher?

CHRISTINE.

Non, Monsieur.

FALKENSKIELD.

Comment, non? il a ouvert le bal avec la reine et paraissait plus fier encore de cette distinction que de sa nouvelle dignité de ministre, car il a été nommé... Il succède décidément à M. de Rantzau, qui, en habile homme, nous quitte et s'en va quand la fortune arrive.

CHRISTINE.

Tout le monde n'agit pas ainsi.

FALKENSKIELD.

Oui... il a toujours tenu à se singulariser; aussi nous ne lui en voulons pas; qu'il se retire, qu'il fasse place à d'autres : son temps est fini, et la reine, qui craint son esprit... a été enchantée de lui donner pour successeur...

CHRISTINE.

Quelqu'un qu'elle ne craint pas.

FALKENSKIELD.

Justement! un aimable et beau cavalier comme mon gendre.

CHRISTINE.

Votre gendre!

FALKENSKIELD, d'un air sévère, et regardant Christine.

Sans doute.

CHRISTINE, timidement.

Demain, mon père, je vous parlerai au sujet de M. de Gœlher.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi pas sur-le-champ?

CHRISTINE.

Il est tard, la nuit est bien avancée... et puis, je ne suis pas encore assez remise de l'émotion que j'ai éprouvée.

FALKENSKIELD.

Mais cette émotion, quelle en était la cause?

CHRISTINE.

Oh! pour cela, je puis vous le dire. Jamais je ne m'étais trouvée plus seule, plus isolée, qu'au milieu de cette fête; et en voyant le plaisir qui brillait dans tous les yeux, cette foule si joyeuse, si animée, je ne pouvais croire qu'à quelques pas de là, peut-être, des infortunés gémissaient dans les fers... Pardon, mon père, c'était plus fort que moi: cette idée-là me poursuivait sans cesse. Quand M. d'Osten s'est approché de Struensée, qui était près de moi, et lui a parlé à voix basse, je n'entendais pas ce qu'il disait; mais Struensée témoignait de l'impatience, et, voyant la reine qui venait à lui, il s'est levé en disant: « C'est inutile, Monsieur, jamais de pitié pour les » crimes de haute trahison, ne l'oubliez pas. » Le comte s'est incliné, puis, regardant la reine et Struensée, il a dit: « Je ne l'oublierai pas, Mon- » seigneur, et bientôt, peut-être, je vous le rap- » pellerai. »

FALKENSKIELD.

Quelle audace!

CHRISTINE.

Cet incident avait rassemblé quelques personnes autour de nous, et j'entendais confusément murmurer ces mots: « Le ministre a raison; il faut un » exemple... — Soit, disaient les autres, mais le » condamner à mort!... » Le condamner!!! à ce mot un froid mortel s'est glissé dans mes veines; un voile a couvert mes yeux... j'ai senti que la force m'abandonnait.

FALKENSKIELD.

Heureusement j'étais là, près de toi.

CHRISTINE.

Oui, c'était une terreur absurde, chimérique, je le sens; mais que voulez-vous? Renfermée aujourd'hui dans mon appartement, je n'avais vu ni interrogé personne... Il est un nom, vous le savez, que je n'ose prononcer devant vous; mais lui, n'est-ce pas, il n'y a pas à trembler pour ses jours?

FALKENSKIELD.

Non... sans doute... rassure-toi.

CHRISTINE.

C'est ce que je pensais... c'est impossible; et puis, arrêté hier, il ne peut pas être condamné aujourd'hui; et les démarches, les instances de ses amis, les vôtres, mon père...

FALKENSKIELD.

Certainement; et comme tu le disais, demain, mon enfant, demain nous parlerons de cela. Je me retire, je te quitte.

CHRISTINE.

Vous retournez à ce bal?

FALKENSKIELD.

Non, j'y ai laissé Gœlher, qui nous représente à merveille, et qui dansera probablement toute la nuit. Le jour ne peut pas tarder à paraître; je ne me coucherai pas, j'ai à travailler, et je vais passer dans mon cabinet. Holà! quelqu'un! (Joseph paraît au fond, ainsi qu'un autre domestique qui va prendre sur la table à gauche un des deux flambeaux.) Allons! de la force, du courage... bonsoir, mon enfant, bonsoir.

(Il sort suivi du domestique qui porte le flambeau.)

SCÈNE II.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE.

Je respire! je m'étais alarmée sans motif, il était question d'un autre. Hélas! il me semble que tout le monde doit être comme moi, et ne s'occuper que de lui!...

JOSEPH, qui s'est approché de Christine.

Mademoiselle...

CHRISTINE.

Qu'y a-t-il, Joseph?

JOSEPH.

Une femme qui a l'air bien à plaindre est ici depuis longtemps. Quand elle devrait, disait-elle, passer toute la nuit à attendre, elle est décidée à ne pas quitter l'hôtel sans avoir parlé à Mademoiselle en particulier.

CHRISTINE.

A moi?

JOSEPH.

Du moins elle m'a supplié de vous le demander.

CHRISTINE.

Qu'elle vienne!... quoique bien fatiguée, je la recevrai.

JOSEPH, qui pendant ce temps a été chercher Marthe.

Entrez, Madame, voilà Mademoiselle, et dépêchez-vous, car il est tard.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MARTHE, CHRISTINE.

MARTHE.

Mille pardons, Mademoiselle, d'oser à une pareille heure...

CHRISTINE, la regardant.

Madame Burkenstaff! (Courant à elle et lui prenant les mains.) Ah! que je suis contente de vous avoir reçue!... que je suis heureuse de vous voir! (A part avec joie et attendrissement.) Sa mère! (Haut.) Vous venez me parler d'Éric.

MARTHE.

Eh! dans le désespoir qui m'accable, puis-je parler d'autre chose que de mon fils... de mon pauvre enfant!... je viens de le voir.

CHRISTINE, vivement.

Vous l'avez vu?

MARTHE, pleurant.

Je viens de l'embrasser, Mademoiselle, pour la dernière fois!

CHRISTINE.

Que dites-vous?

MARTHE.

Son arrêt lui avait été signifié cette après-midi.

CHRISTINE.

Quel arrêt?... qu'est-ce que cela signifie?

MARTHE, avec joie.

Vous l'ignoriez donc!... ah! tant mieux!... sans cela, vous n'auriez pas été à ce bal, n'est-il pas vrai?... Quelque grande dame que vous soyez, vous n'auriez pas pu vous divertir quand celui qui avait tant d'affection pour vous est condamné à mort?

CHRISTINE, poussant un cri.

Ah!... (Avec égarement.) Ils disaient donc vrai!... c'était de lui qu'ils parlaient, et mon père m'a trompée! (A Marthe.) Il est condamné?

MARTHE.

Oui, Mademoiselle... Struensée a signé, la reine a signé : concevez-vous cela? elle est mère cependant!... elle a un fils!

CHRISTINE.

Remettez-vous!... tout n'est pas perdu; j'ai encore de l'espoir.

MARTHE.

Et moi, je n'en ai plus qu'en vous!... Mon mari a des projets qu'il ne veut pas m'expliquer; je ne devrais pas vous dire cela; mais vous, du moins, vous ne me trahirez point; en attendant, il n'ose se montrer, il se tient caché; ses amis n'arriveront pas, ou arriveront trop tard... et moi, dans ma douleur, que puis-je tenter? que puis-je faire?... S'il ne fallait que mourir... je ne vous demanderais rien, mon fils serait déjà sauvé. J'ai couru hier soir à sa prison, j'ai donné tant d'or qu'on a bien voulu me vendre le plaisir de l'embrasser; je l'ai serré contre mon cœur, je lui ai parlé de mon désespoir, de mes craintes!... Hélas!... il ne m'a parlé que de vous.

CHRISTINE.

Éric!...

MARTHE.

Oui, Mademoiselle, oui, l'ingrat, en me consolant, pensait encore à vous. « J'espère, me dit-il, qu'elle ignorera mon sort, qu'elle n'en saura rien... car heureusement, c'est de grand matin, c'est au point du jour... »

CHRISTINE.

Quoi donc?

MARTHE, avec égarement.

Eh bien! est-ce que je ne vous l'ai pas dit?... est-ce que vous ne l'avez pas deviné à mon désespoir?... C'est tout à l'heure, c'est dans quelques instants qu'ils vont tuer mon fils!...

CHRISTINE.

Le tuer!...

MARTHE.

Oui, oui, c'est là, sur cette place, sous vos fenêtres, qu'ils vont le traîner... Alors, dans le délire, dans la fièvre où j'étais, je me suis arrachée de ses bras, et, loin de lui obéir, je suis accourue pour vous dire : Ils vont le tuer!... défendez-le! mais vous n'étiez pas ici... et j'attendais... Ah! quel supplice... et que j'ai souffert en comptant les instants de cette nuit que mes vœux désiraient et craignaient d'abréger!... Mais vous voilà, je vous vois; nous allons ensemble nous jeter aux pieds de votre père, aux pieds de la reine, nous demanderons la grâce de mon fils.

CHRISTINE.

Je vous le promets.

MARTHE.

Vous leur direz qu'il n'est pas coupable, il ne l'est pas, je vous le jure; il ne s'est jamais occupé de révolte ni de complots; il n'a jamais songé à conspirer; il ne songeait à rien qu'à vous aimer!...

CHRISTINE.

Je le sais, et c'est son amour qui l'a perdu; c'est pour moi, pour me sauver, qu'il marcherait à la mort!... oh! non... ça ne se peut pas... Soyez tranquille, je réponds de ses jours.

MARTHE.

Est-il possible!

CHRISTINE.

Oui, Madame, oui, il y aura quelqu'un de perdu, mais ce ne sera pas lui!

MARTHE.

Que voulez-vous dire?

CHRISTINE.

Rien!... rien!... Retournez chez vous, partez, dans quelques instants il aura sa grâce, il sera sauvé!... fiez-vous-en à mon zèle.

MARTHE, hésitant.

Mais cependant...

CHRISTINE.

A ma parole... à mes serments.

MARTHE, de même.

Mais...

CHRISTINE, hors d'elle-même.

Eh bien!... à ma tendresse!... à mon amour!... Me croyez-vous maintenant?

MARTHE, avec étonnement.

O ciel!... oui, Mademoiselle, oui, je n'ai plus peur. (Poussant un cri en montrant la croisée.) Ah!...

CHRISTINE.

Qu'avez-vous?

MARTHE.

J'avais cru voir le jour!... Non, grâce au ciel, il fait sombre encore. Dieu vous protége et vous rende tout le bonheur que je vous dois... adieu... adieu!...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, seule, marchant avec agitation.

Je dirai la vérité, je dirai qu'il n'est pas coupable; je publierai tout haut qu'il s'est accusé lui-même pour ne pas me compromettre, pour sauver ma réputation. Et moi... (S'arrêtant.) Oh! moi... perdue, déshonorée à jamais... Eh bien!... Eh bien! quand je penserai à tout cela... à quoi bon?... Il le faut, je ne peux pas le laisser périr. C'est par amour qu'il me donnait sa vie... et moi, par amour... je lui donnerai plus encore. (Se mettant à la table.) Oui, oui, écrivons; mais à qui me confier? à mon père?... oh! non; à Struensée? encore moins; il a dit devant moi qu'il ne pardonnerait jamais; mais à la reine! à Mathilde! elle est femme, elle me comprendra; et puis, je ne voulais pas le croire, mais si, comme on l'assure, elle est aimée, si elle aime!... O mon Dieu! fais que ce soit vrai: elle aura pitié de moi, et ne me condamnera pas. (Écrivant rapidement.) Hâtons-nous; cette déclaration solennelle ne laissera pas de doute sur son innocence... *Signé* Christine de Falkenskield... (Laissant tomber la plume.) Ah!... c'est ma honte, mon déshonneur que je signe... (Pliant vivement la lettre.) N'y pensons pas, ne pensons à rien... Les moments sont précieux... et comment, à une heure pareille?... ah! par madame de Linsberg, la première femme de chambre de la reine... en lui envoyant Joseph, qui m'est dévoué... Oui, c'est le seul moyen de faire parvenir à l'instant cette lettre...

SCÈNE V.

CHRISTINE, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, qui est entré pendant les derniers mots, se trouve en face de Christine, qui veut sortir. Il lui prend la lettre des mains.

Une lettre, et pour qui donc?

CHRISTINE, avec effroi.

Mon père!...

FALKENSKIELD, lisant.

« A la reine Mathilde. » Eh! mais, ne vous troublez pas ainsi; puisque vous tenez tant à ce que cette lettre parvienne à sa majesté, je la lui remettrai; mais j'ai le droit, je pense, de connaître ce que ma fille écrit, même à sa souveraine, et vous permettez...

(Faisant le geste d'ouvrir la lettre.)

CHRISTINE, suppliante.

Monsieur...

FALKENSKIELD, l'ouvrant.

Vous y consentez..... (Lisant.) O ciel!... Éric Burkenstaff était ici pour vous, caché dans votre appartement! et c'est là qu'aux yeux de tous il a été découvert...

CHRISTINE.

Oui, oui, c'est la vérité! Accablez-moi de votre colère: non que je sois coupable ni indigne de vous, je le jure; c'est déjà trop que mon imprudence ait pu nous compromettre; aussi, je ne cherche ni à me justifier, ni à éviter des reproches que j'ai mérités; mais j'apprends, et vous me l'aviez caché, qu'il est condamné à mort; que, victime de son dévouement, il va périr pour sauver mon honneur; j'ai pensé alors que c'était le perdre à jamais que de l'acheter à ce prix; j'ai voulu épargner à moi des remords... à vous un crime... j'ai écrit!

FALKENSKIELD.

Signer un tel aveu!... et par ce témoignage, qui va, qui doit devenir public, attester aux yeux de la reine, de ses ministres, de toute la cour, que la comtesse de Falkenskield, éprise d'un marchand de la Cité, a compromis pour lui son rang, sa naissance, son père, qui, déjà en butte à tous les traits de la calomnie et de la satire, va cette fois être accablé et succomber sous leurs coups! Non, cet écrit, gage de notre déshonneur et de notre ruine, ne verra pas le jour.

CHRISTINE.

Qu'osez-vous dire? ô ciel! Ne pas vous opposer à cet arrêt!

FALKENSKIELD.

Je ne suis pas le seul qui l'ait signé.

CHRISTINE.

Mais vous êtes le seul qui connaissiez son inno-

cence ; et si vous refusez d'adresser ce billet à la reine, je cours me jeter à ses pieds... Oui, Monsieur, oui, pour votre honneur, pour le repos éternel de vos jours ; et je lui crierai : Grâce, madame !... sauvez Éric, et surtout sauvez mon père !

FALKENSKIELD, la retenant par la main.

Non ! vous n'irez pas !... vous ne sortirez pas d'ici !

CHRISTINE, effrayée.

Vous ne voudrez pas, je pense, me retenir par la force ?

FALKENSKIELD.

Je veux, malgré vous-même, vous empêcher de vous perdre, et vous ne me quitterez pas...

(Il va fermer la porte du fond. Christine le suit pour le retenir ; mais elle jette les yeux sur la croisée et pousse un cri.)

CHRISTINE.

O ciel ! voici le jour, voici l'instant de son supplice ; si vous tardez encore, il n'y a plus d'espoir de le sauver ; il ne nous restera plus rien.... rien que des remords. Mon père ! au nom du ciel et par vos genoux que j'embrasse, ma lettre ! ma lettre !

FALKENSKIELD.

Laissez-moi... relevez-vous.

CHRISTINE.

Non, je ne me relèverai pas ; j'ai promis ses jours à sa mère ; et quand elle viendra me demander son fils, que vous aurez tué, et que j'aime... (Mouvement de colère de Falkenskield. Christine se relève vivement.) Non, non, je ne l'aime plus... je l'oublierai... je manquerai à mes serments... j'épouserai Gœlher... je vous obéirai... (Poussant un cri.) Ah ! ce roulement funèbre, ce bruit d'armes qui a retenti..... (Courant à la croisée à gauche.) Des soldats s'avancent et entourent un prisonnier ; c'est lui ! il marche au supplice ! ma lettre ! ma lettre ! il est peut-être temps encore ! ma lettre !

FALKENSKIELD.

J'ai pitié de votre déraison, et voilà ma seule réponse.

(Il déchire la lettre.)

CHRISTINE.

Ah ! c'en est trop ! votre cruauté me détache de tous les liens qui m'attachaient à vous. Oui, je l'aime ; oui, je n'aimerai jamais que lui..... S'il meurt, je ne lui survivrai pas, je le suivrai... Sa mère du moins sera vengée, et comme elle vous n'aurez plus d'enfant.

FALKENSKIELD.

Christine !

(On entend du bruit en dehors.)

CHRISTINE, avec force.

Mais écoutez... écoutez-moi bien : si ce peuple qui s'indigne et murmure se soulevait encore pour le délivrer ; si le ciel, le sort... que sais-je ? le hasard peut-être, moins cruel que vous, venait à le soustraire à vos coups, je vous déclare ici qu'aucun pouvoir au monde, pas même le vôtre, ne m'empêchera d'être à lui ; j'en fais le serment.

(On entend un roulement de tambour plus fort et des clameurs dans la rue. Christine pousse un cri et tombe sur un fauteuil la tête cachée dans ses mains. Dans ce moment on frappe à la porte du fond. Falkenskield va ouvrir.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, RANTZAU, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, étonné.

M. de Rantzau chez moi ! à une pareille heure !

CHRISTINE, courant à lui en sanglotant.

Ah ! monsieur le comte, parlez..... est-il donc vrai ?... ce malheureux Éric...

FALKENSKIELD.

Silence ! ma fille.

CHRISTINE, avec égarement.

Qu'ai-je à ménager maintenant ? Oui, monsieur le comte, je l'aimais, je suis cause de sa mort, je m'en punirai.

RANTZAU, souriant.

Un instant ! vous n'êtes pas si coupable que vous croyez, car Éric existe encore.

FALKENSKIELD et CHRISTINE.

O ciel !

CHRISTINE.

Et ce bruit que nous avons entendu...

RANTZAU.

Venait des soldats qui l'ont délivré.

FALKENSKIELD, voulant sortir.

C'est impossible ! et ma vue seule...

RANTZAU.

Pourrait peut-être augmenter le danger ; aussi, moi, qui ne suis plus rien, qui ne risque rien, j'accourais auprès de vous, mon cher et ancien collègue.

FALKENSKIELD.

Et pour quelle raison ?

RANTZAU.

Pour vous offrir, ainsi qu'à votre fille, un asile dans mon hôtel.

FALKENSKIELD, stupéfait.

Vous !

CHRISTINE.

Est-il possible !

RANTZAU.

Cela vous étonne ! N'en auriez-vous pas fait autant pour moi ?

FALKENSKIELD.

Je vous remercie de vos soins généreux ; mais je

veux savoir avant tout... Ah! c'est M. de Gœlher; eh bien! mon ami, qu'y a-t-il? parlez donc!

SCÈNE VII.

CHRISTINE, RANTZAU, GOELHER, FALKENSKIELD.

GOELHER.

Est-ce que je sais? c'est un désordre, une confusion. J'ai beau demander comme vous : Qu'y a-t-il? comment cela se fait-il? tout le monde m'interroge, et personne ne me répond.

FALKENSKIELD.

Mais vous étiez là cependant..... vous étiez au palais...

GOELHER.

Certainement, j'y étais; j'ai ouvert le bal avec la reine; et quelque temps après le départ de sa majesté, je dansais le nouveau menuet de la cour avec mademoiselle de Thornston, lorsque tout à coup, parmi les groupes occupés à nous admirer, je remarque une distraction qui n'était pas naturelle; on ne nous regardait plus, on causait à voix basse, un murmure sourd et prolongé circulait dans les salons... Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que c'est? Je le demande à ma danseuse, qui ne le sait pas plus que moi, et j'apprends par un valet de pied tout pâle et tout effrayé, que la reine Mathilde vient d'être arrêtée dans sa chambre à coucher par l'ordre du roi.

FALKENSKIELD.

L'ordre du roi!... et Struensée?

GOELHER.

Arrêté aussi, comme il rentrait du bal.

FALKENSKIELD, avec impatience.

Et Koller, morbleu! Koller, qui avait la garde du palais, qui y commandait seul?

GOELHER.

Voilà le plus étonnant et ce qui me fait croire que ce n'est pas vrai. On ajoutait que cette double arrestation avait été exécutée, par qui? par Koller lui-même, porteur d'un ordre du roi.

FALKENSKIELD.

Lui, nous trahir! ce n'est pas possible!

GOELHER, à Rantzau.

C'est ce que j'ai dit, ce n'est pas possible; mais en attendant on le dit, on le répète; la garde du palais crie : Vive le roi! le peuple, appelé aux armes par Raton Burkenstaff et ses amis, crie encore plus haut; les autres troupes, qui avaient d'abord résisté, font maintenant cause commune avec eux; enfin je n'ai pu rentrer à mon hôtel, devant lequel j'ai aperçu un attroupement; et j'arrive chez vous, non sans danger, encore tout en émoi et en costume de bal.

RANTZAU.

C'est moins dangereux dans ce moment qu'en costume de ministre.

GOELHER.

Je n'ai pas eu le temps depuis hier de commander le mien.

RANTZAU.

Vous pouvez vous épargner ce soin. Que vous disais-je hier? Il n'y a pas vingt-quatre heures, et vous n'êtes plus ministre.

GOELHER.

Monsieur!

RANTZAU.

Vous l'aurez été pour danser une contredanse, et après les travaux d'un pareil ministère, vous devez avoir besoin de repos; je vous l'offre chez moi, (vivement) ainsi qu'à tous les vôtres, seul asile où vous soyez maintenant en sûreté, et vous n'avez pas de temps à perdre. Entendez-vous les cris de ces furieux? venez, Mademoiselle, venez... suivez-moi tous, et partons.

(Dans ce moment les deux croisées du fond s'ouvrent violemment. Jean et plusieurs matelots ou gens du peuple paraissent sur le balcon armés de carabines.)

SCÈNE VIII.

JEAN, en dehors du balcon, à gauche; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GOELHER.

JEAN, les couchant en joue.

Halte-là, Messeigneurs, on ne s'en va pas ainsi.

CHRISTINE, poussant un cri, et se jetant au-devant de son père, qu'elle entoure de ses bras.

Ah! je suis toujours votre fille! je le suis pour mourir avec vous!

JEAN.

Recommandez votre âme à Dieu!

SCÈNE IX.

JEAN, RANTZAU; ÉRIC, le bras gauche en écharpe, s'élançant par la porte du fond, et se mettant devant CHRISTINE, FALKENSKIELD et GOELHER.

ÉRIC, à Jean et à ses compagnons, qui viennent de sauter du balcon dans la chambre.

Arrêtez!... point de meurtre! point de sang répandu!... qu'ils tombent du pouvoir, c'est assez. (Montrant Christine, Falkenskield et Gœlher.) Mais au prix de mes jours je les défendrai, je les protégerai! (Apercevant Rantzau et courant à lui.) Ah! mon sauveur! mon Dieu tutélaire!

FALKENSKIELD, étonné.

Lui! monsieur de Rantzau!

JEAN ET SES COMPAGNONS, s'inclinant.

Monsieur de Rantzau! c'est différent; c'est l'ami du peuple : il est des nôtres.

GOELHER.

Est-il possible!

RANTZAU, à Falkenskield, Gœlher et Christine.

Eh! mon Dieu, oui... ami de tout le monde! demandez plutôt au général Koller et à son digne allié, messire Raton Burkenstaff.

TOUS criant.

Vive Raton Burkenstaff!

(Rantzau remonte le théâtre, et Éric le traverse pour se placer près de Jean.)

SCÈNE X.

JEAN ET SES COMPAGNONS, ÉRIC; MARTHE, entrant la première, et s'élançant vers son fils, qu'elle embrasse; RATON, entouré de tout le peuple; RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GOELHER; derrière eux, KOLLER; et au fond, PEUPLE, SOLDATS, MAGISTRATS, GENS DE LA COUR.

MARTHE, embrassant Éric.

Mon fils!... blessé! il est blessé!

ÉRIC.

Non, ma mère, ce n'est rien. (Elle l'embrasse à plusieurs reprises, tandis que le peuple crie:) Vive Raton Burkenstaff!

RATON.

Oui, mes amis, oui, nous avons enfin réussi; grâce à moi, je m'en vante, qui, pour le service du roi, ai tout mené, tout dirigé, tout combiné.

TOUS.

Vive Raton!

RATON, à sa femme.

Tu l'entends, ma femme, la faveur m'est revenue.

MARTHE.

Eh! que m'importe à moi!... je ne demande plus rien; j'ai mon fils.

RATON.

Mais, silence, Messieurs! silence!... J'ai là les ordres du roi, des ordres que je viens de recevoir à l'instant; car c'est en moi que notre auguste souverain a une confiance illimitée et absolue.

JEAN, à ses compagnons.

Et le roi a raison. (Montrant son maître qui tire de sa poche l'ordonnance du roi.) Une fameuse tête, sans que cela paraisse! Il savait bien ce qu'il faisait en jetant l'or à pleines mains. (Avec joie.) Car de vingt mille florins, il ne lui reste rien, pas une rixdale.

RATON, tout en décachetant le papier, lui faisant signe de se taire.

Jean!...

JEAN.

Oui, notre maître. (A ses compagnons.) En revanche, si ça avait mal tourné, nous y passions tous, lui, son fils, sa famille et ses garçons de boutique.

RATON.

Jean, taisez-vous!

JEAN.

Oui, notre maître. (Criant.) Vive Burkenstaff!

RATON, avec satisfaction.

C'est bien, mes amis; mais du silence. (Lisant.) « Nous, Christian VII, roi de Danemark, à nos » fidèles sujets et habitants de Copenhague. Après » avoir puni la trahison, il nous reste à récom- » penser la fidélité dans la personne du comte » Bertrand de Rantzau, que, sous la régence de » notre mère, la reine Marie-Julie, nous nom- » mons notre premier ministre...

RANTZAU, d'un air modeste.

Moi, qui ai demandé ma retraite, et qui veux me retirer des affaires...

RATON, sévèrement.

Vous ne le pouvez pas, monsieur le comte; le roi l'ordonne, il faut obéir... Laissez-moi achever, de grâce! (Continuant à lire.) « Dans la per- » sonne du comte de Rantzau, que nous nommons » premier ministre, (avec emphase) et dans celle de » Raton de Burkenstaff, négociant de Copen- » hague, que nous nommons dans notre maison » royale, (baissant la voix) premier marchand de » soieries de la couronne. »

TOUS.

Vive le roi!

JEAN.

C'est superbe! nous aurons les armes royales sur notre boutique.

RATON, faisant la grimace.

La belle avance! et au prix que ça me coûte!...

JEAN.

Et moi, la petite place que vous m'aviez promise?...

RATON.

Laisse-moi tranquille!

JEAN, à ses compagnons.

Quelle ingratitude!... moi qui suis cause de tout... aussi il me le payera!

RANTZAU.

Puisque le roi l'exige, il faut bien s'y soumettre, Messieurs, et se charger d'un fardeau qu'allégera, je l'espère, (aux magistrats) l'affection de mes concitoyens. (A Éric.) Pour vous, mon jeune officier, qui dans cette occasion avez couru les plus grands risques... on vous doit quelque récompense.

ÉRIC, avec franchise.

Aucune; car je puis le dire maintenant à vous, à vous seul... (A demi-voix.) Je n'ai jamais conspiré!

RANTZAU, lui imposant silence.

C'est bien! c'est bien! voilà de ces choses qu'on ne dit jamais... après.

RATON, à part, tristement.

Fournisseur de la cour!

MARTHE.

Tu dois être content... c'est ce que tu désirais.

RATON.

Je l'étais déjà par le fait, excepté que je fournissais deux reines, et qu'en en renvoyant une, je perds la moitié de ma clientèle.

MARTHE.

Et tu as risqué ta fortune, ton existence, celle de ton fils, qui est blessé... dangereusement peut-être... et pourquoi?

RATON, montrant Rantzau et Koller.

Pour que d'autres en profitent.

MARTHE.

Faites donc des conspirations!

RATON, lui tendant la main.

C'est dit... désormais je les regarderai passer, et le diable m'emporte si je m'en mêle!

TOUT LE PEUPLE, entourant Rantzau et s'inclinant devant lui.

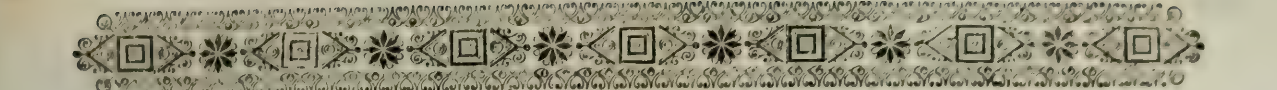
Vive le comte de Rantzau!





ALBERTINE.

GRAND DIEU! CINQUANTE MILLE FRANCS!



LA PASSION SECRÈTE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 13 mars 1834.



Personnages.

M. DULISTEL.
ALBERTINE, sa femme.
COELIE, sœur cadette d'Albertine.
LÉOPOLD DE MONDEVILLE.
DESROSOIRS, vieux garçon, ami de Dulistel.
VICTOR.
UN DOMESTIQUE de Dulistel.
UN DOMESTIQUE de Desrosoirs.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Dulistel.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un boudoir élégant. A droite, sur le premier plan, une cheminée. A gauche, sur le premier plan, un secrétaire; deux portes latérales au second plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, d'un air troublé.

Ainsi ta maîtresse est chez elle?

VICTOR.

Oui, Monsieur; qu'y a-t-il donc d'étonnant? à neuf heures du matin!

LÉOPOLD.

Oh! rien. C'est qu'ayant affaire à M. Dulistel, je m'informais des nouvelles de madame. Tu dis donc qu'elle est rentrée?...

VICTOR.

Mais non, Monsieur; elle n'est pas sortie; elle dort.

LÉOPOLD.

Tu en es bien sûr?

VICTOR.

Par exemple! Monsieur, voilà une question... Est-ce que je peux le savoir?... je dis je présume... parce que madame n'a pas encore sonné sa femme de chambre. Mais je vais prévenir monsieur que vous l'attendez.

LÉOPOLD.

Rien ne presse; quand il sera descendu dans son cabinet. Eh! dis-moi, Victor... (A part.) Non, non!... Qu'allais-je faire? Interroger ce domestique! (Haut.) C'est bien.

VICTOR.

Monsieur n'a plus rien à me dire?

LÉOPOLD.

Non.

VICTOR.

Tant mieux! parce que j'ai à sortir. J'ai de l'argent à toucher pour mon compte. Voyez-vous, quand on est en maison, c'est désagréable! Il faut toute la journée faire les affaires des maîtres; alors on profite du temps où ils dorment pour faire les siennes. Vous ne le direz pas?

(Il sort.)

SCÈNE II.

LÉOPOLD, seul.

C'est inconcevable! Mais c'était elle, j'en suis sûr. Dans cette rue déserte... écartée... Petite-Rue-Saint-Roch!... Seule à sept heures du matin... et se glisser mystérieusement dans cette maison de chétive apparence!... Une allée... un escalier obscur... et, avant d'y entrer, comme elle jetait autour d'elle un regard craintif!... Ah! malgré ce voile qui cachait à moitié ses traits, j'ai reconnu sa démarche, sa tournure... Je l'aime trop, il y a trop longtemps que je l'aime pour m'être trompé; et cependant, comment soupçonner... comment croire que la femme la plus sage... la plus vertueuse, la plus irréprochable jusqu'à présent...? Ah! il y a de quoi confondre!... Et ne pouvoir éclater... ne pouvoir se plaindre!... car je n'en ai pas le droit... je n'en ai aucun!... On vient... Si c'était elle!... Non, c'est sa sœur.

SCÈNE III.

COELIE, LÉOPOLD.

COELIE, à un domestique.

Le déjeuner à onze heures, ma sœur l'a dit.

LÉOPOLD.

Mademoiselle Cœlie.

COELIE, courant vivement à lui.

Ah mon Dieu! Léopold!... (Se reprenant, et faisant une révérence.) M. de Mondeville de si bonne heure... Quelle surprise!

LÉOPOLD.

Oui, je voulais parler à M. Dulistel, votre beau-frère.

COELIE.

Ah! que c'est mal! Ce n'est donc pas pour nous, c'est pour lui que vous venez? Il est bien heureux d'être dans les affaires.

LÉOPOLD.

Vraiment!

COELIE.

Pour cela seul, car, du reste, c'est bien ennuyeux. Mais ici c'est le mal du pays. On respire dans ces riches appartements un air lourd, épais, un air de finance qui gagne tout le monde... vous tout le premier... Oui, Monsieur, vous n'êtes pas si aimable à Paris qu'en Auvergne, il y a trois ans, dans ce vieux château qui me paraissait si riant, et où vous veniez tous les soirs.

LÉOPOLD, soupirant.

Ah! Cœlie, quels souvenirs!

COELIE.

Est-ce qu'ils vous affligent?... Moi, quand j'ai du chagrin, je me les rappelle, et cela me rend du bonheur pour toute la journée! Nous étions si heureuses, ma sœur et moi, auprès de la vieille tante qui nous avait élevées!... Un peu grondeuse, un peu exigeante... il fallait toujours être avec elle, et quelquefois la journée était un peu longue... Mais quand le soir arrivait, et que le vieux domestique ouvrait la vieille porte du salon, en disant à voix haute : Monsieur Léopold de Mondeville! nous redevenions jeunes alors, la jeunesse avait la majorité! Les beaux concerts! et nos conversations du soir, et nos contredanses à trois, et nos éclats de rire, que ma tante n'entendait pas... car, avec tous ses défauts, elle avait de bonnes qualités... elle était sourde! Il n'y avait qu'une chose qui me fâchait alors... j'étais si enfant!... c'est que vous valsiez toujours avec ma sœur.

LÉOPOLD.

En vérité!

COELIE.

Oui... C'était ridicule, n'est-ce pas?... car enfin c'était tout naturel, elle était plus jolie et plus aimable que moi. Aussi, maintenant que je suis raisonnable, je n'ai plus de ces idées-là; et puis ma sœur est mariée.

LÉOPOLD, avec dépit.

Voilà ce que je ne conçois pas, et je cherche encore comment ce mariage a pu se faire.

COELIE.

M. Dulistel a demandé sa main.

LÉOPOLD.

Oh! je le sais bien; je sais qu'elle a épousé M. Dulistel, un colonel, un baron de l'empire. Mais comment de la Chaussée-d'Antin au fond de l'Auvergne ont-ils pu se rencontrer?

COELIE.

Pendant l'année où vous étiez en Angleterre à soigner ce vieux parent, qui vient de vous laisser une si belle fortune. Et vous, qui autrefois n'aviez rien...

LÉOPOLD, avec impatience.

Il ne s'agit pas de moi, mais de M. Dulistel.

COELIE.

Eh! mon Dieu... comme vous êtes vif depuis que vous êtes riche! Eh bien! M. Dulistel allait comme tout le monde, et parce que c'était la mode, prendre les eaux du Mont-d'Or pour sa santé, qui était fort bonne. En visitant le château de ma tante, château pittoresque et remarquable, moins encore par sa situation (regardant Léopold) que par les personnages aimables qui l'ont habité, il a vu ma sœur, en est devenu amoureux, l'a demandée en mariage à ma tante, qui pour être sourde n'est pas aveugle, et qui, éblouie par les avantages d'une telle union, a dit oui. Ma sœur n'a pas dit non... et voilà comment elle est aujourd'hui madame Dulistel. Vous savez tout! êtes-vous content?

LÉOPOLD, avec dépit.

Certainement!

COELIE.

Alors on remercie!

LÉOPOLD.

Et c'est vous qui, sans doute, l'avez encouragée à accepter?

COELIE.

Moi? le ciel m'en préserve! Il est vrai que d'abord, et quand j'appris que ma sœur allait épouser un baron, un colonel de Napoléon, j'étais enchantée; je m'apprêtais à admirer, et tout prenait d'avance à mes yeux une physionomie militaire! Ah bien oui! un homme de quarante-cinq ans, qui rêve et qui spécule, qui ne parle jamais de Wagram ni d'Iéna, mais de la rente, des quatre canaux et des actions des ponts! un colonel homme d'affaires, un héros agent de change; sombre quand il gagne, grondeur quand il perd, et triste quand il ne fait rien... Du reste,

un beau-frère charmant et une société très-agréable.

LÉOPOLD, souriant.

En vérité!

COELIE.

Oui, Monsieur : la gloire est bien ennuyeuse quand on la voit de près. Aussi, et quoique je sois bien pauvre, s'il s'était présenté pour moi un semblable parti...

LÉOPOLD, vivement.

Vous auriez refusé?... vous!

COELIE.

Sans hésiter, et lui et tout autre qui ne m'offrirait que de la fortune. Il faudrait, avant tout, que je fusse bien sûre et de son caractère, et de sa bonté, et de sa tendresse... Sans cela plutôt rester fille!... Est-ce donc un si grand malheur? Et cela ne vaut-il pas mieux que de passer, comme ma sœur, ses jours et ses nuits à pleurer?

LÉOPOLD.

O ciel!... que dites-vous?

COELIE.

Ah mon Dieu!... je ne voulais pas en parler! C'est malgré moi... car c'est un secret... un grand secret que je voulais garder pour moi... et que je garde encore... (le regardant avec amitié) puisque je vous le confie!

LÉOPOLD.

Ah! que vous êtes bonne!... Eh bien donc?

COELIE.

Eh bien!... cette nuit, en rentrant, ma sœur m'avait réveillée; et, comme ma chambre est près de la sienne, j'avais doucement entr'ouvert la porte pour lui demander des nouvelles de sa soirée, lorsque je l'aperçois encore en toilette de bal... mais pâle et les traits renversés, tenant dans ses mains une lettre qu'elle froissait avec un mouvement convulsif.

LÉOPOLD, avec émotion.

Une lettre!

COELIE.

Elle s'est levée... elle l'a jetée au feu... Une grosse larme était là sur sa joue... Et moi, toute tremblante et craignant qu'elle ne me surprît, je me suis retirée dans ma chambre, où je n'ai pas dormi. Et ce matin quand je suis entrée chez elle, à sept heures, pour l'embrasser...

LÉOPOLD, vivement et avec joie.

A sept heures... elle y était!... quel bonheur!...

COELIE.

Non... elle n'y était plus... elle était déjà levée...

LÉOPOLD, à part, avec fureur.

Sortie!... C'était elle... plus de doute.

COELIE, vivement.

Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? Est-ce que vous sauriez ce qui la chagrine ainsi?

LÉOPOLD.

Non vraiment!

COELIE.

Si, Monsieur, je le vois, et c'est très-mal d'être discret. Est-ce que je le suis, moi? est-ce qu'on peut me faire ce reproche-là? Tandis que vous...

LÉOPOLD.

Ne vous fâchez pas! Si je découvre quelque chose, je promets de vous le dire, quelque terrible que ce soit.

COELIE.

A la bonne heure.

LÉOPOLD.

Silence! on vient.

SCÈNE IV.

COELIE, DESROSOIRS, LÉOPOLD.

COELIE.

Ce n'est rien!... c'est M. Desrosoirs, ce vieux garçon si riche... l'ami de la maison.

DESROSOIRS, à la cantonade.

Ne réveillez personne... je ne suis pas pressé... je déjeunerai, s'il le faut, cela me donnera plus de temps. (Saluant.) Mademoiselle Cœlie... Monsieur de Mondeville... un charmant jeune homme que tout le monde chérit, surtout depuis son retour d'Angleterre.

LÉOPOLD.

Vous êtes trop bon... Monsieur vient ici comme moi pour affaires?

DESROSOIRS.

Du tout; ce cher Dulistel est depuis vingt ans mon ami intime. Je l'ai connu quand il était officier et moi payeur-général. Mais je n'ai jamais fait d'affaires avec lui. Je ne lui ai jamais rien confié, rien prêté... ce qui est probablement cause de l'inaltérable amitié qui nous unit!

LÉOPOLD.

Y pensez-vous?

DESROSOIRS.

Oui, jeune homme... règle générale : voulez-vous être bien avec tout le monde, ne prêtez jamais à personne; car ce qui peut vous arriver de plus heureux... c'est qu'on vous rende. Par exemple, et rien ne vous en empêche, donnez si vous voulez... c'est différent.

COELIE.

Ce qui vous arrive souvent, Monsieur Desrosoirs.

DESROSOIRS.

Mais oui, quand je le peux!

LÉOPOLD.

Et vous avez raison.

COELIE.

Donner est plus agréable que recevoir.

DESROSOIRS.

Certainement. D'abord on s'en souvient plus longtemps.

COELIE.

Quelle horreur !

DESROSOIRS.

C'est possible... mais c'est ainsi. Celui qui rend un service ne l'oublie jamais, tandis que celui qui le reçoit... (Geste de Cœlie.) Ah ! vous allez encore, comme l'autre jour, m'appeler cœur froid et égoïste, parce que je vois le monde tel qu'il est... Aussi je me tais, pour ne pas détruire vos illusions de seize ans. Madame Dulistel, votre charmante sœur, est-elle visible ?

COELIE.

Non, Monsieur, je ne crois pas.

DESROSOIRS.

Elle désirait, ainsi que vous, aller cette semaine à l'Opéra, et je lui apportais une loge.

COELIE.

En vérité, je n'en reviens pas ! Monsieur Desrosoirs, vous êtes la providence des dames... Toujours aux petits soins pour elles, toujours des bouquets, des bonbons, des loges d'Opéra !

DESROSOIRS.

Aujourd'hui j'ai eu de la peine. On s'arrachait les coupons... Heureusement je suis lié avec l'administration. (Se retournant vers Cœlie.) Voici, ma belle demoiselle, les derniers chefs-d'œuvre de Dantan, ses dernières épigrammes en plâtre. Il n'y a plus que lui maintenant qui nous fasse rire ! J'y ai joint les nouvelles contredanses qui ont paru chez Troupenas, et votre abonnement à la *Revue de Paris*.

COELIE.

Que disais-je ? vous êtes d'une complaisance...

DESROSOIRS.

A mon âge on n'a que ce mérite-là, et je ferais courir tout Paris à mes chevaux pour être agréable à vous d'abord et à votre sœur ! vous lui direz que je l'attends ici, au salon, et je ne doute pas...

LÉOPOLD.

Qu'elle ne s'empresse de venir...

DESROSOIRS.

Mais oui ; vous allez me trouver bien fat, et cependant c'est la vérité.

COELIE.

Je vais près d'Albertine me charger de votre commission.

DESROSOIRS.

Trop de bontés !

COELIE.

C'est justice... vous vous chargez si souvent des nôtres !

(Elle lui fait la révérence, et sort.)

SCÈNE V.

DESROSOIRS, LÉOPOLD.

DESROSOIRS, la regardant sortir.

Charmante fille !... (Avec un soupir.) Ah ! si j'avais vingt-cinq ans... mais je ne les ai pas... c'est dommage pour elle... et pour moi, car de toute la maison c'est elle qui a le plus de sagesse et de discernement.

LÉOPOLD, vivement.

Que voulez-vous dire par là ?... Est-ce que sa sœur... est-ce que vous supposeriez... ?

DESROSOIRS.

Moi, rien ! une femme brillante, recherchée... adorée, c'est tout naturel...

LÉOPOLD.

On lui fait donc la cour ?...

DESROSOIRS.

Mais oui... une cour très-assidue... de nombreux adorateurs.

LÉOPOLD.

Vous en connaissez ?...

DESROSOIRS, froidement.

Intimement !... un surtout, le plus passionné... le plus amoureux de tous.

LÉOPOLD, avec colère.

Eh ! lequel ? parlez !

DESROSOIRS, froidement.

Je lui parle en ce moment.

LÉOPOLD, avec surprise.

Monsieur !...

DESROSOIRS.

Vous voilà tout étonné que j'aie deviné votre secret... Eh ! mon Dieu, j'en sais bien d'autres ! N'ayant, grâce au ciel, ni places, ni femme, ni état, je n'ai rien à faire dans la société qu'à observer ; et je vois tout, je devine tout ; en revanche, je suis discret, je ne dis rien... c'est le moyen de se faire des amis, et je suis celui de tout le monde ; car, me voyant instruit, on aime mieux m'avoir pour confident que pour adversaire.

LÉOPOLD.

Eh bien ! oui... j'en conviendrai avec vous.

DESROSOIRS.

Vous le voyez bien !

LÉOPOLD.

C'est un penchant que je ne puis ni vaincre ni raisonner. Depuis trois ans, l'aimer est ma seule pensée, ma seule occupation. Je maudis cette fatale absence, cet héritage qui, en me donnant la

fortune, m'a enlevé la seule femme que je puisse chérir... Ah! si elle était libre encore, tout ce que je possède serait à elle... mais enchaînée, mais unie à un autre... que puis-je faire? sinon de l'aimer en silence, de m'enivrer du plaisir de la voir, de la suivre partout dans le monde, au spectacle, à la promenade. Tantôt furieux de sa froideur, tantôt me réjouissant d'une indifférence qui désespère mes rivaux et me désespère moi-même... Enfin chaque soir, honteux de ma faiblesse, je rentre chez moi en jurant de la fuir, de l'oublier, et le lendemain je recommence.... Voilà ma vie, Monsieur, je n'en ai pas d'autre.

DESROSOIRS, s'asseyant près de la cheminée.

Je comprends, c'est l'espoir qui vous soutient; et pour vous guérir... il faut vous l'ôter tout à fait; apprenez donc qu'il faut renoncer à madame Dulistel, car jamais vous ne serez son amant.

LÉOPOLD, s'asseyant près de lui.

Eh! qui vous le fait croire?

DESROSOIRS.

Je ne vous dirai pas la phrase d'usage : elle a un mari respectable... parce que vous savez comme moi que cela ne prouve rien... mais il y a un autre obstacle... un obstacle invincible.

LÉOPOLD, à Desrosoirs, qui s'arrête pour prendre des pastilles dans une bonbonnière.

Eh! lequel?

SCÈNE VI.

Les Précédents, ALBERTINE.

(Elle sort de la porte à droite. Elle est habillée fort simplement. Elle ouvre la porte avec précaution, et aperçoit Desrosoirs et Léopold, qui sont assis et lui tournent le dos.)

ALBERTINE, les apercevant.

Dieu! déjà du monde dans ce petit salon.

(Elle marche sur la pointe des pieds, traverse le salon, et sort par la porte à gauche, qui est celle de sa chambre.)

SCÈNE VII.

LÉOPOLD et DESROSOIRS, assis et continuant à causer.

LÉOPOLD.

Au nom du ciel!... achevez!... car ce que vous me dites là, je m'en doutais depuis aujourd'hui, depuis ce matin. Il y a quelqu'un qu'elle préfère, quelqu'un de plus heureux que moi?

DESROSOIRS.

Halte-là!... je n'ai pas dit cela... au contraire; avec un caractère naturellement ardent, exalté, susceptible des passions les plus vives... voyez comme elle s'est conduite depuis son mariage. C'est la femme la plus sage et la plus vertueuse que je connaisse!

LÉOPOLD, vivement. (Il se lève.)

Vous me l'assurez... ah! je respire, et vous croyez que jamais personne ne parviendra...

DESROSOIRS, se levant aussi.

Écoutez donc, vous m'en demandez trop; mais je crois pouvoir vous répondre que, si jamais quelqu'un réussissait près d'elle, ce ne seraient pas ces jeunes gens si beaux, si aimables, si élégants... comme vous, mon jeune ami; ceux-là, elle s'en défie; mais ce seraient plutôt de ces gens auxquels on ne pense pas, et qui ne comptent pour rien... quelqu'un, par exemple, de mon âge ou de mon caractère... Je ne parle pas de moi, bien entendu.

LÉOPOLD.

Je crois bien; à cinquante ans...

DESROSOIRS.

Ce ne serait pas une raison; l'âge mûr donne plus d'avantages que vous ne pensez. D'abord on ne nous croit pas dangereux, et un vieux garçon qui a quelque fortune, qui est galant, complaisant, jouit à Paris, près des femmes, d'une foule de priviléges dont on ne se doute pas... ça n'est ni gênant, ni embarrassant, ça n'a pas de suite, ça n'a pas de ménage; aussi partout il en trouve un, partout il est reçu, fêté; c'est l'ami du mari, l'oracle de la maison, le conseil de la famille; et, dans les mœurs actuelles, nous remplaçons les abbés d'autrefois.

LÉOPOLD.

En vérité!

DESROSOIRS.

Or, dans une telle position, rien qu'en attendant patiemment les bonnes occasions, il est impossible qu'il ne s'en présente pas; et tenez... pour ne vous parler ici que de ce qui vous regarde, vous rappelez-vous, il y a quelques années, avant que vous fussiez amoureux, une petite veuve chez laquelle je passais mes soirées.... madame de Sainte-Suzanne, qui vous adorait?...

LÉOPOLD.

Et qui me fut infidèle...

DESROSOIRS.

C'était pour moi qu'elle n'aimait pas, et qui certes suis loin de vous valoir; mais elle avait une envie démesurée de paraître à Longchamps dans une calèche que vous ne pouviez alors lui donner... et je lui prêtai pour ce jour-là la mienne, qui était neuve, brillante, magnifique...

LÉOPOLD.

Parbleu! une imagination pareille! une tête comme celle-là, c'est possible; mais toute autre femme.

DESROSOIRS.

Une autre femme a d'autres ambitions, d'autres

idées, d'autres fantaisies qu'on peut exploiter : le tout est de les connaître pour en profiter; et, comme je vous l'ai dit... c'est mon état... je n'en ai pas d'autre.

LÉOPOLD.

Achevez alors, je vous en conjure, achevez cette confidence.

DESROSOIRS.

Je ne le puis; elle ne vous avancerait à rien; mais je peux, dans votre intérêt, vous en faire une autre, fruit de mes observations.

LÉOPOLD.

Et laquelle?

DESROSOIRS.

C'est que, pendant que vous vous occupez inutilement d'une femme froide, insensible, indifférente, qui jamais ne pensera à vous, il en est ici une autre, jeune, tendre, naïve, qui vous aime.

LÉOPOLD.

Eh! qui donc? mon Dieu!

DESROSOIRS.

La sœur de madame Dulistel... cette jeune Cœlie...

LÉOPOLD.

Que dites-vous!

DESROSOIRS.

Vous n'en saviez rien... ni elle non plus; mais moi, spectateur désintéressé, il y a un siècle que je me suis aperçu...

LÉOPOLD.

De son amitié pour moi?

DESROSOIRS.

Non, non, je m'y connais trop bien, c'est de l'amour, l'amour pur et candide d'une jeune fille, ce premier, ce véritable amour... que nous autres observateurs avons si rarement l'occasion de signaler dans le monde! Et vous pourriez hésiter!... Ah! mon cher ami, si j'étais à votre place...

LÉOPOLD, avec impatience.

Oui, mais vous n'y êtes pas.

DESROSOIRS.

Malheureusement! mais je vous réponds que c'est la femme qui vous convient; même franchise, mêmes illusions... Épousez, mon cher ami, épousez... et regardez-moi comme l'ami de la maison, c'est tout ce que je vous demande.

LÉOPOLD.

Bien obligé!

DESROSOIRS.

Eh! c'est ce cher Dulistel et sa femme.

LÉOPOLD, avec dépit.

Sa femme! ah! je ne puis maîtriser mon trouble.

(Il passe à la gauche du spectateur.)

SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, DESROSOIRS; ALBERTINE, en robe de matin très-élégante; DULISTEL, VICTOR.

DULISTEL, entrant en se disputant avec Victor.

Comment! voilà deux heures que je sonne monsieur Victor, et l'on me répond qu'il est sorti pour ses affaires!

VICTOR.

Dame! Monsieur...

DULISTEL.

Est-ce que je te paye pour cela? morbleu! et me faire mettre en colère..... me troubler, m'interrompre au milieu de mon opération sur les fonds d'Haïti!

ALBERTINE, à Dulistel.

Mon ami!...

VICTOR.

Je viens de chez un homme de notre pays, qui m'a apporté ma part dans la succession de notre cousin... Voyez plutôt... une succession de deux mille francs!... quel bonheur!

ALBERTINE, à son mari, en souriant.

Allons, mon ami, il faut avoir quelque égard à la douleur d'un héritier.

VICTOR.

Madame est bien bonne!...

ALBERTINE.

Et puis, il ne faut pas que cela vous empêche d'apercevoir vos meilleurs amis... monsieur Léopold... monsieur Desrosoirs, qui nous attendaient ici, à ce que m'a dit Cœlie.

DULISTEL, passant devant Desrosoirs, d'un air dégagé.

Bonjour, Desrosoirs. (Allant d'un air affectueux à Léopold.) Bonjour, mon cher ami; vous venez m'apporter des nouvelles de notre département? Avons-nous des chances pour l'élection?

LÉOPOLD.

Oui, colonel; vous en jugerez vous-même par ces lettres.

DULISTEL.

Vous êtes d'une obligeance! (A Victor.) Et mon cabriolet, est-il prêt?

VICTOR.

Non, Monsieur... vous n'aviez rien dit.

DULISTEL.

Morbleu! est-ce que vous ne deviez pas le deviner?... est-ce qu'il ne faut pas que j'aille à la Bourse? Mais allez donc, et qu'on m'avertisse dès qu'on aura attelé.

ALBERTINE.

Ce sera l'affaire de vingt minutes.

DULISTEL.

Mais vingt minutes de retard sont peut-être vingt centimes de perte.

ALBERTINE.

Et votre déjeuner que vous oubliez...

DULISTEL.

Qu'importe!... à la guerre comme à la guerre... est-ce qu'on déjeune quand on est dans les affaires?...

ALBERTINE, à Victor.

Servez toujours, pour vous du moins; car moi, j'ai pris mon chocolat. (Le domestique sort.) Ah! mon Dieu! j'oubliais... puisque vous allez à la Bourse, mon ami, j'ai chez moi des fonds, dont je vous prie de vous charger.

DULISTEL.

Des fonds! eh! lesquels?

ALBERTINE.

Quarante mille francs, que M. Archambaud, votre notaire, m'a remis hier en votre absence; la dot de ma sœur, que vous devez placer en rentes de Naples.

DULISTEL.

Pas aujourd'hui, je n'aurai pas le temps.

ALBERTINE.

Je ne me soucie cependant pas de les garder dans mon secrétaire.

DULISTEL.

Tantôt, à mon retour, je vous les demanderai. (A Léopold.) Vous, mon cher ami, qui ne savez que faire de vos fonds..... vous devriez prendre de l'Haïti.

LÉOPOLD.

Merci, Monsieur; je me trouve déjà trop riche.

DULISTEL.

Prenez alors la rente d'Espagne, c'est ce qu'il vous faut. Nous parlerons de cela et de nos élections ce soir, à notre réunion; car nous en avons une : nous avons un concert, ma femme le veut; nous n'en sortons pas : les invitations et les soirées m'accablent; hier encore... quel ennui! à ce bal où il a fallu conduire Madame, j'ai été accaparé par ce vieux général qui me parle toujours de guerre et de campagnes; c'est si fastidieux... et si mauvais genre... une fois qu'il est dans sa bataille d'Austerlitz!...

LÉOPOLD.

Une belle époque, colonel!

DULISTEL, vivement.

Oui!... c'est le seul moment où la rente se soit élevée à 82. Elle n'a jamais été plus haut sous l'empereur... C'est étonnant!

DESROSOIRS.

C'était cependant là le bon temps!

DULISTEL, d'un air de mépris.

Oui, de jolies spéculations à faire!... (A Albertine.) Des spéculations dans votre genre... car hier soir, à ce bal, j'ai trouvé madame établie, non pas à une contredanse, mais à une table de bouillotte, entourée de jeunes gens charmants, avec qui elle perdait de la meilleure grâce du monde.

ALBERTINE.

Eh bien, qu'importe? en fait d'argent, n'en avez-vous pas assez?...

DULISTEL.

Non, Madame!... car nous vivons dans un temps où c'est la seule puissance réelle, positive et raisonnable.

LÉOPOLD.

Raisonnable!...

DULISTEL.

Oui, Monsieur; aujourd'hui, en 1834, qu'est-ce que la noblesse? qu'est-ce que la naissance?... qui en veut?... personne!... De l'argent, c'est différent : tout le monde en demande. Gens en place, sous-préfets, préfets, ministres... qu'est-ce que vous voulez? Des honneurs, des dignités? non, de l'argent! Et la preuve, supprimez les traitements, vous supprimez l'ambition.

LÉOPOLD.

Permettez! cependant... il y a des gens...

DULISTEL.

Qui crient contre la fortune... c'est vrai. Quels sont-ils? des amateurs qui n'en ont pas, et qui veulent en avoir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; COELIE, sortant de la porte à droite du spectateur.

COELIE.

Le thé est prêt; je viens de le faire.

DULISTEL.

C'est bien heureux... Desrosoirs, déjeunes-tu?

DESROSOIRS.

Toujours! je suis venu pour cela; car, moi qui ne suis pas comme toi dans les affaires, j'ai le bonheur de mourir de faim. (A Albertine.) Je venais aussi vous rendre compte des commissions dont vous m'avez chargé. Mais, dans ce moment, impossible! avec un mari qui est pressé et mon estomac aussi... Mais si je savais l'instant où madame sera visible!...

ALBERTINE.

Tantôt, à une heure!... Je n'y serai que pour vous!

COELIE, à Dulistel, et regardant Léopold qui fait un geste d'impatience.

Et monsieur Léopold, que vous n'invitez pas?

LÉOPOLD.

Je vous rends grâce!... j'ai déjeuné!

DESROSOIRS, à demi-voix.

Très-bien! pour rester en tête-à-tête.

LÉOPOLD, de même.

Monsieur !...

DESROSOIRS, de même.

Il n'y a pas de mal !

DULISTEL.

Eh bien ! Desrosoirs ?... quand tu voudras... Je te préviens d'abord que je déjeune toujours en dix minutes.

(Il entre le premier dans la salle à manger, à droite.)

DESROSOIRS, le suivant.

Comme Napoléon !... Vous autres grands hommes, vous êtes expéditifs... Moi, c'est différent ; il me faut le temps. (Il fait passer devant lui Cœlie, qu'il salue, et revient à Albertine.) Adieu, Madame, à une heure : je serai exact.

(Il sort par la porte à droite, après que Cœlie a passé devant lui.)

SCÈNE X.

ALBERTINE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, après un instant de silence.

M. Desrosoirs est bien heureux d'avoir ainsi votre amitié, votre confiance !

ALBERTINE.

Eh ! mais, un homme de son âge... où est le mal ? Je pense d'ailleurs qu'il le mérite.

LÉOPOLD.

Je ne dis pas le contraire... Mais n'est-il pas des amis à vous, plus anciens et non moins dévoués peut-être, qui auraient aussi des droits à faire valoir ?

ALBERTINE.

Parmi les anciens amis, je ne vois que vous, Léopold, et peut-être serait-il peu convenable... (Geste de Léopold.) non, j'ai voulu dire dangereux... pour moi, sans doute... non pour vous...

LÉOPOLD.

Dangereux ! Et en quoi donc, Madame ?

ALBERTINE.

Je ne sais... D'abord les jeunes gens sont volontiers indiscrets.

LÉOPOLD.

Je ne pense pas vous avoir donné lieu de le supposer ?

ALBERTINE, souriant.

Mais je ne pense pas non plus vous avoir donné lieu de l'être.

LÉOPOLD, piqué.

Peut-être, Madame ; et si je racontais à d'autres qu'à vous ce dont j'ai été témoin... ce matin... Petite-Rue-Saint-Roch, n° 7....

ALBERTINE.

Monsieur, que voulez-vous dire ?

LÉOPOLD.

Eh ! mais, remettez-vous, Madame... Et par grâce, par pitié, cachez-moi ce trouble, qui confirme tous mes soupçons...

ALBERTINE, vivement.

Des soupçons !...

LÉOPOLD.

Ah ! c'est mieux que cela... Eh ! puissiez-vous n'éprouver jamais les tourments que j'ai ressentis lorsque ce matin, seul sur le boulevard, rêvant à une personne en qui est mon existence tout entière... il me semble soudain l'apercevoir passer près de moi dans une voiture de place ! Erreur, illusion sans doute, je me le disais ; et cependant, comme malgré moi-même, et le cœur oppressé par je ne sais quel pressentiment, je suivais cette voiture, qui s'arrête au coin de la rue Poissonnière et de la Petite-Rue-Saint-Roch. Une femme en descend... et ce voile, ce manteau... Ne tremblez pas, Madame, cela peut appartenir à tout le monde. Mais ce qui n'était qu'à elle... c'est cette grâce, cette tournure, cette démarche que je reconnaîtrais entre mille !... Je voulais fuir, le ciel m'en est témoin, et je ne sais comment je me trouvais sur ses pas.

ALBERTINE.

Monsieur !...

LÉOPOLD.

Pour veiller sur elle sans doute ! une allée étroite, obscure... un escalier tortueux... et, au troisième... oui, c'était au troisième !... cette porte... ah ! je tremblais d'inquiétude... bientôt ce fut de rage. Un jeune homme assez bien mis... en frac bleu... est venu ouvrir... Je l'ai aperçu au moment où la porte se refermait ; et quand la crainte d'un éclat m'a seule empêché de briser cette porte ; quand, redoutant de succomber à cette horrible tentation, j'ai fui, hors de moi, éperdu, cachant à tous les yeux le supplice que j'éprouvais, vous vous défiez de moi, de ma discrétion, de mon amitié !... Ah ! Madame !...

ALBERTINE.

En vérité, Monsieur, voilà un récit qui m'a paru si intéressant, que je n'ai pas voulu vous interrompre dans ce roman... (Mouvement de Léopold.) Roman historique, si vous le voulez, et dont les détails peuvent être vrais, excepté le nom de l'héroïne, car ce n'est pas moi.

LÉOPOLD.

Que dites-vous ?

ALBERTINE.

Non, Monsieur, quelque flatteur qu'il soit pour mon amour-propre de se persuader que partout vous croyez me voir, une telle illusion pourrait amener des conséquences trop dangereuses... dans ce moment, par exemple ; et je me hâte de vous désabuser et de vous déclarer qu'aujourd'hui vous ne m'avez pas vue dans la rue dont vous me

parlez, par la raison infiniment simple que je n'y suis point allée et que je n'y connais personne!

LÉOPOLD.

Il serait possible!... Vous n'y connaissez personne? Et cependant tout à l'heure, lorsque je parlais, ce trouble que j'ai cru remarquer...

ALBERTINE.

Oh! je dois convenir que le commencement de votre récit m'avait un peu troublée, un peu effrayée; car il est vrai qu'à l'insu de mon mari et de ma sœur je suis sortie ce matin.

LÉOPOLD, vivement.

Vous voyez bien.

ALBERTINE.

Pour me rendre chez un peintre célèbre qui demeure dans cette rue même, près de notre hôtel.

LÉOPOLD.

Grand Dieu!

ALBERTINE.

Une surprise que je réserve à ma sœur pour après-demain, le jour de sa fête.

LÉOPOLD, confus.

Ah! Madame!

ALBERTINE.

Après cela, Monsieur, il est tout naturel que vous ne me croyiez pas sur parole. Il ne tient qu'à vous d'interroger mon peintre, et surtout mon portrait, dont le témoignage aura peut-être plus de pouvoir que le mien.

LÉOPOLD.

Pardon!... pardon!... c'est m'accabler! Et maintenant que je me rappelle, que je compare, comment se peut-il que dans ma folie, dans mon délire?... Mais je vous aurais vue comme je vous vois en ce moment, que je n'aurais pas dû en croire mes yeux; à plus forte raison quand je n'avais d'autre preuve, d'autre certitude, que cet instinct défiant et jaloux, dont je rougis maintenant!... Oui, c'est moi qui suis coupable, puisque j'ai pu douter de vous!

ALBERTINE.

Pas un mot de plus!... Voici ma sœur et mon mari!

SCÈNE XI.

DULISTEL, sortant le premier de la salle à manger; DESROSOIRS, ALBERTINE, COELIE, LÉOPOLD; VICTOR, qui reste au fond du théâtre.

DULISTEL, à Desrosoirs qui entre derrière lui.

Si tu veux que je t'emmène... finis-en!

DESROSOIRS.

Un déjeuner brusqué ne valut jamais rien! Et, puisque ton cabriolet est prêt, tu me jetteras en face de la Bourse, à la Porte chinoise, où j'ai des emplettes à faire pour quelques-unes de mes clientes.

DULISTEL.

Comme tu voudras. (Cherchant sur le secrétaire à gauche du spectateur.) Mes bordereaux et mon portefeuille!... mes gants, mon chapeau.

COELIE montre à Victor, qui les présente à son maître, les gants et le chapeau placés sur une chaise.

Ils sont là, colonel! (A part.) Dieu! que cela donne de mal, le départ d'un guerrier pour la Bourse! (A Dulistel qui va pour sortir.) Et ma sœur que vous n'embrassez pas?

DULISTEL, embrassant sa femme.

C'est vrai!... Adieu, chère amie!

DESROSOIRS, à Dulistel.

Et tes bordereaux?

(Dulistel revient prendre sur le secrétaire les papiers qu'il avait laissés.)

COELIE, vivement, à Albertine.

Ah! mon Dieu! ma sœur, j'oubliais... Victor m'a dit que quelqu'un demandait à te parler en particulier.

ALBERTINE, souriant.

A moi?

VICTOR, s'avançant entre Albertine et Léopold.

Oui, Madame, un jeune homme, et qui n'a pas voulu dire son nom.

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

VICTOR.

Il prétend que vous saurez ce que c'est, et qu'il vient de la Petite-Rue-Saint-Roch, nº 7.

LÉOPOLD, regardant Albertine avec indignation.

Ciel!...

ALBERTINE, troublée.

Oui... en effet!... Je sais pour quel motif!... Je vais le recevoir. (A Dulistel, qui sort avec Desrosoirs et Victor.) Adieu, mon ami!

DULISTEL, entraînant Desrosoirs.

Allons, partons!

(Ils sortent.)

ALBERTINE, regardant Léopold avec embarras.

J'espère qu'aujourd'hui, à notre soirée, nous aurons le plaisir de voir monsieur de Mondeville!

LÉOPOLD, sèchement.

Non, Madame, je ne pourrai.

COELIE, tristement.

Quel dommage!

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

LÉOPOLD, sévèrement.

Je vais vous le dire, Madame, si vous voulez!

ALBERTINE, effrayée et regardant Cœlie.

Pas maintenant!

LÉOPOLD, avec amertume.

C'est juste! on vous attend, et plus tard je

craindrais encore d'être indiscret ; car vous avez accordé une audience à M. Desrosoirs.

ALBERTINE, avec embarras.

C'est vrai, pour quelques instants... Mais tantôt, à deux heures, je serais charmée... aujourd'hui comme toujours, de recevoir votre visite. (D'un ton à moitié suppliant.) Puis-je y compter ?

LÉOPOLD, après avoir hésité un instant.

Je viendrai, Madame.

(Il salue Albertine, qui sort vivement par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

LÉOPOLD, COELIE.

COELIE.

Eh bien ! avez-vous découvert quelque chose ?

LÉOPOLD.

Non... non... rien encore ! Elle espère en vain m'abuser... (A part.) Il n'y a plus de doute ; et j'aurai du moins le plaisir de la confondre !

(Il sort brusquement, sans regarder Cœlie, qui s'arrête au milieu d'une révérence qu'elle lui faisait.)

COELIE.

Eh bien !... il part sans me regarder, sans me saluer ! Est-ce que lui aussi il va à la Bourse ?

(Elle rentre dans l'appartement à gauche.)

ACTE II.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

COELIE ; VICTOR, entrant par la porte à droite.

VICTOR.

Oui, Mademoiselle, c'est votre maître de chant. J'ai entendu sa voiture qui entrait dans la cour ; car il vient faire des roulades en voiture ! Un musicien en cabriolet ! (A part.) Et nous autres derrière, ça fait mal !

COELIE.

J'y vais, car nous avons ce soir concert, et on me fera peut-être jouer mon air varié.

VICTOR.

Pardon, Mademoiselle, de vous arrêter. Si ça ne vous dérangeait pas, j'aurais quelque chose à vous demander.

COELIE.

Dis-le vite !

VICTOR.

C'est au sujet de la succession qui m'est arrivée !.... Ça me tourmente, ça me rend malheureux ! je ne sais qu'en faire. Quand je n'étais qu'un pauvre diable, je ne pensais à rien ; mais maintenant que je suis riche, que j'ai deux mille francs, c'est tout naturel, je voudrais...

COELIE, riant.

En avoir quatre !

VICTOR.

Ou davantage. Ils disent tous que c'est possible ; que ça se voit tous les jours ; que monsieur n'en fait jamais d'autres, parce qu'il connaît ces messieurs qui font gagner de l'argent à tout le monde, et qu'on nomme, je crois, des agents de change, des gens bien respectables ! Il y en a un qui vient souvent ici, et je n'ose jamais lui parler... mais si mademoiselle voulait lui dire deux mots pour moi ?

COELIE.

Est-ce qu'il m'écouterait ? est-ce que j'entends rien à tout cela ?... Aussi je te conseille de chercher pour tes capitaux un autre placement.

VICTOR.

Je n'en connais qu'un où jusqu'à présent je mettais toutes mes économies.

COELIE.

Et lequel ?

VICTOR.

La loterie.

COELIE.

Fi donc !

VICTOR.

C'est ce que je dis ! c'est bon pour le peuple ! pour les gens sans fortune ! et puis une institution si immorale !... On y perd toujours, et moi je veux gagner.

COELIE.

Eh bien, alors, crois-moi, porte cela à la Caisse d'épargne.

VICTOR.

Cela doublera-t-il ma succession ?

COELIE.

Non, mais cela t'empêchera de la perdre.

VICTOR, hésitant.

Vous croyez !

COELIE.

Du reste, fais comme tu voudras.

VICTOR.

Oui, Mademoiselle, je suivrai vos avis : mais on n'ouvre la Caisse d'épargne que le dimanche ; c'est aujourd'hui mardi, et d'ici là... si je passe devant quelques bureaux... Je me connais... il y a le 50 et le 42 que je nourris depuis si longtemps...

COELIE.

Eh bien !... où en veux-tu venir ?

VICTOR.

Que si mademoiselle voulait bien me garder ma succession jusqu'à dimanche, ça me rendrait un grand service.

COELIE, prenant les deux billets qu'il lui présente.

Si ce n'est que cela... bien volontiers! (Apercevant Albertine qui entre.) C'est ma sœur!...

(Albertine entre, va à son secrétaire qu'elle ouvre, et se met à écrire.)

VICTOR.

Je m'en vais. (A part, en soupirant.) Quel dommage cependant!... (Montrant Cœlie.) Si elle ou madame avait voulu parler pour moi!... Mais les maîtres sont tous de même!... Ils ne veulent jamais qu'on devienne riche, parce qu'ils n'auraient plus personne pour monter derrière leur voiture.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALBERTINE, toujours devant son secrétaire; COELIE.

ALBERTINE, toujours écrivant.

Je ne m'y retrouve plus!... C'est insupportable!... Je n'entendrai jamais rien au calcul.

COELIE, s'approchant d'elle.

Comme tu es occupée!

ALBERTINE.

Ah! c'est toi!... Ton maître de chant t'attend au salon.

COELIE.

Je vais le trouver. (Montrant les papiers qu'elle tient à la main.) Mais, moi qui n'ai pas de secrétaire, serre-moi cela.

ALBERTINE, toujours assise.

Qu'est-ce que c'est?

COELIE.

Deux mille francs que M. Victor m'a priée de lui garder. (Montrant le secrétaire.) Je vais les mettre là.

ALBERTINE.

Comme tu voudras.

COELIE.

Tiens!... à droite, sur ces papiers...

(En lisant le titre.)

ALBERTINE, souriant et se levant.

Ces papiers... Ils sont à toi : c'est ta dot.

COELIE.

Ma dot! (Soupirant.) Ah! vous ne risquez rien de la garder longtemps!

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

CŒLIE.

Parce que je ne pense guère à me marier!

ALBERTINE.

D'autres peut-être y pensent pour toi! Et si mes idées, si mes espérances peuvent se réaliser...

COELIE.

Que dites-vous?

ALBERTINE.

Oui!... j'ai besoin de te voir heureuse. C'est là mon bonheur à moi!

CŒLIE.

Ma sœur!...

ALBERTINE.

Laisse-moi! c'est monsieur Desrosoirs.

COELIE, en s'en allant et montrant le secrétaire.

Ma dot! Ah bien oui!... Il s'agit bien de cela!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DESROSOIRS, ALBERTINE.

ALBERTINE.

Vous voilà enfin!

DESROSOIRS.

Nous sommes seuls?...

ALBERTINE.

Oui; mon mari est à la Bourse et ma sœur à sa leçon de piano.

DESROSOIRS.

Eh bien! comment nous trouvons-nous aujourd'hui?

ALBERTINE.

Mal!... J'ai passé une nuit pénible, et ce matin l'aventure la plus fâcheuse, la plus contrariante... Je vous dirai cela. Donnez-moi d'abord des nouvelles.

DESROSOIRS.

Excellentes! Tout va à merveille.

ALBERTINE.

En vérité?

DESROSOIRS.

Et cela ne fera qu'augmenter, c'est l'avis général.

ALBERTINE.

Ah! que vous me rendez heureuse! je respire! Il me tarde tant de sortir de tout cela, de redevenir ce que j'étais! car, voyez-vous, mon ami, je ne me reconnais plus, ce n'est plus moi, je n'existe plus!

DESROSOIRS.

Quelle folie de vous inquiéter ainsi!

ALBERTINE.

M'inquiéter!... Vous appelez cela une inquiétude! mais c'est un supplice, un tourment affreux; et quand je pense comment, sans m'en douter ni m'en apercevoir, je suis arrivée là... C'est inconcevable! c'est un rêve!... eh! qui accuser? personne!... pas même moi, car c'était d'abord dans l'intention la plus pure, la plus louable...

DESROSOIRS.

En vérité!

ALBERTINE.

C'est toujours comme cela!... Nous autres fem-

mes, ce sont les bonnes intentions qui nous perdent, parce que celles-là, on ne s'en défie pas, on s'y abandonne... et elles vous conduisent souvent bien plus loin qu'on ne voulait aller! Moi, par exemple, unie à un homme que j'aurais voulu, et que, hélas! je ne pouvais aimer, je me suis dit: Du moins je n'aimerai personne. Fidèle à mes devoirs, je resterai, pour tout le monde, froide et insensible... On l'est toujours quand on le veut bien. Je le serai, je le promets...

DESROSOIRS.

Promesse que vous avez tenue; et vous y avez quelque mérite, car je vous vois encore à votre entrée dans le monde! lorsque l'on crut s'apercevoir de l'indifférence de votre mari, de tous côtés les prétentions s'élevèrent.

ALBERTINE.

Oui, l'on aurait dit d'une veuve, tant j'étais entourée de soins, d'hommages, d'adorateurs. J'avais fini par en voir partout... Et tenez... vous-même tout le premier.

DESROSOIRS.

Moi!...

ALBERTINE.

Oui, mon ami, j'en conviens à ma honte; dans cette amitié assidue dont vous m'entouriez, il m'avait semblé entrevoir quelques intentions de galanterie, quelques projets de séduction. J'étais folle... Aussi je vous dis tout, et je vous demande pardon de mes soupçons.

DESROSOIRS, souriant d'un air embarrassé.

Prenez garde... Ils ne sont peut-être pas aussi injustes que vous pensez!

ALBERTINE, de même.

Du tout; j'ai confiance, et vous me soutiendriez maintenant le contraire... que je ne vous croirais pas. (Lui prenant les mains.) Vous êtes mon ami, mon meilleur ami, celui à qui je peux ouvrir mon âme tout entière... car de vous, je le sais, je n'ai rien à craindre.

DESROSOIRS, faisant la grimace.

Vous êtes bien bonne...

ALBERTINE.

Tout le monde, par malheur, n'était pas comme vous, et dans le nombre de mes adorateurs, il s'en trouvait un... jeune, riche, aimable... Tout cela n'était pas une raison pour qu'on y fît attention. Mais il y avait là encore un autre danger plus grand et surtout bien rare... un amour réel, véritable, dont il ne m'avait jamais parlé! Ce qui faisait peut-être que je l'avais deviné tout de suite... Aussi, de toutes les puissances de mon âme je m'efforçais de l'éviter, de le fuir, et je pensais toute la journée aux moyens de l'oublier.

DESROSOIRS, souriant.

Vraiment!

ALBERTINE.

Je vous l'atteste... C'était mon plus grand désir. Mais que c'était difficile! et comment y parvenir, lorsque partout triste et silencieux je le rencontrais sur mes pas, dans le salon où j'entrais, dans la loge où je venais de me placer!... il était là, je le voyais... et plus encore quand il n'y était pas. Enfin, un soir, en arrivant dans un bal où j'espérais qu'il ne serait pas invité... la première personne que j'aperçois... c'est Léopold... Ah mon Dieu!... je ne voulais pas le nommer... mais c'était lui, c'était bien lui qui m'invitait d'un air si respectueux... qu'irritée contre moi-même, contre lui, contre tout le monde... je le refusai; je déclarai que je ne danserais pas de la soirée; que j'étais souffrante... indisposée... que sais-je?..... Je disais vrai, et me voilà pendant tout le bal réfugiée dans le salon où l'on ne dansait pas et où l'on jouait; voyant mon ennui et mon désœuvrement, on m'offre à une table d'écarté une place que je m'empresse d'accepter, trop heureuse de m'occuper et d'attendre ainsi minuit qui semblait ne devoir jamais arriver! D'abord, distraite et inattentive, je gagnai sans le vouloir... sans y penser... le sort continuait à me favoriser, et une veine aussi prononcée avait attiré autour de nous une foule de joueurs qui engagent des paris pour ou contre moi; l'importance qu'ils y attachent me force à en mettre moi-même... Me voilà attentive à mon jeu, en suivant toutes les chances, craignant de perdre... enchantée de gagner, encouragée par les applaudissements de mes partners, et j'étais en grand bénéfice quand la pendule sonna....

DESROSOIRS.

Minuit?

ALBERTINE.

Non... deux heures du matin! Le temps s'était écoulé avec une telle rapidité, que j'avais tout oublié... même lui! Oui, pour la première fois depuis un an j'étais restée trois heures sans penser à lui, sans m'occuper de lui; j'étais ravie... j'étais heureuse; j'avais donc un moyen de me soustraire à son image, d'échapper à son amour qui me poursuivait sans cesse! Et ce moyen de salut... je l'avoue, je m'y livrai avec joie, avec ardeur; chaque soir me retrouvait près de cette table verte, ma distraction, mon espoir, mon bonheur, que j'aimais d'abord par reconnaissance... et bientôt par habitude, par goût... que vous dirai-je? chose inouïe, inconcevable!..... Tout entière à ces alternatives d'espérance et de crainte qui faisaient battre mon cœur, j'éprouvais là des émotions délirantes, inconnues... d'autant plus vives..... qu'il fallait les cacher..... qu'elles avaient tout le charme d'une passion mystérieuse,

tout le bonheur d'un amour satisfait... Oui, c'était du bonheur... c'était du moins le seul dont mon cœur fût alors susceptible! mais bientôt il me sembla insuffisant. Je n'entendais parler ici que de spéculations... de jeu sur les rentes, de gens qui en un jour, en une heure, s'enrichissaient! mon mari lui-même passait sa vie dans ces combinaisons hasardeuses; il faisait en grand, le matin, ce que je faisais le soir, et moi, à qui tout réussissait... je voulus à mon tour tenter la fortune; je vous confiai en secret mes bénéfices du jeu... et je ne reviens pas encore du bonheur qui a d'abord semblé nous favoriser.

DESROSOIRS.

Quinze mille francs en trois mois!

ALBERTINE.

C'était superbe!... j'étais trop riche!... je ne savais que faire de ces trésors qui pour moi m'étaient inutiles. Mais je me disais : Si je pouvais les doubler... les tripler... cela formerait une dot à ma sœur qui, pour toute fortune, n'a que quarante mille francs; et, sans rien demander à mon mari, je pourrais la marier, l'établir... je me voyais la cause de son bonheur... C'est cette idée-là qui m'a jetée de nouveau dans ces chances fatales d'où je voudrais... dont je ne puis maintenant me retirer! Que de jours d'inquiétudes et d'angoisses! que de nuits sans sommeil! et le plus terrible, c'est que cette fièvre continuelle use et dessèche l'âme; c'est qu'on devient insensible à tout; c'est qu'on ne désire plus rien que ces émotions mêmes qui vous torturent, qui vous brisent, mais qui sont devenues un besoin, et sans lesquelles on ne peut vivre! Si encore on pouvait s'y livrer tout entière!... mais renfermer tout cela en soi-même, faire les honneurs de son salon, sourire à son mari, à ses amis, à des indifférents... sourire quand une main de fer vous presse le cœur!... Et puis le soir, quand je rentre chez moi, quand cette fièvre ardente qui me soutenait est tombée ainsi que mon courage, je sens là un vide affreux qui me fait peur... je souffre... je pleure et je me repens!... Ah! mon ami, je suis bien malheureuse!

DESROSOIRS.

Eh! pourquoi donc?... notre nouvelle spéculation est immanquable; depuis dix jours que nous jouons à la hausse... la hausse continue, et cette fois la fortune nous dédommagera de ses rigueurs passées.

ALBERTINE.

Je n'y crois plus maintenant; rien ne me réussit, je perds tous les soirs; hier encore à cette bouillotte...

DESROSOIRS.

Vraiment!

ALBERTINE.

Oui, cet élégant, ce vicomte Dermilly était venu se poser en attitude à côté de ma chaise... il me porte toujours malheur... Je suis sûre de perdre quand il est là! et perdre sur parole!... Devoir à Saint-Elme, un fat qui m'aimait, qui avait osé me le dire! Aussi il me tardait de m'acquitter! Je suis sortie ce matin, j'ai été vendre en secret mes derniers diamants, dont le prix a servi à payer Saint-Elme... Mais par malheur j'ai été rencontrée par Léopold, à qui j'ai essayé en vain de donner le change, et j'aime mieux tout lui avouer, tout lui dire.

DESROSOIRS.

Y pensez-vous?

ALBERTINE.

Pourquoi pas?... Il n'est plus pour moi qu'un ami, et je puis me confier à sa discrétion comme à la vôtre.

DESROSOIRS.

Quelle imprudence!... donner à ce jeune homme qui vous aime encore des armes contre vous!... des armes dont il peut abuser...

ALBERTINE.

Jamais!... Vous ne le connaissez pas!

DESROSOIRS.

Mais moi, qui, à cause de votre mari, ne veux pas paraître là-dedans... c'est mon secret autant que le vôtre.

ALBERTINE.

Eh bien! je ne lui dirai rien, je vous le jure. Mais hâtons-nous de tout finir, de tout réaliser, et puisque la hausse continue... puisque nous gagnons...

DESROSOIRS.

Oui, Madame.

ALBERTINE.

Gagnons-nous beaucoup?

DESROSOIRS.

Mais, si vous attendez la fin du mois, c'est-à-dire encore deux jours, nous pouvons, à ce que dit Defrène, mon agent de change, réaliser net cinquante mille francs de bénéfice.

ALBERTINE, avec joie.

Cinquante mille francs!

DESROSOIRS.

A moins que vous ne préfériez gagner bien moins et vendre aujourd'hui même.

ALBERTINE, après un instant d'hésitation.

Attendons deux jours... Dites-le à Defrène. En votre nom, comme à l'ordinaire... Je m'en rapporte à vous!

DESROSOIRS.

Fiez-vous à mon amitié, qui s'exposerait à tout plutôt que de vous compromettre... Vous ne savez pas à quel point je vous suis dévoué...

ALBERTINE.

Si ; vous m'en avez donné tant de preuves, que je serais bien ingrate d'en douter.

DESROSOIRS.

Ah ! ce mot-là seul me suffit. Oui, mon amie... mon aimable amie... croyez bien que toujours... Dieu ! l'on vient !...

SCÈNE IV.

DESROSOIRS, ALBERTINE, LÉOPOLD.

DESROSOIRS.

Monsieur Léopold !... déjà !

LÉOPOLD, apercevant Desrosoirs.

Encore !... il ne la quitte donc jamais !

DESROSOIRS.

Adieu, Madame. (Bas à Albertine.) Je vais transmettre à Defrène vos ordres exprès, et je viendrai vous en apprendre le résultat. (Haut à Léopold.) Adieu, mon jeune ami... je vous laisse.

(Il sort en regardant Léopold d'un air railleur.)

SCÈNE V.

ALBERTINE ; LÉOPOLD, qui s'est tenu à l'écart.

LÉOPOLD, à part.

Depuis deux heures il est avec elle, et avoir encore à lui parler à voix basse !...

ALBERTINE.

Je vous remercie, Monsieur, de votre exactitude.

LÉOPOLD.

C'est vous, Madame, qui avez paru désirer cet entretien... Sans cela, et de moi-même... je ne me serais pas permis de me présenter chez vous.

ALBERTINE.

Eh ! pourquoi donc ?

LÉOPOLD.

Je vous en prie, Madame, ne me le demandez pas... le silence que je garde est encore une preuve de mon dévouement pour vous.

ALBERTINE.

Je le vois !... vous avez le droit de m'accuser... de me croire coupable, et je le suis beaucoup en effet, puisque j'ai été obligée de vous tromper, de vous cacher la vérité... Mais cependant cette vérité n'est pas telle, qu'elle doive m'enlever votre estime et vous donner sur moi et sur mon honneur des soupçons auxquels je ne me résignerai jamais.

LÉOPOLD.

Moi, des soupçons ?...

ALBERTINE.

Je les devine ! et j'y répondrai d'un mot : Je vous jure, Léopold, que le mystère que vous avez pu remarquer dans ma conduite ne tient à aucun secret de cœur. (Avec dignité.) Je vous jure que je n'aime personne, que je suis fidèle à mon mari... me croyez-vous ?

LÉOPOLD, la regardant.

Vous croire !... Oui, il y a dans cette voix un accent de vérité que je suis digne de comprendre... et maintenant je me mépriserais moi-même si je vous soupçonnais encore...

ALBERTINE, lui tendant la main.

Je vous remercie... (Avec émotion.) Et à présent vous sentez bien que si vous l'exigez... je vais tout vous dire... Mais, je l'avoue, ce sera bien cruel... il m'en coûtera beaucoup... et j'aimerais mieux que vous fussiez assez généreux pour ne pas l'exiger...

LÉOPOLD.

Je n'exige rien, je ne veux rien ! Vous n'aimez personne, c'est tout ce que je demande. Ce mot suffit à mon amitié !... Si vous saviez qu'on est malheureux de voir déchoir ce qu'on avait placé si haut dans son estime, de renoncer à l'objet de son culte, de son adoration... (Mouvement d'Albertine.) Oui, Madame, oui, je ne vous apprends rien de nouveau... Cet amour, dont je ne vous ai jamais parlé, vous le connaissez aussi bien que moi... avant moi peut-être ; et, sans en être convenus, nous nous entendions, moi pour souffrir, et vous pour n'en rien voir !

ALBERTINE.

Oui, Léopold, oui... Je ne jouerai ici ni la surprise ni la colère... je sais ce que vaut un attachement tel que le vôtre. Mille autres femmes seraient fières de l'inspirer, de le partager peut-être.... Moi, je ne le peux ! telle est ma destinée ; tel est le sort que moi-même je me suis fait... Et ce que je vais vous dire va vous paraître bien mal... Mais il me semble que j'aurais été moins malheureuse... (Rêvant.) Oui, vraiment, j'aurais peut-être mieux fait de vous aimer... (Vivement et se reprenant.) Pas maintenant... ce n'est plus possible... Il ne peut plus y avoir que de l'amitié entre nous. Une amitié de sœur... c'est ce que je vous demande, c'est ce que je réclame.

LÉOPOLD.

Ah !... c'est trop de bontés !... Vous voulez aujourd'hui me rendre trop heureux, et prenez garde, quand on n'y est pas habitué !... car il est une remarque que j'ai faite depuis quelque temps... et sur laquelle je voudrais bien interroger cette amitié que vous daignez me promettre.

ALBERTINE.

Qu'est-ce donc ?

LÉOPOLD.

Dites-moi pourquoi je vous vois un jour bonne, aimable, enchanteresse, comme aujourd'hui, comme en ce moment, par exemple ; et puis le

lendemain... que dis-je? l'instant d'après, vous devenez bizarre, capricieuse, humoriste, et même colère...

ALBERTINE, réfléchissant.

Quoi! vous avez remarqué?...

LÉOPOLD, vivement.

L'amant ne s'en serait jamais aperçu... Mais ici c'est l'ami qui parle...

ALBERTINE, réfléchissant.

Oui, vous avez raison...

LÉOPOLD.

Et d'où vient cette inégalité d'humeur qu'autrefois vous n'aviez jamais?...

ALBERTINE.

Ah!... cela tient à des motifs... que je voudrais... et que je n'ose vous confier... Je ne l'oserai jamais!...

LÉOPOLD, la regardant avec émotion.

O ciel!... qu'est-ce que cela signifie, et que dois-je croire?

ALBERTINE.

C'est mon mari...

SCÈNE VI.

ALBERTINE, DULISTEL, LÉOPOLD.

DULISTEL, riant.

Admirable.... admirable.... Bien joué, morbleu!... Ah!... ah!...

ALBERTINE.

Eh! mon Dieu! Monsieur, qu'avez-vous donc? Voici la première fois de l'année que je vous vois rire!...

DULISTEL.

C'est que je reviens de la Bourse!

LÉOPOLD.

C'est donc bien gai?

DULISTEL, riant toujours.

Oui... aujourd'hui... une aventure délicieuse!... un coup de théâtre!... Vous savez qu'au milieu du mois les fonds, qui depuis longtemps s'étaient tenus calmes, avaient pris soudain un mouvement ascensionnel?

LÉOPOLD, froidement.

Je n'en savais rien.

ALBERTINE, vivement.

Oui, l'on était en hausse... Eh bien?

LÉOPOLD.

Ah! vous le saviez...

ALBERTINE, se reprenant.

De l'entendre dire à mon mari, qui ne parle que de cela... (Avec impatience.) Eh bien! Monsieur?

DULISTEL.

Eh bien, Madame, depuis quelque temps mes affaires avaient pris une tournure assez inquiétante; il fallait pour les relever porter un grand coup, et c'est moi et ces messieurs qui nous étions entendus en secret pour prendre la rente à 101. Nos achats l'ont fait monter successivement à 104, 50 c.

ALBERTINE.

C'est là qu'elle a fermé hier. (Vivement.) Vous me l'avez dit du moins en dînant.

DULISTEL.

C'est possible!... mais ce matin, voilà le meilleur; elle était arrivée d'elle-même, commencement de bourse, à 105, 50.

ALBERTINE.

Quel bonheur!

DULISTEL.

Je le crois bien; car soudain, et au moment où l'on s'y attendait le moins, nous vendons tous ensemble, tous à la fois, et nous réalisons en une minute un immense bénéfice... Ce qui a fait, il est vrai, dégringoler la rente de trois francs.

ALBERTINE.

O ciel!... et ceux qui jouaient à la hausse?

DULISTEL.

Déroute complète.

ALBERTINE.

Ah! mon Dieu! trois francs de baisse!

DULISTEL.

Qu'est-ce que ça fait?... puisque je gagne... Vous voilà tout effrayée... Vous ne comprenez donc pas?... Ce sont les autres qui perdent... Mais moi, je gagne!... je gagne beaucoup... (Riant.) Les femmes n'entendent rien aux affaires... (Prenant Léopold.) Mais vous, mon cher ami, vous concevez que trois francs... trois francs de différence quand on opère sur des masses... ce qui est venu bien à point, car mon opération d'Haïti tournait mal.

LÉOPOLD.

Et vous vouliez ce matin m'y associer!

DULISTEL.

Du tout.

LÉOPOLD.

Si vraiment.

DULISTEL.

Que voulez-vous?... entre amis... et puis c'est une chance; à la guerre comme à la guerre... je rentre dans mon cabinet, faire ma balance de la semaine... Ne vous dérangez pas, je vous laisse avec ma femme!

SCÈNE VII.

LÉOPOLD, ALBERTINE.

ALBERTINE, à part, et se jetant dans un fauteuil.

Et Desrosoirs qui ne revient pas!...

LÉOPOLD.

A merveille! puisqu'il nous laisse, reprenons, de grâce, la conversation que son arrivée avait interrompue.

ALBERTINE, avec impatience.

C'est bien... dans un autre moment.

LÉOPOLD.

Non pas... vous voulez éloigner l'explication.

ALBERTINE.

Moi!... une explication!... et à quel propos?... et sur quel sujet?

LÉOPOLD.

Eh! mon Dieu! en quoi vous ai-je offensée?... et d'où vient un tel changement?

ALBERTINE.

Un changement!... eh! où voyez-vous cela?

LÉOPOLD.

Mais en tout, dans vos traits, dans vos discours... dans l'émotion de votre voix... dans l'agitation où vous êtes, et dont je cherche en vain la cause.

ALBERTINE.

Eh! qui vous dit, Monsieur, qu'elle en ait?

LÉOPOLD.

A coup sûr... ou je vais croire, comme je vous le disais tout à l'heure, que c'est un de ces caprices soudains... un de ces moments d'humeur dont mon amitié se plaignait.

ALBERTINE.

Eh! quand il serait vrai?... quand je serais aussi bizarre, capricieuse... insupportable, que vous voulez bien le supposer... croyez-vous que ces questions, ce flegme, ce sang-froid, soient bien propres à me calmer?... En vérité, il est des gens qui ne comprennent, qui ne devinent rien.

LÉOPOLD.

Eh! comment voulez-vous que je devine un pareil secret?

ALBERTINE.

Ce secret cependant n'est pas difficile à pénétrer... c'est que je veux être seule... c'est que votre présence m'irrite... m'agace... m'impatiente.

LÉOPOLD.

O ciel! c'est à moi que vous parlez ainsi... à un ami!...

ALBERTINE.

Eh! mon Dieu! parlez moins de votre amitié, et donnez-m'en des preuves!

LÉOPOLD, vivement.

Eh! lesquelles exigez-vous?... parlez!

ALBERTINE.

Je vous l'ai déjà dit... que vous me laissiez... que vous sortiez.

LÉOPOLD.

Est-ce bien vous que j'entends? vous qui me renvoyez, qui me chassez!... Ce n'est pas votre cœur qui a dicté un pareil arrêt, et je ne veux y voir qu'un instant d'humeur et de dépit.

ALBERTINE.

De l'humeur... du dépit... non, Monsieur... je suis calme... je suis de sang-froid... et puisque vous m'avez si bien dit mes défauts... je vous dirai les vôtres; je vous dirai que ce qu'il y a de plus insoutenable et de plus ridicule à la fois, c'est de vouloir gratifier les gens malgré eux de conseils qu'ils ne demandent pas, d'une présence qui les fatigue, et d'une amitié à laquelle ils renoncent.

LÉOPOLD.

C'en est trop!... et je serais le dernier des hommes, je m'avilirais à mes propres yeux, si, après un pareil outrage, je pouvais conserver encore des sentiments que j'abjure, et que je sais le moyen d'oublier à jamais... Oui, Madame... oui, à l'instant même... je vous prouverai qu'il en est d'autres qui plus que vous méritent ma tendresse.

ALBERTINE.

Eh! Monsieur!...

LÉOPOLD.

Mais ce n'est pas à vous, qui ne m'êtes plus rien, c'est à votre mari... que je veux et que je dois confier mes projets.

(Il sort par la porte à gauche, qui conduit au cabinet de M. Dulistel.)

SCÈNE VIII.

ALBERTINE, seule.

Enfin il est parti!... je ne sais pas ce que je lui ai dit; mais, si je l'ai fâché, si je l'ai mis en colère... tant mieux... je ne serai pas la seule... car j'éprouvais, depuis un quart d'heure, des mouvements de dépit et de fureur... que sa présence irritait encore... Ils réussissent tous!... Ils gagnent tous!... jusqu'à mon mari... Il n'y a que moi... moi seule, que la fortune semble poursuivre!... Ah! j'en pleurerais de rage... ma tête est en feu! je brûle... j'ai la fièvre... et Desrosoirs qui ne revient pas! qu'ont-ils fait?... que se passe-t-il?... Si je pouvais le savoir?... Si je pouvais y courir?... Mais non... moi! une femme! il faut rester ici pour mourir d'inquiétude! Les hommes sont bien heureux!... ils sont là du moins! ils peuvent se ruiner eux-mêmes!... ils savent leur sort!... ils n'ont pas comme moi à compter les instants ni ces minutes d'attente qui abrégent ma vie!... Eh! si on venait... si on me voyait dans cet état... je suis affreuse, j'en suis sûre!... (Ar-

rangeant ses cheveux devant la glace qui est au dessus de la cheminée.) Mon Dieu!... mon Dieu! Si je puis sortir de l'embarras où je me trouve... si mon mari, si le monde n'en savent rien, je ne jouerai plus... je ne jouerai jamais!... je le promets... je le jure... et le ciel qui m'entend viendra à mon aide... Eh! mon Dieu oui! tout espoir n'est pas perdu... je suis là comme une folle... je me désespère... je perds la tête... et sans doute mon agent de change aura fait comme mon mari... il n'aura pas tenu compte de mes ordres. Voyant cette baisse subite... au lieu d'attendre deux jours encore... il aura vendu sur-le-champ... n'importe à quel prix... nous gagnerons moins, voilà tout... Mais nous gagnerons encore... c'est cela même... j'en suis sûre.

(Apercevant Desrosoirs.)

SCÈNE IX.

ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE, courant à lui.

Ah! c'est vous, mon ami! eh bien! quel bénéfice?... est-ce trente mille francs?

DESROSOIRS.

Non, Madame...

ALBERTINE.

Ce n'est que vingt-cinq?... (Le regardant avec anxiété.) Non... pas même... ô mon Dieu!... ce n'est donc que dix-huit... j'en étais sûre... j'ai toujours joué de malheur.

DESROSOIRS.

De malheur... ah! oui, Madame... car au moment où l'on s'y attendait le moins... une baisse effroyable...

ALBERTINE, vivement.

Je le sais; mon mari me l'a dit. Aussi Defrène a vendu... n'est-ce pas?

DESROSOIRS.

Non, Madame!...

ALBERTINE.

O ciel!...

DESROSOIRS.

Les ordres que vous m'avez donnés et que je venais de lui transmettre lui prescrivaient formellement d'attendre fin du mois.

ALBERTINE.

Eh! qu'importe?... ne devait-il pas de lui-même deviner et comprendre?... Mais demandez donc du tact, de l'esprit, de l'intelligence à ces gens de finance! Grâce à lui, nous voilà en perte, et de combien? ne craignez pas de me le dire... je suis calme, je suis de sang-froid.

DESROSOIRS.

Eh! mais, vous perdez à peu près ce que nous espérions gagner...

ALBERTINE.

Grand Dieu!... cinquante mille francs?...

DESROSOIRS.

Tout compris, avec les droits, *et cætera*, que sais-je?...

ALBERTINE.

Cinquante mille francs! je dois une pareille somme! moi! une femme!... Mon cher Desrosoirs, mon ami, mon cher ami, mon confident, comment faire? que devenir?

DESROSOIRS.

Je ne sais... il faut le temps de chercher cette somme... de se la procurer... ce que je ferai dès demain, je l'espère bien; mais c'est que Defrène, votre agent de change, veut de l'argent dès ce soir... à l'instant.

ALBERTINE.

Est-il possible!... un pareil procédé!...

DESROSOIRS.

Écoutez donc, des bruits sinistres se répandent... on dit qu'à la sortie de la Bourse deux ou trois de ses confrères ont pris la fuite... lui-même n'est pas déjà trop bien dans ses affaires... Dans ces cas-là on prend ses sûretés... ses précautions.

ALBERTINE.

Mais se défier de moi... ou plutôt de vous qui me serviez d'intermédiaire!...

DESROSOIRS.

Il y a bien quelques raisons. Comme je ne voulais pas vous nommer, et que moi, tout le monde sait que je ne joue pas à la Bourse, je lui avais donné à entendre, mais sans rien affirmer, que les ordres que je lui transmettais venaient en secret de votre mari... mon ami intime... un grand capitaliste... c'était tout naturel; mais aujourd'hui qu'il a vu que cette débâcle venait de la compagnie des banquiers dont M. Dulistel fait partie... cela lui a donné des doutes, des inquiétudes... il veut qu'on lui paye sur-le-champ la différence... qui, comme je vous l'ai dit, est de cinquante mille francs... sinon il va venir ici, chez votre mari, pour savoir ce que cela veut dire.

ALBERTINE.

O ciel... une pareille explication...

DESROSOIRS.

Il m'en a menacé.

ALBERTINE.

C'est fait de moi!... je suis perdue!... Comment empêcher cette visite et l'éclat qui doit s'ensuivre? comment surtout gagner du temps?

DESROSOIRS.

Silence!... c'est Dulistel.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DULISTEL.

DULISTEL, son crayon à la main.

Cela fait bien pour ma part... de bénéfice net, cent soixante-deux mille francs... quatre-vingt-cinq centimes... Il est fâcheux que ces messieurs en aient touché autant... cela m'aurait fait pour moi seul... (Se retournant et apercevant Albertine.) Ah! vous voilà, Madame; je viens d'apprendre une nouvelle... qui m'a un peu surpris, j'en conviens...

ALBERTINE.

O ciel!...

DULISTEL, calculant toujours.

Et qui vous concerne vous et moi.

ALBERTINE, bas à Desrosoirs.

Il sait tout!

DESROSOIRS.

Eh! non... il ne serait pas si tranquille.

ALBERTINE, s'avançant en tremblant.

Eh! puis-je savoir, Monsieur, quelle est cette nouvelle?

(Dulistel, sans lui répondre, lui fait signe de la main de ne pas l'interrompre, et se remet à calculer.)

ALBERTINE, avec impatience, et le tirant par le bras.

Qu'est-ce donc? répondez-moi!...

DULISTEL, de même.

Eh! tout à l'heure... quand j'aurai achevé... vous m'avez troublé dans mon opération.

(Il s'assied à droite et écrit avec son crayon.)

SCÈNE XI.

ALBERTINE, DESROSOIRS, VICTOR, DULISTEL, toujours assis à droite.

VICTOR.

Monsieur!... Monsieur!... un agent de change!

DULISTEL.

Le mien?

VICTOR, de même.

Non, encore un autre, qui est là dans votre antichambre... M. Defrène.

ALBERTINE, à part.

Defrène! plus d'espoir!

DESROSOIRS, de même.

C'est lui.

VICTOR.

Il demande à voir monsieur.

DULISTEL.

Defrène... à cette heure-ci, nous n'avons pas d'affaires ensemble! d'ailleurs il est invité à ma soirée; nous nous verrons tantôt.

VICTOR.

Il dit que c'est très-pressé! qu'il faut qu'il parle à l'instant même à monsieur.

DULISTEL, avec impatience.

Priez-le d'attendre dans le salon, et qu'on ne me dérange plus!

VICTOR.

J'y vais, Monsieur, et pour qu'il ne s'ennuie pas je lui ferai la conversation.

ALBERTINE.

Encore un instant... quelques minutes, et tout est fini, je suis perdue!... (Montrant Desrosoirs.) Demain, et grâce à lui, j'aurai trouvé les moyens d'emprunter... de me procurer cette somme; mais d'ici là... (Courant au secrétaire.) Ah! (Y prenant des papiers qu'elle donne à Desrosoirs.) Tenez... tenez, mon ami... portez-lui vite...

DESROSOIRS.

Qu'est-ce donc?

ALBERTINE.

Tout ce que j'ai là, quarante-deux mille francs... Allez, tâchez qu'il se contente de cette somme, et surtout qu'il parte!

DESROSOIRS.

Soyez tranquille... je m'en charge!...

(Desrosoirs sort.)

ALBERTINE.

Je respire... Dieu!... Léopold!

SCÈNE XII.

ALBERTINE, DULISTEL, LÉOPOLD, sortant du cabinet à gauche.

LÉOPOLD, froidement et à demi-voix à Albertine.

Pardon, Madame, de paraître ici... sans vos ordres... monsieur votre mari vous a dit le motif qui m'y faisait rester encore?

ALBERTINE.

Non... Monsieur; il est là plongé dans ses calculs.

LÉOPOLD, à Dulistel, qui est toujours à droite et qui écrit.

Comment, Monsieur, vous n'avez pas fait part à madame de la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire?...

DULISTEL.

Plus qu'un chiffre, et j'ai fini... (Toujours le crayon à la main et repassant ce qu'il vient d'écrire.) Oui... chère amie... M. Léopold de Mondeville nous demande en mariage mademoiselle Cœlie, ma belle-sœur...

ALBERTINE.

O ciel!...

LÉOPOLD, l'examinant.

D'où vient ce trouble?

DULISTEL.

Comme son tuteur, vous sentez que j'ai dit oui... un beau parti, un jeune homme qui a du crédit dans le département où je veux être député, et puis un amoureux qui est pressé; car

il voulait terminer à l'instant même ; il fallait envoyer chez mon notaire pour rédiger les conditions, et je l'ai décidé, non sans peine, à attendre jusqu'à ce soir.

ALBERTINE, à son mari.

Ce soir!... Mais vous savez, Monsieur... que ma sœur...

DULISTEL.

Est presque sans fortune... il le sait, je le lui ai dit. (Corrigeant son papier.) C'est un huit au lieu d'un sept... Je lui ai dit que toute sa dot consistait dans les quarante mille francs que tu avais là en secrétaire, et que tu peux me remettre...

ALBERTINE, à part.

Je me sens mourir...

DULISTEL, calculant toujours.

Ou ce soir au prétendu lui-même, en signant le contrat...

ALBERTINE, pâle et tremblante.

Ce soir...

DULISTEL.

C'est lui qui l'a voulu ainsi ; et, puisque nous avons une soirée, elle servira à quelque chose.

LÉOPOLD, qui a toujours observé Albertine.

Monsieur... elle se trouve mal...

DULISTEL.

Qui donc?

LÉOPOLD, courant à Albertine.

Votre femme...

ALBERTINE, brusquement.

Non, Monsieur... non, ce n'est rien... un étourdissement... un éblouissement... je me trouve à merveille.

DULISTEL, avec impatience.

Eh! Madame... je ne sais plus ce que j'ai retenu... et il me faut recommencer ma colonne.

(Il remonte le théâtre, et Léopold, qui était à gauche du spectateur, passe à la droite en regardant Albertine, qui vient de s'asseoir près du secrétaire. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Albertine, Dulistel, Léopold.)

LÉOPOLD, regardant Albertine.

Un pareil trouble à l'annonce de ce mariage... me serais-je abusé ?... et, sans se l'avouer à elle-même, m'aimerait-elle ?... oui, oui, c'est cela, et cette demande que je viens de faire... (Se rapprochant de Dulistel.) Il faut tout rompre, Monsieur... Dieu! c'est Cœlie!

SCÈNE XIII.

ALBERTINE, COELIE, DULISTEL, LÉOPOLD.

DULISTEL.

Ah! vous voilà, Mademoiselle ; arrivez, arrivez, il est question de vous...

COELIE.

De moi... eh! comment cela?

LÉOPOLD, vivement à Dulistel et à voix basse.

Silence... Monsieur... pas un mot devant elle de mes projets.

DULISTEL.

Eh! pourquoi donc?

LÉOPOLD, avec embarras et regardant toujours Albertine.

Pourquoi?... mais c'est que je veux... lui apprendre moi-même...

DULISTEL.

Vous qui tout à l'heure étiez si pressé... en tout cas vous aurez le temps. (Haut.) Car nous le gardons à dîner... il le faut et pour cause.

COELIE.

Une bonne idée que vous avez là!

DULISTEL.

N'est-il pas vrai?... et quant à vous, petite sœur, je vous conseille pour ce soir de vous faire belle, et de ne rien négliger.

COELIE, étonnée.

Moi!... me faire belle!

LÉOPOLD, bas à Dulistel.

Monsieur!... de grâce!

COELIE, les regardant tous.

Ah çà!... qu'est-ce qu'il y a donc... à qui fait-on une surprise?... ils ont tous un air gêné et mal à leur aise!... est-ce que ce serait votre fête?...

DULISTEL.

Du tout, ce n'est pas la mienne!... (A Léopold.) Je ne dis rien, je dis seulement qu'aujourd'hui tout va bien, tout nous réussit. Et en faveur de bonnes nouvelles, nous voulons qu'on soit gai, n'est-il pas vrai, ma femme? (Albertine qui rêvait, et s'était assise, se lève vivement et cherche à cacher son trouble.) Ah! mon Dieu! et Defrène qui doit m'attendre!... je vais lui parler; de là, chez Archambaud, mon notaire; vous, Mesdames, à votre toilette... et tantôt, à six heures, rendez-vous dans la salle à manger.

(Il entraîne par la porte à droite Léopold, qui voudrait toujours se rapprocher d'Albertine. Celle-ci sort par la porte à gauche avec Cœlie, qui les regarde tous d'un air étonné.)

ACTE III.

Le théâtre représente un boudoir élégant. Trois portes au fond, donnant sur un salon. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉOPOLD, DULISTEL.

DULISTEL, assis sur le canapé, et tenant un contrat à la main.

Vous lui reconnaissez donc cinquante mille écus de dot?...

LÉOPOLD, debout, et regardant vers la porte à gauche.

Oui, Monsieur... (A part.) Si je pouvais lui parler seul un instant... avant que l'on arrivât!

DULISTEL.

Cet article-là ne souffre de votre part aucune difficulté?...

LÉOPOLD.

Aucune! Mais nous sommes à discuter les articles d'un contrat dans ce boudoir, où tout le monde peut entrer; et demain, dans votre cabinet, ce serait plus convenable.

DULISTEL.

Demain... Ah çà! mon cher ami, l'amour vous fait perdre la tête... nous le signons ce soir à onze heures; c'est vous qui l'avez demandé, et pour ce qui est d'être dérangé, ce n'est pas à craindre; nous sortons de table, ces dames sont à leur toilette, et en auront pour longtemps. Revenons donc au contrat.

LÉOPOLD, à part.

Ah! quel supplice! et qu'ai-je fait!

DULISTEL.

Vous sentez bien que j'aurais pu donner une dot à ma belle-sœur, si ce n'était mon opération d'Haïti qui m'envahit tous mes capitaux. C'est une chose terrible que les affaires; nous autres capitalistes nous sommes malheureux; nous ne pouvons jamais faire du bien, jamais!... tandis que vous, quelle différence! vous faites le bonheur d'une jeune personne sans fortune, celui de sa famille; vous contribuez par votre influence à la nomination d'un beau-frère qui, grâce à vous...

LÉOPOLD.

Sera député, je l'espère bien.

DULISTEL.

J'y ai des droits.

LÉOPOLD.

Vous êtes colonel!

DULISTEL.

Je suis millionnaire!... c'est le fruit de quinze ans de travaux dont le pays me doit compte. Aussi je vous le dis franchement, je compte sur vous, et je suis charmé de cette alliance. Mais ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que ma femme, je ne sais ce qu'elle a contre vous, mais ce mariage ne lui plaît pas, ne lui convient pas.

LÉOPOLD, avec joie.

Vraiment!

DULISTEL.

C'est évident. Elle était pendant tout le dîner d'une humeur étonnante, et quand devant Cœlie, qui ne se doute encore de rien, elle s'est mise à parler contre les maris qui sont insensibles, personnels, égoïstes, ça m'a fait rire... c'était pour vous.

LÉOPOLD.

Vous croyez!...

DULISTEL.

Pour effrayer sa sœur, et la prévenir contre le mariage; mais rassurez-vous; que cela plaise ou non à ma femme, Cœlie est ma pupille, et je vais dès ce soir lui ordonner...

LÉOPOLD, vivement.

Non, je vous en supplie en grâce, ne lui en parlez pas encore.

DULISTEL.

Pas encore!... vous ne pouvez cependant pas l'épouser sans le lui dire.

LÉOPOLD.

Aussi je ne vous demande qu'une heure. Je veux, avant de me déclarer, savoir d'elle-même... (Vivement.) Car enfin, écoutez donc... si elle ne voulait pas; si elle ne m'aimait pas...

DULISTEL.

Eh! mon Dieu! s'il fallait s'inquiéter de tout cela, on ne se marierait jamais.

LÉOPOLD.

Que voulez-vous?... j'y tiens!... une heure encore sans lui rien dire!...

DULISTEL.

Soit.

LÉOPOLD, à part.

D'ici là, si je ne puis parler à Albertine, je lui écrirai du moins. (Haut.) Et quant à ce contrat que vous avez rédigé avec le notaire, ne vous donnez pas la peine de me le lire. J'aime mieux en parcourir seul les articles, et si j'avais là une plume et de l'encre...

DULISTEL, lui montrant la porte à droite.

Ici, dans ce petit salon, vous trouverez ce qu'il vous faudra; mettez vos observations en marge, et en une heure le troisième clerc d'Archambaud, mon notaire, aura tout recopié pour ce soir.

LÉOPOLD.

Soyez tranquille... allons lui écrire, et remettons mon sort entre ses mains!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE II.

DULISTEL, puis CŒLIE.

DULISTEL.

C'est, le diable m'emporte! un héros de roman... un paladin... Si celui-là entend jamais les affaires!... Il fait bien de se marier, il n'est bon qu'à cela... Ah! voici l'autre héroïne... Déjà prête, ma chère belle-sœur!

CŒLIE.

Je ne suis jamais longue à ma toilette.

DULISTEL.

C'est que vous n'êtes pas coquette.

COELIE.

Peut-être bien, mais à quoi bon?... Je n'ai besoin de plaire à personne.

DULISTEL.

Il ne faut pas dire cela ce soir!... (A part.) Je puis bien, sans manquer à ma parole, lui parler avec adresse, vaguement, et en général... (Haut.) Cœlie... venez donc ici!...

COELIE.

Quel air de finesse et de mystère! est-ce que vous avez une confidence à me faire?

DULISTEL.

C'est possible : que diriez-vous si l'on vous proposait de vous marier?

COELIE.

Est-ce étonnant?... Et vous aussi! Voilà précisément la question que ma sœur m'a faite il y a une heure.

DULISTEL.

Et que lui avez-vous répondu?... eh bien?...

COELIE, après un instant de silence.

Que je ne voulais pas!... et alors elle m'a embrassée avec joie!...

DULISTEL.

Elle vous a embrassée?...

COELIE.

Oui, vraiment! et je craignais que vous n'en fissiez autant. Voilà pourquoi j'hésitais à répondre.

DULISTEL, avec colère.

Il s'agit bien de cela!... il vous sied bien de refuser, de faire la fière, à vous qui êtes sans fortune, qui n'avez rien. Eh! pourquoi ne voulez-vous pas?... pourquoi refusez-vous votre bonheur?

COELIE, reculant avec effroi.

Ah! mon Dieu!... il me fait peur... (Tremblante.) Parce que je n'aime pas les maris méchants... qui se mettent en colère... et comme je ne vois que cela tous les jours, j'aime mieux renoncer au bonheur... et ne pas me marier...

DULISTEL.

Silence donc!

COELIE, à voix haute.

J'aime mieux rester fille!...

DULISTEL, à demi-voix.

Voulez-vous ne pas parler si haut?

COELIE.

Ah! mon Dieu!

DULISTEL, à part et la prenant par la main.

Si près de ce petit salon d'où l'on peut tout entendre... (L'emmenant de l'autre côté à gauche, et à voix basse.) Savez-vous, imprudente que vous êtes, qu'un superbe parti se présente pour vous en ce moment?

COELIE.

Peu m'importe.

DULISTEL.

Qu'un jeune homme qui tient à être aimé pour lui-même... vous demande en mariage?...

COELIE.

Je n'en veux pas!

DULISTEL.

Que ce jeune homme est M. Léopold de Mondeville!...

COELIE, poussant un cri et mettant la main sur son cœur, et toute tremblante de joie.

Ah!... qu'avez-vous dit?... est-ce bien vrai?... répétez encore... répétez ce nom-là...

DULISTEL.

Léopold!

COELIE, vivement.

Je veux bien... mon beau-frère... je veux bien...

DULISTEL.

Vous savez qu'il est riche!...

COELIE, vivement.

Je ne tiens pas aux richesses...

DULISTEL.

Et il vous reconnaît une dot de cinquante mille écus.

COELIE, de même et sans l'écouter.

C'est égal!... je veux bien!... Quoi! c'est lui, vous en êtes bien sûr?... O mon Dieu!... mon Dieu! je suis folle... je perds la tête... c'est mal!... je ne devrais pas être contente, surtout devant quelqu'un... vous n'en direz rien... vous ne lui direz pas!

DULISTEL.

Non certainement... C'est ma femme... (A part.) Elle aura beau dire et beau faire maintenant... (Regardant Albertine, Cœlie et la porte du cabinet où est Léopold.) Je peux les laisser, je crois, tous les trois... en famille.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

ALBERTINE, COELIE.

COELIE.

Ma sœur... ma sœur, tu ne sais pas?... viens donc vite... que je te dise... car je n'y tiens plus... j'en suffoque... Embrasse-moi d'abord.

ALBERTINE.

Qu'est-ce donc?...

LÉOPOLD, entr'ouvrant la porte du cabinet à droite, et apercevant Albertine.

C'est elle... mais Cœlie est encore là... attendons!

(Il referme la porte, qui reste tout contre.)

COELIE, qui vient d'embrasser sa sœur.

On me demande en mariage...

ALBERTINE, froidement.

Puisque tu es décidée à refuser...

COELIE, avec joie.

Mais c'est que c'est Léopold...

ALBERTINE, froidement.

Qu'importe?... tu m'as dit que tu ne voulais pas de mari....

COELIE, avec effusion.

Je ne voulais que lui; et comme c'était impossible, j'étais décidée à refuser tous les partis, à ne jamais me marier, pour continuer à l'aimer toute seule! Mais que je pleurais, que j'étais malheureuse, quand je me disais : Lui, il faudra bien qu'il épouse quelqu'un!... il a tant de bonnes qualités, tant de mérite! et puis cette maudite fortune qui était venue par là-dessus... Le jour, j'étais gaie... indifférente... on ne s'apercevait de rien! qui fait attention à une jeune fille?... personne!... (A demi-voix.) Mais, dès que j'étais seule, ma sœur, j'étais avec lui... il ne me quittait pas; je ne rêvais qu'à lui.

ALBERTINE, avec effroi.

O ciel!...

COELIE.

C'est bien mal!... je le sais; je m'en accusais, je me le reprochais sans cesse; et si vous saviez quels tourments de renfermer dans son cœur un secret qu'on n'ose avouer à personne, et qu'on voudrait se cacher à soi-même!... Mais désormais je puis le dire à vous, à tout le monde... même à lui!... non pas maintenant... oh! bien sûr! et dût-il m'accuser d'indifférence..... il n'en saura rien, il ne s'en doutera pas; mais, une fois sa femme, quel bonheur de lui dire : *Je vous aime!* Et penser que ce bonheur-là n'est plus un crime, que c'est permis!... que c'est un devoir... ah! ma sœur, il y a de quoi perdre la raison.

ALBERTINE, souriant avec effort.

Cela commence!...

COELIE.

C'est vrai! et s'il me voyait ainsi, il romprait le mariage! (Regardant Albertine.) Eh! mais, qu'avez-vous donc? vous ne partagez pas ma joie... vous êtes troublée... inquiète...

ALBERTINE.

Oui... j'en conviens... et si l'espèce d'enivrement où je te vois pouvait laisser encore quelque place dans ton cœur à ton amitié pour moi...

COELIE.

Oh! toujours... toujours, quoi qu'il arrive!...

ALBERTINE.

Je te dirais : Si tu veux me rendre un grand service... un service d'où dépend mon bonheur... et le tien... car tu ne serais pas heureuse en voyant mes tourments et mes craintes...

COELIE.

Des craintes!... et sur qui? parlez; que voulez-vous de moi? que faut-il faire?

ALBERTINE.

As-tu vu Léopold?... t'a-t-il fait sa demande?

COELIE, tristement.

Eh! mon Dieu, non! pas encore!... il paraît qu'il n'a parlé qu'à mon beau-frère!

ALBERTINE.

Eh bien! tout à l'heure... ce soir probablement il se déclarera...

COELIE, avec joie.

Vous croyez!...

ALBERTINE.

Eh bien! ce que je veux de toi... c'est de ne pas lui répondre sur-le-champ... mais d'éluder... de différer... de demander du temps... un ou deux jours seulement.

COELIE.

Mais il croira que je ne veux pas...

ALBERTINE, avec impatience.

Eh bien! qu'importe?

COELIE, naïvement.

Mais c'est que je veux bien!... eh! pourquoi, je vous en prie, pourquoi différer encore?

ALBERTINE.

Je veux pour toi... dans ton intérêt... prendre quelques informations indispensables... m'assurer de ton prétendu... de son caractère.

COELIE, vivement.

Il est excellent...

ALBERTINE.

C'est possible, et je le crois... mais il peut avoir quelques défauts.

COELIE, de même.

Aucun, ma sœur; il n'en a aucun; depuis le temps que nous le connaissons, je ne lui en ai pas vu un seul.

ALBERTINE.

Eh! mon Dieu! tous les hommes en sont là : parfaits avant le mariage, et puis à peine le contrat est-il signé...

COELIE, avec crainte.

Vous croyez!...

ALBERTINE.

Enfin, je te le répète, si ce n'est pour toi... c'est pour moi, pour ma sécurité, que je te supplie en grâce de différer.

COELIE.

C'est si difficile!

ALBERTINE, vivement.

Eh bien! réponds-lui, cela ne peut l'offenser, que cela dépend de moi, et que tu ne peux sans ma permission...

COELIE, de même.

Mais vous permettrez... n'est-ce pas?...

ALBERTINE.

Je te le jure!

COELIE.

Ça sera-t-il bien long?...

ALBERTINE.

Non... demain... après-demain!... ce soir peut-être... si je sais ce que je veux savoir.

COELIE.

Ah! tâchez... je vous en prie.

ALBERTINE, avec chaleur.

Eh! je le désire plus que toi!

SCÈNE IV.

ALBERTINE, COELIE, VICTOR.

VICTOR, à Cœlie.

Pardon, Mademoiselle...

COELIE, avec impatience.

Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

VICTOR.

Je voulais vous dire que tantôt je me suis enhardi, j'ai osé causer avec ce monsieur qui attendait... M. Defrène... un agent de change, qui veut bien se charger de ma succession et de me la placer.

COELIE, avec impatience.

A la bonne heure!... Et qu'est-ce que tu veux?

VICTOR.

Mes fonds, qu'il faut lui remettre ce soir!

COELIE.

Demande à ma sœur! c'est elle qui les a.

ALBERTINE, à part.

O ciel!... (Haut et vivement.) C'est bon... c'est bon!... tout à l'heure!... je n'ai pas le temps en ce moment!

VICTOR.

Quand madame voudra!... mais M. Defrène vient passer ici la soirée, et avant qu'il s'en aille... il faudrait...

ALBERTINE, vivement.

Cela suffit... ce soir avant dix heures. Et Desrosoirs que j'attends!... (L'apercevant.) C'est lui... (A Victor.) Va-t'en, va-t'en!...

(Victor sort par la porte du fond qui est à droite.)

(A Cœlie.) Et toi, songe à ce que je t'ai dit.

COELIE.

Oui, ma sœur... est-ce terrible de ne pas pouvoir aimer les gens à son aise!...

(Elle sort par la porte du fond qui est à gauche.

SCÈNE V.

ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE.

Eh! arrivez donc!...

DESROSOIRS.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il de nouveau?... je reçois à l'instant votre billet: « Venez, mon ami, » venez de bonne heure et avant tout le monde... » je vous attendrai dans mon boudoir... » Nous y voilà! et vous conviendrez que seul ici... en tête-à-tête avec vous, on pourrait se croire en bonne fortune!...

ALBERTINE, qui pendant ces dernières lignes a regardé autour d'elle.

Ah! mon ami!... je suis toute tremblante.

DESROSOIRS.

Eh! pourquoi donc?... plus rien à craindre! Defrène prendra patience, il se contentera pour le moment des quarante-deux mille francs...

ALBERTINE.

Mais cette somme que je vous ai remise était la dot de ma sœur! et elle va se marier.

DESROSOIRS.

Avec qui donc?

ALBERTINE.

Avec Léopold.

DESROSOIRS.

Ce n'est pas possible... c'est un mariage de désespoir qui n'aura pas lieu.

ALBERTINE.

Ce soir, on signe le contrat!... c'est un miracle que mon mari ne m'ait pas encore parlé de cet argent; mais d'un instant à l'autre lui ou le notaire peut le demander, et que faire?... que dire?... avouer ici, dans ce salon, devant tout le monde, que la dot de ma sœur m'était confiée... et que je l'ai perdue... comment?... au jeu!... Ah! sauvez-moi de la honte de rougir aux yeux de mon mari, de ma sœur, et surtout de Léopold, qui m'aimait, que j'ai dédaigné, et que ce matin encore j'ai traité indignement... Et m'humilier devant eux tous... leur demander grâce et pardon... plutôt mourir, voyez-vous! je l'aimerais mieux!

DESROSOIRS.

Y pensez-vous! allons... allons, du calme, du sang-froid... et tâchons de raisonner un peu.

ALBERTINE.

Eh! ce n'est rien encore! sur cette somme que je vous ai donnée au hasard et sans savoir ce que je faisais... il y a deux mille francs qu'il faut rendre ce soir... à l'instant même... il ne me manquait plus maintenant que d'être dans la dépendance de mes gens... Ah! quelle leçon!

DESROSOIRS.

Si ce n'est que cela... rassurez-vous; ma bourse

de garçon peut y suffire, et au delà; aussi je venais vous l'offrir...

(Il lui remet un petit portefeuille.)

ALBERTINE.

Ah! mon ami!... comment reconnaître jamais...?

DESROSOIRS.

Cela se trouvera : je ne suis pas pressé. J'ai comme cela beaucoup de clientes qui finissent toujours par me payer... car moi, vous le savez, je ne prête qu'aux dames! je n'ai confiance qu'en elles.

ALBERTINE.

Merci... merci mille fois... mais comment faire pour le reste?

DESROSOIRS.

C'est fort embarrassant... parce que quarante mille francs à trouver sur-le-champ... c'est très-rare à Paris.

ALBERTINE.

A qui le dites-vous?... après que vous nous avez quittés, et avant le dîner, j'ai fait mettre les chevaux, je suis sortie... j'ai couru chez mes meilleurs amis, des parents à qui je croyais pouvoir me confier... tous m'offraient avec empressement leurs services; mais dès qu'il s'agissait de quarante mille francs... ils voulaient tous voir mon mari... s'entendre avec lui!

DESROSOIRS.

Vraiment!

ALBERTINE.

Les autres me parlaient de contrats... de notaire... d'hypothèques... est-ce que je sais?... et ces personnes si empressées auprès de moi... si dévouées dans un salon...

DESROSOIRS.

C'est qu'à les voir le matin ou le soir, la perspective est tout à fait différente... l'homme du monde et l'homme d'affaires sont deux êtres distincts et séparés, et pour risquer sans garantie une somme aussi forte...

ALBERTINE.

Sans garantie... quand j'offre ma parole... mon billet, ma signature... n'est-ce rien?

DESROSOIRS.

Eh! non... vous êtes en puissance de mari, votre signature n'est pas valable : c'est donc une affaire tout à fait de confiance, d'amitié, de générosité... et de la générosité, à ce prix-là, on n'en trouve guère; car les hommes, voyez-vous, je les connais, sont presque tous égoïstes... intéressés... ne faisant rien pour rien...

ALBERTINE.

Ainsi je ne trouverai personne... personne pour m'obliger?

DESROSOIRS.

Personne! c'est beaucoup dire... et en cherchant bien, nous pourrions peut-être trouver quelqu'un disposé à vous rendre ce service.

ALBERTINE.

Un étranger!...

DESROSOIRS.

Non, un ami à vous! qui accepterait votre billet, qui vous avancerait cette somme, en se gênant un peu, bien entendu, et qui, pour la lui rendre, vous donnerait tout le temps nécessaire...

ALBERTINE, vivement.

Oh! parlez-lui... dites-lui que mon amitié, ma reconnaissance...

DESROSOIRS, souriant.

Permettez!... c'est peut-être sur ce chapitre-là que vous auriez de la peine à vous entendre.

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

DESROSOIRS.

Si, par exemple, ce qui est possible... il vous aimait?...

ALBERTINE.

Moi!...

DESROSOIRS.

Non pas, comme cet étourdi de Léopold, de cet amour de vingt ans qui expose et compromet... mais d'un attachement mûr, discret et raisonnable comme lui!...

ALBERTINE, étonnée.

Que voulez-vous dire?...

DESROSOIRS.

Après cela, je peux me tromper, car dans le monde il y a peu d'hommes raisonnables qui aient assez d'amour pour faire une pareille folie... mais enfin je suppose qu'il y en a un... un seul... et que cet homme-là vous dise : Malgré ma discrétion, mon dévouement, mon amitié, je n'ai aucun espoir de jamais vous plaire, car je me connais, je ne suis pas jeune, je ne suis pas beau... j'ai un esprit fort médiocre... je n'ai qu'un seul mérite, c'est ma fortune... Il faut bien alors me servir de ce mérite-là, puisque je n'en ai pas d'autre.

ALBERTINE, s'éloignant.

Quelle indignité!

DESROSOIRS, vivement.

C'est une supposition! je n'ai pas dit que cela fût... ni surtout de qui il s'agissait... car je ne suis pour rien là-dedans. Comment voulez-vous que moi, homme du monde, indépendant et libre de tous soucis, je sois assez insensé pour me jeter dans un pareil embarras, dans des affaires d'argent, des intrigues mystérieuses qui peuvent me faire du tort, me compromettre, me brouiller avec votre mari, mon plus ancien ami... et pourquoi? pour quel avantage?

ALBERTINE.

Monsieur!...

DESROSOIRS.

Dans le monde on fait une belle action quand on le sait, quand on vous regarde; je conçois un pareil sacrifice pour quelques souscriptions, quelques traits de bienfaisance... cela rapporte de la considération... c'est mis dans le journal... mais ici en secret! qui vous en remercierait? qui vous en saurait gré?

ALBERTINE, mettant sa tête dans ses mains.

Ce n'est pas possible, ce n'est pas vous que j'entends : vous ne voudrez pas renoncer à ma confiance, à mon estime; vous reviendrez à votre vrai caractère, qui est noble et désintéressé. (Écoutant.) O ciel... on entre dans le salon. (On entend annoncer au fond dans le salon dont les portes sont fermées.) Le monde qui arrive!

UN DOMESTIQUE, annonçant encore en dehors.

Monsieur Archambaud.

ALBERTINE, avec effroi.

Le notaire!

DESROSOIRS.

Qui vient pour le contrat.

ALBERTINE.

Monsieur...

DESROSOIRS, à demi-voix.

Eh bien! écoutez-moi!... je ne pourrai plus vous parler... mais avant ce soir un seul mot de vous... *non*, et je pars... *oui*, et je vous suis dévoué, et tout ce que je possède...

ALBERTINE, avec dignité, et rejetant le portefeuille qu'elle tenait.

C'en est trop!... je ne veux rien de vous... plus rien... je repousse une amitié dont je rougis maintenant; et, quoi qu'il arrive de mon sort... quelque honte qui rejaillisse sur moi, il y en aura moins à succomber... qu'à être sauvée par vous.

DESROSOIRS, effrayé.

Que voulez-vous faire?... y pensez-vous?

ALBERTINE.

Grâce au ciel, c'est mon mari.

SCÈNE VI.

DULISTEL, sortant de la porte du fond à gauche; ALBERTINE, DESROSOIRS.

DULISTEL.

Eh bien, Madame, vous restez ici?

ALBERTINE.

Monsieur, j'ai à vous parler...

DULISTEL.

Impossible; voici déjà du monde qui arrive au salon. M. Defrène, Archambaud, d'autres encore; c'est votre sœur qui s'est chargée de faire les honneurs.

ALBERTINE.

A la bonne heure, car je vous ai dit, Monsieur, que j'avais à vous parler, un secret à vous confier...

DESROSOIRS.

Grand Dieu!

DULISTEL.

Un secret, à moi? Alors, Madame, parlez vite, car dans ce moment nous n'avons pas le temps de nous faire de longues confidences.

ALBERTINE, à part.

O mon Dieu, que j'ai peur!

DULISTEL, avec impatience.

Eh bien, Madame?...

ALBERTINE, avec émotion.

Eh bien, Monsieur, je vous dirai qu'une dame de mes amies... une amie intime...

DULISTEL.

Que je connais?

ALBERTINE, de même.

Oui, Monsieur, beaucoup!... elle se trouve en ce moment dans un grand embarras.

DULISTEL.

J'y suis! de l'argent qu'elle vient vous emprunter! l'amitié n'en fait jamais d'autres... Eh bien! Madame, vous avez la pension que je vous fais pour votre toilette, vos économies; car je ne vous refuse rien... je l'espère.

ALBERTINE.

Non, Monsieur; mais ces économies ne pourraient suffire, fussent-elles dix fois plus considérables!

DULISTEL, avec ironie.

Vraiment! il s'agit donc d'une somme... respectable?...

ALBERTINE, hésitant.

Mais... près de cinquante mille francs!...

DULISTEL, souriant avec pitié.

Quelle folie!... et vous avez dit alors...

ALBERTINE.

Que je m'adresserais à vous, mon seul espoir!...

DULISTEL.

Et vous avez eu grand tort; s'il s'était agi d'un millier d'écus, je ne dis pas; mais avancer cinquante mille francs, je le voudrais, que peut-être ne le pourrais-je pas.

ALBERTINE.

Vous, Monsieur, qui aujourd'hui encore... ces gains si considérables...

DULISTEL.

Eh! qu'importe? connaissez-vous la véritable situation de mes affaires? Qui vous dit que le capitaliste en apparence le plus solide n'est pas souvent lui-même, et sans que le monde s'en doute, dans la position la plus précaire et la plus terrible?

ALBERTINE.

O ciel!

DULISTEL.

Je n'ai que faire ici de me plaindre ou de vous alarmer... qu'il vous suffise seulement de savoir qu'un tel sacrifice m'est dans ce moment impossible.

(Il va pour sortir.)

ALBERTINE, le retenant.

Il le faut cependant... il le faut... je ne puis m'adresser qu'à vous. (A part.) Ah, quelle honte! (Haut.) Et quand vous saurez, Monsieur, que cette amie intime, c'est...

DULISTEL, sévèrement.

Eh! qui donc? morbleu!

ALBERTINE.

Une femme mariée... oui, Monsieur, son honneur en dépend... une somme qui ne lui appartient pas, et qu'elle a risquée sur les rentes...

DULISTEL, avec colère.

Sur les rentes!... Mais tout le monde joue donc sur les rentes, jusqu'aux femmes aussi qui s'en mêlent!... c'est bien fait! cela leur apprendra à aller sur nos brisées! et, si j'étais du mari, je ne donnerais pas un centime.

ALBERTINE, indignée.

Monsieur!

DESROSOIRS.

Qu'oses-tu dire?

DULISTEL.

La vérité: une femme qui a une pareille passion ne se corrigera jamais. Si elle a joué aujourd'hui, elle jouera encore demain, après-demain, tous les jours; et, après avoir payé dix fois, vingt fois, le mari est obligé de faire un éclat, de se séparer; et moi qui calcule, je me séparerais tout de suite... sur-le-champ; on ne perdrait pas tout... on sauverait du moins la fortune.

ALBERTINE, avec colère.

Ah! voilà qui est indigne...

DULISTEL.

A vos yeux; mais tous les gens sensés m'approuveront; je m'en rapporte à mon ami Desrosoirs. Qu'en penses-tu?

DESROSOIRS, froidement.

Écoute... dans ton intérêt, je te dirais peut-être: Donne cet argent; mais je te connais, tu ne le donneras pas.

DULISTEL.

C'est vrai.

ALBERTINE.

Ah! c'en est trop! et je ne sais ici ce qu'il y a de plus digne de ma colère ou de mon mépris. Je ne vous presse plus, Monsieur; je ne demande plus rien... ni à vous ni à personne.. Il y avait un cœur au monde qui pouvait vous devoir une grande reconnaissance, et, grâce à vous, il en est dégagé... il ne vous doit plus rien... Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DULISTEL, DESROSOIRS.

DULISTEL, riant.

C'est cela... parce qu'on a de l'ordre et que l'on calcule, ça les fâche... Mais j'espère que, quand elle sera de sang-froid, elle réfléchira à ce que je viens de lui dire.

DESROSOIRS.

Je l'espère aussi, et cela ne peut manquer de produire un excellent effet. Mais voici notre jolie fiancée.

SCÈNE VIII.

CŒLIE, DULISTEL, DESROSOIRS.

COELIE.

Eh bien! c'est aimable! vous restez dans ce boudoir: on arrive de tous les côtés, et ni vous, ni ma sœur n'êtes là pour recevoir! il n'y a que moi, qui ne peux y suffire.

DESROSOIRS.

Il y a donc beaucoup de monde?

COELIE.

Il y en a déjà de trop!... J'espère cependant bien qu'il en arrivera encore (regardant autour d'elle), car je ne le vois pas.

(Dulistel ouvre une des trois portes du fond; au même instant s'ouvrent les deux autres, et l'on aperçoit le salon qui ne fait plus qu'un avec le boudoir. Le salon est rempli de monde. Des dames sont assises au fond, sur des causeuses, près de la cheminée. Des tables de jeu sont dressées. Des hommes se promènent, entourent les tables ou les canapés. Dulistel va et vient, salue tout le monde.)

COELIE, seule dans le boudoir.

Il n'y a rien d'ennuyeux comme ces grandes soirées... où il y a tant de monde... (Regardant autour d'elle.) et où on ne voit personne... (Apercevant Léopold, qui vient de sortir du cabinet à droite.) Ah!... le voici!... je suis tranquille maintenant...

(Elle remonte dans le salon et donne des ordres; Léopold s'est jeté sur le canapé à droite, sur le devant du théâtre, où il reste rêveur, la tête appuyée sur sa main.)

LÉOPOLD.

Non... je ne puis revenir encore de tout ce que j'ai entendu!... Ah! cela mérite justice et punition... Eh! j'ai pu m'abuser à ce point, j'ai pu croire un instant qu'elle m'aimait!... le voile est tombé... mes yeux s'ouvrent... et je dois l'en remercier, car pour elle j'allais sacrifier un trésor, un ange... renoncer au cœur le plus pur et le plus tendre... Ah! désormais ce sera trop peu de ma vie pour mériter un pareil amour.

DULISTEL, rentrant dans le boudoir avec Desrosoirs et Cœlie.

Savez-vous pourquoi votre sœur ne nous honore pas de sa présence?

COELIE.

Non, Monsieur.

DULISTEL, à Desrosoirs.

J'ai déjà envoyé dans son appartement... lui dire de descendre...

COELIE.

J'en viens aussi.

DULISTEL.

Et que faisait-elle?

COELIE.

Elle écrivait.

DESROSOIRS, vivement.

Ah!... elle écrivait!...

DULISTEL.

C'est bien le moment!... les femmes ne savent rien faire à propos.

DESROSOIRS, froidement.

Qu'en sais-tu?

DULISTEL, vivement.

Eh bien! voyons! vous, Cœlie... en son absence, établissez quelques parties... une bouillotte dans ce boudoir... où l'on ne fait rien.

COELIE, faisant signe à des domestiques.

Oui, Monsieur... (Regardant Léopold qui est toujours sur le canapé.) Il ne parle pas!... il ne dit rien!...

DESROSOIRS, regardant les domestiques qui placent deux tables.

C'est ça... une table d'écarté pour la jeunesse, et une table de bouillotte pour les sages... la vieille... l'antique bouillotte si longtemps oubliée... qui est enfin revenue en faveur. (A Dulistel.) C'est consolant pour nous... pour moi du moins.

DULISTEL.

Et en quoi?

DESROSOIRS, regardant Léopold en souriant.

Cela prouve qu'il est des moments où les anciens peuvent reprendre l'avantage.

(On a placé à gauche sur le devant du théâtre une table d'écarté; à droite au fond, plus près de la porte du salon, une table de bouillotte. Cœlie, qui tient des cartes à la main, en a offert à plusieurs personnes, à Desrosoirs qui a accepté : il ne lui en reste plus qu'une, elle s'approche de Léopold.)

COELIE, avec émotion et baissant les yeux.

Monsieur de Mondeville... veut-il accepter une carte?

LÉOPOLD, vivement et se levant du canapé.

Ah! Cœlie!... c'est vous!...

(Il lui prend la main et la mène au bord du théâtre.)

COELIE, troublée.

Ce n'est pas ma main qu'il faut prendre... c'est cette carte.

(Desrosoirs et les joueurs de bouillotte sont assis au fond du théâtre. Des jeunes gens sont assis à la table d'écarté à gauche. Dulistel est debout près d'eux et les regarde.)

LÉOPOLD, à Cœlie.

Merci... je ne joue jamais.

COELIE.

Je le sais bien... mais je vous voyais tout seul sur ce canapé.

LÉOPOLD.

Seul... oh! non... j'y étais avec vous... je pensais à vous! qui êtes la meilleure et la plus aimable des femmes... (La regardant.) Et jolie! je ne conçois pas comment je ne m'en étais pas encore aperçu.

COELIE.

Comment, Monsieur, c'est la première fois!...

LÉOPOLD.

Oui, j'en suis tout surpris, et charmé. Mais vrai! vous n'en aviez pas besoin, vous pouviez vous en passer, vous!... on vous aurait aimée sans cela!

DULISTEL, à la table d'écarté à gauche.

Léopold, pariez-vous?

LÉOPOLD, remontant le théâtre.

Non!...

COELIE, à part.

Nous y voilà enfin. Comment va-t-il y venir?...

(Elle va s'asseoir sur le canapé à droite.)

LÉOPOLD, après avoir regardé autour de lui et voyant qu'on ne l'écoute pas, s'approche du canapé où vient de s'asseoir Cœlie, et lui dit à voix basse et avec chaleur :

Cœlie, voulez-vous être ma femme?... voulez-vous m'épouser?...

COELIE, étonnée.

Ah! mon Dieu!...

LÉOPOLD.

Répondez!...

COELIE.

Écoutez donc, quand on ne s'attend pas!... c'est-à-dire, si au contraire, je m'attendais... mais pas si brusquement, et dans ce salon... au milieu de tout ce monde...

LÉOPOLD.

Ils ne peuvent nous entendre.

COELIE, à part.

Oh! que j'ai envie de dire oui tout de suite!... (A Léopold.) Monsieur, ne vous fâchez pas, je vous en prie, et croyez bien que si ça ne dépendait que de moi... mais on croit ici que vous avez des défauts... on a des idées... (Vivement.) Pas moi, mais ma sœur! c'est son consentement qu'il faut demander... tout de suite, tout de suite, c'est l'essentiel.

LÉOPOLD.

Et si je le demande, si je l'obtiens dès ce soir, le vôtre, Cœlie?

COELIE.

Oh! le mien... Cela vous inquiète-t-il beaucoup? (Geste de Léopold.) Prenez donc garde, Monsieur, c'est ma sœur...

(Tous les deux se lèvent.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERTINE.

(Albertine, à la fin de la scène précédente, a paru au fond dans le salon, a salué tout le monde, et est descendue dans le boudoir. Les joueurs qui sont à gauche à la table d'écarté se lèvent, saluent Albertine et s'éloignent.)

LÉOPOLD, saluant aussi Albertine.

On était inquiet de votre absence, Madame.

ALBERTINE.

On est bien bon... de l'avoir remarquée.

COELIE, bas à sa sœur, près de qui elle passe.

Tout va bien, il a parlé! j'ai dit que je ne voulais pas... (Se reprenant.) sans votre consentement; aussi maintenant c'est vous que cela regarde. Ne perdez pas de temps.

DULISTEL, regardant à la table d'écarté à gauche.

Comment, l'écarté est abandonné!... Eh bien! Messieurs... Desrosoirs!...

DESROSOIRS, au fond.

Je suis à la bouillotte; je ne peux pas quitter, je gagne!...

DULISTEL.

Eh bien! une dame!... la maîtresse de la maison.

ALBERTINE.

Moi, monsieur!...

DULISTEL.

Pour le bon exemple!

ALBERTINE.

S'il le faut absolument, et pour engager la partie... (Apercevant à gauche, vis-à-vis d'elle, Victor, qui est près de Cœlie, tenant un plateau.) Ah, mon Dieu!

VICTOR, bas à Cœlie, qui est près de Léopold.

Si vous pouviez parler à madame de ces deux mille francs, je n'ose pas.

(Il s'éloigne et rentre dans le salon.)

LÉOPOLD, qui a entendu ce que vient de dire Victor.

Deux mille francs! ah! j'ai pitié d'elle.. (Il s'approche vivement de la table, et prend le fauteuil qui est vis-à-vis celui d'Albertine.) Désolé, Madame, que l'on vous fasse attendre, et puisque personne ne se présente...

ALBERTINE, s'asseyant.

Monsieur Dulistel voudra-t-il mettre pour moi?

DULISTEL, qui est au fond, redescend le théâtre.

Comment donc, chère amie! toute ma caisse est à votre service, vous le savez bien, et je parie de votre côté.

(Il se tient debout près de la table d'écarté, ainsi que plusieurs jeunes gens.)

LÉOPOLD.

Je tiens tout.

COELIE.

Comment, Monsieur, vous jouez!

LÉOPOLD.

Il le faut bien.

COELIE.

Je parie alors pour vous.

LÉOPOLD.

Je mets cinq napoléons.

COELIE.

Et moi un franc.

(Dans ce moment on entend dans le premier salon le son du piano.)

DULISTEL.

Une dame au piano!... madame de Sorigni!...

(Il rentre vivement dans le salon, ainsi que les jeunes gens qui entouraient déjà la table d'écarté.

LÉOPOLD, à Albertine.

A moins que madame ne veuille jouer davantage, les dix napoléons qu'elle a là devant elle?

ALBERTINE, dont les yeux s'animent et brillent de plaisir.

Moi, Monsieur? volontiers.

COELIE, à Léopold.

Y pensez-vous?

LÉOPOLD, donnant des cartes.

Moi j'aime à jouer gros jeu ou pas du tout. Voilà comme je suis.

COELIE.

Mais c'est très-mal, très-vilain!... Vous, Monsieur, qui avez l'air si calme et si raisonnable!

LÉOPOLD.

Ne tremblez-vous pas pour les capitaux que vous me confiez?

COELIE, debout et regardant de temps en temps son jeu.

Pourquoi pas?... aussi j'espère bien que vous allez jouer sagement, prudemment. (A part.) C'est étonnant! il n'a jamais d'atouts. Eh! mais, comme il s'anime... il ne fait plus attention à moi... et ces défauts dont ma sœur me parlait... est-ce que par hasard il serait joueur? Ah! mon Dieu! le billet de mille francs... (Haut.) Je ne parie plus pour vous, c'est fini. (A part.) Je l'avais bien jugé; il est décidément joueur!... il a cette passion-là! Eh! quel malheur, qu'un jeune homme qui est si bien du reste, qui a tant de bonnes qualités... tant d'instruction!... (Allant regarder.) Mais c'est qu'il ne sait pas même le jeu. On n'a jamais vu ne pas demander de cartes avec un jeu pareil... Mais, Monsieur, on n'écarte pas les rois d'atout...

LÉOPOLD, brusquement.

Qu'est-ce que c'est?... que voulez-vous dire?

COELIE.

Que vous avez écarté le roi de trèfle.

LÉOPOLD.

Le roi de pique.

COELIE.

Le roi de trèfle... j'en suis sûre! je l'ai vu!...

LÉOPOLD, avec impatience.

Je suis sûr du contraire. Mais de quoi vous

mêlez-vous?... je joue comme je veux, vous ne pariez plus, vous n'avez pas le droit de conseiller...

COELIE.

Oh! comme il est méchant!... je ne l'avais jamais vu ainsi.. Joueur et colère!... deux défauts à présent.

LÉOPOLD, se levant.

C'est une fatalité inconcevable...

ALBERTINE, se levant aussi.

Oui, c'est jouer de malheur!

COELIE.

Je crois bien, quand on n'écoute personne. Quel caractère!

ALBERTINE, à part.

Deux mille francs!... je n'ai plus rien à craindre.

LÉOPOLD, à part.

C'est tout ce que je voulais...

DULISTEL, entrant.

Eh bien! qu'est-ce que nous faisons là? le thé!... messieurs, le thé... et le punch... dans la grande galerie...

DESROSOIRS, se levant et à part.

Bravo! il ne pouvait arriver plus à propos, je gagnais depuis une heure, et ne savais comment faire Charlemagne... (Haut.) Je vais prendre du thé...

LES JOUEURS.

Ah! monsieur Desrosoirs!

DESROSOIRS.

Il m'est ordonné le soir... il m'est nécessaire pour ma santé.

(Ils sortent tous, excepté Léopold et Desrosoirs.)

SCÈNE X.

LÉOPOLD, DESROSOIRS, puis UN DOMESTIQUE.

LÉOPOLD.

Pauvre Cœlie!... elle m'en veut... j'en suis sûr...

DESROSOIRS, qui a compté l'argent qu'il gagnait, est resté le dernier, et va rejoindre les autres, lorsque paraît un domestique qui entre mystérieusement, et le retient par son habit.

Qu'est-ce donc? eh! c'est Benoît, mon valet de chambre!...

BENOÎT, à demi-voix.

Monsieur!... une lettre.

LÉOPOLD, l'examinant.

Qu'entends-je!...

DESROSOIRS.

Et de quelle part?

BENOÎT.

La femme de chambre de madame Dulistel me l'a remise pour vous, il y a plus d'une demi-heure, mais je ne pouvais pas entrer dans ce salon, où était tout le monde, et vous n'en sortiez pas.

DESROSOIRS.

Je le crois bien... J'étais retenu à cette maudite bouillotte... c'est bien... c'est bien... va-t'en. (Le domestique sort, et Léopold, qui avait remonté le théâtre et qui était entré dans le salon, rentre dans le boudoir et observe toujours Desrosoirs, qui tient la lettre entre ses mains.) C'est de madame Dulistel... c'est sa réponse!... je n'ose l'ouvrir... Ou elle accepte mes offres... ou elle me bannit à jamais!... C'est le *oui*... ou le *non* que je lui ai demandé.

LÉOPOLD, qui s'est approché.

O ciel!...

DESROSOIRS, tenant toujours la lettre.

Dit-elle oui?... dit-elle non?... allons, je vais le savoir...

LÉOPOLD, saisissant le bras de Desrosoirs qui va décacheter la lettre.

Non, Monsieur...

DESROSOIRS, étonné.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

LÉOPOLD, s'en emparant vivement.

Vous ne lirez pas cette lettre...

DESROSOIRS.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LÉOPOLD.

Je sais de qui elle vient... de madame de Sainte-Suzanne, cette jeune veuve que vous m'avez enlevée.

DESROSOIRS, riant.

Quelle folie!... vous vous trompez, mon cher.

LÉOPOLD.

Du tout... j'ai reconnu son domestique... celui que j'ai vu si souvent chez elle.

DESROSOIRS.

C'est le mien!... qui à cette époque-là, il est vrai, était à ses ordres. Mais maintenant c'est différent... et je vous prie de me rendre...

LÉOPOLD.

Non, Monsieur!...

DESROSOIRS.

C'est trop fort!... et je me fâcherai.

LÉOPOLD.

Tant que vous voudrez... J'ai une revanche à prendre pour cette aventure où trop longtemps j'ai été votre dupe.

DESROSOIRS.

Je vous répète que c'est fini... et je ne comprends pas ce qui vous prend en ce moment... vous qui n'y pensiez plus, qui en aimiez une autre... qu'est-ce que je dis? deux autres pour le moins... et je vous somme au nom de l'honneur de me rendre ce billet.

LÉOPOLD.

Non, Monsieur, nous nous battrons.

DESROSOIRS.

Il ne s'agit pas de cela.

LÉOPOLD.

Nous nous battrons... je l'aime mieux.

DESROSOIRS,

A mon âge !...

LÉOPOLD.

Vous faites le vieillard, et vous ne l'êtes pas... Quand on est assez jeune pour aimer et pour plaire... on doit l'être assez pour se battre ; d'ailleurs rien ne vous gêne... vous êtes garçon... sans enfants...

DESROSOIRS.

Monsieur, c'est un procédé indigne !...

SCÈNE XI.

LÉOPOLD, ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE, accourant au bruit.

Eh ! mon Dieu ! d'où vient ce bruit ?... qu'y a-t-il, Messieurs ?...

DESROSOIRS.

Un manque de délicatesse... inouï... inconcevable !... monsieur qui s'empare d'une lettre qui m'est adressée ! (avec intention) et que je venais à l'instant même de recevoir. (Bas à Albertine.) C'est la vôtre.

ALBERTINE, avec effroi.

O ciel !... est-il possible ?... Monsieur Léopold...

LÉOPOLD.

Oui, Madame, car cette lettre, dont j'ai cru reconnaître l'écriture... vient d'une femme... que je n'aime plus, il est vrai, mais que j'ai aimée... que monsieur m'a enlevée... et quand ce matin déjà j'ai été à ce sujet en butte à ses plaisanteries, dois-je souffrir que devant moi il jouisse insolemment d'un triomphe dont il se vante ?

DESROSOIRS, vivement.

Je ne me suis pas vanté, je ne me vante de rien.

LÉOPOLD.

Enfin, Madame, ma colère n'est-elle pas excusable, légitime ?... c'est vous que je prends pour juge... c'est à vous que je m'en rapporte.

DESROSOIRS.

Et moi aussi.

LÉOPOLD.

Et si vous me condamnez... ce n'est pas à lui, c'est à vous que je remettrai cette lettre.

DESROSOIRS, vivement.

Je ne demande pas mieux !

ALBERTINE, s'efforçant de sourire.

C'est bien, c'est bien, Messieurs !... je consens à être arbitre dans ce grave débat... Mais allez, Desrosoirs, mon mari vous demande de tous côtés.

DESROSOIRS.

J'y vais, Madame. (A part.) Et ne pas savoir encore ce que contient ce maudit billet... que j'avais là... que je tenais !... (Nouveau geste d'impatience d'Albertine.) J'y vais, vous dis-je, et reviens sur-le-champ.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

ALBERTINE, LÉOPOLD.

ALBERTINE, après un moment de silence, et souriant avec embarras.

Quoi ! vraiment, monsieur Léopold, vous en rivalité avec Desrosoirs ? ce n'est guère probable !...

LÉOPOLD.

Cela est... cependant !... c'est-à-dire cela était ; mais, alors même que l'amour n'existe plus... il est des souvenirs pénibles, humiliants, qui froissent tout ce qu'il y a en nous de sentiments généreux ; et jugez vous-même si je n'ai pas raison d'être indigné !... j'aimais une femme, belle, vertueuse... qui méritait les adorations du monde entier, et, pour récompense de mes soins assidus, de mes tourments, de mon amour, je n'avais reçu d'elle que dédains, froideur, indifférence... Je ne m'en plains pas, Madame !... malheureux par ses rigueurs, j'étais heureux de l'estime qu'elle me forçait de lui accorder, et je la respectais, je la révérais à l'égal de Dieu même, que nous adorons encore alors qu'il repousse nos vœux...

ALBERTINE.

Ah !... Monsieur !... un pareil dévouement...

LÉOPOLD.

N'était pas une raison pour être aimé... je le sais, je me rends justice... mais je me disais : Si je ne suis pas digne de sa tendresse, je le suis du moins de son amitié, de sa confiance... elle peut bien les donner à celui qui lui donnerait sa vie... et il me semblait qu'à ce titre... j'y avais quelques droits... n'est-il pas vrai, Madame ?

ALBERTINE.

Ah ! sans doute...

LÉOPOLD.

Eh bien !... voilà ce qui m'a frappé au cœur... voilà ce que je ne pardonnerai jamais : cette femme que j'aimais tant se trouve dans la peine, dans le malheur... dans une situation horrible... et, pour en sortir, elle a recours à qui ? non pas à moi, qui l'en aurais remerciée à genoux, qui aurais été trop heureux de lui donner ma fortune, mon sang... elle s'adresse à quelqu'un qui prétend lui faire payer ses services... qui lui propose de les vendre !

ALBERTINE.

Grand Dieu !

LÉOPOLD, vivement.

Cela vous indigne... vous ne pouvez le croire; et moi-même, j'aurais peine à me le persuader, si d'un salon où j'étais par hasard, je ne l'avais entendu... (Geste d'effroi d'Albertine.) Moi seul, Madame, moi seul au monde... Oui, Madame, un homme s'est trouvé qui a osé demander un prix... que n'eût sollicité personne, et que personne n'eût jamais obtenu; mais ce que vous aurez peine de concevoir, c'est qu'à une demande semblable... (montrant la lettre qu'il tient) on a daigné faire une réponse... (vivement) pour le bannir, j'en suis sûr.

ALBERTINE, vivement.

Oui, Monsieur... pour le bannir à jamais.

LÉOPOLD, de même.

Je n'en doute point... je n'en ai jamais douté; mais c'est déjà trop que de répondre : il ne fallait pas qu'une pareille lettre restât entre les mains d'un pareil homme... je la lui ai arrachée au moment où il allait en rompre le cachet, et, selon nos conventions, c'est à vous, Madame, que je la remets... la voici. (Il la lui donne.) Et maintenant que j'ai puni M. Desrosoirs... il ne me reste plus qu'à me venger de celle qui m'a méconnu.

ALBERTINE.

Vous venger!...

LÉOPOLD.

J'ai commencé déjà et j'achèverai.

(Voyant entrer Desrosoirs.)

ALBERTINE.

O ciel!

LÉOPOLD.

C'est lui! allons, Madame... allons, remettez-vous... vous n'avez plus rien à craindre ni de lui... ni de personne.

SCÈNE XIII.

ALBERTINE, LÉOPOLD, DESROSOIRS.

DESROSOIRS.

Eh bien!... Madame...

LÉOPOLD, qui va au-devant de Desrosoirs.

Arrivez, monsieur Desrosoirs... il est dit qu'en tout votre étoile doit l'emporter.

DESROSOIRS.

J'en étais sûr, Madame a décidé...

LÉOPOLD.

Que j'étais un insensé... et comme, malgré son arrêt, je ne pouvais encore me le persuader... j'ai lu cette lettre...

DESROSOIRS.

O ciel!...

LÉOPOLD.

Qui n'était pas de madame de Sainte-Suzanne, c'est vrai..... et j'ignore de qui elle est; mais, en tout cas, il n'y avait pas de quoi se battre pour un pareil billet... ni lieu d'en être jaloux... car il ne contenait qu'un mot, un seul, écrit en grosses lettres... *non*.

DESROSOIRS, avec dépit.

Vous en êtes sûr... il y avait *non*?

LÉOPOLD.

Pas autre chose... (Pendant ce temps, Albertine qui avait froissé le billet, l'a déchiré en morceaux.) Et tenez... en voici les morceaux... que Madame tient encore.

DESROSOIRS, à part.

Morbleu! je ne m'y attendais pas.

LÉOPOLD.

Après cela, Monsieur, si vous êtes toujours fâché contre moi...

DESROSOIRS.

Nullement, jeune homme; et la preuve, c'est que je reste pour signer à votre contrat... car là-dedans tout se dispose pour cela.

SCÈNE XIV.

ALBERTINE, LÉOPOLD, DULISTEL, CŒLIE, DESROSOIRS.

DULISTEL, qui est entré avant la fin de la scène précédente.

Eh! oui, mon cher : mon notaire est arrivé... Il boit du punch, et il attend, pour commencer ses fonctions, deux choses assez essentielles que je viens chercher...

LÉOPOLD.

Et lesquelles?

DULISTEL.

D'abord le prétendu... et puis ensuite le contrat que j'ai soumis à votre approbation.

LÉOPOLD.

C'est juste. (Le tirant de sa poche.) Le voici.

DULISTEL, le parcourant.

Ah! diable..... déjà signé par vous! Prenez garde, car le contrat porte quittance de la dot.

LÉOPOLD, froidement et montrant Albertine.

Que madame vient de me remettre à l'instant.

DESROSOIRS, étonné.

Est-il possible!

LÉOPOLD, froidement.

Je l'ai là!

ALBERTINE, à demi-voix et joignant les mains en signe de remerciement.

Ah! Monsieur!...

DESROSOIRS, stupéfait et la regardant.

Comment diable a-t-elle fait?... Je m'y perds!

DULISTEL, froidement.

C'est juste..... c'était entre les mains de ma femme... et elle a bien fait...

COELIE, qui jusque-là s'est tenue à l'écart et a gardé le silence.

Du tout... et Monsieur peut la lui rendre... à l'instant même, sur-le-champ...

TOUS, avec étonnement.

O ciel!... et pourquoi donc?

COELIE.

Parce que je ne veux plus me marier!

LÉOPOLD, passant près de Cœlie.

Cœlie... est-ce bien vous que j'entends?...

COELIE.

Oui, Monsieur... j'avais accepté, parce que je vous croyais un bon caractère, parce que, depuis que je vous connais, je ne vous avais pas vu un seul défaut... mais vous en avez, je le sais, et ma sœur avait bien raison, quand ce matin elle voulait différer ce mariage.

ALBERTINE, courant à elle.

Moi, du tout... je donne mon aveu... mon consentement : c'est le meilleur, le plus noble, le plus généreux des hommes... épouse-le, Cœlie, épouse-le! tu es digne d'un pareil bonheur... et lui aussi...

COELIE.

Vous croyez?...

LÉOPOLD, passant près de Cœlie.

Je vous aimerai tant, que vous me pardonnerez mes défauts... ou plutôt, je vous le jure, dès aujourd'hui je suis corrigé...

COELIE.

A la bonne heure!... car c'est si vilain d'être colère... et surtout d'être joueur! c'est le pire des défauts.

LÉOPOLD, voulant la faire taire.

C'est bien... c'est bien...

COELIE.

On dit que cela mène à tout..... que cela peut faire tout oublier... honneur, vertu, devoir.

ALBERTINE, à part.

Oh! jamais! jamais!

LÉOPOLD, voyant Albertine qui cache sa tête dans ses mains, et interrompant Cœlie avec impatience.

Silence... de grâce!...

COELIE.

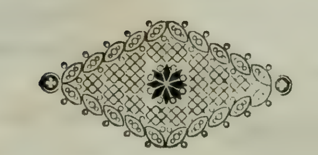
La... le voilà encore en colère!... (Pleurant.) Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... je suis bien sûre que je serai malheureuse.

DESROSOIRS,

Eh bien! alors...

COELIE, essuyant ses larmes pendant que Léopold lui baise les mains.

C'est égal!... je me risque!





GEORGE.

O CIEL! QU'AI-JE VU? CETTE ECRITURE!



L'AMBITIEUX,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 27 novembre 1834.

—

Personnages.

GEORGE II, roi d'Angleterre.
ROBERT WALPOLE, son premier ministre.
HENRI SHORTER, son neveu.
NEUBOROUG, vieux médecin.
MARGUERITE, sa fille.
CÉCILE, fille du comte de Sunderland, lectrice de la reine.

La scène se passe en 1736; le premier acte chez Neuboroug, les quatre autres au château de Windsor.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de Neuboroug. — Porte au fond; deux portes et deux croisées latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

NEUBOROUG, MARGUERITE.

NEUBOROUG, assis près d'une table à gauche du spectateur.

La maudite ville que la ville de Londres pour les gens studieux, pour les médecins qui n'aiment pas le bruit! Ferme cette croisée.

MARGUERITE, fermant la croisée.

Oui, mon père : c'est au bout du faubourg, sur la grande place, que se tiennent les hustings.

NEUBOROUG.

Aussi c'est un tapage!...

MARGUERITE.

Je voudrais bien savoir qui sera nommé député.

NEUBOROUG.

Qu'est-ce que cela te fait?

MARGUERITE.

Rien!... mais on tient à avoir des nouvelles.

NEUBOROUG.

Nous n'en manquerons pas! En Angleterre, vois-tu bien, les médecins sont toujours très-occupés au moment des élections, et il nous arrivera d'ici à ce soir quelques côtes enfoncées ou quelques têtes cassées.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!

NEUBOROUG.

La liberté des suffrages!... (Lui montrant une chaise près de lui.) Viens te mettre là, à côté de moi.

MARGUERITE, montrant un livre qui est sur la table.

Pour vous lire vos nouvelles épreuves?

NEUBOROUG.

Non, non, tu cherches à détourner la conversation que nous avions commencée, et moi je tiens à la reprendre. Pourquoi ne veux-tu pas de sir Thomas Kinston, notre cousin?

MARGUERITE.

Parce qu'il est bien jeune... qu'il n'a pas de place, pas d'état.

NEUBOROUG.

Il est avocat!

MARGUERITE.

Bien discret... car il ne parle jamais.

NEUBOROUG, avec embarras.

Il ne parle jamais... au palais! c'est vrai; mais il parle ailleurs, il parle beaucoup; il est de l'opposition.

MARGUERITE.

Ce n'est pas le moyen d'avoir des places.

NEUBOROUG.

Quelquefois. Mais enfin, s'il en avait une, s'il avait quelques milliers de livres sterling à t'offrir, qu'est-ce que tu dirais?

MARGUERITE.

Je dirais que j'aime mieux rester fille.

NEUBOROUG.

Maintenant?

MARGUERITE.

Toujours! Qu'y a-t-il là d'effrayant? quel mari m'offrirait le bonheur que je trouve auprès de vous?..... Jamais de chagrins, d'inquiétudes..... Veus seul ici en avez, et c'est toujours pour moi; et puis il n'y a pas au monde de père ni meilleur, ni plus obéissant... Vous faites tout ce que je veux!

NEUBOROUG.

Pas toujours... et je ne puis m'habituer à cette idée que tu as de rester fille!... Toi une vieille fille!... J'ai si souvent rêvé à ton mariage qui m'occupe sans cesse, à ce gendre que je n'ai pas encore trouvé et que j'aime déjà, à mes petits-enfants à qui je serais si heureux d'obéir aussi... sans te faire de tort cependant... Et puis, Marguerite, à ton âge on ne réfléchit guère, et tu n'as jamais pensé que nous n'étions pas riches... que même nous sommes pauvres!

MARGUERITE.

Et en quoi donc? que nous manque-t-il dans notre ménage? qu'avons-nous à désirer?

NEUBOROUG, se levant.

Pour moi, je n'ai pas d'ambition, tu le sais bien, mais j'en ai pour toi. Tous ceux avec qui j'ai été élevé, tous mes camarades de l'université de Cambridge, ont fait fortune dans le monde; ce sont maintenant de riches négociants, des lords, des généraux, des ministres; moi, je suis resté médecin dans la petite ville où était né mon père: j'ai vieilli au milieu de ses habitants, ne leur servant pas à grand'chose, si ce n'est à les faire vivre le plus longtemps possible, jusqu'au moment où tu es devenue grande, où il a fallu s'occuper de ton éducation; alors et depuis cinq ans je suis venu m'établir à Londres, dans ce quartier retiré où je me suis fait une petite clientèle... dans les étages élevés, des ouvriers, des étudiants, de pauvres officiers... des braves gens qui ont été mes malades et qui sont restés mes amis... car, vois-tu, le cinquième étage, ça aime bien, mais ça paye mal; ce qui fait, mon enfant, que pour t'amasser une dot, il a fallu recourir à ma plume et composer de temps en temps quelques brochures politiques qui, Dieu merci, se vendent assez bien; mais si d'un jour à l'autre j'allais rejoindre ta pauvre mère, si je venais à mourir...

MARGUERITE, lui mettant la main sur la bouche.

Ah!... voilà à quoi je n'avais jamais pensé... (D'un air fâché.) Et pourquoi me dites-vous cela?

NEUBOROUG.

Marguerite!

MARGUERITE, pleurant.

C'est la première fois que vous me faites du chagrin, et jamais je ne vous ai vu si méchant... aller songer à mourir... maintenant...

NEUBOROUG, cherchant à l'apaiser.

Eh bien!... Non... non... ne me gronde pas... je ne mourrai pas!...

MARGUERITE.

A la bonne heure!... qu'est-ce que c'est donc que des idées pareilles?

NEUBOROUG.

C'est ta faute aussi!... malgré moi je me laisse aller à la tristesse...

MARGUERITE.

Quand donc?

NEUBOROUG.

Quand je te vois triste. Tu l'étais dernièrement, et je me disais: Qui peut la tourmenter? ce n'est pas moi; il y a donc quelque secret qu'elle me cache, quelque peine de cœur...

MARGUERITE.

Moi!...

NEUBOROUG.

Dame! à ton âge, ce serait tout naturel!... tu ferais bien, mon enfant, tu aurais raison... mais dans ce cas-là il faudrait me le dire... car je ne le devinerais pas.

MARGUERITE.

Oh! certainement... je vous le dirais... si ça venait et si j'en étais bien sûre... mais vraiment, mon père, je ne crois pas.

NEUBOROUG.

Je me suis donc trompé?

MARGUERITE.

Sans doute.

NEUBOROUG, froidement.

Ça ne m'étonne pas: nous autres médecins, ça nous arrive souvent... Ainsi pour ce pauvre Thomas Kinston, le résultat de notre conférence est que...

MARGUERITE, d'un air caressant.

Il ne faut plus y penser.

NEUBOROUG, avec bonhomie.

A la bonne heure; n'y pensons plus. Et qu'est-ce que je lui dirai en le refusant?...

MARGUERITE.

Tout ce que vous voudrez.

(Entre un domestique qui apporte sur un plateau tout ce qu'il faut pour le thé.)

NEUBOROUG.

Je vois que là-dessus tu ne me contraries pas... Si au moins j'avais pu adoucir mon refus par quelques bonnes nouvelles, si j'avais assez de crédit pour l'aider dans cette place qu'il sollicite...

MARGUERITE, approchant la table à gauche et faisant le thé.

Si vous le vouliez, cela vous serait bien facile...

NEUBOROUG.

Comment cela?

MARGUERITE.

Un seul mot de vous à votre ancien camarade de collége... à Robert Walpole...

NEUBOROUG.

Au premier ministre? jamais!

MARGUERITE.

Eh pourquoi donc? votre père le docteur Neuboroug n'a-t-il pas été son précepteur? n'avez-vous pas été élevés ensemble à Cambridge? n'étiez-vous pas amis intimes?

NEUBOROUG.

Oui, autrefois... lorsque lui, simple étudiant en théologie, et moi étudiant en médecine, nous faisions bourse commune; mais depuis...

MARGUERITE.

Depuis!... Quelle injustice! vous n'habitiez pas alors la capitale, vous étiez loin de lui, et cependant, dans les commencements de son élévation, il vous écrivait bien souvent.

NEUBOROUG.

Je ne dis pas non; mais il me semble à moi que ma plume ne restait pas oisive; et le seul écrit qui s'éleva alors pour le défendre, ces lettres qu'ils ont attribuées depuis à Congrève et à Addison, ces lettres irlandaises dont personne, pas même Walpole, n'a jamais connu l'auteur, de qui étaient-elles? de moi!... car alors en butte à la rage de tous les partis, tout le monde l'attaquait, et il luttait seul en homme de mérite et de cœur, en grand homme... il l'était alors; je puis en convenir, il était malheureux, on pouvait l'aimer! Mais quand il a vu ses ennemis renversés, quand il s'est vu maître du pouvoir, ou plutôt souverain absolu des trois royaumes... a-t-il trouvé un souvenir pour son vieux camarade? ne m'a-t-il pas oublié depuis longtemps, moi qui ne voulais de lui ni place, ni honneurs, ni pensions... moi qui ne demandais rien au ministre... rien que mon ami!... et le ministre me l'a enlevé; voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais!

MARGUERITE.

Oui... il y a de sa part de la négligence, de l'oubli peut-être!... Mais n'y a-t-il pas aussi un peu de votre faute?... et depuis cinq ans que vous êtes à Londres, pourquoi n'avez-vous pas fait auprès de lui la moindre démarche?

NEUBOROUG.

Pourquoi?... parce qu'il est riche et que je suis pauvre! parce qu'il est grand seigneur et que je ne suis rien... C'était à lui de faire les premiers pas... c'était à lui de venir à moi... à sa place, du moins, je n'y aurais pas manqué; j'aurais quitté mon palais, je serais accouru à pied chez mon ami pour l'embrasser et lui tendre la main, cela aurait mieux valu que de me faire nommer médecin du roi!... Mais Walpole maintenant ne comprendrait plus cela, car vois-tu, mon enfant, Walpole est un ambitieux, et l'ambition dessèche le cœur. Ainsi ne m'en parle plus et restons comme nous sommes... je ne lui demanderai jamais rien, il ne le mérite pas. Prenons le thé, il doit être fait.

MARGUERITE, *s'asseyant à la table et servant le thé à son père.*

C'est possible!... mais il y a peut-être auprès de lui des gens qui le méritent... qui sont dignes de votre amitié... et je suis bien sûre que si vous vous adressiez à lord Henri Shorter... son neveu...

NERBOROUG, *prenant du thé.*

Celui-là... c'est différent... c'est un brave jeune homme... ce n'est pas un ingrat.

MARGUERITE, *de même.*

Oh! non... et si vous l'entendiez parler de vos talents et des soins que vous lui avez prodigués...

NEUBOROUG.

Un beau mérite... un coup de feu... une jambe fracassée... tous mes confrères l'auraient guéri encore mieux et plus promptement que moi... Mais ce qu'il n'aurait peut-être pas trouvé chez eux... ç'aurait été une garde-malade aussi jolie... et surtout aussi attentive...

MARGUERITE.

Le moyen de ne pas s'intéresser à ce pauvre jeune homme qui souffrait tant et qui avait tant de courage? Mais comme j'ai eu peur ce jour où à cinq heures du matin on frappait à notre porte... mamselle... mamselle... deux officiers qui se sont battus hors de la ville et sous les murs de votre jardin! en voilà un qu'on apporte... et que je vois lord Henri tout pâle et tout sanglant...

NEUBOROUG.

Que veux-tu?... ces diables de jeunes gens sont tous de même... je ne l'ai jamais interrogé sur la cause de ce combat... mais j'ai facilement deviné que quelque intrigue... quelque amourette...

MARGUERITE.

Des intrigues, des amourettes... quelle indignité! lord Henri, des amourettes... il en est incapable... j'en suis bien sûre, car il m'a tout raconté... et quoique ce soit un secret...

NEUBOROUG,

En vérité... il t'aurait confié...

MARGUERITE.

Pourquoi pas?... vous lui aviez bien défendu de marcher, mais non pas de parler, et pendant trois mois qu'il est resté ici...

NEUBOROUG.

Vous avez eu le temps de causer...

MARGUERITE.

Tous les jours... il faut bien tâcher de distraire un malade.

NEUBOROUG.

C'est juste ! dans notre vieille Angleterre, nous sommes moins défiants que nos voisins du continent, et nous laissons à nos jeunes filles une liberté dont elles n'abusent jamais.

MARGUERITE.

Soyez tranquille ! Et si vous saviez combien il y a en lui de franchise et de loyauté, comme il est simple et modeste pour un grand seigneur, comme il chérit son pays et surtout comme il aime son oncle... car c'est pour lui qu'il s'est battu... oui, mon père... Il était dans le Northumberland où il avait un commandement supérieur... lorsqu'il lit dans les papiers publics... qu'au sortir d'une séance du parlement... un colonel, lord... un tel... je ne sais plus les noms... avait insulté le premier ministre Robert Walpole, un vieillard... Il part, sans en rien dire... sans en prévenir son oncle... il arrive de grand matin chez mylord, et lui dit d'un ton ferme... Monsieur... enfin je ne sais pas ce qu'il lui dit... mais c'était très-bien, et la preuve... c'est qu'ils se sont battus, c'est que lord Henri a été blessé, qu'il n'a parlé de ce duel à personne, parce que si on l'avait su, le roi aurait destitué son adversaire, et que celui-ci, touché de tant de générosité... a été trouver le ministre, lui a fait des excuses... Voilà la vérité; et on vient dire après cela qu'il a des intrigues, des amourettes... (Se levant de table.) Mon Dieu, mon papa, je ne vous accuse pas... vous l'avez dit sans intention... mais d'autres peuvent le répéter; voilà comment les mauvais bruits se répandent, et comment on calomnie toujours les jeunes gens...

NEUBOROUG, se levant aussi.

Réparation d'honneur... Mais tais-toi... n'entends-tu pas un carrosse qui s'arrête à notre porte?...

MARGUERITE.

C'est lui !... c'est lord Henri !

NEUBOROUG.

Qui te l'a dit ?...

MARGUERITE.

Ce n'est pas difficile à deviner... Nous n'avons pas tant de clients à voiture... il est le seul... Allons, mon père, n'ayez pas peur, demandez hardiment une place pour sir Thomas, notre cousin, afin que, comme Walpole, il soit heureux et ne pense plus à moi.

NEUBOROUG.

J'ai déjà essayé d'en toucher quelques mots à lord Henri ; mais dès qu'il s'agit de solliciter, j'ai un air si gauche... Il serait plus convenable peut-être que cela vînt de toi...

MARGUERITE.

Vous croyez ?...

NEUBOROUG.

C'est-à-dire...

MARGUERITE.

Bien volontiers... moi, ça ne me coûte rien... le voici !

SCÈNE II.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG.

Déjà !... il n'a pas été trop longtemps à monter...

HENRI.

Grâce à vous, mon cher docteur, qui m'avez remis sur pied...

NEUBOROUG.

Cela va donc bien ?

HENRI.

A merveille ! et demain au bal de la cour où la reine Caroline vient de m'inviter... j'espère bien danser.

MARGUERITE.

C'est très-imprudent.

HENRI.

Ce que j'en ferai n'est pas pour moi, miss Marguerite, je n'y tiens pas, mais pour faire honneur à votre père... à qui je dois tant et qui est un terrible homme, car avec lui on ne sait jamais comment s'acquitter... Aussi, mon cher docteur, je viens à tout hasard, et sans savoir si cela vous fera grand plaisir... vous annoncer des nouvelles que l'on vient de m'apprendre... votre jeune cousin l'avocat, sir Thomas Kinston, quoique peu partisan du ministère, à ce qu'on dit, vient d'être nommé, près de la cour de justice, premier conseiller du roi.

NEUBOROUG.

Il serait possible !

MARGUERITE.

C'est à vous que nous le devons.

HENRI, souriant.

Du tout...

NEUBOROUG.

Si vraiment : vous m'avez deviné...

MARGUERITE.

Oui, Milord; cette place qui nous est si généreusement accordée, je m'étais chargée de vous la demander...

HENRI.

Vraiment ?

MARGUERITE.

J'allais vous présenter ma pétition.

HENRI, souriant.

Alors, miss Marguerite, c'est une pétition que vous me devez; car celle-là ne compte pas, ou plutôt vous n'aurez bientôt plus besoin de mon

crédit... voilà votre père sur la route des honneurs.

NEUBOROUG.

Que voulez-vous dire ?

HENRI.

Que j'ai eu de la peine à arriver jusqu'ici, tant était grande la foule qui entoure les hustings, et de tous les côtés dans ce faubourg j'entendais retentir le nom du docteur Neuboroug.

NEUBOROUG.

Moi... qui n'y songe même pas...

MARGUERITE, à Henri.

Taisez-vous donc !

NEUBOROUG.

Quoi !... qu'y a-t-il ? qu'est-ce que ça signifie ?

MARGUERITE.

Que d'autres y songent pour vous !... que mon cousin sir Thomas Kinston et ses amis de l'opposition avaient depuis longtemps le désir de vous porter à la Chambre des communes... et moi je leur disais : N'en parlez pas à mon père, car il refusera.

NEUBOROUG.

Certainement !

MARGUERITE.

Et il paraît alors qu'en votre nom, et sans vous en prévenir...

NEUBOROUG.

Quelle folie !... aller me choisir... pour m'opposer au candidat ministériel... moi qui n'ai aucune chance...

MARGUERITE.

C'est ce qui vous trompe ; tous les pauvres gens de ce quartier sont vos clients, vous les traitez gratis...

HENRI.

Et ils vous payent par leurs votes... jamais élection ne fut plus naturelle et plus juste !... mais je ne savais pas, docteur, que vous fussiez médecin de l'opposition.

MARGUERITE, d'un ton de reproche.

Du tout ; médecin du ministère... vous le savez bien.

NEUBOROUG, avec douceur.

Médecin de tout le monde, mes amis ; la médecine est comme la religion... elle n'est d'aucune opinion... elle est du parti de celui qui dit : Je souffre ! c'est à ceux-là seulement que je me dois ; et quelque flatteurs que soient les suffrages de mes concitoyens, quand même ils se réuniraient sur moi, ce que je ne crois pas...

MARGUERITE.

Vous refuseriez ?...

NEUBOROUG.

Sans hésiter. Me crois-tu assez ennemi de mon repos et de mon bonheur pour accepter de pareilles fonctions ? Dans mon état de docteur, je suis estimé, considéré... je ne m'en tire pas trop mal... A la Chambre, ça ne serait plus ça. Il faut là qu'un député ait du talent, de l'esprit argent comptant.

MARGUERITE.

Bah !... souvent la Chambre fait crédit !

NEUBOROUG.

Et moi je n'en veux pas ! Docteur, je peux impunément être l'ami de tout le monde ; député, il faudra me prononcer, prendre une couleur politique, et tous les gens qui crient : liberté de conscience ! tomberont sur moi, dès que je ne serai plus de leur avis ; bafoué par eux, tourné en ridicule, je n'aurai plus ni mérite, ni probité ; je n'aurai plus même de talent comme médecin, et en revanche, qu'y aurai-je gagné ? d'être appelé : *L'honorable membre...* moi que vingt journaux déshonoreront chaque jour !... Et pendant que je serai à la Chambre, que deviendront mes malades ? que deviendra ma fille ?... qui songera à sa dot, et qu'y aurai-je ajouté ? la gloire d'avoir représenté un faubourg de Londres !... votre serviteur !... La gloire est une belle chose... le bonheur vaut mieux, et je reste chez moi !

HENRI, souriant.

Vous parlez là, mon cher docteur, comme un publiciste fort original, que je lisais ce matin, et qui, sous le voile de l'anonyme, fait grand bruit en ce moment, l'auteur des *Lettres irlandaises*, qui depuis un an a reparu dans la carrière politique.

MARGUERITE.

Vraiment ?

HENRI.

L'ouvrage le plus remarquable que l'on ait publié depuis longtemps, et dans lequel, sous l'air simple et bonhomme d'un fermier irlandais, l'auteur se moque fort spirituellement de toutes les opinions : mais lui n'en a aucune ! il se tient comme vous à distance ! il se fait gloire de n'être rien ! et si tout le monde parlait ainsi, mon cher docteur, que deviendrait le pays ?... qui réclamerait ses droits ? qui défendrait sa liberté ?...

NEUBOROUG.

Craignez-vous que les places ne restent vacantes ? et croyez-vous qu'il manquera jamais d'ambitieux ? demandez à votre oncle... demandez à Walpole !

MARGUERITE, voulant le faire taire.

Mon père !

HENRI, avec fierté.

Walpole ! quelles que soient les calomnies auxquelles il est en butte, Walpole a depuis trente ans bien servi l'Angleterre... Je ne défends pas

ici un parent que je regarde comme mon second père, je ne parle pas de l'homme privé, il me serait trop facile de prouver les vertus qui honorent sa vie intérieure; mais je parle de l'homme d'État, du ministre. N'a-t-il pas sous deux règnes et d'une main inébranlable tenu le gouvernail, maintenu les partis, comprimé les factions? Et si vous ne lui tenez aucun compte de la paix dont nous jouissons depuis vingt ans, de l'industrie qu'il a ranimée, de nos pavillons qui flottent sur toutes les mers, de la dette nationale qu'il a éteinte... vous conviendrez du moins, vous qui tout à l'heure trembliez à l'idée seule de nos orages parlementaires, qu'il y a quelque courage à ne reculer devant aucun danger, aucune haine, à braver l'injure et la calomnie, et à se dire en pensant au jour de la justice: J'attendrai!

NEUBOROUG.

C'est-à-dire que son impopularité, que la haine qu'on lui porte, que les reproches qu'on lui adresse, tout cela est un mérite de plus à vos yeux, et que, quoi qu'il fasse, vous le défendez d'avance...

HENRI.

Je n'ai pas dit cela! Hier encore, et ce n'est pas la première fois, j'ai parlé contre lui à la Chambre des lords, j'ai voté contre son bill.

MARGUERITE.

Vous! parler contre Walpole!

HENRI.

Contre lui... contre le monde entier, si ma conscience et mon opinion me le conseillent.

NEUBOROUG.

Me suis-je donc trompé? et quel est votre parti? êtes-vous whig ou tory?... êtes-vous pour le peuple ou pour la cour?

HENRI.

Je suis pour l'Angleterre; je suis de ceux qui disent: La patrie avant tout! Dans un gouvernement tel que le nôtre, il n'est pas donné à tout le monde, je le sais, de briller à la tribune ou de se distinguer par ses écrits; mais tout le monde peut être bon citoyen et en remplir les devoirs. C'est à ce seul mérite que se borne mon ambition. Je ne courtise ni la puissance royale ni la faveur populaire; fidèle à mon pays et à ses lois que j'ai jurées, je les défendrai contre quiconque voudrait y porter atteinte; et que l'outrage vienne d'en haut ou d'en bas, qu'il parte du palais Saint-James ou des faubourgs de Londres... que celui qui veut nous opprimer se nomme roi ou se nomme peuple, je me lève contre lui; car, avant tout, mon pays et sa liberté!

NEUBOROUG.

Touchez là! je suis désormais de votre parti.....

HENRI.

Et alors vous acceptez...

NEUBOROUG.

Non... non, pour d'autres raisons encore...; car sur ce terrain-là, voyez-vous, il faudrait se retrouver en présence de Walpole, et ami ou ennemi... je ne veux plus le voir... je l'ai juré.

HENRI.

Il est moins fier que vous... car l'autre jour, en lui demandant cette place pour sir Thomas Kinston, il a bien fallu lui dire que c'était votre cousin... Et à votre nom il a tressailli comme un homme qui sort d'un long sommeil... « Mon vieux camarade Neuboroug, s'est-il écrié... il vient d'arriver, il est à Londres? — Oui, mon oncle, depuis cinq ans. — Pas possible!... Je sais bien, a-t-il ajouté, qu'il y est venu à peu près à cette époque-là... à telles enseignes, qu'il y avait alors une place vacante... » En achevant ces mots, il sonne vivement son secrétaire. « Ne vous ai-je pas désigné il y a longtemps, comme recteur à l'université d'Oxford, Williams Neuboroug, mon ami d'enfance?—Oui, mylord, c'était bien votre intention, mais la place a été donnée à votre ennemi mortel lord Stanhope... » A ce mot, Walpole a rougi... ses nerfs se sont contractés... et, me prenant la main, il m'a dit à voix basse et d'un air honteux: « C'est vrai, je me le rappelle maintenant... J'avais alors besoin, pour faire passer un bill, de cinq ou six voix à la Chambre... Stanhope est venu ce jour-là... me les a offertes à ce prix... je ne pensais qu'à mon bill... je n'ai plus pensé à Neuboroug; et depuis, je l'avoue, tant d'événements se sont succédé, que celui-là est tout à fait sorti de ma mémoire... »

NEUBOROUG.

Croyez donc à l'amitié d'un ministre! Pour cinq voix sacrifier un ami!... Mais pour dix il le ferait pendre!

HENRI.

Attendez... je n'ai pas fini!... Je lui ai raconté alors ce que je lui avais caché jusque-là... sur mon duel, sur ma blessure, sur les soins que vous m'avez prodigués... Il était ému, des larmes roulaient dans ses yeux...

NEUBOROUG.

Il a pleuré, lui... Robert Walpole?...

MARGUERITE.

Puisque milord le dit!

HENRI.

Et quand je lui ai parlé de vos talents... il s'est écrié: « Cela ne m'étonne pas... Sais-tu que sous son air modeste, Neuboroug est le médecin le plus instruit de l'Angleterre; que c'est le seul au monde en qui j'aurais une aveugle confiance?... »

MARGUERITE, avec joie.

Le ministre a dit cela !...

NEUBOROUG, avec ironie.

Il est bien bon !...

HENRI.

Puis il s'est promené d'un air agité... puis il est revenu à moi, m'a pris les mains, et m'a dit : « Mon ancien ami doit m'en vouloir... n'importe ; Henri, arrange cela... amène-le-moi... je veux le voir... il faut que je le voie... »

MARGUERITE.

Est-il possible !...

HENRI.

Et vous ne voudrez pas me faire échouer dans ma négociation ?

NEUBOROUG.

Si vraiment !

MARGUERITE, avec crainte.

Vous n'irez pas ?

NEUBOROUG.

Plutôt mourir ! Croit-il qu'un mot de lui suffise pour tout réparer ?... Savez-vous de quelle date est sa dernière lettre ?... de dix ans ! Oui, Milord, pendant dix ans on oublie un ami ; les grandeurs qui vous enivrent ne vous laissent pas le temps de lui donner un souvenir ; et puis un beau jour, le hasard, une idée, un caprice, le ramènent à vous, et il faut qu'on revienne à lui ? Non, morbleu ! Mon amitié perdue ne se rend pas ainsi ; elle n'obéit pas à une ordonnance ministérielle ; et parce que dans son administration vénale rien ne résiste à ses séductions, espère-t-il aussi me gagner comme les autres ? Il se trompe !... Je ne me laisse pas séduire, moi !... je ne suis pas du parlement ; je suis libre, je suis mon maître ; j'ai le droit de repousser un ingrat, et je le verrais à mes pieds que mon cœur et mes bras se fermeraient pour lui...

MARGUERITE.

Ah ! mon père, ne dites pas cela !

NEUBOROUG.

Je le dis... et je le jure !

SCÈNE III.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

On demande à parler à monsieur...

NEUBOROUG, avec impatience.

C'est bien le moment ! Et qui cela ?

LE DOMESTIQUE.

Un homme qui est venu à pied... un étranger que je n'ai pas encore vu ici, et qui est là dans l'antichambre.

NEUBOROUG.

A-t-il dit son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Il vient de l'écrire. (Lui donnant un papier.)

NEUBOROUG, regardant le papier.

Sir Robert ! O ciel !... cette signature, c'est la sienne ! (Passant près de Marguerite.) C'est lui... c'est Walpole...

MARGUERITE.

Que dites-vous ?

NEUBOROUG.

Il est là...

MARGUERITE.

Le ministre ?...

HENRI, froidement.

Non pas le ministre... mais Robert votre ami... Il n'a pas pris d'autre titre, vous le voyez.

NEUBOROUG.

Et venir ainsi à l'improviste... sans qu'on ait le temps de se préparer et de se mettre en colère !...

MARGUERITE.

Mais il est là qui attend !

NEUBOROUG, avec impatience.

Je le sais bien, ma fille... lord Henri... Voyons, mes amis, qu'est-ce que vous me conseillez ? qu'est-ce qu'il faut faire ?

HENRI.

Je n'en sais rien ; mais je sais que Walpole, si vous étiez chez lui, ne vous ferait pas faire antichambre.

NEUBOROUG.

Eh bien, qu'il entre donc !... Qu'il entre, ce traître, cet ingrat... (Apercevant Walpole qui entre en lui tendant les bras, il s'y précipite.) Robert !

WALPOLE, de même.

Williams !

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, HENRI.

NEUBOROUG, cherchant à se dégager de ses bras.

Ah ! c'est malgré moi... Je n'ai pas été maître de mon premier mouvement !... Mais je ne pardonne pas... je t'en veux toujours...

MARGUERITE.

Ah ! mon père !... vous vous vantez !

NEUBOROUG.

Non, Mademoiselle !...

WALPOLE.

Et moi, j'en suis sûr... ou du moins, je sais le moyen de te désarmer... Williams, j'ai besoin de toi.

NEUBOROUG.

Que dis-tu ?

WALPOLE.

J'ai un important service à te demander...

NEUBOROUG.

Et tu es venu à moi ?

WALPOLE.

Sans hésiter... et sans rougir !

NEUBOROUG, avec sentiment.

Tu es donc encore mon ami ?...

WALPOLE, lentement et le regardant.

Pour toi... du moins je crois que c'en est une preuve...

NEUBOROUG, lui serrant les mains.

Et tu as raison... tu as bien fait... Tout est oublié... Tu as besoin de moi ?... (Avec chaleur.) Voyons, Robert, dis-moi ce que tu veux ; parle vite... dépêche-toi... il me tarde de me venger !...

WALPOLE.

Rien ne presse... nous avons le temps de causer... car je viens passer la soirée avec toi, et te demander à souper...

NEUBOROUG, hors de lui.

A souper !... est-il possible !... un trait comme celui-là !... (Avec attendrissement.) Je pardonne... je pardonne tout... j'ai retrouvé mon ami... Ma fille... tu l'entends ?... C'est lord Walpole... c'est le premier ministre de l'Angleterre qui vient nous demander à souper...

WALPOLE.

Eh ! non... c'est ton vieux camarade.

NEUBOROUG.

C'est ce que je voulais dire.

WALPOLE.

Entre nous... en petit comité... rien que des amis.

NEUBOROUG.

Tu as raison... ça te changera...

WALPOLE.

Et surtout sans cérémonies, sans façons...

NEUBOROUG.

Certainement. (A Marguerite.) Passe chez le fournisseur de la cour.

MARGUERITE.

Y pensez-vous ? il va se croire chez lui !

NEUBOROUG.

C'est juste... eh bien ! notre ordinaire... tu comprends... notre ordinaire des grands jours...

MARGUERITE.

Oui, mon père.

NEUBOROUG.

Lord Henri... sera des nôtres... je l'espère.

HENRI.

Et moi j'y compte bien !... Je retourne au palais où je suis de service, et je reviens...

MARGUERITE, vivement.

Le plus tôt possible... (Se reprenant.) pour ne pas faire attendre milord votre oncle.

HENRI.

Je serai exact au rendez-vous.

(Il sort.)

MARGUERITE, à Walpole.

Si d'ici là votre seigneurie voulait une tasse de thé ?

WALPOLE.

Merci, ma belle enfant. (A Neuboroug.) Elle est jolie ta fille.

NEUBOROUG.

Je crois bien !

WALPOLE.

Je ne l'aurais pas reconnue.

NEUBOROUG.

Parbleu !... depuis dix ans ; mais j'ai tort... je ne dois plus parler de cela.

WALPOLE, bas à Neuboroug.

Si j'osais... je te demanderais à l'embrasser.

NEUBOROUG.

Eh bien ! qui est-ce qui t'arrête ?

(Walpole l'embrasse.)

MARGUERITE.

Quel bonheur !... j'ai embrassé le ministre !

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, la regardant sortir.

Ah ! tu es bien heureux... je n'ai pas de fille... moi !

NEUBOROUG.

Ne vas-tu pas me l'envier ?

WALPOLE, lui serrant les mains.

Non... non... dans ce moment j'éprouve trop de joie pour rien envier à personne... ta vue seule a réveillé en moi tant de souvenirs !... je me sens rajeunir et me crois revenu à nos premières années, à ce temps de nos études où nous étions si heureux.

NEUBOROUG, riant.

Et si pauvres !

WALPOLE.

C'était là le bon temps ! et nos travaux littéraires !

NEUBOROUG.

Et tes premiers succès...

WALPOLE.

Quand, grâce à toi, et dans ce bourg de Castle-Rising, où tu étais né, je fus nommé à la Chambre des communes ; quand, jeune homme obscur et inconnu, j'arrivai à cette tribune où les ministres d'alors m'honoraient à peine d'un regard ! Et mon premier discours, te le rappelles-tu ?

NEUBOROUG.

Parbleu !... j'y étais, et excepté moi, personne n'écoutait; c'était un bruit... des conversations... des éclats de rire aux bancs des ministres...

WALPOLE.

Bientôt ma voix sut se faire entendre ! ils m'écoutèrent alors, et moi, dès le premier jour, je ne sais quel instinct secret me disait : Cette place qu'ils occupent est à toi, elle t'appartient !... ils te l'ont usurpée, va la reprendre ; et déjà je m'en approchais : déjà secrétaire d'État et trésorier de la marine, j'allais y atteindre... quand la main qui me soutenait se retire, quand le duc de Marlborough sur lequel je m'appuyais se laisse renverser, et moi, livré à mes ennemis, accusé, condamné par la Chambre des communes, chassé de son sein... Ah ! ce fut dans ma vie une cruelle épreuve que celle-là, Williams, car tout m'abandonnait, personne n'osait me défendre, excepté un seul écrivain que l'on prétendait m'être vendu et que je ne connaissais même pas, et qui jamais n'est venu m'en demander la récompense.

NEUBOROUG, lui prenant la main.

Il l'a reçue aujourd'hui, puisqu'il retrouve un ami !

WALPOLE.

Il serait possible... toi, Williams ! Ah ! j'aurais dû deviner mon généreux défenseur à cette éloquence si naturelle et si vraie, à cette bonhomie railleuse si naïve en apparence, mais au fond si redoutable ; j'aurais dû reconnaître ton style.

NEUBOROUG.

Non, mais mon amitié, cette amitié qui venait à toi dans le malheur ; car alors, mon pauvre Robert, dans la Tour où ils t'avaient jeté, dans les cachots, sous les verrous, à quoi pensais-tu ?

WALPOLE.

A être ministre !... à renverser à mon tour Oxford et Bolingbroke ! Peu m'importaient les dangers, les supplices, la mort même... pourvu que je parvinsse au pouvoir !... ne fût-ce que pour un jour, un seul jour... y arriver était ma première pensée.

NEUBOROUG.

Et la seconde ?

WALPOLE.

D'y rester !

NEUBOROUG.

Et tu en es venu à bout ?...

WALPOLE.

Oui ; mais que la lutte fut longue et terrible ! qu'il a fallu se roidir et se courber pour déraciner ce ministère tory qui semblait inébranlable ! Il ne fallut pas moins que la mort de la reine Anne, que l'avénement de la maison de Hanovre, que la faveur de George Ier.

NEUBOROUG.

Faveur qui a continué encore sous George II, et qui depuis vingt ans ne t'a pas quitté...

WALPOLE.

Mais depuis vingt ans sais-tu ce que j'ai fait pour la conserver ? Sais-tu qu'étranger à tous les plaisirs, à toutes les passions qui charment les hommes, mes jours et mes nuits se passaient dans des travaux assidus ? sais-tu que je ne dormais pas, qu'une fièvre continuelle m'agitait ?.... et pourquoi ?... pour veiller sans cesse à l'honneur et aux intérêts de ce pays qui m'étaient confiés, pour lui assurer le repos dont j'étais privé, et enfin, s'il faut le dire, pour amasser et maintenir sur ma tête ces honneurs, ces dignités, ce pouvoir qui me semblaient alors si désirables... et que maintenant j'ai pris en haine et en mépris.

NEUBOROUG.

Que dis-tu ?

WALPOLE.

Je ne suis plus le même... je suis bien changé...

NEUBOROUG.

Le crois-tu ?

WALPOLE, lui serrant la main.

Je suis guéri, je te le jure.

NEUBOROUG.

Si toutefois on guérit jamais de l'ambition.

WALPOLE.

Oui, quand elle est satisfaite, quand elle n'a plus rien à désirer, et voilà où j'en suis : ce pouvoir qu'on ne me disputait plus a cessé d'avoir des charmes, je n'en ai plus senti que le poids et la fatigue ; mes forces me trahissent et je succombe sous le faix.

NEUBOROUG.

Est-il possible !

WALPOLE.

Oui, mon ami, un mal que je ne puis définir use en moi les sources de la vie... je souffre et veux guérir... aussi je ne me suis pas adressé aux médecins de la cour et à ceux du roi... je suis venu te trouver.

NEUBOROUG.

Et tu as bien fait... (L'emmenant vers la droite où ils s'asseyent.) J'en sais plus qu'eux... ne t'effraye pas... ce ne sera rien... je te sauverai... si tu veux m'y aider... car je connais ton mal... Y a-t-il longtemps que tu en as ressenti les premières atteintes ?...

WALPOLE.

Il y a quelques années... c'était un jour... en plein parlement, à la suite de mes discussions avec Stanhope ; j'éprouvai là une contraction nerveuse aiguë... horrible...

NEUBOROUG.

Qui se renouvelle souvent...

WALPOLE.

Vingt fois par jour !... quand je donne mes audiences, quand je suis au conseil, quand je parcours des pétitions et quand je lis les journaux.

NEUBOROUG.

Je le crois bien... voilà ce qui te tue... voilà la cause de ton mal auquel je ne peux encore porter remède ; mais il n'y a pas de temps à perdre... il faut se hâter, et si tu veux en croire les conseils de ton médecin, de ton ami... il faut un repos absolu... il faut te retirer des affaires.

WALPOLE, avec un geste de crainte.

Que dis-tu ?

NEUBOROUG.

Dès demain... dès aujourd'hui !... il faut... ne plus être ministre.

WALPOLE.

Eh ! mon ami, c'est tout ce que je veux... tout ce que je demande... le calme, la retraite, c'est là l'objet de tous mes désirs, et déjà deux fois j'ai supplié le roi d'accepter ma démission.

NEUBOROUG.

Dis-tu vrai ?

WALPOLE.

Malheureusement je sais bien qu'il ne peut pas y consentir... il a trop besoin de moi... je lui suis nécessaire, indispensable... dans ce moment surtout... car, vois-tu bien, Williams, outre les discussions et les intrigues des Chambres, j'ai encore celles de la cour... Notre roi George est jeune, ardent, impétueux... et quoique marié à une femme charmante qu'il respecte et qu'il aime...

NEUBOROUG.

Il l'abandonne...

WALPOLE.

Non... il ne l'abandonne pas... mais il en aime d'autres... Dans ce moment j'ignore laquelle... et pour la première fois il est discret... il m'en fait un mystère... mais il est amoureux, je le devine, j'en suis sûr. Alors, et ne pouvant s'occuper des affaires d'état... il est trop heureux que je le délivre de ce soin, que je sois là à la chaîne... que je me tue pour lui... (se levant) moi à qui le repos est si nécessaire ! moi qui serais si heureux de me retirer dans ma campagne de Strawberry-Hill, dans cette délicieuse retraite que vont admirer tous les voyageurs et que visite tout le monde, excepté son maître ! C'est là, près de ses eaux jaillissantes et sous l'ombrage de ses beaux arbres, qu'il me serait si doux de me livrer comme autrefois aux arts, à l'étude, à l'amitié... car ce temps-là est le seul où j'aie vécu, et je le sens maintenant, j'étais né pour la vie intérieure et paisible.

NEUBOROUG.

Eh bien ! alors, pourquoi l'avoir quittée ?

WALPOLE, se levant.

Pourquoi ? parce que malgré soi on se laisse entraîner. Tous les hommes sont ainsi, toi comme les autres...

NEUBOROUG, qui s'est levé aussi.

Moi !

WALPOLE.

Toi... tout le premier... Si tu avais vu de près le pouvoir, si tu avais goûté de ses séductions, si tu connaissais cette vie d'émotions qui use mais qui enivre...

NEUBOROUG.

Je me dirais : Cette ivresse-là, comme toutes les autres, ne laisse après elle que le malaise et le dégoût... Je me dirais : Vos décorations et vos plaques de diamants ne sont que des jouets d'enfants ; vos titres et vos honneurs, une vaine fumée...

WALPOLE.

Tu dirais tout cela, et tu ferais comme nous.

NEUBOROUG.

Jamais... et je te répéterai encore...

WALPOLE.

Et moi, je te dirai comme ce poëte français que nous aimions tant :

Eh ! mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue !

NEUBOROUG.

Tu as raison, et puisque décidément tu ne peux encore t'éloigner de la cour... je te prescrirai un régime... et des soins qui ne pourront pas encore guérir le mal, mais qui du moins en arrêteront les progrès : de la distraction, de l'exercice, de la fatigue physique qui délasse de la fatigue morale... et puis de la sobriété... plus de ces grands dîners qu'on appelle ministériels... de ces repas d'artistes... ou de savants ; de ces repas sanitaires où l'on a faim en sortant de table... viens souvent souper chez moi... comme aujourd'hui...

WALPOLE.

Je te le promets, à condition que tu viendras demain passer la journée à Windsor où j'habite.

NEUBOROUG.

Y penses-tu ? on dit que la cour y est en ce moment !

WALPOLE.

Qu'importe ? cela ne m'empêche pas d'y avoir mon logement et d'y recevoir mes amis.

NEUBOROUG.

A la bonne heure, et pour le reste je t'écrirai

une ordonnance... qui n'est pas une ordonnance royale ; aussi tu auras la bonté de ne pas l'interpréter à ta manière, de ne pas t'en écarter et de la suivre à la lettre...

WALPOLE.

Sois tranquille !

SCÈNE VI.

NEUBOROUG, WALPOLE ; MARGUERITE, sortant de la porte à droite.

MARGUERITE.

Mon père, le souper est prêt.

NEUBOROUG.

Eh bien ! mon enfant, il faut que le souper attende ! lord Henri n'est pas encore de retour.

MARGUERITE.

Il monte l'escalier, car je l'ai vu descendre de voiture, et il avait un air triste et rêveur !

WALPOLE.

Oui, depuis quelque temps il a des chagrins qu'il me cache, et cela m'inquiète.

MARGUERITE.

Des chagrins?

WALPOLE, à Henri qui entre.

Eh ! arrive donc ! je meurs de faim !

NEUBOROUG.

Très-bon signe !

WALPOLE.

Moi qui dans mon hôtel n'ai jamais pu trouver l'appétit.

NEUBOROUG.

Je le crois bien... il est toujours ici... dans ma salle à manger.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Son Excellence est servie !

WALPOLE.

Son Excellence n'est pas ici.

NEUBOROUG.

Il n'y a que notre ami Robert !... allons... ta main... Henri, prenez celle de ma fille, et passez devant.

MARGUERITE, à part.

Des chagrins? oh ! il me les dira !...

NEUBOROUG.

Et nous, allons trinquer comme autrefois !... Que je suis heureux !...

WALPOLE.

Et moi donc !... je ne suis plus ministre !

(Ils sortent tous par la porte à droite.)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon élégant dans le château de Windsor. — Par la porte du fond, l'on aperçoit une large galerie. — Porte au fond. — Portes latérales. A droite une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE II, CÉCILE.

CÉCILE, entrant, suivie par le roi.

Non, Sire, laissez-moi.

GEORGE.

Eh quoi ! lady Cécile, je ne puis obtenir un instant d'audience...

CÉCILE.

Je ne le veux pas !... le comte de Sunderland, mon père, m'attend chez la reine !

GEORGE.

Mais si je vous ordonne de rester... moi le roi !

CÉCILE.

Votre majesté sait bien ce qui arrivera.

GEORGE.

Vous me quitterez?

CÉCILE.

A l'instant ! c'est ainsi que mon illustre aïeul, le duc de Marlborough, avait coutume de répondre à la menace.

(Elle fait la révérence et va pour sortir.)

GEORGE.

Cécile !... Cécile !... je vous en supplie, ne me réduisez pas au désespoir et daignez m'entendre !

CÉCILE, avec humeur.

Eh bien donc !... que voulez-vous?

GEORGE.

Ah ! que vous connaissez bien votre pouvoir sur moi !... et que vous abusez étrangement de cet amour que rien ne peut vaincre, et que vos caprices, vos rigueurs ne font que redoubler encore ! Un instant seulement, oubliant votre fierté... vous avez laissé tomber sur moi un regard de pitié...

CÉCILE, avec effroi.

Ah ! taisez-vous !

GEORGE.

Et depuis ce moment où je croyais avoir désarmé votre cœur, il semble au contraire que vous ayez redoublé pour moi de hauteur et de mépris... il y a en vous je ne sais quel sentiment de dépit, de crainte, de colère... quelquefois même on dirait de la haine !...

CÉCILE.

C'est vrai !

GEORGE.

Est-ce vous que j'entends ?... grands dieux ! et que n'ai-je pas fait pour vous fléchir ou vous rassurer !... Faut-il vous rappeler ici cette soumis-

sion, cette crainte de vous compromettre, ce respect que n'a jamais trahi le moindre mot ou le moindre regard; enfin ce mystère impénétrable qui cache à tous les yeux un amour que vous seule connaissez et que vous dédaignez... un amour qui vous soumet ma volonté, mon pouvoir, mon existence tout entière?... que voulez-vous de plus?

CÉCILE.

Je veux... je veux savoir pourquoi je suis si malheureuse!

GEORGE.

Que dites-vous?

CÉCILE.

Je me faisais de la cour et de ses splendeurs une image enchanteresse... Élevée dans des souvenirs de gloire, des regrets d'ambition, près de la duchesse de Marlborough, mon aïeule; lui entendant parler sans cesse de ces temps brillants où, favorite de la reine Anne, elle disposait à son gré des destins de l'Angleterre et de ceux de l'Europe... ces idées de faveur et de puissance s'offraient sans cesse à mon esprit; c'étaient là les seules illusions dont se berçait ma jeunesse; et quand je fus présentée à la cour, lorsque Caroline d'Anspach voulut m'attacher à sa personne, je crus voir tous mes rêves se réaliser; il me semblait que moi aussi j'allais régner à mon tour... et que j'allais devenir...

GEORGE.

Favorite?

CÉCILE.

Oui, de la reine! mais non pas du roi... et maintenant ce séjour si brillant... me déplaît, m'est insupportable; tout y fait mon malheur!... tout, jusqu'aux bontés dont m'accable la reine... et je veux la quitter, je veux fuir la cour.

GEORGE.

Ah! c'est que votre âme froide et indifférente ne peut comprendre la mienne!... c'est que votre cœur insensible est incapable de rien aimer!

CÉCILE.

Moi ne rien aimer!

GEORGE.

O ciel!... me serais-je abusé? s'il était vrai... si quelque autre affection...

CÉCILE.

Aucune... mais ne suis-je pas maîtresse de réclamer ma liberté, mon repos, mon bonheur?... Quels droits aviez-vous sur moi, Sire, si ce n'est ceux que vous teniez de moi-même... et que j'ai repris?

GEORGE.

Ah! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas de vous oublier. Plutôt que de renoncer à vous... il n'est rien dont je ne sois capable... Il n'est pas de sacrifice que vous ne puissiez exiger.

CÉCILE.

Je n'ai jusqu'à présent demandé qu'une chose à Votre Majesté, et l'événement m'a donné peu de confiance en mon crédit.

GEORGE.

Une telle idée ne vient pas de vous, mais de ceux qui vous entourent... c'est votre père, c'est lord Carteret, c'est ce vieux lord Bolingbroke, ennemis irréconciliables de Walpole, qui tous le détestent et veulent le renverser; mais à vous, Cécile, qu'est-ce que cela peut vous faire?

CÉCILE.

Cela fait... cela fait... que je le veux.

GEORGE.

Vous ne pouvez vouloir me priver d'un ministre dont les talents me sont utiles... indispensables; et quand même je serais assez ingrat pour méconnaître son zèle et son dévouement, quand même je voudrais renoncer à ses services, je n'en suis pas le maître : il a dans les deux Chambres une majorité à lui.

CÉCILE.

Oh! bien à lui... car il l'a achetée... et vous qui parliez à l'instant même de tout braver pour moi, vous tremblez devant votre ministre.

GEORGE.

Non pas devant lui, mais devant une injustice... et c'en serait une.

CÉCILE.

Soit! tel est votre bon plaisir... et le mien, à moi, est de quitter la cour, ce que je ferai dès demain... dès aujourd'hui.

GEORGE.

Non, vous ne partirez pas... vous ne vous ferez pas un jeu de ma douleur, et puisqu'il le faut, je vous promets, Cécile, je vous jure...

CÉCILE.

De renvoyer Walpole?

GEORGE.

Non; mais deux fois déjà il m'a offert sa démission que j'ai refusée, et s'il m'en parle de nouveau... s'il me l'offre encore... je l'accepterai.

CÉCILE.

Grand effort de courage!

GEORGE.

Mais vous me promettez au moins...

CÉCILE.

Je ne promets rien.

GEORGE.

Ah! vous qui souvent me parlez de tyrannie... est-il possible de la pousser plus loin et de l'avouer plus franchement?

CÉCILE.

C'est un avantage que j'ai sur vous..... je suis, moi, pour le gouvernement absolu.

GEORGE.

Mais encore pour quelles raisons?

CÉCILE.

Ces gouvernements-là n'en donnent jamais; et je rappellerai seulement à Votre Majesté que voici l'heure de ses réceptions.

GEORGE.

C'est vrai!... j'oublierais tout auprès d'elle... Je ne demande plus rien... Je m'en rapporte à votre clémence... à votre générosité... Dites-vous seulement que j'attends, que je souffre et que je vous aime!

(Il sort.)

SCÈNE II.

CÉCILE, seule.

Et moi..... moi je me hais moi-même, et il est tel moment de ma vie que je voudrais racheter au prix de tout mon sang; mais je peux du moins quitter ces lieux que je déteste, rompre des chaînes qui me pèsent, fuir un amour qui m'est odieux... Je le lui dirai!... Eh! mon Dieu, ne le lui ai-je pas dit?... et ma franchise, mes dédains augmentent encore sa faiblesse et mon pouvoir..... On a, dit-on, de l'empire sur les gens qu'on aime... on en a bien plus sur ceux qu'on n'aime pas.

SCÈNE III.

CÉCILE, NEUBOROUG, MARGUERITE.

MARGUERITE, donnant le bras à son père.

C'est-à-dire que le parc est magnifique... et puis c'est si grand, si étendu!

NEUBOROUG.

Beaucoup trop... pour les personnes qui s'y promènent à jeun.

CÉCILE.

Quel est ce vieillard et cette jeune fille?

NEUBOROUG.

Je n'ai plus de jambes... et suis trop heureux de m'asseoir...

CÉCILE.

Le docteur Neuboroug... ici, à la cour!

MARGUERITE, à Neuboroug qui va s'asseoir.

Mon père, une grande dame qui vous reconnaît...

NEUBOROUG, se relevant.

Une grande dame!... eh! oui, lady Sunderland, que j'ai vue bien jeune, car j'étais autrefois médecin de sa famille... Mais nous autres anciens, il n'est plus question de nous.

CÉCILE.

Si vraiment! et j'ai à ce sujet, docteur, des compliments à vous faire. J'ai lu ce matin, dans le journal de la Cour, que le faubourg de Southwark vous avait élu hier membre de la chambre des Communes.

NEUBOROUG.

C'est vrai!... madame la comtesse.

CÉCILE.

Et porté par l'opposition!... c'est un échec pour le ministère...

NEUBOROUG.

Je ne le crois pas..... on m'a jugé trop peu redoutable pour combattre une nomination... qui du reste n'aura pas de suites..... car, j'y suis décidé, j'écrirai dès aujourd'hui pour remercier et refuser.

CÉCILE.

Tant pis! je vois votre parti bien malade, les médecins même l'abandonnent, et je conçois alors ce qui vous amène à la cour.

NEUBOROUG.

Moi!... vous pourriez croire...

CÉCILE.

Que vous sollicitez... comme tout le monde... il n'y a pas de mal... et si je puis vous être utile... lectrice de la reine... j'ai quelque crédit près d'elle...

NEUBOROUG.

Je ne demande rien... je ne veux rien, Milady... Je viens ici chez mon ami Robert Walpole, qui a bien aussi quelque pouvoir; mais, grâce au ciel, je viens en amateur...

CÉCILE.

Chez le ministre?...

MARGUERITE, passant près d'elle.

Oui, Madame; il nous a invités à venir passer la journée à Windsor, et son neveu est venu nous chercher ce matin!

CÉCILE, avec émotion.

Son neveu, lord Henri...

MARGUERITE, vivement.

Vous le connaissez?...

CÉCILE, d'un air indifférent.

Oui... je le vois tous les soirs... au cercle de la reine...

MARGUERITE.

Et il a eu la bonté de venir nous prendre lui-même, pour nous amener ici!... il est si attentif, si galant, si aimable...

NEUBOROUG, lui faisant signe.

Ma fille!...

MARGUERITE.

C'est très-vrai, et milady doit le savoir, puisqu'elle le connaît... Et puis, en arrivant, il m'a offert la main... et dans les deux premiers salons que nous avons traversés, qui étaient remplis de monde, des dames, des seigneurs de la cour, c'est à moi qu'il donnait le bras... ah! que j'étais heureuse! ils m'auront prise pour une grande

dame, une comtesse... ils le disaient, n'est-ce pas?

NEUBOROUG.

Mieux que cela!... ils disaient : Voilà une jolie fille!

MARGUERITE, avec joie.

Vrai!... eh bien! je ne l'ai pas entendu! je pensais à autre chose, surtout lorsque mylord nous a présenté à sa sœur, lady Juliana, qui est bonne et aimable comme lui... et qui voulait me garder près d'elle... Et puis enfin, lord Henri nous a conduits dans les jardins, en nous disant : Je vais prévenir mon oncle, attendez-le ici; et depuis une heure nous nous promenons dans le parc où tout ce que je vois me semble superbe, admirable, magnifique..... Mon Dieu! que c'est beau de venir à la cour! et que je suis heureuse d'y être!

CÉCILE.

Peut-être, mon enfant, ne le diriez-vous pas longtemps... mais pour aujourd'hui, je le conçois... surtout quand on a pour cavalier un jeune et brillant seigneur que l'on voit pour la première fois.

MARGUERITE, vivement.

Mais non, Madame, très-souvent, et pendant trois mois tous les jours...

CÉCILE, de même.

Que dites-vous?

NEUBOROUG, l'arrêtant.

Ma fille!...

CÉCILE.

Je vois en effet que vous connaissez intimement Robert Walpole et tous les siens.... (A Neuboroug.) Prenez-y garde, docteur, l'amitié de Walpole a souvent porté malheur; mais, en tous cas, je vous dois un avis charitable : si, quoi que vous en disiez, vous attendez de lui des places, de la fortune, des honneurs...

NEUBOROUG.

Moi!

CÉCILE.

Hâtez-vous!... car, c'est moi qui vous le dis, et vous pouvez me croire, il n'a pas longtemps à rester au ministère... Adieu, docteur.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

NEUBOROUG.

Eh! mais... à qui en a-t-elle donc, la petite comtesse?... Avec son air protecteur et menaçant... il me semblait entendre feu le duc de Marlborough, son grand-père, dictant des conditions aux plénipotentiaires de Louis XIV.

MARGUERITE.

C'est égal... je voudrais bien être à sa place! Elle va le soir au cercle de la reine... et puis enfin elle est ici tous les jours!...

NEUBOROUG.

Je ne lui en ferai pas compliment.

MARGUERITE.

Et pourquoi cela?

NEUBOROUG.

Parce qu'il me tarde d'en être dehors... il y a déjà trop longtemps que j'y suis.

MARGUERITE.

A peine si nous arrivons... et vous voilà de mauvaise humeur parce qu'on vous fait attendre un peu... est-ce raisonnable?

NEUBOROUG.

Certainement... j'ai cru qu'on allait nous recevoir tout de suite, à bras ouverts; et depuis une heure que nous sommes ici et que nous nous sommes promenés dans tous les sens, avons-nous seulement entrevu Walpole?

MARGUERITE.

S'il est occupé!

NEUBOROUG.

Ce n'est pas une raison pour faire faire antichambre à un ancien ami!

MARGUERITE.

Il l'a bien fait hier chez vous!

NEUBOROUG.

Pas si longtemps! et puis tous ces gens que l'on rencontre ont l'air, comme cette comtesse, de vous regarder du haut de leur grandeur, et de ne pas croire qu'on vienne déjeuner chez un ministre!... que serait-ce donc s'ils savaient qu'hier il a soupé chez moi? Mais je n'en ai rien dit, parce qu'il faut être modeste.

MARGUERITE.

Vous avez bien fait...

NEUBOROUG.

Et parce qu'on n'a pas, comme eux, un habit chamarré d'étoiles et de cordons, ils semblent dire : Il n'est pas des nôtres... c'est un étranger, un bourgeois de Londres.

MARGUERITE.

Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

NEUBOROUG.

Cela fait que c'est désagréable, que c'est humiliant... parce qu'enfin, chez moi, je suis le seul, je suis le premier... j'aime mieux ça.

MARGUERITE.

Consolez-vous! c'est votre ami le ministre.

SCÈNE V.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, que plusieurs solliciteurs entourent.

WALPOLE, à un solliciteur.

J'ai lu votre projet... je l'ai lu... et ne peux

l'approuver... imposer des taxes aux colons américains...

LE SOLLICITEUR.

C'est enrichir la Grande-Bretagne.

WALPOLE.

C'est l'appauvrir ; les colonies d'Amérique nous donneront plus par le commerce que par les impôts...

LE SOLLICITEUR.

Mon projet avait pour lui l'approbation de lord North.

WALPOLE.

Eh bien ! qu'il le tente après moi, quand il sera ministre... et il perdra les colonies. (*A un autre.*) Et vous, Johnson... ah ! votre place de justicier !... je vous l'ai promise, vous l'aurez... (*A un autre.*) Vous aussi, milord, cet emploi, vous l'aurez, vous dis-je ; mais attendez au moins qu'il y ait un décès... (*A part.*) Ils sont tous de même... il semble que j'aie quelque épidémie à mes ordres... Et vous ?... (*S'avançant vers Neuboroug sans le regarder.*) Avez-vous un placet ?... que voulez-vous ? que demandez-vous ?...

NEUBOROUG.

De déjeuner le plus tôt possible.

WALPOLE.

Ah ! c'est toi, Neuboroug ?... te voilà !... Vous arrivez bien tard... (*Aux solliciteurs.*) C'est bien, Messieurs... c'est bien... je ne puis achever de vous entendre aujourd'hui... (*Montrant Neuboroug.*) Une affaire importante avec monsieur... Mais demain... après-demain... j'aurai l'honneur de vous recevoir... (*Il salue profondément les solliciteurs qui se retirent.*) — Tu vois quelle est ma vie ?... Je suis ainsi depuis six heures du matin. Cette galerie, qui communique de mes appartements à ceux du roi, est toujours encombrée de solliciteurs : je suis ainsi tous les jours ; pas un instant de repos.

MARGUERITE.

Et mon père qui déjà se plaignait !

WALPOLE.

Et de quoi ?...

NEUBOROUG, *avec un peu d'embarras.*

Je me plaignais... des gens qui te portent envie... de ces gens comme nous en avons vu tout à l'heure, qui te croiraient bien malheureux si tu perdais ta place !

WALPOLE, *vivement.*

Qui donc ? que veux-tu dire ?

NEUBOROUG.

Rien !... des discours en l'air !... Une dame de cour, une petite comtesse... qui nous disait tout à l'heure, avec un air de satisfaction intérieure : Walpole n'a pas longtemps à rester au ministère...

WALPOLE, *souriant avec ironie.*

Vraiment !... depuis vingt ans qu'ils le prophétisent ! Fasse le ciel que cette fois ils aient raison ! Et cette dame qui est-elle ?...

NEUBOROUG.

Une personne sans importance... la lectrice de la reine, la comtesse de Sunderland...

WALPOLE.

Sunderland !... Tu appelleras cela sans importance !... Tu ne sais donc pas que son père, et lord Carteret, et lord Bolingbroke, mon vieil antagoniste, ont juré de me renverser, et que, déjà plus d'une fois... Mais, après tout, que m'importe ?

NEUBOROUG.

C'est ce que je dis !

WALPOLE.

Ce qui m'étonne, c'est l'espèce d'influence dont semble jouir depuis quelque temps la fille de lord Sunderland... D'où cela viendrait-il ? Ce n'est pas de la reine... qui ne l'aime guère, et qui m'est dévouée. Est-ce que par hasard ?... Non, non, ce n'est pas possible !

NEUBOROUG.

Qu'est-ce que c'est ?

WALPOLE, *se promenant.*

Pourquoi pas ? Je le saurai !...

NEUBOROUG, *le suivant.*

Mais qu'as-tu donc ?

WALPOLE.

Rien, mon ami !... Mais vois si l'on peut jamais faire des projets !... Je m'étais levé ce matin avec les idées les plus riantes... Cette journée que j'allais passer avec vous m'offrait une perspective délicieuse... Il me semblait qu'au milieu de mes ennuis c'était un jour de congé... Et voilà que la moindre contrariété, la moindre inquiétude me rend à moi-même et me poursuit jusque dans mon bonheur !

NEUBOROUG.

Voilà justement ce qui te fait mal..... Il faut chasser toutes ces idées-là... entends-tu bien ?

WALPOLE, *toujours préoccupé.*

Oui, mon ami...

NEUBOROUG.

N'avoir avant et après les repas que des pensées agréables qui préparent ou facilitent la digestion...

WALPOLE, *avec impatience.*

Bien, mon ami... (*A part.*) S'il était vrai !... morbleu !

NEUBOROUG.

Surtout.... et je ne puis pas trop te le recommander, se mettre à table à des heures fixes et réglées ! ne jamais faire attendre l'estomac, et il paraît qu'ici l'on attend beaucoup.

WALPOLE.

Non, mon ami...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET en livrée.

LE VALET.

Sa Grâce est servie !

WALPOLE.

Tu vois bien !

NEUBOROUG.

C'est heureux !

WALPOLE, se retournant vers le valet qui lui présente des papiers.

Qu'est-ce que c'est?

LE VALET.

Les journaux.

NEUBOROUG, lui prenant le bras.

Nous les lirons à table !

WALPOLE, prenant les journaux.

Tu as raison... (En dépliant un.) Je veux voir seulement si on a inséré mon discours d'hier... (A Marguerite.) Vous permettez, ma jolie demoiselle...

MARGUERITE.

Comment donc, Milord.

WALPOLE, tenant toujours Neuboroug sous le bras et dépliant le journal qu'il parcourt.

Ah ! des injures ! des épigrammes...

NEUBOROUG.

Pourquoi les lire ?

WALPOLE.

Parce que cela m'amuse ! Si tu savais combien nous attachons peu d'importance à tout cela !... (Lisant.) « *Lord Walpole, le premier ministre,* » *s'est rendu hier à pied au parlement...* » (S'arrêtant.) C'est bien intéressant ! « *On s'étonnait* » *de ce que, malgré le froid, il était vêtu fort* » *légèrement, et n'avait même pas le manchon* » *de marte-zibeline qu'il porte ordinaire-* » *ment.* » (Riant.) Comme c'est piquant !... ils ne savent que dire pour remplir leurs colonnes... (Achevant de lire.) « *Un manchon ! répondit quel-* » *qu'un, à quoi bon ? il n'en a pas besoin... Il* » *a toujours ses mains dans nos poches !...* » (Riant d'un air forcé.) Ah !... ah !... celui-là au moins est drôle !... il est original !... n'est-il pas vrai ?... Ah ! ah !...

MARGUERITE.

Quoi ! vous riez ?

WALPOLE.

J'en ai entendu bien d'autres !... ce journal-là en dit souvent d'assez gaies... c'est un indépendant qui veut qu'on l'achète, mais il n'y réussira pas... (Prenant un autre journal.) car, avec moi, aussitôt lu... aussitôt oublié.

NEUBOROUG, montrant la porte à gauche.

Alors, mon ami...

WALPOLE.

Certainement... (Lisant le journal.) « *Ses mains* » *dans nos poches...* »

NEUBOROUG.

Est-ce que tu y penses encore ?

WALPOLE.

Du tout... (Avec colère.) Ah ! mon Dieu !

NEUBOROUG.

Qu'est-ce donc ?

WALPOLE.

Mon dernier discours... tronqué... défiguré... je peux pardonner des épigrammes, des injures... mais des fautes d'impression... être trahi à ce point par son imprimeur !... un imprimeur du roi !!!.. Je suis sûr qu'au fond du cœur il est de l'opposition... Je lui ôterai son brevet... il perdra son privilége.

NEUBOROUG.

Mon ami !...

WALPOLE, avec impatience.

Pardon !... tu meurs de faim, et moi aussi ; je me sens là des tiraillements d'estomac... Allons, Williams. (A Marguerite, lui offrant la main.) Allons, miss Marguerite, déjeunons.

NEUBOROUG, marchant devant.

Ce n'est pas sans peine.

WALPOLE, tout en donnant la main à Marguerite et se dirigeant vers la salle à manger, se dit à part :

« *Sa main dans nos poches !...* » Je saurai qui.

(Neuboroug est près de la porte de la salle à manger et veut faire passer Walpole devant lui.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER, annonçant à Walpole.

Le roi, Monseigneur.

WALPOLE, qui est près d'entrer dans la salle à manger, quitte brusquement la main de Marguerite, et revient sur ses pas.

Le roi !... A une pareille heure... que me veut-il ?... (A Neuboroug.) Pardon, mon ami, je suis obligé de recevoir le prince.

NEUBOROUG.

Et ton appétit ?

WALPOLE.

Il attendra !...

NEUBOROUG, avec colère.

Et l'on appelle cela exister !...

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, GEORGE, L'HUISSIER, qui reste au fond du théâtre.

WALPOLE.

Je n'espérais guère et de si bon matin l'honneur que me fait Votre Majesté.

GEORGE.

Je pense, Milord, que je ne vous dérange pas ?

WALPOLE.

En aucune façon... J'étais là avec des amis... le docteur Neuboroug, mon ancien compagnon d'études...

GEORGE.

Le docteur Neuboroug... homme de talent... que l'opposition vient d'envoyer à la Chambre des communes !

NEUBOROUG, s'inclinant avec embarras.

Oui, Sire... mais...

WALPOLE, l'interrompant vivement.

Mais quelles que soient ses opinions, ce sont celles d'un homme d'honneur et de conscience... Je dirai plus : il est tel ouvrage que depuis longtemps l'Angleterre admire, tel ouvrage que l'on attribue à nos premiers écrivains ou à nos plus grands publicistes...

NEUBOROUG, interrompant Walpole.

Robert, y penses-tu ?

WALPOLE.

Pardon, Sire, je dois respecter le voile dont il veut s'environner à tous les yeux.

GEORGE.

Pas aux miens, je l'espère... et vous me direz... Mais quelle est cette jolie personne ?

WALPOLE.

C'est sa fille, Sire, miss Marguerite, qui pour la grâce et la beauté effacerait nos plus brillantes ladys.

GEORGE, avec chaleur.

Vrai Dieu, milord a raison ! je ne connais qu'une seule personne qui pourrait lui disputer la palme !

WALPOLE, avec intention.

La reine ! Sire !

GEORGE, avec embarras et se reprenant vivement.

Oui... justement... c'est ce que je voulais dire... mais j'ai à vous parler, Walpole, à vous parler longuement.

NEUBOROUG, avec un geste d'effroi.

Ah ! le malheureux !

GEORGE.

Passons dans votre cabinet... ou plutôt dans le parc, nous pourrons causer en nous promenant...

WALPOLE, s'inclinant.

A vos ordres, Sire.

GEORGE.

L'air et l'exercice nous feront du bien.

NEUBOROUG, à part.

De l'exercice à jeun !... juste ciel !

GEORGE.

Adieu, Messieurs !... Adieu, miss Marguerite !...

WALPOLE, à Neuboroug.

Mon ami, je suis à toi! je reviens à l'instant... Attends-moi.

(Ils sortent par la porte du fond.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, NEUBOROUG, LE DOMESTIQUE qui est resté près la porte de la salle à manger.

NEUBOROUG.

L'attendre !... pas un moment !... pas une seconde !... mon estomac n'est pas complaisant ! il n'est pas courtisan !

MARGUERITE.

Mais, mon père, y pensez-vous ?

NEUBOROUG.

Je ne te force pas... tu es la maîtresse !... mais moi, je veux toujours provisoirement prendre un à-compte... (Au domestique.) N'est-ce pas de ce côté ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur, je vais vous conduire...

NEUBOROUG, au domestique.

Je vous suis, mon cher ami... je vous suis aveuglément et sans hésiter !

(Il sort par la porte à gauche avec le domestique.)

SCÈNE X.

MARGUERITE, puis HENRI.

MARGUERITE, s'apprêtant à le suivre.

Mon pauvre père n'entend pas raillerie sur ce chapitre-là !

(Au moment où elle va entrer dans la salle à manger, elle aperçoit Henri qui entre par la porte du fond, et d'un air agité.)

HENRI.

Non, je n'en puis revenir encore !...

MARGUERITE, allant à lui.

Lord Henri !... Comme il est agité !... Qu'avez-vous donc ?

HENRI.

Ce que j'ai ! ah ! jamais plus qu'aujourd'hui je n'ai eu besoin de votre présence et de votre amitié. Je suis souvent tourmenté, bien mal-

heureux ! Et quand je vous ai vue... je pars presque content, ou du moins consolé.

MARGUERITE.

Consolé ! vous avez donc des chagrins ?

HENRI.

Vous l'ai-je dit?

MARGUERITE.

Eh oui, vraiment !... Allons, confiance tout entière !... Il me semble, à moi, que je vous dirais tout !

HENRI.

Vous, Marguerite ! quelle différence ! vous n'avez pas de secrets.

MARGUERITE.

Qu'en savez-vous ?

HENRI.

O ciel ! vous seriez comme moi, vous aimeriez quelqu'un ?

MARGUERITE.

Peut-être bien !

HENRI.

Mais vous, du moins, vous avez l'espoir d'être heureuse !...

MARGUERITE.

Nullement, je vous jure ! Mais moi, je ne demande pas à être aimée ! j'aime toute seule et sans intérêt; on ne peut pas empêcher cela, n'est-ce pas ?

HENRI.

Oh ! non, sans doute. Et votre confiance fait naître la mienne ! Apprenez donc qu'il y a ici... dans ce moment, une personne que j'aime et qui me désespère !

MARGUERITE, souriant.

Vraiment ! contez-moi donc cela !...

HENRI.

Il semble qu'elle prenne à tâche de bouleverser ma raison !... C'est un mélange de douceur et de fierté, de froideur et de coquetterie...

MARGUERITE.

Que dites-vous ?

HENRI.

Avant-hier enfin, au cercle du roi, je n'ai pas même pu obtenir d'elle la faveur d'un regard.

MARGUERITE, portant la main à son cœur.

O mon Dieu !...

HENRI.

Et tout à l'heure, à l'instant même et pour la première fois de sa vie, elle m'a presque dit qu'elle m'aimait... ou du moins, et malgré elle, son dépit, sa jalousie me l'ont laissé deviner !

MARGUERITE, à part.

Ah ! je me soutiens à peine !

HENRI.

Et ce qu'il y a de plus étonnant... c'est que ce seul moment de bonheur que j'aie eu en ma vie, c'est à vous que je le dois, mon amie, c'est vous qui en êtes cause !

MARGUERITE.

Moi !... comment cela ?

HENRI.

Elle ne m'a parlé que de vous, des visites que je vous faisais chaque jour, des trois mois que j'ai passés dans la maison de votre père... Cette jeune fille est charmante, a-t-elle ajouté ; vous l'aimez, Monsieur, vous l'aimez, avouez-le. Et moi, de me justifier et de lui attester que la seule amitié, que l'affection la plus tendre mais la plus pure, m'attachait à vous... Mais pardon ! mon amitié est bien égoïste, elle ne vous entretient que de mes craintes ou de mes espérances... et les vôtres... et cet amour que vous m'avez presque avoué tout à l'heure ?...

MARGUERITE.

Ah !... je vous en conjure !

HENRI.

Votre confiance n'égale donc pas la mienne ? vous ne me regardez plus comme un frère ?

MARGUERITE.

Un frère !... si vraiment !... toujours ! mais pourquoi penser à un attachement sans espoir ?...

HENRI.

Que dites-vous ?...

MARGUERITE.

Que je suis plus malheureuse que vous... car moi il ne m'a jamais aimée, il en aime une autre.

HENRI.

Ce n'est pas possible !... vous qui rendriez un mari si heureux, vous en qui brillent tant de qualités...

MARGUERITE.

Il ne les voit pas !

HENRI.

Comment peut-il être assez aveugle... surtout s'il est reçu, s'il est admis chez votre père ?... Ah ! mon Dieu, je sais qui !

MARGUERITE.

C'est fait de moi !... non, Monsieur... ne croyez pas...

HENRI.

Votre cousin... ce jeune avocat... sir Thomas Kinston pour qui vous vouliez hier me solliciter...

MARGUERITE, vivement.

Oui, Milord, oui, c'est lui-même !... mais silence au moins... et que personne au monde... surtout lui... ne puisse jamais se douter... (Pleurant.) Je l'oublierai !... je vous le promets... il n'en saura rien...

HENRI.

Pauvre enfant ! que ne puis-je sacrifier de mon bonheur pour ajouter au vôtre ! (Lui prenant la main.) Ma bonne Marguerite, mon amie, ma sœur, si

vous saviez quelle part je prends à vos peines! si vous saviez combien je vous aime...

MARGUERITE, se dégageant de ses bras en sanglotant.

Assez!... assez!... (A part.) Ah! il me fera mourir!

HENRI.

Mon oncle!...

SCÈNE XI.

MARGUERITE, HENRI, WALPOLE.

WALPOLE, entrant sans les voir.

C'est un enfer, et je n'y puis tenir!... il faut que je sorte de la cour, de ce palais; c'est un séjour maudit où l'on ne peut vivre!

MARGUERITE, à part.

Il a bien raison!

WALPOLE.

Je n'y resterai pas un jour de plus!

HENRI.

Eh! mon Dieu, Milord, qu'avez-vous donc?

WALPOLE.

Ce que j'ai... ils veulent la guerre, maintenant!... ils la veulent, et dès demain; à les en croire, il faudrait la déclarer à l'Espagne!

HENRI.

Plût au ciel!...

WALPOLE.

Et toi aussi!...

HENRI.

Je parle en officier!...

WALPOLE.

Et moi en ministre!... Ils ne l'auront pas... Mais le roi était déjà de leur avis... tout étourdi par leurs clameurs... par leurs pétitions... Eh! par saint George! des pétitions, on sait comment elles se fabriquent... et s'il ne tient qu'à cela, s'il lui en faut, dès demain un million d'honorables signatures réclameront en faveur de la paix... Cette paix, salut de l'Angleterre, que je maintiens depuis vingt ans... il faudrait la rompre pour de vaines prérogatives blessées... pour un pavillon amiral qu'on n'a pas salué!

HENRI.

S'il était vrai cependant...

WALPOLE.

Et c'est pour cela qu'il faudrait ruiner notre industrie, notre commerce, et se lancer dans une guerre dont on ne peut pas prévoir les suites?... A mon âge... épuisé, fatigué, malade... comme je le suis... car jamais, je crois, je n'ai plus souffert qu'aujourd'hui...

HENRI.

Mon pauvre oncle!...

WALPOLE.

Et Neuboroug... Neuboroug qui n'est pas là... j'ai la fièvre... j'ai la poitrine en feu...

HENRI.

Calmez-vous, de grâce!... prenez quelque repos.

WALPOLE.

Du repos... est-ce que je le peux?... ils ne veulent pas de ma démission! ils ne seront satisfaits que quand ils m'auront tué, que quand je serai mort comme un esclave, comme un condamné, au banc où ils m'ont attaché!

SCÈNE XII.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, accourant.

Ah! mon ami...

WALPOLE.

Qu'as-tu donc?

NEUBOROUG.

Laisse-moi reprendre mes idées, et surtout reprendre haleine! Au moment où je sortais de ta salle à manger par la porte qui donne sur le parc, je me trouve face à face avec Sa Majesté qui me dit: « M. Neuboroug, je serais enchanté de vous parler; » et sans que j'aie eu le temps de me reconnaître, il me prend le bras, et nous voilà avec ce bon roi, nous promenant bras dessus, bras dessous... sans façons, sans cérémonie, tout à fait à notre aise... excepté que j'étais un peu troublé, parce qu'un roi qui vous donne le bras... cela fait toujours...

MARGUERITE.

Quoi donc?

NEUBOROUG, à Marguerite.

Cela fait, mon enfant, que c'est très-honorable. Il est fâcheux seulement qu'il n'y eût là personne... parce que mes confrères, qui sont souvent si fiers et si importants, auraient vu que pour la première fois que je viens à la cour... (A Walpole.) Enfin, et pour revenir à toi, le roi m'a d'abord parlé de mon élection; et quand il a su que mon intention était de refuser... — Je ne le veux pas, s'est-il écrié, je ne le veux pas! Il nous faut à la Chambre des gens de talent, et surtout d'honnêtes gens... A ce double titre... vous resterez... je l'exige... pour moi et pour vous... car un ami de Walpole peut arriver à tout, peut tout obtenir de moi. A ce mot, il m'est arrivé une inspiration, une idée d'en haut!... celle de m'immoler pour toi... Eh bien! Sire, lui ai-je dit, vous le voulez... j'accepte... mais en revanche, j'implore une faveur de Votre Majesté. — Laquelle? parlez! — Et alors, soit que l'amitié m'inspirât,

soit que déjà je me crusse à la tribune, j'ai été content de moi, j'ai été éloquent... je lui ai peint avec chaleur mes craintes, mes inquiétudes sur l'état de ta santé... je l'ai vu ému... entraîné, et je me suis écrié : Puisque vous l'aimez, ce fidèle serviteur, vous ne voudrez pas l'immoler; vous ne voudrez pas sa mort; je vous réponds, moi, médecin, qu'il y va de sa vie!... Oui, mon ami, je l'ai dit, il y va de sa vie, s'il ne quitte pas les affaires, si vous n'acceptez pas la démission qu'il vous a offerte depuis si longtemps!

WALPOLE, avec anxiété.

Eh bien!... eh bien!... le roi a refusé?

NEUBOROUG, avec enthousiasme.

Du tout!... il consent...

WALPOLE, stupéfait.

Que dis-tu?...

NEUBOROUG, tirant un papier de sa poche.

Tiens! lis!... écrit de sa main royale!

WALPOLE, prenant le papier avec émotion.

(Lisant.)

« Vous le voulez, vos amis le veulent, il y va, » dit-on, de votre santé et de votre existence, » j'accepte à regret la démission que vous m'of- » frez. »

NEUBOROUG et HENRI.

Quel bonheur!

WALPOLE, continuant de lire.

« Je n'y mets qu'une condition, c'est qu'avant » de vous retirer, vous me désignerez vous-même » votre successeur et formerez le nouveau minis- » tère qui doit vous succéder. »

Ah! je ne sais ce que j'éprouve.

HENRI.

Le saisissement...

NEUBOROUG.

La surprise...

WALPOLE.

Oui, la joie... une joie imprévue... Me voilà donc libre... me voilà heureux!... cela produit un singulier effet...

NEUBOROUG.

Quand on n'en a pas l'habitude... et j'ai eu tort de t'annoncer ainsi sans ménagements... sans préparations... que veux-tu? j'étais si enchanté!... mais ce ne sera rien... mon ami, ce ne sera rien!... la joie n'a jamais fait de mal... et j'espère que tu es content... que tu me remercies...

WALPOLE.

Oui, mon ami... oui, certainement... mais tu es sûr que le roi ne m'en voudra pas?...

NEUBOROUG.

En aucune façon... puisqu'il te charge de nommer ton successeur et de former toi-même le nouveau ministère.

WALPOLE.

C'est vrai!

NEUBOROUG.

Nous pouvons maintenant nous renfermer dans ta résidence de Strawberry-Hill, rêver sous ses beaux ombrages, au bord de ses eaux jaillissantes... Nous pouvons partir sur-le-champ...

WALPOLE.

Pas aujourd'hui! il y a conseil...

NEUBOROUG.

Tu n'y as plus que faire... tu n'as plus de conseil, plus d'ennui.

WALPOLE.

Ah! oui, c'est vrai!... Henri, tu diras alors à l'envoyé de Hanovre, à qui je n'avais pu donner audience, que je suis prêt à le recevoir... je l'attendrai.

NEUBOROUG.

Mais ça ne te regarde plus... tu n'as plus besoin de t'inquiéter de cela... ta matinée est libre...

WALPOLE.

C'est vrai! tu as raison!... Alors, qu'est-ce que je vais faire?...

NEUBOROUG.

Déjeuner d'abord... c'est l'essentiel.

WALPOLE.

Ah! c'est que je n'ai plus faim!

(Un domestique entre et remet une lettre à Henri.)

NEUBOROUG.

Voilà... ce que c'est que d'attendre trop longtemps. (Au domestique qui vient de remettre la lettre à Henri.) Faites servir votre maître! (A Walpole qui fait un geste d'impatience.) Oui, mon ami, quand tu devrais te forcer un peu...

HENRI, qui a décacheté la lettre, bas à Marguerite.

C'est d'elle!

(Lisant.)

« D'importants événements se préparent; il faut » que je vous voie aujourd'hui, à trois heures, » dans la grande galerie. » (Avec joie.) Un rendez-vous!

MARGUERITE, à part.

O ciel!

WALPOLE, vivement.

Qu'est-ce que c'est? une lettre? c'est du roi!

HENRI.

Non, mon oncle...

NEUBOROUG, entraînant Walpole.

Du roi ou d'un autre, qu'importe?... Au diable maintenant les affaires sérieuses... il ne faut plus penser qu'au plaisir et à la joie; (à Marguerite qui essuie une larme.) n'est-ce pas, ma fille?...

HENRI, à Marguerite.

Ah! j'ai maintenant de l'espoir.

MARGUERITE, à part.

Et moi je n'en ai plus.

(Walpole, Neuboroug et Marguerite sortent par la porte à gauche, et Henri par la porte du fond.)

ACTE III.

Même décoration.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

WALPOLE entre en lisant avec agitation des lettres qu'il tient à la main ; puis il s'assied sur le fauteuil à droite. NEUBOROUG, entrant par le fond.

NEUBOROUG, l'apercevant.

C'est lui ! (S'approchant de Walpole sans que celui-ci sorte de sa rêverie, et lui frappant sur l'épaule.) Robert !...

WALPOLE, levant la tête.

Qu'est-ce donc ?... Ah !... c'est toi !...

NEUBOROUG.

A la bonne heure, au moins ! te voilà dans un bon fauteuil, à te reposer et à ne rien faire ! Tu commences enfin à jouir de toi-même ! à être tranquille !

WALPOLE, avec impatience.

Oui, mon ami !...

NEUBOROUG.

Aussi je suis fâché de te rappeler aux affaires... mais ce sera pour la dernière fois... Le roi t'attendra vers deux heures dans son cabinet !

WALPOLE.

Le roi !... tu l'as vu ?

NEUBOROUG.

A l'instant !

WALPOLE.

Tu ne le quittes donc plus ?

NEUBOROUG.

Dans ton intérêt !... Il voulait savoir de tes nouvelles !... et il m'a reçu ! ! !... j'en suis encore tout ému !... Il m'a parlé de ma position actuelle, de mon avenir, de ma fille... Il m'a répété : Un ami de Walpole peut arriver à tout... Enfin, de ces phrases qui signifient : Demandez-moi quelque chose... Mais tu sens bien... que moi... D'ailleurs, qu'est-ce que je lui aurais demandé ?... je n'en sais rien... Aussi je ne lui ai parlé que de toi, de la joie avec laquelle tu avais reçu sa lettre, de ta reconnaissance, et enfin de ta santé qui est déjà meilleure !

WALPOLE, qui l'a écouté avec impatience.

Eh ! morbleu !... de quoi te mêles-tu ? tu as eu tort... (Il se lève.)

NEUBOROUG.

Moi !... et pourquoi ?...

WALPOLE.

Parce que je souffre... parce que je me porte très-mal...

NEUBOROUG, lui prenant le pouls.

C'est vrai !... Il y a toujours là des symptômes d'irritation et de fièvre nerveuse... Cela m'étonne.

WALPOLE.

Et le moyen qu'il en soit autrement... au milieu des tracas, des allées et venues, des intrigues qui m'assaillent de tous côtés !... Déjà, et je ne sais comment, car c'était un secret entre nous, le bruit de ma démission s'est répandu... (montrant les lettres qu'il tient.) et c'est à qui, amis ou ennemis, viendra me demander ma protection pour obtenir de moi vivant un lambeau de mon héritage.

NEUBOROUG.

Que t'importe ?...

WALPOLE.

Ce qu'il m'importe ?... Encore faut-il avoir sa tête... son jugement... pour ne pas se laisser influencer dans son choix... car déjà le comte de Sunderland croit triompher... Tu vois bien que sa fille avait raison ce matin... Il y a entre elle et tel grand personnage des intelligences dont j'ai acquis la preuve, et l'on ne m'ôtera pas de l'idée qu'elle croit m'avoir renversé !

NEUBOROUG, riant.

Y penses-tu ?... celui qui t'a renversé, c'est moi... c'est ton ami... tout le monde le sait... c'est la volonté de ton médecin... ou plutôt la tienne. (Lui prenant la main.) Et tu as bien fait... je te l'atteste... Aussi, comme je te l'ai dit, le roi t'attend dans son cabinet pour causer de ton successeur et avoir là-dessus tes idées...

WALPOLE.

Des idées... des idées... crois-tu que j'en aie ? il faut le temps...

NEUBOROUG.

Le pays cependant ne peut pas marcher comme ça sans ministres ; il n'aurait qu'à s'y habituer, vois ce que cela deviendrait !...

WALPOLE.

Je le sais bien... mais, obligé de combiner à la hâte, de recomposer ce ministère, de nommer, pour contenter le roi, sept ou huit personnes qui lui plaisent... crois-tu que ce soit facile... et où les trouver ?

NEUBOROUG.

Bah !... en cherchant bien !

WALPOLE, avec impatience.

J'ai beau chercher, je ne vois pas qui pourrait se charger d'un fardeau pareil !

NEUBOROUG.

Il y aura des gens qui se dévoueront.

WALPOLE, avec impatience.

Et lesquels ?... Est-ce toi ?

NEUBOROUG, se récriant.

Moi !... y penses-tu ? Moi te remplacer et être premier ministre ! est-ce que c'est possible ?... Par exemple, je ne dis pas... s'il y avait quelque emploi modeste, quelque place obscure... dans les

premiers rangs... je pourrais aussi bien que tout autre...

WALPOLE.

Toi, Williams ! te lancer dans l'administration ! toi, un médecin !

NEUBOROUG.

D'abord, je ne suis pas médecin... je suis député ! et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'occupe des affaires publiques... Tout le monde s'en occupe en Angleterre, et j'ai fait mes preuves !

WALPOLE.

Par tes écrits... sans contredit ! mais n'ayant encore exercé aucun emploi...

NEUBOROUG.

Raison de plus ! pas d'antécédents, pas de système arrêté, ça peut aller à tout ce qu'on voudra ! Après cela, je ne suis pas exigeant, je ne tiens pas à briller ; au contraire ! Il y a, pour commencer, de petits ministères sans conséquence que tout le monde peut occuper et qui ne vous obligent à rien... qu'à résidence ! voilà ce qu'il me faut, ou même moins encore !...

WALPOLE.

Mais tes forces, ta santé...

NEUBOROUG.

Je me porte bien, et puis, en cas de danger... je saurais mieux que personne les moyens de...

WALPOLE.

Sans contredit... mais ton repos, mon ami, ta tranquillité...

NEUBOROUG.

On se sacrifie... pendant quelques années... c'est trois ou quatre ans de courage... et puis, quand on a fait ses affaires, on prend sa retraite... une bonne retraite... quelque place inamovible où l'on soit tranquille...

WALPOLE, d'un air railleur.

A merveille ! des places, des titres... toi qui hier encore...

NEUBOROUG.

Mon Dieu !... je devine ce que tu vas me dire !... ce serait bon, si j'étais ambitieux... mais je ne le suis pas !... je ne m'échauffe pas... je ne me monte pas la tête, je ne tiens pas aux titres... aux dignités... je les méprise autant que toi... aussi, mon ami, ce que j'en fais n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, c'est pour son établissement... parce que la fille d'un homme en place, cela se marie toujours... Après cela, je te le jure bien... je m'en vais... je me retire... dans la terre de mon gendre... ou je reviens à mes malades... qui auront profité de mon absence pour vieillir. Ceux-là du moins béniront mon administration, et je tâcherai qu'ils ne soient pas les seuls... Voilà mes plans, mes projets, et maintenant qu'as-tu à répondre ?

WALPOLE.

Rien, mon ami... je parlerai de cela à Sa Majesté qui ne demandera pas mieux ! On pourra te placer parmi les lords de la trésorerie ou de l'amirauté, ou dans les conseillers du roi !

NEUBOROUG, prêt à partir.

Tout ce qui te plaira... mais du silence ! que cela reste entre nous ! (Revenant.) Par exemple, tu pourrais peut-être, et comme une indiscrétion qui viendrait de toi, laisser deviner au roi que je suis l'auteur des *Lettres irlandaises.*

WALPOLE.

Et l'anonyme que tu voulais garder, et ta modestie...

NEUBOROUG.

Je n'en ai plus besoin, puisque je vais être en place... du reste, ce que je te dis là...

WALPOLE.

Sois tranquille !... mais laisse-moi, car je n'ai encore rien d'arrêté, et si le roi m'attend...

NEUBOROUG.

Oui, mon ami, je te laisse et je compte sur toi.

WALPOLE.

Et tu fais bien !

(Neuboroug sort.)

SCÈNE II.

WALPOLE, seul.

Et lui aussi... lui aussi... ambitieux comme les autres ! ils le sont tous ! et je ne les comprends pas... c'est donc un vertige... un délire, une fièvre qui les saisit. Celui-là du moins ne s'aveugle pas, il se rend justice, il comprend qu'il ne peut me succéder... mais les autres... quel spectacle !... quel tableau ! Ce portefeuille qui n'est pas encore échappé de ma main, ils se le disputent déjà ! Ah ! cela me fait mal !... c'est hideux à voir et j'en rougis pour l'espèce humaine... Cependant le roi l'exige et veut que je lui désigne mon successeur !... il faut se prononcer !... il faut que ce soit moi-même qui le porte au pouvoir, qui lui serve de marchepied !... Qui choisir, mon Dieu ?... le comte de Sunderland ?... C'est celui-là que le roi désirerait... et moi aussi... car il est incapable, et à coup sûr il ne me ferait pas oublier... mais à cause de sa fille qui voulait me renverser... jamais !... jamais !... on croirait qu'elle a réussi ! Bolingbroke... mon ancien antagoniste, homme de tête et de talent ?... mais il reviendrait avec un système opposé au mien, et détruirait ce que j'ai fait. Stanhope, qui est maintenant pour moi, qui est de mon parti ?... mais il profiterait de mes idées... il recueillerait ce que j'ai semé... et sans se donner de peine... il irait plus loin peut-être... Qui donc choisir ?... lord Carteret ?... un brouil-

lon qui ne veut que la guerre... lord North? qui n'entend rien au commerce... (S'arrêtant.) Eh mais!... (souriant) ce Neuboroug, qui me parlait tout à l'heure et qui, porté par l'opposition, pourrait donner lieu à une combinaison nouvelle... un honnête homme d'ailleurs... et qui ne serait pas dangereux... un homme de talent, un publiciste distingué, l'auteur des *Lettres irlandaises*. Oui... mais autre chose est de tenir la plume ou le gouvernail; autre chose est d'écrire ou d'agir! Neuboroug n'a ni l'habitude ni l'expérience des affaires... et puis le plus terrible, c'est que ni lui ni les autres n'ont le tact, l'instinct, le coup d'œil nécessaires!... aucun d'eux n'a... ce qui ne se donne pas, ce qui est indispensable... ce que j'ai en un mot... et parmi tout ce monde-là, je ne vois encore que moi! mais moi... c'est fini... je m'en vais... je me retire!

(Il va s'asseoir sur le fauteuil à droite, près de la table.)

SCÈNE III.

WALPOLE, LORD HENRI.

HENRI, à part.

A trois heures... dans la grande galerie... c'est ici!

WALPOLE, l'apercevant.

Ah! te voilà!

HENRI.

Ciel! mon oncle!

WALPOLE.

Viens, mon ami, viens à mon aide, viens me conseiller!...

HENRI.

Qu'y a-t-il donc? qui vous tourmente encore?

WALPOLE.

Cette obligation que m'a imposée le roi de lui désigner mon successeur. Je suis là... je cherche... je ne sais que résoudre! moi d'abord je les prendrais tous... mais encore faut-il répondre à la confiance du roi, et laisser le pouvoir en des mains qui en soient dignes.

HENRI.

Il y a, grâce au ciel, dans notre pays tant de gens de mérite!

WALPOLE, avec ironie.

Tu crois cela!... dis-moi donc lesquels?

HENRI, regardant autour de lui avec inquiétude.

Vous les connaissez mieux que moi!... mais, à parler franchement, un tel choix entraîne après lui une responsabilité dont à votre place je craindrais les chances.

WALPOLE.

Voilà justement ce qui m'inquiète... me tourmente...

HENRI.

Eh bien! alors, pourquoi accepter? refusez un pareil honneur, et que le souverain s'adresse...

WALPOLE.

A qui?

HENRI.

Au pays lui-même! il connaît mieux que personne ses véritables intérêts; et le ministre qu'il lui faut, qui lui convient, il le désignera par ses votes. Laissez-le faire et ne vous en inquiétez pas plus que moi!

WALPOLE, se levant.

Quoi! vraiment, cela ne te tourmente point?

HENRI.

En aucune façon.

WALPOLE, lentement et s'appuyant sur son épaule.

Comment... ce pouvoir qui est en mes mains et dont je peux disposer... cela ne te donne pas à rêver... cela ne fait pas naître en toi quelque idée... quelque espérance?...

HENRI.

Aucune!... je ne désire rien, vous le savez... (regardant toujours) ou du moins mes vœux ne sont pas là!

WALPOLE.

Mais enfin... tu es mon ami, mon neveu... presque mon fils... et cette puissance souveraine... cette place si brillante que tout le monde envie... si je te l'offrais!...

HENRI.

Je la refuserais!

WALPOLE, après un instant de silence.

Voilà l'homme qu'il nous faut! honneur... esprit, talents, tout chez lui se trouve réuni!... et puis enfin un autre moi-même!... et je ne sais pas comment j'hésitais, comment j'allais chercher ailleurs un mérite que j'ai là, chez moi... dans ma famille.

HENRI.

Je vous remercie, mon oncle... et qu'une telle pensée vous soit seulement venue... c'est plus qu'il n'en faut pour me rendre fier toute ma vie... mais je vous l'ai dit... je ne puis accepter...

WALPOLE.

Et pour quelles raisons?

HENRI, de même et avec impatience.

Ni mon caractère ni mes goûts ne me le permettent!... je ne pourrais jamais supporter ce fardeau des affaires, trop pesant pour ma jeunesse et mon inexpérience.

WALPOLE, avec joie.

Il n'y a pas de mal, mon garçon, il n'y a pas de mal à cela... ne suis-je pas là? tu n'auras rien à faire... je t'aiderai... je continuerai... sous ton nom.

HENRI.

C'est me combler de vos bontés... mais...

WALPOLE.

Tu feras ce que tu voudras... ce n'est plus moi, c'est le roi qui se chargera de vaincre tes scrupules... il me demande un successeur... je cours lui désigner le plus capable, le plus digne, celui que j'aime... que je préfère à tous.

HENRI.

Mais, mon oncle... (Apercevant Cécile.) Dieu! c'est elle!

WALPOLE.

La comtesse de Sunderland!... elle vient à propos; tu peux lui annoncer cette nouvelle, je serai enchanté que madame soit la première à l'apprendre!... Adieu, je passe chez le roi qui m'attend.

(Il salue Cécile, et sort en serrant la main de Henri.)

SCÈNE IV.

CÉCILE, HENRI.

HENRI.

Il s'éloigne!... je tremblais que votre arrivée ne lui donnât quelques soupçons... auxquels, par bonheur, il n'a pas en ce moment le loisir de s'arrêter.

CÉCILE.

En effet... quelque grand projet l'occupe, et cette nouvelle qu'il vous chargeait tout haut de m'apprendre... cache à coup sûr quelque mystère qu'il veut que j'ignore...

HENRI.

Aucun!... il n'y a point de secret... moi, d'ailleurs, en aurais-je pour vous?... Sa santé l'oblige à donner sa démission... à quitter le ministère...

CÉCILE.

Je le sais!...

HENRI.

Et il voulait m'y nommer à sa place.

CÉCILE.

Est-il possible!... vous, Henri, vous premier ministre... Eh bien! c'est ce que je voulais faire!

HENRI.

Dites-vous vrai?

CÉCILE.

Je voulais vous voir pour m'entendre avec vous, pour vous faire part de mes projets, de mes espérances, pour assurer enfin un triomphe où je voyais tant d'obstacles... et que j'étais loin de croire si facile.

HENRI.

Et moi je ne puis en revenir encore!... vous aviez tant d'ambition pour moi... qui en ai si peu?...

CÉCILE.

Que dites-vous?...

HENRI.

Que je ne veux pas d'un pareil titre... je l'ai déjà refusé!... je le refuserais encore, quand le roi lui-même me presserait de l'accepter!...

CÉCILE.

Mais vous n'y pensez pas!...

HENRI.

Et pourquoi donc? Vous savez les vœux que je forme! vous savez de qui dépend mon bonheur... et si je suis venu ici ému et tremblant... si en vous attendant à ce rendez-vous mon cœur battait avec tant de violence, croyez-vous que ce fût dans la crainte de ne pas obtenir un vain titre... une place, des honneurs!... Ah! je tremblais de perdre un trésor bien plus cher, car je savais que j'allais vous voir pour la dernière fois peut-être!...

CÉCILE.

Et comment cela?

HENRI.

Il faut que mon sort se décide! il faut que vous parliez... fût-ce pour m'ôter tout espoir... et vous aurez cette franchise... Un amour comme le mien est trop vrai... trop sincère, pour ne pas désarmer la coquetterie la plus cruelle, et je vous aime tant, Cécile, que je mérite au moins l'honneur d'un refus.

CÉCILE.

Quoi! vous pourriez penser...

HENRI.

Je vous ai dit: Je vous aime!... et sans répondre à mon amour, mais aussi sans le repousser, je vous ai vue tremblante... agitée... comme en ce moment... Eh bien! répondez: Voulez-vous être à moi?... J'irai demander votre main à votre père... à la reine... au roi lui-même...

CÉCILE, effrayée.

Ah! gardez-vous-en bien!...

HENRI.

Vous me le défendez, et pourquoi? je veux le savoir! craignez-vous que le sang de Churchill ne puisse s'allier au nôtre?... Craignez-vous que votre aïeule, que le comte de Sunderland son gendre, ne s'offensent de ma demande?

CÉCILE.

Non, Milord!... Ils s'en tiendraient honorés... ce n'est pas d'eux que viendrait le refus.

HENRI.

Et de qui donc? parlez, de grâce!

CÉCILE.

Eh bien!... eh bien!... de moi!... de moi seule!

HENRI.

Ah! voilà donc la vérité!... c'est que vous ne m'aimez pas... c'est que vous ne m'avez jamais aimé!... c'est que vous vous faisiez un jeu de mes tourments! et vous osez en convenir... et voilà donc, en vous quittant pour jamais, l'idée qu'il

me faut emporter de vous... de vous que j'aimais tant, et qu'à présent...

CÉCILE.

Ah! n'achevez pas! Milord, n'achevez pas de m'accabler... vous ne savez pas... vous ne saurez jamais à quel point je suis malheureuse!... Accusez-moi de ruse, de coquetterie, ne me revoyez plus... vous aurez raison... j'ai mérité vos reproches... non pas tous, cependant... car cette femme que vous traitez en ennemie, que vous accusez de fausseté, vous cachait ses desseins... il est vrai... mais ses desseins les plus secrets n'avaient pour but que votre gloire et votre fortune. Persuadée, et je m'abusais, je le vois, que l'ambition de Walpole cherchait à vous éloigner du pouvoir, tous mes soins, à moi, tendaient à vous en rapprocher, et le crédit de mon père, la faveur des miens, celle dont je jouissais auprès de la reine, tout devait vous servir et vous porter à ce rang suprême que je rêvais pour vous... c'était mon ambition à moi... et je me disais : Quand il sera au faîte des honneurs... quand rien ne manquera à sa gloire et à sa puissance, alors seulement il saura que j'y ai contribué... que j'en fus la cause première... que j'ai pu renoncer à lui, mais non à son bonheur... et peut-être donnera-t-il une larme à mon souvenir... en se disant : Elle m'aimait tant!...

HENRI.

Vous m'aimez!... vous!

CÉCILE, avec douleur.

Ah!... il en doute encore!...

HENRI.

Pourquoi alors refuser l'offre de ma main?...

CÉCILE.

Moi votre femme!... savez-vous, Henri, qu'un tel sort comblerait tous mes vœux?... On doit être si heureuse et si fière de porter le nom de celui qu'on aime, de dire : Sa gloire est la mienne et ses succès sont les miens! et pour refuser un tel bonheur quand il vous est offert, ne faut-il pas bien de la force d'âme... ne faut-il pas là... (montrant son cœur) bien du courage... (avec égarement) ou plutôt bien de l'amour!

HENRI.

O ciel!... achevez!...

CÉCILE.

Eh bien! oui... mon trouble... mon émotion... tout doit vous dire en ce moment qu'il est un secret... que je dois taire... que je ne puis révéler sans vous perdre... et maintenant... voudrez-vous encore l'exiger?

HENRI.

Non... je ne demande plus rien! je crois en vous, je crois en votre tendresse...

CÉCILE.

Eh bien! s'il est vrai... j'en veux une preuve, une seule!

HENRI.

Parlez! et je jure d'obéir à l'instant!

CÉCILE.

Eh bien! acceptez le pouvoir qu'on vous offre!... Votre mérite, vos talents vous appellent au premier rang! montez-y, remplissez votre destinée... prouvez qu'un tel fardeau n'est pas au-dessus de vos forces... et que, vous voyant plus grand encore que votre fortune, l'Angleterre un jour vous honore et vous admire... Voilà, Henri, la seule preuve d'amour que j'exige de vous!

HENRI.

Et comment résister à cette voix qui m'élève au-dessus de moi-même?...

CÉCILE.

C'est bien... c'est bien... vous acceptez! c'est tout ce que je demandais, et quel que soit maintenant mon sort... adieu!... adieu!... qu'on ne nous surprenne pas ensemble... A vous... à vous désormais, et ce soir, au cercle de la reine!

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

HENRI, seul.

A vous!... à vous désormais!... Ah! je ne puis le croire encore!... tout ce que je viens d'entendre a laissé en mon âme un trouble... une émotion qui me laissent à peine l'usage de mes sens... et de ma raison... Elle m'aime!... elle est à moi... c'est là tout ce que je sais... c'est là tout ce que mon cœur me rappelle... (Avec regret.) Mon oncle... et le roi... quel malheur! j'avais tant besoin de rester seul avec elle et avec son souvenir...

SCÈNE VI.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE.

Oui, Sire, je vous ai expliqué les motifs d'un tel choix, et puisque Votre Majesté les approuve, voici mon neveu que je vous présente! un loyal gentilhomme tout dévoué à la personne du roi et au service du pays!...

HENRI.

Sire!...

WALPOLE.

J'ai fait part de tes craintes, de tes hésitations... à Sa Majesté, qui, grâce au ciel, n'en a tenu compte...

HENRI.

J'ai dû, avec raison, me défier de moi-même

et de mes forces... mais dès que Votre Majesté l'exige, je sais quel est mon devoir...

WALPOLE, avec joie.

Il accepte!...

GEORGE.

A la bonne heure!...

WALPOLE, avec moins de joie.

Il accepte!... il est bien jeune encore... il a peu d'expérience... mais je serai là.

HENRI.

J'y compte bien!

GEORGE.

Pourquoi d'ailleurs exclure les jeunes gens des affaires? c'est un tort selon moi!... Ils ont cette chaleur d'imagination qui enfante les idées grandes et généreuses; ils ont l'ardeur qui entreprend, l'activité qui exécute; et les défauts même qu'on leur reproche, cette loyauté, cette franchise dont s'effrayent les vieux diplomates, me semblent à moi des qualités! Le moyen d'être adroit maintenant, est peut-être de dire la vérité.

WALPOLE.

C'est juste! on ne la croirait pas! et sous ce rapport, mon neveu est d'une adresse à déjouer toutes les chancelleries d'Europe... Heureusement je serai là... pour le rappeler de temps en temps aux bons et anciens usages...

GEORGE.

Vous le mettrez au fait de nos relations avec les puissances...

WALPOLE.

Oui, Sire... ce qui demandera quelque temps... mais d'ici là, cela me regarde.

GEORGE.

Il faudra qu'il connaisse notre situation intérieure... les ordres à donner en Écosse.

WALPOLE.

Oui, Sire... que cela ne l'inquiète pas... je m'en charge.

GEORGE.

Quant aux derniers changements dans l'administration...

WALPOLE.

Qu'il soit tranquille... c'est mon affaire...

GEORGE.

Et pour les autres membres du conseil qu'il nous reste à nommer...

WALPOLE.

Je l'ai déjà fait... c'est comme s'il gouvernait déjà... et dès aujourd'hui, il peut entrer en fonctions... Je cours chercher le portefeuille qu'il doit tenir de Votre Majesté... tout le travail y est préparé, disposé... Ce sera toujours ainsi... et demain, quand il sera au pouvoir, il n'aura plus qu'à donner...

GEORGE.

Quoi donc?

WALPOLE.

Sa signature!... Je reviens à l'instant retrouver Sa Majesté (saluant Henri) et Son Excellence!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

HENRI, GEORGE.

GEORGE.

Voilà votre oncle libre enfin, et bien heureux, à ce que je vois.

HENRI, qui pendant toute la fin de la scène précédente est resté plongé dans ses réflexions.

Pardon, Sire, Votre Majesté a daigné m'adresser la parole...

GEORGE, souriant.

Je vois que mon nouveau ministre est sujet aux distractions... il n'y a pas de mal... cela passe souvent, dans les affaires, pour de la gravité ou de la profondeur... Je disais que Walpole est enchanté de vous... car il craignait d'abord un refus... il me l'avait formellement annoncé!

HENRI.

C'est vrai, Sire, j'y étais décidé, je me l'étais bien promis!

GEORGE.

Quoi! sincèrement vous aviez l'intention de résister aux désirs de votre oncle... aux volontés de votre roi... Ce projet se rattachait-il à des considérations d'État?

HENRI.

Non, Sire!...

GEORGE.

A quelque système que depuis vous avez abandonné?

HENRI.

Non, Sire... et je demanderai à Votre Majesté la permission de ne pas lui faire connaître les motifs qui m'ont déterminé!

GEORGE.

Et pourquoi donc?

HENRI.

Ils lui paraîtraient peut-être peu dignes de la gravité qu'elle a droit d'attendre de son ministre.

GEORGE.

Eh! mon Dieu, détrompez-vous! la gravité m'ennuie à périr, et je suis trop heureux d'y faire trêve; ainsi donc... parlez sans crainte.

HENRI.

Eh bien! Sire, j'en conviens, je voulais d'abord refuser... mais une personne qui a tout pouvoir sur moi a éveillé dans mon cœur des sentiments d'ambition et de gloire qui ont triomphé de mes craintes et m'ont décidé à accepter.

GEORGE, souriant.

De l'air dont vous dites cela... je parie que cette personne-là est une femme !...

HENRI.

C'est vrai !

GEORGE, souriant.

Je l'avais deviné. Vous comprenez qu'avec votre oncle, je ne pouvais parler que d'affaires d'État; la sévérité de son âge et de son caractère... Et puis, c'est le champion de la reine... son défenseur ! il lui est tout dévoué... et moi aussi ! car je la respecte et l'aime avant tout; mais à la moindre confidence il se serait cru, en sujet fidèle, obligé à des sermons, à des remontrances... c'est gênant... c'est ennuyeux... tandis qu'entre nous... (Souriant.)

HENRI, avec respect et étonnement.

Qui, moi, Sire ?...

GEORGE, avec bonté.

Croyez-vous donc qu'un roi ne puisse jamais descendre des hauteurs de la politique ou de l'étiquette ?... Croyez-vous donc que souvent au fond du cœur il ne désire pas un ami à qui il puisse confier ses peines ?...

HENRI.

Que dites-vous ?

GEORGE, soupirant.

Que moi aussi... mon cher Henri, j'aurais peut-être là (montrant son cœur.) plus d'un chagrin... (Avec bonté.) Mais il s'agit de vous ! je vois que vous aimez... que vous êtes amoureux...

HENRI.

A en perdre la tête.

GEORGE, gaiement.

Je conçois cela... et vous êtes heureux ?...

HENRI.

Hélas ! non !... elle m'aime... elle me le dit... et elle refuse ma main.

GEORGE, de même.

Ce n'est pas possible.

HENRI.

Elle refuse d'être à moi !

GEORGE, avec abandon.

Eh bien ! moi, c'est tout le contraire...

HENRI.

En vérité !...

GEORGE, vivement.

C'est comme je vous le dis !... Et voyez donc désormais quelle existence, quel bonheur sera le nôtre... Nous nous délasserons des affaires publiques en parlant de nos chagrins... ce sera délicieux... Moi qui redoutais l'heure du conseil, je la verrai arriver maintenant avec plaisir.

HENRI.

Et moi qui tremblais d'être ministre !...

GEORGE.

Vous voyez bien que ce n'est rien !... le tout est de s'entendre... (Lui prenant la main.) et nous nous entendons déjà... nous nous comprenons à merveille... (A demi-voix.) Dites-moi, Henri...

HENRI.

C'est mon oncle !...

GEORGE, à part.

Quel ennui !... (Bas à Henri.) Silence devant lui !

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE, tenant un portefeuille qu'il pose sur la table et en tirant un papier.

Voici les affaires dont il est urgent que Votre Majesté lui donne d'abord connaissance... c'est relatif à l'Espagne...

GEORGE, prenant le papier.

C'est bien... nous en parlerons !... mais pas aujourd'hui... pas ce matin !... Je dois sortir à cheval avec la reine... (Bas à Henri.) Elle l'a voulu !

HENRI.

Me sera-t-il permis d'accompagner Leurs Majestés ?...

GEORGE.

Certainement... c'est avec grand plaisir que je vous verrai à cette promenade... (A Walpole.) Au fait, c'est charmant... un jeune ministre..... ça monte à cheval !... (A Henri.) Nous ne pourrons pas causer... la reine sera là... mais cela se retrouvera... (A voix basse.) Il y a bal ce soir à la cour... vous y viendrez...

HENRI, de même.

Oui, Sire !... je n'ai garde d'y manquer !

WALPOLE, à part.

Qu'ont-ils donc à se dire ainsi à voix basse ?... (Haut.) Puisque Votre Majesté ne s'occupe point de ces papiers, je les lui redemanderai...

GEORGE, les donnant à Henri.

C'est lui que cela regarde !... Tenez, Henri, voyez... examinez, et faites-moi un rapport sur cette question...

WALPOLE.

Qui est importante ! car il s'agit ici de la paix ou de la guerre...

HENRI.

Je ne cache pas à Votre Majesté que je tiens à venger les injures faites au pavillon national... ce fut toujours mon avis...

WALPOLE.

Oui, quand tu n'étais pas ministre; c'étaient alors des idées de jeune homme... des idées chevaleresques... mais maintenant...

HENRI.

Maintenant, mon oncle, cela me semble un devoir; telle est du moins mon opinion...

WALPOLE.

Ce n'est pas la mienne... avant tout l'intérêt des finances...

HENRI.

Avant tout, l'honneur du pays...

WALPOLE.

Et je soutiens moi...

GEORGE, à Walpole, et montrant Henri.

Permettez... cela le regarde... c'est lui qui est responsable...

HENRI.

Pardonnez, mon oncle, d'être d'un avis différent du vôtre... mais ne me condamnez pas sans me juger... j'expliquerai, je développerai les motifs de mon opinion dans ce rapport que Sa Majesté veut bien me demander et que je vous soumettrai d'abord...

GEORGE.

Comme vous voudrez... ou que vous me remettrez à moi-même tout uniment... car entre nous point de gêne, point d'étiquette... Que ce ne soit pas le prince et le ministre, mais seulement deux amis ; et cette amitié que je vous offre... (lui tendant la main) l'acceptez-vous, Henri?

HENRI, s'inclinant.

Ah! Sire!... c'est à mon oncle que je dois tant de bonheur! combien je l'en remercie!

GEORGE.

Et moi plus encore!... (à Walpole) car voilà le ministre qu'il me fallait!

WALPOLE.

Vraiment!

GEORGE.

Oui! nous venons de causer ensemble, et vous aviez raison de me le vanter! Tout en lui se trouve réuni : capacité, talents, connaissance des affaires... (A Henri.) Et quant à celle dont je vous parlais et que je recommande à votre discrétion...

WALPOLE.

Laquelle?... de quoi s'agit-il?

GEORGE.

Rien!... c'est entre nous... (A Henri.) Vous avez, dit-on, à quelques lieues de Londres, une villa italienne, une campagne charmante?...

HENRI.

Une maison de garçon...

GEORGE.

Demain j'irai vous y demander à déjeuner, nous y causerons plus à l'aise qu'ici... (A Walpole.) Vous, mon cher Robert, et jusqu'à ce que tous nos arrangements soient pris, le plus grand silence avec tout le monde sur la nomination de votre neveu! (Voyant entrer un page.) Mais on nous attend!.... venez! venez! mon cher Henri! (De loin à Walpole, en s'en allant.) Adieu! Milord!...

HENRI, de même et gaiement.

Adieu, mon oncle. (Ils sortent tous deux.)

SCÈNE IX.

WALPOLE, se promenant d'un air morne et rêveur.

Je suis enchanté!... voilà mon neveu en faveur!... le roi l'a déjà pris en amitié et va demain déjeuner chez lui... (S'arrêtant.) Il n'est jamais venu déjeuner chez moi... Et puis cette affaire qui les occupe et pour laquelle ma présence paraissait les gêner!... Autrefois il n'avait pas de secret pour moi... Qui donc m'a ôté sa confiance? Qui m'a déjà desservi auprès de lui? Lord Henri... oh! non, je ne puis le croire... il est trop franc, trop loyal... il n'y a pas assez longtemps qu'il est aux affaires... Cependant il avait l'air d'être d'intelligence avec le roi, il a combattu devant lui mon opinion, il s'est montré mon adversaire... mon ennemi... et puis enfin ce déjeuner, il n'a rien dit... il a accepté!... l'ingrat!... lui qui me doit tout!...

SCÈNE X.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, apercevant Neuboroug et lui prenant les mains.

Ah! te voilà, mon ami, mon seul ami!

NEUBOROUG.

As-tu vu le roi?...

WALPOLE.

Oui!...

NEUBOROUG.

Je m'en suis douté... car je l'ai rencontré qui sortait d'ici... il m'a salué d'un air très-agréable en traversant la terrasse qui était encombrée de courtisans...

WALPOLE.

Le roi n'était pas seul!...

NEUBOROUG.

Non, il s'appuyait affectueusement sur le bras de lord Henri... et ils disaient tous : Ce Walpole est-il en faveur! il suffit d'être son neveu, son parent, pour être traité par le roi comme un membre de la famille royale. — Sa Majesté s'est alors approchée de la terrasse au bas de laquelle étaient rassemblés des gens du peuple et des matelots qui murmuraient à haute voix : La guerre! la guerre! guerre à l'Espagne! — Vous l'entendez, Sire, s'est écrié lord Henri... Eh bien! mon brave officier, a dit le roi en lui frappant sur l'épaule, nous la leur donnerons, n'est-il pas vrai?

WALPOLE.

Il a dit cela?... il l'a promis aussi formellement?...

NEUBOROUG.

Tout haut, devant tout le monde! et alors de toutes parts ont retenti les cris de *vive le roi!... vive Walpole!* parce qu'ils croient toujours que c'est toi qui restes au ministère... et moi je riais!... Que les hommes sont singuliers et qu'il faut peu de chose pour les... Et dis-moi, tu as donc songé à moi?

WALPOLE.

Oui, mon ami, oui, je t'ai mis sur une liste qui doit être soumise au roi et qu'il approuvera, j'en suis sûr...

NEUBOROUG.

M'as-tu mis dans la trésorerie... ou dans l'amirauté?...

WALPOLE, à demi-voix.

Eh! que dirais-tu s'il y avait moyen d'arriver plus haut? de parvenir peut-être jusqu'au premier rang?

NEUBOROUG.

Non, non, ne me tente pas!... tu sais que je n'ai pas d'ambition!... Un petit ministère inoffensif, bien tranquille, bien modeste, où je sois comme à l'abri des affaires... voilà tout ce qu'il me faut!...

WALPOLE.

Et pourquoi donc?... tu ne te rends pas justice... N'as-tu pas des titres? et puis enfin, un homme mûr... raisonnable...

NEUBOROUG.

C'est vrai!

WALPOLE, avec amertume.

Ce n'est pas un jeune homme! il ne monte pas à cheval, celui-là!

NEUBOROUG.

Jamais!...

WALPOLE, de même.

Il n'a pas de villa élégante... de maison de campagne...

NEUBOROUG.

Pas encore!... mais cela peut venir... et si le roi le veut.

WALPOLE, lui saisissant le bras avec force.

Il le voudra... j'en réponds... Il y aura des obstacles... des obstacles terribles... Les princes ont tant de caprices, ils oublient si vite les services passés... Mais enfin, rassure-toi... dans un gouvernement tel que le nôtre, il ne suffit pas d'être le favori du roi pour faire un ministre... il faut encore du crédit, du talent...

NEUBOROUG.

Tu es bien bon!...

WALPOLE.

Il faut avoir pour soi la majorité... l'opinion publique... et l'on verra...

NEUBOROUG.

Oui, mon ami, oui, nous verrons... mais calme-toi!.. car te voilà dans un état qui m'effraye... Tu avais donné ta démission pour être tranquille...

WALPOLE.

Et je le suis, mon ami, je le suis...

NEUBOROUG, remontant vers la porte du fond.

Entends-tu ces cris... c'est le roi qui part... il est à cheval... ton neveu est à côté de lui!... à sa droite...

WALPOLE, avec colère.

A sa droite... tu en es sûr!...

NEUBOROUG.

Parbleu! je le vois... ah! mon Dieu!... il laisse tomber sa cravache... le roi lui offre la sienne... quel honneur!

WALPOLE, à part.

C'en est trop! (Haut à Neuboroug.) Viens... j'y perdrai mon nom ou nous renverserons ceux qui aspirent au pouvoir.

NEUBOROUG.

Nous les renverserons...

WALPOLE.

Et puisque le roi veut décidément la guerre...

NEUBOROUG.

Nous la lui donnerons... on l'a toujours quand on veut! ce n'est pas comme la paix!

WALPOLE, l'entraînant.

Viens, te dis-je, il faut se hâter.

(Il sort en entraînant Neuboroug par le fond.)



ACTE IV.

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD HENRI, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant par la porte à droite.

Oui, mon père, je vous attendrai ici...

HENRI, entrant par le fond et apercevant Marguerite.

Miss Marguerite... qu'il me tardait de vous voir! je suis d'une joie!... j'éprouve un bonheur...

MARGUERITE.

Alors dites donc vite pour que j'en aie aussi!

HENRI.

Il est arrivé depuis ce matin tant de changements, tant d'événements... qu'il vous suffise d'apprendre que dans ce moment j'ai tout pouvoir; j'ai la confiance, j'ai l'amitié du roi... il

m'accordera tout ce que je voudrai... alors et sur-le-champ j'ai pensé à vous...

MARGUERITE.

A moi!...

HENRI.

Ou du moins à celui que vous aimez... c'est la même chose!... j'ai fait venir votre jeune cousin Thomas Kinston...

MARGUERITE.

O ciel!

HENRI.

Je lui avais fait avoir hier un emploi... je lui en donne un aujourd'hui bien plus beau... bien plus sûr... je le place près de moi à la chancellerie... et si vous aviez vu sa reconnaissance et surtout son étonnement, car il ne peut se douter d'où lui vient sa fortune!...

MARGUERITE, à part.

Je crois bien!

HENRI.

Maintenant que vous voilà riche, lui ai-je dit, que votre avenir est assuré... ne songerez-vous pas à quelque établissement?...

MARGUERITE.

Grand Dieu!...

HENRI.

Ne craignez rien!... je ne me serais pas permis un seul mot qui aurait pu vous compromettre!... mais c'est lui-même qui, s'adressant à moi comme à son protecteur, m'a donné à entendre qu'il avait des vues sur une jeune fille, sa parente, sa cousine, dont le père venait d'être nommé membre de la Chambre des communes... c'est clair, je le pense; et sans trahir un secret que votre tendresse avait confié à mon amitié... je l'ai engagé à ne pas se rebuter... à se présenter encore!...

MARGUERITE.

O mon Dieu!

HENRI.

Il va venir... (La regardant avec tendresse.) Et en vérité, Marguerite, je le trouve bien heureux... je trouve qu'il n'y a personne au monde qui ne doive envier son sort... car maintenant le voilà sûr du consentement de votre père... Sa nouvelle fortune... ma protection... et puis la vôtre...

MARGUERITE, avec embarras.

Je ne sais... je doute encore que mon père...

HENRI.

Il le faudra bien... je saurai l'y contraindre...

MARGUERITE.

C'est trop de bontés... c'est trop vous occuper de moi... vous d'abord!... vous avant tout!!... vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé... de cette entrevue, de ce rendez-vous qu'on vous avait demandé!...

HENRI.

Ah! vous allez partager mon bonheur!... et il m'est d'autant plus doux... qu'il y a dans notre destinée comme une sympathie secrète... qui fait que nous sommes heureux ou malheureux ensemble... je suis comme vous... je suis aimé!..

MARGUERITE.

O ciel!

HENRI.

Oui, elle m'aime... oui, je ne peux en douter... et si des obstacles, si un secret que je dois respecter l'empêchent en ce moment de me donner sa main... je suis sûr du moins que ce mariage est maintenant l'objet de ses vœux... Je viens de lui écrire pour presser encore cet heureux instant... et bientôt, je l'espère, rien ne s'opposera à notre union pas plus qu'à la vôtre... je vais attendre sa réponse... et je vous retrouverai chez ma sœur lady Juliana, n'est-il pas vrai?... Adieu, Marguerite, adieu!... gardez bien mon secret.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, mettant la main sur son cœur.

Il est là son secret... il est là qui m'accable et me tue; il est aimé!... pendant qu'il parlait je me sentais mourir... par bonheur encore, il n'en a rien vu... sa joie l'empêchait de comprendre ou même d'apercevoir ma douleur... (Joignant les mains.) Qu'il soit heureux, mon Dieu!... c'est là ma seule prière!... et pour moi tout est fini...

(Se retournant et apercevant Neuboroug.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

MARGUERITE.

Partons, mon père, partons!

NEUBOROUG.

Qu'est-ce qui te prend donc? qu'est-ce que tu as?

MARGUERITE.

Retournons à la ville! ne restons pas en ces lieux où je voudrais n'être jamais venue...

NEUBOROUG.

Toi qui ce matin trouvais ce séjour si agréable...

MARGUERITE.

Ce matin, quelle différence!... je ne savais pas... c'est-à-dire que je croyais... et vous-même qui parlez, vous trouviez la cour si insupportable...

NEUBOROUG.

Au premier coup d'œil... c'est vrai!... mais après on s'y fait...

MARGUERITE.

Je ne m'y ferai jamais... allons-nous-en, mon père, je souffre.

NEUBOROUG, lui prenant la main.

Est-il possible... eh bien! nous partirons... mais encore un instant!... j'attends mon ami Walpole qui a sur moi des projets... il m'a dit de ne pas m'éloigner... car il prétend qu'il y a des chances....

MARGUERITE.

Pour quoi?

NEUBOROUG.

Pour être ministre...

MARGUERITE.

Vous, mon Dieu!

NEUBOROUG.

Pourquoi pas?... comme tout le monde!... et puis ce n'est pas moi... c'est lui qui le veut... qui l'exige! comment désobliger un ami qui y met un pareil zèle?... J'en conviens franchement, j'étais venu ici avec des préventions... et peu à peu... que veux-tu? l'œil se fait à cet éclat, à ce luxe qui vous environne... l'oreille s'habitue à ces titres de votre Grâce, votre Seigneurie, votre Excellence... et puis encore d'autres idées... En voyant ces belles dames si bien parées, si brillantes, si enviées, je pense à toi et je me dis : Ma fille serait comme elles! Je te vois dans ma voiture, dans mon salon dont tu fais les honneurs; je te vois dans ma loge de l'Opéra... Je les entends qui disent : C'est elle, c'est la fille du ministre... Quand je pense à tout cela, vois-tu bien, cela me trouble, ça m'éblouit, ça m'étourdit, et je ne sais plus si c'est de l'ambition ou de l'amour paternel!

MARGUERITE.

Eh bien! s'il est vrai... si vous m'aimez, mon père... ne me laissez pas ici... car j'y mourrais...

NEUBOROUG.

Qu'est-ce que tu me dis-là!... toi mourir... viens-t'en, ma fille, partons... je t'emmène à l'instant... je donne ma démission!... qu'est-ce que je ferais ici, dans mon ministère, sans mon enfant, sans mon bonheur?... (Lui prenant les mains.) Mais réponds-moi! raconte tout à ton père! D'où vient l'état où je te vois?... d'où viennent tes souffrances?... est-ce que j'en serais cause, par hasard? J'en serais bien capable!

MARGUERITE.

Non, mon bon père! non, jamais... mais hier, quand vous me parliez d'aimer quelqu'un... je vous ai promis de vous dire... si ça venait... eh! bien, mon père... c'est venu!

NEUBOROUG.

Vraiment!

MARGUERITE.

Ou plutôt c'est parti!... car je ne veux plus y songer, je veux l'oublier... c'est quelqu'un que je ne peux jamais épouser... un lord... un grand seigneur!...

NEUBOROUG, vivement.

Je le connais... car j'y ai toujours pensé... c'est toujours lui que j'ai rêvé pour gendre.... lord Henri...

MARGUERITE, lui mettant la main sur la bouche.

Silence, au nom du ciel.

NEUBOROUG.

Raison de plus pour que je sois ministre!... c'est le seul moyen de rapprocher les distances.

MARGUERITE.

Impossible!...

NEUBOROUG.

Pourquoi ne pas essayer? Si nous échouons, je partirai, et tout consolé, car je partirai avec toi... Mais s'il y avait des chances... si Walpole l'emportait dans ce qu'il veut faire pour moi, vois donc combien il serait terrible de renoncer à un ministère.

MARGUERITE.

Vous y pensez encore?...

NEUBOROUG.

Eh bien! oui, c'est plus fort que moi!... il y a dans l'air qu'on respire ici quelque chose qui monte à la tête... Je me tâte le pouls, et il me semble que me voilà comme Robert était ce matin... les mêmes symptômes...

MARGUERITE.

Raison de plus pour s'éloigner.

NEUBOROUG.

C'est possible!... (Apercevant Walpole.) C'est lui, le voici!... attends-moi chez lady Juliana... Deux mots, deux mots seulement, et dans une heure, je te le jure, nous partons.

(Marguerite sort par le fond.)

SCÈNE IV.

NEUBOROUG, WALPOLE.

WALPOLE, entrant par la porte à droite, d'un air rêveur, et tenant un cahier.

Ce rapport qu'il vient de me remettre... et qu'en quelques heures il a écrit en entier de sa main... j'ai beau le relire... par saint George... c'est bien... c'est très-bien!... il conclut pour la guerre... pour cette guerre d'Espagne qu'ils demandent tous, et dès demain le voilà populaire!... idole du prince... idole de la nation... et moi injurié, outragé... bien plus, oublié! cela commence déjà!

NEUBOROUG.

Eh bien, mon cher ami?

WALPOLE.

Eh bien! cela va mal!... J'ai attendu le roi dans son cabinet au retour de sa promenade... je lui ai fait part franchement, et dans son intérêt, de mes nouvelles réflexions et de mes craintes au sujet du choix qu'il veut faire...

NEUBOROUG.

Le roi a donc quelqu'un en vue... quelqu'un qu'il protége ?

WALPOLE.

Eh ! oui... un membre de la Chambre haute... un jeune lord qui n'est certainement pas sans mérite, mais qui est sans expérience, et sans le desservir en rien, j'ai démontré au roi que, quels que fussent ses talents, il n'avait jusqu'à présent aucun partisan, aucun appui dans la Chambre des communes... Alors, et avec adresse, je lui ai parlé de toi qui, porté par l'opposition, pouvais la rallier au gouvernement et opérer une fusion entre les whigs et les torys... c'était enfin, et en bonne politique, un essai à tenter.

NEUBOROUG.

C'est vrai... Eh bien ?...

WALPOLE

Eh bien !... distrait et rêveur, le roi m'écoutait à peine... ou me répondait avec impatience... C'est la première fois de ma vie que je n'ai rien pu gagner sur son esprit.

NEUBOROUG.

Que veux-tu ?... il faut se faire une raison... et comme je te le disais ce matin, il y a en première ligne des emplois secondaires... dont on peut se contenter.

WALPOLE.

Et Dieu sait... si ceux-là même je pourrai maintenant en disposer... car il y a là-dessous une intrigue... une trahison infernale !... Croirais-tu que les partisans du comte de Sunderland le poussaient, le protégeaient..,

NEUBOROUG.

Qui ?... mon concurrent ?

WALPOLE, avec impatience.

Eh ! oui, sans doute ! lady Cécile, que je croyais abattue, est au contraire triomphante... elle avait intrigué en sa faveur !... tout le monde est donc pour lui ! j'étais donc leur jouet à tous ; et je verrais arriver à ce nouveau ministère Sunderland, Bolingbroke, et tous mes ennemis... non, morbleu ! dussé-je y mourir, je ne t'abandonnerai pas ; je n'abandonne pas ainsi la partie, j'en ai gagné de plus désespérées ; je te porterai au ministère... je t'y pousserai... quand je devrais tout renverser.

NEUBOROUG.

C'en est trop, mon ami, c'en est trop ! l'amitié t'aveugle et t'égare, et je ne souffrirai pas que pour moi tu t'exposes ainsi... ni que tu te mettes dans l'état où te voilà... car depuis que tu t'es retiré des affaires pour te reposer... c'est pis qu'un enfer... et j'aime mieux renoncer...

WALPOLE, le retenant.

Tu ne le peux pas... tu ne t'en iras pas !... Tout n'est encore qu'en projets, rien n'est terminé ! et, grâce au ciel, l'ordonnance n'est pas encore rendue !

NEUBOROUG.

Qu'en sais-tu ?

WALPOLE.

Je le sais, parce qu'on l'aurait envoyée à ma signature !...

NEUBOROUG.

A toi qui t'en vas ?...

WALPOLE.

Eh non !... je reste ministre sans portefeuille pour contre-signer l'ordonnance qui recompose le nouveau ministère !... et après cela...

SCÈNE V.

NEUBOROUG, WALPOLE, UN HUISSIER de la chambre du roi.

L'HUISSIER, présentant un papier cacheté.

De la part du roi, Milord.

(Il salue et sort.)

WALPOLE.

O ciel !...

NEUBOROUG.

Qu'y a-t-il donc ?...

WALPOLE, essayant de sourire.

Rien ! c'est cette ordonnance dont je te parlais.

NEUBOROUG, lui prenant la main.

Qu'as-tu donc ?... est-ce que tu te trouves mal ?

WALPOLE.

Non, mon ami... ce n'est rien.

NEUBOROUG.

Si vraiment... je te sens là une sueur froide !...

WALPOLE.

Que veux-tu ?... jusqu'à ce moment j'avais cru que nous l'emporterions... que je pourrais servir un ami... et on ne voit pas sans quelque émotion détruire ainsi toutes ses espérances !

NEUBOROUG.

Mon ami... mon cher Robert, ne te fais pas de peine... vrai ! me voilà tout résigné !... ce n'était pas pour moi... c'était pour ma fille... et je suis philosophe !... Mais toi tu sers tes amis trop vivement... (Lui secouant la main.) Allons... allons... du courage, je vais retrouver ma fille... (A part, regardant Walpole.) Et moi qui hier encore doutais de son affection... j'étais un ingrat... (A part, en sortant.) Ah ! je n'aurais jamais cru qu'il m'aimât à ce point-là !

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

WALPOLE, seul, s'asseyant près de la table.

Oui, c'est bien cela... lord Henri... premier

ministre... voilà l'ordonnance qui le nomme... (Prenant la plume.) Et quand je l'aurai contre-signée, je ne serai plus rien !... il aura pris ma place !... (Jetant la plume.) Et si je la redemandais cette place !... si je disais au roi : C'est mon bien, elle m'appartient; rendez-la-moi... car nul au monde ne pouvait me renverser... et c'est moi... moi-même qui me déshérite, qui me ravis le fruit de trente années de travaux et de peines... ce ne doit pas être... ça n'est pas juste !... le roi le saura... je cours le lui dire... (Il se lève, fait quelques pas, et s'arrête) et me couvrir de ridicule, m'exposer à toutes les railleries... et qui plus est, à un refus peut-être... car maintenant, engoué comme il l'est de mon neveu, il le préfère à tout, rien ne pourra l'en détacher... Et puis, les Sunderland ne sont-ils pas là qui poussent à ma ruine dont ils se disputent les débris ?... Et si le roi refuse ! ! ! ce n'est plus une démission !... c'est une disgrâce, un exil... un renvoi !... ah ! (Se remettant à la table et reprenant la plume.) Allons... il le faut... il faut se résigner !... il faut subir son sort !... est-il donc si terrible après tout? Vingt fois dans ma vie n'ai-je pas désiré ce qui m'arrive aujourd'hui ? Ne l'ai-je pas demandé moi-même ?... et le repos, après tant d'orages, est-il donc sans douceur et sans charmes ?... Allons... signons !... (Il approche la plume du papier et s'arrête.) Signer son propre arrêt !... signer la réputation, la gloire d'un rival ! et faire un ministre de ce favori qui m'a déjà enlevé la faveur du maître... Non... non, je ne veux pas écrire... ma main s'y refuse et se roidit !... mes nerfs se briseraient... (Jetant la plume.) C'est impossible !... j'en mourrais plutôt... je le hais ! je le déteste !... tout autre au monde, pourvu que ce ne soit pas lui !

SCÈNE VII.

WALPOLE, près de la table; GEORGE, entrant par le fond, et tenant un mouchoir de femme à la main.

GEORGE, riant.

L'invention est admirable !...

WALPOLE, cherchant à se remettre.

C'est le roi !...

GEORGE, toujours riant.

C'est vous, mon cher Robert... où donc est votre neveu ?

WALPOLE, à part.

Toujours lui !...

GEORGE.

Je le cherchais pour lui raconter un tour excellent... Figurez-vous que tantôt j'entre chez la reine qui était entourée de ses dames d'honneur... l'une d'elles, avec qui je causais, tenait à la main ce riche mouchoir brodé, qui, dans un de ses coins artistement noué, me parut renfermer un billet... sur lequel je plaisantais... On me répondit que c'était une lettre de femme... de la comtesse de Lindsay, une dame bel esprit... une élève de Pope... Curieux d'admirer son style, je demandais en grâce à en lire quelques lignes... on me refuse... j'insiste... je veux parler en roi !... on se rit de mon autorité, et toutes ces dames, à commencer par la reine, de prendre parti contre moi en me défiant de réussir ! Moi je parie une agrafe en diamant qu'avant la fin du jour le billet sera dans mes mains ; on accepte, et vraiment je m'étais avancé là sans trop savoir les moyens d'en sortir à mon honneur, lorsqu'un de mes pages, qui avait entendu la discussion... un petit ambitieux qui est du parti du roi plutôt que de celui des dames, s'est emparé de ce mouchoir... Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais à l'instant même... au moment où j'entrais dans ce salon, il me l'a remis d'un air triomphant... (Cherchant toujours à dénouer.) Mais c'est pire que le nœud gordien... et l'on voit qu'une main féminine a passé par là... Il n'y a que les femmes pour de pareils nœuds !

WALPOLE.

On se plaint rarement de leur solidité !...

GEORGE, achevant de dénouer le mouchoir.

Enfin j'ai réussi... (prenant le billet qu'il ouvre et qu'il montre à Walpole) et nous pouvons admirer la prose ou les vers de lady Lindsay.

WALPOLE, à part, après avoir jeté les yeux sur le billet.

Ciel ! l'écriture de mon neveu !

GEORGE.

Qu'ai-je vu ?... (Lisant à part.) Ma Cécile, ma bien-aimée... point de signature... mais dans les termes les plus tendres... les plus pressants... On réclame l'exécution de ses promesses... Quelle audace !... quelle insolence !... et ce billet qu'elle a reçu, dont elle m'a fait un mystère... qui a osé l'écrire ?... Je le saurai !... je connaîtrai le téméraire, et malheur à lui !...

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

GEORGE, apercevant Henri.

Ah ! mon ami, mon cher Henri, vous voilà ! vous arrivez à propos... j'ai à vous parler... à vous consulter... sur une affaire qui m'intéresse... (se retournant et voyant Walpole) une affaire d'État !

HENRI.

Il me semble que mon oncle pourrait mieux que personne... et j'aurai droit, Sire, de me récuser... car je ne suis pas encore nommé !

GEORGE.

Peu importe!... c'est tout comme! (A Walpole.) Mon cher Robert, avez-vous contre-signé cette ordonnance que je vous ai envoyée?

WALPOLE.

Pas encore, Sire!... je voulais proposer à Votre Majesté une autre forme de rédaction.

GEORGE.

Comme vous voudrez... ce que vous jugerez convenable! Faites seulement qu'on l'expédie promptement dans vos bureaux.

WALPOLE.

O ciel!...

GEORGE.

Je reste avec votre neveu... pour conférer avec lui... pour m'entendre sur l'objet dont je parlais tout à l'heure et qui dans ce moment est de la plus haute importance.

HENRI, vivement.

L'affaire de la guerre d'Espagne!...

GEORGE, de même.

Précisément!...

HENRI.

J'ai fait sur-le-champ le rapport que Votre Majesté avait daigné me demander à ce sujet, et... je l'avais soumis à mon oncle...

WALPOLE, qui a été prendre le rapport qu'il avait laissé sur la table.

Oui, Sire... (Il regarde son neveu, hésite un moment pour remettre le papier au roi, et lui dit d'une voix émue :) le voici!!... écrit entier de sa main.

GEORGE, le prenant sans le regarder.

C'est bon!...

HENRI, au roi.

Votre Majesté ne le regarde pas?

GEORGE.

Si vraiment!... (Il y jette les yeux d'un air indifférent.) O ciel!... qu'ai-je vu?... cette écriture!... (Walpole, qui a observé le trouble du roi, jette un dernier regard sur lui et sur son neveu, puis il sort précipitamment pendant que George s'avance au bord du théâtre, en regardant toujours le billet.) C'est cela même!..... c'est lui!..... quelle indignité!... quelle trahison!... et la perfide surtout!...

(Il remonte le théâtre et aperçoit Cécile qui entre.)

SCÈNE IX.

HENRI, GEORGE, CÉCILE.

GEORGE, à part.

La voilà!...

CÉCILE, s'adressant au roi.

Mon père, le comte de Sunderland, va se rendre à l'audience que vous daignez lui accorder.

GEORGE, contenant son émotion.

C'est bien... nous le recevrons!...

GEORGE, après un instant de silence, jette un coup d'œil sur Henri et sur Cécile qui ont échangé un regard et baissent soudain les yeux.

Lord Henri, je voulais vous parler, et je puis le faire devant milady, car je me rappelle maintenant que plusieurs fois elle a plaidé près de moi en votre faveur, et qu'elle est toute dévouée à vos intérêts...

HENRI.

C'est trop de bontés à lady Cécile, et surtout à Votre Majesté...

GEORGE.

J'en aurai plus encore, et pour commencer je vous donnerai un conseil... celui d'être plus circonspect... Ce matin vous ne m'avez confié que la moitié de votre secret... j'ignorais encore quelle était celle que vous aimiez... un hasard vient de me l'apprendre... (Mouvement de Cécile.) Oui, Madame... et voyez à quoi son imprudence l'exposait, si cette lettre, par exemple, était tombée en d'autres mains que les miennes...

HENRI.

O ciel!... Eh bien! puisque mon amour vous est connu, pourquoi n'avouerais-je pas à Votre Majesté et mes projets, et mes vœux, et l'espoir de ma vie entière?... Oui, Sire, c'est elle que j'aime!...

CÉCILE.

Que dites-vous?

HENRI.

Ne craignez rien... ce n'est pas au prince... ce n'est pas à mon souverain que je confie un tel secret.

CÉCILE.

Henri...

GEORGE.

Et pourquoi l'arrêter, Milady?... il aime... il est aimé... il me l'a avoué ce matin!... il en est convenu!...

CÉCILE.

Est-il possible?...

HENRI.

Punissez-moi, Madame! je l'ai mérité! Mais quand je parlais ainsi, je croyais que jamais votre nom ne serait connu... qu'un éternel silence ensevelirait et mon secret et l'amour que vous m'avez juré...

CÉCILE, qui a passé près de lui.

Taisez-vous! taisez-vous!

HENRI.

Et pourquoi donc?... pourquoi cet effroi, grand Dieu?

GEORGE.

Vous ne le devinez pas?... C'est qu'elle ne peut entendre ni supporter l'arrêt qui l'accable... c'est que cet amour qu'elle vous a juré... il m'appartenait... elle me l'avait donné.

CÉCILE.

Sire, au nom du ciel...

HENRI, avec fureur.

Quoi! celle que vous aimiez?...

GEORGE.

C'est elle!...

CÉCILE, au roi, et avec dignité.

Assez!... assez!... Vous m'avez frappée de mort, et maintenant je n'ai plus rien à redouter... J'ai subi de tous les supplices le plus horrible... Vous m'avez flétrie à ses yeux... J'ai perdu l'estime de celui que j'aime.

GEORGE.

Que vous aimez!...

CÉCILE.

Oui, Sire, ces nœuds que vous osez rappeler et que dès longtemps cependant j'avais brisés de moi-même, ces nœuds que l'ambition seule avait formés... je m'en accuse et j'en rougis; mais l'amour que j'avais pour lui, j'en suis fière et je m'en glorifie, car il était noble et pur... Oui, c'est par amour que j'ai repoussé ses vœux, c'est par amour que je refusais sa main, moi qui aurais donné ma vie pour en être digne; et je ne dis pas cela pour m'excuser à ses yeux, pour surprendre sa pitié, ni pour regagner une tendresse que je ne mérite pas et que j'ai perdue sans retour... mais je le dis pour moi-même que vous avez voulu abaisser, je le dis devant vous qui tenez le sceptre et la couronne.. celui que j'aimais, Sire... c'est lui!...

GEORGE.

Et ce mot a décidé sa perte... et vous deux qui m'avez trompé...

SCÈNE X.

HENRI, CÉCILE, GEORGE, UN HUISSIER de la chambre.

L'HUISSIER, annonçant.

Le comte de Sunderland!...

GEORGE.

Qu'il vienne à l'instant, qu'il vienne!

CÉCILE, s'élançant vers la porte du fond.

Ah! mon père!...

(Elle sort comme pour l'empêcher d'entrer.)

GEORGE.

Oui... c'est à ses yeux... c'est aux yeux de tous que je veux la punir, et je vais à l'instant...

HENRI, se plaçant devant la porte du fond.

Non, Sire, Votre Majesté n'ira pas!

GEORGE.

Oser me retenir!

HENRI.

Elle n'ira pas flétrir une fille aux yeux de son père... ce n'est pas là la vengeance d'un galant homme, et surtout d'un roi.

GEORGE.

Téméraire!

HENRI.

Vous êtes maître de mes jours... mais non de son honneur; et si vous pouviez l'oublier...

GEORGE.

Je n'oublie pas de tels outrages... je vais les châtier.

HENRI, traversant le théâtre.

Et moi je vais demander justice...

GEORGE.

A qui?...

HENRI.

A la reine!!...

GEORGE, courant à lui et le retenant à son tour.

Monsieur!... restez!

SCÈNE XI.

Plusieurs lords et seigneurs de la cour, plusieurs officiers supérieurs; WALPOLE, GEORGE, HENRI; puis NEUBOROUG et MARGUERITE, qui entrent un instant après.

WALPOLE, entrant un instant avant tout le monde.

Je viens remettre à Votre Majesté cette ordonnance...

GEORGE, la prenant et la déchirant.

Qui est nulle et que j'anéantis! J'ai fait un autre choix... vous le connaîtrez... (Aux officiers qui sont derrière lui et leur montrant Henri.) Milords, assurez-vous d'un téméraire qui a outragé son roi... qui l'a menacé...

MARGUERITE, qui vient d'entrer avec son père.

O ciel!...

WALPOLE.

Ce n'est pas possible.

NEUBOROUG.

De quel crime ose-t-on l'accuser?

GEORGE, avec colère et cherchant à se modérer.

Son crime!...

HENRI, froidement.

S'il est connu... ce ne sera que par vous, Sire! car au prix de mes jours, je jure de garder le silence.

GEORGE.

Et moi!... (S'arrêtant et s'adressant aux officiers.) Assurez-vous de lui... plus tard je déciderai de son sort... (Regardant autour de lui.) Walpole, Neuboroug... vous êtes de bons et fidèles serviteurs, et dans ce moment, entouré comme je le suis de traîtres et de perfides, j'ai besoin d'amis véritables; venez, venez, suivez-moi!

(Il les emmène par la porte du fond, et toute la cour sort après eux.)

SCÈNE XII.

Quelques soldats au fond du théâtre; UN OFFICIER à qui Henri vient de remettre son épée; HENRI, au coin du théâtre à droite; MARGUERITE auprès de lui.

MARGUERITE, toute tremblante et joignant les mains d'effroi.

Vous! mon Dieu!... disgracié!... prisonnier!...

HENRI, prêt à partir.

Ah! ce n'est pas là le coup le plus cruel!... trahi, abusé par celle que j'aimais..

MARGUERITE, vivement.

Que dites-vous?

HENRI.

Indigne de moi, elle appartenait à un autre, et tout est fini entre nous!...

MARGUERITE, avec une expression de joie et portant la main à son cœur.

Ah!

(L'officier fait un signe à Henri qui tend la main à Marguerite et sort par le fond entouré par les soldats, tandis que Marguerite, immobile à là droite du théâtre, le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, et sort par la porte à droite.)

ACTE V.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG.

Oui, mon cher ami, cela va mal pour vous... je vous en préviens, parce que j'étais là; j'ai été témoin de la colère du roi.

HENRI.

Et cependant, à l'instant même, mes arrêts viennent d'être levés... je n'ai plus pour prison que l'enceinte de ce palais, et l'on n'a exigé de moi d'autre caution que ma parole de n'en point sortir.

NEUBOROUG.

Cela m'étonne... car il y a deux heures le roi était furieux. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait; mais voilà ce qui est arrivé. A peine étions-nous sortis de cette galerie, qu'il congédie tout le monde, en disant d'un ton brusque : Pardon, Milords, il faut que je parle à M. Neuboroug, à lui seul. Me voici donc dans le cabinet du roi, en tête-à-tête avec lui. Il me dit : Asseyez-vous, asseyez-vous; puis il se promène d'un air agité, il s'assied... il écrit... il sonne... Tenez, pour le lord chancelier qui tout à l'heure était dans le salon. — Puis il se retourne vers moi. — Je suis à vous dans l'instant; nous avons à causer du nouveau ministre. — Je croyais que Votre Majesté avait fait un choix. — Est-ce que vous le connaissiez? — Non, Sire, je sais seulement que vous aviez signé l'ordonnance. — Je l'ai déchirée. — Et il recommence à se promener! J'étais toujours là et j'attendais... On annonce Walpole. — Je ne veux pas le recevoir, dit le roi; et à peine achevait-il ces mots, que votre oncle paraît sur le seuil de la porte. — Je viens, dit-il, rendre un service à Votre Majesté... Il est impossible qu'elle ait écrit l'ordre que je viens de voir entre les mains du lord chancelier. — Je l'ai écrit, je le ferai exécuter. Lord Henri a manqué de respect à ma personne, il m'a menacé... il y a crime de lèse-majesté : qui ose le justifier est coupable. — Mettez-moi donc aussi en accusation, car je viens le défendre!...

HENRI.

Mon pauvre oncle!

NEUBOROUG.

Oui, Sire, a-t-il ajouté; on n'enlève pas à un brave officier son titre et son grade pour un crime tel que le sien. — Son crime! s'est écrié le roi, le connaissez-vous? — Oui, Sire, et je m'en vais vous le dire... Silence, Milord, a dit le roi avec un regard furieux. Puis, s'adressant à moi : Mon ami, mon cher Neuboroug... j'avais à vous parler... mais plus tard, dans quelques instants, je vous ferai savoir mes intentions. — Alors, comme vous vous en doutez bien, je me suis incliné, je suis sorti; et au moment où la porte du cabinet se refermait, l'orage recommençait déjà... tous deux parlaient à la fois, et je distinguais la voix de Walpole. — Oui, je le défendrai, quand on devrait, comme autrefois, m'envoyer à la Tour... et puis, je n'ai plus rien entendu!...

HENRI.

Ah! mon oncle est trop généreux!... il va se perdre! il va attirer sur lui la colère du roi... pour une cause qui ne peut être défendue... ni justifiée.

NEUBOROUG.

C'est lui!... le voilà!

SCÈNE II.

NEUBOROUG, HENRI, WALPOLE venant du fond.

HENRI.

Mon cher oncle!

WALPOLE.

Rassure-toi. Cela va mieux! tu es libre du moins!

HENRI.

Que dites-vous?...

WALPOLE.

J'ai eu d'abord avec le roi une discussion assez vive...

HENRI.

Je le sais.

WALPOLE.

Qui a fini assez mal; car Sa Majesté ne voulait rien entendre, et moi je soutenais toujours, dussé-je le répéter à la tribune, qu'en Angleterre on était libre... (à demi-voix, et sans que Neuboroug l'entende) libre, si on le voulait, d'enlever au roi ses maîtresses...

HENRI.

Mon oncle!...

WALPOLE.

Sur ce mot-là... il m'a congédié de son cabinet, et j'ai cru que tout était fini, que tout était perdu... mais avec un roi homme d'honneur, il y a toujours de la ressource. Il paraît que depuis deux heures, et une fois le premier mouvement passé, il s'est calmé... il a réfléchi... il a senti que mes conseils n'étaient pas si déraisonnables, et il vient de me prévenir, par un billet très-froid et très-laconique, qu'il avait fait lever tes arrêts, et qu'il te gardait seulement prisonnier ici sur parole jusqu'à ce soir.

NEUBOROUG.

A la bonne heure!

WALPOLE.

A cette lettre... en était jointe une autre dont j'ignore le contenu, et qui était pour toi... Neuboroug, la voici.

NEUBOROUG.

Donne donc... (Il la décachète en tremblant, et la lit avec émotion.)

WALPOLE, avec inquiétude.

Eh bien?...

NEUBOROUG.

Ah! mon ami!...

WALPOLE.

Qu'est-ce donc?

NEUBOROUG.

Laisse-moi finir... ce bon roi... (Lisant.) « D'a-» près ce que j'ai vu et surtout d'après ce que m'a » dit Walpole, je peux mettre en vous toute ma » confiance. — J'ai un important service à vous » demander!... venez, je vous attends! »

WALPOLE.

Qu'est-ce que ce peut être?

NEUBOROUG.

Tu t'en doutes bien!... et rien n'égale ma joie! non pas tant pour la place, qui est honorable, j'en conviens! mais pour autre chose encore... car enfin, ton neveu est en disgrâce, moi je suis en faveur; je vais être ministre, et il m'est permis alors d'avoir pour l'avenir des idées d'alliance... auxquelles sans cela je n'aurais jamais osé m'arrêter!

HENRI.

Ah! je ne suis pas assez heureux pour cela... (à demi-voix à Neuboroug) ce n'est pas moi qu'on aime!...

NEUBOROUG, vivement et à voix basse.

C'est vous!

HENRI.

Est-il possible!

NEUBOROUG.

Elle me l'a avoué à moi, à son père!

HENRI, avec émotion.

Marguerite!... Mais en effet... son trouble... (Il fait quelques pas vers Neuboroug, qui vient de remonter le théâtre.)

NEUBOROUG.

Plus tard... plus tard... je suis attendu... et j'ai à peine le temps de remercier cet excellent ami à qui je dois tout. (A Henri, montrant Walpole.) Vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour moi; c'est le triomphe de l'amitié! et si, comme je le crois maintenant, j'arrive au pouvoir, ce sera grâce à lui!

HENRI.

Comment cela?

NEUBOROUG.

Imaginez-vous que ce matin nous avions un rival, un concurrent redoutable que les Sunderland portaient au ministère...

WALPOLE, avec un geste d'effroi.

Neuboroug! je t'en supplie!

NEUBOROUG.

Non... non, je parlerai... je ne suis pas un ingrat... je ne cache pas les services qu'on me rend... je les proclame tout haut... (A Henri.) C'était un membre de la Chambre-Haute... un lord... un jeune homme sans crédit, sans expérience... c'était du moins l'avis de Walpole qui me l'a dit... car moi je ne lui en veux pas, je ne le connais pas... mais il paraît que le roi l'aimait, le protégeait, l'avait pris en affection...

HENRI.

O ciel!...

WALPOLE, voulant l'interrompre.

Eh! de grâce!...

NEUBOROUG, à Walpole.

Enfin l'ordonnance était signée, je l'ai vue entre tes mains, et j'ai cru que tout était fini! (A Henri.) Eh bien! pas du tout, loin de se laisser abattre, mon ami Walpole a redoublé d'efforts; je ne sais pas comment il s'y est pris... mais il a si bien fait, si bien manœuvré, qu'en quelques heures le favori a été renversé...

HENRI.

Vous, mon oncle!

WALPOLE.

Moi!... par exemple!

NEUBOROUG, riant.

Oh! tu me l'avais bien dit : Je le renverserai... Voilà du dévouement, de la chaleur! Voilà ce qui s'appelle servir ses amis! et si jamais je suis au pouvoir, je te prendrai pour modèle... je vous le jure à tous les deux, et si j'y manque jamais!...

SCÈNE III..

NEUBOROUG, HENRI, WALPOLE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER.

Sa Majesté attend sir Neuboroug dans son cabinet...

NEUBOROUG.

Le roi m'attend!... adieu... adieu... je reviens vous apprendre ce qui aura été décidé!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

HENRI, WALPOLE.

HENRI, après un instant de silence, et voyant Walpole qui détourne les yeux.

Je ne puis ajouter foi à ce qu'il vient de nous dire!... j'ai mal compris! ou il est dans l'erreur! Vous, mon oncle!... vous m'auriez desservi!... ce n'est pas possible... dites-le moi!... et c'est vous seul que je veux croire!

WALPOLE.

Non... il t'a dit la vérité!

HENRI.

Grand Dieu!...

WALPOLE.

A quoi bon feindre avec toi? je t'aimais ce matin, tu m'étais cher! tu te tenais à l'écart du pouvoir et de la fortune; j'ai été te chercher, je t'ai pris par la main pour t'y amener. Ce poste si brillant et si dangereux que j'abandonnais, cette place objet de tous les vœux, c'est moi qui te l'ai fait obtenir, c'est moi qui te l'ai donnée!...

HENRI.

C'est vrai!...

WALPOLE.

Eh bien! dès que je l'ai vue entre tes mains, je ne peux dire ce que j'ai éprouvé... mon amitié s'est retirée de toi à mesure que le pouvoir t'arrivait... c'est un sentiment que je ne pouvais ni maîtriser ni vaincre... J'étais jaloux!... vois-tu, Henri, la faveur du prince est un de ces biens qu'on ne peut partager!... c'est comme ces objets de notre amour qu'on ne veut pas voir à d'autres, même quand on les dédaigne ou qu'on les abandonne! Céderais-tu ta maîtresse à ton meilleur ami, à ton frère?... non!... tu le haïrais!... c'est ce que j'ai fait... tu m'étais devenu odieux...

HENRI.

Est-il possible!

WALPOLE, avec exaltation.

Oui, tant que je serai vivant, nul ne portera la main sur mon bien, sur cette autorité acquise par trente ans de travaux et de tourments... Elle m'a coûté trop cher pour ne pas la défendre; et quiconque se présenterait comme obstacle sur ma route, quiconque, ami ou ennemi, voudrait arrêter le char de ma fortune, sera brisé par lui!...

HENRI.

Grand Dieu!

WALPOLE, revenant à lui.

Ah!... je t'effraye... tu doutes de ce que tu entends, tu ne peux concevoir la violence d'une passion qui, loin de s'amortir avec l'âge, prend chaque jour de nouvelles forces. Mais cette passion est la seule que j'aie éprouvée... je n'en ai jamais eu d'autres, laisse-la-moi, ne me l'envie pas! elle rend si malheureux! Jamais je n'ai connu comme toi les illusions de la tendresse... jamais l'amour d'une femme n'a fait battre mon cœur... on ne m'a jamais aimé... je n'ai aimé personne!...

HENRI.

Mon pauvre oncle!...

WALPOLE.

Ah! tu me hais!

HENRI.

Non... je vous plains!

WALPOLE.

Et tu as raison... car dès que j'ai abattu à mes pieds l'ennemi qui me résistait... semblable au soldat dont la colère s'éteint quand le combat est fini, mon ressentiment tombe avec celui qui l'avait fait naître. J'ai honte de moi... je rougis de ma frénésie... je m'en veux de mon triomphe que je cherche à expier!... Toi, par exemple... à peine renversé, je t'ai tendu la main; je t'ai rendu mon amitié; j'ai couru te défendre auprès du prince... j'aurais bravé pour toi sa vengeance, sa colère, sa disgrâce peut-être! car je t'aime maintenant, tu es redevenu mon fils, mon neveu bien-aimé! Demande-moi ma fortune, mon sang... je te les donne, mais le pouvoir!... je l'essayerais en vain! c'est au-dessus de mes forces! Et tiens, ce Neuboroug, ce vieil ami... si honnête homme... si peu redoutable... eh bien! dans ce moment, j'ai beau me raisonner et me combattre... je ne l'aime plus... Que dis-je?... tout à l'heure, pendant qu'il me parlait... j'éprouvais contre lui des mouvements de jalousie et de haine; cette intimité, cette confiance dont le roi l'honore... tout

cela le rend mon ennemi mortel!... et malgré moi, dans ce moment, je cherche déjà en mon esprit les moyens de le renverser. (Voyant Henri qui fait un geste d'étonnement.) Tais-toi, le voici!

SCÈNE V.

HENRI, MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, tenant Marguerite sous le bras.

Viens-t'en, ma fille... viens-t'en, quittons ces lieux!

HENRI.

Qu'y a-t-il donc?

WALPOLE.

Est-ce que tu n'es pas ministre?

NEUBOROUG.

Moi!... c'est fini!

WALPOLE, avec un mouvement de joie.

O ciel! (Puis se retournant avec amitié du côté de Neuboroug à qui il serre la main.) Mon ami... mon pauvre ami!

HENRI.

Qu'est-il donc arrivé?

WALPOLE.

Ce service que te demandait le roi?

NEUBOROUG.

Tu ne t'en serais pas douté! il voulait savoir de moi si réellement tes forces et ta santé étaient aussi altérées que je le lui avais dit... et il me demandait, sous le sceau du secret, et sans que cela eût l'air de venir de lui, si je ne pouvais pas t'engager à revenir sur ta démission?...

WALPOLE, vivement.

Il serait possible!

NEUBOROUG, de même.

Rassure-toi! j'ai refusé... Moi t'exposer... moi compromettre les jours d'un ami... Je lui ai dit que le choix seul d'un successeur t'avait rendu malade; (A Henri.) c'est la vérité! (A Walpole.) et que dans ton intérêt il ne fallait même plus te charger des soucis de ce nouveau ministère... J'ai vu alors un homme fâché... dépité, qui m'a dit sèchement : N'en parlons plus... on se passera de Walpole... mon choix est fait! Alors je me suis avancé, et en balbutiant quelques mots, j'ai remercié. — Vous, docteur? est-ce que j'y ai jamais pensé? s'est-il écrié en me tournant le dos. Et comme je restais là... stupéfait, interdit, indigné... il a ajouté brusquement : C'est bien, c'est bien... je ne vous retiens plus; ce qui voulait dire : Sortez!... Et l'on croit que je resterais ici un instant de plus, que je m'exposerais, comme cette foule de courtisans et d'ambitieux, aux dédains et aux caprices d'un prince... Moi! homme libre et indépendant!... Non, morbleu!... (A Walpole.) Tu avais bien raison, ce matin, de vouloir quitter la cour; nous la quitterons ensemble!... Oui, je pars à l'instant avec ma fille (passant près d'elle), avec ma pauvre enfant!... (A Henri.) Car maintenant, vous sentez bien, lord Henri, que tout ce que je vous ai dit...

MARGUERITE.

Quoi donc? mon père!

NEUBOROUG, à Marguerite.

Rien... rien!... (A Henri.) Oubliez-le!

HENRI, vivement.

Jamais! (Regardant Marguerite.) Mais laissez-moi du moins le temps de mériter un tel bonheur.

WALPOLE, qui a remonté le théâtre.

Le roi!

(Il redescend à droite.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, NEUBOROUG GEORGE, HENRI, WALPOLE.

GEORGE, qui est entré en rêvant, descend lentement le théâtre; il aperçoit Neuboroug qu'il salue affectueusement.

Pardon, mon cher Neuboroug, de vous avoir quitté tout à l'heure aussi brusquement. Croyez qu'en tout temps notre royale protection saura reconnaître votre zèle, vos conseils; et malgré nos inutiles tentatives auprès de votre ami!...

WALPOLE, s'avançant.

Mais, Sire...

GEORGE.

Il suffit, Walpole! je n'insiste plus, et mon choix est décidément arrêté. (Après un instant de silence et se tournant vers Henri.) Lord Henri! j'ai eu des torts envers vous!

HENRI, s'inclinant.

Ah! Sire!...

GEORGE, avec intention.

Envers d'autres encore!... je veux tâcher de les réparer.... Le comte de Sunderland quitte aujourd'hui l'Angleterre; il part avec toute sa famille pour nos États de Hanovre, dont je l'ai nommé gouverneur-général.

HENRI.

Je reconnais là mon roi!

GEORGE.

Quant à vous, Milord... nous avons lu le rapport que vous nous avez fait sur la situation actuelle du royaume et sur la guerre avec l'Espagne. Convaincu désormais de vos talents comme nous l'étions déjà de votre loyauté et de votre franchise, nous voulons récompenser en votre personne les longs et glorieux services de votre oncle, et puisqu'il persiste à quitter le pouvoir, puisqu'à notre

grand et légitime regret rien ne peut le retenir à la cour, c'est vous qu'à sa place nous nommons premier ministre.

(Walpole fait un geste de colère qu'il réprime aussitôt.)

NEUBOROUG.

O ciel!!...

HENRI, jetant un coup d'œil sur son oncle et s'adressant au roi.

Je supplie Votre Majesté de ne pas m'en vouloir... mais bien décidément, Sire, je refuse.

WALPOLE, vivement.

Est-il possible!...

HENRI, lui prenant la main, et à voix basse.

Oui, mon oncle, pour que vous m'aimiez toujours... (S'adressant au roi.) Je refuse, Sire, dans votre intérêt, car, grâce au ciel, pour remplir cette place, je puis vous offrir mieux que moi!

GEORGE.

Que dites-vous?...

HENRI.

J'ai depuis ce matin tant prié, tant supplié mon oncle, qu'il veut bien encore s'immoler au salut de l'État; il renonce au repos qu'il désirait, il retire sa démission, et consent à rester aux affaires.

GEORGE.

Il serait vrai!... et c'est à vos instances que je dois un pareil sacrifice!!... (Passant près de Walpole.) Mon cher Walpole, je n'oublierai jamais une telle preuve d'amitié et de dévouement!

WALPOLE.

Votre Majesté l'exige!... il faut donc reprendre cette chaîne que j'espérais et que je ne peux briser.

NEUBOROUG, qui a passé près de lui, à droite du spectateur.

Mais, mon cher ami, tu n'y penses pas... je te jure qu'avant un an tu en mourras!

WALPOLE.

C'est possible!... (A part.) Mais je mourrai ministre!!!





ÉDOUARD

JE LUI AI TOUT DIT TOUT VOUS



LA CAMARADERIE,

OU

LA COURTE-ÉCHELLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 19 janvier 1837.

—

Personnages.

Le Comte DE MIREMONT, pair de France.
CÉSARINE, sa femme.
AGATHE, fille du comte de Miremont, née d'un premier mariage.
Edmond DE VARENNES, jeune avocat.
BERNARDET, médecin.
Oscar RIGAUT, cousin de Césarine.
M. DE MONTLUCAR, grand seigneur, homme de lettres.
ZOÉ, sa femme.
DUTILLET, libraire.
SAINT-ESTÈVE, poëte-romancier.
DESROUSEAUX, peintre.
LÉONARD, SAVIGNAC, PONTIGNI, camarades.
Un Domestique de M. de Montlucar.
Un Domestique de M. de Miremont.
Domestiques d'Oscar.

La scène se passe à Paris; au premier acte, chez M. de Montlucar; au deuxième, chez Oscar; les trois derniers, chez M. de Miremont.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, deux portes latérales; à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un bureau couvert de livres et de papiers.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, M. DE MONTLUCAR.

ZOÉ, à gauche à une table, écrivant, pendant que M. de Montlucar est debout près d'elle.

Il me semble, Monsieur, que voici déjà bien du monde. Notre salon ne tient que cent cinquante personnes.

M. DE MONTLUCAR.

Allez toujours.

ZOÉ.

Et voici déjà plus de trois cents invitations.

M. DE MONTLUCAR.

Eh! Madame, c'est ce qu'il faut. Sans cela on pourra entrer... et si on entre, autant ne pas recevoir... C'est dire qu'on ne connaît personne, qu'on n'est pas répandu, qu'on n'a pas d'amis.

ZOÉ.

Et il vaut mieux entasser ses amis dans l'antichambre?

M. DE MONTLUCAR.

Certainement... et quelques-uns même sur l'escalier; c'est bon genre...

ZOÉ, se remettant à écrire.

Je continue. « Décembre 1836. Monsieur et Madame de Montlucar prient Monsieur... »

M. DE MONTLUCAR.

« Monsieur le maire de Saint-Denis... de leur » faire l'honneur de, etc. »

ZOÉ.

C'est vrai!... je n'y pensais plus... Il y a un député à nommer à Saint-Denis... Une belle occasion pour vous, Monsieur, qui avez là des propriétés et une manufacture...

M. DE MONTLUCAR.

Moi, Madame! y pensez-vous? me mettre sur

les rangs... avec mes opinions ! Il faudrait qu'on me priât bien !... et encore... Avez-vous mis sur la liste mon ami le docteur Bernardet ?

ZOÉ.

Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

Mon ami Dutillet, le libraire ! le génie de la librairie ! Mon ami Desrouseaux le paysagiste... le génie de la peinture, celui-là !

ZOÉ.

Une chose qui m'étonne, Monsieur, c'est que vos amis sont toujours des génies.

M. DE MONTLUCAR.

Oui, Madame... on n'a plus que de cela maintenant, tout génie !

ZOÉ.

C'est fâcheux ! car si on avait un peu d'esprit, cela ne ferait pas de mal.

M. DE MONTLUCAR.

Eh ! Madame... est-ce qu'on a le temps ?... c'était bon autrefois... dans des temps de niaiseries et de futilités... au temps de Voltaire ou de Marivaux ; mais ce n'est pas dans un siècle aussi grave et aussi occupé que le nôtre... qu'on irait s'amuser... à faire de l'esprit... c'est bon pour les sots ! mais nous autres ! Avez-vous écrit à mon ami Oscar Rigaut, l'avocat... qui fait des vers élégiaques ?

ZOÉ.

Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

J'avais dit que l'on prît six exemplaires de ses poésies funèbres... Ah ! les voilà !

ZOÉ.

Six exemplaires !... d'un livre détestable.

M. DE MONTLUCAR.

Voulez-vous vous taire !

ZOÉ.

C'est inconcevable... je ne suis plus maîtresse de mes actions ni de mes discours ! Dès que je trouve un ouvrage mauvais... « Voulez-vous bien vous taire ! » Hier encore, à l'Opéra, la musique la plus ennuyeuse ! « Voulez-vous bien ne pas bâiller ! » On ne pourra plus bâiller à l'Opéra maintenant !

M. DE MONTLUCAR.

Eh ! non, Madame ; il y avait là des amis qui vous regardaient ; et même, si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous auriez applaudi.

ZOÉ.

C'est trop fort !... et je ne vous comprends pas !... Vous, monsieur le comte de Montlucar, qui, par votre naissance et votre fortune, faites de la science pour votre plaisir, vous dont tous les ouvrages se vendent à vingt éditions... vous passez votre vie à vanter, à prôner une foule de gens médiocres dont vous vous faites l'apôtre et l'enthousiaste... j'ignore dans quel but... M. Oscar Rigaut, par exemple, ce poëte-avocat dont vous dites tant de bien... et lors de votre procès pour votre manufacture de Saint-Denis, ce n'est pas lui que vous avez choisi.

M. DE MONTLUCAR.

Il est si occupé !

ZOÉ.

Il ne plaide jamais... vous avez préféré un jeune homme dont vous dites toujours du mal... M. Edmond de Varennes, qui a gagné votre procès... Bien mieux encore, ce médecin homme du monde dont vous ne pouvez vous passer... M. Bernardet...

M. DE MONTLUCAR.

Homme prodigieux ! homme phénomène qui a mis du génie dans la médecine.

ZOÉ.

Vous engagez tous vos amis à se faire traiter par lui, et à votre dernière maladie vous en avez pris un autre.

M. DE MONTLUCAR, *vivement.*

En secret !... et je vous prie de n'en parler à personne ! je n'ai pas besoin de me mêler de propos et de coteries, moi qui par ma position suis indépendant... Oui, Madame... l'indépendance de l'homme de lettres qui ne flatte aucun parti, se passe de tout le monde et n'a besoin de personne... Avez-vous envoyé une invitation à M. de Miremont ?

ZOÉ.

Le pair de France...

M. DE MONTLUCAR.

Du tout... je me moque bien de son titre et de sa qualité... mais il est propriétaire d'un journal très-répandu...

ZOÉ.

Peu m'importe !... je n'aime pas sa femme.

M. DE MONTLUCAR.

Une femme charmante... (*A demi-voix.*) Une femme redoutable que l'on rencontre partout ! dans les salons du ministère ou dans ceux de la banque... Une femme qui intrigue, qui juge, qu tranche, qui dans une soirée fait et défait ving réputations.

ZOÉ.

A commencer par la sienne... Une coquette, une bégueule, une orgueilleuse... autrefois avec nous dans la même pension, et qui maintenant nous regarde à peine du haut de la pairie où elle est tombée... Je ne l'inviterai pas.

M. DE MONTLUCAR.

Ma femme !

ZOÉ.

J'inviterai Agathe, sa belle-fille... qu'elle rend si malheureuse ; Agathe de Miremont, autrefois

aussi ma camarade de pension, et si aimable celle-là, si douce, si bonne. Et cependant elle aurait de quoi être fière... une grande famille, une grande fortune, un des beaux partis de France, et cela ne l'empêche pas de voir et de chérir ses anciennes amies... Aussi, je l'estime, je l'aime... mais sa belle-mère, la superbe Césarine, je la déteste... et elle me le rend bien!

M. DE MONTLUCAR.

Raison de plus!... Un sage a dit que nous avions dans le monde trois classes d'amis : les amis qui nous aiment, les amis qui ne nous aiment pas, et les amis qui nous détestent. Ce sont ces derniers qu'il faut soigner le plus. Aussi, ma femme, je vous prie d'inviter madame de Miremont et de l'aimer si c'est possible.

ZOÉ.

Non, Monsieur!

M. DE MONTLUCAR.

Faites cela pour moi... je vous en supplie en grâce!

ZOÉ.

Eh bien! Monsieur, car je suis trop bonne... je consens à la traiter comme une amie... de la troisième classe... mais je fais mes conditions.

M. DE MONTLUCAR.

Toutes celles que vous voudrez.

ZOÉ.

D'abord, quand il y aura chez vous une lecture de quelque génie de votre connaissance... je ne serai pas obligée d'applaudir ni de m'extasier comme vous...

M. DE MONTLUCAR.

Accordé.

ZOÉ.

Je pourrai même, si je le veux, ne pas y assister... et pendant ce temps aller au bal ou en soirée... car depuis une année entière que j'entends tous les jours des chefs-d'œuvre, je ne serais pas fâchée de m'amuser un peu.

M. DE MONTLUCAR.

Accordé.

ZOÉ.

Et pour commencer, il y a ce matin un concert charmant au Conservatoire; vous m'y mènerez.

M. DE MONTLUCAR.

Volontiers... Ah! mon Dieu, non... je ne peux pas... J'ai ce matin un déjeuner de garçons.

ZOÉ.

Vous le refuserez.

M. DE MONTLUCAR.

Impossible!... c'est avec nos amis... Ils y seront tous... un déjeuner qui m'ennuie, qui m'excède.... mais auquel je n'oserais manquer... car c'est d'une importance!...

ZOÉ.

En quoi donc?... de quoi s'agit-il?

M. DE MONTLUCAR.

Des choses que vous ne pouvez connaître.

ZOÉ.

Toujours la même réponse! Depuis quelque temps je ne sais ni ce que vous devenez, ni ce que vous faites; il y a un mystère qui environne toutes vos actions. Vous avez des conférences, des conciliabules secrets, soit chez vous, soit chez vos amis!... C'était bien la peine de faire une loi contre les associations!... Est-ce que vous conspirez, par hasard?

M. DE MONTLUCAR.

Moi, Madame!

ZOÉ.

Je suis tentée de le croire!... si ce n'est pas contre l'État, c'est donc contre moi!... Prenez garde, je surveillerai, j'examinerai tout... et ce papier que je vous ai vu écrire hier... et que vous avez caché à mon arrivée... (Traversant le théâtre et regardant sur la table, à droite.) Le voilà!... je le reconnais... c'est de votre main... il y a quelque trahison.

M. DE MONTLUCAR.

Mais non, Madame.

ZOÉ.

Je veux le voir.

M. DE MONTLUCAR.

C'est inutile... un fragment littéraire...

ZOÉ.

N'importe!... en fait de conspirations... tout est bon! (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie?... »

M. DE MONTLUCAR, voulant toujours reprendre le papier.

Vous voyez... ce n'est pas à votre portée.

ZOÉ.

Raison de plus!... (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie?... » Je ne suis pas fâchée de faire enfin sa connaissance. (Lisant.) « N'est-ce pas l'étincelle » électrique qu'on ne peut saisir, bien qu'elle » parcoure l'immensité? C'est la réflexion que » tout le monde fera en lisant le dernier ou» vrage... »

M. DE MONTLUCAR, voulant lui arracher le papier.

Assez, vous dis-je!...

ZOÉ.

Et pourquoi donc, Monsieur, me priver du plaisir de lire un morceau de votre composition... et de votre écriture?...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Pourquoi?... pourquoi?... c'est qu'on vient!

ZOÉ, se retournant et poussant un cri.

Ah! c'est ma bonne amie Agathe!

(Elle jette le papier qu'elle tenait et dont son mari s'empare, et court au-devant d'Agathe qu'elle embrasse.)

SCÈNE II.

M. DE MONTLUCAR, ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Te voilà !... Que tu es gentille de venir me voir, et de si bon matin encore !

AGATHE, qui a salué M. de Montlucar.

C'est aujourd'hui le seul jour où je sois libre.

ZOÉ.

C'est juste... c'est dimanche ! Tu vas à la messe, et ta belle-mère n'y va pas !

AGATHE, ôtant son châle et son chapeau que Zoé place sur différents meubles.

Elle avait ce matin une audition... un nouveau compositeur qu'elle protége et qui lui fait entendre son opéra.

M. DE MONTLUCAR.

Ah ! le jeune Timballini !... l'honneur de l'Ausonie, âme de feu, âme brûlante ! le génie de la musique !

ZOÉ.

Encore un de vos amis !

M. DE MONTLUCAR.

Certainement ! un des nôtres ! un homme qui fera du bruit dans le monde !

ZOÉ.

Il commence déjà !

M. DE MONTLUCAR.

Et votre charmante belle-mère... ou plutôt votre sœur, comment se porte-t-elle ?

AGATHE.

A merveille.

M. DE MONTLUCAR.

Et M. de Miremont, votre père, que nous respectons, que nous admirons tous ! Impassible, au Luxembourg, sur sa chaise curule, il a vu se briser contre son immobilité le flot de toutes les révolutions... et quoi qu'il arrive, ce n'est pas lui qui abandonnera jamais son poste !

AGATHE.

Vous êtes bien bon !... du reste, lui et ma belle-mère professent pour vous la même estime. Hier, dans le salon, il n'était question que de votre dernier ouvrage.

M. DE MONTLUCAR.

« Mes Anomalies politiques et littéraires ? »

AGATHE.

Je crois que oui... je ne l'ai pas lu... c'est trop savant pour moi... mais M. Bernardet, le docteur en médecine ; mais M. Timballini, le musicien ; huit ou dix autres messieurs qui étaient là, qui doivent tous s'y connaître, s'écriaient : « Quelle profondeur ! quelle immensité ! quel génie ! »

M. DE MONTLUCAR.

Ces chers amis !

AGATHE.

Il y avait même M. Dutillet...

M. DE MONTLUCAR.

Mon éditeur !

AGATHE.

Qui criait plus fort que les autres : « Auprès de lui, Montesquieu n'est qu'un garçon de bureau ! »

M. DE MONTLUCAR.

Il faut pardonner quelque chose à la chaleur d'une amitié... qui peut se tromper... mais qui du moins se trompe de bonne foi... Et monsieur votre père, que disait-il ?

AGATHE, naïvement.

Il ne disait rien.

M. DE MONTLUCAR.

C'est son usage !... un homme grave qui ne se prononce pas légèrement !

AGATHE.

Et puis peut-être est-il comme moi, et n'a-t-il pas lu l'ouvrage ! cependant il l'a sur sa table... il l'a acheté.

M. DE MONTLUCAR, gravement.

On l'achète beaucoup.

ZOÉ, à Agathe, vivement.

Non, vraiment, c'est mon mari qui le lui a envoyé.

M. DE MONTLUCAR.

C'est vrai !... j'ai eu cet honneur... Et votre belle-mère, que disait-elle ?

AGATHE.

Oh ! c'est différent... elle parlait beaucoup... elle s'écriait : « Voilà un homme qu'il faut nommer à l'académie des sciences morales et politiques... c'est là sa place. »

M. DE MONTLUCAR, vivement.

En vérité !... quelle femme !... quel goût !... quel tact !... (A Agathe.) Et puis... achevez.

UN DOMESTIQUE, entrant par la porte à gauche.

On demande à parler à Monsieur, à l'instant !

M. DE MONTLUCAR, avec impatience.

Eh bien ! qu'on attende !... je ne suis pas un homme en place... je ne me dois pas au public... je ne me dois à personne... je suis libre, indépendant.

LE DOMESTIQUE.

C'est monsieur le docteur Bernardet.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Ah ! un des nôtres ! un ami... j'y vais... qu'il ne s'impatiente pas ! Pardon, Mademoiselle, je vous laisse avec ma femme !

(Il sort en faisant signe à sa femme, qui veut le retenir, de rester près d'Agathe.)

SCÈNE III.

ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Eh bien! ma chère Agathe, voilà comme il est toujours... autrefois, quand il n'avait pas de mérite, il était fort aimable... mais depuis qu'il a eu l'idée de se faire homme de talent... il est ennuyeux à périr... (Prenant une chaise et s'asseyant près d'Agathe.) Encore s'il avait pris un autre genre... il y en a tant!... mais il s'est lancé dans l'obscur et le profond... c'est à s'y perdre... et quand je veux le comprendre, je suis sûre d'avoir une migraine... mais une vraie...

AGATHE.

Hélas! ma pauvre Zoé... c'est comme chez nous!... tu sais comme autrefois l'on s'y amusait... quels jolis bals!... comme nous dansions dans le salon de mon père!... maintenant on ne peut plus s'y retourner; il est encombré de grands hommes... Je ne conçois pas que la France en produise autant et que l'admiration publique puisse y suffire!

ZOÉ, riant.

En vérité!

AGATHE.

Sans compter ceux que je ne vois pas! car dès qu'il est question de quelqu'un de leur connaissance, c'est toujours: « Notre grand poëte, notre grand acteur, notre grande tragédienne. » Je ne sais pas comment cela se fait, ils sont tous grands! et moi je regrette notre jeunesse et le séjour de la pension, où tout le monde était petit.

ZOÉ.

Ce qui revenait absolument au même.

AGATHE.

C'était là le bon temps!

ZOÉ.

Quand nous jouïons au cerceau ou à la corde!

AGATHE.

Comme nous nous aimions! comme nous étions heureuses! Et notre chère Adèle, pauvre fille que nous avons perdue si jeune! mais alors toutes les trois nous étions inséparables: ce qui appartenait à l'une appartenait aux autres.

ZOÉ, souriant.

Aussi, M. Edmond de Varennes, son frère...

AGATHE.

Était presque le nôtre.

ZOÉ.

Tous les jours à la pension il venait voir sa sœur.

AGATHE.

Et nous aussi, puisque nous ne nous quittions pas!

ZOÉ.

Maintenant c'est bien différent... ce pauvre Edmond est avocat... il passe sa vie au Palais. Je le vois bien peu.

AGATHE.

Et moi jamais... il déplaît à Césarine, ma belle-mère, et mon père ne fait bon accueil qu'aux personnes qui plaisent à sa femme.

ZOÉ.

C'est inconcevable qu'on se laisse mener à ce point-là.

AGATHE.

Il ne croit pas du tout être mené... Il a au contraire une volonté... une volonté très-prononcée... (souriant.) mais celle de sa femme...

ZOÉ.

Comment un pareil mariage a-t-il pu se faire? voilà ce que je n'ai jamais compris.

AGATHE.

Eh! mon Dieu! par ma faute!... C'est moi qui en suis la cause!... A notre pension, où sans fortune, et un peu plus âgée que nous, Césarine avait été reçue comme sous-maîtresse, elle me protégeait, elle me favorisait.

ZOÉ.

Je crois bien, tu étais la plus riche, ce qui faisait crier à l'injustice. Je me rappelle encore un prix de sagesse que tu as obtenu, et que je méritais...

AGATHE, souriant.

Crois-tu?... Moi j'étais sensible à son affection, à son amitié, à ses soins... j'en parlais à mon père; et quand il venait au parloir, j'étais toujours accompagnée de Césarine, qui était pour lui tout aimable, toute gracieuse, et pleine de petites attentions dont elle seule possède le secret. Aussi aux vacances, quand je lui proposai de l'emmener au château de mon père... elle se hâta d'accepter, et M. de Miremont en fut enchanté... Elle faisait sa partie de piquet ou d'échecs, et, plus forte que lui, elle se laissait toujours gagner, en affectant un dépit et une colère qui enchantaient le vainqueur;... elle lui lisait les journaux; elle lui servait de secrétaire; elle écoutait le récit de toutes les places qu'il avait eues sous le Directoire et le Consulat, avec une admiration qui souvent allait jusqu'aux larmes; enfin, c'était un système d'amabilité et de coquetterie que je ne songeais pas à m'expliquer, mais qui lui réussit tellement bien, qu'au bout de trois mois, quand il fallut retourner à la pension, mademoiselle Césarine Rigaut, dont les parents sont marchands de bois à Villeneuve-sur-Yonne, épousait à Saint-Thomas-d'Aquin M. de Miremont, pair de France; et je m'aperçus seu-

lement alors qu'auprès de notre ancienne sous-maîtresse je ne serais jamais qu'une écolière.

ZOÉ, se levant.

Cette Césarine est donc bien adroite!...

AGATHE, se levant aussi et passant à la gauche du théâtre.

Elle!... Elle a l'instinct et le génie de l'intrigue; c'est inné chez elle; c'est une vocation décidée; et maintenant elle intrigue encore pour sa famille, pour les siens, qu'elle voudrait faire sortir de l'obscurité. Elle a rendu son mari acquéreur-actionnaire d'un de nos premiers journaux; crédit immense, influence irrésistible qu'il ne soupçonne même pas, et dont elle seule profite. Aussi il fait bon être protégé par elle: on arrive à tout!

ZOÉ.

Je comprends alors le dévouement de mon mari et l'invitation de ce matin.

AGATHE.

Mais malheur à ses ennemis!... elle les écrase, les réduit à rien, ou les empêche de parvenir... Tu sais ce procès que j'avais pour les biens de ma mère;... je voulais prendre pour avocat Edmond de Varennes, notre ami d'enfance; ma belle-mère ne voulait pas!...

ZOÉ.

Et pourquoi donc?...

AGATHE.

Elle ne peut pas souffrir ce pauvre Edmond; elle le déteste, elle l'a pris en haine et ne perd pas une occasion de lui nuire.

ZOÉ.

Cela m'étonne; car à la pension, notre sous-maîtresse, mademoiselle Césarine Rigaut, trouvait M. Edmond fort aimable... on disait même dans les dortoirs qu'elle avait un faible pour lui.

AGATHE, vivement.

Quelle idée!... Ce n'est pas vrai.

ZOÉ.

On se trompe à la pension comme ailleurs.

AGATHE.

En voilà bien la preuve, car elle avait persuadé à mon père que dans mon intérêt même on ne pouvait confier à un jeune homme une affaire aussi importante; et sais-tu qui elle voulait en charger?

ZOÉ.

Non, vraiment.

AGATHE.

M. Oscar Rigaut... un imbécile!...

ZOÉ.

Ce n'est pas l'avis de mon mari, qui le voit beaucoup.

AGATHE.

Oui; mais moi je l'entends tous les jours... et Césarine le protége.

ZOÉ.

Pourquoi cela?

AGATHE.

D'abord parce que c'est son cousin, et puis... (mystérieusement.) il fait partie d'une secte qui lui est dévouée, qui lui obéit, qui suit en tout son impulsion ou ses ordres; car Césarine, grâce au journal dont son mari est propriétaire, est devenue une puissance autour de laquelle se groupent toutes les coteries parlementaires, littéraires et autres; elle est l'âme et presque la présidente d'une société Jeune-France, que depuis quelque temps je vois chez elle: jeunes hommes de tous les rangs et de tous les états, portant la tête et la voix hautes... apprentis grands hommes, gloire surnuméraire, illustrations à venir, qui ne feraient rien séparément, mais qui s'unissent pour être quelque chose, et s'entassent pour s'élever.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Edmond de Varennes.

AGATHE.

Il vient sans doute t'annoncer le gain de mon procès.

ZOÉ.

Il l'a donc gagné?

AGATHE.

Eh! oui vraiment! gagné hier, et complétement.

SCÈNE IV.

ZOÉ, EDMOND, AGATHE.

ZOÉ.

Arrivez donc, monsieur le vainqueur! arrivez! vous allez trouver ici des camarades de pension qui s'occupaient de vous.

EDMOND, troublé.

Ah! que vous êtes bonne!... je ne m'attendais pas au plaisir de rencontrer mademoiselle de Miremont... et sachant l'intérêt que vous daignez me porter, je venais vous apprendre un succès que vous connaissez déjà.

ZOÉ.

C'est égal! c'est bien à vous, et je vous remercie de venir recevoir mes compliments.

AGATHE.

Et moi, Monsieur, je suis bien heureuse de vous exprimer ma reconnaissance; car, hier, quand vous êtes accouru à l'hôtel en présence de mon père et de ma belle-mère m'annoncer cette bonne nouvelle, j'ai dû vous paraître bien indifférente ou bien ingrate?

EDMOND.

Non, Mademoiselle.

AGATHE.

A peine si je vous ai parlé.

EDMOND.

C'est vrai... mais en me voyant vous m'avez tendu la main comme autrefois à la pension.

ZOÉ.

Oui, je m'en souviens; cela voulait dire : « Bonjour, Edmond, bonjour, notre frère! » et nous vous le disons encore.

(Les deux femmes lui tendent chacune la main qu'il serre dans les siennes.)

EDMOND.

Ah! quels souvenirs vous me rappelez! Hier, au moment où je gagnais votre procès...

AGATHE.

Dites le nôtre!

EDMOND.

C'est à ma pauvre sœur... c'est à elle que je pensai tout d'abord!... (aux deux femmes.) c'était encore penser à vous, puisque dans mon souvenir vous êtes inséparables; et je me disais : « Que n'est-elle témoin de mon bonheur et de ma joie, elle qui tant de fois avait partagé mes chagrins! » Mais, non, je suis seul au monde, j'ai tout perdu; je n'ai plus de sœur.

AGATHE.

Ah! que c'est mal à vous! il vous en reste encore, vous le savez bien. Croyez-vous donc que nous oublions ainsi nos serments et nos amitiés d'enfance?

ZOÉ.

Tout à l'heure encore nous nous occupions de vous et de votre avenir.

EDMOND.

Mon avenir! il est bien triste! Orphelin et presque sans fortune...

ZOÉ.

On n'en a pas besoin quand on a du talent.

EDMOND.

Eh! qui vous dit que j'en ai?

AGATHE.

Nous! qui vous connaissons, nous qui avons confiance en vous! Je vous l'ai prouvé; d'autres feront comme moi.

ZOÉ.

Patience et courage, et vous parviendrez.

AGATHE.

Vous verrez peu à peu s'augmenter votre clientèle, votre réputation, votre fortune.

ZOÉ.

Et vos amis! Tout le monde alors voudra l'être.

AGATHE.

Mais vous vous rappellerez que nous l'étions avant eux.

EDMOND.

Ah! tout me paraît possible quand je vous entends; il y a dans l'amitié des femmes, dans la vôtre, un charme si enivrant et si persuasif qu'il ferait tout croire (regardant Agathe.) et tout oublier; mais quand vous n'êtes plus là, quand je regarde autour de moi, je ne vois plus qu'obstacles et entraves que je ne puis vaincre et qui semblent se multiplier sous mes pas. En vain, fuyant les plaisirs de mon âge et consacrant tous mes instants à l'étude, je passe mes jours et mes nuits dans des travaux assidus; rien ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens, qui passent inaperçus et me laissent plus inconnu qu'auparavant! Il semble qu'il y ait comme une barrière invisible et continuelle qui me ferme tous les passages. On dirait d'un mauvais génie qui sans cesse éloigne ou détourne le but et me dit : « Tu mourras sans l'atteindre! »

ZOÉ.

Quelle idée!

AGATHE.

Hier, déjà, vous voyez bien que vous avez eu un beau triomphe. Des personnes qui étaient à l'audience m'ont dit qu'on avait été ému et entraîné; que plusieurs fois même on avait applaudi.

ZOÉ.

Le premier pas est fait.

AGATHE.

Il faut continuer.

EDMOND.

Je ne peux pas forcer les clients à venir à moi.

AGATHE.

Si vraiment! en appelant sur vous l'attention publique, en mettant de côté cette vaine timidité et cette modestie de dupe qui vous arrêtent.

ZOÉ.

Elle a raison.

EDMOND.

Et moi, mes jeunes amies, je ne vous comprends pas.

AGATHE.

En ce moment, par exemple, il y a un député à nommer à Saint-Denis.

EDMOND, étonné.

Que dites-vous!

ZOÉ.

C'est vrai, mon mari me l'a appris ce matin.

AGATHE.

Le peu de propriétés que vous possédez est situé dans ce pays-là, il faut vous mettre sur les rangs.

EDMOND.

Moi! grand Dieu! y pensez-vous? jamais.

AGATHE.

Et pourquoi pas ?

EDMOND.

Une pareille ambition demande de si grands talents !

ZOÉ.

Vous n'avez donc jamais été à la Chambre ?

EDMOND.

Si vraiment ; mais auprès des électeurs quels seraient mes titres ?

AGATHE.

Avocat !

ZOÉ.

Ils arrivent tous !... vous ferez comme eux.

AGATHE.

Le succès d'hier doit vous mettre en évidence...

ZOÉ.

Faire parler de vous avec éloge... Il faut profiter de l'occasion... (Apercevant un domestique qui sort de chez M. de Montlucar et apporte des journaux.) Voici justement les journaux d'aujourd'hui... nous allons jouir de votre triomphe ; lisez-nous, lisez vite l'audience d'hier... (Voyant Edmond qui tremble en dépliant le journal.) Vous tremblez d'émotion !

EDMOND.

C'est vrai.

ZOÉ.

Est-il enfant !

AGATHE, à Edmond qui parcourt le journal.

Eh bien ! Monsieur, eh bien ! cela vous donne-t-il du courage ?... êtes-vous content ?

EDMOND, tombant dans un fauteuil.

Ah ! c'est indigne !

TOUTES DEUX.

Qu'avez-vous donc ?

EDMOND.

C'est fait de moi ; ce dernier coup m'accable ; mon plaidoyer tronqué, défiguré... le contraire de ce que j'ai dit ; et dans les endroits qui ont produit le plus d'effet... ceux où ont éclaté des applaudissements... on a mis entre deux parenthèses... « Murmures dans l'auditoire. » (Donnant le journal à Zoé.) Tenez... tenez... voyez plutôt !

ZOÉ, regardant.

C'est vrai. (Lisant à demi-voix à Agathe.) « La cause » s'est défendue par elle-même ; point de logique, » point de verve, point de mouvements oratoires ; » et chacun se demandait en sortant, comment » l'on n'avait pas confié cette affaire au jeune » Oscar Rigaut, dont l'éloquence chaleureuse » convenait bien mieux au sujet. »

AGATHE, prenant le journal.

Oscar !

EDMOND.

Quand je vous le disais : j'ai beau redoubler d'efforts, tout conspire contre moi... Impossible d'arriver jamais... c'est fini, j'y renonce.

ZOÉ.

Et pourquoi donc vous décourager ? N'y a-t-il pas d'autres voix qui s'élèveront pour rendre témoignage à la vérité ? Ceux qui étaient là à l'audience savent que vous avez bien plaidé.

EDMOND.

Combien étaient-ils ?... deux ou trois cents personnes peut-être, et cette feuille-là s'adresse à quinze ou seize mille abonnés ; et demain, dans les salons de lecture, dans tous les lieux publics, deux cent mille lecteurs seront persuadés et répéteront que je suis un avocat sans instruction, sans talent, incapable de défendre les intérêts qui me sont confiés !

ZOÉ.

Y pensez-vous ?

EDMOND, reprenant le journal qu'il parcourt.

C'est écrit... c'est imprimé ! et votre mari est mieux traité... Je vois là un pompeux éloge de son dernier ouvrage !... (Lisant.) « Qu'est-ce que le » génie ? n'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on » ne peut saisir, bien qu'elle parcoure l'immen- » sité... »

ZOÉ, étonnée.

Ah ! mon Dieu !

EDMOND.

« C'est la réflexion que tout le monde fera en » lisant le dernier ouvrage de M. le comte de » Montlucar. »

ZOÉ, à part, regardant du côté de la table, où était le brouillon écrit de la main de son mari.

Ah ! je comprends maintenant.

EDMOND.

Un pareil éloge !... Il est bien heureux !... cela ne m'arriverait pas, à moi...

ZOÉ.

Peut-être !... si vous le vouliez !...

AGATHE.

Oui, sans doute ; car une fois député, il faudra bien qu'on vous entende et qu'on vous rende justice !

ZOÉ.

A la tribune, on parle de haut.

EDMOND.

Non, non... je vous remercie toutes les deux de votre amitié, de vos consolations, de vos conseils... mais mon parti est pris... Je ne me sens ni la force, ni le courage de parcourir une pareille carrière ; encore des intrigues, des cabales à combattre et à déjouer... Jamais je ne m'abaisserai jusque-là !

AGATHE.

Et vous resterez toujours tel que vous êtes !

ZOÉ.

Et vous mourrez ignoré !...

EDMOND, avec désespoir.

Oui, oui... je mourrai bientôt, je l'espère; plût au ciel que cela fût déjà arrivé !

AGATHE, faisant un mouvement vers lui.

Edmond !...

UN DOMESTIQUE entre et dit :

La voiture de mademoiselle.

AGATHE, faisant signe d'attendre.

C'est bien !... (Elle va prendre son châle pendant que Zoé va prendre son chapeau, qui est plus loin, sur un autre meuble. — S'approchant d'Edmond, à demi-voix et d'un ton suppliant.) Vous ne voulez donc pas nous écouter et être député ?...

EDMOND.

A quoi bon ?

AGATHE.

A beaucoup de choses ! (Tout en arrangeant son châle et sans regarder Edmond.) Mon père disait hier qu'il ne serait pas du tout éloigné de donner sa fille à un député !...

EDMOND.

O ciel !

AGATHE, se retournant vers Zoé et prenant le chapeau qu'elle lui apporte.

Merci, merci de ta peine... Adieu, ma chère Zoé, adieu !

(Elle sort vivement, et Zoé la reconduit jusqu'à la porte du fond, pendant qu'Edmond est resté sur le devant du théâtre, immobile de surprise.)

SCÈNE V.

EDMOND, ZOÉ.

EDMOND, à part.

Député !... si je suis député, je puis aspirer à sa main !... et ce que jamais je n'ai osé lui dire... elle l'a donc deviné... elle a donc lu dans mon cœur !

ZOÉ.

Mon pauvre Edmond ! que je vous plains !

EDMOND.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes !

ZOÉ.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?... Vous qui tout à l'heure...

EDMOND.

Oui, tout à l'heure j'étais un extravagant... un insensé !... qui n'écoutais rien... qui repoussais vos conseils... mais je reviens à ceux de la raison, aux vôtres... et je veux maintenant...

ZOÉ.

Que voulez-vous ?...

EDMOND.

Je veux être député !

ZOÉ.

Est-il possible ?

EDMOND.

Je le serai ! c'est mon seul but, mon seul espoir !...

ZOÉ.

Vous qui refusiez...

EDMOND.

J'ai changé d'idée... il faut que je sois député : je ne sais pas comment, mais c'est égal... n'importe à quel prix, j'y arriverai... je parviendrai... Voyez-vous, Zoé, je mourrai ou je serai député !...

ZOÉ, souriant malignement.

Et bon député, à ce que je vois, car vous changez promptement d'avis.

EDMOND.

Ah ! c'est que vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

ZOÉ.

Je sais du moins que vous devenez raisonnable... c'est tout ce que nous demandions... c'est là le chemin des honneurs !

EDMOND.

Ça m'est égal !

ZOÉ.

La route de la fortune !

EDMOND.

Peu m'importe ! que je sois député seulement, et après cela, si je ne meurs pas de joie... nous verrons... je ferai ce que vous me direz... Mais avant tout que je sois nommé, et pour cela à quels moyens avoir recours ?... à qui s'adresser ?... moi qui ne connais personne !

ZOÉ.

Allez trouver M. de Miremont.

EDMOND.

Oui, il a dû à mon père et la vie... et sa place... Mon père est mort sans fortune... et lui, devenu grand seigneur...

ZOÉ.

Vous a toujours voulu du bien...

EDMOND.

Autrefois, c'est vrai !... mais depuis son mariage... c'est différent... je ne vais presque plus chez lui... il y a là quelqu'un qui me déteste, quelqu'un à qui je n'ai point caché mon mépris...

ZOÉ.

O ciel ! qu'avez-vous fait !

EDMOND.

J'ai bien fait ! y a-t-il rien au monde de plus méprisable qu'une jeune femme qui, par intérêt ou par ambition, cherche à séduire un vieillard et se fait épouser par lui !...

ZOÉ.

Taisez-vous ! taisez-vous !...

Et ne nous brouillez pas avec la république !

EDMOND.

C'est déjà fait! et de ce côté-là il n'y a rien à attendre, rien à espérer.

ZOÉ.

Adressez-vous alors à mon mari... qui a de l'influence à Saint-Denis... il a là une manufacture... des électeurs qui sont à lui, des voix dont il peut disposer... commencez par demander la sienne...

EDMOND.

Moi! solliciter sa voix... mendier son suffrage...

ZOÉ.

Eh! mais sans doute! il n'ira pas vous l'offrir... tout le monde en agit ainsi.

EDMOND.

C'est possible... mais il me semble que je ne pourrai jamais... et puis, quoique votre mari soit mon client, quoique j'ai gagné pour lui un procès important... je me trompe peut-être, mais j'ai idée qu'il a peu d'affection pour moi.

ZOÉ, souriant.

Vous avez là une idée assez juste... ce qui vous arrive rarement; et savez-vous, Edmond, qu'il est assez singulier que vous vous en soyez aperçu comme moi?... J'ignore pourquoi... mais il est très-vrai que mon mari ne vous aime pas.

EDMOND, d'un air sombre.

Personne ne m'aime.

ZOÉ, d'un air caressant.

Ah! vous êtes un ingrat... et puisque vous n'osez parler à mon mari... voulez-vous que je m'en charge?

EDMOND.

Vous!

ZOÉ.

Ça le contrariera, ça le mettra en colère... c'est une querelle qui me revient... peut-être deux... je les risque!... il faut bien faire quelque chose pour ses amis, et je vous réponds qu'il finira par céder!

EDMOND.

Non... non... protégé par vous... que ne dirait-on pas? on dirait que je suis parvenu par l'intrigue, que je suis arrivé par les femmes... cela ne se doit pas... et j'en rougirais!

ZOÉ.

Eh! mais, mon cher ami, d'où sortez-vous donc?... d'un pensionnat de demoiselles?... et encore, dans le nôtre, on était plus avancé que cela... Mais puisque vous le voulez absolument... tenez... tenez... le voici! parlez vous-même.

EDMOND.

Si vous saviez combien ça me coûte...

ZOÉ.

Il n'est pas si redoutable... allons! du cœur!

EDMOND.

Oui, oui... vous avez raison... (A part.) Pensons à Agathe, et du courage!

(Zoé sort par la porte à droite en encourageant Edmond par ses gestes.)

SCÈNE VI.

M. DE MONTLUCAR, qui sort de la porte à gauche et s'avance en rêvant; EDMOND, qui reste au fond du théâtre.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Certainement on peut être député et conserver sa couleur... on est de l'opposition... cela n'en vaut que mieux... on obtient bien plus!... mais dans ma position je ne peux pas me proposer; il faut qu'on me fasse violence, c'est indispensable... et Bernardet n'a pas assez l'air d'en comprendre la nécessité.

EDMOND.

Abordons-le.

M. DE MONTLUCAR, sèchement en apercevant Edmond.

Ah! c'est vous, monsieur Edmond; vous venez, je pense, pour voir madame de Montlucar...

EDMOND.

Non, Monsieur, c'est pour vous.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Et qui me procure de si bon matin l'honneur de votre visite?

EDMOND.

Une importante affaire... Il y a à Saint-Denis un député à nommer...

M. DE MONTLUCAR, froidement.

C'est ce qu'on dit... car je me mêle peu de politique...

EDMOND.

Je paye dans ce pays quelques impositions.

M. DE MONTLUCAR, d'un air aimable.

J'entends, vous êtes électeur... et venez me trouver...

EDMOND.

C'est tout naturel... votre influence, votre grand nom... vos grands biens...

M. DE MONTLUCAR, toujours d'un air aimable.

Vous êtes trop bon... vous m'êtes envoyé, je le vois, par ces messieurs vos collègues...

EDMOND.

Qui donc?

M. DE MONTLUCAR.

Quelques électeurs de l'arrondissement...

EDMOND.

Non, Monsieur, je viens de moi-même...

M. DE MONTLUCAR, d'un air affectueux et lui prenant la main.

Je vous en remercie encore plus, et je ne puis vous dire, mon cher Edmond, à quel point je suis

sensible à votre démarche... quoiqu'elle me gêne et me contrarie beaucoup; non pas que plusieurs de mes amis ne m'aient déjà presque violenté à ce sujet... mais vous comprenez vous-même ma position... je ne suis plus un homme politique, je suis un homme de lettres... comme tel je me suis fait une indépendance, des opinions, et je dirai même quelque gloire... que je ne voudrais pas compromettre à la tribune...

EDMOND, avec étonnement.

Comment cela?

M. DE MONTLUCAR, vivement.

Cela vous étonne, mais c'est ainsi; et loin de vous savoir gré de l'honneur que vous me faites, je serais tenté de vous en vouloir... car il m'est pénible de vous refuser... Et d'un autre côté, moi qui étais tranquille chez moi, qui ne m'attendais à rien... qui me croyais à l'abri de toutes les tentatives de ce genre... vous venez me mettre dans la position la plus délicate et la plus cruelle... (D'une voix faible et comme prêt à céder.) Car, en vérité... je ne peux pas être député...

EDMOND, vivement.

Rassurez-vous et ne m'en veuillez pas... ce n'est pas là ce que je venais vous proposer...

M. DE MONTLUCAR.

Hein... que dites-vous?

EDMOND.

Je comprends très-bien vos motifs... et c'est pour un autre que je venais vous parler...

M. DE MONTLUCAR, cherchant à se remettre et affectant un air de joie.

A la bonne heure... je respire... vous me rendez ma tranquillité... Et cet autre quel est-il?

EDMOND.

C'est moi.

M. DE MONTLUCAR, avec surprise.

Vous!... (Avec un air de supériorité.) Certainement, mon cher, je vous accorderais mon suffrage avec grand plaisir, car c'est là, je pense, ce que vous venez me demander... mais on connaît mon opinion et la vôtre... nos principes ne sont pas les mêmes...

EDMOND.

Ils vous auraient permis cependant de recevoir ma voix...

M. DE MONTLUCAR.

Mais non de vous donner la mienne... Cela me ferait du tort dans mon parti et auprès de mes amis politiques... j'aurais l'air de changer de nuance, ce que je ne ferai jamais. Hier encore, vous avez plaidé pour mademoiselle de Miremont qui tient à la nouvelle noblesse, la noblesse de l'Empire, et vous avez gagné un procès contre une des plus anciennes familles de France! une grande dame du faubourg Saint-Germain...

EDMOND.

Si la grande dame avait tort...

M. DE MONTLUCAR.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui...

EDMOND.

Si j'ai pu dans cette cause montrer quelque talent...

M. DE MONTLUCAR.

Je ne mets pas cela en doute; mais, je vous l'avoue, je viens de lire l'article du journal qui rend compte de votre plaidoyer... et franchement je vous conseille, comme votre ami... de ne pas vous mettre sur les rangs en ce moment... L'opinion ne vous serait pas favorable.

EDMOND, cherchant à modérer sa colère.

Vous croyez!... Mais la vôtre, à vous, Monsieur, votre opinion ne se règle pas sur celle du journal... vous en avez une à vous, qui vous appartient...

M. DE MONTLUCAR.

Certainement...

EDMOND.

Vous n'êtes pas obligé d'attendre qu'on vous apporte chaque matin votre conscience de la journée...

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur!...

EDMOND.

Eh bien! vous avez eu recours à moi, vous êtes venu me trouver pour une importante affaire qui n'était ni sans périls ni sans difficultés, qui demandait des soins, des travaux... quelque mérite peut-être... J'ai réussi... réussi sous vos yeux... Et le jour où j'ai gagné votre procès... vous me serriez les mains... vous m'embrassiez! j'avais du talent alors!!... Eh bien! j'en appelle aujourd'hui, non à votre reconnaissance, vous m'avez donné de l'or, vous croyez m'avoir payé; mais j'en appelle à votre conscience, à votre honneur... ce jour-là m'auriez-vous donné votre voix? répondez, répondez!

M. DE MONTLUCAR.

Eh bien!... oui...

EDMOND.

Et vous me la refusez aujourd'hui, parce que votre journal ne vous le permet pas!... vous Monsieur, qui savez que je l'ai méritée, qui me l'avouez... qui en convenez avec moi!...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Certainement... je sais, mon cher ami... que vous n'êtes pas sans mérite, et je le dirai tout haut... je le crierai toujours... entre nous!... mais il y a des situations qu'il faut comprendre; et si vous étiez à ma place, vous seriez aussi embarrassé que moi... Ce journal est de mes amis... il me veut du bien... je n'ai jamais rien fait pour

cela... mais, à tort ou à raison, il m'a toujours bien traité... et je n'irai pas me mettre en opposition avec lui, protéger hautement les gens qu'il attaque... pour m'exposer moi-même à être attaqué... moi qui ne suis pour rien là-dedans, moi qui par ma position suis libre et indépendant!

EDMOND.

Indépendant!!... et vous tremblez devant un article de journal! Indépendant!!!... et vous n'avez pas même le courage d'être de votre opinion!

M. DE MONTLUCAR, fièrement.

Monsieur!!... j'ai du moins une règle de conduite que je vais vous dire et dont je ne m'écarterai pas... c'est de n'être d'aucune intrigue, d'aucune coterie, d'arriver par moi-même et non par les autres, de n'aller solliciter les suffrages de personne, et surtout de ne point vouloir contraindre les gens à me donner leur voix quand ils me la refusent.

EDMOND, avec colère.

Monsieur!...

(Monsieur de Montlucar salue Edmond et rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

EDMOND, seul.

Ah! j'ai mérité ce qui m'arrive, puisque j'ai pu m'adresser à lui, puisque je me suis abaissé jusqu'à mendier sa protection!... Si c'est à ce prix qu'on parvient aux honneurs, plutôt rester toute ma vie obscur et misérable! plutôt renoncer au bonheur et à toutes mes espérances!... sortons.

SCÈNE VIII.

EDMOND, OSCAR RIGAUT.

OSCAR, l'arrêtant.

Ce cher Edmond! où court-il donc ainsi?

EDMOND.

Oscar Rigaut... mon ancien camarade!...

OSCAR.

Eh! oui vraiment! collége Charlemagne! où j'étais toujours le dernier; et toi, deux années de suite le prix d'honneur! Ce que c'est que de nous cependant, et comme il ne faut pas juger d'après le collége; (lui serrant la main d'un air affligé.) car j'ai appris, mon pauvre ami, ton échec d'hier, au Palais!

EDMOND.

Comment! qu'en sais-tu? qui te l'a dit?

OSCAR.

Mon journal... qui rend toujours compte le lendemain, et très-exactement; après cela, que veux-tu? on tombe un jour, on se relève un autre. Tu prendras ta revanche. Mais que fais-tu? que deviens-tu? je ne t'ai pas rencontré depuis Charlemagne.

EDMOND.

On se perd de vue; et puis tu es reparti pour ta province.

OSCAR.

J'espérais du moins, à mon arrivée à Paris, t'apercevoir chez ma jolie cousine, madame de Miremont, où tu allais, dit-on; mais on ne t'y voit plus.

EDMOND.

Je n'ai pas le temps... je travaille beaucoup.

OSCAR, riant.

Il travaille!... est-il bon enfant!... et qui t'amène chez Montlucar?... encore un savant, celui-là... est-ce pour travailler?...

EDMOND, prêt à sortir.

Non, pour une affaire particulière qui ne peut réussir; et je n'ai plus, je crois, qu'à m'aller jeter à l'eau.

OSCAR, se retournant.

Y penses-tu?... me voilà... je suis riche!... Mon père, qui est toujours marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, ne me laisse manquer de rien... et si c'est de l'argent qu'il te faut, je t'en prêterai, tu me feras ton billet... Que diable, ent e amis!...

EDMOND, lui serrant la main.

Je te remercie; ce n'est pas là ce qui me chagrine!

OSCAR.

Et quoi donc?...

EDMOND.

C'est que je ne peux réussir à rien.

OSCAR.

C'est étonnant; moi je réussis à tout... Je ne comprends point qu'on ne réussisse pas...

EDMOND.

Cela prouve un grand bonheur ou un grand talent.

OSCAR.

Mais non... c'est tout naturel, cela va tout seul; je ne me donne pas de peine... Je ne sais pas comment cela se fait, tout me vient, tout m'arrive!...

EDMOND.

En vérité!

OSCAR.

Je ne te parle pas du barreau, où j'étais déjà lancé, mais que décidément j'abandonne, parce que j'ai d'autres occupations qui me conviennent davantage.

EDMOND.

Et lesquelles?

OSCAR.

Tu ne sais donc pas?... J'ai fait un livre de poésies.

EDMOND.

Toi!...

OSCAR.

Comme tout le monde!... Cela m'est venu un matin en déjeunant... *Le Catafalque*, ou *Poésies funèbres d'Oscar Rigaut.*

EDMOND.

Toi?... un gros garçon réjoui?...

OSCAR.

Oui; je me suis mis dans le funéraire... il n'y avait que cette partie-là : tout le reste était pris par nos amis; des beaux... des gants jaunes de la littérature, génies créateurs ayant tout inventé; et ça aurait fait double emploi si nous avions tous créé le même genre. Aussi je leur ai laissé *le vaporeux*, *le moyen âge*, *le pittoresque*; j'ai inventé le funèbre, le cadavéreux, et j'y fais fureur... mon ouvrage est partout... et tiens, tiens... (regardant sur la table.) tu vois ici même six exemplaires...

EDMOND.

Je n'en reviens pas!

OSCAR.

Tu ne lis donc pas les journaux?... « Le jeune » Oscar Rigaut, que son imagination délirante » vient de placer à la tête de la jeune pha- » lange... » Tu n'as pas lu cela partout?

EDMOND.

Si, vraiment, mais je ne croyais pas qu'il fût question de toi.

OSCAR.

C'était de moi-même!... moi, avec tous mes titres... (Lui montrant le livre.) Membre de deux sociétés littéraires, officier de la garde nationale et maître des requêtes; j'aurai le mois prochain la croix d'honneur; c'est mon tour, c'est arrangé.

EDMOND.

Avec qui?

OSCAR.

Avec les nôtres... ceux qui comme moi sont à la tête de la jeune phalange; car ils sont aussi à la tête, nous y sommes tous; nous sommes une douzaine d'amis intimes qui nous portons, qui nous soutenons, qui nous admirons; une société par admiration mutuelle... l'un met sa fortune, l'autre son génie, l'autre ne met rien; tout ça se compense, et tout le monde arrive l'un portant l'autre.

EDMOND.

C'est inconcevable!

OSCAR.

C'est comme ça. Tu le vois, et si tu le veux, tu n'as qu'un mot à dire... je te protégerai, je te pousserai... Un de plus, qu'est-ce que ça fait?...

EDMOND.

Je te remercie, mon ami, je te remercie bien; mais malheureusement ce que je désire n'est pas en ton pouvoir.

OSCAR.

Qu'est-ce donc?

EDMOND, soupirant.

Je veux être député!

OSCAR.

Pourquoi pas?... nous en faisons beaucoup.

EDMOND.

Est-il possible?

OSCAR.

De véritables députés, des députés qui votent; je ne dis pas qu'ils parlent, mais qu'importe!... Il y en a tant d'autres qui ne font que ça... Sois tranquille; nous te ferons nommer. Présenté par moi à nos amis, ils deviendront les tiens... à charge de revanche. Dès qu'on est admis, on a du talent, de l'esprit, du génie; il le faut, c'est dans le règlement... tu les verras à l'œuvre!

EDMOND.

Mais où, et quand?

OSCAR.

Ce matin même. J'ai chez moi un déjeuner de garçons : voici mon adresse... Viendras-tu?

EDMOND, regardant la carte, et hésitant.

Qu'est-ce que je risque?... Autant cela que de se jeter à l'eau.

OSCAR.

Eh bien! viendras-tu?

EDMOND.

Ma foi, oui, j'irai!

OSCAR, lui donnant la main.

A tantôt!

EDMOND.

A tantôt.

(Edmond sort par le fond, Oscar entre dans l'appartement à gauche.)

ACTE II.

Le théâtre représente un appartement de garçon très-élégant; porte au fond, deux latérales; sur le premier plan, à droite, une croisée, et une table avec ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARDET, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Le déjeuner à deux heures!

BERNARDET.

Le champagne à la glace, ainsi que le homard, pour qu'il se maintienne bien frais!... Je tiens à ce que celui-là soit bon... j'en réponds!

OSCAR.

Et vous vous y connaissez, docteur !

BERNARDET.

Je l'ai choisi moi-même chez madame Chevet, avec qui nous autres médecins nous sommes tous liés par goût et par reconnaissance... C'est un établissement si utile que le sien !... toutes les bonnes maladies sortent de là...

OSCAR.

Et vous avez eu la complaisance, monsieur Bernardet, de commander vous-même le déjeuner...

BERNARDET.

C'est un service que je rends souvent à des amis... Tous les bons morceaux sont chaque matin accaparés par moi... et à tous ceux qui arrivent après on répond : « C'est retenu par le docteur Bernardet, c'est réservé pour le docteur Bernardet ! » et toujours le docteur Bernardet... c'est comme si je donnais mon nom et ma carte à ces étrangers qui se disent entre eux : « Diable ! c'est donc un illustre ! c'est donc un homme bien riche... » Et à Paris, voyez-vous, règle générale, il n'y a que les gens riches qui fassent fortune.

OSCAR.

C'est pour cela que j'ai bon espoir.

BERNARDET.

Je crois bien ! vous avez déjà un joli patrimoine... c'est là un mérite qu'on ne peut pas vous contester.

OSCAR.

Et que je partage volontiers avec mes amis ! les chevaux, les loges au spectacle, les dîners au Rocher de Cancale... c'est toujours moi qui paye, c'est mon bonheur !

BERNARDET.

Chacun son genre !... vous avez pris celui-là, mon gaillard, et ce n'est pas maladroit... ça vous donne une prééminence, une supériorité qui fait qu'on s'habitue peu à peu à vous regarder comme le point central, la clef de voûte et presque le président. Aujourd'hui, par exemple, on a à délibérer sur une importante affaire... c'est chez vous qu'on vient déjeuner... vous irez loin !

OSCAR.

Vous croyez !

BERNARDET.

Vous le savez bien, et nous aussi... Avec une tête comme celle-là... je me connais un peu en phrénologie... et vous avez la bosse de la sagacité... D'abord vous êtes docile... et sans vous amuser à raisonner ou à comprendre, vous allez droit au but. C'est ce qu'il faut.

OSCAR, riant.

Que voulez-vous ? je crois à la médecine et à vous, docteur.

BERNARDET.

Quand je vous le disais ! la bosse de la sagacité ! Qui aurons-nous à notre déjeuner ?

OSCAR.

Beaucoup de nos amis nous manqueront, nos camarades fashionables !

BERNARDET.

Où sont-ils ?

OSCAR.

Comme toujours, aux Italiens. Il y a ce matin répétition générale de l'opéra de Timballini.

BERNARDET.

C'est juste ! un talent exotique qu'il faut faire mousser ! il nous rendra cela à l'étranger !

OSCAR.

Mais nous aurons Dutillet, notre grand éditeur ! Desrouseaux, notre grand peintre !... Saint-Estève, notre grand romancier !... Montlucar, notre grand... je ne sais comment dire...

BERNARDET.

Économiste !... notre grand économiste !

OSCAR.

Un écrivain bien profond, à ce que vous dites tous !... mais c'est drôle... j'entends le latin, et lui je n'ai jamais pu l'entendre !

BERNARDET.

Personne non plus !... et c'est ce qui assure à jamais sa réputation. Quand quelqu'un de nous s'écrie intrépidement dans un salon : « Quel génie dans son livre !... » tout le monde se dit : « Pauvre homme ! il l'a donc lu !... » et par commisération on le croit sur parole... qui diable irait vérifier ?... Qui aurons-nous encore ?...

OSCAR.

J'ai aussi invité mon cousin le pair de France, M. de Miremont, ainsi que sa femme, ma jolie cousine !

BERNARDET.

Tant mieux ! j'ai à lui parler... M. de Miremont a-t-il accepté ?...

OSCAR.

Avec grand plaisir.

BERNARDET.

Bon !... il viendra.

OSCAR.

Quoique ça eût l'air de ne pas convenir à sa femme, qui voulait aller ce matin à une solennité musicale du Conservatoire...

BERNARDET, secouant la tête.

Alors il ne viendra pas.

OSCAR.

Il me l'a promis, et si ça contrarie Césarine, tant pis ! je n'irai pas me gêner avec elle qui est ma cousine... car c'est ma cousine, après tout... mon père, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, était frère de son père... avec cette diffé-

rence que nous étions riches et qu'elle ne l'était pas, à telles enseignes qu'elle a été obligée d'entrer comme sous-maîtresse dans un pensionnat... je m'en souviens bien.

BERNARDET, l'interrompant.

Il vaudrait mieux l'oublier.

OSCAR.

Je lui en parlais encore l'autre jour.

BERNARDET, froidement.

Écoutez-moi, mon cher; car vous, qui avez de la sagacité, vous me comprendrez tout de suite... lorsque pour vous ou pour vos amis vous voudrez obtenir quelque chose de M. de Miremont le pair de France, demandez-le d'abord à sa femme...

OSCAR, avec étonnement.

Ah! bah!... c'est le plus long!

BERNARDET, froidement.

C'est le plus court. M. de Miremont est un homme de mérite, mais d'un mérite silencieux, qui dans la carrière des places et de l'ambition avance peu, mais ne recule jamais... nommé en 1804 membre du sénat conservateur, il n'a jamais pensé depuis ce moment qu'à conserver ses places, et il y a réussi... il en a huit!...

OSCAR.

Huit places!...

BERNARDET.

Huit!... et se trouve encore au Luxembourg, pair de France, maintenant comme sous la restauration. Ennemi des secousses et de tout ce qui pourrait entraîner un déplacement quelconque, il est partisan de ceux qui se maintiennent, fanatique de tout ce qui existe, mais sans se montrer et sans se compromettre... car vivant obscur dans son illustration, il craint de faire parler de lui, et se met au lit deux mois d'avance quand il doit y avoir quelque crise ou quelque procès politique... je le sais... c'est moi qui le traite; et nous n'entrons en convalescence qu'après le prononcé du jugement... Du reste, excellent homme, qui dans son intérieur se croit de l'autorité et s'est toujours laissé mener par quelqu'un... Dans ce moment, c'est par sa femme, qui, elle, ne se laisse mener par personne... Je vous le dis, faites-en votre profit... Et comme le caractère se peint aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, je vous préviens d'avance que si ce déjeuner contrarie Césarine, son mari n'y viendra pas.

OSCAR.

Ce n'est pas possible... il m'a donné sa promesse formelle hier soir...

BERNARDET.

C'est égal!

OSCAR, regardant du côté de la croisée.

Tenez... tenez, entendez-vous une voiture qui entre dans la cour... c'est la sienne... il arrive le premier! Me croirez-vous, maintenant?

BERNARDET.

Ma foi non!

OSCAR, prêt à sortir.

Je cours le recevoir au pied de l'escalier. (Revenant.) Ah! mon Dieu... j'oubliais!... un nouvel ami que je voulais vous recommander.

BERNARDET.

Qu'est-ce que c'est?

OSCAR.

Un avocat!

BERNARDET.

A la bonne heure! ça peut être utile, ça parle, ça fait du bruit... Est-il bon?

OSCAR.

Il est très-instruit.

BERNARDET, avec impatience.

Est-il bon?

OSCAR.

Il a beaucoup de talent.

BERNARDET.

Ce n'est pas là ce que je vous demande... est-il bon camarade? peut-il pousser les autres, les faire valoir, les élever, leur faire la courte échelle?

OSCAR.

Certainement! il se jetterait au feu pour ses amis.

BERNARDET.

C'est ce qu'il nous faut!... Nous le pousserons!... nous le pousserons... en avant! d'abord!!... et quand nous le connaîtrons mieux...

OSCAR.

Il déjeune avec nous.

BERNARDET.

Ça suffit! en un instant je l'aurai jugé.

OSCAR, se retournant.

Eh! c'est ma chère cousine!

SCÈNE II.

M. DE MIREMONT, CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, allant au-devant de M. de Miremont, à qui Césarine donne le bras.

Que c'est aimable à vous, monsieur le comte, de venir ainsi à un déjeuner de garçons!

BERNARDET.

Et de si bonne heure encore! ça ne m'étonne pas. L'exactitude est la politesse des... supériorités en tout genre... A ce titre, vous deviez arriver le premier.

M. DE MIREMONT, à Oscar.

Oui, mon cher ami, j'ai voulu venir de bonne heure pour vous prévenir qu'à mon grand regret je ne pouvais pas déjeuner avec vous!

OSCAR.

O ciel !

M. DE MIREMONT.

Et vous faire moi-même mes excuses.

BERNARDET, bas à Oscar.

Que vous disais-je ?...

M. DE MIREMONT.

Nous avons ce matin, au Luxembourg, à la Chambre des Pairs, une séance où je suis indispensable.

OSCAR.

Comment !... vous ne pourriez pas y manquer ?...

M. DE MIREMONT.

C'est précisément ce que tout à l'heure me disait ma femme.

OSCAR, naïvement.

En vérité ?...

M. DE MIREMONT, d'un air grave.

Parce que les femmes ne se doutent pas de l'importance des choses ; elles voient une partie de plaisir qui les séduit, et voilà tout... mais nous autres !... c'est différent !

BERNARDET.

Je présume que monsieur le comte a souvent à combattre..... et contre un redoutable adversaire ?...

M. DE MIREMONT.

Mais non, Césarine est vraiment fort raisonnable... Je lui cède volontiers, et même avec empressement, dans toutes les petites occasions qui peuvent lui être agréables ; mais dès qu'il s'agit d'affaires graves, d'affaires d'État... elle sait bien qu'il est inutile de me prier... et elle ne l'essaye même pas.

CÉSARINE.

Aussi ce matin, Monsieur, vous me rendrez la justice de dire que je n'ai pas insisté.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai.

CÉSARINE.

Et cependant, si vous l'aviez bien voulu, vous auriez pu ne pas causer ce désappointement à ce pauvre Oscar, et donner congé à la Chambre haute, qui devrait bien s'habituer à marcher sans vous... car, enfin, si vous étiez malade...

M. DE MIREMONT, d'un air sévère.

Ma femme !...

CÉSARINE.

Allons, ne vous fâchez pas, je me tais... je n'ai pas envie de me faire une querelle, et puisque vous le voulez absolument, que rien ne vous arrête... allez au Luxembourg ; j'irai pendant ce temps-là à la séance du Conservatoire... si toutefois vous ne vous y opposez pas encore...

M. DE MIREMONT, s'inclinant et lui prenant la main.

Ma chère amie...

CÉSARINE.

J'ai dans la loge du ministre une place que sa femme m'a offerte, et qu'heureusement je n'avais pas refusée.

M. DE MIREMONT.

A la bonne heure.

BERNARDET, à part.

C'est là qu'elle voulait aller !

CÉSARINE, gaiement à Oscar.

Ce sera du moins un dédommagement qui ne me consolera pas de ce que je perds, mais qui m'empêchera d'y penser... (A monsieur de Miremont.) Partez vite ; la voiture vous conduira d'abord au Luxembourg et viendra me rejoindre ici... où j'ai à parler à monsieur Bernardet.

BERNARDET.

Trop heureux d'être à vos ordres !

CÉSARINE

Oscar, donnez donc le bras à votre cousin... jusqu'à la voiture...

M. DE MIREMONT.

Comme vous voudrez... mais c'est inutile.

BERNARDET.

Je le crois bien, monsieur le comte n'a pas besoin de bras ; il a pour son âge une vivacité et une verdeur... Il est plus jeune que nous.

OSCAR, d'un air malin.

Je m'en rapporte à ma cousine !

CÉSARINE.

Vous êtes bête, Oscar.

OSCAR, riant.

N'est-ce pas, je suis drôle !... (A part.) Elle est un peu bégueule, ma cousine, mais elle est bien aimable... (Offrant son bras à M. de Miremont.) Je vous conduis jusqu'en bas... (A Bernardet.) Je donne les derniers ordres pour le déjeuner... (à Césarine) et je reviens.

M. DE MIREMONT.

Adieu, ma femme !... ne sois pas fâchée contre moi, et surtout ne t'impatiente pas. Dans un quart d'heure je te renvoie la voiture.

(Il sort avec Oscar.)

SCÈNE III.

BERNARDET, CÉSARINE, allant s'asseoir sur un fauteuil à droite.

BERNARDET, debout près d'elle.

Vous aviez grande envie d'aller à ce concert ?

CÉSARINE.

Vous croyez ?

BERNARDET.

Quelque peu flatteur que ce soit pour nous... j'en suis persuadé...

CÉSARINE.

A la bonne heure, au moins ! il y a du plaisir

avec les gens qui vous comprennent... Eh bien! oui, docteur... nous étions hier au soir chez le ministre; il est plus en faveur que jamais, aussi il y avait un monde à sa réception... impossible de l'avoir à soi un instant. A peine a-t-il eu le temps de me dire : « Allez-vous demain au concert ? ma loge est à vos ordres. » Puis il a ajouté à demi-voix : « N'y manquez pas, j'ai à vous parler. »

BERNARDET.

Et sur quoi?

CÉSARINE.

Je l'ignore... probablement sur la loi que l'on doit voter demain.

BERNARDET.

On dit qu'elle ne passera pas.

CÉSARINE.

Il lui manque quatre voix... Il faut que nous les lui trouvions.

BERNARDET.

Comment cela?

CÉSARINE.

Nous verrons!... Attendons d'abord que je lui aie parlé.

BERNARDET.

Vous aurez le temps, le concert sera long... Il y aura bien du malheur si entre deux morceaux vous ne lui dites pas un mot pour moi.

CÉSARINE.

Cette place à l'École de médecine?...

BERNARDET.

Tout le monde m'y désigne, vous le savez! et il est dans l'intérêt du pouvoir d'avoir là un professeur qui lui soit dévoué... qui prenne de l'influence sur cette jeunesse turbulente... c'est excellent les jours d'émeute... avec quelques phrases... « Jeunes gens, jeunes étudiants, mes jeunes » amis... » on se rend populaire... ils cassent les vitres aux cours de vos collègues et vous portent en triomphe, ce qui vous lance... et vous fait arriver de plain pied... à tout ce qu'il y a de plus élevé... *Sic itur ad astra*... Pardon de vous parler latin... la force de l'habitude.

CÉSARINE, souriant.

Je comprends très-bien, docteur; je connais votre génie et votre activité pour vos intérêts...

BERNARDET.

Et ceux de mes amis... Je vous dois une belle clientèle, c'est vrai... vous m'avez mis en vogue par votre migraine et vos spasmes nerveux... ils ont fait ma fortune, j'en conviens, je ne suis pas ingrat. Mais vous conviendrez qu'à mon tour, gazette ambulante et bulletin à domicile, je ne parle dans mes ordonnances ou mes consultations que de vous, de vos soirées, de vos succès... et s'il est quelqu'un de ces secrets qu'on n'imprime pas, mais qu'on a besoin de faire connaître mystérieusement à tout Paris... ne suis-je pas là?... en vingt-quatre heures le coup est porté, l'effet est produit et mes chevaux sont rendus... Voilà du dévouement...

CÉSARINE, se levant et lui tendant la main.

Je le sais, docteur, et vous pouvez compter sur moi.

BERNARDET.

Vous parlerez au ministre?

CÉSARINE.

Ce matin même.

BERNARDET.

C'est comme si j'étais nommé; un mot encore!... mais celui-là dans votre intérêt... M. de Miremont, votre mari, est-il jaloux?

CÉSARINE.

Cette question!...

BERNARDET.

C'en est une comme une autre... Est-il jaloux?

CÉSARINE.

Quelquefois... si je voulais... il aurait des idées de jalousie... dont je tire de temps en temps parti... mais seulement quand il y a absolue nécessité... Maintenant pourquoi cette demande?...

BERNARDET.

On prétend que le ministre est charmant pour vous.

CÉSARINE.

Mon mari est actionnaire d'un journal en crédit.

BERNARDET.

J'entends bien!... mais on assure que d'autres idées qui ne sont rien moins que politiques l'empêchent de vous rien refuser... dans l'espoir sans doute que votre cœur...

Un jour sera tenté
D'égaler Orosmane en générosité.

CÉSARINE.

Qui a dit cela?

BERNARDET.

C'est un bruit encore sans consistance... Faut-il le laisser errer au hasard ou le démentir sur-le-champ? je vais prendre vos ordres pour les transmettre à mes amis; commandez! que dirai-je?

CÉSARINE, froidement.

Vous pouvez dire, docteur, que l'on perdra son temps.

BERNARDET.

Je le savais d'avance! Je sais qu'entourée d'adorateurs, mais insensible à leurs hommages, vous n'aimez personne et n'avez jamais aimé!

CÉSARINE.

Qu'en savez-vous?

BERNARDET.

La Faculté s'y connaît!

CÉSARINE.

La Faculté pourrait bien se tromper!... (Lentement.) Il y a peut-être telle personne au monde pour qui j'aurais sacrifié autrefois la plus brillante

position... (*Vivement.*) J'étais folle alors.. je ne le serai plus ! l'expérience arrive...

BERNARDET, *souriant.*

Je devine ! un premier amour !

CÉSARINE.

C'est possible.

BERNARDET.

Un beau jeune homme qui vous adorait...

CÉSARINE.

Au contraire !... et c'est là le plus piquant... je crois qu'il ne m'aimait pas... (*Vivement.*) Les inclinations sont libres ; je l'ai oublié, je n'y pense plus... mais je lui en voudrai toute ma vie.. et c'est là peut-être ce qui m'a donné ce besoin de distraction et d'activité, maintenant mon bonheur et ma seule passion ; j'aime à me voir à la fois trois ou quatre affaires sérieuses ou futiles qui m'occupent et m'inquiètent. Ce sont des tourments si vous voulez, mais ce sont des émotions !... c'est de l'espérance ou de la crainte ; c'est vivre du moins !... Voilà pourquoi vous me voyez souvent, si étourdie ou si audacieuse, brusquer la fortune que je pouvais attendre, changer d'idée au moment du succès, me lancer dans des périls que je connais... que je prévois... mais qui font battre le cœur... et rendent plus douce encore la joie du triomphe !

BERNARDET.

Vous avez manqué votre vocation ; vous étiez faite pour gouverner un empire !

CÉSARINE, *souriant.*

On ne peut plus maintenant... ils se gouvernent tout seuls, et il ne nous reste plus à nous autres femmes que la diplomatie du ménage, la politique du salon... et les intrigues secondaires... C'est toujours cela... il faut se faire une raison et se contenter de ce qu'on a... faute de mieux !... (*Gaiement.*) De quoi s'agit-il aujourd'hui ?... et pourquoi ce déjeuner ?...

BERNARDET.

Tous nos jeunes amis, qui vous sont dévoués et qui ne jurent que par vous, viennent ce matin (excepté votre cousin Oscar, qui ne sait pas encore de quoi il est question), viennent ce matin délibérer avec du champagne sur une affaire assez importante... Nous avons parmi nous de grands talents, de grands génies ; nous n'avons pas de députés... et un député qui serait des nôtres... qui serait à nous... ça ferait bien.

CÉSARINE.

Certainement !... ou du moins si ça ne fait pas de bien... ça ne peut...

BERNARDET.

N'est-ce pas ?... c'est ce que je dis... Or, la députation de Saint-Denis est vacante, et avant de travailler les électeurs... il faudrait savoir au juste quel est celui d'entre nous que nous porterons, que nous pousserons d'un commun accord.

CÉSARINE.

C'est une élection préparatoire... et avez-vous quelques idées ?...

BERNARDET.

J'attends les vôtres !

CÉSARINE, *après un instant de silence.*

Vous, par exemple !

BERNARDET, *après avoir réfléchi.*

Non !... j'aime mieux ce que je vous disais tout à l'heure... (*Lentement.*) Je ne me ferais député... comme tout le monde... que pour...

CÉSARINE, *de même.*

Pour avoir la place !...

BERNARDET, *de même.*

Et si je l'ai tout de suite...

CÉSARINE.

La députation est inutile.

BERNARDET.

C'est toujours ça de sauvé !... On perd aux affaires du pays un temps qu'on peut employer pour les siennes... Ah ! je ne dis pas un jour... si d'autres idées... que vous ne pouvez deviner...

CÉSARINE, *souriant en le regardant.*

Peut-être !... en fait d'idées d'ambition ou de fortune, on devine toujours aisément... en allant au plus haut... c'est là que vous visez... et dans notre famille encore...

BERNARDET, *un peu troublé.*

Moi... Madame !...

CÉSARINE.

Si je me trompe, tant mieux... Revenons à la députation... qui prendrons-nous ?

BERNARDET.

Il y a quelqu'un qui en a bien envie... M. de Montlucar ; mais, vu ses opinions... il demande avec instance... à être nommé malgré lui... C'est possible !

CÉSARINE.

Oui, mais pas encore. Il se met en même temps sur les rangs pour l'Académie des Sciences morales et politiques : il faut que tout le monde arrive.

BERNARDET.

C'est juste.

CÉSARINE.

J'ai quelqu'un pour qui je voudrais vous voir, vous, mon cher Bernardet, ainsi que vos amis, employer toute votre influence ; bien entendu qu'en même temps je vous seconderais du côté de mon mari et du ministère.

BERNARDET.

Eh ! qui donc ?

CÉSARINE.

Mon cousin Oscar Rigaut.

BERNARDET.

En vérité, vous avez déjà fait beaucoup pour lui, et après tout, ce ne sera jamais qu'un... un bien bon enfant, pas autre chose.

CÉSARINE.

Je le connais mieux que vous, mais c'est mon parent, et je dois pousser ma famille... non pour elle, mais pour moi. Je ne veux pas qu'on dise : C'est la cousine d'un marchand de bois, mais c'est la cousine d'un député, d'un conseiller, que sais-je? c'est moi que j'élève et que j'honore en lui.

BERNARDET.

Soit!... mais il est bien heureux, car il n'est pas fort.

CÉSARINE.

Tant mieux!... ce sera un homme à nous; ce seront trois ou quatre emplois dont il aura le titre et que nous exercerons à sa place. C'est comme son père, qui ne peut pas rester à Villeneuve-sur-Yonne, où il est... c'est un imbécile, mais c'est mon oncle, et il faut absolument pour moi que nous le mettions quelque part.

BERNARDET.

Que sait-il faire?

CÉSARINE.

Il ne sait rien.

BERNARDET.

Mettez-le dans l'instruction publique, une inspection, une sinécure.

CÉSARINE.

Son fils est déjà maître des requêtes, et son unique occupation est de ne rien faire.

BERNARDET.

Il aidera son fils.

CÉSARINE.

J'y penserai; mais pour Oscar, c'est convenu, n'est-il pas vrai? Je compte sur vous et sur nos amis.

BERNARDET.

Je les pousserai dans cette direction.

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de madame.

CÉSARINE.

Ah! mon Dieu, le concert sera commencé et je n'entendrai pas la symphonie en *ré* mineur. Adieu, docteur, vous avez ma parole.

BERNARDET.

Vous avez la mienne; et pour la réponse?

CÉSARINE.

Chez moi, tantôt.

BERNARDET.

Et à vous, toujours! attachement éternel.

(Il la reconduit jusqu'à la porte et la salue.)

SCÈNE IV.

BERNARDET, seul, s'inclinant encore, redescendant.

Oui, morbleu! attachons-nous toujours au char de la fortune, surtout quand il monte!... quand il descend, c'est autre chose! Mais, grâce au ciel, nous n'en sommes pas là, et puisqu'elle le veut absolument, poussons M. Oscar, faisons-en un honorable... Une fois dans la foule et mêlé avec les autres, qui diable y fera attention? et pour moi ça se retrouvera plus tard, quoique la belle Césarine, qui m'a deviné, car elle devine tout, se trouve fort humiliée de mes projets d'ambition. Il paraît qu'elle ne veut de beaux mariages que pour elle seule, et qu'en fait d'alliances elle s'est réservé le monopole exclusif des pairs de France... Patience! elle y viendra! et à la première occasion importante où elle aura besoin de moi, nous en reparlerons. (Apercevant Oscar.) Eh bien! notre cher Amphitryon...

SCÈNE V.

BERNARDET, OSCAR, EDMOND.

BERNARDET.

Tout est-il ordonné et prévu?... nous annoncera-t-on bientôt le déjeuner?

OSCAR.

Je vous annonce d'abord un convive. (Bas à Edmond, lui montrant Bernardet.) C'est un des nôtres... (A Bernardet, lui présentant Edmond.) C'est un ami, un intime que je vous présente... le camarade de collége dont je vous ai parlé ce matin.

BERNARDET, avec emphase.

Le jeune et brillant avocat dont nous avons causé si longtemps!

OSCAR.

Lui-même.

EDMOND, passant près de Bernardet.

C'est bien de l'honneur pour moi, et je ne m'attendais pas...

BERNARDET.

Avec un mérite comme le vôtre, Monsieur, on doit s'attendre à tout.

EDMOND.

Mon ami Oscar a donc daigné vous parler de moi?

BERNARDET.

Il n'en avait pas besoin. Une réputation aussi européenne que la vôtre... un nom aussi connu!... (Bas à Oscar.) Dites-moi donc son nom... (Se retournant, et voyant Oscar, qu'il croyait à côté de lui, occupé à donner des ordres à un domestique.) C'est égal... il y a des phrases toutes faites à l'usage du barreau!... (A Edmond.) vous avez réconcilié, Monsieur, le barreau moderne avec l'éloquence.

EDMOND.

Monsieur...

BERNARDET.

Et cette urbanité de diction, ce fashionable de bonne plaisanterie, qui n'ôte rien à la force des raisonnements et à la chaleur du style... et puis vous dites bien, ce qui est rare; un très-bel organe... de la noblesse dans le geste.

EDMOND.

Vous m'avez entendu?...

BERNARDET.

C'est avec un véritable intérêt que j'ai suivi toutes vos causes...

OSCAR.

En vérité? (A Edmond.) Tu vois qu'il te connaît, et il ne me l'avait pas dit!

BERNARDET, à part, haussant les épaules.

Quel parfait honnête homme!

EDMOND.

Quoi! vous étiez à mon dernier plaidoyer?

BERNARDET.

Je n'y étais pas à mon aise... car il y avait foule; et j'ai sans doute beaucoup perdu; mais c'est égal; je me suis dit : Voilà un homme dont je voudrais faire mon ami; car je suis l'ami de tous les talents; et, grâce à notre camarade Oscar, mon vœu se trouve réalisé.

EDMOND.

Est-il possible!

OSCAR.

Tu vois bien!... qu'est-ce que je te disais?... te voilà admis. Et comme il est bon enfant! quelle amabilité! quelle franchise!

EDMOND.

C'est vrai.

OSCAR.

Eh bien! mon ami, ils sont tous comme cela.

SCÈNE VI.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, OSCAR, DUTILLET, BERNARDET, EDMOND.

OSCAR.

Arrivez, chers, arrivez donc!... Vous êtes bien en retard. Le déjeuner en souffrira!

DUTILLET.

J'espère bien que non!

OSCAR.

Je vais dire que l'on serve. Ici nous serons mieux; c'est plus retiré : cela convient au banquet des sages.

DUTILLET.

C'est ce cher docteur!... (Bas à Oscar.) Et quel est ce jeune homme qui est avec lui?

OSCAR.

Un nouvel ami. Bernardet, qui le connaît intimement, vous le présentera. Je vais faire ouvrir les huîtres... Docteur, faites les honneurs... Messieurs, faites comme chez vous; je reviens.

(Il sort en courant par la porte à gauche.)

BERNARDET, à part et remontant le théâtre.

Eh bien! cet imbécile-là nous laisse!

DUTILLET, à Edmond.

Un ami du docteur doit être le nôtre.

DESROUSEAUX.

Car nous ne faisons qu'un...

SAINT-ESTÈVE.

Nous sommes tous solidaires.

EDMOND.

J'ai bien peu de titres, Messieurs, à un accueil aussi flatteur.

BERNARDET, passant au milieu.

Ne le croyez pas!... Pure modestie. Ici, mon cher, nous l'avons supprimée. Règle première : chacun se rend justice; on sait ce qu'on vaut; et vous-même, mon jeune Cicéron, vous le savez aussi. (Aux autres.) Oui, Messieurs, avocat distingué,

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

DESROUSEAUX.

Monsieur est avocat?...

DUTILLET.

Depuis qu'Oscar s'est fait poëte, nous n'en avions pas dans nos rangs.

BERNARDET.

Aussi je savais bien ce que je faisais en vous le présentant. (A part.) Et Oscar qui ne revient pas! (Passant près d'Edmond, le prenant par la main, et lui montrant Dutillet.) M. Dutillet le libraire, qui mène tous nos amis à l'immortalité, en y marchant le premier.

DUTILLET.

Mon cher Bernardet!...

BERNARDET.

C'est tout naturel: celui qui conduit le char arrive avant les autres... Inventeur des papiers satinés, des marges de huit pouces et des affiches de quinze pieds carrés, il en médite une de trente dans ce moment. (Passant près de Desrouseaux.) Notre Desrouseaux, notre grand peintre, qui a inventé le paysage romantique; génie créateur, il ne s'est pas abaissé comme les autres à imiter la nature; il en a inventé une qui n'existait pas, et que vous ne trouverez nulle part. (A part.) Et Oscar qui n'arrive pas à mon aide! (Passant près de Saint-Estève.) Notre grand poëte!... Notre grand romancier! qui s'est placé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse écrasante, ses hiéroglyphes... (Se retournant, et apercevant Oscar qui fait apporter la table.) Eh! venez donc, mon cher Oscar! venez m'aider à passer en revue toutes nos illustrations.

OSCAR.

Y pensez-vous? nous ne déjeunerions pas d'aujourd'hui. (Riant.) Hi! hi! hi!

BERNARDET,

Ce diable d'Oscar met de l'esprit partout.

OSCAR.

Et pourtant je suis encore à jeun. (Remontant le théâtre et parlant aux domestiques.) La table ici... Apportez le champagne glacé, et montez les huîtres, si toutefois on a achevé de les ouvrir. (Descendant le théâtre et s'adressant à Desrouseaux qui donne la main à Edmond.) Eh bien!... qu'est-ce? qu'y a-t-il?... Je vois que la connaissance est faite.

BERNARDET.

Vous l'avez dit. Ces messieurs le connaissent maintenant aussi bien que moi.

(Oscar remonte un instant le théâtre avec Edmond.)

DUTILLET, bas à Desrouseaux.

Sais-tu son nom?

DESROUSEAUX.

Et toi?

DUTILLET.

Pas davantage!... Mais il paraît que c'est un fameux, et qu'il est connu: tout le monde le connaît.

DESROUSEAUX.

Alors il peut nous être utile.

DUTILLET.

Il plaidera *gratis* mes procès, moi qui en ai tous les jours avec les auteurs.

DESROUSEAUX à Edmond, qui redescend.

J'espère que monsieur me permettra de faire sa lithographie; elle est attendue depuis longtemps avec impatience.

EDMOND.

Y pensez-vous?

OSCAR, redescendant.

Tu ne peux pas t'en dispenser. Nous sommes tous lithographiés... en chemise et sans cravate; c'est de rigueur... le déshabillé de l'enthousiasme... ça n'est pas cher, et ça fait bien; c'est un moyen de se montrer partout.

SAINT-ESTÈVE.

Notre nouvel ami me permettra de parler de lu dans mon premier roman... J'ai sur la profession d'avocat une tirade chaleureuse qui semble avoir été faite pour lui et où tout le monde le reconnaîtra...

EDMOND.

C'est trop de bontés.

SAINT-ESTÈVE.

Vous me rendrez cela dans votre premier plaidoyer.

DUTILLET.

Que j'imprimerai à deux mille exemplaires... Donnez-moi seulement vos improvisations la veille... et vous aurez des épreuves au sortir de l'audience...

(Dutillet, qui est à l'extrême droite, passe le premier à gauche.)

SAINT-ESTÈVE.

Des annonces dans tous les journaux.

BERNARDET, redescendant le théâtre.

Des éloges dans tous les salons...

OSCAR.

Tu l'entends, mon ami, ce sont des succès certains... comme je te disais, des succès par assurance mutuelle.

EDMOND.

C'est bien singulier!

BERNARDET.

En quoi donc?... nous sommes dans un siècle d'actionnaires; tout se fait par entreprises et associations... pourquoi n'en serait-il pas de même des réputations?

DUTILLET.

Il a raison!

BERNARDET.

Seul, pour s'élever, on ne peut rien; mais montés sur les épaules les uns des autres, le dernier, si petit qu'il soit, est un grand homme!

OSCAR.

Il y a même de l'avantage à être le dernier... c'est celui-là qui arrive.

BERNARDET.

Aujourd'hui, par exemple, nous avons à traiter en commun une importante affaire... dont nous pouvons toujours dire quelques mots avant le déjeuner, puisqu'il ne vient pas!

OSCAR.

C'est que tout le monde n'est pas arrivé.

(Oscar sort un instant.)

BERNARDET.

Il s'agit, mes amis, de la députation de Saint-Denis...

EDMOND, à part.

O ciel!... (Haut à Bernardet.) Est-ce que vous croyez possible...

BERNARDET.

Cela dépend de nous et de celui que nous choisirons. En nous entendant bien...

EDMOND, avec émotion.

En vérité!

BERNARDET, à Edmond.

C'est le secret de notre force! amitié à toute épreuve, alliance offensive et défensive... Vos ennemis seront les nôtres...

SAINT-ESTÈVE.

Nous les attaquerons en vers comme en prose.

BERNARDET.

A charge de revanche; et si au palais, dans quelque affaire d'éclat, n'importe par quelle ma-

nière, vous trouvez le moyen, par exemple, de tomber sur un de vos confrères à qui j'en veux...

EDMOND.

Permettez... Monsieur...

(Desrouseaux en ce moment remonte le théâtre; Oscar rentre, et vient se placer près d'Edmond.)

BERNARDET.

Un petit avocat... qui, dans une cause contre moi, s'est permis de m'attaquer et de me railler... un obscur... un inconnu... un nommé Edmond de Varennes...

EDMOND.

Monsieur...

OSCAR, bas à Edmond.

Tais-toi!... je ne lui avais pas dit ton nom; mais à cela près, tu vois qu'il est bien disposé... Ah!... (Se retournant et apercevant M. de Montlucar.) Voici encore un convive!

SCÈNE VII.

SAINT-ESTÈVE et OSCAR, allant au-devant de M. DE MONTLUCAR, restent avec lui un instant au fond du théâtre; LES PRÉCÉDENTS, sur le devant.

DUTILLET.

Il est en retard, quand on s'occupe de ce qui le regarde... car ce cher ami m'avait déjà parlé en secret pour la députation.

DESROUSEAUX.

Et à moi aussi.

BERNARDET.

C'est comme à moi... Et il faut avant tout le présenter au nouveau venu!

(Il l'amène en face d'Edmond qui le reconnaît.)

EDMOND.

M. de Montlucar!

M. DE MONTLUCAR, reconnaissant Edmond.

O ciel!

BERNARDET, à part.

En voilà un qui le connaît!... ce n'est pas malheureux!

M. DE MONTLUCAR.

Quoi, Monsieur, vous ici?

EDMOND.

Je pourrais vous adresser la même question... vous qui ne voulez pas être député... vous qui n'allez solliciter les suffrages de personne...

M. DE MONTLUCAR.

J'ai suivi votre exemple. (A Desrouseaux qui est à côté de lui.) C'est Monsieur qui est libéral et qui vient demander la voix d'un légitimiste.

EDMOND, à Oscar qui est à côté de lui.

C'est Monsieur qui est légitimiste et qui demande la voix de tout le monde!

BERNARDET, se jetant entre eux.

Eh! Messieurs! qu'importent les nuances? et à quoi bon ces discussions qui nous désunissent et nous font du tort?... Il n'y a ici que des camarades, des amis! l'amitié n'a qu'une opinion... et elle en aurait deux et même plus, cela n'en vaudrait que mieux. On a appui et protection dans tous les partis; on se soutient mutuellement et avec d'autant plus d'avantages que l'on a l'air de combattre dans des camps opposés. (A Edmond.) Vous êtes pour l'empire, (à Montlucar.) vous pour la royauté, mon ami Dutillet pour la république, et moi pour tous! Union admirable et d'autant plus solide qu'elle a pour base ce qu'il y a de plus respectable au monde... notre intérêt! (Prenant la main de Montlucar qui se laisse faire.) Allons, votre main. (A Edmond.) La vôtre!...

EDMOND, la retirant avec force.

Jamais! j'ignorais ce que je viens de voir et d'entendre! j'ignorais que, pour être de vos amis, la première condition fût de mettre son opinion et sa conscience au service de vos intérêts... Non, je ne donne point de pareils gages, et n'accorde à personne le droit de m'en demander!

BERNARDET.

Un traître parmi nous!

DUTILLET.

Un traître à l'amitié!

EDMOND.

Ah! n'outragez pas un pareil nom! l'amitié s'avoue et se proclame, elle ne se cache pas, elle ne conspire pas! elle ne rougit pas de se montrer! car la véritable amitié n'existe que pour de louables actions! Hors de là, il n'y a que complots, coteries et coupables manœuvres, que le succès peut couronner d'abord, mais dont le temps fera bientôt justice! Oui, qui s'est élevé par l'intrigue tombera par l'intrigue, car rien ne reste ici-bas que le talent; l'intrigue peut le retarder, mais non l'empêcher d'arriver; et quand viendra son jour, quand brillera sa lumière, dès longtemps vous serez rentrés dans l'obscurité natale qui vous attend et vous réclame.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, DUTILLET, M. DE MONTLUCAR.

BERNARDET.

Et qui donc est-il, lui qui parle ainsi?

M. DE MONTLUCAR.

M. Edmond de Varennes.

OSCAR.

Que vous connaissiez si bien et dont vous avez suivi toutes les causes!

BERNARDET.

Mais aussi quelle mauvaise habitude a ce diable d'Oscar de nous présenter des amis intimes dont on ne sait pas le nom !

OSCAR, à Bernardet.

Est-ce ma faute ? aux éloges que vous lui donniez, j'ai cru que vous le connaissiez mieux que moi !

BERNARDET.

Est-il bon enfant !

DUTILLET, donnant à Oscar une poignée de main.

L'est-il !

M. DE MONTLUCAR.

Mais vous sentez bien que cela ne se passera pas ainsi !

BERNARDET.

Y pensez-vous, pour servir un ennemi malgré lui-même, pour lui donner de la réputation ?... il y en a dans ce monde qui se feraient tuer pour se faire connaître, et vous iriez lui offrir un pareil avantage !... vous avez trop d'esprit pour cela, trop de profondeur, trop de portée ! (Se retournant vers les autres.) Occupons-nous de choses plus graves maintenant...) Léonard, Savignac et Pontigni entrent en ce moment. Oscar leur donne une poignée de main et sort pour faire servir.) Maintenant que nous voilà tous réunis, parlons de notre grande affaire... traitons cela franchement et en famille.

LÉONARD.

Il a raison !

BERNARDET.

Il s'agit de faire nommer parmi nous un député... Qui a le plus de titres ?... (Ils font un geste.) Je vous entends... tous... nous en avons tous... je ne viens donc pas discuter le mérite, il est incontestable ; nous pourrions tirer au sort et les yeux fermés, ce qui vaudrait peut-être mieux, certains, quoi qu'il arrivât, que le hasard serait juste ; mais dans l'intérêt commun, dans l'avantage de l'association, il y a peut-être quelques considérations à observer qui ne vous échapperont pas.

SAVIGNAC.

C'est juste ; il faut avant tout un choix utile à nos amis.

M. DE MONTLUCAR.

Un choix ascendant, ou plutôt ascensionnel, c'est-à-dire qui fasse monter le plus de monde possible.

BERNARDET.

C'est cela même. Il a des expressions d'un bonheur ! il a nettement rendu ma pensée.

DUTILLET, passant au milieu, à la place de Bernardet, qui se retire, et prend l'extrême droite.

Il me semble alors, Messieurs, que par mes rapports immédiats et journaliers avec tout ce qui écrit, imprime et publie, je me trouve naturellement porté à tendre la main à tout le monde... et c'est pour cela seulement que je me mets en avant... car, du reste, qu'importe qui l'on nommera : un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y arriverons tous ; l'essentiel est de poser un premier échelon et qu'il soit solide.

M. DE MONTLUCAR.

C'est pour cela, Messieurs, que par ma position sociale, mes relations de famille, de naissance, de fortune ; lancé comme je le suis dans le faubourg Saint-Germain, je pourrais peut-être, et mieux que mon honorable ami...

BERNARDET, à part.

Ils se croient déjà à la Chambre.

M. DE MONTLUCAR.

Vous tendre la main de plus haut, et vous offrir un plus ferme appui... Après cela, que j'arrive le premier ou le second, c'est indifférent, cela revient au même ; nous ne faisons qu'un, et qu'un seul soit en pied, nous y sommes tous.

SAINT-ESTÈVE, passant entre Montlucar et Dutillet.

Voilà pourquoi, Messieurs, il me semble qu'une réputation colossale et pyramidale jetée au milieu de la Chambre...

DUTILLET.

Permettez...

SAINT-ESTÈVE.

Laissez-moi achever...

DUTILLET.

Je vous comprends...

SAINT-ESTÈVE.

Vous vous flattez...

DUTILLET.

Je vous dis que je vous comprends... j'en ai l'habitude... et c'est pour cela que je demande... qu'on aille aux voix.

LÉONARD.

Il n'y en aura qu'une !

PONTIGNI.

C'est évident !

SAVIGNAC.

Et nous serons tous d'accord !

TOUS.

Aux voix !

BERNARDET.

A quoi bon ?...

M. DE MONTLUCAR.

C'est plus tôt fait... des carrés de papier... un seul nom... c'est l'affaire d'une seconde.

(Ils se mettent tous à la table à droite à faire des bulletins ; Oscar pendant ce temps a fait servir les huîtres et placer les chaises.)

OSCAR.

L'autel est prêt... on nous attend... Allons, Messieurs...

BERNARDET, sur le devant du théâtre, écrivant son bulletin.

J'ai mis Oscar; arrivera ce qui pourra.

LÉONARD et PONTIGNI, écrivant sur la table du milieu, qui est servie.

Eh! que diable!... un instant...

M. DE MONTLUCAR, de même.

Nous nous occupons là de choses sérieuses.

OSCAR.

Je ne connais rien de plus sérieux qu'un déjeuner... Il faut avant tout être à ce qu'on fait. Ah! et le chablis que j'oubliais!

(Il sort.)

DUTILLET, qui s'est assis à la table à droite, entouré de tous les camarades, dépouille les bulletins.

Saint-Estève, un! Montlucar, un! Desrouseaux, un! Dutillet, un! Léonard, un!...

(Il dépouille tout bas.)

BERNARDET, regardant le résultat.

C'est étonnant... tout le monde a un vote... pas davantage!

SAVIGNAC.

Excepté vous, docteur.

BERNARDET.

Comme vous le disiez... il n'y a qu'une voix... (A part.) J'aurais dû m'en douter! chacun s'est donné la sienne!

DUTILLET.

C'est bien singulier... (A part.) Après ce qu'on m'avait promis...

M. DE MONTLUCAR.

Oui, c'est assez extraordinaire... (A part.) Après ce qui avait été convenu.

BERNARDET.

Il me semble alors qu'il y a lieu ou jamais au scrutin de ballottage.

PONTIGNI.

Recommençons!

BERNARDET, bas à Montlucar qui va écrire.

La seconde députation sera pour vous... madame de Miremont vous le jure, si vous portez aujourd'hui Oscar, son cousin.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Je l'aime mieux que ce fat de Saint-Estève... ou ce républicain de Dutillet.

(Il va écrire son bulletin à la table.)

BERNARDET, bas à Dutillet.

Vous n'avez pas de chances cette fois, et madame de Miremont vous en promet pour la prochaine... si l'on nomme Oscar, son cousin.

DUTILLET.

Cet imbécile-là... Ma foi! oui... je le préfère à ce jésuite de Montlucar.

(Ils écrivent des bulletins pendant que Bernardet va parler bas à plusieurs d'entre eux.)

OSCAR, entrant.

Si vous ne vous dépêchez pas, Messieurs, c'est un déjeuner manqué... tout cela demande instamment à être mangé chaud... Vous ferez vos écritures au dessert... ou après le café.

DUTILLET, dépouillant les bulletins.

Oscar, un! Oscar, deux! Oscar, trois! Oscar... Il est nommé... nommé à une imposante majorité...

OSCAR, étonné.

Quoi donc?... qu'est-ce que c'est?...

BERNARDET.

Vous serez député!... *Tu Marcellus cris!*

OSCAR.

Moi!...

DUTILLET.

Nous te portons tous à la députation de Saint-Denis...

OSCAR.

Est-il possible?

M. DE MONTLUCAR.

C'est décidé!

OSCAR.

Moi qui n'y pensais seulement pas... On ne dira pas cette fois que j'ai intrigué... Eh bien! mon cher, c'est étonnant, mais voilà comme tout m'arrive!

M. DE MONTLUCAR.

Ce que c'est que le mérite, mon cher.

BERNARDET.

Il en a tant... et du vin de champagne donc... A table, Messieurs.

TOUS.

A table!

(Ils s'asseyent autour de la table.)

OSCAR, s'asseyant.

C'est drôle... de faire un député à table!

M. DE MONTLUCAR, de même.

C'est par là qu'on arrive...

BERNARDET.

Et par là qu'on se maintient! (Regardant tous les autres camarades.) Nous jurons donc d'employer tou notre crédit...

DUTILLET et LÉONARD.

Toute notre influence...

M. DE MONTLUCAR, SAVIGNAC et PONTIGNI.

Tous nos amis...

BERNARDET.

Pour faire proclamer notre camarade Oscar Rigaut député...

TOUS.

Nous le jurons!

BERNARDET.

A charge de revanche!

OSCAR, se levant.

Je le jure!

BERNARDET, se versant un verre de champagne.

Et sur ce, je bois à sa nomination.

OSCAR.

A la vôtre, aux camarades, à l'amitié !

TOUS, debout et choquant l'un contre l'autre leur verre rempli de champagne.

Amitié éternelle !

ACTE III.

La scène se passe dans l'hôtel de M. de Miremont. Le théâtre représente un riche salon. Portes au fond; deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, seule, sortant de la porte à droite.

Entendre de pareilles choses et être obligée de se modérer, et n'oser même parler... c'est plus fort que moi... je ne peux pas y tenir!... je sors. Césarine est là dans le cabinet de mon père ; depuis une heure elle lui fait un éloge d'Oscar, son cousin... Il est évident qu'elle veut le faire nommer député... c'est clair comme le jour. Eh bien ! elle s'est arrangée de manière que l'idée en est venue de mon père... c'est lui qui maintenant veut le porter de tout son pouvoir... et c'est sa femme qui fait des objections... et mon père répond que c'est son parent, son cousin ; qu'il se doit à lui-même de le présenter aux électeurs... Il va en parler au ministre... Et les courses, les visites, les journaux, les démarches de leurs amis, tout va être mis en usage pour élever un sot... un imbécile... Il sera élu, c'est sûr... Comment ce pauvre Edmond pourrait-il résister ? il n'a pour soutien que son mérite... (regardant autour d'elle) et moi... peut-être... deux protecteurs qui gardent le silence... Il est venu me parler tout à l'heure... me parler pour mon procès... pour la signification de ce jugement... que sais-je ?... Ce n'était pas cela qu'il voulait me dire, j'en suis certaine !... et il avait un air si malheureux et si désespéré que malgré moi j'ai manqué de m'écrier : « Edmond, qu'avez-vous donc ?... » mais il y avait là du monde... Il y en a toujours ici ! Et il s'est retiré en m'adressant un regard qui était comme un dernier adieu !... Oui, j'en suis sûre... je ne le reverrai plus... Et il faut se taire... il faut renfermer là dans son cœur un chagrin... et un secret... que je n'ai jamais dit à personne... pas même à lui !... O mon Dieu !... qui viendra à mon aide ? (Se retournant et apercevant madame de Montlucar qui entre.) Zoé !...

SCÈNE II.

AGATHE, ZOÉ.

ZOÉ.

Qu'as-tu donc ?

AGATHE.

Ah ! je formais un vœu que le ciel a entendu... puisque te voilà !

ZOÉ.

Eh ! oui, sans doute... je viens passer toute la journée avec toi...

AGATHE.

Quel bonheur !

ZOÉ.

Mon mari est en grande affaire ; il se rend à Saint-Denis pour cette élection, où la manufacture, dont il est un des principaux propriétaires, lui donne une grande influence.

AGATHE, vivement.

Est-ce qu'il voudrait se faire nommer ?

ZOÉ.

Je l'ai cru d'abord... mais je me trompais... Il porte, ainsi que ses amis, M. Oscar Rigaut.

AGATHE.

Et eux aussi !... Tout le monde est donc pour lui ?... un homme qui est la nullité même !...

ZOÉ.

C'est peut-être pour cela !... personne ne le craint !

AGATHE.

Et notre pauvre Edmond ?...

ZOÉ.

Franchement, j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de chances pour lui.

AGATHE.

Ah ! que me dis-tu là ?... voilà ce qui m'explique le désespoir que j'ai vu dans ses traits...

ZOÉ.

Je le crois bien... aigri comme il l'est par l'injustice et l'infortune... tu ne sais pas ce dont il est capable. Il me répétait souvent qu'il était voué au malheur, que personne ne s'intéressait à lui, que la vie lui était à charge... ce que disent maintenant tous les jeunes gens... c'est l'usage... c'est convenu... Cela ne m'effrayait pas... mais tout à l'heure, en rentrant un instant chez moi, où j'avais dit que je ne reviendrais pas de la journée, j'apprends qu'Edmond est venu en mon absence... sans doute en sortant de chez toi... et que ne me trouvant pas il a écrit à la hâte la lettre que voici... qui m'a indignée...

AGATHE.

Qu'est-ce donc ?

ZOÉ.

Ce n'est pas tant l'ingratitude, quoique déjà ce soit bien mal ; mais lui qui est distingué... qui a de l'esprit... de bonnes manières.. donner dans des idées pareilles... c'est si commun... si mauvais genre...

AGATHE, lui arrachant la lettre.

Eh ! donne donc ! (Lisant.) « Tous mes efforts

» sont inutiles; je vais échouer encore, et le rival » qui l'emporte sur moi... c'est Oscar... Je ne me » sens pas le courage de lutter plus longtemps. » Adieu, vous qui fûtes mon amie, et qui serez » ma seule confidente... Un amour sans espoir fai- » sait le malheur de ma vie... et ce soir, quand » vous lirez cette lettre, ne me plaignez pas... » j'aurai cessé de souffrir... » (Poussant un cri.) Ah !

ZOÉ, lui reprenant la lettre.

Qu'as-tu donc?... ne t'effraye pas... tu sens bien que j'ai envoyé chez lui... et il viendra ici tantôt pour que nous le sermonnions à nous deux... Car, en vérité, cela devient absurde; si les amants malheureux n'ont pas de patience et commencent par se tuer, qu'est-ce que nous allons devenir? Pauvre Edmond!... moi, d'abord, je ne m'en consolerais jamais.

AGATHE,

Et moi... j'en mourrais d'abord!

ZOÉ, avec effroi.

O ciel! que dis-tu?

AGATHE

Ce que j'ai caché jusqu'ici à lui... à toi... ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Eh bien! oui, je l'aime depuis mon enfance, depuis ces jours où il nous appelait ses sœurs... car alors il était pour nous deux un frère, un ami... ah! pour moi, plus encore!... J'admirais déjà sa franchise, sa rigide probité, son âme à la fois si aimante et si désintéressée, ce respect surtout qui lui faisait renfermer si avant dans son cœur un secret que j'avais deviné avant lui peut-être!... Aussi, libre de ma main et de ma fortune, je lui dirais sur-le-champ et sans hésiter : « Soyez riche, car je le suis; soyez heureux, car je vous aime... » Zoé, qu'as-tu donc?

ZOÉ.

Rien... continue.

AGATHE.

Si, vraiment...

ZOÉ.

Écoute donc, on n'est pas maîtresse de ça... et tu as bien fait de parler... c'est ce qu'on devrait toujours faire entre amies... non pas que je songe à lui, ne le crois pas!... mais cette maudite lettre qui ne nommait... qui ne désignait personne... j'ai cru un instant, je l'avoue, que c'était pour moi qu'il voulait se... Cela effraye... mais cela flatte toujours... (Gaiement.) C'est fini... je n'y pense plus... Et puis j'ai mon mari... qui n'est pas aimable tous les jours... mais c'est égal; pour lui et pour moi tout est pour le mieux. Ainsi, ma petite Agathe, n'aie pas peur, aime-moi toujours, et continue.

AGATHE

Ah! que tu es généreuse!

ZOÉ, lui prenant la main.

Les hommes, dit-on, sont cause que les femmes ne s'aiment pas : prouvons le contraire; et, puisque tout le monde forme une ligue contre Edmond, formons-en une en sa faveur... Deux bonnes amies, deux camarades de pension qui conspirent en secret et sans intérêt pour un pauvre jeune homme... le motif est si louable... notre cause est si juste!... le ciel sera pour nous!... et les femmes aussi!

AGATHE.

Bel appui!

ZOÉ.

Pourquoi pas?... la camaraderie des femmes vaut bien celle des hommes... elle est plus franche... quand elle l'est.

AGATHE.

Oui, mais elle n'a pas le même crédit. Pouvons-nous, par exemple, à nous deux, vaincre tous les obstacles qui s'opposent à son avancement? pouvons-nous le faire nommer député?

ZOÉ.

Peut-être bien!... sinon par nous-mêmes... au moins par les autres, ceux sur lesquels nous exerçons de l'influence... Mais, règle première, il ne faut rien dire à Edmond de ce que nous voulons faire pour lui; il n'y verrait que de l'intrigue; il refuserait ou gâterait tout.

AGATHE.

Tu crois!

ZOÉ.

Je le connais... Mais il est ici une personne influente qu'avec un peu d'amabilité tu pourrais gagner pour notre ami...

AGATHE.

Qui donc?

ZOÉ.

Le docteur Bernardet, l'ami de la maison, le confident de ta belle-mère... Il est rempli de soins et d'attentions pour toi, a toujours peur que tu ne t'enrhumes, te fait croiser ton châle, et a toujours pour toi dans sa poche de la pâte pectorale.

AGATHE.

Oui... je l'ai déjà remarqué... mais je te dirai en grande confidence que je crois qu'il me fait la cour.

ZOÉ.

A toi?

AGATHE.

Non! à ma dot.

ZOÉ.

Alors ce n'est plus cela... et il n'aura garde de protéger un rival.

AGATHE.

A qui alors nous adresser?... comment faire? quel moyen employer?...

ZOÉ, sautant de joie.

Ah! j'en ai un... j'en ai un qui renforce notre coalition... une femme de plus... Tout dépend de ta belle-mère... c'est elle ici qui mène tout... qui dirige tout... il s'agit de la gagner; et je serais sûre du succès si Edmond pouvait se décider à être pour elle... un peu aimable, un peu galant.

AGATHE.

Fi donc!

ZOÉ.

A lui faire un peu la cour!

AGATHE.

Mauvais moyen... mauvais... il n'y consentirait jamais, car il ne peut la souffrir...

ZOÉ.

Je le sais!

AGATHE.

Et elle le lui rend bien!

ZOÉ.

Peut-être... j'ai toujours eu des idées que tu ne partageais pas! Autrefois, quand elle était notre sous-maîtresse, j'observais... à la pension on n'a que cela à faire, et j'ai cru voir souvent mademoiselle Césarine Rigaut regarder M. Edmond d'une certaine manière... Je ne m'y connaissais pas alors... mais maintenant que j'ai quelques connaissances... et de la mémoire... il me semble bien que... Enfin sois tranquille, j'ai mon projet...

AGATHE.

Que veux-tu faire?...

ZOÉ.

Que t'importe? puisque ni toi ni Edmond n'y serez pour rien, et que seule je veux tenter une entreprise téméraire peut-être... car il n'est pas facile de jouter avec Césarine... mais elle marche tellement dans sa force et dans sa puissance... elle a tant d'esprit et m'en suppose si peu, qu'elle ne se méfiera pas de moi... D'ailleurs nous n'avons pas le choix des moyens; c'est par elle qu'il nous faut triompher ou succomber, et si j'échoue...

AGATHE.

Tu t'en fais une ennemie!...

ZOÉ.

C'est déjà fait... et si je réussis... j'assure la fortune d'un ami... son bonheur... le tien... et alors... (lui tendant la main) le mien aussi.

AGATHE.

Ma bonne Zoé!

ZOÉ.

Tais-toi!... c'est ta belle-mère!... quel air grave et soucieux!

AGATHE.

Elle est presque toujours ainsi.

ZOÉ.

Cela sied bien aux femmes qui sont hommes d'état!... Rentre, il faut que nous soyons seules!

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

CÉSARINE, entrant en rêvant, et s'asseyant sur un fauteuil à droite.

Bernardet est nommé... il doit en avoir maintenant la nouvelle... mais le ministre l'a dit... quatre voix de plus et la loi passerait... et ces quatre voix, si je pouvais les lui donner, je serais toute-puissante... on n'aurait rien à me refuser... mais où les trouver? impossible... même en convoquant le ban et l'arrière-ban de nos amis... si Oscar était nommé... c'en serait une, ce serait un zéro qui servirait à quelque chose... mais il sera trop tard.

ZOÉ, à part.

Ma foi!... et au risque d'interrompre l'homme d'état dans ses méditations... avançons!

CÉSARINE, l'apercevant.

Madame de Montlucar...

ZOÉ.

Ma chère Césarine...

CÉSARINE.

Quel extraordinaire!... M. de Montlucar nous honore souvent de ses visites... mais vous êtes moins aimable ou plus fière... car on ne vous voit jamais...

ZOÉ.

Il est de fait que depuis la pension...

CÉSARINE, à part.

Elle ne peut pas dire deux phrases sans en parler.

ZOÉ.

Les temps sont bien changés!

CÉSARINE.

En quoi donc?

ZOÉ, d'un air railleur.

Cette pension où vous étiez notre supérieure...

CÉSARINE, avec fierté.

Je ne vois pas qu'il y ait grand changement.

ZOÉ, à part.

L'insolente!

CÉSARINE, reprenant un ton plus aimable.

Je trouve seulement que depuis mes grandeurs... vous m'avez disgraciée, et c'est ce dont je me plains...

ZOÉ, à part.

Elle fait la protectrice à présent!

CÉSARINE.

Car je n'ai point oublié... moi, cette petite Zoé si espiègle et pourtant si naïve...

ZOÉ, d'un air de bonhomie.

Vous voulez dire si simple, et vous avez raison... car maintenant comme alors, j'aurais grand besoin de vos leçons... par malheur vous n'en donnez plus... sans cela je viendrais profiter... Oui,

vraiment, j'admire toujours ce tact prodigieux qui ne vous abandonne jamais, ce coup d'œil rapide et sûr qui vous guide et vous dirige sur-le-champ... Moi je n'ai ni inspiration, ni présence d'esprit... je ne sais jamais que le lendemain ce qu'il aurait fallu dire ou faire la veille... tandis que vous!... vous êtes la femme du jour...

CÉSARINE, souriant.

Tenez, ma chère Zoé, vous me flattez beaucoup... vous avez besoin de moi.

ZOÉ, naïvement.

C'est vrai! voilà justement le coup d'œil dont je vous parlais.

CÉSARINE.

Dites-moi alors ce que vous voulez... vous venez de la part de votre mari...

ZOÉ.

Non vraiment... il ignore ma démarche...

CÉSARINE.

C'est donc pour vous!

ZOÉ.

Encore moins!

CÉSARINE.

Pour qui donc alors?

ZOÉ.

Ah! voilà le difficile... et je ne sais plus maintenant si j'oserai... j'ai peut-être même eu tort de m'avancer autant... mais comme je vous le disais tout à l'heure... je ne sais jamais dans le moment le parti qu'il faut prendre... et je crois maintenant que j'ai choisi un mauvais moyen... Aussi, tout calculé... j'aime mieux ne pas vous en parler...

CÉSARINE.

Quelle folie... puisque nous y sommes...

ZOÉ.

Et si cela vous fâche... si ma démarche vous paraît absurde, inconvenante...

CÉSARINE.

Entre nous!... entre anciennes amies!...

ZOÉ.

C'est que justement... il s'agit ici d'un ancien ami... il y va non pas de son bonheur ou de sa fortune... mais de ses jours qui sont en danger...

CÉSARINE.

De qui parlez-vous?...

ZOÉ.

D'Edmond de Varennes...

CÉSARINE, troublée et cherchant à se remettre.

Edmond!...

ZOÉ, à part, l'observant.

Je ne me trompais pas... elle l'a aimé...

CÉSARINE.

Ses jours sont en danger!...

ZOÉ, la regardant bien en face.

Je le sais, moi qui ne suis pour lui qu'une sœur et qu'une amie... et vous l'ignorez, vous qu'il aime et qu'il a toujours aimée...

CÉSARINE, troublée.

Moi!

ZOÉ, vivement à part.

Elle l'aime encore...

CÉSARINE, se remettant peu à peu de son émotion.

Vous n'y pensez pas; et vous me dites là, Zoé, des choses impossibles. Lui qui depuis un an semble m'éviter et me fuir, lui qui ne cache pas sa haine, lui qui, même en ma présence, ne peut s'empêcher de me témoigner par ses regards toute son aversion.

ZOÉ.

Eh! mon Dieu! oui, tout cela est vrai! mais faut-il que ce soit moi, qui n'ai ni votre tact ni votre esprit, qui vous apprenne ce que peuvent chez un jeune homme l'amour-propre blessé, la perte de toutes ses espérances, et le dépit et la jalousie auxquels, depuis un an, il est en proie... Oui, Madame, depuis un an, depuis votre mariage... et vous ne voulez pas qu'il vous évite, vous ne voulez pas qu'il vous déteste!... Il vous aimait, et par raison, par ambition peut-être, vous vous donnez à un autre, ce qui était bien mal... Mais, pardon, je ne dois vous parler que de lui qui, trop fier pour se plaindre, trop malheureux pour se consoler, n'a pris que moi pour confidente de ses chagrins, et qui, perdant enfin toute illusion et tout espoir, a résolu aujourd'hui de mettre fin à ses tourments et à ses jours. Tenez, vous connaissez son écriture : lisez!

CÉSARINE, lisant la lettre que Zoé vient de lui donner.

O ciel!... Ce n'est pas croyable!... Comment?... il m'aimait sans me le dire?...

ZOÉ.

Lui!... il ne vous le dira jamais; il mourra plutôt que de vous l'avouer. De ce côté-là, rassurez-vous.

CÉSARINE, lui tendant la lettre.

N'importe; je suis fâchée que vous m'ayez donné cette lettre.

ZOÉ, la reprenant.

Que pouvais-je faire, cependant? J'étais bien embarrassée. Fallait-il tenter une démarche qu'il ignore et qu'il ignorera toujours? ou bien fallait-il le laisser mourir, ce pauvre garçon?... car c'est ce soir, il est décidé. Vous ne le connaissez pas.

CÉSARINE.

Si, vraiment; je connais depuis longtemps son caractère sombre, inquiet et malheureux; mais quelque désir que j'aie de sauver ses jours, ce n'est guère en mon pouvoir. C'est à vous, Zoé, de le rappeler à la raison; car moi je ne puis ni le voir ni lui parler.

ZOÉ.

Cela va sans dire, et c'est bien ainsi que je l'entends; je connais trop vos principes; mais qu'au moins ce pauvre jeune homme ne soit plus accablé de votre haine; car ce qui lui a porté le coup fatal, ce qui l'a réduit au désespoir, c'est la certitude que vous étiez son ennemie déclarée.

CÉSARINE.

Moi?

ZOÉ.

Partout il vous trouve comme un obstacle à son avancement, à sa fortune. Est-ce là le prix et la récompense de tant de souffrances et de tant d'amour? Est-ce juste? est-ce loyal? Si au contraire il avait la preuve que vous cessez de vous joindre à ses ennemis, que même une fois par hasard vous l'avez défendu, servi, protégé... ah! cette idée seule le rattacherait à la vie, au bonheur, à toutes ses illusions; et vous auriez sauvé ses jours sans qu'il en coutât rien au devoir.

CÉSARINE.

Vous croyez?

ZOÉ, vivement.

Aujourd'hui, par exemple, vous l'avez vu par cette lettre, il était sur les rangs pour être député; tout son avenir d'ambition en dépendait; et vous lui opposez un homme qui est votre parent, il est vrai, mais pour lequel vous n'avez ni amitié ni estime; un homme qui se soutient par votre appui, et qui tomberait par son mérite; et c'est un tel concurrent qui l'emporterait sur Edmond, grâce à vos soins, grâce à vous! Ah! il y aurait de quoi lui donner le coup de la mort, et vous ne le voudrez pas.

CÉSARINE.

Non, non, Zoé; vous avez raison, la justice avant tout.

ZOÉ.

Même avant les cousins.

CÉSARINE.

Et je vous réponds que s'il est encore temps, je verrai... je tâcherai; je ne suis pas sûre que mon crédit puisse aller jusque-là, mais j'essayerai du moins.

ZOÉ.

Et c'est tout ce que je demande.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le docteur Bernardet!

SCÈNE IV.

ZOÉ, BERNARDET, CÉSARINE.

BERNARDET, à Césarine.

J'ai reçu ma nomination; je suis professeur, grâce à vous, qui êtes mon bon ange. Mais en revanche, j'arrive de Saint-Denis avec Montlucar (à Zoé.) votre mari, qui m'a ramené dans son tilbury.

ZOÉ et CÉSARINE, vivement.

Eh bien?...

BERNARDET, à Césarine.

Eh bien...

(Il regarde Zoé avec inquiétude.)

CÉSARINE, montrant Zoé.

On peut parler devant elle.

ZOÉ.

Eh! oui, docteur, je suis des vôtres.

BERNARDET, se frottant les mains.

Eh bien! Madame, tout va au mieux.

CÉSARINE.

Comment cela?

BERNARDET.

Nous sortons de l'assemblée préparatoire du premier collége, où j'ai l'honneur d'être un des plus imposés. Oscar a parlé aux électeurs, et sa petite improvisation a produit le meilleur effet, sauf un ou deux endroits où il a manqué de mémoire. Mais le discours est fort bien; c'est notre camarade Saint-Estève qui l'a composé, et nous le ferons paraître ce soir avec des notes et des réflexions impartiales du rédacteur, et, entre parenthèses: « Marques d'approbation générale. »

CÉSARINE.

Toute l'assemblée était donc pour lui?

BERNARDET.

Du tout: un tiers seulement, composé de nos amis, des chefs d'atelier de M. de Montlucar et de quelques badauds indécis qui étaient de notre opinion parce qu'ils s'étaient mis à côté de nous en entrant dans la salle. Le reste était contre, et semblait disposé à faire de l'opposition. Alors j'ai eu recours aux grands moyens. J'ai pris à partie notre candidat, et je l'ai, ma foi! malmené... je l'ai attaqué violemment sur ses opinions.

CÉSARINE.

Il n'en a jamais eu.

BERNARDET.

Tant mieux! on a de l'espace dans tous les sens. Je lui ai crié: « Monsieur! je ne m'en cache pas, vous n'êtes pas mon candidat; je vous repousse pour telle et telle raison! » Et je l'ai accablé; mais Oscar a repris la parole, et a répondu alors...

CÉSARINE.

Quoi donc?

BERNARDET.

Le second discours préparé pour sa réplique... Cette fois-là il ne s'est pas trompé; il a eu de la chaleur, il a été beau, il a rétorqué tous mes arguments; j'ai été obligé d'en convenir, et nos camarades se sont écriés: « Vous l'entendez! ses enne-

mis eux-mêmes sont forcés de lui rendre justice! » et ce dernier coup de théâtre, adroitement ménagé, a entraîné les innocents, les candides, les moutons de Panurge, ceux qui sans le savoir font toutes les majorités, et qui maintenant sont plus enragés que les autres :

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

ZOÉ, à Césarine.

Ils nommeront Oscar!

BERNARDET.

J'en réponds! Je réponds du premier collége; et c'est ce soir une affaire enlevée, pourvu que de son côté votre mari présente votre jeune cousin au second collége où sont vos métayers, vos fermiers, tous gens qui dépendent de lui; c'est essentiel; et vous y avez déjà songé, car je vois monsieur le comte tout habillé, et prêt à sortir.

SCÈNE V.

CÉSARINE, ZOÉ, M. DE MIREMONT, BERNARDET.

M. DE MIREMONT.

Oui, docteur, je n'attends plus que M. Oscar pour me rendre à l'assemblée préparatoire.

ZOÉ, bas à Césarine.

Au nom du ciel, qu'il n'y aille pas!

CÉSARINE, de même.

C'est moi qui l'ai engagé à y aller, et maintenant que faire?

ZOÉ, de même.

Tout ce que vous voudrez!... Dites-lui du mal d'Oscar.

CÉSARINE, de même.

Depuis ce matin je lui en fais l'éloge.

ZOÉ, de même.

Qu'est-ce que cela fait?

CÉSARINE.

Elle a raison, le sujet prête, et je peux toujours... Impossible!... le voilà!

SCÈNE VI.

BERNARDET, M. DE MIREMONT, OSCAR, CÉSARINE, ZOÉ.

ZOÉ, à part, et pendant qu'Oscar s'approche de M. de Miremont qu'il salue.

Arriver juste au moment où l'on va dire du mal de lui... il y a pour les sots des hasards qui ont de l'esprit!

OSCAR, s'approchant ensuite de Césarine.

Je viens, ma chère cousine, vous faire part du succès que j'ai déjà obtenu.

CÉSARINE.

Nous le savons par le docteur.

OSCAR.

Qui s'est chaudement montré... ainsi que M. de Montlucar et tous nos amis... (A Bernardet.) Et puis j'ai bien parlé, n'est-ce pas?... j'ai parlé longtemps.

ZOÉ.

Le temps ne fait rien à l'affaire.

M. DE MIREMONT.

Si, vraiment! cela empêche les autres!... Nous en avons un ou deux comme ça à la Chambre des pairs qui tiennent toute la séance... il n'y a jamais rien à leur répondre.

BERNARDET.

C'est sans réplique.

OSCAR, à Césarine.

Le premier collége est à nous; et d'après le petit mot que vous m'avez envoyé, ma belle cousine, je viens prendre monsieur le comte pour qu'il me présente aux électeurs du second.

M. DE MIREMONT.

Je suis à vos ordres, mon cher Oscar.

ZOÉ.

Il fait bien froid... et ce voyage à Saint-Denis pourra vous faire du mal.

BERNARDET.

Au contraire... de l'air, de l'exercice... c'est ce qu'il vous faut.

CÉSARINE.

Certainement... un soleil superbe... (Bas à Zoé.) Il n'ira pas, j'en réponds.

M. DE MIREMONT sonne, un domestique paraît.

Que l'on mette les chevaux!

(Le domestique sort.)

ZOÉ, à part.

Ma foi! si elle s'en tire... elle mérite d'être ministre.

CÉSARINE, à M. de Miremont qui vient de s'asseoir sur le fauteuil à gauche.

Cela vous fera du bien de sortir... le docteur le dit... et quand même vous risqueriez un rhume ou un mal de gorge, c'est bien le moins pour un ami... pour un parent tel que lui... Quant à moi, s'il le fallait... et si cela était nécessaire, je m'exposerais à bien d'autres périls pour vous, Oscar... vous le savez...

OSCAR.

Cette bonne cousine!

CÉSARINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez mon affection et mon dévouement... J'ai toujours eu l'idée que vous arriveriez par moi aux honneurs et à la fortune... Vous rappelez-vous, dans notre jeunesse... quand nous nous promenions ensemble au bord de l'Yonne, et qu'appuyée sur votre bras... je vous disais : Oscar!!!

OSCAR.

Je ne me rappelle pas.

CÉSARINE.

Je le crois bien, cela nous est arrivé tant de fois... et c'était si naturel, avec les projets que nos parents avaient sur nous.

OSCAR.

Ça c'est vrai.

M. DE MIREMONT, un peu inquiet.

Quoi donc ?

CÉSARINE.

Entre cousin et cousine, c'est toujours ainsi... des idées de mariage !!! Ces idées-là passent, mais l'amitié reste, le sentiment ne vieillit pas ; et plus tard, quand on se retrouve... c'est une si douce chose d'être utile à l'ami de son enfance, de contribuer à son avancement... Vous le savez, Monsieur, c'est mon unique pensée.

BERNARDET, à part, avec étonnement.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

CÉSARINE.

Il n'y a pas de jour que je ne vous parle de lui !

M. DE MIREMONT, d'un air soupçonneux.

En effet.

OSCAR.

Que de bontés !

CÉSARINE.

Ce matin encore tout le bien que je vous en ai dit...

OSCAR, à Zoé.

Cette chère Césarine !...

M. DE MIREMONT, avec une jalousie plus marquée.

C'est vrai ; vous y avez mis un redoublement de zèle et de chaleur.

CÉSARINE.

Et savez-vous pourquoi ?... c'est une folie... un enfantillage... j'avais rêvé... (d'un air tendre.) oui, Oscar, j'avais rêvé de vous... rêvé que nos soins étaient inutiles... qu'un autre l'emportait... que vous n'étiez pas nommé... j'étais désespérée... cela me faisait un chagrin que je ne puis vous rendre.

BERNARDET, à M. de Miremont, et cherchant à changer la conversation.

Je crois que voici l'heure.

M. DE MIREMONT, se levant avec humeur.

Laissez-moi donc !

CÉSARINE.

Mais, grâce au ciel ! mes pressentiments ne se réaliseront pas.

M. DE MIREMONT, d'un air préoccupé.

Peut-être bien !

CÉSARINE.

Non, Monsieur ! vous voulez en vain m'effrayer... nous avons déjà un premier succès, et, grâce à vous, nous allons en avoir un second !... vous me le promettez !... vous ne négligerez rien pour cela, n'est-il pas vrai ?... Tous ces gens-là dépendent de vous, et en leur parlant d'Oscar avec entraînement, avec chaleur, ils verront l'importance que vous y attachez ; ils verront que vous vous y intéressez autant que moi !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Les chevaux sont mis.

CÉSARINE, tendrement.

Adieu, Oscar. (A M. de Miremont.) Allez, mon ami... partez vite !

M. DE MIREMONT.

Non, Madame, je n'irai pas !

CÉSARINE, affectant une grande surprise.

O ciel ! et pourquoi donc ?

M. DE MIREMONT.

Pourquoi ?... vous me le demandez ?

CÉSARINE, naïvement.

Eh ! oui, sans doute !

M. DE MIREMONT, avec une colère concentrée.

J'y vois plus clair que vous ne croyez !... On se trahit souvent sans le vouloir, Madame !...

CÉSARINE, feignant l'étonnement.

Qu'y a-t-il ? que voulez-vous dire ?

M. DE MIREMONT, de même et à demi-voix.

Il est des choses que l'on voudrait en vain me cacher... il me suffit à moi d'un mot, d'un regard pour tout découvrir !

CÉSARINE, jouant l'indignation.

Qu'est-ce que cela signifie ?... quelles pensées pouvez-vous avoir ?... Je vous prie de vous expliquer !

M. DE MIREMONT, à voix basse et avec colère.

Non, Madame, je ne dirai rien... mais j'examinerai désormais ! j'observerai ! et si j'ai deviné juste... tremblez ! (Au domestique.) Que l'on dételle... je resterai.

CÉSARINE, serrant la main de Zoé et à demi-voix.

J'ai gagné !

ZOÉ, la regardant d'un air de raillerie et de triomphe.

C'est vrai !

M. DE MIREMONT, à Oscar qui remonte près de lui.

Je ne vous empêche pas d'aller à Saint-Denis ; mais ne comptez plus sur moi, Monsieur... (A Césarine qui passe près de lui.) Adieu, Madame.

(Il rentre par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

BERNARDET, CÉSARINE, OSCAR, ZOÉ.

BERNARDET.

Je ne peux pas en revenir !

OSCAR.

Ni moi non plus... et j'étais loin de me douter... Comment, ma cousine, il serait vrai !...

CÉSARINE, fièrement.

Vous perdez la tête !

OSCAR.

Il y aurait de quoi... un bonheur pareil...

CÉSARINE, avec hauteur.

En quoi donc ?

OSCAR.

Cet appui... cette protection... (A Zoé, montrant Césarine.) Son mari qui est en fureur...

CÉSARINE.

Il n'y a qu'un moyen de tout réparer...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE, rapidement.

Courez seul à l'assemblée.

OSCAR, de même.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Montrez-vous... que les électeurs vous voient...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Parlez beaucoup... parlez à tout le monde.

OSCAR.

Oui, ma cousine.

BERNARDET, vivement, et voulant l'arrêter.

Un instant.

CÉSARINE, lui prenant la main.

Silence, docteur... (Se tournant vers Oscar.) Allez donc, Monsieur, vous devriez déjà être parti.

OSCAR.

Je m'en vas!... comptez sur moi.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VIII.

BERNARDET, CÉSARINE, ZOÉ.

BERNARDET.

Mais... s'il parle... il est perdu!...

CÉSARINE.

J'y compte bien ! (Regardant Zoé.) C'est un homme fini !

ZOÉ.

Je le crois comme vous.

BERNARDET.

Et moi je n'y comprends rien ! Vous, Madame, si fine et si adroite... qui avez tant de tact et de convenances, laisser voir aussi clairement à votre mari l'intérêt que vous portez à votre cousin ?... c'est d'une imprudence, d'une gaucherie...

CÉSARINE.

Vous croyez !... (Riant d'un air dédaigneux.) Vous êtes pourtant docteur en médecine.

BERNARDET.

Oui, Madame.

CÉSARINE, de même.

Vous venez d'être nommé professeur...

BERNARDET.

Grace à vous !...

CÉSARINE.

Je vais presque m'en repentir, car vous n'en savez pas long !

BERNARDET, piqué.

C'est possible !... mais je sais que c'est perdre ce jeune homme... c'est l'empêcher d'être nommé...

CÉSARINE.

Et... si telle était mon intention ?...

BERNARDET, vivement.

Hein !... qu'est-ce que c'est ?... Un changement de front... un changement de manœuvres ?...

ZOÉ.

Eh oui !

CÉSARINE.

Vous l'avez dit.

BERNARDET.

Quelque habitué que j'y sois avec vous... encore faut-il prévenir les gens...

CÉSARINE.

C'est ce que je vais faire... Écoutez-moi, docteur... J'ai quelque pouvoir... quelque crédit...

BERNARDET.

Vous avez fait de moi un professeur...

CÉSARINE.

Je peux peut-être plus encore ici... dans cette maison... où j'ai quelque influence, et où vous, docteur, vous avez des vues que j'ai cru deviner...

BERNARDET.

Que voulez-vous dire ?

CÉSARINE.

La Faculté ne déteste pas les belles dots... et soigne de prédilection les riches héritières...

ZOÉ.

Il est donc vrai !...

BERNARDET.

Vous pourriez croire...

CÉSARINE, vivement.

Que ce soient ou non vos idées, je ne les blâme pas... je ne m'y oppose pas... c'est beaucoup ! Peut-être même leur serai-je favorable... cela dépend de vous... et d'une condition...

BERNARDET.

Laquelle ?

CÉSARINE.

C'est qu'aujourd'hui Edmond de Varennes sera nommé député.

ZOÉ, avec joie.

Bien, cela !

BERNARDET.

Et comment ferai-je ?

CÉSARINE.

Cela vous regarde ! je ne m'occupe pas des dé-

tails; voyez nos amis, nos camarades; qu'ils agissent.

BERNARDET.

Moi qui ai recommandé Oscar à leur amitié.

CÉSARINE.

Vous leur recommanderez l'autre.

BERNARDET.

Mais nous l'abhorrons tous... nous le détestons.

CÉSARINE.

Qu'est-ce que cela fait? entre amis, entre camarades, il ne s'agit pas de faire du sentiment ni des phrases... il s'agit d'arriver.

BERNARDET,

C'est juste! j'y cours! (Revenant et se plaçant entre les deux femmes.) Mais le ministre, à qui vous-même aviez déjà parlé en faveur d'Oscar?

CÉSARINE.

A peine m'a-t-il écoutée, préoccupé qu'il était des quatre voix qui lui manquent, et qu'il lui faut à tout prix. Ah! si nous les avions, le ministre serait à nous, il nous seconderait, porterait notre candidat, la nomination serait sûre.

ZOÉ.

Oui, mais comment avoir ces quatre voix? on a tant de peine à en avoir une!

CÉSARINE.

Tout le monde se les arrache.

BERNARDET.

Souvent la même sert à deux ou trois ministères successifs.

CÉSARINE, vivement.

Je les aurai! je les aurai! j'en réponds!

(Elle se met à la table et écrit.)

ZOÉ, passant près d'elle.

Quel génie! quel talent! c'est admirable!

BERNARDET, la regardant écrire.

Une tête bien organisée...

CÉSARINE, écrivant.

Ces deux mots au ministre! « Je vous promets » ce matin ce que vous désirez! et plus encore; » en récompense, je vous supplie de porter, ce » soir, comme candidat ministériel, un homme » que vingt fois je vous ai entendu vanter vous- » même... le jeune Edmond de Varennes. »

(Elle cachette sa lettre, et se lève.)

ZOÉ, à part.

Rien qu'en la regardant, quels progrès on peut faire!

CÉSARINE.

Tenez, docteur!

BERNARDET.

Mais ces quatre voix?

CÉSARINE.

Je vous répète que d'ici à deux heures nous les aurons; mon plan est là : dites seulement à tous nos camarades qui se chargeront de le répandre, et dites vous-même partout où vous irez, que mon mari, M. de Miremont, est malade, très-malade.

BERNARDET.

Moi! son médecin!

CÉSARINE.

Vous n'en aurez que plus de mérite dans deux ou trois jours, quand il se portera bien, quand il sera guéri, grâce à vous.

BERNARDET.

C'est juste! une cure merveilleuse que nous ferons mousser par nos amis, et dans la *Gazette Médicale*... (Il va pour sortir, et vient se placer entre les deux femmes.) Mais je voudrais savoir...

CÉSARINE.

C'est inutile... faites toujours!

BERNARDET.

Je ne comprends pas.

ZOÉ.

Ni moi non plus... mais qu'importe? faites ce qu'elle vous dit.

CÉSARINE.

Et vous, Zoé, de la discrétion! Pour vous comme pour tout le monde, mon mari est malade.

ZOÉ.

Il ne passera pas la journée.

BERNARDET.

Et si on le voit?

CÉSARINE.

Il ne sortira pas! il gardera la chambre!

BERNARDET.

Qui l'y décidera?

CÉSARINE.

Moi.

BERNARDET.

Qui l'y retiendra?

CÉSARINE.

Moi.

ZOÉ.

Elle!... on vous dit... elle se charge de tout.

CÉSARINE.

Cette lettre au ministre... il ne sera pas à son hôtel, c'est l'heure de la Chambre.

BERNARDET.

J'y cours... je l'y trouverai; et dans les bureaux, dans les couloirs, dans la salle des conférences...

CÉSARINE.

Vous répandrez la nouvelle.

BERNARDET.

C'est dit. (Fausse sortie et revenant.) Le mot d'ordre à nos camarades... des articles dans les journaux du soir... des annonces dans les salons... Ah! de la paille dans la rue, sous les fenêtres de l'hôtel... et la permission du préfet de police... je la demanderai après.

CÉSARINE, bas à Zoé.

Vous le voyez ! le voilà lancé... il obéit à l'impulsion.

ZOÉ, à part, regardant Césarine.

Et elle, à la mienne.

CÉSARINE, à Bernardet qui part.

Adieu !... adieu ! Vous, Zoé, suivez-moi.

ZOÉ.

Oui, Madame. (A part.) Edmond sera député !

(Bernardet sort par le fond, Césarine et Zoé par la porte à droite.)



ACTE IV.

Le cabinet-bibliothèque de M. de Miremont ; porte au fond ; deux latérales ; à droite, une cheminée ; à gauche, une table et un métier à tapisserie.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MIREMONT, assis à gauche, en robe de chambre, dans un fauteuil ; CÉSARINE, debout, près de lui, reprenant une tasse où il vient de boire.

M. DE MIREMONT.

Et tu es bien sûre, ma chère amie, que ce procès politique s'ouvrira à la Chambre des pairs la semaine prochaine ?...

CÉSARINE.

Personne ne le sait encore ; mais la femme du ministre me l'a confié à moi en secret ; et vous qui n'êtes pas déjà bien portant... vous n'auriez qu'à tomber sérieusement malade au moment de l'ouverture... cela produirait le plus mauvais effet.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai !

CÉSARINE.

Tandis qu'en vous soignant huit ou dix jours d'avance, ce ne sera rien, ou si cela devient plus grave, ce n'est pas votre faute... On sait depuis longtemps que vous êtes indisposé.

M. DE MIREMONT.

C'est juste... je ne pouvais pas prévoir.

CÉSARINE.

Mais pour cela il ne faut pas commettre d'imprudences ; il faut rester chez soi bien chaudement, ne voir personne.

M. DE MIREMONT.

Oui, ma chère.

CÉSARINE.

Et surtout ne pas sortir, comme vous vouliez le faire tout à l'heure.

M. DE MIREMONT.

Sois donc tranquille... une fois que j'ai pris un parti... tu sais que j'y tiens... Et qu'est-ce que j'ai ? qu'est-ce que dit le docteur ?

CÉSARINE.

Il dit que c'est une grande irritation de poitrine.

M. DE MIREMONT, essayant de tousser.

C'est vrai ! je me sens là une chaleur...

CÉSARINE.

Qui n'est rien en apparence, mais qui peut devenir très-grave, si vous continuez à suivre vos travaux parlementaires. Vous avez voulu aller hier à la Chambre malgré mes avis...

M. DE MIREMONT.

Je n'y ai pas parlé.

CÉSARINE.

Qu'importe ?

M. DE MIREMONT.

Il est vrai que j'ai écouté avec beaucoup d'action.

CÉSARINE.

Vous voyez bien !

M. DE MIREMONT.

Voilà ce qui nous fait mal... voilà ce qui nous tue, nous autres hommes de tribune... surtout ces maudits procès... J'aime mieux vingt discussions comme celle d'hier, quelque fatigantes qu'elles soient, que ces débats où, bon gré, mal gré, on est obligé de se prononcer...

CÉSARINE.

Restez chez vous, cela vaut mieux.

M. DE MIREMONT.

D'autant que ça n'empêche pas d'avoir son avis.

CÉSARINE.

Mais on ne le dit pas.

M. DE MIREMONT.

Voilà tout... on y met de la discrétion.

CÉSARINE.

Et puis, que vous le vouliez ou non, c'est convenu, vous m'avez promis de rester.

M. DE MIREMONT.

Eh ! qu'est-ce que je fais donc ?... Toi, de ton côté, tu m'as promis de ne plus me parler d'Oscar.

CÉSARINE.

Je vous le jure encore !

M. DE MIREMONT.

De ne plus t'intéresser à lui !

CÉSARINE.

Dès que cela vous déplaît... et quelque injustes que soient vos soupçons... mon devoir est d'y faire droit... je ne vous dirai plus un mot en sa faveur... et même si vous voulez que je cesse de le voir... parlez.

M. DE MIREMONT.

C'est trop, mille fois... et je n'en veux pas

tant... mais puisque tu es dans ton jour de générosité... j'aurais une autre grâce à te demander.

CÉSARINE.

Et laquelle ?

M. DE MIREMONT.

Il est un nom que par hasard tu as prononcé tout à l'heure, et sans le vouloir tu m'as rappelé que j'avais dû autrefois ma fortune et ma vie à M. de Varennes le père, mon ancien ami, ce qui ne nous a pas empêchés depuis longtemps de négliger beaucoup son fils, M. Edmond, que j'aime infiniment et que tu ne peux pas souffrir.

CÉSARINE.

C'est vrai ! je ne dis pas qu'il n'ait beaucoup de talent et de mérite... et vous qui parliez tout à l'heure de député... je conviendrai avec vous qu'il a autant et plus de droits qu'un autre ; mais que voulez-vous ? c'est une antipathie que je ne peux vaincre.

M. DE MIREMONT.

Et bien ! je te demande d'essayer, pour moi, pour me faire plaisir.

CÉSARINE.

A coup sûr, ce n'est pas aujourd'hui, et dans l'état où vous êtes, que je voudrais vous contrarier. Mais pourtant... qui vient là ?

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT, ZOÉ.

ZOÉ.

Moi, qui viens savoir des nouvelles du malade. Comment va-t-il ?

M. DE MIREMONT.

Pas bien, pas bien du tout.

CÉSARINE.

Et excepté vous, ma chère Zoé, la porte était défendue à tout le monde.

M. DE MIREMONT.

Je vous demanderai même la permission de rentrer dans mon appartement, car je me sens très-faible.

UN DOMESTIQUE, entrant et annonçant.

Monsieur Oscar Rigaut.

M. DE MIREMONT, se levant avec force.

Oscar!... Ce nom-là seul m'irrite tout le système nerveux.

CÉSARINE, à demi-voix.

Calmez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Il demande à voir monsieur.

CÉSARINE.

Monsieur n'est pas visible.

LE DOMESTIQUE.

Il voudrait alors parler à madame.

CÉSARINE.

Dites-lui que madame ne reçoit pas. (Le domestique sort, et Césarine dit à M. de Miremont :) Êtes-vous content ?

M. DE MIREMONT.

Tu es un ange ! et pour qu'aujourd'hui tu le sois jusqu'au bout, allons, promets-moi de te réconcilier avec Edmond.

ZOÉ, étonnée.

Comment ?

CÉSARINE, à M. de Miremont, et baissant les yeux.

Vous l'exigez, je le promets.

M. DE MIREMONT, lui baisant la main.

Ma chère Césarine ! (A Zoé, en s'en allant :) Elle fait tout ce que je veux.

(Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

ZOÉ, faisant à Césarine une grande révérence.

Gloire à vous, Madame ! mais c'est décourageant; j'aurai beau faire, je n'arriverai jamais à une perfection pareille.

CÉSARINE.

Peut-être, Zoé ; vous avez des dispositions, et avec quelques leçons...

ZOÉ.

Oh ! bien volontiers ; je ne demande qu'à étudier, mais j'ai besoin, comme aux échecs, qu'on m'explique les grands coups. Et d'abord cette maladie improvisée, à quoi bon ?

CÉSARINE.

Quoi ! vous ne devinez pas un peu ?

ZOÉ.

Nullement.

CÉSARINE, s'asseyant devant un métier à tapisserie.

Vous avez raison; vous n'êtes pas encore bien forte.

ZOÉ, s'asseyant aussi.

Cela viendra peut-être.

CÉSARINE, entendant parler en dehors.

C'est le docteur.

SCÈNE IV.

ZOÉ, CÉSARINE, BERNARDET.

BERNARDET, à la cantonade.

Oui, Messieurs; on trouvera chez le concierge les bulletins d'heure en heure... (D'un air sombre.) Pardon si, dans l'inquiétude où je suis, je ne vous en dis pas davantage; on m'attend pour une consultation. (Apercevant les deux dames.) Ah ! vous voilà.

CÉSARINE, toujours assise à son métier.

Comment cela va-t-il?

BERNARDET, gaiement.

Cela prend la meilleure tournure; c'est étonnant avec quel bonheur les mauvaises nouvelles se répandent!

CÉSARINE.

Et le ministre?

BERNARDET.

Il a vu votre lettre. De là je suis passé dans la salle de conférences, où d'un air sombre j'ai fait circuler l'événement; et un instant après, je ne pouvais suffire à la foule des questionneurs; je n'ai répondu que par une physionomie sinistre et un silence qui laissait bien peu d'espoir... Aussi, quand le ministre a paru, chacun, persuadé de la nécessité de se hâter, a couru à lui, et tout le monde, avant la séance, avait deux mots à lui dire en particulier; c'est tout naturel. Il faut maintenant s'inscrire d'avance pour avoir une place. Or, comme votre mari en a huit à lui tout seul, vous jugez des demandeurs et des amis que cela fait au ministère. Peut-on refuser son vote à des gens qui vont avoir huit places à leur disposition? C'est impossible; et au lieu de quatre voix, il paraît qu'ils en auront vingt-cinq.

CÉSARINE, avec joie.

A merveille.

ZOÉ.

Je devine, enfin.

CÉSARINE.

C'est bien heureux!

BERNARDET.

La loi va passer séance tenante à une majorité très-agréable, grâce à la mauvaise nouvelle qui a produit un effet de revirement, non-seulement sur la Chambre, mais encore sur nos camarades, à qui je n'avais pas dit le mot de l'énigme, pour que les rôles se jouassent avec plus de naturel.

CÉSARINE.

C'était bien.

BERNARDET.

Et voilà que d'eux-mêmes, franchement et de bonne foi, ils tournent le dos à Oscar, le croyant déjà privé de son seul appui et de son seul mérite, son cousin le pair de France. Aussi je n'ai pas eu grand'peine à faire faire volte-face à leur amitié, et à la diriger dans le sens que vous désiriez.

ZOÉ.

Bravo!

BERNARDET, à Zoé.

Mais celui à qui je n'avais pas pensé, c'est votre mari; vous ne l'aviez donc pas prévenu?

ZOÉ.

Non, vraiment, je n'ai rien dit à personne; je vous l'avais promis.

BERNARDET.

Il s'est déjà mis en course pour remplacer M. de Mirémont à l'Académie des Sciences morales et politiques; je l'ai rencontré chez un de mes clients, à qui il allait demander sa voix; il y avait là tant de monde que je n'ai pas pu le détromper, et il est remonté en cabriolet pour continuer ses visites.

ZOÉ.

Ah! mon Dieu!

BERNARDET.

Il n'y a pas de mal; cela servira pour la prochaine place vacante, quelle qu'elle soit; on les demande maintenant aux personnes elles-mêmes, et de leur vivant; plus tard il n'est plus temps; mais à présent que je vous ai servie, je demande à comprendre et à connaître la cause de la contre-révolution que je viens d'opérer.

CÉSARINE.

Laquelle?

BERNARDET.

Le changement en faveur d'Edmond, notre ennemi à tous?

CÉSARINE.

Je vous le dirai.

BERNARDET.

Il est essentiel que je le sache.

ZOÉ.

A quoi bon? Lui-même l'ignore.

CÉSARINE, à Bernardet.

C'est vrai; il est même nécessaire que je le voie.

ZOÉ, à part.

J'espère bien que ce ne sera pas aujourd'hui.

SCÈNE V.

ZOÉ, CÉSARINE; AGATHE, et UN DOMESTIQUE qui entre après elle; BERNARDET.

AGATHE.

M. Edmond vient demander des nouvelles de mon père.

CÉSARINE et ZOÉ.

Edmond?

AGATHE, à Bernardet.

Que faut-il lui répondre?

ZOÉ, vivement, et passant près d'Agathe.

Que monsieur le comte n'est pas visible, et qu'on ne reçoit pas...

CÉSARINE.

Les étrangers ou les indifférents; mais les amis de mon mari, les anciens amis de la maison...

AGATHE, étonnée et bas à Zoé.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CÉSARINE, d'un air aimable.

Qu'il entre; nous serons charmés de le voir... et puis nous avons à lui parler.

AGATHE, bas à Zoé.

Je n'en reviens pas!

ZOÉ, de même.

Tout est changé, mais je tremble.

AGATHE.

Pourquoi donc?

ZOÉ.

Silence!

(Agathe remonte la scène après l'entrée d'Edmond, et va se placer à l'extrême gauche.)

SCÈNE VI.

AGATHE, CÉSARINE, EDMOND, ZOÉ, BERNARDET.

(Césarine s'assied au milieu du théâtre, devant un métier à tapisserie; Agathe est assise à gauche, et brode; Zoé, près de la table à droite, fait du filet; Bernardet, debout, le dos à la cheminée. Edmond salue les deux dames.)

EDMOND, à Césarine, d'un air froid.

C'est bien indiscret, sans doute, de me présenter ainsi chez vous, Madame. La nouvelle que je viens d'apprendre me servira d'excuse. Est-il vrai que M. de Miremont soit aussi mal qu'on le dit?

CÉSARINE.

Mais il n'est pas bien; voici monsieur Bernardet qui le soigne...

EDMOND, saluant à peine Bernardet, et se tournant du côté de Zoé.

Elle me fait trembler!

CÉSARINE.

Et nous ne sommes pas sans espérances pour une santé qui ainsi que nous vous intéresse...

EDMOND.

Plus que je ne peux vous dire, Madame. M. de Miremont fut l'ami de mon père, il fut le mien, et s'il a cessé de l'être, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de l'en accuser.

CÉSARINE.

Et qui donc, Monsieur, en accuseriez-vous?

EDMOND.

Ne me le demandez pas, Madame, car je suis la franchise même, et je vous le dirais.

CÉSARINE, souriant.

Peut-être vous tromperiez-vous?

EDMOND, avec colère.

Eh! Madame!

ZOÉ, à part.

L'imprudent!

EDMOND.

Pardon! j'oubliais que je suis chez vous.

(Césarine, d'un air aimable, fait signe à Edmond de s'asseoir; celui-ci va chercher une chaise au fond du théâtre, et vient s'asseoir entre Césarine et Zoé. Tout cela s'exécute pendant l'aparté qui suit.)

BERNARDET, près de Zoé.

Diable m'emporte si je sais pourquoi elle le protége! car il n'est pas aimable. (A demi-voix.) Et à moins qu'il n'y ait de l'amour sous jeu...

ZOÉ, de même.

Peut-être bien.

BERNARDET.

C'est différent, tout s'explique.

CÉSARINE, toujours à travailler.

Ainsi, monsieur Edmond, et d'après votre aveu, vous venez ici exprès pour me chercher querelle; c'est bien.

EDMOND.

Non, Madame; je ne croyais pas, je l'avoue, avoir le plaisir de vous rencontrer...

CÉSARINE.

Ce qui veut dire que ce n'est pas pour moi que vous veniez.

EDMOND.

Je m'en accuse, Madame.

ZOÉ, à part.

Maladroit!

EDMOND.

J'ignore pour quelle raison madame de Montlucar m'avait écrit de venir la trouver ici.

CÉSARINE.

Ah! Zoé vous avait écrit... d'elle-même... sans m'en prévenir?

ZOÉ, vivement.

Oui, Madame.

CÉSARINE, à part, avec satisfaction.

C'est bien; c'est de l'intelligence.

EDMOND.

J'ai pensé que mademoiselle Agathe avait quelques ordres à me donner.

AGATHE.

Moi! Monsieur?

ZOÉ, laissant tomber à terre son peloton.

Aïe! ma soie!

(Edmond se baisse pour ramasser le peloton, qu'il lui rend.)

ZOÉ, à demi-voix, et rapidement.

Ne parlez pas à Agathe, ne la regardez pas tant que sa belle-mère sera là.

EDMOND, de même.

Pourquoi?

ZOÉ, de même.

Parce que!!!

CÉSARINE, toujours occupée à travailler.

On assure, monsieur de Varennes, que vous vous mettez sur les rangs pour la députation de Saint-Denis.

EDMOND.

J'y ai renoncé, Madame.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc? vous auriez des amis...

EDMOND.

J'en doute; je n'en connais pas un qui voulût me servir.

CÉSARINE.

Pas un?... voilà de l'exagération.

EDMOND.

En effet, je me trompais... Il m'en est arrivé un que je ne connais pas, et que je n'ai vu qu'une fois en ma vie... hier, à un déjeuner chez M. Oscar... C'est, je crois, M. Dutillet qu'on le nomme... un libraire...

BERNARDET, bas à Zoé.

Un des nôtres que j'ai prévenu.

EDMOND.

Je le rencontre tout à l'heure dans la rue; il vient à moi et me tend la main. « Quand j'ai des torts, me dit-il, je les reconnais. Je sais maintenant que de tous les candidats c'est vous qui avez le plus de titres, et vous aurez ma voix; car j'ai été éclairé sur votre compte par un ami.» Et cet ami, quel est-il?

BERNARDET, s'avançant avec noblesse.

C'est moi, Monsieur.

EDMOND, se levant.

Vous!

BERNARDET.

Oui, jeune homme, j'ai parlé en votre faveur!

EDMOND.

Après ce qui s'est passé entre nous!

BERNARDET.

Cela n'y fait rien! Je ne vous aime pas, je suis trop franc pour dire le contraire... je ne vous aime pas... mais je vous estime. (Montrant Césarine et Zoé.) Ces deux dames vous diront que tout à l'heure encore je faisais votre éloge!

CÉSARINE et ZOÉ.

C'est vrai.

AGATHE, étonnée.

Est-il possible!

EDMOND.

Moi qui vous ai offensé?

BERNARDET.

Cela vous prouvera que si je cherche à m'avancer dans le monde, parce que chacun pour soi et Dieu pour tous, comme dit le proverbe, cela ne m'empêche pas du moins de rendre justice au mérite quand par hasard il se rencontre... Oui, Monsieur, je vais de ce pas parler pour vous à tous nos amis, à tous les électeurs que je connais!... et pour cela je ne vous demande rien, pas même de la reconnaissance... Adieu, Mesdames.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AGATHE et CÉSARINE, assises; EDMOND, debout; ZOÉ, assise.

EDMOND.

Ah! le galant homme, et que j'ai été injuste envers lui!

CÉSARINE, toujours travaillant.

Il n'est pas le seul!... et il en est plus d'un autre encore que vous avez méconnu et outragé.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

Que vous envisagez toujours les choses du mauvais côté, que vous voyez tout en noir, que votre caractère sombre et misanthrope vous montre partout des piéges, partout des ennemis.

ZOÉ.

C'est assez juste!

EDMOND.

Avais-je tort, quand jusqu'ici tout semblait se réunir pour m'accabler, lorsqu'au Palais, dans le monde, dans les journaux...

ZOÉ, lisant un journal qu'elle vient de prendre sur la table.

« Un grand nombre d'électeurs de l'arrondis-
» sement de Saint-Denis paraissent réunir leurs
» suffrages sur l'honorable M. Edmond de Va-
» rennes. Si un talent éprouvé, si un caractère
» irréprochable, si le plus ardent patriotisme sont
» des titres que le pays demande dans un député,
» on peut assurer d'avance que l'unanimité des
» votes est acquise à M. de Varennes...»

EDMOND.

Est-il possible? ce journal qui a toujours dit du mal de moi!

ZOÉ, lisant.

« Tout le monde connaît, tout le monde a
» admiré son magnifique plaidoyer dans l'affaire
» de Miremont... où brillent au plus haut degré
» l'érudition, la chaleur, l'éloquence, » et cætera, et cætera. Suivent deux colonnes d'éloges que j'épargne à votre modestie.

AGATHE.

On lui rend donc justice!

EDMOND, stupéfait.

Lui qui hier encore disait précisément le contraire!... Qu'est-ce que cela signifie?

CÉSARINE, travaillant.

Que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

AGATHE, de même.

Que tôt ou tard on reconnaît le vrai mérite.

ZOÉ, de même.

Qu'ainsi l'on a grand tort de perdre courage.

CÉSARINE.

D'abandonner la partie.

ZOÉ.

Et surtout de vouloir se tuer.

EDMOND, à Zoé.

Taisez-vous donc!

ZOÉ.

Non, Monsieur, non; je le dirai tout haut. C'est indigne de se défier ainsi du ciel et de ses amis.

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Est-ce un rêve? Moi qui me croyais abandonné de tous, qui désespérais de moi-même!

AGATHE, se levant.

C'était là le mal!

EDMOND.

Et votre père... M. de Miremont...

CÉSARINE, se levant.

Vous est tout dévoué; il parlera, il écrira en votre faveur, et si sa santé le lui permettait, il sortirait pour vous présenter lui-même aux électeurs.

EDMOND.

O ciel! qui donc a dissipé ses préventions? qui a daigné plaider ma cause auprès de lui? (Regardant Agathe.) Ah! je devine.

ZOÉ, vivement et passant près de Césarine.

Une personne que vous accusiez!... sa femme!

EDMOND.

Sa femme!

ZOÉ.

Oui, Monsieur, j'en suis témoin; c'est madame dont l'appui généreux...

CÉSARINE.

J'avais à me venger de vous, Monsieur; je l'ai fait.

AGATHE, bas.

Je ne la reconnais plus!

ZOÉ, de même.

Quand je me mêle de quelque chose...

CÉSARINE.

Je suis seulement fâchée que l'indiscrétion de Zoé vous ait appris une démarche que vous deviez toujours ignorer. Je sais la manière dont vous me jugez...

EDMOND.

Il est vrai que jusqu'ici... j'en conviens... je n'ai point caché auprès de certains amis...

ZOÉ.

Auprès de moi.

EDMOND.

Ma façon de penser, et j'ai eu tort. C'est avec vous, Madame, la loyauté m'en faisait un devoir, c'est avec vous que j'aurais dû m'expliquer.

ZOÉ, effrayée.

Y pensez-vous?

CÉSARINE.

Pourquoi donc? ce que j'estime le plus au monde, c'est la franchise.

EDMOND, vivement.

Et je vous dirai tout, Madame; vous connaîtrez la vérité.

ZOÉ, à part.

Il me fait trembler!

CÉSARINE.

Parlez. (On entend plusieurs coups de sonnette.) C'est chez mon mari.

ZOÉ, vivement.

Il peut recevoir; et si monsieur Edmond veut se présenter...

CÉSARINE.

Un instant! Voyez, je vous prie, ma chère Agathe, ce que veut votre père; car j'ai besoin, pour cette élection, de m'entendre un instant avec monsieur Edmond.

AGATHE, gaiement.

Oh! volontiers; je vous laisse. (Bas à Edmond.) Faites, Monsieur, tout ce qu'on vous dira; moi de mon côté, je vais parler de vous à mon père. (A part.) Je n'y comprends rien; mais tout va bien.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

ZOÉ, CÉSARINE, EDMOND.

ZOÉ, à part.

Imprudente! elle s'en va! Ne les quittons pas, ou tout est perdu.

(Elle va s'asseoir près de la table et reprend son ouvrage.)

CÉSARINE, se retournant et apercevant Zoé.

Comment, elle travaille! moi qui lui supposais de l'esprit! (Après un instant de silence, voyant Zoé qui travaille toujours sans lever les yeux.) Ma chère Zoé...

ZOÉ.

Madame...

CÉSARINE, à demi-voix.

Il faut absolument que je lui parle sur cette députation et les chances qu'il peut avoir...

ZOÉ.

Vous avez raison; parlons de lui.

CÉSARINE.

Cela va bien vous ennuyer!

ZOÉ.

Du tout; je n'ai rien à faire.

CÉSARINE, à part.

Elle ne comprend donc pas!

ZOÉ.

Vous m'avez promis des leçons, et j'apprends en vous écoutant.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. de Montlucar.

ZOÉ, à part.

Qu'il soit le bienvenu !

CÉSARINE, à part.

Allons... ce n'est pas assez de la femme, il faut encore le mari. (Avec impatience.) Je n'y suis pas ! je ne puis pas recevoir !

LE DOMESTIQUE.

Il ne veut dire qu'un mot à madame.

CÉSARINE, vivement à Zoé.

C'est différent ; voyez ce que veut votre mari ; demandez-lui...

ZOÉ, interdite.

Moi !...

CÉSARINE.

C'est tout naturel. (Au domestique.) Conduisez madame... Allez, ma chère amie, ne le faites pas attendre ; c'est peut-être important.

ZOÉ, troublée.

En vérité, je ne sais si je dois...

CÉSARINE.

Et pourquoi donc ?

ZOÉ, montrant Edmond.

Je suis sûre qu'il va vous dire des choses si extravagantes que je ferais mieux de rester... dans votre intérêt...

CÉSARINE.

Ne songez qu'à ceux de votre mari ; vous êtes trop bonne. Allez donc... (D'un ton impérieux.) Je vous en prie.

ZOÉ, à part.

Ah ! je reviens sur-le-champ !

(Elle sort avec le domestique, et Césarine redescend à droite du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, CÉSARINE.

CÉSARINE, à part.

Ce n'est pas sans peine ! elle voulait rester... Les femmes sont si curieuses !

EDMOND.

En vérité, Madame, j'ai peine à me persuader ce que je vois et ce que j'entends...

CÉSARINE.

Oui, l'on a de la peine à s'avouer qu'on a été injuste.

EDMOND.

Moi !

CÉSARINE.

Vous m'avez promis de la franchise !

EDMOND.

Et je tiendrai parole, au risque de me perdre... Eh bien ! oui, j'étais persuadé que vous étiez mon ennemie, que vous aviez pour moi de l'aversion, de la haine ; bien plus, car je n'ai jamais su feindre, il me semblait que vous ne négligiez pas une seule occasion de me nuire.

CÉSARINE.

Je laisse à mes actions le soin de répondre.

EDMOND, avec embarras.

Dans ce moment, il est vrai...

CÉSARINE.

Remettez-vous ; je ne veux pas abuser de mes avantages. Parlons d'abord de vous, de vos intérêts... je n'ai que ce moyen-là de me défendre. Cette nomination de député vous tient donc bien au cœur ? c'est donc là l'objet de tous vos désirs, de toute votre ambition ?

EDMOND.

Non, Madame !

CÉSARINE.

Comment, non ?

EDMOND.

Vous voyez que j'ai en vous plus de confiance que vous ne pensez ; mais votre bonté, votre générosité m'encouragent tellement qu'à présent je croirais vous faire injure en ne vous ouvrant pas mon cœur tout entier.

CÉSARINE.

Et vous avez raison !

EDMOND.

Eh bien ! Madame... je n'ai pas les idées que l'on me suppose ; je désire la considération, non pour elle-même, mais parce qu'elle me rapprocherait d'une personne dont en ce moment je suis trop loin par malheur.

CÉSARINE.

En vérité ? c'est là le motif...

EDMOND.

Je n'en ai pas d'autres, je vous le jure. Ce n'est pas l'ambition qui remplit mon cœur, c'est une autre passion que depuis longtemps je voudrais me cacher à moi-même et que je n'ai jamais avouée, pas même à celle qui en était l'objet.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc ?

EDMOND.

Parce que jusqu'à présent j'étais sans espoir.

CÉSARINE.

Et maintenant vous en avez donc ?

EDMOND.

D'aujourd'hui seulement.

CÉSARINE.

Comment cela ?

EDMOND.

Ah ! je voudrais et n'ose vous le dire !

CÉSARINE.

Pourquoi ? Est-ce que je connais la personne ?

EDMOND.

Oui, Madame, beaucoup.

CÉSARINE, souriant.

En vérité! parlez... si j'ai quelque pouvoir...

EDMOND, vivement.

Un très-grand! Vous pouvez beaucoup sur elle... et s'il faut vous l'avouer, vous pouvez tout!

CÉSARINE, jouant l'étonnement.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Que de vous seule dépend mon bonheur! Un mot de vous, et je n'ai plus rien à désirer! Oui, cette amitié que vous m'offrez si généreusement, j'y crois désormais, je l'implore, et si vous me secondez, si vous parlez pour moi, je suis sûr d'obtenir sa main.

CÉSARINE.

Sa main... qui donc?

EDMOND.

Agathe, votre belle-fille.

CÉSARINE.

O ciel!

EDMOND.

Oui, Madame.

SCÈNE X.

EDMOND, CÉSARINE; ZOÉ, ouvrant vivement la porte.

ZOÉ.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

CÉSARINE, à Zoé.

Monsieur, qui me demande la main d'Agathe, ma belle-fille!

ZOÉ.

Mon Dieu!

CÉSARINE, regardant Zoé.

Qu'il aime... qu'il adore... depuis longtemps...

EDMOND.

Oui, je n'ai jamais aimé qu'elle!

ZOÉ.

Y pensez-vous?

(Elle veut passer près d'Edmond et Césarine la retient par la main.)

EDMOND, vivement.

Oh! je lui ai tout dit, tout avoué. Elle est si bonne, si généreuse! elle m'a promis son appui.

CÉSARINE.

Certainement; trop heureuse de vous protéger, de vous servir...

(Elle va à la cheminée et sonne vivement.)

ZOÉ.

De vous servir... vous!

EDMOND, à Zoé.

Eh! oui, vraiment... vous l'entendez!... je n'ai maintenant que des amis.

CÉSARINE.

Mes chevaux à l'instant! il faut que je sorte!

EDMOND, passant près de Césarine.

Ah! Madame, que de reconnaissance!

CÉSARINE.

Oui, oui, comptez sur moi tous les deux! je vous le promets, je vous le jure. A bientôt, Zoé; nous nous reverrons!

EDMOND.

Je cours chez M. de Miremont.

CÉSARINE.

Et moi, chez le ministre... il sera temps encore... je l'espère.

(Elle sort par la porte à gauche.)

EDMOND, entrant chez M. de Miremont à droite.

Ah! je suis sauvé!

ZOÉ, sortant par la porte du fond.

Il est perdu!!!

ACTE V.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSARINE, entrant par le fond et jetant sur un meuble son châle et son chapeau.

Impossible de parvenir jusqu'au ministre... il est à la Chambre, où dans ce moment la loi est en discussion... Sa présence est nécessaire; il n'a pu sortir ni venir me parler... « Après la séance, » a-t-il dit. Mais il sera trop tard. Tant que cette loi n'a pas passé... il a besoin de moi... il a quelque intérêt à me ménager... quelque avantage à être injuste; mais après... ce ne sera plus la faveur, c'est le mérite seul qui le décidera, et Edmond l'emportera... et je me serai laissé jouer à ce point par lui... Non par lui... il n'en savait rien... il ne s'en doutait même pas, et c'est plus humiliant encore... mais par cette petite Zoé... Je me vengerai sur elle... Et comment?... sur son mari?... ça lui est égal... sur son amant?... elle n'en a pas!... C'est jouer de malheur!... mais patience... et alors... Mais en attendant la loi va être adoptée... tous les députés qui veulent des places vont voter pour le ministère... et c'est mon mari qui en est la cause... c'est la première loi qu'il aura fait passer... et tout cela par cette maudite maladie que j'ai inventée... Si je le guérissais... si je le conduisais à la Chambre dans une tribune réservée...

bien en face... Sa vue paralyserait les votes ministériels... Ah ! le voici !

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT.

CÉSARINE.

Eh bien ! mon ami, je vois avec plaisir que cela va mieux.

M. DE MIREMONT.

Non, vraiment !

CÉSARINE.

La figure est excellente !

M. DE MIREMONT.

Oui, mais je sens là...

CÉSARINE.

Quoi donc ?

M. DE MIREMONT.

Je ne peux pas dire... et c'est là ce qui m'effraye.

CÉSARINE.

Savez-vous ce qui vous ferait un bien infini ?... ce serait de sortir un instant... en voiture...

M. DE MIREMONT.

Du tout, je ne veux pas m'exposer au grand air.

CÉSARINE.

Aussi nous irions dans un endroit bien clos, bien fermé... par exemple, à la Chambre des députés, où il y a, dit-on, aujourd'hui une séance des plus intéressantes.

M. DE MIREMONT.

Je m'en garderai bien ; le docteur Bernardet m'a défendu de sortir.

CÉSARINE.

Mais, Monsieur...

M. DE MIREMONT.

Il me l'a défendu !... C'est très-dangereux !

CÉSARINE.

Permettez !...

M. DE MIREMONT.

Vous-même en êtes convenue ! Vous savez que je suis souffrant, et vous me l'avez dit !

CÉSARINE, à part, avec dépit.

Mais c'est qu'il me croit maintenant, et impossible de le dissuader ! Ah ! s'il m'arrive désormais de le rendre malade... j'y regarderai à deux fois !

M. DE MIREMONT, s'asseyant.

Je suis, parbleu ! assez fâché de ne pouvoir sortir... j'aurais été aux élections de Saint-Denis, et je vais me contenter d'écrire aux électeurs les plus influents en faveur de monsieur Edmond qui vient aujourd'hui dîner avec nous.

CÉSARINE.

Comment... il viendra !

M. DE MIREMONT.

C'est vous qui ce matin m'avez conseillé de lui envoyer une invitation... un garçon de mérite qui pourrait bien devenir mon gendre, car ma fille le protége, elle m'en a parlé.

CÉSARINE, cherchant à se modérer.

Agathe ! et c'est elle que vous croyez !

M. DE MIREMONT.

Si elle était la seule... je ne dis pas ! mais vous aussi, vous-même, malgré votre antipathie, n'avez pu vous empêcher tantôt de lui rendre justice, de me parler en sa faveur !

CÉSARINE, avec embarras.

Moi, je ne m'y connais pas, et j'ai pu me tromper ; tout le monde se trompe.

M. DE MIREMONT.

Mais Bernardet qui s'y connaît, et en qui nous avons tous deux confiance ; Bernardet, son ennemi, qui n'a cessé de me le vanter, de me le recommander.

CÉSARINE, à part.

O mon Dieu ! tout tourne contre moi !

M. DE MIREMONT.

Et il est de fait, comme je l'ai dit à ma fille, que s'il est nommé député...

CÉSARINE, vivement.

Il ne le sera pas... il ne peut pas l'être.

M. DE MIREMONT.

Et pourquoi pas ? comme tout le monde.

CÉSARINE.

Parce qu'il n'a ni les protecteurs, ni le crédit, ni l'influence nécessaires...

SCÈNE III.

M. DE MIREMONT, EDMOND, CÉSARINE.

EDMOND, entrant vivement.

Ah ! Madame ! que ne vous dois-je pas ? vous êtes ma fée protectrice, mon ange gardien ! De tous les côtés il m'arrive des amis... et ces amis ce sont les vôtres.

CÉSARINE, à part.

Les sots ! ils se sont tous donné le mot ! il n'y a rien d'insupportable comme les cabales et les coteries ; et Bernardet qui ne vient pas... qui n'est pas là pour les prévenir !

EDMOND.

Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils ont abandonné Oscar, que j'ai rencontré et qui est furieux... Ce n'est pas ma faute... il court après des voix qui de tous côtés lui échappent... il paraît qu'il a essuyé un échec au second arrondissement.

CÉSARINE, à part.

Le malheureux ! il a parlé !

EDMOND.

Et moi, des gens que je n'ai point sollicités... à

qui je n'ai rien demandé, m'offrent leurs services.

M. DE MIREMONT.

J'allais écrire pour vous aux principaux électeurs.

EDMOND.

Est-il possible? ah! c'est trop de bontés, c'est trop de bonheurs; ils m'arrivent tous à la fois... sans que je les aie mérités ni que je puisse les comprendre... et si cela continue ainsi, je vais presque croire au succès.

CÉSARINE.

Pas encore! c'est l'appui du ministère qui peut tout décider... et si le ministère porte un autre candidat, la lutte est incertaine.

EDMOND, effrayé.

Ah! mon Dieu!

M. DE MIREMONT.

Avez-vous quelque protection de ce côté-là?

EDMOND.

Eh! mon Dieu! non; mais madame m'avait promis de parler au ministre.

CÉSARINE.

Oui... mais par malheur, je n'ai pu le voir, sans cela!...

EDMOND.

Alors rien à espérer, car je ne connais personne dans les bureaux.

SCÈNE IV.

M. DE MIREMONT, BERNARDET, EDMOND, CÉSARINE.

BERNARDET.

L'affaire a été chaude; j'arrive de la Chambre.

CÉSARINE.

Eh bien?

BERNARDET.

La loi a passé à trente-cinq voix de majorité.

CÉSARINE, à part.

Trente-cinq voix!

M. DE MIREMONT, d'un air capable.

Cela vous étonne! je l'avais toujours prévu, et je l'annonçais encore hier à mes collègues... j'avais là-dessus des données certaines! Mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Vous qui savez tout, mon cher ami, savez-vous quel candidat le ministère porte aux élections?

BERNARDET.

Edmond de Varennes.

TOUS.

Est-il possible!

BERNARDET, passant près de Césarine.

Vous en verrez probablement la preuve dans ce billet que le ministre vous envoie.

CÉSARINE.

Donnez donc! (Lisant à voix basse.) « Vous avez tenu vos promesses et moi les miennes. » (A part.) Ah! c'est comme un fait exprès; on voudrait l'arrêter maintenant qu'on ne pourrait plus! (Haut à Bernardet.) Qui a apporté ce billet?

BERNARDET.

Un valet de pied du ministre, qui est encore là et qui attend votre réponse.

CÉSARINE.

Je vais l'écrire. (A part.) Celle-là du moins lui parviendra!

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

M. DE MIREMONT, allant se mettre à la table à gauche; EDMOND, BERNARDET.

BERNARDET, regardant sortir Césarine et se frottant les mains.

A merveille! Tout ça marche... je suis sûr d'elle à présent... il faudra bien qu'elle serve mes amours, comme j'ai servi les siennes... Ainsi portons les derniers coups. (Haut à Edmond.) Allons, mon jeune ami, il n'y a pas de temps à perdre... il faut, comme on dit, battre le fer pendant qu'il est chaud... Allez aux élections.

EDMOND.

Moi?

BERNARDET.

Certainement. Il ne faut pas rester là pendant que votre sort se décide; il faut vous montrer, il faut être député; nous le voulons, nous y sommes intéressés.

EDMOND.

Monsieur!... un tel dévouement, une amitié aussi active...

BERNARDET.

Voilà comme je suis!... En servant mes amis, c'est moi-même que je sers. Partez vite.

EDMOND.

Je n'oserai jamais, seul et inconnu, me présenter ainsi moi-même...

BERNARDET.

C'est juste; il vous faudrait un patronage élevé et honorable.

EDMOND.

Monsieur de Miremont a la bonté d'écrire en ma faveur.

M. DE MIREMONT, à la table.

Je commence la seconde lettre...

BERNARDET.

Ce sera trop long; il est déjà tard, et il vaut bien mieux que monsieur le comte ait la bonté de vous présenter lui-même aux électeurs. Il y

a là des percepteurs, des notaires, des fermiers qui lui sont dévoués : l'affaire est sûre.

M. DE MIREMONT, se levant.

Je ne demanderais pas mieux ; mais dans l'état de santé où je suis...

EDMOND, vivement.

Vous avez raison ; je ne souffrirai pas que pour moi vous vous exposiez à vous rendre plus malade.

BERNARDET.

Laissez donc !...

M. DE MIREMONT.

Vous m'avez expressément défendu de sortir, et je crois, docteur, que vous avez bien fait ; car je me sens là des chaleurs et des brûlements affreux.

EDMOND.

Vous l'entendez !...

BERNARDET, à demi-voix, à Edmond.

Soyez tranquille ; dans un instant, il sera guéri. (A part.) Maintenant que la loi est passée, il n'y a pas de danger. (Il passe près de M. de Miremont. — Haut à M. de Miremont.) Voyons le pouls... (Il prend le bras de M. de Miremont, et cause tout en lui tâtant le pouls.) Le ministre m'a demandé de vos nouvelles.

M. DE MIREMONT.

Ah !

BERNARDET.

Je lui ai dit que je vous conseillais le repos, l'air de la campagne. (Lui tenant toujours le pouls.) Ne bougez pas... Et il m'a répondu : «Grâce au ciel, il aura le temps, car voilà notre procès politique remis à trois mois, à la prochaine session.»

M. DE MIREMONT.

Comment ?

BERNARDET, de même.

Le pouls est bon !

M. DE MIREMONT, avec joie.

Le procès est remis ?

BERNARDET.

C'est officiel... on vous le dira.

EDMOND.

Oui, Monsieur.

M. DE MIREMONT.

Et que me disait donc ma femme ?

BERNARDET, froidement.

Elle se sera trompée... (Tenant toujours le pouls.) Pas de fréquence, pas d'agitation, pas de chaleur ; vous devez aller mieux.

M. DE MIREMONT, hésitant.

C'est vrai ; je ne dis pas non.

BERNARDET.

Le pouls marche à merveille ; la fièvre a disparu, vous pouvez sortir.

M. DE MIREMONT.

Vous croyez ?

BERNARDET.

J'en réponds.

M. DE MIREMONT.

Alors, vite, mes chevaux !

BERNARDET, bas à Edmond.

Qu'est-ce que je vous disais !

EDMOND, stupéfait.

Je n'en reviens pas !

M. DE MIREMONT, au domestique.

Mes chevaux à l'instant !

BERNARDET.

C'est inutile ; les moments sont précieux, ma voiture est en bas, prenez-la.

EDMOND.

Quoi ! vous voulez ?...

BERNARDET.

Certainement ! Est-ce qu'on se gêne, entre amis? (Au domestique.) Le chapeau de votre maître, sa douillette, ses gants ; allons, dépêchons !

EDMOND, à Bernardet.

Ah ! mon cher ami, que ne vous devrai-je pas ?

BERNARDET, riant.

Une place de député.

EDMOND.

Plus encore !... le bonheur de ma vie entière. Vous serez à mon mariage, vous serez mon témoin, je le veux.

BERNARDET, étonné.

Comment ?

EDMOND.

Eh ! oui ; mademoiselle Agathe, que j'épouse ; son père y consent ; c'est sa belle-mère qui a parlé pour moi, qui m'a protégé.

BERNARDET.

Madame de Miremont !...

EDMOND.

Tout est convenu... si je suis nommé.

BERNARDET, à part.

O ciel !

M. DE MIREMONT, qui a mis ses gants, sa douillette et son chapeau, venant prendre Edmond par le bras.

Allons, allons, partons vite ! et puisque le docteur le veut, prenons sa voiture !

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

BERNARDET, seul, se promenant avec agitation.

L'ai-je bien entendu ? c'est moi, moi Bernardet, que l'on a pris pour dupe, que l'on a fait servir de compère, que l'on a joué comme un enfant ; moi qui joue les autres ! non, morbleu !... et j'apprendrai à madame de Miremont elle-même... La voilà...

SCÈNE VII.

CÉSARINE, BERNARDET.

CÉSARINE, entrant vivement.

Tenez, tenez, docteur, voici une lettre détaillée que j'écris au ministre. Sonnez, qu'on la porte à l'instant même; allez vite, et peut-être sera-t-il encore temps.

BERNARDET, prenant la lettre et la déchirant en plusieurs morceaux.

Non, Madame, il n'est plus temps.

CÉSARINE.

Que faites-vous? perdez-vous la tête?

BERNARDET.

Il n'est plus temps de m'abuser; je sais tout.

CÉSARINE.

Vous ne savez rien! Et mon mari, où est-il?

BERNARDET, avec colère.

Parti avec Edmond, parti pour les élections, et c'est moi qui l'y ai décidé!

CÉSARINE.

O ciel!

BERNARDET, avec ironie.

Vous triomphez!

CÉSARINE, désespérée.

Au contraire!... Qu'avez-vous fait?... Vous nous perdez!

BERNARDET.

A d'autres; on ne me trompe pas deux fois!

CÉSARINE.

Écoutez-moi...

BERNARDET.

Mais grâce au ciel, je puis encore vous faire repentir de votre trahison; je puis renverser M. de Varennes.

CÉSARINE, avec joie.

Est-il vrai?

BERNARDET.

Je cours au collége électoral... je dévoilerai tout haut les manœuvres, les intrigues que l'on a fait jouer... car il y en a eu... je le sais... j'en ai les preuves.

CÉSARINE.

C'est bien!

BERNARDET.

Je les donnerai même, s'il le faut.

CÉSARINE, l'encouragant.

C'est bien... c'est ce que je veux... c'est ce que je demande.

BERNARDET.

Vous... je ne vous crois plus!

CÉSARINE.

N'importe!... allez... allez donc... partez vite... je vous en prie... je vous en conjure.

BERNARDET.

Et vous serez satisfaite, car j'y vais à l'instant.

SCÈNE VIII.

CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, paraissant à la porte du fond et retenant Bernardet qui va sortir.

Non, Monsieur, vous n'irez pas!

BERNARDET.

A qui en a celui-là?

OSCAR.

A vous qui m'avez joué... qui m'avez trahi... Ce n'est pas moi que vous portez comme député; c'en est un autre.

BERNARDET.

C'est faux!

OSCAR.

Vous avez donné le mot à nos camarades, qui m'ont tous abandonné.

BERNARDET.

Dans votre intérêt. Je vous expliquerai plus tard... Laissez-moi sortir!

OSCAR, le retenant toujours par la main.

Non, vous ne sortirez pas... je ne vous quitte pas... Je suis un bon enfant... mais je n'aime pas qu'on se moque de moi.

BERNARDET.

Écoutez-moi!

OSCAR.

Je n'écoute rien!... J'ai commandé un dîner de cent couverts et des bouquets aux dames de la halle... j'ai dit à tout le monde que je serais député... je le serai!

BERNARDET.

Et c'est justement à cela que je vais travailler... et vous m'en empêchez, vous me retenez... chaque instant de retard peut faire nommer votre rival.

CÉSARINE.

Eh oui! sans doute... (A part.) Et cette réponse que l'on attend... (Haut.) Laissez-le aller.

(Elle sort par la porte à gauche.)

OSCAR.

Quoi! vraiment! C'est bien différent; partez vite.

SCÈNE IX.

M. DE MONTLUCAR, BERNARDET, OSCAR.

M. DE MONTLUCAR, retenant Bernardet qui fait un pas pour sortir.

Un instant, Monsieur le docteur, cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET.

Encore un autre à présent!

M. DE MONTLUCAR.

Vous m'annoncez que M. de Miremont est

malade, qu'il est à l'extrémité... (à voix haute et regardant autour de lui.) Une nouvelle qui me désole... vous me laissez faire des visites pour demander sa place à l'Académie... et qui est-ce que je rencontre à l'instant même ? Monsieur de Miremont en parfaite santé... se rendant aux élections avec Edmond, dans votre propre voiture!

OSCAR.

Dans votre voiture... vous l'entendez!

BERNARDET, criant.

Qu'est-ce que cela prouve ?.. Cela empêche-t-il que je vous sois dévoué ?.. que je ne l'aie toujours été ? Ce n'est pas moi, c'est madame de Miremont qui vous a trahi!

OSCAR.

Quoi! ma cousine ? Ce n'est pas possible!

SCÈNE X.

M. DE MONTLUCAR, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, PLUSIEURS CAMARADES.

DUTILLET.

Victoire! mon cher docteur. Vous pouvez dire à madame de Miremont que tout va à merveille... les affiches, les annonces, les journaux ; il n'est plus question que de notre candidat, et tout fait espérer qu'Edmond sera nommé!

BERNARDET, avec colère.

Edmond!...

DUTILLET.

Et d'après vos instructions...

OSCAR, à Bernardet, à demi-voix et lui serrant la main.

Je ne le lui fais pas dire... d'après vos instructions.

DUTILLET.

Nous avons prévenu les jeunes gens de l'École de Droit, de l'École de Médecine ; nous aurons un triomphe... des bouquets, de la musique...

BERNARDET.

Permettez... j'avais commandé tout cela pour Oscar.

DESROUSEAUX.

D'abord... mais il y a eu contre-ordre!

BERNARDET, vivement.

Il y en a un nouveau.

SAINT-ESTÈVE.

Est-ce qu'on peut le deviner?

BERNARDET.

Vous êtes des maladroits!

DUTILLET.

Et vous un brouillon!

SAINT-ESTÈVE.

Une girouette!

M. DE MONTLUCAR.

Un intrigant!

BERNARDET.

M. de Montlucar...

M. DE MONTLUCAR.

M. le docteur...

BERNARDET.

Vous oubliez ce que vous nous devez...

M. DE MONTLUCAR.

Et vous qui je suis... cela m'apprendra à m'encanailler!

TOUS, criant.

S'encanailler... c'est trop fort!

OSCAR, criant.

C'est le mot!

(Il passe auprès de Montlucar.)

DESROUSEAUX, de même.

Il est juste.

SAINT-ESTÈVE.

Vous nous en rendrez raison!

M. DE MONTLUCAR.

Quand vous voudrez.

TOUS.

A l'instant même.

(Le désordre est au comble. Tous se disputent et se menacent ; tous les camarades vont s'élancer l'un sur l'autre.)

SCÈNE XI.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR ; M. DE MIREMONT, entrant par le fond avec CÉSARINE ; BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

M. DE MIREMONT, paraissant à la porte du fond.

Quoi! chez moi! des camarades! des amis prêts à se battre!

M. DE MONTLUCAR, stupéfait.

M. de Miremont!

DUTILLET, de même.

Nous qui le croyions si malade! d'où venez-vous donc ainsi?

M. DE MIREMONT.

Des élections... mais nous n'avons pas eu besoin d'aller jusque-là... car à moitié chemin... la nouvelle nous est arrivée.

TOUS.

Et laquelle?

M. DE MIREMONT.

Tenez, l'entendez-vous?

(On entend en dehors des acclamations.)

SCÈNE XII.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, AGATHE; EDMOND, entouré d'amis, de jeunes gens qui le félicitent; ZOÉ, CÉSARINE, M. DE MIREMONT, BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

AGATHE.

Il est nommé!

ZOÉ.

Et des compliments, des bouquets!

EDMOND.

Ah! mes amis... monsieur de Miremont... mon cher docteur... (A Césarine.) Et vous, ma protectrice, que ne vous dois-je pas?

ZOÉ, à Césarine.

Il vous doit tout, d'abord!

CÉSARINE, avec colère, et à demi-voix.

Zoé!...

ZOÉ.

Ce n'est que ma première leçon... je ferai peut-être mieux à la seconde.

(Elle quitte Césarine et passe à gauche près d'Oscar.)

EDMOND.

Ah! que j'étais injuste! ce matin encore je me plaignais des hommes et du sort... j'accusais mon siècle de partialité, d'intrigues, de cabale... et je vois maintenant... (regardant Césarine) qu'il y a encore amitié véritable... (regardant Bernardet) et désintéressée... (regardant les autres camarades) qu'on peut parvenir sans coteries... sans honteuses manœuvres.

ZOÉ, le regardant avec compassion.

Pauvre jeune homme!

OSCAR, à Zoé.

Eh bien! vous le voyez par lui, qui refusait notre secours... on arrive quand on a des camarades.

ZOÉ.

Oui, Monsieur... mais on reste quand on a du talent!





LES INDÉPENDANTS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 20 novembre 1837.

Personnages.

M. DHENNEBON, employé.
ÉMILIE, sa femme.
ESTHER, sœur d'Émilie.
M. DE ROUVRAY, député.
EDGARD DE SAINT-RAMBERT, son neveu, officier.
MADAME GESLIN, femme de chambre d'Esther.
UN NOTAIRE.
UN VALET.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon de M. Dhennebon. Porte au fond ; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DHENNEBON, habillé et prêt à sortir ; ÉMILIE.

ÉMILIE.

Va donc à ton bureau !

DHENNEBON.

Oui, ma femme...

ÉMILIE.

Tu arriveras trop tard !

DHENNEBON.

Aussi je pars !... Quel horrible esclavage ! et quand donc serai-je libre !...

ÉMILIE, souriant.

Joug bien pesant ! despotisme insupportable en effet ! Partir de chez soi après un bon déjeuner, arriver à son ministère à onze heures, se chauffer, lire les journaux, causer politique ou théâtre, et travailler quand il vous reste du temps...

DHENNEBON.

Ma femme !...

ÉMILIE.

Sortir à quatre heures, même avant ; et que la rente soit montée ou descendue ; que la grêle ait détruit les vignes de la Bourgogne, ou les blés de la Beauce ; sans souci de la veille, et sans inquiétude du lendemain, la tête libre, le cœur content, le pied léger, revenir le long des boulevards en lisant les affiches, ou admirant les gravures... rentrer au logis, dîner, et se reposer près de sa femme ! voilà la vie de l'employé... Et pour tant de travail, pour tant de fatigues, six mille francs de traitement. (Voyant qu'il veut parler.) Tais-toi ! et résigne-toi à ton bonheur... car tu es le plus heureux des hommes !

DHENNEBON.

D'accord ; mais je ne suis pas mon maître, je ne suis pas indépendant, et la liberté est le premier des biens !

ÉMILIE.

Je n'ai pas le temps de discuter avec toi, tu devrais être parti ! dépêche-toi pour revenir de bonne heure.

DHENNEBON, vivement.

Sois tranquille !... Mais j'ai les pieds gelés, et avant de partir...

(Il s'approche de la cheminée.)

ÉMILIE.

Nous dînons à Passy... chez ton chef de division...

DHENNEBON.

Quel assujettissement !...

ÉMILIE.

Un excellent homme ! qui nous accable de politesses, et nous a envoyé pour aujourd'hui, à sa campagne, une invitation qu'il n'est pas possible de refuser...

DHENNEBON.

C'est justement ce qui m'ennuie ! Être obligé d'accepter, craindre de le fâcher, lui qui est



n supérieur, c'est honteux!... c'est humiliant! Mi, toute espèce d'obligation ou de chaîne est insupportable!...

ÉMILIE.

Et vous dites cela à votre femme?

DHENNEBON, *vivement.*

Excepté celle-là!... tu sais bien que tu commndes!

ÉMILIE.

Non, Monsieur, c'est vous, et ce doit être si.

DHENNEBON.

C'est vrai; mais je commande toujours ce que veux.

ÉMILIE.

Ce doit encore être ainsi dans les bons méges... voilà pourquoi le nôtre est excellent!... t nous réussit... Une belle place! chef de reau à trente-deux ans! une petite fille charnte! et pour comble de bonheur... ma sœur, bonne Esther! que je n'ai pas vue depuis q ans, et qui nous arrive aujourd'hui!

DHENNEBON.

Il est donc décidé qu'elle habitera avec nous?

ÉMILIE.

C'est toi qui l'as voulu!

DHENNEBON.

Parce que tu me l'as conseillé; car si tu veux e je te le dise, je n'aime pas beaucoup ta ur!

ÉMILIE.

Laissez donc!... Quand vous vîntes, il y a cinq s, chez ma tante, ce fut d'abord à elle que us eûtes envie d'adresser vos vœux!

DHENNEBON.

Moi!...

ÉMILIE.

Elle est l'aînée, d'abord, c'est tout naturel!... puis elle est charmante!

DHENNEBON.

Quand tu n'es pas là; car toi, ma femme, tu es bonne, si gentille, qu'on aime à t'aimer... on trouve ton ami sans le vouloir, et sans y pener!... ce qui m'a souvent effrayé pour les utres!... Mais ta sœur, malgré son esprit et ses lents, plus je la voyais, et moins elle me plaiait!

ÉMILIE.

Et pourquoi cela?

DHENNEBON.

Elle est trop indépendante; elle ne veut faire ue sa volonté, ne se soumettre à aucun lien.

ÉMILIE.

Cela aurait dû te séduire... toi qui es justenent comme elle...

DHENNEBON.

Quelle différence!... Il est bien qu'un homme soit le maître... mais une femme!...

ÉMILIE.

A merveille!... tu es de ces gens qui ne comprennent la liberté que pour eux seuls! Ma sœur chérit le célibat, par goût et par système; presque sans fortune, elle a refusé de riches partis, des jeunes gens aimables, séduisants, qui l'adoraient!... Trop fière pour se donner un maître, trop franche pour être coquette, elle leur a déclaré qu'elle ne se marierait jamais; et pour mieux le prouver, pour ôter toute espérance, elle s'était retirée en Bretagne, près de sa marraine, qui vient de mourir.

DHENNEBON.

Une vieille fille qui partageait ses principes!...

ÉMILIE.

Et qu'elle n'a point quittée depuis cinq ans...

DHENNEBON.

Elle a dû bien s'amuser...

ÉMILIE.

J'en doute... Mais toi qui parles... tu t'amuses trop, et tu arriveras trop tard à ton bureau.

DHENNEBON.

C'est ta faute!... je t'écoute, et tu ne sais pas, ma femme, que tu es très-aimable!

ÉMILIE.

Prétexte pour rester, et gagner du temps... Allons, ton chapeau... ton parapluie... as-tu tes socques?

DHENNEBON.

Non... je prendrai l'omnibus... le tilbury des employés!...

ÉMILIE.

A la bonne heure... mais pars!

DHENNEBON.

Et ma fille que je n'ai pas embrassée!... elle me ferait une querelle!...

(*Se retournant et apercevant M. de Rouvray.*)

SCÈNE II.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON, ÉMILIE.

DHENNEBON, *courant à lui, et l'embrassant.*

Eh!... mon ami Gaspard!...

M. DE ROUVRAY.

On m'avait bien dit que tu n'étais pas encore sorti!...

DHENNEBON.

Grâce au ciel! car j'aurais manqué ta visite!... Ma femme, madame Dhennebon, que je te présente!... (*A sa femme.*) M. de Rouvray... mon camarade à l'École de Droit, quand je faisais mon droit... pour être avocat!... état superbe que j'ai

abandonné pour les chaînes de l'administration... Il a été mieux avisé... il est resté son maître!... avocat distingué, il ne parle jamais qu'à la tribune... car il est député... il l'était du moins quand la Chambre a été dissoute.

M. DE ROUVRAY.

Et je le suis encore!... je viens d'être réélu!...

DHENNEBON.

Je t'en fais compliment!... et tu es arrivé à Paris...

M. DE ROUVRAY.

Hier soir.

DHENNEBON.

Pour la nouvelle session?

M. DE ROUVRAY.

Comme tu dis, et ma première visite est pour toi.

DHENNEBON, posant son chapeau sur une table.

Ce cher ami!... assieds-toi donc, de grâce!...

ÉMILIE, bas à son mari.

Et ton bureau?

DHENNEBON, de même.

Bah! une demi-heure plus tôt ou plus tard, on n'y regarde pas de si près!

ÉMILIE, de même.

Et la tyrannie du ministre?

DHENNEBON, de même.

Est-ce qu'il s'informe de ça?... D'ailleurs, je lui dirais que je causais avec un député... un député qui est mon ami, et il ne m'en voudrait plus... au contraire... c'est capable de me faire avancer!...

M. DE ROUVRAY.

Qu'est-ce que c'est?

DHENNEBON.

Rien, mon ami!...

ÉMILIE, à Dhennebon, et regardant M. de Rouvray.

Tu es le maître, et c'est à toi de faire ce que tu jugeras convenable; je retourne près de ma fille.

(Elle fait la révérence à M. de Rouvray, et sort.)

SCÈNE III.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON.

DHENNEBON, d'un air d'importance à sa femme qui sort.

C'est bien... c'est bien, ma bonne. (A M. de Rouvray.) Excellente femme!!... et si tu te maries jamais, je t'en souhaite une pareille!

M. DE ROUVRAY.

Moi!... me marier!... Il se peut que pour des raisons de convenance ou d'intérêt cela m'arrive un jour!... mais jusqu'à présent, grâce au ciel, je suis resté célibataire!...

DHENNEBON.

Cela m'étonne!... toi qui as toujours adoré les femmes!

M. DE ROUVRAY.

Raison de plus! parce qu'un garçon, vois-tu bien...

DHENNEBON.

Je comprends!... des passions!... des conquêtes!

M. DE ROUVRAY.

Plus que je ne veux!

DHENNEBON.

Est-il heureux!... voilà une existence d'homme!... Moi, si je n'avais pas enchaîné ma liberté, j'aurais voulu comme toi être homme à bonnes fortunes!... c'est un bel état!...

M. DE ROUVRAY.

Mais oui! malgré la concurrence;... je te le dis sans vanité, parce que ces succès-là... ce n'est pas à moi que je les dois... c'est à ma fortune... à ma position politique... Je me suis fait quelque réputation à la tribune! Je suis de l'opposition, je suis avocat, je parle... quoi qu'il arrive, je parle toujours contre... je suis indépendant!

DHENNEBON.

Est-il heureux!

M. DE ROUVRAY.

Voilà comment nos amis m'ont fait nommer à cent lieues d'ici dans un département...

DHENNEBON.

Où tu es connu!

M. DE ROUVRAY.

Je n'y avais jamais mis le pied!...

DHENNEBON.

Au lieu de se donner la peine de choisir quelqu'un de leur endroit!...

M. DE ROUVRAY.

Que veux-tu? Ils avaient cet automne leurs vignes et leurs vendanges, ils ne pouvaient pas s'occuper de leur opinion... il leur en faut une toute faite! Dans la province, d'ailleurs, c'est l'usage, on fait tout venir de la capitale! et un mandataire qu'on leur envoie de Paris leur paraît bien plus beau qu'un député du crû... quelque bon propriétaire, qui s'occuperait de leurs affaires... mais qui ne parlerait pas! Tu ne peux t'imaginer quel effet cela produit quand le journal arrive, et qu'ils se disent: « Notre député a parlé! »

DHENNEBON.

Même quand il ne parle pas d'eux!

M. DE ROUVRAY.

C'est égal!... c'est un grand bonheur pour le département! et puis, ils ont un avantage avec moi; je heurte tout le monde, je ne pense jamais

comme les autres, et quand on est de mon avis, je n'en suis plus !... l'indépendance avant tout !

DHENNEBON.

Tu as raison ! voilà l'homme libre ! il n'est soumis à rien... tandis que moi, obligé par ma place de répondre au public, d'obéir au chef de division, au ministre, au conseil d'état, à tout le monde !... tremblant devant le pouvoir ! enchaîné, comme un forçat, à un bureau impitoyable !... (Tirant sa montre.) Deux heures dans l'instant !... j'aurai aussitôt fait de ne pas y aller aujourd'hui ! (Reprenant.) Enfin, mon ami, l'esclavage administratif est une tyrannie de tous les moments ; tandis que toi !...

M. DE ROUVRAY.

Je brave tout !... je suis au-dessus de tout ! je n'ai besoin de personne !

DHENNEBON.

Ce cher ami !

M. DE ROUVRAY.

Et comme j'avais un service à te demander...

DHENNEBON.

Parle, mon ami !

M. DE ROUVRAY.

Je n'ai pas voulu, comme je te l'ai dit, m'exposer aux chances du mariage et à tous les tracas qui en sont la suite ! grâce au ciel, un garçon n'a pas d'enfants, n'a pas d'héritier direct... mais... mais... il a quelquefois par ci... par là... des filleuls !...

DHENNEBON.

Et tu as des filleuls ?

M. DE ROUVRAY.

J'en ai un dont je ne conviens pas, excepté avec toi ; un joli garçon, je m'en flatte... que j'ai élevé, d'après mon système, dans les idées jeune-France... des idées de progrès.

DHENNEBON.

Et en fait-il ?

M. DE ROUVRAY.

Du tout... D'abord... il n'a pas voulu rester au collége, où je l'avais mis, parce qu'il trouvait humiliant d'obéir à ses maîtres ; de même chez le notaire, chez l'avoué, dans toutes les professions que je lui ai données... il ne veut être rien... que libre...

DHENNEBON.

C'est un bel état !

M. DE ROUVRAY.

Oui, mais très-cher, pour moi du moins ! et, pour m'en débarrasser, j'ai pensé à la carrière des places. Peux-tu, pour commencer, le faire entrer surnuméraire dans ton bureau ?

DHENNEBON.

J'en dirai deux mots à notre chef de division, que je vois aujourd'hui à Passy ; et dès qu'il saura que c'est pour toi...

M. DE ROUVRAY.

Garde-t'en bien !... je ne dois pas paraître ; parce que, dans ma position... si je demandais quelque chose au pouvoir... moi, député indépendant, tous mes amis politiques me tomberaient sur le corps !

DHENNEBON.

Tu n'es donc pas libre de faire ce que tu veux ?

M. DE ROUVRAY.

Non, mon ami ! voilà pourquoi je me confie à ton obligeance et à ta discrétion ; de mon côté, si je puis te rendre quelque service, te donner une position indépendante !...

DHENNEBON.

Voilà !... il n'y a que cela qui manque à mon bonheur ! les six mille francs du gouvernement sont là comme un poids que je voudrais augmenter !... parce que six mille francs, avec femme et enfant, ce n'est pas vivre !

M. DE ROUVRAY.

Je t'en ferai avoir douze, quinze, plus encore, si tu veux ; et, pour commencer, prends d'abord de nos chemins de fer... je suis un des administrateurs... cinquante pour cent de bénéfice, et si tu veux vingt-cinq actions, je n'ai qu'un mot à dire à mon neveu l'agent de change !

DHENNEBON.

Ah ! ton neveu est agent de change ?

M. DE ROUVRAY.

Oui, l'aîné, Léon de Saint-Rambert ; et son frère, Edgard, est dans le militaire... officier supérieur, aide de camp du prince, il est fort bien en cour... un garçon charmant que je loge chez moi, à Paris.

DHENNEBON.

Malgré tes opinions et tes amis politiques ?...

M. DE ROUVRAY.

Cela a fait d'abord quelques difficultés... mais ils me permettent d'être oncle !...

DHENNEBON.

Ce n'est pas un emploi salarié !...

M. DE ROUVRAY.

Au contraire !... et à propos de cela, mon neveu Edgard avait quelque chose à demander au ministère de la guerre... je lui ai conseillé de s'adresser à toi, et il a dû aller à ton bureau...

DHENNEBON.

Aujourd'hui !... il a été à mon bureau !...

M. DE ROUVRAY.

Oui, mon ami !

DHENNEBON.

Eh bien ! il est plus habile que moi... qui n'ai pas pu y mettre les pieds ! le pauvre garçon aura fait une course inutile !

EDGARD, en dehors.

Ah ! monsieur Dhennebon est encore ici !

M. DE ROUVRAY.

Tiens!... c'est lui!... qui ne te trouvant pas au ministère, sera venu te réclamer jusque chez toi !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EDGARD.

DHENNEBON, allant à lui.

Qu'il soit le bienvenu!... entrez, monsieur Edgard, vous êtes ici en pays de connaissance!

EDGARD.

Je vois, Monsieur, que mon oncle avait eu la bonté de m'annoncer, et de vous prévenir de ma visite.

M. DE ROUVRAY.

Oui, mon ami, je te laisse avec Dhennebon, mon ancien camarade, qui t'accordera tout ce que tu voudras... Je vais, moi, m'occuper de ses intérêts auprès de ton frère Léon; il n'est pas encore trois heures, et la Bourse ne sera pas encore fermée.

DHENNEBON.

Que de bontés!

M. DE ROUVRAY.

Sois tranquille, tu auras tantôt tes coupons d'actions.

DHENNEBON.

Et de l'argent?

M. DE ROUVRAY.

Est-ce qu'on s'en sert jamais! tu achètes pour vendre!... et tu vends pour acheter!... ne t'inquiète de rien... j'arrangerai cela comme pour moi.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DHENNEBON, EDGARD.

DHENNEBON.

Voilà un véritable ami!... et je suis trop heureux d'être utile à lui, ou aux siens!

EDGARD.

Je suis bien indiscret, sans doute, de venir ainsi vous déranger de vos travaux et de vos importantes occupations.

DHENNEBON.

Nous sommes, il est vrai, tellement assujettis!... je n'a pas encore pu, de la matinée, sortir de chez moi ! tandis que vous, Monsieur, un militaire!... un jeune officier!... quelle noble et belle profession !... et point de soucis, point de chaînes!... libre comme l'air !

EDGARD.

Je ne vois pas cela : nous dépendons de tout le monde au contraire, et ma démarche en est la preuve. Depuis longtemps, mon oncle, mon frère, tous mes amis me pressent de m'établir; je sens qu'ils ont raison... et pourtant c'est presque malgré moi que j'ai cédé à leurs instances... mais un militaire ne peut se marier sans permission... je me suis adressé au roi, qui m'a dit : Cela ne dépend pas de moi!...

DHENNEBON.

Ah ! le roi ne peut pas !

EDGARD.

Non, Monsieur... il m'a dit : Voyez le ministre ! et le ministre m'a dit : Cela regarde M. Dhennebon, le chef de bureau ; qu'il me fasse son rapport!

DHENNEBON.

C'est juste... c'est moi qui délivre ces permissions, et je vous promets de ne pas vous faire attendre...

EDGARD.

Vous êtes trop aimable.

SCÈNE VI.

EDGARD, DHENNEBON, ÉMILIE.

ÉMILIE, apercevant Dhennebon, et souriant.

Comment, mon ami ! est-ce que tu serais déjà de retour de ton bureau?...

DHENNEBON, embarrassé.

Oui... oui, ma chère amie ! (Pour changer la conversation, s'adressant à Edgard.) Permettez que je vous présente ma femme, que vous ne connaissez pas.

EDGARD, se retournant pour saluer madame Dhennebon.

O ciel!...

DHENNEBON.

Comme le voilà troublé !... (A Émilie.) C'est singulier, n'est-ce pas?...

ÉMILIE, balbutiant.

Oui... mon ami!

DHENNEBON.

Eh bien ! et toi aussi !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

ÉMILIE.

Qu'il y a près de cinq ans que je n'ai vu monsieur, mais que nous nous connaissons beaucoup.

DHENNEBON.

Comment, cinq ans !... c'est-à-dire avant mon mariage!

ÉMILIE.

Précisément!... Monsieur venait très-assidûment chez ma tante!

DHENNEBON.

Avec des intentions...

EDGARD, souriant.

Très-légitimes !

DHENNEBON, à Émilie.

Pour vous?...

ÉMILIE.

Non, pour ma sœur.

EDGARD.

Ah!... ne me rappelez pas ce temps-là!... j'ai tout oublié, excepté votre généreux appui, et l'intérêt que vous m'avez alors témoigné!... Mais il était écrit que je ne pouvais réussir, puisque votre protection même n'a pu faire triompher mon peu de mérite!

DHENNEBON.

Ma belle-sœur vous aurait refusé!...

EDGARD.

Oui, Monsieur! et très-nettement!

DHENNEBON.

Elle n'en fait jamais d'autres!... c'est une bégueule!... Et si j'avais épousé une femme pareille...

ÉMILIE.

Tu oublies qu'elle ne veut pas se marier.

DHENNEBON.

Et elle fait bien!...

ÉMILIE.

Alors de quoi la blâmes-tu?...

DHENNEBON, embarrassé.

Je ne la blâme pas!... je dis seulement que... je... (A Edgard.) Je m'en vais faire mon rapport, et si vous voulez prendre la peine de m'envoyer au plus tôt les noms, prénoms de la future...

EDGARD.

Je vous les apporterai moi-même, si vous voulez le permettre.

(Dhennebon entre par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

EDGARD, ÉMILIE.

EDGARD.

Vous deviez, Madame, m'accuser d'ingratitude de vous avoir ainsi négligée!... mais j'avais quitté la France! Une mission éloignée que j'avais sollicitée m'a tenu plusieurs années absent, et à mon retour, le désir de vous revoir était combattu par la crainte de rencontrer ici votre sœur.

ÉMILIE.

Elle m'avait quittée... elle habitait la Bretagne.

EDGARD.

Ah!... si je l'avais su!

ÉMILIE.

Mais je dois vous dire que je l'attends aujourd'hui.

EDGARD, faisant quelques pas.

Adieu, Madame, adieu!

ÉMILIE.

Craindre à ce point sa présence! c'est bien flatteur pour elle!...

EDGARD.

C'est faire trop d'honneur à ma constance!... je ne voulais que lui éviter une vue peu agréable!... car moi, je suis revenu à la raison!... je suis guéri!... et la preuve, c'est que je peux sans peine vous parler d'elle, et de ce que j'ai souffert!... Maintenant ce n'est plus qu'un souvenir!... Vous savez si je l'ai aimée!... sa beauté, son esprit, l'élévation de son caractère, l'amitié même qu'elle me témoignait, tout ne justifiait que trop mon amour!... et puis j'étais riche!... elle ne l'était pas... et la fortune alors devient un si grand bonheur!... si vous m'aviez vu ivre de joie et d'espérance, jeter à ses pieds ma vie, mon avenir! Ah! quel désenchantement! quel froid glacial se glissa jusqu'à mon cœur, lorsque j'entendis cette femme, que je supposais aimante et sensible, calculer devant moi, avec une raison désespérante, toutes les chances probables du mariage!... me démontrer que pour mon bonheur, comme pour le sien, il fallait rester libre! que c'était là son seul vœu!... quand le mien était de lui obéir!... quand, fortune et liberté, je lui aurais tout donné!... Et le plus terrible encore, c'est qu'il n'y avait pas d'autre obstacle!... c'était le seul!... Ah! si elle avait aimé quelqu'un, si j'avais eu un rival! j'aurais été trop heureux!... je l'aurais tué, ou il m'aurait délivré de mes tourments! Mais non, tout venait se briser contre sa volonté, contre un système égoïste, où son esprit et son sang-froid lui donnaient l'avantage; j'avais trop d'amour pour avoir raison! et à tous ses sophismes je ne répondais que par un mot: Je vous aime!... Vain effort! inutile argument! qui ne persuade que ceux dont on est aimé!... Tenez!... tenez!... ne parlons plus de ce moment, car il réveillerait peut-être quelques idées de haine et de colère dans un cœur qui ne veut désormais connaître que deux sentiments: oubli, et amitié!

ÉMILIE.

Pauvre Edgard!

EDGARD.

Non, Madame! non, je ne suis plus à plaindre!... car je vois clair maintenant! je lui rends justice... je pense comme elle!... avec un pareil caractère nous n'aurions pas été heureux ensemble!... puissions-nous l'être séparément!... elle, du moins! car le dépit a pu me rendre injuste, mais non indifférent!... Et que fait-elle?... que devient-elle?... quel est son sort?

ÉMILIE.

Fort tranquille, je le suppose; elle soutient

fièrement la gageure!... elle a voulu être vieille fille, et cela commence! Vingt-cinq ans!... la grande majorité!... limite redoutée, qui pour une demoiselle sépare la jeunesse de l'âge raisonnable!

EDGARD.

Et depuis longtemps elle habitait la province?...

ÉMILIE.

Près de sa marraine, une femme de mérite, dont vous aurez sans doute entendu parler!... une baronne immensément riche qui, comme elle, n'a jamais voulu se marier... et qui s'était réfugiée dans ses terres, pour s'y livrer aux arts et à la littérature: mademoiselle Palmire de Vaucresson!

EDGARD.

Un bas-bleu! une femme poëte!

ÉMILIE.

Qui fait des vers charmants!

EDGARD.

Ah! mon Dieu! vous me faites peur!... cette maladie-là se gagne!... est-ce que votre sœur...

ÉMILIE.

Non, vraiment!

EDGARD.

Je respire!... j'aurais été trop vengé!... Et qui la ramène à Paris?

ÉMILIE.

Elle a perdu son amie!... la baronne vient de mourir, et Esther, ma sœur, se trouvant seule dans le monde, a enfin cédé à mes instances... elle vient habiter avec moi... dans cette maison.

EDGARD.

Je ne puis que l'en féliciter! Vous, Madame, si judicieuse et si sage, parviendrez sans doute, par votre influence, et plus encore par votre exemple, à vaincre ses préjugés!... à la ramener à la raison!...

ÉMILIE, souriant.

La raison, dites-vous?... sais-je de quel côté elle est? il ne m'appartient pas de décider la grave question du mariage et du célibat.

EDGARD.

Mais vous, Madame!

ÉMILIE.

Moi!... je me trouve la plus heureuse des femmes!... J'ai un mari excellent! un enfant que j'adore! une fortune comme je la désire; car en m'ordonnant l'ordre et l'économie, elle me permet d'apporter ma part dans le bien-être dont nous jouissons: paix intérieure, douce gaieté, plaisirs modestes... quelques amis!... dont le nombre, j'espère, vient de s'augmenter! voilà ma vie!... Le mariage est-il toujours ainsi, ou suis-je une exception?... je l'ignore, et n'en veux rien conclure, sinon que dans ce dernier cas je dois bénir ma position, et me dire plus que jamais: Mon Dieu! que je suis heureuse!

EDGARD.

Et vous méritez de l'être!... et plus heureux encore celui qui a su apprécier et deviner tant de bonté, tant de raison!...

ÉMILIE.

Ah! mon nouveau... ou plutôt mon ancien ami!... vous êtes trop indulgent, ou trop galant!... ce n'est pas là ce que j'attends de vous!.. c'est de la franchise, et surtout votre confiance!.. oui, Monsieur, ne croyez pas que je veuille vous rendre vos compliments; mais vous êtes si bon!... vous feriez un si bon mari! et l'espèce, dit-on, en est si rare!... comment n'êtes-vous pas marié?...

EDGARD.

Il est question pour moi, dans ce moment, d'une alliance assez belle... peu de fortune, il est vrai... mais un grand nom!... une grande famille!...

ÉMILIE.

A la bonne heure!

EDGARD.

J'ai longtemps hésité... et au moment de conclure... il me semble que je ne suis plus décidé.

ÉMILIE.

Et pourquoi?... est-ce que la personne n'est pas bien?...

EDGARD.

Si, vraiment!... mais le passé... (la regardant.) et surtout le présent, me rendent très-difficile.

ÉMILIE, prêtant l'oreille.

Écoutez!... une voiture!!... oui, c'est ma sœur!... c'est elle!...

EDGARD.

Je vous laisse!

ÉMILIE.

Et pourquoi donc?...

EDGARD, troublé.

Après une aussi longue absence, elle doit désirer être seule avec vous, et je sacrifie le plaisir de la voir à la crainte d'être indiscret!

(Il la salue, et sort par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

ÉMILIE; ESTHER et MADAME GESLIN, entrant par la porte à droite.

ESTHER, courant à Émilie qu'elle embrasse.

Ma bonne sœur!

MADAME GESLIN, pendant que les deux sœurs sont dans les bras l'une de l'autre.

Si mademoiselle voulait seulement m'écouter...

ESTHER.

Cela suffit, madame Geslin!... Allez-vous re-

commencer cette discussion? il n'y a personne au monde d'aussi obstinée que vous!

MADAME GESLIN.

Peut-être!... (Lui présentant un papier.) Voici le bulletin des Messageries, et la preuve que nos effets ont été enregistrés; si, après cela, votre malle et votre boîte à chapeau ont été changées au bureau... ce n'est pas ma faute! deux femmes seules dans une diligence!

ESTHER.

C'est bien!

MADAME GESLIN.

Est-ce qu'on peut se faire obéir?... est-ce que le conducteur vous écoute seulement?... Mademoiselle ne veut jamais de cavalier avec nous!

ESTHER.

C'est mon idée.

MADAME GESLIN.

Si c'est pour qu'on ne nous en conte pas en route, nous n'y gagnons guère!... car au lieu d'un, nous en avons cinq ou six!... il n'y a pas de commis-voyageur qui ne se croie le droit de faire le galant!

ÉMILIE, riant.

Il serait vrai?

ESTHER.

Non, ma sœur!... madame Geslin, ma femme de chambre, s'effraye de tout!

MADAME GESLIN.

Ah! je m'effraye de tout! et les bons mots, et les récits de ces messieurs!... passe pour moi... je puis entendre... mais j'ai été obligée de leur imposer silence, et de leur dire: « Messieurs! ma maîtresse n'est pas mariée, elle est demoiselle! »

ESTHER, avec impatience.

Madame Geslin!...

MADAME GESLIN.

Il était temps!... depuis ce moment, du moins, la conversation a été convenable; et sauf quelques plaisanteries à double entente sur les ingénues qui sont majeures, sur le boston, la province, et le caractère acariâtre des vieilles filles, plaisanteries que j'ai eu l'air de ne pas entendre...

ESTHER.

Il suffit!... je vous ordonne de vous taire!

MADAME GESLIN.

Je me tais, Mademoiselle; mais ce n'est pas moins très-désagréable!... et si seulement feu mon mari avait été avec nous!...

ÉMILIE.

Madame a été mariée?

MADAME GESLIN.

Trois fois, Madame!

ÉMILIE, gaiement.

Voilà une puissante alliée!... un argument vivant qui prouve pour le mariage!...

ESTHER.

Ou pour la soumission de madame Geslin; il y a des gens qui aiment à obéir.

MADAME GESLIN.

Eh! mon Dieu! Mademoiselle, je n'ai jamais été plus libre que sous mes trois maîtres! je veux dire mes trois maris! je faisais tout ce que je voulais; mais, depuis mon dernier veuvage, depuis que je suis entrée chez mademoiselle de Vaucresson, votre marraine...

ÉMILIE, bas à Esther.

Ah! c'est de là qu'elle vient?

ESTHER.

Oui; ma marraine, qui y tenait beaucoup, me l'a laissée, me l'a léguée!...

ÉMILIE, à demi-voix.

Ce serait le cas de renoncer à la succession.

ESTHER, à madame Geslin.

Voyez la chambre que ma sœur me destine... mettez tout en ordre; et tantôt nous sortirons.

MADAME GESLIN.

Une belle idée! Après un aussi long voyage, et fatiguée comme vous l'êtes! ce qu'il y a de mieux est de se reposer.

ESTHER.

Sans doute; mais j'ai affaire, et comme je ne puis sortir seule...

MADAME GESLIN.

Si vous ne songez pas à votre santé, c'est à moi de m'en occuper; oui, Mademoiselle!... vous direz ce que vous voudrez, je ne vous laisserai pas être malade! demain il sera assez tôt! d'autant plus qu'à cette heure vous ne trouverez plus les gens d'affaires que vous voulez voir.

ESTHER, impatientée.

C'est bon!... c'est bon!... en voici beaucoup trop sur ce sujet!

MADAME GESLIN, à part.

Et elle est de mauvaise humeur encore!... Les maîtres sont si difficiles et si ingrats! surtout les vieilles filles!...

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ÉMILIE, ESTHER.

ÉMILIE.

Ma bonne sœur! que j'avais envie de t'embrasser et de me trouver seule avec oi!... j'ai cru qu'elle ne nous laisserait pas!

ESTHER.

Ma marraine, qui était trop bonne, lui avait laissé prendre une autorité!...

ÉMILIE.

Qui continue sous ton règne! car c'est elle qui commande... et qui est la maîtresse!

ESTHER.

Dans des misères !... dans les petites choses !

ÉMILIE.

La vie intérieure en est faite, elle ne se compose que de cela ; et tout calculé, je trouve qu'il vaut autant être mené par son mari que par sa femme de chambre !... Mais elle parlait d'hommes d'affaires... Comment en as-tu besoin ?

ESTHER.

C'est que ma fortune est un peu en désordre ; ce que je possède est si mal placé !

ÉMILIE.

C'est toi qui as voulu t'en charger !

ESTHER.

Oui, sans doute ! pour ne dépendre de personne !... Mais je n'entends rien aux notaires et aux avoués... Comment fais-tu ?

ÉMILIE.

C'est mon mari que cela regarde... Il a fait son droit, il connaît les affaires... Moi je ne m'en mêle pas... Un mari... c'est un intendant.

ESTHER.

Ah !

ÉMILIE.

Du reste, je t'indiquerai son notaire.

ESTHER.

Tu y viendras avec moi ?

ÉMILIE.

Pourquoi donc ?

ESTHER.

C'est gênant d'être seule en tête-à-tête, même avec un notaire... Avec cela que maintenant ils sont tous jeunes... et l'année dernière, pour une circonstance pareille et fort indifférente, on a tenu des propos qui m'ont été désagréables !

ÉMILIE.

Je n'en reviens pas ! car moi, qui suis plus jeune que toi, j'irais seule chez tout ce monde-là, qu'on n'en dirait rien.

ESTHER.

C'est bien différent ! toi, tu es mariée !

ÉMILIE.

Je sors quand j'en ai envie, je rentre quand il me plaît, j'accepte le bras qui me convient.

ESTHER, avec impatience.

Toi !... tu es mariée !

ÉMILIE.

C'est singulier !... moi, esclave, je fais tout ce que je veux ! et toi, libre et indépendante...

ESTHER.

Maintenant !... mais dans quelques années, j'aurai les mêmes droits !

ÉMILIE.

Oui, quand tu seras tout à fait vieille !... beau privilége, qui coûte trop cher à acquérir !

ESTHER.

En attendant !... j'aurai ta fille, ma petite nièce !

ÉMILIE.

Elle a quatre ans !

ESTHER.

N'importe !... je la prendrai... je sortirai avec elle... C'est un maintien, une sauvegarde...

ÉMILIE.

Ma pauvre sœur ! tu voulais te passer de tout le monde, et tu dépends de tous... même d'une enfant !

ESTHER.

Quelle idée ! C'est parce que je le veux bien, car je n'ai besoin de personne.

ÉMILIE.

A la condition de vivre dans l'isolement !

ESTHER, avec dépit.

Et souvent je le préférerais ! La position qu'on nous fait dans le monde est si fausse, si injuste, si absurde ! Une femme mariée, eût-elle seize à dix-sept ans, a le droit de parler, elle a le droit de tout dire ! et j'ai à peine celui d'entendre ! A la moindre plaisanterie banale que vient de hasarder un sot, je vois se diriger vers moi des regards curieux et malins qui s'étonnent de me voir troublée, et me feraient un crime de ne pas rougir !... et si, perdant enfin patience, un regard de mépris ou un mot piquant les déconcerte ou les réduit au silence, il me semble les entendre, entre eux, me traiter de prude ou de revêche ; épithètes qui nous reviennent de droit, attribut obligé du célibat !... Alors cette idée-là vous irrite, vous fâche, vous aigrit le caractère ; on devient réellement méchante, railleuse, satirique, et grâce à eux-mêmes, leur calomnie se trouve une réalité !... Témoin ma pauvre marraine, avec qui je viens de passer les années les plus pénibles et les plus tristes.

ÉMILIE.

Vous, amies intimes !

ESTHER.

Nous nous aimions toujours, mais nous nous disputions sans cesse ! La vie serait si longue sans cela !

ÉMILIE.

Et si quelqu'un cependant pouvait se passer de famille et d'intérieur, c'était elle !... avec ses goûts et son existence d'artiste !

ESTHER.

Sans doute !... noblesse de sentiments, esprit élevé, talents remarquables, elle avait tout réuni ! mais son isolement l'accablait ; elle ne savait que faire, et cherchait dans son imagination ce qu'elle ne pouvait trouver en son cœur ! J'écoutais ses vers, qui étaient fort beaux ; mais je les connaissais tant !... Et puis toujours dans les cieux ! tou-

jours de la poésie, c'est ne pas vivre! on n'existe qu'en prose!... et fatiguée d'esprit, j'étais heureuse de me délasser avec madame Geslin : c'était mon seul plaisir! et je périssais d'ennui!... Mais quand j'ai vu ma pauvre marraine malade et souffrante, tout a été oublié! et dans ses derniers moments, ému des soins que je lui prodiguais, touché peut-être de mon amitié et de ma douleur, ce cœur que je croyais insensible et égoïste m'a montré tant de tendresse et de reconnaissance, que je m'en veux maintenant de l'avoir mal jugé, ou plutôt de ne l'avoir pas deviné!

ÉMILIE.

Et riche comme elle l'est, sans parents, sans héritier connu, je ne doute pas qu'elle n'ait fait quelque disposition en ta faveur.

ESTHER.

A quoi bon?... je n'ai besoin de rien; j'aurai toujours assez pour vivre seule.

ÉMILIE, souriant.

Seule!... il est heureux alors que tu ne te sois pas trouvée ici tout à l'heure avec notre ancien ami Edgard de Saint-Rambert; vos discussions auraient recommencé.

ESTHER.

Ah!... M. Edgard était ici tout à l'heure?...

ÉMILIE.

Il est parti au moment où l'on annonçait ton arrivée.

ESTHER.

Fidèle à ses principes, je ne doute pas qu'en mon absence il ne les ait mis en action, et qu'il ne se soit marié!

ÉMILIE.

Pas encore...

ESTHER.

Ah!... pas encore!

ÉMILIE.

Mais cela ne tardera pas... il est question pour lui d'un mariage important qui bientôt va avoir lieu.

ESTHER.

Je lui en ferai compliment, et à celle qu'il a choisie!

ÉMILIE.

N'est-ce pas? surtout si elle a su l'apprécier; car c'est un si galant homme!... (Se retournant.) Eh!... c'est monsieur mon mari que je te présente!

SCÈNE X.

DHENNEBON, ÉMILIE, ESTHER.

ESTHER, allant à lui.

Mon cher beau-frère!

DHENNEBON.

Ma chère belle-sœur! y a-t-il longtemps que l'on ne vous a vue? (Bas à sa femme.) Dieu! comme je la trouve vieillie!...

ÉMILIE.

Veux-tu te taire!

DHENNEBON, de même.

Les demoiselles à cet âge-là se fanent tout de suite!... tandis que toi... quelle différence!

ESTHER.

Que dit-il?

ÉMILIE.

Rien... il me parle de ton appartement, et nous allons arranger cela ensemble pour que tu sois comme chez toi, et tout à fait libre.

(Elles causent à voix basse toutes les deux.)

DHENNEBON, à part.

Ce diable de Rouvray vient de m'envoyer ses coupons de chemin de fer!... et pour la première chose que j'ai faite sans consulter ma femme... ça m'inquiète horriblement! (S'approchant.) Chère amie, je voudrais bien te parler.

ÉMILIE.

Plus tard!... Je suis là avec ma sœur!...

DHENNEBON.

C'est juste!... Tu ne veux pas que nous sortions ensemble tout à l'heure?...

ÉMILIE.

Pourquoi?...

DHENNEBON.

Pour nous promener.

ÉMILIE.

Du tout!

DHENNEBON.

Alors, je reste... c'est que, tu ne sais pas, M. de Rouvray était ici tout à l'heure.

ESTHER.

M. de Rouvray!... je connais ce nom... le comte de Rouvray?

DHENNEBON.

Précisément.

ESTHER.

Un parent éloigné... un arrière-cousin de mademoiselle de Vaucresson, ma marraine!

ÉMILIE.

Et de plus, l'oncle d'Edgard.

ESTHER, à Dhennebon.

Eh bien?

DHENNEBON, à sa femme, avec embarras.

Eh bien! il me parlait tout à l'heure des chemins de fer et de leurs actions, qui sont très-avantageuses...

ÉMILIE.

Qu'est-ce que ça nous fait?

DHENNEBON, hésitant.

Si nous en prenions quelques-unes? qu'est-ce que tu en dis?

ÉMILIE.

Que ça ne convient pas à un employé qui ne s'y entend pas.

DHENNEBON.

Mais les autres n'y comprennent rien non plus!

ÉMILIE.

C'est pour cela qu'ils en prennent.

DHENNEBON, avec embarras.

C'est qu'il m'avait proposé...

ÉMILIE.

Tu refuseras!

DHENNEBON, de même.

Et sous quel prétexte?

ÉMILIE.

Tu diras : Ma femme ne veut pas!

DHENNEBON.

C'est vrai! Et s'il demande pourquoi?

ÉMILIE.

Parce que je ne veux pas!

DHENNEBON.

C'est juste!... ça répond à tout!...

ÉMILIE, à Esther qu'elle emmène.

Viens, chère amie!

ESTHER, bas à sa sœur, en s'en allant.

C'est inconcevable!... une soumission pareille dans un mari!

ÉMILIE, souriant.

Tu le vois!... voilà comme nous sommes, nous autres esclaves!

(Elles sortent toutes les deux par la porte à droite.)

SCÈNE XI.

DHENNEBON, puis M. DE ROUVRAY.

DHENNEBON.

Au fait!... dès que ma femme n'en veut pas, il faudra bien que Rouvray les reprenne. (Le voyant entrer.) Ah! c'est toi! quel bon hasard t'amène?

M. DE ROUVRAY.

Je suis bien aise de te trouver encore. J'ai des renseignements à te demander sur quelqu'un que tu dois connaître : une demoiselle de province, fille majeure, mademoiselle Esther Delaroche...

DHENNEBON.

Oui, vraiment!

M. DE ROUVRAY.

Parente ou alliée, vient-on de me dire, de M. Dhennebon, chef de bureau à la guerre.

DHENNEBON.

C'est ma belle-sœur... la sœur de ma femme.

M. DE ROUVRAY.

Très-bien. Dis-moi où je pourrai lui écrire?

DHENNEBON.

Elle est ici, à Paris... et demeure chez nous.

M. DE ROUVRAY.

Encore mieux!... Je viens de recevoir pour elle, de Bretagne, des papiers que j'allais lui adresser... et que j'aime mieux lui remettre à elle-même... si tu veux bien le permettre.

DHENNEBON, l'arrêtant.

Un instant!... je voulais te parler de nos actions!...

M. DE ROUVRAY.

Ah! tu en as reçu les coupons?

DHENNEBON.

Oui, mon ami.

M. DE ROUVRAY.

Bonne affaire pour nous... mon neveu nous en a acheté à un cours excellent!... et avant la fin de la Bourse ça avait déjà monté!

DHENNEBON.

J'en suis enchanté! parce que je voulais te prier de les reprendre.

M. DE ROUVRAY.

Pourquoi cela? as-tu peur?

DHENNEBON.

Non, mon ami!...

M. DE ROUVRAY.

Eh bien! alors, pourquoi?

DHENNEBON, avec embarras.

C'est que... c'est que... ma femme ne veut pas!

M. DE ROUVRAY, riant de pitié.

Ta femme ne veut pas!... ah çà! tu n'es donc pas le maître?

DHENNEBON, vivement.

Si, vraiment!

M. DE ROUVRAY.

C'est donc ta femme qui commande?

DHENNEBON.

Non, mon ami!... c'est seulement son avis qu'elle m'a exprimé avec crainte et respect!

M. DE ROUVRAY.

Est-ce qu'elle s'y connaît? est-ce qu'elle peut s'y connaître? et toi qui es homme, qui as du caractère, qui es le chef de la communauté... tu aurais besoin de son approbation pour une affaire excellente?

DHENNEBON, hésitant.

Au fait, je suis le chef...

M. DE ROUVRAY.

Une affaire qui peut t'enrichir, et qui commence déjà!... cinq ou six cents francs de bénéfice!... en une heure!

DHENNEBON.

C'est plus que mes gratifications de toute l'année! et si cela continue ainsi...

M. DE ROUVRAY.

Te voilà riche!

DHENNEBON.

Mieux encore... me voilà mon maître!... je n'irai plus au bureau... ou j'irai en voiture.

M. DE ROUVRAY.

Cela dépend de toi... voilà l'occasion; et à moins que tu ne sois pas libre...

DHENNEBON, avec fierté.

Je le suis!... je le serai toujours!

M. DE ROUVRAY.

Eh bien! alors, garde tes actions!... nous avons justement aujourd'hui un petit dîner avec les deux ou trois principaux actionnaires... un dîner de garçons... quoiqu'ils soient tous mariés!.. veux-tu en être?... je te régale!

DHENNEBON.

Moi!...

M. DE ROUVRAY.

Une partie fine! au Rocher de Cancale!... nous nous amuserons!

DHENNEBON.

Dame!... mon ami!...

M. DE ROUVRAY.

Il faut s'amuser quand on est jeune!... et puis nous avons ce soir une loge à l'Opéra! une avant-scène!

DHENNEBON.

Partie complète!

M. DE ROUVRAY.

Oui, vraiment!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GESLIN.

MADAME GESLIN.

Madame fait demander à monsieur à quelle heure il faudra la voiture pour Passy.

DHENNEBON.

Passy!... ah! mon Dieu!... je n'y pensais plus! je dîne aujourd'hui avec ma femme et ma fille...

M. DE ROUVRAY.

Tu y dînes tous les jours!

DHENNEBON.

Oui! mais c'est à Passy, chez mon chef de division!... un homme à ménager!

M. DE ROUVRAY.

Est-ce toi que j'entends?... un homme libre! un homme qui a de la fierté dans le cœur! tu préférerais le dîner du pouvoir à celui de l'amitié?

DHENNEBON.

Non, sans doute!

M. DE ROUVRAY.

Un dîner aussi humiliant! un dîner qui est presque ministériel, excepté qu'il ne sera pas aussi bon!...

DHENNEBON.

Ce n'est pas le dîner... c'est ma femme!

M. DE ROUVRAY.

Ta femme!... mais alors tu es donc esclave?... tu ne peux pas aller au Rocher de Cancale sans sa permission?

DHENNEBON, à demi-voix.

Mon ami, tu veux me débaucher!... tu veux que je devienne mauvais sujet!

M. DE ROUVRAY.

Je veux... que tu deviennes le maître! et il n'y a pour cela que le premier pas qui coûte!

MADAME GESLIN, qui s'est tenue à l'écart, s'avançant en ce moment.

Eh bien! Monsieur... que dirai-je à madame?...

M. DE ROUVRAY.

Qu'il n'ira pas à Passy! qu'il ne veut pas!

DHENNEBON, fièrement.

Oui! (D'une voix plus douce.) Je ne veux pas!... une obligation, une affaire imprévue que je lui dirai... (A part.) J'en inventerai une... (A M. de Rouvray.) Eh bien! mon ami, tout à toi!

M. DE ROUVRAY.

A la bonne heure!

DHENNEBON.

Je suis libre!

M. DE ROUVRAY.

Allons donc!... Je me présente chez ta belle-sœur... et ici, tantôt, rendez-vous à six heures!...

DHENNEBON.

A six heures!... (voyant madame Geslin qui sort par le fond, il poursuit à voix haute) car, décidément, je n'irai pas à Passy!

M. DE ROUVRAY.

Bravo!... le gant est jeté! c'est la déclaration d'indépendance des États-Unis!

(Il entre par la porte à droite chez Esther, Dhennebon sort par la porte à gauche.)

ACTE II.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROUVRAY, puis EDGARD.

M. DE ROUVRAY, sortant de la porte à droite, et parlant encore.

Adieu, Mademoiselle; j'attendrai vos ordres, et vous pouvez compter sur tout mon dévouement!... (La porte se referme.) Elle est vraiment fort bien! et de l'esprit, du jugement; une femme supérieure! (Apercevant Edgard qui entre par la porte du fond.) Eh!... c'est mon cher neveu!

EDGARD.

Qui vous remercie, mon cher oncle, de votre recommandation auprès de votre ami. M. Dhennebon est un fort galant homme!... très-obligeant... et je lui apporte les papiers qu'il m'a demandés.

M. DE ROUVRAY.

Pour ton mariage avec mademoiselle de Néris?

EDGARD.

Oui, mon oncle, je suis tout à fait décidé, et je vous prie de vouloir bien faire la demande dès aujourd'hui!

M. DE ROUVRAY.

Diable!... tu es donc bien amoureux?

EDGARD.

Non, mon oncle, un mariage de raison!

M. DE ROUVRAY.

S'il en est ainsi, il fallait qu'il fût *plus raisonnable*... qu'il fût plus riche!... Quand on prend de la raison, on n'en saurait trop... et elle n'a presque rien!

EDGARD.

Qu'importe!... Le caractère... la famille, tout est convenable... et puis... (d'un air rêveur) d'autres raisons!... (Se reprenant.) Le roi daigne s'intéresser à ce mariage.

M. DE ROUVRAY.

Je comprends!... et vous serez admis à toutes les fêtes... aux présentations... aux bals de la cour!...

EDGARD.

Pourquoi pas? Il y a là aussi bonne compagnie qu'ailleurs!... et c'est, du reste, fort agréable!

M. DE ROUVRAY.

Et moi, je te l'avoue, je ne conçois pas qu'un jeune homme de sens, et qui a de la fierté dans le cœur, consente volontairement à enchaîner son indépendance, et à être, comme autrefois, gentilhomme à la suite. Et qu'est-ce qui lui en revient? de se montrer couvert d'un brillant uniforme, au camp ou au château; escorte indispensable, accompagnement obligé de toutes les revues et entrées solennelles; tapisserie permanente des fêtes royales où il se trouve honoré d'être debout dans la foule, quand il pourrait rester chez lui, libre, indépendant... et assis!... Attendre son bonheur d'un sourire, sa fortune d'un caprice, et son opinion... de celle du maître!... Je ne dis pas cela pour toi, mon neveu; mais voilà le courtisan du prince!

EDGARD.

Et moi, mon oncle, je ne conçois pas qu'un homme libre, riche, qui n'a besoin de personne, et qui a quelque dignité dans l'âme, s'établisse volontairement le complaisant de la multitude, et aille chercher au-dessous de lui des maîtres pour caresser leurs exigences; je ne conçois pas que, pour se faire populaire, il se fasse esclave; qu'il mendie l'aumône de la faveur publique, et sacrifie tout au désir de la conserver ou à la crainte de la perdre; défenseur du contribuable, ennemi des impôts, et n'osant se soustraire à celui des souscriptions! prêchant la liberté, et n'osant manquer une ovation libérale, ou un banquet patriotique!... humble et respectueux avec le journaliste dont il paye les éloges! ami du moindre industriel, et lui touchant dans la main... quand il est électeur!... Dénigrer ce qui est en haut, exalter ce qui est en bas, suivre le torrent qui passe, sans l'arrêter ni le braver; se mettre aux gages de tous, et faire antichambre dans la rue!... Je ne dis pas ça pour vous, mon cher oncle; mais voilà le courtisan du peuple!

M. DE ROUVRAY, riant.

C'est beau!... mais c'est fier!...

EDGARD.

Chacun l'est à sa manière; et tenez, mon oncle, il vaudrait mieux peut-être ne dépendre de personne; mais comme ici-bas il paraît que c'est difficile... je préfère, tout calculé, obéir au moins de maîtres possible.

M. DE ROUVRAY.

Je n'obéis à personne; je n'appartiens qu'à moi, et à mes amis.

EDGARD.

Oui, mais vous en avez tant!... En tout cas, je suis du nombre, je l'espère; et malgré nos discussions, il est un chapitre sur lequel nous nous entendrons toujours.

M. DE ROUVRAY, lui tendant la main.

Tu dis vrai!...

EDGARD.

J'y compte bien!...

M. DE ROUVRAY.

Et, puisque tu le veux, puisque cela te fait plaisir, j'irai dès aujourd'hui chez M. de Néris faire ta demande.

EDGARD.

Ce n'est pas tout; et, pendant que j'y suis, j'ai encore un service à vous demander.

M. DE ROUVRAY.

Parle.

EDGARD.

Il me faut de l'argent!

M. DE ROUVRAY.

Pour ta corbeille?...

EDGARD, secouant la tête.

Non, pour autre chose!... Il m'en faut beaucoup.

M. DE ROUVRAY.

Permets donc!... je suis libéral, c'est connu;

mais tu abuses de l'expression!... j'ai donné pas mal le mois dernier.

EDGARD.

Ce n'est pas pour moi, vous le savez, c'est pour mon frère l'agent de change.

M. DE ROUVRAY.

Passe pour lui donner des affaires! mais de l'argent!... ça devient une mauvaise spéculation!

EDGARD.

Non, mon oncle, c'en est une bonne! Vous sauvez un honnête homme, victime de désastres et de faillites qu'il ne pouvait prévoir! grâce au ciel on n'a rien su! tout est réparé!... Son honneur... le nôtre est intact; venez encore ce mois-ci à son aide, et un bel avenir s'offre à lui!... C'est une trentaine de mille francs qu'il lui faut.

M. DE ROUVRAY.

Trente mille francs!

EDGARD.

Je m'engagerai pour lui... je signerai... J'ai fait ce que j'ai pu... vous le savez! sans cela...

M. DE ROUVRAY.

Oui... oui... je sais que tu es un brave jeune homme, et un bon frère!... mais trente mille francs!... diable!... trente mille francs!

EDGARD.

Qu'est-ce que c'est que ça, pour vous qui êtes garçon?

M. DE ROUVRAY.

Garçon!... garçon!... ils n'ont que ce mot-là!... tous ceux qui me demandent, me disent: « Vous êtes garçon... » La belle avance! et le beau profit!... On ne se marie pas pour n'avoir ni dépense de ménage, ni embarras de famille... et voilà les neveux, les parents, les filleuls!...

EDGARD.

Ah! vous avez été parrain!... c'est de droit!... c'est le revenu habituel des célibataires.

M. DE ROUVRAY.

Eh! non... tu sais bien... ce que je t'ai dit dans le temps...

EDGARD.

Ah! oui, mon petit cousin Télémaque!

M. DE ROUVRAY.

Eh bien! oui!... Télémaque!... Télémaque n'est pas sage.

EDGARD.

C'est peut-être la faute de Mentor?

M. DE ROUVRAY.

Eh! non; je l'ai élevé comme un prince!... et ce gaillard-là est devenu républicain!... il ne veut obéir à personne... il s'étonne de ce que je suis riche et de ce qu'il ne l'est pas!... et il voulait me prouver dernièrement que nous devions partager.

EDGARD.

C'est de l'égalité.

M. DE ROUVRAY.

Pas pour moi!... sans compter d'autres ennuis, d'anciennes passions dont on ne sait comment se défaire, des exigences féminines!

EDGARD.

Oui... oui... mademoiselle Clorinde ou mademoiselle Amanda, dont j'ai entendu parler hier soir au foyer de l'Opéra...

M. DE ROUVRAY.

Du tout... du tout... mais elles ou d'autres... tourmenté ainsi de tous les côtés, je ne sais souvent où donner de la tête.

EDGARD.

Faites comme moi, mariez-vous.

M. DE ROUVRAY.

J'en ai eu quelquefois l'idée, comme ces remèdes violents auxquels on se décide tout à coup; et puis j'y voyais une foule d'obstacles: toi, d'abord... dont je n'ai jamais eu qu'à me louer, et que je ne veux pas priver de mon héritage.

EDGARD.

N'est-ce que cela, mon cher oncle? je n'y ai jamais compté, et je vous ai toujours aimé *gratis*. Je mourrai probablement avant vous, car je parviendrai ou je me ferai tuer; dernièrement ça a bien manqué... Vous voyez bien que, de toutes les manières, je n'aurai besoin de personne. Ainsi, que ça ne vous inquiète pas; mariez-vous quand il en est temps et que vous êtes jeune encore: quarante ans, c'est le bel âge!

M. DE ROUVRAY.

C'est ce que me disent toutes les veuves, et même quelques mamans qui ont encore des filles à marier.

EDGARD.

N'attendez pas davantage; songez à votre vieillesse. Sans appui et sans consolation, voyez en perspective les rhumatismes, la goutte, dernière compagne du vieux garçon... et la seule souvent qui lui demeure fidèle! Songez aux collatéraux, aux filleuls même, qui peut-être déjà calculent l'instant du partage!

M. DE ROUVRAY.

Tais-toi!... tais-toi!... tu me fais peur!

EDGARD.

C'est ce qu'il faut!... La seule difficulté c'est de trouver quelque chose qui vous convienne... car vous n'êtes pas aisé à marier.

M. DE ROUVRAY.

Je le sais bien... mais j'ai depuis quelques moments une idée... c'est d'abord d'épouser une femme très-riche... c'est nécessaire pour réparer quelques brèches déjà faites, et d'autres qui se préparent: témoin tes trente mille francs.

EDGARD.

Très-bien raisonné !

M. DE ROUVRAY.

Ensuite, d'épouser non pas une jeune personne de seize à dix-sept ans, mais une femme de vingt-six à trente, fraîche et jolie encore... commençant sa seconde jeunesse... enfin les premiers beaux jours d'automne, ce que nous appelons l'été de la Saint-Martin.

EDGARD.

C'est très-convenable.

M. DE ROUVRAY.

N'est-ce pas? Bien entendu qu'elle gardera sa liberté, comme moi la mienne; elle fera ce qu'elle voudra et moi aussi; ça ne changera ni mes habitudes ni les siennes; et nous nous trouverons placés sur un territoire neutre, qui ne sera ni le mariage ni le célibat.

EDGARD, riant.

Un plan superbe ! Mais où diable trouverez-vous une femme pareille ?

M. DE ROUVRAY.

Elle est trouvée ! ici même, dans cette maison... je viens de la voir... la belle-sœur de mon ami Dhennebon.

EDGARD, avec émotion.

Mademoiselle Esther !

M. DE ROUVRAY.

Précisément ! et j'espère que je te donne là une jolie tante !

EDGARD.

Je vous en remercie bien ! mais vous oubliez le premier article de votre programme ; une femme riche ! et mademoiselle Esther n'a rien !... elle est sans fortune !

M. DE ROUVRAY.

C'est ce qui te trompe. Mon notaire de Bretagne m'a envoyé pour elle des papiers que nous venons de lire ensemble ; une arrière-cousine à nous, cousine au dixième degré, une vieille fille, mademoiselle Palmire de Vaucresson, me nomme son exécuteur testamentaire, et institue pour sa légataire universelle mademoiselle Esther Delaroche, sa seule amie.

EDGARD.

Ah ! c'est elle !...

M. DE ROUVRAY.

A qui je viens d'apporter cette bonne nouvelle, quarante-cinq à cinquante mille livres de rente en terres, ce qui en vaut le double en cinq pour cent.

EDGARD.

Et vous vous êtes proposé sur-le-champ ?

M. DE ROUVRAY.

Du tout !... ce n'était qu'une idée, car je n'étais pas encore déterminé !... mais je le suis maintenant, grâce à ton exemple et à tes conseils ! Seulement, comme il n'est ni convenable ni agréable de se proposer soi-même, je compte sur ton amitié.

EDGARD, troublé.

Moi !...

M. DE ROUVRAY.

Tu peux bien faire pour moi ce que je vais faire pour toi ?

EDGARD.

Certainement !... mais vous me chargez là d'une mission où je cours grand risque d'échouer !... j'ai entendu dire que mademoiselle Esther avait à ce sujet des idées très-arrêtées.

M. DE ROUVRAY.

Comme moi !

EDGARD.

Chérissant avant tout son indépendance !

M. DE ROUVRAY.

Comme moi !

EDGARD.

Et qu'elle avait juré de ne jamais se marier !

M. DE ROUVRAY.

Comme moi !... Tu vois que nous nous convenons à merveille... que nous sommes faits l'un pour l'autre... et pour la décider, tu lui diras...

EDGARD.

Quoi ?

M. DE ROUVRAY.

Ce que tu m'as dit !

EDGARD.

Je ne demanderais pas mieux ! mais pour traiter un semblable sujet... je connais peu mademoiselle Esther !

M. DE ROUVRAY.

Je croyais, au contraire, que tu avais été lié autrefois avec ces dames ?

EDGARD.

Avec sa sœur, madame Dhennebon, qui a toujours eu beaucoup d'amitié pour moi !

M. DE ROUVRAY.

Eh bien ! tu es ici chez elle... c'est une question de famille, cela se traite avec les grands parents ; présente-lui ma demande ; je vais m'occuper de ces trente mille francs que je tâcherai de t'avoir pour aujourd'hui ou demain.

EDGARD.

C'est trop de bonté !... et un pareil service !...

M. DE ROUVRAY.

N'est rien !... à charge de revanche. (Apercevant Émilie qui entre par la porte à gauche.) La voici ! j'attends chez moi de tes nouvelles, et la permission de me présenter.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

EDGARD, à droite, et rêvant ; ÉMILIE.

ÉMILIE, à part.

Mon pauvre mari !... ne pouvoir venir avec nous à Passy, et pour un motif comme celui-là !... (Apercevant Edgard.) Ah! monsieur Edgard !...

EDGARD.

Je venais ici, Madame, pour une affaire où votre mari veut bien s'employer pour moi, et je ne croyais pas avoir également un service à vous demander.

ÉMILIE.

A moi ?... parlez, de grâce !

EDGARD.

Un service qui vous étonnera peut-être beaucoup !... et je suis moi-même fort embarrassé pour aborder la question...

ÉMILIE.

Est-ce de moi qu'il s'agit ?

EDGARD.

Presque... c'est-à-dire... c'est tout comme... car c'est de mademoiselle votre sœur... (Voyant Esther, qui entre vivement en tenant un papier à la main, il s'arrête avec émotion.) C'est elle !...

ESTHER, en l'apercevant, fait un geste de surprise.

Edgard !...

(Puis elle se reprend, et lui fait respectueusement la révérence.)

ÉMILIE, à Edgard.

Eh bien ! Monsieur, vous disiez...

EDGARD, à Émilie.

J'entre chez monsieur votre mari qui m'attend; et après cela, Madame, si vous êtes seule, si je ne vous gêne point... je viendrai réclamer de votre bonté quelques moments d'entretien.

(Il salue, et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

ÉMILIE, ESTHER.

ÉMILIE, allant à Esther, et lui prenant les mains.

Qu'as-tu donc? comme tu es émue !

ESTHER.

Ah ! juge toi-même si c'est sans raisons... lis cette lettre... les dernières volontés de ma marraine... si bonne, si généreuse...

ÉMILIE, qui a parcouru la lettre.

Elle te laisse toute sa fortune !

ESTHER.

A moi, ingrate, qui osais l'accuser...

ÉMILIE, lisant toujours.

A la condition expresse de te marier !

ESTHER.

Oui !...

ÉMILIE.

Ce n'est pas possible !... elle qui détestait le mariage, et qui avait refusé tous les partis... elle qui a voulu vivre et mourir dans le célibat !

ESTHER, rêvant.

Elle me défend de suivre son exemple, et je connais enfin la cause de cette douleur sombre et cruelle qu'elle n'a jamais osé m'avouer, et qui l'a conduite au tombeau !... tout est expliqué dans ces derniers vers qu'elle a écrits pour moi, et qui accompagnent sa lettre... (Prenant le papier.) Écoute, ma sœur... écoute bien !...

(Lisant.)

A toi mes vœux, ma dernière pensée,
Et le secret qui desséchait mon cœur !
A toi ces vers que, d'une main glacée,
Je trace encor pour toi !... pour ton bonheur !
J'ai quarante ans, je suis seule sur terre ;
Et j'ai passé la saison des amours !
J'ai quarante ans ! ! le bonheur d'être mère
Ne viendra pas consoler mes vieux jours !
Le temps ne peut adoucir ma souffrance,
Et, je le sens, je n'ai plus qu'à mourir !
Car, à mon âge, on n'a plus l'espérance !
Et je n'ai pas même le souvenir ! !...

ÉMILIE.

Elle a raison !... vivre et mourir seule !... mourir sans avoir rien aimé !... elle a dû être bien malheureuse !... n'est-ce pas, ma sœur ?

ESTHER.

Oui, c'est ce que je me dis depuis que j'ai lu sa lettre.

ÉMILIE.

Et ce qu'il y a de plus généreux encore... elle a voulu te soustraire au sort dont elle avait fait l'expérience !... elle a voulu t'obliger, te contraindre à te marier !.. et que tu le veuilles ou non !...

ESTHER.

C'est là le terrible !... c'est l'obligation de se décider, et de faire un choix !... Car, moi, je n'ai jamais distingué personne... et ne pense à personne.

ÉMILIE.

C'est fâcheux !... car si tu avais préféré quelqu'un, ça nous aurait bien aidées.

ESTHER.

J'ai beau chercher... je ne vois pas !... et je ne peux cependant pas faire imprimer le testament, en annonçant qu'il y aura concours.

ÉMILIE.

Cela se répandra de soi-même !... dès que l'on saura qu'il y a ici une riche héritière, tous les prétendus arriveront, à commencer par les jeunes gens qui ont des charges à payer !...

ESTHER.

Je n'aime pas les jeunes gens.

ÉMILIE.

Aimes-tu mieux les gens raisonnables ?

ESTHER.

Encore moins ! c'est si ennuyeux !

ÉMILIE.

Qui voudrais-tu donc ?

ESTHER, hésitant.

Quelqu'un... qui fût...

ÉMILIE, vivement.

Entre les deux !

ESTHER.

Peut-être !...

ÉMILIE, vivement.

Tu as donc une idée ?

ESTHER.

A laquelle... je ne m'arrêterai même pas !... quelqu'un qui va se marier.

ÉMILIE.

Raison de plus pour se hâter !... et M. Edgard ?...

ESTHER, vivement.

Est-ce que je l'ai nommé ?

ÉMILIE, froidement.

Depuis une heure.

ESTHER.

Lui que j'ai dédaigné, refusé !... est-ce que je peux revenir ?... est-ce que je peux l'inviter comme pour une contredanse, et lui dire : « Monsieur, voulez-vous bien me faire l'honneur... »

ÉMILIE.

Du tout !... tu ne paraîtras en rien là-dedans, ce sera moi.

ESTHER.

C'est la même chose !... Toi, ma sœur !... tu irais me proposer !... tu irais à lui !... jamais !

ÉMILIE.

Et si c'était lui qui vînt à nous !... si cet entretien qu'il m'a demandé tout à l'heure, en ta présence, était pour me parler de toi ?...

ESTHER.

En vérité !...

ÉMILIE.

Après cela... vois toi-même s'il faut le recevoir, ou le renvoyer.

ESTHER.

Moi, cela ne me regarde pas !... je n'y suis pour rien !... Mais il me semble qu'on peut toujours...

ÉMILIE.

Essayer de l'écouter ?

ESTHER.

Essayons !... (Avec émotion.) C'est lui !...

ÉMILIE, après un instant de silence, et à voix basse.

Alors !... il faut nous laisser.

ESTHER.

J'allais te le proposer... (Lui serrant la main.) Adieu !

(Elle fait à Edgard, qui entre, une grande révérence, et sort par le cabinet à droite.)

SCÈNE IV.

EDGARD, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Vous voyez, Monsieur, que je me suis conformée à vos intentions, et que nous sommes seuls.

EDGARD, lentement et froidement.

Je vous en remercie, Madame...

ÉMILIE, à part.

Dieu !... quel air solennel !... c'est bien cela !... (Haut.) Je vous écoute, Monsieur.

EDGARD.

Mademoiselle votre sœur est riche à présent !...

ÉMILIE.

Elle vient de l'apprendre.

EDGARD.

Je lui en adresse mes félicitations !... J'ignore si ce changement de fortune a changé ses opinions sur le mariage...

ÉMILIE.

Elle les a, du moins, beaucoup modifiées... car une clause du testament lui ordonne expressément de se marier... Et quelles que soient ses idées à cet égard, elle ne peut que se soumettre aux volontés de sa bienfaitrice !... (Regardant Edgard qui fait un mouvement de surprise.) Il est ému...

EDGARD, froidement.

J'en suis ravi... et je peux alors avec quelques chances de succès vous demander officiellement la main de votre sœur... pour mon oncle, M. de Rouvray.

ÉMILIE.

Votre oncle !... ô ciel ! y pensez-vous ?...

EDGARD.

Pourquoi pas ?... mon oncle a quarante ans, il est vrai ; mais il est jeune par ses goûts, qui sont ceux de votre sœur : même caractère, même amour de la liberté, une fortune presque égale ; et de plus, une belle position politique !... La prochaine session peut le porter au pouvoir !

ÉMILIE.

Votre oncle, Monsieur ! et qui lui a donné une pareille idée ?

EDGARD.

Moi, Madame ; je ne pouvais lui conseiller un meilleur choix.

ÉMILIE.

Il me semble qu'autrefois vous auriez été moins

généreux !... Et à moins que ce mariage, dont vous me parliez ce matin... ne puisse plus se rompre... (regardant Edgard qui se tait) et je le vois... c'est possible encore... je pense que vous ne devez pas à votre oncle une telle preuve de générosité... un si grand dévouement !...

EDGARD.

Non !... le mien n'irait pas jusque-là !...

ÉMILIE.

Il y a donc d'autres motifs ?

EDGARD.

Oui, Madame, des motifs que je puis seul apprécier, un obstacle invincible qu'il ne m'est pas permis de vous dire.

ÉMILIE, à demi-voix et lui prenant la main.

Écoutez-moi, Edgard ! vous connaissez mon amitié !... parlez-moi avec franchise : est-ce le souvenir d'un premier refus, est-ce l'amour-propre blessé qui vous empêche de songer aujourd'hui à un parti superbe ?

EDGARD.

Ah ! ce n'est pas là ce qui m'eût déterminé !

ÉMILIE.

Je le sais !... je le sais !... je connais votre caractère noble et désintéressé, et, grâce au ciel, votre fortune personnelle, votre position indépendante, vous mettent à l'abri d'un pareil soupçon !... Il n'est donc qu'un motif, un seul qui pourrait vous faire hésiter !... (L'entraînant à l'autre bout du théâtre, et à voix basse.) Eh bien ! Monsieur... eh bien !... c'est peut-être mal ce que je vais vous dire... mais enfin, si moi, sa sœur... j'avais cru voir... si j'étais sûre qu'on vous aimât !...

EDGARD pousse un cri de joie.

O ciel !... (Puis il s'arrête, se reprend, et dit froidement à Émilie.) Je ne puis...

ÉMILIE, poussant un cri d'indignation.

Ah !... (Vivement.) Je n'ai rien dit, Monsieur ! je n'ai rien dit !

EDGARD.

Et moi... je ne sais rien !... je vous le jure !... mais mon honneur, ma conscience me disent que je dois agir ainsi !... et vous-même en d'autres temps me rendrez justice peut-être !... Daignez faire part à mademoiselle votre sœur des intentions de M. de Rouvray ; je vais le retrouver chez lui où il m'a donné rendez-vous, le prier de faire désormais valoir ses droits lui-même, et de venir chercher ici la réponse qu'il attend.

(Il la salue respectueusement et sort.)

SCÈNE V.

ÉMILIE va ouvrir la porte à droite, et trouve sur le seuil ESTHER, pâle et tremblante.

ESTHER, entrant, et affectant de sourire.

Eh bien !... eh bien ! qu'y a-t-il ?

ÉMILIE, d'un air dégagé.

Rien encore... j'ai à peine abordé la question... je n'ai parlé que bien vaguement...

ESTHER.

Oh ! non !.. non !.. il m'a refusée !.. refusée !!!

ÉMILIE.

Quelle expression !... ce n'est pas cela qu'il a dit !

ESTHER, avec douleur.

Je l'ai entendu, ma sœur !

ÉMILIE.

Eh bien ! oui... il voulait autrefois... il ne veut plus maintenant... je n'y comprends rien !... les hommes sont capricieux... comme des femmes ! Et moi qui t'en faisais l'éloge, moi qui avais de l'amitié pour lui ! je n'en ai plus !... je suis indignée !... et toi aussi... je le vois !... Allons, ma sœur ! allons ! de la fierté, du courage !... n'y pensons plus !

ESTHER, les yeux baissés et douloureusement.

Oui !... n'y pensons plus !

ÉMILIE, gaiement.

Ce sera bien vite oublié !.. tu es riche, tu es belle !.. moi je te trouve charmante ! et, j'en suis sûre, tous les hommes auront mes yeux !... aussi, sois tranquille... dès que tu vas paraître, tous les hommages vont t'entourer, c'est à qui te fera la cour !... et des cavaliers empressés, des adorateurs, des amants, il n'en manquera pas !... dans le monde, il y en a bien d'autres !...

ESTHER.

Non !... il n'y en a pas d'autre !

ÉMILIE.

Qu'est-ce que tu me dis là ?...

ESTHER.

Ah ! tu vas me haïr !... tu vas me mépriser !... mais à qui avouer mes chagrins et ma honte, si ce n'est à toi, ma sœur et mon amie ? Eh bien ! oui, depuis longtemps je l'aimais !...

ÉMILIE.

Je le savais mieux que toi.

ESTHER.

Mais depuis qu'il m'a dédaignée !.. repoussée !..

ÉMILIE.

Eh bien ?...

ESTHER, pleurant.

Eh bien !... je crois que je l'aime encore plus !

ÉMILIE.

Voilà ce que c'est !... on dit que c'est toujours ainsi !... je ne voulais pas le croire !... mais alors, insensée que tu es, pourquoi autrefois l'avoir refusé ?...

ESTHER.

Mon Dieu ! si tu savais de quoi dépend notre destinée !... Est-ce ma faute à moi si je n'ai écouté alors que ma tête ? un faux enthousiasme, une va-

nité puisée dans les hommages mêmes qui m'entouraient, et qui me persuadaient que je pouvais me passer de tout le monde!... Et puis, s'il faut te l'avouer... quoique déjà je le préférasse à tous les autres... ce n'était qu'une préférence, ce n'était pas tout à fait de l'amour! et lui m'aimait tant!... m'était si dévoué!... que je me disais : Je peux voir... je peux attendre... il m'aimera toujours!... on est là-dessus si disposé à se persuader!... Et plus tard, quand nous avons été éloignés... quand j'ai senti le froid de l'abandon, de l'isolement, mes regrets ont commencé!... et quand, regardant autour de moi, je l'ai comparé à tous ceux que je voyais, ah! alors je me suis accusée, je me suis repentie! alors je l'ai aimé de toutes les forces de mon âme! mais je n'osais plus le dire... pas même à toi! et puis l'espoir me restait, je savais qu'il ne se mariait pas, que maître de former d'autres nœuds il conservait sa liberté... il pensait donc encore à moi!... il m'attendait peut-être! ma vanité me défendait de faire les premiers pas... mais ma coquetterie me disait : Qu'importe? quand je changerai d'idée... quand je le voudrai... il reviendra!... Ah! je l'ai mérité, ma sœur! j'ai mérité d'être punie... car je suis bien coupable!

ÉMILIE.

Oui! bien coupable de jouer ainsi ton bonheur contre de vains caprices, contre des idées fausses; voilà cinq années de liberté bien employées!... Par bonheur il est temps encore... il faut oublier le passé, se résigner, prendre son parti, et réparer le temps perdu!

ESTHER.

Oui, mon parti est pris, et maintenant plus que jamais je renonce au mariage... je resterai fille.

ÉMILIE.

Encore la même faute!

ESTHER.

C'est mon seul désir.

ÉMILIE.

Maintenant, soit... mais si dans cinq années tu te repens encore, ce sera, comme aujourd'hui, cinq années de perdues... ou plutôt de gagnées... car le temps va vite; et dès qu'on a trente ans... on est si près d'en avoir quarante!... Songe à ta marraine!... il faut la croire, ma sœur... il faut se faire une raison... et se marier... Il y a encore de bons maris... on ne les adore pas; mais qu'importe?

ESTHER.

Laisse-moi, je t'en prie!

ÉMILIE.

Non, vraiment, je ne te laisserai pas; et puisque tu détestes les jeunes gens... voilà un autre parti qui se présente... M. de Rouvray.

ESTHER.

Lui!

ÉMILIE.

Tu le connais à peine; mais il faut le voir, l'accueillir.

ESTHER, *qui ne l'a pas écoutée.*

Tu crois donc qu'il ne m'aimera jamais?

ÉMILIE.

M. de Rouvray?

ESTHER.

Eh! non... Edgard!

ÉMILIE.

Tu y penses encore?

ESTHER.

Toujours... car tout à l'heure, pendant qu'il te parlait... à cette froideur affectée que souvent trahissait l'émotion de sa voix... il me semblait... tu vas m'appeler insensée... il me semblait qu'il m'aimait encore!..

ÉMILIE.

Ma pauvre sœur!

ESTHER.

Oui, ce n'était pas là le son de voix d'un indifférent... et, j'en suis sûre, il était troublé... il était pâle.

ÉMILIE.

Je n'ai pas regardé.

ESTHER, *avec impatience.*

O mon Dieu! à quoi donc pensais-tu?

ÉMILIE.

A ses paroles qui, plus que ses traits, m'exprimaient franchement la vérité... Il est engagé... il épouse... il aime une autre personne.

ESTHER.

Oh! non... ne me dis pas cela! Qu'il m'abhorre... qu'il me déteste... mais qu'il n'en aime pas d'autre! Dis-moi plutôt qu'il est blessé de mes défauts, de ma vanité, de mon orgueil, de mes idées de domination... oui, oui, c'est cela : il ne veut pas fléchir sous un pareil joug... il pense que je le rendrai malheureux... il ne croit pas possible que je me corrige... voilà pourquoi il s'éloigne.

ÉMILIE.

Que puis-je te dire?

ESTHER.

Mais il reviendra... Moi je l'aime tant!... il reviendra... tout me le dit. Tais-toi!... tais-toi!... c'est une voiture... c'est lui!

ÉMILIE.

Quelle idée!

ESTHER.

J'en suis certaine!... mes pressentiments ne me trompent jamais... C'est lui, te dis-je!

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Rouvray, mon maître, demande si ces dames peuvent le recevoir.

ESTHER, bas à Émilie.

Ah ! je ne veux pas !...

ÉMILIE, de même.

Ce n'est pas possible ; et même, pour le refuser, il faut l'écouter : on doit des égards aux gens qu'on n'aime pas... ils n'ont que cela à attendre. (Au domestique.) Faites entrer. (A Esther.) C'est dans les convenances ; tu ne voudras pas y manquer... et puis, c'est l'oncle d'Edgard...

ESTHER.

Ah ! c'est vrai !... mais quel ennui !

ÉMILIE, à demi-voix.

Toutes les demoiselles à marier en sont là... et c'est bien pis pour moi, la sœur cadette, qui fais la mère, et suis obligée d'assister à l'entrevue !

SCÈNE VI.

M. DE ROUVRAY, ESTHER, ÉMILIE, UN DOMESTIQUE.

M. DE ROUVRAY, au domestique.

Retourne à l'hôtel et reviens avec la voiture. (Le domestique sort. — Aux dames.) C'est une bien terrible chose que les avocats et les gens d'affaires, n'est-il pas vrai, Mesdames ? on ne peut se soustraire à leurs visites !... et malheureusement pour vous, Mademoiselle, mes fonctions d'exécuteur testamentaire vous forceront souvent de me voir !

ÉMILIE, voyant qu'Esther garde le silence.

Ma sœur ne s'en plaint pas, Monsieur.

M. DE ROUVRAY.

Et moi, je m'en félicite, ainsi que de la fortune qui vous arrive.

ÉMILIE.

Vous à qui elle revenait !... c'est être bien généreux !

M. DE ROUVRAY, à Esther.

Je vais peut-être cesser de le paraître, si j'aborde la question qui fait l'objet de ma visite... Vous rougissez ! je vois que madame votre sœur vous a prévenue, et quoique avocat, j'aurais probablement gagné à lui laisser plaider ma cause.

ESTHER.

Elle m'a fait part de l'honneur que vous vouliez bien me faire... et de vos intentions...

M. DE ROUVRAY.

Que mon empressement, peut-être, vous a rendues suspectes... cela doit être... avouez-le franchement !... quand on adresse ses hommages à une riche héritière, elle doit supposer dans ceux qui se présentent des vues intéressées !... Heureusement je puis répondre d'une manière victorieuse à l'objection... j'avais un fort beau patrimoine... soixante mille livres de rente, que j'ai un peu entamées, parce que j'ai eu, comme tout le monde, des passions... des fantaisies... et des neveux... ce dernier article-là surtout est très-cher à Paris !

ESTHER, avec émotion.

Ah ! vous avez des neveux ?...

M. DE ROUVRAY.

Deux... malgré cela, il me reste encore quarante mille livres de rente !... et voilà pourquoi...

ESTHER, l'interrompant.

Je croyais qu'ils avaient aussi de la fortune ?

M. DE ROUVRAY.

C'est selon... l'un est agent de change... état brillant qui fait envie à tout le monde, et peur aux familles, surtout aux oncles célibataires ! voilà pourquoi je désire ne plus l'être ! Ainsi donc, comme je vous disais...

ESTHER, l'interrompant.

Et votre autre neveu, Monsieur ?...

ÉMILIE, à voix basse.

Prends donc garde !...

M. DE ROUVRAY.

Celui-là n'est pas dans la finance... au contraire... c'est un grand seigneur ! si toutefois il y en a encore aujourd'hui... il est bien en cour, et finira par quelque bel établissement !...

ESTHER.

Je... croyais que c'était déjà fait ?

M. DE ROUVRAY.

Non, Mademoiselle.

ESTHER, vivement.

Et pourquoi donc ?

M. DE ROUVRAY.

Il ne s'agit pas de mon neveu, mais de moi... Je vous disais que pour la fortune...

ESTHER.

Elle est fort belle, je le sais, et ce n'est pas là seulement ce qui me touche ; je tiens surtout aux liens de parenté, aux rapports de famille...

M. DE ROUVRAY, à part.

Ah ! diable ! est-ce qu'on lui aurait parlé de Télémaque ?

ESTHER.

Et vous disiez que votre neveu allait contracter une alliance ?...

M. DE ROUVRAY.

Je n'ai pas dit cela... Edgard m'avait prié, ce matin, de faire positivement sa demande, et tout à l'heure, en venant chez moi me prévenir que vous m'attendiez... il m'a prié de n'en rien faire ; il y renonce.

ESTHER, à part.

O ciel ! (Haut.) Et pour quel motif ?

M. DE ROUVRAY.

Il ne me l'a pas dit.

ESTHER, bas à Émilie.

Ah ! c'est pour moi, j'en suis sûre !

ÉMILIE, à part.

J'en doute encore...

M. DE ROUVRAY, se rapprochant des dames dont il s'est éloigné un instant.

Qu'avez-vous donc?

ESTHER.

Rien... je vous remercie, Monsieur, de votre loyauté, de votre franchise... des renseignements que vous voulez bien me donner, et dont je suis enchantée...

ÉMILIE, à demi-voix.

Y penses-tu?...

M. DE ROUVRAY.

Je m'en doutais!...

ESTHER, se reprenant.

C'est-à-dire, enchantée...

M. DE ROUVRAY.

Pour ma position politique... elle est connue... d'un instant à l'autre le pouvoir peut nous arriver... il y a assez longtemps que nous l'attendons; et chacun son tour... Quant aux qualités personnelles, au caractère...

ESTHER.

Il est excellent... je le sais.

M. DE ROUVRAY.

Alors, grâce au ciel, je vois peu d'obstacles...

ESTHER.

Peut-être... en est-il...

M. DE ROUVRAY.

Et lesquels?

ESTHER.

Je ne puis les dire encore... je n'en suis pas malheureusement assez sûre!...

M. DE ROUVRAY.

Comment cela?

ESTHER, vivement.

Quoique j'espère... quoique j'aie bonne idée... je vous demande le temps d'examiner, de réfléchir... surtout de consulter ma sœur; et demain... après-demain, vous aurez ma réponse...

M. DE ROUVRAY.

Vous me le promettez?

ESTHER.

Oui, Monsieur. (A sa sœur.) Viens!... Ah! que je suis heureuse!

ÉMILIE, s'en allant.

Et si nous nous abusions!...

ESTHER, sortant avec elle.

Ah!... j'en mourrais!...

(Elles sortent toutes deux.)

SCÈNE VII.

M. DE ROUVRAY, puis DHENNEBON.

M. DE ROUVRAY, seul.

Pour une première entrevue, ce n'est pas mal... on ne m'a même pas laissé achever ma cause, preuve qu'elle est gagnée!.... C'est du moins comme cela au Palais... (Apercevant Dhennebon qui entre avec son chapeau sur la tête, l'habit boutonné, la badine à la main; tenue de jeune homme.) Eh! te voilà, mon cher Dhennebon!

DHENNEBON, riant et se frottant les mains.

Oui, mon ami! libre comme l'air! ma femme va partir avec sa sœur... à toi pour toute la soirée... une soirée de garçon!... ça ne m'est pas arrivé depuis mon mariage.

M. DE ROUVRAY.

Tu as eu de la peine à te dégager?

DHENNEBON.

Du tout!

M. DE ROUVRAY.

Quand je te le disais!... il ne s'agit que de se prononcer.

DHENNEBON.

Je lui ai dit que nous passions la soirée ensemble, que tu avais absolument besoin de moi pour les affaires de ma belle-sœur... c'était une idée...

M. DE ROUVRAY.

Ah! c'est ainsi que tu as parlé?

DHENNEBON.

Oui, mon ami! ainsi ne va pas me démentir!

M. DE ROUVRAY.

Sois tranquille... Et ta femme n'a pas fait de difficultés?

DHENNEBON.

Pas la moindre!... au contraire, elle me plaignait: « Mon pauvre mari, passer une soirée ennuyeuse, avec des gens d'affaires!... » c'est inconcevable! comme il est aisé de tromper les femmes!

M. DE ROUVRAY, riant.

N'est-il pas vrai? La voiture est en bas, nous allons partir... ces messieurs ne peuvent pas venir, et nous ne serons que nous deux.

DHENNEBON.

Tant mieux!

M. DE ROUVRAY.

J'ai fait retenir un petit salon au Rocher de Cancale... et tu me diras des nouvelles du dîner!

DHENNEBON.

Et puis le soir à l'Opéra?...

M. DE ROUVRAY.

Et dans l'entr'acte, je te mènerai sur le théâtre!...

DHENNEBON.

Quel bonheur!... ma femme n'en saura rien... n'est-ce pas?...

M. DE ROUVRAY.

N'aie donc pas peur! ni la mienne non plus!...

car je vais aussi me marier!... je te raconterai cela! Allons, partons!

UN DOMESTIQUE, apportant trois lettres.

Des lettres pressées qui étaient chez monsieur.

DHENNEBON.

Vois... vois, mon cher. (Il s'assied.) Allons-nous en dire!... Quel bonheur d'être son maître, et de faire ce qu'on veut!... je sens un air plus libre qui circule dans ma poitrine!... dans ma poitrine d'homme! et il me monte un tas d'idées à la tête!

M. DE ROUVRAY, qui pendant que Dhennebon parle a décacheté la première lettre et la parcourt.

Ah! mon Dieu!... c'est insupportable! c'est comme un fait exprès...

DHENNEBON.

Qu'est-ce donc?

M. DE ROUVRAY, avec humeur.

Une passion à moi... la petite Clorinde, qui est malade, souffrante, et m'attend chez elle à dîner!

DHENNEBON, riant.

Ah! bien oui! elle prend bien son temps!...

M. DE ROUVRAY.

Elle a un instinct pour me contrarier! (Parcourant l'autre lettre, et lisant la signature.) Amanda!...

DHENNEBON.

Encore une lettre de femme! est-il heureux!...

M. DE ROUVRAY.

Mademoiselle Amanda qui ne danse pas ce soir, et qui veut absolument que je la mène dîner chez Véry!... elles se sont donné le mot!...

DHENNEBON.

Envoie-les promener!

Vous ne dansez pas, j'en suis fort aise!...
Eh bien! chantez maintenant!

M. DE ROUVRAY.

Tu crois que cela s'arrange ainsi?...

DHENNEBON.

Parbleu!... quand on est homme, et qu'on a un peu de fermeté! ça ne m'inquiéterait pas un moment!

M. DE ROUVRAY.

Et si je refuse ou cherche des prétextes... ce sont des disputes... des querelles!... c'est à n'y pas tenir! on est capable de me suivre!... de venir faire une scène chez moi! chez ma prétendue! et avec mes idées de mariage... Je ne peux pas, mon ami! je ne peux pas dîner avec toi!... c'est impossible!...

DHENNEBON.

Eh bien! par exemple!... peut-on être esclave à ce point-là!... ne pas oser dîner avec un ami!

M. DE ROUVRAY.

Ne vas-tu pas te fâcher? nous passerons la soirée ensemble!... que diable, entre nous... c'est sans gêne, sans façon!

DHENNEBON.

Comme tu voudras... mais si j'étais à ta place, je ne me laisserais pas mener ainsi, et par deux femmes encore!... Moi je n'en ai qu'une!

M. DE ROUVRAY, qui a ouvert la dernière lettre, s'écrie avec colère.

A merveille!...

DHENNEBON.

Une troisième!

M. DE ROUVRAY.

C'est pis encore!... c'est bien autrement ennuyeux!... une réunion de députés pour ce soir!... tous les députés de notre parti qui se rassemblent chez un collègue... pour savoir au juste quelle opinion nous aurons à la session prochaine.

DHENNEBON, avec colère.

Et tu iras?...

M. DE ROUVRAY, de même.

Et le moyen de s'y soustraire?... Que ne dirait-on pas de mon absence?... on ne me la pardonnerait jamais!... car tu n'as pas idée d'un assujettissement, d'une tyrannie pareille!...

DHENNEBON, avec bonhomie.

C'est bien étonnant!... moi qui suis lié et garrotté, je fais ce que je veux!... et toi, l'homme indépendant! tu ne peux pas même disposer d'une soirée!

M. DE ROUVRAY, avec humeur.

Je le peux!... si je le veux!

DHENNEBON.

Eh bien! alors...

M. DE ROUVRAY.

Mais je ne le veux pas!...

DHENNEBON.

C'est comme si tu ne le pouvais pas.

M. DE ROUVRAY.

Tu n'entends rien à cela!... et je t'expliquerai, dans un autre moment... car voilà six heures, et je ne sais où donner de la tête!

DHENNEBON.

Tu ne peux cependant pas dîner aux deux endroits en même temps?

M. DE ROUVRAY.

Je verrai!... je tâcherai!... Je dînerai avec l'une, et je souperai avec l'autre!... Pardon, mon ami, de te manquer ainsi de parole... Demain... après-demain... une autre fois... je prendrai ma revanche! (Au domestique.) Allons! partons!

(Il sort en courant par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

DHENNEBON, seul.

Une autre fois... je ne pourrai peut-être pas!... Je ne suis pas, comme lui, libre tous les jours!... mais aujourd'hui, du moins, je le suis!... et puis-

qu'il me laisse seul... je me passerai de lui!... Je profiterai de mon indépendance... car pour la première fois de ma vie, me voilà sans surveillant... sans contrôle, et maître de faire tout ce que je voudrai!... Qu'est-ce que je m'en vais faire?... D'abord, aller dîner chez le meilleur restaurateur... mais tout seul!... sans avoir à qui parler!... et pour toute compagnie, obligé de lire le journal!... ce n'est pas amusant!... Si ma femme était là... nous irions ensemble!.... (Se reprenant.) Qu'est-ce que je dis donc? autant me faire faire à dîner ici... et j'irai après cela au spectacle... un bon spectacle... si j'en trouve!... Cela me fait penser que j'avais promis à ma petite fille de l'y mener!... et si je l'avais avec moi... ça serait gentil!... mais elle n'y est pas!... (Appelant.) Joséphine!... Madame Geslin!... personne ne répond! et cette maison est si grande!... on n'y entend rien... c'est comme un tombeau!... Au moins quand ma femme et ma fille sont là... il y a du bruit... il y a de la vie... de l'existence... Pauvre femme! je l'ai trompée!... elle croit que je travaille... elle pense à moi... elle me plaint!... elle a raison!... car je suis ici tout seul à m'ennuyer avec ma liberté, dont je ne sais que faire... quand j'aurais pu dîner gaiement à Passy, à la campagne, chez des amis... en famille... avec ma femme... et mon enfant!... Il me semble qu'il y a si longtemps que je ne les ai vus!... Ah!... je suis seul!... je suis mon maître!... on dira ce qu'on voudra : Je vais à Passy!

(Il prend son chapeau, et sort par la porte du fond.)



ACTE III.

Un salon élégant chez M. de Rouvray. Porte au fond ; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROUVRAY, assis à la droite, et rêvant ; DHENNEBON, paraissant à la porte du fond, et se disputant avec le domestique.

LE DOMESTIQUE, empêchant M. Dhennebon d'entrer.

M. de Rouvray n'y est pas!... il n'est pas chez lui.

DHENNEBON.

Mais je l'aperçois.

LE DOMESTIQUE.

C'est égal... Monsieur ne reçoit pas.

M. DE ROUVRAY, se retournant.

Qu'est-ce donc?... Eh! mon ami Dhennebon!... de si grand matin!

(Il fait un signe au domestique, qui se retire.)

DHENNEBON.

A la bonne heure, au moins!... Que diable te prend-il de faire ainsi défendre ta porte?... et qu'y a-t-il donc de nouveau?

M. DE ROUVRAY.

Bien des événements depuis hier, et j'ai eu raison d'aller à notre réunion de députés... il s'y est passé de grandes choses.

DHENNEBON, d'un air étonné.

Ah!... bah!...

M. DE ROUVRAY.

Il y a des pourparlers, des concessions... des arrangements; nous faisons nos conditions... c'est tout naturel! on fait un pas vers nous... nous en faisons deux, et il se peut très-bien qu'aujourd'hui je sois ministre.

DHENNEBON.

Toi! (Montrant la porte qu'on lui refusait.) C'est donc ça que tu commençais déjà...

M. DE ROUVRAY, sans l'écouter, et avec joie.

Oui, mon ami, ministre!

DHENNEBON.

Et comment cela s'arrange-t-il avec ta position et tes opinions?

M. DE ROUVRAY.

Très-aisément... Par ma naissance et ma fortune, je suis d'une certaine nuance de la Chambre... par mes principes, je suis d'une autre tout à fait opposée... mais les extrêmes se touchent, et les deux nuances n'en font qu'une qui, dans ce moment, sont occupées à se fondre dans une troisième... et voilà comment, de nuance en nuance, on change de couleur sans que personne s'en aperçoive.

DHENNEBON.

Je comprends... Qu'est-ce que tu serais là-dedans?

M. DE ROUVRAY.

Presque rien... Pour commencer, j'irais au commerce ou à l'instruction publique.

DHENNEBON.

Il me semble que tu n'es guère savant.

M. DE ROUVRAY.

Une occasion pour le devenir!... ce n'est pas là ce qui m'inquiète... ce sont les ennemis, les pamphlets, les attaques de tout genre... Je ne sais pas comment ils ont eu vent de notre combinaison, mais avant qu'elle soit formée... on l'abîme déjà; et, si cela prend cette tournure, il faudra y renoncer, car je ne sais pas trop comment arranger ma puissance et ma popularité...

DHENNEBON.

Encore des nuances... qu'il s'agit de fondre!... et tu feras comme hier avec Clorinde et Amanda; tu dîneras avec l'une, et tu souperas...

M. DE ROUVRAY, avec humeur.

Laisse-moi donc tranquille ! il s'agit bien de cela aujourd'hui !... quand je ne sais quel parti prendre... quand j'ai la fièvre d'inquiétude et de tourment !

DHENNEBON.

Tu n'es pas le seul ! et c'est pour ça que j'arrive chez toi de grand matin !

M. DE ROUVRAY.

Qu'y a-t-il donc ?

DHENNEBON.

Imagine-toi qu'hier, à Passy... où je suis arrivé à la fin du dîner...

M. DE ROUVRAY, étonné.

Comment !... tu y es donc allé.?..

DHENNEBON.

Certainement !... (avec fierté) mais de moi-même !

M. DE ROUVRAY.

Quelle faiblesse !

DHENNEBON.

Cela te va bien ! toi qui m'as abandonné !

M. DE ROUVRAY.

Enfin !... qu'y a-t-il ?

DHENNEBON.

Un événement affreux !... qu'on nous a raconté au dessert : un employé des finances venait de se blesser sur notre chemin de fer !

M. DE ROUVRAY.

Quelqu'un que tu connais ?

DHENNEBON.

Pas le moins du monde !

M. DE ROUVRAY.

Eh bien ! alors, qu'est-ce que cela te fait ?

DHENNEBON.

Ça me fait !... que ça fera baisser nos actions !... tout le monde le disait !

M. DE ROUVRAY.

Laisse donc !

DHENNEBON.

Ça m'a troublé à un point !... d'autant que je n'osais rien demander, parce que ma femme était là !... mais moi qui dors si bien d'ordinaire, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit !... moi qui ne pense jamais à rien le matin, qu'à mon déjeuner et à mon bureau, je suis sorti de chez moi sans rien prendre et sans rien dire à ma femme ; je me suis arrêté au café Tortoni...

M. DE ROUVRAY.

Pour déjeuner ?

DHENNEBON.

Non... pour écouter !... pour interroger... pour savoir des nouvelles... Mon ami, elles sont désastreuses ! ils prédisent tous pour aujourd'hui une baisse effroyable !

M. DE ROUVRAY.

Nous verrons bien !

DHENNEBON.

Mais non !... je ne veux pas le voir ! il y va de ma fortune ! je tiens à la conserver, et j'ai écrit à ton neveu de vendre aujourd'hui même si ça baissait.

M. DE ROUVRAY.

Mais au contraire... il ne faut vendre que quand cela monte.

DHENNEBON.

Que veux-tu ? je n'y entends rien !

M. DE ROUVRAY.

Allons !... allons !... calme-toi !... cela me regarde encore plus que toi ! reste ici à déjeuner ; nous passerons ensemble à la Bourse, à deux heures.

DHENNEBON.

Je n'irai donc pas encore à mon bureau !... c'est le second jour.

M. DE ROUVRAY.

Puisque ça t'ennuie tant ! puisque ça t'est insupportable, à ce que tu me disais !

DHENNEBON.

C'est vrai ; mais quand je n'y suis pas, il me manque quelque chose... les matinées n'en finissent pas... je ne sais que faire. C'est comme quand ma femme n'est pas là ; ma femme et mon bureau, je ne peux pas m'en passer, ma femme surtout... Si tu savais combien ça me tourmente d'avoir acheté ces actions sans sa permission ! non... sans son consentement... Si c'était elle qui l'eût fait... ça me serait égal... elle ne pourrait pas me gronder ; aussi tu sens bien qu'il ne faut pas qu'elle soupçonne...

M. DE ROUVRAY.

Sois donc tranquille... tu as peur de tout.

SCÈNE II.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Deux dames demandent à voir monsieur.

M. DE ROUVRAY.

Ah ! mon Dieu !

DHENNEBON, à demi-voix.

Si c'étaient Clorinde et mademoiselle Amanda ?

LE DOMESTIQUE.

Un homme en noir les accompagne.

DHENNEBON.

Ce n'est plus ça.

M. DE ROUVRAY.

Le nom de tout ce monde-là ?

LE DOMESTIQUE.

M. de Verceuil.

DHENNEBON.

Mon notaire !

LE DOMESTIQUE, continuant.

Madame Dhennebon.

DHENNEBON, à part.

Juste ciel !... ma femme !...

LE DOMESTIQUE.

Et mademoiselle sa sœur.

M. DE ROUVRAY.

Est-il possible ! Qu'elles entrent.

(Le domestique sort.)

DHENNEBON.

Y penses-tu ?... Et si ma femme me voit ?

M. DE ROUVRAY.

Qu'est-ce que cela te fait ? Je ne peux pas faire attendre ces dames.

SCÈNE III.

DHENNEBON, M. DE ROUVRAY, ÉMILIE, ESTHER, LE NOTAIRE.

M. DE ROUVRAY.

Quel honneur pour moi ! Quoi ! vous daignez, Mesdames, me faire une visite ?

ÉMILIE.

M. de Verceuil, notre notaire et celui de ma sœur, est venu lui faire part de quelques difficultés qu'elle n'a pas voulu résoudre sans vous consulter... vous qui êtes l'exécuteur testamentaire.

M. DE ROUVRAY, à Esther.

Mademoiselle sait que je lui suis tout dévoué.

ÉMILIE, levant les yeux et apercevant Dhennebon qui lui tourne le dos, et se cache.

Eh mais !... c'est mon mari !

DHENNEBON, embarrassé.

Oui, ma chère amie.

ÉMILIE.

Moi qui depuis longtemps te croyais à ton bureau !

DHENNEBON, à part.

Voilà ce que je craignais !

ÉMILIE.

Et que viens-tu faire ici ?

DHENNEBON.

Je viens... je viens... faire mes compliments à mon ami de Rouvray, qui est presque ministre.

ESTHER.

En vérité, Monsieur ?

LE NOTAIRE, s'inclinant.

Ah ! monsieur est ministre ?

DHENNEBON.

Je l'avais appris ce matin... ça se répand... c'est connu... et pour mieux causer de tout cela, il m'avait retenu à déjeuner.

M. DE ROUVRAY.

Et maintenant, j'espère bien que ces dames nous tiendront compagnie ?

ESTHER, hésitant.

Eh ! mais...

ÉMILIE, souriant.

Moi, je le peux... j'ai mon mari... mais toi... prends garde !... Une demoiselle accepter un déjeuner de garçon !

ESTHER.

Tu te moques de moi !...

M. DE ROUVRAY.

En famille, il n'y a rien à dire !... Et si, avant de nous mettre à table, vous voulez que nous causions (montrant le notaire) avec monsieur des réclamations qui se présentent...

ESTHER.

C'est très-nécessaire... car je n'y entends rien.

M. DE ROUVRAY.

Avec moi, je l'espère, vous n'aurez pas peur des procès !...

DHENNEBON.

Je crois bien, avocat et ministre !... deux personnes à qui l'on n'oserait en faire... tant l'on serait sûr de perdre !...

(M. de Rouvray a offert sa main à Esther, et entre avec elle et le notaire dans l'appartement à droite.)

SCÈNE IV.

DHENNEBON, ÉMILIE.

DHENNEBON.

Tu ne les suis point ?...

ÉMILIE, souriant.

On peut se passer de moi... ma sœur est majeure... et hors de tutelle... D'ailleurs, j'avais à te parler.

DHENNEBON, à part.

Nous y voilà !...

ÉMILIE.

Il y a quelque chose que tu me caches... tu as depuis hier un air inquiet !... ce n'est pas un chagrin ou un malheur ?

DHENNEBON, avec embarras.

Non, ma femme.

ÉMILIE.

Tu me les aurais dits, n'est-ce pas ?... car ils m'appartiennent aussi !... et tu ne voudrais pas garder pour toi seul ce qui est à nous deux ?

DHENNEBON, avec embarras.

Non, certainement !...

ÉMILIE.

Alors, c'est quelque idée qui te tourmente... une de ces idées que tu as depuis quelque temps !

DHENNEBON.

Eh bien! oui... c'est cela!... (A part.) Si je pouvais l'amener à consentir... (Haut.) Je pense toujours à ces actions que tu n'as pas voulu me laisser acheter!... tu ne serais pas d'avis, aujourd'hui, d'essayer un peu?

ÉMILIE.

Pourquoi?

DHENNEBON.

Dame!... ça peut nous enrichir!

ÉMILIE.

A quoi bon?...

DHENNEBON.

A beaucoup de choses!... et d'abord à se passer de tout le monde, parce que je vois maintenant qu'il n'y a de véritable indépendance que dans la fortune.

ÉMILIE.

Pas plus là qu'ailleurs!... elle impose aussi des obligations, des devoirs, et mille tracas dont tu ne te doutes point!... ma sœur, qui est riche depuis hier, a déjà des discussions et des procès!... c'est inévitable! et l'on dépend alors des hommes d'affaires, des avoués, des avocats, des juges!... on a toujours besoin de quelqu'un, et l'indépendance dont tu parles est une chimère qui n'existe nulle part.

DHENNEBON.

Tu avoueras cependant que mon ami de Rouvray, s'il est nommé ministre...

ÉMILIE.

Ton ami le ministre dépendra du roi... et le roi ne peut rien sans les chambres; et les chambres dépendent de la nation; et la nation, c'est toi, c'est nous, c'est tout le monde! tu vois donc bien que nous dépendons tous les uns des autres!... la société est ainsi faite, et tout n'en va que mieux!

DHENNEBON.

Oui, ma femme!... mais cependant en achetant des actions, en spéculant à la Bourse, on ne dépend de personne!...

ÉMILIE.

On dépend de tout le monde!... d'un accident, d'une guerre, d'une bataille!... on dépend de tous les souverains de l'Europe!... Va, crois-moi, reste comme tu es!... le plus riche est celui qui a le moins de désirs!... Et qu'as-tu à désirer?... qu'est-ce qui te manque?... n'as-tu pas ta femme et ton enfant pour t'aimer?... n'as-tu pas le bonheur intérieur?... n'as-tu pas la santé, et une bonne conscience?... et tu n'es pas content de ton sort?... C'est mal, Henri!... c'est être ingrat envers la Providence! c'est mériter qu'elle nous retire ce qu'elle nous a donné!... Pour moi, je ne lui demande rien que ce que j'ai!... et mon sort est si heureux, que je la bénis chaque jour de n'y rien changer!

DHENNEBON, se jetant dans ses bras.

Ah! tu as raison!... et avec toi, ma femme, je suis plus riche qu'eux tous!

SCÈNE V.

DHENNEBON, ÉMILIE; M. DE ROUVRAY, sortant de la porte à droite.

ÉMILIE, à demi-voix à son mari.

Monsieur de Rouvray!... prends donc garde!... un mari! si l'on te voyait! je dirai comme Henri IV : on va croire que je te pardonne! (A monsieur de Rouvray.) Eh bien! Monsieur, la conférence est terminée?

M. DE ROUVRAY, préoccupé.

A peu près... Mais je suis obligé de m'absenter pour quelques moments... Une affaire imprévue qui réclame ma présence... (A Edgard qui entre par la porte du fond.) Eh bien!... quelles nouvelles?...

EDGARD.

Je vous en apportais... Je sors de chez mon frère.

DHENNEBON.

Votre frère l'agent de change?

EDGARD.

Oui, Monsieur.

M. DE ROUVRAY.

Ah!... ces nouvelles-là... peu importe... Tu ne sais rien du côté de nos amis?

EDGARD.

Non, mon oncle.

M. DE ROUVRAY.

On me prie de passer chez eux... Tiens compagnie à ces dames... je reviens à l'instant. Il paraît que notre combinaison rencontre des obstacles... il y en a plusieurs sur jeu... on a appelé d'autres personnes aux Tuileries!... (A Émilie.) Peu m'importe à moi, comme vous le sentez bien... mais on tient à savoir... ne fût-ce que par curiosité!... Pardon!... (bas à Dhennebon.) je sèche d'impatience et d'inquiétude!

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté M. DE ROUVRAY.

DHENNEBON.

Et moi aussi!

ÉMILIE.

Pourquoi donc?

DHENNEBON.

Pour lui!

ÉMILIE.

C'est d'un bon ami.

DHENNEBON, à Edgard.

Monsieur sort de chez un agent de change... Qu'y a-t-il de nouveau ?... Et les fonds publics?

EDGARD.

Eh! mon Dieu... qu'est-ce que cela vous fait, à vous, monsieur Dhennebon?

DHENNEBON.

Rien!... c'est seulement comme votre oncle, par curiosité !... les chemins de fer surtout !... nous avions envie d'en prendre ma femme et moi... Et le cours d'aujourd'hui ?...

EDGARD.

Les chemins de fer!... dégringolade complète!

DHENNEBON, effrayé.

Ah! mon Dieu!...

ÉMILIE, riant.

La!... qu'est-ce que je te disais?... Tu vois bien comme tu as eu raison de ne pas suivre tes idées, et de t'en rapporter aux miennes?

DHENNEBON, troublé.

Oui... oui, ma femme!... (A part, et pendant qu'Émilie parcourt le papier que lui a remis Edgard.) Et moi qui ai dit de vendre !... Une baisse semblable sur vingt-cinq actions!... c'est peut-être un an ou deux de mes appointements! A qui m'adresser maintenant pour que ma femme ne se doute de rien?...

ÉMILIE.

Où vas-tu donc?

DHENNEBON, embarrassé.

Je vais... je vais dire à mon bureau que je déjeune ici!...

ÉMILIE.

Tu peux bien écrire !...

DHENNEBON.

Oui... oui... je vais écrire !... (A part.) O mon pauvre bureau ! quand te reverrai-je ?... (Haut.) Ah! mon Dieu! une affaire d'administration que j'oubliais... J'oublie tout ! (A Edgard.) Cette permission que vous m'avez demandée hier, et qui a été expédiée ce matin!...

EDGARD, prenant le papier.

Merci, Monsieur, de votre obligeance, qui aujourd'hui me devient inutile... mon mariage n'a plus lieu!...

ÉMILIE, avec joie, à part.

Il est donc vrai!... (Haut.) Votre oncle me l'avait dit, et je ne voulais pas le croire!...

EDGARD.

Non, Madame, je ne me marie plus!... je pars.

ÉMILIE, à part.

O ciel!... (Haut.) Adieu, Monsieur... (A part.) Ah! ma pauvre sœur!...

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

DHENNEBON, écrivant, à la table à gauche; EDGARD, à droite, suivant des yeux Émilie qui s'éloigne, et restant quelque temps plongé dans ses réflexions.

DHENNEBON, à la table.

J'écris là à quelques amis qui, j'en suis sûr, n'auront pas de fonds disponibles!... les jours d'emprunt, l'amitié est toujours comme ça... C'est égal!... écrivons...

EDGARD, prêt à partir et s'arrêtant près de Dhennebon.

Je ne partirai pas du moins, Monsieur, sans vous exprimer ma reconnaissance pour toutes vos bontés!... je n'oublierai jamais ce que je dois à votre obligeance et à l'amitié de votre femme... fasse le ciel que je trouve l'occasion de m'acquitter! et si je suis jamais assez heureux pour rendre quelque service à elle ou à vous, Monsieur...

DHENNEBON, se levant de la table.

En vérité!... cela se trouve à merveille...

EDGARD.

Parlez et croyez que ma vie, que mon sang...

DHENNEBON, avec émotion et lui serrant la main.

Vous êtes un brave jeune homme... un ami véritable!... et cependant c'est étonnant combien ça me coûte à vous dire.

EDGARD.

Qu'est-ce donc?

DHENNEBON.

Après cela, ce n'est pas pour moi, c'est pour ma femme qui me pardonnerait, mais qui me gronderait!... et c'est pour lui éviter ce chagrin que je m'adresse à vous...

EDGARD.

Eh bien! de grâce!...

DHENNEBON.

Eh bien! mon cher ami, ça m'ennuyait d'être commis et de dépendre de tout le monde... vous comprenez... Alors j'ai voulu devenir riche pour devenir mon maître et n'avoir plus besoin de rien... ce qui fait que j'ai recours à vous.

EDGARD.

O ciel!...

DHENNEBON.

J'ai fait des spéculations malheureuses... je suis en déficit... un déficit momentané... et comme vous êtes garçon et très-riche...

EDGARD.

Ah! Monsieur, qu'allez-vous penser de moi?...

DHENNEBON, à part.

Déjà un qui n'a pas de fonds disponibles...

EDGARD.

Après ce que je vous ai dit... après mes offres de services... vous allez croire peut-être... non... et quoi qu'il m'en coûte à mon tour, quoique ce

ne soit pas mon secret, mais celui d'un autre... vous saurez tout... apprenez que je n'ai rien!... que je ne possède plus rien!

DHENNEBON.

Une si belle fortune!

EDGARD.

Je l'ai engagée pour mon frère.

DHENNEBON.

L'agent de change!

EDGARD.

Un honnête homme... que des désastres, des faillites imprévues allaient pousser à sa ruine et au désespoir... j'ai fait... ce que vous auriez fait, Monsieur, je suis venu à son secours, je lui ai tendu la main... tout mon patrimoine... mais j'ai sauvé son honneur, celui de la famille! et comme mes ressources même étaient insuffisantes, mon oncle est venu à notre aide... Ce matin encore, une somme considérable...

DHENNEBON.

Est-il possible?

EDGARD.

Oui, Monsieur... maintenant mon frère est sauvé; sa réputation, son crédit, sont intacts!... il s'acquittera envers nous, j'en suis sûr... mais dussé-je tout perdre, ce n'est pas ma fortune que je regretterais le plus, mais le plaisir dont je suis privé en ne pouvant aujourd'hui obliger un ami!

DHENNEBON.

Je comprends... je comprends.

EDGARD.

Adieu!... adieu, Monsieur!... c'est pour vous seul au moins!... gardez bien mon secret!

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

DHENNEBON, seul.

Pas de fonds disponibles!... je le plains... et moi aussi!... A qui m'adresser maintenant?... à mon ami de Rouvray!... qui déjà a prêté ce matin à ses neveux... et puis il perd encore plus que moi! Non, non, ça ne se doit pas! il vaut mieux me confier à mes confrères du bureau, qui peut-être sur leurs économies... (s'arrêtant.) leurs économies!... est-ce que j'y pense?... des employés!... Il n'y a que notre chef de division, chez qui je dînais hier... Mais lui avouer que j'ai joué à la Bourse... moi Dhennebon!... un chef de bureau!... Si c'était un ministre... je ne dis pas; mais moi, ça peut me faire du tort... nuire à mon avancement... Et puis comment me recevra-t-il?... comment seulement entamer ce chapitre-là?... Je sens les gouttes d'eau qui me tombent du front... Ah! c'est quand on a des dettes qu'on dépend de tout le monde!... Moi qui n'avais besoin de personne! qui pouvais me passer d'eux tous!... j'étais si tranquille!... si heureux!... si libre!... (Voyant entrer Esther.) Ah!... ma belle-sœur, à laquelle je ne pensais pas!... Il est vrai que je ne l'aime pas beaucoup, et ne suis guère à mon aise avec elle... Mais enfin elle est riche, elle est ma belle-sœur, cela lui revient de droit... ça regarde la famille.

SCÈNE IX.

DHENNEBON; ESTHER, qui est entrée en rêvant, et s'assied sur un fauteuil à droite.

ESTHER, à part.

Il part!... Oui, ma sœur a raison, il n'y a plus d'espoir... il ne m'aime plus!

DHENNEBON, à part.

Demander de nouveau... et recommencer les mêmes phrases... Dieu! quel ennui!... (S'approchant d'Esther.) Ma chère belle-sœur!

ESTHER.

Ah! c'est vous, Dhennebon!...

DHENNEBON, avec embarras.

Oui, j'aurais un service, ou plutôt un conseil à vous demander.

ESTHER.

Lequel?

DHENNEBON, à part.

Elle va me refuser... (Hésitant.) C'est au sujet de ces chemins de fer, dont j'ai pris des actions sans en parler à ma femme.

ESTHER.

Je le savais par M. de Rouvray, qui prétend même qu'elles sont en perte dans ce moment.

DHENNEBON.

Il vous l'a dit!... tant mieux. (A part.) C'est toujours ça de moins.

ESTHER, à part.

Et, grâce au ciel, je me suis déjà arrangée pour que ma sœur ne s'en aperçût pas... (regardant Dhennebon.) ni lui non plus.

DHENNEBON, toujours avec embarras.

Il est de fait qu'elles perdent beaucoup... ça remontera... c'est évident... (A part.) Elle ne m'aide pas du tout... (Haut.) Il s'agit seulement d'attendre... mais un pauvre employé n'a pas de temps... et quelquefois même il n'a pas... ses capitaux ne dorment guère... et souvent il est comme ses capitaux... quand il a de l'inquiétude... et j'en ai!...

ESTHER.

En vérité!

DHENNEBON.

Oui, ma belle-sœur!... Après ça, croyez bien que si je vous importune d'une pareille confi-

dence... que j'aurais voulu vous épargner, c'est que je ne peux pas faire autrement... je me suis adressé à des amis... à M. Edgard...

ESTHER, avec indignation.

Qui vous a refusé ?...

DHENNEBON.

Du tout!... du tout!... le pauvre garçon ne demandait pas mieux; mais quand on ne peut pas!... quand on n'a rien!... quand on est ruiné!

ESTHER, vivement.

Lui! est-il possible?...

DHENNEBON, de même.

Non, il ne l'est pas!... c'est un secret!...

ESTHER, de même.

Et je le garderai!... je vous le jure! achevez... expliquez-vous! ruiné!!!

DHENNEBON.

Pour un motif honorable... son frère! et c'est pour cela même qu'il faut se taire!

ESTHER.

Je me tairai!... (A part.) Ah! s'il était vrai!... Edgard si noble! si généreux!... Oui! oui!... c'est cela même... il n'avait plus rien, et moi riche, il n'aura pas voulu me devoir....

DHENNEBON, à part.

Elle se consulte!...

ESTHER, allant à lui.

Mon cher beau-frère!... mon ami! si vous saviez combien je suis heureuse!...

DHENNEBON.

Vous ne m'en voulez donc pas ?

ESTHER.

Au contraire!...

DHENNEBON, à part.

Elle va me prêter!

ESTHER.

Mais vous en êtes bien sûr au moins?... vous ne vous trompez pas?

DHENNEBON.

Un peu plus... un peu moins... c'est à peu près dix mille francs qu'il me faut!...

ESTHER, voyant entrer Edgard.

C'est lui!... ah! je saurai la vérité !

DHENNEBON.

Et si vous pouvez me les avancer sans que ma femme en sache rien...

SCÈNE X.

EDGARD, qui est entré par la porte à gauche; DHENNEBON, ESTHER.

ESTHER, feignant de ne pas voir Edgard.

Vous ne doutez pas, mon cher beau-frère, que pour vous et pour ma sœur... je n'eusse grand plaisir à employer ma fortune!... si elle existait!... Mais hélas!... cette fortune n'était qu'un rêve!

EDGARD, s'avançant vivement.

Comment?... quand j'ai vu dans les mains de mon oncle ce testament!...

ESTHER.

Qu'un autre, d'une date plus récente, vient d'annuler! (A Dhennebon.) C'est ce que m'a annoncé tout à l'heure M. de Verceuil, votre notaire, (à Edgard) et ce que vous attestera M. de Rouvray, votre oncle!...

EDGARD, avec joie.

Ah! plus de doute!...

DHENNEBON.

C'est indigne!... et cette joie que vous m'avez témoignée tout à l'heure.

ESTHER.

C'est d'être débarrassée enfin des soins et des soucis qui m'accablaient déjà!... un surtout!...

DHENNEBON.

C'est comme un fait exprès, tous mes amis sont ruinés!... il semble que je leur porte malheur... N'importe, je vais voir, me remettre en course... demander encore... et tout ça pour ces dix mille francs que je déteste!... J'en donnerais vingt pour ne pas les devoir!...

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE XI.

EDGARD; ESTHER, assise.

EDGARD, s'approchant d'elle.

Si vous saviez, Mademoiselle, combien je prends part à la perte de vos espérances!...

ESTHER.

Une fortune d'un jour laisse peu de regrets!... on n'a pas eu le temps de s'y habituer!... Il est d'autres malheurs plus difficiles à supporter, et qui ne sauraient vous atteindre! la perte d'un ami!... Vous en avez tant, Monsieur! mais moi!... seule au monde!...

EDGARD, à demi-voix et avec émotion.

Et si l'ami que vous accusez était toujours le même... si le temps, si l'éloignement, si votre indifférence même n'avaient pu changer son cœur!... Oui, Esther, je vous ai trop aimée, j'ai trop souffert de mon amour pour que le souvenir puisse s'en effacer ainsi! la raison et l'honneur peut-être me conseillaient ce départ!... Mais vous êtes seule au monde! sans amis, sans fortune!... Ah! l'honneur maintenant m'ordonne de rester! Je bénis votre malheur qui me permet de vous aimer, et surtout de vous le dire!... Mais maintenant,

hélas ! moins heureux qu'autrefois, je n'ai plus de richesses à vous offrir.

ESTHER, à part, et portant la main sur son cœur.

Ah !... je ne m'étais pas trompée !...

EDGARD.

Et pour partager mon sort... il faut m'aimer aujourd'hui... autant que je vous aime !...

ESTHER.

Est-ce vous que j'entends ? vous, Edgard, qui, hier encore, m'avez dédaignée ?

EDGARD.

Moi !...

ESTHER.

Oui, vous avez refusé ma main que ma sœur... ou plutôt... que moi, Monsieur, je vous offrais !...

EDGARD.

Eh bien ! oui !... je le devais alors, et je le ferais encore !...

ESTHER, à part.

O ciel !...

EDGARD.

Être homme !... et tenir d'une femme sa fortune et son existence ! tout lui devoir !... et sous peine d'être ingrat se mettre éternellement dans sa dépendance... non, cela ne se doit pas ! ce serait renoncer à sa propre estime, et s'avilir aux yeux même de celle qui vous enrichit !

ESTHER.

Quand on ne l'aime pas !... mais quand on l'aime !...

EDGARD, avec embarras.

Ah ! n'importe !

ESTHER.

Dites plutôt, ce que votre générosité n'ose m'avouer, que devant toute autre votre fierté eût fléchi peut-être ! !... mais que devant moi... ces folles idées de ma jeunesse, ces idées de liberté ou de domination... me nuisaient encore à vos yeux, et vous empêchaient de rien devoir à celle même que vous aimiez !...

EDGARD.

Peut-être !!

ESTHER.

Ah ! vous n'eussiez pas eu une pareille pensée, si vous aviez pu lire en mon cœur, si vous aviez vu comment le temps et la raison ont peu à peu dissipé les rêves insensés qui avaient fait votre malheur... et le mien peut-être !... mais maintenant, grâce au ciel, j'ai un guide, un ami, un maître !... je puis lui dire : A vous tous mes droits !... à vous ma liberté !... à vous ce pouvoir que je suis heureuse d'abdiquer !...

EDGARD.

Esther !...

ESTHER.

ais vous, Edgard, à présent que je vous ai tout avoué et que je suis à vous !... quelque changement qui survienne en mon sort... ou dans le vôtre... quelque malheur qui m'arrive ou me menace... vous ne me quitterez plus !... vous ne m'abandonnerez pas ?

EDGARD.

Ah ! quelle idée !...

ESTHER.

Vous me le jurez !...

EDGARD, voyant Émilie qui entre par la porte à droite, et M. de Rouvray par la porte du fond.

Oui ! devant votre sœur, devant mon oncle, je jure d'être à vous !... toujours à vous !...

M. DE ROUVRAY, étonné.

Que dit-il ?

EDGARD, vivement.

Vous allez me blâmer... m'accuser de folie... vous, mon oncle, qui connaissez ma position... mais, que voulez-vous ?... je n'ai pas d'ambition... on n'en a plus quand on aime ; et le peu de bien que nous possédons nous suffira.

M. DE ROUVRAY.

Je le crois parbleu bien ! et tu n'es pas difficile !... quarante-cinq à cinquante mille livres de...

ESTHER, courant à lui, et lui mettant la main devant la bouche.

Taisez-vous !... taisez-vous !

EDGARD, se retournant et l'apercevant.

Ah !... l'on m'a trompé !...

ESTHER, vivement.

J'ai votre parole !... A moi ! toujours à moi !... quelque malheur qui m'arrive... et si la fortune en est un à vos yeux...

EDGARD, voulant l'interrompre.

Permettez !...

ESTHER, de même.

Si c'est là le seul obstacle, il ne sera pas de longue durée... bientôt je serai digne de vous ! bientôt je n'aurai plus rien... dès demain, je fais comme mon beau-frère : je prends des chemins de fer, des canaux !

ÉMILIE, vivement.

Qu'est-ce que c'est ?

ESTHER, se reprenant.

Dieu ! qu'ai-je dit !...

SCÈNE XII.

M. DE ROUVRAY, ESTHER, EDGARD, ÉMILIE ; DHENNEBON, entrant par le fond.

DHENNEBON, pâle, en désordre, et sautant au cou d'Émilie.

Ma femme !... ma femme ! embrasse-moi !... j'en suis dehors... j'en suis quitte... je suis le plus heureux des hommes !

ÉMILIE.

Qu'as-tu donc?

DHENNEBON.

Mon agent de change, (à Edgard) votre frère, a revendu pour moi!...

M. DE ROUVRAY.

Sans me consulter... à une perte énorme!...

DHENNEBON.

Du tout; je ne perds ni ne gagne : il a saisi adroitement un moment de hausse.

M. DE ROUVRAY.

Il est bien habile... il n'y en a pas eu... au contraire!...

ESTHER, à demi-voix, et lui serrant la main.

Taisez-vous donc!

M. DE ROUVRAY, vivement.

Ah! oui... oui, je comprends!... des nouvelles d'Espagne... une victoire qui cinq minutes après s'est trouvée une retraite... C'est toujours comme ça... ça monte et ça descend...

DHENNEBON.

Et tu n'as pas, comme moi, profité de la bonne veine?

M. DE ROUVRAY.

Non, mon ami.

DHENNEBON.

Lui qui pourtant a l'habitude de la Bourse! ça prouve comme c'est difficile d'y bien jouer!

ÉMILIE.

Raison de plus pour s'en abstenir!

DHENNEBON.

C'est fini, ma femme, c'est fini!... j'ai manqué en faire une maladie... j'étais un insensé qui ne connaissait pas son bonheur... un aveugle qui a voulu marcher sans son guide, et qui le reprend.

M. DE ROUVRAY, qui s'est approché de Dhennebon, et lui a frappé sur l'épaule.

Va! tu seras mené toute ta vie!...

DHENNEBON.

Ça m'est égal, pourvu qu'on me mène bien. Et toi qui parles!...

M. DE ROUVRAY.

Moi, mon ami, je reste garçon; parce que l'homme d'état doit être libre de toute chaîne... je renonce à toute concession, à tous les avantages qu'on pouvait m'offrir; parce que le tribun, le mandataire du peuple, doit se tenir en dehors du pouvoir.

DHENNEBON, à demi-voix.

La combinaison a donc manqué?

M. DE ROUVRAY.

Grâce au ciel! je le préfère, je suis mon maître, je n'appartiens plus qu'à moi!... nous allons déjeuner en famille, sans que rien nous dérange...

UN DOMESTIQUE, entrant.

On demande monsieur aux Tuileries.

M. DE ROUVRAY.

Aux Tuileries?... J'y vais!

(Il sort.)

DHENNEBON.

Encore un indépendant qui se croit libre!...

ÉMILIE.

Et qui ne l'est pas plus que nous! (A son mari.) Car tu vois bien maintenant qu'en cette vie on est toujours dépendant de quelqu'un!... et à défaut des autres, on a pour tyrans ses propres passions... le tout est de les choisir bonnes.

EDGARD, à Esther.

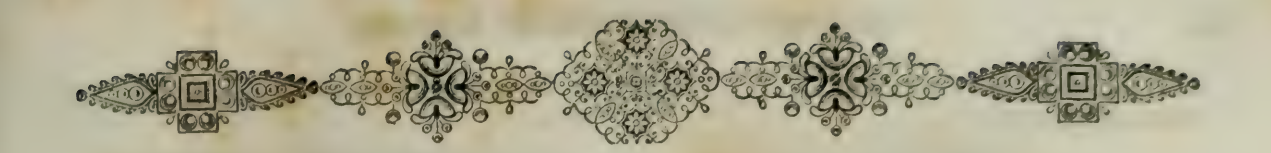
Mon choix est fait!

DHENNEBON, à sa femme.

Le mien aussi!



Mme DE SAVENAY.



LA CALOMNIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 20 février 1840.

Personnages.

RAYMOND, premier ministre.
LUCIEN DE VILLEFRANCHE, son ami, député.
CÉCILE DE MORNAS, pupille de Raymond.
HERMINIE DE GUIBERT, sœur de Raymond.
M. DE GUIBERT, banquier, mari d'Herminie.
LA MARQUISE DE SAVENAY, cousine de Cécile.
LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, employé aux affaires étrangères.
COQUENET, habitant de Dieppe.
BELLEAU, garçon de bains.

La scène se passe dans l'hôtel des bains, à Dieppe.

Le théâtre représente un salon des bains. Porte au fond et croisées donnant sur des jardins et sur la mer. A droite et à gauche, deux portes de chaque côté donnant sur des chambres ou sur d'autres salons. Au fond, un piano, des tables de jeu. A gauche, sur le devant du théâtre, une table ronde couverte de brochures et de journaux.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAIGNEURS et COQUENET, assis à gauche, autour de la table ronde, et lisant des journaux; entrent HERMINIE et CÉCILE; puis, derrière elles, BELLEAU et MADAME DE SAVENAY, à qui LUCIEN donne le bras.

LUCIEN, à Belleau.

Les appartements de ces dames seront-ils bientôt prêts?

BELLEAU.

Dans l'instant!... Jamais il n'y eut plus de monde que cette année aux bains de Dieppe... Avez-vous écrit vos noms sur le livre des voyageurs?...

HERMINIE.

Eh! mon Dieu, non...

BELLEAU, lui donnant le livre.

Ça occupe toujours!...

(Les trois dames et Lucien écrivent leurs noms.)

COQUENET, de l'autre côté à gauche.

Ce sont des voyageurs et des voyageuses qui arrivent. (Lisant tout haut son journal.) « Grâce à la » sagesse de l'administration et à l'activité dé» ployée par nos ministres, le commerce et l'in» dustrie renaissent de toutes parts... » Est-ce étonnant... voilà ma gazette qui, aujourd'hui, dit du bien de l'administration... Il faut qu'il y ait eu de grandes améliorations... et ça me fait plaisir... (Regardant le titre.) Eh non!... je m'étais trompé de journal, ce n'est pas le mien... Garçon, celui du département!...

BELLEAU, lui en donnant un.

Voilà, Monsieur... je le lisais...

COQUENET, lisant.

« La faiblesse et la stupidité de l'administra» tion... » A la bonne heure... « ont paralysé » toutes les sources de l'industrie... » C'est bien, je me retrouve... me voilà chez moi... avec celui-ci, je sais toujours d'avance ce que je vais lire.

BELLEAU.

Eh bien! alors, qu'est-ce que vous y gagnez?...

COQUENET.

Ça m'instruit, ça me tient au courant... (Lisant.) « Par malheur pour le pays, le personnage le » plus influent est M. Raymond qui, jadis avocat » médiocre, est devenu ministre... on ne sait » comment... »

LUCIEN, vivement.

On ne sait comment ?...

(Herminie lui fait signe de se taire.)

COQUENET, continuant.

« Risque de tout perdre... » Ça se pourrait bien... et ça ne m'étonnerait pas, d'après ce qu'on sait de lui...

PREMIER BAIGNEUR.

Un homme indigne !

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Mauvais citoyen !

PREMIER BAIGNEUR.

Mauvais administrateur !

TROISIÈME BAIGNEUR.

Mauvais fils !

COQUENET.

Voilà ce que je ne lui pardonne pas ; il paraît qu'il a chassé son père de chez lui... Vous m'avouerez que c'est atroce.

LUCIEN, passant au milieu du théâtre.

Lui ! Raymond ?... le connaissez-vous, Monsieur ?...

COQUENET.

Parfaitement... par mon journal... car, du reste, nous ne nous sommes jamais vus... ce qui est tout naturel... lui, premier ministre, et moi, Coquenet, propriétaire électeur de la ville de Dieppe, que je n'ai jamais quittée... attendant toujours, pour aller à Paris, l'arrivée du chemin de fer par les plateaux.

BELLEAU.

Et vous l'attendrez longtemps, grâce au ministre !... On dit ici qu'il a reçu des sommes énormes des messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la vapeur allait ruiner.

(Il sort.)

LUCIEN.

Mais c'est absurde !...

HERMINIE, le retenant

Y pensez-vous, Lucien... faire un éclat... vous, son ami intime ?...

COQUENET, toujours à table, à ceux qui l'écoutent.

Et encore, ce n'est pas lui qu'on doit accuser le plus... c'est sa famille, c'est sa sœur.

HERMINIE, se levant.

Monsieur !...

LUCIEN, la retenant à son tour, et à demi-voix.

Voulez-vous donc vous faire connaître ?...

COQUENET, continuant.

Sa sœur, qui est, dit-on, ambitieuse, intrigante... impérieuse.

PREMIER BAIGNEUR.

C'est elle qui gouverne et qui accapare toutes les places.

HERMINIE, que Lucien retient toujours.

C'est trop fort !...

(Lucien l'oblige à se rasseoir, et reste près d'elle.)

PREMIER BAIGNEUR.

Témoin son mari... un banquier, un sot, un important... un être nul, qui vient d'obtenir ce riche emprunt.

COQUENET.

En vérité !... moi qui ne demanderais qu'une recette... et qui ne peux pas l'obtenir.

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Une affaire magnifique..

TROISIÈME BAIGNEUR.

Un million de bénéfice !

COQUENET.

Et en disposer pour un des siens... au lieu de la donner à quelqu'un de l'opposition... qu'on aurait gagné.

PREMIER BAIGNEUR.

Comme c'est gouverner !...

COQUENET.

Ça fait pitié...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est d'une maladresse...

TROISIÈME BAIGNEUR.

Pas tant !... car on dit que le banquier partage avec son beau-frère le ministre...

COQUENET.

Vous croyez ?...

PREMIER BAIGNEUR.

C'est possible...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est probable.

BELLEAU.

C'est sûr...

TOUS.

Il n'y a pas de doute !

CÉCILE, qui s'est contenue jusqu'alors, s'adressant à Herminie et à madame de Savenay.

Et vous pouvez écouter de sang-froid de telles calomnies ?

MADAME DE SAVENAY, à voix basse.

Que faites-vous, Cécile... vous, sa pupille ?...

HERMINIE, de même.

Son enfant...

CÉCILE, se levant.

Et c'est justement pour cela que je prends sa défense... il ne m'appartient pas à moi, jeune fille, de juger les talents ou les opinions de l'homme d'état... mais je sais que mon tuteur est un honnête homme, je sais que la modique fortune de l'orpheline a prospéré entre ses mains, et que lui n'a rien, ne possède rien... Oui, Messieurs, cet homme, si avide et si gorgé d'or, a contracté des dettes pour doter sa sœur...

HERMINIE.

Cécile... Cécile... plus bas.

CÉCILE.

Et pourquoi donc, quand on l'attaque tout haut?

HERMINIE, à part.

Comme si on disait ces choses-là.

COQUENET.

Pardon... Mademoiselle... pardon, nous ne savions pas!... sans cela... je me serais bien gardé!... ce que vous nous racontez, d'ailleurs, me paraît si positif... moi, d'abord, dès qu'on me dit quelque chose... je le redis fidèlement sans aucune espèce d'intention.

HERMINIE.

Comme un écho!...

COQUENET.

C'est vrai... je n'ai jamais inventé une syllabe.

HERMINIE, bas à madame de Savenay.

Monsieur les répète...

MADAME DE SAVENAY, de même.

Et pour les pensées...

HERMINIE, de même.

Cela ne le regarde pas... ça dépend de celui qui précède.

BELLEAU, entrant.

Le bateau à vapeur qui arrive!

(Tous se lèvent et prennent leurs chapeaux.)

COQUENET.

Le bateau de Brighton!... je cours sur la jetée... c'est notre seule occupation de jour... à nous autres bourgeois de Dieppe!... Mesdames...

(Il les salue et sort.)

SCÈNE II.

LUCIEN, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, HERMINIE.

MADAME DE SAVENAY.

Y pensez-vous, Cécile? prendre ainsi la parole et vous mettre en scène devant des étrangers... des... bourgeois!...

CÉCILE.

J'ai eu tort, ma cousine, puisque vous me désapprouvez... et que monsieur me semble de votre avis... par son silence... du moins.

LUCIEN.

Non, Mademoiselle... je conçois votre indignation... et moi-même je la partageais en entendant outrager ainsi un camarade de collége, un ami d'enfance à qui je dois mon bonheur... car c'est à lui que je dois mon mariage. Mais ce mariage, auquel il veut assister, doit être célébré sans bruit et sans éclat... d'abord à cause de la santé de madame la marquise... et puis le ministre, qui ne peut s'absenter de Paris que pour vingt-quatre heures, désirait arriver ici sans être connu... et, dans cette petite ville, où la curiosité s'éveille d'un rien... je crains que la scène de tout à l'heure...

HERMINIE.

Oh! vous d'abord vous craignez tout! le moindre bruit vous effraye... le moindre propos vous arrête... Sans cesse aux aguets pour interroger la rumeur publique, vous vous laissez guider par elle; et avant de faire une démarche, une visite, un pas, avant de saluer quelqu'un, vous regardez autour de vous, et vous vous demandez: Qu'est-ce qu'on va dire?

LUCIEN.

J'en conviens... et devant vous, Cécile, devant vous que j'aime... j'avouerai hautement ce besoin d'estime, cette crainte des jugements du monde...

CÉCILE.

Qui est d'un honnête homme.

HERMINIE.

Ou d'un poltron... car enfin vous êtes l'ami et le camarade de mon frère, vous pensez comme lui au fond du cœur... oui, Monsieur, par inclination vous êtes ministériel... mais la peur de l'opinion vous empêche d'être... de la vôtre; et à la Chambre... vous votez contre nous de crainte des journaux et des épigrammes... qui vous empêchent de dormir!.. Bien plus... ici même, quoique épris et amoureux autant que peut l'être un député, vous avez été un an à avouer votre amour... et pourquoi?... parce que mademoiselle Cécile de Mornas est la cousine de madame la marquise de Savenay, d'un sang noble et légitimiste... et que vous vous répétez sans cesse: Que dira le monde?... que dira mon journal?... que dira l'extrême gauche? Enfin pour être heureux et pour épouser celle que vous aimez, vous avez été obligé de demander permission...

LUCIEN, avec fierté.

A qui, s'il vous plaît?..

HERMINIE.

A la révolution de juillet... qui y consent... ou qui du moins ferme les yeux... à condition que vous redoublerez, contre son tuteur, contre le ministre, vos attaques...

LUCIEN.

Dites mes conseils, les conseils d'un frère; et s'il les suivait plus souvent, s'il bravait moins l'opinion publique, que je respecte, il ne serait pas en butte aux outrages et aux calomnies dont on l'abreuve chaque jour.

HERMINIE.

Et qui n'ont pas le sens commun...

MADAME DE SAVENAY, d'un ton grave.

Peut-être... Madame... peut-être...

CÉCILE.

Quoi! ma cousine, vous pourriez croire...

HERMINIE, à part.

Je déteste les marquises.

MADAME DE SAVENAY.

Permettez, permettez... il ne faut pas faire si légèrement le procès à l'opinion publique... non pas que je me sois donné la peine d'examiner ici jusqu'à quel point ses attaques peuvent être fondées.... car, nous autres, nous nous occupons fort peu de vos affaires actuelles; et dans mon château de Savenay, en Normandie... où je passe la moitié de l'année, nous ne discutons pas... *

HERMINIE.

Que faites-vous donc, Madame?

MADAME DE SAVENAY.

Nous attendons!.. Mais enfin, il y a un vieux proverbe, bien peuple, bien trivial, en qui j'ai la bourgeoisie d'avoir confiance... c'est qu'il n'y a pas de feu sans fumée... et dans ce que dit le monde... quelque absurde que ce soit... il y a toujours au fond quelque chose de vrai... toujours.

CÉCILE.

Quoi! ma cousine, vous n'admettez pas que la calomnie...

MADAME DE SAVENAY.

Non, ma chère, la calomnie n'existe pas... je n'y crois pas... passe pour de la médisance, et si elle ose élever la voix, c'est qu'on lui en donne sujet... car dans la haute société... on n'invente pas... on raconte...

HERMINIE, avec intention.

Il est alors des gens de qui on raconte beaucoup.

MADAME DE SAVENAY, avec hauteur.

Vous en connaissez, Madame?...

HERMINIE, la regardant.

De très-proches...

MADAME DE SAVENAY.

Dans votre famille, sans doute... et sans aller plus loin, votre crédit sur votre frère... et cet emprunt que votre mari vient d'obtenir, suffiraient pour justifier une partie des reproches qu'on adresse au ministre.

HERMINIE, avec ironie.

Vous croyez?

LUCIEN, vivement.

J'en étais sûr!... je le lui ai dit... et malgré mes instances... malgré mes prières... il a cédé à vos sollicitations...

HERMINIE.

Ah! c'est vous, Monsieur, qui vous y opposiez...

LUCIEN.

Avais-je tort? vous voyez ce que produit une telle faveur... les bruits injurieux qu'elle fait courir, et les cris de rage que poussent déjà vos ennemis!...

HERMINIE.

Je n'ai jamais prétendu leur être agréable, au contraire... et j'espère bien que mon mari n'en restera pas là... qu'il ira plus haut!...

LUCIEN, avec chaleur.

Quoi! vous oseriez plus encore... et le pays, et la presse, et le monde... que ne dira-t-on pas?

HERMINIE.

C'est juste!... c'est votre phrase... je l'attendais.

LUCIEN.

Et qu'y répondez-vous?...

HERMINIE, gaiement.

Que je compte sur votre mariage... pour faire diversion... et pour occuper le monde!... Il aura lieu de s'étonner et de causer à son tour, en voyant d'un côté tant d'empressement et d'ardeur... (Montrant Cécile.) de l'autre, tant de calme et de réserve... et il trouvera sans doute piquant de vous voir plus tard rencontrer dans votre ménage l'opposition que vous aimez tant à la Chambre... (Apercevant une femme de chambre qui entre.) Pardon, Monsieur, pardon, Mesdames... on nous annonce que nos appartements sont prêts... et je vais m'occuper de ma toilette, pour recevoir mon frère et mon mari.

(Elle leur fait la révérence et sort.)

SCÈNE III.

CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

MADAME DE SAVENAY, à Cécile, avec dépit.

Je permettrais encore les ministres... mais leurs femmes et leurs sœurs... je ne peux pas m'y résoudre! Il y a dans cette petite bourgeoise... une parodie de grande dame, qui me suffoque... elle n'a pas même de quoi être impertinente... et elle l'est...

CÉCILE, souriant.

Comme une duchesse.

MADAME DE SAVENAY, avec colère.

Elle! je l'en défie! elle aura beau faire... elle n'aura jamais cette impertinence de bon ton qui est de naissance, et que les parvenus ne peuvent acquérir... Venez-vous, Cécile?...

LUCIEN, se mettant devant elle.

Pardon, Mademoiselle, un mot, de grâce... vous pouvez bien l'accorder à un prétendu... et devant madame la marquise, votre parente... (Cécile et la marquise reviennent près de lui.) Je vous ai vue cet hiver à Paris... et je me suis dit: « Ou je ne me marierai jamais, ou elle sera ma femme...» Et Raymond, mon camarade et mon ami, à qui je ne

cachai pas mes espérances et mes craintes, m'aida à vaincre tous les obstacles... Comme votre tuteur, il ne réglait que votre fortune... votre main dépendait de vous et de votre respectable parente, madame de Savenay, qui par sa position et sa naissance pouvait me repousser, moi, homme nouveau... Il a triomphé de sa résistance... il a obtenu son consentement, plus encore!... le vôtre... oui... je ne m'abuse pas... c'est son crédit sur vous... c'est son influence, bien plus que mon mérite, qui vous a décidée... et dans ma joie, dans mon égoïsme, je n'ai rien examiné, rien vu, que mon bonheur; je n'ai pas pensé au vôtre... mais aujourd'hui... et pour la première fois... je crains que l'obéissance seule...

CÉCILE, souriant.

Je comprends! la phrase de madame Guibert a produit son effet...

LUCIEN, vivement.

Non, sans doute. (Avec embarras.) Mais elle a remarqué... votre froideur... votre réserve... et ainsi que le prétendait tout à l'heure madame la marquise... si dans les discours du monde il y a quelque chose de véritable... si cette union doit vous coûter une larme ou un regret... si enfin... je ne suis pas aimé... comme je vous aime...

CÉCILE, gravement.

Je vous entends, Monsieur... et vous n'aurez point fait en vain un appel à ma franchise.

MADAME DE SAVENAY.

Cécile... que voulez-vous dire?

CÉCILE.

Tout ce que je pense, Madame... (Après un instant de silence, et se retournant du côté de Lucien.) Orpheline de bonne heure, j'ai à peine connu mon père, qui, quoique d'une noble et ancienne famille, avait préféré son pays à sa noblesse... il avait pris du service sous l'Empereur... et s'était battu...

MADAME DE SAVENAY, avec dédain.

Comme un roturier, comme un soldat.

CÉCILE.

Il était devenu général et intime ami...

MADAME DE SAVENAY, de même.

De l'usurpateur...

CÉCILE.

A qui il resta plus fidèle que la fortune... Aussi, proscrit après Waterloo et mort dans l'exil, il confia par son testament l'administration du peu de biens qu'il me laissait à un jeune homme, un avocat pauvre et obscur... qu'il avait élevé, à qui il avait, autrefois, fait obtenir une bourse au Lycée impérial... Ce jeune homme, c'était Raymond, votre ami... et votre camarade d'études...

LUCIEN, avec chaleur.

Je sais ce que vous devez à son zèle et à ses talents... je sais que lors des lois d'indemnité, c'est lui qui fit valoir vos droits.

CÉCILE.

Qui les fit triompher dans ce procès...

LUCIEN.

Qui commença sa réputation.

CÉCILE.

Et qui changea en une brillante fortune le modeste héritage de l'orpheline... Madame de Savenay, ma parente, consentit alors à me retirer de la pension où mon tuteur m'avait placée, et voulut bien m'emmener avec elle, ici, en Normandie, dans son château... où nous vivions la plus grande partie de l'année. Le reste du temps se passait à Paris... et là, Monsieur, dès que je fus en âge de m'établir, je me vis entourée de jeunes gens aimables et brillants, qui se disaient mes adorateurs et qui m'offraient leurs hommages... à moi, ou à ma fortune, je n'examinerai pas... Mais ce que je puis vous attester, Monsieur, c'est que libre de choisir parmi eux, je l'aurais fait si leur mérite m'avait dicté quelque préférence... Tous m'étaient également indifférents... Un seul, peut-être, parla quelque temps à mon cœur ou à mon imagination... sans le savoir... sans m'en rendre compte... je crus l'aimer... je l'aimais peut-être...

LUCIEN, vivement.

Et lui...

CÉCILE.

Ne s'en doutait seulement pas, et n'a jamais pensé à moi! Il avait raison... tout nous séparait... je ne pouvais lui appartenir... et je ne comprends pas d'attachement possible en opposition avec le devoir... C'est vous dire, Monsieur, que cette chimère n'existe plus... Vous vous êtes présenté... vous avez demandé ma main... Mon tuteur m'a dit : « Monsieur Lucien de Villefranche » est mon ami d'enfance et mon adversaire poli» tique... mais c'est un homme de mérite, un » homme d'honneur... Il t'aime éperdument, il te » rendra heureuse, je te le jure, aie confiance » en moi. » Et j'ai répondu : «Mon ami, disposez » de ma main...» Voilà, Monsieur, comment je vous ai connu, et comment je me suis engagée à vous; fidèle à mes serments et à mes devoirs, je me conduirai en honnête femme, en amie dévouée, je serai digne de vous et de votre estime... je le sens... je vous le promets!... Et maintenant, en échange de l'amour ardent et passionné que vous éprouvez, dites-vous, pour moi, vous me demandez des sentiments pareils, que vous blâmeriez, peut-être, s'ils existaient déjà, mais que le temps amènera bientôt sans doute; et lorsqu'il en sera ainsi, je ferai comme aujourd'hui, Monsieur, je vous dirai la vérité... je vous la dirai toujours!...

et maintenant que vous savez tout, croyez-vous en moi?...

LUCIEN.

Oui, plus qu'en moi-même!... j'étais un insensé... j'exigeais ce que je ne puis obtenir encore, et ce que j'attendrai du temps et de mes soins!... Pour commencer... confiance entière et absolue; et, quoi qu'il arrive... quoi qu'on puisse dire...

SCÈNE IV.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, LUCIEN.

LE VICOMTE, à Belleau.

Comment, pour moi, ton ancien maître, il n'y aurait pas d'appartement!... Arrange-toi! il m'en faut un... et ce qu'il y aura de mieux... Quand on se décide à être malade, il faut que ce soit avec agrément, ou ne pas s'en mêler... Ah! des dames, (Saluant.) je ne m'attendais pas à cette heureuse rencontre.

LUCIEN, bas à Cécile qui salue.

Quel est ce jeune homme... qui vous salue d'un air si intime?

CÉCILE.

Je n'en sais rien... il faut bien qu'il me connaisse; mais je ne pourrais pas dire son nom.

MADAME DE SAVENAY.

Ni moi non plus, et il se trompe probablement... mais dans le doute...

(Elle fait la révérence au vicomte, qui la salue encore, et les deux femmes sortent avec Lucien par une des portes à droite.)

SCÈNE V.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ.

LE VICOMTE, suivant Cécile des yeux.

Une charmante personne... que je connais certainement et beaucoup... où diable l'ai-je vue?... peut-être à l'Opéra... allons donc... à moins que ce ne soit aux premières loges... c'est possible... Sais-tu qui sont ces dames? Qui les amène?

BELLEAU, naïvement.

Non, Monsieur... je n'ai pas encore eu le temps de causer avec leurs femmes de chambre; mais elles ont écrit leurs noms sur la liste des voyageurs.

LE VICOMTE.

Ah! voyons... (Lisant.) La marquise de Savenay et mademoiselle Cécile de Mornas... Je ne connais pas... et cependant... (Vivement.) Eh! oui, c'est cela même... cette jeune personne qu'il y a six mois j'ai rencontrée.

BELLEAU.

Vous la connaissez?...

LE VICOMTE, avec distraction.

Infiniment... c'est-à-dire de vue... de souvenir... un fâcheux souvenir que j'avais eu le bonheur d'oublier... et voilà qu'ici même... au moment de mon arrivée... quand par ordonnance du médecin... il m'est défendu de me fâcher ou de me contrarier... Après tout, ce n'est pas ma faute... au diable les idées tristes. (Chantant.) Tra, la, la, la, la... Dis-moi un peu... s'amuse-t-on à Dieppe?

BELLEAU.

Oui, Monsieur... pas autant qu'à Paris quand j'étais votre groom!...

LE VICOMTE.

Danse-t-on? y a-t-il des concerts? y a-t-il spectacle?...

BELLEAU.

Oui, Monsieur... tous les soirs au salon... on fait de la musique. De plus, nous avons ici des amateurs qui jouent le vaudeville dans la semaine, et la tragédie le dimanche.

LE VICOMTE.

C'est trop de plaisir... je vais me croire à Paris!... et moi à qui l'on a ordonné de le quitter pour me reposer et me mettre au régime...

BELLEAU.

Vous, Monsieur...

LE VICOMTE.

Il n'y a pas moyen d'y vivre... je donne ma démission!... des amis... des maîtresses... des créanciers! c'est drôle, dans les livres ou dans les comédies... j'ai cru que ce serait gai... pas du tout, c'est assommant, c'est exigeant... quand on doit maintenant... il faut payer...

BELLEAU.

C'est selon.

LE VICOMTE.

Eh! oui... mon cher... sinon, on devient mauvais genre... les gens comme il faut ne font plus de dettes... c'est une mode comme une autre... c'est bizarre, mais c'est ainsi... je m'en suis aperçu... moi, le vicomte de Saint-André... ça me faisait du tort...

BELLEAU.

Vous devez donc beaucoup?...

LE VICOMTE, riant.

Parbleu... si je voulais comme tant d'autres écrire mes mémoires... Si encore je m'étais amusé... mais je ne connais rien d'ennuyeux comme la vie de plaisir que je mène depuis dix-huit mois... Au lieu d'aller à mon ministère des affaires étrangères... où mon oncle m'a fait entrer... tous les jours au Bois de Boulogne, au Jockey-Club, ou au balcon de l'Opéra... faire le matin l'état de postillon, et le soir un métier de dupe... obligé d'admirer, d'adorer ces dames,

et de se battre pour elles... oui, le diable m'emporte ! ça m'est arrivé une fois... contre un honnête homme qui sifflait... et qui avait raison... la petite était détestable ce soir-là... mais enfin... (Respirant avec satisfaction.) et grâce au ciel... elle m'a trahi !

BELLEAU.

Ce qui vous désole.

LE VICOMTE.

Au contraire, je ne suis plus obligé de crier *brava!* j'ai reconquis mon indépendance... je suis libre... et ruiné !..

BELLEAU.

Vraiment !

LE VICOMTE, se jetant sur le fauteuil à gauche près de la table et feuilletant le livre des voyageurs.

Une belle occasion pour être sage et pour étudier !

BELLEAU.

Vous !

LE VICOMTE.

Pourquoi pas?... ça me changera... c'est du nouveau, et je ne penserai plus qu'à ça. (Regardant toujours le livre des voyageurs.) Ah ! madame de Guibert... elle est ici... la femme du banquier et la sœur du ministre... Voilà les femmes que j'aime... aimable, spirituelle, méchante, excellente... tout cela à la fois... et coquette, et envieuse, et vaniteuse... et ambitieuse... c'est un charme... une femme complète, si elle avait des passions... mais elle n'a pas le temps !

BELLEAU.

Vous la connaissez ?

LE VICOMTE, vivement.

Du tout... du tout... la sagesse... la vertu même !... mais je connais son mari... un important... un fat... un vantard, et le bavard le plus ennuyeux... Il rit toujours... et il n'y a rien de triste comme la gaieté des sots... Il est aussi du Jockey-Club... et c'est lui qui m'a gagné, l'autre semaine, mon dernier billet de mille francs... Je vois qu'il n'a pas accompagné sa femme, et j'aurai du moins ici un avantage... c'est que je ne l'entendrai pas... (Entendant rire dans la coulisse.) Allons, décidément, je suis maudit !.. me poursuivre jusqu'ici, jusqu'à Dieppe... (A Belleau.) Vite mon appartement... et un bain... je n'ai plus qu'à m'aller jeter à la mer.

(Belleau sort.)

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, sur un fauteuil, tenant toujours le livre des voyageurs, et tournant le dos à de Guibert; DE GUIBERT, entrant par le fond avec COQUENET.

DE GUIBERT, entrant en riant, et tenant Coquenet par la main.

C'est toi, Coquenet, toi, que j'ai rencontré en descendant de voiture... Comme on se retrouve !.. qui m'eût dit que le rivage de Dieppe présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste !

COQUENET.

Depuis quinze ans que nous ne nous sommes vus !

DE GUIBERT.

Chez maître Durand, notre avoué... à l'étude où je faisais des romances... et madame Durand... te rappelles-tu madame Durand?... et Didier, le maître clerc... mais je me tais... parce que de ce temps-là, déjà, vous m'accusiez d'être mauvaise langue et satirique comme Juvénal... Toi, c'est différent... tu as toujours été bon enfant... physionomie candide traduite de l'allemand... naturel excellent et inoffensif.

COQUENET.

Tu es bien bon !

DE GUIBERT, riant toujours.

Tu croyais toujours tout ce qu'on te disait... es-tu marié ?

COQUENET.

Pourquoi me demandes-tu cela ?

DE GUIBERT, riant.

Je te demande : Es-tu marié ?... Le tout pour s'amuser...

COQUENET.

Moi... le mariage ne m'amuse pas beaucoup !... attendu que madame Coquenet m'a gratifié de quatre enfants...

DE GUIBERT, riant.

Qui te ressemblent... j'en suis sûr...

COQUENET.

Les avis sont partagés... elle m'en fait espérer un cinquième... et quoique j'aie quelque fortune... quoique je sois, Dieu merci, un des plus imposés du département... tu comprends qu'avec cinq enfants, un pauvre propriétaire n'est jamais riche ; aussi je ne rêve qu'aux moyens d'avoir quelque bonne place... J'avais là une pétition pour notre député... qui ne l'est plus.

DE GUIBERT.

Est-ce qu'il lui serait arrivé un accident ?

COQUENET.

Il a été nommé pair ! ce qui nous oblige à une réélection.

DE GUIBERT.

Tu peux te passer de lui... je t'aurai ça... j'obtiens tout ce que je veux... c'est-à-dire ma femme, qui est sœur du ministre...

COQUENET, avec admiration.

Quoi ! mon ami Guibert... tu es beau-frère du ministère ?

DE GUIBERT.

Comme tu vois, pas plus fier pour ça... une po-

sition superbe... en passe d'arriver à tout... et j'arriverai... (A demi-voix.) il en est question.

COQUENET.

Est-il possible ?

DE GUIBERT, de même.

Ça ne me serait jamais venu à l'idée... mais ma femme le veut... elle y tient, il faut que cela soit... je serai obligé un de ces jours d'être ministre pour avoir la paix dans le ménage...

COQUENET.

Moi, je ne demande pas tant, et si je pouvais être nommé à la recette de Dieppe, vacante par décès du titulaire...

DE GUIBERT.

Nous verrons ça.

COQUENET.

Ça ne rapporte que quinze mille francs... mais en revanche, on n'a rien à faire... place honorable qui irait à mes goûts et à mes moyens ; car je vis sans ambition, sans intrigue, sans cabale... lisant mon journal et faisant ma partie de whist ou d'échecs...

DE GUIBERT.

La vie de province !... la douce médiocrité. *Aurea mediocritas.*

COQUENET.

Oui, mon ami, *aurea* si j'avais des appointements, si j'avais cette place... par malheur nous avons des concurrents...

DE GUIBERT.

Il y en a toujours.

COQUENET.

M. Rabourdin, un ancien employé, qui a des droits...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que ça fait?... si tu as des amis... si tu te mets bien avec ma femme... je te présenterai... c'est elle que ça regarde... car nous ne nous mêlons jamais d'affaires ni de politique, nous autres jeunes gens fashionables du Jockey-Club, nous autres *lions* parisiens.

COQUENET.

Tu es donc lion?... tu es donc jeune ?...

DE GUIBERT.

Plus que jamais !... car je suis riche... et à Paris, avec de l'argent, on n'a pas d'âge, on plaît toujours... on ne vieillit pas... au contraire... le Pactole, vois-tu bien, est la fontaine de Jouvence... Aussi, vivent le plaisir, le scandale et les aventures ! je te les dirai, car je les connais toutes ! sans compter celles dont je suis le héros, parce que tu sens bien qu'un banquier, je ne peux pas y suffire... parole d'honneur... Silence !... c'est ma femme !

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, toujours à gauche, près de la table, lisant et tournant le dos aux autres interlocuteurs ; DE GUIBERT, COQUENET, HERMINIE, entrant par une des portes à droite, et s'arrêtant un instant devant une des glaces qui sont près de la porte.

COQUENET.

Ah ! mon Dieu ! c'est là ta femme ?...

DE GUIBERT.

Madame de Guibert !...

COQUENET.

La sœur du ministre ?

DE GUIBERT, allant au-devant d'elle.

Elle-même... je vais te présenter.

HERMINIE.

Enfin, Monsieur, vous voilà ! et ce n'est pas sans peine ! prendre le bateau à vapeur jusqu'au Havre pour arriver plus vite...

DE GUIBERT.

Nous allions comme le vent... Mais que veux-tu ?... trois cent cinquante passagers... au lieu de quatre-vingts... le tout par égard pour l'ordonnance de police... Nous touchions fond à chaque instant... de sorte que mon voyage maritime... s'est fait... par terre... (Riant.) Je suis destiné aux aventures... Voici, chère amie... j'ai l'honneur de te présenter...

(Il remonte le théâtre pour chercher Coquenet, et Herminie aperçoit en face d'elle le vicomte, qui vient de se lever ; elle passe près de lui.)

HERMINIE.

Monsieur de Saint-André !...

DE GUIBERT, riant et lâchant la main de Coquenet.

Le petit vicomte... ici... à Dieppe... Qui diable l'amène ?... Il vient me demander sa revanche... le billet de mille francs... les dix fiches que je lui ai gagnées avant-hier au whist !... Ça va... je ne demande pas mieux.

LE VICOMTE.

Non, vraiment, je ne m'y exposerai pas... vous êtes trop heureux... Monsieur de Guibert... tout vous réussit... Après cela, ce n'est pas votre bonheur au jeu que j'envierais le plus... ici, surtout...

HERMINIE.

Savez-vous qu'on a raison de venir à Dieppe, ne fût-ce, Monsieur, que pour vous apercevoir... car, à Paris, on ne vous voit plus... c'est indigne...

DE GUIBERT.

Je crois bien... il ne sort pas des coulisses de l'Opéra.

HERMINIE, à son mari.

Où, sans doute, monsieur le rencontrait?

DE GUIBERT.

Du tout... je le sais par ouï-dire... par la renommée...

HERMINIE, à son mari.

Avec qui, en effet, vous êtes très-bien... (Au vicomte.) Et vous venez à Dieppe?...

LE VICOMTE, gravement.

Par régime, Madame... par sagesse.

HERMINIE.

En vérité!...

LE VICOMTE, de même.

C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer...

DE GUIBERT.

Allons donc... faites donc le discret... comme si on ne le connaissait pas... Il a des intentions... il va tous les ans faire des passions dans les départements.

LE VICOMTE.

Moi?...

DE GUIBERT.

Conquérir chaque année de nouvelles provinces... Pas plus tard qu'il y a six mois... cette fameuse aventure, dont j'ai été témoin...

LE VICOMTE, vivement.

Monsieur...

DE GUIBERT.

Une histoire impayable... invraisemblable... de quoi faire un drame romantique!... et si je vous la disais...

LE VICOMTE, avec colère.

Monsieur... vous m'avez donné votre parole de n'en jamais parler... ni à moi, ni à personne au monde...

DE GUIBERT, de même.

Aussi, je n'en parle pas... je ne dis rien... Il n'est pas moins vrai... que si je voulais...

LE VICOMTE, de même.

Encore, morbleu!...

DE GUIBERT, de même.

Mais je ne veux pas... je suis connu pour ma discrétion... et ma fidélité... à mes amis... A propos de ça... j'en ai un que j'oubliais... où donc est-il?... (Se retournant vers Coquenet, qui se tient à l'écart.) Avance donc!... Voici, Madame, un de mes anciens camarades... que je vous présente...

HERMINIE.

Monsieur...

DE GUIBERT.

Monsieur Coquenet, père de famille, propriétaire notable de la ville de Dieppe.

COQUENET.

Moi-même.

DE GUIBERT.

Homme paisible et sans ambition, qui désire une place de quinze mille francs, ici, à Dieppe, pour servir sa patrie et être utile à ses concitoyens.

COQUENET.

Moi-même...

DE GUIBERT.

Et un mot de toi, chère amie... une apostille au bas de sa pétition... (A Coquenet.) As-tu ta pétition?

COQUENET, cherchant dans sa poche.

J'en ai toujours!

DE GUIBERT.

Ma femme se chargera de la présenter à mon beau-frère le ministre... N'est-il pas vrai?

HERMINIE, froidement.

Non, Monsieur!

DE GUIBERT.

Comment, non?

HERMINIE, froidement.

Je craindrais qu'on ne m'accusât de vouloir accaparer toutes les places...

DE GUIBERT.

Allons donc!

HERMINIE, de même.

C'est déjà trop d'avoir parlé pour mon mari... si j'osais demander plus, on me taxerait d'ambition... d'intrigues, peut-être.

DE GUIBERT, à Coquenet.

Et qui donc?... des sots et des imbéciles... n'est-il pas vrai?...

COQUENET, balbutiant.

Certainement... mais (regardant Herminie.) quand on ne connaît pas les personnes...

DE GUIBERT.

Tu as raison... dès que ma femme te connaîtra mieux, elle se décidera à parler pour toi.

COQUENET.

Je crains que non...

DE GUIBERT, à demi-voix, avec importance.

Je m'en charge... j'en fais mon affaire!... s'il le faut même... je dirai : Je le veux!..

COQUENET, vivement.

Dis-le!

DE GUIBERT.

Pas devant le monde!...

COQUENET.

C'est juste!

DE GUIBERT, lui prenant le papier.

Laisse-moi ta pétition, et reviens.

HERMINIE, qui pendant ce temps a causé bas avec le vicomte.

Oui, Monsieur, nous allons, avant le dîner, faire une promenade en mer, et je compte sur vous...

(Le vicomte s'incline, et sort par la porte à gauche, pendant que Coquenet sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

HERMINIE, s'asseyant près de la table, à gauche; DE GUIBERT.

DE GUIBERT.

Maintenant que nous sommes seuls... je te demande pourquoi tu n'as pas mieux accueilli mon ami Coquenet?

HERMINIE, toujours assise.

Votre ami?

DE GUIBERT.

Que je n'ai pas vu depuis quinze ans, j'en conviens... et une amitié qui a eu quinze ans d'*interim* n'est pas des plus violentes... Mais c'est égal, je me suis mis en avant... on n'aime pas à avoir l'air d'un zéro... et si ce n'est pour lui... du moins pour moi, et pour ma considération personnelle, je te prie d'avoir égard à cette pétition.

HERMINIE, la prenant et la jetant sur la table, et frappant dessus, de la main, avec impatience.

Je vous prie, moi, de ne plus m'en parler!...

DE GUIBERT, avec vivacité.

Et moi, je veux!...

HERMINIE, se levant.

Qu'est-ce que c'est?...

DE GUIBERT, baissant le ton.

Je veux savoir pour quelle raison?...

HERMINIE.

La raison, c'est que M. Coquenet est un sot; c'est que votre ami est un ennemi qui, ce matin encore et sans me connaître, a répété ici des calomnies sur moi et sur le ministre.

DE GUIBERT.

Il aurait répété de même des éloges, car de sa nature il est de l'avis de tout le monde, ne contrarie jamais personne; et si tu savais combien il est bon enfant.

HERMINIE, sèchement.

C'est assez, c'est trop nous occuper de lui... Quelles nouvelles de Paris?... avez-vous vu mon frère? est-il venu avec vous?...

DE GUIBERT.

Il n'arrivera que ce soir; il y avait conseil des ministres... Il paraît, comme tu me l'as dit, qu'il est question de remanier... de modifier le cabinet...

HERMINIE.

Oui... un changement aux finances... Lui avez-vous parlé?...

DE GUIBERT.

J'ai hasardé quelques mots... qu'il n'a pas eu l'air de comprendre.

HERMINIE.

C'est votre faute, il fallait aborder franchement la question; il croit avoir fait beaucoup en vous faisant obtenir cet emprunt... il vous croit enchanté...

DE GUIBERT.

Le fait est que je suis très-content...

HERMINIE, avec vivacité.

Ce n'est pas vrai, vous ne l'êtes pas... et avec le haut rang que vous occupez dans la banque il vous faut plus que cela... il le faut... pour moi... sinon pour vous... oui, Monsieur, je ne porte envie à personne, mais je veux que personne ne l'emporte sur moi... Je suis malheureuse, vous le savez, quand je vois une plus belle voiture, une parure plus brillante que la mienne... Eh bien! s'il faut vous le dire... j'ai une amie de pension, une amie intime dont le mari est ministre... je veux que le mien le soit aussi... ou tout au moins sous-secrétaire d'état... pourquoi ne le seriez-vous pas?...

DE GUIBERT.

Mais ma femme...

HERMINIE, vivement.

A tout autre ministère, je ne dis pas... il faut des talents qui se voient!... mais aux finances, on en a sans que cela paraisse... des comptes, des calculs... c'est un mérite de chiffres, et vous serez placé là à merveille, je pose zéro... et retiens... ce que vous voudrez... on ne s'amuse pas à vérifier, et on vous croit un grand homme sur parole...

DE GUIBERT.

C'est possible... mais tu connais ton frère... il a haussé les épaules sans me répondre, et je n'ai pas osé continuer.

HERMINIE.

Eh bien! moi... j'oserai... je parlerai...

DE GUIBERT.

Encore si j'étais député... il me craindrait peut-être...

HERMINIE.

Eh bien! Monsieur, il faut l'être, ça n'est pas si difficile.

DE GUIBERT.

Il est capable de s'y opposer... car lorsqu'une fois il a dit non...

HERMINIE.

Il faudra bien qu'il dise oui!... il me doit le prix de ma complaisance... Savez-vous pourquoi j'ai quitté Paris?... pourquoi, à la prière du ministre, je suis venue ici, à Dieppe, ainsi que vous?...

DE GUIBERT.

Par agrément, je le suppose... du moins, jusqu'ici, je l'ai pris ainsi.

HERMINIE.

Non, Monsieur; pour signer au contrat de mariage de M. Lucien de Villefranche, l'ami de mon frère, et notre ennemi, à nous; lui qui ne perd pas une occasion de nuire à notre fortune... lui

qui a tenté, mais en vain, de s'opposer à votre dernière entreprise!... il me l'a avoué à moi-même.

DE GUIBERT.

Et pourquoi, je vous le demande, avons-nous la bonté de faire ce voyage?

HERMINIE.

Parce qu'il épouse une jeune personne de Normandie, dont la famille vient cette saison aux bains de Dieppe... un ange que mon frère admire... en un mot, son incomparable pupille... mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT.

Cette beauté de province, dont j'ai si souvent entendu parler depuis notre mariage... est-elle aussi bien qu'il le dit?...

HERMINIE.

Elle vient d'arriver avec une de ses parentes, madame de Savenay... qui est marquise... et bégueule... il y a déjà antipathie entre nous! quant à la jeune fiancée... mon frère m'a recommandé l'amabilité, les prévenances, la tendresse... ordre ministériel, auquel j'ai obéi... et j'y ai du mérite, car je la déteste déjà.

DE GUIBERT.

Et pourquoi?...

HERMINIE, avec volubilité.

Parce que de tout temps mon frère me l'a présentée comme l'emblème de toutes les vertus, le type, le modèle de la perfection... je n'aime pas les modèles... et une fois mariée avec M. Lucien... le plus ennuyeux de tous les hommes... une autre perfection dans son genre, elle et son mari habiteront avec mon frère, qui les adore et ne pourra rien leur refuser... ce sera dans son intérieur une opposition continuelle qui ruinera notre influence et notre crédit!... Soyez donc sœur d'un ministre pour ne rien obtenir... pas la moindre faveur... pas la plus petite injustice!... Et bien d'autres inconvénients... à Paris, à l'Opéra, aux Italiens, elle sera toujours avec moi dans la loge du ministre...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que ça fait?

HERMINIE, avec impatience.

Cela fait, Monsieur, qu'elle est jolie... ce qui est fort désagréable.

DE GUIBERT.

Ah! elle est jolie?...

HERMINIE.

Eh bien! n'allez-vous pas vous en occuper et l'adorer aussi... je vous défends de la regarder. (Se retournant et apercevant Cécile au fond du théâtre.) Eh! la voilà... cette chère enfant! arrivez donc, ma toute belle!..

SCÈNE IX.

COQUENET, entrant par la gauche et s'adressant à DE GUIBERT; HERMINIE, allant au-devant de CÉCILE, de MADAME DE SAVENAY et de LUCIEN, qui entrent par la droite.

COQUENET, à Guibert et à voix basse.

Eh bien! as-tu dit : Je veux?

DE GUIBERT, de même.

Tu m'as compromis... tu ne me dis pas que ce matin...

COQUENET, de même.

C'est ma faute!... mais qu'importe, si tu es le maître...

DE GUIBERT, de même.

Certainement... aussi, plus tard nous verrons... tâche, en attendant, de te mettre bien avec elle... (Il continue de causer à voix basse avec Coquenet, en tournant le dos aux trois dames.)

HERMINIE, à madame de Savenay et à Cécile.

Oui, Mesdames, c'est mon mari, qui ne vous connaît pas encore, et qui meurt d'envie de vous être présenté.

MADAME DE SAVENAY, bas à Lucien.

N'est-ce pas le banquier dont on parlait ce matin?

LUCIEN.

Lui-même.

(Herminie a pris la main de son mari qui causait toujours avec Coquenet et le présente aux deux dames; de Guibert passe près d'elles et les salue.)

DE GUIBERT, regardant Cécile.

Eh mais! je ne me trompe pas... j'ai déjà eu le plaisir de voir ces dames...

CÉCILE.

Où donc, Monsieur?

DE GUIBERT.

L'année dernière... en Normandie... à Rouen!

CÉCILE.

Je ne me rappelle pas... mais c'est possible... (A madame de Savenay.) Lors de votre procès.

MADAME DE SAVENAY.

Nous y sommes restées un jour.

DE GUIBERT.

C'est cela même... (Bas à Herminie.) Quoi!... c'est là Cécile de Mornas... la prétendue de notre ami Lucien... j'en suis enchanté...

HERMINIE, vivement.

Et pourquoi donc...?

DE GUIBERT, en riant et à voix basse.

Une aventure, ma chère... une aventure que je sais sur son compte...

HERMINIE, avec joie.

Il serait possible!...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BELLEAU.

BELLEAU.

Le canot est prêt... et quand ces messieurs et dames voudront partir...

HERMINIE, à Cécile, à madame de Savenay et à Lucien qui sortent.

Nous vous suivons... (Vivement à son mari.) Qu'est-ce que c'est, Monsieur?... qu'est-ce que c'est?...

DE GUIBERT.

Ah! par exemple... je ne puis le dire...

HERMINIE.

Et moi, je veux le savoir...

COQUENET, s'avançant.

Si je pouvais être utile à Madame...

HERMINIE.

Merci, Monsieur!... cela dépend de mon mari... qui parlera... (En riant et donnant la main à son mari pour sortir.) Ah! la jeune personne modèle a déjà eu des aventures... c'est délicieux... c'est charmant....

(Elle sort avec de Guibert.)

COQUENET.

Ah bah! des aventures... elle?... à son âge?... c'est inconcevable!...

BELLEAU, s'approchant de lui.

Qu'est-ce donc?

COQUENET.

Rien... (A demi-voix.) On prétend que cette jeune personne, qui était là tout à l'heure, a déjà eu un amant!...

(Il sort.)

BELLEAU, seul, riant.

Ah!... elle a eu des amants!... Fiez-vous donc aux demoiselles du grand monde!... Elle a eu des amants!... (Il entend des sonnettes de différents côtés de l'hôtel.) Voici! on y va!

(Il sort en courant.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, tenant sous le bras une liasse de papiers, LUCIEN.

LUCIEN.

Enfin, te voilà, mon cher Raymond... comme tu arrives tard!...

RAYMOND.

Que veux-tu? on n'est pas le maître... quand on est ministre: on ne s'appartient plus, et il faut renoncer souvent aux joies de la famille ou de l'amitié!... Le conseil a fini si tard... j'ai cru que je ne partirais pas... et au moment de monter en voiture, les affaires sont encore venues m'assaillir jusque sur le marchepied... Tiens, tu vois ce que j'ai emporté avec moi... (Lui montrant une liasse de papiers qu'il tient.) J'en ai lu une partie en route... (Allant les poser sur la table, à gauche, où est restée la pétition de Coquenet.) Et puis, le voyage, la rapidité de la course, l'air plus pur, qui me rafraîchissaient le sang, ont donné, malgré moi, une autre direction à mes idées... le papier est tombé de mes mains, le présent a disparu... je me suis retrouvé au milieu de nos souvenirs de jeunesse... dans la cour du Lycée... le jour de mon premier prix, au concours général... vous, mes rivaux et mes amis, vous m'entouriez, vous m'applaudissiez... tandis que mon vieux père me serrait, en pleurant, dans ses bras... Mon pauvre père!... J'ai fait toute la route avec lui... avec toi... je me revoyais auprès du foyer paternel... choyé, chéri de tous... j'avais tout oublié... j'étais heureux... j'étais aimé!... je n'étais plus ministre!...

LUCIEN.

Et ton rêve va continuer, je l'espère... ici... avec moi, avec ta famille, avec ta jolie pupille...

RAYMOND, gaiement.

Oui, j'ai laissé là-bas les ennemis et les haines... j'ai congé pour vingt-quatre heures... Eh bien! monsieur le marié, que dites-vous de votre prétendue?

LUCIEN.

Nous revenons, à l'instant, d'une promenade en mer, que nous avons faite tous ensemble en t'attendant; j'étais à côté d'elle, et il me semble, si toutefois c'est possible, que, d'aujourd'hui, je l'aime plus encore!... si jolie et si modeste... et puis cette grâce, ce charme, cet art parfait des convenances...

RAYMOND, souriant de sa chaleur.

En effet, la tête n'y est plus... et tu as raison; c'est un vrai trésor que je te donne là... et que chacun eût envié!... Ah! s'il était permis à un homme d'état d'être amoureux... si ma jeunesse, déjà flétrie et usée par les travaux, avait pu me laisser la moindre prétention de plaire, c'est une conquête que je t'aurais disputée... (Riant.) Oui, Monsieur, moi, son tuteur, j'aurais bravé le ridicule... j'y suis fait!... et cette fois, du moins, ç'aurait été pour être heureux... car voilà la femme qu'il m'eût fallu... bonté, douceur, saine raison, jugement solide... et quand je la compare à mon étourdie, à mon évaporée de sœur... En as-tu été content, depuis qu'elle est ici?...

LUCIEN.

Certainement... nous venons d'avoir la discussion la plus animée...

RAYMOND.

Où donc?

LUCIEN.

Pendant notre promenade sur mer.

RAYMOND.

Un combat naval?

LUCIEN.

Justement! une bataille rangée... Cécile et moi, d'un côté, te défendions contre ta sœur et son mari, qui t'attaquaient vivement.

RAYMOND, souriant.

En vérité! c'est amusant... Et le sujet de l'attaque?

LUCIEN.

Elle prétend que tu ne fais rien pour ta famille...

RAYMOND.

Et ce que j'ai fait obtenir dernièrement à son mari...

LUCIEN.

Précisément... lui confier une opération aussi importante, c'était déjà un tort... ou du moins une faiblesse à toi d'avoir cédé...

RAYMOND.

Oui, si, parmi les concurrents, il y avait eu des hommes de mérite... Mais ceux que l'on me proposait, je te le prouverai, n'étaient point d'honnêtes gens... de plus, ils étaient tous aussi nuls... et j'ai cru pouvoir, sans grande injustice, accorder à mon beau-frère la palme de la nullité... et de la probité!

LUCIEN.

N'importe! tout autre choix valait mieux... car c'était celui-là qui devait exciter contre toi le plus de clameurs...

RAYMOND.

Un pareil motif est bon pour toi, que les clameurs effrayent... mais pour moi, c'est tout le contraire... tu sais bien que, dans les jours de combat, elles m'excitent et m'encouragent.

LUCIEN.

Tu ignores donc ce que l'on a dit et imprimé!.. On prétend que cet emprunt vaut des sommes immenses, et que tu les partages avec ton beau-frère.

RAYMOND, froidement.

Vraiment! ils disent cela? Parbleu, j'en suis charmé, et tu me fais grand plaisir... Est-ce tout?.. n'as-tu rien de mieux à m'annoncer?..

LUCIEN.

En vérité, je vous admire, toi et ton sang-froid... une pareille attaque me ferait bouillir le sang dans les veines...

RAYMOND.

Toi, je le crois bien... tu n'y es pas fait... tu n'y es pas habitué!.. Nous avons pris tous les deux des chemins différents, qui aboutiront peut-être au même but... moi, marchant sur la calomnie et l'attaquant de front... toi, tremblant à son approche, et courbant la tête pour la laisser passer. Soins inutiles!.. quelque bas que l'on s'incline, fût-ce même dans la fange... on l'y trouverait encore... c'est là qu'elle habite, et je te le prédis, mon pauvre Lucien, tu ne la désarmeras pas plus que moi... tu as beau prodiguer les caresses et les poignées de main, t'abonner à tous les journaux, faire la cour à tout le monde...

LUCIEN, avec fierté.

Excepté au pouvoir.

RAYMOND.

Eh! morbleu! il y a peu de bravoure à l'attaquer aujourd'hui... le courage serait peut-être de le défendre, et tu ne l'oses pas.

LUCIEN.

Je défends ce que le monde approuve... je repousse ce qui est blâmé par lui... et toi, au contraire, tu prends à tâche de le froisser dans ses opinions, de le heurter dans ses jugements!... frondeur et misanthrope, tu sembles estimer les gens en proportion du mal que l'on en pense! S'il est au contraire quelqu'un que tout le monde s'accorde à louer, et qui réunisse tous les suffrages...

RAYMOND.

Celui-là n'aura pas le mien.

LUCIEN.

Et pourquoi?

RAYMOND.

Parce qu'il y a vingt à parier contre un que ces suffrages sont usurpés!... Si un joueur gagne à tous les coups, c'est que les dés sont pipés... si toutes les opinions, tous les journaux s'accordent à louer quelqu'un... c'est qu'ils sont gagnés ou vendus... car l'approbation universelle est impossible!... Les jugements humains se composent de blâme plus que de louanges... d'erreurs plus que de vérités... et celui dont le mérite et le talent sont en discussion, celui qui a quelques amis et beaucoup d'ennemis... celui-là... je l'estime, je l'aime et je le défends... mais l'ami de tout le monde doit être... selon moi...

LUCIEN, riant.

Un réprouvé...

RAYMOND, s'échauffant.

Oui, sans doute, car pour être l'ami de tout le monde, il l'a donc été des méchants, des sots, des intrigants... non, non, il faut avoir ceux-là pour antagonistes, pour adversaires... il faut se faire honneur de leur haine, se glorifier de leurs outrages.... et, comme chez nous, tu ne peux pas le nier, les méchants sont en grand nombre... en immense majorité... j'en conclus que celui qui a le plus d'ennemis...

LUCIEN, riant.

Est le plus honnête homme!

RAYMOND.

Certainement! je m'en vante... et à chaque nouveau pamphlet, à chaque nouvelle injure... je me frotte les mains et je me dis : « Courage!... poursuivons ma route!... j'ai donc en chemin marché sur quelque reptile puisqu'il siffle et qu'il mord. »

LUCIEN.

Et ces morsures multipliées te laissent toujours invulnérable!...

RAYMOND.

Autrefois... dans les commencements... je ne dis pas que j'eusse la force d'âme d'y rester insensible... mais quand j'ai vu comment se forgeaient et se propageaient les calomnies, quand j'ai vu surtout d'où elles partaient, et comment, une fois lancées, il n'y avait plus moyen de les retenir... quand j'ai vu les gens les plus raisonnables, les plus spirituels, accueillir des absurdités, par cela même qu'elles étaient en circulation, et qu'on les répétait autour d'eux... j'ai pris le parti, non de les discuter, mais de les fouler aux pieds... et de les repousser dans leur bourbier natal!... Si tu savais quelle a été ma vie!... je ne te parle pas de ma carrière politique, qui appartient à tout le monde! je ne te rappellerai pas les reproches dont ils m'accablent!... avilir ma patrie, la livrer à l'étranger, la partager même... ils l'ont dit!... comme si cela était possible!... moi... un ministre du roi!... moi! un Français, moi qui donnerais ma vie pour la prospérité et la gloire de mon pays... (Avec émotion.) enfin, ils l'ont dit... peu importe!...

LUCIEN.

Cette idée seule t'émeut.

RAYMOND.

Non... non... cela m'est indifférent... je te le jure; mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne pouvait pas l'être... c'est quand je me suis vu attaqué dans ma vie privée, dans mes sentiments les plus chers... Fils d'un vigneron de la Bourgogne, qui a donné pour mon éducation le peu qu'il possédait, j'ai eu le bonheur de répondre dignement à ses soins et à ses sacrifices... mais si, grâce à lui, j'ai fait de brillantes études et remporté des prix dans nos concours; si plus tard, comme avocat, je me suis distingué dans quelques affaires importantes; si j'ai obtenu au barreau une réputation d'honneur et de talent que l'on ne contestait pas alors, Dieu sait que ces couronnes et ces succès, je les rapportais tous à mon père... Eh bien! quand après de pénibles luttes et de glorieux combats, soutenus pour la défense de nos droits, la cause de la liberté eut enfin triomphé; quand le vote de mes concitoyens m'eut porté à la Chambre, et que plus tard la confiance du roi m'eut appelé au pouvoir... en entrant dans le somptueux hôtel du ministre, moi, fils de paysan, ma première pensée fut pour mon père... j'allai le chercher et voulus l'emmener avec moi... « Non, me dit-il, » je suis bien vieux! le séjour de Paris m'ef- » fraye... je préfère mon repos et ma retraite... » c'est mon désir, mon fils!... » Ce désir, je devais le respecter... cette retraite, je l'embellis de mon mieux... je l'entourai de toute l'aisance que je pouvais lui donner... et un matin, je lis dans une feuille publique que moi, sorti de la classe du peuple, je rougissais de devoir le jour à un paysan... à un vigneron... et que j'avais chassé mon père de mon hôtel.

LUCIEN.

Chassé!

RAYMOND.

C'était imprimé!... et mille voix le répétaient à ma honte... Hors de moi, éperdu... je courus chercher mon père... « Que vous le vouliez ou non, cette fois, lui dis-je, il faut venir, il y va de mon honneur... on accuse votre fils d'être un ingrat, d'être un infâme... venez!... » J'avais ce jour-là, dans mon salon, des députés, de hauts dignitaires, l'élite de la société de Paris... J'amenai mon père, je le leur présentai, et m'inclinant devant lui, je m'écriai : « Dites-leur, mon père, dites-leur à tous si votre fils vous respecte et vous honore. »

LUCIEN.

C'était bien!... très-bien... il n'y avait rien à répondre à cela.

RAYMOND, avec ironie.

Ah! tu le crois... tu crois qu'on impose jamais silence à la calomnie... le lendemain tous répétaient que reconnaissant l'indignité de ma conduite, j'avais voulu la réparer par ce coup de théâtre qu'ils tournaient en ridicule... En vain mon père proclama hautement et attesta ma tendresse et mes soins pour lui... on prétendit que ces réclamations tardives étaient dictées par moi; que je l'avais forcé à les écrire; que la pension que je lui faisais en était le prix; que je la retirerais s'il parlait jamais et disait la vérité... Et maintenant, j'aurais beau dire et beau faire, les plus honnêtes gens du monde ont cette conviction : quand on parle d'un mauvais fils, tous les regards se tournent de mon côté... ou plutôt se détournent de moi!... Que faire?... quel parti prendre?... se brûler la cervelle?... j'y ai pensé d'abord... je l'avoue.

LUCIEN.

O ciel!...

RAYMOND, avec amertume.

Mais loin de désarmer la calomnie, c'eût été pour elle une preuve de plus... voyez-vous, auraient-ils dit, l'effet des remords...

LUCIEN.

Y penses-tu?

RAYMOND.

Oui, mon ami, oui, tu ne les connais pas... et plus tard, quand la vieillesse, quand les chagrins, peut-être, termineront les jours de mon père... ils diront que j'en suis cause... ils diront que je l'ai tué... ils m'appelleront parricide!... je m'y attends... Eh bien! soit! redoublez vos clameurs, je les brave et les méprise... un mot, mon père... un seul mot!... votre bénédiction au parricide!... et que Dieu nous juge!...

LUCIEN, avec émotion.

Raymond...

RAYMOND.

Mais pour les jugements des hommes... jugements d'iniquités et d'erreurs... je ne veux pas même en appeler, ni leur faire l'honneur de me défendre devant ce qu'ils appellent le tribunal de l'opinion publique... Fais ce que dois, advienne que pourra; c'est maintenant ma seule devise, et je marche bravement au milieu de leurs injures, qui peu à peu me sont devenues indifférentes, et qui maintenant font mon bonheur... (Avec exaltation.) Oui... pamphlétaires et calomniateurs, je ne ferais pas un pas pour vous désarmer; si je savais qu'une mesure me rendît populaire à vos yeux, je serais tenté de la rétracter! c'est votre estime, ce sont vos éloges que je redoute... et approuvé par vous, je dirais presque comme cet Athénien que le peuple applaudissait : Est-ce que j'ai dit quelque sottise...

LUCIEN, souriant.

Allons, allons... te voilà comme toujours! ardent, exagéré, dépassant le but, et allant trop loin.

RAYMOND.

Je ne te ferai pas le même reproche.

LUCIEN.

Je m'en félicite!

RAYMOND.

Tant pis pour toi.

LUCIEN.

Tant mieux, taisons-nous; voici ta pupille.

SCÈNE II.

RAYMOND, CÉCILE, LUCIEN.

CÉCILE, courant à Raymond.

Ah! Monsieur, nous vous attendions avec tant d'impatience... et votre retard nous avait bien inquiétés... il ne vous est rien arrivé?

RAYMOND.

Rien, ma chère enfant, que la contrariété de ne pas te voir plus tôt.

CÉCILE.

Quel dommage que vous n'ayez pas pu être de notre promenade en mer!...

RAYMOND.

C'est égal... je n'étais pas absent pour vous... je le sais... je sais que tu m'as défendu...

CÉCILE.

Vous n'en aviez pas besoin.

RAYMOND.

Si vraiment... mes défenseurs sont trop rares pour que je ne les compte pas avec reconnaissance!... comment se porte madame de Savenay, ta noble cousine?...

CÉCILE.

Beaucoup mieux... depuis deux heures seulement qu'elle est à Dieppe... elle prie M. Lucien de vouloir bien passer dans son appartement pour une grave conférence, dit-elle, où je ne dois pas assister...

RAYMOND.

C'est juste... les affaires d'intérêt regardent les grands parents... et les tuteurs... (Prenant sur la table les papiers qu'il y a posés à la première scène.) J'ai là un projet de contrat à vous soumettre. (A Lucien.) Examinez-le en m'attendant, et puis faites-moi le plaisir de placer tous ces papiers dans la chambre que vous me destinez. (Cécile ramasse un papier qui était en dessous et qui tombe; elle le lui présente.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

CÉCILE.

C'était là, sur cette table, avec vos papiers...

RAYMOND, lisant.

« M. le Ministre... la recette de Dieppe est vacante par décès du titulaire... et j'ose me mettre sur les rangs... » (S'arrêtant et reployant le papier.) Au diable les pétitions... à peine arrivé, elles m'assaillent déjà... et je vous demande comment on a pu me glisser celle-ci... à moins que ce ne soit au moment où je descendais de voiture... (La mettant au milieu des papiers que tient Lucien.) Nous avons le temps de lire, rien ne presse.

LUCIEN.

Il faudrait voir cependant...

RAYMOND.

C'est tout vu... c'est un intrigant... auquel je ne répondrai même pas.

LUCIEN.

C'est quelqu'un de cette ville... quelqu'un peut-être d'influent... et c'est un nouvel ennemi que tu vas te faire...

RAYMOND.

Ça m'est égal!

LUCIEN.

On en a toujours assez.

RAYMOND.

Peu m'importe !

LUCIEN, s'adressant à Cécile.

Je vous demande, Mademoiselle, quel est le plus raisonnable ? je m'en rapporte à vous.

RAYMOND.

Et moi aussi... prononce !... qui de nous deux a tort?

CÉCILE, timidement.

Eh ! mais... tous les deux peut-être... (Vivement.) Pardon... mais il me semble, à moi, qui ne m'y connais guère, (Montrant Lucien.) que si l'un craignait un peu moins les discours du monde... si l'autre les redoutait un peu plus...

RAYMOND, riant.

Bravo ! nous tomberions dans le juste milieu.

CÉCILE.

Non, mais vous seriez tous deux, peut-être, bien près de la perfection.

RAYMOND, la regardant d'un air galant et rieur.

Nous y sommes dans ce moment.

CÉCILE.

Ah ! Monsieur se moque de moi ! ce n'est pas bien.

RAYMOND, à Lucien.

N'ai-je pas dit vrai ?... et pour t'en rapprocher le plus tôt possible... va parler affaires... je vous rejoins dans l'instant.

(Lucien sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien ! ma chère enfant, maintenant que tu le connais, ne t'ai-je pas dit la vérité ?... et à part ses opinions, qui n'ont pas le sens commun, n'est-ce pas un excellent homme ?

CÉCILE.

Oui, Monsieur.

RAYMOND.

Crois-tu être heureuse avec lui ?

CÉCILE.

Je l'espère...

RAYMOND.

Ça ne suffit pas !... je veux que tu en sois sûre... car ton père, à qui je dois tout, m'a légué le soin de ton bonheur... et si je me trompais ! parle, mon enfant, ouvre-moi ton âme... autrefois, quand tu étais élevée près de moi, je ne te l'aurais pas demandé... te voyant tous les jours, je devinais, je prévenais tes moindres désirs... jusqu'à douze ou quatorze ans, tu as été ma fille... je t'avais regardée comme telle... mais alors, et quoique ayant le double de ton âge, les convenances et ma position m'ont forcé de t'éloigner, de te remettre entre les mains d'une parente, qui ne pouvait t'aimer comme moi, mais qui, plus heureuse, ne t'a pas quittée... s'est emparée à mon préjudice de ton amitié, de ta confiance...

CÉCILE.

Jamais...

RAYMOND.

Et maintenant que je ne sais plus, comme autrefois, lire dans tes yeux et dans ton cœur... je suis obligé de te demander : Que veux-tu, Cécile ?.. que désires-tu ?...

CÉCILE, avec émotion.

Rien, Monsieur... le choix que vous avez fait doit assurer mon bonheur... et s'il en était autrement, ce ne serait pas votre faute... mais la mienne... aussi je n'hésite pas... car vous êtes mon père, et je dois vous obéir.

RAYMOND.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends; et malgré mon amitié pour Lucien, s'il se présente une personne que tu préfères, si tu es aimée de quelqu'un... parle... je ne te reprocherai rien... que de ne pas me dire la vérité.

CÉCILE.

Je vous l'ai dite, Monsieur ; je ne suis aimée de personne.

RAYMOND.

Bien vrai ?

CÉCILE.

De personne, je vous le jure... excepté de M. Lucien... et je pense comme vous que, sous tous les rapports, c'est un choix convenable... et honorable.

RAYMOND.

A la bonne heure... je m'en vais le lui dire... Adieu, mon enfant, adieu... (Il fait quelques pas pour sortir, s'arrête et la regarde.) Cécile, tu as encore quelque chose à me demander ?

CÉCILE.

C'est vrai, Monsieur... et je n'osais pas... (Raymond revient vivement près d'elle.) c'est-à-dire avec vous, Raymond... j'oserais bien... Mais ce que j'ai à demander, c'est au ministre... et j'ai peur.

RAYMOND.

Pourquoi donc?... si c'est juste...

CÉCILE.

Ah ! c'est de toute justice... Des marins... des pêcheurs... ceux qui tantôt conduisaient notre barque... ils sont bien pauvres, ils ont beaucoup d'enfants, qui n'ont qu'eux pour vivre... et malgré cela, lors de la dernière tempête... ils se sont exposés pendant toute la nuit... l'un a ramené à bord trois passagers... et l'autre en a sauvé quatre... et ils n'ont eu pour toute récompense... que la

joie de leurs enfants, qui croyaient avoir perdu leur père... Ai-je tort, Monsieur, de m'intéresser à eux et de vous les recommander?

RAYMOND.

Non, sans doute... je m'occuperai d'eux... dès aujourd'hui, dès ce matin... tu peux le leur dire.

CÉCILE.

J'y vais à l'instant! quel bonheur!... de leur porter la promesse formelle du ministre... du ministre lui-même...

(Coquenet entre par une des portes de gauche; il entend ces derniers mots, et voit Raymond embrasser Cécile sur le front. Cécile sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND. (Il tire de sa poche un carnet et prend des notes sur la demande que Cécile vient de lui adresser.)

COQUENET, à part, pendant que Raymond achève d'écrire.

Du ministre lui-même!... c'est lui qui vient d'arriver... et puisque sa sœur refuse jusqu'à présent de parler en ma faveur... si je profitais de l'occasion pour faire mes affaires moi-même... ça n'est pas défendu... et comme je ne suis pas censé le connaître, cela n'en fera que plus d'effet. (Il s'approche de la table, y prend un journal, et salue Raymond qui lui rend son salut.) Monsieur arrive, à ce que je vois.

RAYMOND.

Oui, Monsieur.

COQUENET.

Il vient peut-être de Paris?

RAYMOND.

Oui, Monsieur!...

COQUENET.

Je vous en fais mon compliment...

RAYMOND.

Il n'y a pas de quoi...

COQUENET.

Si vraiment, si vous étiez hier à la Chambre?

RAYMOND.

J'y étais...

COQUENET.

Vous pouvez vous vanter d'avoir entendu un fameux discours... celui qu'a prononcé le ministre, et qui a tenu toute la séance... Quel homme, Monsieur, que ce gaillard-là! comme il les a retournés, vers la fin surtout?...

RAYMOND.

C'est l'endroit qui a excité le plus de murmures...

COQUENET.

Qu'est-ce que ça fait?...

RAYMOND, se rapprochant.

Ah! cela ne vous fait rien?

COQUENET.

Non, Monsieur, cela n'empêche pas que ce ne soit un superbe discours... et un homme d'un talent immense, prodigieux... (Avec brusquerie.) Si vous ne pensez pas comme moi, tant pis pour vous... voilà mon opinion...

RAYMOND, souriant.

Que j'estime... (A part.) surtout pour sa rareté...

COQUENET, continuant avec chaleur.

C'est un homme d'état, celui-là... le seul que nous ayons... ou je ne m'y connais pas...

RAYMOND, à part, de même.

Ma foi, il faut venir à Dieppe pour entendre ces choses-là... (Haut.) On s'occupe donc de lui, en ce pays?

COQUENET.

Il y est adoré...

RAYMOND, à part et de même.

Ah bah!... Et le télégraphe qui ne m'en dit rien...

COQUENET.

On lui dresserait des statues...

RAYMOND, à part.

Pour m'en jeter demain les débris à la tête... N'importe! (Haut.) C'est une très-aimable ville que la vôtre, Monsieur...

COQUENET.

Oui, l'air y est pur, la population éclairée, les fonctionnaires y sont très-bien... Nous venons, avant-hier, d'en perdre un très-estimé...

RAYMOND.

Je le savais.

COQUENET, à part.

Déjà!... (Haut.) C'est la nouvelle du pays... cela fait une place vacante... et l'on compte plusieurs concurrents...

RAYMOND.

Je m'en doute... car moi, qui suis de Paris, et qui ne peux rien, j'ai déjà reçu une pétition à ce sujet...

COQUENET.

Est-il possible?...

RAYMOND.

On me l'a remise au moment où je descendais de voiture.

COQUENET.

Vous m'avouerez que c'est d'une indiscrétion, pour ne pas dire plus!... et j'en suis fâché pour notre endroit... (A part.) Ce ne peut être que Rabourdin, le sous-directeur, le seul qui ait des chances... (Haut.) Du reste, je connais ici tout le monde... et si vous me disiez le nom de l'individu, qui devait être au bas de la demande?

RAYMOND.

Je ne l'ai pas lu... je n'ai pas achevé la pétition...

COQUENET.

Franchement, vous avez bien fait... je me doute de qui cela peut être...

RAYMOND, riant.

D'un intrigant... d'abord... c'est ce que j'ai pensé.

COQUENET.

Et vous avez eu raison.

RAYMOND.

Cela ne m'empêche pas cependant de voir... d'examiner... de prendre des renseignements... Et vous, Monsieur, qui êtes de cette ville...

COQUENET.

Voilà quinze ans que je n'en suis sorti...

RAYMOND.

Vous qui me paraissez un citoyen estimable, et en l'opinion duquel on peut avoir confiance...

COQUENET.

Vous me faites trop d'honneur...

RAYMOND.

Dites-moi, puisque vous semblez connaître ce candidat, si c'est un homme capable... un homme de talents?...

COQUENET, d'un air dubitatif.

Eh! eh!

RAYMOND.

Jouit-il de quelque estime... de quelque considération?...

COQUENET, de même.

Eh! eh!...

RAYMOND.

C'est donc, sous tous les rapports, la médiocrité et la nullité mêmes?...

COQUENET, de même.

Eh! eh!...

RAYMOND.

Vous y mettez une discrétion et une délicatesse que j'apprécie... vous n'osez me dire que ce choix n'est pas convenable?...

COQUENET.

Franchement... il y a mieux que cela à choisir... et pour peu que l'on ne se presse pas et qu'on attende...

RAYMOND.

Je vous remercie, Monsieur... Sans avoir d'action directe dans cette affaire... il se peut que je sois consulté, que l'on demande mon avis, et alors, je me souviendrai de celui que vous avez eu l'obligeance de me donner.

(Il salue Coquenet et sort.)

SCÈNE V.

COQUENET, seul.

Je n'ai rien dit: pas un mot, pas une syllabe... ce n'est pas moi qu'on accusera d'avoir voulu calomnier personne, et je défie la méchanceté la plus acharnée de citer une seule de mes paroles... D'ailleurs, un rival! un concurrent! c'est de bonne et légitime défense... chacun pour soi... Dieu et les ministres pour tout le monde... Et puis, Rabourdin est garçon... et je suis père de famille... Voilà vingt ans qu'il est dans l'administration... vingt ans qu'il a une place, et je n'en ai jamais eu... Que diable! il faut de la justice... chacun son tour! A bas le cumul et le monopole!...

SCÈNE VI.

HERMINIE, DE GUIBERT, COQUENET.

HERMINIE, entrant en causant avec son mari.

Oui, Monsieur, vous pensiez ce matin à la députation pour arriver au ministère... il y a dans cette ville, à ce qu'on vient de m'apprendre, une réélection que l'on peut contester... et faire tourner à votre profit.

DE GUIBERT.

Certainement!...

HERMINIE.

Eh bien! alors, tandis que vous êtes dans le pays, tâchez d'obtenir des voix... de gagner des gens influents...

DE GUIBERT.

Je ne demanderais pas mieux... c'est toi qui les repousses. (A demi-voix.) Voilà mon ami Coquenet... propriétaire... électeur... un des plus imposés du département... que tu refuses d'appuyer...

HERMINIE.

Et qui vous dit cela?... est-ce qu'il faut faire attention à un mouvement de dépit ou de mauvaise humeur?... est-ce qu'on ne change pas d'idées vingt fois par jour?...

DE GUIBERT.

Tu l'entends, mon ami... (A demi-voix.) Je t'avais bien dit qu'elle finissait par faire tout ce que je voulais... tu seras nommé... ma femme parlera pour toi au ministre.

COQUENET.

C'est ce que j'ai déjà fait...

DE GUIBERT.

Tu l'as donc vu?...

COQUENET.

Nous venons de causer ensemble... dans un incognito réciproque; et quoiqu'il ignore qui je suis, je le crois très-bien disposé pour moi!... si, maintenant... madame veut me proposer... comme receveur... une idée qui viendrait d'elle... parce que moi, je ne peux plus... me mettre en avant... je crois que nous l'emporterons.

HERMINIE.

Je ne demande pas mieux... je sais même en ce

moment le moyen de tout obtenir de mon frère... les deux places ensemble... à une condition !

DE GUIBERT.

Et laquelle ?

HERMINIE.

C'est que vous me raconterez dans tous ses détails l'aventure dont vous m'avez dit un mot ce matin... l'aventure arrivée à mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT, *vivement.*

Impossible, ma chère... impossible... c'est un secret trop important.

HERMINIE.

Raison de plus ! vous parlerez... ou je suis muette... je ne dis rien à mon frère...

COQUENET.

Un moment... il y va de notre fortune... et il ne s'agit pas ici d'une discrétion déplacée... toi, qui en fait d'aventures racontes toujours avec tant de facilité...

DE GUIBERT.

Oui ; mais celle-ci... j'ai promis de la garder pour moi...

COQUENET.

Et tu tiens ta parole... ta femme est une autre toi-même... ton ami aussi...

DE GUIBERT.

Je le sais bien... mais cela me ferait de fâcheuses affaires avec le ministre...

HERMINIE, *vivement.*

Le ministre...

DE GUIBERT, *de même.*

Avec d'autres personnes encore !... des mauvaises têtes... des férailleurs... moi je n'aime à me battre que le moins possible... et ça n'aurait qu'à en venir là...

COQUENET.

Si ça se savait !... mais nous nous tairons...

DE GUIBERT.

Toi, je ne dis pas... tu seras comme moi... tu auras peur !... mais ma femme... tu ne la connais pas...

HERMINIE.

Et moi, Monsieur, je vous déclare que vous avez excité et redoublé ma curiosité à un tel point, que je veux... j'exige que vous parliez à l'instant même, ou je me brouille avec vous, je ne vous revois de ma vie...

DE GUIBERT, *à voix basse.*

Eh bien ! donc... et puisque vous me promettez tous les deux le secret... je vous dirai tout ce que je peux vous dire... apprenez que l'année dernière... dans une maison... (*Se reprenant.*) dans un château... où j'ai rencontré Cécile pour la première fois.... j'ai vu, le matin au point du jour, un beau jeune homme sortir de son appartement...

HERMINIE.

Vous l'avez vu...

DE GUIBERT.

De mes propres yeux vu... et il ne peut, à cet égard, me rester aucun doute... car le mystérieux inconnu, que je connais très-bien, me l'a avoué lui-même en me faisant jurer le silence le plus profond.

HERMINIE.

A merveille... et cet inconnu, quel est-il ?

DE GUIBERT.

Voilà, par exemple, ce que je ne vous dirai pas... je lui ai promis le secret, et je n'irai pas à plaisir me compromettre... en vous révélant un nom tout à fait inutile au piquant de l'anecdote...

HERMINIE.

Vous avez raison !... d'autant que j'ai deviné... je sais qui !..

DE GUIBERT.

Silence, alors, et n'allez pas me compromettre.

HERMINIE.

C'est mon frère.

DE GUIBERT.

Non pas !...

HERMINIE.

J'en suis sûre... à votre effroi d'abord, et à votre inquiétude... et puis l'adoration que Raymond a pour sa pupille, les louanges dont il l'accable... le crédit qu'il lui accorde à nos dépens... (*A Guibert qui veut parler.*) Vous avez beau vous fâcher, c'est lui... Monsieur, c'est lui !...

COQUENET.

Il est de fait que je l'ai trouvé ici, tout à l'heure, qui l'embrassait !

HERMINIE, *avec joie.*

Vous l'entendez !... je n'en dirai rien... mais j'en suis enchantée.

DE GUIBERT.

Ce n'est pas vrai !...

HERMINIE.

Ah ! monsieur mon frère, vous qui me faites toujours de la morale.

DE GUIBERT.

Ce n'est pas vrai, vous dis-je.

HERMINIE.

Vous osez le nier...

DE GUIBERT.

Permettez ! je ne dis pas que le ministre ne soit pas actuellement fort bien avec elle, ça ne me regarde pas... mais ce n'est pas lui dont je veux parler !... la vérité avant tout... il ne faut compromettre personne.

COQUENET, *gravement.*

Alors, c'est un autre...

HERMINIE, gaiement et en riant.

Ça en fait deux ! c'est gentil.

DE GUIBERT.

Ma femme !... point de suppositions hasardées, je vous en prie...

HERMINIE.

Alors, Monsieur, point de demi-confidences... quel est donc ce séducteur si discret... si timide... qui n'ose paraître et qu'on n'ose nommer devant moi ?...

COQUENET.

Je le connais...

HERMINIE, remontant le théâtre pour voir si personne ne vient.

Vous me le direz.

COQUENET, bas à l'oreille.

C'est toi-même, mon gaillard... c'est toi...

DE GUIBERT, avec embarras et à demi-voix.

Veux-tu te taire... devant ma femme...

COQUENET, lui faisant signe qu'il gardera le silence.

J'en étais sûr...

HERMINIE, qui a remonté près de la porte à droite, redescend le théâtre en courant et revient se placer entre eux deux.

Silence... c'est mon frère...

COQUENET.

Parlez-lui... je m'en vais... j'aime mieux ne pas être là... mais je reviendrai... car voici bientôt l'heure où tout le monde se réunit au salon.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

DE GUIBERT, HERMINIE, RAYMOND.

RAYMOND, qui est entré en lisant un papier, lève les yeux et aperçoit Herminie et Guibert.

Ah ! bonjour, ma petite sœur ! (Donnant la main à Guibert.) Bonjour, mon cher Guibert.

HERMINIE.

Vous avez fait un bon voyage ?

RAYMOND.

Excellent !

HERMINIE.

J'en suis ravie, et je le suis, surtout, de vous voir !... vous savez qu'il y a longtemps que je ne vous ai rien demandé...

RAYMOND.

Je le crois bien... j'arrive !...

HERMINIE.

Aussi, j'ai deux pétitions à vous adresser !.. ça vous étonne ?

RAYMOND, souriant.

Non, parbleu !... ce qui m'étonnerait, ce serait si tu n'en avais pas !...

HERMINIE.

La première... mais je vous préviens d'abord qu'elle ne compte pas... c'est pour un ami... une personne de cette ville... M. Coquenet !

RAYMOND.

Coquenet !.. justement... (Montrant le papier qu'il tient à la main.) J'étais à lire sa pétition... une pétition qui m'a été remise au moment de mon arrivée !...

HERMINIE.

Il demande la place de receveur.

RAYMOND, montrant la pétition.

Je le vois bien !

DE GUIBERT.

Que sollicite aussi un M. Rabourdin, mais Coquenet est notre ami...

HERMINIE.

Un ami intime...

RAYMOND, avec intention.

Que tu connais... tu es sûre de le connaître ?...

HERMINIE.

Pas beaucoup !... mais mon mari...

RAYMOND.

Tu me permettras alors d'attendre de plus amples informations... car quelqu'un de ce pays... quelqu'un tout à fait désintéressé dans la question, m'a fait sur lui un rapport très-défavorable...

HERMINIE.

Quelque envieux !...

RAYMOND.

Il n'en avait pas l'air ; quoique paraissant le connaître mieux que personne, il y a mis une discrétion... enfin, comme je te l'ai dit... je m'informerai, et saurai qui de vous deux a raison... voyons maintenant ta demande principale !...

HERMINIE.

Ne l'avez-vous pas devinée... le peu de mots que vous a dits mon mari... la tendresse que j'ai pour lui... et que vous prenez pour de l'ambition...

RAYMOND.

Je comprends... c'est toi qui lui as donné ces idées de pouvoir.

HERMINIE, avec calinerie.

Eh bien ! oui... toute ma joie, tout mon orgueil, seraient de le voir votre collègue...

RAYMOND, imitant son ton.

Eh bien ! non... ce n'est pas possible...

HERMINIE.

Et pourquoi donc ?... il est capable ou il ne l'est pas ?

RAYMOND.

C'est évident ! voyons le dilemme ?

HERMINIE.

S'il est capable... faites-le nommer...

RAYMOND.

C'est juste... et s'il ne l'est pas ?...

HERMINIE, vivement.

Raison de plus... car vous l'êtes, vous !... et vous ordonnerez, vous gouvernerez sous son nom... tout n'en ira que mieux... il y aura enfin unité dans le gouvernement...

RAYMOND.

Le raisonnement est supérieur, et je n'ai rien à y répondre, qu'un seul mot : non.

HERMINIE, avec colère.

Vous osez dire : non !...

RAYMOND, froidement.

Je l'ose, et je t'engage même à ne plus m'en parler... et à n'y plus penser.

HERMINIE.

Moi, j'y penserai toujours... je vous en parlerai sans cesse, et il faudra bien que vous cédiez, ou je dirai partout de vous un mal affreux...

RAYMOND.

Permis à toi... et tu trouveras de l'écho... il ne manquera pas de monde pour faire ta partie...

HERMINIE.

Ils font bien... ils ont raison... je suis de leur avis... c'est indigne de traiter ainsi sa sœur.... une sœur qui vous aime...

DE GUIBERT.

Il est de fait, mon beau-frère, que vos procédés envers nous...

RAYMOND.

Et toi aussi... qui t'en mêles ?... c'est charmant d'être ministre... on vous accuse de tout immoler à votre famille, et votre famille se plaint qu'on la sacrifie...

HERMINIE.

Ah ! j'aurais plus de pouvoir, plus de crédit sur vous, si au lieu d'être sœur... j'étais votre pupille...

(De Guibert lui fait signe de se taire.)

RAYMOND.

Sans contredit ; car si tu étais Cécile, tu ne demanderais que des choses raisonnables.

HERMINIE.

Raisonnables ou non, je serais sûre de les obtenir...

DE GUIBERT, à demi-voix.

Ma femme, au nom du ciel... (Haut et pour interrompre la conversation.) Voici toute la société des bains qui se rend au salon, car tous les soirs on fait de la musique.

SCÈNE VIII.

HERMINIE, à l'extrême gauche ; LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, entrant sur ces derniers mots ; DE GUIBERT, au milieu du théâtre ; CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, allant s'asseoir à droite ; LUCIEN, appuyé sur leur fauteuil ; RAYMOND, allant causer avec elles ; BAIGNEURS et BAIGNEUSES qui entrent dans le salon, s'asseyent sur des canapés, se placent à des tables que l'on dresse, ou à la table ronde, et lisent des journaux ou des brochures ; DES DAMES s'approchent du piano qui est ouvert, d'autres travaillent, pendant que BELLEAU va et vient, et offre des rafraîchissements à tout le monde.

LE VICOMTE, à de Guibert.

De la musique... c'est ce qu'on dit, et nous allons rire.

DE GUIBERT.

Et ma femme qui a promis de chanter.

LE VICOMTE, à Herminie en s'inclinant.

Alors nous ne rirons plus, nous admirerons... et j'en ai grand besoin... je m'ennuie déjà ici...

DE GUIBERT, souriant.

Et les plaisirs... et les amours ?...

LE VICOMTE.

Bah ! c'est toujours la même chose... et il me prend souvent l'envie de me lancer dans le sérieux et dans l'utile, pour m'amuser.

DE GUIBERT.

Prenez garde, vous devenez philosophe !...

LE VICOMTE, levant les yeux et apercevant Raymond, à droite, en face de lui. — A part.

Monsieur Raymond !...

(Il s'approche et le salue.)

RAYMOND, lui rendant son salut.

N'est-ce pas M. le vicomte de Saint-André ?...

LE VICOMTE.

Attaché aux affaires étrangères.

RAYMOND.

Que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois. (Souriant.) Non pas à son ministère...

LE VICOMTE, de même.

C'est vrai... ce n'est pas là qu'on me trouve... mais en revanche, là, comme ailleurs, on a dû vous dire beaucoup de mal de moi... et cela sans doute m'a fait du tort dans votre esprit...

RAYMOND, froidement.

Cela m'a prévenu en votre faveur, et m'a fait penser qu'il n'était pas impossible que vous eussiez du mérite.

LE VICOMTE, étonné.

Monsieur...

RAYMOND.

Sans cela, comment expliquer cet acharnement contre un jeune étourdi, qui n'a encore employé son temps qu'à faire des folies et des dettes... A votre âge, on n'a que des camarades... on n'a

pas encore l'honneur d'avoir des ennemis... Courage, jeune homme, c'est bon signe, cela promet!... mais ça ne suffit pas... il faut justifier cette haine.

LE VICOMTE.

Ah ! que l'on m'en offre les occasions.

RAYMOND.

Eh bien ! nous verrons; et pour commencer, il faut vous éloigner de Paris... nous trouverons moyen de vous employer.

LE VICOMTE.

Je suis prêt à partir, et suis à vos ordres, Monsieur le ministre.

TOUS LES BAIGNEURS, à demi-voix.

Le ministre...

(Ils causent entre eux et regardent Raymond, qui retourne s'asseoir près de Cécile et de madame de Savenay, et cause avec elles; pendant ce temps, entre Coquenet, qui s'approche de M. et madame de Guibert.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, COQUENET.

COQUENET, à demi-voix, à madame de Guibert.

Eh bien ! mon aimable protectrice, quelles nouvelles?...

HERMINIE.

Mauvaises pour tout le monde...

COQUENET.

Ah bah!...

HERMINIE.

On vous a desservi auprès de lui.

DE GUIBERT.

On lui a dit de toi un mal affreux...

COQUENET.

Et qui donc?...

DE GUIBERT.

Quelqu'un de l'endroit...

COQUENET, vivement.

Je sais qui... ce ne peut être que Rabourdin... mon concurrent.

DE GUIBERT.

C'est possible.

COQUENET.

C'est évident... c'est le seul qui ait intérêt à me nuire... et vous conviendrez que c'est indigne... que c'est infâme... d'employer de pareils moyens pour réussir... je le dirai partout...

DE GUIBERT.

Et tu feras bien...

HERMINIE.

Du reste, tout n'est pas perdu... Le ministre, qui ne vous connaît pas encore, a promis de prendre des informations.

COQUENET.

C'est ce que je demande... parce que, n'en déplaise à Rabourdin, je veux agir franchement et loyalement... mais si, en attendant, je puis lui rendre la pareille et trouver quelque occasion de lui nuire en dessous...

(Pendant ces derniers mots, des baigneurs ont porté au milieu du théâtre et sur le devant le piano qui était au fond de l'appartement.)

DE GUIBERT, à haute voix.

Ne disait-on pas que ces dames allaient nous faire de la musique?... (A sa femme qui est assise.) Le quatuor de *la Dame du Lac*, que tu étudiais tout à l'heure...

HERMINIE.

Je suis bien en train de chanter...

DE GUIBERT.

Tu l'as étudié avec mademoiselle Cécile...

CÉCILE, vivement.

Oh! du tout!... (Bas à Lucien qui est près d'elle.) Je n'oserai jamais devant le monde...

HERMINIE, à part.

Ça la contrarie... (Se levant vivement et passant près d'elle.) Eh bien! voyons... je suis à vos ordres... nous ne chantons pas assez bien pour nous faire prier... et si mademoiselle y consent...

CÉCILE.

Pardon, Madame; nous n'avons pas achevé de répéter ce morceau... et puis, pour ce quatuor, il manque deux personnes... la voix de basse... d'abord...

DE GUIBERT.

C'est moi... je chante tous les rôles de Lablache.

RAYMOND, à part, et souriant.

Belle recommandation pour être ministre.

DE GUIBERT, montrant un jeune homme en gants jaunes qui est près de lui.

Et voici M. de Sivry, un ténor délicieux... qui, de plus, accompagne à merveille. (Le jeune homme s'incline et se met en devoir d'ôter ses gants. — A Herminie.) Allons, ma chère amie... (Allant à Cécile.) Allons, Mademoiselle... il n'y a plus à refuser... vous feriez manquer ce morceau...

CÉCILE, souriant.

Je le ferai manquer bien mieux encore... en acceptant...

LUCIEN, à demi-voix et d'un air de prière.

N'importe, Mademoiselle, on vous regarde, et c'est fixer l'attention.

CÉCILE.

J'obéis.

HERMINIE, avec bonté.

Et vous avez raison. (A part.) Elle ira tout de travers...

DE GUIBERT, offrant la main à Cécile, qu'il conduit au piano.

Nous demanderons à la société cinq minutes de répétition à demi-voix.

(Guibert, sa femme et Cécile se groupent près de M. de Sivry,

qui vient de s'asseoir au piano, et tous quatre étudient à voix basse; pendant ce temps, Coquenet, qui était à gauche du théâtre, a remonté par le fond derrière le piano, et est redescendu à droite où l'on vient de dresser une table de whist.)

COQUENET, présentant une carte à Raymond.

Monsieur voudrait-il être de notre whist?

RAYMOND, prenant la carte.

Très-volontiers...

(Coquenet retourne à la table de whist et compte les fiches et les jetons.)

LUCIEN, à Raymond qu'il prend par le bras.

J'ai vu tout à l'heure, dans l'autre salon, des dames qui regardaient Cécile en chuchotant et en causant avec ce M. de Sivry qui accompagne au piano... quel est-il?...

RAYMOND.

Je l'ignore. (Lui montrant Belleau, qui dans ce moment leur présente un plateau de rafraîchissements.) Mais demande au garçon des bains; ces gens-là savent tout.

(Il retourne près du piano où M. de Sivry et les dames préludent à voix basse.)

LUCIEN, pendant que Belleau lui présente le plateau, prend un verre d'eau sucrée.

Dis-moi, Belleau... quel est ce jeune homme... là... au piano?...

BELLEAU.

Près de la jeune personne. (D'un air malin.) Hein! comme ils se regardent... et comme ils ont l'air de s'entendre?... (Avec finesse et à voix basse.) C'est peut-être un des trois...

LUCIEN, étonné.

Comment... un des trois?...

BELLEAU.

Oui... l'on prétend qu'elle a déjà eu trois aventures...

LUCIEN, remettant son verre sur le plateau.

Morbleu!

BELLEAU.

Prenez donc garde, vous avez manqué de renverser mon plateau.

LUCIEN, cherchant à se contenir.

Pardon... (Cherchant à rire.) Eh!... de qui le sais-tu?...

BELLEAU.

De personne... on en parlait tout à l'heure dans l'autre salon, et tout le monde vous le dira: c'est connu...

(Il va présenter son plateau à d'autres personnes.)

LUCIEN, à part.

Non... ce n'est pas possible... c'est absurde!... ce n'est pas d'elle qu'il a voulu parler!... ou plutôt j'ai mal entendu, je ne suis pas dans mon bon sens...

COQUENET, lui montrant la table qui est prête.

Si Monsieur veut tirer les cartes... (Lucien va à la table, retourne une carte et revient près de Coquenet.) Vous avez l'as de cœur.

LUCIEN, s'efforçant de rire.

Oui, Monsieur... mais une question... vous qui étiez tout à l'heure dans l'autre salon... avez-vous entendu dire que cette jeune personne qui est au piano...

COQUENET, à voix basse.

Silence... il ne faut pas parler de cela... vous savez donc aussi?...

LUCIEN, dans le dernier trouble.

Mais... à peu près....

COQUENET, à voix basse.

Ils disent trois ou quatre intrigues... mais ce n'est peut-être pas vrai... il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit...

(Lucien fait un geste de fureur et veut s'éloigner; madame de Savenay se présente à lui à sa gauche.)

MADAME DE SAVENAY.

J'ai un *deux*, vous êtes mon partner... venez, Monsieur.

LUCIEN, hors de lui.

Oui, Madame.

(Il se retourne et trouve de l'autre côté Raymond et Coquenet.)

RAYMOND et COQUENET, l'entraînant.

Allons... plaçons-nous.

DE GUIBERT, au piano.

Enfin... nous sommes prêts... nous commençons!...

(M. de Sivry, qui est au piano, joue la ritournelle. — Raymond, Coquenet, madame de Savenay viennent de s'asseoir à la table de whist. — Lucien, debout encore et prêt à s'asseoir, regarde du côté du piano. — Les chanteurs, tenant leurs papiers de musique, vont commencer le morceau.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, seul.

Je n'ai pas dormi de la nuit... je ne sais à quelle idée m'arrêter, ni quel parti prendre... il faut que je parle à Raymond... car, enfin, rien n'est encore terminé!... excepté madame de Guibert et son mari, personne ici ne sait que ce contrat doit se signer aujourd'hui... Personne ne me connaît pour le prétendu; de ce côté, du moins, j'échapperai aux railleries et au ridicule... Mais sur les propos de ce garçon de bains et de ce Coquenet, le type des badauds de province... renoncer à celle que j'aime, à un mariage avantageux, sans raisons, sans motifs... sans preuves!... Il est vrai que j'ose à peine interroger... tant j'ai peur qu'ils ne devi-

nent tous l'intérêt que je porte à Cécile... Mais enfin, des preuves... personne n'en donne... il n'y en a pas... et cependant, cela se dit, cela se répète, et... tout à l'heure encore... là... dans ce salon, n'ai-je pas entendu, près de moi, les suppositions les plus extravagantes, sur Cécile, sur sa famille, sur tout ce qui l'entoure... et une fois que je serai marié, ils ne m'épargneront pas... bien plus, ils diront que je n'ignorais rien... ce Coquenet l'attestera... lui, qui est venu hier tout me raconter, à moi-même!... Je savais tout... et j'ai passé outre, parce que Cécile est riche, de haute naissance... pupille du ministre... Ils le diront... je les entends déjà croasser de tous côtés autour de moi... J'en ai le frisson... j'en ai la fièvre!... Allons, consultons Raymond, lui seul peut me donner un bon conseil... C'est lui!... quelle contrariété! il est avec sa sœur.

SCÈNE II.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN.

HERMINIE.

Comment, Monsieur, vous ne déjeunez pas avec nous?...

RAYMOND, avec son chapeau et ses gants.

Non vraiment!... le vicomte de Saint-André a trahi, hier soir, mon *incognito*, et il faut que j'aille ce matin, avec le sous-préfet et les notables de la ville, à trois lieues d'ici, poser la première pierre d'un phare qui doit éclairer la côte... Impossible de me soustraire à cet honneur, qui va me valoir quelques quolibets... N'est-ce pas, Lucien?.. vous allez dire, vous autres, que le ministère a beau établir des phares, il n'y voit pas plus clair pour cela...

LUCIEN.

Mon ami, j'aurais voulu te parler...

RAYMOND.

Est-ce à ce sujet?...

LUCIEN.

Non, pour autre chose...

RAYMOND.

Impossible, en ce moment... ces Messieurs vont venir me prendre en voiture... si même ils ne m'attendent déjà... mais je reviendrai pour dîner... un grand dîner, où j'aurai l'élite de la population... les tires sont connus... il faut en accepter les charges... Mais ce soir... pour nous dédommager (Frappant en riant sur l'épaule de Lucien.) le contrat que nous signerons...

LUCIEN.

C'est justement à propos de cela... que je voudrais te faire part... d'une inquiétude... que j'ai.

RAYMOND.

Je devine... ta corbeille qui n'arrive pas... Sois tranquille, tout était commandé avant mon départ, et choisi avec un goût... Ce n'est pas moi qui m'en suis chargé... c'est ma sœur... qui a présidé à tout cela!

LUCIEN.

Quoi! c'est madame qui a eu cette complaisance?...

RAYMOND.

Elle en a été ravie! les femmes aiment toutes à se mêler des corbeilles de noce... (A sa sœur.) Et quand celle-là arrivera-t-elle?

HERMINIE.

Aujourd'hui, je le suppose; du moins on me l'a formellement promis... le premier magasin de Paris!...

RAYMOND.

Ce n'est pas une raison d'exactitude... au contraire!... N'importe... j'aime à y croire... et tantôt nous jouirons de l'effet...

LUCIEN, à demi-voix.

Oui... mais comme je te le disais... je désirerais te parler?...

HERMINIE, faisant la révérence.

Je vous demande bien pardon, Monsieur, j'étais arrivée avant vous.

RAYMOND.

Quoi!... même en famille, on se dispute chez moi les audiences... Parlez vite... les dames d'abord... c'est de droit...

(Lucien va s'asseoir sur un des fauteuils.)

HERMINIE.

Deux mots suffiront... Je vois avec peine, Monsieur, que vous ne me rendez jamais justice...

RAYMOND.

Si vraiment... j'ai pu te reprocher de l'étourderie, de la frivolité... jamais de torts sérieux!... et si chaque jour ils m'attaquent dans mon honneur... ils ont du moins respecté le tien!... C'est une joie et une consolation réservées à notre vieux père, qui n'en a plus d'autres...

HERMINIE.

Eh bien! Monsieur, s'il en est ainsi... vous savez ce que je vous ai dit hier?...

RAYMOND.

Tu m'as dit tant de choses...

HERMINIE.

Pour cette nomination... dont j'ai promis de vous parler sans cesse, quoi qu'il m'en coûte...

RAYMOND.

Ça ne te coûtera plus rien, tu n'auras plus cette peine... notre nouveau collègue est nommé...

HERMINIE, avec joie.

Il serait vrai?...

RAYMOND.

Et ce n'est pas ton mari...

HERMINIE, avec colère.

Ah! c'est une trahison!...

LUCIEN, avec étonnement et se levant.

Comment! il était sur les rangs?...

RAYMOND.

Tu l'entends!... voilà Lucien... voilà nos amis eux-mêmes qui haussent les épaules à l'idée seule d'une pareille prétention... et si j'avais pu l'accueillir un instant, ils s'y seraient opposés.

LUCIEN, avec chaleur.

Oui, vraiment... pour ton honneur...

RAYMOND.

Je ne le leur fais pas dire...

HERMINIE, à Lucien.

Et moi, Monsieur, je me rappellerai ce mot-là...

RAYMOND, se retournant vers Lucien.

A toi, maintenant... parle...

LUCIEN.

Pas devant ta sœur...

HERMINIE.

Je comprends... encore quelque perfidie... quelque complot contre moi...

SCÈNE III.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN, BELLEAU.

BELLEAU, entrant et s'adressant à Raymond.

M. le sous-préfet... et toutes les autorités sont en bas, dans une calèche... Les voilà qui descendent et demandent M. le ministre.

RAYMOND.

Je cours au-devant d'eux... (A Lucien, qui veut le retenir.) Mon cher ami, à mon retour, nous causerons... il ne faut jamais qu'un ministre se fasse attendre... ça donne le temps de dire du mal de lui...

BELLEAU, naïvement.

Oh non! M. le ministre... ils n'oseraient pas... car en arrivant, j'ai entendu M. le sous-préfet qui disait aux autres: Taisez-vous donc, il est ici!...

RAYMOND, riant, à Lucien.

A merveille!... ils avaient déjà commencé... (A Belleau.) Passe devant... dis leur que je vais avoir l'avantage (En riant.) de les interrompre!...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

HERMINIE, LUCIEN.

HERMINIE.

Je vois, Monsieur, que j'essaierais en vain de balancer votre crédit, et surtout celui de votre prétendue, de votre fiancée, à qui l'on n'a rien à refuser...

LUCIEN, étonné.

Que voulez-vous dire?...

HERMINIE.

Qu'au moment même où je sollicitais en vain, Cécile venait d'obtenir du ministre cinq ou six places vacantes... ici, à Dieppe... Des pilotes, des gens du port, des commis, ont été nommés à sa recommandation... elle dispose de tous les emplois, et désormais, quand je voudrai obtenir quelque faveur, c'est à elle que je m'adresserai... (Avec ironie.) ou plutôt à celui qui aura tout pouvoir par elle... (Lui faisant la révérence.) à vous, Monsieur, son heureux époux!...

(Elle le salue et sort.)

SCÈNE V.

LUCIEN, seul, avec agitation.

Et elle aussi... dont les compliments ironiques... elle sait tout... et pour que ces bruits soient arrivés jusqu'à son oreille, il faut donc que de tous les côtés on les répète, ce qui est déjà aussi terrible que si ça était réellement... car enfin, quand tout le monde le dit, tout le monde ne peut avoir tort... il est impossible que de pareils bruits se répandent et circulent aussi hardiment sans une cause, sans un prétexte... il faut donc que réellement il y ait quelque chose... (Se retournant vers le fond.) Madame de Savenay et Cécile... Allons, et quoi qu'il m'en coûte... il faut connaître la vérité...

SCÈNE VI.

LUCIEN, à l'écart, près de la table où sont les journaux; CÉCILE, MADAME DE SAVENAY.

CÉCILE, gaiement à madame de Savenay, et sans voir Lucien.

C'est bien étonnant... comment, ma cousine, vous n'avez pas remarqué?...

MADAME DE SAVENAY.

Quoi donc?...

CÉCILE.

Quand nous sommes entrées au salon, et pendant que nous le traversions, il s'est fait tout à coup un grand silence... et tout le monde avait un air si extraordinaire...

MADAME DE SAVENAY.

Un air de déférence... on sait dans ce pays ce qu'est la marquise de Savenay... et leur respect...

CÉCILE, toujours gaiement.

Était bien grand!... ils baissaient tous les yeux... sans nous adresser la parole... et à peine

étions-nous passées... j'entendais derrière nous un bourdonnement... qui cessait dès que vous retourniez la tête.

MADAME DE SAVENAY, gravement.

De nouvelles arrivées... surtout quand elles ont quelque distinction dans les manières... sont toujours sûres d'attirer l'attention... ici, dans cette petite ville... où l'on n'a rien à faire qu'à regarder...

CÉCILE.

Je le crois bien... tout à l'heure, dans la cour, quand ces pauvres pêcheurs sont venus me remercier.. de la gratification que je leur avais fait obtenir du ministre...

LUCIEN, s'avançant.

C'est donc vrai!...

CÉCILE, l'apercevant.

Ah! Monsieur... vous étiez là?...

LUCIEN.

Oui, Mademoiselle... (Vivement.) Mais cette gratification dont vous parlez?...

CÉCILE.

Vous savez... ces marins qui hier conduisaient notre barque, et qui, plusieurs fois déjà, ont exposé leurs jours pour des naufragés... ils sont bien misérables, et je voulais vous prier de parler en leur faveur, mais mon tuteur est si bon! il m'a enhardie... j'ai osé lui raconter leur dévouement... et jugez de mon bonheur!... ils ont eu une gratification et sont nommés garde-côtes.

LUCIEN.

Pas autre chose!... (Avec trouble.) Je veux dire... voilà tout.

CÉCILE.

Cela suffit, puisqu'ils sont enchantés!... et pendant qu'eux, leurs femmes et leurs enfants me remerciaient dans la cour, avec tant de joie que j'en étais attendrie... je me retourne et je vois toute la société du salon, dont les figures étaient appliquées contre les carreaux des fenêtres... et ils me regardaient tous avec un air de raillerie que je ne puis vous rendre... Est-ce parce que j'avais des larmes dans les yeux? c'est très-mal... Il paraît que dans ce pays ils sont très-moqueurs...

MADAME DE SAVENAY.

C'est possible... mais ils ont du bon... surtout une sévérité de mœurs et de principes que j'approuve... Ce matin, et pendant que je prenais mon bain... les femmes de chambre de l'établissement causaient entre elles d'une jeune personne d'ici... qu'elles traitaient de la bonne manière.

CÉCILE.

Pauvre jeune fille!...

MADAME DE SAVENAY.

Et leur indignation m'a fait plaisir!... une demoiselle de haute naissance qui, à peine âgée de dix-huit ans, a déjà eu quatre inclinations... pour ne pas dire plus!... Concevez-vous cela?... concevez-vous un scandale pareil?...

CÉCILE, souriant.

Peut-être aussi est-ce un mensonge?... car cela me paraît si invraisemblable...

MADAME DE SAVENAY.

Invraisemblable ou non, j'admets... (car je suis toujours portée à l'indulgence...) j'admets qu'il y ait seulement inconséquence... ou étourderie... n'importe?.. elle n'a que ce qu'elle mérite... Dès qu'une femme fait parler d'elle... elle est dans son tort... de ce côté-là... je suis sans pitié... Est-ce qu'on a jamais rien dit de moi?...

CÉCILE.

Non, sans doute.

MADAME DE SAVENAY.

Pourquoi?... parce qu'il n'y avait rien... où il n'y a rien, le monde perd ses droits; car je le répéterai sans cesse, au fond de tous les jugements humains... il y a toujours quelque chose!... n'est-ce pas, M. Lucien?... Eh! mon Dieu!... qu'avez-vous donc?... comme vous voilà pâle et troublé...

LUCIEN, passant entre les deux femmes.

J'en conviens... mais c'est de colère... et d'indignation... car moi aussi... je connais la jeune personne dont vous parliez tout à l'heure...

MADAME DE SAVENAY, souriant.

Ah! la demoiselle aux quatre inclinations...

LUCIEN.

Oui, Madame... et je cherche en vain à m'expliquer... qui a pu donner lieu à d'aussi absurdes suppositions?...

CÉCILE, vivement et sautant de joie.

Elle n'est donc pas coupable... Ah! que vous me faites plaisir!... (A madame de Savenay.) Vous voyez, je m'en doutais d'avance... parlez, Monsieur... contez-nous cela!... vous la connaissez donc?

LUCIEN, avec trouble.

Oui... sans doute... et beaucoup...

MADAME DE SAVENAY, sèchement.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

LUCIEN, avec émotion.

J'ajouterai que vous, Madame, vous pouvez l'apprécier encore mieux que moi... car elle est de votre société intime...

MADAME DE SAVENAY.

Est-il possible?...

CÉCILE, naïvement.

Alors... et moi aussi... je la connais donc? (Avec joie.) Dieu, que je suis contente de l'avoir défendue... car de toutes mes amies de pension... il n'en est pas une, grâce au ciel, de qui un pareil soupçon puisse seulement approcher... son nom, Monsieur... son nom?...

LUCIEN.

Oui, vous le saurez... oui, quelque coup que je puisse vous porter... je dois tout vous dire... ne fût-ce que pour chercher avec vous, et la cause de ces outrages... et les moyens de les punir...

MADAME DE SAVENAY.

Parlez donc!

CÉCILE.

Parlez... cette jeune fille si indignement accusée...

LUCIEN.

C'est vous!...

CÉCILE, poussant un cri et passant près de madame de Savenay.

Moi!... moi! grand Dieu!...

MADAME DE SAVENAY, avec indignation.

Une personne qui est sous mon égide et ma protection... on ose l'attaquer... on ose avoir besoin de la défendre!!!

CÉCILE, lui prenant les mains.

Ah! que je vous remercie!...

LUCIEN.

Oui... je pense comme vous... oui, sa vue seule devrait réduire ses ennemis au silence... et cependant, ni vous, ni moi, ne pouvons empêcher les bruits les plus injurieux, les plus invraisemblables de se glisser dans l'ombre et de se répandre...

MADAME DE SAVENAY.

Et comment?... et par qui?

CÉCILE.

Oui, Monsieur... achevez... je puis, je veux tout entendre; ce droit de défense que je réclamais pour une autre... on ne me le refusera pas, à moi, je l'espère; et pour me défendre, il faut au moins connaître ceux qui m'accusent... Et d'abord... ces personnes qui m'aimaient... non, vous avez dit mieux... que j'ai aimées... quelles sont-elles?

LUCIEN.

Je l'ignore!... mais à quelques mots... que j'ai entendus, là, au salon... où j'écoutais incognito... à quelques railleries, que j'ai cru comprendre... (A Cécile.) et que m'a répétées madame de Guibert... la malignité s'exerçait sur la reconnaissance et sur l'amitié bien naturelles que vous portiez à votre tuteur...

MADAME DE SAVENAY.

La... je vous l'ai toujours dit!... vous en parlez sans cesse avec un enthousiasme, une exaltation!... ce matin encore... ici, quand tout le monde l'attaquait, vous avez pris hautement la parole... vous vous êtes posée son avocat...

CÉCILE.

J'ai eu tort... sans doute... mais cependant...

MADAME DE SAVENAY.

Les jeunes personnes ne veulent jamais rien croire... il n'en faut pas davantage pour donner lieu aux remarques, aux commentaires, aux interprétations...

LUCIEN.

Auxquelles la scène de tout à l'heure a prêté une nouvelle force... cette gratification... cette place accordée à de pauvres gens...

MADAME DE SAVENAY.

Vous voyez bien!... Qu'aviez-vous besoin de solliciter pour ces gens-là?... vous saviez bien que le ministre céderait à vos instances... et que cela ferait jaser... car il ne sait rien vous refuser...

LUCIEN, avec inquiétude.

En vérité...

MADAME DE SAVENAY.

Ce n'est pas comme à moi qui, dernièrement encore, n'ai pas même pu obtenir une place de garçon de bureau pour mon vieux valet de chambre... Mais, dès qu'il s'agit d'elle, tout est bien... tout est juste!... et c'est plutôt par la faute de Raymond que seront venus de tels bruits, car il fait partout de Cécile un tel éloge... c'est une telle admiration... que moi, qui vous parle, j'ai cru souvent qu'il l'aimait...

LUCIEN et CÉCILE.

Lui?...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

En tout bien... tout honneur, s'entend... car j'étais toujours là... et ce n'est pas devant moi, et dans ma maison, qu'on pourrait supposer...

LUCIEN, avec impatience.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe... les suppositions ne respectent rien... et je ne voulais pas... je craignais de vous dire que vous-même n'étiez pas épargnée.

MADAME DE SAVENAY, passant devant lui.

Moi, la marquise de Savenay!... Je voudrais bien voir qu'on se permît...

LUCIEN.

J'ai entendu, à côté de moi, quelqu'un du pays murmurer, à l'oreille de son voisin, que c'était vous qui aviez favorisé, ou du moins toléré de pareils sentiments.

MADAME DE SAVENAY, poussant un cri.

Ah! c'est une infâme et atroce calomnie, que rien au monde ne pourrait justifier.

LUCIEN.

On ajoutait que c'était le prix de la pension de dix mille francs que vous venez d'obtenir du ministre.

MADAME DE SAVENAY.

Mais c'est une horreur qui n'a pas de nom...

LUCIEN, vivement et avec joie.

Ce n'est donc pas vrai ?.. cette pension n'existe pas ?

MADAME DE SAVENAY.

Si Monsieur... mais d'abord, elle n'est que de cinq mille francs...

LUCIEN, avec impatience.

Eh ! qu'importe le chiffre...

MADAME DE SAVENAY.

Il importe, Monsieur, qu'elle avait été accordée, sous la restauration, aux loyaux services du marquis de Savenay, et que, supprimée arbitrairement à la révolution de juillet... elle m'a été rendue dernièrement avec justice...

LUCIEN.

Par qui?..

MADAME DE SAVENAY.

Par le ministre... par Raymond.

LUCIEN, avec force.

Vous voyez donc bien qu'il y a, dans leurs mensonges mêmes, une apparence de vérité... et comme vous le dites vous-même...

MADAME DE SAVENAY.

Mais c'est à étrangler toute la ville de Dieppe... Il faudrait donc, pour leur complaire, renoncer à une pension qui m'est due...

CÉCILE.

Ma pauvre cousine...

MADAME DE SAVENAY.

Et c'est vous, Mademoiselle, qui êtes cause de tout cela... ce sont vos étourderies... vos inconséquences qui rejaillissent sur moi... et me compromettent.

CÉCILE.

J'espère que non, Madame ; de pareils bruits sont trop absurdes, pour que la raison n'en fasse pas justice... (Passant près de Lucien, et avec dignité.) Mais si, malgré leur invraisemblance, ils pouvaient, Monsieur, influer un instant sur votre esprit ou sur votre cœur... vous êtes libre ; je vous rends vos promesses... Ce mariage n'est connu que de mon tuteur et de sa famille, le reste du monde l'ignore, et la rupture n'en causera ni bruit, ni scandale...

LUCIEN.

Moi, renoncer à vous, quand je vous aime plus que jamais... quand je voudrais, au prix de tout mon sang, confondre ces infâmes !..

CÉCILE.

Laissez-moi achever... Je ne puis rien contre des outrages dont j'ignore l'origine et la cause ; je ne puis convaincre ceux qui m'ont jugée sans m'entendre et sans me connaître... mais je puis vous dire à vous, Monsieur, je ne suis pas coupable... je n'ai rien à me reprocher, et je n'en ai qu'une preuve à vous donner... mon serment... s'il suffit, à vos yeux, pour répondre à toutes les calomnies... Si dans ce moment, où tout m'accable, vous seul croyez en moi... ce sera un gage d'estime, que je n'oublierai jamais... une marque de tendresse qui vous acquiert, dès aujourd'hui ; cet amour que vous réclamiez hier... et ma vie entière se passera à vous le prouver... Maintenant, Monsieur, prononcez... j'attendrai votre réponse.

(Elle salue et sort.)

SCÈNE VII.

LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

LUCIEN, avec désespoir.

Ah ! ce n'est pas moi qu'il faut convaincre... je crois plus que jamais à sa pureté, à sa vertu... mais les autres !...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

Cela me regarde !.. car maintenant, je suis intéressée plus qu'elle à faire connaître la vérité, et ce sera facile...

LUCIEN, avec doute.

Vous croyez ?

MADAME DE SAVENAY.

J'en suis sûre !.. quelques misérables ont pu, dans l'ombre, répandre de pareils bruits ; mais quand, moi, la marquise de Savenay... je me montrerai... ils n'oseront soutenir mon regard, et un mot de moi suffira pour les confondre !... qu'ils viennent... je les attends !..

LUCIEN, avec impatience.

Mais c'est qu'ils ne viendront pas !... et en attendant, ces bruits circulent ; et que leur opposerez-vous ?...

MADAME DE SAVENAY.

La vérité...

LUCIEN, avec impatience.

Eh ! ils ne voudront pas l'entendre... il y a tel mensonge qui, répété par la foule, acquiert la force de l'évidence ; on ne discute plus une calomnie qui circule ; c'est une monnaie que l'on reçoit, que l'on rend, qui a cours partout ; et loin d'en effacer l'empreinte, la circulation ne fait que la rendre plus palpable et plus saillante... Vous-même, souvent, l'avez accueillie de bonne foi, sans vous en douter... et, peut-être, vous finirez encore comme les autres, par vous laisser entraîner au torrent !...

MADAME DE SAVENAY.

Parlez pour vous...

LUCIEN.

Moi, jamais...

MADAME DE SAVENAY.

Vous, Monsieur ?... mais moi... je saurai y

résister... et faire triompher la vérité... il y a en elle un accent auquel on ne peut se méprendre, surtout quand il vient d'une voix puissante et imposante... Je vous l'ai dit, Monsieur... cela me regarde... ne vous en mêlez pas !... Qui vient là ?

LUCIEN.

Un monsieur du pays.

MADAME DE SAVENAY.

C'est par lui qu'il faut commencer.

SCÈNE VIII.

COQUENET, LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

COQUENET, après l'avoir saluée.

N'est-ce pas madame la marquise de Savenay que j'ai l'honneur de saluer ?...

MADAME DE SAVENAY, avec hauteur.

Moi-même, Monsieur...

COQUENET.

Mademoiselle votre nièce... ou votre cousine... n'est pas ici ?.. Je l'aime autant... je n'aurais peut-être pas osé m'adresser à elle... tandis qu'à vous, Madame, je le préfère.

MADAME DE SAVENAY, de même.

Pour quelles raisons... qu'y a-t-il ?

COQUENET.

Vous voyez, Madame... quelqu'un qui n'espère qu'en vous... un père de famille indignement calomnié... car la malignité n'épargne personne...

MADAME DE SAVENAY.

A qui le dites-vous ?...

COQUENET.

Je le sais, Madame, je sais tout ce qu'on a dit sur mademoiselle Cécile, votre nièce...

LUCIEN.

Et vous n'avez pas craint de le répéter hier soir, à moi, Monsieur, qui connais ces dames...

COQUENET, vivement.

On me l'avait dit, Monsieur, je vous le jure... mais j'étais dans l'erreur, je me trompais... je le reconnais, maintenant...

LUCIEN, avec joie.

Est-il possible ?

MADAME DE SAVENAY, à Lucien, d'un air de triomphe.

Eh bien ! vous le voyez, Monsieur, il n'est pas si difficile d'éclairer ces gens-là !...

LUCIEN.

Parlez, de grâce... je vous écoute...

COQUENET.

C'est tout ce que je demande... (Passant entre eux deux.) Eh bien ! Madame, je sollicitais une place, où j'avais des droits, et que j'allais obtenir, lorsque M. Rabourdin, mon concurrent, m'a représenté au ministre comme un homme sans capacité, sans talent, sans considération... oui, Monsieur, lui, mon concurrent... lui-même !... c'est connu de toute la ville... chacun vous le dira, car je ne m'en suis pas caché... et quoi qu'il arrive, c'est un homme perdu de réputation... Aussi, moi, qui vous parle, j'aimerais mieux ne pas avoir de place... que de l'avoir à ce prix-là... mais enfin on m'attaque... je dois me défendre... vous comprenez, et c'est pour mon honneur, maintenant, que je tiens à être nommé, pas pour autre chose.

LUCIEN et MADAME DE SAVENAY, avec impatience.

Eh bien ! Monsieur ?...

COQUENET.

Je m'étais d'abord adressé à madame de Guibert, la sœur du ministre, dont le crédit a échoué... et alors... j'ai eu l'heureuse idée d'implorer votre protection toute-puissante...

MADAME DE SAVENAY.

A moi, Monsieur, qui n'ai aucun pouvoir...

COQUENET.

Cela vous plaît à dire... (Hésitant.) Mais vous savez mieux que moi... et nous savons tous, que par mademoiselle votre nièce...

LUCIEN et MADAME DE SAVENAY.

Comment ?...

COQUENET.

Vous pouvez tout sur elle... qui peut tout sur le ministre... témoin encore ce matin... ces places nombreuses qui ont été accordées par mademoiselle Cécile, à votre recommandation...

MADAME DE SAVENAY, avec indignation, voulant parler.

Monsieur !...

COQUENET, continuant plus vivement.

Témoin ces quinze mille francs de pension que vous avez obtenus pour vous-même...

MADAME DE SAVENAY, avec colère.

Quinze mille francs !...

LUCIEN, de même, à madame de Savenay.

Otez-leur donc, maintenant, de l'idée !...

(Lucien remonte le théâtre et redescend à droite près de madame de Savenay.)

COQUENET, continuant toujours.

Et pourquoi, je vous le demande, refuser votre protection à un honnête homme... à un père de famille... vous ne l'aurez jamais accordée à quelqu'un qui vous soit plus dévoué, plus reconnaissant... (Baissant la voix.) et s'il le faut même... s'il faut des sacrifices...

MADAME DE SAVENAY, poussant un cri d'indignation.

Ah ! je suffoque... je me trouve mal... et quand je devrais traduire celui-ci devant le procureur du roi !...

COQUENET, étonné.

Moi, mon Dieu! que vous ai-je donc fait?...

LUCIEN, à demi-voix et avec impatience.

Eh! Madame! comme je vous l'ai dit... vous voyez bien qu'il n'a pas cru vous offenser, qu'il est de bonne foi, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'est pas le seul...

COQUENET.

Ils me l'ont tous conseillé... et madame de Guibert m'a dit : « Mon cher protégé, je ne puis rien pour vous... mais voyez ces dames, qui ont tout pouvoir... c'est la seule manière d'arriver... » Après cela, si je m'y prends mal..... excusez-moi...

MADAME DE SAVENAY, se contenant à peine.

Ah! c'est de madame de Guibert que vient tout cela?...

LUCIEN, à demi-voix.

Modérez-vous, de grâce... elle est avec son mari et avec un étranger...

MADAME DE SAVENAY.

Tant mieux, plus il y aura de témoins, plus le démenti sera éclatant... et voici l'occasion que j'attendais pour les faire rentrer tous dans la poussière... soyez tranquille, ce ne sera pas long...

SCÈNE IX.

COQUENET, M. DE GUIBERT, HERMINIE, donnant le bras au VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ; MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

HERMINIE, donnant le bras au vicomte et s'adressant à son mari.

Oui, Monsieur, il y a ici, à Dieppe, des ouvrages en ivoire délicieux!... Une de mes amies en a acheté pour mille écus! et je veux, comme elle... encourager les arts!... ne venez-vous pas avec nous?...

DE GUIBERT, se jetant dans un fauteuil, à gauche.

Je n'aime pas les arts!... parce que c'est moi toujours qui paye les mémoires.

HERMINIE, tenant toujours le bras du vicomte.

Eh bien! nous irons sans vous.

COQUENET, passant entre de Guibert et sa femme, et bas à Herminie.

Je joue de malheur, j'ai encore échoué!...

HERMINIE, riant.

Ce pauvre Coquenet!

MADAME DE SAVENAY, s'approchant d'elle et à haute voix.

Je suis enchantée de vous voir, Madame... j'allais chez vous!...

HERMINIE.

Aviez-vous quelques nouvelles à me donner?

MADAME DE SAVENAY, malgré les efforts de Lucien pour l'engager au silence.

Non des nouvelles... mais une leçon...

(Herminie s'arrête, de Guibert se lève, se rapproche de sa femme, et le vicomte, quittant le bras d'Herminie, se met dans le fauteuil que vient de quitter de Guibert; Coquenet s'assied de l'autre côté de la table.)

HERMINIE, à madame de Savenay.

Venant de vous, Madame, elle n'a rien qui puisse blesser... je suis encore dans l'âge où on les reçoit, et depuis longtemps Madame est dans celui où on les donne!

DE GUIBERT, lui faisant signe de se taire.

Ma femme!...

HERMINIE.

J'attends ce que Madame veut m'apprendre...

MADAME DE SAVENAY, avec une colère concentrée.

Je vous apprendrai donc que lorsqu'une personne de mon rang veut bien recevoir une personne du vôtre... lorsqu'elle daigne admettre dans son intimité la femme d'un homme de rien...

DE GUIBERT.

Madame!...

MADAME DE SAVENAY.

Je veux dire d'un homme d'argent... c'est la même chose, à mes yeux... il ne faut pas pour cela que ces gens-là oublient leur origine et leur père, vigneron en Bourgogne... (Geste d'Herminie et de Lucien.) Je ne lui connais pas, du moins, d'autre titre.

LUCIEN, à demi-voix, à madame de Savenay.

Eh! Madame! de grâce...

MADAME DE SAVENAY.

Non, Monsieur... il est bon de prouver que nous sommes placées trop haut pour que leurs calomnies puissent nous atteindre.

HERMINIE.

Des calomnies, Madame?

MADAME DE SAVENAY.

Celles que vous avez répandues contre Cécile et contre moi...

HERMINIE, froidement.

Moi, Madame... je n'ai rien dit... je n'ai fait qu'écouter, voilà tout... Est-ce ma faute si j'ai beaucoup entendu?...

MADAME DE SAVENAY.

Et moi, je vais croire, Madame, et je crois déjà, que tous ces bruits mensongers ont été, non pas écoutés, mais inventés par vous.

HERMINIE, avec indignation.

Par moi!... vous pourriez supposer...

MADAME DE SAVENAY.

Je ne suppose rien que votre silence ne prouve... j'en appelle à ces messieurs... qu'ils prononcent! (Coquenet et le vicomte, qui étaient assis, se lèvent, et Lucien se rapproche de la marquise.)

HERMINIE, *hors d'elle-même.*

Ah ! c'en est trop !... le ciel m'est témoin que je voulais me taire !... mais puisqu'on a presque publiquement provoqué cette explication... puisqu'on appelle calomnies des vérités... il faut bien que je me résigne à donner des preuves...

DE GUIBERT, *voulant l'empêcher de parler.*

Ma femme...

HERMINIE.

Eh ! Monsieur, n'ayez pas peur !... je ne nommerai personne... Peu importent les noms, si les faits subsistent... et il me suffira de rappeler à Madame que l'année dernière, dans un château où elle se trouvait avec sa jeune parente... une personne digne de foi a vu... cela est assez évident... (*Appuyant sur le mot.*) vu, de grand matin, un bel inconnu sortant d'un appartement !...

MADAME DE SAVENAY, *vivement.*

Quelle indignité !...

HERMINIE, *lui faisant la révérence.*

Était-ce du vôtre, Madame ?... mes suppositions n'ont jamais été jusque-là.

MADAME DE SAVENAY.

Mensonge et fausseté dont on ne pourrait trouver de témoin...

HERMINIE.

Ce témoin existe... il est ici.

MADAME DE SAVENAY.

Et quel est-il ?

HERMINIE.

Mon mari...

DE GUIBERT, *passant près de madame de Savenay.*

Permettez...

HERMINIE, *continuant avec chaleur.*

Qui, devant moi, (*Montrant Coquenet.*) et devant Monsieur, l'a attesté...

COQUENET, *passant près d'Herminie.*

C'est vrai... il m'a avoué à voix basse... que c'était lui !... lui-même... la vérité avant tout...

HERMINIE, *avec colère.*

Ah ! voilà ce que j'ignorais... (*Se retournant vers son mari.*) et s'il était vrai...

DE GUIBERT, *à sa femme.*

Je te jure que non...

HERMINIE, *à demi-voix.*

Alors, et comme je vous le disais... c'était donc Raymond !...

TOUS.

Raymond !

LUCIEN, *avec colère et passant entre madame de Savenay et de Guibert, qu'il interpelle.*

C'était donc Raymond !...

HERMINIE, *de l'autre côté, à son mari.*

Était-ce vous ?

LUCIEN, *de l'autre côté.*

Était-ce Raymond ?

DE GUIBERT, *entre les deux, avec embarras.*

Mais, Monsieur... mais, ma femme...

LUCIEN et HERMINIE.

Répondez !

DE GUIBERT.

Ni l'un, ni l'autre...

LUCIEN et MADAME DE SAVENAY.

Qui donc, alors ?

DE GUIBERT, *avec un embarras toujours croissant.*

Qui donc ?... eh ! mais... que vous dirai-je ?... un jeune homme fort bien... fort aimable !... probablement... une première inclination...

LUCIEN, *à part.*

O ciel !

DE GUIBERT.

Qui aura sans doute commencé à Paris... (*Vivement.*) Un amour pur... platonique... j'en suis persuadé !

HERMINIE, *à son mari, avec impatience.*

Mais enfin, Monsieur... cette personne...

LUCIEN.

Oui... nous voulons la connaître... ou sinon...

DE GUIBERT, *avec embarras.*

Eh bien !... eh bien ! vous êtes tous témoins que ce n'est pas ma faute... que je ne voulais compromettre personne... mais puisque j'y suis contraint et forcé... c'est M. de Saint-André !...

LE VICOMTE, *courant à lui avec colère.*

M. de Guibert !...

HERMINIE, *au vicomte.*

Vous, Monsieur !... est-il possible ?...

LE VICOMTE, *à de Guibert, de même.*

Vous m'aviez juré le secret...

DE GUIBERT.

Je ne dis pas non !... mais dans la position où je me trouvais... quand, à son corps défendant... il faut dire la vérité...

LE VICOMTE, *de même.*

Et qu'en savez-vous ? qui vous le prouve ?

DE GUIBERT.

C'est autre chose... ça ne me regarde plus !... que ça ne soit pas... j'y consens... je le veux bien... Mais je vous ai vu... mais vous en êtes convenu !

LE VICOMTE, *de même.*

Monsieur !...

DE GUIBERT.

Vous me l'avez dit, à moi ! et plus tard, devant d'autres personnes que je pourrais citer, vous ne l'avez pas nié...

LE VICOMTE, *avec feu.*

Et si je vous ai abusés... si je me suis vanté, si j'ai menti... si, par inconséquence, vanité ou tout autre motif peut-être... j'ai compromis une personne que je neconnaissais même pas...

DE GUIBERT, vivement.

Convenons-nous de ça?... à la bonne heure!... je ne demande pas mieux... je le préfère même pour moi (Regardant Lucien.) et pour tout le monde.

LE VICOMTE.

Et cela est ainsi... (A voix haute.) Oui, Messieurs, c'est la vérité que j'atteste et que je proclame... et si vous, monsieur de Guibert, si vous, ou tout autre, osiez maintenant révoquer en doute cette déclaration solennelle... ce serait m'insulter moi-même, et me faire, dans mon honneur, un outrage dont je lui demanderais raison.

(Il sort.)

SCÈNE X.

Plusieurs baigneurs à gauche ont entouré COQUENET; DE GUIBERT, HERMINIE, sont près de lui du même côté; de l'autre, à droite, LUCIEN, debout, près de MADAME DE SAVENAY, qui vient de tomber dans un fauteuil; plusieurs autres baigneurs et baigneuses, au fond, réunis par groupes, causent à voix basse sur ce qui vient d'arriver.

COQUENET, sur le devant du théâtre, prenant sa prise de tabac et causant avec les baigneurs qui l'entourent.

C'est un brave jeune homme... un galant homme... qui se conduit bien... il fait ce qu'il doit faire.

DE GUIBERT, à demi-voix.

Parbleu! il ne pouvait guère agir autrement.

HERMINIE, stupéfaite.

Comment! c'était lui!... et l'année dernière encore!...

DE GUIBERT, riant.

Eh! Madame... le temps ne fait rien à l'affaire.

HERMINIE, avec impatience.

Si, Monsieur!... en tout temps, c'est très-mal... c'est indigne!...

(Elle continue à parler bas avec Coquenet et son mari.)

MADAME DE SAVENAY, assise de l'autre côté.

Je ne puis en revenir encore!

LUCIEN.

Ni moi non plus... (A part, avec douleur et colère.) Mais ce premier attachement dont elle-même nous parlait hier!...

MADAME DE SAVENAY.

Il faut qu'elle parte! qu'elle s'éloigne! et quant à ce mariage, à ce contrat... que l'on ignorait encore!...

LUCIEN, à part.

Grâce au ciel!... (Se retournant.) Dieu! c'est elle!...

(A l'entrée de Cécile chacun fait un mouvement et garde le silence.)

SCÈNE XI.

COQUENET, DE GUIBERT, HERMINIE, CÉCILE, entrant par le fond; LUCIEN, MADAME DE SAVENAY, BAIGNEURS et BAIGNEUSES par groupes, au fond du théâtre.

CÉCILE, traversant vivement le théâtre et courant gaiement à Lucien.

Ah! Monsieur, que je vous remercie! votre réponse ne s'est pas fait attendre! la réponse la plus aimable, la plus gracieuse! une corbeille magnifique... qui m'arrive à l'instant... de votre part.

HERMINIE.

Une corbeille... (A part.) C'est la mienne.

CÉCILE.

Vous la verrez.

HERMINIE.

Je la connais.

CÉCILE.

C'est délicieux, n'est-ce pas... et puis ce qui vaut mieux, ce qui est plus précieux encore pour moi... c'est le moment même que vous avez choisi pour me l'offrir... c'est une marque d'estime et de courage que j'attendais de vous.

LUCIEN, troublé.

Mademoiselle!

CÉCILE.

C'est dire hautement que vous me rendez justice, que vous ne craignez pas, aux yeux de tous, d'avouer et de défendre votre fiancée... votre femme...

TOUS, à demi-voix et avec étonnement.

Sa femme!

COQUENET, à demi-voix, à de Guibert, montrant Lucien.

La femme... de ce Monsieur...

DE GUIBERT.

Eh! oui... sans doute...

COQUENET.

Et moi qui lui ai dit ce qui en était... combien je suis fâché...

CÉCILE, à Lucien, l'amenant au bord du théâtre.

Ne venez-vous pas voir, ainsi que ces dames, votre beau présent?

LUCIEN, à demi-voix, avec émotion et douleur.

Pardon, Mademoiselle... je voudrais... et je ne sais comment vous expliquer... que des considérations imprévues... des obstacles plus forts même que mes sentiments, m'obligent à différer des projets... impossibles en ce moment à réaliser!..

(Il la salue et sort. — Quelques personnes sortent après lui.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LUCIEN.

CÉCILE, étonnée.

Comment... il s'éloigne?... (S'avançant vers plu-

sieurs personnes du salon, qui s'éloignent également et sortent de l'appartement.) On m'évite.., on détourne les yeux... (Courant à madame de Savenay, qui est toujours assise.) Ah! Madame... Madame... qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE SAVENAY, se levant et d'une voix grave.

En ce moment, Mademoiselle, je m'abstiendrai de toute réflexion!... ailleurs... et plus tard... je vous parlerai... et vous dirai ce que je pense!...

(Elle sort, et par les différentes portes du salon, tout le monde s'éloigne lentement.)

COQUENET, voyant Cécile qui, chancelante, s'appuie sur un fauteuil.

Pauvre jeune fille!... elle me fait de la peine!... (A part.) Mais voyez pourtant, comme tout finit par se savoir!

(Tout le monde a disparu; Herminie seule veut courir à Cécile, mais M. de Guibert retient sa femme, l'entraîne et sort avec elle et Coquenet.)

SCÈNE XIII.

CÉCILE, seule et se soutenant à peine.

Madame de Savenay me méprise et me repousse... ma famille elle-même!... ah! c'est le dernier coup!... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu? et maintenant qui implorer?... à qui demander justice?... et dans mon malheur... (Raymond paraît à la porte du salon à droite.) que me reste-t-il?

SCÈNE XIV.

CÉCILE, RAYMOND, à la porte du fond.

RAYMOND.

Moi! moi! mon enfant!...

CÉCILE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon ami, mon ami.., mon sauveur!... défendez-moi. (S'arrachant de ses bras.) Non, non... je n'ose même pas implorer votre protection... ils me soupçonneraient... ils m'accuseraient... ils diraient...

RAYMOND.

Eh! qu'importe?... En traversant l'autre salon... leurs clameurs sont parvenues jusqu'à moi!... je n'y ai rien compris... sinon que tu étais leur victime... et j'accours... Ah! il y a injustice! il y a calomnie... Me voilà!... elle me connaît.., elle sait que je n'ai pas l'habitude de reculer devant elle... Allons, ma fille, allons, ne tremble pas... relève la tête... regarde-la en face... et si, à sa vue, le courage te manque... appuie-toi sur ce bras qui ne te manquera pas!...

(Il emmène Cécile par la porte du fond.)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, BELLEAU.

(Saint-André se promène vivement et sans parler, Belleau le suit.)

BELLEAU.

Monsieur, voici le moment de prendre votre bain.

LE VICOMTE, se promenant.

Laisse-moi tranquille!...

BELLEAU.

Après cela, il sera trop tard... et quand on est malade...

LE VICOMTE, de même.

Je ne le suis plus...

BELLEAU.

Déjà?... Ce que c'est que l'eau de mer!...

LE VICOMTE.

Non, je souffre horriblement... j'ai la tête en feu... j'ai couru chez ces dames pour m'avouer coupable, leur demander pardon... Elles n'ont pas voulu me recevoir; elles ont raison... j'en veux à moi-même... et à tout le monde!... J'ai beau répéter: Cela n'est pas... cela n'est pas!... ils ne veulent pas me croire... au contraire! mon insistance leur semble une preuve de plus...

BELLEAU.

Dame! Monsieur, soyez franc... avec eux, c'est bon... mais avec moi... vous pouvez en convenir...

LE VICOMTE.

Et toi aussi!... quand je te dis que cela n'est pas...

BELLEAU.

Si Monsieur a ses raisons... je le veux bien...

LE VICOMTE.

Des raisons... et lesquelles?... si ce n'est le tort que, malgré moi, et sans le vouloir... j'ai fait à cette jeune personne.

BELLEAU.

Si ce n'est que cela, Monsieur est bien bon!... on dit déjà tant de choses... sans vous compter...

LE VICOMTE, avec colère.

Encore, morbleu!...

BELLEAU.

Eh bien! en vous comptant... on dit tant de choses d'elle.., et de sa tante surtout... une pension de vingt mille francs qu'elle a acquise...

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que cela signifie?...

BELLEAU.

Ça signifie, s'il faut vous l'avouer... que, parmi

tous ces messieurs, la manière dont vous la défendez...

LE VICOMTE.

Eh bien! achève...

BELLEAU.

Eh bien! les jeunes gens comme il faut... les jeunes gens de Paris, que nous avons ici, disent que ça n'est pas naturel... que cela étonne de Monsieur... et que décidément, il faut qu'il ait des motifs...

LE VICOMTE.

Des motifs?... et que peuvent-ils supposer?...

BELLEAU.

Je ne vous le dirai pas... Mais voilà M. Coquenet, qui causait tout à l'heure avec eux...

LE VICOMTE.

Ah! je saurai du moins par lui...

SCÈNE II.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, COQUENET.

COQUENET, allant à lui et lui donnant la main.

Bravo! jeune homme, bravo! une noble conduite qui vous fera honneur près des dames... toutes celles de la ville raffolent déjà de vous, à ce que m'a dit madame Coquenet, et vous aurez encore plus de succès ici qu'à Paris!...

LE VICOMTE.

Encore un à qui on ne l'ôtera pas de l'idée.

COQUENET.

Voyez-vous, ce qu'on estime le plus en province, c'est la discrétion!... peut-être parce qu'elle y est plus rare qu'ailleurs.

LE VICOMTE.

Mais, Monsieur...

COQUENET.

Et puis, non-seulement c'est généreux... mais adroit... Aussi, vous y gagnerez... car on gagne toujours à se bien conduire... et si vous étiez convenu de la moindre chose... vous étiez perdu.

LE VICOMTE.

Comment cela, s'il vous plaît?...

COQUENET.

A cause du ministre!... qui eût été furieux... On ne se laisse pas impunément enlever une si jolie maîtresse.

LE VICOMTE, étonné et regardant Belleau qui, de la tête, lui fait signe que oui.

C'est la maîtresse du ministre?...

COQUENET.

Qui n'eût jamais accordé à un rival la place qu'il vous a promise... tandis que maintenant, et en récompense...

LE VICOMTE.

Quoi! Monsieur... vous pourriez croire...

COQUENET.

Ce n'est pas moi qui le dis... ce sont ces messieurs vos amis intimes... qui prétendent que, d'ordinaire, vous ne défendez pas la réputation des dames... au contraire... mais que, dans cette occasion... et pour faire son chemin, on peut déroger, une fois par hasard, à ses principes.

LE VICOMTE.

Mais c'est une infamie... Moi, capable d'un mensonge, d'une bassesse, pour flatter un ministre, pour obtenir une place... Je suis donc, à leurs yeux, un indigne, un misérable... C'est pour cela que, tout à l'heure, Dervière a détourné la tête, et ne m'a pas salué...

COQUENET.

Allons donc, vous vous trompez.

LE VICOMTE.

Non, non... et je lui en demanderai raison... Mais apprenez-moi tout... racontez-moi ce qu'ils ont dit...

COQUENET.

Rien que d'inoffensif et de tout naturel... ils prétendent que, maintenant, vous voilà ministériel, et qu'avant trois mois vous serez secrétaire d'ambassade... grâce à ce désaveu...

LE VICOMTE.

Que je regrette maintenant... Oui, j'ai eu tort... c'est ma faute... et pour un rien, je dirais que c'est vrai...

BELLEAU.

Dame!... si c'est vrai, dites-le...

LE VICOMTE.

Eh non! morbleu! cela n'est pas!...

COQUENET, froidement.

Alors, ne le dites pas, et ça reviendra au même! car maintenant, que vous le disiez ou non, ce sera exactement la même chose.

LE VICOMTE.

Eh! Monsieur, vous me feriez damner, et si vous n'étiez pas un homme respectable... c'est à vous d'abord que je m'adresserais...

COQUENET, effrayé.

Par exemple!...

LE VICOMTE, le rassurant.

Eh non!... je sais bien que ce n'est pas votre faute, que vous êtes innocent de tout ceci... Mais enfin, je ne sais plus que dire, ni que faire... je n'oserai plus défendre cette jeune personne... Et d'un autre côté, cependant, et de peur de paraître ministériel, je ne peux pas trahir ma conscience et la vérité...

COQUENET.

Silence! voici le ministre!...

SCÈNE III.

BELLEAU, COQUENET, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, RAYMOND.

LE VICOMTE, à part.

Tant mieux ! je voudrais qu'il me cherchât querelle !... ça me justifierait... et s'il sait ce qui s'est passé...

RAYMOND, avec bonté.

Ah ! M. de Saint-André...

LE VICOMTE, d'un air de hauteur.

Oui, Monsieur, moi-même...

RAYMOND.

J'arrive ! mais avant mon départ, je m'étais occupé de vous.

COQUENET, à demi-voix.

Vous voyez déjà !... c'est une place !... (A part.) Est-il heureux !...

(Il remonte le théâtre et redescend à droite, où il s'assied.)

RAYMOND.

Vous trouverez chez vous une lettre qui, je crois, ne vous déplaira pas !

LE VICOMTE, balbutiant.

Mais, Monsieur... je ne sais... si je peux... si je dois...

RAYMOND, avec bonté.

Vous me remercierez après... voyez d'abord, et puis... nous en causerons avec vous et avec votre oncle... (Le congédiant de la main.) Allez !... (Il remonte le théâtre, et s'adresse à Belleau qui est resté au fond.) Dites à M. Lucien de Villefranche que je suis de retour... et que je l'attends ici... dans ce salon.

BELLEAU.

Oui, Excellence... (Montrant l'autre salon.) Il était là tout à l'heure à causer avec ces messieurs.

(Il entre dans le salon à droite. Raymond redescend le théâtre, s'assied près de la table à gauche, et prend un journal qu'il lit ; pendant ce temps, le vicomte a traversé le théâtre et s'adresse à demi-voix à Coquenet, qui est assis à droite.)

LE VICOMTE.

Si c'est une place... je refuse !

COQUENET, haussant les épaules.

Allons donc !...

LE VICOMTE, de même.

Je refuserai... je vous le jure.

(Il sort.)

COQUENET, à part, toujours assis, à droite, pendant que Raymond, qui lui tourne le dos, est à gauche, et lit un journal.

Pour en avoir alors une meilleure... car il obtiendra maintenant tout ce qu'il voudra... ce que c'est que d'être joli garçon et de plaire aux maîtresses des grands seigneurs... Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance... ça sera toujours une protection contre mes ennemis... et contre les attaques de ce Rabourdin.

RAYMOND, jetant avec impatience sur la table le journal qu'il vient de lire et apercevant Coquenet.

Pardon, Monsieur, je ne vous avais pas vu depuis hier... depuis notre dernière rencontre... dont je me félicite... car tous les renseignements que vous avez eu la bonté de me donner... sont exactement conformes aux informations que j'ai prises depuis...

COQUENET, avec joie.

N'est-il pas vrai ? (A demi-voix et secouant la tête.) C'était un mauvais choix !...

RAYMOND.

Très-mauvais... comme vous me le disiez... un homme sans capacité... sans considération...

COQUENET, de même.

C'est bien cela..., et de plus, un infâme calomniateur !...

RAYMOND.

Est-il possible !... en auriez-vous la preuve ?...

COQUENET, en confidence.

Il m'a calomnié moi-même... et pas plus tard qu'hier... moi !... moi, qui vous parle !...

RAYMOND.

Cela suffit, Monsieur... et si, comme je n'en doute pas, cela est aussi vrai que le reste... je vous jure qu'il ne sera pas nommé.

COQUENET, vivement.

C'est tout ce que je veux... et maintenant, Monsieur le ministre... car je sais aujourd'hui à qui j'ai l'honneur de parler... j'aurais aussi une demande à vous adresser...

RAYMOND.

Je suis à vos ordres, Monsieur... (Voyant Lucien qui entre.) mais dans un autre moment si vous le voulez bien... car voici un ami, avec qui j'ai à traiter une affaire importante.

COQUENET.

Je m'en doute bien... et je vais, en attendant, rédiger une petite note que je vous apporterai...

RAYMOND, le retenant au moment où il va sortir.

Comment, Monsieur... vous vous doutez ?...

COQUENET, avec un air de finesse.

Oui, je sais à peu près ce dont il s'agit... et l'on vous dira avec quelle force je me suis élevé contre ces bruits absurdes et mensongers...

RAYMOND.

Que nous réduirons à leur juste valeur... je vous le promets... avec l'aide des honnêtes gens... je compte sur la vôtre, Monsieur !

COQUENET.

Elle vous est acquise... Je vais rédiger ma petite note...

(Il salue et sort.)

SCÈNE IV.

LUCIEN, qui est entré lentement et d'un air sombre, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien! tu voulais me parler ce matin avant mon départ... j'ai moi-même à causer avec toi... Eh! mon Dieu! quel air sombre et menaçant... qu'as-tu donc?

LUCIEN.

Ce que j'ai... tu me le demandes?... Ils disent tous, (Montrant la porte à droite.) et d'ici tu peux les entendre, que tu t'es joué de moi... que tu m'as trompé... abusé...

RAYMOND, riant avec ironie.

En vérité?

LUCIEN.

Que tu as voulu me rendre la fable de tous... m'avilir... et qu'alors je dois t'en demander compte et me battre avec toi... voilà ce qu'ils disent!

RAYMOND.

A merveille! on a toujours le temps de se battre... on n'a pas toujours celui de parler raison... et puisque nous sommes seuls, expliquons-nous. Qu'as-tu à me reprocher? je ne sais rien! je n'ai vu encore que Cécile, qui, elle-même, ignore sur quelles preuves, sur quels témoignages on la condamne; j'aurais pu demander... interroger... les nouvelles ne m'auraient pas manqué... mais tronquées, dénaturées, et surtout amplifiées et embellies... Je n'ai voulu entendre que toi, qui te dis l'offensé, et j'ai promis d'avance à Cécile, qui est dans les larmes, à madame de Savenay, qui voulait partir, qu'aujourd'hui même, ce soir, à ce dîner où j'ai invité toute la ville de Dieppe, je prouverais clairement, hautement, que Cécile est innocente et pure; que ceux qui l'attaquent sont infâmes, et ceux qui les croient absurdes!... à commencer par toi... Accuse-la, maintenant... je suis prêt à la défendre!

LUCIEN.

Ce n'est pas moi qui l'accuse... c'est cette rumeur soudaine et générale qui s'élève contre elle! c'est la voix publique...

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que la voix publique? où commence-t-elle? où finit-elle?... et pour la composer, combien faut-il de clameurs et de sots réunis?... des bruits ne sont pas des preuves... il m'en faut d'autres... il me faut des faits...

LUCIEN, avec embarras.

Eh bien!... on dit... on prétend...

RAYMOND.

Des faits...

LUCIEN, baissant la voix.

Eh bien!... on lui donne des amants... on lui en donne plusieurs...

RAYMOND, froidement.

Quels sont-ils?...

LUCIEN.

Toi, d'abord...

RAYMOND, avec un contentement ironique.

A la bonne heure... voilà une calomnie qui ne procède point par détour... et par faux-fuyant... une calomnie franche et nette... comme je les aime... Examinons-la... Je ne te dirai pas que Cécile est la fille de mon bienfaiteur, de mon second père... de celui à qui je dois tout... qu'il me l'a confiée à son lit de mort... que je l'ai élevée comme mon enfant... et qu'on ne déshonore pas son enfant!... ce serait peut-être une raison pour toi... ce n'en est pas une pour la calomnie qui s'accommode à merveille d'ingratitude et d'inceste... et qui tient d'avance pour vraisemblable tout ce qui est infâme; mais je te donnerai des arguments plus positifs... je te parlerai de calculs... d'intérêts... des miens... et cette fois, peut-être, on pourra me croire. Si j'avais aimé Cécile... si j'en avais été aimé... pourquoi ne pas l'épouser?... non-seulement elle est jeune... elle est belle... mais elle est riche... par mes soins et par mes efforts, par les trésors que j'ai disputés autrefois et arrachés pour elle à l'indemnité... Elle est riche!... et je n'ai rien!... tu le sais, toi!... tu en as les preuves... (Avec orgueil.) Oui, quoi qu'ils aient pu dire, je suis honnête homme... et grâce au ciel, je n'ai rien... et au lieu de m'assurer un avenir légitime et honorable, en épousant celle que j'aime et dont je suis aimé, j'aurais préféré sa honte à ma fortune... j'en aurais fait, comme vous dites, ma maîtresse... au lieu d'en faire ma femme?... pourquoi?... pour déshonorer exprès la fille de mon bienfaiteur?... pour être infâme à plaisir!...

LUCIEN.

Non, non... cela n'est pas!

RAYMOND.

Voilà ce qu'ils proclament, cependant!... et tu as pu les croire?... et j'ai voulu, disais-tu, t'avilir et te tromper en te faisant épouser une jeune fille que tu aimais, que tu m'avais supplié de t'accorder, que tu étais trop heureux d'obtenir, pour qui se présentaient chaque jour de nombreux partis... et je les ai éloignés... je t'ai choisi... parce que je te savais un honnête homme... et que je voulais le bonheur de ma pupille, de Cécile qui me chérit... comme un ami... comme un frère... entends-tu bien... car moi, l'on ne peut m'aimer autrement... Mais si vos calomnies eussent été véritables, si, malgré mes rides précoces et mes

cheveux blanchis avant l'âge, il eût été possible, comme vous le disiez, que je fusse aimé de cette jeune fille... mets-toi bien dans l'idée que je ne l'eusse cédée ni à toi, ni à aucun autre, car j'aurais trouvé en elle la compagne que j'avais rêvée, la consolation de mes chagrins, le bonheur de ma vie entière... et loin de renoncer à un pareil trésor... je te l'aurais disputé au prix de mon sang, au prix même de notre amitié!... et cependant je te l'ai donnée à toi... qui pour récompense me soupçonnes et m'accuses... à toi, qui, loin de me défendre, m'attaques et me défies; à toi enfin, qui, avant de m'entendre, voulais d'abord te battre avec moi... (Geste de Lucien.) Rassure-toi... j'ai tout dit... et maintenant, si tu le veux... nous pouvons finir par là!...

LUCIEN.

Non, non... tout est faux et absurde... pour toi... du moins... que je crois... que je révère... mais les autres!...

RAYMOND.

Eh bien! pourquoi n'en serait-il pas de même des autres?.. pourquoi n'y aurait-il pas mensonge sur eux comme sur moi?

LUCIEN.

C'est impossible... pourquoi une insistance... une animosité pareilles?... Qui peut en vouloir à cette jeune fille?

RAYMOND.

Voilà le grand mot!...

LUCIEN.

Qui donc a intérêt à la calomnier?

RAYMOND.

Personne... et cela n'empêche pas!... la calomnie est la seule chose qu'ici-bas on fasse gratis et sans intérêt!... Il y a dans le cœur humain un instinct malin et malfaisant qui porte notre croyance au mal plutôt qu'au bien... De là, dans le monde, cette espèce d'aide, d'appui, d'assistance tacite et mutuelle, que l'on prête de soi-même au développement et à la propagation d'un mensonge!... Par ce moyen, la calomnie est partout... et le calomniateur nulle part; nulle part on ne trouve un traître de mélodrame assez maladroit pour affirmer hautement une imposture réelle et positive, dont un soufflet ou dont les tribunaux feraient justice... Jamais, dans la société, on ne dit la chose qui n'est pas... mais on la dit autrement qu'elle est... on la dit de manière à la dénaturer, à l'altérer dans son intention, à la changer dans ses détails... la malignité fait le reste... Et, grâce à l'ignorance, à la sottise et aux causeries de salon, la vérité la plus limpide et la plus claire, se trouve imperceptiblement passée à l'état complet de mensonge!...

LUCIEN.

Je conçois cela pour des étrangers... mais des parents!...

RAYMOND.

Ça n'y fait rien.

LUCIEN.

Ton beau-frère... par exemple... M. de Guibert.

RAYMOND.

Il appartient à la majorité de la société... C'est un sot!...

LUCIEN.

Mais ta sœur... Herminie?...

RAYMOND.

Autre majorité... celle des étourdies et des coquettes... Misère et vanité que tout cela!... Les vrais coupables ne sont pas nos ennemis qui nous attaquent... c'est leur état... ils le font en conscience!... ceux qui ne font pas le leur, ce sont nos amis qui ne nous défendent pas... qui cèdent, qui nous abandonnent... c'est madame de Savenay, qui voulait partir et que j'ai retenue... c'est toi qui repousses Cécile et qui l'accables!...

LUCIEN.

Moi! j'ai gardé le silence...

RAYMOND.

Ah! voilà nos amis!... ils se taisent!... C'est là leur seul courage!... ils se taisent au milieu des clameurs... Eh morbleu! c'est quand mugit la tempête qu'il faut élever la voix! Ils entendront la mienne... car le bruit ne m'effraye pas... et quand on attaque mes amis... entends-tu bien... je ne recule pas... je reste près d'eux! devant eux!... et si tu veux suivre mon exemple...

LUCIEN.

Peux-tu en douter?...

RAYMOND.

Je m'en vais te dire ce que nous devons faire.

LUCIEN.

D'abord ne pas nous battre!...

RAYMOND.

C'est convenu!... la réputation de Cécile n'y eût pas résisté... et un duel eût été pour elle le coup de la mort... ensuite... la meilleure manière de vaincre la calomnie est de remonter à sa source... Eh bien!... essayons!... remontons tous les deux à l'origine de tous ces bruits?... Par qui ces premières rumeurs te sont-elles parvenues?... cherche, rappelle-toi...

LUCIEN.

Que sais-je?.. c'était hier... ici... dans ce salon!...

(En ce moment, Belleau, venant de la porte du fond, se dirige vers la porte à gauche, portant un plateau sur lequel est un thé complet. Il pose un instant le plateau sur la table à gauche, remet en ordre les cuillers et les tasses, et sort.)

LUCIEN, au moment où Belleau est entré.

Tiens... Belleau, le garçon de bains... qui le premier...

RAYMOND.

Cela ne m'étonne pas... ça devait partir d'aussi bas!... Eh bien! cette opinion publique dont tu parlais... en voici un fragment... un honorable fragment...

LUCIEN, à demi-voix et entre ses dents.

Un misérable...

RAYMOND, de même.

Que tu méprises quand il est seul... et devant qui tu t'inclines quand ils sont plusieurs... Après!... quel autre encore?...

LUCIEN.

Eh mais... tout le monde!

RAYMOND, avec impatience.

Qui enfin?...

SCÈNE V.

LUCIEN, RAYMOND, COQUENET.

LUCIEN, apercevant Coquenet qui sort de la porte à droite, tenant sa note à la main.

Eh! parbleu! M. Coquenet, ici présent!...

RAYMOND, étonné.

M. Coquenet!...

LUCIEN.

Qui m'a parlé de trois ou quatre intrigues...

RAYMOND, étonné.

Quoi!... c'est là M. Coquenet!...

COQUENET, avec embarras, et serrant sa pétition.

Moi-même... que vous ne connaissiez pas...

RAYMOND.

Et que j'apprends à connaître... Flétrir une jeune fille... que rien ne vous donnait le droit d'accuser... ni même de soupçonner...

COQUENET, vivement.

On me l'avait dit, Monsieur... et je le croyais... je le croyais... et pourquoi?...

RAYMOND.

Parce que vous la connaissiez, sans doute?...

COQUENET.

Parce que je ne la connaissais pas... parce que je ne l'avais jamais vue... parce que j'ignorais l'intérêt que vous y portiez... et que, de plus, le fait m'était attesté... par une personne honorable... un de vos parents...

RAYMOND.

Et qui donc?...

COQUENET.

Je cite mes autorités... M. de Guibert...

RAYMOND.

Mon beau-frère...

COQUENET.

Qui m'a avoué... ou plutôt donné à entendre... que lui-même...

RAYMOND.

Lui!... qui a vu Cécile, hier, pour la première fois...

COQUENET.

Il est vrai qu'aujourd'hui... (Montrant Lucien.) et devant Monsieur... il est convenu que ce n'était pas lui... mais un de ses amis... un jeune homme... qui le nie... qui s'en défend...

RAYMOND, à Lucien.

Eh bien!... tu le vois... le nombre diminue en avançant... et tout se réduit déjà à un seul... qui n'en convient pas... c'est sur un mot... sur une supposition, même démentie, que l'on joue l'honneur... la réputation d'une femme... Mais enfin cela vient de de Guibert: cela me regarde maintenant. (A Lucien.) Toi, vois ces dames... rassure-les!... console-les... je vais faire dire à mon beau-frère... que je l'attends... ici.

COQUENET.

J'y vais moi-même... et je vous l'envoie... trop heureux de déjouer avec vous toutes les calomnies... et de contribuer ainsi au triomphe de la vérité!...

(Il sort par le fond et Lucien par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, seul.

Ah! M. de Guibert!... je vous apprendrai!... Et quant à ce jeune homme dont il a parlé... je saurai... je connaîtrai par lui...

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, RAYMOND.

RAYMOND, apercevant le vicomte qui s'est approché de lui et qui le salue.

Ah!... monsieur de Saint-André!... vous avez reçu?...

LE VICOMTE, avec émotion.

Oui, Monsieur le ministre... cette mission... dont vous voulez bien me charger!... et je venais vous dire... qu'à mon grand regret, je ne pouvais accepter cette marque de faveur...

RAYMOND.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?...

LE VICOMTE.

Parce que, dans la situation où je suis... elle m'enchaînerait... m'empêcherait de dire la vérité... et surtout de souffleter ceux qui en douteraient.

RAYMOND.

Je vous avoue... que je ne comprends pas.

LE VICOMTE.

Je me suis trouvé, malgré moi, et par ma faute cependant, mêlé à des bruits injurieux contre mademoiselle Cécile de Mornas... et quand j'ai voulu prendre sa défense et la justifier... ils ont tous prétendu que j'avais pour but, non de proclamer la vérité, mais d'obtenir par là votre faveur... Et vous savez ce qui en est!...

RAYMOND.

Je sais qu'ils sont capables de tout... et je vous comprends maintenant... Mais ces bruits dont vous parliez...

LE VICOMTE.

Sont de toute fausseté, et j'ai beau le crier... à tout le monde... à de Guibert lui-même qui m'accuse...

RAYMOND, vivement.

Ah! nous y voilà!... C'est vous... que de Guibert prétend avoir été aimé de Cécile...

LE VICOMTE.

Je ne l'avais jamais vue.

RAYMOND, se frottant les mains.

Bravo!... je m'en doutais... c'est toujours comme cela...

LE VICOMTE.

Et cependant, ce n'est pas lui qui est le plus coupable...

RAYMOND, apercevant de Guibert, qui entre, et courant à lui.

C'est ce que nous allons voir... Venez ici, Monsieur, venez...

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, RAYMOND, DE GUIBERT.

DE GUIBERT, étonné.

Qu'y a-t-il donc?... Coquenet vient de me raconter que vous étiez furieux contre moi.

RAYMOND, à de Guibert.

Et ce n'est pas sans raison!... Vous avez osé dire...

LE VICOMTE, vivement à Raymond.

Vous ne m'avez pas laissé achever... Tout ce qu'il a avancé était faux... (Montrant de Guibert.) Oui, Monsieur... et cependant par mon imprudence, par mon étourderie, par ma faute, enfin... il avait le droit de parler ainsi... et je dois convenir que même en se trompant... même en calomniant, il était de bonne foi...

DE GUIBERT, avec bonhomie.

Certainement, je suis toujours de bonne foi... qui ose en douter?...

RAYMOND, au vicomte.

Achevez, Monsieur... achevez!... Comme tuteur de Cécile... j'ai droit à une explication...

LE VICOMTE, avec trouble.

Je le sais, Monsieur...

DE GUIBERT.

Et moi aussi, pour moi-même qui, aux yeux de mon beau-frère, suis calomnié!...

RAYMOND, lui faisant signe de se taire.

Il suffit...

LE VICOMTE, à Raymond.

Certainement... Je ne demanderais pas mieux... mais l'embarrassant est de vous la donner, cette explication, sans compromettre, peut-être, d'autres personnes...

RAYMOND.

Vous ne les nommerez pas, je ne vous demande pas les noms... mais les faits.

LE VICOMTE.

C'est qu'ils sont, eux-mêmes, difficiles à raconter... ici... dans ce moment, sans y avoir réfléchi... sans y être préparé...

RAYMOND.

Bah!... un jeune homme d'esprit, comme vous, doit avoir le talent de tout dire.

DE GUIBERT.

D'ailleurs, nous comprendrons à demi-mot...

LE VICOMTE, à Raymond.

J'aimerais mieux ne confier cet aveu qu'à vous seul...

RAYMOND.

Impossible!... ce n'est pas devant moi... c'est devant mon beau-frère que la calomnie a eu lieu... c'est devant lui, surtout, qu'il importe de la rétracter.

(Il fait passer le vicomte entre Guibert et lui.)

DE GUIBERT.

C'est de toute raison... et de toute équité...

LE VICOMTE, avec hésitation.

Je le sens bien... et malgré cela... (Comme prenant du courage.) Eh bien! donc, Messieurs... il y a six mois, à Rouen, où je me trouvais... il y avait, à l'hôtel d'Angleterre... une femme.

DE GUIBERT.

Mariée?...

LE VICOMTE, froidement.

Non... une veuve...

DE GUIBERT.

Peu importe... il y a des veuves fort aimables.

LE VICOMTE.

Et celle-là était charmante... jeune, spirituelle et distinguée...

DE GUIBERT.

Comme elles le sont toutes...

LE VICOMTE.

Enfin, elle était seule avec une femme de cham-

bre... je l'avais connue à Paris, je l'avais saluée souvent dans sa loge, aux Italiens... je la retrouvais à Rouen!... Deux Parisiens... en pays étranger... c'est-à-dire en province... Elle aimait les arts... nous faisions de la musique... nous chantions des romances...

RAYMOND.

Très-bien... très-bien...

LE VICOMTE.

Des mélodies de Schoubert.

DE GUIBERT.

Nous comprenons...

LE VICOMTE.

Et un jour... celui de son départ... à la suite d'une discussion... une discussion musicale... des plus vives... nous ne devions plus nous revoir... (A Raymond.) Comme en effet je ne l'ai plus revue... je vous le jure...

DE GUIBERT.

Peu importe!...

LE VICOMTE.

Je sortais de chez elle, lorsque, dans un corridor de l'hôtel, je me trouve vis-à-vis (Montrant de Guibert.) de Monsieur...

DE GUIBERT.

J'arrivais de Paris, par le bateau à vapeur... quatre heures du matin... la rencontre était romantique... Ah! mon gaillard, lui dis-je en riant, d'où venez-vous?...

LE VICOMTE.

Et dans ma surprise... dans mon trouble... ne voulant ni compromettre, ni nommer la personne véritable... je lui désignai, de la main, et à tout hasard, la porte d'un appartement qui était près de moi... en lui recommandant le silence...

DE GUIBERT.

Porte en citronnier, n° 12... je la vois encore...

LE VICOMTE.

Le soir, une jeune personne charmante traverse, avec sa vieille parente, le salon de l'hôtel, pour monter en voiture et quitter la ville... Et quel fut mon étonnement en entendant M. de Guibert, qui ne la connaissait pas alors plus que moi... et d'autres jeunes gens de l'hôtel, à qui il avait raconté cette histoire, me féliciter en riant sur ma bonne fortune! Ici, Monsieur, commence une faute inexcusable et que je ne me pardonnerai jamais... Certes, je me défendis de l'honneur qu'on m'attribuait...

DE GUIBERT.

C'est vrai, j'en suis témoin.

LE VICOMTE.

Mais pas aussi bien, peut-être... que je le devais... Que voulez-vous? ces dames étaient inconnues dans l'hôtel... je ne les avais jamais vues... je ne devais plus les revoir... et l'amour-propre... la vanité de jeune homme... d'autres raisons... plus puissantes encore peut-être, la crainte de compromettre une personne à qui je devais le secret... vous comprenez...

RAYMOND.

Je comprends, Monsieur, qu'alors vous ayez cru pouvoir agir ainsi; mais, maintenant, les choses sont arrivées au point que la justification de Cécile ne peut plus être complète que par le nom de cette personne...

LE VICOMTE, vivement.

Jamais, Monsieur... jamais!... sa position, le rang qu'elle occupe dans le monde... Plutôt mourir que la perdre de réputation.

RAYMOND, sévèrement.

Cette femme est-elle donc tellement respectable dans sa faute, qu'il faille lui sacrifier l'honneur d'une jeune fille pure et innocente...

LE VICOMTE.

Non, sans doute... Mais si ce n'est pas pour elle... c'est pour les siens... c'est pour sa famille... de nobles et d'honnêtes parents... que j'estime, que je respecte...

RAYMOND.

Qu'importe, Monsieur?... les fautes sont personnelles... la vérité avant tout... votre devoir est de la faire connaître...

DE GUIBERT.

Oui, jeune homme... vous parlerez... vous direz tout...

LE VICOMTE, à Raymond.

J'ai dit tout ce que je pouvais dire... ne m'en demandez pas davantage!... Du reste... parlez... ordonnez... prescrivez-moi ce qu'il faut faire... j'obéirai... mais, je vous en prie... je vous en supplie...

SCÈNE IX.

COQUENET, sortant de la première porte à gauche; HERMINIE, sortant de la seconde porte à gauche; RAYMOND, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, DE GUIBERT.

HERMINIE, qui est entrée sur les trois dernières lignes, et les a entendues.

Ah! Monsieur le vicomte qui sollicite aussi...

RAYMOND, vivement.

Oui, ma sœur.

COQUENET, à Herminie, lui montrant la première porte à gauche, d'où il sort.

On vient d'apporter les ouvrages en ivoire que vous avez choisis... (Sur ce mot, Guibert remonte le théâtre et redescend près de sa femme.) Le marchand est là qui vous attend...

HERMINIE, à Coquenet.

Je suis à lui!... (Se retournant vers son frère, et lui

montrant M. de Saint-André.) J'espère qu'il sera plus heureux que moi, et que vous lui accorderez ce qu'il vous demande.

LE VICOMTE, à Raymond, avec prière.

Je l'espère aussi.

HERMINIE, à Raymond, avec gaîeté.

Il le faut d'abord!... un charmant cavalier... l'amabilité et la complaisance mêmes. (Revenant à gauche du théâtre, près de Coquenet, pendant que les trois hommes, à droite, continuent à causer ensemble à voix basse.) L'année dernière, tandis que monsieur mon mari me laissait seule, à Rouen... il m'a tenu fidèle compagnie... Nous faisions de la musique... nous chantions des mélodies de Schoubert.

LES TROIS HOMMES, se retournant vivement et frappés de surprise.

O Ciel!...

RAYMOND, retenant, par la main, de Guibert qui veut courir à sa femme.

Silence... il le faut!...

HERMINIE, étonnée et riant.

Qu'ont-ils donc tous trois?...

(En ce moment, des portes du fond et de côté, entrent toutes les personnes des bains.)

DE GUIBERT, toujours retenu par Raymond.

Ce que j'ai... ce que j'ai... voilà du monde... (A part.) Et ne pouvoir pas même être furieux à mon aise!...

RAYMOND, bas à Saint-André.

Je vous rejoins à l'instant, Monsieur! je vous rejoins!...

(Le vicomte de Saint-André sort par une des portes de droite, au moment où, d'une des portes de gauche, sort le marchand dont Coquenet a parlé, tenant un coffret à la main. A sa vue, Herminie remonte le théâtre, et, entourée de plusieurs dames, examine, pendant la scène suivante, et sur une des tables du fond, les ouvrages en ivoire que l'on vient d'apporter.)

SCÈNE X.

COQUENET, sur le devant du théâtre; DE GUIBERT, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN, RAYMOND.

MADAME DE SAVENAY, à Raymond.

Enfin, Monsieur, comme j'ai toujours dit, et comme j'en étais sûre, nous avons donc la preuve évidente de toutes ces calomnies... M. Lucien me l'a attesté...

RAYMOND, troublé.

Oui... Madame... oui... à ne pouvoir en douter...

LUCIEN, d'un air de triomphe et s'adressant aussi à Raymond.

Ah! tu avais raison! tu disais bien qu'aux yeux de tous tu lui rendrais justice...

RAYMOND, avec embarras.

Certainement... oui, je l'ai dit, et je le répète... Mais dans ce moment et devant tout le monde... je ne le peux.

LUCIEN.

Au contraire, c'est devant eux... devant les autres encore... (Il veut faire un pas vers le fond, Raymond le retient par la main.) Qu'as-tu donc?... toi que j'ai vu si hardi... si confiant... (Le regardant.) te voilà pâle et troublé... Hésiterais-tu? aurais-tu des doutes?...

RAYMOND.

Des doutes... quand d'un mot... je peux lui rendre l'honneur... Oui, quoi qu'il arrive... (A part.) et fût-ce même aux dépens du mien... je le dois... (Il fait un pas en avant, de Guibert en fait un au-devant de lui, Raymond s'arrête.) Non, non... mon pauvre père!... il en mourrait... (A Lucien.) Plus tard... à toi seul... et d'ici là, si mon témoignage ne te suffit pas... (Montrant de Guibert.) voici la première cause de cette calomnie!...

LUCIEN.

Lui!...

RAYMOND.

Il sait mieux que personne combien elle est injuste...

(Il sort et entre dans l'appartement à droite, où vient d'entrer le vicomte.)

SCÈNE XI.

COQUENET, HERMINIE, MADAME DE SAVENAY, DE GUIBERT, LUCIEN.

(Au moment où Raymond vient de sortir, Herminie, qui était restée au fond de l'appartement avec les dames qui l'entouraient, renvoie le marchand et redescend le théâtre.)

LUCIEN, à de Guibert.

Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes au fait de tout...

HERMINIE, gaîment.

En vérité...

LUCIEN.

Parlez! nous vous écoutons...

MADAME DE SAVENAY.

Oui, Monsieur... j'ai le droit de vous demander ces preuves de l'innocence de Cécile... donnez-nous-les.

LUCIEN.

Pour que je les proclame... que je les rende publiques...

DE GUIBERT.

Il ne manquerait plus que cela!... Je vous déclare, Monsieur, que je n'ai rien à dire... ni à vous, ni à personne...

HERMINIE.

C'est qu'alors il ne sait rien...

COQUENET.

C'est malheureusement probable...

DE GUIBERT, furieux, à sa femme.

Je ne sais rien, dites-vous... je ne sais rien... je sais tout !...

HERMINIE.

Eh bien ! alors, parlez... qui vous en empêche ?...

DE GUIBERT.

Ce qui m'en empêche... Vous me le demandez ?...

LUCIEN.

Eh ! oui, Monsieur, on vous le demande !... C'était déjà trop d'avoir accusé ce matin devant moi une personne que je dois défendre... Mais la savoir innocente de vos calomnies, pouvoir la justifier et ne pas le faire, c'est un procédé que je ne veux pas qualifier... un procédé dont j'ai le droit de vous demander compte... et je vous déclare ici, Monsieur... que vous parlerez.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, HERMINIE.

Oui, sans doute, parlez, parlez !...

DE GUIBERT, regardant sa femme, voulant et n'osant parler.

J'en suffoque... oser là, devant moi... ce sang-froid !... Non... je ne parlerai pas...

LUCIEN, avec force et lui prenant la main.

Vous parlerez... ou nous nous battrons...

DE GUIBERT, hors de lui.

Eh bien ! soit... Monsieur !... aussi bien il faut que ma colère tombe sur quelqu'un... Nous nous battrons... je l'aime autant... nous nous battrons !

CÉCILE, sortant de l'appartement à droite, et entendant ces derniers mots.

Se battre ! O ciel !...

(Elle chancelle, prête à se trouver mal ; Coquenet et madame de Savenay courent à elle, la soutiennent et l'emmènent dans son appartement.)

LUCIEN, à de Guibert.

Je suis à vos ordres.

DE GUIBERT.

Je suis aux vôtres.

(Ils s'élancent vers la porte du fond ; Herminie et toutes les personnes des bains se précipitent sur leurs pas, et sortent en désordre.)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAVENAY, paraissant à la porte du fond ; CÉCILE, sortant de l'appartement à droite.

CÉCILE, avec inquiétude.

Eh bien ! Madame... quelles nouvelles ?

MADAME DE SAVENAY.

Mauvaises !... ce combat a eu lieu !...

CÉCILE.

C'est fait de moi !...

MADAME DE SAVENAY.

J'ignore les détails... mais il paraît que M. de Saint-André est intervenu dans l'affaire, et que quelqu'un a été blessé... très-légèrement, il est vrai !... N'importe... l'éclat est toujours le même... et après un tel événement, malgré tous mes efforts pour vous défendre... et même pour vous croire...

CÉCILE.

Quoi ! Madame !...

MADAME DE SAVENAY.

Tenez, Cécile, ne faisons pas de phrases et parlons franchement ; il y a encore un moyen de vous sauver, et notre parenté... quoique éloignée... l'intérêt que je vous porte, les calomnies même dont j'ai été l'objet et qu'il est urgent de dissiper... tout me faisait un devoir de tenter un dernier effort en votre faveur.

CÉCILE, avec impatience.

Permettez-moi seulement...

MADAME DE SAVENAY.

Écoutez-moi d'abord, vous me répondrez après... ou plutôt il n'y a rien à répondre. M. le marquis de Sommerville, le pair de France, l'oncle du vicomte de Saint-André, arrivait aujourd'hui à Dieppe pour sa santé... et vous jugez de son indignation en apprenant la conduite de son neveu... car le marquis est religieux et moral !... Je l'ai beaucoup connu autrefois !... beaucoup... et entre gens de qualité, on s'entend aisément, on parle la même langue. Il a compris comme moi qu'un mariage était indispensable... il se charge d'y décider son neveu... son seul héritier...

CÉCILE, de même.

Mais, Madame...

MADAME DE SAVENAY.

Il cherchait pour lui un riche parti... car le vicomte est sans fortune... la vôtre est fort belle... la famille consent... moi aussi...

CÉCILE, ne se contenant plus.

Et moi, Madame... je refuse !

MADAME DE SAVENAY.

Après ce qui s'est passé !...

CÉCILE.

Mais il ne s'est rien passé... et puisque vous daignez, dites-vous, me porter quelque intérêt... quelque amitié... je vous en demande une preuve... la plus grande de toutes... emmenez-moi, partons d'ici !

MADAME DE SAVENAY.

Eh ! que ne dira-t-on pas ?...

CÉCILE.

Tout ce qu'on voudra... pourvu que je parte... que je m'éloigne...

MADAME DE SAVENAY.

Il y a dans cette résolution subite quelque nouveau mystère.

CÉCILE.

Aucun, Madame.

MADAME DE SAVENAY.

Si, Mademoiselle... et comme je ne veux pas, encore à mon insu, jouer un rôle indigne de moi... j'entends que vous n'ayez plus ni secrets ni restrictions. Il me semble d'ailleurs qu'après tout ce que j'ai fait pour vous... j'ai quelques droits à votre confiance... Parlez, et je consens à vos demandes... je vous emmène à l'instant même.

CÉCILE, avec impatience et douleur.

Mais que voulez-vous que je vous dise?... je n'ai rien à vous avouer.

MADAME DE SAVENAY.

Quoi! M. de Saint-André?...

CÉCILE.

Je ne le connaissais pas; je l'ai vu hier pour la première fois; je n'y ai jamais pensé...

MADAME DE SAVENAY.

Ainsi, vous n'avez jamais aimé... vous n'aimez personne... vous me le jurez devant Dieu!...

CÉCILE, avec embarras.

Ah! Madame...

MADAME DE SAVENAY, vivement.

C'est donc vrai!...

CÉCILE, vivement.

Ah! le ciel m'est témoin que c'est dans ce moment seulement que je vois clair en mon cœur...

MADAME DE SAVENAY.

A la bonne heure au moins... voilà parler... pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt?...

CÉCILE.

Mais c'est que plus tôt, je ne pouvais me rendre compte des sentiments que j'éprouvais!... il me semblait que c'était de l'amitié, de la reconnaissance... pas autre chose... et cependant, me défiant de moi-même... je cherchais à combattre, à éloigner ces idées... j'y avais réussi, je consentais à me marier... je m'efforçais d'aimer celui qu'on me destinait... Mais quand j'ai vu que celui-là aussi, que tout le monde, que vous-même... vous m'abandonniez!... qu'une seule personne osait me défendre, me protéger et exposer son honneur pour sauver le mien!... alors, que vous dirai-je?... pénétrée d'estime, d'admiration, de tendresse... j'ai compris ce que j'éprouvais pour lui!... et loin d'en rougir, il me semblait que cela lui était dû... que j'en étais fière!... voilà mon crime... si c'en est un... et c'est à vous seule que je l'aurai confié, Madame... (A demi-voix et avec expression.) Je l'aime!...

MADAME DE SAVENAY.

Lui! Raymond!...

CÉCILE.

Le plus noble... le plus généreux des hommes!...

MADAME DE SAVENAY.

Ce qui ne l'a pas empêché de séduire une jeune personne confiée à sa garde et à la mienne...

CÉCILE.

Non, Madame... il ignore ce que je viens de vous confier...

MADAME DE SAVENAY.

Allons donc!...

CÉCILE.

Il ne s'en doute même pas... il ne le saura jamais... et la preuve, c'est que je vous supplie de m'emmener avec vous... de partir à l'instant même...

SCÈNE II.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, qui est entré sur ces derniers mots, CÉCILE.

COQUENET.

Pardon... mais je crains qu'en ce moment, ce ne soit pas très-prudent...

CÉCILE.

Et pourquoi donc?...

COQUENET.

A cause du bruit que fait dans la ville ce malheureux duel... combat d'autant plus fâcheux, que ce matin déjà le ministre devait se battre avec M. Lucien... Tout le monde s'y attendait... et il paraît qu'il n'a pas voulu...

CÉCILE.

Ce n'est pas vrai!

COQUENET.

Certainement... mais c'est le bruit général!... Comme ils disent aussi que M. de Saint-André, qui vient d'intervenir dans l'affaire... s'est battu à la place du ministre... C'est absurde!... Mais, vrai ou non... c'est affreux, blessé comme il est...

MADAME DE SAVENAY.

Ah! c'est le vicomte qui est blessé?...

CÉCILE.

Légèrement... à ce qu'on dit...

COQUENET.

Très-dangereusement... je craignais de vous l'apprendre...

CÉCILE, retenant un mouvement d'indignation.

Achevez...

MADAME DE SAVENAY.

Vous y étiez?...

COQUENET.

Non, Madame... Je venais de quitter Mademoiselle... à qui j'avais, ainsi que vous, prodigué mes soins... et quand je suis arrivé... c'était fini... Mais je le tiens d'un témoin digne de foi... qui a tout vu, et chacun plaint ce pauvre jeune homme... chacun est furieux contre le ministre... (Geste de Cécile.) Ça n'a pas le sens commun... mais enfin c'est une clameur... un haro général... dont il ne se relèvera pas... Il sera peut-être obligé de donner sa démission... (A part.) S'il pouvait au moins me nommer avant...

MADAME DE SAVENAY.

Et les têtes sont ainsi montées contre lui...

COQUENET.

Au point que, s'il sortait... le peuple lui jetterait des pierres...

CÉCILE.

Ah! mon Dieu!

COQUENET.

C'est pour cela, Mesdames (c'est bien injuste... et je ne sais comment vous le dire)... mais à cause de lui... on vous en veut...

MADAME DE SAVENAY.

Qu'est-ce à dire?

COQUENET.

Il y a des groupes sur la place... et si l'on apercevait la berline... à vos armes...

MADAME DE SAVENAY.

Les armes de Savenay!...

COQUENET.

C'est pour cela!... votre voiture est connue... la mienne ne l'est pas... un cabriolet de famille... que vous pouvez prendre chez moi... et qui vous conduira à la première poste...

CÉCILE.

Ah! comment vous remercier...

COQUENET.

Trop heureux de vous être agréable... quoique ce matin madame votre parente m'ait bien mal accueilli... mais vous, je l'espère...

CÉCILE.

Ah! croyez que ma reconnaissance... (A madame de Savenay.) Voilà le seul ici qui m'ait montré quelque intérêt...

COQUENET.

Suivez-moi, Mesdames, par une des portes latérales....

CÉCILE.

Oui, partons... partons!...

SCÈNE III.

COQUENET, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Partir!... et pourquoi donc?...

CÉCILE.

Mais tout ce qui arrive... tous ces bruits effrayants!...

RAYMOND, souriant.

Tout va à merveille... je suis accouru avec M. de Saint-André juste au moment où le combat commençait... Impossible de faire entendre raison aux deux adversaires... et c'est en me jetant entre eux que j'ai reçu cette égratignure (Montrant sa main enveloppée d'un morceau de taffetas noir), seule goutte de sang qui ait coulé dans cette mémorable affaire...

MADAME DE SAVENAY.

On prétendait que M. de Saint-André était blessé...

CÉCILE.

Et très-dangereusement...

COQUENET.

C'est Belleau, le garçon de bains, qui m'a dit le tenir d'un témoin oculaire...

RAYMOND.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Croyez donc, après cela, aux récits des grandes batailles... Du reste, après la guerre... la paix!... elle vient d'être signée... M. de Saint-André et moi avons donné à Lucien des raisons si claires, si évidentes, si positives... que celui-ci a tendu la main à son adversaire...

COQUENET.

En vérité...

(Il va s'asseoir près de la table à gauche, et y reste à lire les journaux jusqu'à la fin de la scène.)

RAYMOND, à Cécile.

Maintenant... comme je te l'avais promis... plus de soupçons... ils sont tous dissipés... Lucien va venir réclamer de toi cette main qui lui appartient... pour laquelle il a combattu... et tout à l'heure, à table, devant notre brillante société de Dieppe et de Paris, nous annoncerons officiellement votre mariage...

CÉCILE, avec embarras.

Non... non... Monsieur, je vous prie!

RAYMOND.

Qu'est-ce à dire?

CÉCILE.

Je suis heureuse... que M. Lucien me rende justice... quelque tardive qu'elle soit... Mais celui qui a pu me soupçonner... m'accuser...

RAYMOND.

Allons, allons... nous sommes tous sujets à l'erreur... et par son caractère... lui, plus qu'un autre peut-être!... Mais n'oublie pas que même te croyant coupable, il t'aimait toujours, te défendait et se battait pour toi!... moyen qui devait te compromettre plus encore, mais qui, enfin, est une preuve, sinon de sa raison, au moins de sa tendresse.

CÉCILE.

Oui, Monsieur... mais hier encore, vous m'avez laissée libre de mon choix...

RAYMOND.

Hier, sans doute, sur un mot de toi, j'aurais tout rompu. Mais aujourd'hui, mon enfant, ce n'est plus possible... l'éclat de ce duel, les bruits qui l'ont précédé... ont rendu ce mariage nécessaire... indispensable... et pour toi, Cécile, pour ton honneur... je te le demande... je t'en supplie, au nom de la raison... au nom de l'amitié...

CÉCILE, hésitant.

Ah! Monsieur...

RAYMOND.

Ton père m'a remis ses droits... tu le sais... et s'il était là... il te dirait lui-même : « Il le faut, ma fille, je l'exige ! »

CÉCILE, à demi-voix, à madame de Savenay.

Vous l'entendez, Madame!... vous avais-je dit la vérité?...

MADAME DE SAVENAY, à Raymond.

Mais cependant, Monsieur, s'il était des obstacles...

CÉCILE, vivement et à voix basse, à madame de Savenay.

Silence... au nom du ciel!... (Haut.) Dès que vous le voulez, Monsieur... et quoi qu'il m'en coûte... j'obéirai... je ne partirai pas. (A Coquenet.) Merci, Monsieur, de vos soins, de vos bons offices... que je n'oublierai jamais. (A madame de Savenay.) Venez, Madame.

(Elle sort, avec madame de Savenay, par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

RAYMOND, étonné.

Elle vous remercie, Monsieur...

COQUENET.

De ce que j'ai pu faire pour elle et pour réparer des torts involontaires... Cela, je l'espère, balancera à vos yeux tout le mal que mes ennemis vous ont dit de moi!

RAYMOND.

Des ennemis!... Monsieur Coquenet, vous n'en avez pas d'autres que vous-même! (Lui remettant un papier.) Voici la pétition que j'avais reçue hier en arrivant...

COQUENET, y jetant les yeux.

Une des miennes!... est-il possible!

RAYMOND.

Sur laquelle vous m'avez donné votre avis!

COQUENET, vivement.

Vous êtes trop juste pour y ajouter foi!... Il y a eu erreur! il y a eu calomnie!...

RAYMOND, souriant.

Non, Monsieur, ce n'était malheureusement que de la médisance!... car tous les faits allégués contre vous, et par vous, sont de la plus grande exactitude!

COQUENET, vivement.

C'est par hasard!... c'est sans savoir ce que je faisais!...

RAYMOND.

Mais vous le saviez quand vous avez répandu dans toute la ville les bruits les plus injurieux contre votre rival et votre concurrent!... quand vous accusiez M. Rabourdin de dénonciations et d'intrigues auprès de moi!... et je ne l'avais pas même vu!... Ah! me suis-je dit, il y a contre celui-ci injure et calomnie, ce doit être un honnête homme... et c'était vrai!... Je sors de chez lui... il a la place!...

COQUENET.

Est-il possible?...

RAYMOND.

C'est à vous qu'il la doit, Monsieur.

COQUENET, hors de lui.

Mais, moi... je vous le jure...

RAYMOND.

Il suffit!... laissez-moi.

(Il passe à gauche, près de la table, et s'assied.)

COQUENET, à part.

C'est une machination infernale... (Frappant sur sa pétition qu'il tient à la main.) Il y a là-dessous une intrigue que l'on saura... On saura tout... Je vous salue, Monsieur... et vous laisse... (A part.) Mais ça ne se passera pas ainsi; je vais tout raconter par la ville, et on connaîtra dès demain la vérité par le journal du département.

(Il sort.)

SCÈNE V.

RAYMOND, toujours assis près de la table.

Enfin, et non sans peine, tout est arrangé! Lucien va venir... il sait la vérité, et maintenant ce secret est le sien... c'est le nôtre!... Ma sœur ne sera pas compromise, et son déshonneur n'abrégera pas les jours de mon père. De Guibert m'a promis le silence... avec sa femme... à qui, moi, je me réserve de parler... Et, Cécile une fois mariée, tous ces bruits tomberont d'eux-mêmes. (Apercevant Cécile qui entre.) Eh mais! que me veux-tu?

SCÈNE VI.

RAYMOND, CÉCILE.

CÉCILE, avec émotion.

Vous m'avez dit, Monsieur, que mon devoir

était d'épouser M. Lucien, que mon honneur, que ma réputation dans le monde dépendaient de ce mariage!

RAYMOND.

Et je le pense encore.

CÉCILE, lui remettant une lettre qu'elle tient à la main.

Tenez!

RAYMOND, regardant l'écriture.

C'est de Lucien ?

CÉCILE, avec émotion.

Oui, Monsieur, il sait comme vous et par vous que je n'ai rien à me reprocher, il en a la preuve... mais, cette preuve, il ne peut la donner à ce monde qui m'accuse et qui me croit coupable.

RAYMOND, qui a parcouru la lettre.

Ah! l'indigne!... il t'estime!... il t'honore!... il t'aime!... et n'ose, en t'épousant, braver d'injustes calomnies... que je voudrais... et que maintenant je ne puis réduire au silence. (Froissant la lettre avec colère.) Ah! tout est fini entre nous... et je cours...

CÉCILE, se jetant au-devant de lui.

Où donc?

RAYMOND.

Lui demander compte de ton honneur qui me fut confié! de ton honneur qui m'est aussi cher que le mien!...

CÉCILE, avec force.

Et que vous allez perdre à jamais!... (Raymond pousse un cri et s'arrête.) Vous voyez que j'avais raison de vouloir partir... Et, quant à ces calomnies qui m'accablent, je ferai comme vous, mon ami, je les mépriserai.

RAYMOND.

Moi, mon enfant, c'est bien différent... Un homme doit avoir ce courage, il peut braver l'opinion; mais une femme... mais toi... pauvre jeune fille... c'est impossible! tu seras accablée par elle.

CÉCILE.

Eh bien! donc, je me résignerai à mon sort... je vivrai pure, innocente... et déshonorée!... déshonorée à leurs yeux... mais non pas aux vôtres, n'est-il pas vrai?...

RAYMOND.

Non... car tu es pour moi l'honneur même... Et ne pouvoir la défendre! (Avec rage.) Et pour la première fois de ma vie, reculer devant la calomnie... lui céder la victoire... lui abandonner sa victime... la lui laisser flétrir comme coupable... quand j'ai la conscience, la conviction de son innocence... Ah! mon cœur se révolte à cette idée, et quand je devrais défier le monde entier... (S'arrêtant.) Mais elle a dit vrai... Je me battrais contre cet infâme... contre eux tous... mon sang et ma vie ne la justifieraient pas... au contraire!... (Avec inspiration.) Mais mon nom!... mon nom, peut-être!... (Allant à elle.) Cécile!... veux-tu m'épouser?...

CÉCILE, poussant un cri et tombant à ses pieds.

Ah!...

RAYMOND.

Tu ne peux pas m'aimer!... je le sais, c'est impossible!... mais moi, je t'aimerai tant!... je t'honorerai, je t'aimerai comme l'image de la vertu... et, peut-être un jour... l'amitié... la reconnaissance... (Cherchant à la relever.) Réponds... le veux-tu?... le veux-tu?...

CÉCILE, se jetant dans ses bras en pleurant.

Ah!... Monsieur!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAVENAY.

MADAME DE SAVENAY, voyant Raymond qui presse Cécile contre son cœur et qui l'embrasse, pousse un cri et détourne les yeux.

Quelle indignité! (Allant à Cécile.) Cette fois, Mademoiselle, je ne serai plus votre dupe... Voilà donc cet amour pur et platonique que vous avez eu tant de peine à m'avouer...

RAYMOND.

Que dit-elle?...

MADAME DE SAVENAY.

Cette tendresse que vous lui portiez depuis si longtemps en secret, et dont il ne se doutait même pas...

CÉCILE, étendant la main vers elle.

Ah!... taisez-vous.

RAYMOND, avec joie.

Non, non... parlez!... Il serait possible... elle vous aurait dit...

MADAME DE SAVENAY, avec dignité.

Ce que vous savez mieux que moi, Monsieur... Je vois maintenant ce que je dois penser, ce que je dois croire... Tout n'était que trop vrai, et je n'entends plus servir de manteau à une liaison coupable, qui dure depuis trop longtemps à mon insu...

RAYMOND, la retenant par la main.

Non, Madame, vous resterez, et, ainsi qu'eux tous, vous saurez la vérité!

SCÈNE VIII.

BELLEAU, qui se tient, à gauche, à l'écart; plusieurs BAIGNEURS, COQUENET, HERMINIE, RAYMOND, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY; au fond, plusieurs HOMMES et FEMMES des bains.

RAYMOND.

Messieurs, des bruits injurieux ont circulé ici,

depuis hier... vous les connaissez comme moi... (Regardant Coquenet) et mieux peut-être!... je déclare, devant vous, qu'ils sont faux et calomnieux... Cette conviction... je ne puis, je le sais, la faire passer dans vos esprits... je ne puis vous forcer à croire mes paroles... mais, peut-être, croirez-vous mes actions... Je vous ai invités, Messieurs... (Prenant Cécile par la main.) pour vous présenter ma femme!...

COQUENET et BELLEAU.

Sa femme!...

MADAME DE SAVENAY, avec satisfaction, HERMINIE, avec dépit.

Il l'épouse!...

COQUENET, aux personnes des bains qui l'entourent.

Ça ne m'étonne pas! ils disent tous qu'elle est si riche!

CÉCILE, à madame de Savenay, avec joie et à voix basse.

Eh bien! Madame...

MADAME DE SAVENAY, avec fierté.

Il le devait...

CÉCILE.

Quoi! vous croyez encore...

MADAME DE SAVENAY.

N'en parlons plus. (Élevant la voix.) Je consens...

BELLEAU, à Coquenet.

Je crois bien... cela fera doubler la pension de vingt-cinq mille francs, qu'elle a déjà...

HERMINIE, à Raymond, à demi-voix et au bord du théâtre.

Je ne puis vous empêcher, Monsieur, de nous donner mademoiselle pour belle-sœur... mais je déclare que je ne la verrai pas... et ne la recevrai pas!

RAYMOND, solennellement.

Vous la recevrez et la respecterez... (Il lui parle bas à l'oreille, en la faisant passer près de Cécile.) ou sinon!...

HERMINIE, effrayée.

Ah! Monsieur!... (S'inclinant du côté de Cécile, comme pour lui demander pardon.) Ah! Cécile!...

(Cécile la relève et l'embrasse.)

COQUENET, regardant les deux femmes qui s'embrassent.

Sa pauvre sœur!... la forcer ainsi de... C'est un despote!

BELLEAU.

C'est un tyran!...

COQUENET.

C'est un homme infâme!...



LA GRAND'MÈRE,

OU

LES TROIS AMOURS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 mars 1840.

Personnages.

MADAME DE CHAVANNES.	AMÉDÉE, lieutenant de vaisseau.
ADINE, sa petite-fille.	DIDIER, jeune agent de change.
M. DE BRESSON, ancien militaire.	UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris dans l'hôtel de Madame de Chavannes.

Un salon. Porte au fond. Deux portes latérales.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER ; puis BRESSON.

DIDIER, tenant sous le bras une liasse de papiers et arrangeant sa cravate devant une glace.

Est-il étonnant !.. vouloir que je le présente à madame de Chavannes, ma cliente... Je vais lui remettre sa lettre... elle fera ce qu'elle voudra... Voilà une cravate détestable...

(Il continue à arranger sa cravate.)

BRESSON, entrant par la porte du fond et parlant à la cantonade.

Ces dames ne sont pas encore visibles... eh bien ! j'attendrai... Ne vous inquiétez pas de moi, et surtout ne les dérangez pas... (Apercevant Didier.) Quelqu'un de la maison...

DIDIER, se retournant.

Un étranger !...

BRESSON.

J'aurais désiré parler à madame de Chavannes...

DIDIER.

Je l'attends.

BRESSON, s'asseyant.

Moi de même... Monsieur est son parent peut-être ?

DIDIER.

Je suis son agent de change.

BRESSON.

Ah ! agent de change...

DIDIER.

Voilà quinze jours que j'ai traité. Didier, successeur de M. Galuchard.

BRESSON.

Galuchard... mon ancien et vieil agent de change.

DIDIER.

Monsieur est mon client ? j'en suis enchanté... Une charge superbe que j'ai achetée huit cent mille francs... tout compris...

BRESSON.

Moi aussi... à ce qu'il paraît !..

DIDIER.

Cela va sans dire...

BRESSON.

Et ma confiance... s'il vous plaît ?

DIDIER.

Elle est de droit !.. elle est inhérente à ma charge ; et puis il ne faut pas croire que les jeunes agents de change n'entendent pas les affaires



Mlle DE CHAVANNES

aussi bien que les anciens ; vous verrez, Monsieur, que je ne néglige rien...

BRESSON.

Pas même l'art de mettre sa cravate.

DIDIER, riant.

Vous étiez là... vous m'avez vu... c'est vrai... Vous comprenez que pour payer huit cent mille francs quand on ne les a pas... il faut un mariage, un beau mariage ; c'est ce que me répète ma mère, et cela exige une tenue continuelle : la cravate de chez Bodier et les gants jaunes... le matin au manége, et le soir au bal... Les affaires me donnent un mal affreux, à moi surtout qui suis un peu lourd, un peu gauche... et qui m'entends mieux à faire un report qu'une déclaration ; mais il le faut ! il me faut une dot de cinq cents à six cents pour le moins...

BRESSON, étonné.

Ah !... c'est de rigueur...

DIDIER.

Tout le monde vous le dira... Trois cents pour un notaire, cinq cents pour un agent de change... c'est le tarif ! Il y avait une jeune personne charmante, une cousine, qui m'aurait convenu à merveille !.. Nous nous adorions ; mais que voulez-vous ?.. une femme de deux cents... pas possible ; elle a été obligée d'épouser un avoué.

BRESSON.

Qui en a couru la chance !

DIDIER.

Comme nous la courons tous !... Des chances terribles... On ne nous plaint pas assez... il faut du courage dans notre état... et si nous n'avions pas là, pour nous dédommager, des clients... de bons clients...

BRESSON.

Je comprends maintenant pourquoi il faut que je sois le vôtre !...

DIDIER.

Vrai... vous le devez... par délicatesse !... D'ailleurs, vous me jugerez, et je me flatte que vos affaires seront en bonnes mains...

BRESSON.

Eh bien ! nous verrons... J'arrive de Rio-Janeiro avec des fonds à placer, et j'avais pensé à des propriétés.

DIDIER, vivement.

N'achetez pas !...

BRESSON.

C'est mauvais ?...

DIDIER.

Au contraire ; c'est trop sûr, ça ne rapporte rien... achetez-moi des rentes.

BRESSON.

On parle de les rembourser...

DIDIER.

Les députés qui n'en ont pas, mais qui, en revanche, ont notre estime... car ils poussent à la vente et enrichissent les agents de change... témoin madame de Chavannes, qui, ce matin, m'a dit de vendre.

BRESSON.

Madame de Chavannes vend ses rentes ?...

DIDIER.

Pour payer les dettes de feu son mari !

BRESSON.

Il est donc mort ? vous en êtes bien sûr ?

DIDIER.

J'ai assisté à l'inventaire... il y a dix-huit mois...

BRESSON.

Et sa femme ?

DIDIER.

Quoique séparée de biens, elle veut tout payer, de sorte que, liquidation faite, elle ne sera pas riche.

BRESSON, vivement.

Tant mieux !

DIDIER, étonné.

Comment, Monsieur ! et qui donc êtes-vous ?

BRESSON.

Son ami intime... celui de son mari... Ce pauvre Chavannes... il n'était pas fort, mais un grand nom... un ancien noble ! L'empereur les aimait... ce qui ne l'empêchait pas d'en faire de nouveaux... Moi, par exemple, simple housard, puis colonel, puis général, puis comte de l'Empire... moi, Bresson... fils d'un maître de poste.

DIDIER.

Vous, monsieur le comte ?...

BRESSON.

C'est là mon origine... elle m'a porté bonheur; je devais réussir dans la cavalerie, et c'est dans une charge de mes housards que j'ai dégagé ce diable de Chavannes qui s'était laissé cerner par les Autrichiens... et je lui ai même épargné un coup de sabre qui lui aurait fait du tort, car il était beau garçon... Moi, c'est différent !... Je ne risquais rien... au contraire... ça m'a embelli... Voilà comment nous avons fait connaissance... Et plus tard, à Erfurt... quand il m'a présenté à sa femme... quand je l'ai vue pour la première fois... Voilà de ces jours... de ces moments qu'on n'oublie pas.

DIDIER, avec finesse.

Je vous soupçonne, général, d'en avoir été amoureux.

BRESSON.

Cette malice... voilà trente ans que je ne fais que ça... et je le dis à tout le monde... Mais alors, je me taisais... car il y avait là deux rivaux

avec qui je ne pouvais pas me mesurer... deux empereurs... rien que cela... Oui, morbleu!... à Erfurt, tous les deux passaient leurs soirées chez elle... tous les deux lui faisaient la cour, et ils n'ont rien obtenu... Elle a reçu de sang-froid, et sans s'émouvoir, les hommages de Napoléon, d'Alexandre et de bien d'autres... car c'était une vertu terrible, et si aimable cependant; aussi je vous demande par quelle fatalité... moi, officier de fortune, sans usage du monde, sans éducation, j'allai tomber amoureux d'une femme chez qui se trouvaient réunis le bon ton et la grâce, la finesse de l'esprit, l'élégance des manières... C'était absurde... je me le disais... cela n'y faisait rien; et, ne sachant à qui m'en prendre, ça me mettait dans des rages qui retombaient toujours sur l'ennemi... Voilà comment je suis devenu général... par mauvaise humeur... C'est à elle que je le dois...

DIDIER.

En vérité!

BRESSON.

Oui, morbleu!.. partout j'ai fait mon chemin... excepté auprès d'elle! et le temps ne m'a point changé; je l'aime comme le premier jour... Je suis resté jeune de cœur... comme elle est restée jeune de tournure et de visage... du moins, il y a deux ans, quand je l'ai quittée...

DIDIER.

Vous la retrouverez de même gracieuse et fraîche, malgré ses beaux cheveux blancs.

BRESSON.

Des roses sous la neige!... Toujours le même âge... je m'en doutais!... Elle s'arrête, et moi je vais toujours... ce n'est pas ma faute!... Et sa famille?...

DIDIER.

Il ne lui reste que sa petite-fille... mademoiselle Adine, qui est riche, celle-là! et qu'elle veut marier. Un beau parti... pour un agent de change.

BRESSON, souriant.

Vous y pensez... mon gaillard!

DIDIER.

Moi! je pense à tout... et si quelque parent... si quelque ami, général, donnait cette idée-là à madame de Chavannes... il ne serait pas impossible... C'est elle!...

BRESSON, se levant vivement.

Ah! mon Dieu!

(Il se tient un peu à l'écart.)

SCÈNE II.

DIDIER, MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

MADAME DE CHAVANNES.

Bonjour, mon cher Didier... (Se retournant et courant à Bresson en poussant un cri de surprise.) Ah! vous ici!... vous, général! et depuis quand?

BRESSON.

Débarqué avant-hier au Havre... arrivé ce matin à Paris.

MADAME DE CHAVANNES.

Votre première visite est pour moi... je vous en remercie.

BRESSON.

Vous êtes bien bonne... car je l'aurais voulu que je n'aurais pas pu faire autrement... Mais les affaires avant tout... Voilà M. Didier qui veut vous parler; et moi, dans ce moment... je n'ai besoin que de vous voir! Ainsi ne vous gênez pas.

DIDIER.

C'est ce projet de liquidation que je veux vous soumettre... et puis, un ami... un camarade de collége arrivé depuis quelques jours à Paris, et qui, apprenant que j'avais l'honneur d'être votre agent de change, me supplia de le présenter chez vous.

MADAME DE CHAVANNES.

Vraiment!... et quel est-il?

DIDIER.

Cette lettre vous le fera connaître... Un officier... un jeune homme charmant.

BRESSON, se levant.

Un jeune homme!

MADAME DE CHAVANNES.

Présenté par vous... cela suffisait! sa lettre est inutile... Demain, nous en causerons, ainsi que du projet de liquidation.

DIDIER, bas à Bresson.

N'oubliez pas de parler pour moi.

BRESSON.

Soyez tranquille.

DIDIER.

Je cours à la Bourse. (Saluant.) Général... Madame...

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

BRESSON, commençant avec un peu d'embarras.

Il m'a l'air original, votre jeune agent de change... Du reste, un brave garçon!... D'abord, il s'en va!... c'est bien à lui... et puis il m'a appris des choses que je savais... mais qui m'ont fait plaisir.

MADAME DE CHAVANNES.

Et lesquelles, mon ami?

BRESSON.

Mon ami!... voilà un mot de vous que je n'ai jamais pu entendre sans émotion... et pourtant il y a bien des années que vous me l'avez adressé pour la première fois.

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, je vous vois encore, blessé et couvert de sang, me ramener mon mari que vous veniez de sauver !... une belle action !

BRESSON.

Qui m'a coûté cher... C'est un des beaux traits de ma vie qui m'a fait le plus de tort... pas dans le moment... mais plus tard... quand je me suis avisé de vous aimer... quand je vous aurais disputée au monde entier... Mais tout cela, vous l'avez oublié... ou plutôt vous ne l'avez jamais vu...

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

C'est égal... il y a de ces choses dont on ne s'aperçoit pas... mais dont on se souvient.

BRESSON.

Au moins, vous me rendez justice ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me guérir.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous vous êtes marié...

BRESSON.

Ou plutôt on m'a marié... Notre empereur, qui se mêlait de tout, me dit un jour : « Bresson, tu perds ton temps. — J'en ai à perdre. — Madame de Chavannes a un mari. — J'attendrai. — Et, en attendant, tu es le plus pauvre de mes généraux. — C'est votre faute. — C'est vrai ! aussi j'ai pensé à toi : Je t'offre un million de dot... la fille d'un de nos fournisseurs. — Mais le père ? — Tu lui diras que je le veux. — Mais la fille ? — Je le veux. — Mais, moi, Sire ? — Toi, tu m'obéiras... sinon je te laisse à Paris, et nous allons sans toi nous faire tuer en Russie. » Que voulez-vous ?... le lendemain j'étais marié, et quinze jours après sur la route de Moscou... Une rude épreuve !

MADAME DE CHAVANNES.

Que cette campagne-là !

BRESSON.

Eh ! non... je vous parle de mon mariage ! Une femme avec laquelle il n'y avait ni paix ni trêve... Il est vrai, qu'eût-elle été charmante, vous étiez toujours là... je comparais !... Ce n'était pas sa faute... mais la vôtre... Enfin, la pauvre femme est morte, me laissant une fille qui est tout son portrait !... Depuis, et à la restauration, j'ai déposé l'épaulette... Associé avec mon beau-père, j'ai parcouru le Mexique et le Brésil, faisant fortune pour tuer le temps, et revenant en France, riche... au moment où, par bonheur, vous ne l'êtes plus !

MADAME DE CHAVANNES.

Moi !...

BRESSON.

Oui... oui ; ce n'est pas pour rien que j'ai causé une demi-heure avec votre agent de change. Je sais que M. de Chavannes, qui agissait en grand seigneur, a dissipé plus que son patrimoine... que vous voulez vendre le vôtre pour payer ses dettes ; et moi, votre ami, je ne le souffrirai pas... Oui, Madame, mes biens sont à vous... disposez-en... et je vous dirai : Merci.

MADAME DE CHAVANNES.

Y pensez-vous ?

BRESSON.

Ah ! si vous êtes fière... c'est autre chose... si vous ne voulez rien accepter de mon amitié... tant pis pour vous... prenez-y garde ! je vais me présenter comme mari.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous !

BRESSON.

Voilà ce que vous y aurez gagné !... excepté que ce n'est plus moi qui vous rends un service... c'est vous, au contraire, à qui je devrai tout ; mais, moi, je ne suis pas comme vous, je ne suis pas fier, je me résigne à la reconnaissance, et ma vie entière se passera à vous le prouver.

MADAME DE CHAVANNES.

Ah !... je ne sais comment vous remercier.

BRESSON.

En acceptant !...

MADAME DE CHAVANNES.

Je le voudrais... je vous le jure... mais je ne le peux.

BRESSON.

Vous ne le pouvez pas ?

MADAME DE CHAVANNES, avec expansion.

Non, mon ami.

BRESSON, avec colère.

Ah ! vous êtes une femme née pour mon tourment... une femme...

MADAME DE CHAVANNES, lui serrant la main.

Qui est votre meilleure amie, et qui, pour cela même, ne veut pas compromettre votre bonheur... car vous exigez d'elle un sentiment qu'elle ne peut vous donner...

BRESSON.

Vous me donnerez ce que vous pourrez...

MADAME DE CHAVANNES.

Vous seriez malheureux...

BRESSON.

Qu'est-ce que cela vous fait ? si c'est là mon bonheur !

MADAME DE CHAVANNES.

Vous auriez des regrets.

BRESSON.

Ça me regarde !

MADAME DE CHAVANNES.

Et moi aussi... moi, qui vous aime...

BRESSON.

Dites plutôt que vous n'aimez personne... que votre cœur froid et indifférent ignore ce que c'est qu'une passion violente et durable...

MADAME DE CHAVANNES, avec émotion.

Qu'en savez-vous?... qui vous dit que je n'ai point passé ma jeunesse à combattre et à vaincre ; à me cacher à tous les yeux, à tromper tout le monde, et vous tout le premier ?... Ah ! je peux tout dire maintenant, j'en ai le droit, par malheur... Eh bien ! oui... il a existé quelqu'un au monde qui a eu mes pensées, mon âme, ma vie tout entière, et il n'en a jamais rien su !... Il était jeune... il était brave... tout le monde l'aimait... et il n'aimait que moi... Ami intime de mon mari, je le voyais tous les jours... et pour mieux cacher à ses yeux cet amour qui me consumait... il fallait affecter l'indifférence, l'éloignement, la haine... Oui, il a cru que je le haïssais... et j'ai été témoin de son désespoir qui doublait le mien... Enfin, et prête à succomber... j'ai voulu mettre entre nous une double barrière... je l'ai marié... je lui ai donné une femme jeune, riche, charmante... j'ai souri à leur union... j'ai fait des vœux pour leur bonheur... et vous croyez que je ne sais pas aimer !

BRESSON.

Je le crois !... je le crois maintenant... et celui-là quel est son nom ?... quel est-il?...

MADAME DE CHAVANNES.

Il est mort !...

BRESSON.

C'est bien heureux pour lui.

MADAME DE CHAVANNES.

Mort ! il y a bien longtemps de ce que je vous dis là... Bien des années se sont écoulées... bien des chagrins sont arrivés à mon aide, pour affaiblir celui-là ; mais rien n'a pu l'effacer entièrement... malgré moi, vous le voyez, je retrouve en vous le racontant des larmes que je croyais taries... En vain, je suis libre... en vain la mort de mon mari me rend maîtresse de ma main... il y a là des souvenirs qui vivent dans mon cœur et m'empêchent d'en disposer !... De ce côté-là, je ne suis pas veuve encore !... c'est un engagement plus fort que les lois, que ma raison !... que moi-même !... Et maintenant, mon ami, croyez-vous que je sache aimer ?

BRESSON.

Ah !... que trop !... que trop, mille fois !... comme à l'ordinaire... vous avez raison ! et moi, je n'ai rien à dire... mais si cependant un jour cela s'effaçait...

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

Je vous le dirais !

BRESSON.

A la bonne heure... j'attendrai... c'est que voilà vingt ans que j'attends...

MADAME DE CHAVANNES, avec bonté, et prenant sur la table le billet que lui a remis Didier.

Eh bien ! alors... quand on a attendu vingt ans...

BRESSON.

C'est juste... on peut bien encore... pourvu que vous me permettiez de vous en parler de temps en temps...

MADAME DE CHAVANNES.

Quand vous voudrez.

BRESSON.

Eh bien ! parlons-en... ce matin... ce soir !

MADAME DE CHAVANNES, qui a lu le billet.

Ah ! mon Dieu !...

BRESSON.

Qu'avez-vous donc ?

MADAME DE CHAVANNES.

Rien... mais ce nom... cette signature...

BRESSON.

N'est-ce pas cette lettre que vous a remise votre agent de change, un jeune homme qui demande à vous être présenté ?

MADAME DE CHAVANNES, se mettant à écrire.

Précisément.

BRESSON.

C'est tout simple, et vous voilà tout émue...

MADAME DE CHAVANNES.

Nullement... cela a rapport à une affaire que vous m'aviez fait oublier... que j'ai promis d'examiner... et dans ce moment...

BRESSON.

Je vous gêne...

MADAME DE CHAVANNES.

Oh ! non !...

BRESSON.

Cela veut dire oui... Je m'en vais !

MADAME DE CHAVANNES.

Pas pour longtemps, j'espère... je vous ai dit que je passais ici la soirée... je compte sur vous.

(Elle se lève et sonne.)

BRESSON.

Et vous avez parbleu bien raison...

MADAME DE CHAVANNES, à un domestique.

Cette lettre sur-le-champ... à son adresse... (Au général.) Je ferai votre piquet... nous causerons de votre fille... de son mariage...

BRESSON.

Et quant au nôtre, j'aurai de la patience... si vous me promettez que personne ne sera plus heureux que moi...

MADAME DE CHAVANNES.

Je vous le jure...

BRESSON.

C'est toujours ça... adieu... à ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DE CHAVANNES, puis ADINE.

MADAME DE CHAVANNES, regardant Bresson qui s'éloigne.

Pauvre homme! un véritable ami que j'ai là!... sa vue réveille en moi tous mes souvenirs de jeunesse... et quand il me quitte, il me semble voir le passé qui s'en va... (Se retournant et apercevant Adine qui entre.) Heureusement, voici l'avenir!... voici ma petite-fille!... Bonjour, mon enfant.

ADINE, tenant son ouvrage à la main.

Bonjour, ma bonne mère.

MADAME DE CHAVANNES, s'asseyant à droite.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai vue.

ADINE.

C'est ce que je me disais... aussi j'arrive. Voulez-vous que je vous fasse de la musique... que je vous chante les romances que vous aimez?...

MADAME DE CHAVANNES.

J'aime mieux causer avec toi...

ADINE.

Et moi aussi... vous avez toujours de bonnes idées. (S'asseyant.) Vous ne songez qu'à mes plaisirs...

MADAME DE CHAVANNES.

Mets-toi là... plus près... j'ai de grandes confidences à te faire.

ADINE, avec joie.

Des secrets!...

MADAME DE CHAVANNES.

Précisément!

ADINE.

Quel bonheur!... le cœur me bat!...

MADAME DE CHAVANNES, après un instant de silence.

On ne dit jamais rien aux petites filles... c'est un tort!

ADINE.

C'est bien vrai! elles sont obligées de deviner.

MADAME DE CHAVANNES.

Et souvent tout de travers.

ADINE.

Vous voulez me parler du bal de ce soir.

MADAME DE CHAVANNES.

Du tout... je veux te parler de mariage...

ADINE, sautant sur sa chaise.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE CHAVANNES.

Voilà que tu as peur...

ADINE.

Dame!... vous ne me prévenez pas!

MADAME DE CHAVANNES.

Te voilà prévenue!...

ADINE, avec inquiétude.

Eh bien! alors... parlez vite!... vous avez un parti... vous avez quelqu'un.

MADAME DE CHAVANNES.

Personne!...

ADINE.

A la bonne heure!...

MADAME DE CHAVANNES.

Je veux te consulter... car entre nous, il est très-difficile de te marier.

ADINE.

Vous croyez... il ne me semblait pas...

MADAME DE CHAVANNES.

D'abord... tu es très-riche... et il est à craindre qu'on ne t'épouse que pour ta fortune...

ADINE.

Ah! quelle idée!... comment donc faire?

MADAME DE CHAVANNES.

Bien réfléchir... bien examiner avant de nous prononcer... cela me regarde...

ADINE.

Bon!... c'est une peine de moins.

MADAME DE CHAVANNES.

Pour cela, c'est à toi de m'indiquer ceux qui, dans les réunions, dans les soirées, sont galants et assidus près de toi... ceux, en un mot, qui te font la cour.

ADINE.

Je comprends...

MADAME DE CHAVANNES.

Y en a-t-il?

ADINE.

Beaucoup! du moins en dansant avec moi... ils me donnent à entendre que je suis jolie... et comme ils le disent tous, il faut croire qu'il y a quelque chose de vrai.

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien! ma chère enfant, parmi ceux-là, as-tu distingué quelqu'un?

ADINE.

Ce n'est pas aisé... ils dansent... ou plutôt ils marchent tous de même... ils ont le même esprit... les mêmes phrases... les mêmes gants jaunes... il n'y a pas de raison pour avoir de préférence...

MADAME DE CHAVANNES.

Tu ne peux cependant pas les choisir tous. Et d'abord, M. Didier, notre agent de change, j'ai remarqué que tu causais volontiers avec lui.

ADINE.

C'est vrai!...

MADAME DE CHAVANNES.

Il a donc de l'esprit?

ADINE.

Lui! le pauvre jeune homme, il n'y pense seulement pas!

MADAME DE CHAVANNES.

Il a donc un bon caractère?...

ADINE.

Je n'en sais rien! Mais il dit toujours du bien de ses amis... puis, il me parle de la Bourse... d'emprunts... de fin courant, cela m'instruit... Enfin, nous nous entendons très-bien... je l'aime beaucoup... mais je ne l'épouserai pas!...

MADAME DE CHAVANNES.

C'est bien!... tu m'avais fait peur à ton tour... et je me rassure...

ADINE.

Pourquoi donc?

MADAME DE CHAVANNES.

Parce que... parce que je vois que, grâce au ciel, tu n'as encore choisi personne...

ADINE.

Mais, ma bonne maman, est-ce qu'il y a nécessité de ne choisir que parmi ceux qui sont ici.

MADAME DE CHAVANNES.

Comment cela?

ADINE.

Est-ce que les autres sont exclus du concours?

MADAME DE CHAVANNES.

Que veux-tu dire?... Il y a donc quelqu'un que tu aurais distingué?

ADINE.

Je n'en sais rien! mais j'y pense toujours! et depuis mon voyage de Toulon...

MADAME DE CHAVANNES.

Comment... c'est l'an dernier, quand tu as été aux îles d'Hyères avec ta tante...

ADINE.

Oui, maman, et si vous voulez que je vous raconte...

MADAME DE CHAVANNES.

Certainement!... nous autres grand'mères ne sommes au monde que pour cela!... Tu es donc arrivée avec ta tante à Toulon...

ADINE.

Où son mari, le vice-amiral, est préfet maritime, et pendant deux mois que nous y sommes restées, il venait tous les soirs chez le préfet de jeunes officiers de marine qui étaient très-aimables... un surtout...

MADAME DE CHAVANNES, avec joie.

Amédée de Versigny...

ADINE.

Vous le connaissez!...

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne l'ai pas encore vu!... mais je connaissais son père; c'est à ma recommandation que ta tante avait reçu le fils... l'avait invité chez elle...

ADINE.

J'ai cru que c'était par hasard!

MADAME DE CHAVANNES.

Un hasard arrangé entre grands parents.

ADINE.

Et pourquoi donc?

MADAME DE CHAVANNES.

Amédée, qui maintenant a perdu tous les siens, se trouve bien jeune encore à la tête d'une immense fortune... C'est enfin ce qu'on appelle dans le monde un excellent parti, et sans avoir encore à ce sujet d'idées bien arrêtées... sachant qu'il était à Toulon à la même époque que toi, j'ai désiré que vous eussiez quelques occasions de vous rencontrer...

ADINE.

Et vous avez bien fait!... c'est un si bon jeune homme! et dans toutes ses manières il y avait tant de bonhomie... tant de franchise... Toutes mes cousines l'adoraient et le lui disaient...

MADAME DE CHAVANNES.

Et toi?

ADINE.

Oh! moi!... je ne le lui disais pas!...

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

Est-ce qu'il te faisait la cour?... Est-ce qu'il t'a adressé des mots de tendresse?...

ADINE.

Jamais!... il n'y songeait pas!... il ne songeait qu'à ses études, à ses épaulettes de lieutenant, à sa frégate qui, dans quelques jours, devait mettre à la voile. Il nous parlait de son père...

MADAME DE CHAVANNES.

Son père?

ADINE.

Qui était tombé sur le champ de bataille, et qu'il voulait venger un jour... Et alors si vous aviez vu quelle expression animait tous ses traits; et ses yeux où brillaient quelques larmes... O mon Dieu! comme les vôtres en ce moment...

MADAME DE CHAVANNES, se hâtant de les essuyer.

C'est que je t'écoute, et cela m'intéresse beaucoup...

ADINE.

N'est-ce pas?... Eh bien! ce n'est rien encore! voilà le plus intéressant: La veille du jour où la frégate devait quitter la rade, le préfet donnait un grand bal, et je ne sais pas pourquoi, je ne conçois pas qu'on danse un jour comme celui-là. J'étais triste, j'étais souffrante, je ne voulais pas paraître à cette soirée! « Oh! Mademoiselle, me dit Amédée, venez-y, venez, je vous en conjure, et cela portera bonheur à ceux qui partent. — Alors, répondis-je, je m'efforcerai d'y aller! mais je ne danserai qu'une contredanse... rien qu'une... » Il demanda que ce fût avec lui, c'était tout naturel: il partait. Il me demanda aussi, avec la permission de ma tante, à m'offrir un bouquet de bal... Je vous raconte tout cela, parce que vous verrez tout à l'heure combien c'est important. Le

soir arrive, je m'étais trouvée mieux dans la journée, j'avais pu m'occuper de ma toilette, et il paraît qu'elle était très-jolie, très-élégante, que rien n'y manquait, excepté le bouquet... et j'attendais !... Le bal commence, point de fleurs, point de cavalier !... On venait m'inviter de tous les côtés, M. Amédée ne paraît pas ; je refusais tout le monde, et quand j'aurais voulu accepter, je n'aurais pas pu, car je souffrais, j'avais la fièvre, j'étais près de pleurer, je me sentais mourir... Enfin, minuit sonne...

MADAME DE CHAVANNES.

Et il paraît ?...

ADINE.

Du tout !... il ne paraît pas !... Le lendemain, de grand matin, sa frégate avait appareillé... on l'apercevait en mer, toutes voiles dehors.

MADAME DE CHAVANNES.

Je conçois alors que tu sois fâchée contre lui.

ADINE, vivement.

Je ne le suis plus !

MADAME DE CHAVANNES.

Comment cela ?

ADINE.

M. Didier parlait cet hiver d'un de ses camarades de collége dont il venait de recevoir des nouvelles, un lieutenant de frégate... et j'écoute toujours quand il est question d'officiers de marine. Il lui était arrivé des aventures très-singulières ; entre autres, à Toulon, la veille de son départ... en toilette de bal et un bouquet à la main, il s'était jeté à la mer pour sauver un mousse de son équipage qui se noyait dans le port...

MADAME DE CHAVANNES.

Est-il possible ?

ADINE.

Je n'ai plus entendu le reste !... J'étais si contente, si heureuse !... et depuis ce moment-là, je donnerais tout au monde pour le revoir et pour lui demander pardon de l'avoir méconnu. Mais, par malheur, c'est un rêve !

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Qui peut se réaliser...

ADINE.

Et le moyen !... puisqu'il est absent ; puisqu'il est toujours sur sa frégate !...

MADAME DE CHAVANNES.

J'ai peut-être plus de pouvoir que tu ne crois ; et si je voulais bien, je pourrais comme une fée le faire apparaître !

ADINE.

Lui ?

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Lui et sa frégate... il ne me faudrait pour cela qu'un coup de baguette...

ADINE.

Alors, donnez-le donc !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Amédée de Versigny !

ADINE, poussant un cri.

Ah !...

MADAME DE CHAVANNES, courant à elle et avec intention.

Maladroite !... tu t'es fait mal !...

ADINE, la comprenant.

Oui, maman, oui ; mon pied a rencontré ce meuble...

MADAME DE CHAVANNES.

Je te disais bien de prendre garde. (Au domestique.) Priez M. Amédée de monter. (Le domestique sort. — A Adine.) Eh bien ! eh bien ! te voilà toute tremblante.

ADINE.

Oh ! ne vous jouez pas de moi ! Comment cela se fait-il ?

MADAME DE CHAVANNES.

De la manière la plus simple et la moins romanesque. Sachant son arrivée à Paris, je cherchais quelque moyen adroit de l'attirer chez moi, lorsque lui-même a demandé à m'être présenté. Voilà toute ma magie...

ADINE.

Je vais donc le voir ?

MADAME DE CHAVANNES.

Non pas ! tu vas me faire le plaisir de nous laisser !...

ADINE.

Vous ne voulez pas que je reste avec vous ?

MADAME DE CHAVANNES.

Tu sais si bien maîtriser tes émotions... tout à l'heure, devant ce domestique !... Que serait-ce devant lui ?... Ainsi va-t'en !...

ADINE.

Qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps-là ? à quoi songer ?

MADAME DE CHAVANNES.

A ta toilette pour ce soir...

ADINE.

C'est si ennuyeux !

MADAME DE CHAVANNES.

Mais cela occupe... C'est lui !... va-t'en... va-t'en...

(Adine sort en courant par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

MADAME DE CHAVANNES, AMÉDÉE.

MADAME DE CHAVANNES, le regardant.

Oui... oui... il y a bien quelques traits de son père ; mais ce n'est pas lui !

AMÉDÉE, qui s'est approché et qui salue respectueusement.

C'est bien indiscret à moi, Madame, d'avoir sollicité sans aucun titre un honneur comme celui-là...

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Un peu timide, un peu gauche !

AMÉDÉE.

Mais la reconnaissance m'en faisait un devoir.

MADAME DE CHAVANNES.

La reconnaissance !...

AMÉDÉE.

Oui, Madame, et ici mon embarras redouble... car je ne puis douter de toutes vos bontés, et je ne sais vraiment pas le moyen de les expliquer et surtout de les justifier. Partout, et grâce à vous, moi, pauvre jeune homme obscur et inconnu... j'ai trouvé bon accueil, bienveillance et protection...

MADAME DE CHAVANNES.

Que dites-vous, Monsieur ?

AMÉDÉE.

N'espérez pas le nier ; je le sais depuis peu, il est vrai, mais j'en ai la preuve. A Toulon, c'est grâce à votre recommandation que j'ai été reçu chez le préfet et dans les meilleures maisons... et non-seulement dans notre pays, mais sous un ciel étranger, à Rio-Janeiro ! Au moment où je débarque, je trouve là un Français qui avait l'air de m'attendre : le général Bresson, qui m'offre sa maison, sa table et sa bourse.

MADAME DE CHAVANNES.

Le général est si bon et si hospitalier...

AMÉDÉE.

Je le sais... mais il ne m'a pas laissé ignorer que c'était à la recommandation d'un de ses amis, d'un ami qu'il ne voulait pas nommer. Et ce n'est rien encore : à peine arrivé à Paris, je reçois une lettre du ministère de la marine, un avancement que je méritais peut-être, mais que je n'aurais osé demander... Et là seulement j'apprends enfin que c'est vous qui avez sollicité pour moi ; que sur des attestations du préfet de Toulon et du général Bresson, vous avez fait valoir mes services, vanté ma conduite ! Que sais-je enfin ? C'est à vous que je dois tout, et vous sentez bien qu'il est impossible que cela se passe ainsi, que vous n'échapperez pas à ma reconnaissance ; et quant aux bienfaits dont vous m'avez accablé...

MADAME DE CHAVANNES, riant.

Vous venez m'en demander raison ?

AMÉDÉE.

Oui, Madame.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous l'aurez. Et d'un seul mot, j'étais l'amie de votre famille, de votre père... Vous étiez bien jeune quand il est mort... et tant que votre mère a vécu, vous n'aviez besoin de l'amitié de personne... mais depuis...

AMÉDÉE.

Ah ! Madame !..

MADAME DE CHAVANNES.

Il m'a semblé que je vous devais la mienne... et sans vous demander si vous la vouliez... je vous l'ai donnée.

AMÉDÉE.

Et si je l'avais toujours ignoré, si je ne l'avais pas découvert...

MADAME DE CHAVANNES.

Peu importait ! (A part et levant les yeux au ciel.) Il y a quelqu'un qui l'aurait su !

AMÉDÉE, avec chaleur.

Madame, je ne suis qu'un marin qui s'entend mal à exprimer ce qu'il éprouve et qui connaît peu les usages du monde... mais s'il y en a un qui permette de se faire tuer pour vous ! c'est tout ce que je demande.

MADAME DE CHAVANNES.

Eh mais ! je n'en demande pas tant, car je tiens à votre amitié, et je veux la conserver.

AMÉDÉE.

Elle est à vous à tout jamais ! je le jure !

MADAME DE CHAVANNES, lui tendant la main.

Tenez parole, et nous serons quittes. Étranger à Paris, vous y connaissez peu de monde ?

AMÉDÉE.

Presque personne.

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien ! quand vous aurez un instant à nous donner, vous trouverez ici quelque société, des amis... moi, d'abord, à qui vous devez quelque affection, et puis Adine, ma petite-fille, que vous avez vue à Toulon, et à qui vous devez une contredanse...

AMÉDÉE.

C'est vrai, Madame... et c'est bien mal à moi.

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Vous vous acquitterez, j'en suis sûre ! Vous n'êtes pas homme à mourir insolvable ! Enfin, agissez, je vous prie, sans façons, sans cérémonie ; et, pendant tout le temps que vous resterez à Paris, regardez ma maison comme la vôtre.

AMÉDÉE, vivement.

Je ne la quitterai pas !

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne suis pas si exigeante ! vous y viendrez quand vous aurez quelques chagrins ou quelques

joies... et que vous aurez besoin d'un ami qui y prenne part. Vous pourrez me les confier!... Je suis indulgente et surtout discrète.

AMÉDÉE, avec reconnaissance.

Ah! Madame!...

MADAME DE CHAVANNES.

Nous autres femmes, nous sommes de très-bonnes confidentes! L'habitude que nous avons prise de cacher nos secrets nous permet aisément de garder ceux des autres... Vous subirez en revanche quelques conseils, quelques sermons! il faut vous y attendre; je gronde les gens que j'aime... les autres, je les laisse faire!

AMÉDÉE.

J'ose me flatter que vous me gronderez!

MADAME DE CHAVANNES.

Cela ne vous effraye donc pas?

AMÉDÉE.

Au contraire! j'ignore comment cela s'est fait; je suis arrivé ici tout tremblant; en vous demandant, j'aurais presque désiré que vous ne fussiez pas visible... j'avais entendu si souvent parler de votre beauté, de votre esprit, de vos succès dans le monde... que tout cela me faisait peur!... j'étais mal à mon aise!...

MADAME DE CHAVANNES.

Je l'ai bien vu... et maintenant...

AMÉDÉE.

Il me semble que je vous connais depuis longtemps, que je vous ai quittée hier...

MADAME DE CHAVANNES.

C'est très-bien ce que vous me dites là... et de plus c'est vrai; car hier j'étais avec vous, je pensais à votre situation, à votre avenir...

AMÉDÉE.

Ah! je n'ai plus rien à désirer... Il ne me manquait qu'une famille, et je l'ai trouvée ici!

MADAME DE CHAVANNES.

Cela vous suffira pendant quelque temps... mais bientôt d'autres idées, d'autres projets, d'autres liens peut-être...

AMÉDÉE.

Jamais, Madame, jamais! je resterai comme je suis, je ne me marierai pas! j'y suis décidé!

MADAME DE CHAVANNES, à part avec effroi.

Ah! mon Dieu! (Haut et d'un air riant.) Et pourquoi donc?

AMÉDÉE, avec embarras.

Pour des raisons très-graves... pour des motifs... que... que...

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

Que je ne vous demande pas. (A part.) Mais il faudra bien que de lui-même... il me les dise... (Haut et souriant.) Je suis persuadée de la sincérité de vos résolutions... mais je ne le suis pas autant de votre fermeté à les tenir...

AMÉDÉE.

Qui vous le fait penser?

MADAME DE CHAVANNES.

Des raisons qui vous étonneraient beaucoup si je vous les disais...

AMÉDÉE.

Et lesquelles, de grâce?

MADAME DE CHAVANNES.

Mais, d'abord... votre caractère que je connais...

AMÉDÉE, vivement.

Vous le connaissez... et comment cela?

MADAME DE CHAVANNES, gaiement.

Ah! vous voilà intrigué! et vous allez vous croire au bal de l'Opéra! Pensez-vous donc, Monsieur, que je sois une femme assez légère, assez étourdie pour aimer les gens sans les connaître... pour les recommander à un ministre avant d'avoir pris sur eux des renseignements?...

AMÉDÉE, étonné.

Quoi! Madame...

MADAME DE CHAVANNES.

Et vous allez voir si ceux qu'on m'a donnés sont exacts... D'abord, Monsieur, vous êtes franc, loyal, vous avez un bon cœur... mais une tête très-légère, qui s'exalte et se passionne aisément.

AMÉDÉE.

C'est possible!

MADAME DE CHAVANNES.

A peine sorti du collége, et pour avoir une seule fois entendu plaider un des premiers avocats de Paris, vous vouliez sur-le-champ embrasser la carrière du barreau.

AMÉDÉE.

C'est vrai!

MADAME DE CHAVANNES.

Puis à la suite d'une maladie terrible où Dupuytren vous a sauvé la vie... vous vouliez, dans votre enthousiasme, devenir médecin.

AMÉDÉE, étonné.

C'est vrai!

MADAME DE CHAVANNES.

Et vous le seriez peut-être, s'il ne vous était tombé sous la main la vie de Duguai-Trouin et de Tourville, ce qui vous a décidé à vous faire marin...

AMÉDÉE, stupéfait.

C'est ma foi vrai!... et je n'en reviens pas! mais on a dû vous dire aussi que depuis trois ans, fidèle à l'état que j'avais embrassé...

MADAME DE CHAVANNES.

Vous y avez mis un zèle, une ardeur que vos chefs étaient obligés de modérer... vous passiez les nuits à l'étude et les jours à la manœuvre, vous auriez voulu à vous seul attaquer une frégate ennemie; aussi chacun vous rend justice... Une fois dans la bonne route, rien ne vous arrête; mais si

vous en preniez une mauvaise, ce serait très-dangereux.

AMÉDÉE.

Eh bien! ce que vous me dites là m'effraye... car je sens que c'est très-juste... Souvent, malgré moi, je me laisse entraîner... tout en disant : Ce n'est pas bien! mais le moyen de résister, ou de revenir sur ses pas... Ainsi, je vous le jure, cette passion, cet amour qui me tourmente et que je me reproche...

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Grand Dieu!

AMÉDÉE.

Je ne voulais pas y céder!

MADAME DE CHAVANNES, s'efforçant de sourire.

Quoi! vraiment! une inclination! une folie!

AMÉDÉE.

Plût au ciel! mais c'est sérieux! c'est un premier amour, un attachement fatal, qui me rend si malheureux!

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

Elle est mariée?

AMÉDÉE, d'un ton de reproche.

Quelle idée! moi, porter le trouble, le déshonneur dans un ménage...

MADAME DE CHAVANNES.

C'est bien! votre père aurait parlé ainsi... mais alors, et si, comme je n'en doute point, cette jeune personne est digne de vous, qui vous arrête? vous êtes riche, vous êtes libre... offrez-lui votre main.

AMÉDÉE, avec embarras.

Ah! c'est qu'il y a des obstacles!...

MADAME DE CHAVANNES.

Qu'on peut surmonter!... (Avec franchise.) Il faut aimer ses amis pour eux-mêmes, et dès qu'il s'agit de votre bonheur, parlez! Si mon amitié, si mes conseils...

AMÉDÉE.

Non... non! c'est trop de bontés, mille fois... Non pas qu'elle ne mérite tous les hommages... mais il y a entre nous le monde et ses préjugés!

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que cela peut être?

AMÉDÉE.

Et d'un autre côté, je voudrais rompre, que je ne le pourrais pas! Elle en mourrait!

MADAME DE CHAVANNES.

Vous croyez!

AMÉDÉE.

Elle se tuerait! elle me l'a dit! et plutôt que de m'exposer à des remords éternels, j'aime mieux être malheureux et me conduire en honnête homme!... je serai fidèle à mes serments, je ne me marierai pas, je sacrifierai mon avenir... Mais pardon, pardon, Madame; je ne conçois pas comment j'ai pu vous faire un tel aveu... Je ne le voulais pas, et il m'est échappé... tant ce charme irrésistible qui vous entoure avait, malgré moi, attiré ma confiance!...

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien! donnez-la-moi tout entière!... Achevez!

AMÉDÉE.

Cela me serait impossible!... Je vous en supplie, ne m'interrogez pas!

MADAME DE CHAVANNES.

Un mot seulement!... Si votre père vivait, vous approuverait-il?

AMÉDÉE, baissant les yeux.

Je... je ne le crois pas!

MADAME DE CHAVANNES, avec dignité.

Vous aviez raison, nous n'en parlerons plus! mais nous parlerons de votre père, des projets qu'il formait sur vous, de ses espérances... et quand vous viendrez me voir... si vous venez...

AMÉDÉE.

Ah! maintenant plus que jamais!... car il me semble que j'ai besoin de vos conseils... Ici, je respire, je me crois en sûreté...

MADAME DE CHAVANNES.

Alors, venez!

AMÉDÉE.

Tous les jours... si vous le voulez bien.

MADAME DE CHAVANNES.

Moi! je ne demande pas mieux!... Mais, vous le permettra-t-on?

AMÉDÉE.

Ah! Madame!... je suis désespéré! car j'aurais donné tout au monde pour mériter votre estime, et je vois que je l'ai perdue.

MADAME DE CHAVANNES.

Ce serait bien mal récompenser votre confiance et votre franchise... Ne vous ai-je pas dit que j'étais indulgente pour mes amis et pour leurs erreurs? Adieu, Amédée! à bientôt!...

AMÉDÉE.

J'ai reçu pour ce soir une invitation du ministre de la marine...

MADAME DE CHAVANNES.

Il faut y aller!

AMÉDÉE.

Vous y verrai-je?

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne crois pas... Je suis un peu souffrante... Madame de Nerville, ma nièce, veut bien se charger de ma petite-fille... Je saurai par elle des nouvelles de la soirée, et des vôtres!

(Amédée la salue et sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE CHAVANNES, seule et le regardant sortir.

Quel dommage ! Il ne faut plus y penser ! il ne peut épouser Adine ! pauvre enfant !... Mais si ce n'est pour elle, c'est pour lui-même qu'il faut le sauver... Ou l'amitié n'est qu'un vain mot, ou je ne peux le laisser ainsi courir à sa perte... car je devine aisément quelle espèce d'attachement a pu le subjuguer. Jeune, sans expérience, avec un caractère aussi prompt à se passionner, il s'est persuadé qu'il était amoureux, et que par honneur, par délicatesse, il devait continuer à l'être... mais il ne l'est pas ! c'est évident ! D'abord, et grâce au ciel, il est son maître ; point de grands parents, point d'obstacles qui s'opposent à cette inclination... elle ne saurait durer ; aussi je me garderai bien de la combattre ou de lui en parler... il vaut mieux, peu à peu et sans qu'il s'en doute, lui offrir des comparaisons qui, bientôt, tourneront à notre avantage ; car, après tout, j'en suis sûre, Adine, ma petite-fille, est plus jeune, plus aimable, plus jolie... Ah ! ce n'est pas une raison... à son âge on manque de tact et d'adresse... Eh bien ! ne suis-je pas là pour la guider, pour la conseiller ? Le motif est si louable : être coquette pour une bonne action... on l'est si souvent pour rien !... Oui, oui, ne perdons pas courage... veillons sur elle, et surtout sur lui !... je le dois ! Pendant qu'il était là, je l'ai promis à son père... que je croyais revoir et entendre... mais quelle différence ! son père était mieux, bien mieux... d'abord, il plaçait mieux ses inclinations, et ensuite...

SCÈNE VIII.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES.

ADINE, entr'ouvrant la porte à gauche.

Eh bien ! il est parti ?...

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, mon enfant !...

ADINE, vivement.

Vous l'avez vu... vous lui avez parlé ! N'est-ce pas qu'il est bien, qu'il est aimable, et surtout raisonnable et sage comme une demoiselle ?...

MADAME DE CHAVANNES.

Certainement...

ADINE, avec impatience.

Dites-moi donc alors qu'il vous plaît, que vous en êtes contente...

MADAME DE CHAVANNES, froidement.

Pour moi... oui !... pour toi, c'est différent !

ADINE.

Comment cela ?

MADAME DE CHAVANNES.

Tu te le représentais comme un héros de roman, un être idéal, un être à part !... et il n'en est rien ; c'est un fort brave jeune homme...

ADINE, appuyant.

Qui est parfait !...

MADAME DE CHAVANNES.

Non, mon enfant. Il a quelques défauts, et beaucoup de bonnes qualités... il est, en un mot, comme tous les jeunes gens à leur entrée dans le monde, susceptibles du bien ou du mal, selon la direction qu'on leur imprime ; et je suis persuadée que si Amédée est entouré de vrais amis, de gens raisonnables, s'il voit la bonne société...

ADINE.

La vôtre ?...

MADAME DE CHAVANNES.

Il viendra tous les jours... il me l'a promis.

ADINE.

Vous voyez !...

MADAME DE CHAVANNES.

Je suis persuadée que ce sera un honnête homme, un bon mari... qui saura un jour t'apprécier, et qui finira par t'aimer...

ADINE, étonnée.

Comment, qui finira...

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, mon enfant... car, jusqu'à présent, il n'a pas encore commencé...

ADINE.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

MADAME DE CHAVANNES.

La vérité !... Avant tout, je dois te l'apprendre... Qui te la ferait connaître, si ce n'est moi ? Eh bien !... eh bien !... qu'as-tu donc ?... te voilà tremblante... ma pauvre fille... tu l'aimes donc bien ?...

ADINE.

Plus que je ne peux vous dire... et je n'y survivrai pas.

MADAME DE CHAVANNES.

Si, mon enfant...

ADINE.

Non, maman... je vous le jure !...

MADAME DE CHAVANNES.

Allons, de la raison ! du courage !

ADINE, pleurant.

Je n'en ai plus ! C'est si mal à lui de ne pas m'aimer...

MADAME DE CHAVANNES.

Cela peut venir.

ADINE, essuyant ses pleurs.

Vous croyez !... et comment cela ?...

MADAME DE CHAVANNES.

Il te connaît à peine... il y a un an qu'il ne t'a vue...

ADINE.

C'est vrai !...

MADAME DE CHAVANNES.

Depuis ce temps, tu es bien embellie.

ADINE.

C'est ce que je me disais ce matin !

MADAME DE CHAVANNES.

Et puis, tu as un bon cœur, un bon caractère, une foule de bonnes qualités.

ADINE, avec impatience.

Cela ne se voit pas.

MADAME DE CHAVANNES.

Peut-être !... Il y a moyen de les faire valoir, de paraître à son avantage... il n'est pas défendu de plaire.

ADINE.

Certainement... Mais, pour plaire, comment faire ?

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Comment ?

ADINE, d'un air suppliant.

Oui !... c'est à vous que je le demanderai !...

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Je n'ai pas de mémoire... Pour toi, cependant, je tâcherai de me rappeler ; et d'abord, ce soir, à ce bal... où tu dois aller... (La regardant.) Voilà une coiffure qui ne te va pas du tout ; nous la changerons.

ADINE.

Oui, maman...

MADAME DE CHAVANNES.

Il y sera aussi.

ADINE.

Vous faites bien de me le dire... je danserai de mon mieux...

MADAME DE CHAVANNES.

Non, vraiment... comme à l'ordinaire... avec simplicité...

ADINE.

Je ne danserai qu'avec lui.

MADAME DE CHAVANNES.

Garde-t'en bien... ne fais pas plus attention à lui qu'à un autre... peut-être même un peu moins !... Ce n'est pas lui qui doit te trouver aimable... c'est tout le monde... afin que tout le monde le lui dise.

ADINE.

Il faudra donc, en dansant, faire des frais, avoir de l'esprit ! Et en avoir exprès... c'est terrible !... Avec les autres, c'est possible... mais, lui, s'il me parle...

MADAME DE CHAVANNES.

Point de recherche, point d'affectation... du naturel.

ADINE.

C'est aisé, quand on n'y pense pas ; mais si je tâche d'en avoir, je n'en aurai plus ! Et si je me trouble... si vous n'êtes plus là pour venir à mon aide, et que mon embarras lui apprenne ce qu'il faudrait lui taire ?... Non, non, c'est trop difficile... je ne pourrai jamais. Avant, je ne dis pas ; mais maintenant, et avec l'idée de lui plaire... je ne parviendrai qu'à lui paraître sotte, maussade, insupportable. Il me prendra en aversion... et, alors, je n'aurai plus qu'à mourir de chagrin.

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Elle a raison ; elle n'y entendra jamais rien ! Pour séduire, il faut du calme, du sang-froid... on n'en a plus quand on aime... Et j'allais remettre en ses mains des armes trop dangereuses pour qui ne sait pas s'en servir !

ADINE.

Eh bien ! vous ne me répondez pas ! Que dois-je faire ?

MADAME DE CHAVANNES.

Rien, mon enfant, absolument rien... que de te montrer, pour prouver à M. Amédée qu'il n'a pas le sens commun ! C'est déjà un assez bon argument à employer ; et, pour le reste, je m'en charge : tu n'iras pas seule à ce bal, je t'y mènerai.

ADINE, avec joie.

Vous, qui vouliez passer la soirée ici...

MADAME DE CHAVANNES.

Je me sacrifie ! (Gaiement.) J'ai idée que je m'y amuserai !... que j'y servirai utilement tes intérêts !...

ADINE.

Ah ! que vous êtes bonne !

MADAME DE CHAVANNES.

Et avant peu, je l'espère...

SCÈNE IX.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

BRESSON.

Me voilà !...

MADAME DE CHAVANNES.

Ah ! c'est vous, mon ami !

BRESSON.

Moi-même, qui viens passer ici la soirée et faire mon piquet...

MADAME DE CHAVANNES.

C'est impossible... nous sortons pour affaires !

ADINE, avec joie.

Ma bonne maman va au bal.

BRESSON.

Au bal ?...

MADAME DE CHAVANNES.

J'y suis obligée... chez le ministre de la ma-

rine, qui sera ravi de vous voir... Nous vous emmenons.

(Un domestique entre, prend une table à jeu qui est près de la fenêtre, la place au milieu du salon, et y pose des flambeaux.)

BRESSON.

Moi !...

MADAME DE CHAVANNES.

Sans doute... Vous serez témoin de mes conquêtes... si j'en fais ; mais, pour cela, il faut s'occuper de sa toilette... Je vous laisse avec ma petite-fille, qui est déjà prête, et qui vous tiendra compagnie.

BRESSON.

Et mon piquet ?...

MADAME DE CHAVANNES.

Elle le sait très-bien... elle l'a appris pour moi. Ainsi, mon ami, ne vous impatientez pas !

ADINE, près de la table où elle va s'asseoir.

Je suis à vos ordres, général.

BRESSON, s'asseyant.

C'est moi qui suis aux vôtres... La petite-fille au piquet ! la grand'mère au bal !... Je ne m'y reconnais plus.

(Il s'assied vis-à-vis Adine, à la table à droite ; madame de Chavannes sort par la porte à gauche.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE CHAVANNES, coiffée en cheveux et en robe blanche du matin très-élégante ; BRESSON.

BRESSON, avec humeur.

Enfin, ce matin, on peut vous parler, car hier soir, à ce bal, il y avait cercle autour de vous !

MADAME DE CHAVANNES.

Cela vous fâche ?

BRESSON.

Certainement !. impossible de vous aborder ! c'est tout au plus si l'on pouvait de loin apercevoir votre toilette que tout le monde trouvait charmante.

MADAME DE CHAVANNES.

Vraiment !

BRESSON, avec humeur.

Et où je n'ai trouvé, moi, rien de remarquable !

MADAME DE CHAVANNES.

C'est précisément ce qu'il fallait ; et vous ne pouviez pas me faire un compliment plus adroit ! car, dans cette toilette qui m'a coûté une demi-heure de méditation, il y avait tout un problème à résoudre, une juste limite à saisir, une transition entre le passé et le présent...

BRESSON.

Tant de choses dans un habillement de femme ! (Regardant son négligé du matin.) Et dans celui-ci, que je trouve très-bien, y a-t-il aussi quelque idée profonde ?

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Peut-être n'est-ce pas sans dessein que j'ai tâché ce matin de cacher quelques années, et de faire oublier mes cheveux blancs ; mais vous autres hommes, vous ne voyez rien !...

BRESSON.

Vous croyez ça !... eh bien ! j'ai fait hier des observations dont, en ami, je dois vous faire part ! Vous n'y prenez pas garde ! ce n'est plus de l'amabilité ! c'est de la coquetterie ! Vous n'étiez pas ainsi autrefois, vous n'aviez pas ce désir de plaire, ce besoin d'hommages !... et vous devez être satisfaite, ils ne vous ont pas manqué ! ce jeune homme est resté là presque toute la soirée... toute la nuit derrière votre chaise !

MADAME DE CHAVANNES.

Je dois convenir qu'il a été rempli de soins et d'attentions !

BRESSON.

Je crois bien ! au lieu de danser le galop, il a préféré causer avec vous !

MADAME DE CHAVANNES.

S'il aime mieux les paroles que la musique...

BRESSON.

Enfin, Madame, c'est se compromettre.

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, si je n'avais été aimable qu'avec lui... mais il me semble qu'avec tout le monde, à commencer par le ministre...

BRESSON.

Parbleu... si vous croyez que cela m'ait fait plaisir...

MADAME DE CHAVANNES.

De quoi alors vous plaignez-vous, et d'où viennent vos alarmes ? ma réputation est faite... il n'y a pas de danger...

BRESSON.

Pas de danger pour vous, certainement... mais il peut y en avoir pour d'autres, pour ce jeune homme.

MADAME DE CHAVANNES.

Quelle idée !

BRESSON.

Se voir accueilli et distingué par une femme que tout le monde entoure d'hommages et d'adorations, il y a de quoi séduire, tourner une jeune tête... de meilleures que la sienne n'y résisteraient pas ; j'ai bien vu l'effet que cela produisait sur lui.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous vous êtes abusé !

BRESSON.

J'en suis sûr !

MADAME DE CHAVANNES.

Et quelle preuve ?

BRESSON.

Ah ! il vous faut des preuves... eh bien ! il m'a fait ses confidences, car je l'ai connu beaucoup, ce jeune homme.

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, je le sais... au Brésil.

BRESSON.

Où je l'ai reçu autrefois à votre recommandation ; je l'aimais, je l'ai toujours trouvé très-bien, très-convenable jusqu'à hier soir... il est venu à moi les yeux brillants et animés... « N'est-ce pas, général, elle est charmante ? quelle grâce, quel esprit et quel éclat ! » et moi, sans vouloir le contredire, je cherchais à modérer son enthousiasme.

MADAME DE CHAVANNES, avec reproche.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

BRESSON, embarrassé.

Parce que... parce qu'il parlait trop haut !... « De toutes les femmes qui sont ici, disait-il, c'est celle que je préfère ; et je ne suis pas le seul, tout car à l'heure, devant moi, on est venu l'inviter. »

MADAME DE CHAVANNES.

C'est vrai ! un danseur égaré qui se trompait.

BRESSON.

« Et elle est si bonne, ajoutait-il, je lui dois tant de reconnaissance... tenez, général, je voudrais me battre pour elle, comprenez-vous ?... » Je comprenais très-bien ! On est venu dans ce moment lui proposer de jouer... ah ! bien oui, il était trop occupé, il a refusé !... mais le côté perdant s'adressait toujours à lui : « Amédée, cinq napoléons, dix, quinze... » Il avait de l'or plein sa poche, et pariait sans compter... il vous regardait toujours ! Enfin un étourdi, un extravagant qui, cédant à l'influence du premier mouvement, agit d'abord, réfléchit après ; et il n'en faut pas davantage, j'espère, pour vous prouver...

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Que vous êtes bien maladroit, mon cher ami ; car enfin, sans le vouloir, vous me le rendez intéressant ce jeune homme.

BRESSON.

Moi !...

MADAME DE CHAVANNES.

Sans doute !

BRESSON.

Si ce n'est que cela !... attendez... j'en ai appris bien d'autres en causant ce matin avec Didier, mon agent de change et son camarade de collége ; c'est par les camarades de collége que l'on connaît la jeunesse... (En confidence.) Notre ami Amédée a une passion !...

MADAME DE CHAVANNES.

Je le sais !

BRESSON.

Qu'il avait faite à Bordeaux et qu'il a retrouvée à Paris, une grisette qui le trompe et qui joue les grands sentiments pour se faire épouser... car il a une très-belle fortune ce garçon-là, dont il peut disposer, et qui ne durera pas longtemps du train dont il y va.

MADAME DE CHAVANNES.

En vérité !...

BRESSON.

Il prête à tous ses amis, c'est-à-dire à tout le monde ; et de peur qu'il ne lui arrive de mauvaises idées ou qu'il ne tombe en mauvaises mains, vous devriez me seconder dans mes anciens projets ; j'avais pensé à ma fille Paméla dont je ne sais que faire... une fille à marier.

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Et lui aussi... (Haut.) Est-elle jolie ?

BRESSON.

Oui, si on regarde sa dot qui est superbe... du reste, cette chère enfant, elle a une épaule un peu... ce n'est pas sa faute, ni la mienne... car enfin je ne suis pas beau, mais je suis droit, je suis bien fait... du reste, et maintenant qu'on redresse la taille... c'est moins que rien, et pour peu que vous m'aidiez de votre influence.

MADAME DE CHAVANNES, souriant.

Je le voudrais... mais je dois vous avouer franchement que j'ai sur lui d'autres vues.

BRESSON.

Et lesquelles ?...

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne peux pas encore les dire...

BRESSON.

Et pourquoi donc ?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Amédée !

BRESSON.

Comment, déjà !... avant midi ! j'espère que vous ne le recevrez pas ?

MADAME DE CHAVANNES.

Si vraiment... qu'il entre.

BRESSON.

Est-ce que par hasard vous l'attendiez ?

MADAME DE CHAVANNES.

Non... mais j'étais sûre qu'il viendrait ! (A Bresson qui fait un mouvement d'impatience.) Bientôt, mon cher ami, bientôt, je n'aurai plus de secrets pour vous... Vous aurai-je à dîner ?...

BRESSON.

J'allais vous le demander ?

MADAME DE CHAVANNES.

Et vous faites bien !...

BRESSON.

Me permettez-vous de vous amener Paméla ?

MADAME DE CHAVANNES.

Je vous en prie en grâce..... (A part.) Nous gagnerons cent pour cent à son voisinage !

BRESSON.

Vous êtes trop bonne !...

AMÉDÉE, entrant.

Madame... général...

BRESSON.

Je vous salue, Monsieur.

(Il salue brusquement Amédée, et sort par le fond.

SCÈNE II.

MADAME DE CHAVANNES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Il me tardait, Madame, d'apprendre de vos nouvelles, et de savoir si vous n'étiez pas bien fatiguée de vos succès d'hier.

MADAME DE CHAVANNES.

Mes succès ! vous êtes bien bon !

AMÉDÉE.

Au fait, vous devez y être habituée, et c'est mon étonnement seul qui aurait droit de paraître extraordinaire... mais d'abord, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ; vous m'aviez annoncé que vous ne sortiriez pas ; et quand j'ai vu une espèce de mouvement dans le bal, quand j'ai vu tous les yeux se tourner du même côté et que je vous ai reconnue, jugez de mon bonheur, qu'augmentait encore la surprise... dès ce moment je n'ai plus été seul, et le bal m'a paru charmant.

MADAME DE CHAVANNES.

C'est qu'en effet il était fort brillant... il y avait de très-jolies femmes.

AMÉDÉE, la regardant.

Oui, Madame...

MADAME DE CHAVANNES.

De jeunes femmes.

AMÉDÉE, la regardant toujours.

C'est ce que je me disais !

MADAME DE CHAVANNES.

Et puis je vous dois des remercîments ; vous avez fait danser ma petite-fille !

AMÉDÉE.

Qui était accablée d'invitations ; et c'est à vous sans doute que j'ai dû un tour de faveur... dont j'ai senti tout le prix... car nous n'avons fait que causer de vous... j'admirais comme elle cette estime générale et profonde qui vous environnait !... Je conçois que par des talents supérieurs ou par le rang dont il brille, un homme puisse produire dans le monde un pareil effet... mais une femme ! cela suppose chez elle tant de vertus, un mérite si constant et si bien apprécié...

MADAME DE CHAVANNES.

Mon cher Amédée, je n'aime pas la flatterie.

AMÉDÉE.

Aussi n'en est-ce pas !... et si je vous racontais tout ce que j'ai entendu, toutes les observations que j'ai faites.

MADAME DE CHAVANNES.

En vérité... vous avez eu le temps et le loisir d'observer ! tant mieux ! voilà déjà qui me rassure pour vous.

AMÉDÉE.

En quoi donc ?

MADAME DE CHAVANNES.

C'est une amélioration dans votre état... car un cœur bien épris vous laisse insensible et distrait au milieu du monde, ne vous permet de rien voir, de rien remarquer.

AMÉDÉE.

Ah ! Madame ! ne me rappelez pas de pareils souvenirs ; vous m'aviez promis de les oublier, et si vous saviez combien je suis malheureux de cette confidence... surtout depuis hier soir...

MADAME DE CHAVANNES.

Et pourquoi ?

AMÉDÉE.

Que voulez-vous ? ayant de bonne heure perdu tous mes parents, jeté à bord d'un vaisseau, au milieu de marins, mes camarades, il fallait bien, sous peine de m'exposer à leurs railleries... prendre un peu de leurs manières, de leurs mœurs qui ne sympathisaient pas trop avec les miennes... mais n'importe, je l'ai fait... je m'y suis habitué, je ne connaissais plus d'autre société ni d'autres plaisirs ; mais hier, transporté tout à coup dans ce monde élégant, distingué et poli, me retrouvant au milieu de la bonne compagnie, il me semblait rentrer chez moi ; et comme un exilé qui revient, je regardais, j'admirais... j'étais heureux ! ce bon ton, ces bonnes manières, ce charme qui ne se donne point, mais qui naît de lui-même et qui se gagne parfois... je retrouvais tout cela en vous écoutant.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous étiez disposé à voir tout en beau !

AMÉDÉE.

Et par un rapprochement bien singulier, hier, pendant cette conversation qui faisait oublier les heures, je songeais en moi-même à ce que me disait autrefois mon père quand il me parlait...

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

De qui donc ?

AMÉDÉE.

D'une femme, d'un ange... dont il nous traçait

un portrait si gracieux et si séduisant que je ne pouvais y croire!... C'est en vous voyant qu'il m'a paru possible, et que je l'ai compris!

MADAME DE CHAVANNES, avec émotion.

Ah! il vous a parlé d'une femme... qu'il vous a nommée...

AMÉDÉE.

Jamais!...

MADAME DE CHAVANNES.

Mais il vous en parlait!...

AMÉDÉE.

Très-souvent!.. devant moi et devant ma mère, qui lui devait son bonheur, son mariage, et tous les deux la bénissaient... Mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, c'est de vous! Et à ce bal, quand se pressaient autour de votre fauteuil tous ces hommes que distinguaient ou leurs titres ou leur mérite; et que je les voyais honorés d'un sourire ou fiers d'un regard que vous laissiez tomber sur eux... je me disais : Quel rêve! quel avenir de bonheur!... Si un pareil guide était donné à ma jeunesse! S'il m'était permis, comme à une divinité protectrice, de lui vouer un culte assidu et un attachement éternel!...

MADAME DE CHAVANNES.

Enfant que vous êtes!.. quelle folie est la vôtre! et combien je vous punirais si j'acceptais ce dévouement sans bornes que vous m'offrez!

AMÉDÉE.

Jamais! car il y a là un cœur prêt à vous obéir et qui serait trop heureux d'exécuter vos ordres.

MADAME DE CHAVANNES.

Je n'en ai point à vous donner! heureusement pour vous... car il en est qui peut-être vous embarrasseraient beaucoup!...

AMÉDÉE.

Aucun, Madame, aucun! parlez, exigez!... quels qu'ils puissent être, je serai prêt à tous les sacrifices.

MADAME DE CHAVANNES, avec intention.

Il en est que l'amitié la plus vraie n'a pas le droit d'exiger... mais qu'elle ne peut s'empêcher de désirer ardemment.

AMÉDÉE, vivement.

Et ce désir seul est une loi pour moi...

MADAME DE CHAVANNES.

Prenez garde! prenez garde!... réfléchissez auparavant... n'écoutez pas, selon votre coutume, le premier mouvement qui toujours vous entraîne! et qu'une résolution sage et sensée ne soit pas exécutée par vous comme le serait une folie!

AMÉDÉE.

Mais c'est la raison elle-même, que votre voix vient enfin de me faire entendre; c'est la raison qui depuis longtemps me conseillait de rompre des liens dont je rougissais, dont j'étais honteux et qui faisaient mon malheur... Mais que voulez-vous? on s'habitue à être malheureux, on se façonne à ce joug comme à tout autre... et pour le briser... il faut de la force, du courage... c'est là ce qui me manquait... et vous me l'avez donné... que ne ferais-je point pour acquérir votre estime, pour être digne de vous?... car vous m'avez promis...

MADAME DE CHAVANNES.

Bien peu de chose... aussi j'espère mieux encore pour vous et pour votre bonheur... ce soin-là du moins désormais me regarde... car je crois vous avoir dit que mon amitié n'oubliait rien et tenait compte de tout ce qu'on faisait pour elle!

(Amédée baise la main de madame de Chavannes et sort au moment où entre Adine qu'il salue.)

SCÈNE III.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES.

MADAME DE CHAVANNES, se retournant et apercevant Adine.

Ah! te voilà! arrive vite! Amédée sort d'ici; tout va bien! et voici déjà un grand pas de fait!

ADINE, froidement.

Vous êtes bien bonne et je vous en remercie... mais c'est tout à fait inutile!

MADAME DE CHAVANNES, étonnée.

Pourquoi donc?

ADINE.

Attendu que je n'aime plus du tout monsieur Amédée!

MADAME DE CHAVANNES.

Ah! mon Dieu!... déjà! et qui a produit ce changement d'idée?... sans doute des motifs graves...

ADINE.

Très-graves!...

MADAME DE CHAVANNES.

Est-ce qu'hier, à ce bal, il aurait dansé plus souvent avec d'autres qu'avec toi?

ADINE.

Oh! mon Dieu non!... je l'observais du coin de l'œil... il était très-bien... il était avec vous, il ne vous a presque pas quittée et j'étais tranquille, parce qu'avec vous il n'y a pas de danger...

MADAME DE CHAVANNES.

Je te remercie.

ADINE.

Il m'a invitée plusieurs fois à danser... et je n'ai accepté qu'une seule... ce n'était pas sa faute... j'étais toujours engagée... ce qui me faisait de la peine et en même temps quelque satisfaction, parce qu'il aura pu voir qu'il y avait foule!... mais à la dernière contredanse où j'avais pour cavalier M. Didier... il m'a parlé de son ami... c'était tout

naturel... il était là... en face de nous!... et comme il avait un air pensif et préoccupé. — Qu'a-t-il donc, lui demandai-je? — Ne faites pas attention, me répond-il en riant... il rêve à ses amours. — Ses amours... Vous sentez alors qu'afin d'en savoir davantage j'ai pris un air dégagé et indifférent qui ne pouvait donner aucun soupçon...

MADAME DE CHAVANNES.

Je m'en rapporte bien à toi et à ton adresse!

ADINE.

Eh! oui, me dit-il... une passion... comme tous les officiers de marine... et dans ce moment il y avait une maudite contredanse... un chassé huit qui était si bruyant que l'on pouvait à peine s'entendre... j'avais une envie de parler, et il fallait danser... la mesure était là qui vous pressait... et le cornet à piston qui dominait toutes les voix!... Quelle vilaine invention!... Vous m'achèverez cette histoire, lui dis-je... pendant qu'il me reconduisait à ma place : « Non pas, parce que nous autres jeunes gens nous sommes discrets entre nous... » Mais vous comprenez bien qu'il ne m'en fallait pas davantage... parce que M. Didier, à qui je rends justice, n'a pas assez d'esprit pour inventer des histoires pareilles... il est si bon enfant!...

MADAME DE CHAVANNES.

Et si bavard!... de quoi se mêle-t-il?

ADINE.

Il m'a rendu un grand service! parce qu'enfin M. Amédée était bien le maître de ne pas m'aimer... de n'aimer personne... et quand vous me l'avez appris, vous avez bien vu que cela ne me faisait rien... que je ne lui en voulais pas... mais en aimer une autre... c'est là ce que je ne pardonne pas... en aimer une autre!...

MADAME DE CHAVANNES.

Eh! mon Dieu... déjà peut-être ne l'aime-t-il plus.

ADINE.

Et qu'est-ce que cela fait? est-ce qu'on peut épouser quelqu'un qui avant son mariage a aimé une autre que sa femme?... est-ce que cela s'est vu?...

MADAME DE CHAVANNES.

Ma chère enfant...

ADINE.

Moi, d'abord, je ne le pourrais pas... surtout quand il a eu une passion... car c'est le terme dont on s'est servi... et quelle est-elle cette passion?... pour qui l'a-t-il éprouvée?...

MADAME DE CHAVANNES.

Est-ce que je le sais?... peut-être pour toi!

ADINE.

Pour moi!... quand il vous a dit à vous-même...

MADAME DE CHAVANNES.

Il ne m'a rien dit... il a été discret... mais avec M. Didier, son camarade... peut-être l'a-t-il été moins...

ADINE.

Vous croyez!...

MADAME DE CHAVANNES.

Je l'ignore... mais ce que je te demande en grâce, c'est d'éviter à l'avenir de pareilles conversations... de t'en rapporter à moi... et non à M. Didier...

ADINE.

Je l'aime bien mieux... et dès que vous me répondez...

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne réponds encore de rien... mais je puis t'assurer, et j'espère que tu auras confiance en moi, que je suis très-contente de M. Amédée... qu'il ne faut que de la patience... et que s'il n'a pas encore pour toi une grande passion...

ADINE.

Quand il voudra!... je ne suis pas exigeante...

MADAME DE CHAVANNES.

Aucune autre, dans ce moment du moins...

ADINE.

Voilà tout ce que je demande...

SCÈNE IV.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

BRESSON, entrant d'un air effaré.

Eh bien! Madame, voici de belles nouvelles... et si c'est là le secret que vous me réserviez... j'aurais pu attendre... rien ne pressait.

MADAME DE CHAVANNES.

Qu'avez-vous donc?

BRESSON.

Je viens de voir M. Amédée...

ADINE, à part.

Amédée...

BRESSON.

Je l'ai rencontré dans la rue... il vous quittait...

MADAME DE CHAVANNES, vivement.

C'est bien! nous allons en causer... (A Adine.) Donne des ordres pour le dîner, car nous avons aujourd'hui le général et mademoiselle Paméla, sa fille... puis d'autres personnes encore... tu comprends...

ADINE.

Oui, maman... ne vous inquiétez de rien; je tâcherai de vous remplacer... et je reviendrai dessiner là... au petit salon.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

MADAME DE CHAVANNES, BRESSON.

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien ! qu'est-ce donc, général ? vous arrivez là soudain avec un air effaré qui semble crier : au feu !

BRESSON.

On crie au feu !... quand il y a le feu !... et il y est !... Je vous disais bien ce matin qu'avec vos amabilités et vos coquetteries... ça ne pouvait pas manquer d'arriver !... il est amoureux... amoureux fou... ça va vite avec ces têtes-là ! il me rencontre... il me saute au cou... « Général... c'est fini !... je n'hésite plus !... je vais rompre avec Herminie... »

MADAME DE CHAVANNES.

Herminie !... qu'est-ce que c'est que cela ?...

BRESSON.

Est-ce que je sais ?... est-ce que je connais mademoiselle Herminie ?.. Elle le veut, elle l'exige... a-t-il continué, et je suis trop heureux de lui obéir... je n'aime plus désormais que la vertu et la bonne société... Adieu Herminie... je cours chez mon agent de change... car il faut des égards... des consolations... un coupon de rentes... n'est-ce pas, général ? Enfin un flux de paroles et d'idées où je n'ai rien compris, sinon que la tête... n'y était plus... absence totale !

MADAME DE CHAVANNES.

Et c'est là ce qui vous effraye !... des extravagances, que quelques mots de raison auront bientôt calmées ! Laissez-le faire... nous verrons après...

BRESSON.

Le laisser faire...

MADAME DE CHAVANNES.

Sans doute... car l'intention est bonne...

BRESSON.

Si ce n'était que celle-là... certainement... mais il y en a bien d'autres... d'autres encore que vous ne pouvez soupçonner... que vous ne devinerez jamais... l'intention la plus folle... c'est-à-dire la plus raisonnable... mais en même temps la plus extraordinaire, la plus étourdissante... et quand vous la connaîtrez, vous ferez comme moi, vous vous récrierez... vous direz que cela n'est pas... et cependant cela est.

MADAME DE CHAVANNES, avec impatience.

Et dites donc tout de suite !

BRESSON.

Il veut vous épouser !

MADAME DE CHAVANNES, riant.

Ah !... vraiment !... et qui a pu lui donner une idée comme celle-là ?

BRESSON, avec humeur.

Eh ! parbleu ! c'est moi !

MADAME DE CHAVANNES.

Vous, général...

BRESSON.

Eh ! oui... car il n'y pensait pas... il avait d'autres idées... des idées de jeune homme... car à ces messieurs... ce n'est pas l'amour-propre qui leur manque... et sans qu'il me l'exprimât clairement... je voyais bien que par la suite... avec le temps... il espérait... et je lui dis : halte-là !... halte-là, jeune homme... vous ne connaissez pas la femme dont vous parlez... une femme qui a refusé d'autres hommages que les vôtres... une femme digne de toute l'admiration, de tous les respects, et que tout le monde enfin serait trop heureux d'épouser. Ah ! vous avez raison, s'est-il écrié... quelle idée... quelle bonne idée vous me donnez là... c'est le seul moyen de passer toutes mes soirées auprès d'elle ! Quelle maison agréable, quelle société charmante... et cætera, et cætera... Là-dessus, sa tête se monte... il forme en un instant mille plans et mille projets... qu'on ne pouvait ni suivre, ni interrompre... et sans m'écouter, il me quitte en courant pour rejoindre son notaire...

MADAME DE CHAVANNES, se levant.

M'épouser ! c'est aussi par trop fort ; je ne voulais pas que cela en vînt jusque-là !...

BRESSON.

Et jusqu'où vouliez-vous donc... s'il vous plaît ?...

MADAME DE CHAVANNES.

Calmez-vous... je vous expliquerai mes projets... il le faut bien pour que vous m'aidiez... car je ne puis me confier qu'à vous seul... et tout serait perdu... si ma petite-fille se doutait... Silence, la voici...

SCÈNE VI.

BRESSON, MADAME DE CHAVANNES, ADINE.

ADINE, bas à madame de Chavannes, avec joie.

Vous aviez raison, ma mère ; tout va bien... tout va à merveille !...

MADAME DE CHAVANNES, à part.

Joliment ! (Haut.) Qui te l'a dit ?

ADINE.

M. Didier...

MADAME DE CHAVANNES.

Encore lui... il est donc partout ?

ADINE.

Il est là dans le petit salon... où il venait d'arriver... et où il mettait en ordre des papiers qu'il vous apporte... moi je ne lui demandais rien... vous me l'aviez défendu ! c'est lui qui m'a dit à demi voix et d'un air goguenard : « Amédée sort de chez moi... il s'agit de bien autre chose en ce moment... » Et moi j'ai dit tout uniment : « Qu'est-ce

donc? » Il était impossible de ne pas dire : « Qu'est-ce donc? » et il m'a répondu : « Il est question d'un mariage. — Où donc? — Ici. »

BRESSON, à madame de Chavannes.

Vous l'entendez!

ADINE.

Alors, j'ai balbutié... je suis devenue toute rouge...

BRESSON, voulant détromper Adine.

Qu'est-ce qu'elle dit?

MADAME DE CHAVANNES, l'interrompant vivement.

Silence!

ADINE.

Dans ce moment, la porte s'ouvre... c'est Amédée... (Se reprenant.) c'est M. Amédée qui entrait... et toute déconcertée, je l'ai salué à la hâte, lui disant que j'allais vous prévenir de l'arrivée de ces messieurs... et ils sont là, ils causent...

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien! c'est bon!... ils attendront... (A Bresson.) Venez, mon ami... venez... (A Adine.) Toi, mon enfant, rentre dans ton appartement...

(Elle sort, avec Bresson, par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

ADINE, s'en allant.

Oui, maman... (Regardant à droite.) C'est dommage! mais c'est égal... je suis contente... je suis heureuse... je peux m'en aller... Non pas, car les voilà... ça ne serait pas honnête; et maintenant, d'ailleurs, que je sais tout!...

(Elle se met dans le coin, à gauche, à sa tapisserie.)

SCÈNE VIII.

ADINE, DIDIER, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, causant à demi-voix avec Didier, et entrant, par la porte à droite, sans apercevoir Adine qui est à gauche.

Oui, mon ami, je suis libre, tout est fini, et bien plus heureusement que je ne croyais... Pauvre Herminie!...

DIDIER.

Elle a un peu pleuré?

AMÉDÉE.

Du tout! en voyant mon air triste, elle s'est mise à rire... moi aussi! Jamais rupture ne s'est faite plus gaiement... je ne croyais pas qu'il fût si facile de se quitter bons amis...

DIDIER.

Et le petit coupon de rentes de douze cents francs est accepté?

AMÉDÉE.

Fort gentiment... sans façons... sans cérémonie... entre amis... cela m'a touché... et pour le reste de mes projets... tu as vu mon notaire, qui est le tien...

DIDIER.

Oui, mon ami! il s'occupe de ton contrat! un contrat sublime!... Ses clercs pleuraient en l'écrivant...

AMÉDÉE.

Et comme nous en sommes convenus, il viendra tantôt l'apporter à madame de Chavannes et le lui soumettre?

DIDIER.

Oui, mon ami.

AMÉDÉE.

Mais comme il n'y a encore rien de fait, silence, ici, avec tout le monde...

DIDIER.

Excepté...

AMÉDÉE.

Personne! ou je te retire mon amitié...

DIDIER.

Mais, cependant...

AMÉDÉE.

Ma clientèle...

DIDIER.

C'est différent... je me tairai!... (Se retournant et apercevant Adine.) Ah!... c'est mademoiselle Adine... elle est si occupée qu'elle ne nous a pas vus... Elle est jolie, n'est-ce pas?

AMÉDÉE.

Charmante!... elle ressemble à sa mère!

DIDIER.

Le général Bresson a déjà parlé pour moi... et si tu veux aussi me seconder...

AMÉDÉE.

Sois donc tranquille... je n'aurai qu'un mot à dire... et puis, si tu n'es pas assez riche... je suis là, je te prêterai pour payer ta charge.

DIDIER.

O généreux ami!...

ADINE, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à parler bas? (Elle se lève, et feignant de les apercevoir.) Ah! mon Dieu! ces messieurs...

AMÉDÉE.

Qui se sont lassés d'attendre et de ne pas vous voir...

ADINE.

Ma mère était à causer avec le général... elle y est encore... mais elle ne tardera pas à paraître, car elle sait que vous êtes ici...

DIDIER.

Nous ne sommes pas pressés...

AMÉDÉE.

Surtout, si vous nous restez...

ADINE.

Je crains de vous gêner... vous avez à parler affaires...

AMÉDÉE.

Pas du tout... je venais, au contraire, proposer une partie de plaisir à madame de Chavannes et à vous... J'ai appris, hier soir, au bal, par madame de Nerville, votre cousine, que j'avais vue à Toulon, et avec qui j'ai renouvelé connaissance, qu'il y avait, ce matin, une course au bois de Boulogne...

DIDIER.

C'est vrai!... un pari très-intéressant... Miss Annette contre Taglioni... et de là une course au clocher...

AMÉDÉE.

Tu sais cela... toi?...

DIDIER.

Certainement! je suis abonné au journal des Haras!... Il faut cela, quand on est agent de change, quand on a, comme moi, des clients... élevés! des clients à cheval... Voilà pourquoi je vais au manége... et au bois de Boulogne... On est flatté d'avoir un agent de change qui monte à cheval!

ADINE, riant.

Les affaires vont bien plus vite!

DIDIER, bas à Amédée.

Elle a de l'esprit, n'est-ce pas?

AMÉDÉE.

Madame de Nerville, qui va à cette course, me proposait une place dans sa calèche... elle en avait même deux... J'ai bien mieux aimé qu'elle vous les offrît, et j'ai pensé que si vous vouliez me permettre d'accompagner votre voiture...

DIDIER.

En écuyer cavalcadour...

AMÉDÉE.

Ce serait très-agréable pour moi!

ADINE.

Et pour nous aussi... une très-bonne idée que vous avez eue... je suis sûre que ma bonne-maman y consentira... elle fait tout ce que je veux... Et puis la matinée est superbe...

DIDIER.

Il y aura un monde fou! j'en suis.

AMÉDÉE.

A merveille!... tu verras mon cheval... il est charmant, il fera de l'effet...

DIDIER.

Et toi aussi... parce qu'un marin qui monte à cheval, c'est déjà assez phénomène...

ADINE.

Pas plus qu'un financier...

DIDIER.

C'est ce que nous verrons... nous jouterons...

AMÉDÉE, vivement.

Volontiers... je parie vingt-cinq louis...

DIDIER.

Je les tiens... Ces dames seront juges de la course...

ADINE, sautant de joie.

Quel bonheur... comme nous allons nous amuser!...

DIDIER.

Je suis sûr de gagner!... je tiens l'officier de marine... (Chantant.)

Le roi des mers ne m'échappera pas!

SCÈNE IX.

ADINE, BRESSON, MADAME DE CHAVANNES, habillée comme au premier acte; AMÉDÉE, DIDIER.

ADINE, courant en sautant au-devant de madame de Chavannes.

C'est ma mère!

BRESSON, donnant le bras à madame de Chavannes.

Maintenant que je suis au fait... soyez tranquille... ne craignez pas de vous appuyer! je suis là pour cela.

ADINE.

O mon Dieu, ma bonne maman, comme vous avez l'air souffrant!

MADAME DE CHAVANNES, s'asseyant et portant sa main à sa tête.

Je souffre, en effet, et beaucoup.

ADINE.

Serait-ce votre migraine?

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne m'en vantais pas! et je vous le cachais à tous, pour ne pas vous inquiéter... Mais c'est tout simple... tout naturel... il faut s'y attendre! Bonjour, Amédée, bonjour, mon cher Didier; nous ne pourrons pas parler affaires, ce matin, comme je l'espérais...

DIDIER.

Il faut bien vous en garder!

AMÉDÉE.

Il vaut mieux vous distraire...

ADINE.

Certainement...

AMÉDÉE.

Il faut prendre l'air... il faut sortir...

DIDIER.

C'est ce qu'il y a de plus raisonnable...

MADAME DE CHAVANNES.

Non... j'aime mieux rester chez moi!

ADINE, bas à Amédée, avec effroi.

Ah! mon Dieu!...

AMÉDÉE, de même.

Comment faire?

MADAME DE CHAVANNES.

Cela se passera dans mon fauteuil... avec du calme et du repos... Nous ferons un piquet, n'est-ce pas, général?...

BRESSON.

C'est un beau jeu!...

AMÉDÉE.

Oui, mais le matin...

MADAME DE CHAVANNES.

Cela n'y fait rien!... je le jouerais toute la journée... Le jouez-vous, Amédée?

AMÉDÉE.

Non, Madame!...

MADAME DE CHAVANNES.

C'est un grand tort... Il faut l'apprendre... nous le faisons ici, tous les soirs, et nous vous admettrons à notre partie... à moins que vous ne préfériez le whist...

AMÉDÉE.

Je ne le connais pas non plus.

MADAME DE CHAVANNES.

Mais, mon cher ami, votre éducation a été horriblement négligée, et vous aurez besoin d'études sérieuses... Je vous mettrai entre les mains du vieux commandeur de Sauvecour, un dilettante du whist, un professeur! il a joué avec M. de Talleyrand, c'est tout dire! Et au bout de deux ou trois mois de leçons un peu assidues...

BRESSON.

Vous pouvez bien en mettre quatre!

AMÉDÉE, à part.

Miséricorde!

MADAME DE CHAVANNES.

Mettons-en quatre! Vous verrez, mon jeune ami, que nos plaisirs graves et sérieux en valent bien d'autres! une fois que vous y serez... vous ne pourrez plus quitter...

BRESSON.

C'est bien plus attrayant que vos soirées à la mode!

MADAME DE CHAVANNES.

Où, pour ma part, je n'irai jamais!

ADINE.

Vous y allez cependant, et très-souvent!

MADAME DE CHAVANNES.

Pour toi, ma chère enfant, à cause de toi! jusqu'à ce que tu sois mariée... Mais comme j'espère que cela ne tardera pas.

DIDIER, bas à Amédée.

Tu l'entends!

MADAME DE CHAVANNES, avec intention et regardant Amédée.

Il me sera permis alors d'adopter des occupations plus conformes à mes goûts, de rechercher ce bonheur sédentaire qui consiste dans le repos, dans un petit cercle de vieux amis qui, étrangers au reste du monde, se comprennent entre eux et vivent des mêmes souvenirs.

BRESSON.

Voilà ce que nous aimons!

MADAME DE CHAVANNES.

Toi, pendant ce temps, tu iras tous les soirs, avec ton mari, à l'Opéra, au concert, au bal!

DIDIER.

Certainement!

MADAME DE CHAVANNES.

A chacun ses plaisirs! c'est trop juste!

ADINE, avec embarras.

Je suis bien de votre avis... (Bas à Amédée.) Aidez-moi donc un peu...

AMÉDÉE, de même.

Je n'ose plus lui en parler.

DIDIER, de même.

Et pourtant l'heure avance.

MADAME DE CHAVANNES, les regardant.

Qu'avez-vous donc, mes enfants?

ADINE.

Rien, bonne maman. (S'approchant d'elle.) Quand je serai mariée, pourrai-je aller au bois de Boulogne... voir les courses de chevaux?

MADAME DE CHAVANNES.

Sans contredit...

ADINE.

Mais d'ici là, et tant que je n'aurai pas de mari... c'est vous qui m'y conduirez... n'est-il pas vrai?

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, certes!

ADINE.

Eh bien! il se présente, aujourd'hui, pour vous, une belle occasion...

MADAME DE CHAVANNES.

Et laquelle?

ADINE, à Amédée.

Parlez maintenant, Monsieur, cela vous regarde!

DIDIER, bas à Amédée.

Est-elle gentille!

AMÉDÉE.

C'est que je voulais vous prévenir de la part de madame de Nerville...

MADAME DE CHAVANNES.

Je sais... elle vient de m'écrire qu'à deux heures elle serait à ma porte.

ADINE.

Et les voilà bientôt!...

BRESSON.

Pas encore...

ADINE.

Si... si...

MADAME DE CHAVANNES.

Aussi, je suis désolée de ne pouvoir sortir.

ADINE.

Mais vous le pouvez... Demandez à ces messieurs... ils ne voudraient pas vous tromper, ni moi non plus; vous vous portez à merveille... vous êtes charmante...

AMÉDÉE.

C'est notre avis!

BRESSON.

Et moi, je pense comme la jeunesse...

ADINE.

Et dans une bonne calèche... par un beau soleil... et puis, ces messieurs nous accompagneront à cheval... ils ont un pari dont nous serons témoins... ce sera charmant; cela m'amusera et ça vous fera du bien.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous croyez donc que je puis m'exposer au grand air sans danger?...

TOUS, avec joie.

Pas le moindre... au contraire.

MADAME DE CHAVANNES.

Vous me faites plaisir... non pour le bois de Boulogne; cela m'est impossible... j'avais d'autres engagements plus importants...

ADINE et AMÉDÉE.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE CHAVANNES.

J'avais promis à un nouveau prédicateur, que je protége... à l'abbé de Gervault, d'aller, aujourd'hui, l'entendre à Saint-Thomas-d'Aquin... et j'étais désolée d'y manquer... Mais dès que vous m'assurez tous que ma santé me permet de sortir...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Nerville fait dire à ces dames qu'elle les attend en bas dans sa voiture...

ADINE.

C'est bien la peine!

AMÉDÉE, avec un peu de dépit.

Quel dommage!...

MADAME DE CHAVANNES, à Adine.

Eh! pourquoi donc, mon enfant?... je ne veux pas que mon absence te prive du plaisir que tu te promettais... tu seras très-bien avec ta cousine.

ADINE, avec joie.

Quoi!... vous consentez?...

MADAME DE CHAVANNES.

Sans hésiter! Et puisqu'elle nous offrait deux places, le général prendra la mienne et sera ton cavalier...

BRESSON.

Moi?...

MADAME DE CHAVANNES.

Je ne vous propose pas d'être le mien... vous n'aimez pas les sermons... ce n'est point dans vos habitudes... Amédée me donnera le bras...

ADINE.

O ciel!...

AMÉDÉE, avec embarras.

Certainement, Madame... c'est avec grand plaisir!

MADAME DE CHAVANNES.

Il m'a promis d'être à mes ordres... et avec lui, j'en use sans façons...

BRESSON, à demi-voix.

J'aime mieux Saint-Thomas-d'Aquin...

MADAME DE CHAVANNES, à qui on apporte son chapeau, son châle, et un livre de prières.

Vous n'avez pas le choix.

ADINE, à part.

Au lieu de le laisser venir avec nous... il m'aurait fait la cour... Les grand'mères sont maladroites!

DIDIER, bas à Amédée.

Une si belle partie!

AMÉDÉE, avec impatience.

Est-ce que je peux refuser? Mets-toi à ma place.

DIDIER.

Non pas!...

AMÉDÉE.

Il n'y a qu'une chose qui me fâche... c'est mon cheval anglais que j'ai dit d'amener ici...

DIDIER.

Sois tranquille... je le monterai...

MADAME DE CHAVANNES, qui, pendant ce temps, a mis son chapeau et son châle.

Allons, partez... il sera trop tard... Général, votre bras à ma fille... Amédée, le vôtre...

AMÉDÉE.

Oui, Madame... (Donnant le bras à madame de Chavannes et parlant à Didier.) Prends bien garde, il est très-vif... aie la main légère...

DIDIER.

N'aie donc pas peur...

ADINE, tenant le bras de Bresson.

Adieu, monsieur Amédée...

MADAME DE CHAVANNES, à Amédée, lui donnant son livre de prières.

Voulez-vous bien vous charger de mon livre?

AMÉDÉE, le prenant.

Avec plaisir... (Il donne son bras à madame de Chavannes, tient de la main droite le livre de messe, et dit, en regardant Bresson, Adine et Didier, qui s'éloignent:) Vont-ils s'amuser!...

ACTE III.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE CHAVANNES ; puis BRESSON.

MADAME DE CHAVANNES, seule et réfléchissant.

Pauvre enfant !... elle pleure !... Je lui ai fait du chagrin ! et elle ne m'en veut pas !... et elle obéit sans murmure !... Quel trésor pour un mari !

BRESSON, paraissant à la porte du fond qu'il entr'ouvre, et s'avançant sur la pointe du pied.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

MADAME DE CHAVANNES, se retournant, et gaiement.

Venez donc, général.

BRESSON.

Je suis tout fier d'être d'une conspiration... cela ne m'est jamais arrivé ! et d'une conspiration sous vos ordres !... Que se passe-t-il ? Où en sommes-nous ? Vous n'étiez pas encore de retour quand nous avons ramené mademoiselle Adine, et vous êtes restés à Saint-Thomas-d'Aquin plus longtemps que nous au bois de Boulogne.

MADAME DE CHAVANNES.

Oh ! j'ai fait durer le plaisir longtemps ! près de trois heures !

BRESSON.

Miséricorde !

MADAME DE CHAVANNES.

Si vous aviez vu ce pauvre jeune homme assis près de moi, dans une immobilité et un recueillement qu'il a soutenus longtemps avec un courage digne d'un meilleur sort... puis, de guerre lasse et perdant patience, regardant les voûtes de l'église, comptant les cierges, analysant les boiseries, se penchant pour entrevoir les traits de quelques dévotes, nos voisines, et arrêté dans ses découvertes par des voiles impitoyables ou des chapeaux en promontoire ; enfin, son embarras, son malaise, que trahissaient malgré lui des bâillements plus ou moins bien interceptés ; cela formait l'ennui le plus divertissant ! et, pour comble de bonheur, il semblait que le prédicateur lui-même voulût me seconder ! Il a été assommant !

BRESSON, riant.

Sans être du complot !

MADAME DE CHAVANNES.

Sans être du complot !... Aussi, l'amour de ce pauvre Amédée n'en reviendra pas !

BRESSON.

Vous croyez ?

MADAME DE CHAVANNES.

La recette est infaillible ! Un amant vous pardonnerait peut-être de le tromper... mais de l'ennuyer... jamais ! Et, ce n'est rien encore ! à la sortie de l'église, trois jeunes gens de ses amis, des officiers comme lui, s'arrêtent au moment où nous montions en voiture... ils aperçoivent Amédée tenant sous son bras mon livre de prières, et Thisbé, ma petite chienne anglaise !... L'effet a été magique ! Leur salut malin, leur sourire moqueur et la rougeur subite de mon jeune écuyer, m'ont prouvé que le coup avait porté, que le ridicule était à ses yeux un crime plus grand encore que l'ennui ; et, quand nous sommes remontés en voiture, il cherchait en vain à cacher son humeur ; il m'écoutait à peine, il n'était plus à la conversation ; il est vrai, et vous vous en doutez bien, que je la ramenais toujours avec art sur des sujets qui lui rappelaient sa mésaventure... aussi la route lui paraissait longue, il lui tardait d'arriver. Il a respiré plus à l'aise quand on a ouvert les portes de l'hôtel, et moi, profitant sans pitié de mes avantages, je l'ai invité à dîner aujourd'hui, en lui recommandant de venir de bonne heure... Je l'exige !

BRESSON.

Et pourquoi donc ?

MADAME DE CHAVANNES.

L'exigence, mon cher ami, l'exigence est d'un effet rapide et immanquable ! Il n'y a pas d'amour qui puisse y résister !... Voilà, je l'espère, de la grandeur d'âme, de l'héroïsme !... Il n'y a qu'une mère capable d'un pareil sacrifice... Oui, Monsieur, on ne renonce pas aisément aux adorations, même à celles dont on ne sait que faire ; à plus forte raison quand il s'agit de changer des déclarations d'amour en déclarations de guerre... car, si je continue ainsi, avant peu il me détestera.

BRESSON.

Vous croyez ?

MADAME DE CHAVANNES.

J'en réponds.

BRESSON, avec satisfaction.

J'ai peur que vous ne puissiez y parvenir.

MADAME DE CHAVANNES.

Même si je le veux ?...

BRESSON.

Vous pouvez tout, excepté cela !... et je ne serai tout à fait tranquille que lorsque je le verrai amoureux fou de mademoiselle Adine.

MADAME DE CHAVANNES.

Nous y arriverons... je l'espère !

BRESSON.

Et par quels moyens ?

MADAME DE CHAVANNES.

Cela me regarde ! et si vous voulez me seconder un peu pour marier ma petite-fille, je

vous promets à mon tour de marier la vôtre... C'est trop juste... j'ai un parti pour elle!

BRESSON.

Me voici à vos ordres!... Que faut-il faire?

MADAME DE CHAVANNES.

Obéir d'abord à tout ce que je demanderai.

BRESSON.

C'est dit.

MADAME DE CHAVANNES.

Quelque absurde que ce soit...

BRESSON.

C'est convenu.

MADAME DE CHAVANNES.

Que vous le compreniez ou non...

BRESSON.

Je n'ai pas besoin de comprendre!...

MADAME DE CHAVANNES.

Ensuite, et dans toutes les occasions, dire du bien de ma petite-fille.

BRESSON.

C'est facile!

MADAME DE CHAVANNES.

Et du mal de moi.

BRESSON.

Je ne pourrai jamais!

MADAME DE CHAVANNES.

Quand c'est moi qui vous le demande?...

BRESSON.

Ça ne suffit pas... encore faut-il qu'il y ait moyen... qu'il y ait quelques sujets.

MADAME DE CHAVANNES.

Oh! soyez tranquille... je vous en donnerai! Silence!... c'est M. Amédée.

SCÈNE II.

MADAME DE CHAVANNES, BRESSON, AMÉDÉE.

MADAME DE CHAVANNES, avec un peu d'aigreur.

Vous vous faites bien attendre, Monsieur; j'aurais voulu, avant le dîner, vous demander votre bras pour faire quelques visites... Je vous l'avais dit... vous l'avez oublié... Je ne vous en ferai pas de reproches... vous aviez d'autres occupations, sans doute!

AMÉDÉE.

Mais non, Madame!... il y a plus de trois quarts d'heure que je suis ici!

MADAME DE CHAVANNES.

Alors, c'était trop tôt!

AMÉDÉE.

On m'a dit que vous étiez à votre toilette, et j'ai attendu là... (Montrant la porte, à droite.) dans le salon!... car pour ce qui est de mon exactitude...

MADAME DE CHAVANNES.

L'exactitude consiste à arriver à propos; et il était impossible de choisir plus mal son moment!

AMÉDÉE, déconcerté.

C'est ce que j'ai vu, Madame! (Bas à Bresson.) Est-ce qu'elle a quelquefois des caprices?

BRESSON, se récriant.

Elle!!! (Madame de Chavannes le pousse et il ajoute à demi-voix.) toujours!

AMÉDÉE.

Du reste, Madame, j'ai trouvé au salon mademoiselle Adine!

BRESSON, avec satisfaction.

Ah!

MADAME DE CHAVANNES, à demi-voix.

Je venais de l'y envoyer. (Haut, à Amédée.) Je crains qu'elle ne vous ait tenu une assez maussade compagnie!... elle était d'une humeur!...

AMÉDÉE.

Je n'ai pas vu cela, Madame! elle était fort aimable; et cependant... elle avait les yeux rouges... elle avait pleuré!

MADAME DE CHAVANNES.

Ce n'est rien... une petite scène que nous venions d'avoir ensemble!

BRESSON, étonné.

Est-il possible!... vous qui jam... (Il rencontre un regard de madame de Chavannes; il se reprend et continue d'un air de reproche.) Je veux dire... encore... comment, Madame, encore!

MADAME DE CHAVANNES.

Eh bien! oui... je vous avais promis de prendre sur moi, mais elle m'a contrariée... impatientée... nos discussions ordinaires ont recommencé... Cela m'impressionne... cela m'exalte... cela me donne sur les nerfs!... Et vous savez combien je suis à plaindre... Je ne peux pas me mettre en colère sans avoir une migraine!

AMÉDÉE, timidement.

Et Madame est sujette aux migraines?...

BRESSON.

Deux ou trois fois par jour.

AMÉDÉE, à part, pendant ce temps.

Ce que c'est que de voir les personnes dans l'intimité!... Au premier coup d'œil on ne se serait jamais douté...

MADAME DE CHAVANNES, à Amédée.

Et pendant les trois quarts d'heure que vous êtes resté au salon, mademoiselle Adine n'a pu résister au plaisir de vous raconter ses chagrins?...

AMÉDÉE.

Non, Madame!... c'est moi qui ai eu l'indiscrétion de lui demander... d'insister... et, touchée de l'intérêt, de l'amitié que je lui témoi-

gnais... elle s'est mise à fondre en larmes... et m'a tout dit.

MADAME DE CHAVANNES, bas à Bresson.

C'est ce que j'espérais !

AMÉDÉE.

Votre conversation de tout à l'heure... les projets que vous aviez sur elle... l'intention formelle où vous étiez de la marier sur-le-champ !...

MADAME DE CHAVANNES, avec ironie.

Et, en chevalier généreux, prêt à secourir les opprimés, vous vous êtes promis de défendre cette victime de la tyrannie contre des parents injustes et barbares ?...

AMÉDÉE.

Eh non ! Madame.

MADAME DE CHAVANNES, de même.

De la soustraire à leurs coups ?...

AMÉDÉE, avec impatience.

Eh non ! Madame ! (Bas à Bresson.) Car elle m'impatiente et me donnerait aussi... la migraine ! (Haut.) Je me suis promis, me rappelant la bienveillance que vous avez daigné me témoigner, de vous raconter seulement ce dont j'avais été le témoin... et de m'en rapporter après cela à votre prudence et surtout à votre cœur.

BRESSON.

C'est bien !...

MADAME DE CHAVANNES.

Démarche pleine de tact et de jugement... à laquelle je répondrai en peu de mots : Il est aisé, Monsieur, d'accuser et de blâmer des parents, (Geste négatif d'Amédée.) car vous me blâmez, vous me trouvez tyrannique, ridicule, odieuse...

AMÉDÉE.

Moi !... Madame !

MADAME DE CHAVANNES.

Cela doit être... et je m'y attends !... Vous ne pouvez connaître les motifs qui me font agir... motifs que tout le monde ignore et que je veux bien vous confier, à vous, Monsieur !... persuadée qu'alors vous serez de mon avis et que vous voudrez bien employer, près d'Adine, votre crédit.

AMÉDÉE.

Mais, je n'en ai aucun...

MADAME DE CHAVANNES.

Beaucoup, au contraire !... vous l'avez encouragée, consolée ; vous avez pris part à ses peines, peut-être à ses larmes... et des gens qui ont pleuré ensemble s'entendent si vite !...

AMÉDÉE, bas à Bresson.

C'est inconcevable comme elle m'agace et me prend sur les nerfs !... quand elle le ferait exprès...

BRESSON, de même.

Elle en est bien capable.

MADAME DE CHAVANNES.

Je vous dirai donc, en confidence, Monsieur, que j'ai cru, depuis quelque temps, remarquer en ma petite-fille un attachement secret et profond !...

AMÉDÉE, avec émotion.

Que me dites-vous là ?

MADAME DE CHAVANNES, continuant.

Pour une personne qui ne peut pas l'épouser, qui est engagée, qui aime ailleurs !

AMÉDÉE.

Ce n'est pas possible.

MADAME DE CHAVANNES.

Cela est, cependant ; et alors pour détourner ses idées, pour leur donner une autre direction, pour assurer son bonheur, j'ai fait choix d'un époux riche, estimé, qui réunit toutes les qualités... et, pour vous le prouver, il suffira de vous le nommer. (Montrant Bresson.) C'est Monsieur.

AMÉDÉE.

Ah ! mon Dieu !...

BRESSON.

Mais, Madame !...

MADAME DE CHAVANNES, bas à Bresson.

Silence ! je le veux !...

BRESSON, bas.

Mais c'est absurde !...

MADAME DE CHAVANNES, bas.

Raison de plus ! (Haut, et paraissant discuter.) Eh bien ! oui, Monsieur, où est le mal ?... Vous ne vouliez pas que ce mariage fût connu encore ; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ? (A Amédée.) Maintenant, vous savez tout, vous voilà aussi dans notre confidence, et vous pouvez adresser vos félicitations à Monsieur.

AMÉDÉE, avec embarras.

Certainement... Monsieur... je vous fais mes compliments sur un mariage... aussi extraordinaire.

MADAME DE CHAVANNES.

Oui, je crois que personne ne s'y attendait.

BRESSON, à part.

Pas même moi !...

MADAME DE CHAVANNES.

J'avais d'abord pensé à votre ami... M. Didier...

AMÉDÉE.

Est-il possible !..

MADAME DE CHAVANNES.

Il est jeune, il est aimable... et puis, il est agent de change... Mais, Monsieur s'est présenté... M. le comte Bresson, et avec son nom et sa fortune, il n'y avait pas à hésiter !...

AMÉDÉE, à part.

Qu'est-ce que cette pauvre jeune fille a donc fait à sa grand'mère ?... elle lui en veut, c'est sûr !... Il y a comme ça des haines de famille !...

mais ça ne se passera pas ainsi... c'est impossible!...

MADAME DE CHAVANNES, bas à Bresson.

Eh bien!... qu'en dites-vous?... Croyez-vous qu'il me déteste?

BRESSON, de même.

Grâce au ciel... ça commence...

AMÉDÉE, bas à Bresson.

Monsieur... il faut que je vous parle... à vous... à vous seul...

MADAME DE CHAVANNES.

Hein?... qu'est-ce?...

BRESSON, bas.

Rien... C'est une affaire qui m'arrive...

MADAME DE CHAVANNES, de même.

Ah! mon Dieu!... je reste, alors...

BRESSON, de même.

N'ayez donc pas peur... allez... laissez-moi faire...

MADAME DE CHAVANNES, de même.

Je compte sur vous...

BRESSON.

Soyez tranquille.

(Madame de Chavannes sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

BRESSON, AMÉDÉE.

BRESSON, à part, gaiement.

Les mariages m'ont toujours porté malheur. (Haut.) Eh bien! Monsieur, parlez.

AMÉDÉE, avec embarras.

Eh bien! général... je voulais... je venais...

BRESSON.

Eh morbleu!... allez droit au but... vous venez me chercher querelle?

AMÉDÉE.

Moi!... à qui vous avez rendu tant de services! moi!... jeune homme inconnu, m'attaquer à vous! une des gloires de notre pays!... c'est un honneur qu'on serait fier d'accepter; mais pour le demander, il faut avoir des droits... et je n'en ai aucun... pas même celui de défendre cette jeune fille; et c'est dans votre intérêt à vous, dans celui de la raison, que je me permets, général, des observations...

BRESSON.

Que je suis prêt à entendre!... car vous êtes un brave jeune homme!... et de plus honnête et poli, ce qui n'est pas le défaut de la jeunesse actuelle! ainsi, parlez!... Vous dites donc que ce mariage...

AMÉDÉE.

Me semble pour vous...

BRESSON.

Dites franchement...

AMÉDÉE.

Me semble... peu convenable!

BRESSON.

C'est possible!... C'est-à-dire que, selon vous, M. Didier aurait mieux convenu...

AMÉDÉE.

Non pas par son mérite... mais par son âge!... car, au vôtre, général, à soixante ans vouloir épouser une fille de dix-sept.

BRESSON.

Et pourquoi pas?... vous qui parlez, vous vouliez bien, vous me l'avez dit, épouser à vingt-cinq...

AMÉDÉE, vivement.

Quelle différence!...

BRESSON.

Il me semble qu'elle est tout à mon avantage... Une jeune personne charmante que tout le monde admire!... Hier soir, à ce bal, chacun s'empressait autour d'elle, tant elle a de grâce et de charme... Vous étiez occupé de sa mère... vous n'y avez pas fait attention!

AMÉDÉE.

Si fait... si fait!... ça n'empêche pas!...

BRESSON.

Je ne vous parle pas de sa fortune qui est superbe, de sa famille qui est puissante, considérée... tout cela est indépendant de son mérite; mais je vous parlerai de son caractère qui est charmant, de son cœur si bon, si affectueux! et de son esprit... car elle en a!...

AMÉDÉE.

Je le sais bien, et depuis longtemps!... car, si je vous disais qu'à Toulon, le premier jour que je l'ai vue!... Mais depuis... tant d'autres idées... qui en étaient si loin... qui ne la valaient pas... et tout à l'heure dans ce salon... en causant avec elle... il semblait...

BRESSON avec chaleur.

Que vous étiez de mon avis... car c'est un ange... c'est un trésor...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ADINE.

BRESSON, continuant.

Tenez... tenez... la voici... regardez vous-même... comme elle est jolie... regardez donc...

AMÉDÉE.

Eh! parbleu!.. je le vois bien!...

BRESSON, avec chaleur.

Et vous ne voulez pas qu'on l'aime!

AMÉDÉE.

Mais si, vraiment!

BRESSON, avec chaleur.

Vous ne concevez pas qu'on veuille en faire sa femme, sa compagne, son amie?...

AMÉDÉE, de même.

Si, général!... mais pas vous!

ADINE, s'avançant vivement.

Comment!.. ce mari qu'on me destinait...

AMÉDÉE.

C'est le général!

BRESSON.

Oui, mon enfant... c'est moi!.. (La regardant.) Eh bien! qu'avez-vous donc?...

AMÉDÉE, effrayé.

Elle se trouve mal.

ADINE, revenant à elle.

Du tout!.. mais la surprise... l'émotion...

AMÉDÉE, bas à Bresson.

Eh bien! qu'en dites-vous?

BRESSON.

Que je ne m'y connais guère... mais que ça ressemble bien à un refus!

ADINE, vivement.

Non, Monsieur; ma mère ne peut vouloir que mon bonheur, et, soumise à sa volonté... j'obéirai.

BRESSON, effrayé.

Ah! mon Dieu!.. Pensez-vous bien à ce que vous dites?...

ADINE.

Oui, Monsieur... dussé-je en mourir.

BRESSON.

Et moi, je ne le veux pas... je ne le souffrirai pas!

AMÉDÉE, vivement.

Ah! j'en étais sûr... vous êtes un galant homme, un homme d'honneur, vous refusez!.. vous renoncez à sa main...

BRESSON.

Permettez! permettez!... Et ma parole!... et ce que j'ai promis à sa mère...

AMÉDÉE.

Vous vous dégagerez!...

BRESSON.

Ce n'est pas facile! et si vous étiez à ma place!...

AMÉDÉE, vivement.

Plût au ciel!...

BRESSON, de même.

Et pourquoi?...

AMÉDÉE, avec embarras.

Pourquoi?... pourquoi?... Parce que quand on le veut bien... quand on a une volonté ferme et du caractère...

BRESSON.

Il faut donc en avoir?...

ADINE.

Dam!... si c'est possible...

BRESSON.

Et vous m'aiderez... me seconderez...

AMÉDÉE.

Nous vous le promettons...

ADINE.

Nous serons tous deux pour vous... c'est-à-dire... contre vous...

BRESSON.

A merveille!... avec de tels alliés, je n'ai plus peur... nous voilà trois!...

AMÉDÉE.

Contre une!... (Bas, à Bresson.) Contre cette mère que je déteste!

BRESSON, vivement et avec joie.

Vrai?... allons... allons... Eh bien!... je vais essayer...

AMÉDÉE.

C'est cela... général...

BRESSON.

Vous êtes un brave garçon que j'estime, que j'aime... Soyez tranquille!

AMÉDÉE et ADINE.

C'est ça! c'est ça!... du courage... du courage, général.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

AMÉDÉE, ADINE.

ADINE.

Ah! s'il ne m'épouse pas!... comme je vais l'aimer!... qu'il est bon! qu'il est aimable!... et vous aussi!... Et combien me voilà honteuse maintenant, d'avoir pleuré tout à l'heure devant vous!... Il faut m'excuser... ma pauvre tête n'y était plus!... et je vous demande pardon de mes confidences, de mes pleurs et de l'amitié que je vous ai montrée... j'avais tant de chagrin!...

AMÉDÉE.

Je le bénis maintenant, puisqu'il m'a valu la confiance et l'amitié d'une sœur!

ADINE.

D'une sœur... oui, vous avez raison, c'est bien le mot.

AMÉDÉE.

Aussi, quel bonheur pour moi, si nous pouvons réussir!... si je peux faire rompre votre mariage...

ADINE, naïvement.

Ah!... si jamais je peux vous rendre le même service!... croyez, Monsieur, que ma reconnaissance...

AMÉDÉE.

Ah ! ne vous occupez pas de moi... mon bonheur n'est plus possible... mais le vôtre, du moins... et si par mon crédit auprès du général et auprès de votre mère, je puis les décider à un autre choix...

ADINE.

Pourquoi donc ?

AMÉDÉE.

Je pensais que c'était vous rendre service...

ADINE.

Et vous pensiez fort mal... Je ne veux rien... je ne désire rien... que de rester libre... de rester comme je suis... Dites-le bien à ma mère... dites-le à tout le monde...

AMÉDÉE.

Il n'est donc pas vrai, comme on me l'a assuré, qu'il est quelqu'un que vous préférez... que vous aimez ?...

ADINE, vivement.

Ce n'est pas vrai !... ce n'est pas vrai !... qui vous l'a dit ?

AMÉDÉE.

Votre mère, elle-même.

ADINE, naïvement.

Est-ce indiscret à elle !

AMÉDÉE.

C'est donc la vérité ?

ADINE, avec embarras.

Non, Monsieur... tout le monde peut se tromper... ma bonne-maman toute la première... (Avec inquiétude.) Et j'espère, au moins, qu'elle ne vous a pas nommé la personne ?...

AMÉDÉE.

Nullement... puisque je vous la demande... puisque vous seule la connaissez... et cette personne... mérite-t-elle votre amitié ?

ADINE.

Peut-être... car je ne sais pas seulement si elle m'aime... elle ne me l'a jamais dit !

AMÉDÉE.

Ah ! il ne l'ose pas ! il se reconnaît si peu digne d'un tel bien... mais, si au prix de sa vie entière, il voulait expier ses torts et mériter son pardon... Répondez, répondez... pourrait-il l'obtenir ?

ADINE.

Mais dam !... cela dépend de lui... si, comme le prétend M. Didier... il n'a point de passion...

AMÉDÉE, troublé.

O ciel !... (Vivement.) Une seule !... c'est la première !... c'est la seule véritable, et qui dure toujours !...

ADINE, écoutant.

Taisez-vous donc !... on parle dans la chambre de ma mère !...

AMÉDÉE, de même.

Oui... j'entends sa voix... celle du général...

ADINE.

Une autre personne encore... qui vient d'arriver...

AMÉDÉE.

Je reconnais... c'est mon notaire...

ADINE, avec joie.

Il parle de contrat.

AMÉDÉE, s'éloignant, et à part.

Ah ! mon Dieu !... celui que je lui avais recommandé, ce matin, d'apporter ici à madame de Chavannes ! et pour elle !... Je n'y pensais plus... je l'avais oublié !...

ADINE.

Qu'y a-t-il donc ?... Est-ce que cela va mal ?...

AMÉDÉE.

Du tout !... (A part.) Ce maudit contrat que je voudrais ravoir au prix de tout mon sang... Mais, déjà, sans doute, elle l'a lu... elle sait tout... Et que va-t-on penser de moi ?... Que va dire sa petite-fille, dont un instant j'ai voulu devenir le grand-père !...

ADINE, toujours près de la porte.

Mais, tenez-vous donc tranquille... on ne peut plus rien entendre...

AMÉDÉE.

Me voilà perdu... abîmé... couvert de ridicule aux yeux de ces deux femmes... de tout le monde...

ADINE.

C'est ma mère !...

AMÉDÉE, voulant s'enfuir.

C'est fait de moi !

ADINE, le retenant.

Eh bien ! Monsieur, vous vous enfuyez ?... Vous qui étiez si brave !... restez donc !... car je tremble de peur !...

AMÉDÉE.

Et moi, de rage, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle... C'est le seul moyen d'éviter un éclat.

SCÈNE VI.

ADINE, MADAME DE CHAVANNES, AMÉDÉE, BRESSON.

MADAME DE CHAVANNES, entrant lentement et se plaçant entre eux deux.

Voici un événement auquel j'étais loin de m'attendre, et que vous ne croirez jamais !

AMÉDÉE, détournant la tête.

Nous y voilà !

ADINE, timidement.

Qu'y a-t-il donc ?

MADAME DE CHAVANNES.

Le général qui refuse!

BRESSON, bas à Adine.

J'ai tenu ma parole.

ADINE, à part.

Ah! l'excellent homme!

MADAME DE CHAVANNES.

Il m'a parlé en faveur de Didier. (A Amédée.) Votre ami... que vous protégez... à ce qu'il dit.

AMÉDÉE, vivement et regardant Adine.

Parce que je pensais... parce que je croyais...

ADINE, de même.

Oui, ma bonne-maman, Monsieur se trompait... il sait bien, maintenant, que je ne veux pas encore me marier.

MADAME DE CHAVANNES.

Bien vrai?...

AMÉDÉE.

Oui, Madame, Mademoiselle me le disait tout à l'heure.

MADAME DE CHAVANNES, gravement.

C'est fâcheux!... nous aurions fait les deux noces ensemble.

AMÉDÉE.

O ciel!

ADINE, avec émotion.

Comment, les deux noces?

MADAME DE CHAVANNES.

Eh! oui, sans doute, M. Amédée se marie, il épouse une personne qu'il aime... qu'il adore!

ADINE, avec joie.

Est-il possible?

MADAME DE CHAVANNES.

Et à qui il donne tous ses biens... C'est du moins ce que m'a dit son notaire, en me remettant ce contrat que M. Amédée veut absolument soumettre à mes conseils et à ceux de mes amis.

ADINE, vivement.

Et vous l'avez lu?

MADAME DE CHAVANNES, montrant le papier qui est cacheté.

Pas encore. (Faisant le geste de rompre le cachet.) Mais nous allons, ici, avec le général, et en famille...

AMÉDÉE.

Non, Madame... non, de grâce, ne le regardez pas... Je voudrais en ce moment...

MADAME DE CHAVANNES, avec malice.

Y faire peut-être des changements?

ADINE.

Pourquoi donc?...

AMÉDÉE, avec embarras.

Oui, Madame, un changement important...

MADAME DE CHAVANNES.

Nous le ferons ensemble.

ADINE, vivement.

Certainement, certainement... (A madame de Chavannes, qui lit tout bas.) Eh bien donc?...

MADAME DE CHAVANNES, lisant.

C'est très-délicat, très-généreux... il donne tous ses biens à sa future.

ADINE.

Et cette future... son nom?...

MADAME DE CHAVANNES, avec malice.

Je ne peux pas lire... Ah dam! je n'ai pas, comme toi, mes yeux de quinze ans.

ADINE, à part.

Dieu!... quelle patience!

MADAME DE CHAVANNES, avec intention.

Et puis, quand il écrivait ce nom, il ne voyait pas sans doute... ou il voyait mal. (Prenant son lorgnon.) Mais, maintenant, cela devient plus clair... et l'on peut facilement voir le nom de celle qu'il aime.

ADINE.

Et c'est...

MADAME DE CHAVANNES.

Toi, mon enfant.

ADINE.

Ah! je m'en doutais bien.

(Amédée a poussé un cri et est tombé à genoux devant le fauteuil de madame de Chavannes; Adine, de son côté, en fait autant.)

AMÉDÉE.

Grace et pardon!

MADAME DE CHAVANNES, assise entre eux deux.

C'est bien!... voilà votre vraie place, à genoux, près de mon grand fauteuil. (Les regardant quelque temps en silence.) Enfants que vous êtes, nous avez-vous donné assez de mal, à moi (Montrant Bresson.) et à monsieur!

BRESSON, s'essuyant le front.

J'en suis tout en nage.

MADAME DE CHAVANNES.

Et tout cela pour vous amener là...

ADINE et AMÉDÉE.

Que dites-vous?

MADAME DE CHAVANNES, étendant ses mains sur leur tête.

Que votre grand'mère vous bénit. (A Amédée, l'amenant au bord du théâtre, et à voix basse.) Eh bien! Monsieur, êtes-vous content du changement que j'ai fait?

AMÉDÉE.

Est-il possible!... vous consentez...

MADAME DE CHAVANNES.

Pas maintenant, mais dans trois ou quatre mois. (A Amédée, qui fait un geste d'impatience, et l'amenant au

bord du théâtre, et à voix basse.) Car, de bon compte, mon cher ami, voici trois amours en vingt-quatre heures; c'est conforme aux règles d'Aristote, mais non à celles d'un bon ménage.

AMÉDÉE.

Ah! maintenant, c'est pour toujours!

MADAME DE CHAVANNES.

J'aime à le croire... car, cette fois du moins, toutes les convenances se trouvent réunies... Mais, pour plus de sûreté, nous attendrons.

BRESSON.

Trois mois, quand ils s'aiment...

MADAME DE CHAVANNES, à demi-voix.

Raison de plus; ils s'adoreront!

ADINE.

Il n'a donc jamais aimé que moi?...

MADAME DE CHAVANNES, regardant Amédée en riant.

Certainement!

BRESSON.

Et ce pauvre Didier... qui, après tout, est un excellent garçon?

MADAME DE CHAVANNES.

Je lui ai tout dit, et j'ai pour lui en vue maintenant un autre mariage qui réussira peut-être.

BRESSON.

Comment cela?...

SCÈNE VII.

AMÉDÉE, ADINE, MADAME DE CHAVANNES, BRESSON, DIDIER.

DIDIER, vêtu en noir, et s'avançant près de Bresson qu'il salue.

Je viens, Monsieur, et sous les auspices de madame de Chavannes, vous demander en mariage mademoiselle Paméla, votre fille, dont les vertus me conviennent à merveille.

BRESSON, lui tendant la main.

Monsieur, c'est moi qui me trouve très-heureux et très-honoré... (Bas à madame de Chavannes.) Vous lui avez dit l'inconvénient?...

MADAME DE CHAVANNES, de même.

Oui, général, ainsi que la dot... et tout lui convient.

BRESSON, de même.

A merveille!

DIDIER, à part.

Ma charge est payée!

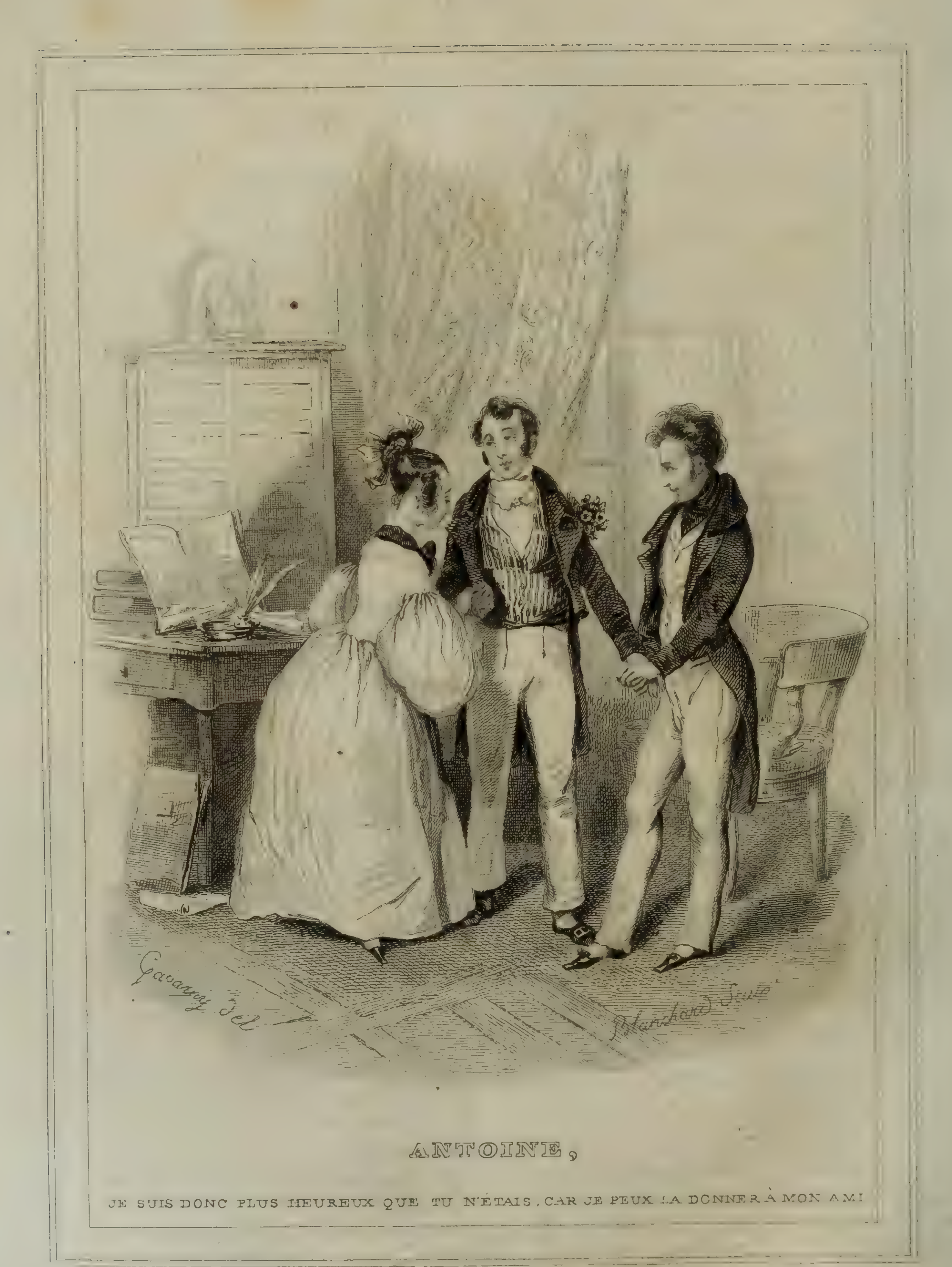
BRESSON.

Ma tâche est remplie!

MADAME DE CHAVANNES, entre ses enfants, et leur prenant les mains.

La mienne aussi!





ANTOINE,

JE SUIS DONC PLUS HEUREUX QUE TU N'ÉTAIS, CAR JE PEUX LA DONNER À MON AMI

(Rodolphe, Sc. XV.)

RODOLPHE,

OU

FRÈRE ET SOEUR,

DRAME EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 20 novembre 1823.

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

RODOLPHE, ancien marin, négociant.	THÉRÈSE, sœur de Rodolphe.
ANTOINE, son associé.	LOUISE, sœur d'Antoine.

La scène se passe à Dantzick.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond, deux portes latérales. Sur le devant, à la droite du spectateur, une table de bureau chargée de cartons et de papiers ; plus loin, du même côté, un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, seul, assis devant une table, et tenant une lettre à la main.

Ma sœur ! il me demande ma sœur en mariage ! le moyen de refuser un aussi riche parti ! Moi, Rodolphe, capitaine corsaire, et rien de plus. D'un autre côté, je ne peux pas me jouer d'un galant homme ; il faut donc lui avouer la vérité, morbleu ! (Il se lève.) Le jour où j'ai enlevé à l'abordage le pavillon ennemi, j'ai eu moins de peine qu'aujourd'hui en composant cette épître.

(Il lit.)

« Monsieur, vous m'offrez votre fortune et votre » main pour ma sœur Thérèse ; ce n'est pas à moi » qu'il faut vous adresser pour cela, car Thérèse » ne m'appartient pas ; Thérèse n'est pas ma sœur. » C'est un secret que ni elle ni personne au » monde ne soupçonnait jusqu'ici ; mais la dé» marche que vous faites aujourd'hui me force, » pour la première fois, à rompre le silence, et à » vous confier les principaux événements de ma » vie. » (S'interrompant.) Oui, je le dois, ne fût-ce que pour Thérèse. (Continuant.) « Il y a quatorze » ans, j'en avais seize alors, j'étais simple mate» lot, et le plus mauvais sujet peut-être de toute » la marine. Mal vu par mes chefs, à cause de » mon indiscipline ; redouté de mes camarades, » avec qui je me battais à chaque instant, j'allais » sans doute être mis à l'écart, lorsqu'un jour » nous abordons des flibustiers chargés de riches » dépouilles ; le combat fut long et terrible. La » victoire nous resta ; et, tandis que mes cama» rades couraient au pillage, j'aperçois une femme » mourante, tenant dans ses bras une petite fille » de trois ou quatre ans. — Qui êtes-vous ? me » dit-elle d'une voix faible. — Rodolphe, un sim» ple matelot. — Rodolphe, je vous donne ma » fille, cette pauvre orpheline ; que ce soit votre » part du butin. Soyez son protecteur, son frère, » et n'oubliez pas qu'un jour je vous en deman» derai compte. »

(S'interrompant.)

Oui, je la vois encore. J'ignore ce qui se passa en moi ; mais cette mère expirante qui me léguait sa fille, et qui, de là haut sans doute, allait toujours veiller sur mes actions ; cette idée seule changea tout mon être, toutes mes habitudes. Plus de vin, plus d'indiscipline, plus de querelles ; je devins le meilleur sujet de l'équipage ; et maintenant encore, n'est-ce pas à son souvenir que je dois mon état, mon bien-être, ma fortune ? Eh

bien! où en étais-je donc? (Reprenant la lettre et lisant.) « J'acceptai la succession. Je débarquai, » tenant dans mes bras ma petite Thérèse que » j'appelai ma sœur, et pendant dix années, tout » ce que je gagnai dans mes courses sur mer fut » consacré à son éducation et à son établisse- » ment. Elle avait quatorze ans, et moi vingt-six, » quand nous vînmes nous fixer ici, à Dantzick, » auprès du brave Antoine, mon associé. » (S'interrompant.) Ah! je le sens bien, c'était alors que j'aurais dû apprendre à nos amis, et à Thérèse elle-même, qu'elle n'était pas ma sœur; mais il m'en coûtait de renoncer à ce nom, et puis il aurait peut-être fallu la quitter, nous séparer, et cela m'était déjà impossible, j'avais pris l'habitude de l'avoir près de moi. Enfin, ses soins et son affection étaient nécessaires à mon bonheur. Qu'ai-je fait? et qu'en est-il arrivé? que Thérèse n'a jamais vu en moi que son frère, et n'aura jamais qu'une amitié de sœur, tandis que moi, je l'aime comme un insensé, comme un furieux : la vue d'un amoureux me met au supplice; et hier, quand j'ai reçu cette lettre, où ce jeune officier me demandait ma sœur en mariage, j'ai sauté sur mes pistolets pour aller lui en demander raison. Il faut prendre un parti. (Lisant tout bas.) Oui, je lui dis là toute la vérité; et tantôt, quand nous serons seuls, quand tous les ouvriers seront partis, je ferai le même aveu à Thérèse. Il est vrai que tous les jours je forme ce projet, et que je n'ai pas encore pu l'exécuter; mais aujourd'hui j'en aurai le courage. Ah, mon Dieu! la voici.

SCÈNE II.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Mon frère! mon frère!

RODOLPHE, brusquement.

Qu'est-ce que c'est? Tu viens encore me déranger?

THÉRÈSE.

Là! Ne vas-tu pas me gronder? je viens t'avertir que le déjeuner est prêt.

RODOLPHE, de même.

Je ne puis dans ce moment; je suis à travailler. Mais toi, rien ne t'empêche...

THÉRÈSE.

Non pas; j'aime bien mieux attendre; car je n'ai pas d'appétit quand nous ne déjeunons pas ensemble.

RODOLPHE.

Vraiment? (S'adoucissant.) Je te demande pardon, Thérèse, de t'avoir brusquée tout à l'heure; j'étais occupé.

THÉRÈSE.

Oh! je le vois bien, et beaucoup; car vous n'avez seulement pas songé à m'embrasser.

RODOLPHE.

Tu crois?

THÉRÈSE.

Sans doute; (Tendant la joue.) et puisque vous êtes pressé, dépêchez-vous. (Rodolphe l'embrasse.) Eh bien! ne semble-t-il pas qu'il me fait une grâce?

RODOLPHE, vivement.

Moi! oh! non, certainement; mais vois-tu, Thérèse...

THÉRÈSE, lui faisant signe de la main.

C'est bien; c'est bien, Monsieur, que je ne vous dérange pas à votre travail. Tiens; je m'en vais prendre le mien; et pendant que tu écriras, je broderai auprès de toi sans faire de bruit. (Elle va chercher une chaise de l'autre côté du théâtre, et la place auprès de la table où Rodolphe est occupé a écrire.) De sorte que nous serons chacun à notre ouvrage, sans cesser d'être ensemble.

RODOLPHE, à part.

Et comment renoncer à ce bonheur, à cette douce intimité? (Se mettant à écrire sans la regarder.) Qu'est-ce que tu fais là?

THÉRÈSE.

Une cravate brodée pour toi. (Se levant et s'appuyant sur le dos du fauteuil de Rodolphe.) Et vous, Monsieur, toujours dans vos livres à parties doubles. Voilà-t-il des colonnes de chiffres!

RODOLPHE.

Oui. J'établis mon compte, et celui de ce bon Antoine, mon associé.

THÉRÈSE.

Mon ami, sommes-nous bien riches?

RODOLPHE.

Juges-en toi-même. Nous avons pour notre part plus de cent mille francs; moi qui, il y a quelques années, n'avais pas un sou vaillant: et quand je pense que c'est à Antoine que je dois tout cela!

THÉRÈSE.

Il serait possible!

RODOLPHE.

C'est lui qui, dans l'origine, m'a prêté de l'argent, m'a associé à ses bénéfices; c'est lui qui, par ses soins et sa prudence, a doublé ici nos capitaux, tandis que je les exposais sur mer.

THÉRÈSE.

Oui, tu as toujours été pour les entreprises et les aventures.

RODOLPHE.

Que trop! car il y a quelques années, j'avais voulu, contre ses avis, tenter à moi seul une expédition qui avait complétement échoué; j'étais

ruiné. Antoine vint me trouver, m'apporta sa part, me força d'en prendre la moitié. Il fallut bien accepter, quitte à lui rendre plus tard; et c'est ce que je fais aujourd'hui, à son insu. Mais, excepté cela, tu sens bien que depuis je n'ai rien fait sans le consulter.

THÉRÈSE.

Et tu as bien raison. Ce brave monsieur Antoine! quel excellent cœur! Depuis que je sais cela, je vais l'aimer encore plus qu'auparavant.

RODOLPHE.

Tu l'aimes donc beaucoup?

THÉRÈSE.

Sans doute; et lui aussi, il me le dit du moins à chaque instant.

RODOLPHE, se levant.

Comment! il te le dit? je ne m'en suis cependant pas aperçu.

THÉRÈSE.

Je crois bien; quand tu es ici, vous ne parlez que de commerce et de spéculations; mais quand nous sommes tous deux, ou avec Louise, sa sœur, il est si bon et si aimable!

RODOLPHE, à part.

Il se pourrait! lui, Antoine, mon ami! s'il est vrai...

THÉRÈSE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien. (A part.) Qu'allais-je faire? soupçonner mon bienfaiteur! Pauvre Antoine! qui n'a pour nous deux qu'une amitié de frère! Il en est d'autres plus redoutables! et cette lettre...

THÉRÈSE.

Rodolphe, d'où vient le trouble où je te vois, et quel est ce papier?

RODOLPHE.

Il vous concerne autant que moi; c'est de M. Muller, ce jeune officier que plusieurs fois nous avons rencontré à la promenade.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! celui à qui tu as cherché querelle, et avec qui tu voulais te battre, parce que quelquefois il m'avait regardée.

RODOLPHE, avec amertume.

J'avais peut-être tort. Voilà qu'aujourd'hui il vous demande en mariage.

THÉRÈSE, avec joie.

Moi, en mariage! quel bonheur! je craignais que ce ne fût un cartel. Tu lui répondras, n'est-ce pas? et bien honnêtement.

RODOLPHE.

Que lui dirai-je?

THÉRÈSE.

Qu'il nous fait bien de l'honneur; mais que je ne veux pas me marier, que je veux toujours rester avec toi.

RODOLPHE.

Il serait vrai?

THÉRÈSE.

Eh bien! est-ce que cela t'étonne? Toi qui parles, n'as-tu pas déjà refusé plusieurs fois de riches partis? tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai su. Eh bien! je veux suivre ton exemple; nous sommes si heureux! pourquoi changer? Un frère et une sœur qui s'aiment bien, il n'y a rien de plus doux au monde. Tous les ménages que je vois ont des querelles, des disputes; nous, jamais; non; ce que veut l'un de nous est toujours ce que l'autre désire; de sorte qu'aucun n'obéit, et pourtant nous commandons tous deux.

RODOLPHE.

Oui, oui, Thérèse, tu as raison, je crois que je suis bien heureux.

THÉRÈSE, avec joie.

Oui, n'est-ce pas, je tiens bien ton ménage? tu es content de moi?

RODOLPHE.

Oui, Thérèse, oui, ma bonne sœur.

THÉRÈSE.

Dam! je mets le plus d'économie que je peux; mais c'est toi qui dépenses toujours; à chaque instant des robes nouvelles, des fichus que tu achètes pour moi; aussi le dimanche, quand tu me donnes le bras, et que nous nous promenons ensemble, en passant près de nous, on dit souvent à voix basse : « Voilà un joli couple! » Je ne fais pas semblant de comprendre; mais cela me fait plaisir, et je te serre le bras pour te dire : *Entends-tu?*

RODOLPHE.

Oui, morbleu! je n'entends que trop bien, surtout quand il y a des jeunes gens comme M. Muller. Mais n'en parlons plus; je vais lui envoyer ta réponse, et si tu savais combien elle m'a fait plaisir; si je te disais, Thérèse, pour quelle raison... Hein! qui vient déjà nous déranger?

THÉRÈSE.

C'est notre ami Antoine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE.

Oui, mes amis, je viens de faire un tour sur le port, et j'apporte de bonnes nouvelles. Rodolphe, le brick *l'Aventure* est en rade; on l'a signalé ce matin.

RODOLPHE.

En vérité?

ANTOINE.

Il y a là-dessus vingt mille francs de marchandises qui nous appartiennent. Hein! mon garçon, encore quelques voyages comme celui-là, et nous pourrons expédier aussi des navires à notre compte. Quel plaisir! quand nous entendrons dire sur le port: « A qui appartient ce brick, ou ce beau trois-mâts? » et qu'on répondra : « C'est à la maison Antoine, Rodolphe *et Compagnie.* »

RODOLPHE, en riant.

Voyez-vous l'ambition du commerce?

ANTOINE.

Par exemple, il faudra chercher pour notre navire un beau nom. C'est mademoiselle Thérèse qui se chargera de le trouver.

THÉRÈSE.

C'est déjà fait : il s'appellera le brick LES DEUX AMIS.

ANTOINE, attendri.

Les deux amis! Oui, elle a raison, il n'y a pas de plus beau nom que celui-là. C'est pourtant bien simple; eh bien! il m'aurait fallu un mois pour le trouver. Ah! çà, je ne te dérange pas?

RODOLPHE.

Non, sans doute.

ANTOINE.

C'est que, me trouvant près de chez toi, je me suis dit : Je vais lui faire une petite visite d'amitié. J'ai bien fait, n'est-il pas vrai? (Lui donnant une poignée de main.) Tu ne sais pas? les cotons sont en baisse; les cafés se soutiennent, et on offre des colzas à vingt-cinq florins. Qu'est-ce que tu en penses?

THÉRÈSE.

Il me semble, monsieur Antoine, que vos visites d'amitié ressemblent à des conférences de commerçants.

ANTOINE.

Non, ce que j'en dis, ce n'est pas pour affaires, c'est pour causer, et voilà tout. A propos, j'oubliais. Dites donc, mes amis, je marie ma sœur.

RODOLPHE.

Comment!

THÉRÈSE.

Et c'est aujourd'hui que vous nous l'apprenez?

ANTOINE.

Eh! parbleu, je ne le sais que d'hier. J'étais à faire une addition, et Louise travaillait auprès de moi.

THÉRÈSE, regardant Rodolphe.

Comme nous, ce matin.

ANTOINE.

Quand je m'aperçois qu'elle pleurait. « Louise, » que je lui dis, pourquoi que tu pleures pendant » que je travaille? ça me fait tromper. » Elle me répond : « Ce n'est pas ma faute, c'est que Julien » va partir. — Tu l'aimes donc? — Eh! oui, sans » doute. » Julien est un jeune homme, notre voisin, qui est commis chez un marchand. Je laisse là mon addition, je prends mon chapeau, et je vais à la boutique. « Julien, est-il vrai que vous » partez? — Oui, monsieur. — Et pourquoi? — » Pour faire fortune, et revenir ici m'établir. — » Et si je vous donne cinquante mille francs? — Je » refuserai. — Et ma sœur par-dessus le marché? » — J'accepterai. » Et déjà il voulait se jeter à mes pieds. Je le reçois dans mes bras; je le mène dans ceux de ma sœur; et, dans une demi-heure tout a été arrangé. C'est aujourd'hui que nous signons le contrat, et que nous faisons le repas des fiançailles. Tu en seras, n'est-ce pas? ainsi que vous, mademoiselle Thérèse?

THÉRÈSE.

Oui, sans doute; mais c'est chez nous qu'on dînera.

RODOLPHE.

Tu as raison, et tu nous commanderas un fameux dîner, entends-tu, Thérèse?

THÉRÈSE.

Sois tranquille.

ANTOINE.

Eh bien! voilà des bêtises, et je ne le veux pas; aller ainsi dépenser de l'argent pour rien.

RODOLPHE.

Ça te convient bien de parler, toi qui viens de donner cinquante mille francs à ta sœur!

ANTOINE.

Quelle différence! cela, c'est utile; et puis, s'il faut te le dire, c'est à contre-cœur que je fais ce mariage, car j'aurais voulu voir à ma sœur un autre époux que celui-là, quoiqu'il soit bien gentil.

THÉRÈSE.

Et qui donc?

ANTOINE.

Eh! parbleu, mon ami Rodolphe, ici présent. Moi, je n'y entends pas de finesse. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que lui et ma sœur eussent à s'adorer. Ça n'a jamais pris, ça n'est pas de ma faute.

THÉRÈSE, émue.

Eh bien! par exemple, de quoi vous mêliez-vous? et pourquoi les forcer?

ANTOINE.

Je ne les forçais pas; mais, enfin, si cela avait pu s'arranger.

THÉRÈSE, vivement.

Cela ne se pouvait pas, puisque Louise en aimait un autre. Vous auriez donc voulu la rendre malheureuse?

ANTOINE.

Moi! la rendre malheureuse! (A Rodolphe.) Ah! çà, qu'est-ce qu'elle a donc, ta sœur? je ne l'ai jamais vue comme ça.

RODOLPHE, *avec émotion.*

Rien : c'est par amitié pour Louise, et par intérêt pour toi-même.

ANTOINE.

A la bonne heure, mais il ne faut pas me rudoyer pour ça. Je voulais que tu fusses mon frère, c'est manqué ; n'y pensons plus. (*Regardant Thérèse.*) Il y aura peut-être quelque autre moyen de s'entendre là-dessus.

THÉRÈSE *qui, pendant ce temps, a remonté le théâtre.*

Eh ! c'est ma chère Louise ! c'est la nouvelle mariée !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE.

Eh bien ! Antoine, qu'est-ce que tu fais donc ? je t'ai cherché partout. Heureusement que quand tu n'es pas à ton comptoir, tu es toujours ici ; alors j'étais sûre de te trouver. Bonjour, monsieur Rodolphe ! Bonjour, Thérèse ! vous savez, n'est-ce pas ?...

ANTOINE.

Oui, oui, n'en parlons plus, je leur ai tout dit.

LOUISE.

Tant pis, je leur aurais raconté. (*A Antoine.*) Mais tu es là à causer, et pendant ce temps-là il s'impatiente, il se désespère peut-être.

ANTOINE.

Eh ! qui donc ?

LOUISE.

Julien, qui t'attend chez le notaire : le contrat ne se fera pas tout seul ; il faut encore convenir des articles ; mais, voilà comme tu es ; dès qu'il ne s'agit plus de commerce...

ANTOINE.

Allons, ne vas-tu pas me faire aussi une scène ? Je me rends chez ton notaire, et, mieux que cela, je vais lui porter la dot.

LOUISE.

A la bonne heure, mais dépêche-toi ; je me figure ce pauvre Julien...

ANTOINE.

N'est-il pas bien à plaindre ! Voyons, Rodolphe, toi qui es notre caissier, donne-moi des fonds.

RODOLPHE.

Attends, je suis à toi. (*Ouvrant un tiroir.*) Mais auparavant, comme amis de la famille, permets-nous, à Thérèse et à moi, d'offrir notre cadeau à la mariée...

ANTOINE.

Là ! encore des bêtises !... Vois-tu, Rodolphe, je te l'ai dit cent fois, tu n'es pas plus né pour le commerce que...

LOUISE.

Dieu ! la belle chaîne d'or !

THÉRÈSE, *bas à Rodolphe.*

Ah ! que tu es aimable !

RODOLPHE, *de même.*

Ce n'est pas moi, c'est toi qui la lui donnes, car c'est pour Thérèse que je l'avais achetée.

(*Il va se mettre à sa table et compte des billets.*)

ANTOINE.

Je vous le demande, une chaîne d'or à une petite fille comme celle-là ! Qu'est-ce qu'il donnera donc à sa sœur, quand elle se mariera ! car voilà un bel exemple, mademoiselle Thérèse ; j'espère que vous en profiterez.

LOUISE, *mettant la chaîne à son cou.*

Oui, oui, il faut vous marier ; c'est si gentil... Regardez donc comme ça brille... Et puis, quand vous voudrez, vous ne manquerez pas d'amoureux.

ANTOINE.

Pour ça, j'en réponds ; car moi, qui vous parle, j'en connais plus d'un.

RODOLPHE, *qui est à la table, et qui a donné plusieurs fois des marques d'impatience.*

Viens donc au moins m'aider, je ne sais pas si j'ai là ton compte.

ANTOINE, *sans le regarder.*

Eh ! va toujours, je m'en rapporte à toi. (*A Thérèse.*) Et ceux dont je vous parle là, mademoiselle Thérèse, ce sont des gens qui vous recherchent pour vous, et non pour les écus de votre frère.

RODOLPHE.

C'est pour toi que je fais ce bordereau ; si tu ne viens pas examiner...

ANTOINE.

J'y suis, j'y suis, mon ami : vingt, vingt-cinq, trente ; voilà trente mille francs. (*A Thérèse.*) Vous penserez à ce que je vous ai dit, à vos moments perdus, à votre aise, parce que j'ai pour vous un jeune homme en vue.

LOUISE.

Je gage que je le connais ?

ANTOINE.

Je te dis que non.

LOUISE.

Je te dis que si.

ANTOINE.

Eh ! je te dis que non.

RODOLPHE, *impatienté, les interrompant.*

Ah ça, morbleu ! finirez-vous ? Il me semble que, quand il s'agit d'affaires, on doit être à ce que l'on fait.

ANTOINE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il te prend donc ? j'y suis plus que toi. (*Regardant le bordereau.*) Quarante mille francs en effets, les voici. Plus, dix mille francs comptant.

RODOLPHE.

Ou c'est tout comme : un billet passé à mon ordre, que je dois toucher aujourd'hui chez Durand, négociant.

ANTOINE.

Eh bien ! cours vite les chercher pendant que je vais arrêter les comptes et signer le reçu.

RODOLPHE.

Ils ont un caissier qui va me tenir un quart d'heure.

LOUISE.

Encore des retards, raison de plus pour se presser. (Prenant le bras de Rodolphe.) J'y vais avec vous.

ANTOINE.

Eh bien ! allez vite, allez donc.

LOUISE, en sortant.

Ne vous faites pas attendre, c'est pour midi.

(Elle sort avec Rodolphe.)

SCÈNE V.

ANTOINE, THÉRÈSE.

ANTOINE, les regardant sortir.

C'est ça, j'aime autant qu'ils s'en aillent, parce que, s'il faut vous le dire, mademoiselle Thérèse, je ne suis pas fâché de me trouver seul avec vous.

THÉRÈSE.

Et pourquoi ?

ANTOINE.

Oh ! pourquoi. Tenez, moi, j'ai un style de négociant, et, dans mes conversations comme dans mes lettres de commerce, je vais droit au fait. Voici donc l'affaire en question. Je suis le meilleur ami de votre frère, je suis son associé; tout entier à mon négoce, rien jusqu'ici n'avait manqué à mon bonheur; mais, depuis quelque temps, ça n'est plus ça, je ne suis plus heureux.

THÉRÈSE.

Vous, monsieur Antoine, il se pourrait !

ANTOINE.

J'étais bien sûr que cela vous ferait du chagrin, parce que vous êtes bonne. Oui, mademoiselle Thérèse, je trouve que ma maison est trop vaste, que mon comptoir est trop grand; il y a toujours là, à côté de moi, quelque chose que je cherche et que je ne trouve pas. Enfin, ce qui me manque, c'est une bonne femme, et si vous le voulez, Mademoiselle, nous arrangerons cette affaire-là; car c'est de vous que je suis amoureux.

THÉRÈSE.

Oh ciel ! je n'en reviens pas, m'avouer ainsi tout uniment...

ANTOINE, froidement.

Dam ! je vous le dis comme ça est : j'ai trente-cinq ans, une jolie fortune et une bonne réputation. Vous ne trouverez pas en moi un malin, mais un bon enfant. Vous mènerez tout à votre gré, comme ici, comme chez votre frère, ou plutôt, comme vous l'aimez autant que moi, nous ne nous quitterons pas, nous ferons ménage ensemble. Ce n'est pas quand je vais être heureux, que je veux qu'il cesse d'être mon associé.

THÉRÈSE.

Antoine, que de bonté ! que de générosité !...

ANTOINE.

Du tout ! ça ne me coûte rien; votre bonheur d'abord ! et puis le mien après, si ça se peut sans vous gêner.

THÉRÈSE.

Si vous saviez dans quel embarras je me trouve ! Je ne sais comment reconnaître, comment vous répondre. Pourquoi n'avez-vous pas parlé de cela à mon frère ?

ANTOINE.

Je m'en serais bien gardé ! Rodolphe est mon ami, mon débiteur, puisque j'ai été assez heureux pour lui rendre quelques services; et si je lui avais dit : Frère, j'aime ta sœur, veux-tu me la donner ? il m'aurait répondu sur-le-champ, comme moi ce matin à Julien : Tiens, la voilà, elle est à toi; et peut-être, Thérèse, cela ne vous aurait-il pas convenu, parce qu'il peut y avoir des raisons, des causes que les frères ne connaissent pas; par ainsi je me suis dit : Je vais d'abord en parler à Thérèse, et si elle y consent, le reste ne sera pas long.

THÉRÈSE.

Peut-être vous trompez-vous; car si ma franchise doit égaler la vôtre, je vous avouerai que je n'ai pas l'idée de me marier.

ANTOINE.

Je comprends, vous en aimez un autre.

THÉRÈSE.

Non, et même, si j'avais un choix à faire, c'est vous, Antoine, que je préférerais.

ANTOINE.

Il serait possible ?

THÉRÈSE.

Mais je vous l'ai dit, je ne vois en vous que l'ami de mon frère, que le mien; je crains de vous fâcher en vous l'avouant, mais je n'ai point d'amour pour vous, je n'ai que mon amitié à vous offrir.

ANTOINE.

Dites-vous vrai ? eh bien ! morbleu ! c'est tout ce que je demande, et puis le reste viendra plus tard. Qu'un joli garçon soit exigeant, rien de mieux. Mais moi, je suis encore trop heureux de ce que vous voulez bien m'accorder. (Lui baisant la main.) Oui, ma petite Thérèse, je vous jure

que cet aveu-là suffit à mon bonheur, et que jamais...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE, qui est entré avant la fin de la scène.

RODOLPHE.

Qu'ai-je entendu!

THÉRÈSE.

Ah! mon frère!

ANTOINE.

Eh bien! il arrive à propos, et il va être joliment content. (Allant à lui.) Viens donc, mon ami, si tu savais...

RODOLPHE, brusquement.

Laissez-moi.

ANTOINE.

Eh bien! à qui en as-tu donc? est-ce à moi que tu parles?

RODOLPHE.

A vous-même.

THÉRÈSE.

Mon frère.

RODOLPHE, avec emportement.

Taisez-vous; mêlez-vous de ce qui vous regarde.

ANTOINE.

Ah! je vois ce que c'est : parce que toi, qui es sévère en diable, tu m'as vu lui baiser la main; mais sois tranquille, quand tu connaîtras mes intentions...

RODOLPHE.

Du tout, Monsieur, du tout; ce n'est pas cela. Ma sœur... ma sœur est sa maîtresse; qu'on lui fasse la cour, qu'elle prête l'oreille à tous les propos, cela m'est parfaitement indifférent.

THÉRÈSE.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc?

RODOLPHE.

Ce qu'il m'importe, c'est d'avoir un associé qui s'occupe de son état et qui songe à ses affaires. (S'approchant de la table.) J'en étais sûr, le compte n'est pas arrêté, le reçu n'est pas fait; vous aviez apparemment d'autres soins plus importants.

ANTOINE.

Que diable de querelle vient-il me chercher là? Que je le signe à présent ou dans une heure, qu'est-ce que cela fait?

RODOLPHE.

Cela fait... Cela fait que chaque jour il en est ainsi, que toutes les affaires sont négligées, et pourquoi? parce qu'au lieu de rester à son comptoir, monsieur est toute la journée hors de chez lui, et c'est sur moi seul que retombe tout le travail.

ANTOINE.

Eh mais! au bout de dix ans, voilà la première fois qu'il s'en plaint.

RODOLPHE, éclatant.

Parce qu'il y a un terme à tout, parce que cela devient insupportable, et que je ne peux plus y tenir.

ANTOINE.

Ah çà, morbleu! tu le prends là sur un ton...

RODOLPHE.

J'en ai le droit; et s'il ne vous convient pas, il y a un moyen de nous mettre d'accord. Dans une heure, vous recevrez l'argent qui vous revient, celui que je vous dois. J'en ai fait le compte ce matin, et désormais nous ne travaillerons plus ensemble.

THÉRÈSE.

Rodolphe, qu'est-ce que tu dis là?

ANTOINE, stupéfait.

Comment!

RODOLPHE.

Il faut que cela finisse; quand on ne s'entend plus, le mieux est de ne pas se voir.

ANTOINE.

Comment! tu me chasses de chez toi! Tu te souviendras que c'est toi.

THÉRÈSE.

Antoine! Antoine! moi, je vous conjure de rester.

ANTOINE.

Non pas; je suis fier aussi, moi, et si jamais je remets les pieds ici...

RODOLPHE.

A la bonne heure.

ANTOINE.

Après un pareil traitement, il faudrait que je fusse bien lâche. (En sanglotant.) Ne crois pas que je te regrette, au moins.

RODOLPHE.

Et moi donc.

ANTOINE.

Un mauvais caractère.

RODOLPHE.

Un brouillon.

ANTOINE.

Un ingrat.

RODOLPHE.

Un fou.

ANTOINE.

Je trouverai dix amis qui vaudront mieux que toi.

RODOLPHE.

Eh bien! prends-les, et que je n'entende plus parler de toi.

ANTOINE, étouffant.

C'est dit, oui, oui, et je suis enchanté de ne

plus te revoir. (A part, en s'en allant.) Ah ! mon Dieu, mon Dieu! j'étouffe; j'en mourrai, c'est sûr.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, RODOLPHE.

(Thérèse est assise dans un coin et pleure ; Rodolphe, sans la regarder, se promène avec agitation.)

RODOLPHE.

Comptez donc sur les amis! ils profitent de votre confiance pour vous trahir. Moi qui tous les jours les laissais ensemble ; moi qui ce matin encore le vantais à Thérèse, tandis que depuis longtemps j'aurais dû me douter de ses projets! (S'arrêtant devant Thérèse.) Eh bien! vous pleurez, vous êtes désolée de son départ.

THÉRÈSE.

Oui, sans doute ; mais plus encore d'avoir vu mon frère injuste et cruel; c'est la première fois.

RODOLPHE.

C'est votre faute, pourquoi m'avez-vous trompé?

THÉRÈSE.

Moi!

RODOLPHE.

Oui, vous n'avez refusé ce matin M. Muller, ce jeune officier, que parce qu'en secret vous aimiez Antoine; non pas, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne soyez libre de l'épouser, ce n'est certainement pas moi qui vous en empêcherai, mais j'ai dû être blessé de votre manque de confiance.

THÉRÈSE.

Comment! tu peux supposer que M. Antoine...

RODOLPHE.

Vous me ferez peut-être accroire que tantôt, ici, il ne vous a pas parlé d'amour?

THÉRÈSE.

Pourquoi le nierais-je? c'est la vérité.

RODOLPHE.

Vous voyez donc bien qu'il voulait vous séduire.

THÉRÈSE.

Il m'a offert son cœur, sa fortune et sa main.

RODOLPHE, à part.

Le perfide! (Haut.) Et je suis arrivé au moment où il vous remerciait.

THÉRÈSE.

Oui, il me remerciait de mon amitié, car c'est la seule chose que je lui aie accordée.

RODOLPHE.

Que dites-vous? Vous lui auriez répondu...

THÉRÈSE.

Que je l'acceptais pour ami, et non pour époux.

RODOLPHE, confondu.

Quoi!

THÉRÈSE.

J'ai ajouté ce que vous saviez déjà, que je ne voulais pas me marier, que je voulais toujours rester avec vous; il est vrai qu'alors je vous croyais meilleur : je ne vous avais jamais vu aussi méchant qu'aujourd'hui.

RODOLPHE, à part.

Dieu! qu'ai-je fait? (Haut.) Oui, Thérèse, tu as raison, je suis un malheureux; je suis indigne de votre amitié à tous deux! Pauvre Antoine! comme je l'ai traité! lui, mon ami, mon bienfaiteur!

THÉRÈSE.

Tu as rompu avec lui.

RODOLPHE.

Est-ce possible?

THÉRÈSE.

Tu l'as chassé de chez toi.

RODOLPHE.

Oh! non, non, pour cela je ne le crois pas.

THÉRÈSE.

Et le jour où sa sœur se marie, le jour où il devait venir dîner avec nous en famille.

RODOLPHE.

Je l'ai chassé! mon meilleur ami! mon frère! (A Thérèse.) J'étais donc bien en colère?

THÉRÈSE.

Jamais je ne t'ai vu dans un état pareil; tes traits étaient renversés, ta physionomie n'était point reconnaissable; bien certainement, Rodolphe, tu souffrais.

RODOLPHE.

Oui, j'éprouvais un mal affreux, ma tête n'était plus à moi; mais cela va mieux, et si je revoyais Antoine, je serais tout à fait heureux. Dis-moi, Thérèse, crois-tu qu'il revienne?

THÉRÈSE.

Non, il l'a juré; mais si tu allais chez lui, si tu lui tendais la main.

RODOLPHE.

Tu as raison, mais je n'ose pas; après ce qui s'est passé, j'aurais honte à paraître devant lui, du moins dans ce moment.

THÉRÈSE.

Eh bien! j'irai.

RODOLPHE.

Ah! que tu es bonne!

THÉRÈSE.

Je lui dirai : « Antoine, je viens de la part de mon frère; embrassons-nous, et que tout soit oublié. »

RODOLPHE.

Ah! tu l'embrasseras? Oui, oui, tu as raison; ou plutôt, si tu lui écrivais de venir te parler, et que ce fût ici que notre réconciliation eût lieu.

THÉRÈSE.

Comme tu voudras, j'écrirai.

RODOLPHE.

Adieu, Thérèse, adieu, ma sœur; j'ai besoin de prendre l'air, cette scène m'a bouleversé; je vais un moment sur le port. Tu vas écrire, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Oui. Tu ne m'en veux donc pas?

RODOLPHE, revenant et l'embrassant.

Moi, jamais. Adieu, adieu, Thérèse.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, seule.

Qu'a-t-il donc? je ne l'ai jamais vu dans un pareil trouble; et moi-même?... Je ne sais pourquoi; mais tout à l'heure, quand il m'a serrée dans ses bras, j'étais tout émue, mon cœur battait avec violence; par un mouvement involontaire, je me suis éloignée de lui : quoique heureuse, il me semblait que je faisais mal. (En souriant.) Allons, suis-je folle? où est le mal d'embrasser son frère? Écrivons. Aussi, je vous le demande, ce Rodolphe, qui d'ordinaire est la bonté et la douceur mêmes, aller s'emporter ainsi à l'idée seule de mon mariage. Eh bien! je le conçois presque; car tantôt, lorsque Antoine a parlé du projet qu'il avait eu de marier Louise et mon frère, j'ai senti un mouvement de dépit et de colère; peu s'en est fallu que je ne lui cherchasse querelle. Je voudrais bien savoir si toutes les sœurs sont comme cela pour leurs frères; il faudra que je demande. Ah! c'est Louise.

(Se levant et fermant la lettre.)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, LOUISE, un mouchoir à la main, en costume de mariée.

LOUISE, pleurant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qui est-ce qui se serait attendu à cela?

THÉRÈSE.

Qu'as-tu donc, ma chère Louise?

LOUISE.

Pardine, Mamselle, vous le savez bien, puisque vous étiez témoin. Est-ce que mon frère ne vient pas de rentrer dans un état à fendre le cœur? Il jure, il pleure, il s'emporte; tout cela à la fois. Ah, mon Dieu! que les hommes ont un vilain caractère! se fâcher comme cela, et au moment d'une noce encore! comme s'il n'aurait pas pu attendre après mon mariage; mais les frères n'ont aucun égard.

THÉRÈSE.

Calme-toi, tout cela s'arrangera.

LOUISE.

Du tout; car Julien aussi se désole. Si vous saviez comme à son tour Antoine l'a traité! ce pauvre garçon a eu le contre-coup, lui, et le plus terrible, c'est que mon frère ne veut plus entendre parler de mariage; c'est qu'il veut que je rende tout de suite... tout de suite, la belle chaîne d'or que M. Rodolphe m'a donnée : je vous demande pourquoi, car enfin je ne suis pas brouillée avec votre frère.

THÉRÈSE.

Sois tranquille. Rodolphe est déjà revenu à la raison, et j'espère que bientôt Antoine lui-même...

LOUISE.

Ah! tâchez, je vous en prie, et le plus tôt possible, car la cérémonie est pour deux heures. Mais enfin dites-moi donc comment ça est venu?

THÉRÈSE.

Je ne sais; j'étais là à causer avec Antoine, et je crois qu'il me baisait la main lorsque Rodolphe est entré.

LOUISE.

Et c'est pour cela qu'il s'est fâché? Ah! bien! mon frère est bien meilleur enfant; on m'embrasserait bien tant qu'on voudrait, que cela lui serait égal.

THÉRÈSE.

Quoi! ça ne lui cause aucune émotion?

LOUISE.

Du moins je ne m'en suis pas aperçue. Mais Julien, c'est différent, il est comme un lion; mais cette colère-là n'empêche pas de l'aimer, au contraire; seulement ça dégoûterait presque d'être coquette, parce que, voyez-vous, dès qu'il est malheureux, je le suis aussi.

THÉRÈSE.

Bonne Louise! et tu partages de même tous les chagrins de ton frère?

LOUISE.

Oh! je l'aime beaucoup, c'est vrai; mais ce n'est pas tout à fait de même.

THÉRÈSE.

Comment! est-ce que ce sentiment-là n'est pas le plus doux, le premier des devoirs? est-ce que ton frère n'est pas l'objet constant de toutes tes pensées?

LOUISE.

Dam! j'y pense quand ça vient, quand il est là; mais pour Julien, c'est autre chose. Je ne sais pas comment ça se fait, mais le jour, la nuit, son image est toujours devant mes yeux.

THÉRÈSE, un peu émue.

Comment! lorsque ton frère te quitte, lorsqu'il

s'éloigne de toi pour quelques instants, cela ne te fait pas de chagrin ?

LOUISE.

Ma foi non, parce que je me dis : « Il reviendra. » Mais, par exemple, quand Julien fait seulement un petit voyage, il me semble que je ne dois plus le revoir, que tout est fini pour moi, que je suis seule au monde. Pour abréger le temps, je me désespère, je compte les heures, les minutes ; et dès que je l'aperçois, oh ! j'éprouve une joie, un bonheur qui fait tout oublier.

THÉRÈSE, à part, avec émotion et frayeur.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) Et dis-moi, Louise, quand ton frère te prend la main, quand il t'embrasse ?

LOUISE.

Je ne m'en aperçois seulement pas ; mais Julien, (A voix basse.) c'est bien différent. Je ne peux pas dire... j'éprouve d'abord comme une émotion, et puis comme un battement de cœur qui me coupe la respiration.

THÉRÈSE.

Il se pourrait ?

LOUISE.

Mais ça n'est pas étonnant, et je vous en dirai bien la cause, si vous voulez ; c'est que j'aime l'un comme mon frère, et l'autre comme mon amoureux. (A Thérèse qui chancelle, et qui s'appuie contre le fauteuil.) Eh bien ! eh bien ! mademoiselle Thérèse, qu'avez-vous donc ?

THÉRÈSE, se cachant la figure.

Ah ! malheureuse !

LOUISE.

Est-ce que je vous ai fâchée ? est-ce que je vous ai fait de la peine ?

THÉRÈSE.

Non, non, je te remercie. Louise, va trouver ton frère, remets-lui cette lettre, je veux lui parler ; crois-tu qu'il vienne ?

LOUISE.

Ah ! oui, Mademoiselle ; car tout à l'heure, chez nous, tout en disant qu'il ne reviendrait jamais ici, à chaque instant il prenait son chapeau comme pour sortir ; et tenez, tenez, le voici.

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon, laisse-nous.

LOUISE.

Vous arrangerez cela, n'est-ce pas ? et quant à la chaîne d'or, s'il vous en parle, dites lui que je l'ai rapportée, et qu'on n'en a pas voulu.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE, qui est entré d'un air rêveur, lève les yeux et aperçoit sa sœur.

ANTOINE, à Louise.

Que fais-tu ici ?

LOUISE.

Rien, mon frère ; je m'en vais. (A part.) Je m'en vais consoler Julien.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

ANTOINE, THÉRÈSE.

(Antoine a un air embarrassé et regarde de tous côtés.)

THÉRÈSE, regardant du côté de la chambre de Rodolphe.

Oui, il n'y a pas à hésiter, je n'ai qu'un seul moyen. (Allant au-devant d'Antoine qui est dans le fond.) Vous voici, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Oui, j'étais sorti pour prendre l'air, et en revenant, en voyant cette maison où je venais chaque jour, je me suis trompé de porte, je croyais rentrer chez moi.

THÉRÈSE.

Vous avez eu raison.

ANTOINE.

Au fait, j'ai juré de ne plus voir Rodolphe ; mais vous, Thérèse, c'est bien différent !

THÉRÈSE.

Je vous remercie ; (Montrant la lettre qui est sur la table.) car je vous avais écrit pour vous supplier de revenir, de vous raccommoder avec mon frère.

ANTOINE.

Moi ! après la manière dont il m'a traité !

THÉRÈSE.

Il reconnaît ses torts, il brûle de vous en demander pardon, mais il n'ose pas vous voir et vous embrasser.

ANTOINE.

Vraiment ! Rodolphe ! mon ami ! où est-il ? Venez, conduisez-moi vers lui.

THÉRÈSE.

Un instant. Pour mieux sceller votre réconciliation, pour que désormais vous soyez toujours unis, j'ai une demande à vous faire.

ANTOINE.

Vous, morbleu ! parlez ; tout ce que je possède est à vous deux.

THÉRÈSE.

Vous m'avez dit ce matin que vous m'aimiez, que vous vouliez m'épouser.

ANTOINE.

Ah ! c'eût été le bonheur de ma vie.

THÉRÈSE.

Eh bien ! si vous m'aimez encore, si ma main peut avoir pour vous quelque prix, je vous la donne, elle est à vous.

ANTOINE, d'un air incrédule.

Comment ? il se pourrait ? Je vous en prie,

Thérèse, ne m'abusez pas; il y aurait de quoi en mourir.

THÉRÈSE.

Je suis prête à vous épouser cette semaine, demain, aujourd'hui, si cela se peut.

ANTOINE.

O ciel! un bonheur si grand, si inattendu! c'est tout au plus si j'ai la force d'y résister.

THÉRÈSE.

Antoine, mon bon Antoine, mon ami, calmez-vous, et écoutez-moi. J'y mets une condition : c'est qu'à l'instant, à l'instant même, vous irez demander le consentement de mon frère.

ANTOINE.

J'y vais.

THÉRÈSE.

Et s'il hésitait?

ANTOINE.

Il n'hésitera pas.

THÉRÈSE.

Enfin, vous lui direz que c'est moi, moi qui le veux, entendez-vous, Antoine?

ANTOINE.

Parbleu! si j'entends... Tenez, le voici; c'est lui. Restez, et vous allez voir.

THÉRÈSE.

Non, je vous en supplie. (En s'en allant.) Ah! devant lui je n'en aurais pas le courage.

(Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE XII.

ANTOINE, RODOLPHE.

(Rodolphe entre d'un air rêveur. Il lève les yeux; il aperçoit Antoine. Tous les deux se regardent un instant, et, sans parler, se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

RODOLPHE.

Mon frère!

ANTOINE.

Mon ami!

RODOLPHE.

Mon ami! Antoine, tu me pardonnes?

ANTOINE.

Oui, oui, tout est oublié, à une condition, c'est que nous ne parlerons jamais de ce qui s'est passé.

RODOLPHE.

Oui, oui, tu as raison; mais j'ai besoin de te dire combien je t'aime, combien je suis heureux de pouvoir m'acquitter envers toi.

ANTOINE.

Eh bien! Rodolphe, sois content, je viens t'en offrir l'occasion.

RODOLPHE.

Parle.

ANTOINE.

Nous nous aimons comme deux amis, et, si tu veux, nous pouvons nous aimer comme deux frères.

RODOLPHE.

Que veux-tu dire?

ANTOINE.

J'aime ta sœur, donne-la-moi pour femme.

RODOLPHE, vivement.

Comment! Thérèse?

ANTOINE.

Eh bien! ne vas-tu pas recommencer? Que diable a-t-il donc aujourd'hui?

RODOLPHE, se reprenant.

Non, mon ami, pardonne. Certainement, moi je ne demande pas mieux, tu sens bien que je serais trop heureux; mais je crois connaître les sentiments de ma sœur, et, quelque amitié que j'aie pour toi, je ne peux pas la contraindre.

ANTOINE.

Quoi! c'est pour cette raison que tu hésites?

RODOLPHE.

Oui, mon ami, sans cela...

ANTOINE, lui sautant au cou.

Ah! quel bonheur! partage ma joie, c'est Thérèse, Thérèse elle-même qui m'envoie vers toi.

RODOLPHE.

Que dis-tu?

ANTOINE.

Ce matin, il est vrai, elle m'avait refusé, mais elle a changé d'idée, elle me donne son consentement; elle m'a chargé d'avoir le tien... Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend? Rodolphe, mon ami, qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien, la surprise, l'émotion...

ANTOINE.

C'est comme moi, tout à l'heure, ça m'a produit cet effet-là : j'étais bien sûr que tu en serais enchanté; mon bon Rodolphe, mon ami, nous voilà donc frères!

RODOLPHE, affectant un air tranquille.

Elle t'aime donc, tu en es sûr?

ANTOINE, avec bonhomie.

Dam! elle me l'a dit.

RODOLPHE, avec effort.

C'est bien, Thérèse est à toi.

ANTOINE.

Quel bonheur!

RODOLPHE.

Sa dot est prête depuis longtemps.

ANTOINE.

Sa dot! est-ce que j'en ai besoin! est-ce que ce n'est pas moi, maintenant, qui suis le plus riche? Adieu, mon ami, je cours tout disposer, prévenir ma sœur et Julien; ces pauvres enfants, je

les ai fait pleurer, et j'en suis désolé; il est si cruel, quand on est heureux, de faire de la peine à quelqu'un. (*Lui prenant la main.*) N'est-ce pas, mon ami? Adieu, dans l'instant je reviens, en jeune homme, en marié, le bouquet au côté et le contrat à la main. Nous le signerons tous deux en même temps.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

RODOLPHE, *seul.*

Je ne puis en revenir! quelle perfidie! quelle fausseté! Thérèse qui tout à l'heure encore me promettait de ne pas me quitter! Mais de quoi ai-je à me plaindre? En épousant Antoine, elle ne croit pas manquer à sa parole; c'est lui qui est son amant, et moi, moi, je ne suis que son frère. Ah! qu'elle sache du moins.... et pourquoi, pour nous rendre encore plus étrangers l'un à l'autre, pour briser jusqu'au dernier lien qui l'attachait à moi; non, maintenant moins que jamais; elle l'ignorera toujours. Oui, Thérèse, j'ai promis à ta mère expirante de m'occuper de ton bonheur; je l'ai fait, même aux dépens du mien; et vous qui me l'aviez confiée, reprenez-la maintenant, mes serments sont remplis! C'est elle! allons du courage.

SCÈNE XIV.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *tremblante.*

Mon frère, Antoine est parti?

RODOLPHE.

Oui, il me quitte à l'instant.

THÉRÈSE, *de même.*

Vous a-t-il parlé?

RODOLPHE.

Il m'a tout dit; j'ai donné mon consentement, et ce soir vous serez sa femme.

THÉRÈSE, *à part, levant les yeux au ciel.*

Allons, tout est fini.

RODOLPHE.

Un seul mot, Thérèse; pourquoi tantôt ne m'avez-vous pas dit la vérité? Vous m'avez déclaré ce matin que vous ne vouliez pas vous marier.

THÉRÈSE.

C'est vrai; mais je le veux maintenant.

RODOLPHE.

Qui a pu vous faire changer d'idée?

THÉRÈSE.

Je ne puis le dire; et je vous prie de ne jamais me le demander : c'est le seul secret que j'aurai jamais pour vous.

RODOLPHE.

Thérèse, tu ne m'aimes donc plus?

THÉRÈSE, *avec tendresse.*

Moi, je ne t'aime plus!... (*S'arrêtant et faisant un effort sur elle-même.*) Enfin je veux me marier, et je ne veux pas d'autre époux qu'Antoine.

RODOLPHE.

Tu as raison, c'est un honnête homme, et il te rendra heureuse! (*Allant au secrétaire et eu tirant des papiers.*) Tiens, voilà notre fortune; c'est pour toi que je l'ai acquise; ce n'était pas là l'usage que je comptais en faire! Mais n'importe, prends, c'est ta dot.

THÉRÈSE.

C'est bien, c'est bien.

RODOLPHE.

Sois heureuse, pense à ton frère, adieu.

THÉRÈSE.

Où vas-tu?

RODOLPHE.

M'embarquer sur le premier vaisseau qui mettra à la voile.

THÉRÈSE.

Quoi! tu abandonnes ces lieux; je partirai avec toi, je ne te quitte pas.

RODOLPHE.

Et Antoine!

THÉRÈSE.

Peu m'importe.

RODOLPHE.

Lui, ton prétendu.

THÉRÈSE.

Mon devoir est de suivre tes pas.

RODOLPHE.

Toi, me suivre! un mot seul va t'en empêcher. Oui! Thérèse, apprends donc la vérité : jusqu'à présent tu n'as vu en moi qu'un ami, un frère...

THÉRÈSE.

N'achève pas, fuis, éloigne-toi.

RODOLPHE, *à part.*

Grand Dieu! quel espoir! (*Haut.*) Oui, Thérèse, tu as raison, il faudrait te fuir si tu m'aimais comme je t'aime, si mon amour était partagé.

THÉRÈSE, *hors d'elle-même.*

Va-t'en, va-t'en.

RODOLPHE.

Dieu! que viens-je d'entendre! (*A Thérèse qui se cache la figure.*) Thérèse, calme ton effroi; s'il est vrai que tu m'aimes, tu le peux sans crime, sans remords; je ne suis pas ton frère.

THÉRÈSE.

Que dis-tu? il se pourrait!

RODOLPHE.

J'en atteste ta mère qui t'a donnée à moi, qui nous entend peut-être, et qui sait que je ne suis pas indigne de tant de bonheur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, en dehors.

Thérèse ! Thérèse ! (Elle entre.) Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là ? Venez-vous ? Vous n'êtes pas encore prêts, tout le monde est réuni chez le notaire ; si vous saviez, Thérèse, combien nous sommes tous enchantés, moi d'abord de vous avoir pour sœur, et puis Antoine, votre prétendu ; il est d'une joie, d'une ivresse !

RODOLPHE, à part.

Dieu ! que lui dire ?

THÉRÈSE, à part.

Et comment lui apprendre ?

LOUISE.

Ce pauvre Antoine, je ne le reconnais plus, il ne peut pas rester en place, et voilà pourquoi nous sommes venus tous deux vous chercher.

THÉRÈSE.

Et où est-il donc ?

LOUISE.

Il m'a dit d'entrer toujours, parce qu'il a rencontré à votre porte un jeune officier, M. Muller, qui l'a arrêté et qui s'est mis à lui parler tout bas.

RODOLPHE, à lui-même.

Muller à qui j'ai écrit ce matin.

LOUISE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc tous deux ?... quel air triste pour une mariée ; ah bien ! mon frère n'est pas comme cela, lui, et tenez, le voici. (Apercevant Antoine qui entre pâle et défait.) Ah ! mon Dieu ! est-ce que cela gagne tout le monde ?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE, prenant la main de Rodolphe.

Rodolphe, je t'en veux beaucoup ; tu m'as trompé, tu as eu des secrets pour moi.

RODOLPHE.

Antoine !

ANTOINE.

Je sais tout ! Muller vient de me montrer la lettre que tu lui as écrite ce matin. J'aurais pu pardonner (A Rodolphe.) à toi ta colère, (A Thérèse.) à vous mes espérances déçues ; mais m'avoir exposé à vous rendre malheureux, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais !

THÉRÈSE.

Vous avez raison, vous aviez ma parole, et maintenant encore, si vous l'exigez.

ANTOINE, avec joie.

Bien vrai ! elle serait à moi ; je suis donc plus heureux que tu n'étais, (les unissant.) car je peux la donner à mon ami.

THÉRÈSE, à Rodolphe.

Grand Dieu !

LOUISE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? car moi, je pleure sans savoir.

ANTOINE.

On te l'expliquera ; mais sois tranquille, cela ne dérange pas ton mariage. Venez, mes amis, venez, on vous attend ; il vous faut un témoin ; vous voulez bien de moi, n'est-ce pas ?

RODOLPHE.

Antoine, c'en est trop, tu souffres.

ANTOINE.

Moi, souffrir ! quand ma sœur, quand mes amis sont heureux ; non, non, j'aurai pour me consoler ton amitié, (tendant la main à Thérèse.) la sienne, et surtout l'aspect de votre bonheur. (Détachant le bouquet qui est à sa boutonnière.) Tiens, frère, voilà mon bouquet ! viens signer le contrat.





AVANT, PENDANT ET APRÈS,

ESQUISSES HISTORIQUES

Représentées pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 28 juin 1828.

En société avec M. de Rougemont.

—⁂—

Personnages.

LA DUCHESSE DE SURGY.
LE MARQUIS DE SURGY, son fils.
LE CHEVALIER DE SURGY, son fils.
LE VICOMTE DE LA MORLIÈRE.
ALFRED DE SURGY.
DERNEVAL, avocat.



GOBERVILLE, procureur.
GÉRARD.
JULIE.
MORIN.
UN COMMANDANT DE PATROUILLE.
UN CRIEUR PUBLIC.

La scène se passe, au premier acte, dans l'hôtel de la duchesse de Surgy; au second acte, dans la boutique de Gérard; au troisième acte, dans l'hôtel du général comte de Surgy.

AVANT,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un riche salon; une table à droite.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, LE VICOMTE; LAQUAIS.

LA DUCHESSE, aux laquais.

Portez ces porcelaines du Japon chez la maréchale. Envoyez ce billet chez mademoiselle Bertin, ma marchande de modes; cette lettre à mon notaire; et dès que mon homme d'affaires, Goberville, rentrera, vous lui direz de venir me parler. Eh bien! vicomte, qu'est-ce que vous disiez donc de l'Œil-de-Bœuf?

LE VICOMTE.

Mon frère en arrive; il y a eu une promotion du diable : soixante lieutenants généraux, deux cents maréchaux de camp. La marquise d'Albe a eu pour sa part quatre lieutenants généraux; aussi la baronne de Versac est-elle outrée! elle n'a pu avoir que deux maréchaux de camp, son neveu et son cousin. Saint-Paul, pour la calmer, lui a promis trois brigadiers de cavalerie à la première liste. Mais est-ce que le duc et le marquis n'ont pas quelque chose là dedans?

LA DUCHESSE.

Le duc est à Versailles; j'attends de ses nouvelles ce matin. Quant à mon fils le marquis, il traite en ce moment d'un régiment bleu qu'on veut lui vendre cent mille livres.

LE VICOMTE.

C'est le prix, je l'ai vu; beaux hommes, bien tenus. C'est une propriété qui lui fera beaucoup d'honneur.

LA DUCHESSE.

Mais le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, puis GOBERVILLE.

LE MARQUIS, baisant la main de sa mère.

Voici, Madame, M. Goberville, votre procureur, qui désire vous parler; homme fort utile, qui nous rend de grands services, (au vicomte.) et nous vend l'argent au poids de l'or. (A la duchesse.) Est-ce que vous lui faites l'honneur de puiser dans sa bourse?



CARACALLA

LA DUCHESSE.

Non, marquis, il s'agit d'affaires de famille.

GOBERVILLE.

Madame la duchesse, j'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects; Monsieur le marquis, Monsieur le vicomte... (Il s'incline trois fois.)

LA DUCHESSE, à Goberville.

Approchez. Eh bien! Goberville, mes ordres ont-ils été exécutés?

(Pendant que la duchesse parle à Goberville, le marquis et le vicomte vont au fond du théâtre, où ils parlent bas.)

GOBERVILLE.

Avec la ponctualité la plus scrupuleuse... Madame la duchesse connaît mon zèle.

LA DUCHESSE, bas à Goberville.

Le mariage?

GOBERVILLE, bas à la duchesse.

Célébré de jeudi matin.

(La duchesse témoigne sa satisfaction.)

LA DUCHESSE, bas.

Il y a eu de la résistance, des pleurs.

GOBERVILLE.

La jeune fille s'est désolée, elle a pleuré. D'abord, elle ne voulait point croire aux lettres que je lui exhibais; mais enfin, après les regrets, les larmes, le désespoir, la pauvre petite s'est sacrifiée de la meilleure grâce du monde; elle était gentille. (Soupirant ridiculement.) Ah! si je n'avais pas été marié, je vous aurais demandé la préférence.

LA DUCHESSE, s'éloignant de Goberville.

Me voilà plus tranquille, et maintenant elle peut compter sur ma protection.

(Elle s'approche de la table. Goberville s'approche du marquis.)

LE MARQUIS, bas à Goberville.

Mon argent, fripon?

GOBERVILLE, de même.

Si vous saviez ce qu'il me coûte! voilà trois cents louis.

LE MARQUIS, se rapprochant de sa mère.

Mon billet était de cinq cents.

LE VICOMTE, à Goberville.

Et notre homme?

GOBERVILLE, au vicomte.

Le sergent recruteur m'a chargé de vous dire que c'était une affaire faite. Racolé d'hier soir, il sera expédié demain pour sa garnison.

(Il passe à la gauche du vicomte.)

LA DUCHESSE.

Ne vous éloignez pas, marquis, je passe avec Goberville dans mon cabinet, et j'aurai bientôt à vous parler, ainsi qu'à votre frère le chevalier, que je vois avec peine donner dans les idées nouvelles.

GOBERVILLE.

C'est un singulier jeune homme; il affecte une sagesse, une réserve... pas un sou de dettes sur le pavé de Paris.

LE VICOMTE.

C'est qu'il a quelques défauts cachés. Il faut que je le convertisse.

(La duchesse sort; Goberville la suit.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE VICOMTE.

LE MARQUIS.

Où donc étais-tu hier, vicomte? nous t'avons attendu.

LE VICOMTE.

J'ai soupé avec la Saint-Huberti; nous étions là une demi-douzaine de philosophes titrés, qui avons moralisé toute la nuit autour d'un tapis vert. Voisenon nous a chanté des couplets charmants de Favart. Sophie Arnoult était tout esprit, et moi tout oreilles.

LE MARQUIS.

On a joué?

LE VICOMTE.

Pour passer le temps.

LE MARQUIS.

Tu as perdu?

LE VICOMTE.

Une bagatelle, mille écus; c'est-à-dire nous sommes deux qui les avons perdus, moi, et celui qui me les a gagnés.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas d'ordre, vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sais pas comment je fais. J'ai quarante mille livres de rente, je fais à peu près pour autant de dettes par an, ce qui me complète un revenu de quatre-vingt mille francs. Eh bien! je suis gêné.

LE MARQUIS.

Est-ce que tes créanciers veulent te faire décréter?

LE VICOMTE.

Je ne m'en inquiète pas; mais ces drôles-là s'avisent de perdre patience, après cinq ou six ans! ils prétendent que je jette mon argent par les fenêtres. Il faudra que je leur fasse prendre ce chemin-là pour courir après. Mais toi, marquis, est-ce que tu te jettes dans la réforme?

LE MARQUIS.

Cette petite Julie me tourne la tête; j'en suis fou.

LE VICOMTE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Tu l'as vue ici, et toi-même tu en étais enchanté. Fille d'un négociant qui avait eu le bonheur d'être utile à notre famille, orpheline dès son bas âge, Julie a été recueillie par les soins de la duchesse; elle a passé son enfance avec ma sœur, mon frère et moi. Il s'est établi entre nous une certaine familiarité, tout en gardant les distances, qui m'a permis d'apprécier son charmant caractère. Julie a dix-huit ans; je n'ai jamais vu de traits plus gracieux. Je pensais que l'habitude de vivre dans le grand monde la disposerait à m'écouter favorablement; mais, soit un reste de timidité bourgeoise dont elle n'a pu se défaire entièrement, soit l'ascendant qu'exerce encore sur elle son frère, espèce de mauvais sujet, qui affecte des idées d'honneur, d'indépendance...

LE VICOMTE.

Tout le monde s'en mêle.

LE MARQUIS.

Julie n'a pas reçu l'aveu de mon amour avec cette reconnaissance que son éducation me faisait espérer. Elle a des principes, et puis ce frère, M. Raymond, qui ne la quitte pas d'un moment, trouve mauvais qu'on fasse la cour à sa sœur.

LE VICOMTE.

Il ne te gênera plus.

LE MARQUIS.

Comment?

LE VICOMTE.

Avant-hier soir, il a été racolé sur le quai de la Ferraille, et demain on le fera partir pour Thionville, où le régiment de Brie est en garnison.

LE MARQUIS.

Mais c'est charmant; me voilà débarrassé d'un surveillant très-incommode. Abandonnée à elle-même, une jeune fille ne résiste point aux séductions du rang, de l'opulence, et surtout au langage d'une passion véritable. Oh! je l'aime! Il y a un mois que la duchesse l'a envoyée auprès de ma sœur, à la campagne, et depuis qu'elle n'est plus à Paris, j'y pense à tout moment. Je serais, d'honneur! le plus malheureux des hommes, s'il fallait renoncer à la possession de l'adorable Julie.

LE VICOMTE.

Voici le chevalier.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! mon frère! je vous trouve à propos. Je viens vous demander un service.

LE MARQUIS.

Un service! à moi, chevalier? c'est la première fois que tu mets mon amitié à l'épreuve; parle, que désires-tu? je suis tout à toi.

LE CHEVALIER.

Vous partagerez mon indignation. Le jeune Raymond, le frère de Julie, victime d'un complot affreux, vient d'être enrôlé par force, par ruse; il est soldat!

LE MARQUIS.

Je t'en demande pardon, mais je ne vois pas ce qu'il y a de fâcheux là dedans.

LE CHEVALIER.

Comment! un misérable privera de sa liberté un homme honnête; il abusera de sa crédulité, de son ignorance pour lui faire contracter un engagement!

LE VICOMTE.

Et comment tiendrait-on les régiments au complet?

LE MARQUIS.

Tout ce que je puis faire, c'est de le recommander à son colonel.

LE CHEVALIER.

Quoi! mon frère!...

LE MARQUIS.

Que Raymond serve, il est fait pour cela; qu'y a-t-il de déshonorant à servir?

LE CHEVALIER.

Rien, si tout le monde partageait le sort de Raymond.

LE VICOMTE.

Vous voudriez qu'un gentilhomme tirât à la milice?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas? la profession des armes a besoin d'être honorée par ceux qui l'exercent; on dirait, à la façon dont l'armée se recrute, que l'état de soldat est une punition réservée aux mauvais sujets du royaume, ou un piége tendu aux pauvres diables.

LE VICOMTE.

Mais en vérité, chevalier, voilà des idées toutes singulières; prenez-y garde.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA DUCHESSE, GOBERVILLE.

LA DUCHESSE, à Goberville.

C'est bien, je suis contente, et ne vous oublierai pas.

LE CHEVALIER.

Ma mère, vous avez désiré me voir, et je m'empresse d'obéir à vos ordres.

LA DUCHESSE, aux laquais.

Des siéges. (Les laquais approchent les fauteuils. Au vicomte qui veut sortir.) Vicomte, vous êtes l'ami de la famille, et à ce titre vous pouvez prendre place. (Au marquis et au chevalier.) Asseyez-vous. (On s'assied. Goberville reste debout derrière le chevalier.) M. le duc votre père, qui est à Versailles, et qui ne cesse de penser à l'agrandissement de sa famille, vient de m'envoyer ses ordres; il a fixé d'une manière irrévocable le sort de ses enfants. Votre sœur entre définitivement au couvent.

LE CHEVALIER.

Quoi, ma sœur !...

LA DUCHESSE.

Ne m'interrompez pas.

LE CHEVALIER, à part.

Pauvre Ernestine !

LE VICOMTE.

La mienne a pris ce parti-là.

LA DUCHESSE, au marquis.

Mon fils, le roi vous donne en propriété le premier régiment de cavalerie étrangère qui vaquera au département de la guerre. En attendant, le prince de Montbarey vous attache à la cavalerie hongroise.

LE MARQUIS.

Ah, madame !

LA DUCHESSE.

Et vous épousez le plus riche parti de France, mademoiselle de la Morandière, que nous avons le bonheur de recevoir aujourd'hui avec sa famille. C'est en son honneur que le bal de ce soir a lieu.

LE VICOMTE, au marquis.

Belle hypothèque pour tes créanciers.

LE MARQUIS.

Ces coquins-là ont un bonheur !...

LA DUCHESSE.

Grâce à cette dot immense, le procureur Goberville se charge de dégrever nos biens, de tout libérer.

LE CHEVALIER.

Cela sera d'autant plus facile à monsieur, que c'est lui qui depuis longtemps embrouille nos affaires domestiques.

LE VICOMTE.

Il faut bien que quelqu'un s'en charge. On n'a pas une fortune pour la gérer soi-même; vous ne voudriez pas qu'un gentilhomme fît ses affaires en personne.

LE CHEVALIER.

Où serait donc l'inconvénient?

GOBERVILLE.

Pure plaisanterie. Monsieur le chevalier sait trop ce qu'il se doit à lui-même pour descendre jusque-là.

LA DUCHESSE.

Pour vous, mon fils, votre père ne vous a point oublié : ne pouvant rien distraire de nos biens, qui reviennent tous à votre aîné, le duc vous a placé dans une situation qui concourra à l'illustration de notre famille et à votre avantage personnel. Vous serez chevalier de Malte.

LE VICOMTE.

Il y a des chevaliers qui sont devenus grands-maîtres; c'est une perspective.

LE CHEVALIER.

Madame, je sens ce que je dois à vos bontés, à celles de mon père; la carrière qu'il m'ouvre a ce qu'il faut pour satisfaire une âme ambitieuse; mais il m'est impossible de la suivre.

LA DUCHESSE.

Plaît-il ?

LE CHEVALIER.

Privé de la fortune de mon père, je veux m'en créer une par mon travail, mes spéculations, mon industrie.

LA DUCHESSE.

Qu'osez-vous dire, mon fils ?

LE VICOMTE.

Un gentilhomme négociant !

LE CHEVALIER.

Pourquoi non ? le préjugé qui me prive des biens de mon père me forcera-t-il à mourir d'orgueil et de misère ? Ce n'est point parce qu'il me froisse, mais je ne saurais concevoir cet usage barbare, qui dépouille les enfants d'un même père pour en enrichir un seul. Pourquoi ce partage injuste, qui donne tout à l'un, enlève tout aux autres? Ma sœur et moi sommes sacrifiés à mon frère, et cependant nous sommes comme lui vos enfants, nous sommes votre sang, nous avons droit aux mêmes avantages; et croyez bien qu'il n'est pas question de la fortune, les biens me tentent peu; mais par cela même que tout l'avenir de la famille repose sur lui, qu'il doit en continuer, en transmettre l'illustration, l'aîné devient souvent l'unique objet de la tendresse paternelle; on l'accable seul des noms les plus tendres, et lui-même s'accoutume tellement à cette injuste exception, qu'il dédaigne ses frères, ses sœurs; ce ne sont à ses yeux que des étrangers dont il se détache, ou des esclaves dont il se fait le protecteur.

(Il se lève.)

LA DUCHESSE, se levant.

Mon fils !

LE MARQUIS, se levant.

Chevalier !

LE CHEVALIER.

Et lorsqu'une fois les liens du sang sont rompus, qui sait jusqu'où peut aller le ressentiment de celui qu'on repousse, qu'on humilie ? La patience man-

que souvent aux opprimés. Les divisions domestiques sont affreuses. Deux frères réduits à se haïr...

LE MARQUIS, allant au chevalier.

Se haïr!

(Les laquais retirent les siéges.)

LE CHEVALIER, prenant la main du marquis.

Ah! je ne demande pas mieux que de t'aimer.

LA DUCHESSE.

Voilà le fruit de vos lectures philosophiques. C'est là l'éternel langage des savants, des auteurs au milieu desquels vous passez votre vie.

LE CHEVALIER.

Pourriez-vous m'en blâmer, Madame? mon père les protége.

LA DUCHESSE, passant auprès du chevalier.

Il les protége, mais il ne les fréquente pas. Un gentilhomme doit tenir son rang. Mais d'après tout ce que je vois, je ne serais point étonnée d'apprendre un jour (Regardant le chevalier.) que monsieur se mêlât d'écrire.

LE VICOMTE.

Ah! Madame, le chevalier a trop de naissance pour cela.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous donc, vicomte? La littérature compte des noms illustres parmi nous : Buffon, Lauraguais, Choiseul, Boufflers, Florian, écrivent; et voilà bientôt soixante ans que le duc de Richelieu est de l'Académie Française.

LE VICOMTE.

C'est une folie de jeunesse. Au reste, il sait parfaitement ce qu'il se doit à lui-même; car j'ai reçu avant-hier un billet du vieux maréchal, qui ne ressemble en rien à ceux de ses confrères de l'Académie. Nous avons aussi notre orthographe, nous autres.

LE CHEVALIER.

Croyez, Madame, que mes liaisons ne me feront point oublier ce que je dois à mon nom, et que mes lectures n'altéreront jamais mon respect pour ma mère. Je puis vous le prouver à l'instant même : daignez m'accorder un moment d'entretien; j'essayerai de dissiper vos préventions, et, après m'avoir entendu, vous déciderez vous-même de mon sort.

(Le marquis et le vicomte sortent. Goberville sort après eux.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, à son fils.

Je vous écoute.

LE CHEVALIER.

Victime d'un ordre de choses qui me prive de tous les avantages accordés à mon frère, je me suis depuis longtemps résigné à la distance que le sort a mise entre nous. Je pardonne au marquis sa fortune, ses titres, et je ne sollicite de vos bontés que la permission de vivre obscur, et peut-être heureux.

LA DUCHESSE.

Est-ce là cette soumission dont vous me parliez?

LE CHEVALIER.

Mon cœur renferme un secret dont je vous dois l'aveu. La compagne, l'amie de ma sœur, cette jeune et intéressante orpheline que vous avez recueillie dans votre hôtel, et dont vous faisiez si souvent l'éloge...

LA DUCHESSE, souriant.

Julie!

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu la voir sans l'aimer; tant de vertus, de grâces, de talents, m'ont inspiré l'amour le plus sincère. Daignez m'accorder la main de Julie. Si vos regards sont blessés par cet hymen, dès que je serai son époux, nous partirons, nous quitterons la France.

LA DUCHESSE, froidement.

Cette union est impossible.

LE CHEVALIER.

Julie connaît et partage mon amour; le ciel a reçu nos serments.

LA DUCHESSE.

Je vous le répète, chevalier, cette union est maintenant impossible, et vous en connaîtrez bientôt vous-même les raisons. Mon fils, on ne met point en défaut la vigilance maternelle; cette folle passion que vous avez cru me cacher, j'en ai suivi tous les progrès, j'en ai calculé les dangers, j'en ai prévenu les suites; et ma prudence a élevé entre vous et Julie une barrière insurmontable.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ma mère?

LA DUCHESSE.

Vous me remercierez un jour du parti que j'ai pris. Croyez-moi, mon fils, n'irritez point le duc par une résistance inutile, et soumettez vous aux ordres de votre père.

(La duchesse sort.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, seul.

Me soumettre! ah! quand je le voudrais... Mais quelle est donc cette barrière que la volonté de ma mère a opposée à mon amour? Aurait-elle forcé Julie à s'immoler avec ma sœur? le même lieu serait-il destiné à ensevelir deux victimes de l'orgueil et de l'ambition?

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

J'attendais le départ de ma mère pour te gronder. La façon dont tu t'es exprimé m'a fait une peine... Est-ce ma faute à moi, chevalier, si j'hérite des biens de la famille? C'est un ordre, un usage établi auquel j'ai dû me conformer. Mais il se présente une circonstance merveilleuse pour te rendre aussi riche que moi.

LE CHEVALIER.

Merci, mon frère, gardez les biens qui vous attendent.

LE MARQUIS.

Il ne s'agit pas de ceux-là; épouse l'héritière qu'on me propose.

LE CHEVALIER.

Moi!

LE MARQUIS.

Il y a cent cinquante mille livres de rente; la jeune personne n'a rien de désagréable. Quant à son caractère... Elle a un fort beau château en Normandie, où elle peut se retirer; et une fois mariés, vous ne vous verrez plus, si cela vous fait plaisir.

LE CHEVALIER, souriant.

Voilà un bonheur conjugal tout à fait digne d'envie. Mon frère, si j'étais encore libre, je ne voudrais pas d'un mariage où le cœur ne serait pour rien; jugez si je puis l'accepter quand j'aime.

LE MARQUIS.

Moi aussi, j'aime; mais ce n'est pas une raison. Tous les jours on aime une jeune fille, et on épouse une demoiselle.

LE CHEVALIER.

Je respecte, j'honore celle que j'aime; jamais on ne fut plus digne d'estime que Julie.

LE MARQUIS.

La pupille de ma mère?

LE CHEVALIER.

J'ai juré qu'elle serait ma femme, et je tiendrai parole.

LE MARQUIS.

Y penses-tu, chevalier? Que cette jeune fille ait été l'objet de tes soins; qu'elle t'ait inspiré, comme à moi, le désir de lui plaire, à la bonne heure; mais l'épouser...

LE CHEVALIER.

Que lui reprochez-vous? son peu de fortune? n'est-il pas une suite des sacrifices faits par son père à notre famille? Son éducation? elle a partagé celle de ma sœur.

LE MARQUIS.

Et sa naissance? Non, chevalier, tu ne nous affligeras pas par une telle mésalliance. Moi aussi, je n'ai pu me défendre des attraits de Julie; je l'adore; mais le ciel m'est témoin que je n'ai jamais songé à l'épouser.

LE CHEVALIER.

Vous vouliez la séduire?

LE MARQUIS.

L'honneur de ma famille avant tout.

LE CHEVALIER, s'échauffant.

Et c'est en préparant le malheur, l'opprobre d'un être vertueux, sans défense, que vous prétendez honorer le nom de vos aïeux?

LE MARQUIS.

Chevalier, ce langage...

LE CHEVALIER, furieux.

Voilà donc les prérogatives du rang, les nobles desseins du marquis de Surgy? Ah! ne vous y trompez pas... votre sang payerait l'outrage fait à Julie.

LE MARQUIS.

Silence, chevalier; on vient. C'est le fils de notre fermier.

SCÈNE IX.

Les Précédents, GÉRARD.

GÉRARD.

Pardon, Messieurs, je vous dérange; vous étiez en affaires?

LE CHEVALIER, se remettant.

Non, non, Gérard, tu ne pouvais venir plus à propos.

LE MARQUIS.

Eh bien! et ton père, nos fermes, nos vassaux, nos troupeaux?

GÉRARD.

Monsieur le marquis, vous êtes bien bon. Mon père, malgré son grand âge, travaille encore beaucoup à la terre, et se porte à merveille; vos fermes sont dans le meilleur état; monsieur le duc vient d'en renouveler le bail à mon père et à mon frère aîné; et quant à moi, il vient de m'arriver un bonheur... Dieu bénisse madame la duchesse et toute sa famille.

LE CHEVALIER.

Un bonheur, Gérard! et tu n'en as encore rien dit à ton frère de lait!

GÉRARD.

Monsieur le chevalier, c'est que ce bonheur-là m'est venu comme un coup de foudre. Il s'agit pour moi d'un établissement.

LE CHEVALIER.

C'est une bonne affaire?

GÉRARD.

Ah! c'est mieux que je ne méritais.

LE MARQUIS.

Quelque bonne grosse fermière bien à son aise.

GÉRARD.

Non, monsieur le marquis, une brave et digne demoiselle, sans fortune, mais à laquelle je n'aurais jamais osé prétendre ; me voilà à Paris, où, comme je vous l'ai dit, je viens m'établir avec la protection de madame votre mère. Je loge là, derrière l'hôtel Surgy.

LE CHEVALIER.

Je t'en fais compliment. Et comment cela est-il arrivé ?

GÉRARD.

Vous savez qu'il y a environ un mois, mademoiselle Ernestine, votre sœur, vint habiter le château de Saint-Maurice. Elle avait avec elle une jeune demoiselle.

LE MARQUIS et LE CHEVALIER.

Julie !

LE CHEVALIER.

Achève.

GÉRARD.

Oui, Monsieur ; elle était si jolie, si aimable, que je l'aimais rien qu'à la voir ; mais pour y penser, je ne l'aurais jamais osé, si ce brave M. Goberville, votre intendant, qui alors était au château, n'en avait écrit à madame votre mère, qui m'a donné une dot, son consentement, la promesse d'un établissement, et, depuis jeudi dernier, nous sommes mariés.

LE CHEVALIER.

Mariés !

GÉRARD.

A la paroisse de Saint-Maurice, par le chapelain de la duchesse.

LE CHEVALIER, à lui-même, à mi-voix.

Je comprends maintenant les paroles de ma mère : « J'ai élevé une barrière insurmontable. »

LE MARQUIS, à part.

Ah ! ce drôle de Coberville se mêle de ces intrigues-là !

GÉRARD.

Mon bon monsieur le chevalier, excusez si je ne vous ai pas prévenu plus tôt, vrai, ce n'est pas ma faute ; je sais combien vous vous intéressez à moi.

LE MARQUIS, à part.

Je n'en aurai pas le démenti ; allons trouver le vicomte. (Il passe près du chevalier, et lui prend la main.) Eh bien ! chevalier, tu vois ; tandis que nous nous disputions le cœur de Julie, ce rustre était plus heureux que nous. (En sortant.) Sans adieu, monsieur Gérard, je vous félicite. Présentez mes hommages à votre charmante épouse.

GÉRARD.

Monsieur le marquis, c'est bien de l'honneur pour moi.

LE MARQUIS, à part.

Oui, parbleu, je te ferai cet honneur-là.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, GÉRARD.

GÉRARD.

Qu'avez-vous donc, monsieur le chevalier ? vous êtes triste, pensif.

LE CHEVALIER.

Moi !... oui, je pense.

GÉRARD, avec bonhomie.

Vous soupirez, vous n'êtes pas heureux, vous qui méritez tant de l'être ; mon mariage vous rappelle peut-être quelque chagrin, quelque inclination contrariée. (Le chevalier fait un mouvement.) Ah, pardon ! ce que je dis là n'est pas par curiosité au moins, mais quand on est heureux, on voudrait que tous ceux qu'on aime, qu'on respecte, le fussent aussi. Ce n'est pas l'embarras, si je suis heureux, moi, mademoiselle Julie ne l'est guère.

LE CHEVALIER, vivement.

Comment ?

GÉRARD.

Vous savez bien ce qui est arrivé à Raymond, son frère ; ils l'ont enrôlé.

LE CHEVALIER.

Oui, je l'avais oublié.

GÉRARD.

Toute la journée elle ne fait que pleurer.

LE CHEVALIER, vivement.

Elle pleure !

GÉRARD.

Elle aime tant son frère ! elle lui est si attachée ! Nous savons que Raymond s'est déjà réclamé de vous, qu'il vous a écrit. Eh bien ! y a-t-il quelque espoir ?

LE CHEVALIER.

J'en avais déjà parlé ; mais je verrai moi-même son colonel. Quel est-il ?

GÉRARD.

Régiment de Brie, colonel Fouquet.

LE CHEVALIER.

Colonel Fouquet ! c'est un parent du vicomte, et je saurai par lui...

GÉRARD.

Tenez, voilà ma femme qui vient de ce côté-ci, sans doute dans l'intention de vous en parler aussi. Moi, je vais le voir en attendant, ce beau-frère, le consoler, lui porter quelque argent.

LE CHEVALIER.

Gérard, dis à Raymond que, si je ne puis pas le délivrer, nous partirons ensemble.

GÉRARD.

Oui, monsieur le chevalier. (Bas à sa femme, qui

entre, en lui montrant le chevalier.) Il n'est pas heureux; c'est bien dommage!

(Il sort; moment de silence.)

SCÈNE XI.

JULIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, fort embarrassé, et n'osant regarder Julie.

Je ne m'étais point préparé à recevoir la visite d'une personne...

JULIE, vivement, et avec la plus grande douceur.

Ah, monsieur de Surgy! je ne viens point me plaindre d'un malheur qu'hélas! je ne pouvais prévoir : ne craignez de ma part aucun reproche.

LE CHEVALIER, étonné, avec amertume.

Des reproches! vous plaindre, vous, Julie! et de quoi?

JULIE.

Vous avez raison; orpheline, pauvre, sans naissance, de quoi me plaindrais-je? J'eus tort de croire à vos serments.

LE CHEVALIER.

Oh! vous avez un tort encore plus grand, c'est celui d'avoir oublié les vôtres.

JULIE.

Les miens!

LE CHEVALIER.

Ici, à cette même place, ne jurâtes-vous pas d'être à moi, de n'être qu'à moi? Le temps, l'absence, disiez-vous, seraient sans influence sur cet engagement; ma mort même ne devait pas le rompre! Eh bien! deux mois se sont à peine écoulés depuis cette promesse, je vis, et vous êtes la femme d'un autre!

JULIE.

Qu'ai-je fait, que suivre vos conseils, que vous obéir?

LE CHEVALIER, étonné.

M'obéir!

JULIE, lui donnant plusieurs lettres.

Tenez, reprenez ces lettres que je vous rapporte.

LE CHEVALIER, les prenant.

Ces lettres!

JULIE.

Leur lecture m'a fait assez de mal.

LE CHEVALIER, lisant les lettres.

Ma signature! Non, non, Julie, ces lettres ne sont pas de moi; je ne les ai jamais écrites.

JULIE.

Est-ce bien possible? cette écriture...

LE CHEVALIER.

N'est pas la mienne.

JULIE.

Dieu!

LE CHEVALIER.

Vos yeux ont cependant pu s'y tromper; mais votre cœur...

JULIE.

Ah, malheureuse!

LE CHEVALIER.

Je frémis du soupçon. Ces lettres vous ont été remises...

JULIE.

Par M. Goberville.

LE CHEVALIER.

L'infâme!

JULIE.

Au nom de madame la duchesse.

LE CHEVALIER, anéanti.

De ma mère!

JULIE.

Charles, elle savait tout. Elle me peignit votre changement comme un bienfait de la Providence, qui, en m'éclairant sur la légèreté de votre caractère, me préservait d'une union qui aurait fait le malheur de ma vie et le désespoir de votre famille. Votre mère fit plus encore : pour me détacher entièrement de vous, pour me sauver, pour me garantir d'une faiblesse que je ne prenais pas la peine de cacher, elle m'amena à lui promettre de donner ma main...

LE CHEVALIER.

N'achevez pas. Ah! Julie, je crois que j'aurais mieux aimé vous trouver coupable; du moins je serais le seul à plaindre. Mais vous êtes innocente, vous avez été abusée, trompée par ceux même qui vous devaient secours et protection. Notre amour effrayait leur orgueil, et cet orgueil a étouffé tous les sentiments de la nature. On m'a calomnié; et vous avez pu croire...

JULIE.

C'était votre mère, ma bienfaitrice.

LE CHEVALIER.

Non, leur perfidie n'a pu briser des nœuds que le temps avait consacrés; elle n'a pu m'enlever votre cœur, me priver d'un bien qui m'appartenait, qui m'appartient encore! Oui, Julie, en dépit de leurs exécrables ruses, tu n'as pas cessé d'être à moi; viens, fuyons ensemble.

JULIE.

Eh! monsieur Charles, partout où j'irai, je n'en serai pas moins la femme de Gérard.

LE CHEVALIER.

Sa femme!

JULIE.

Gérard est un honnête homme, qui vous respecte, qui vous aime, qui donnerait son sang pour

vous. Je ne suis que malheureuse, vous ne voudriez pas me rendre coupable.

LE CHEVALIER.

Coupable, toi! non, Julie; je respecterai, dans la compagne d'un autre, celle que j'avais choisie moi-même; mais je ne serai point témoin de son bonheur : je ne vous verrai plus.

JULIE.

Vous songez à nous quitter!

LE CHEVALIER.

Il le faut, je ne saurais plus vivre dans un pays où l'on peut impunément fouler aux pieds l'honneur, la vertu, tous les sentiments généreux, où l'on immole à sa vanité jusqu'au bonheur de son fils. Mais avant de partir, je veux au moins te rendre un dernier service : je veux rendre à ton frère la liberté qu'on lui a injustement ravie, et après cela, s'il veut me suivre, je l'emmène; il ne me quittera plus; ce sera mon compagnon, mon ami, et à lui du moins je pourrai parler de toi.

JULIE.

Charles ! ah! que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

On vient, tais-toi; ici il n'est pas même permis de pleurer.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Madame Gérard, madame la duchesse vous demande.

JULIE.

J'y cours, Monsieur. (Bas à Charles.) Mais je vous verrai encore, n'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Non, plus jamais.

JULIE, à part, s'essuyant les yeux qu'elle lève au ciel.

Ah! Charles!

(Elle sort.)

LE VICOMTE, la regardant aller.

Le marquis a raison, cette petite femme est charmante, elle mérite bien ce qu'il veut faire pour elle.

LE CHEVALIER.

Vicomte, j'apprends une chose assez singulière; l'homme dont je parlais ce matin au marquis, le frère de Julie, est enrôlé dans le régiment de votre oncle, du marquis de Fouquet.

LE VICOMTE.

Vraiment! c'est fort heureux pour lui.

LE CHEVALIER.

Très-heureux; car j'espère que vous ne me refuserez pas son congé.

LE VICOMTE.

Son congé! y pensez-vous, chevalier? cela fera un superbe grenadier pour la compagnie de Saint-Féréol.

LE CHEVALIER.

Mais cet homme ne s'est point donné volontairement, on a surpris sa signature.

LE VICOMTE.

Quand on aurait employé un peu de ruse, le grand mal! un homme de cinq pieds huit pouces mérite bien qu'on se donne un peu de peine pour l'engager.

LE CHEVALIER.

On l'a arraché à ses occupations, on a détruit son avenir.

LE VICOMTE.

Du tout; avec du zèle, il peut devenir caporal, sergent.

LE CHEVALIER.

Vicomte, très-sérieusement, il me faut le congé de Raymond.

LE VICOMTE.

Eh! mon Dieu! chevalier, vous êtes bien bon de vous occuper de ces gens-là. Qu'ils servent, c'est leur affaire : vous me surprenez toujours avec vos idées de philanthropie, comme ils appellent cela. Je ne sais pas de quel siècle vous êtes, mais ce n'est pas du nôtre. Vous voilà comme le duc de Mirau, le baron de Sausay, le comte de Grand-Maison, qui se font à tous propos les défenseurs d'un tas de pauvres diables.

LE CHEVALIER.

Ne sont-ce pas des hommes comme nous?

LE VICOMTE.

C'est précisément là ce qu'ils disent; mais voilà de ces erreurs que je ne pardonnerais pas même à mon père. Eh! non, mon cher, ce ne sont pas des hommes comme nous; ils sont nés pour tout autre chose. Notre lot, à nous, c'est le plaisir, partout où il se trouve; et je voudrais bien savoir ce que nous autres gens de qualité deviendrions, avec vos principes. Il faudrait donc reculer devant le moindre obstacle; professer, comme vous, un respect ridicule pour le nœud conjugal?

LE CHEVALIER.

C'est qu'aussi, Monsieur, rien n'est plus respectable.

LE VICOMTE.

A vos yeux, mais non aux nôtres. Dès qu'un mari nous gêne, nous avons toujours des moyens de l'éloigner.

LE CHEVALIER.

Et vous osez l'avouer!

LE VICOMTE.

Est-ce que ce n'est pas juste? Aujourd'hui même, je viens de rendre un service éminent à votre frère. Ce pauvre marquis, il est fou d'une jeune fille que je ne vous nommerai pas. (Riant.)

Elle s'est mariée il y a trois jours... un autre se désolerait; mais le marquis est un véritable philosophe; il n'y renonce pas.

LE CHEVALIER.

Il conserverait des espérances!

LE VICOMTE.

Mieux que cela, à l'aide d'un ordre surpris et de quelques agents subalternes, ce soir nous enlevons le mari.

LE CHEVALIER.

Et vous ne craignez pas...

LE VICOMTE.

Qu'il se révolte, qu'il crie à l'injustice! Il se passera deux ou trois mois avant que sa plainte ne parvienne au chancelier, qui ne plaisante pas, lui. Nous avons là quelques mauvais sujets de commis qui nous sont dévoués... Trois mois, ce sera tout juste le temps nécessaire pour que le marquis ne pense plus à la belle; alors rien ne s'opposera plus à la liberté du mari.

LE CHEVALIER.

Vicomte, n'espérez pas que je vous laisse commettre une action aussi infâme. C'est donc pour cela que vous la priviez de son frère, que vous lui ôtiez son défenseur?

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

Que si quelqu'un s'avise de causer la moindre peine à Julie, c'est à moi, à moi seul qu'il aura affaire.

LE VICOMTE.

Comment! vous saviez...

LE CHEVALIER.

Je prends Gérard sous ma protection.

LE VICOMTE, à demi-voix.

Bon, j'entends, c'est une autre manière; mais, chevalier, je crains bien que vous n'arriviez trop tard. D'ailleurs, votre frère est l'aîné; et au moment où je vous parle, nos gens sont chez lui à l'attendre.

LE CHEVALIER.

Malheureux! quelle horreur! vous m'en rendrez raison!

LE VICOMTE.

Mais écoutez donc.

LE CHEVALIER.

Je n'écoute rien.

(On entend ici le bruit de l'orchestre.)

LE VICOMTE.

Le bal commence; entendez-vous cet air nouveau? la Camargo.

LE CHEVALIER

Eh! que m'importe!

LE VICOMTE.

Il m'importe à moi; les convenances avant tout.

LE CHEVALIER, voulant l'arrêter.

Un mot.

LE VICOMTE.

Impossible. Votre mère ne doit rien soupçonner de ce qui se passe; mais après le bal, je suis à vous... (Il entre dans la salle du bal.)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, seul.

La priver de son mari! de son frère! Et voilà la protection qu'on lui accorde! Non, ce double forfait ne s'accomplira pas. Mais où trouver Gérard, et comment le prévenir?

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, JULIE. (Julie sort de chez la duchesse.)

LE CHEVALIER.

Ah! c'est vous, Julie, le ciel en soit loué!

JULIE.

Vous qui ne vouliez plus me voir; qu'avez-vous donc? N'entrez-vous pas dans la salle du bal, où l'on vous attend sans doute?

LE CHEVALIER, sans l'écouter.

Où est votre mari?

JULIE.

A la caserne de Raymond, où je vais le trouver, pour retourner ensemble chez nous.

LE CHEVALIER.

Gardez-vous-en bien, qu'il n'y retourne jamais, sa liberté est menacée.

JULIE.

O ciel! mon mari!

LE CHEVALIER.

Et ce ne sont point les seuls dangers qui l'attendent. Mais je déjouerai leurs infâmes complots. Que Gérard se cache seulement jusqu'à ce soir.

JULIE.

Mais où lui trouver un asile?

LE CHEVALIER, réfléchissant.

Où? chez M. le duc de Penthièvre. Si ce digne prince était à Paris, l'autorité de son nom, de ses nobles vertus nous protégerait. N'importe, je vais vous conduire à son hôtel, il est ouvert à tous les infortunés, son homme de confiance vous y recevra. Pendant ce temps, je me procurerai des chevaux. Dans deux heures, j'irai vous chercher, et demain vous serez loin de Paris.

JULIE, se jetant dans ses bras.

Ah! comment vous remercier!

LE CHEVALIER.

En me donnant la force de t'oublier. On vient,

je les entends, leurs fêtes me poursuivent jusqu'ici. (Se dégageant des bras de Julie.) Julie! Julie! pense à Gérard.

(Julie pousse un cri, s'arrache des bras du chevalier, et se précipite vers la porte à gauche, tandis que celui-ci sort par la porte à droite.)

PENDANT,

DRAME.

Le théâtre représente une boutique de perruquier, garnie de ses accessoires, et ornée de gravures de l'époque. Le fond est fermé par un vitrage. A gauche de l'acteur, la porte d'un cabinet et une croisée faisant face au spectateur. A droite, une porte qui conduit à un petit caveau.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, à droite, travaillant; de l'autre côté GÉRARD, achevant de s'habiller devant son miroir.

GÉRARD.

Femme, serre mon gilet et ma carmagnole, et donne-moi mon uniforme; voilà bientôt l'heure.

JULIE.

Tu vas déjà à la section?

GÉRARD.

Il le faut bien; je suis de garde.

JULIE.

Quand je ne te vois pas, je tremble toujours.

GÉRARD.

Et voilà le mal; il faut du cœur, de la fermeté. Si dans ces jours de terreur les honnêtes gens se soutenaient, ils seraient les plus forts; car, quoi qu'on en dise, ils sont encore les plus nombreux; mais ils s'en vont, ou ils se cachent, alors les autres se montrent; c'est tout naturel.

JULIE.

Et toi, qui t'exposes tous les jours.

GÉRARD.

Moins que tu ne crois, ils sont encore plus bêtes que méchants, si c'est possible. Perruquier patriote, mon peigne et mon civisme me donnent accès chez tous leurs gros bonnets. Grâce à mon jargon patriotique, je passe pour un chaud, même aux yeux des plus ardents; ce qui m'a mis en haute estime auprès de nos *Aristides* du faubourg Antoine. Sans qu'ils s'en doutent, je leur ai fait faire plus d'une bonne action, dont ils sont innocents, et qui leur comptera peut-être un jour comme s'ils l'avaient faite exprès.

JULIE.

Toi qui sais toutes les nouvelles, en as-tu de la famille Surgy?

GÉRARD.

Tous proscrits, dispersés. Le marquis a émigré, et, sans doute, dans ce moment il est à Coblentz.

JULIE.

Et son frère, le chevalier? au moins celui-là ne doit avoir rien à craindre. Depuis son retour d'Amérique, il a toujours continué de servir en France. On l'a vu, dans les jours de péril, s'armer pour la défense du trône, et plus tard pour celle de nos frontières, où il a fait des prodiges de valeur, remporté des victoires.

GÉRARD.

Mais dans ces temps-ci, cela ne suffit pas.

JULIE.

Que veux-tu dire? et d'où viennent ces tristes pensées? Qu'as-tu donc?

GÉRARD.

Rien.

JULIE.

Aurais-tu encore des soupçons contre lui?

GÉRARD.

Moi! soupçonner notre ami, notre bienfaiteur, celui à qui je dois tout! et que pourrais-je lui reprocher? de t'avoir aimée? c'est si naturel, moi-même je t'aime comme le premier jour. Dans cette misérable boutique, si peu faite pour toi, quand je suis occupé après une pratique, je m'arrête souvent pour te regarder avec admiration, et si j'osais, je me mettrais à genoux devant toi; mais un mari, ça serait suspect.

JULIE.

Et de ce temps-ci, il y a du danger à être dans les suspects.

GÉRARD.

Oui vraiment.

JULIE.

Aussi, et s'il est vrai que tu m'aimes, dis-moi la vérité, il y a quelque chose que tu médites, et que tu me caches.

GÉRARD, embarrassé.

Moi!

JULIE.

Oui; cette nuit, tu t'es levé sans bruit, tu es descendu ici, dans la boutique; je t'ai entendu parler à voix basse avec quelqu'un. Est-ce quelque danger qui nous menace?

GÉRARD.

Non, sans doute.

JULIE.

N'importe, je veux tout savoir; as-tu des secrets pour moi?

GÉRARD.

Non... mais attendons à ce soir... ce soir... je te dirai tout, et tu m'approuveras, je l'espère; mais c'est à cause de cela qu'il faut absolument exécuter le projet dont je te parlais l'autre jour.

JULIE.

Quoi! encore ce divorce?

GÉRARD.

Il n'y a que cela qui puisse me rassurer. Je connais ta tendresse ; tu es sûre de mon amour ; rien ne nous empêche de divorcer avec confiance, pour quelques jours seulement.

JULIE.

Tu as beau dire, je ne pourrai jamais m'habituer à cette feinte.

GÉRARD.

Il le faut cependant ; il faut prendre garde d'être soupçonné par cette foule d'agents secrets qui circulent dans Paris ; tant de gens croient se sauver eux-mêmes en dénonçant les autres, que la délation est à l'ordre du jour.

JULIE.

Oui, les hommes comme ce misérable Goberville.

GÉRARD.

Songe donc que nous sommes presque les seuls du faubourg qui restions unis ; ça peut nous faire du tort ; si ces coquins-là se doutent que je suis un bon mari, et un honnête homme, ils n'auront plus confiance en moi.

JULIE.

Je le crois bien.

GÉRARD.

Cessant d'être initié à leurs conciliabules, je ne saurai plus rien de ce qu'ils projetteront, et dès lors il me sera impossible de faire prévenir les braves gens de ce qu'on trame contre eux. Et puis, étant étrangers l'un à l'autre... (A part.) Si je suis pris, elle ne sera pas compromise.

JULIE.

Que dis-tu ?

GÉRARD.

Je dis que, séparée de moi, tu n'as rien à craindre ; on respecte encore les femmes divorcées. Ainsi, c'est décidé, dès ce soir...

JULIE.

Tu le veux ?

GÉRARD.

Ce temps-là ne peut pas durer, et dans quelques jours, je t'épouserai en secondes noces. Adieu, ma femme, voilà l'heure qui sonne à l'horloge de la municipalité. Soigne notre ménage, garde notre boutique, je vais garder la nation.

(Il va prendre son fusil à gauche, il embrasse sa femme, et sort.)

SCÈNE II.

JULIE, seule.

Ah ! voilà un brave homme, qui a déjà rendu service à bien des gens qui le méprisaient jadis, et qui un jour l'oublieront peut-être. N'importe, il a fait son devoir, il a eu raison. Ils sont si malheureux ! dépouillés de leurs biens, errants, forcés de fuir, voués à la misère, loin de leur patrie, ou à la mort, s'ils osent y rentrer ; car j'ai lu ces lois terribles qui poursuivent non-seulement les proscrits, mais ceux même qui oseraient leur donner asile. Et ce sont des hommes qui ont pu faire de pareilles lois ! Charles, Charles, où es-tu ? O mon Dieu ! pardonnez-moi ; ce n'est pas y penser, que de trembler pour lui ! Mais qu'entends-je ? quel est ce bruit ? il y a un rassemblement dans la rue.

(Musique ; morceau agité.)

SCÈNE III.

JULIE, LE MARQUIS, entrant par la porte de la boutique.

LE MARQUIS.

Qui que vous soyez, sauvez-moi, donnez-moi asile ; les entendez-vous ? ils me poursuivent. (Il jette son chapeau.)

JULIE.

Dieu ! qu'entends-je ! quelle voix ? le marquis !

LE MARQUIS.

Julie ! ô justice céleste ! Eh bien ! tant mieux, je n'irai pas plus loin ; que mon sort s'accomplisse, livrez-moi...

(Il s'assied sur une chaise auprès de la table à droite.)

JULIE.

Vous livrer ? y pensez-vous. Où sont-ils ?

LE MARQUIS.

Dans le faubourg.

JULIE.

Notre maison fait le coin, et au moment où vous avez tourné, ils ont dû vous perdre de vue.

LE MARQUIS.

Oui, pour un instant ; mais ils vont visiter toutes les maisons de cette rue.

JULIE.

Peut-être ; venez, là, dans ce cabinet. (Montrant le cabinet à gauche. Le marquis entre dans le cabinet, mais reste un instant sur la porte.) Ciel ! j'entends les tambours ; ils approchent !

(Morceau de musique avec tambours, dans le lontain, et *crescendo*.)

LE MARQUIS, à la porte du cabinet.

O supplice plus cruel que la mort ! Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Viennent-ils ?

JULIE.

Hélas ! oui.

LE MARQUIS.

Et pas d'armes pour me défendre !

JULIE.

Cette chambre donne sur la place de l'Égalité... s'ils entrent, fuyez par là. (Le marquis referme la porte.) Sa mort du moins sera différée, et peut-être même,

si le ciel le protége... Mais comment lui donner le temps de s'évader? (S'asseyant et prenant son ouvrage.) O mon Dieu! inspirez-moi; que n'ai-je le sang-froid de Gérard! mon émotion, mon trouble vont me trahir...

(Ici finit le morceau de musique avec *crescendo* de tambours.)

LE MARQUIS, ouvrant la porte.

La porte de la rue est fermée.

JULIE.

Ah! c'est vrai, mon mari a la clef. (Pâle et tremblante.) Recommandez-vous à Dieu, et moi aussi. (L'air du Muletier.) Ils approchent, j'entends les soldats, les voici.

(A travers le vitrage du fond, et au-dessus du rideau, on aperçoit les chapeaux des soldats; on entend sur le pavé le bruit de leurs fusils qui retentissent. Un commandant de patrouille, suivi de quelques hommes, entre dans la boutique.)

L'OFFICIER.

Commençons par cette maison-ci.

(Un des soldats s'approche de Julie, qui se met devant la porte du cabinet; un autre va du côté du caveau à droite.)

GÉRARD, entrant.

Que faites-vous donc? ce n'est pas la peine; c'est ma maison, et j'en réponds. Cependant, si vous voulez, voilà la citoyenne qui vous fera les honneurs.

UN DES HOMMES DE LA PATROUILLE.

Il n'y a rien à craindre, c'est la maison du patriote Gérard.

PLUSIEURS VOIX, dans la rue.

Oui, oui, c'est la maison du patriote Gérard.

GÉRARD, à sa femme.

Adieu, femme. Qu'as-tu donc? est-ce que la présence des citoyens?... Ne crains rien, je suis à toi tout à l'heure; je reviens après la patrouille. (Aux hommes de la patrouille.) Allons, allons, les traînards!

L'OFFICIER.

Un instant, citoyen Gérard, nous allons placer deux sentinelles au coin de la rue, et continuer nos recherches. Marche! (Ils sortent. On entend l'officier dans la rue dire à haute voix:) Deux factionnaires au coin de la rue.

(Le tambour reprend, et à mesure que le bruit s'affaiblit graduellement, Julie semble renaître.)

JULIE, ouvrant la porte du cabinet au marquis.

Venez; nous sommes sauvés, du moins pour le moment.

LE MARQUIS, se jetant dans un fauteuil.

Respirons, je n'en puis plus.

JULIE.

Comment vous trouvez-vous en France, vous qu'on disait émigré?

LE MARQUIS.

Je m'étais réfugié en Suisse. La marquise, ma femme, m'a fait passer, par un des nôtres, une lettre qui m'a appris que mon fils Alfred, l'unique rejeton des Surgy, était dangereusement malade. A tout prix j'ai voulu le revoir. J'ai repassé la frontière. Ah! mon enfant, comme ils ont arrangé cette pauvre France!

JULIE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Et que de tourments avant de revoir ma famille! Voyager à pied, moi, le marquis de Surgy! Tous les soirs des gîtes affreux! Point de procédés, point d'égards; et à chaque nouveau visage des inquiétudes mortelles! Enfin, après huit jours d'une marche pénible et forcée, profitant d'un moment de désordre à la barrière Saint-Jacques, j'entre dans Paris. Quel spectacle!

JULIE.

Je le sais mieux que vous. Mais, Monsieur le marquis, cela ne peut pas durer.

LE MARQUIS.

Nous en disions autant quand nous sommes partis, et tu vois, ça a été d'un train... On confisque nos biens, on brûle, on démolit nos châteaux, on proscrit nos personnes. Là-bas nos ressources diminuent, rien ne passe. Ils ont saisi à la frontière des fonds qui nous étaient expédiés: c'est une horreur; et ici c'est encore pis. Après avoir embrassé ma femme et mon fils, j'écris sur-le-champ à Goberville, notre ancien procureur, notre intendant...

JULIE.

Qu'avez-vous fait!

LE MARQUIS.

Pour lui demander un à-compte sur les sommes considérables qu'il a perçues en notre nom. Le drôle me fait répondre qu'il est désolé, mais qu'il n'est plus que le débiteur de la nation.

JULIE.

Lui apprendre que vous êtes à Paris! quelle imprudence! lui qui est du comité des recherches.

LE MARQUIS.

Je ne suis plus surpris si, un quart d'heure après sa réponse, les sbires, les alguazils étaient à notre porte!... Obligé de m'évader par une cheminée, de là sur les toits; enfin, ma chère Julie, sans ton généreux secours, je tombais entre leurs mains, et tu sais le sort qui m'était réservé. Mais quand ton mari, quand Gérard va revenir, y a-t-il sûreté pour moi? car lui aussi a un peu donné là dedans.

JULIE.

Comme tant d'autres: dans le commencement, il voyait tout en beau, et s'imaginait qu'on ne voulait que notre bonheur à tous.

LE MARQUIS.

Oui, c'étaient là les idées de mon frère le chevalier.

JULIE.

Mais quand il s'est aperçu qu'on gâtait tout ce qui se faisait de bien, que des intrigants, des scélérats travaillaient pour leur propre compte, et faisaient la guerre à tout ce qu'il y avait en France de grand, d'honnête, de riche, oh! alors...

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'on peut se fier à lui? qu'il n'a point, comme tant d'autres, oublié ses anciens maîtres?

JULIE.

Il n'a oublié que le mal qu'on lui a fait.

LE MARQUIS.

Ah! oui, je comprends. Et mon frère, où est-il en ce moment?

JULIE.

A l'armée du nord. Nous lui écrirons, et j'espère que son crédit pourra vous sauver.

LE MARQUIS.

Oui, oui, j'accepterai pour ma femme, pour mon fils; car, si c'était pour moi!... Et ce pauvre vicomte de la Morlière, mon ancien ami?

JULIE.

Vous savez bien qu'avant nos désastres, il était parti pour rejoindre l'expédition de M. le capitaine de La Peyrouse.

LE MARQUIS.

C'est vrai, je n'y pensais plus. Et l'on n'a pas eu de ses nouvelles?

JULIE.

Non, Monsieur, je ne crois pas. Mais taisez-vous; j'entends chanter dans la rue. C'est mon mari qui revient.

LE MARQUIS, regardant à travers les carreaux.

Eh mais, il n'est pas seul!

JULIE.

Il est avec Morin, le cordonnier du coin, maintenant le citoyen Caracalla, qui dernièrement a été nommé municipal...

LE MARQUIS.

Un municipal!

JULIE.

Celui-là du moins n'est qu'une bête. Mais jusqu'à son départ, cachez-vous toujours, c'est le plus prudent.

(Le marquis rentre dans le cabinet.)

SCÈNE IV.

CARACALLA, GÉRARD, JULIE.

GÉRARD, posant son fusil.

Encore une faction dans le sac à poudre. M'en voilà délivré, et grâce au ciel nous n'avons trouvé personne. Ma femme, un peignoir blanc; c'est le citoyen Caracalla qui vient se faire donner un coup de peigne.

CARACALLA.

J'étais là z'à regarder ces deux factionnaires qui sont au coin de la rue, et quasiment devant ta porte. Ils ne laissent passer personne; mais moi c'est différent, ils m'ont porté les armes, parce qu'un municipal ça passe partout, ça vat à tout. (Il donne son gilet à Julie. Julie prend le gilet et le place sur une table.) Merci, citoyenne. (Julie lui présente un peignoir.) Dis donc, Gérard, es-tu z'à l'ordre du jour? sais-tu le nouveau décret?

GÉRARD.

Lequel?

CARACALLA.

Il est z'enjoint aux citoyens de se tutoyer, sous peine d'être suspects, comme adulateurs. Quelle belle idée! comme c'est patriotique!

JULIE, lui passant le peignoir.

Comment, les hommes tutoieront les femmes? les enfants tutoieront les vieillards?

CARACALLA.

Les prérogatives de la nature.

JULIE.

Et que deviendra le respect, la politesse?

CARACALLA.

Supprimés par décret du 10 brumaire.

JULIE.

Mais comment feront, par exemple, vos domestiques?

CARACALLA.

D'abord, citoyenne, la nation ne reconnaît pas de domestiques. Attache-moi cela. (Montrant les cordons du peignoir.) Elle ne reconnaît que des égaux et des perturbateurs. (Pendant ce temps, Gérard va et vient d'un côté et d'autre dans la boutique, et prépare tout ce qui lui est nécessaire pour accommoder Caracalla.) Si tu étais t'à la tête des choses, tu saurais que les domestiques ne peuvent pas exister sans qu'il y ait de ces êtres dégradés par la fortune, qu'on appelait z'autrefois des ci-devant maîtres; et la nation n'en reconnaîtra jamais... c'est invincible.

GÉRARD, à Caracalla, le faisant asseoir.

Mets-toi là.

JULIE.

Elle aurait pourtant bien besoin d'un maître, la nation; et vous autres aussi.

(Elle passe à droite et s'assied sur le bras d'un fauteuil, regardant toujours Caracalla.)

GÉRARD.

Y penses-tu? au lieu d'un nous en avons vingt-cinq ou trente mille, qui ne nous coûtent rien de façon.

CARACALLA, assis.

C'est juste.

GÉRARD, peignant Caracalla.

Quel beau gouvernement que celui où l'on a toujours des fonctionnaires sous la main, des municipaux qu'on va prendre au pétrin du boulanger, ou dans l'échoppe du savetier !

CARACALLA.

Certainement. (Il se lève, et d'un ton déclamateur.) Quand le peuple romain avait besoin d'un général, il allait dans les champs, et il prenait z'un cultivateur. A propos de citoyen romain, encore un sacrifice à la patrie. (Montrant sa queue.) Coupe-moi ça.

GÉRARD.

Comment ! tu veux...

CARACALLA, se rasseyant.

Les municipal, c'est censément comme des sénateurs romains ; il faut qu'ils soient z'à la Titus... Fameux citoyen, que le citoyen Titus... A propos de queue, je t'ai vu passer tantôt z'avec la patrouille ; et toi, qui ordinairement va z'en tête, tu étais dans les traînards.

GÉRARD, tout en le coiffant.

Que veux-tu, citoyen municipal, c'est que les derniers souliers que tu m'as faits me gênaient un peu.

CARACALLA.

C'est possible ; depuis que j'ai t'été nommé municipal, je néglige l'escarpin. Je ne fais plus de souliers, je fais des motions.

GÉRARD.

Aux cordeliers ?

CARACALLA.

Non, c'est des patriotes à l'eau rose ; je vas à une autre société : tous purs montagnards dans celle-là. Et si la citoyenne m'entendait quand je suis t'à la tribune...

JULIE.

Je me demande toujours où vous avez appris l'éloquence.

CARACALLA, se levant.

Quand un citoyen z'actif a des principes solides (Gérard le fait asseoir), il a beau ne rien savoir, il est propre à tout. (Il se relève.) Voilà le résumé des droits de l'homme.

GÉRARD, le faisant asseoir.

Il a raison ; un bon citoyen n'a pas besoin d'étudier ! il se suffit à lui-même.

CARACALLA.

Celui-là me comprend, c'est pour cela que nous abattons tous ces monuments du despotisme ; la porte Denis, la porte Martin ; et un tas d'estatues et de palais, et des hôtels qui vexent le peuple. (Il se lève et va à Julie.) Raisonnons. A supposer que les places, comme tu voudrais l'inculquer, soient z'à la participation de ce que tu appelles des connaisseurs, des savants ; hein... qu'arriverait-il ?

JULIE.

Vous ne seriez pas en place.

CARACALLA.

Oui, mais nous retombons dans la féodalité et les accapareurs... voilà. Ainsi, citoyenne, je t'invoque à plus de... je t'y invoque. (A Gérard.) Tu as donc fini ? ça fait...

GÉRARD.

Un assignat de 500 francs.

CARACALLA.

C'est z'un peu cher ; on a eu tort de ne pas comprendre la coupe des cheveux dans le *maximum*.

JULIE.

Il n'aurait plus manqué que cela, après avoir supprimé la coiffure et la poudre.

CARACALLA.

Citoyenne, tu es t'égoïste, la révolution n'a pas été faite pour les perruquiers ; et tout de même, citoyenne, toi qui ne l'aimes pas la révolution, tu en uses. Gérard m'a tout raconté ; tu es bien aise de la trouver, pour divorcer, cette pauvre révolution.

JULIE.

Moi !

CARACALLA.

C'est singulier, comme cette loi du divorce a du succès dans les ménages ; les citoyennes en sont folles ; c'est une loi pour les femmes. Ces coquins de législateurs, ça pense à tout. (A Gérard.) Ah ça ! c'est toujours pour ce soir ; et les témoins !

GÉRARD.

Toi, le pâtissier Manlius, et les deux premiers citoyens venus.

CARACALLA.

Ma foi, tu as aussi bien fait. A présent, on peut tout dire. Gérard, tu as déjà z'un remplaçant.

GÉRARD.

Moi !

JULIE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

CARACALLA.

Citoyenne, tu n'as pas la parole. (A Gérard.) J'ai rencontré ce matin la citoyenne Cornélie, la rempailleuse, une des plus intrépides tricoteuses de la section ; elle a vu, hier soir à la brune, un galantin, un muscadin, tranchons le mot, un individu qui se glissait par la fenêtre basse dans la chambre de ta femme.

GÉRARD, à part.

On l'a vu !

CARACALLA.

Et comme il n'est pas sorti, faut croire qu'il y est encore, et la preuve, (Montrant le chapeau que le marquis a jeté en entrant.) voilà z'un chapeau rond qui est le sien, car toi z'et moi n'en portons pas.

JULIE, à part.

O ciel!

GÉRARD.

Tu oserais soupçonner ma femme!

CARACALLA.

Puisqu'elle ne va plus l'être. Seulement, elle a z'un peu anticipé, et voilà tout.

(On frappe à la porte du cabinet à gauche.)

GÉRARD.

On frappe à cette porte qui donne sur la place de l'Égalité. Femme, va ouvrir.

JULIE, embarrassée.

Oui, oui, mon ami; oui, j'y vais.

CARACALLA, prenant son bonnet.

Va donc, citoyenne; et moi, j'ai le temps d'aller z'écouter les papiers chez Cassius le limonadier. (Donnant une poignée de main à Gérard.) Salut et fraternité.

(Il sort en chantant.)

GÉRARD.

Eh bien! femme, tu n'entends pas?

JULIE.

Oui, mon ami, c'est toi qui as la clef.

GÉRARD.

C'est juste. (Il ouvre la porte du cabinet et voit le marquis.) Dieu! le marquis!

SCÈNE V.

GÉRARD, LE MARQUIS, JULIE.

LE MARQUIS, entrant.

Moi-même; je suis perdu, car celui qui frappe à cette porte, c'est notre ancien intendant, c'est Goberville; j'ai entendu sa voix.

GÉRARD, montrant la rue.

Et Dieu sait s'il vous connaît. Fuyez pendant que je vais ouvrir.

JULIE.

Et les deux factionnaires qui ne laissent sortir personne de la rue. Plutôt dans le caveau.

GÉRARD.

Non; j'ai là un trésor trop précieux pour l'exposer.

LE MARQUIS.

Adieu, mes amis; laissez-moi partir.

GÉRARD.

Partir! (A Julie.) Voilà la clef, femme, va ouvrir. (Au marquis.) Campez-vous là. Du sang-froid et de la présence d'esprit.

(Il fait placer le marquis dans un fauteuil près de la table à droite, prend le plat à barbe, lui barbouille toute la figure d'écume de savon, et s'apprête à le raser.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GOBERVILLE.

(Le marquis est sur le fauteuil à droite; Gérard est occupé à le raser. Julie est assise auprès de la table à gauche. Goberville est entre Julie et Gérard.)

GOBERVILLE.

On entre donc; ce n'est pas sans peine. Il me semble, citoyen Solon, que tu laisses bien longtemps les patriotes à la porte.

GÉRARD.

Je t'ai bien entendu, citoyen Sénèque; mais ma femme, qui est malade et souffrante, n'était pas là, et je tenais une pratique que je ne pouvais pas quitter. D'ailleurs, tu pouvais bien faire le tour et entrer par ma boutique, qui est toujours ouverte à tout le monde.

GOBERVILLE.

C'était mon chemin par là; je viens de l'ancien hôtel Surgy, dont la vente est affichée. Comme j'ai besoin de toi, je viens te prendre, pour t'y emmener.

GÉRARD.

Impossible; je suis de garde. J'ai à sept heures une seconde faction; mais après, tant que tu voudras. (S'approchant de Goberville et lui parlant à voix basse.) Est-ce que tu as des vues sur ce bâtiment?

GOBERVILLE.

Il faut bien placer ses assignats. D'ailleurs, je n'achète que pour démolir. (Le marquis fait un mouvement.) Qu'est-ce qu'il a donc, le citoyen?

GÉRARD.

Tu peux parler; c'est un citoyen de la république batave, qui n'entend pas le français; un ostrogoth de Hollandais qui vient changer ses fromages contre des assignats.

GOBERVILLE.

L'imbécile! On dit que les Surgy ont caché de l'argent là-dedans avant de partir; et, comme membre du comité des recherches, je viens, au nom de la nation, te requérir de m'aider dans l'exercice de mes fonctions, comme connaissant les êtres de la maison.

GÉRARD.

Pas beaucoup; mais ma femme, qui y a été élevée, viendra avec nous, et nous aidera à découvrir le trésor. (Au marquis.) Mais tiens-toi donc, citoyen, (Repassant le rasoir.) et n'aie pas peur. (A Sénèque.) Bien entendu que nous partagerons également en frères.

GOBERVILLE.

C'est juste, fraternité.

GÉRARD.

Et égalité. Et n'y a-t-il pas des risques dans cette affaire-là? Si les Surgy revenaient.

GOBERVILLE.

Impossible, la loi est formelle; peine de mort. Dans quelques jours il n'y aura plus de Surgy en France.

JULIE, se levant et s'approchant de Goberville.

Et le général, qui est un bon citoyen!

GOBERVILLE.

Le général! le général! Ce n'est pas si difficile d'être général dans ce temps-ci. Il y en a des milliers dans les armées. Et, parce que celui-ci a gagné des batailles, qu'il a rossé les Autrichiens, tu crois qu'il servait la patrie? c'était un agent de *Pitt* et de *Cobourg*. Il soudoyait les émigrés, les ennemis de la nation. N'avait-il pas l'infamie d'envoyer de l'argent à sa famille?

GÉRARD.

Je m'en doutais depuis longtemps; il a toujours été un enragé de modéré.

JULIE.

Vous lui reprocheriez de secourir son père?

GOBERVILLE.

Est-ce que Brutus avait un père? c'est tout au plus s'il avait des fils; et encore avec lui ça ne durait pas longtemps. Au surplus nous l'avons mandé à la barre, il n'a pas comparu, hors la loi, et me voilà tranquille. (Julie se laisse tomber sur le fauteuil, presque évanouie.) Eh bien! qu'a donc ta femme? Je crois qu'elle se trouve mal.

GÉRARD, courant à elle.

Julie! il serait possible! Non, elle revient. Je t'avais bien dit qu'elle était malade et souffrante.

GOBERVILLE.

Allons, allons, je te laisse achever ton ouvrage. A ce soir, à neuf heures et demie. (Il va jusqu'à la porte, le marquis se lève; mais entendant Goberville qui revient, il se rassied.) Mais à cette heure-là ta boutique sera fermée?

GÉRARD.

Tu entreras par la place de l'Égalité.

GOBERVILLE.

Et si tu n'es pas encore rentré; si la citoyenne est malade?

GÉRARD, à part.

Il ne partira pas!

GOBERVILLE.

Je ne me soucie pas d'attendre dans la rue. Donne-moi ta clef.

GÉRARD.

Ma clef?

GOBERVILLE.

Est-ce que ça t'effraye? est-ce qu'on ne peut pas entrer à toute heure dans le domicile d'un bon patriote?

GÉRARD.

Et que veux-tu qu'on me prenne? Femme, donne la clef.

(Julie donne la clef à Goberville.)

GOBERVILLE.

A la bonne heure. Je savais bien que le citoyen Solon Gérard était la crème de la section, et je plaindrais un ci-devant qui tomberait entre ses mains.

(Le marquis fait un mouvement.)

GÉRARD.

Tiens-toi donc, citoyen, tu vas te faire couper.

GOBERVILLE.

Allons, à ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté GOBERVILLE.

GÉRARD.

Enfin, il s'éloigne.

JULIE.

Charles! ils l'ont condamné, il n'est plus.

GÉRARD.

Rassure-toi; il avait des amis qui l'ont prévenu à temps.

LE MARQUIS.

Mon frère; qui a pu le sauver?

GÉRARD.

Celui que tout à l'heure vous soupçonniez vous-même.

LE MARQUIS.

Moi!

GÉRARD.

Oui, vous m'avez cru capable de vous trahir; par bonheur, il est ici quelqu'un qui peut vous répondre et me justifier.

(Musique peignant l'inquiétude et finissant par un forté.)

LE MARQUIS et JULIE.

Que dit-il?

GÉRARD, allant à la porte du caveau, et appelant.

Venez, général, ne craignez rien.

JULIE, tombant dans un fauteuil.

Ah, c'est lui!

LE GÉNÉRAL, qui est sorti du caveau, regarde autour de lui, et aperçoit le marquis... ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Mon frère! (Se tournant vers Gérard et Julie.) Mes amis, mes bienfaiteurs, comment m'acquitter jamais? Je vous dois la vie, et le plus grand bonheur que j'aie goûté depuis longtemps. Je retrouve mon frère.

JULIE.

Quoi! c'est vous qui depuis hier soir...

GÉRARD.

Oui, voilà mon secret; je ne voulais pas te faire partager les dangers auxquels il m'exposait. Et puis, te le dirai-je? en vous sachant sous le même toit, j'éprouvais là...

JULIE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi, tais-toi; demande au général lui-même s'il est quelqu'un au monde qui plus que toi mérite mon amour.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tu en étais digne. (Lui tendant la main ainsi que le marquis.) Viens, notre ami; viens, notre frère.

LE MARQUIS, lui tendant les bras.

Oui, notre frère.

GÉRARD, essuyant ses yeux.

Allons, allons, voilà qui est bien; mais le temps presse, les mêmes dangers vous menacent. Est-il vrai, avant tout, que l'hôtel de Surgy contient une partie de vos richesses?

LE MARQUIS.

Un peu d'or et quelques diamants, dans la chambre de ma mère, derrière le second panneau à droite.

GÉRARD.

J'y cours avant le citoyen Sénèque; ensuite, et comme maintenant votre séjour à Paris est connu de quelques misérables, il faut en repartir sur-le-champ. Avez-vous un passe-port?

LE GÉNÉRAL.

Celui que tu m'as donné, et qui est loin d'être en règle.

LE MARQUIS.

Et moi celui de mon domestique.

GÉRARD.

C'est bien; mais cela ne suffit pas, il faut encore, pour sortir de Paris, la permission d'un municipal. (Prenant les deux papiers.) Je m'en charge; je vais au district, à la municipalité. (Il revient et se place auprès de Julie, à qui il dit:) Pourvu qu'il soit encore temps; car, si cette nuit ils n'ont pas quitté Paris, demain je ne réponds pas d'eux.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

GÉRARD.

Rien. (A Julie.) Allons, femme, voilà près de huit heures et demie, on peut fermer la boutique sans être suspect; allume la lampe, la chandelle, et puisque nous sommes assez heureux pour les recevoir, fais-leur les honneurs de la maison. Adieu, patientez jusqu'à mon retour. (Gérard sort, on entend à haute voix, en dehors:) Qui vive? qui va là?

GÉRARD.

N'aie pas peur, patrouille, c'est moi: je peux bien sortir de ma maison.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE GÉNÉRAL; JULIE, qui, pendant ce temps, allume la lampe et la chandelle.

LE MARQUIS.

Il paraît que les factionnaires sont toujours là.

LE GÉNÉRAL.

Ah, Julie!

JULIE.

Laissez-moi fermer cette boutique; car je craindrais qu'à travers les vitraux on ne vous aperçût.

LE GÉNÉRAL.

Nous allons t'aider.

JULIE.

Non, non, causez ensemble, vous devez en avoir besoin.

LE MARQUIS, prenant la main de son frère.

Si tu savais tout ce que j'ai souffert loin de toi!

LE GÉNÉRAL.

Nous nous revoyons enfin.

LE MARQUIS.

Mais dans quel temps! Voilà donc, mon cher, où nous ont conduits ces idées de changement dont tu étais enthousiaste!

LE GÉNÉRAL.

Ah! ne confonds point la liberté avec les excès que l'on commet en son nom. La liberté, comme nous l'entendions, est amie de l'ordre et des devoirs; elle protége tous les droits. Elle veut des lois, des institutions, et non des échafauds.

LE MARQUIS.

Hélas! à quoi t'ont servi ton courage et la sagesse de tes opinions? tu es dénoncé, réduit comme moi à te cacher après avoir versé ton sang pour eux.

LE GÉNÉRAL.

Non pour eux, mais pour la France; et ce qu'on fait pour son pays, on ne le regrette jamais. L'honneur de notre patrie s'était réfugié aux armées, je l'y ai suivi. J'ai fait un peu de bien; j'ai empêché beaucoup de mal; et, si j'avais encore à choisir, je suivrais la même route. (On entend dans la rue: *Voilà la grande conspiration découverte par le Comité de salut public.*) Encore quelques nouvelles victimes.

LE MARQUIS.

Ceux qui n'ont pas respecté les vertus de Malesherbes, les talents de Lavoisier, la jeunesse de Barnave, reculeront-ils devant un crime de plus?

LE GÉNÉRAL.

Les honnêtes gens se lasseront de n'avoir que le courage de mourir. La France se réveillera plus forte et plus unie, car le malheur rapproche tous les rangs, toutes les opinions; et déjà, tu le vois, nous, jadis divisés, nous nous entendons enfin, et nous nous aimons plus que jamais.

LE MARQUIS, se jetant dans ses bras.

Ah, tu dis vrai!

(En ce moment, Julie a fermé tout le fond de la boutique avec des volets. Il ne reste plus que la porte du fond, qu'elle va fermer également, lorsque Caracalla se présente et entre brusquement.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CARACALLA.

CARACALLA, apercevant les deux frères qui s'embrassent.

Bravo, citoyens, l'accolade fraternelle.

LE MARQUIS, à part.

Ciel!

CARACALLA.

Ne vous dérangez pas.

LE MARQUIS, à part.

Nous sommes perdus.

CARACALLA.

Les citoyens viennent pour le divorce de Gérard?

JULIE.

Précisément. Nous attendons qu'il soit rentré.

CARACALLA.

Ma foi, citoyens, savez-vous que la patrie a bien du bonheur? voici la quatorzième fois qu'on la sauve ce mois-ci, et nous ne sommes encore qu'au 17.

(Pendant ce temps, Julie a fermé la porte, s'assied, et travaille, tout en prenant part à la scène.)

LE GÉNÉRAL, à son frère.

Ce n'est qu'un imbécile.

CARACALLA.

Vous avez entendu le colporteur?

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui.

CARACALLA.

J'ai là les détails. (Il montre le papier au général.) Quand on est fonctionnaire, il faut s'instruire soi et les autres. J'ai mon fils Cicéron, un enfant de sept ans, qui me tient au courant des conspirations. C'en est z'encore une que l'on a découverte dans la journée; je ne sais pas où ils vont les chercher, au comité de salut public, mais ils en découvrent une tous les matins. (Offrant le papier au général.) Si ça peut vous distraire...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je ne serai pas fâché...

CARACALLA, au général.

Voilà le papier. (Au marquis.) Citoyen, sans te commander, approche le chandelier.

(Le marquis tient le flambeau, le général lit.)

LE GÉNÉRAL.

« Décret du comité de salut public, qui met » hors la loi les individus ci-après dénommés, » comme atteints et convaincus d'avoir conspiré » le renversement de la chose publique. »

CARACALLA.

Les noms! les noms!

LE GÉNÉRAL.

« Le ci-devant comte d'Orgeval, le ci-devant duc de Surgy. »

LE MARQUIS, avec douleur.

Mon père!

LE GÉNÉRAL, plus fort.

« Le commandeur de Surgy, le ci-devant marquis de Surgy. » (Mouvement.)

CARACALLA.

Il y en a encore d'autres.

LE GÉNÉRAL, plus fort.

« L'ex-général Surgy. »

(Les deux frères se prennent la main.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GÉRARD.

GÉRARD.

Eh! que diable faites-vous là, tous les trois? vous avez l'air d'un rassemblement.

CARACALLA.

Nous nous amusions à lire la liste des traîtres mis hors la loi par le comité.

GÉRARD.

Bah! ça court les rues; mais les uns sont hors du territoire, et les autres échapperont encore probablement.

CARACALLA.

C'est ce que nous verrons. (Au général.) Achève-moi cela.

(Ils achèvent tous trois de lire la liste à demi-voix auprès de la table à gauche; pendant ce temps, Julie, qui est au coin du théâtre à droite, s'approche de Gérard.)

JULIE.

Quelles nouvelles?

GÉRARD.

Mauvaises. On se doute que les deux frères sont dans Paris; des espions sont envoyés aux messageries, aux barrières, et les municipaux ne veulent délivrer de permis qu'aux personnes elles-mêmes. C'est un arrêté qu'ils viennent de prendre ce soir.

JULIE, montrant Caracalla.

Celui-là était-il au district?

GÉRARD, de même.

Non.

JULIE, de même.

Il l'ignore peut-être.

GÉRARD, de même.

Tu as raison.

CARACALLA, au marquis et au général.

C'est bon, c'est bon; rendez-moi cette liste. Il y en a quelques-uns là dedans dont je suis sûr, et qui ne m'échapperont pas.

GÉRARD, passant entre les deux frères.

Bah! avec de l'or. (Leur donnant à chacun une bourse.) Voilà ce que j'ai trouvé; (Haut.) et ces gens-là en ont.

CARACALLA.

L'or n'y fait rien; au contraire, c'est cela qui

les fera pincer. Les Surgy, par exemple, c'est moi qui suis chargé de les arrêter; et avant ce soir ils seront coffrés.

LE GÉNÉRAL, riant.

Bah! et comment cela?

GÉRARD.

Tu sais donc où ils sont?

CARACALLA.

J'en ai z'une idée.

GÉRARD.

Ce diable de Caracalla en a toujours.

CARACALLA, entre Gérard et le général.

On a dit ce matin z'au district qu'il y avait des monceaux d'or et d'argent cachés dans les murs de leur hôtel; bon, me suis-je dit z'à part moi, c'est z'un renseignement; si l'émigré z'est à Paris... (Au marquis.) écoute ça, citoyen, il ira rendre une visite domiciliaire à son hôtel, pour à cette fin de faire du tort à la nation, en lui prenant ses écus.

GÉRARD.

C'est sûr.

CARACALLA.

Alors j'ai z'envoyé deux z'émisphères en faction pour surveiller les individus qui entre ou qui sort, et si un des ci-devant se présente, pincé et incarcéré; c'est là de la malice et de l'esprit!

GÉRARD.

C'est drôle, ça me fait l'effet d'une bêtise.

CARACALLA.

Une bêtise, citoyen, une bêtise arrêter les Surgy!

GÉRARD.

Sans doute; il vaudrait mieux arrêter leur trésor.

CARACALLA, surpris.

Ah, diable! c'est vrai! c'est une autre idée. (Bas à Gérard.) Mais le moyen?

GÉRARD, de même.

J'en ai un; je sais où est le trésor; et, si tu veux m'aider, au nom de la nation...

CARACALLA.

C'est dit; partons vite.

GÉRARD.

Un instant, il faut d'abord nous débarrasser de ces deux-là qui voudraient partager, et du citoyen Sénèque qui viendra tantôt pour le même objet.

CARACALLA.

Ce coquin de Sénèque, il n'haït pas les richesses; ce sera difficile.

GÉRARD.

Je m'en charge; mais pour ceux-là, ça te regarde.

CARACALLA.

Comment cela?

GÉRARD, à haute voix.

Quand la patrie est en danger, comme cela lui est encore arrivé ce matin, il faut que les bons citoyens se rendent à leur poste.

CARACALLA.

Oui, il faut que tous les bons patriotes se rendent à leur poste.

GÉRARD.

Et voilà le citoyen Thomas, un oncle de ma femme, et mon cousin Girardot, qui est en congé et qui va rejoindre, qui voudraient quitter Paris ce soir.

CARACALLA.

N'est-ce que cela?

GÉRARD.

Il faut donc, comme municipal, que tu leur signes un permis.

CARACALLA, les regardant.

Un permis à eux? impossible.

JULIE, à part.

O ciel!

GÉRARD.

Tu refuses un patriote, moi, Gérard, qui suis leur caution?

CARACALLA.

Je ne peux pas faire autrement sans me compromettre.

JULIE.

Refuser de signer!

CARACALLA.

J'ai z'une raison invulnérable.

JULIE et GÉRARD.

Et laquelle?

CARACALLA, à demi-voix.

C'est... c'est que je ne sais pas écrire, vous le savez bien, et vous compromettez là un municipal. (Haut.) Tout ce que je peux faire pour les citoyens, c'est de les prendre sous le bras, et de les conduire où ils voudront aller.

GÉRARD.

Cela vaut encore mieux : à la messagerie nationale qui part ce soir.

CARACALLA.

C'est à deux pas.

GÉRARD.

Mais tu m'en réponds.

CARACALLA.

Je ne les quitterai pas que la voiture ne soit partie, et je viens te rejoindre.

GÉRARD.

Ici même, où je t'attendrai.

CARACALLA.

En route! Avec ma protection, vous iriez en enfer sans passe-port.

(Il prend le général et le marquis sous le bras, et ils vont sortir par la porte du fond. On entend à droite le bruit d'une clef dans une serrure.)

LE MARQUIS.

Qui vient là?

JULIE, effrayée.

C'est Goberville qui avait la clef.

GÉRARD.

C'est Sénèque.

CARACALLA, quittant le bras des deux frères.

Je vais lui parler.

GÉRARD, vivement.

Au contraire, qu'il ne te voie pas chez moi.

CARACALLA.

C'est juste.

GÉRARD, fermant vivement la porte que Goberville vient d'entr'ouvrir.

Un instant, citoyen, on n'entre pas.

GOBERVILLE, par la fenêtre vitrée qui donne en face du spectateur.

Je viens te prendre avec la citoyenne.

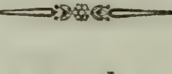
GÉRARD.

Elle achève sa toilette. (A Caracalla et aux deux frères.) Partez.

JULIE.

Et que Dieu les protége!

(Julie a ouvert la porte du fond, Caracalla sort en tenant les deux frères, pendant que Gérard les suit des yeux en tenant toujours fermée la porte du cabinet, où l'on voit Goberville.)



APRÈS,

VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un magnifique salon de l'hôtel du général comte de Surgy. Une table à droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERNEVAL, MORIN.

MORIN.

C'est vous, monsieur Derneval, qui frappez de si bonne heure à la porte de l'hôtel?

DERNEVAL.

Oui, j'apportais à madame la comtesse et à sa fille cette romance d'Otello, qu'elle avait désirée hier soir. Ces dames sont-elles visibles?

MORIN.

Point z'encore.

DERNEVAL.

Et le général?

MORIN.

Monsieur le comte de Surgy? il est dans son cabinet. Voulez-vous lui parler?

DERNEVAL.

Oui, sans doute. C'est-à-dire, non; il pourrait croire... Remets-lui seulement ces papiers.

MORIN.

C'est pour son procès?

DERNEVAL.

Justement.

MORIN.

Une belle affaire, qui vous a fait z'honneur: je m'y connais, parce qu'un avocat, c'est censément z'un orateur, et que je l'ai z'été autrefois.

DERNEVAL.

Toi, Morin?

MORIN.

Oui, Monsieur.

AIR de *Oui et Non.*

Instruit ou non, ça n'y fait rien,
On est z'orateur de naissance;
Et l'on vous comprend toujours bien
Quand on parle avec z'éloquence.
Pour l'orthographe, j' m'en passais,
Car ell' m'a toujours t'nu rancune,
Et l'on peut être bon Français
Sans le parler z'à la tribune.

Mais ce que je vous en dis là, c'était dans les temps. Vous êtes trop jeune, monsieur Derneval, pour avoir vu ces temps-là, et vous ne savez pas tout ce que les honnêtes gens t'ont souffert; quand on a, comme moi, tout perdu z'à la révolution; qu'on a z'été compromis pour avoir sauvé des nobles, pour avoir fait z'évader une famille entière.

DERNEVAL.

Vraiment! ce brave Morin!

MORIN.

Et c'est en mémoire d'un service pareil, que j'ai t'autrefois rendu z'involontairement au général et à son frère, qu'il m'a nommé depuis concierge de son hôtel, ce qui est toujours plus sûr que les honneurs et l'administration publique, surtout quand on n'est pas né dans la partie; et puis, il y a des profits au jour de l'an, à la fête de monsieur et de madame, et dans les solennités de famille, et j'espère que nous allons t'en avoir une. Un mariage.

DERNEVAL.

Que me dis-tu là? quoi! mademoiselle de Surgy...

MORIN.

C'est un secret; mais il n'y en a pas pour les portiers. Mam'zelle va z'épouser M. Alfred, son cousin, le fils de l'ancien marquis, ce jeune pair de France, qui est si aimable.

DERNEVAL, à part.

Il est donc vrai!

MORIN.

On l'attend même c'matin z'à déjeuner, et je parierais que c'est pour terminer z'invariablement.

DERNEVAL.

Ah! il n'y a plus à hésiter; (Il se met à table et écrit.) il en arrivera ce qu'il pourra.

MORIN.

Que faites-vous donc?

DERNEVAL, écrivant toujours.

Rien. Puisque M. Alfred va venir dans l'instant, j'ai un service à te demander.

Air des *Comédiens*.

Pourras-tu bien remplir avec mystère
La mission dont je vais te charger?

MORIN.

Avec plaisir, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger.

DERNEVAL, se levant.

Remets-lui donc...

MORIN.

Parlez, que faut-il faire?

DERNEVAL.

Ce seul billet.

MORIN.

C'est aisé : de grand cœur.
Et puis après?

DERNEVAL.

Ne rien dire et te taire.

MORIN.

C'est moins aisé quand on est z'orateur.

ENSEMBLE.

DERNEVAL.

Mais c'est égal, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger;
Et tu sauras remplir avec mystère
La mission dont je veux te charger.

MORIN.

Mais c'est égal, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger;
Et je saurai remplir avec mystère
La mission dont on veut me charger.

DERNEVAL.

On sonne; c'est le général. Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

MORIN, LE GÉNÉRAL, sortant de l'appartement à droite.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! Morin, et mes lettres, et mes journaux?

MORIN.

Voici d'abord les papiers que vient de me remettre M. Derneval.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi n'est-il pas entré? Un brave jeune homme, un homme de talent, qui a plaidé pour moi deux ou trois causes importantes; un ami de la maison, que j'ai toujours du plaisir à voir.

MORIN.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Voilà vos journaux que je monte;
Mais je demand'rai pour ma part
Une faveur à monsieur l' comte.

LE GÉNÉRAL.

C'est le portier le plus bavard...
De paroles sois économe.

MORIN.

M'sieur lit les journaux qu'il a r'çus,
Et si j' l'ennui', ça s'ra tout comme
S'il lisait un articl' de plus.

C'est z'au sujet de mon petit-fils Charlot, que mon général a z'eu la bonté de faire élever et d'envoyer à l'enseignement mutuel. Voilà z'à peine un mois qu'il y est, et il en sait déjà plus que moi, qui n'ai jamais su ni lire, ni écrire, comme mon général le sait bien.

LE GÉNÉRAL.

Et où est le mal?

MORIN.

Le mal, c'est que tous les concierges mes confrères, et celui de la vieille marquise, le suisse du nº 9, disent que c'est dangereux, et que ça peut lui donner de mauvaises idées.

LE GÉNÉRAL.

Que diable viens-tu me chanter là?

MORIN.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Ils dis'nt que loin d'quitter l'ornière,
Il faut suivr' les chemins battus;
Qu' c'est pour vouloir êtr' plus qu' leur père
Que les enfants se sont perdus.
A la routine, enfant, restez docile,
Dussiez-vous y marcher tout seul;
Et votre aïeul fut-il un imbécile,
Soyez plutôt ce que fut votre aïeul.

LE GÉNÉRAL, le regardant.

Si ce diable de Caracalla savait lire, je croirais quelquefois qu'il lit la... ou bien... Fais-moi le plaisir de me laisser tranquille, et de retourner à ta loge.

MORIN.

Ne vous fâchez pas, Monsieur, j'y pensais. Aussi bien je me rappelle qu'il y a là un vieux monsieur qui vous attend depuis un quart d'heure.

LE GÉNÉRAL.

Et tu ne l'as pas fait entrer sur-le-champ?

Air du *Piége*.

Je vous l'ai dit, je prétends et je veux
Que cet usage soit le vôtre,
Que nul ne fasse antichambre en ces lieux;
Un vieillard bien moins que tout autre.
Redoublant vos soins empressés,
Dès qu'il paraît je veux l'entendre;
Ses cheveux blancs doivent vous dire assez
Que lui n'a pas le temps d'attendre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, entrant.

Annoncez le vicomte de la Morlière.

LE GÉNÉRAL.

Quel nom ai-je entendu?

LE VICOMTE.

Monsieur le duc de Surgy.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas moi, monsieur; je suis le général comte de Surgy.

LE VICOMTE.

Il serait possible! ce petit chevalier... Je suis donc bien changé, si vous ne reconnaissez pas en moi l'ami de votre frère, le compagnon de votre jeunesse?

LE GÉNÉRAL, le serrant dans ses bras.

Quoi! c'est vous, vous que depuis si longtemps nous croyions avoir perdu?

LE VICOMTE.

Oui, ça fait événement, ça fait coup de théâtre.

« Les morts après trente ans sortent-ils du tombeau? »

Quand je dis trente ans, c'est pour le vers, car il y en a quarante et plus que je suis disparu et que je n'ai mis le pied en Europe.

LE GÉNÉRAL.

Et d'où venez-vous donc?

LE VICOMTE.

De l'autre monde, du fond de l'Atlantide. Ne vous souvient-il plus que j'étais parti pour rejoindre les vaisseaux de La Peyrouse, que j'ai retrouvés à Botany-Bay en février quatre-vingt-huit, et que je n'ai plus quittés? J'étais à bord de *l'Astrolabe* au moment de son naufrage, et je fus jeté sur une des îles *Malicolo* avec deux de mes compagnons, des gens de qualité comme moi, le chevalier et le vicomte d'Osage, que vous connaissiez.

LE GÉNÉRAL.

Vous n'étiez que trois?

LE VICOMTE.

Oui, et puis deux matelots. Nous avons vécu là pendant quarante ans, ignorés de toute la terre, qui nous croyait perdus, et j'y serais encore, si le vaisseau du capitaine Jarry n'y avait pas abordé par hasard.

LE GÉNÉRAL.

En effet, les journaux anglais nous ont appris l'an passé qu'on avait découvert les derniers débris de l'expédition.

LE VICOMTE.

Ces débris, c'était moi. Le capitaine Jarry est un homme fort aimable pour un Anglais, car il n'entendait pas un mot de français, ni lui, ni personne de son équipage : impossible alors d'avoir aucune nouvelle de vous, ni de la cour; et arrivé au Havre hier, je n'ai eu que le temps de me mettre dans une chaise de poste, et de rouler toute la nuit, tant j'avais hâte de me trouver à Paris.

LE GÉNÉRAL.

Je le crois sans peine.

LE VICOMTE.

J'ai dit au postillon de me mener à mon hôtel ordinaire, l'hôtel Saint-Féréol. Croiriez-vous qu'il m'a dit : Je ne connais pas l'hôtel Saint-Féréol. — Enclos des Capucines, près les Feuillants, où nous descendions toujours, nous autres mousquetaires, quand nous venions de Versailles. Alors je me suis chargé de le conduire. Mais voici bien un autre événement; impossible de trouver le jardin des Capucines.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment!

LE VICOMTE.

Disparu, enlevé en plein jour dans le quartier le plus populeux, ce jardin si sombre et si agréable, où nous avions toujours des rencontres. Vous vous rappelez quand le soir il fallait mettre l'épée à la main pour rentrer chez soi; au lieu de cela, qu'est-ce que j'ai trouvé? une grande rue qui n'en finit plus.

LE GÉNÉRAL.

Celle qui mène place Vendôme, au ministère de la justice; la rue de la Paix.

LE VICOMTE.

Précisément.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Il n'est plus temps*, etc.

Oui c'est là son nom désormais;
Chez nous où les lois sont chéries,
On voit la justice et la paix
Tout à côté des Tuileries.
Et le dieu de nos libertés,
Qui veut qu'aujourd'hui tout s'accorde
Met la Chambre des Députés
Près la place de la Concorde.

LE VICOMTE.

Et puis le long des Tuileries, cette rue immense, comment la nommez-vous?

LE GÉNÉRAL.

La rue de Rivoli.

LE VICOMTE.

On se perd là dedans. C'est un amas de pierres, un horizon de moellons; ce n'est plus une ville, c'est une carrière. Je ne reconnais plus mon Paris.

LE GÉNÉRAL.

On vous l'a un peu embelli.

LE VICOMTE.

On me l'a gâté. Mais où donc est le marquis? il me tarde de l'embrasser.

LE GÉNÉRAL.

Mon frère; nous l'avons perdu, il y a dix-neuf ans, à Wagram.

LE VICOMTE.

Wagram? qu'est-ce que c'est que ça? une de ses terres?

LE GÉNÉRAL.

Non, morbleu! une bataille, où la victoire nous est restée. Le marquis, qui était alors duc et chambellan, fut ramené par moi à Vienne, où il a succombé.

LE VICOMTE

A Vienne? en Dauphiné?

LE GÉNÉRAL.

Non, la capitale de l'Autriche.

LE VICOMTE.

Et comment vous trouviez-vous là tous les deux?

LE GÉNÉRAL.

Avec 300,000 hommes, qui y étaient entrés en vainqueurs.

LE VICOMTE.

Vous êtes entrés à Vienne?

LE GÉNÉRAL.

Ce n'était pas la première fois, et à Berlin aussi; et dans toutes les capitales de l'Europe.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que vous me dites là? qu'est-ce que c'est que des folies pareilles? Et au milieu de tout cela, mon pauvre chevalier, comment se sont trouvées vos affaires?

LE GÉNÉRAL.

Assez bien. Je suis maintenant un des premiers propriétaires de France, grâce aux fabriques que j'ai établies, aux manufactures que j'ai créées.

LE VICOMTE.

Vous! dans le commerce! Ah! mon cher ami, qu'est-ce que vous m'apprenez là? Votre famille doit être dans la désolation.

LE GÉNÉRAL.

Non vraiment, vu que nous partageons tout, et que je viens d'établir, en faveur de mon neveu Alfred, le fils de mon frère, un majorat de vingt mille écus de rente.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Sans préjugé chacun exerce
Son industrie et ses talents;
Nos vicomtes font le commerce,
Nos chevaliers sont fabricants.
Et dans ce siècle où l'on respecte
Le mérite avec ou sans nom,
Un marquis est mon architecte,
Et mon médecin est baron.

LE VICOMTE.

Oui; mais la considération...

LE GÉNÉRAL.

Maintenant, mon cher, on est toujours considéré quand on paye à l'état vingt-cinq mille francs d'impôt.

LE VICOMTE.

Vous payez la taille!

LE GÉNÉRAL.

C'est ce qui arrive à tout le monde.

LE VICOMTE.

Les bourgeois, c'est bien; mais le comte de Surgy! mais moi! Je ne payerai pas, je ne payerai jamais.

LE GÉNÉRAL.

On vous fera saisir.

LE VICOMTE.

Le vicomte de la Morlière!

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi pas?

LE VICOMTE.

Un homme de qualité!

LE GÉNÉRAL.

Tout comme un autre.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'un régime comme celui-là?

LE GÉNÉRAL.

Celui des lois.

LE VICOMTE.

Nous sommes au-dessus d'elles, nous autres, et je m'en moque.

LE GÉNÉRAL.

Prenez garde, et ne dites pas de mal de nos lois; car voilà mon neveu qui est pair de France, et qui en fait tous les jours.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED.

ALFRED.

Bonjour, mon oncle. Comment cela va-t-il? J'apporte de bonnes nouvelles.

LE GÉNÉRAL.

Et moi aussi, car je te présente au vicomte de la Morlière, l'ancien ami de ton père.

ALFRED.

Un ami de mon père! (Lui donnant la main.) J'espère que cette amitié-là sera héréditaire, et que vous daignerez la transmettre à son fils.

LE VICOMTE.

Oui, oui, mon jeune ami; entre nous autres tout se transmet, je le vois, jusqu'aux bons sentiments.

LE GÉNÉRAL.

C'est un ancien compagnon de La Peyrouse, qui, après quarante ans d'exil, revient en son pays, qu'il trouve un peu changé.

ALFRED.

Mais sa fortune doit aussi l'être?

LE GÉNÉRAL.

Pour cela, nous n'en avons pas parlé, parce que cela me regarde.

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Ces postillons.*

D'un commerçant si l'état vous fait honte,
Vous pourriez bien refuser sans façon
L'industriel, mais non le noble comte;
Car je le suis, et dans l'occasion,
Je fais valoir et mon titre et mon nom.

LE VICOMTE, lui prenant la main.

Malgré vos torts, malgré votre richesse,
Ah ! dans ce cœur si prompt à m'obliger,
Il est un fonds d'immuable noblesse
Qui ne peut déroger.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure. Vous acceptez, et vous voilà aussi de la famille. Tu disais donc, mon cher Alfred, qu'il y avait de bonnes nouvelles ?

ALFRED.

Oui mon cher oncle, les élections s'annoncent bien, et j'espère qu'aujourd'hui la Chambre aura en vous un bon député de plus.

LE VICOMTE.

Les élections, la Chambre ; qu'est-ce que cela ?

LE GÉNÉRAL.

Ce serait trop long à vous expliquer en un jour; car il a fallu quarante ans pour en arriver là : quarante ans d'orage.

Air de *la Sentinelle.*

Vous souvient-il qu'autrefois je disais :
Cet horizon annonce la tempête?
Elle est venue... horrible en ses excès,
Et trop longtemps gronda sur notre tête.
Mais des débris dispersés, confondus,
L'ordre renaît.

LE VICOMTE.

Et tous, après l'orage,
A leurs places sont revenus.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tous... excepté les abus,
Qui sont restés dans le naufrage.

(Le général va s'asseoir auprès de la table à droite.)

LE VICOMTE.

Je ne comprends pas ; mais c'est égal. (Alfred.) Et les plaisirs, et la jeunesse, comment vous autres gentilshommes menez-vous tout cela ?

ALFRED.

A merveille.

LE VICOMTE.

C'est bien, c'est très-bien, je me reconnais là; ça me rajeunit. Et les dettes, les créanciers, en as-tu beaucoup ?

ALFRED.

Pas un seul.

LE VICOMTE.

Ton oncle les a donc payés ce matin ?

ALFRED.

Apprenez que je paye moi-même ce que je dois.

LE VICOMTE.

Est-il bourgeois, le pair de France ! Et ta petite maison, j'espère qu'elle est jolie, et que tu m'y mèneras; que tu nous donneras un petit souper.

ALFRED.

C'est qu'on ne soupe plus.

LE VICOMTE.

Ah ! mon Dieu !

ALFRED.

Mais c'est tout comme, on dîne à sept heures.

LE VICOMTE.

Plus de petits soupers, plus de petites maisons; je ne reconnais plus la jeunesse d'à présent ; je la retrouve toute dérangée. Et à quoi, je vous le demande, s'occupent les jeunes gens ?

ALFRED.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Aussi galants que vous, aussi fidèles,
Mais moins légers, moins futiles enfin,
Ils vont gaiement du boudoir de nos belles
A l'atelier de *Gérard*, de *Gudin*,
Ils vont entendre, admirer *Villemain.*
Vers les beaux-arts, les plaisirs, la science,
Courons, amis, courons en tilbury,
Dépêchons-nous : le siècle rajeuni
Avec ardeur vers la gloire s'élance,
Tâchons d'aller aussi vite que lui.

Mais, à propos de plaisirs, comment ma tante et ma cousine se sont-elles trouvées de la représentation d'hier ? Je ne vous ai pas encore demandé de leurs nouvelles.

LE VICOMTE.

Comment, mon cher comte, vous êtes marié ? et vous ne me le dites pas, et vous ne me faites pas faire connaissance avec votre jeune femme ?

LE GÉNÉRAL.

Jeune ! jeune en notre genre; et puis ensuite, vous la connaissez déjà. Tenez, la voici.

(Alfred va au-devant de sa tante, et lui offre la main.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE.

LE GÉNÉRAL.

Arrivez, chère amie, c'est aujourd'hui le jour des reconnaissances, et voici le vicomte de la Morlière qui désire vous présenter ses hommages et ses compliments.

LE VICOMTE.

O ciel ! en croirai-je mes yeux ?

LE GÉNÉRAL.

Quoi ! vous la reconnaissez encore ? Eh bien ! mon ami, en fait de compliments, vous ne pouviez pas lui en adresser un plus flatteur.

LE VICOMTE.

C'est la petite Julie ! c'est la femme de Gérard !

LE GÉNÉRAL.

C'est la mienne à présent. Gérard, qui fut notre sauveur, notre protecteur, notre ami, est mort à Austerlitz comme un brave qu'il était.

LE VICOMTE.

Austerlitz !

LE GÉNÉRAL.

Oui, encore une que vous ne connaissez pas ; et j'ai pu enfin acquitter la dette de l'amour et de l'honneur.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ma destinée à la sienne est unie,
Après tant de maux, de tourments;
Autrefois je lui dus la vie,
Et le bonheur depuis vingt ans.

JULIE.

Oui, pour nos cœurs où la paix est rentrée,
Sur nos vieux jours le bonheur luit enfin,
Profitons-en; une belle soirée
Fait oublier l'orage du matin.

LE GÉNÉRAL, au vicomte qui est dans la dernière agitation, et qui veut sortir.

Et mais, vicomte, qu'avez-vous donc?

LE VICOMTE.

Je ne puis rester dans cette maison, je m'en vais.

LE GÉNÉRAL et ALFRED.

Et pourquoi donc?

LE VICOMTE.

Je ne puis supporter de pareilles mésalliances, et j'en rougis d'indignation! un Surgy s'allier à une famille...

LE GÉNÉRAL.

Aussi illustre que la nôtre, mon cher; quand on est la sœur d'un maréchal de France...

(Alfred passe auprès de Julie.)

LE VICOMTE, se levant.

O ciel! que dites-vous? (Saluant Julie.) Comment! Madame n'était point la sœur de ce petit Raymond?

LE GÉNÉRAL.

Si vraiment.

AIR *des Scythes.*

Mais ce Raymond dont votre esprit se raille,
Et qui partit son paquet sur le dos,
Lui qui jadis, au quai de la Ferraille,
Fut, grâce à vous, rangé sous nos drapeaux,
Et malgré lui forcé d'être un héros,
Eut bientôt pris sa gloire en patience;
Et de soldat, mon beau-frère Raymond
S'est trouvé prince et maréchal de France.

LE VICOMTE.

Et de quel droit?

LE GÉNÉRAL.

Par le droit du canon.
Le voilà prince et maréchal de France,
Et c'est, morbleu, par le droit du canon.

LE VICOMTE.

C'est fini, je n'en reviendrai pas; je crois lire les Mille et une Nuits. (Au général.) Voyez pourtant si je vous avais cru! Voilà un gaillard qui me doit ce qu'il est; c'est moi qui suis la cause de sa fortune.

JULIE.

Après cela... il y a bien aidé.

LE VICOMTE.

Cependant, sans moi...

ALFRED.

Mais ma cousine, où est-elle donc? je ne la vois pas.

JULIE.

Alfred pense toujours à sa cousine.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a pas de mal; et si mes vœux sont exaucés, si mes projets se réalisent, bientôt, je l'espère, nous pourrons voir parmi nous un bon ménage de plus; n'est-ce pas, mon cher Alfred?

ALFRED.

Ah! mon oncle!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MORIN.

MORIN, à Alfred, qui se trouve seul à la droite du théâtre.

Monsieur le duc, voici z'une lettre que j'ai depuis ce matin.

LE GÉNÉRAL, à Julie et au vicomte.

Oui, je veux confondre nos biens, nos fortunes; ne plus faire qu'une seule et même famille. Depuis dix-huit ans, c'est le rêve de ma vie, et nos enfants ne l'ignorent pas.

ALFRED, qui a lu la lettre.

Ah! mon Dieu!

JULIE.

Qu'est-ce donc?

ALFRED.

Rien, ma tante; c'est une affaire qui me concerne particulièrement, et dont je parlerai au général.

JULIE.

Je vous laisse, et vais rejoindre ma fille qui est à sa leçon de piano.

LE VICOMTE, prêt à s'en aller.

Suis-je de trop?

ALFRED.

Un ami de mon père ne peut jamais l'être.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, ALFRED, LE VICOMTE.

ALFRED.

Voici une lettre à laquelle j'étais loin de m'attendre, mais dont il m'est impossible de ne pas vous donner connaissance. Tenez, mon oncle, lisez.

LE GÉNÉRAL, regardant la signature.

Derneval! l'espoir de notre barreau... un jeune homme plein de talent, à qui je dois beaucoup de reconnaissance.

ALFRED.

Vous en aurez peut-être un peu moins après avoir lu cette épître.

LE GÉNÉRAL, regardant la lettre et l'adresse.

« A monsieur Alfred de Surgy.

» Monsieur le duc, vous êtes riche, noble et

» brave, jouissant de l'estime universelle ; vous » avez tout pour vous, je n'ai rien. Je ne suis » qu'un pauvre avocat inconnu encore; mais le » malheur rapproche les distances; et celui qui se » voit sans espoir n'a plus rien à ménager. Vous » allez épouser une jeune personne que j'adore » depuis cinq ans; et quoique je ne lui aie jamais » parlé de mon amour, j'ai quelques raisons de » penser qu'il est partagé. Vous êtes le premier à » qui j'ai fait une pareille confidence, et j'ose croire » que vous vous en montrerez digne, en me dis- » putant un prix que je n'ai, il est vrai, aucun » droit d'obtenir, mais que personne du moins » n'obtiendra de mon vivant.

» DERNEVAL. »

(Le général reste anéanti, et la tête dans ses mains.)

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que j'entends là ? un avocat défier un homme comme il faut! Donnez-moi cette lettre. Je me rends à Versailles, j'obtiens un ordre du ministre, et ce soir il est à la Bastille.

ALFRED.

Eh! Monsieur, cela ne se passe pas ainsi.

(Il va à la table à droite, et écrit pendant que le général et le vicomte parlent ensemble.)

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est la ruine de toutes mes espérances. Pouvais-je m'attendre à un pareil amour? Je vais trouver ma fille, en parler avec elle, lui en parler en ami.

LE VICOMTE.

Y pensez-vous, corbleu? est-ce ainsi qu'un père de famille parle à ses enfants? Rappelez-vous que dans une circonstance à peu près pareille, c'était en 87 ou 88, la duchesse de Surgy, votre mère, me fit l'honneur de m'appeler aussi dans un conseil de famille où vous étiez, vous et votre frère.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je ne l'ai point oublié.

LE VICOMTE.

Eh bien! Monsieur, vous devez vous rappeler quelle dignité, quelle fermeté elle y déploya.

LE GÉNÉRAL.

Oui, et ce fut cette fermeté qui, pendant vingt ans, nous condamna tous au malheur.

LE VICOMTE.

Ça, c'est une autre affaire... mais elle soutint ses droits.

ALFRED.

Et mon oncle oubliera les siens pour faire le bonheur de sa fille, pour l'unir à celui qu'elle aime.

LE VICOMTE.

L'unir à un avocat!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE; puis DERNEVAL.

LE DOMESTIQUE annonçant.

Monsieur Derneval.

LE GÉNÉRAL.

Dieu! c'est lui!

DERNEVAL salue tout le monde, et fait un geste de surprise en apercevant Alfred.

Monsieur Alfred, pardon, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.

ALFRED.

J'ai reçu votre lettre, Monsieur, et j'achevais ma réponse : j'aurai l'honneur de vous voir aujourd'hui à trois heures.

DERNEVAL.

Je vous remercie, Monsieur le duc; je vous avais bien jugé, et je n'attendais pas moins de vous.

LE GÉNÉRAL, passant entre Alfred et Derneval. Il prend la main à Alfred, lui fait signe de garder le silence, et s'adressant à Derneval :

Il me semble, Monsieur, que c'était à moi d'abord que vous auriez dû vous adresser.

DERNEVAL.

Je venais, Monsieur, réclamer cette grâce; j'aurais désiré vous parler seul.

LE GÉNÉRAL.

Maintenant le secret serait inutile, je n'en ai point pour ma famille, pour mes amis : parlez sans crainte.

(Le vicomte s'assied sur un fauteuil à gauche.)

DERNEVAL.

Si jusqu'à présent, Monsieur, je n'ai osé me déclarer, c'est qu'orphelin et sans fortune, on aurait pu croire qu'en demandant en mariage une riche héritière, j'étais guidé par un autre motif que celui de l'amour le plus pur. Depuis quelques instants seulement ma position vient de changer; j'ai un oncle qui m'a élevé, et de qui, malgré ses immenses richesses, je n'avais le droit de rien exiger! car en me donnant de l'éducation, et le moyen de faire moi-même ma fortune, il avait rempli tous les devoirs d'un bon parent; le reste me regardait; mais aujourd'hui, prêt à le quitter, peut-être pour jamais, j'ai cru devoir lui faire mes adieux, et lui rendre compte des motifs qui me faisaient agir. En entendant votre nom, celui de votre fille, il a tressailli, et se soutenait à peine; une extrême agitation se faisait remarquer dans tous ses traits. « Plût au ciel, me dit-il, qu'un » tel mariage fût possible! ce serait le repos » du reste de mes jours. Va dire au général que, » s'il veut consentir à cette union, je te donne » cinq cent mille francs; et après moi, toute ma » fortune, dont je voulais disposer en faveur des » hospices. »

TOUS.

Il serait possible !

DERNEVAL.

Puis s'arrêtant, il m'a dit : « Non, de telles considérations ne suffiront pas auprès du général ; » il en est d'autres plus puissantes : il faut que je » lui parle moi-même. » Et alors il s'est mis à son bureau, et a écrit cette lettre qu'il m'a prié de vous apporter moi-même.

ALFRED.

Voyez, mon oncle, lisez vite.

LE GÉNÉRAL, lisant la lettre.

Un rendez-vous qu'on me demande. Mais cette écriture, que je crois connaître ; le baron de Goberville.

LE VICOMTE, se levant.

Goberville ! cet ancien procureur qui faisait l'usure et les affaires de votre famille !

LE GÉNÉRAL.

L'auteur de tous nos maux.

LE VICOMTE.

Un spoliateur, un fripon.

DERNEVAL.

Monsieur, il est mon oncle, il fut mon bienfaiteur ; et devant moi je ne dois pas souffrir...

LE GÉNÉRAL.

Il a raison. (A Derneval.) Pardon, Monsieur, je n'ai pas été maître d'un premier mouvement. (Montrant la lettre.) Lui, votre oncle ! ah ! voilà ce que je ne savais pas.

LE VICOMTE.

J'espère maintenant qu'il n'y a plus à hésiter, et que toute alliance est désormais impossible avec un... (Regardant Derneval et se reprenant.) avec un procureur : cela suffit ; et s'il osait se présenter...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MORIN.

MORIN, à voix basse.

Monsieur, voilà quelqu'un qui descend de voiture, et qui demande à vous parler.

LE GÉNÉRAL.

Quel est-il ?

MORIN.

Vous ne le croiriez jamais ! il a un parler si humble et si doux ; et puis ses gens, sa livrée, jusqu'à ses chevaux, tout cela a z'un air si digne, que j'osais t'à peine le regarder, lorsqu'en levant les yeux, je reconnais dans ce seigneur si respectable mon ancien collègue, le citoyen Sénèque.

LE GÉNÉRAL, bas.

Silence. (Haut.) C'est monsieur Goberville : qu'il entre.

LE VICOMTE.

Oui, qu'il entre ! (Bas à Alfred.) J'en suis charmé, nous allons à nous deux le jeter par la fenêtre.

ALFRED.

C'était bon avant la révolution ; mais maintenant on ne jette plus personne par les fenêtres, pas même ses créanciers.

LE VICOMTE.

Et qu'est-ce qu'on leur fait donc ?

ALFRED.

On les paye.

LE VICOMTE.

Quel absurde régime !

LE GÉNÉRAL.

Alfred, Derneval, j'exige que l'affaire de ce matin n'ait pas de suite, et j'espère vous revoir après mon entretien avec votre oncle.

DERNEVAL, s'inclinant.

Monsieur, je suis à vos ordres.

(Il sort, le général le reconduit.)

ALFRED.

Et moi, alors, je cours trouver ma tante et ma cousine, les prévenir de ce qui se passe. (Au vicomte.) Venez.

LE VICOMTE, à Alfred qui l'entraîne.

Oui, tu as raison, je ferai mieux de m'en aller ; car la vue seule d'un procureur...

AIR : *J'ai vu le Parnasse.*

Si j'en vois jamais sur ma route...

ALFRED.

Ils sont supprimés.

LE VICOMTE.

Tout de bon ?
C'est un grand bienfait.

ALFRED.

Oui, sans doute,
De notre révolution.

LE VICOMTE.

Voici donc la première chose...
Que les destins en soient loués !...

ALFRED à part.

Ne lui disons pas, et pour cause,
Qu'il nous reste les avoués.

(Derneval, Alfred et le vicomte entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, M. DE GOBERVILLE.

UN DOMESTIQUE, annonçant

M. le baron de Goberville.

LE GÉNÉRAL.

Qu'il entre.

M. DE GOBERVILLE, saluant le général après un moment de silence.

La Providence, dont les desseins nous sont cachés, a sans doute eu ses raisons, monsieur le général, pour que nous nous retrouvions enfin, après un laps de temps aussi considérable.

LE GÉNÉRAL.

Oui, voilà vingt années à peu près que je n'avais entendu parler de vous.

GOBERVILLE.

Vous devez me trouver bien changé?

LE GÉNÉRAL.

Je désire pour vous que cela soit.

GOBERVILLE.

Et moi, s'il y a eu jadis entre nous des motifs de ressentiment, des sujets de haine, je désire, monsieur le général, qu'ils soient bannis de votre mémoire comme je les ai effacés de la mienne.

LE GÉNÉRAL.

Quoi! vraiment! vous avez eu la bonté d'oublier tout ce que...

GOBERVILLE.

Qui de nous, monsieur, n'est sujet à l'erreur? mais on est souvent plus méritoire par la réparation qu'on n'avait été coupable par l'offense; et il me semble, monsieur le comte, qu'en donnant à mon neveu et à mademoiselle votre fille une partie de mes biens...

LE GÉNÉRAL.

Cela vous rend, aux yeux du monde, paisible possesseur du reste: c'est comme si je vous en donnais quittance dans l'opinion publique.

GOBERVILLE.

Quand on a des places, de l'argent, de la réputation auprès de certaines personnes qui ont daigné m'admettre dans leur intimité, et de l'estime dans plusieurs journaux où je travaille incognito, on tiendrait à avoir un peu celle du public; et le mariage de mon neveu avec mademoiselle votre fille peut seul me la procurer.

LE GÉNÉRAL.

Air : *Ce modeste habit de village.*

Quoi! vous aussi, de la publique estime
Malgré votre or vous sentez le besoin?
(A part.)
De notre âge, éloge sublime!
Si le vicomte en était le témoin...
Oui, c'est l'honneur que seul on considère;
Et dans notre siècle à présent,
L'estime publique est si chère,
(Montrant Goberville.)
Qu'il n'en a pas même pour son argent.

GOBERVILLE.

Alliance honorable pour moi, j'en conviens, mais qui, aujourd'hui, peut être utile pour vous.

LE GÉNÉRAL.

Comment?

GOBERVILLE.

Dans ce moment, vous êtes comme moi sur les rangs pour la députation.

LE GÉNÉRAL.

Vous, député!

GOBERVILLE.

Pas encore, mais c'est arrangé. Eh bien! nous pouvons l'être tous les deux.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous dire?

GOBERVILLE.

J'ai fait tant de bien depuis la clôture de la session, que ma nomination est sûre. J'ai pour moi les suffrages de tous les électeurs qui ont dîné chez moi; et si vous le voulez, leurs voix, dont je puis disposer, jointes à celles de vos amis, peuvent également assurer votre succès.

LE GÉNÉRAL, avec indignation.

Monsieur, j'aurais été disposé en faveur de votre neveu (et je n'en étais pas éloigné peut-être), qu'une telle proposition aurait suffi pour tout rompre entre nous.

Air : *Au dieu d'amour, à la jeunesse.*

Les honneurs plaisent à mon âge,
Et je serais fier, j'en conviens,
D'obtenir le libre suffrage
De mes nobles concitoyens.
Mais les payer est un outrage,
C'est cesser d'être homme de bien.
Qui peut acheter un suffrage
N'est pas loin de vendre le sien.

SCÈNE XI.

Les Précédents, JULIE, ALFRED, LE VICOMTE; Amis du général, qui l'entourent et le félicitent.

CHOEUR.

Air : *Honneur et gloire.* (de la Muette de Portici.)

Ah! quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.

GOBERVILLE.

Quoi! l'on vient de l'élire!
Quel collége?

JULIE.

Le sien.

GOBERVILLE.

Ah! tant mieux, je respire,
Ce n'est pas dans le mien.
(A part.)
Moi son collègue, il va se désoler :
Quelque prétexte qu'il allègue,
Il sera bien forcé de m'appeler
Mon honorable collègue.

CHOEUR.

Ah! quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.
Sur cet heureux événement,
Recevez notre compliment.

LE GÉNÉRAL et JULIE.

De cet heureux événement
Que mon cœur est fier et content!

LE VICOMTE.

Non, je n'y comprends rien, vraiment:
Qu'ont-ils donc tous en ce moment?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DERNEVAL.

GOBERVILLE.

Mais, grâce au ciel, voilà aussi des nouvelles de notre arrondissement, mon neveu en arrive; eh bien! je suis nommé?

DERNEVAL.

Non, mon oncle.

GOBERVILLE.

Et qui donc?

DERNEVAL.

Le général.

GOBERVILLE.

Dans deux colléges à la fois... et mes nombreux amis?

DERNEVAL.

Vous ont tenu parole; car monsieur ne l'emporte que d'une ou deux voix.

GOBERVILLE.

Il serait possible! j'espère au moins, quoi que tu m'en aies dit hier, que j'ai eu la tienne?

DERNEVAL.

Je vous en avais prévenu, et ne veux point vous tromper; comme mon parent, mon bienfaiteur, je vous respecte, je vous aime; vous pouvez disposer de tout ce que je possède; mais de mon vote, de ma conscience, cela ne se pouvait pas.

GOBERVILLE.

Eh bien! tu seras déshérité! voilà ce qu'il y aura gagné.

LE GÉNÉRAL.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur; il n'y aura rien perdu.

GOBERVILLE.

Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL, serrant la main à Derneval.

Que je ne punis point les enfants des fautes de leur père; et que le mérite et l'honneur, partout où ils se trouvent, ont droit à notre estime. Oui, (Montrant sa femme.) vous avez la nôtre, celle de mon neveu, qui renonce pour vous à tous ses droits; et si ma fille vous aime, quoiqu'il m'en coûte encore de renoncer à des idées qui m'étaient chères, je les sacrifie sans hésiter au bonheur de mes enfants.

DERNEVAL.

Ah! monsieur!

ALFRED.

O le meilleur des hommes! (Au vicomte.) Eh bien! que dites-vous de tout cela?

LE VICOMTE.

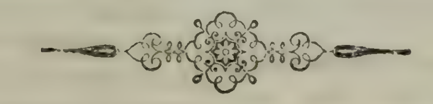
Rien; j'en ai déjà tant vu, que je commence à m'y habituer.

LE GÉNÉRAL.

Et nous, mes amis, mes concitoyens, qui, après tant d'orages, sommes enfin arrivés au port, et qui goûtons, à l'abri du trône et des lois, cette liberté sage et modérée que tous nos vœux appelaient depuis quarante ans, conservons-la bien; nous l'avons payée assez cher. Toujours unis, toujours d'accord, ne songeons plus au mal qu'on a fait, ne voyons que le bien qui existe; éloignons les tristes souvenirs, et disons tous, dans la France nouvelle: (Tendant une main à Derneval.) Union (montrant dans le coin opposé Goberville resté seul, et le regardant d'un air de pitié.) et oubli.

CHOEUR.

Ah! quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle:
Le voilà député.
Sur cet heureux événement,
Recevez notre compliment.





LA BOHÉMIENNE,

OU

L'AMÉRIQUE EN 1775,

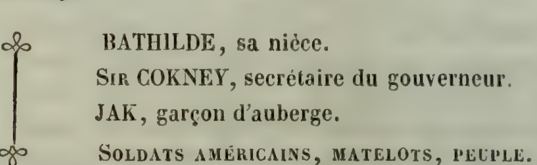
DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 1er juin 1829.

En Société avec M. Mélesville.

Personnages.

LORD GAGE, gouverneur de Boston.
MISS HENRIETTE, sa fille.
LIONEL LINCOLN, colonel de dragons de Virginie.
ARTHUR, capitaine au même régiment.
ZAMBARO, bohémien.



BATHILDE, sa nièce.
SIR COKNEY, secrétaire du gouverneur.
JAK, garçon d'auberge.
SOLDATS AMÉRICAINS, MATELOTS, PEUPLE.

La scène se passe, au premier acte, dans la maison de campagne de lord Gage, à deux lieues de Boston. — Aux deuxième, troisième et quatrième, dans l'auberge de la Couronne, sur le bord de la mer. — Au cinquième, dans le palais du gouverneur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne. Porte au fond : deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement d'Henriette ; la porte à gauche, celle du cabinet de lord Gage. Une table couverte de papiers est auprès de la porte du cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD GAGE, seul, assis devant une table, et tenant des papiers.

Deux rapports sur cette affaire, et tous deux contradictoires; auquel ajouter foi? Dans ma conscience intime, il me paraît évident que l'officier américain avait tort, et si je le condamne, on va encore crier à l'injustice. Je ne peux cependant pas, moi Anglais et gouverneur de Boston, laisser insulter un compatriote, un officier de Sa Majesté; et d'après ce que je vois là... (Il lit.) « Hier, dans une nombreuse assemblée, lord » Ruthven, officier de notre armée, a porté le » toast suivant : *Au roi Georges, et à la vieille* » *Angleterre!* Un officier américain, assis en » face de lui, au lieu de lui faire raison, a levé lentement son verre et s'est écrié : *A la prospérité* » *de l'Amérique!* et des acclamations unanimes lui » ont répondu. L'officier anglais s'est cru insulté; » un duel s'en est suivi ce matin, et notre compatriote a succombé. L'agresseur porte le nom » de sir Arthur Winkerton, capitaine aux dragons » de Virginie, et nous ne doutons point que, » dans sa justice éclairée, Votre Excellence ne » punisse un Américain assez factieux pour donner un coup d'épée à un officier anglais... » Les dragons de Virginie! ce régiment s'est toujours fait remarquer par son mauvais esprit, et c'est celui que commande Lionel. Allons, il faut me défier de moi-même; car j'ai trop de raisons de désirer qu'il soit coupable!

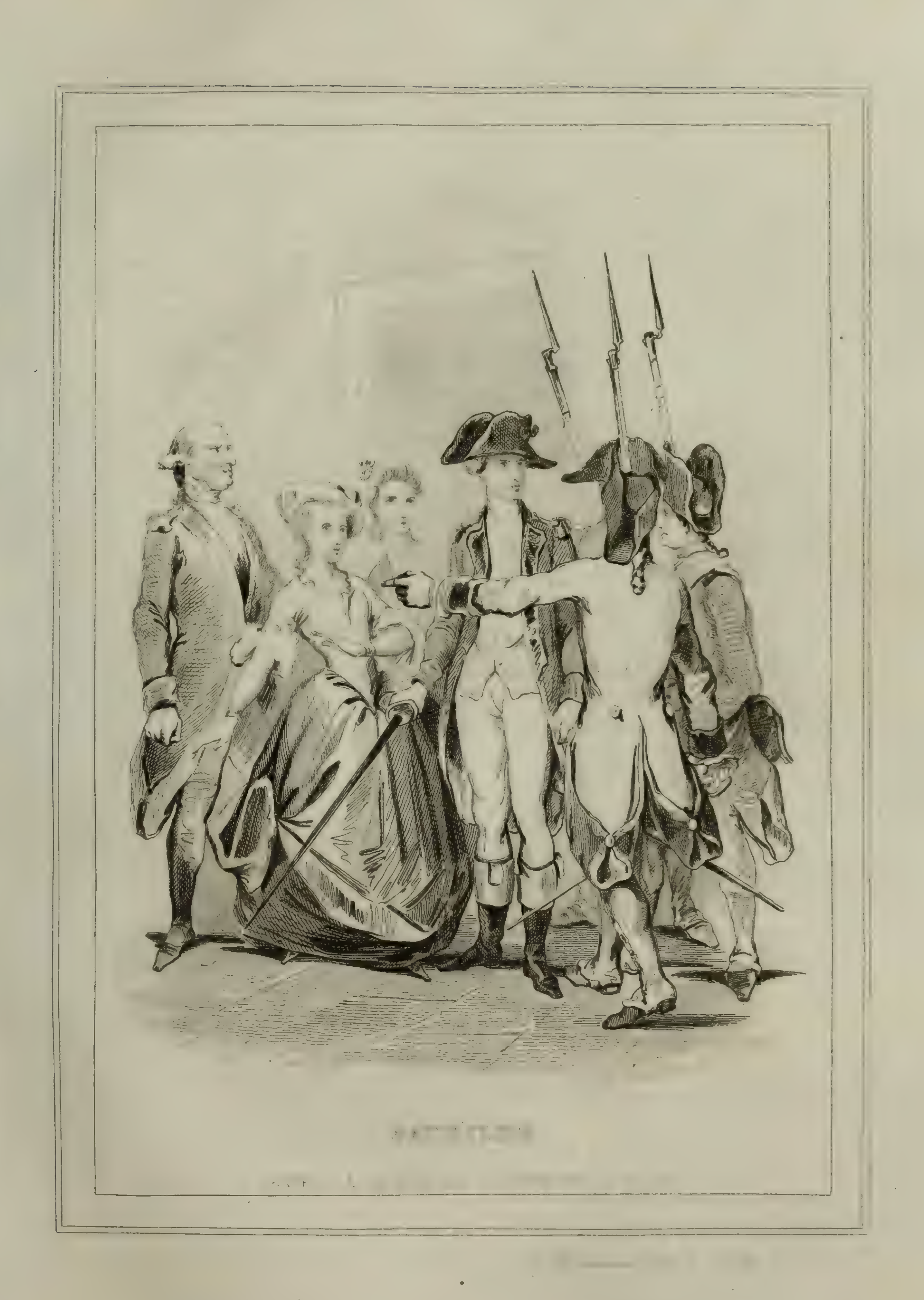
(En ce moment miss Henriette sort de son appartement.)

SCÈNE II.

MISS HENRIETTE, LORD GAGE.

LORD GAGE.

Qui vient là? ma fille! Que voulez-vous, miss Henriette?



MISS HENRIETTE.

Pardon, Monsieur; je vous dérange.

LORD GAGE.

Il est vrai, mais n'importe ; quel motif vous amène ? parlez...

MISS HENRIETTE.

Convenez, Monsieur, que j'ai bien du malheur. Vous vous plaignez de ne pas trouver dans votre maison le bonheur et la paix ; vous semblez accuser la tendresse de ma mère, la mienne. Mais comment vous en donner des preuves ? quel moment choisir ? même ici, à votre campagne, ma présence vous gêne ; vos moments sont à tout le monde, excepté à nous ; et vous n'avez pas même le temps de nous aimer.

LORD GAGE.

Tu as peut-être raison ; mais tu sais, ma fille, quel est depuis longtemps le chagrin qui me dévore. Pour me distraire de ma douleur, j'ai cherché dans la carrière des places et de l'ambition un remède à mes maux ; et ces honneurs, ces dignités que je désirais, ne m'ont fait oublier mes anciens ennuis que pour m'accabler de nouveaux.

MISS HENRIETTE.

Raison de plus pour venir les oublier auprès de nous. Le matin, soyez lord Gage, le représentant de Sa Majesté ; et comme haut dignitaire, comme grand seigneur, obligé de vous ennuyer; c'est trop juste ! mais le soir, soyez à vos amis, à votre famille ; ma mère est trop souffrante pour quitter son salon, venez-y.

LORD GAGE.

Pour y retrouver les discussions politiques dont j'ai été fatigué le matin ! car, Dieu merci, nous vivons dans un temps où chaque maison a son club, son orateur particulier, et l'esprit de parti a tellement divisé les familles, les parents les plus intimes, que chez moi enfin je ne suis pas sûr que ma femme et ma fille soient de mon opinion.

MISS HENRIETTE.

Que dites-vous ?

LORD GAGE.

Que, pour un homme d'état, je serais peu clairvoyant et peu habile si, malgré ton silence, je n'avais pas découvert tes véritables sentiments. Oui, ma fille, j'ai lu dans le fond de ton cœur, et je sais tout, jusqu'à ta tendresse pour Lionel.

MISS HENRIETTE.

O ciel ! qui a pu vous faire soupçonner ?... Élevée avec lui, je l'ai toujours regardé comme un frère ; voilà tout.

LORD GAGE.

Un jeune homme obscur, inconnu, le fils d'un négociant, dont tous les titres sont dans la caisse de son père, et qui se croit militaire parce qu'il brille au premier rang dans la milice du pays, milice innocente et sédentaire, qui jamais n'a bravé le feu de l'ennemi, qui n'est composée que d'Américains.

MISS HENRIETTE.

Ces pauvres Américains, vous les méprisez beaucoup, Monsieur ; et la fierté anglaise...

LORD GAGE.

Qu'est-ce à dire ?...

MISS HENRIETTE.

Est-ce vous manquer de respect que de défendre la patrie de ma mère ? est-ce ma faute si, n'ayant jamais vu l'Angleterre ni Londres dont vous nous parlez sans cesse, je leur préfère le pays où j'ai reçu le jour ; si je regarde ceux qui l'habitent comme mes amis et mes frères ?... On les opprime, ils se plaignent ; ils sont malheureux ; est-ce vous offenser que de faire des vœux pour eux ?

LORD GAGE.

Soit, miss : permis à vous d'aimer la patrie de votre mère ; mais rappelez-vous que le sang anglais coule aussi dans vos veines, et n'oubliez jamais qu'à votre âge une jeune fille ne doit être d'aucun parti, d'aucune opinion, si ce n'est de celle de son père. Revenons à Lionel : il ne paraît plus ici ?

MISS HENRIETTE.

Non, Monsieur, et j'en ignore la cause.

LORD GAGE.

Mais autrefois il venait presque tous les jours.

MISS HENRIETTE.

Il est vrai : il nous parlait souvent de ses projets, de son avenir, de sa mère dont il est le seul espoir; il nous entretenait surtout avec orgueil de cette patrie qu'on méprise et dont il est fier, cette patrie qu'il voudrait voir libre et indépendante.

LORD GAGE.

Eh ! mais...

MISS HENRIETTE.

Pardon, mon père...

LORD GAGE.

Et il ne vous a point parlé de son amour ?

MISS HENRIETTE.

Jamais ; et je ne crois pas, mon père, être aimée de lui.

LORD GAGE.

Il serait vrai !

MISS HENRIETTE, soupirant.

Oh ! mon Dieu ! oui... Estimé de vous, encouragé par ma mère, il aurait pu demander ma main; il n'y a jamais pensé.

LORD GAGE, avec amertume.

Oh ! sans doute ; se regardant déjà comme un chef de parti, il aurait craint qu'une telle alliance ne lui fît perdre de son influence ou de sa popu-

larité. Du reste, il a bien fait; car je vous déclare que mon intention a toujours été de vous marier à un compatriote, à un Anglais. Depuis quelques jours sir Cokney est auprès de moi en qualité de secrétaire particulier; c'est le fils d'un ancien ami, un parent à nous, un jeune homme d'une haute naissance, d'une grande fortune...

MISS HENRIETTE.

Quoi! mon père, vous voudriez?...

LORD GAGE.

Je n'ai point là-dessus de volonté. Je désirerais qu'il pût vous plaire; mais je ne prétends point vous en imposer l'obligation, et jamais, quoi qu'on ait pu vous dire de ma sévérité et de ma tyrannie...

MISS HENRIETTE.

Ah! mon père!

LORD GAGE.

Silence; car voici notre nouveau secrétaire.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SIR COKNEY.

SIR COKNEY, entrant par le fond.

Oserai-je demander à miss Gage, à ma belle cousine, des nouvelles de sa santé? parfaite, à ce que je vois. Je viens en même temps prendre les ordres de Son Excellence.

LORD GAGE.

Je n'en ai aucun à vous donner. Vous pouvez disposer de votre journée, et je pense qu'arrivé depuis deux jours vous ne serez pas fâché de connaître ce pays.

SIR COKNEY.

Oh! mon Dieu, non; je me doute bien de ce que c'est. Quand on a vu Londres, New-Market, Drury-Lane, tout le reste est bien province, c'est petite ville, et voilà tout.

MISS HENRIETTE.

C'est bien de l'honneur pour l'Amérique.

SIR COKNEY.

L'Amérique, entendons-nous. Si vous parlez de l'Amérique du temps de Christophe Colomb, à la bonne heure. Aussi, je m'en faisais une tout autre idée, et quand je suis parti de Londres, je croyais trouver ici des sauvages, des costumes pittoresques, des plumes bariolées, comme au dernier bal de lord Sydmouth, qui, par parenthèse, était magnifique; aussi, j'arrivais avec une admiration toute prête. Au lieu de cela, je vois des gens en frac, en chapeau rond, le même langage, les mêmes manières que nous; en un mot, des Américains de Londres ou de Liverpool; il y a de quoi détruire toutes les illusions. J'ai été confondu, suffoqué, et j'en ferai une maladie, un accès d'admiration rentrée.

LORD GAGE.

Peut-être, plus tard, trouverez-vous des sujets de surprise.

SIR COKNEY.

Oh! je l'espère, Milord! Par exemple, une chose qui m'a bien étonné, c'est la distance. Dieu! que c'est loin! j'ai cru que je n'arriverais jamais.

LORD GAGE.

A ce que je vois, sir Cokney, mon cher cousin, vous êtes rarement sorti de Londres.

SIR COKNEY.

Jamais, Milord.

LORD GAGE.

Je ne doute point que votre ton et vos manières n'y soient justement appréciés.

SIR COKNEY.

Beaucoup trop.

LORD GAGE.

Mais je vous dois un conseil : sachez que, dans ce moment, l'Angleterre et l'Amérique sont rarement du même avis, et que, quand on a trop de succès à Londres, c'est le moyen de n'en pas avoir assez dans ce pays.

SIR COKNEY.

Oui, c'est ce qu'on dit; il règne ici un esprit d'opposition; je m'en doutais presque; car, hier, dans les rues de Boston, j'ai vu, comme à Londres, que je faisais sensation; mais dans un autre sens; et le soir, c'est bien autre chose : j'entre dans un café, et je demande du thé; tout le monde se lève, se parle à l'oreille, et me regarde d'un air, d'un air... mauvaise société; il me semble cependant qu'à dix heures du soir, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de prendre le thé.

MISS HENRIETTE.

Pas ici, Monsieur.

SIR COKNEY.

Et pourquoi donc?

MISS HENRIETTE.

C'est que... je n'ose... devant mon père...

LORD GAGE.

Vous le pouvez sans crainte; je suis censé l'ignorer.

MISS HENRIETTE.

C'est que, depuis le dernier bill du parlement, qui met un impôt sur le thé, tous les Américains sont convenus, d'un commun accord, de ne plus en prendre, et l'on n'en sert dans aucune maison.

SIR COKNEY.

A la bonne heure; mais dans ce cas-là, on n'empêche pas les autres...

LORD GAGE.

Et voilà les gens qu'on voudrait nous faire craindre! des mécontents bien redoutables, qui nous combattent en s'imposant des privations. Ne

trouvez-vous pas, miss Henriette, que vos compatriotes ont déployé dans cette occasion une grande énergie?

SIR COKNEY.

Oui, sans doute; car pour moi, d'abord, je ne pourrais pas; je suis Anglais, et je ferais tout au monde, excepté changer mes habitudes; et quand je vois des gens qui renoncent aux leurs par esprit de parti, je dis : Ce sont des caractères obstinés, des gens dangereux, qui sont capables de tout. Voilà mon avis.

LORD GAGE.

Vous croyez? eh bien! sans vous en douter, sir Cokney, voilà peut-être ce que vous avez dit de plus profond dans toute votre vie.

SIR COKNEY.

Oui, j'ai comme cela des aperçus. Mais c'est tout naturel, quand on se destine à être homme d'état... A propos de cela, Milord, j'ai rempli le message secret dont vous m'avez chargé hier; j'ai vu cet étranger, ce personnage mystérieux. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

LORD GAGE.

Il suffit.

SIR COKNEY.

Je veux dire que j'ai vu, de votre part, le comte de Gorlitz, qu'il viendra ce matin ici. Votre Excellence est donc prévenue?

LORD GAGE.

Et je vous préviens, moi, sir Cokney, mon secrétaire intime, que, quand on se destine à être homme d'état, il ne faut point rendre compte tout haut, et devant tout le monde, des missions dont on a pu vous charger secrètement. Celle-ci, du reste, est sans aucune importance; mais vous m'obligerez cependant de n'en parler à personne, et d'être à l'avenir plus circonspect.

SIR COKNEY.

Mon Dieu! Milord, c'est vrai; je n'avais pas pensé. Je crois que Votre Excellence est fâchée.

LORD GAGE.

Nullement; et la preuve, c'est que je vous laisse avec ma fille; et auprès d'elle, je vous conseille d'oublier l'homme d'état pour ne montrer que l'homme aimable.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

Miss HENRIETTE, Sir COKNEY.

SIR COKNEY.

Certainement, voilà une autorisation extrêmement flatteuse et à laquelle j'étais loin de m'attendre. Son Excellence est bien bonne de me permettre ainsi d'être aimable.

MISS HENRIETTE.

Je ne pensais pas, Monsieur, que vous eussiez besoin de la permission.

SIR COKNEY.

Non, sans doute; mais de la part de milord, dont les intentions sont toujours diplomatiques, une pareille phrase est une espèce d'encouragement à des idées; car vous devinez bien, miss Henriette, que le désir de me former aux affaires n'est pas le seul objet pour lequel mon père m'envoie en Amérique. Les hommes d'état ne vont pas ordinairement si loin pour apprendre, et cela n'est même pas nécessaire. Moi, d'abord, quand j'en serai là, je ferai comme Son Excellence, je prendrai un secrétaire.

MISS HENRIETTE.

En effet, je vois que cela tient lieu de tout.

SIR COKNEY.

Un bon secrétaire, par exemple, parce que je veux exercer avec distinction; et comme il n'est point de poste élevé où ne puisse conduire l'alliance de milord, vous concevez, belle miss, que ce n'est pas sans raison que mon père m'a vanté votre esprit, vos brillantes qualités.

MISS HENRIETTE.

Je vous comprends, Monsieur; mais je dois vous dire que, dans vos calculs, il s'est glissé deux grandes erreurs.

SIR COKNEY.

Et lesquelles, s'il vous plaît?

MISS HENRIETTE.

La première, qui me dispensera peut-être de vous expliquer la seconde, c'est que vous me croyez très-riche, et je dois vous prévenir que ces richesses sont au moins très-incertaines.

SIR COKNEY.

Et comment cela? n'êtes-vous point la fille de sir Thomas Gage, dont les biens immenses...

MISS HENRIETTE.

Oui, Monsieur : fille d'un second mariage; toute la fortune de milord vient de sa première femme, une Anglaise, qui lui avait laissé une fille... une fille qu'il adorait, et qu'il regrette sans cesse.

SIR COKNEY.

Je le sais comme vous, miss Henriette; mais attendu qu'elle est morte...

MISS HENRIETTE.

Et si elle ne l'était pas?

SIR COKNEY.

Qu'est-ce que cela veut dire? et où est-elle?

MISS HENRIETTE.

C'est ce que nous ignorons; mais il y a quinze ou seize ans, lors de son ambassade en Allemagne, mon père avait laissé Clara, encore enfant, dans un château qui a été la proie d'un incendie.

L'appartement que ma sœur occupait n'avait pas même été atteint par les flammes, et cependant elle avait disparu. Des vagabonds qui couraient le pays ont été soupçonnés d'avoir mis le feu au château, dans l'intention de le piller. On les a poursuivis sans succès, et vingt fois mon père s'est vu sur le point de découvrir la vérité. Mais quoique jusqu'à présent les recherches les plus actives aient été infructueuses, il n'a jamais abandonné l'espoir de retrouver sa fille, et je vous dirai même, sans accuser ici sa tendresse, que cette fille absente, inconnue, lui est beaucoup plus chère que celle qui n'a jamais quitté ses yeux, et qu'à chaque instant il s'attend à la voir reparaître. D'après cela, Monsieur, vous voyez que, malgré les éloges qu'on vous a faits de moi, je n'ai qu'un mérite conditionnel, subordonné aux circonstances, et qu'en un mot il y a beaucoup à rabattre de vos espérances et de mes bonnes qualités.

SIR COKNEY.

En aucune façon, belle miss; j'ai toujours pour vous la considération que l'on doit à... à une fille unique; car, quoi que vous en disiez, je vous regarde comme telle, et ma grande raison, la voici : c'est que, si votre sœur existait, depuis longtemps elle se serait représentée, parce que la fille d'un grand seigneur, ça se retrouve toujours; chacun veut être de sa famille, même ceux qui n'en sont pas : ainsi, à plus forte raison...

MISS HENRIETTE, souriant.

Vous croyez ?

SIR COKNEY.

Mais sans doute. Si donc vous n'avez point d'autre raison à m'opposer...

MISS HENRIETTE.

Je comptais, je l'avoue, sur celle-là; mais puisqu'elle vous paraît insuffisante, il faut bien vous en donner une seconde.

SIR COKNEY.

Ah ! oui, vous m'en avez promis deux !

MISS HENRIETTE.

Cette seconde raison, qui me paraît à moi sans réplique, c'est que je ne me marierai jamais sans aimer mon mari.

SIR COKNEY.

C'est juste.

MISS HENRIETTE.

Et je ne sais comment vous le dire, mais je vous crois assez habile pour le deviner. C'est que...

SIR COKNEY.

Vous ne m'aimez pas ?

MISS HENRIETTE.

Hélas ! non.

SIR COKNEY.

Cela va sans dire; je ne peux pas exiger qu'on m'aime sans me connaître, et je ne le voudrais même pas : je préfère que ce soit avec connaissance de cause. Tout ce que je vous demande, miss Henriette, c'est la permission de vous faire ma cour, de vous présenter mes hommages, et d'espérer qu'un jour peut-être...

MISS HENRIETTE.

Comme vous voudrez, Monsieur, je ne puis vous en empêcher, ni répondre de l'avenir; mais j'ai cru d'avance devoir vous parler avec franchise, pour ne point donner à un galant homme, à un ami de ma famille, le droit de m'accuser de coquetterie, et surtout pour ne point faire perdre à un secrétaire d'état un temps précieux qu'il peut mieux employer.

(Elle fait la révérence, et rentre dans son appartement.)

SCÈNE V.

SIR COKNEY, seul.

Eh bien ! tout en se défendant de coquetterie, il y en a beaucoup dans ce qu'elle dit là, parce qu'enfin : « Je ne réponds pas de l'avenir, » cela signifie : « Je ne suis pas sûre de mon indifférence... voyez, essayez de me plaire. » Au fait, c'est ce qu'elles disent toutes, et il paraît que c'est en Amérique comme à Londres. Hein ! qui vient là ? Cet étranger... c'est le comte de Gorlitz... Je suis pour ce que j'en ai dit : il a certainement une physionomie singulière.

SCÈNE VI.

SIR COKNEY, ZAMBARO, entrant par le fond.

ZAMBARO, après l'avoir salué.

Si je ne me trompe, c'est vous, Monsieur, qui êtes passé hier soir à mon hôtel ?

SIR COKNEY, d'un air important.

Oui, Monsieur.

ZAMBARO.

C'est vous qui m'avez prié, de la part de Son Excellence, de me présenter aujourd'hui, à dix heures, à sa maison de campagne, à deux lieues de Boston ?

SIR COKNEY.

Tous les faits que vous citez sont de la plus grande exactitude.

ZAMBARO.

Quoiqu'un pareil ordre, ou une pareille invitation ait lieu de m'étonner, j'ai bien voulu m'y rendre. Me voici, que me veut-on, Monsieur ?

SIR COKNEY.

D'après mes instructions, je vais avertir Son Excellence.

ZAMBARO.

Il n'est pas nécessaire. Je veux savoir auparavant dans quel dessein on m'a appelé ici.

SIR COKNEY.

Puisque vous insistez, Monsieur, je vous dirai officiellement que l'on veut vous parler, que l'on a à vous parler. Le reste, vous le saurez plus tard, et je vous apprendrai seulement qu'un secrétaire intime n'a pas l'habitude de rendre compte tout haut, et devant tout le monde, des missions secrètes dont on a pu le charger. Voici Son Excellence.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LORD GAGE.

SIR COKNEY, allant au-devant de lui.

M. le comte de Gorlitz, qui a l'honneur de se rendre à vos ordres, et j'ose espérer que, cette fois, la discrétion que j'y ai mise ne me vaudra que des éloges.

LORD GAGE.

Il suffit, laissez-nous. (Lui remettant un papier.) Préparez cet ordre, je le signerai.

(Sir Cokney prend le papier et entre dans le cabinet de milord.)

SCÈNE VIII.

ZAMBARO, LORD GAGE.

LORD GAGE regarde Zambaro un instant en silence avec la plus grande attention.

C'est bien lui que j'ai vu l'autre jour au bord de la mer.

(Il s'assied, fait signe à Zambaro de s'asseoir, et le regarde encore avec une attention plus marquée.)

ZAMBARO, embarrassé.

Puis-je savoir, Milord, ce qui me vaut de votre part un pareil examen?

LORD GAGE.

Je voudrais d'abord, Monsieur, savoir au juste quel est votre nom?

ZAMBARO.

Milord, une pareille question...

LORD GAGE.

Répondez.

ZAMBARO.

Je suis le comte de Gorlitz; et n'étant ni Anglais, ni Américain, je ne vois point quel droit vous avez de m'interroger ainsi.

LORD GAGE.

J'ai le droit de surveiller les démarches d'un étranger, quand elles me sont suspectes, surtout quand cet étranger se présente sous un nom supposé, et se pare d'un titre qui ne lui appartient pas.

ZAMBARO.

Qu'osez-vous dire?

LORD GAGE.

On vous nomme Zambaro, et vous êtes Bohémien.

ZAMBARO.

Milord!...

LORD GAGE.

Je n'en doute plus maintenant, vous pouvez vous lever. (Zambaro se lève, et lord Gage reste assis.) Jeune encore, dans les guerres d'Allemagne, vos talents et votre audace vous ont acquis un nom plus célèbre qu'honorable, et l'on dit que les généraux de Marie-Thérèse vous ont dû plus d'un succès.

ZAMBARO.

Dès que les qualités sont connues, je n'ai rien à cacher à Votre Excellence. Oui, Milord, chacun a sa manière d'être utile à son pays. Allemand, j'ai servi le mien pendant la guerre, et au péril de mes jours, en pénétrant les desseins et les plans de nos ennemis, en surprenant leurs secrets. D'autres font la même chose en temps de paix; mais on leur accorde un autre nom, de la considération, un traitement honorable, et une mort paisible. Nous, rien de tout cela. Voilà la différence et la justice des hommes.

LORD GAGE.

S'il y avait une justice, tu n'existerais plus.

ZAMBARO.

Comme Votre Excellence voudra. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ça ne peut pas manquer. Ainsi, peu m'importe, ma vie est entre vos mains.

LORD GAGE.

Et que veux-tu que j'en fasse?

ZAMBARO.

Vous êtes bien difficile, ou bien généreux. Le grand Frédéric, qui se connaissait en mérite et en hommes de tête, avait mis la mienne à prix, et l'avait estimée vingt mille écus. Votre Excellence en connaît-elle beaucoup qui valussent une pareille somme?

LORD GAGE, à part.

Où va se loger la vanité de métier! en voilà un qui est fier du sien. (Haut.) Pour calmer ta crainte ou ton orgueil, réfléchis seulement que, si j'avais eu l'intention que tu me supposes, je n'aurais pas pris la peine de te faire venir ici secrètement.

ZAMBARO.

C'est vrai: le raisonnement est juste. Que veut de moi Votre Seigneurie?

LORD GAGE.

Savoir ce qui t'amène à Boston; car tu n'as pas quitté l'Europe sans dessein.

ZAMBARO.

Votre Excellence ne me croira pas; et cepen-

dant, vrai comme il faut être pendu un jour, je ne suis venu ici que pour une affaire particulière, où la politique n'entre pour rien.

LORD GAGE.

Et quelle est cette affaire? songe à ne pas me tromper.

ZAMBARO.

Je n'ai garde; car je n'y ai aucun intérêt. Je n'ai d'autre parent que mon frère aîné Herman Zambaro, Bohémien comme moi, et chef de notre tribu. La paix, qui enrichit tout le monde, nous avait ruinés. Les armées autrichiennes, ingrates de leur nature, s'étaient fort mal conduites à notre égard; les généraux surtout, accablés d'honneurs et de pensions, avaient fini par se persuader qu'ils avaient remporté leurs victoires à eux tout seuls, et ne nous avaient point accordé, dans la récompense, la part que nous avions eue dans le succès. Je n'aspirais qu'à prendre ma retraite, lorsque mon frère me dit: « Tu as raison, abandonnons la carrière militaire, où il y a trop de » périls, et pas assez de profits. Je médite avec » un simple particulier une entreprise qui doit » nous enrichir à jamais. Je pars pour Londres, » et dès qu'il le faudra, sois prêt à me rejoindre. » Il m'écrivit quelque temps après qu'il m'attendait non à Londres, mais à la Nouvelle-Angleterre, où cette fois la fortune nous préparait le sort le plus brillant. Il m'y donnait rendez-vous à l'hôtel de *la Couronne* près Boston. Je partis aussitôt, et quand j'arrivai dans ce pays, il n'y avait pas paru. Personne n'avait entendu parler du Bohémien Zambaro, et je suis le premier à solliciter les recherches les plus actives, autant pour m'instruire du sort de mon malheureux frère, que pour convaincre Votre Excellence de la vérité de mon récit.

LORD GAGE.

Maintenant je n'en doute plus; (il se lève.) mais dans le cas où ce frère n'existerait plus, ce qui me paraît probable...

ZAMBARO.

Quoi! Milord, vous croyez? Ce pauvre Herman! qui m'aurait dit qu'il mourrait, là, tout simplement!

LORD GAGE.

Quelles seraient alors tes intentions?

ZAMBARO.

De quitter au plus vite ce maudit pays. Malheureusement je ne sais comment suffire aux frais du voyage; car espérant trouver ici la fortune, je ne l'ai pas amenée avec moi.

LORD GAGE.

Elle peut se présenter à tes yeux plus brillante que jamais.

ZAMBARO.

Que dites-vous, Milord?

LORD GAGE.

Ton regard habile et exercé n'a-t-il pas déjà saisi la position de ce pays? ne t'es-tu pas aperçu de l'espèce d'inquiétude qui s'est emparée de toutes les têtes? Partout on parle de réforme, de scission avec la métropole, d'indépendance de cette colonie. Ce sont les mots d'ordre de quelques jeunes étourdis qui, las de leur inutilité, se font factieux pour être quelque chose. Je me garderai bien de les punir; ce serait leur donner une importance qu'ils ne méritent point; mais je veux les connaître; je veux (le bien public l'exige) pénétrer les projets, les complots que leur imprudence médite, et m'épargner, en les déjouant, la peine de les châtier.

ZAMBARO.

Je comprends, Milord, et je suis aux ordres de Votre Excellence.

LORD GAGE.

De tous ces jeunes gens, le plus dangereux est le colonel des dragons de Virginie.

ZAMBARO.

Le jeune Lionel Lincoln.

LORD GAGE.

Tu le connais?

ZAMBARO.

Je ne l'ai jamais vu; mais souvent j'ai entendu prononcer son nom, par hasard, sans le vouloir, l'habitude d'écouter.

LORD GAGE.

On m'assure que ce soir même, au bord de la mer, à cette auberge de *la Couronne* dont tu me parlais, plusieurs jeunes militaires doivent se réunir en secret. Il faut connaître le but, l'objet de cette assemblée; en un mot y assister toi-même. Tu n'as que quelques heures devant toi, je le sais; mais je connais ton adresse; tu peux fixer toi-même le prix que tu mets à tes services.

ZAMBARO.

Mille guinées.

LORD GAGE.

C'est beaucoup; on ne les donne point à un colonel.

ZAMBARO.

Il est des états, Milord, où l'on est payé par l'honneur; mais le nôtre...

LORD GAGE.

C'est juste; en voici la moitié à compte; (il lui donne une bourse.) autant après le succès.

ZAMBARO.

Vive Dieu! c'est payer en milord, et il vaut mieux être à la solde de l'Angleterre qu'à celle de la maison d'Autriche. Mais ce que vous me demandez est bien difficile; et je n'oserais l'entre-

prendre, si je n'appelais à mon aide l'esprit et la finesse de Bathilde, ma nièce.

LORD GAGE.

Que dis-tu? une femme dans cette affaire!

ZAMBARO.

Elle ne saura que ce qu'elle doit savoir.

LORD GAGE.

Et quelle est-elle?

ZAMBARO.

La plus jolie et la plus aimable Bohémienne que vous ayez jamais vue; la fille de mon frère Zambaro, que j'ai amenée avec moi, qui ne m'a jamais quitté, et dont je suis fier, attendu que je l'ai élevée moi-même, et dans les meilleurs principes.

LORD GAGE.

Dans les tiens peut-être?

ZAMBARO.

Je n'en connais pas d'autres.

LORD GAGE.

Quoi! l'autre jour, quand je t'ai rencontré au bord de la mer, cette jeune personne à qui tu donnais le bras, et qui avait une physionomie si noble, si distinguée?...

ZAMBARO.

C'était elle-même.

LORD GAGE.

Ah! c'est grand dommage; et je suis fâché pour elle qu'elle exerce un pareil métier.

ZAMBARO.

Excellence...

LORD GAGE, avec hauteur.

Qu'y a-t-il, seigneur Zambaro? Je pense que vous venez ici chercher des ordres et non des compliments; que faut-il de plus?

ZAMBARO.

De la justice, du moins, de la part de ceux qui nous emploient. Dans les armées où j'ai servi, je n'ai jamais vu que le soldat qui faisait le coup de fusil fût plus coupable que le capitaine qui disait: *Feu!*

LORD GAGE.

Misérable!

ZAMBARO.

Comme vous voudrez, Milord; rien de fait.

(On entend du bruit dans l'appartement d'Henriette.)

LORD GAGE, allant de ce côté.

Tais-toi, tais-toi; j'entends du bruit dans la pièce voisine.

ZAMBARO.

N'est-on pas en sûreté dans votre hôtel?

LORD GAGE.

Ma fille était dans son appartement, et si elle nous avait entendus... Adieu; éloigne-toi. Si, dans la soirée, tu as quelque avis important à me transmettre, tu pourras toujours arriver jusqu'à moi avec le mot d'ordre dont nous allons convenir. (Cherchant.) Angleterre et...

ZAMBARO.

Et Bohême.

LORD GAGE.

Soit: je reste ici dans cette maison de campagne, où j'aurai soin d'être seul; car des conférences secrètes avec un Bohémien...

SIR COKNEY, sortant du cabinet de milord.

Un Bohémien!

LORD GAGE.

Silence, on vient. Non, ce n'est rien, c'est mon secrétaire intime. Adieu, Monsieur.

ZAMBARO, s'inclinant.

Adieu, Excellence.

(En sortant il salue aussi sir Cokney, qui lui rend profondément son salut.)

SCÈNE IX.

LORD GAGE, SIR COKNEY.

SIR COKNEY.

Il paraît que ce comte de Gorlitz... je veux dire, il paraît que l'entretien est terminé.

LORD GAGE, s'asseyant à la table.

Oui, mon cher Cokney.

SIR COKNEY, à part.

Ah! c'est un Bohémien. (A lord Gage.) Maintenant, Excellence, que nous sommes seuls et que nous restons ici...

LORD GAGE.

Au contraire, vous allez retourner à la ville sur-le-champ porter cet ordre, que vous venez de transcrire, au commandant de place. (Lisant.) « J'entends qu'on ne donne aucune suite à l'affaire » du capitaine Arthur Winkerton, et qu'il ne soit » point inquiété à ce sujet. »

(Il le signe et le donne à sir Cokney.)

SIR COKNEY.

C'est moi qui remettrai cet ordre?

LORD GAGE.

Oui, sir Cokney. Et en même temps vous servirez de chevalier à ma fille et à sa mère, qui n'est pas bien portante, et qui sera mieux à la ville.

SIR COKNEY.

Deux missions à la fois, l'ordre au commandant, la main à ces dames; Votre Excellence peut être sûre que je m'acquitterai de tout avec le même zèle, la même discrétion.

LORD GAGE.

J'y compte. (A part.) Excellent moyen pour m'en débarrasser. (Haut.) Sir Cokney, je vous souhaite un heureux voyage.

SIR COKNEY.

C'est fini ! Son Excellence ne peut plus se passer de moi, et me voilà en faveur.

(Lord Gage sort par le fond, et sir Cokney rentre dans le cabinet de milord.)



ACTE II.

Le théâtre représente un appartement de l'auberge de la Couronne. Une salle commune à tous les voyageurs. Porte au fond, et de chaque côté de la porte, croisées donnant sur la mer. Portes latérales conduisant à différentes chambres. Sur le devant de la scène, à droite de l'acteur, une table avec une carte géographique. Dans le fond, et du même côté, un guéridon chargé de porcelaines.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONEL, sans uniforme, une lorgnette à la main, et regardant par la croisée du fond.

Je ne me trompe pas, c'est un vaisseau français ; il s'est détaché du reste de la flotte, et depuis une heure il a jeté l'ancre. Si c'était M. de Courville ? s'il m'attendait ? Mais comment me rendre à bord sans attirer sur moi l'attention de nos ennemis ? D'ailleurs ma présence est nécessaire en ces lieux ; si je n'y suis pas, je les connais, on hésitera encore. Le gouverneur a déjà des soupçons ; le moindre délai peut renverser nos desseins, et ruiner à jamais la cause la plus noble et la plus juste. (Se promenant avec agitation.) Ah ! quel tourment ! quel supplice que l'incertitude ! chaque instant d'attente abrége ma vie, et il faut encore affecter un visage serein, quand mille craintes viennent m'assaillir. Ah ! que les dangers du champ de bataille sont préférables, des dangers libres, une mort glorieuse qu'on peut braver, et qu'on n'est pas obligé d'attendre... Quel est ce bruit ? ce jeune Arthur Winkerton, qu'est-ce qu'un pareil étourdi vient faire ici ? (Il s'assied près de la table et prend un livre.) Il a pour moi une telle amitié que je ne pourrai plus m'en débarrasser.

SCÈNE II.

LIONEL, ARTHUR.

ARTHUR à la cantonade, et tenant à la main un paquet cacheté.

A moi, une semblable commission ? je le veux bien, mais du diable si jamais je m'en acquitte... Que vois-je ? notre colonel en ces lieux !

LIONEL.

Lui-même, mon cher Arthur ; à qui en avez-vous donc ?

(Il se lève.)

ARTHUR.

Bien ; un service que maître Williams me prie de lui rendre ; et j'y consens parce que c'est un honnête aubergiste, qui rançonne les Anglais et fait crédit à nos compatriotes. Aussi j'y dîne souvent, et on y dîne bien ; jamais de mets étrangers ; un homme qui a une opinion et une cuisine américaines. Or, voici des papiers qu'un vaisseau lui a remis depuis trois jours sans qu'on soit venu les réclamer, et Williams me prie de m'informer, moi qui connais toute la ville : c'est vrai, je connais à peu près tout le monde, le beau monde ; mais pas des Bohémiens. *Pierre Zambaro*. Avez-vous quelque idée de cela ?

LIONEL.

Aucune.

ARTHUR.

Et dites-moi alors, colonel...

LIONEL.

Silence donc. Il n'est pas nécessaire de parler si haut, et je désire que, dans cette auberge, on ne sache pas qui je suis.

ARTHUR, mettant le paquet dans sa poche.

C'est différent ; je comprends... il y a du mystère, quelque rendez-vous, quelque galante aventure qui demande l'incognito ; car, vous, colonel, vous êtes un amateur décidé.

LIONEL.

Quand il serait vrai, est-ce trop présumer de vous que de compter sur votre discrétion ?

ARTHUR.

Non, sans doute ; je ne dis jamais rien des secrets des autres. Pour les miens, c'est différent, c'est connu, tout le monde les sait. Mais, en vérité, je ne vous conçois pas. Comment faites-vous pour adresser ainsi vos hommages à toutes les femmes ? pour passer vos jours dans les fêtes et dans les plaisirs ? Est-ce que cela ne vous ennuie pas, vous, Lionel Lincoln, notre commandant ?

LIONEL.

Non vraiment, et vous-même qui parlez ?...

ARTHUR.

Oui, autrefois... je ne dis pas ; mais maintenant je n'en ai plus le courage ; et depuis la dernière infidélité que j'ai éprouvée...

LIONEL.

Il serait possible !

ARTHUR.

Non pour la chose en elle-même ; je sais ce que c'est, j'y suis fait. Qu'on soit trahi pour un ami, pour un naturel du pays, c'est trop juste ; mais pour un habit rouge, un lord !...

LIONEL.

Quoi ! celle que vous aimez ?...

ARTHUR.

Oui, morbleu ! un rival galonné qui arrive de

la Grande-Bretagne pour me supplanter. Des étrangers qui nous méprisent, qui nous traitent de commerçants, et prétendent que les Américains ne sauraient point manier une épée ! qu'ils aillent le demander à lord Ruthwen, qui, lorsque je buvais hier à la gloire de l'Amérique, a refusé de répondre à mon toast.

LIONEL.

O ciel! quelle imprudence! et que lui avez-vous dit?

ARTHUR.

Rien, je l'ai tué ce matin, à cinq heures, derrière les remparts de Boston.

LIONEL.

Malheureux! qu'avez-vous fait?

ARTHUR.

J'ai donné l'exemple, et vous devriez le suivre, vous qui, par votre grade, vos richesses, exercez dans ce pays une influence que, par malheur, je n'ai pas. Mais au lieu de penser à sa patrie, Lionel ne songe qu'à ses plaisirs; il s'occupe d'intrigues amoureuses.

LIONEL.

Et qui vous fait présumer que ma patrie me soit moins chère qu'à vous? qui vous dit que dans ce moment même je ne cherche point à la délivrer?

ARTHUR.

S'il en est ainsi, prouvez-le nous; faites sonner le tocsin, montons à cheval, et en avant; tout le régiment nous suivra.

LIONEL.

Pour exposer ces braves gens à une perte certaine.

ARTHUR.

Qu'importe!

LIONEL.

Et qui vengera notre pays? qui le rendra libre et heureux? C'est peu de mourir pour lui; il faut encore que cette mort lui soit utile; et s'il n'avait fallu que du courage, vous connaîtriez déjà nos desseins.

ARTHUR.

Que dites-vous?

LIONEL.

Qu'il faut savoir attendre et se taire; qu'il faut surtout de la prudence, et je crains moi-même d'en manquer, en vous révélant des secrets que votre audace peut trahir. Mais le moment approche, et vous avez des droits à notre confiance, comme à nos dangers!

(Il va fermer la porte du fond.)

ARTHUR.

Parlez vite.

LIONEL.

Pouviez-vous croire, Arthur, qu'indifférent sur le sort de notre belle patrie, je la verrais d'un œil tranquille opprimée par ceux même dont l'intérêt était de la défendre? Depuis longtemps nous nous réunissions avec des amis, des compatriotes, Adams, Jefferson, Franklin, Washington, des jeunes gens inconnus comme moi, et qui n'ont jusqu'ici d'autre mérite que leur amour pour leur pays. Nous nous bornions d'abord à faire des vœux pour lui; mais depuis ces édits tyranniques, depuis que le parlement, oubliant que nous faisons partie de la nation, se croit le droit de nous traiter en sujets conquis, nous avons pensé qu'il ne s'agissait plus de plaindre notre malheureux pays, et ce que vous méditez, nous l'avons déjà exécuté en partie. Dans chaque province, les amis dont je vous parlais ont préparé les esprits. A Boston, c'est moi qui me suis chargé du succès de l'entreprise; j'y ai consacré la fortune de ma mère, la mienne, et j'y sacrifierai, s'il le faut, ma vie et mes plus chères affections.

ARTHUR.

Et quand viendra ce moment? quand devons-nous immoler nos oppresseurs? Moi, je suis Américain dans l'âme. Je descends, je crois, des Natchez, des Mohicans, et tous les moyens sont bons pour chasser les étrangers de cette terre qui nous appartient.

LIONEL.

La France, qui nous protége en secret, nous a promis son appui! Impatiente de combattre pour nous, une noble jeunesse n'attend que le signal pour voler sur nos bords. Leur roi lui-même, le plus vertueux des hommes, prend intérêt à notre cause. On m'avait annoncé que, sous prétexte de voir quelques parents qu'il a à Boston, M. le baron de Courville, un Français... devait se rendre ici, et s'entendre avec nous; mais il n'a point paru : les jours s'écoulent ! nos ennemis peuvent tout découvrir !

ARTHUR.

Et de combien de temps encore voulez-vous différer? Quand arriveront les secours qui vous sont promis?

LIONEL.

Aujourd'hui peut-être. (Il le conduit vers la fenêtre à droite.) Tiens, regarde ce vaisseau qui est en rade.

ARTHUR.

Quel bonheur! un pavillon blanc!

LIONEL.

Là sont les nouvelles que nous attendons. (Il revient sur le devant de la scène avec Arthur, qui se trouve alors à sa droite.) Mais je ne puis me rendre à bord sans éveiller les soupçons, et si je suis arrêté, séparé des amis dont je suis le chef...

ARTHUR.

Eh bien! moi, dont l'absence ou la perte ne doit rien compromettre, donnez-moi vos ordres, j'irai à bord ce matin même.

LIONEL.

Un officier de mon régiment! y pensez-vous?

ARTHUR.

Je prendrai un habit de matelot... une barque; je passerai sans être vu sous le canon du fort.

LIONEL.

Et si on vous hèle?

ARTHUR.

Je ne répondrai pas.

LIONEL.

S'ils tirent sur vous?

ARTHUR.

Ils me manqueront. Enfin, ce sont mes affaires, cela me regarde. Je vous réponds d'avance d'arriver au vaisseau français, quand je devrais m'y rendre à la nage. Nous autres sauvages de l'Orénoque, ce sont des expéditions dans notre genre. Écrivez vos dépêches, dans deux heures vous aurez la réponse.

LIONEL.

Vous le voulez, Arthur? soit. Attendez ici; je reviens à l'instant.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE III.

ARTHUR, seul.

Et moi qui l'accusais d'indifférence! qui ne le croyais occupé que de plaisirs! C'est très-adroit à lui, et je suivrai son exemple par politique et par goût, sans compter qu'un conspirateur doit toujours se dépêcher de s'amuser, et pour cause : on ne sait pas ce qui peut arriver. (Regardant à la fenêtre à gauche.) Eh! mais, une voiture s'est arrêtée à la porte... un monsieur en descend, un monsieur en habit bleu, une espèce de marin, et une jeune dame l'accompagne. Quelle taille charmante! quelle élégance dans ses manières! Allons, allons, je peux être galant sans manquer à mes principes; car celle-là, à coup sûr, n'est point une Anglaise.

SCÈNE IV.

ZAMBARO, BATHILDE, conduits par JAK; ARTHUR.

JAK, à Zambaro et à Bathilde.

Par ici, par ici.

(Il sort.)

ZAMBARO.

Comment, morbleu! tout est pris? il y a donc ici bien du monde? (A Arthur.) Serviteur.

ARTHUR, saluant Bathilde, qui lui rend son salut.

Je vois que madame n'a pu trouver d'appartement.

BATHILDE.

Non, Monsieur, et il nous faut attendre dans cette salle, qui est commune à tous les voyageurs.

ZAMBARO.

Comme c'est commode! Pas pour moi, je suis fait à coucher en plein air, et à mon bord, je ne bouge pas du tillac; mais c'est pour ma nièce.

ARTHUR.

Je suis désolé d'un pareil contre-temps, et si j'osais... je proposerais à madame de lui céder l'appartement qui m'est échu en partage, appartement bien modeste, et peu digne de lui être offert; mais enfin...

BATHILDE.

Vous êtes trop bon, Monsieur, je ne veux pas abuser de votre complaisance; et un tel service...

ARTHUR.

En l'acceptant, Madame, c'est à moi que vous en rendrez un; c'est déjà un plaisir que d'être agréable à une jolie femme; et qui sait? c'est peut-être un calcul de ma part; vous voilà mon obligée; et comme telle vous me devez de la reconnaissance; je dis une reconnaissance relative.

BATHILDE.

Et voilà justement, Monsieur, ce qui m'engagerait à refuser.

ZAMBARO, passant entre Arthur et Bathilde.

Eh! morbleu, que de cérémonies! je n'entends rien à vos compliments. Monsieur est honnête et galant, il ne fait que son devoir; il t'offre son appartement, ça te convient, ça t'arrange; remercie-le, et n'en parlons plus. Nous acceptons, Monsieur, et que ça finisse.

ARTHUR, à part.

Voilà un marin passablement brutal! (Haut.) Vous me permettrez du moins de me présenter, non plus chez moi, mais chez vous, pour vous offrir mes hommages, et cultiver la connaissance de monsieur votre oncle?

ZAMBARO.

Non, Monsieur. Je viens ici pour mes affaires; je n'aime pas le monde, la société... Désolé si ma franchise vous déplaît, je suis comme cela, et ce que je pense, je le dis tout haut. J'aime donc mieux être seul; mais ma nièce c'est différent, elle est sa maîtresse, et vous savez que les Françaises n'ont jamais détesté les compliments.

(Il reprend sa place à droite.)

ARTHUR.

Madame est Française? je m'en doutais! Madame se rend à Boston? elle ne connaît pas sans doute la ville, ni les sociétés. J'y suis, j'ose le dire, assez répandu; j'y jouis de quelque considération; les dragons de Virginie sont, en général, très-bien vus; c'est mon régiment.

ZAMBARO, bas.

C'est Lionel.

ARTHUR.

Et je serai trop heureux, si vous daignez me permettre de vous présenter, de vous servir de chevalier.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LIONEL, tenant une lettre à la main.

LIONEL, à part.

Ce pauvre Arthur doit être d'une impatience... (Voyant Arthur qui cause avec Bathilde.) Eh! mais, il me semble qu'il a trouvé moyen de s'occuper.

(Il lui frappe légèrement sur l'épaule.)

ARTHUR, se retournant et l'apercevant.

Ah! vous voilà, mon ami; une aventure délicieuse, une femme charmante.

LIONEL, bas, lui remettant une lettre.

La barque est prête à partir à l'instant.

ARTHUR.

Vous restez, vous êtes bien heureux; je vous laisse ici pour me remplacer.

BATHILDE.

Monsieur s'éloigne?

ARTHUR.

Oui, Madame.

BATHILDE, bas à Zambaro.

Et avec une lettre.

ZAMBARO.

C'est vrai; je ne l'avais pas vue.

LIONEL, regardant Bathilde, et passant auprès d'elle.

Eh! mais, si je ne me trompe, ces traits si distingués ne me sont pas inconnus, et j'ai déjà eu, je crois, le plaisir de voir madame.

ARTHUR.

Comment!

LIONEL.

Oui, oui.

ZAMBARO, à part.

Ah! mon Dieu! mauvaise rencontre!

BATHILDE.

Je ne le pense pas, Monsieur; du moins j'ignore en quelle occasion.

LIONEL.

Une occasion fort indifférente pour vous. Je marchais, il y a quelques jours, dans une rue de Boston, et, fort préoccupé, je n'apercevais pas un char rapide qui s'avançait vers moi, lorsqu'un cri de femme m'avertit du danger qui me menaçait. Je levai les yeux, pour remercier cette voix protectrice...

ARTHUR.

Quoi! c'était cette belle inconnue, dont vous nous avez parlé toute une soirée! Moi, qui me croyais le premier en date; moi, qui avais déjà des idées sérieuses.

BATHILDE, souriant.

Vous êtes bien bon.

LIONEL.

Quelle folie! y pensez-vous?

ARTHUR.

Ah! mon ami, c'est bien différent, c'est une Française; et, dans ce moment, nous avons des raisons pour aimer tout ce qui vient de la France.

LIONEL, bas.

Imprudent!

ARTHUR, de même.

Eh! mais sans doute, nos modes, nos parures, tout ce qui est bien nous vient de Paris. On nous croit colonie anglaise; erreur! colonie parisienne, et pas autre chose, du moins s'il ne tenait qu'à nous.

LIONEL.

Encore, morbleu!

ARTHUR, à voix basse.

C'est vrai, c'est plus difficile que je ne croyais. Pardon, mon colonel, je pars; vous serez content de moi. (A Zambaro.) Je m'absente pour quelques heures, Monsieur; et je vais vous faire remettre la clef de cet appartement qui maintenant est à vous.

ZAMBARO.

Volontiers; je vais tout disposer. (Bas à Bathilde.) Tu sais ce que je t'ai dit?

BATHILDE.

Comptez sur moi.

ZAMBARO, se tournant vers Arthur.

Allons, mon officier.

ARTHUR.

Allons, mon capitaine, à la grâce de Dieu, et sous votre conduite.

(Arthur et Zambaro sortent par le fond, Lionel les suit quelque temps des yeux avec inquiétude.)

BATHILDE, à part.

Nous aurons de la peine; n'importe; essayons.

(Elle prend une chaise et s'assied.)

SCÈNE VI.

LIONEL, BATHILDE.

LIONEL, à droite, regarde Bathilde, prend une chaise qu'il place à côté d'elle, mais ne s'assied pas.

Je suis bien heureux, Madame, que l'absence

de mon ami et de votre oncle me permette de vous tenir compagnie.

BATHILDE.

Je vous suis obligée, Monsieur; mais je vous dirai...

(Elle lève les yeux et voit que Lionel, debout et préoccupé, ne l'écoute plus.)

LIONEL, regardant vers le fond, et à part.

Pourvu qu'il ne rencontre point d'obstacle. Tout à l'heure déjà la mer était houleuse ; j'ai vu des nuages à l'horizon, et si le vent de terre s'élevait...

BATHILDE.

Monsieur, Monsieur...

LIONEL.

Pardon, Madame, vous m'adressiez la parole ?

(Il s'assied auprès d'elle.)

BATHILDE.

Moi, Monsieur, je serais désolée de vous déranger de vos réflexions; mais je me disais qu'il était fort heureux que vous ne fussiez pas en ce moment dans les rues de Boston; vous y auriez couru un bien autre danger que celui dont j'ai été assez heureuse pour vous préserver.

LIONEL.

Vous avez raison, et je ne sais comment justifier une distraction sans excuse, surtout auprès de vous.

BATHILDE.

Pourquoi donc, quand on y est sujet?

LIONEL.

En aucune façon, et l'objet d'ailleurs en était si peu important.

BATHILDE.

C'était, peut-être, le même que l'autre jour. Vous allez me trouver bien curieuse ; mais j'ai presque acquis le droit de vous demander à quoi vous rêviez dans ce moment-là ?

LIONEL.

A quoi je rêvais ? Après vous avoir quittée , il me serait facile de vous le dire.

BATHILDE.

Monsieur...

LIONEL.

Pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

BATHILDE.

Peut-être ; qui sait ? j'ai presque un service à vous demander ; et, si je ne craignais d'être indiscrète...

LIONEL.

Parlez, je vous en conjure... Eh bien! Madame?

BATHILDE.

Eh bien ! Monsieur, ce que j'ai à vous dire va peut-être vous paraître fort extraordinaire ; c'est pour cela, je crois, qu'il vaut mieux agir avec franchise, et vous confier ce dont il s'agit. Je connais une personne, une dame, qui veut beaucoup de bien à votre ami, ce jeune militaire qui sort d'ici; mais il est inutile de lui en parler ; il se croirait destiné aux grandes aventures, et comme, au contraire, ce sont des informations que l'on désirerait prendre sur lui...

LIONEL.

J'y suis ; il s'agit d'un mariage.

BATHILDE.

Je ne dis pas cela ; mais on voudrait connaître ses amis intimes.

LIONEL.

Moi, d'abord.

BATHILDE.

C'est sa meilleure caution; mais les sociétés, les maisons qu'il fréquente ?

LIONEL.

Sir Albermal, Elmwood, sir Cleveland, Hutkinson...

BATHILDE.

Ah! mon Dieu ! quels noms ! je ne les retiendrai jamais; voudriez-vous bien me les écrire ?

LIONEL.

Volontiers. (Regardant les tablettes qu'elle lui donne.) Les tablettes d'une jolie femme, ce doit être bien précieux.

BATHILDE.

Nullement, un journal de voyage.

LIONEL.

Il doit contenir cependant...

BATHILDE.

Quelques notes, quelques observations sur ce qui m'arrive, mon opinion sur les personnes que je rencontre.

LIONEL, lui rendant les tablettes.

Je voudrais bien le lire, ce soir.

BATHILDE.

Mais peut-être n'y mettrai-je rien.

LIONEL.

C'est peu flatteur pour moi.

BATHILDE.

Au contraire, un souvenir, c'est pour se rappeler, et peut-être n'en aurai-je pas besoin.

LIONEL.

Eh quoi ! Madame ?...

BATHILDE.

Revenons à votre ami. Hier, dit-on, il est rentré fort tard : vous voyez qu'on s'inquiète aisément. Aujourd'hui il se trouve secrètement dans cette auberge, à une lieue de la ville ; ne doit-on pas craindre qu'une autre liaison, que quelque infidélité... bien entendu que si c'est pour tout autre motif, nous ne demandons rien, nous ne voulons rien savoir, et nous sommes tranquilles.

LIONEL, souriant.

A mon tour, Madame, permettez-moi une seule

observation. C'est moi, peut-être, que vous allez trouver bien indiscret; mais ne seriez-vous pas vous-même cette personne mystérieuse qui veut du bien à mon ami?

BATHILDE.

Moi, Monsieur! vous pourriez supposer! je vois que vous ne me connaissez pas. Je n'ai jamais compris un pareil sentiment, ou plutôt une pareille faiblesse; jamais, du moins je crois pouvoir en répondre, jamais je n'aimerai personne.

(Ils se lèvent.)

LIONEL.

Et pourquoi donc, Madame? voilà une déclaration d'indépendance contre laquelle nous réclamerons.

BATHILDE.

Est-il donc si étonnant, Monsieur, qu'on chérisse la liberté? qu'on veuille la conserver?

LIONEL, vivement.

Non, sans doute : pour nous du moins, qui devons avant tout... (se reprenant et souriant) mais vous, Madame, c'est si différent, nos situations se ressemblent si peu; et quelles que soient vos idées à cet égard, de tous les devoirs, il n'en est point, selon moi, de plus doux et de plus respectable que ceux d'épouse et de mère, liens sacrés de la famille, qui bientôt forment ceux de la patrie, et nous attachent au sol qui nous a vus naître. Dans ce pays encore nouveau, si vous aviez été témoin du bonheur de nos ménages; si vous aviez vu nos jeunes filles, chéries comme amantes, estimées comme épouses; si, assez heureux pour vous connaître, j'avais pu vous présenter à ma mère, vous l'auriez vue, au milieu de nous, souveraine adorée, nous prêcher l'amour de l'honneur et de notre pays, qui se confondent dans nos cœurs avec notre amour pour elle! et ce bonheur intérieur, cette estime générale, cette considération, premier besoin d'une âme noble et généreuse, qui plus que vous, Madame, serait destiné à l'appeler autour d'elle?... Eh! mais, qu'avez-vous?

BATHILDE.

Rien, Monsieur; j'avoue que vous venez d'offrir à mes yeux un tableau nouveau pour moi, et un bonheur, si c'en est un, auquel il ne m'est plus permis d'aspirer.

LIONEL.

Qu'ai-je fait! je comprends; on a enchaîné votre destinée, votre avenir, vous n'êtes plus libre?

BATHILDE.

Oui, c'est cela même; je ne suis plus libre de revenir sur mes pas, ni de changer mon sort. Mais n'en parlons plus, je vous prie; recevez mes remerciements, et comme il est probable que je ne dois plus vous revoir...

LIONEL.

Quoi! Madame, vous vous éloignez, vous nous quittez?

BATHILDE.

Oui, Monsieur.

LIONEL.

Eh bien! une dernière grâce. Que je sache au moins qui vous êtes; vous ne pouvez me refuser. Vous hésitez; cette demande-là même est-elle indiscrète?

BATHILDE.

Non, sans doute; mais il me paraît singulier que ce soit vous, Monsieur, qui m'interrogiez, quand j'ignore, moi-même, votre nom.

LIONEL.

Lionel Lincoln.

BATHILDE.

Ciel!...

LIONEL.

Colonel aux dragons de Virginie.

BATHILDE.

Quoi! ce Lionel que je voulais connaître!

LIONEL, avec joie.

Que dites-vous? il serait possible!

BATHILDE.

Non, non, Monsieur. Je voulais dire seulement que ce nom avait souvent frappé mes oreilles, et que je l'avais toujours entendu citer avec tant d'éloges...

LIONEL.

Il n'était pas digne d'un tel honneur, ou du moins jusqu'ici il ne l'avait pas encore mérité; mais un jour viendra peut-être où ce nom ignoré brillera de quelque gloire. Alors j'aurai assez vécu; alors, je ne demande plus rien que de mourir au milieu de mes soldats, et dans un jour de victoire.

BATHILDE.

Quoi! ce sont là tous vos vœux? votre unique ambition? et vous ne regretterez rien?

LIONEL.

Non; si d'autres me regrettent, et si vous-même, Madame...

BATHILDE.

On vient. C'est mon oncle.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ZAMBARO.

ZAMBARO, à Bathilde.

Voici les clefs de notre appartement; tout est prêt, et quand tu voudras...

BATHILDE.

Oui, mon oncle.

ZAMBARO.

Mais je voulais te dire...

LIONEL, s'éloignant.

Comment donc, que je ne vous gêne pas.

(Il s'approche de la table et regarde sur une carte.)

ZAMBARO, bas à Bathilde.

Notre jeune officier a dirigé ses pas du côté du port, je l'ai suivi de loin ; mais il a disparu à mes yeux. Mais toi, tu as été plus heureuse, tu as sans doute des renseignements ?

BATHILDE.

Aucun; impossible de rien apprendre.

ZAMBARO.

Et son ami, ce Monsieur avec qui tu viens de causer; sais-tu au moins qui il est?

BATHILDE.

Non, mon oncle, non, je ne sais rien.

ZAMBARO.

Tu as donc bien peu d'esprit aujourd'hui? Je ne te dis pas cela pour te gronder, tu sais que je ne te gronde jamais; mais voilà une affaire digne de moi, et il faudra que je m'en mêle.

BATHILDE.

C'est inutile, vous ne réussirez pas.

(Le jour s'obscurcit, on voit quelques éclairs.)

ZAMBARO.

Oh ! je ne me décourage pas facilement; je vais retrouver mon jeune homme, et... (Remontant le théâtre et regardant par la croisée à droite.) Ah ! diable, voilà un grain qui s'élève, la mer devient mauvaise...

LIONEL, qui est près de la table, courant à la croisée.

Que dites-vous ?

ZAMBARO.

Je dis, morbleu ! que je m'y connais, et que dans ce moment-ci je ne voudrais pas être près de la côte ; et tenez, tenez, voilà un vaisseau qui semble profiter de mon avis, car il gagne le large... Eh ! mais je ne me trompe pas, c'est un bâtiment français ; n'est-il pas vrai ?

LIONEL, à la croisée.

Oui, je le pense comme vous; mais le vent s'élève, la tempête se déclare.

ZAMBARO.

Et voyez-vous là-bas, là-bas, portée sur le sommet des vagues, cette petite barque montée par deux hommes ?

LIONEL, à part.

O ciel! serait-ce Arthur ?

ZAMBARO.

Comment diable va-t-on se risquer en mer par un temps pareil ? ils ont manqué l'entrée du port ; le courant qui les précipite vers nous va les jeter sur la côte.

LIONEL.

Et les briser contre ces rochers.

ZAMBARO.

C'est probable. Il y en a un qui manœuvre bien ; mais l'autre ne s'en doute pas, et si on ne vient pas à leur aide...

LIONEL, aux matelots qui sont au dehors.

Mes amis, des câbles, des cordages, cinq cents guinées à celui qui ira à leur secours... Eh ! quoi ! vous hésitez ? (Tirant son portefeuille.) Tenez.

ZAMBARO.

Y pensez-vous ? les envoyer à une mort inévitable. Les voilà qui s'éloignent.

LIONEL.

Et je les verrais périr, là, devant mes yeux !

BATHILDE.

Dieux ! la barque est brisée !

LIONEL, donnant à Bathilde le portefeuille qu'il tient encore à la main.

Ah ! tenez, tenez, gardez-le-moi; je les ramènerai, ou je resterai avec eux.

(Il défait son habit en courant et s'élance vers la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

BATHILDE, ZAMBARO.

ZAMBARO.

Voilà, par exemple, ce qui s'appelle une folie.

BATHILDE.

Une folie ! un trait sublime ! un dévouement héroïque ! Le malheureux ! il court à une mort certaine pour sauver deux de ses semblables; des gens qu'il n'a jamais vus, qu'il ne connaît même pas.

ZAMBARO.

Qu'il ne connaît pas, qu'il ne connaît pas; cela n'est pas encore prouvé. J'ai bien remarqué son trouble, quand j'ai parlé du vaisseau français, et cette chaloupe en venait peut-être.

BATHILDE, sans l'écouter, jetant le portefeuille qu'elle tient à la main, et courant à la fenêtre à droite du théâtre.

Ah ! j'ai cru l'apercevoir. Oui, c'est lui, il s'est jeté du haut du rocher.

ZAMBARO, ramassant le portefeuille qu'elle a laissé tomber.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'elle fait ? Cet enfant-là a un enthousiasme, une sensibilité, et je vous demande à quoi bon? C'est du luxe dans notre état.

BATHILDE.

Il a disparu. Je n'y vois plus, tout se confond à mes yeux.

ZAMBARO.

Des billets de banque !

BATHILDE.

Je ne puis m'arracher de ce spectacle qui me tue. Ah ! ah ! je l'ai revu ; il lutte contre les flots. Mon Dieu ! protégez-le.

(Elle reste à la fenêtre et semble regarder avec le plus vif intérêt.)

ZAMBARO, sur le devant du théâtre, pendant ce temps regardant les papiers qui sont sortis du portefeuille, et qu'il remet.)

Des lettres! voyons l'adresse. *Lionel Lincoln.* O ciel! ce n'est donc point l'autre! nous voilà sur la trace; lisons vite. «Le baron de Courville.» C'est un Français; quand je disais qu'il y avait des intelligences avec la France. (Il lit.) «Il est impos-» sible de traiter, par correspondance, l'affaire » dont vous me parlez. Vers la fin de juillet, sous » prétexte de voir un de mes parents, je serai à » Boston; et c'est sous d'heureux auspices, je » l'espère, que commencera notre connaissance.» (Prenant une autre lettre.) Et cette autre...

BATHILDE, qui toujours regarde.

Un d'eux est sauvé; il touche le rivage. Ah! ce n'est pas lui.

ZAMBARO.

A merveille; si, avec de pareils renseignements, ce soir tout n'est pas découvert, Zambaro, mon ami, tu n'es pas digne d'avoir fait tes premières armes contre le grand Frédéric.

(Il sort.)

BATHILDE, toujours à la fenêtre.

Le voilà! le voilà! il ramène l'autre matelot, ils ont touché le bord. O ciel! ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre. (Elle vient sur le devant de la scène.) Ah! quel réveil! qu'ils sont heureux! que je le suis aussi! Jamais je n'ai éprouvé rien de pareil, et pourtant je pleure; oui! des larmes de joie et de plaisir! Il me semble qu'ayant partagé ses dangers je dois aussi partager son bonheur. Courons lui rendre ce dépôt qu'il m'avait confié... (Elle cherche le portefeuille.) Eh! mais, où est-il? et Zambaro, mon oncle? Il a disparu. Ah!...

(Elle pousse un cri, et se précipite vers la porte du fond.)

ACTE III.

Même décoration.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BATHILDE, ZAMBARO. Ils sortent de la chambre à droite.

ZAMBARO.

Qu'as-tu donc?

BATHILDE.

Je ne sais; mais je ne puis rester ici.

ZAMBARO.

Pour quelle raison?

BATHILDE.

Je n'en ai pas; mais je veux quitter ce pays, retourner en Europe.

ZAMBARO.

Sans avoir des nouvelles de Zambaro, de mon frère; c'est impossible. C'est ton père, c'est par ses ordres que nous sommes venus ici; et pourquoi ces ordres auxquels, il y a quelques mois, tu t'es soumise sans murmurer, te semblent-ils aujourd'hui si pénibles?

BATHILDE.

Je ne puis m'expliquer ce qui se passe en moi! Dans ces forêts de la Bohême, où j'ai été élevée, le premier sentiment que je connus, c'était celui de la crainte qui comprimait tous les autres! le caractère violent de mon père, ses manières terribles me faisaient trembler! il n'y avait que toi qui me défendais.

ZAMBARO.

Oui, quand j'étais là, je t'empêchais d'être battue; mais en mon absence...

BATHILDE.

Aussi, le seul objet de mes pensées était d'obéir à mon père, de lui complaire par une soumission aveugle; et quand il me disait: «On ne » se méfie pas d'un enfant; va près de ces voya-» geurs, écoute leurs discours, épie leurs actions; » va! ou sinon!» j'y allais, et quand mon zèle et mon intelligence m'avaient valu des éloges de toute notre tribu, j'en étais flattée, j'étais fière d'avoir réussi; il me semblait que c'était bien, que c'était glorieux.

ZAMBARO.

Oui, certainement.

BATHILDE.

Hier encore, je le croyais.

ZAMBARO.

Et tu avais raison!

BATHILDE.

Eh bien! aujourd'hui, je ne sais pourquoi, il me semble que c'est mal!

ZAMBARO.

En quoi? N'est-ce pas le sang bohémien qui coule dans nos veines? Que devons-nous aux hommes, à la société? Nous ont-ils accueillis? nous ont-ils admis dans leur sein? Non! ils nous méprisent! nous le leur rendons, nous sommes quittes, et personne ne se doit rien. Mais qu'est-ce qui te prend donc? et depuis quand t'avises-tu de raisonner?

BATHILDE.

Tu dis vrai! j'ai tort! car, depuis ce moment, tout est trouble et confusion dans mon cœur. Je souffre... je suis malheureuse!

ZAMBARO.

Toi, mon enfant! toi, pour qui je sacrifierais tout au monde! Et que veux-tu? que te faut-il? des bijoux, de belles parures? T'en ai-je laissé manquer! et dès que nous aurons de l'argent,

ce sera pour toi... je te donnerai tout ce que tu voudras.

BATHILDE.

Me donnerez-vous une famille, une patrie?

ZAMBARO.

Que veux-tu dire?

BATHILDE.

Me donnerez-vous des amis qui puissent m'entourer de leur estime? Les autres femmes, on les respecte, on les honore, mais moi!

ZAMBARO.

Bathilde, y penses-tu? D'où te viennent de pareilles idées?

BATHILDE.

Je cherche en vain à les éloigner... partout je les retrouve, jusqu'en cet ouvrage que je ne connaissais pas, et qui m'est tombé sous la main.

ZAMBARO, prenant le livre et lisant le titre.

Fénelon!... Ah! dame! si tu lis de mauvais livres. Allons! allons! qu'est-ce que c'est que cela? Songeons à notre fortune; car, en vérité, je ne te reconnais plus! Tu n'as plus d'esprit, plus d'imagination. Depuis ce matin, toi qui as le coup d'œil si fin et si exercé, tu n'as rien vu, rien deviné, et moi, en un instant, j'ai dépisté le vrai Lionel. Ce portefeuille que tu viens de lui renvoyer, et que tu n'avais pas songé à ouvrir, m'en a appris bien d'autres; et maintenant que je suis sur la voie, je te réponds qu'avant ce soir... Eh bien! qu'as-tu donc? te voilà tout émue!...

BATHILDE.

Mon ami, vous m'avez dit tant de fois que, pour moi, vous feriez tous les sacrifices: eh bien! je vous en demande un, renoncez à cette maudite affaire.

ZAMBARO.

Impossible! j'ai donné ma parole au gouverneur, qui m'a payé d'avance, et l'honneur avant tout... mon état serait perdu.

BATHILDE, vivement.

Et c'est ce que je demande! pour vous, pour votre sûreté, promettez-moi de l'abandonner.

ZAMBARO.

Et comment vivre?

BATHILDE.

En honnête homme.

ZAMBARO.

Quand on n'a pas pris cet état-là de bonne heure, on n'y fait rien, et j'y serais gauche; tandis que celui-ci... Écoute, j'ai entendu parler! Lionel et son ami sont là dans cette chambre, en conférence secrète, (Indiquant la chambre à gauche.) et peut-être qu'en prêtant l'oreille...

(Il s'approche de la porte.)

BATHILDE, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) C'est inutile, ils sont sortis.

ZAMBARO, écoutant.

Du tout, je reconnais sa voix.

BATHILDE, à part.

Comment l'avertir?

ZAMBARO, de même.

Ne fais pas de bruit.

BATHILDE, s'approche du guéridon et le renverse avec les porcelaines.

Ah!...

ZAMBARO, se retournant.

Que le diable t'emporte!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LIONEL, ARTHUR, sortant de la chambre.

LIONEL.

Qu'y a-t-il donc?

ZAMBARO

Rien, c'est ma nièce... (La regardant.) qui est aujourd'hui d'une maladresse... et qui, en voulant rentrer dans son appartement...

ARTHUR, avec empressement.

Eh! bon Dieu, Madame désire-t-elle quelque chose?

LIONEL.

Elle est peut-être indisposée...

BATHILDE.

J'en conviens... une migraine affreuse.

ZAMBARO.

Oui, la migraine; vous savez que, pour une Parisienne, c'est de première nécessité. (A Lionel.) Aussi, c'est vous, jeune homme, c'est votre escapade qui nous fait des révolutions.

LIONEL, vivement.

Est-il possible!

BATHILDE.

J'espère au moins que votre généreux dévouement n'aura point de suites fâcheuses, et que votre santé...

LIONEL, gaîment.

Pour un bain froid? Je n'y pense déjà plus.

ZAMBARO.

Parbleu! on ne s'en porte que mieux après! mais ce pauvre diable que vous avez sauvé?

ARTHUR, étourdiment.

Il est très-bien aussi.

LIONEL, lui serrant la main pour le faire taire.

Oui, c'était un pauvre pêcheur...

ZAMBARO, le regardant en dessous.

Un pêcheur... je m'en suis douté; car ces matelots anglais le regardaient périr avec un flegme; j'étais indigné!

ARTHUR, amèrement.

Que voulez-vous? un Américain, c'est si peu de chose pour eux.

BATHILDE, voulant détourner la conversation.

Peut-être ont-ils des ordres.

ZAMBARO, feignant de s'emporter.

Des ordres!... quand un homme se noie!... des ordres! et de qui? de ce gouverneur qui ne vaut pas mieux que ses soldats?

(Bathilde s'assied auprès de la table.)

ARTHUR, vivement.

Ah! vous avez bien raison.

LIONEL, bas.

Arthur!...

ZAMBARO, continuant.

D'un despote qui ne connaît d'autre loi que son caprice. Corbleu! ça ne me regarde pas; mais si j'avais l'honneur d'être Américain, je ne serais pas si patient, et à la première occasion...

ARTHUR, lui prenant la main.

C'est ce qui pourra lui arriver. (Se tournant du côté de Lionel qui le tire par son habit.) Eh! non... un brave homme qui déteste les Anglais, une jolie nièce; il n'y a pas de danger, et je parie que je le mets de notre bord. (Haut.) Parbleu, capitaine, votre caractère m'enchante, et si vous voulez faire un tour avec moi...

ZAMBARO.

Volontiers, mon jeune ami. (A part.) Je le tiens.

SIR COKNEY, en dehors.

Holà, garçon... l'hôtesse...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SIR COKNEY.

LIONEL.

Quel est donc ce Monsieur?

ARTHUR.

Cela se devine à sa mise : un de ces aimables gentlemen qui encombrent les rues de Boston.

SIR COKNEY, entrant par le fond.

Eh! garçon! Pardon, Messieurs, un événement... Une jeune dame que je conduisais à la ville...

LIONEL.

Une jeune dame!

SIR COKNEY.

C'est-à-dire une jeune personne et sa mère qui... je ne peux pas dire... une mission secrète... vous comprenez. En passant devant la porte de cette auberge, elle s'est sentie prise tout à coup d'un éblouissement, d'une faiblesse; impossible d'aller plus loin; c'est d'autant plus alarmant, qu'elle se portait à merveille il n'y a pas cinq minutes, et maintenant elle m'envoie chercher le docteur... des sels, j'en perdrai la tête. Est-ce qu'il y a de tout ça en Amérique?

ARTHUR, à part.

Le fat! je ne sais qui me retient...

LIONEL.

Mistriss Williams, notre hôtesse, Monsieur, vous indiquera un médecin, ici près.

SIR COKNEY.

Mille grâces, Monsieur... (Apercevant Bathilde.) Une dame. (Il la salue. Reconnaissant Zambaro.) Tiens, le Bohémien!

LIONEL.

Le Bohémien!

ARTHUR.

Que dites-vous?

ZAMBARO, à part.

Au diable l'étourdi!

BATHILDE, à part.

C'est fait de nous.

LIONEL à Zambaro.

Un Bohémien!

ZAMBARO, bas à Lionel.

Ne dites pas le contraire! je vous en prie.

LIONEL, à sir Cokney.

Vous connaissez donc monsieur?

SIR COKNEY.

Si je le connais! je le crois bien; et le gouverneur aussi.

LIONEL et ARTHUR, regardant Zambaro.

Le gouverneur!

BATHILDE, à part.

Nous sommes perdus!

SIR COKNEY.

Puisque c'est moi qui étais chargé... Mais ce sont des affaires d'état; je ne peux pas parler là-dessus, parce que nous autres diplomates... la discrétion... Vous dites mistriss Williams... le médecin... En vous remerciant, Messieurs; je cours rejoindre mon aimable malade.

(Il sort; Lionel et Arthur remontent le théâtre, et suivent des yeux sir Cokney qui est sorti.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté SIR COKNEY.

BATHILDE, bas à Zambaro.

Vous le voyez, il n'y a plus moyen de le tromper.

ZAMBARO.

Peut-être...

BATHILDE, bas.

Éloignons-nous, je vous en prie.

ZAMBARO, bas, et la refusant.

Pas encore.

BATHILDE, à part, et regardant Lionel avec crainte.

Ah! je ne pourrai jamais supporter ses regards de mépris.

(Lionel et Arthur viennent sur le devant de la scène, Zambaro se trouve entre eux.)

LIONEL, à Zambaro, et lentement.

Comment, Monsieur, vous connaissez le gouverneur?

ARTHUR, de même.

Celui dont vous nous disiez tant de mal?

ZAMBARO, gaiement.

Précisément, parce que je le connais.

LIONEL, sévèrement.

N'espérez pas nous donner le change.

BATHILDE, troublée.

Eh! quoi, Messieurs! qu'y a-t-il donc?

LIONEL.

Pardon, Madame; mais ceci est trop important; nous avons droit d'exiger de monsieur l'explication de sa conduite. Il s'est présenté à nous comme marin.

ARTHUR, s'emportant.

Et maintenant, le voilà Bohémien.

LIONEL, vivement.

Pourquoi ce détour?

ARTHUR.

Dans quel but? je ne puis croire qu'un motif honorable...

ZAMBARO, avec hauteur.

Jeune homme, vous passez bien vite d'un excès de confiance aux soupçons les plus injurieux; mais je ne saurais m'en plaindre, les apparences sont contre moi.

LIONEL, vivement.

Eh bien! Monsieur?...

ZAMBARO, regardant autour de lui.

Eh bien! je vous crois gens d'honneur, vous ne me trahirez pas. (Baissant la voix.) Je vous avouerai donc qu'ayant besoin de passer quelque temps ici sans éveiller l'attention des Anglais, j'ai pensé à ces vagabonds, ces Bohémiens qui courent le pays, sans papiers, sans autre passe-port que leur effronterie, ce qui ne m'a pas empêché de subir un long interrogatoire du secrétaire de lord Gage, que vous venez de voir.

LIONEL.

C'était le secrétaire du gouverneur?

ZAMBARO.

Son excellence a voulu aussi s'en mêler, et j'ai eu de la peine à déjouer sa pénétration; je suis si gauche quand il faut mentir... Corbleu! c'est la première fois que le baron de Courville s'est abaissé.

ARTHUR, vivement.

Le baron de Courville!

LIONEL.

Qu'entends-je?

BATHILDE, étonnée et à part.

Le baron!...

ZAMBARO, feignant de se reprendre.

Hein! qu'est-ce que j'ai dit là? me serais-je trahi!

LIONEL.

Ne craignez rien.

ARTHUR.

Vous êtes en sûreté.

LIONEL.

Est-il possible! vous seriez le brave Courville?

ARTHUR.

Ce Français que nous attendions?

ZAMBARO jouant l'étonnement.

Que vous attendiez? comment, vous connaissez donc Lionel Lincoln?

LIONEL, lui ouvrant les bras.

C'est moi.

ZAMBARO.

Vous! (s'arrêtant.) Un moment, Messieurs, j'ai le droit d'être défiant à mon tour. En quittant mon bord, j'y ai laissé notre correspondance, qui pouvait me faire découvrir. Mais si vous êtes Lionel, vous devez avoir une lettre de moi.

LIONEL, tirant son portefeuille.

La voici.

ZAMBARO, le regardant.

Il serait vrai! Oui, c'est bien elle, c'est mon écriture; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Mon cher Lionel, mes dignes amis, je vous trouve enfin.

(Ils s'embrassent.)

BATHILDE, à part.

Je n'en reviens pas! son audace m'épouvante.

ARTHUR, enchanté.

Le baron de Courville! eh! que ne le disiez-vous tout de suite!

ZAMBARO, à part.

Il fallait le savoir.

LIONEL, avec joie.

Me pardonnerez-vous? (A Bathilde.) Ah! Madame, que d'excuses je vous dois!

ZAMBARO, leur serrant la main.

Et moi donc qui me défiais de vous! C'est qu'il y a tant d'intrigants! il faut prendre garde (A Arthur.) Vous, surtout, jeune homme, vous êtes d'une imprudence!... Je parie que cette équipée, cet homme sauvé par le colonel, c'était vous.

ARTHUR.

Oui, vraiment; j'allais vous chercher à votre bord.

ZAMBARO, inquiet.

A mon bord? eh bien, on a dû vous dire...

ARTHUR.

On ne m'a rien dit, je n'ai pas pu y arriver.

ZAMBARO, à part.

C'est heureux!

LIONEL.

Mais maintenant que nous vous tenons, mon cher Courville, nous avons à causer de notre grande affaire.

(Il remonte le théâtre et regarde de tous côtés si personne ne peut les entendre.)

ZAMBARO.

C'est le plus pressé.

ARTHUR, à mi-voix.

Nous allons vous communiquer nos plans, l'état de nos forces.

ZAMBARO, de même.

Oui; il est essentiel que je sache tout.

LIONEL, de même, venant auprès de Zambaro, et à sa gauche.

Nos amis se réunissent ici ce soir; plusieurs d'entre eux sont déjà arrivés dans cette auberge; mais, avant notre conférence, il est bon que vous vous entendiez avec eux, que vous leur soyez présenté.

ARTHUR.

Je m'en charge.

ZAMBARO, gaiement.

Présenté par vous! ah! c'est plus encore que je n'aurais osé espérer. (Bas à Bathilde.) A merveille, me voilà un des chefs de la conspiration. (A Lionel.) Venez-vous, colonel?

(Il prend le bras d'Arthur, et entre avec lui dans la chambre à gauche.)

LIONEL.

Oui, oui, je vous suis.

SCÈNE V.

LIONEL, BATHILDE.

BATILDE.

Les imprudents! ils se livrent eux-mêmes! et comment les prévenir?... Ah! il n'y a que ce moyen.

(Elle s'assied près de la table à droite, et écrit sur ses tablettes. Lionel, qui a conduit Arthur et Zambaro jusqu'au fond du théâtre, descend en ce moment, et voyant Bathilde occupée à écrire, il s'arrête près d'elle de l'autre côté de la table.)

LIONEL, après un instant de silence.

Pardon, Madame.

BATHILDE, qui l'a regardé du coin de l'œil, et feignant d'être surprise, se lève, en laissant ses tablettes sur la table.

Comment, Monsieur, vous étiez encore là?

LIONEL.

Je vous dérange.

BATHILDE.

Non, sans doute; mais je me croyais seule, et je traçais quelques mots.

LIONEL, voyant les tablettes qui sont à sa droite sur la table.

Je reconnais ces tablettes; ce sont celles de ce matin, qui souvent contiennent vos réflexions, vos observations sur les événements de la journée; du moins, vous me l'avez dit.

BATHILDE.

Monsieur a de la mémoire.

LIONEL.

Beaucoup, Madame; mais j'ajouterai, quelque tort qu'un pareil aveu puisse me faire dans votre estime, que j'ai encore plus de curiosité.

BATHILDE.

Ah! vous êtes curieux!

LIONEL, regardant les tablettes.

Extrêmement.

BATHILDE.

C'est fort mal, Monsieur. (Essayant de sourire.) Et voilà une qualité que j'ai oublié de noter.

LIONEL, avec joie et saisissant les tablettes.

Il serait possible! vous daignez donc vous occuper de moi!

BATHILDE.

Que faites-vous?

LIONEL.

Laissez-moi, je vous en supplie.

BATHILDE.

Je vous défends... (A part.) C'est ce que je voulais; le voilà prévenu.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, JAK.

JAK, à Lionel, à demi-voix.

Pardon, mon colonel, une lettre.

LIONEL.

De quelle part? (Jak regarde de tous côtés avec précaution, et met le doigt sur la bouche. Lionel le regardant.) Pourquoi cet air mystérieux? tu peux parler sans crainte devant Madame.

JAK.

C'est de la part d'une jeune et jolie lady.

BATHILDE, avec émotion.

Une femme!

JAK.

Que je ne connais point, mais qui vient d'arriver avec ce gentleman qui a un air si suffisant.

LIONEL.

Le secrétaire du gouverneur.

JAK.

Moi, qui suis de l'hôtel, j'entrais dans son appartement, pour demander ses ordres... « A votre accent, me dit-elle, je vois que vous êtes un » compatriote, un Américain. — Je m'en vante. — » On peut se fier à vous. Le colonel Lincoln est-il » dans cette auberge? — Depuis ce matin. — Je vous » prie en grâce de lui remettre ce billet, à lui seul. »

LIONEL.

Qu'est-ce que cela signifie?

JAK.

En cet instant est entrée une dame d'une figure noble, mais pâle et souffrante, à qui elle a dit vivement : « Ma mère, je me sens mieux, on « peut repartir, on peut demander les chevaux. »

LIONEL.

Il suffit. (Lui offrant de l'argent.) Tiens, mon garçon.

JAK.

A moi, mon colonel, à un patriote!

LIONEL.

Tu as raison. (Lui serrant la main.) Je te remercie ; mais laisse-nous.

(Jak sort; Lionel remonte le théâtre et ouvre la lettre.)

SCÈNE VII.

LIONEL, BATHILDE.

LIONEL, lisant la lettre à voix basse, à Bathilde.

Vous permettez. (A part.) Voilà qui est bien singulier. (Il lit encore.) Quelle horreur!

BATHILDE.

Qu'est-ce donc?

LIONEL, revenant auprès de Bathilde, à sa gauche.

De nouveaux périls nous environnent.

BATHILDE.

O ciel!

LIONEL.

Ils ne m'effrayent point; au contraire, ils doublent mon courage... Ce n'est plus moi seul, c'est vous maintenant qu'il faut défendre! Nous n'avons point de secrets pour la nièce du baron de Courville. Tenez, Madame!

(Il lui présente la lettre.)

BATHILDE, la repoussant.

Monsieur.

LIONEL.

Lisez, de grâce.

BATHILDE, prenant la lettre, et lisant :

« Je désire, et je crains, que vous reconnais-
» siez la main d'où vous vient cet avis. J'ai tort
» peut-être de vous le donner; mais il me semble
» que j'en aurais de plus grands encore en ne
» vous le donnant pas. Quels que soient vos pro-
» jets, si vous en avez, renoncez-y, au nom du
» ciel; car vous êtes surveillé. Un espion redou-
» table, un nommé Zambaro, observe toutes vos
» démarches. Aidé d'une intrigante, dont on
» vante les charmes et l'adresse, il a juré...
(S'arrêtant.) Ah! je me sens mourir!

LIONEL.

Remettez-vous; ils ne nous tiennent pas encore.

BATHILDE, achevant de lire.

» Ce complot, le hasard me l'a fait entendre,
» et si vous devinez d'où vient cet avis, vous ver-
» rez qu'il n'est que trop véritable. Profitez-en,
» c'est le seul prix et la seule reconnaissance que
» j'en attends. »

LIONEL.

Vous le voyez, Madame, nous sommes entourés de pléges, de délateurs; mais, rassurez-vous, nous découvrirons ce Zambaro; il ne nous faut pour cela qu'un indice.

BATHILDE, à part.

O ciel! qu'ai-je fait!

LIONEL.

Et s'il tombe entre nos mains...

BATHILDE, avec crainte.

Eh bien?

LIONEL.

L'intérêt général avant tout; je lui fais sauter la cervelle.

BATHILDE.

Monsieur...

LIONEL.

Eh! mais, qu'avez-vous?

BATHILDE, très-émue.

Rien; qu'il ne soit plus question de cela. Voici cette lettre. (Elle la lui rend.) Je vous prie seulement de me remettre ces tablettes.

LIONEL.

Ne m'aviez-vous pas presque permis de les lire?

BATHILDE.

Il est vrai; mais je les veux.

LIONEL.

D'où vient ce changement? serait-ce cette lettre?

BATHILDE.

Peut-être bien.

LIONEL.

Ah! s'il était vrai! que je serais heureux! Il me serait si facile de vous désabuser, de vous prouver que cet écrit a été dicté par la seule amitié. Oui, Madame, je vous l'avoue, j'ai reconnu sans peine la main qui l'avait tracé; c'est celle d'une amie qui m'est bien chère, avec qui j'ai été élevé, dont les vertus, la noblesse, le haut rang, commandent l'estime et le respect. Peut-être lui devrais-je davantage; peut-être sa généreuse amitié aurait-elle mérité plus encore; mais, je le sens maintenant, jamais je n'ai connu près d'elle cet amour que mon cœur avait toujours rêvé, et qu'un seul coup d'œil de vous a fait naître.

BATHILDE.

Monsieur!...

LIONEL.

Maintenant, faut-il vous rendre vos tablettes?

BATHILDE, se cachant la figure.

Ah! plus que jamais.

LIONEL.

Qu'entends-je; quel espoir! Les voici, Madame; mais songez que, les reprendre, serait m'avouer que ce qu'elles contiennent me rendrait trop heureux... On vient.

BATHILDE, hors d'elle-même.

Grand Dieu!

(Elle reprend les tablettes.)

LIONEL, avec joie.

Que faites-vous?

BATHILDE, vivement.

Ah! gardez-vous de croire...

LIONEL.

Je crois tout; vous l'avez dit... Ciel! Arthur et le baron!

BATHILDE, s'enfuyant par la porte à droite.

Ah! c'est fait de moi.

SCÈNE VIII.

ZAMBARO, LIONEL, ARTHUR.

ZAMBARO.

Eh bien! colonel, nous vous attendions; mais, en votre absence, nous n'avons pas perdu notre temps; nous nous sommes concertés sur les points principaux; et je sais tout, excepté l'heure de l'attaque, et le point sur lequel nous dirigerons d'abord nos forces.

LIONEL.

Nous en conviendrons tout à l'heure, quand nous serons tous réunis; mais il faut avant tout redoubler de surveillance et de discrétion; car on m'apprend qu'on a mis sur nos traces un espion redoutable, un nommé Zambaro! Connaissez-vous cela?

ZAMBARO.

Moi! connaître de pareilles gens!

ARTHUR.

Zambaro! attendez; nous le tenons.

ZAMBARO.

Que dites-vous?

ARTHUR.

Ou nous tenons du moins les moyens de le découvrir; car ces papiers, que ce matin m'a remis l'aubergiste, étaient adressés au nommé Zambaro; voyez plutôt.

ZAMBARO, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LIONEL, voyant Arthur qui brise le cachet.

Que faites-vous?

ARTHUR.

Je l'ouvre... un espion, c'est hors du droit des gens. (Parcourant.) « Mein Herr... » C'est de l'allemand; entendez-vous l'allemand?

ZAMBARO.

Moi? pas un mot.

ARTHUR.

Ni nous non plus, et je ne vois pas alors à quoi cela nous servira; voici cependant une lettre d'envoi; elle est de l'aubergiste de New-York, et on peut la lire; elle annonce que Herman Zambaro, avant de mourir...

ZAMBARO, à part.

Mon frère!...

ARTHUR.

Avait prié de faire passer les papiers ci-joints, papiers fort importants, à son frère Pierre Zambaro, à Boston.

ZAMBARO, voulant les prendre.

Donnez.

ARTHUR.

Puisque vous ne savez pas l'allemand.

ZAMBARO.

C'est juste.

LIONEL.

Mais quelqu'un du régiment, quelqu'un de mes amis sera peut-être plus savant.

ARTHUR.

Vous avez raison; ils sont là. Venez, colonel, et si, comme je l'espère, ces papiers-là nous donnent des renseignements sur notre observateur à gages, c'est moi qui me charge de lui casser la tête.

ZAMBARO.

Et vous ferez bien.

ARTHUR.

N'est-ce pas?

ZAMBARO, à part.

Il le mérite, s'il est assez simple pour vous laisser faire.

(Lionel et Arthur entrent dans la chambre à gauche.)

SCÈNE IX.

ZAMBARO, seul.

Mais c'est ce que nous verrons. Alerte, Zambaro! il n'y a pas de temps à perdre. Quand on a une bonne tête et qu'on y tient, il n'y a qu'un moyen de la défendre, c'est de mettre en danger celle de l'ennemi, et ce ne sera pas long. J'ai assez de renseignements pour les faire arrêter; et, en faisant connaître au gouverneur ce que je sais déjà de leurs projets... Mais mon pauvre Herman, mon frère, était-ce ainsi que je devais apprendre sa mort! N'oser même réclamer ces papiers où il me trace sans doute ses dernières volontés et ses derniers adieux! (Essuyant une larme.) Allons, il ne s'agit pas de pleurer sa mort, il faut la venger, sur l'ennemi commun, sur tout le monde, à commencer par ceux-ci.

(Il se met à la table, et écrit.)

SCÈNE X.

ZAMBARO, à la table; BATHILDE, sortant de la chambre.

BATHILDE.

Eh bien! quelles nouvelles?

ZAMBARO, écrivant toujours.

D'excellentes; ils voulaient, moi Zambaro, me fusiller.

BATHILDE.

O ciel!

ZAMBARO.

Personnellement; mais grâces aux petites notes que j'écris là au gouverneur, c'est moi qui aurai l'honneur de les prévenir.

BATHILDE.

Comment! Lionel et ses amis!

ZAMBARO.

Aimes-tu mieux que ce soit moi?

BATHILDE.

Vous, mon oncle!

ZAMBARO.

Il n'y a pas de milieu; il fallait se décider, et mon choix est fait. (Écrivant.) Surprendre les conjurés, fermer le port. Mais comment faire parvenir au gouverneur ces renseignements?

BATHILDE, avec joie.

C'est impossible.

ZAMBARO.

Sans doute, impossible de nous éloigner maintenant sans nous rendre suspects... (On entend la voix de sir Cokney, qui parle en dehors.) Le secrétaire intime! ah! parbleu! c'est le ciel qui l'envoie.

SCÈNE XI.

ZAMBARO, écrivant; SIR COKNEY, BATHILDE.

SIR COKNEY, à la cantonade.

Je vais payer l'aubergiste, milady, et nous partons à l'instant.

ZAMBARO, toujours assis, et écrivant.

Ici, mon gentilhomme.

SIR COKNEY, se retournant.

Quoi?

ZAMBARO.

Deux mots, s'il vous plaît.

SIR COKNEY, le reconnaissant.

Ah! ah! c'est encore vous?

ZAMBARO.

Silence!

SIR COKNEY.

Qu'est-ce que c'est?

ZAMBARO, écrivant toujours.

Vous avez failli tout perdre, en me reconnaissant tantôt.

SIR COKNEY, d'un air dédaigneux.

Comment, j'ai failli...

ZAMBARO.

Oui, vous avez fait une sottise.

SIR COKNEY.

Hein!

ZAMBARO.

Cela vous étonne?

SIR COKNEY, avec hauteur.

Un peu.

ZAMBARO.

Mais vous pouvez tout réparer. (Pliant sa lettre et la cachetant.) Vous allez porter ceci à Son Excellence.

SIR COKNEY.

Moi! Dieu me damne, je crois qu'il se permet de me donner des ordres.

ZAMBARO, se levant, allant à sir Cokney, et lui donnant la lettre.

Et je vous conseille de les suivre, si vous tenez à votre place et à la vie.

SIR COKNEY, suffoqué.

Comment, si j'y tiens? mais certainement. C'est inouï; il faut venir dans ce pays-ci pour entendre de pareilles choses... (Zambaro le presse.) J'y vais à l'instant.

BATHILDE, le rappelant au moment où il va sortir.

Monsieur...

SIR COKNEY, revenant.

Qu'y a-t-il?

ZAMBARO.

Oui, un mot; rapportez-moi la réponse de Son Excellence, et dites-lui qu'on recevra cette nuit les derniers renseignements; partez.

SIR COKNEY.

Je n'y comprends rien, un secrétaire d'état transformé en estafette; c'est original! enfin, je suis de tous les secrets, et je n'en sais aucun.

ZAMBARO, le poussant.

Eh! pas de réflexions; partez vite, car les voici. (A Bathilde.) Et toi, rentre à l'instant.

BATHILDE.

Plus d'espoir; ah! maudit soit le jour où je l'ai connu!

(Elle rentre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XII.

ZAMBARO, LIONEL, ARTHUR, OFFICIERS AMÉRICAINS, en uniforme.

LIONEL.

Venez, mes amis. (Au fond.) Fermez les portes, poussez les volets, et que plusieurs des nôtres veillent autour de la maison. (Les rassemblant autour de lui.) Grâce au ciel, le moment est arrivé, et tout semble favoriser nos desseins. (Présentant Zambaro.) Le voici ce généreux Français. A la tête d'une jeunesse avide de combats et de gloire, il n'a pas hésité à traverser les mers pour partager nos dangers; montrons-nous dignes d'un si noble intérêt; plus de délais, brisons nos fers.

TOUS, avec élan.

Nous sommes prêts.

ZAMBARO.

Trop heureux de verser mon sang pour une si noble cause.

LIONEL, rapidement.

Ne perdons pas un instant. Tandis que nous allons arrêter nos dernières dispositions, (à un officier) vous, qu'à cinq heures le fanal de Beacon-Hill soit allumé; c'est le signal convenu pour appeler à nous tout le Connecticut et les villages voisins.

ZAMBARO, sur le devant à droite, à part.

Le fanal.

LIONEL, à deux autres.

Smith et Andrews, courez à Lexington, rassemblez les milices provinciales...

ZAMBARO, à part.

Lexington.

LIONEL.

Qu'elles marchent toute la nuit. (A Zambaro.) Baron, vos hommes sont prêts à débarquer, je vais vous indiquer le point le plus favorable. (A Arthur.) Vous, Arthur, pendant que j'irai visiter les postes, vous m'attendrez dans mon appartement; j'ai à vous donner quelques instructions, une lettre (à voix basse) pour ma mère, si je succombe. (A haute voix.) A sept heures, Messieurs, l'attaque générale.

ZAMBARO, à part.

A cinq ils seront tous pris.

LIONEL, avec orgueil.

Et demain...

TOUS, avec enthousiasme.

Liberté!

LIONEL, à Bathilde qui entre en ce moment.

Ah! Madame, vous êtes là, partagez notre joie; ce jour est le plus beau de ma vie.

BATHILDE, d'une voix tremblante.

Colonel, mes vœux vous suivront partout.

LIONEL, la regardant.

Ah! Madame! aujourd'hui mes instants sont comptés; ils appartiennent tous à mon pays; mais demain, demain, peut-être, il me sera permis de penser à moi.

BATHILDE, à part et douloureusement.

Demain!

(Des valets traversent le théâtre, et portent dans la pièce voisine des plateaux avec du punch et des verres.)

LIONEL.

Mes amis, voici de quoi porter notre toast chéri à la liberté de l'Amérique!

ARTHUR.

A la mort de ses oppresseurs!

LIONEL, aux officiers.

Entrez. (A Bathilde.) Madame, soyez notre ange protecteur, priez pour nous, le ciel vous exaucera.

BATHILDE, à part.

Prier pour lui! et nous l'avons livré!

(Elle entre dans la chambre à droite en se cachant la tête dans ses mains, tandis que Zambaro, Arthur et les officiers suivent Lionel du côté opposé.)



ACTE IV.

Le théâtre représente la chambre de Lionel, dans l'auberge de la Couronne. A droite, la porte d'entrée, donnant sur un corridor; à gauche, la porte d'un cabinet : au fond, une alcôve. Sur le devant de la scène, à droite de l'acteur, une table couverte de papiers; du côté opposé, une autre petite table et deux chaises.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(Il est nuit.)

BATHILDE, seule, entrant par la droite; elle tient un flambeau qu'elle pose sur la table.

Il n'est pas rentré; je l'attendrai. (Avec agitation.) Oui, il saura tout... (S'arrêtant.) Mais comment lui apprendre, sans exposer mon oncle à leur ressentiment? je m'accuserai plutôt moi-même; je dirai... je n'en sais rien encore. N'importe, qu'il pense ce qu'il voudra, qu'il me méprise, qu'il me déteste! mais qu'il soit sauvé... (Avec crainte.) On vient. Non, personne! Seule dans sa chambre, au milieu de la nuit; je tremble au moindre bruit. (Amèrement.) C'est la première bonne action que je fais, et je tremble! (Elle s'approche de la table.) Une lettre commencée. (Elle y jette les yeux.) A sa mère! Peut-être, aussi, a-t-il répondu à cette jeune et jolie miss avec qui il a été élevé. Elle est bien heureuse de l'aimer depuis si longtemps! J'ai interrogé en tremblant; c'est miss Henriette, la fille du gouverneur; elle a de l'or, de la naissance, des vertus; que n'en ai-je aussi pour les lui offrir! Mais elle venait ici pour sauver ses jours, et moi pour les livrer. Ah! quand il me connaîtra, quel sentiment lui inspirerai-je! (Avec effroi.) Je n'y veux pas penser, je me repentirais peut-être... (Écoutant.) Cette fois, je ne me trompe pas, j'entends marcher. (Elle va auprès de la porte.) C'est Arthur et mon oncle. En effet, ils devaient venir; j'oublie tout. Comment justifier ma présence... Ah! ce cabinet; attendons qu'ils soient partis.

(Elle se cache dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE II.

ZAMBARO, ARTHUR. Ils entrent par la droite, en continuant leur conversation.

ZAMBARO.

Il n'est pas de retour?

ARTHUR.

Il aura voulu visiter lui-même tous les quartiers... A propos, baron, avez-vous envoyé à votre bord?

ZAMBARO.

La chaloupe est partie devant moi. Corbleu! vous verrez trois cents gaillards dont vos habits rouges me diront des nouvelles. (A part.) Si je sais où en prendre un seul...

ARTHUR.

Ma foi, je vous avoue que sans eux la partie serait douteuse. Nos Américains sont pleins d'ardeur, d'enthousiasme, mais si peu exercés au feu...

ZAMBARO, à part.

C'est bien, ça ne sera pas long. (Haut.) Et votre Zambaro, ces papiers allemands, avez-vous tiré cela au clair?

ARTHUR.

Je joue de malheur, personne de ma compagnie ne sait cette maudite langue.

ZAMBARO, à part.

Grâce au ciel!

ARTHUR, les tirant de sa poche.

Et j'ai beau les retourner en tout sens, il est bien avéré que je n'y entends rien.

ZAMBARO, avec joie.

N'est-ce que cela! donnez-les-moi.

ARTHUR.

A vous, baron?

ZAMBARO.

Je n'y pensais pas d'abord; mais ma nièce nous traduira cela parfaitement.

ARTHUR.

Comment! elle sait l'allemand, une si jolie femme?

ZAMBARO.

Son mari, le comte de Barnheilm, mort au service d'Autriche, était de ce pays-là.

ARTHUR, lui donnant les papiers.

A merveille!

ZAMBARO, à part.

Je les tiens!

ARTHUR.

En parlant de votre nièce, mon cher baron, savez-vous qu'elle est charmante.

ZAMBARO, indifféremment.

Elle n'est pas mal.

ARTHUR, avec feu.

Pas mal! la physionomie la plus distinguée, une grâce, un esprit...

ZAMBARO.

Tudieu, mon jeune ami; quel feu! on dirait que...

ARTHUR.

Et pourquoi pas? pour être capitaine de cavalerie, on n'est pas insensible; mais avant tout, l'amitié et la subordination militaire... notre colonel est pris.

ZAMBARO.

Vous croyez?

ARTHUR.

Il ne faut pas que cela vous fâche.

ZAMBARO.

Moi, nullement.

ARTHUR.

C'est un singulier caractère; lui qui a tant de calme et de sang-froid, qui raisonne si bien dans le conseil; eh bien! sur le champ de bataille, c'est un diable, la tête n'y est plus; et près d'une jolie femme...

ZAMBARO, riant.

C'est la même chose.

ARTHUR.

Comme vous dites, il perd la raison en un instant, en un instant aussi elle lui revient; car il n'est pas comme moi, il n'a pas de suite dans les idées; mais aujourd'hui, c'est sérieux, c'est la première fois que je le vois réellement amoureux, au point qu'il veut être votre neveu.

ZAMBARO.

Il serait possible!

ARTHUR.

Il me l'a dit.

ZAMBARO.

Il ne sait pas sans doute que notre position, notre peu de fortune...

ARTHUR.

N'eussiez-vous rien, peu importe. Lionel est le plus riche propriétaire de la colonie... « Oui, » mon ami, me disait-il tout à l'heure, si demain » nous triomphons, si j'existe encore, je l'é- » pouse... » Eh, mais...

(Allant à la porte d'entrée.)

ZAMBARO, à part, sur le devant à gauche.

Dieu! qu'ai-je fait! voilà qui valait bien mieux que toutes les récompenses du gouverneur. (Haut.) Ce pauvre colonel. (A part.) Et moi qui viens de les livrer! comment faire à présent?

ARTHUR.

Le voici.

SCÈNE III.

Les Précédents, LIONEL, enveloppé d'un manteau, dont il se débarrasse en entrant et qu'il jette sur un fauteuil; en même temps il pose deux pistolets sur la table.

LIONEL.

Vous m'attendiez, Messieurs?

ARTHUR.

Oui, colonel! eh bien?...

LIONEL.

Tout est tranquille! nos hommes sont partis

pour Lexington ; la place de Funnel-Hall est déserte, pas de sentinelle anglaise, pas le moindre mouvement dans les casernes ; leur sécurité est complète.

ARTHUR.

Il faut en profiter...

LIONEL.

Le mot d'ordre est donné. (A Zambaro.) Baron, j'ai recommandé de venir vous éveiller dès qu'on apercevrait votre pavillon dans la baie de Charles-Town.

ZAMBARO, embarrassé.

C'est bien !

LIONEL, leur prenant la main.

Et maintenant, mes amis, allez prendre quelque repos, vous en avez besoin.

ARTHUR.

Colonel, vous me parliez d'une lettre pour votre mère...

LIONEL, s'approchant de la table.

Elle est là... (Prenant la plume.) Pardon, deux mots encore. (Écrivant.) Pauvre mère !

(Il écrit très-vite ; Arthur est appuyé sur sa chaise, Zambaro est à l'autre bout du théâtre.)

ZAMBARO, à part.

Plus j'y pense, ce projet, ce mariage ; comment à présent revenir sur mes pas ? n'importe, il le faut, ces braves jeunes gens, une cause si juste ! faire notre fortune, et le bonheur de Bathilde. Oui, je les sauverai... ah ! et ces papiers d'Herman, je les lirai en chemin.

LIONEL, en la remettant à Arthur.

Mon cher Arthur, vous savez ce que vous avez à faire ?

ARTHUR, d'une voix émue.

Soyez tranquille, à moins que moi-même...

LIONEL, allant à Zambaro.

Monsieur le baron, j'avais des projets dont je voulais vous parler ce soir ; mais demain, demain, s'il en est temps, si nous sommes vainqueurs... et si nous ne l'étions pas, si le sort nous trahissait...

ZAMBARO.

Y pensez-vous ?

LIONEL.

Oui, oui, ne parlons pas de cela. (A Arthur.) Mon ami... (A Zambaro.) Mon père, embrassons-nous... (Il se jette dans les bras de Zambaro.) et que demain le soleil naissant éclaire un pays libre. Adieu, mes amis.

TOUS DEUX, lui serrant la main.

Adieu ! colonel.

(Il les conduit jusqu'à la porte ; Zambaro et Arthur sortent en se tenant par le bras.

SCÈNE IV.

LIONEL, ensuite BATHILDE.

LIONEL, seul, préoccupé ; il ferme la porte et pousse le verrou.

Libre ! et si nous succombons, un esclavage éternel ! que de victimes ! je n'ose m'arrêter à cette affreuse idée. (Se remettant.) Non, tout est prévu... Washington accourt à la tête d'une armée, les Français nous secondent, les Français que j'estimais, et que maintenant je chéris comme les frères de Bathilde... (S'arrêtant.) En vérité, je rougis de moi-même, au moment d'exécuter le plus vaste dessein, ce n'est pas lui qui m'occupe le plus ; l'image de Bathilde, sans cesse là, devant mes yeux ; de Bathilde, que je connais à peine ; et qui bannit de mon cœur cette pauvre Henriette que j'aurais tant de raison d'aimer. (La porte du cabinet à gauche s'est ouverte ; il aperçoit Bathilde.) Ciel ! que vois-je !

BATHILDE, s'avançant.

Ils sont partis.

LIONEL, courant à elle.

N'est-ce point un rêve ? vous, Madame !

BATHILDE, très-émue.

Silence ! je vous en conjure ; quand vous saurez le motif...

LIONEL, avec joie.

Ah ! quel qu'il soit, je le bénis, puisqu'il me rapproche de vous, (voulant l'attirer près de lui) de vous, dont la présence est déjà le bonheur.

BATHILDE, le repoussant.

Colonel !

LIONEL.

Ne tremblez pas ; que craignez-vous ? nous sommes seuls, et mon amour...

BATHILDE, se dégageant.

Monsieur, vous vous méprenez.

LIONEL, étonné.

Comment ? en effet, cette agitation... Que venez-vous donc faire ici ?

BATHILDE.

Vous sauver.

LIONEL, frappé.

Moi !

BATHILDE.

Vos projets sont connus.

LIONEL.

Qu'entends-je !

BATHILDE.

C'en est fait de vous, et de vos amis.

LIONEL, atterré.

Grand Dieu !

BATHILDE, à mi-voix.

Plus bas, je vous en conjure.

LIONEL.

Ah ! Madame, achevez de m'instruire... nommez le traître, il ne vivra pas une minute de plus.

BATHILDE, avec effroi.

Ne m'interrogez pas, contentez-vous de ce que je puis vous apprendre sans devenir parjure, et écoutez-moi. Le gouverneur est instruit ; si vous faites un pas, vous êtes perdu ; ainsi, gardez-vous de sortir, n'attaquez pas, ou vous êtes pris les armes à la main, et nulle puissance au monde ne pourra vous sauver.

LIONEL, après un silence.

Je ne reviens pas de ma surprise !

BATHILDE, avec anxiété.

Eh bien !... que ferez-vous ?

LIONEL, après un instant de réflexion.

J'attaquerai.

BATHILDE.

O ciel !

LIONEL.

Le sort en est jeté.

BATHILDE, les mains jointes.

Lionel, je vous en supplie, je vous le demande à genoux.

LIONEL.

Il n'est plus en mon pouvoir d'arrêter le mouvement, comment le faire ? d'ailleurs, sur un avis aussi vague ?... Qui a découvert nos projets ? D'où le savez-vous ? qui vous l'a dit ?

BATHILDE, troublée.

Je ne puis parler.

LIONEL.

Et comment croire alors à cet intérêt pour moi ?

BATHILDE.

Cet intérêt est bien grand, je vous l'atteste. Ma présence en ces lieux n'en dit-elle pas assez ?... N'ai-je pas tout bravé pour arriver jusqu'à vous ?

LIONEL.

Ah ! je vous crois ; mais quelles preuves puis-je donner à mes amis ? à votre oncle lui-même, qui s'est exposé pour nous ?

BATHILDE.

Et si ce n'était pas M. de Courville ?

LIONEL.

Que dites-vous ?

BATHILDE.

Si, moi-même, je vous avais abusé ?...

LIONEL.

Ce n'est pas possible... achevez.

BATHILDE.

Ah ! ne le demandez pas.

LIONEL.

Il le faut, ou je cours à l'instant même donner le signal.

BATHILDE.

Arrêtez... je dirai tout. Ah ! qu'il faut aimer pour faire un pareil aveu ! Lionel... (Il la regarde avec tendresse.) Voilà donc le dernier regard d'amour que tu jetteras sur moi ! mais tu le veux... (A voix basse.) Je suis une misérable... la dernière des femmes... j'ai vendu ta tête.

LIONEL, terrifié.

Vous ! grand Dieu !...

BATHILDE.

C'est moi qui suis chargée d'épier tes démarches, de surprendre tes secrets, de les livrer au gouverneur, qui nous paye, oui, Lionel, qui nous paye notre trahison.

LIONEL, la regardant.

Non, je ne puis me persuader encore...

BATHILDE, avec épouvante.

Je ne vous dirai point, pour me justifier, qu'abandonnée dès l'enfance à des mains perverses, ils m'ont élevée dans l'ignorance du bien et du mal ; ils ont vendu ma jeunesse ; ils l'ont flétrie... Oui, vous me connaissez enfin, et d'aujourd'hui seulement je me connais moi-même, d'aujourd'hui je me suis vue telle que j'étais, et j'ai fait comme vous, j'ai frémi d'horreur ! j'ai connu la honte, le remords ; j'ai détesté ma vie, et décidée à y renoncer, j'ai tout bravé pour vous sauver, tout, jusqu'à votre mépris.

LIONEL.

Ah ! gardez-vous de le croire ; il n'est pas de fautes que ne puisse expier un pareil repentir. Il vous suffisait de connaître la vertu pour y revenir, pour l'aimer.

BATHILDE.

Moi, l'aimer ! Non, je me tromperais moi-même, ce n'est pas elle ; c'est vous que j'aime ! Ce changement en moi, ce retour vers le bien, c'est à vous seul, c'est à mon amour que je le dois ! C'est au désir de vous sauver, et qu'au moins ma honte ne soit pas inutile. Hâtez-vous ! fuyez !

LIONEL.

Il est trop tard. Je pourrais peut-être, grâce à vos avis, me soustraire au danger ; mais exposer des malheureux que j'ai mis les armes à la main, et qui, dans ce moment sans doute, sont en marche pour nous rejoindre ! Non, je ne les abandonnerai point.

BATHILDE.

Et que pouvez-vous faire ?

LIONEL.

Mourir avec eux, à moins qu'un coup hardi, désespéré... Si nous pouvions prévenir le gouverneur, pénétrer dans son palais, nous emparer de sa personne ?

BATHILDE, vivement.

J'en sais les moyens.

LIONEL.

Que dites-vous?

BATHILDE.

C'est lui-même qui nous les a fournis.

LIONEL.

O mon ange tutélaire!

BATHILDE.

Écoutez... A quelque heure de la nuit que vous vous présentiez, vous serez admis auprès de lui avec ces mots: *Angleterre et Bohême*. C'est le mot d'ordre convenu.

LIONEL.

Il suffit.

BATHILDE.

Partez, sauvez vos jours, ceux de vos amis; mais avant de nous séparer pour jamais, dites-moi que vous me pardonnez, que vous ne me méprisez plus.

LIONEL.

Moi! te quitter! je te consacre désormais ces jours que je te dois; ils sont à toi, ils t'appartiennent.

BATHILDE.

T'appartenir! jamais, jamais... Malheureuse que je suis, je ne le mérite plus... Mon cœur seul est digne de toi. Mais, puisque tu ne me repousses pas, puisque tu me souffres auprès de toi, je suis trop heureuse, je te suivrai, je te servirai, je serai ton esclave. Ecoute... on vient.

ARTHUR, en dehors.

Colonel, colonel, ouvrez.

BATHILDE.

O Dieux!

LIONEL.

C'est Arthur.

BATHILDE.

Il n'est plus temps, peut-être.

ARTHUR, en dehors, et frappant.

Ouvrez... Il y va de votre salut.

BATHILDE, tremblante.

Seule... ici... je suis perdue... N'importe, ne songe qu'à ta sûreté.

LIONEL.

A ton honneur d'abord... (Montrant l'alcôve.) Vite, cache-toi.. là...

(Il la conduit, et court ouvrir à Arthur.)

SCÈNE V.

LIONEL, ARTHUR, tenant ZAMBARO au collet, BATHILDE, cachée, DEUX SOLDATS suivant Arthur.

LIONEL.

Que vois-je?

ARTHUR, vivement.

Trahison!... qu'il ne puisse s'évader (Aux deux soldats.) Restez à cette porte.

ZAMBARO.

Monsieur...

ARTHUR, le poussant avec force.

Ne bouge pas, malheureux.

LIONEL.

Qu'y a-t-il donc?

ARTHUR.

Ce traître qui s'échappait de cette maison, et demandait à un matelot l'hôtel du gouverneur.

LIONEL.

Comment?

ZAMBARO, à part.

Malédiction! je voulais les sauver.

ARTHUR.

Il allait livrer nos secrets.

LIONEL.

Quelles preuves en avez-vous? le baron...

ARTHUR.

Ce n'est pas le baron.

LIONEL.

Lui?

ZAMBARO.

Vous osez...

ARTHUR.

J'en suis sûr. Tout à l'heure quelqu'un m'a fait éveiller, c'était le véritable Courville.

LIONEL.

Courville!

ZAMBARO, à part.

Oh! maladroit! je n'avais pas prévu...

ARTHUR, à Lionel.

Je ne puis en douter; il m'a montré vos lettres, sa commission; il venait nous prévenir qu'il ne pouvait rien, que périr avec nous! Les secours promis ne sont point arrivés; il est seul, tout nous manque; et c'est au moment où j'accourais vous apprendre ces fâcheuses nouvelles, que j'ai surpris ce misérable.

LIONEL, vivement.

O ciel! où est le baron?

ARTHUR.

Retourné à son bord, pour nous envoyer de la poudre, des armes, ce qu'il pourra.

ZAMBARO, à part.

Il est parti. (Haut.) C'est une imposture: qu'on me confronte avec lui.

LIONEL, allant à Zambaro.

Un moment. (Regardant l'alcôve.) J'étais déjà instruit de cette trahison, mais cela ne suffit pas. (A Zambaro.) Tu as eu des conférences avec le gouverneur, tu connais ses desseins, il faut nous les dire à l'instant.

ZAMBARO, embarrassé.

Messieurs, vous vous trompez; je vous jure que j'ignore absolument... je suis pour vous... et....

(On frappe à la porte.)

LIONEL.

Silence... qui vient là?

(Il va ouvrir.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET.

LE VALET, à Lionel.

Le secrétaire du gouverneur.

TOUS, à mi-voix.

Le secrétaire...

LE VALET.

Il est enveloppé d'un manteau, et demande à parler au baron de Courville.

ZAMBARO, voulant sortir.

Je vais...

LIONEL, l'arrêtant.

Chut! restez.

ZAMBARO.

Mais...

LIONEL, posant des pistolets sur la table.

Reste là, te dis-je; pas un mot, pas un signe, ou tu es mort. Arthur, veille sur lui.

(Arthur fait asseoir Zambaro sur une chaise auprès de la petite table à gauche, et lui-même, le pistolet à la main, se tient auprès de lui et observe tous ses mouvements. Lionel reste debout à la droite de Zambaro.)

LIONEL, au valet.

Fais entrer.

ZAMBARO, à part.

Par ma foi, le grand Frédéric lui-même aurait de la peine à se tirer de celui-là.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SIR COKNEY, enveloppé d'un manteau.

SIR COKNEY, regardant tout le monde.

M. de Courville?

LIONEL, montrant Zambaro.

Le voici; ne craignez rien, nous sommes tous du parti de M. le baron.

ARTHUR, suivant tous les mouvements de Zambaro.

Et ses meilleurs amis.

SIR COKNEY, d'un air d'intelligence.

J'entends. (Souriant.) C'est son état-major; en effet, je reconnais ces Messieurs pour les avoir vus tantôt. (Se dégageant de son manteau.) Parbleu, je suis enchanté de pouvoir enfin parler à cœur ouvert. (A Zambaro.) Son Excellence voulait vous envoyer un de ses officiers; mais elle a pensé que, ne vous connaissant pas, il pourrait faire quelque gaucherie, tandis que moi qui sais mon affaire, je suis sûr au moins de ne pas me tromper.

ZAMBARO, à part.

Joliment.

LIONEL ET ARTHUR.

Eh bien?

SIR COKNEY, à Zambaro.

Eh bien! mon cher, ça va à merveille; Son Excellence a reçu vos petites notes.

ARTHUR, bas à Zambaro.

Ah! traître!

SIR COKNEY.

Hein... qu'est-ce que c'est?

LIONEL, haut et avec un mouvement.

Rien; nous avions peur qu'elles ne fussent interceptées.

SIR COKNEY.

Du tout, les mesures ont été prises sur-le-champ comme vous l'avez indiqué.

ARTHUR, bas à Zambaro qui veut parler.

Tais-toi.

SIR COKNEY.

Douze hommes se sont emparés de Beacon-Hill pour empêcher d'allumer le fanal; le régiment des fusiliers et les soldats de marine marchent sur Lexington pour désarmer ces bons yankies; je pense que ce ne sera pas difficile.

ZAMBARO, à part, lui faisant signe des yeux.

Il ne comprend rien.

SIR COKNEY, continuant.

Enfin, à cinq heures précises, tous les chefs seront arrêtés à domicile.

ARTHUR ET LIONEL, se regardant.

A cinq heures!

ZAMBARO, à part.

Courage, imbécile!

SIR COKNEY.

N'est-ce pas ce que vous avez demandé?

LIONEL, prenant un pistolet sur la table à droite.

Il suffit, nous en savons assez.

SIR COKNEY, étourdi.

Comment? quoi? qu'y a-t-il, Messieurs?

LIONEL, le saisissant.

Point de bruit, sir Cokney, il est trop tard pour retourner à l'hôtel de Son Excellence, pour quelqu'un surtout qui ne connaît pas les rues de Boston. (Lui montrant le cabinet à gauche.) Entrez là. (A Arthur.) Une sentinelle sous la fenêtre.

ZAMBARO, à part.

Nous y voilà.

SIR COKNEY, résistant.

Permettez... expliquez-moi, M. le baron...

ARTHUR, le poussant.

Point d'explications.

SIR COKNEY.

Ah! mon Dieu! est-ce que je suis tombé dans une embuscade? Messieurs, je demande à être traité avec les plus grands égards, si le droit des gens n'est pas inconnu dans ces climats barbares.

(On l'enferme dans le cabinet.)

ARTHUR.

Et d'un...

LIONEL, à Zambaro.

Quant à toi, misérable, rends grâce au souvenir qui protége encore ta vie. (A Arthur.) Qu'il soit gardé à vue; je vais l'envoyer prendre par quatre de nos soldats; et s'il voulait fuir, point de pitié.

ARTHUR, rapidement.

Mais que faire maintenant? le gouverneur est averti; à cinq heures...

LIONEL.

Il nous reste deux heures, attaquons sur-le-champ. (A part.) Et Bathilde, il faut la délivrer; éloignons d'abord Arthur. (A Arthur.) Rassemblez nos amis, courez au fanal, désarmez le poste anglais, allumez, marchez aussitôt sur Bunker's-hill : le départ des fusiliers et des soldats de marine dégarnit ce côté; emparez-vous de la redoute, qui nous rend maîtres de la baie; si nos milices forcent le passage, elles nous y joindront; si elles succombent, nous nous y enterrerons, et ce ne sera pas sans vengeance. Prévenez Jackson, William, les volontaires; pour moi, j'ai les moyens d'arriver jusqu'au gouverneur.

ARTHUR.

Et lesquels?

LIONEL.

Je te les dirai, et c'est à toi que je confie cette entreprise. Puisque le sang doit couler, commençons par le sien. Suivez-moi.

(Il sort précipitamment, suivi d'Arthur.)

SCÈNE VIII.

ZAMBARO, seul.

Damnation! tout est ruiné! impossible de sortir. (Il écoute à la porte.) J'entends qu'on place déjà les sentinelles. Après tout, ce que j'en dis, ce n'est pas pour moi; fusillé ou pendu, ça revient au même; mais Bathilde! ma pauvre Bathilde! comment lui apprendre la découverte que je venais de faire? comment l'instruire?

SCÈNE IX.

BATHILDE, elle est sortie de l'alcôve aux derniers mots de Zambaro; ZAMBARO.

BATHILDE, pâle et agitée.

Me voici; que me voulez-vous?

ZAMBARO, se retournant.

C'est toi! et d'où sors-tu donc?

BATHILDE, troublée.

Je ne sais; j'ai entendu votre voix, des menaces...

ZAMBARO.

Mon enfant, la chance a tourné, cela va mal pour moi; mais te voilà, peu m'importe. Prends ces papiers, que je craignais qu'on ne me ravît, et qui assurent à jamais ton sort. Toi, tu es libre, ces sentinelles te laisseront sortir. S'il est encore temps de me sauver, essaie-le, sinon, s'il faut mourir, je le ferai sans regrets; car tu n'as plus besoin de moi.

BATHILDE.

Que dites-vous?

ZAMBARO.

Que tu as maintenant des parents, un appui; que ces papiers que mon frère m'adressait te feront reconnaître d'une illustre famille.

BATHILDE, avec joie.

Il serait vrai! Lionel! Lionel! je l'appelle en vain, il est parti; il va surprendre le gouverneur!

ZAMBARO, avec effroi.

Que dis-tu?

BATHILDE, avec joie et exaltation.

Oui, oui, c'est moi, moi qui lui en ai donné les moyens. Grâce au mot d'ordre que je lui ai confié, il peut parvenir jusqu'à lui, et l'immoler.

ZAMBARO.

L'immoler... qui? ton père!

BATHILDE.

Milord Gage!

ZAMBARO.

Lui-même.

BATHILDE, reculant d'effroi.

Ah! je devais donc trahir tout le monde; j'ai beau faire, le crime m'environne et j'y retombe toujours. Courons, courons, il est peut-être temps encore; courons sauver mon père, et mourir avec Lionel.

(Elle s'élance vers la porte et disparaît. Zambaro veut la suivre; deux factionnaires se présentent, et croisent leurs fusils pour lui fermer le passage.)

ACTE V.

Le théâtre représente un salon du palais du gouverneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD GAGE, PLUSIEURS OFFICIERS.

LORD GAGE, parlant aux officiers.

Allez, qu'on exécute mes ordres, qu'on éveille

le colonel Clinton, qu'il coure aux casernes, qu'il fasse mettre les soldats sous les armes. (Rappelant un officier.) Burgoyne, encore un mot. Si le peuple faisait mine de se joindre aux rebelles, ces trois officiers que nous venons de prendre les armes à a main... vous entendez... sur-le-champ... (Les officiers sortent. Lord Gage reste seule, en se promenant avec agitation, et tenant une lettre à la main.) Non, je n'éprouvai jamais rien de pareil; cette lettre, cette lettre fatale, mon émotion est telle, que j'ai eu à peine la force et le sang-froid de m'occuper des dangers dont elle vient de m'avertir.

(Lisant.)

« Milord,

» Une fille que vous avez longtemps pleurée, » et qui ne méritait point vos regrets, n'ose en ce » moment se jeter aux pieds d'un père qui aurait » le droit de la repousser; mais elle veut, elle » doit le prévenir des dangers qui le menacent, et » qu'elle vient d'apprendre. Zambaro est arrêté; » le mot d'ordre, qui lui permettait d'arriver près » de vous, est connu de vos ennemis, qui peu» vent par ce moyen pénétrer jusqu'en votre ap» partement. Je ne vous en dis pas davantage, » mais tenez-vous sur vos gardes, et défendez des » jours sur lesquels désormais mon devoir est de » veiller. »

N'est-ce point un songe? est-ce bien de la main de Clara que me vient un pareil avis? L'unique objet de mes regrets, ma fille me serait rendue! et dans quel moment!... Qui vient là! Henriette!

SCÈNE II.

MISS HENRIETTE, LORD GAGE.

MISS HENRIETTE.

Comment! mon père, déjà levé?

LORD GAGE.

Mais toi-même?

MISS HENRIETTE.

J'entendais aller et venir dans votre appartement, c'est là ce qui m'a inquiétée; car de si bonne heure, et avant le jour...

LORD GAGE.

J'ai été réveillé en sursaut par un messager qui avait fait près de deux milles en dix minutes pour m'apporter cette lettre.

MISS HENRIETTE.

Elle était donc bien importante?

LORD GAGE.

Sans doute. Elle m'annonçait un complot que je viens de déjouer; mais ce messager n'a pu rien m'apprendre sur la personne qui m'adressait cet avis salutaire. Pourvu qu'il puisse la rejoindre et lui porter mes ordres! Quelle qu'elle soit, qu'elle vienne, et mes bras lui sont ouverts... (A part, et écoutant.) Eh! mais, qu'entends-je?

MISS HENRIETTE.

Qu'est-ce donc, mon père?

LORD GAGE.

Rien, rien, mon enfant. (A part.) Il paraît que, malgré la modération que je lui ai ordonnée, lord Clinton a été obligé de tirer sur les rebelles. J'aime mieux cela que des arrestations, des jugements; personne n'est responsable d'une émeute, si ce n'est ceux qui en sont victimes.

MISS HENRIETTE.

Le bruit augmente; qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SIR COKNEY.

SIR COKNEY.

C'est une horreur! il n'y a donc pas de constables?

LORD GAGE.

Qu'est-ce donc, sir Cokney?

SIR COKNEY.

Ah! vous voilà, Milord; je vous demande satisfaction; on a violé le droit des gens; on m'a arrêté.

LORD GAGE.

Et qui donc?

SIR COKNEY.

Ce Zambaro vers qui vous m'avez envoyé... c'est-à-dire non, ses amis à lui, qui se trouvent être ses ennemis et les vôtres; car on n'y conçoit rien, et on ne devrait jamais avoir affaire à de pareils gens.

LORD GAGE, froidement.

Vous avez peut-être raison.

MISS HENRIETTE.

Et comment vous êtes-vous échappé?

SIR COKNEY.

Par une fenêtre basse qui donnait sur les champs, huit pieds de haut; mais dans ces moments-là on a une énergie, et je me suis mis à courir jusqu'à la grande route, où j'ai rencontré deux compagnies du régiment des gardes qui s'avançaient en bon ordre et l'arme au bras; et à la vue des habits rouges, je me suis dit: « Me voilà chez moi, je suis sauvé. »

LORD GAGE.

Je l'espère bien.

SIR COKNEY.

Eh bien! pas du tout, c'a été bien pire.

LORD GAGE.

Que me dites-vous?

SIR COKNEY.

Nous marchions sur Lexington, lorsque plusieurs coups de feu...

LORD GAGE.

Des Américains ont osé tirer les premiers sur nos troupes!

SIR COKNEY.

Une vingtaine de paysans armés de fusils de chasse, et nous allions les châtier comme ils le méritaient, lorsque des deux côtés de la chaussée nous nous sommes salués de la même manière. Nous entendons sonner le tocsin, et de tous les villages voisins nous voyons accourir, à travers champs, les habitants armés de bâtons, de haches et de faulx. Le commandant crie à haute voix: « Volte-face! »

LORD GAGE.

C'était bien.

SIR COKNEY.

C'était mal; car moi qui étais à la queue de la colonne je me trouvais à la tête, et j'entendais les cris de ces furieux: « A bas les Anglais! à bas les habits rouges! » Et notre commandant qui criait encore plus haut: « Canaille américaine, retirez-vous, ou je vous mitraille. »

LORD GAGE.

C'est ce qu'il fallait faire.

SIR COKNEY.

C'est ce qu'il a fait. « Feu! » a-t-il dit, et j'en ai vu tomber une vingtaine des plus acharnés; mais les autres sont revenus à la charge de plus belle. A chaque instant, leur nombre augmentait, les pierres pleuvaient de toutes parts, et le détachement a pris le pas accéléré, puis le pas de course...

LORD GAGE.

Fuir devant des Américains! Et les rebelles?

SIR COKNEY.

Sont maintenant à la porte de votre palais, où ils forment un rassemblement.

LORD GAGE.

Que bientôt j'aurai dissipé.

MISS HENRIETTE.

Et par quels moyens?

LORD GAGE.

Les seuls que me commande mon devoir: on ne transige point avec des révoltés. Venez, Cokney, suivez-moi.

SIR COKNEY.

Oui, Milord. (A miss Henriette.) Pardon, Mademoiselle.

(Il sort avec lord Gage.)

SCÈNE IV.

MISS HENRIETTE, seule.

O mon Dieu! que devenir? trembler à la fois pour mon père et pour mon pays! pour un autre encore que je n'ose nommer. Aura-t-il profité de mes avis? aura-t-il renoncé à ses projets?... Mais quelle est cette femme?

SCÈNE V.

MISS HENRIETTE, BATHILDE.

BATHILDE, entrant par le fond.

Il me rappelle près de lui; son messager me l'a dit; il veut me voir. Ah! je me soutiens à peine.

MISS HENRIETTE.

Madame, qu'avez-vous?

BATHILDE.

Pardon, je venais ici par l'ordre du gouverneur à qui j'aurais voulu parler.

MISS HENRIETTE.

Des soins importants l'occupent en ce moment; mais je vais le faire venir.

BATHILDE.

Non, j'attendrai. (Elle s'assied sur le devant du théâtre à gauche. Miss Henriette passe derrière elle, en la regardant avec intérêt, et s'en approche au moment où elle lui parle.) Dieu merci, ce sont du moins quelques instants de gagnés. Me voilà donc sous le toit paternel; étrangère, inconnue, je m'y glisse en tremblant, et qui sait? peut-être quand il m'aura reconnue, quand il saura qui je suis...

MISS HENRIETTE.

Mon Dieu! vous paraissez souffrir.

BATHILDE.

Oui, beaucoup.

MISS HENRIETTE.

Si jeune! quelle en est la cause? (Bathilde se lève.) Ah! pardonnez mon indiscrétion, si je pouvais vous être utile, si je pouvais vous servir auprès de mon père...

BATHILDE.

Quoi! vous seriez?...

MISS HENRIETTE.

La fille du gouverneur.

BATHILDE, à part.

Ma sœur! ah! qu'elle est belle!

(Elle la regarde.)

MISS HENRIETTE.

Qu'avez-vous à me regarder ainsi?

BATHILDE.

Votre vue me fait plaisir et me fait mal. (A part.) C'est l'amie d'enfance de Lionel, c'est miss Henriette.

MISS HENRIETTE.

Vous me connaissez?

BATHILDE.

Oui, par ceux qui vous admirent et qui chérissent vos vertus. Ils ont raison! les premiers mots

de consolation et d'amitié que j'aie entendus en ces lieux m'ont été adressés par vous; je ne l'oublierai jamais.

MISS HENRIETTE.

Qui donc êtes-vous ?

(On entend le bruit du canon éloigné.)

BATHILDE.

Milord vous le dira; moi je n'ose... (Prêtant l'oreille.) Écoutez, écoutez ce bruit lointain !

MISS HENRIETTE.

C'est le bruit du canon...

BATHILDE.

Il vient de Bunkers's-hill, cette redoute où, tout à l'heure encore, j'ai vu six cents Américains, décidés à mourir, se défendre contre toute l'armée anglaise.

MISS HENRIETTE, étonnée.

Eh ! quoi, étiez-vous donc parmi eux ?

BATHILDE.

Oui, je les avais suivis; les balles ont atteint bien des braves! d'honnêtes et de vertueux citoyens ! moi, elles m'ont épargnée; et quand leur chef m'a aperçue : « Retirez-vous, retirez-vous ! » a-t-il dit; il a pensé que je n'étais pas digne de mourir avec eux, ni pour une si belle cause.

MISS HENRIETTE.

Ce chef, quel est-il ?

BATHILDE.

Ne me le demandez pas.

MISS HENRIETTE, vivement.

Serait-ce Lionel ?

BATHILDE.

Ah ! votre cœur vous l'a dit.

MISS HENRIETTE.

Achevez, de grâce; où est-il ?

BATHILDE.

Là-haut, peut-être.

(On entend le canon, et un grand bruit à la porte du palais.)

MISS HENRIETTE.

Je me meurs.

BATHILDE.

Dieu ! qu'ai-je fait; malheureuse que je suis ! elle l'aime autant que moi... Mais quel bruit ! (Regardant en dehors.) Lionel, Lionel ! je l'ai vu; il s'élance à la tête du peuple; ils ont brisé les portes du palais...

(Miss Henriette tombe évanouie sur un fauteuil.)

SCÈNE VI.

BATHILDE, LIONEL, MISS HENRIETTE, PLUSIEURS OFFICIERS.

LIONEL.

Que personne ne me suive. Vous, Lechmère, prévenez lord Gage que toute résistance est inutile et pourrait devenir dangereuse; qu'il est mon prisonnier, et que, seul, je veux lui parler. Pour vous, Messieurs, point de désordres, point de violence, qu'on place des sentinelles à toutes les portes, qu'aucun excès ne déshonore la cause de la liberté; nous avons pris les armes non pour violer les lois, mais pour les défendre... (Apercevant Bathilde.) Ah ! Bathilde ! c'est vous que je revois, Zambaro m'a tout appris, je sais qui vous êtes, maintenant vous serez à moi.

BATHILDE.

Que dites-vous? moi consentir à votre honte ! non, la compagne du noble Lionel doit être pure aux yeux du ciel comme aux siens... Tenez... (Lui montrant miss Henriette.) Regardez.

LIONEL, la voyant.

Miss Henriette !

BATHILDE, à mi-voix.

Oui, miss Henriette; elle est belle, noble, vertueuse; elle est bien heureuse, elle est digne de vous.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR, PLUSIEURS OFFICIERS ET SOLDATS.

ARTHUR.

Nous les vengerons, c'est moi qui vous le promets.

LIONEL.

Qui s'est permis d'enfreindre mes ordres? Que voulez-vous? Que demandez-vous ?

ARTHUR.

Justice... Trois officiers de notre régiment, tombés ce matin entre les mains du gouverneur, ont été amenés sur les murs de la citadelle, et là, en présence du peuple, vous ne le croiriez jamais, ils ont été fusillés.

LIONEL.

Des prisonniers de guerre !

ARTHUR.

On a pensé que des Américains étaient hors du droit des gens.

LIONEL.

Quelle indignité !

ARTHUR.

Eh bien ! le sang payera le sang, et voici la victime que nous réclamons.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LORD GAGE.

LIONEL.

Milord Gage !

BATHILDE et HENRIETTE, se jetant dans les bras de lord Gage.

Mon père !...

TOUS, se précipitant vers lui.

Mort au gouverneur!

BATHILDE, s'élançant entre eux et lord Gage.

Arrêtez!...

LORD GAGE, à part.

Qu'ai-je vu! la nièce de ce Zambaro!

BATHILDE.

Arrêtez, nobles Américains, n'imitez pas les forfaits que vous détestiez tout à l'heure. (A Lionel.) Et vous qui venez de délivrer la patrie, si j'ai sauvé vos jours et ceux de vos amis, j'en réclame le prix. (Montrant lord Gage.) Protégez-le, défendez sa vie, défendez votre gloire.

LIONEL.

Ah! s'il ne dépendait que de moi, croyez que la pitié...

ARTHUR.

La pitié! en a-t-il eu pour nos frères? Point de grâce.

TOUS.

Non, point de grâce.

ARTHUR.

Il faut un exemple; il faut apprendre à l'univers entier...

BATHILDE.

Que vous avez su vaincre et n'avez pas su pardonner; que vous êtes indignes de la victoire, que vous l'avez souillée par un crime. Ah! ce n'est pas la liberté qu'il vous faut, c'est du sang. Eh bien! vous serez satisfaits; je vous offre une nouvelle victime : frappez à la fois et le père et la fille.

LORD GAGE.

Ma fille!

MISS HENRIETTE.

Ma sœur!

BATHILDE.

Oh! ne me désavouez pas. Je ne demande que l'honneur de mourir avec vous. (Aux soldats.) Frappez maintenant.

(Mouvement général.)

LIONEL, aux Américains.

Non, vous épargnerez leurs jours. Dans une cause aussi sainte que la nôtre, le sang ne doit couler que sur les champs de bataille, et plutôt briser cette épée...

(Tous font un mouvement.)

ARTHUR, l'arrêtant.

L'instrument de notre délivrance! Non, colonel, la patrie en a trop besoin! conservez-le pour elle, nous vous obéissons.

LIONEL, à lord Gage.

Milord, vous êtes libre. Portez au roi et au parlement d'Angleterre les vœux de cette colonie : égalité des droits, égalité des impôts, liberté selon les lois, voilà ce que nous demandons les armes à la main.

BATHILDE.

Vous partez, mon père, qu'ordonnez-vous de moi?

LORD GAGE.

Tu me suivras, ma fille.

BATHILDE, se jetant dans ses bras.

Ah! ce mot efface tout.

LORD GAGE.

Sous un autre ciel, dans un monde nouveau, nous parviendrons à oublier le passé, et peut-être un heureux avenir nous est-il permis. (A Lionel et aux Américains.) Messieurs, tout ce que je puis faire, c'est de porter vos demandes au parlement, et de faire des vœux pour qu'elles soient accueillies.

LIONEL.

Dites-lui que d'aujourd'hui tous les Américains sont soldats; que vous avez vu en eux, non des esclaves révoltés, mais des citoyens, des hommes libres, qui, à la face de l'univers, proclament leur indépendance, et sauront la défendre.

TOUS LES AMÉRICAINS.

Oui, nous le jurons.





DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME,

OU

LES MAUVAIS CONSEILS,

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 17 mars 1832.

En société avec M. Terrier.



Personnages.

DARCEY, riche propriétaire.
VALDÉJA, son ami.
RODOLPHE, fashionable.
ÉVRARD, négociant, père de madame Darcey.
DUSSEUIL, magistrat, beau-frère d'Évrard.
ALBERT MELLEVILLE, neveu d'Évrard.
HIPPOYLTE GONZOLI.
RIALTO, banquier étranger.
LÉOPOLD.
ACHILLE GROSBOIS, jeune docteur fashionable.
MOURAVIEF, Kalmouck au service de Valdéja.
LAURENT, domestique d'Adèle.
UN HOMME DE JUSTICE.
UN DOMESTIQUE d'hôtel garni.
ADÈLE ÉVRARD, femme de Darcey.
CLARISSE ÉVRARD, sa sœur.
SOPHIE MARINI, } amies de pension d'Adèle.
AMÉLIE DE LAFERRIER, }
CRÉPONNE, jardinière, puis femme de chambre d'Adèle.
MADAME DUSSEUIL, sœur d'Évrard.

La scène se passe, au premier acte, à Viroflay, et aux autres à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, ADÈLE, assises sur un banc.

ADÈLE.

Oui, je suis la plus malheureuse des femmes !

CLARISSE.

Y penses-tu, ma sœur ? toi, mariée depuis deux ans à un homme excellent, jeune encore, immensément riche, et dont le seul désir est de prévenir tous les tiens ! Que te manque-t-il donc ?

ADÈLE.

Je ne sais... l'ennui m'obsède; des idées vagues et indociles s'emparent de mon imagination qu'elles fatiguent, et quoi que je fasse, je ne puis m'y soustraire.

CLARISSE.

Aurais-tu des chagrin ?

ADÈLE.

Plût au ciel ! cela me distrairait.

CLARISSE, souriant.

Il me semble qu'en fait de distraction tu peux aisément en trouver qui ne te coûtent pas aussi cher. Mais il y a quelques mois encore tu étais si heureuse !... tu n'avais pas de pareilles idées !... Qui donc a pu te les donner ?

ADÈLE.

Toutes les jeunes femmes que je vois, qui ont su autrement arranger leur existence et se rendre maîtresses de leur avenir... Amélie de Laferrier, Sophie Marini, mes amies intimes, qui me sont dévouées.

CLARISSE.

Cependant nous autres femmes, combien en ménage nous sommes mieux partagées que les hommes !... les embarras de l'avenir, les soins de la fortune, notre rang et notre considération dans la société, ce n'est pas nous que cela regarde... c'est eux... Ils sont responsables de notre sort,



CLARISSE.

MA SŒUR, MA SŒUR! REVIENS À TOI.

de notre bonheur, et nous n'avons rien à faire qu'à nous laisser être heureuses.

ADÈLE.

Ah! voilà bien ces idées de jeunes filles que jamais tu ne pourras réaliser.

CLARISSE.

Pourquoi donc? il me semble à moi que cela est possible... et même que déjà cela commence...

ADÈLE.

Serait-il vrai?

CLARISSE.

Oui... je peux te le dire à toi ma meilleure amie... Tu sais bien quand M. Darcey, ton mari, venait il y a trois ans chez mon père pour te faire la cour, il était souvent accompagné d'un de ses amis.

ADÈLE.

Oui, je me le rappelle, monsieur Valdéja... un Espagnol.

CLARISSE.

Son père était Espagnol... mais lui est né en France.

ADÈLE.

On ne s'en serait pas douté... toujours sombre, rêveur, misanthrope.

CLARISSE.

Il avait eu tant de malheurs... tant de chagrins de toute espèce... Mais à travers l'ironie amère qui dictait tous ses discours, que de nobles et généreux sentiments lui échappaient comme malgré lui et semblaient le trahir!...

ADÈLE.

Eh! mon Dieu, ma chère amie, quel enthousiasme!

CLARISSE.

Il était si malheureux! et puis lui qui détestait tout le monde, il semblait m'avoir prise en amitié.

ADÈLE.

Ce qui flattait ton amour-propre.

CLARISSE.

Non... je n'ai jamais pensé à en être fière... mais j'en étais contente.

ADÈLE.

Je comprends, et ce qu'on disait de lui était donc vrai; il aura tout employé pour te séduire.

CLARISSE.

Lui!... il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait... ni moi non plus... Je crois cependant que nous nous sommes compris; car il y a plus de deux ans, au moment où il allait partir pour la Russie, il me dit seulement : Attendez-moi, et si dans trois ans je ne reviens pas digne de vous, oubliez un malheureux.

ADÈLE.

Et depuis as-tu reçu de ses nouvelles?

CLARISSE.

Mais oui... sans en demander, j'en avais de temps en temps par ton mari qui est son meilleur ami, et à qui il écrivait souvent. Je sais qu'il a fait un chemin rapide... une belle fortune... qu'il est secrétaire d'ambassade... et hier est arrivée chez mon père une grande lettre timbrée de Saint-Pétersbourg, dont on ne m'a pas encore parlé; mais je suis sûre que c'est une demande en mariage.

ADÈLE.

Tu le crois?

CLARISSE.

Sans doute... Voilà bientôt les trois ans écoulés, il ne s'en faut plus que de six mois.

ADÈLE.

Et tu accepterais?... tu deviendrais la femme de monsieur Valdéja?

CLARISSE.

De grand cœur...

ADÈLE.

Le ciel t'en préserve! et si tu savais comme moi ce que c'est que le mariage... Tais-toi, c'est monsieur Darcey... c'est mon mari... tu vois si on peut être seule et libre un instant dans la journée.

SCÈNE II.

Les Précédents, DARCEY.

DARCEY.

Vous voilà, ma chère belle-sœur! que vous êtes aimable de vous être rendue à notre invitation et de venir passer quelques jours avec ma femme!... Bonjour, Adèle... es-tu encore fâchée contre moi?... (A Clarisse.) Nous avons eu une petite discussion ce matin.

CLARISSE.

Je m'en doutais, et j'espère que cela se passera.

ADÈLE.

Jamais.

DARCEY.

Ce serait bien long... Mon seul crime, autant que j'ai pu le comprendre, est de t'avoir amenée à trois lieues de Paris... à la campagne... comme tu le désirais...

ADÈLE.

Je désirais y être, mais non pas seule...

DARCEY.

Et moi... ne suis-je rien pour toi?

ADÈLE, avec dépit.

Oh! beaucoup, sans contredit... Un mari et une femme ne font qu'un; mais, comme je vous l'ai dit, je m'ennuie quand je suis seule.

DARCEY.

Langage de femme conseillée, dont je ne tiendrai nul compte.

ADÈLE.

Exigences de mari auxquelles certainement je ne me soumettrai pas.

DARCEY.

Des rigueurs... Un seul fait, et je me rends!

ADÈLE.

Mille, s'il le fallait!

DARCEY.

Encore?...

ADÈLE.

Vous n'avez jamais été du même avis que moi. Au moindre de mes désirs vous avez toujours eu une objection à faire.

DARCEY.

Tout ceci n'est que vague; tu ne précises rien, et je te demande des faits.

ADÈLE.

Des faits! des faits! (Pleurant.) Dieu! que je suis malheureuse!

DARCEY.

A la bonne heure, voilà du positif; et puisque tu crains de m'accuser, je me charge moi-même de ce soin... Je veux avouer tous mes torts devant ta sœur... Depuis quelque temps tu reçois chez toi une foule de jeunes coquettes dont la vie n'est qu'une déplorable erreur; tu n'aimes que leur société... tu ne suis que leurs conseils; et ce n'est jamais par elle-même qu'une femme se perd, c'est par ses amies intimes; c'est par celles qui l'entourent. Les mauvais exemples commencent sa ruine en la décourageant, en la dégoûtant de ce qui est bien; puis viennent les mauvais conseils qui la conduisent à ce qui est mal... Déjà elles ont détruit chez toi le bonheur intérieur... Tu jettes un regard d'envie sur leur folle existence... Tu voudrais les imiter... Tu brûles de briller et de t'afficher comme elles; et moi qui suis ton ami, moi qui suis chargé de veiller sur ton honneur, qui m'appartient, qui est le mien, je dois d'une main sévère t'arrêter au bord de l'abîme et t'empêcher d'y tomber... Voilà mes torts, n'est-il pas vrai? ceux que tu n'osais me reprocher devant Clarisse.

CLARISSE.

Mon frère!

DARCEY.

Après cela, qu'elle m'en veuille, qu'elle soit fâchée contre moi... je trouve cela tout naturel... Pour être raisonnable il faut du courage. (A Adèle.) Mais crois-tu qu'il ne m'en faut pas à moi, pour t'affliger... pour te causer du chagrin?... et cependant j'y suis décidé.

ADÈLE.

Vous, Monsieur!

DARCEY, froidement.

Tu sais qu'avec moi une décision prise est toujours exécutée, et voici ce que j'avais à te dire : je vais souvent à Paris pour mes affaires, j'y vais même aujourd'hui, toute la journée, et je voudrais qu'en mon absence ces dames, tu sais de qui je veux parler, ne vinssent ici qu'invitées par moi.

ADÈLE.

Vous ne les inviterez jamais.

DARCEY.

Si, vraiment. Il en est quelques-unes qui ne sont que folles et étourdies, celles-là sont peu dangereuses... mais il en est d'autres que je redoute... madame de Laferrier, par exemple...

ADÈLE.

Mais son mari est un riche banquier en relation d'affaires avec vous.

DARCEY.

Oui, un fort honnête homme, que je verrai le matin dans son cabinet ou dans le mien; mais tu m'obligeras de ne plus voir sa femme... je t'en prie. Quant à madame Marini, ton autre intime, elle a fait, dit-on, la fortune de son mari par son crédit auprès des ministres, et celui-ci par reconnaissance croit devoir fermer les yeux sur la conduite de sa femme; moi qui n'ai pas les mêmes motifs d'indulgence, je te défends de voir madame Marini.

ADÈLE.

Me le défendre!

DARCEY, avec tendresse.

Oui, mon amie, et tu m'en remercieras un jour. Après cela, crois que mon amour te tiendra compte d'un pareil sacrifice.

ADÈLE, sèchement.

Je ne demande rien, Monsieur.

DARCEY, avec douceur.

Je le vois, et tu m'obéiras sans cela... (avec fermeté) car tu sais que si j'ai de l'indulgence pour des caprices, je suis inexorable pour des fautes. Adieu, je pars. Mais auparavant, ma chère Clarisse, je voudrais vous parler un instant.

CLARISSE.

Très-volontiers.

ADÈLE.

Encore quelques complots contre moi?

DARCEY.

Probablement... mais le complice que je choisis doit vous rassurer.

(Il veut lui baiser la main, qu'elle retire avec humeur. Darcey sort avec Clarisse qui fait signe à sa sœur de se modérer.)

SCÈNE III.

ADÈLE, seule.

Et je souffrirais une pareille tyrannie!... j'obéirais à mon mari quand toutes les femmes que je vois commandent aux leurs!... Oh! non, cela n'est pas possible!... je ne pourrais jamais vivre ainsi, il faut que cela finisse.

SCÈNE IV.

Les Précédents, AMÉLIE DE LAFERRIER, ACHILLE GROSBOIS.

AMÉLIE, à Achille.

Ne l'avais-je pas dit, que nous la trouverions en méditation?

ADÈLE.

Dieu!... madame de Laferrier!

AMÉLIE.

Bonjour, ermite.

ADÈLE, s'efforçant de rire.

C'est bien aimable à toi de ne pas m'abandonner; à vous aussi, monsieur Grosbois.

ACHILLE.

Nous causons de vous à chaque instant du jour, Madame.

AMÉLIE.

Puisque tu ne viens pas, il faut bien que je fasse la route. J'ai amené le docteur avec moi, ne sachant pas voyager seule. Eh! mais, qu'as-tu donc? est-ce que tu aurais pleuré, par hasard?

ADÈLE.

Ah! ma bonne Amélie, j'ai bien du chagrin.

AMÉLIE.

Et quelle en est la cause?

ADÈLE.

Tu me le demandes?

AMÉLIE.

Ton mari... c'est juste : j'aurais dû le deviner.

ADÈLE.

J'ai besoin que tu diriges le cours de mes idées... Je voudrais... je n'ose... ou plutôt, je ne sais ce que je voudrais, ni à quel parti m'arrêter. Conseille-moi, de grâce!

AMÉLIE.

Adèle, tu connais mes principes là-dessus; je n'empêche personne de me regarder faire; mais pour des conseils, je n'en donne jamais.

ADÈLE.

Cependant...

AMÉLIE.

Ma chère amie, c'est comme cela; et puis, parler raison à un enfant, à quoi bon?

ADÈLE, piquée.

Comment, à un enfant?

AMÉLIE.

Oui, à un enfant. Je puis bien le dire devant lui (montrant Achille), il est discret. Tu es encore ce que tu étais chez madame Destournelles, notre maîtresse de pension.

ADÈLE.

Tu veux rire?

AMÉLIE.

Non, ma chère, petite fille de la tête aux pieds, à cela près de la gaieté perdue, du nom changé, du professeur aussi, lequel, au lieu de t'apprendre, comme l'autre, de l'histoire et de la grammaire, t'enseigne l'art de périr d'ennui entre quatre murs.

ACHILLE.

Dommage! vraiment dommage!

AMÉLIE.

Tu es sous le joug.

ADÈLE.

Et comment m'y soustraire, puisque pour le rendre plus pesant encore il veut me séparer de celles qui m'aidaient à le supporter! de mes meilleures amies!

AMÉLIE, riant.

C'est une plaisanterie, je pense?

ADÈLE.

Non vraiment... il m'a priée de ne plus te voir, et m'a défendu de recevoir Sophie Marini.

AMÉLIE.

Ah! moi, je suis seulement priée... Comment donc! mais il y a là une nuance très-délicate dont je lui sais un gré infini. Tu lui as ris au nez, j'espère?

ADÈLE, timidement et baissant les yeux.

Non vraiment... je n'ai pas osé.

AMÉLIE, riant.

Elle n'a pas osé... c'est délicieux!... alors, à ce compte-là, il faut donc que nous nous en allions.

ADÈLE, avec crainte.

Tu vas m'en vouloir de ma faiblesse?

AMÉLIE, gaiement.

Moi, du tout; je trouve l'aventure charmante... et je la raconterai partout... c'est une bonne fortune.

ADÈLE, effrayée.

Y penses-tu?

AMÉLIE.

Oui, sans doute... car c'est bien plus gai encore que tu ne crois... Imagine-toi que Sophie Marini, sachant par moi que je devais, ce matin, te faire une visite à la campagne... doit venir aussi.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu!

AMÉLIE.

Avec monsieur Rodolphe.

ACHILLE.

Monsieur Rodolphe!... Il me semble que je connais cela et que je l'ai vu.

AMÉLIE.

Oh ! sans doute... à Tortoni.

ACHILLE.

Qu'est-ce qu'il est ?

AMÉLIE.

Il va à Tortoni.

ACHILLE.

J'entends bien... mais qu'est-ce qu'il fait ?

AMÉLIE.

Il déjeune chez Tortoni le matin... et le soir, nous le trouvons en gants jaunes aux balcons de tous nos théâtres. Du reste, il est garçon, a vingt mille livres de rente... et c'est un adorateur d'Adèle...

ADÈLE.

De moi ?

AMÉLIE.

Il te poursuit partout sans pouvoir t'atteindre, et en désespoir de cause nous adore, Sophie et moi, parce que nous sommes tes meilleures amies.

ADÈLE.

Monsieur Rodolphe ! mais je ne veux ni ne dois le recevoir... et maintenant surtout que je connais ses sentiments... c'est un parti que je prends de moi-même.

AMÉLIE.

De toi-même ? Non pas... c'est un détour indirect pour obéir à ton mari.

ADÈLE.

En aucune façon.

AMÉLIE.

Et moi, j'en suis sûre. Je te connais trop bien... Et voici le moment de développer toutes tes vertus conjugales, à commencer par la soumission; car j'aperçois Sophie et monsieur Rodolphe.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE MARINI, RODOLPHE.

SOPHIE, passant p

Que dis-tu, chère amie
promptu ? J'adore les parti

RODOLPH

Et celle-ci a rendu à Ma
humeur.

ADÈLE

Est-ce que tu avais quelq
contrariété ?

RODOLPH

Une très-grande ! Quand j
dame, elle venait de voir
place importante donnée à
peut souffrir.

ACHILL

Il y a de quoi avoir une m

RODOLPH

Un M. Valdéja...

ADÈLE

M. Valdéja... le secré
Saint-Pétersbourg ?

SOPHIE

Tu le connais ?

ADÈLE

Fort peu !... Mais il a p
sion romanesque qui la flat
le dis en confidence et entr

AMÉLIE

Sois tranquille, ce n'e
M. Valdéja en sera instruit
pas.

RODOLPHE, mon

Madame ne peut pas en d

SOPHIE

Rodolphe ! c'en est assez.

RODOLPH

Et pourquoi donc ? Moi
ma haine, (en regardant A
J'aime à vous croire la mên
pouvez bien avouer que M.
nemi déclaré.

AMÉLIE

Vraiment ?

RODOLPH

Et d'honneur je le plains
mais pardonné aux gens qu
qu'elle n'aime plus. Il n'y a

ACHILLE.

Oui, Monsieur. (A part.) Eh bien! par exemple... pourquoi me demande-t-il cela à moi?

ADÈLE.

Silence, voici ma sœur.

SCÈNE VI.

Les Précédents, CLARISSE.

CLARISSE.

Ma sœur! ma sœur! viens donc vite! Est-ce que tu n'as pas entendu une voiture qui entrait dans la cour?

ADÈLE, avec effroi.

Quoi! déjà mon mari?

CLARISSE.

Mon Dieu non! pas encore!... (Apercevant Amélie et madame Marini.) O ciel! (Elle leur fait la révérence et dit bas à sa sœur.) Y penses-tu?... quand ce matin encore M. Darcey vient de te défendre...

ADÈLE, l'interrompant.

Il suffit!... Je sais ce que j'ai à faire. Que venais-tu m'annoncer?

CLARISSE.

Une galanterie charmante de ton mari. C'est aujourd'hui ta fête, tu ne le savais pas?

AMÉLIE et SOPHIE.

Ni nous non plus.

CLARISSE.

Et il avait commandé pour toi un coupé délicieux qui vient d'arriver.

ADÈLE, avec joie.

Est-il possible?

CLARISSE.

Et deux chevaux gris magnifiques! Oh! le bel attelage!

ADÈLE, avec satisfaction.

J'avoue que je ne m'y attendais pas.

SOPHIE, sèchement.

Il me semble cependant que c'était de droit?

AMÉLIE.

Comment! tu n'avais pas encore de coupé? Mais c'était une indignité!... Moi j'en ai un depuis trois ans, et cependant mon mari n'est pas si

ADÈLE.

Eh! qui donc?

CLARISSE.

Mon père, qui attend ave[c]
ailles l'embrasser.

ADÈLE.

Je le voudrais... mais ce[s]
puis abandonner...

CLARISSE.

Je me chargerai de leur te[...]
leur faire les honneurs... Va [...]

ADÈLE.

A la bonne heure... Adieu[...]
viens dans l'instant.

AMÉLIE.

Et moi je ne te quitte pa[s]
chevaux, et puis nous avons [...]
versation à achever.

(Adèle e[...]

SCÈNE V[...]

Les Précédents, excepté A[...]

(Achille examine les jardins. Rodol[...]
chaises, et bâille en jouan[t...]

RODOLPHE, regarda[nt...]

Elle est jolie, la petite sœ[ur...]
autant que l'autre! Moi je n[...]
d'aînesse.

SOPHIE, à Cla[risse...]

Je suis bien heureuse de v[...]
Clarisse, j'ai à vous remerc[i...]
m'avez envoyé lors de ma de[...]

CLARISSE.

C'était si peu de chose!...
demoiselle; et l'on doit rend[re...]
comme vous, madame, veul[...]
pour remplir un devoir si pie[ux...]

SOPHIE.

Cette fois du moins, et c[...]
gent de cette collecte aura [...]
pauvre jeune fille, une orpl[...]
rience et la misère avaient liv[...]

RODOLPHE, toujours éten[du...]

Voilà qui est horrible...

CLARISSE.

Valdéja!

SOPHIE.

Est-ce que je l'ai nommé?... Pardon, c'est sous le sceau du secret... parce que cette jeune personne est vraiment d'une fort bonne famille... vous la verrez, vous l'entendrez.

CLARISSE

Non, Madame... c'est inutile.

SOPHIE.

Et puis, qui sait?... il peut revenir en France et l'épouser; c'est peut-être son dessein, et il ne faut désespérer de rien... Eh! mais, qu'avez-vous donc?

CLARISSE.

Rien, Madame, rien... il fait froid dans ce jardin, et je ne me sens pas bien.

(Elle s'appuie sur une chaise à gauche; et, pendant ce temps, Rodolphe qui s'est levé s'approche de Sophie.)

RODOLPHE, froidement et à demi-voix.

Je ferais un pari.

SOPHIE.

Et lequel?

RODOLPHE.

C'est que dans ce que vous venez de lui raconter, il n'y a pas un mot de vrai.

SOPHIE.

Et qui vous le fait croire?

RODOLPHE, souriant.

D'abord, c'est que vous l'avez dit; mais vrai ou non, c'est bien trouvé; bonne perfidie pour perdre Valdéja dans l'esprit de sa maîtresse. Mais prenez garde, si jamais j'ai à me plaindre de vous, je le justifie.

SOPHIE.

Quelle idée!

RODOLPHE.

Je ferai leur bonheur par vengeance.

SOPHIE.

C'est-à-dire que vous me menacez!

RODOLPHE.

Du tout; mais avec vous il faut toujours être sur le pied de guerre, on ne peut jamais désarmer. Voici madame Darcey, la belle des belles...

(Il va au-devant d'Adèle qui entre pensive.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADÈLE.

ADÈLE, entrant et rêvant.

Oui, certainement... Amélie a raison... je montrerai du caractère et nous verrons... (Levant les yeux et apercevant Rodolphe.) Pardon, monsieur: (à Sophie) pardon, ma chère Sophie, de vous avoir laissés aussi longtemps... je viens de faire préparer pour vous, dans le petit pavillon, quelques rafraîchissements dont vous devez avoir besoin.

ACHILLE.

A la campagne, et par cette chaleur napolitaine, cela ne fait pas de mal.

ADÈLE, à Sophie.

Et puis, vous me resterez tous à dîner...

SOPHIE.

Nous y comptions bien.

ACHILLE.

C'était notre intention.

RODOLPHE.

Je n'osais l'espérer.

ADÈLE.

Pourquoi donc, Monsieur? Présenté par ces dames...

RODOLPHE, lui présentant la main.

Oserai-je vous offrir la main?

ADÈLE.

Je reste ici... j'ai des ordres à donner... des détails de ménage... mais voici ma sœur qui voudra bien continuer à me remplacer... Clarisse, Clarisse, tu ne m'entends pas?

CLARISSE, se levant brusquement.

Si, ma sœur. (A part.) Ah! pourquoi m'a-t-elle rappelée à moi?... j'espérais mourir.

RODOLPHE, lui donnant la main.

Pauvre jeune fille!... elle me fait de la peine, je vais la consoler. (Haut à Achille et entraînant Clarisse.) Monsieur Achille, nous vous montrerons le chemin.

(Achille et madame Marini le suivent.)

SCÈNE IX.

ADÈLE, seule.

Oui, oui, le sort en est jeté... je suivrai ses conseils... je ferai comme elle... je serai maîtresse chez moi... je recevrai mes amies, et pour commencer je les garde aujourd'hui à dîner, et une fois que le pli en sera pris, mon mari fera comme les autres maris, il obéira... je ne vois pas pourquoi il y aurait exception pour lui. Holà! quelqu'un... Eh! Créponne! la jardinière!

SCÈNE X.

ADÈLE, CRÉPONNE.

ADÈLE.

Viens vite ici... où est ton mari?

CRÉPONNE.

Là-bas, près des melons... où il travaille; je vais l'appeler.

ADÈLE.

C'est inutile, j'ai du monde à dîner.

CRÉPONNE.

Beaucoup?

ADÈLE.

Neuf ou dix personnes... il me faut un dessert de choix; va cueillir dans le verger ce qu'il y a de mieux... ces pêches du coin à droite.

CRÉPONNE.

Je vais le demander à mon mari.

ADÈLE.

A quoi bon?

CRÉPONNE.

Parce que, excepté lui, il a défendu que personne y touche.

ADÈLE.

Quand c'est moi qui te le dis, ne dois-tu pas m'obéir ?

CRÉPONNE.

Oui, Madame, car je suis votre sœur de lait et je vous aime bien; mais faut aussi obéir à son mari, et surtout au mien; sans cela il me battrait.

ADÈLE.

C'est ce que nous verrons.

CRÉPONNE.

C'est pas vous qui le verriez, c'est moi.

ADÈLE.

S'il avait cette audace...

CRÉPONNE.

Il l'aura.

ADÈLE.

N'importe, fais ce que je te dis.

CRÉPONNE.

Mais, Madame...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY, qui est entré vers la fin de la scène précédente.

DARCEY.

Eh! oui sans doute, Créponne, fais ce qu'ordonne ta maîtresse.

ADÈLE.

Quoi! Monsieur, vous étiez là? Vous voilà de retour?

DARCEY.

Oui, ma chère amie, j'ai bien vite expédié mes affaires, car il me tardait, surtout aujourd'hui, de revenir près de toi... (A Créponne.) Va vite, Créponne.

CRÉPONNE.

Ça ne sera pas long, car il ne s'agit que de cueillir des pêches... mais si Monsieur voulait seulement me permettre d'en demander la permission à mon mari...

DARCEY.

Certainement la permission d'un mari, ça ne peut jamais faire de mal.

CRÉPONNE.

C'est que, voyez-vous, ce sont nos plus belles... et il paraît qu'il en faudra beaucoup, car Madame a dit que vous seriez une dizaine de personnes.

DARCEY, regardant Adèle.

Ah! nous serons dix?

ADÈLE, cherchant à s'enhardir.

Oui, Monsieur.

DARCEY.

C'est bien, ma chère amie. (A Créponne.) Je t'ai déjà priée de nous laisser.

CRÉPONNE, s'en allant.

Oui, Monsieur...

SCÈNE XII.

ADÈLE, DARCEY.

DARCEY.

Je croyais que nous ne dînerions qu'en famille; mais je vois que de ton côté tu m'as ménagé aussi une surprise... sans doute quelques amis communs que tu as invités pour le jour de ta fête?

ADÈLE, avec émotion.

Oui, monsieur, des amis.

DARCEY.

Et lesquels?... à moins que ce ne soit un secret, et alors je n'insiste plus... je ferai même l'étonné, si tu le désires.

ADÈLE, avec crainte.

Peut-être le serez-vous en effet?

DARCEY.

Et pourquoi donc, ma chère amie?

ADÈLE.

Pourquoi?... (A part.) Allons, et comme Amélie me l'a conseillé, tâchons de vaincre cette sotte timidité.

DARCEY.

Achève!

ADÈLE, avec embarras.

C'est que... je ne sais comment vous l'avouer; mais franchement je n'ai pu m'en défendre... elle sont venues me demander à dîner.

DARCEY.

Et qui donc?

ADÈLE.

Madame de Laferrier et madame Marini.

DARCEY.

Tu ne parles pas sérieusement?

ADÈLE, avec vivacité.

Si, Monsieur; je les ai invitées, et maintenant il n'y a plus à s'en dédire. (A part.) Grâce au ciel! j'ai tout dit... m'en voilà quitte!

DARCEY, avec une colère concentrée.

Adèle !... Adèle !... ton intention n'a pas été

de me braver?... tu avais oublié ma défense, dis-le-moi.

ADÈLE.

Non, Monsieur... mais cette défense était injuste et injurieuse pour moi, et ce serait m'humilier à mes propres yeux et aux vôtres que de renvoyer mes meilleures amies.

DARCEY, avec chaleur.

Vos meilleures amies! Rien au monde ne m'est plus pénible que de vous entendre les appeler ainsi, mais j'espère que bientôt vous connaîtrez ceux qui vous aiment véritablement.

ADÈLE.

Ce sont ceux qui me plaignent, ceux qui cherchent à calmer mes souffrances; à mon tour, je dois les défendre quand on les calomnie et les préférer à ceux qui ne veulent que m'affliger et me tyranniser... Le trouvez-vous surprenant?

DARCEY, avec douleur.

Surprenant! non, Adèle; depuis longtemps il n'y a plus rien qui me surprenne; et l'ingratitude d'une femme ne saurait y faire exception.

ADÈLE, avec fierté.

Monsieur!

DARCEY.

Pardon... j'ai tort de vous laisser voir ce que je souffre.

ADÈLE.

Des reproches! ai-je trahi mes devoirs?

DARCEY, avec douleur.

Je lui parle de tendresse, elle me parle de devoirs.

ADÈLE, froidement.

Et que voulez-vous de plus? Le reste dépend-il de ma volonté?

DARCEY, s'éloignant d'elle.

Ah!... qu'il n'en soit plus question! cette épreuve est la dernière. Désormais je ne vous demanderai plus que des devoirs, Madame, nous verrons comment vous saurez les remplir. Le premier de tous était la soumission à mes volontés; et si vous avez pensé que dans un jour comme celui-ci j'oublierais de vous le rappeler, vous avez eu tort... Un jour, une heure de faiblesse compromettrait toutes les heures de ma vie, et je ne transige jamais avec ce que je crois raisonnable et nécessaire; je vais vous le prouver.

ADÈLE.

Dieu! ce sont mes amies!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE, SOPHIE, ACHILLE.

AMÉLIE.

Nous voici revenus au point d'où nous étions partis... Il est charmant, ce parc... mais c'est un véritable labyrinthe.

SOPHIE.

Heureusement nous n'y avons pas rencontré le Minotaure.

ACHILLE, riant.

Il est à Paris.

DARCEY, qui jusque-là s'est tenu à l'écart, s'avance près d'Achille.

Non, Monsieur.

(Exclamation générale.)

ACHILLE.

Ma foi, Monsieur, qui se serait douté que vous étiez là à m'écouter? Rien n'est plus désobligeant que d'être écouté... Vous excuserez la plaisanterie, j'espère.

DARCEY.

Monsieur!...

ACHILLE.

L'air de la campagne pousse singulièrement aux bons mots; et, sans examiner s'ils sont exacts, la langue s'en débarrasse.

DARCEY.

Je comprends cela à merveille, mais...

ACHILLE.

Trop bon, en vérité.

DARCEY.

Mais j'ai un grand travers d'esprit, je n'aime pas les fats...

ACHILLE.

Ah! vous n'aimez pas...

DARCEY.

Non, je ne les aime pas; et quand ils s'introduisent chez moi, (regardant les deux dames) dans quelque compagnie qu'ils se trouvent, je les chasse sans balancer.

ACHILLE, sur les épines.

Fort bien... fort bien... je disais tout-à-l'heure...

DARCEY, élevant la voix.

Monsieur, vous m'avez compris...

SOPHIE, à Amélie.

Il n'y a pas moyen d'y tenir... sortons, ma chère.

(Elle sort en donnant la main à Achille.)

DARCEY.

Je serais désolé de vous retenir.

AMÉLIE.

Monsieur... un pareil outrage...

DARCEY.

Madame de Laferrier me permettra-t-elle de la reconduire jusqu'à sa voiture?...

(Il sort en donnant la main à Amélie.)

SCÈNE XIV.

ADÈLE seule, puis RODOLPHE.

ADÈLE.

Quelle horreur !... quelle indignité !... pouvais-je jamais m'attendre à un affront aussi sanglant !... je m'en vengerai.

RODOLPHE, un bouquet à la main.

Eh bien !... où sont donc ces dames ?

ADÈLE.

Dieu ! Monsieur Rodolphe !... partez... éloignez-vous...

RODOLPHE.

Et pourquoi donc ?

ADÈLE.

Mon mari est de retour.

RODOLPHE.

Et que m'importe ?

ADÈLE.

Il vient de nous faire une scène affreuse.

RODOLPHE, gaiement.

C'est comme cela que je les aime, les maris !

ADÈLE.

Mais pour moi, Monsieur, pour moi, de grâce, partez.

RODOLPHE.

Pour vous, c'est différent, il n'y a rien que je ne fasse... mais mon respect, ma soumission, me priveront-ils de votre présence ? dois-je renoncer désormais à ce bonheur ?

ADÈLE.

Il le faut, je ne puis plus vous voir.

RODOLPHE.

Chez vous... je le comprends... mais dans le monde, mais chez vos amies...

ADÈLE, avec crainte.

Monsieur, vous me faites mourir.

RODOLPHE.

Un mot de consentement... un seul mot, et je pars... sinon, je reste.

ADÈLE.

Partez !... partez !... je vous en supplie...

RODOLPHE, lui baisant la main.

Ah ! que je vous remercie !

(Il s'enfuit par le fond du jardin.)

SCÈNE XV.

ADÈLE, puis DARCEY.

ADÈLE.

Mais du tout... que peut-il supposer ?... que peut-il croire ? (Apercevant Darcey.) Dieu !

DARCEY.

Leur voiture est sur la route de Paris. Maintenant voulez-vous que nous passions au salon ?

ADÈLE.

Monsieur, est-ce là le commencement du rôle de mari ?

DARCEY.

Oui, Madame.

ADÈLE, sortant.

Alors, malheur à celui qui ose s'en charger !

DARCEY, la suivant des yeux et sortant après elle.

Malheur à toi si tu écoutes d'autres conseils que ceux de la raison !

ACTE II.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un appartement chez Darcey.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARCEY, seul d'abord, occupé à arranger sa bibliothèque; puis VALDÉJA et MOURAVIEF.

DARCEY, à Valdéja.

Déjà éveillé, mon ami ! es-tu un peu remis des fatigues de ton long voyage ?

VALDÉJA.

Je commence à croire que les membres me tiennent au corps, et j'en doutais hier soir quand je suis arrivé. (A Mouravief.) Tiens, Mouravief, ces papiers au ministère des relations extérieures... on t'en donnera un reçu, et tu reviendras, car j'ai d'autres commissions à te donner. (Mouravief porte la main à son chapeau et sort.) Un joli sujet, n'est-il pas vrai ? un pur Kalmouck que j'ai pris à mon service et ramené avec moi.

DARCEY.

Enfin, te voilà de retour de ta maudite Russie. Depuis six mois que tu ne m'écrivais plus, j'ai cru que quelque belle Moscovite avait gelé tes souvenirs.

VALDÉJA.

Ils ne couraient aucun risque... tu étais là pour les réchauffer. Mais, vois-tu, si je ne t'ai pas écrit, c'est que je souffrais trop. Maintenant je ne souffre plus; je suis heureux, mon cœur s'est endurci, il n'aime plus rien... que toi, que toi, mon ami.

DARCEY, lui tenant les mains.

Et moi, j'espère que nous ne nous quitterons plus. D'abord, est-il vrai que tu abandonnes la place brillante que tu avais obtenue il y a six mois, que tu renonces à la diplomatie ?

VALDÉJA.

Oui. Ces honneurs, ces emplois, ce n'est pas

pour moi que je les désirais ; et maintenant... je n'en ai plus besoin.

DARCEY.

Tu as assez de fortune sans cela ; car, ainsi que je te l'ai écrit, grâce à un concours d'heureuses circonstances, ce capital que tu avais laissé entre mes mains s'est accru considérablement.

VALDÉJA, le regardant.

Tu me trompes. C'est aux dépens de ta fortune que tu veux m'enrichir.

DARCEY.

A quoi bon? Ma fortune est la tienne... je n'ai pas besoin de te tromper.

VALDÉJA, froidement.

Tu as raison... Alors peu importe... garde-la... je n'en ai que faire.

DARCEY.

A la bonne heure ; et si tu t'établis, si tu te maries...

VALDÉJA.

Jamais, et maudit soit le moment où une pareille idée s'est offerte à mon esprit ! maudit soit le jour où j'ai voulu faire dépendre d'une femme ma vie, mon bonheur et mon avenir ! Ne les connaissais-je pas déjà ? ne savais-je pas qu'il n'y a en elles que ruse et trahison ? N'est-ce pas une femme qui dénonça mon père et m'a forcé à fuir de la terre natale dans nos temps de discorde ? Et quand, jeune encore, mon cœur s'ouvrait à toutes les impressions de l'amour et de l'amitié, n'est-ce pas une femme qui a armé mon bras contre un ami d'enfance, qui l'a fait rouler sanglant à mes pieds ? Plus tard enfin, n'est-ce pas encore une d'elles qui a manqué de compromettre mon avenir, mon honneur ?... et si tu n'avais pas été là, toi, mon seul ami ! toi qui, plus âgé que moi, n'as jamais cessé de me protéger...

DARCEY.

Dis de t'aimer, et voilà tout.

VALDÉJA.

Tu es tout pour moi ; et quant au reste du monde, je lui avais juré, tu le sais, railleries et dédain, lorsque s'offre à mes yeux une jeune fille candide, ingénue, qui sans me rien promettre me persuade de son amour. Celle-là, me disais-je, est à part de son sexe ; c'est une exception, elle ne saurait tromper ! Et je croyais en elle... comme en toi.

DARCEY.

Et elle t'a trahi ?

VALDÉJA.

Je devais m'y attendre ; je l'aimais trop !... et lorsqu'au bout de deux ans et demi d'exil et de travaux je touchais enfin au but de mes espérances, lorsqu'une place honorable me permettait d'aspirer à sa main, j'écris à son père, il y a six mois, je la demande en mariage ; et cette réponse que j'attendais avec tant d'impatience... elle arrive enfin, et m'apprend que ce n'est pas lui, que c'est sa fille qui me refuse ; qu'elle ne saurait m'aimer; que du reste ils garderont sur ma demande et sur son refus le plus profond silence.

DARCEY.

Écoute, Valdéja, et dussé-je te fâcher, le père a agi en galant homme ; et quant à sa fille... tu ne peux lui reprocher que sa franchise ; une autre n'eût rien dit... et t'aurait trompé.

VALDÉJA.

Tu me juges mal ; et si je lui en veux, ce n'est point de m'avoir dédaigné ; c'est au contraire de m'avoir laissé croire à son amour. Et je lui pardonnerais mes illusions détruites, mon existence désenchantée et mon avenir désert !... Non, non ; grâce au ciel, cette haine qu'elle m'a rendue pour tout son sexe sera désormais mon seul bonheur, mon occupation, mon existence. Je ne vivrai que pour le poursuivre, le démasquer ; et toujours sur ses traces, je lui tiendrai lieu du remords qu'il n'a pas.

DARCEY, avec tendresse.

Mon ami, mon ami !...

VALDÉJA.

Pardon de corrompre par ces idées la joie du retour ; ne me parle pas d'elle ; ne m'en parle jamais... Ne songeons qu'à l'amitié, qui console de tout et fait tout oublier. Toi, es-tu heureux ? réponds.

DARCEY.

Depuis trois ans, tu sais que j'ai pris femme...

VALDÉJA.

J'entends. C'est un *non* positif.

DARCEY.

Tu te trompes, je suis aussi heureux... que je puis l'être.

VALDÉJA, le regardant attentivement.

Ce n'est pas vrai.

DARCEY.

Parbleu ! voilà qui est fort, quand je te dis...

VALDÉJA.

Je ne m'étais pas assis chez toi, que je savais à quoi m'en tenir ; et ta confiance n'est pas verbeuse, elle n'est pas comme la mienne.

DARCEY.

Que veux-tu? la main qui touche à nos blessures nous fait mal... même quand c'est celle d'un ami. Tu as deviné juste ; je suis malheureux, car j'ai choisi une femme froidement égoïste, qui n'a que de la vanité dans le cœur.

VALDÉJA.

Une pareille femme à toi !

DARCEY.

Ce sont les plus nombreuses, mon ami.

VALDÉJA.

Et bravement tu as été choisir dans la foule?

DARCEY.

Tu la connaissais; car souvent, avant ton départ, nous allions ensemble dans la maison de son père, monsieur Évrard, négociant.

VALDÉJA, avec émotion.

Monsieur Évrard! oui... c'est vrai.

DARCEY.

Tu m'as souvent fait remarquer sa beauté et celle de sa sœur Clarisse. Tu te la rappelles aussi?

VALDÉJA, avec une émotion qu'il cherche à maîtriser.

Clarisse?... non! je ne me la rappelle pas.

DARCEY.

Adèle était si jolie, si pure, si enivrante! et puis ses quinze ans, sans fortune, comment les abandonner aux prétentions du premier venu? Il y avait dans cette pensée une image accablante pour moi.

VALDÉJA.

Anéantir sa vie pour une fleur sans parfum! (A part.) Voilà comme Clarisse aurait été.

DARCEY.

Longtemps j'ai eu à combattre et à souffrir; mais enfin, et depuis six mois, depuis que j'ai chassé deux ou trois femmes dangereuses qui formaient son conseil, la paix est revenue!

VALDÉJA.

Et le bonheur?

DARCEY.

Il ne faut plus y penser... le charme est détruit. Je vois Adèle aujourd'hui telle qu'elle est, et j'ai cessé de l'aimer.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE, en costume de femme de chambre.

CRÉPONNE.

Monsieur, je viens voir si vous êtes visible.

DARCEY.

Oui, Créponne, je suis visible. Pourquoi cette question?

CRÉPONNE.

Parce que madame désire vous dire bonjour, ainsi qu'à monsieur votre ami, avant de sortir; c'est naturel, simple, de bon ton et de bon ménage.

DARCEY.

Puisque vous le jugez tel, Créponne, il ne me reste rien à dire; prévenez madame Darcey que nous l'attendons.

CRÉPONNE.

Ça lui fera grand plaisir, certainement.

SCÈNE III.

DARCEY, VALDÉJA.

VALDÉJA.

Voilà une maîtresse soubrette.

DARCEY.

Y penses-tu? c'est la femme de Fleury, mon jardinier. Adèle, dont elle est la sœur de lait, l'a prise en affection, et l'a retirée de ma campagne pour en faire sa femme de chambre à Paris.

VALDÉJA.

Tant pis! Moi, vois-tu bien, je ne crois pas aux vertus de campagne.

DARCEY.

Tu ne crois à rien!

VALDÉJA.

Seul moyen de ne pas être trompé.

DARCEY.

Voici ma femme!

SCÈNE IV.

DARCEY, VALDÉJA, ADÈLE.

ADÈLE, avec amabilité.

Mon ami, je n'ai pas voulu sortir sans te faire une petite visite.

DARCEY, la baisant au front.

Bonjour, Adèle.

ADÈLE.

Comment monsieur Valdéjà se trouve-t-il ce matin?

VALDÉJA.

Je vous rends grâce, Madame; dans les meilleures dispositions du monde.

ADÈLE.

Et toujours sans regret d'avoir quitté la Russie?

VALDÉJA.

Oui, Madame, sans regret... surtout depuis que je suis ici.

ADÈLE.

Ferdinand, je vais aller chez mon père.

DARCEY.

Quelle nécessité t'y oblige?

ADÈLE.

Le désir de le voir. Depuis huit jours je n'ai pas entendu parler de lui et je suis dans une inquiétude mortelle.

DARCEY.

J'aurais bien desiré que cette inquiétude te prît un autre jour, et que tu nous restasses aujourd'hui.

ADÈLE.

Je pense que monsieur Valdéja sera assez indulgent pour m'excuser en faveur du motif? D'ailleurs je serai rentrée pour le dîner.

DARCEY.

Vraiment? Il est neuf heures, nous dînons à six, et tu seras rentrée !

ADÈLE.

A moins que l'on ne me retienne. Ce pauvre père, il est si bon !

DARCEY.

Il me semble qu'en envoyant Créponne ou Baptiste s'informer de l'état de sa santé...

ADÈLE, avec véhémence.

Oh ! ce serait d'une indifférence... et puis, Clarisse, ma jeune sœur, m'a écrit, elle désire me voir... Sans doute au sujet du mariage dont il est question pour elle... tu sais ?

VALDÉJA, vivement.

Ah ! mademoiselle votre sœur va se marier ?

DARCEY.

Oui, avec un fort honnête homme, un de nos cousins, M. Melville, qui a une place aux finances.

ADÈLE.

Et pour sa parure, pour la corbeille... il faut que je voie ma sœur... il est indispensable que je sorte... Au surplus, si tu l'exiges, je resterai. Je n'ai d'autre volonté que la tienne, tu sais; d'autre desir que de ne pas te contrarier... Dis ce que tu veux que je fasse, mon cher Ferdinand.

DARCEY.

Mais, je te l'ai dit, rester avec nous. Valdéja penserait que tu fuis la maison parce qu'il y est arrivé.

ADÈLE.

Je suis convaincue que monsieur Valdéja lèvera l'obstacle en ce qui le concerne.

VALDÉJA.

Moi, Madame, vous m'embarrassez beaucoup; car si je consens à ce sacrifice, vous allez m'accuser de manquer de galanterie.

DARCEY, avec impatience.

Eh oui ! sans doute ! Envoie chez ton père, comme je te l'ai dit. En voilà beaucoup trop pour une chose si simple !

ADÈDE, ôtant son chapeau.

N'en parlons plus. Je ferai compagnie à Monsieu, puisqu'il le faut absolument; mais papa ne recevra pas un semblable message, ce serait inouï !

DARCEY.

En lui en disant le pourquoi...

ADÈLE.

Il se refuserait à croire qu'un ami puisse causer une semblable gêne dans la maison de son ami.

VALDÉJA, vivement.

Ferdinand, tu me desservirais beaucoup si tu contraignais Madame à rester davantage.

DARCEY, avec impatience.

Eh bien donc ! qu'elle sorte, qu'elle s'en aille ! elle est la maîtresse.

ADÈLE, remettant son chapeau.

C'est parce que vous me l'ordonnez, Monsieur; sans cela je resterais, j'y étais bien décidée; mais je n'oublierai pas que si vous m'avez cédé, ce n'est pas pour moi, c'est pour monsieur Valdéja, c'est pour lui complaire... et je lui en garderai la reconnaissance que je lui dois. Adieu. (A Valdéja, en lui faisant la revérence froidement.) Adieu, Monsieur.

VALDÉJA, de même.

Adieu, Madame.

(Adèle sort.)

SCÈNE V.

DARCEY, VALDÉJA.

VALDÉJA.

Adieu; je sors aussi, j'ai des visites à rendre, des lettres à remettre. Connais-tu ce monde-là ?

DARCEY, parcourant les adresses.

Oui, sans doute. On t'indiquera ici où tout cela demeure. (Lisant les adresses.) Madame de Laferrier... tu as une lettre pour madame Laferrier ?

VALDÉJA.

Oui, c'est un prince russe qui se rappelle à son souvenir.

DARCEY.

Il fait bien, car depuis lui bien des nations se sont succédé : c'est une beauté européenne... Eh ! mais, qui vient là ?

SCÈNE VI.

LE PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE.

Monsieur, c'est mademoiselle votre belle-sœur qui vient d'arriver seule avec une femme de chambre, et qui demande à vous parler.

DARCEY.

Comment, Clarisse est là ?

VALDÉJA, voulant s'éloigner.

Clarisse !

DARCEY, le retenant.

Eh bien ! où vas-tu donc ? Est-ce qu'une jeune fille te fait peur ?

VALDÉJA, froidement.

Moi ?... non.

DARCEY.

Reste alors, que je te présente à elle; vous renouerez connaissance. (A Créponne.) Mais j'y pense maintenant, ma femme qui allait chez son père... dis à madame Darcey que Clarisse est ici, et qu'elle vienne.

CRÉPONNE.

Madame est sortie.

DARCEY.

C'est étonnant! je n'ai pas entendu sa voiture, et il y a trop loin pour qu'elle aille à pied.

CRÉPONNE.

Madame avait envoyé Baptiste à la place voisine pour faire avancer un fiacre.

DARCEY.

Un fiacre! c'est singulier... elle qui était si pressée... peu importe, j'oublie que cette pauvre Clarisse est là à attendre; dis-lui vite d'entrer.

CRÉPONNE.

Oui, Monsieur. (A part.) Je crois que madame a eu tort d'y aller ce matin; elle ne veut jamais m'écouter.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DARCEY, VALDÉJA, puis CLARISSE.

DARCEY.

Je vous demande quelle idée de sortir seule en voiture de place quand elle a dans son écurie six chevaux qui ne font rien! (Apercevant Clarisse.) Ah! vous voilà, ma chère belle-sœur! qui me procure de si bon matin une si jolie visite? N'est-ce pas à ma femme que vous vouliez parler?

CLARISSE.

Non, Monsieur, à vous, à vous seul. (Apercevant Valdéja.) Dieu!...

(Valdéja salue froidement.)

DARCEY, riant.

J'étais bien sûr qu'il y aurait une reconnaissance pathétique... un ancien ami de la maison que depuis trois ans vous n'aviez pas vu; mais quel motif vous amène?

CLARISSE.

Ah! Monsieur... ah! mon cher beau-frère, nous sommes tous au désespoir.

DARCEY.

Qu'y a-t-il? parlez.

CLARISSE.

C'est à vous seul que je devrais confier un pareil secret; mais je sais que M. Valdéja est un autre vous-même, et que vous n'avez rien de caché pour lui; et à quoi bon du reste faire un mystère de ce qui demain ne sera que trop public?

DARCEY.

Achevez, de grace.

CLARISSE.

Mon père est perdu, déshonoré; de nombreuses faillites lui ont enlevé toutes ses ressources, et demain il est obligé de déclarer sa honte. Il n'y survivra pas. Son existence, à lui, c'était l'honneur, la considération, et les perdre c'est perdre la vie; je lui disais : Pourquoi ne pas en parler à votre gendre, qui est riche, qui vous estime et vous aime!

DARCEY.

Eh! oui, sans doute.

CLARISSE.

Jamais, m'a-t-il dit; et il m'a défendu, sous peine de toute sa colère, de m'adresser à vous.

VALDÉJA.

Et pourquoi donc?

CLARISSE.

Monsieur Darcey, a-t-il ajouté, a pris ta sœur aînée sans dot aucune, et de plus il m'a déclaré qu'il te donnerait cent mille francs le jour de ton mariage. Cette nouvelle m'a rendu le courage... je suis venue vous trouver pour vous prier de reprendre vos bienfaits, d'en disposer en faveur de mon père. (Vivement.) Oui, Monsieur, ne pensez plus à moi, ne pensez qu'à lui, sauvez son honneur, je ne me marierai pas, je resterai dans la maison paternelle, et en voyant le bonheur que vous y aurez ramené, je ne passerai pas un jour sans vous remercier et vous bénir.

DARCEY, la serrant contre son cœur.

Ma chère Clarisse!

VALDÉJA, avec amertume.

Ne pas vous marier! quelle folie! est-ce que c'est possible?

CLARISSE, étonnée.

Et pourquoi, Monsieur?

VALDÉJA, de même.

Quelle somme faut-il à votre père?

CLARISSE.

Cent mille écus, aujourd'hui même.

VALDÉJA, brusquement.

Vous voyez bien que votre dot ne suffirait pas. (A Darcey.) C'est moi, moi ton meilleur ami, qui compléterai cette somme.

CLARISSE, avec angoisse.

O mon Dieu!... recevoir de lui!... jamais! et cependant mon pauvre père...

DARCEY.

Enfant que vous êtes, est-ce que cela se peut! Est-ce que je laisserais payer à un étranger les dettes de ma famille!

VALDÉJA, avec amertume.

A un étranger!...

DARCEY.

Pour elle, du moins.

VALDÉJA, froidement.

Oui, tu as raison... un étranger... pas autre chose.

DARCEY, à Clarisse.

C'est moi que cela regarde! Rassurez-vous, Clarisse; l'amitié qui m'unit à votre père... tout s'arrangera.

CLARISSE, lui sautant au cou et l'embrassant.

Ah ! quelle bonté ! quelle générosité !

DARCEY.

Il faut, avant tout, consoler monsieur Évrard, lui rendre le calme ; et je suis content maintenant que ma femme soit allée le voir.

CLARISSE.

Ah ! Adèle est près de lui ? tant mieux.

DARCEY.

Vous le savez bien, puisque vous lui avez écrit hier de venir.

CLARISSE.

Non vraiment, je ne lui ai pas écrit, et j'aurais dû le faire.

DARCEY.

Comment ! votre père malade et souffrant ne l'attendait pas ce matin ?

CLARISSE.

Non, Monsieur.

DARCEY, à part.

Et cet empressement à sortir... de si bonne heure... seule... en voiture de place ! (Se rapprochant de Valdéja et à demi-voix.) Que dis-tu de cela ?

VALDÉJA, de même et froidement.

Rien ! pourrais-tu soupçonner... ?

DARCEY.

N'importe... je saurai.

CLARISSE, s'approchant de Darcey.

Eh mais ! qu'avez-vous donc ?

DARCEY.

Rien, rien... Venez, je vais passer chez mon banquier, et vous porterez vous-même à votre père la somme dont il a besoin. C'est à vous, Clarisse, qu'il devra sa joie et son honneur... Venez, venez avec moi.

(Il sort avec Clarisse.)

SCÈNE VIII.

VALDÉJA seul, puis MOURAVIEF.

Et c'est dans un pareil moment qu'il les sauve tous de leur ruine... qu'il préserve de la honte cette famille à laquelle peut-être il doit la sienne !... car cette Adèle... cette sortie mystérieuse... ce mensonge... Il y a ici trahison... j'en suis sûr... et je le souffrirais !... non... l'amitié n'est qu'un vain nom, ou je saurai bien l'empêcher. Ah ! je sens mes idées de vengeance qui se réveillent. Encore une femme perfide à poursuivre... à démasquer. (Voyant Mouravief qui entre.) Ah ! te voilà !.. madame Darcey est sortie.... il y a une heure.. en fiacre ?...

MOURAVIEF.

Oui, excellence... j'étais là à la porte quand elle y est montée.

VALDÉJA.

Où a-t-elle commandé qu'on la menât ?

MOURAVIEF.

Elle a dit tout haut, chez M. Évrard, rue Saint-Louis au Marais.

VALDÉJA, à part.

Oui, c'était là son premier mot... elle aura donné contre-ordre en route. (Haut.) As-tu remarqué le numéro de ce fiacre ?

MOURAVIEF.

Non, excellence.

VALDÉJA.

Comment était-il ?

MOURAVIEF.

Brun.

VALDÉJA.

Ils le sont tous ! et les chevaux ?

MOURAVIEF.

Un noir et un blanc.

VALDÉJA.

C'est différent... voilà des indices. Ce fiacre a été pris sur la place voisine... il est probable qu'il y reviendra dans la journée. Va donc, jusqu'à ce soir, te mettre en faction.

MOURAVIEF.

Oui, excellence.

VALDÉJA.

Sans en bouger !

MOURAVIEF.

Oui, excellence.

VALDÉJA.

Et, si tu le vois paraître, tu proposeras au cocher de boire avec toi.

MOURAVIEF.

Oui, excellence.

VALDÉJA.

Tant qu'il pourra, et tâche de savoir de lui la rue et le numéro de la maison où il aura conduit ce matin madame Darcey.

MOURAVIEF.

Oui, excellence.

VALDÉJA.

En avant ! marche ! retourne à ton poste... et songe que je t'attends.

(Ils sortent chacun d'un côté différent. — Le théâtre change.)

DEUXIÈME PARTIE.

Un boudoir élégant chez madame de Laferrier.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, RODOLPHE.

ADÈLE, assise, à Rodolphe qui entre.

C'est aimable, arriver si tard !... moi qui risque tout pour vous voir.

RODOLPHE.

Des risques!... chez madame de Laferrier... il n'y en a aucun... et puis, nos entrevues sont si rares, surtout depuis quelque temps.

ADÈLE.

Et c'est pour cela que vous arrivez le dernier?

RODOLPHE.

Pardon, chère Adèle, j'étais au bois de Boulogne et mes chevaux n'ont pas mis vingt minutes pour me conduire ici... Je crains même qu'Élisabeth ne s'en trouve pas très-bien, j'en serais désolé.

ADÈLE.

Qu'est-ce que c'est qu'Élisabeth?

RODOLPHE.

Ma jument anglaise que j'ai achetée hier 4,000 fr. chez Crémieux.

ADÈLE.

Il s'agit bien de cela! il s'agit de moi, Monsieur, que vous avez presque fait attendre.

RODOLPHE.

J'ai failli attendre!.... c'est parler comme Louis XIV, et je trouve en effet entre vous et le grand roi beaucoup de ressemblance : la même fierté, le même absolutisme, et surtout la même ardeur de conquêtes.

ADÈLE.

Moi, Monsieur?...

RODOLPHE.

Hier, encore, aux Italiens... lord Kinsdale et M. d'Alzonne, qui ont passé toute la soirée dans votre loge, et dont les hommages étaient assez évidents... Le plaisant, c'est que vous vouliez que chacun des deux se crût le préféré, et vous aviez un mal à tenir l'équilibre entre les deux puissances!...

ADÈLE.

Ainsi, Monsieur me fait l'honneur de m'observer, de m'épier?

RODOLPHE, nonchalamment.

Par hasard... j'étais là dans une baignoire.

ADÈLE, vivement.

Et avec qui?

RODOLPHE.

Eh! mais, seul apparemment...

Les amants malheureux cherchent la solitude,

Et je vous dirai, Adèle, pour parler sérieusement, que je ne suis pas content de vous.

ADÈLE.

Quel est ce ton et de quel droit?...

RODOLPHE.

Du droit que vous avez bien voulu me donner.

ADÈLE.

Vous n'en avez aucun.

RODOLPHE.

Si vraiment, et il faut bien nous entendre... Je vois depuis quelque temps à votre froideur, à vos reproches, que cet amour que j'ai cru éternel aura bien de la peine... (Adèle fait un geste.) je ne vous accuse pas... je n'accuse que moi dont la constance est inamovible, ce qui a amené pour vous l'uniformité, l'ennui, la satiété... C'est un malheur, je m'y résigne, et il faut bien s'habituer à l'abandon et au désespoir; mais ce à quoi je ne m'habituerai jamais, c'est au ridicule, et il n'y a rien de ridicule comme un amant délaissé; ça l'est bien plus qu'un mari.

ADÈLE.

Monsieur!...

RODOLPHE.

Oui, Madame, un mari c'est son état, il ne peut pas le changer, c'est une fatalité à subir; mais pour l'autre, c'est un affront gratuit auquel il n'était pas obligé par la loi... et si je suis délaissé par vous pour M. d'Alzonne, je lui brûle la cervelle.

ADÈLE.

Quelle horreur!

RODOLPHE.

Par peur du ridicule, voilà tout : parce que, quand le pistolet a porté juste, on ne rit plus au café Tortoni.

ADÈLE.

A merveille, Monsieur, et je vois clairement que c'est vous qui désirez cette rupture.

RODOLPHE, vivement.

Non, ma parole d'honneur! jamais, Adèle, vous ne m'avez paru plus jolie, plus séduisante; il n'est question que de vous dans le monde; on vous cite, on vous recherche, on vous adore... Plus que jamais je tiens à vous.

ADÈLE.

Par amour-propre... c'est très-flatteur! mais moi, Monsieur, je tiens à être aimée autrement... Un mouvement de vanité et de coquetterie m'avait seul portée à recevoir vos hommages; j'avais eu tort... très-grand tort...

RODOLPHE, souriant.

Ce tort-là, je vous le pardonne.

ADÈLE, froidement.

Vous êtes bien généreux!... moi, Monsieur, je ne me le pardonnerai jamais; mais je puis du moins le réparer, j'en cherchais les moyens et ne les trouvais pas... C'est vous qui avez eu la bonté de me les offrir, et je vous prie d'en recevoir tous mes remercîments.

RODOLPHE.

Que voulez-vous dire?...

ADÈLE.

Que vous m'avez demandé de la franchise, et que vous devez me comprendre.

RODOLPHE.

O ciel ! vous ne m'aimez plus ?

ADÈLE.

Je n'ai pas de compte à vous rendre... mais vous m'avez dit, Monsieur, que vous désiriez être prévenu, et maintenant vous n'avez plus rien à désirer.

RODOLPHE.

C'est trop fort, et l'on n'a jamais vu...

SCÈNE II.

Les Précédents, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Eh ! mais... quel bruit chez moi ?

ADÈLE.

Une scène affreuse que me fait Monsieur.

AMÉLIE.

Une querelle ? tant mieux, c'est le premier acte d'un raccommodement.

RODOLPHE.

J'aime à le croire... n'est-il pas vrai, chère Adèle ?... et s'il ne faut que se reconnaître coupable et te demander pardon...

ADÈLE.

Ce serait inutile, Monsieur, tout est fini... et je vous prie de ne plus me tutoyer.

RODOLPHE.

Soit ! mais au moins l'on ne se brouille pas sans motif.

ADÈLE.

Il me semble que je n'en manque pas, et que votre fatuité, votre légèreté, vos défauts...

RODOLPHE.

Mes défauts ! ce n'est pas là une raison, je les avais tous quand vous m'avez aimé.

ADÈLE.

Votre oubli de toutes les convenances... Avant-hier, par exemple, quand vous me donniez le bras, oser saluer sur le boulevard mademoiselle Anastase, une figurante de l'Opéra !

RODOLPHE.

Du chapeau seulement... sans mains, sans grâce, comme on salue tout le monde.

ADÈLE.

Je l'avais vue une fois sortir de chez vous.

RODOLPHE.

C'est ma locataire ; j'aime les arts, moi ! De grâce, point de suppositions jalouses... moi, qui vous aime, qui n'aime que vous, et qui depuis six mois suis d'une fidélité...

ADÈLE.

Dont je vous dégage. Je vous prie de me rendre mes lettres et mon portrait.

RODOLPHE, à Amélie.

Vous l'entendez ! vous le voyez !

AMÉLIE.

Je vois que votre cause est perdue, car malheureusement, mon cher Rodolphe, elle n'est pas du tout en colère.

RODOLPHE.

C'est une trahison de sang-froid ; elle s'éloigne de moi par un entraînement réfléchi et combiné. (A Adèle.) Dès demain, mon valet de chambre Silvestre vous rapportera vos lettres ; et quant à votre portrait, à ce médaillon que j'avais fait faire, et qui ne me quittait jamais... le voici, Madame.

ADÈLE, prenant le médaillon.

C'est bien ! le voilà donc revenu dans mes mains.. (L'ouvrant pour le regarder.) Dieu ! que vois-je ! et quelle indignité... le portrait de mademoiselle Anastase !

AMÉLIE.

La figurante de l'Opéra ?

RODOLPHE, riant.

Est-il possible ! c'est délicieux ! je me serai trompé en le prenant ce matin.

ADÈLE.

Comment ! Monsieur, cette fidélité dont vous vous vantiez...

RODOLPHE.

Avait deviné la vôtre. Vous voyez qu'entre nous il y avait décidément sympathie... même en nous trahissant nous nous entendions encore... Il ne vous servirait à rien... (Adèle le jette à terre, il le ramasse.) Je le reprends ; demain, je vous le promets, vous aurez le véritable, et je le regarderai avant de peur de méprise... Adieu, cruelle. (A Amélie.) Adieu, Madame. (Lui baisant la main.) Je n'oublierai jamais vos bontés.

(Il sort.)

SCÈNE III.

AMÉLIE, ADÈLE.

AMÉLIE.

Ce pauvre Rodolphe, un charmant cavalier, es-tu folle de rompre avec lui ?

ADÈLE.

J'ai mes raisons.

AMÉLIE.

Je ne cherche pas à les pénétrer ; mais je les devine peut-être.

ADÈLE.

Depuis quelque temps il s'était arrogé des airs de domination exclusive, il devenait mari, et cela pouvait finir par me compromettre, dans ce moment surtout... où il me faut redoubler de prudence et de précaution.

AMÉLIE.

Et pourquoi cela ?

ADÈLE.

Cet ami de mon mari... ce Valdéja, est arrivé hier.

AMÉLIE.

Valdéja ! l'ennemi mortel de Sophie Marini !

ADÈLE.

Lui-même.

AMÉLIE.

Elle m'en a dit tant de mal, que j'aurais bien envie de le voir ! Comment est-il ?

ADÈLE.

Effrayant !

AMÉLIE.

Marini le disait joli garçon.

ADÈLE.

Elle peut avoir raison, il est fort bien ; mais c'est égal, il est effrayant. Il y a en lui quelque chose... Sais-tu ce que Sophie Marini a contre lui ?

AMÉLIE.

Elle ne me l'a jamais confié... Mais on prétend qu'autrefois... elle l'a aimé... Puis il a découvert qu'il avait des rivaux, et il s'en est vengé d'une manière indigne.

ADÈLE.

Comment cela ?

AMÉLIE.

En la faisant trouver à un dîner où il avait invité tous ceux qu'elle avait préférés... On ne dit pas combien il y avait de couverts.

ADÈLE.

Voilà qui est affreux !... Dieu ! c'est Créponne ! qui peut l'amener ?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE.

Ah ! Madame... Madame ! voilà six heures que je vous cherche... J'ai été chez monsieur Rodolphe, chez madame Marini.

ADÈLE.

Et pourquoi donc ? qu'est-il arrivé ?

CRÉPONNE.

Mademoiselle Clarisse, votre sœur, est venue à la maison dix minutes après votre départ.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

CRÉPONNE.

Je ne sais pas ce qu'elle a dit à votre mari, mais tous les deux sont partis en voiture, et Guillaume, le cocher, les a conduits chez monsieur votre père où ils comptent vous trouver.

AMÉLIE.

Je n'y comprends rien.

CRÉPONNE.

Et Madame qui a dit qu'elle passerait la journée chez son père, qu'elle y dînerait peut-être. C'est sous ce prétexte-là qu'elle est sortie.

ADÈLE.

Eh ! mon Dieu, oui !

CRÉPONNE.

Sans moi vous étiez prise, vous auriez dit, en rentrant, que vous en veniez.

ADÈLE.

Je m'en garderai bien... Amélie, que faut-il faire ?

AMÉLIE.

Rentrer au plus vite.

ADÈLE.

Mais où aurai-je été ce matin, toute la journée ?

AMÉLIE.

Cela t'embarrasse ?

ADÈLE.

Certainement.

AMÉLIE.

Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allés, toi et ton mari, chez madame Longpré, dont tu me parles souvent ?

ADÈLE.

Quinze jours environ.

AMÉLIE.

Assieds-toi là et écris-lui.

ADÈLE.

Que veux-tu que je lui écrive ?

AMÉLIE.

Assieds-toi toujours.

ADÈLE, *en s'asseyant.*

Voyons.

AMÉLIE, *dictant.*

« Si avant de m'avoir vue, le hasard vous met-
» tait en rapport avec mon père et mon mari,
» n'oubliez pas que je suis arrivée chez vous au-
» jourd'hui dans un état affreux, que j'y suis restée
» très-longtemps, et que j'en suis repartie en
» fiacre. » (*Parlant.*) A la ligne. « (*Dictant.*) « Je
» vous envoie mon chapeau et mon mouchoir,
» vous me les renverrez demain par votre femme
» de chambre. N'y manquez pas. » (*Parlant.*)
Date et signe... commences-tu à comprendre ?

ADÈLE.

Oui, mon bon ange.

AMÉLIE.

En arrivant chez toi, tu te trouveras mal, et je réponds du reste.

ADÈLE.

Dieu ! que c'est simple et bien !

CRÉPONNE.

Oh ! oui, c'est joliment bien ! une femme de chambre elle-même n'aurait pas mieux trouvé...

Allons, Madame, partons ; une voiture est en bas qui nous attend.

AMÉLIE.

Non, non... il ne faut pas qu'on vous voie rentrer ensemble.

CRÉPONNE.

C'est juste ! je l'oubliais... Madame pense à tout.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE V.

AMÉLIE, ADÈLE, UN DOMESTIQUE, entrant par la porte à gauche.

LE DOMESTIQUE, à Amélie.

Madame, un monsieur demande à vous parler.

AMÉLIE.

Il prend bien son temps, qu'il s'en aille.

LE DOMESTIQUE.

Il prétend qu'il n'est que pour un jour à Paris, et qu'il apporte à Madame des lettres et des nouvelles du prince Krimikoff.

AMÉLIE.

Ce pauvre prince ! il pense encore à moi. Dis à ce monsieur d'attendre, là, dans la pièce qui touche à ce boudoir... Dans un instant je suis à lui... je le recevrai.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Madame.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

AMÉLIE, ADÈLE.

ADÈLE.

Une seule chose m'inquiète maintenant... Ce sont ces lettres... ce portrait que Rodolphe a entre les mains.

AMÉLIE.

C'est ta faute. Je t'ai dit vingt fois de ne pas écrire. Tu en veux toujours faire à ta tête.

ADÈLE.

Il n'en a que trois, et il m'a bien promis devant toi de me les renvoyer demain par son valet de chambre...

AMÉLIE.

Espérons-le... Allons, va-t'en vite...

ADÈLE, montrant la porte à gauche.

De ce côté ?...

AMÉLIE.

Eh ! non... Tu serais vue par cet étranger...

ADÈLE.

Eh ! mais, j'y pense maintenant. Nous sommes là à parler tout haut, et l'on entend de ton petit salon tout ce qui se dit ici.

AMÉLIE.

Qu'importe !... Cet étranger ne sait peut-être pas le français... (Lui montrant la porte opposée.) Passe ici à droite, par cet escalier dérobé.

ADÈLE.

Adieu encore... (Elle l'embrasse.) N'oublie pas d'envoyer mon chapeau, mon mouchoir et ma lettre à madame Longpré...

AMÉLIE.

Sois tranquille. Attends donc, je descends avec toi... La porte du bas de l'escalier est fermée, j'en ai la clef... (Elle prend la clef dans le tiroir de la toilette et sonne ; le domestique paraît sortant de la porte à gauche.) Dites à ce monsieur d'entrer et d'attendre ici, je remonte à l'instant.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

LE DOMESTIQUE, puis VALDÉJA.

LE DOMESTIQUE, parlant près de la porte à gauche.

Monsieur, madame dit que vous seriez mieux ici.

VALDÉJA.

Je te remercie. (Le domestique sort.) Mais je n'étais pas déjà si mal où j'étais ! et dès qu'à travers cette légère cloison j'ai eu reconnu la voix de madame Darcey, j'aurais mérité de ne plus rien entendre de ma vie, si j'avais perdu un mot de leur conversation. Mouravief m'avait bien guidé ; ce n'est pas chez son père, c'est ici que l'attelage blanc et noir l'avait conduite. Mais ce Rodolphe dont elles parlaient... quel est-il?... je le saurai. Et ce chapeau... ce mouchoir... cette lettre à madame Longpré... Rien de clair encore, sinon qu'il y a ici mensonge... trahison... adultère... Mais en ce moment ce sont des preuves qu'il me faut... et en voici qui m'arrivent.

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, AMÉLIE, rentrant par la porte à droite, et tenant le chapeau et le mouchoir d'Adèle.

AMÉLIE.

Elle est partie, mettons de ce côté son chapeau. Ah ! sa lettre, j'allais l'oublier. (Elle la tire de sa ceinture.) Là, dans le coin de ce mouchoir pour qu'elle ne s'égare pas.

VALDÉJA, à part.

Cette lettre passera par mes mains.

(Il salue Amélie qui lui rend une révérence.)

AMÉLIE.

Mille pardons, Monsieur, de vous avoir fait attendre...

VALDÉJA.

C'est moi qui suis indiscret, sans doute... mais

j'arrive de Saint-Pétersbourg, et chargé par le prince Krimikoff d'une lettre...

AMÉLIE.

Pour moi?

VALDÉJA.

Non, pour monsieur de Laferrier, votre mari.

AMÉLIE.

C'est donc une lettre d'affaires?

VALDÉJA.

Je le présume.

AMÉLIE.

Mon mari est absent en ce moment; mais voici l'heure du dîner, et il ne peut tarder à rentrer.

VALDÉJA, à part.

Ah! diable... alors dépêchons-nous. (Après avoir réfléchi.) Ah! bien.

AMÉLIE.

Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

VALDÉJA.

Je vous suis obligé.

(Ils s'asseyent. Valdéja cherche la lettre dans son portefeuille.)

AMÉLIE, à part, le regardant.

Celui-là, par exemple, a bien l'air moscovite... (Voyant les lettres qu'il tire de son portefeuille.) Ah! mon Dieu! que de lettres!

VALDÉJA.

Je suis chargé de les remettre ici, à Paris, commission d'autant plus difficile, que j'ai quelques noms sans adresse. M. Laffitte, banquier, tout uniment.

AMÉLIE.

Tout le monde vous l'enseignera.

VALDÉJA, prenant une autre lettre.

M. Lavarenne, pas d'autre renseignement.

AMÉLIE.

Je ne le connais pas.

VALDÉJA, montrant une troisième lettre.

M. Rodolphe...

AMÉLIE.

M. Rodolphe!... j'en connais un... rue de Provence, n. 71.

VALDÉJA, à part.

Je le tiens! (Haut et négligemment.) Un peintre en voitures?

AMÉLIE, riant.

Non, vraiment, un propriétaire, un jeune homme qui est fort bien.

VALDÉJA.

Alors ce n'est pas cela; mais n'importe, Madame, je vous remercie de votre bonté, que je ne sais comment reconnaître...

AMÉLIE.

En me donnant des nouvelles de M. Krimikoff. Dans quel état l'avez-vous laissé?

VALDÉJA.

Fort triste et fort maussade.

AMÉLIE.

Changé à ce point! Je l'ai vu ici il y a six ans... il était charmant.

VALDÉJA.

Je sais cela; il m'a dit que vous l'aviez trouvé charmant.

AMÉLIE.

Il vous a dit...

VALDÉJA.

Chut! (A demi-voix.) Parce que je sais vos heures intimes avec lui, ce n'est pas une raison pour aller les publier.

AMÉLIE.

Monsieur, M. Krimikoff est un fat; je nie positivement...

VALDÉJA.

A quoi bon! Parce qu'on arrive du fond de la Russie, nous croyez-vous en dehors de la civilisation? là-bas comme ici, la vie bien entendue n'est qu'un joyeux festin; et de quel droit M. Krimikoff se réserverait-il le privilége d'une ivresse exclusive?

AMÉLIE, souriant.

Eh! mais, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, voilà d'affreux principes.

VALDÉJA.

Affreux à avouer, doux à mettre en pratique.

AMÉLIE.

Monsieur...

VALDÉJA.

Ne le niez pas...je sais tout... car cette lettre que j'ai là... cette lettre n'est point pour votre mari, comme je vous l'ai dit; elle est pour vous, Madame.

AMÉLIE.

Vraiment?

VALDÉJA.

Mais à votre seul aspect, je me suis repenti de m'en être chargé. Il me semblait cruel de vous apporter de la part d'un autre... des hommages que j'étais tenté de vous rendre, et de vous voir lire devant moi ce que je n'osais vous dire.

AMÉLIE.

Y pensez-vous?

VALDÉJA.

Voici cette lettre, Madame, la voici; mais par grâce, par pitié, attendez pour l'ouvrir que je me sois éloigné, et que mon absence vous ait livrée tout entière à mon heureux rival.

AMÉLIE, jetant la lettre sur la table.

Un rival!... Permettez... Je ne vous cacherai pas que les brillantes qualités de M. Krimikoff m'avaient frappée. Cependant, et sans le piége qu'il m'a tendu, je serais, je l'atteste, restée toujours irréprochable.

VALDÉJA, avec chaleur.

Irréprochable, dites-vous! Eh bon Dieu! de

quel mot vous servez-vous là ? qu'est-ce que c'est que vertueuse ? et par opposition, qu'est-ce que c'est que coupable ? (Riant.) Ah ! ah ! sur mon âme, voilà d'étroites idées, d'anciennes façons bien pauvres, et je croyais la France moins arriérée ! Vous arrêter un instant à de pareilles distinctions ! Ah ! Madame ! j'avais d'abord conçu une meilleure idée de vous.

AMÉLIE, rayonnante.

Mais, Monsieur...

VALDÉJA.

Quand on adopte un régime, il faut tâcher qu'il soit bon, et je ne connais qu'un enseignement respectable, c'est celui de nos passions; la nature y est pour tout, la société pour rien... Plaisir, ivresse, délire, voilà des mots auxquels nos cœurs répondent. Vous le savez, vous qui ne pouvez, même en ce moment, contenir vos pensées qui s'allument, (il lui prend la main) vous dont le pouls s'active, dont l'œil est humide, et qui riez là en silence de tous ces aphorismes de vertu...

AMÉLIE.

Monsieur... Monsieur...

VALDÉJA, serrant son débit.

A quoi bon ces vains scrupules ? je vous comprends, je vous suis, je vous devance peut-être.

AMÉLIE.

Parlons d'autre chose, je vous prie.

VALDÉJA.

Voyez ! votre mémoire vous domine, vos souvenirs sont dans votre sang, vous vous rappelez tout ce que vaut dans la vie un instant d'illusion...

AMÉLIE.

Laissez-moi !

VALDÉJA.

Ce que peut un bras qui serre...

AMÉLIE.

Laissez-moi !

VALDÉJA.

Un souffle qui renverse...

AMÉLIE.

Oh ! grâce ! grâce !

VALDÉJA, la prenant par la taille.

Venez !

AMÉLIE, se dégageant de ses bras.

Écoutez !... c'est mon mari, voilà sa voiture qui rentre !

VALDÉJA.

Et vous quitter ainsi, sans un gage, sans un souvenir !... (Apercevant le mouchoir qui est resté sur la table.) Ah ! ce mouchoir qui est le vôtre...

AMÉLIE, voulant le reprendre.

Monsieur...

VALDÉJA, pressant le mouchoir sur son cœur.

Là, là, sur mon cœur. Il y restera comme votre image.

AMÉLIE.

Monsieur, rendez-moi mon mouchoir.

VALDÉJA.

Jamais ! Adieu, adieu, Madame !

(Il sort.)

AMÉLIE, le poursuivant.

Monsieur, mon mouchoir !

ACTE III.

PREMIÈRE PARTIE.

Chez Valdéja, dans un hôtel garni.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALDÉJA, seul, assis à une table, tenant à la main le mouchoir qu'il a pris chez madame de Laferrier.

Déjà ces preuves !... Mouravief ne tardera pas à m'en apporter d'autres. Malheureux Ferdinand ! que faire ? quel parti prendre ?

SCÈNE II.

VALDÉJA, MOURAVIEF.

MOURAVIEF, entrant.

Excellence...

VALDÉJA.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

MOURAVIEF.

J'ai réussi.

VALDÉJA.

Le portrait et les lettres ?

MOURAVIEF.

Les voici...

VALDÉJA.

C'est bien. Voilà dix louis... Tu t'y es donc pris avec adresse ?

MOURAVIEF.

Oui, excellence. Ce matin, à sept heures, j'étais rue de Provence, n° 71. J'ai demandé monsieur Rodolphe. C'était là.

VALDÉJA, à part.

Madame de Laferrier avait dit vrai; pour la première fois peut-être. (Haut.) A qui as-tu parlé ?

MOURAVIEF.

A monsieur Silvestre, son valet de chambre, qui était chez le portier à lire les journaux avant les locataires. Il m'a dit que son maître n'était pas encore levé. J'ai dit : Je repasserai; et, sûr de connaître et sa demeure et son valet de chambre, je me suis établi dans la rue, en face de la porte cochère; j'ai attendu deux heures.

VALDÉJA.

C'est bien.

MOURAVIEF.

Oui, excellence, il gelait très-fort.

VALDÉJA.

Tu t'es cru à Saint-Pétersbourg; ça t'a fait plaisir.

MOURAVIEF.

Non, excellence, ça m'a fait froid. Enfin est sorti monsieur Silvestre un mouchoir sur le nez et un paquet à la main; je l'ai suivi.

VALDÉJA.

A merveille!

MOURAVIEF.

Il s'est dirigé vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré, je le suivais toujours.

VALDÉJA.

Après?

MOURAVIEF.

Il approchait de la maison de monsieur Darcey lorsque j'ai passé près de lui en le heurtant. Nous nous sommes reconnus, je lui ai dit: Où allez-vous? Ici près, m'a-t-il répondu, porter ce petit paquet; alors j'ai glissé doucement ma jambe entre les siennes, puis la retirant avec force, je l'ai fait tomber tout de son long sur la glace; dans la chute le paquet lui est échappé, je l'ai ramassé et me suis sauvé.

VALDÉJA.

Belle invention! je te dis d'employer un moyen adroit, et tu emploies un moyen cosaque... on t'a reconnu?

MOURAVIEF.

Oui, excellence, mais ça m'est égal.

VALDÉJA.

Et à moi aussi... laisse-moi.

(Mouravief sort.)

SCÈNE III.

VALDÉJA, seul, puis MOURAVIEF.

VALDÉJA.

Parcourons maintenant toutes ces lettres. (Il brise le cachet de l'enveloppe contenant les lettres d'Adèle.) Le billet de rupture sans doute. (Il lit.) « Je vous renvoie vos lettres; mais je garderai le silence. » Adieu. Rodolphe. » (Parlant.) C'est court et d'un homme qui en a assez. Aux épîtres de madame maintenant. (Lisant.) « Mon ami, sans doute rien » n'est plus doux... » (Parlant.) Les fadaises obligées du premier moment. Passons. (Prenant une seconde lettre.) « On m'a empêchée de sortir, nous » ne pourrons nous voir... » (Parlant.) Déclin de la passion. (Prenant la troisième lettre.) (Lisant.) « En » cédant à tous vos désirs j'aurais dû prévoir que » je serais malheureuse, et que pour prix de » toutes mes faiblesses un jour vous me payeriez » d'indifférence. » (Parlant.) Dénouement obligé; des lieux communs, rien de plus. Cette femme est bien pauvre; elle n'a pas même un style à elle, une manière en propre d'être vicieuse. Et voilà celle à qui Darcey est lié pour jamais; et quand je sais que mon meilleur ami est lâchement trahi... je ne peux ni ne dois l'avertir de sa trahison! (Réfléchissant.) Oui, il faut malheureusement qu'il ignore à jamais et l'affront et la vengeance... n'importe, vengeons-le toujours, nous verrons après. Allons trouver ce Rodolphe (S'arrêtant.) Mais si je succombe... si je suis tué... Darcey continuera donc à être la dupe d'une perfidie que sa loyauté même l'empêche de soupçonner! Son nom et son honneur seront le jouet du monde! Non, non! Moi, mourant, je peux tout dire, je peux lui léguer la vérité; c'est le dernier devoir d'un ami. (Il se met à la table et fait un paquet des lettres et du portrait.) Holà! Mouravief! (Mouravief entre.) Approche, et écoute bien: si dans deux heures je n'étais pas de retour, tu porterais ce paquet ici à côté chez monsieur Darcey... Dans deux heures, tu entends bien? Pas avant.

MOURAVIEF.

Oui, excellence.

VALDÉJA.

Laisse-moi. (Mouravief sort.) Me voilà plus tranquille. Maintenant occupons-nous de monsieur Rodolphe. (Il ouvre une malle et en tire deux épées et une boîte à pistolets.) C'est n° 71, a dit madame de Laferrier; il ne s'attend pas à ma visite, ce cher monsieur.

SCÈNE IV.

VALDÉJA, LE DOMESTIQUE DE L'HÔTEL, RODOLPHE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Rodolphe!

VALDÉJA, à part.

Rodolphe! pour le coup, c'est d'une force d'impromptu...

(Rodolphe entre, équipé de la même manière que Valdéja; deux épées sous le bras gauche, son chapeau sur sa tête, une boîte à pistolets à la main droite; Valdéja et lui se trouvent face à face près de la porte et s'examinent longtemps.)

VALDÉJA.

Monsieur, j'allais chez vous.

RODOLPHE.

Vous êtes bien honnête; si je l'avais su, je vous y aurais attendu.

VALDÉJA.

Le motif de votre visite, Monsieur?

RODOLPHE.

Le motif de la vôtre?

VALDÉJA, lui montrant toutes ses armes.

Ces préparatifs-là l'annoncent suffisamment.

RODOLPHE, de même.

Et ceux-là donc, qu'en dites-vous?

VALDÉJA.

Je dis que je les vois sans les comprendre.

RODOLPHE.

Alors je vais vous conter cela. (Il dépose ses armes sur la table.) Allons, faites comme moi, débarrassez-vous du fardeau. (Valdéja l'imite.) Vous dites donc que vous ne comprenez pas?

VALDÉJA.

C'est à ce point que je doute si vous êtes vraiment le Rodolphe que j'allais chercher.

RODOLPHE.

Eh bien! moi, je suis plus avancé que vous; je suis convaincu que vous êtes le Valdéja auquel je veux avoir affaire.

VALDÉJA, étonné.

Ah!

RODOLPHE.

Il n'y a rien de surprenant là-dedans. Mon domestique, qui a vu entrer le vôtre dans cet hôtel, s'est informé à qui appartenait ce brutal de Moscovite; on vous a nommé, et je viens demander au maître raison de l'outrage de son valet. Oui, Monsieur, il s'agit d'abord de me rendre, à l'instant même, le portrait et les lettres enlevés par violence, et de m'accompagner ensuite sur un terrain de votre choix.

VALDÉJA.

Les lettres n'existent plus, je ne saurais vous les rendre; pour le portrait, je le garde; et quant à vous accompagner sur un terrain, vous avez pu juger que c'était mon seul désir.

RODOLPHE.

A votre tour, m'en direz-vous le pourquoi?

VALDÉJA.

C'est chose juste et facile. Je suis amoureux de madame Darcey, vous avez été son amant, il faut que je vous tue.

RODOLPHE.

Comment dites-vous cela?

VALDÉJA.

Je dis qu'il faut que je vous tue, parce que vous avez été son amant; êtes-vous sourd?

RODOLPHE.

Non, pardieu! je vous écoute; vous pouvez vous flatter d'être un peu étonnant, mon cher monsieur.

VALDÉJA.

Vous trouvez?

RODOLPHE.

Ah! vous voulez me tuer parce que... ah! çà, bien; mais et les autres?

VALDÉJA.

Quels autres?

RODOLPHE.

Les autres, les tuerez-vous aussi?

VALDÉJA.

Sans nul doute... si je puis les connaître.

RODOLPHE.

Ah! ça devient une Saint-Barthélemy! Mais comme il ne me conviendrait en aucune façon qu'on me tournât en ridicule ou qu'on se moquât de moi au café Tortoni, nous allons dresser au préalable un petit protocole énonçant clairement les causes de notre conflit; car je ne me bats pas pour les femmes, moi.

VALDÉJA.

Il me semble cependant...

RODOLPHE.

Je vous demande bien pardon; mettez à la place du portrait et des lettres que vous m'avez subtilisés tout autre objet à moi appartenant, vous me verriez exactement dans les mêmes dispositions, parce que, quel qu'en fût le motif, l'insulte aurait été la même. Règle générale, voyez-vous: c'est toujours pour moi que je me bats.

VALDÉJA.

Très-bien! Tenez, il faut que je vous le dise, je regrette de ne pas vous avoir connu dans d'autres circonstances.

RODOLPHE.

Ah!

VALDÉJA.

Nous nous serions entendus.

RODOLPHE.

Peut-être bien... car, quoique ce soit la première fois que je vous voie, monsieur Valdéja, je vous connaissais de réputation; madame Darcey n'est pas la seule personne de la famille que vous ayez adorée... et sa sœur Clarisse...

VALDÉJA, avec colère.

Monsieur!

RODOLPHE.

Il paraît que vous les aimez toutes; moi je n'en aime aucune, ce qui revient exactement au même, et c'est en ce point-là que nous nous ressemblons. Je pourrais donc, au sujet de Clarisse, vous confier un secret...

VALDÉJA, impérieusement.

Et moi, je vous conseille de ne pas prononcer ce nom devant moi, et de vous taire.

RODOLPHE.

Ce serait une raison pour me faire parler; mais comme en parlant je vous rendrais service, je m'en garderai bien, du moins en ce moment. Vous voudriez peut-être, par reconnaissance, différer le combat, et c'est ce que je n'entends pas.

VALDÉJA.

Ni moi non plus... partons.

RODOLPHE, se mettant à la table.

Un instant; il faut auparavant que je rédige le petit protocole.

VALDÉJA, avec impatience.

Eh! Monsieur...

RODOLPHE.

Je ne me bats pas sans cela. (Écrivant.) « Afin » d'éviter toute interprétation fâcheuse, il est » bien entendu de la part... » (Parlant.) Voulez-vous en être, oui ou non, avant que je passe outre?

VALDÉJA.

J'ai mes causes de combat; elles ne sauraient changer, surtout maintenant.

RODOLPHE.

Comme il vous plaira. (Écrivant.) « De la part » du sieur Rodolphe, que les motifs qui l'ont » porté à provoquer en duel le sieur Valdéja ne » sont autres qu'une belle et bonne injure per- » sonnelle reçue de ce dernier directement; qu'en » conséquence les femmes n'y sont pour rien. » (Parlant.) Signez-moi cela et approuvez l'écriture.

VALDÉJA, avec ironie.

Du moins, Monsieur, et pour qu'on vous croie, mettez en tête que ce n'est pas une plaisanterie.

RODOLPHE.

La rédaction l'indique suffisamment; mon caractère bien connu fera le reste.

VALDÉJA, riant.

Ah! ah!... (Il signe.) Tenez...

RODOLPHE.

Maintenant, marchons.

VALDÉJA.

Marchons...

RODOLPHE, en montrant les épées.

Emportons-nous toute cette ferraille?

VALDÉJA.

Comment nous battrons-nous?

RODOLPHE, avec insouciance.

Comme il vous plaira.

VALDÉJA.

A la rigueur, j'aurais le choix des armes, je vous le laisse.

RODOLPHE.

J'ai un faible pour le pistolet... Je suis plus fort à l'épée, cependant; mais au pistolet la besogne est moins fatigante.

VALDÉJA.

Le pistolet, soit.

RODOLPHE.

Chacun les nôtres?

VALDÉJA.

J'y consens.

RODOLPHE.

(Lui et Valdéja ont pris chacun leur boîte.)

Dites-moi donc, nous avons l'air de bijoutiers courant la pratique.

VALDÉJA.

Pourquoi non? La mort est un chaland tout comme un autre, et nos âmes, dit-on, sont des joyaux divins.

RODOLPHE.

Vieilles idées sans base et sans soutien.

VALDÉJA.

Pour l'un des deux, Rodolphe, le doute aura cessé d'exister aujourd'hui!

RODOLPHE.

Va comme il est dit!

(Ils sortent.)

DEUXIÈME PARTIE.

Un salon dans la maison d'Évrard.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉVRARD, CLARISSE, ALBERT MELVILLE.

CLARISSE, à Évrard.

Eh bien! mon père, vous voyez qu'il n'y a plus d'inquiétude à avoir. Voilà votre crédit plus solide que jamais, et l'estime publique n'a pas cessé un instant de vous environner.

ÉVRARD.

A qui le dois-je? au meilleur des hommes; à mon gendre, à mon fils... car un fils n'aurait pas fait davantage. Vous saurez (et cela vous regarde, mon cher Melville), qu'il n'a voulu rien diminuer de la dot de Clarisse. Elle aura toujours cent mille francs en mariage.

ALBERT.

Je vous prie de croire, mon cher oncle, que ma cousine, n'eût-elle rien, je la préférerais encore à toute autre femme; car je ne l'ai pas quittée depuis son enfance. Je sais quel trésor de sagesse et de vertu je trouverai en elle. Et alors peu importe sa dot; ma place et mon travail suffiront toujours à nous faire vivre honorablement. Mais c'est dans un mois à peu près que ce mariage doit avoir lieu; et, avant d'en fixer le jour, il est une chose dont je voudrais vous parler.

ÉVRARD.

Qu'est-ce donc?

ALBERT.

Je n'ose pas, tant que Clarisse est là.

CLARISSE.

Moi, mon cousin?

ALBERT.

Et cependant, je le sens, c'est devant elle que

je dois vous avouer ce qui cause mes craintes et trouble mon bonheur.

CLARISSE.

Eh! mon Dieu, Albert, qu'y a-t-il?

ALBERT.

Je le dirai franchement : je vous aime, ma cousine, je vous aime d'amour, je n'ai jamais aimé que vous; et il me semble que cette tendresse, si vive et si brûlante, n'est pas partagée.

ÉVRARD.

Y penses-tu?

ALBERT, vivement à Évrard.

Je connais sa bonté, sa douceur, son amitié... Elle est parfaite avec moi comme avec tout le monde; cela ne peut pas être autrement... Mais enfin, elle ne m'aime pas comme je l'aime; je le crains, du moins.

ÉVRARD.

Et c'est là ce qui t'inquiète?

ALBERT.

Oui, mon oncle.

ÉVRARD.

Eh bien! tu te trompes, et tu n'as pas le sens commun.

ALBERT.

Qu'elle le dise, et je la croirai. Oui, Clarisse, je m'en rapporte à vous maintenant comme toujours; j'en appelle à votre cœur, à votre franchise... m'aimez-vous?

CLARISSE.

Mais oui... mon cousin.

ALBERT.

M'aimez-vous d'amour?

CLARISSE.

Non, mon cousin.

ALBERT, à Évrard.

Quand je vous le disais!

ÉVRARD.

Et comment veux-tu qu'une jeune fille te réponde autrement?

CLARISSE.

Vous m'avez demandé de la franchise, Albert, et au risque de vous faire de la peine, je ne devais pas vous tromper. Je vous aime comme mon ami, comme mon frère, comme l'homme que j'estime le plus au monde, et à qui je confierai sans crainte mon avenir et mon bonheur... Ce que vous me demandez viendra sans doute, je le désire, je l'espère; je n'en veux pour garants que vos bonnes qualités et votre amour... Mais, quoi qu'il arrive, vous aurez en moi une amie sincère, une épouse dévouée... et une honnête femme. Cela peut-il vous suffire? voilà ma main. Je vous la donne devant mon père et devant Dieu, qui entend mes serments.

ALBERT, lui prenant la main.

Ah! je suis trop heureux encore! j'étais un fou, un insensé...

ÉVRARD.

Non, tu étais amoureux, ce qui revient exactement au même. Ne parlons plus de cela, et ne songeons qu'à notre réunion d'aujourd'hui, dont je me fais une fête... une petite soirée de famille. Il y a si longtemps que nous ne nous étions trouvés tous ensemble. M. et madame Dusseuil viendront.

CLARISSE.

Nous aurons mon oncle et ma tante? Tant mieux!

ÉVRARD.

Et puis ma fille Adèle que je ne vois presque jamais. Elle me néglige...

CLARISSE.

Non, mon père, car la voilà.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ADÈLE, puis MONSIEUR et MADAME DUSSEUIL.

ADÈLE.

Bonjour, mon père.

ÉVRARD, l'embrassant.

Bonjour, mon enfant... Et ton mari, où est-il donc?

ADÈLE.

M. Darcey? je n'en sais rien, mais il viendra probablement.

ÉVRARD.

Est-ce qu'il ne te l'a pas promis?

ADÈLE.

Il ne m'a rien promis... Je ne l'ai pas vu depuis ce matin. (A madame Dusseuil, qui entre avec son mari.) Bonjour, ma tante... Vous avez un chapeau qui vous va à merveille... Vous n'avez que vingt ans... Ce que c'est que d'avoir pris ma marchande de modes.

MADAME DUSSEUIL.

Je t'en remercie tous les jours, ma chère enfant.

ADÈLE.

N'est-il pas vrai! Je vous donnerai aussi ma lingère, madame Payan, rue Montmartre. Tout ce qu'elle fait est délicieux; c'est aérien. On a du génie maintenant.

M. DUSSEUIL.

Oui, mais le génie coûte cher.

ADÈLE.

Pour vous, mon oncle, un grave magistrat... Mais qu'est-ce qui coûte bon marché maintenant? rien! pas même la justice... quoique vous la donniez gratis.

ÉVRARD.

Tu seras donc toujours futile et légère?

MADAME DUSSEUIL.

Elle a raison, c'est de son âge.

ADÈLE.

C'est ce qui vous trompe; je deviens la raison même. On se forme en trois ans de ménage; et dès que ma sœur sera mariée, je me charge de lui donner des conseils... dont elle se trouvera bien, et son mari aussi. Vous verrez, mon cher cousin.

ALBERT.

Je tâcherai, ma cousine, qu'elle ait un aussi bon mari que le vôtre, si toutefois cela est possible.

ÉVRARD.

Non, sans doute! car après ce qu'il a fait pour nous...

ADÈLE.

Et quoi donc?

ÉVRARD.

Comment! tu l'ignores?

ADÈLE.

A moins de deviner...

ÉVRARD.

Il nous a sauvés tous de la ruine et du déshonneur.

ADÈLE, froidement.

Vraiment? c'est très-bien à lui.

ÉVRARD.

Et tu reçois ainsi une pareille nouvelle?

CLARISSE.

Tu ne le bénis pas?

ALBERT.

Vous n'êtes pas fière de lui et de porter son nom?

ADÈLE.

Eh! mon Dieu, quel feu! quel enthousiasme! Croyez-vous donc que je ne sois pas de votre avis? J'ai commencé par vous dire que c'était très-bien... que je l'approuvais; mais, après tout, c'est tout naturel. Darcey n'est-il pas votre gendre? A qui donc appartient-il de secourir un beau-père, si ce n'est à un gendre?

ÉVRARD.

A un gendre heureux, rien de mieux; mais...

ADÈLE.

C'est aussi ce que je pense; et ce qu'il a fait pour vous prouve qu'il s'estime heureux dans son ménage, et c'est ce bonheur-là dont il vous remercie.

ÉVRARD.

Lui, du bonheur!... avec toi?

ADÈLE.

Mon Dieu! j'entends chaque jour des hommages et des regrets qui l'attestent hautement; et si j'étais comme ma sœur, si j'étais demoiselle, vous recevriez vingt demandes pour une. Je m'en rapporte à mon mari lui-même; s'il était ici, il me défendrait contre les injustices de ma famille.

CLARISSE.

Tiens, le voici...

MADAME DUSSEUIL.

Tu n'as qu'à désirer, tout t'arrive à souhait.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY, pâle et contraint.

(Clarisse et Albert ont été au-devant de lui.)

ALBERT, l'amenant par la main.

Venez, Monsieur, venez, vous êtes pour moi plus qu'un homme.

DUSSEUIL.

Mon ami, votre conduite est un bel exemple. Je suis fier d'avoir un neveu comme vous.

MADAME DUSSEUIL.

Vous êtes un ange, monsieur Darcey, vous êtes un ange!

CLARISSE.

Mon bon frère!

ÉVRARD.

A son bienfaiteur, une famille reconnaissante.

ADÈLE.

C'est moi qui suis la plus endettée de tous, mon cher Ferdinand; des paroles peindraient mal ce que j'éprouve.

DARCEY.

Tu me réserves des faits?

ADÈLE.

Ils prouvent mieux.

DARCEY.

Bonne Adèle!

CLARISSE.

Le thé est servi.

ÉVRARD.

Veuillez vous approcher de la table.

ADÈLE.

Mais qu'es-tu devenu toute la journée, mon ami? je t'ai à peine entrevu. Sais-tu que c'est fort mal.

DARCEY.

Une affaire importante qui m'occupe...

ADÈLE, s'asseyant.

Oublie-la dans ce moment, je te le conseille.

(Ils sont tous assis.)

ÉVRARD.

Nous voilà donc réunis! et quel plaisir j'éprouve à vous voir tous autour de moi! (A Darcey.) Et votre ami Valdéja, vous m'aviez promis de nous l'amener.

DARCEY.

Je suis passé chez lui pour le prendre : il n'y était pas... mais il m'a écrit.

ADÈLE.

C'est très-heureux ; grâce à son absence, tu auras du moins un jour de congé ; car il ne te quitte pas plus que tes pensées, et lorsqu'il n'est pas là, il te domine encore ; il est facile de s'en apercevoir à ton air rêveur.

ALBERT.

Serait-il vrai ?

DARCEY.

Du tout, c'est un autre ami que lui qui m'occupe en ce moment.

ADÈLE.

C'est là cette affaire si importante dont tu nous parlais ?

DARCEY.

Oui, je médite sur la position de cet ami, afin de lui donner un conseil.

MADAME DUSSEUIL.

Quelle est donc sa position ?

DARCEY.

Celle d'un mari trompé.

TOUS, excepté Adèle et Darcey.

Ah !

DARCEY.

Et puisque nous voilà tous réunis, je vais consulter à ce sujet les membres de la famille ; leur avis sera le mien. Je ne saurais mieux faire.

ADÈLE.

C'est insupportable ! et devant ma sœur...

MADAME DUSSEUIL.

Nous écoutons, Ferdinand.

DARCEY.

Il y aura du scandale, peut-être !

MADAME DUSSEUIL.

Ah ! ah !

DUSSEUIL.

Du scandale ?

DARCEY.

Mais avec le scandale on fait justice du vice.

ADÈLE.

Moi j'ai presque envie de m'en aller.

DARCEY.

Te voilà devenue bien susceptible.

ADÈLE.

Je ne comprends pas qu'on s'occupe...

DARCEY.

Laisse-moi continuer, tu comprendras après. Cet ami avait épousé sa femme de passion ; elle était loin d'y répondre, il le sentait : ce fut une cruelle déception pour lui, et bien lui prit d'avoir reçu de la nature une âme forte, car il aurait succombé.

ADÈLE.

C'est monsieur de Nelles, je parie.

DARCEY.

Quoi qu'il en soit, il ne se découragea pas. Elle était jeune ; il espérait que le temps et ses soins modifieraient un semblable état de choses. Il ne se trompa point ; il se fit effectivement de grands changements dans les manières de sa femme : jusque-là elle avait été sage et querelleuse, de ce jour elle devint aimable et criminelle.

TOUS.

Ah !

DARCEY,

Un si constant amour n'a produit que d'infâmes trahisons.

ADÈLE.

Je sais qui ; c'est madame de Servières.

DARCEY.

Il en eut les preuves.

ALBERT, avec feu.

Alors que fit-il ?

DARCEY.

Rien, il ne devint pas fou.

MADAME DUSSEUIL.

Mais les noms ? Vous ne nous avez pas dit les noms.

DUSSEUIL.

Cela me paraît parfaitement inutile, madame Dusseuil, à moins que le mari n'ait l'intention d'intenter à sa femme une action judiciaire.

ADÈLE.

Ce récit est vraiment pénible.

DARCEY.

Ce qui l'arrête, c'est l'inflexiblité de son caractère. Lorsqu'il aura pris une détermination, elle sera éternelle ; et il craint d'en finir, car mille idées fougueuses se disputent sa tête, car il est indigné.

ÉVRARD.

On le serait à moins.

DARCEY.

Je crois donc qu'on ne saurait trop peser les choses. Je vais recueillir les avis. Les plus jeunes d'abord et les sages ensuite. Voyons, Clarisse, si vous étiez à sa place, que feriez-vous ?

CLARISSE.

Je pardonnerais, mon frère, dans l'espoir d'obtenir, par le repentir, ce qu'un autre sentiment n'aurait pas eu assez de force pour faire naître.

DARCEY.

Et vous, Albert ?

ALBERT.

Moi ? je la tuerais.

MONSIEUR et MADAME DUSSEUIL.

Ah !

ADÈLE.

C'est affreux!

DUSSEUIL.

Doucement, mon ami, la loi te punirait.

DARCEY.

Et vous, mon père?

CLARISSE, l'interrompant.

Mais, mon frère, c'est au tour de ma sœur.

ADÈLE.

Pour rien au monde je ne voudrais me mêler d'une aussi sotte affaire.

DARCEY, à Évrard.

Vous dites?...

ÉVRARD.

Aïe! aïe! ma foi, à sa place je la mènerais à ses parents ; je les ferais juges entre elle et moi; je leur dirais: La voilà. Le mauvais germe a étouffé le bon; il a porté ses fruits : ils sont mûrs, récoltez. Et je la leur laisserais.

DARCEY, se levant.

Eh bien! c'est vous qui l'avez jugée!

(Tous se lèvent.)

ADÈLE, avec anxiété.

Mais qui donc?

DARCEY, avec chaleur.

Je ne la tuerai pas, je ne la traînerai pas sur les bancs d'un tribunal; mais je vous la rendrai, mon père, car cet homme, c'est moi; cette femme, c'est votre fille.

ADÈLE.

Ah!

ÉVRARD.

Adèle!

ALBERT.

Ma sœur!

ADÈLE.

Ce n'est pas vrai.

ÉVRARD.

Adèle vous a trahi?

ADÈLE.

Je ne suis pas coupable.

MADAME DUSSEUIL, à Darcey.

Mon cher ami, êtes-vous certain de ce que vous avancez là?

DARCEY.

Oui, ma tante.

ADÈLE.

Il ne m'aime plus; c'est un prétexte...

DARCEY.

Et Rodolphe, l'avez-vous oublié depuis hier!

ADÈLE.

Qui, Rodolphe!

DARCEY.

Rodolphe, votre amant?

ADÈLE.

Je... ne connais point de Rodolphe.

DARCEY.

Vous ne connaissez pas de Rodolphe?

ADÈLE.

Non.

DARCEY, lui mettant ses lettres sous le nez.

Lisez donc, lisez. (A Évrard.) Voilà les pièces au procès ; ces lettres, ce sont les siennes!

(Adèle pousse un cri et tombe sur un fauteuil.)

CLARISSE.

Mon frère, vous avez eu tant de pitié de nous, serez-vous inexorable pour elle seule?

DARCEY.

Clarisse, vous avez seize ans! Adieu! justice est faite... Maintenant je vais me venger, car il y a sur terre un homme de trop dans le monde, et il faut que lui ou moi...

SCÈNE IV.

Les Précédents, VALDÉJA.

VALDÉJA, arrêtant Darcey.

Où vas-tu?

DARCEY.

Trouver Rodolphe.

VALDÉJA.

Auparavant, un mot... un seul mot... (A Clarisse.) Mademoiselle Clarisse connaissait-elle ce Rodolphe?

CLARISSE, vivement étonnée.

Moi, Monsieur?

ALBERT, avec chaleur.

Une telle question...

VALDÉJA.

C'est que tout à l'heure il m'a dit en me serrant la main : Apprenez un danger... une trahison... dont Clarisse serait victime...

ALBERT.

Achevez...

VALDÉJA.

Il n'a pu en dire davantage.

ALBERT.

Et pourquoi?

VALDÉJA, d'un air sombre.

Il était mort!

TOUS.

Ah!

DARCEY.

Mort!... qui l'a frappé?

VALDÉJA.

Moi.

DARCEY.

Ton zèle t'emporte loin quelquefois, Valdéja.

VALDÉJA.

Zèle, destin ou devoir, n'importe... Maintenant partons.

DARCEY.

Oui, je te suis.

TOUS, cherchant à le retenir.

Mon ami,
Mon neveu, } grâce, grâce pour elle !
Mon frère,

DARCEY, avec force et dignité.

Jamais!... A compter de ce jour je ne la connais plus ! ! !

ACTE IV.

PREMIÈRE PARTIE.

Chez Adèle : intérieur modeste.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, seule, essayant de faire une lettre.

Écrire à mon mari! Affreuse nécessité ! Ah ! qui me payera toutes ces humiliations ! moi en être réduite à implorer... Oh ! non... non... cela ne se peut pas. (Elle jette sa plume, et puis regardant son ameublement.) Après ceci cependant ce sera la misère!... la misère!... allons, allons, écrivons.

SCÈNE II.

ADÈLE, AMÉLIE et SOPHIE.

ADÈLE, les voyant entrer.

Sophie!... Amélie!...

AMÉLIE.

Eh ! oui... tu vois que tout le monde ne t'abandonne pas.

SOPHIE.

Et que nous te sommes fidèles dans le malheur... il y a si longtemps que je veux venir te voir... mais j'ai eu trois bals cette semaine.

AMÉLIE.

Et moi donc? du monde tous les jours.

ADÈLE.

Vous recevez... vous allez au bal... vous êtes bien heureuses.

SOPHIE.

Mais toi, pourquoi cet air plus soucieux encore qu'à l'ordinaire?

ADÈLE.

On le serait à moins : ma sœur me quitte à l'instant, elle veut que j'écrive à mon mari.

AMÉLIE.

A ton mari?

SOPHIE.

Tu deviens absurde !

ADÈLE.

Pourquoi donc?

SOPHIE.

Comment, pourquoi? mais ne vois-tu pas que Clarisse n'est venue ici que de sa part; c'est ton mari lui-même qui l'envoie : il est plus impatient que toi de te revoir, car il t'aime et tu ne l'aimes pas.

AMÉLIE.

Il est désolé de l'éclat qu'il a fait.

SOPHIE.

Et ne demande qu'un prétexte pour se racommoder.

ADÈLE.

Oui ! oui !... c'est possible... Si cependant vous alliez vous tromper, que deviendrais-je? car enfin vous en parlez bien à votre aise toutes deux ; vos maris sont riches et ne voient rien que vos mémoires qu'ils ont la bonté d'acquitter; mais moi, à qui il ne reste rien de mes splendeurs passées... rien que ce goût de dépenses... ces habitudes de luxe auxquelles on ne peut renoncer, et qui sont devenues pour moi comme une seconde nature... que ferais-je ?

AMÉLIE.

Es-tu bonne de t'inquiéter ainsi, et de penser à l'avenir!.... Tu n'as que de beaux jours à espérer, que des plaisirs, du bonheur en perspective...

ADÈLE.

Et comment cela ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE.

Madame ! c'est le domestique de ce banquier, qui apporte une lettre.

ADÈLE.

M. Rialto ?... mais c'est une persécution !

AMÉLIE.

M. Rialto ! ce capitaliste étranger ?

SOPHIE.

Dont les écus ont une réputation d'esprit européenne ?

ADÈLE, riant.

Lui-même.

AMÉLIE.

Et tu lui fais faire antichambre ?

ADÈLE.

Il est affreux !... et il m'ennuie à périr.

AMÉLIE.

Tu fais bien alors de ne pas le recevoir.

SOPHIE.

Mais du moins tu peux le lire... cela nous amusera.

ADÈLE.

Je ne demande pas mieux... et sous ce rapport-là son épître arrive à point. (Lisant.) « Ma belle » dame... je ne dirai pas que je vous aime; ce » serait répéter ce que tout le monde dit, et » j'aurais l'air d'un écho... » (Parlant.) C'est joli!

AMÉLIE.

Très-joli.

SOPHIE.

Mais oui, pas mal pour un madrigal à la financière.

ADÈLE, lisant.

« J'aurais l'air d'un écho, et ce n'est pas avec » des phrases que je voudrais payer le mien. » (S'arrêtant.) Payer le sien ?

AMÉLIE, riant.

Son écot.

SOPHIE, riant.

Celui-là est admirable!... continue, de grâce.

ADÈLE, lisant.

« Ce n'est pas avec des phrases que je voudrais » payer le mien... c'est par des attentions et des » services réels. J'apprends à l'instant que » M. Albert Melville, votre cousin, qui était sur » le point d'épouser votre sœur, vient de perdre » sa place au ministère des finances, ce qui va, » dit-on, faire manquer son mariage... »

SOPHIE, vivement.

Manquer son mariage! y pense-t-il? Que deviendrait notre vengeance ? que deviendrait Valdéja? Il faut que ce mariage s'achève pour qu'il sache... oui... alors seulement je lui dirai tout.

AMÉLIE ET ADÈLE.

Explique-toi...

SOPHIE.

Plus tard... Achève ce billet.

ADÈLE, continuant.

« Vous saurez qu'au ministère des finances on » n'aura rien à me refuser tant qu'il y aura des » emprunts à faire, et que j'aurai de l'argent à » donner. Eh bien! ma belle dame, dans une » demi-heure votre cousin sera réintégré dans sa » place, et dans une heure son mariage aura lieu. » Pour cela je ne vous demande qu'un mot, un » seul mot, qui me permette d'espérer et me » donne le droit de mettre à vos pieds mes hom» mages et ma fortune. Pour mon cœur, vous sa» vez qu'il y est et depuis longtemps.

» *Signé* RIALTO. »

(Parlant.) Quelle extravagance!

AMÉLIE.

Une extravagance?

AMÉLIE.

Eh! oui, sans doute, à laquelle il n'y a pas même de réponse à faire.

SOPHIE.

Tu aurais donc un bien mauvais cœur? quand il y va du bonheur de ta sœur, de son mariage?

AMÉLIE.

De la fortune et de l'avenir d'Albert, ton cousin.

SOPHIE.

Et mieux encore, de la réussite de nos projets, de la certitude de notre vengeance contre ce Valdéja.

AMÉLIE.

Et tu pourrais hésiter ?

ADÈLE.

Permettez donc... vous n'avez pas lu...

AMÉLIE.

Qu'il t'offre ses hommages? où est le mal? tu n'es pas la première à qui il les ait adressés!

SOPHIE.

Bien d'autres grandes dames te les envieraient et te les disputeraient.

AMÉLIE.

Et cependant ne seraient pas dans la même position que toi, car c'est à la fois une bonne affaire.

SOPHIE.

Une vengeance...

AMÉLIE.

Et une bonne action.

SOPHIE.

Donne, donne.

ADÈLE.

Que veux-tu faire?

SOPHIE.

Deux mots seulement.

(Elle va écrire.)

ADÈLE.

Je m'y oppose.

SOPHIE.

Aussi, ce n'est pas toi qui écris, c'est moi. Tiens, Créponne, porte cette lettre au domestique; qu'elle soit remise à l'instant, il n'y a pas de temps à perdre.

ADÈLE.

Mais, encore une fois, je veux savoir... Dieu! que vois-je?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VALDÉJA, paraissant à la porte du fond.

(Les trois femmes s'arrêtent étonnées.)

TOUTES TROIS.

Valdéja!

VALDÉJA s'incline et salue, puis les regarde attentivement.

D'où vient donc, Mesdames, le trouble où

vous jette ma présence? Aurais-je, par hasard. dérangé quelques combinaisons nouvelles?

SOPHIE.

Non, Monsieur, rassurez-vous.

VALDÉJA.

En effet, à votre joie mal déguisée, à votre physionomie radieuse, je vois que je n'ai rien empêché.

SOPHIE, ironiquement.

Pourquoi ne supposez-vous pas que cette joie nous vient de votre présence, Monsieur?

AMÉLIE, avec ironie.

Et du plaisir que nous avons à vous voir?

VALDÉJA, froidement.

J'en doute, on n'aime guère l'aspect d'un ennemi et d'un ennemi vainqueur.

ADÈLE, avec fierté.

Est-ce pour me braver, Monsieur, que vous êtes venu chez moi?

VALDÉJA.

Non, Madame, un tout autre motif m'y amène, et c'est au nom de M. Darcey que je viens vous parler.

ADÈLE.

Au nom de mon mari!

AMÉLIE, bas et avec joie.

Quand je le disais!

ADÈLE.

Que me veut-il?

VALDÉJA.

C'est à vous seule que je puis le dire.

AMÉLIE.

Nous renvoyer de chez toi; le souffriras-tu?

VALDÉJA.

Je viens pour éloigner le mal.

SOPHIE.

Et vous restez avec elle?

AMÉLIE, riant.

Ah! monsieur croit se venger en nous privant de l'entendre; mais cette vengeance-là ressemble à une grâce.

SOPHIE.

Moi... je serai moins généreuse et bientôt, je l'espère, il nous entendra; je l'y forcerai bien.

VALDÉJA.

Quand donc?

SOPHIE.

Le jour, et il n'est pas éloigné, où je vous apporterai des paroles qui vous frapperont à mort.

VALDÉJA, lui tendant la main.

Soit. Touchez là, et maintenant que c'est une affaire convenue et que nous sommes gens à nous tenir parole...

SOPHIE.

Sans adieu! sans adieu!

(Elle sort avec Amélie.)

SCÈNE V.

VALDÉJA, ADÈLE.

ADÈLE.

Qu'avez-vous à me dire, Monsieur, et quelles sont les propositions de M. Darcey?

VALDÉJA.

Ces propositions, si vous voulez bien leur donner ce nom, sont tout ce qu'il y a de plus simple au monde.

ADÈLE.

Mon mari se repent donc enfin du traitement affreux qu'il m'a fait endurer?

VALDÉJA.

Pas précisément, Madame, (Adèle le regarde) pas précisément.

ADÈLE.

Monsieur, j'ai des droits que la volonté de M. Darcey ne suffit pas seule pour détruire.

VALDÉJA.

Des droits! vous n'en avez aucun. Il vous a épousée sans dot; votre contrat de mariage ne vous assurait rien qu'après sa mort. Et grâce au ciel, quels que soient vos désirs à cet égard, vous n'avez rien encore à réclamer. Cependant, au milieu de l'oubli où il est pour vous, une femme, c'était votre sœur, est venue tout à l'heure prononcer votre nom. Elle a prié, elle a supplié, elle a peint avec les traits de son âme les angoisses de votre abandon. Une démarche de vous, et peut-être... vous ne l'avez pas faite. Néanmoins Ferdinand s'est ému, son cœur a parlé.

ADÈLE, vivement.

Son cœur a parlé?

VALDÉJA.

Son cœur, ouvert à toutes les infortunes, même aux infortunes méritées, n'a pu résister aux instances de celle qui plaidait pour vous. Il vous a fait une pension, en voici le contrat.

ADÈLE, avec dédain.

Une pension?

VALDÉJA.

Tout autre que moi aurait été chargé de vous en remettre le titre, mais il était essentiel que vous ne vous méprissiez pas sur les motifs de la générosité de Ferdinand. Sachez-le bien, ce n'est pas à Adèle Évrard, ce n'est pas à madame Darcey, c'est à un être souffrant, inconnu, qu'il tend la main.

ADÈLE.

Inconnu!

VALDÉJA.

Prenez-vous le contrat?

ADÈLE, avec angoisse.

Mais, Monsieur, la manière dont il m'est offert...

(Valdéja dépose le contrat sur la table.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE, à demi-voix, en entrant.

Il y a de bonnes nouvelles qui nous arrivent pour le mariage de ta sœur; ne termine rien avant de les connaître.

ADÈLE.

Pardon, Monsieur, daignez-vous attendre un instant ma réponse ?

VALDÉJA.

Je n'en vois pas la nécessité ; j'attendrai néanmoins.

SOPHIE.

Et pour payer monsieur de sa complaisance, c'est moi qui me chargerai de lui tenir compagnie. (Bas à Adèle.) Va vite et reviens.

SCÈNE VII.

VALDÉJA, SOPHIE.

SOPHIE.

Eh bien ! Monsieur, vous ne me remerciez pas du tête-à-tête que je vous ai ménagé.

VALDÉJA.

C'est un bonheur que personne ne révoquera en doute, car trop de gens ont été à même de l'apprécier.

SOPHIE.

J'ai vu un temps où vous eussiez été fier de l'obtenir. (Riant.) Il est vrai qu'alors je connaissais le chemin de votre cœur.

VALDÉJA.

Vous l'avez bien perdu.

SOPHIE.

Oh ! si je voulais, je saurais bien le retrouver.

VALDÉJA.

Vraiment !

SOPHIE.

Je n'aurais pour cela qu'un mot à prononcer.

VALDÉJA, souriant.

Ce serait donc un mot bien terrible !

SOPHIE.

Mais non, ce serait tout uniment le nom d'une jeune fille, douce, naïve, charmante ; et si je vous disais, Clarisse. (Valdéja fait un geste.) Ah ! vous le voyez, déjà il me semble que ce nom vous ait fait mal.

VALDÉJA.

Oui, dans votre bouche, car du reste, ce nom-là ou tout autre ne saurait m'émouvoir.

SOPHIE, froidement.

C'est ce que nous verrons, et pour cela je continue. Vous l'avez aimée, et beaucoup ; et malgré l'éloignement et l'absence, vous n'avez rêvé pendant trois ans qu'au bonheur de l'épouser. Oh ! je sais tout, mes renseignements sont de la dernière exactitude. On s'informe avec tant d'intérêt de tout ce qui concerne un ami !

VALDÉJA.

Si c'est à cela que se borne votre science.

SOPHIE.

Attendez donc ! Ce que personne ne sait, et ce que vous voudriez peut-être ignorer vous-même, c'est que vous l'aimez toujours.

VALDÉJA.

Moi !

SOPHIE.

Oui, vous ne pouvez la voir sans émotion, vous craignez sa présence ; on ne vous rencontre jamais chez son père ; et cependant, quoique vous pensiez avoir à vous plaindre d'elle, c'est la seule femme que votre critique sanglante veuille bien épargner. Souvent même, et sans le savoir, vous la défendez, vous dites partout...

VALDÉJA.

Qu'elle ne vous ressemble pas, c'est vrai ! Si vous appelez cela un éloge...

SOPHIE.

Ce matin, quand vous avez appris que son mariage n'aurait pas lieu aujourd'hui, vous n'avez pu retenir votre joie. Dans ce moment encore, elle perce dans tous vos traits et vous rend indifférent à toutes mes attaques ; mais patience, j'ai déjà trouvé un endroit sans défense, et j'en trouverai bientôt un autre plus vulnérable encore ; car cette femme que vous aimez malgré vous est celle qui a refusé votre main, qui vous a dédaigné, et n'a pas voulu de vous pour mari ! Et savez-vous pourquoi ?

VALDÉJA.

Que m'importe ! parce qu'elle ne m'a pas jugé digne d'elle ! sans doute, parce qu'elle ne m'aimait pas.

SOPHIE.

C'est ce qui vous trompe, elle vous aimait ; elle vous aime peut-être même encore.

VALDÉJA, avec chaleur.

Pourquoi donc, alors ?

SOPHIE.

Pourquoi ? il n'y avait que deux personnes au monde qui auraient pu vous l'apprendre : l'une était Rodolphe, et vous l'avez tué ; l'autre personne, c'est moi.

VALDÉJA.

Vous ! au nom du ciel, parlez !

SOPHIE.

Ah ! je savais bien que je vous forcerais à m'entendre. Écoutez ; entendez-vous le bruit de ces cloches ?

VALDÉJA.

Quelque cérémonie funèbre, peut-être.

SOPHIE.

Oui, vous dites vrai; ils viennent de l'église qui est ici en face. Ces sons religieux m'ont calmée, m'ont adoucie; il me semble dans ce moment que je vous hais moins, que mon âme est satisfaite, et quels que soient mes sujets de ressentiment contre vous, je veux bien parler et tout vous dire.

VALDÉJA, avec joie.

Est-il possible? parlez; mais parlez donc!

SOPHIE.

Clarisse vous aimait, et pendant votre absence ne rêvait qu'à vous, ne désirait que votre retour; en un mot, ne voulait que vous pour époux. Vous auriez été trop heureux; ce n'était pas mon compte, et j'ai entrepris de vous brouiller. Je lui ai dit du mal de vous, j'en ai imaginé, et c'est en cela que j'ai eu tort, car il n'y avait pas besoin d'en inventer.

VALDÉJA.

Et elle a pu croire vos calomnies!

SOPHIE.

Je m'étais arrangée pour cela: dans notre quartier une jeune fille, coupable, égarée, avait été recommandée à ma pitié; une fille du peuple qui ne savait rien, pas même le nom de son séducteur, dont elle se souciait fort peu; je l'assurai de ma protection, à la seule condition de débiter la leçon que je lui avais faite; et lorsque Clarisse, à qui j'en avais parlé, vint lui porter des secours et l'interroger en secret, elle lui raconta que celui qui l'avait trompée et abandonnée était parti pour la Russie, à la suite de l'ambassade, que c'était un nommé Valdéja...

VALDÉJA, avec fureur.

Misérable!

SOPHIE.

Vous le connaissez, et vous devinez maintenant comment dans le cœur de Clarisse le mépris a succédé à l'estime, comment elle a refusé sa main, et comment en l'aimant toujours elle en épouse un autre.

VALDÉJA.

C'est ce que nous verrons, et dès aujourd'hui même, détrompée par moi...

SOPHIE.

Rassurez-vous, il n'est plus temps: sans cela croyez-vous que je vous eusse dit la vérité! on ne la dit qu'à ses amis, vous le savez bien. (Les cloches recommencent à sonner.) Et tenez, entendez-vous dans la rue ce bruit, ces équipages?

VALDÉJA.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE et ADÈLE.

ADÈLE et AMÉLIE courant à la fenêtre du fond.

Ils sont mariés.

VALDÉJA.

Et qui donc?

ADÈLE.

Albert Melville et ma sœur qui dans ce moment sortent de l'église.

VALDÉJA.

Ah! priez le ciel d'avoir menti.

SOPHIE.

Albert avait perdu sa place; elle lui a été rendue par le crédit de M. Rialto, et le mariage a eu lieu aujourd'hui.

VALDÉJA, à part, la tête dans ses mains.

Clarisse!... Clarisse appartient à un autre! et quand je pense par quelle trahison!...

ADÈLE, prenant le contrat sur la table.

(A Valdéja.) Vous pouvez dire à M. Darcey, votre ami, que je repousse ses offres, (déchirant le papier) et que voilà le cas que j'en fais. Monsieur Valdéja, vous m'avez enlevé mon mari, moi je vous enlève votre maîtresse; je suis vengée, nous sommes quittes.

VALDÉJA.

Non pas, nous ne le serons jamais. Adieu, Adèle, ne vous démentez pas, bientôt vous parviendrez au terme; ce seront alors vos vices eux-mêmes qui me vengeront. (A madame Marini.) Et vous, Sophie, (à Amélie.) vous, Madame, Dieu vous pardonnera peut-être, mais moi jamais; et entre nous désormais, entre nous ce sera sans merci!!!

ADÈLE, SOPHIE et AMÉLIE, étendant les mains en prêtant serment.

Accepté.

DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente un joli jardin; à gauche un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, seule, assise et lisant, puis CRÉPONNE.

ADÈLE.

Quel insipide roman!

CRÉPONNE, entrant en courant.

Madame, Madame! bonne nouvelle! M. Samson, notre propriétaire, a refusé à M. Rialto de lui renouveler le bail de votre appartement, parce qu'il est en marché pour vendre sa maison.

ADÈLE.

Vraiment? es-tu bien certaine de ce que tu me dis là?

CRÉPONNE.

Très-certaine, je le tiens de la portière. Madame, il faudrait tâcher de décider M. Rialto à vous acheter cette maison, parce que s'il venait à mourir ou à changer de manière de voir, elle vous resterait toujours.

ADÈLE.

Il y a trois ans qu'il me promet qu'il en sera ainsi.

CRÉPONNE.

Il promet beaucoup, M. Rialto ; c'est comme ce nouvel équipage...

ADÈLE.

Ne m'en parle pas ; tous les gens qui ont amassé leur argent à la Bourse sont faits ainsi, ma chère.

CRÉPONNE.

Vieux jaloux !

ADÈLE.

Ah ! pour jaloux, il l'est à en mourir sur la place. Doit-il venir aujourd'hui ?

CRÉPONNE.

Il m'a dit qu'il viendrait dîner, et s'il découvrait les assiduités de monsieur Hippolyte. Accueillir ainsi chez vous un tout jeune homme, sans raison, sans expérience... (Hippolyte entre.) Ah ! le voici ; comme il a l'air rêveur.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, tenant un bouquet.

Bonjour, ma chère Adèle.

ADÈLE.

Ah ! arrivez donc, Monsieur, je m'entretenais de vous.

HIPPOLYTE, en lui remettant le bouquet.

Et moi je pensais à vous ; vous le voyez, ma chère Adèle, des fleurs, votre image.

ADÈLE.

Mon Dieu ! que vous avez l'air grave ! on voit bien que d'aujourd'hui vous êtes majeur.

HIPPOLYTE.

Créponne, laissez-nous.

CRÉPONNE.

Madame, je vais aller jusque chez ma couturière.

ADÈLE.

Ne sois pas longtemps dehors.

CRÉPONNE.

Il est midi, je serai rentrée dans une heure.

ADÈLE, avec signes.

Dis à Laurent de se tenir sous le vestibule.

CRÉPONNE.

Oui, Madame.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ADÈLE, HIPPOLYTE.

ADÈLE.

Voyons, qu'est-ce qui pèse si fort sur ta gaieté aujourd'hui ?

HIPPOLYTE.

J'ai quelque chose de si important à te dire.

ADÈLE.

Quoi donc ?

HIPPOLYTE.

Ma chère Adèle, depuis trois mois je suis aimé de toi. Depuis six semaines j'ai formé le projet de devenir ton mari ; et je viens te l'annoncer.

ADÈLE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! ah !

HIPPOLYTE.

Et qu'y a-t-il donc là de si risible ?

ADÈLE.

Je ris, parce que... ah ! ah ! ah ! ah ! mais c'est une plaisanterie !

HIPPOLYTE.

Une plaisanterie ! rien n'est plus sérieux.

ADÈLE, à part.

A cet âge-là on épouse toujours. (Haut.) Ne te fâche pas.

HIPPOLYTE.

Je veux t'épouser, vois-tu, parce que je ne vis pas quand je suis loin de toi, et que je ne conçois pas qu'on restreigne volontairement son bonheur à quelques heures craintives et dérobées, alors qu'on peut être réunis et pour toujours !

ADÈLE.

Les heures craintives, dis-tu, c'est ce qui fait le charme de notre position.

HIPPOLYTE.

Au diable le charme qui fait battre le cœur à coups redoublés ! Qu'est-ce que c'est que de te voir une heure en secret, de me faire un masque qui cache à tous les yeux ce que je voudrais que tous les yeux vissent clairement ; et puis, ces tourments de l'absence, ces craintes qu'elle fait naître ! Je suis jaloux, Adèle, et sans t'offenser je puis bien supposer que d'autres ainsi que moi brûlent du désir de résigner leur liberté entre tes mains ; du moins, quand je serai ton mari, ils seront avertis que le cœur auquel ils s'adressent n'est pas libre, et s'ils venaient à élever la voix, je serais là pour les faire taire.

ADÈLE.

Mon ami, c'est impossible.

HIPPOLYTE.

Impossible ! quoi donc, impossible ?

ADÈLE.

Que nous nous mariions.

HIPPOLYTE.

Et pourquoi donc? n'es-tu pas veuve ? qui peut nous en empêcher?

ADÈLE.

Mille considérations. Tu es trop jeune, tu n'as pas vu le monde.

HIPPOLYTE.

Le monde? j'en ai vu ce que j'en voulais voir puisque je t'y ai rencontrée. Et cet âge dont tu fais tant de bruit, je voudrais pouvoir en retrancher une partie afin d'avoir à t'aimer plus longtemps.

ADÈLE.

D'accord; mais mon père ne veut pas que je me remarie; irai-je lutter contre sa volonté? et puis d'autres considérations, ta famille à toi... Qu'est-ce que c'est donc que cette rage de mariage ?

HIPPOLYTE.

D'aujourd'hui je suis majeur; jusqu'ici je dépendais d'un tuteur, d'un brave et honnête homme qui m'a servi de père, et à qui j'étais obligé d'obéir.

ADÈLE, impatientée.

Ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de suivre ses avis.

HIPPOLYTE.

Aussi je lui ai confié ce matin mes idées de mariage; grande colère de sa part. Mon ami, lui ai-je dit, vous ne connaissez pas celle que j'aime, voyez-la, consentez à voir madame Demouy, et si après cela vous avez une seule objection à faire, je renonce à mon projet. Il a accepté.

ADÈLE.

Est-il possible!

HIPPOLYTE.

Et je vous le présenterai aujourd'hui; c'est M. Valdéja.

ADÈLE, avec saisissement.

Valdéjà!

HIPPOLYTE.

J'étais bien sûr que vous en aviez entendu parler; c'est un homme du plus grand mérite; avec ses talents il serait arrivé à tout; mais depuis trois ans il est si triste, si malheureux! je ne sais quelle douleur secrète le tourmente, et c'est grand dommage; car pour ceux qui le connaissent, c'est un bien excellent homme; n'est-il pas vrai?

ADÈLE, qui a fait tous ses efforts pour se contenir.

Certainement; mais je ne veux ni ne peux le recevoir, et vous allez à l'instant même vous rendre chez lui pour l'empêcher de venir.

HIPPOLYTE.

C'est impossible.

ADÈLE.

Je le veux.

HIPPOLYTE.

Mais, ma chère amie, pense donc...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT.

Madame, Madame, M. Rialto descend de voiture en ce moment.

ADÈLE, avec effroi.

M. Rialto!... vous dites, M. Rialto?

LAURENT.

Oui, Madame.

ADÈLE.

C'est bien, Laurent.

(Il sort.)

HIPPOLYTE.

C'est votre père!

ADÈLE, hors d'elle-même.

Oui, mon ami. (A part.) Mon Dieu, mon Dieu, qui l'aurait attendu ce matin? (Haut.) Il faut partir à l'instant; par ici, par la porte de ce pavillon.

HIPPOLYTE, froidement.

Pourquoi donc?

ADÈLE.

Il ne faut pas qu'il vous voie, ou tout serait perdu; éloignez-vous, de grâce.

HIPPOLYTE, s'asseyant.

Du tout; je veux voir monsieur votre père, moi, j'ai à lui parler.

ADÈLE.

Et que lui dire, malheureux?

HIPPOLYTE, toujours assis.

Cela me regarde; je sais ce que j'ai à faire et je l'attends.

ADÈLE.

C'est fait de moi!... le voici!

HIPPOLYTE.

Je vous prie alors de me présenter, et de lui dire qui je suis.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RIALTO.

RIALTO.

Ah! bonjour, bonjour, petite! Je viens te chercher, ma belle; il fait beau temps, il n'y a pas de Bourse aujourd'hui, nous allons faire un tour au bois... (Apercevant Hippolyte.) Qu'est-ce que c'est que celui-là?

ADÈLE, à demi voix.

Je vais vous le dire. C'est un jeune homme que j'ai vu chez madame de Laferrier, qui vous a rencontré quelquefois avec moi, et pour ma réputation, je lui ai dit, comme nous en sommes convenus, que vous étiez mon père.

RIALTO, de même.

C'est bien, c'est bien! cela donne une couleur, une nuance... Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici?

ADÈLE, avec embarras.

Je l'ignore, c'est à vous qu'il désire parler.

RIALTO.

C'est différent, alors il aurait pu passer à la caisse; je ne m'occupe pas ici de commerce. (Haut à Hippolyte.) Qu'y a-t-il pour votre service, mon cher Monsieur?

HIPPOLYTE.

Monsieur, je viens pour un motif qui vous paraîtra fort extraordinaire et qui est pourtant bien simple; j'ai vu plusieurs fois chez madame de Laferrier madame Demouy, votre fille.

RIALTO, à part.

Nous y voilà!

HIPPOLYTE.

Et je viens vous la demander en mariage.

RIALTO, avec colère.

Eh bien! par exemple...

ADÈLE, bas à Rialto.

Modérez-vous, de grâce, je vous jure que j'ignorais... et sa démarche même en est la preuve.

RIALTO.

Elle a raison, et le plus court est de s'en amuser, cela m'arrive si rarement! (Bas à Adèle.) Et nous allons rire. Quelle est, Monsieur, votre profession?

HIPPOLYTE.

Je n'en ai pas.

RIALTO, riant aux éclats.

Et vous voulez vous marier afin d'en avoir une, n'est-il pas vrai?

HIPPOLYTE.

Oui, Monsieur. (A part.) Quelle sotte gaieté! et quelle antipathie j'éprouve pour cet homme! Heureusement, ce n'est pas lui que j'épouse.

RIALTO.

Eh bien! mon cher, je vous dirai, comme dans je ne sais quelle comédie des Variétés : touchez là, ma fille n'est pas pour vous.

HIPPOLYTE.

Et pour quelle raison, Monsieur?

RIALTO.

Pour quelle raison?... celle-là est jolie!... il faudrait que de moi-même, et de mon consentement...

ADÈLE.

Ménagez-le, au nom du ciel! (A part.) Je suis sur les épines.

HIPPOLYTE.

A qui puis-je le demander, si ce n'est à vous? c'est vous que cela regarde puisque vous êtes le père.

RIALTO.

Si je vous accordais ce que vous me demandez, je ne serais plus son père.

HIPPOLYTE.

Si c'est la crainte de vous séparer de votre fille, je ne prétends pas vous en priver.

RIALTO.

Vous êtes bien bon.

HIPPOLYTE.

Nous demeurerons près de vous, nous habiterons tous ensemble; et si, comme je le crains, des considérations de fortune pouvaient vous arrêter, je vous déclare, Monsieur, que je ne demande rien, que je ne veux rien que sa main et son cœur; j'ai, grâce au ciel, une fortune indépendante. Six mille livres de rente, c'est bien peu sans doute; mais j'en suis maître, je puis en disposer, vous en parlerez avec mon tuteur qui va arriver.

ADÈLE.

Grand Dieu!

RIALTO.

Il ne manquait plus que cela.

HIPPOLYTE.

Il vous dira que je suis Hippolyte Gonzoli, d'une famille honorable et estimée; mon père était militaire, il est mort au champ d'honneur, me recommandant aux soins de M. Valdéja, son ami.

RIALTO.

Est-il bavard!

HIPPOLYTE.

Et maintenant que vous savez tout, mon bonheur est dans vos mains, et ne me refusez pas, car vous ne savez pas de quoi je suis capable si vous me réduisez au désespoir.

RIALTO.

Permettez, cela devient trop fort...

ADÈLE, effrayée.

Au nom du ciel!

HIPPOLYTE.

Prononcez, Monsieur, prononcez!

RIALTO.

Écoutez-moi, jeune homme : la Bourse ne me laisse mes après-midi libres que le dimanche ordinairement; vous me permettrez donc de ne pas perdre un temps précieux à écouter vos déclarations... Adèle, va chercher ton chapeau.

HIPPOLYTE.

Monsieur, c'est beaucoup plus grave que vous ne pensez.

RIALTO.

C'est possible; mais si vous êtes malade du cerveau, je ne suis pas médecin.

ADÈLE.

Mon Dieu! laissons là cet entretien.

HIPPOLYTE.

Non, Madame, et je forcerai bien monsieur votre père à ne plus me refuser.

RIALTO.

C'est ce que nous verrons.

HIPPOLYTE.

Un mot suffira ; et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, daignez me répondre. Connaissez-vous l'honneur ?

RIALTO.

Eh bien ! oui, je le connais, qu'est-ce que vous en voulez dire ?

HIPPOLYTE.

Tenez-vous au vôtre, à celui de votre famille?

RIALTO.

Sans doute que j'y tiens.

ADÈLE, à part.

Est-ce qu'il dirait... ?

HIPPOLYTE, emporté.

Arrangez-vous donc alors pour qu'il ne souffre pas des atteintes que je lui ai portées, et tâchez de réparer avec le mari le dommage que l'amant lui a fait.

ADÈLE.

Ah !

RIALTO.

L'amant ?

ADÈLE.

Ne l'écoutez pas.

HIPPOLYTE.

L'amant. Depuis trois mois madame Demouy m'appartient !

RIALTO.

Ah ! ah ! qu'est-ce que vous me dites là ?

HIPPOLYTE.

Ce qui est !

ADÈLE.

C'est une horreur.

HIPPOLYTE.

La terreur t'égare, ma chère Adèle ; tu es à moi, à moi pour la vie.

ADÈLE.

Ce n'est pas vrai !

RIALTO, avec fureur.

Adèle !

HIPPOLYTE.

Et si vous avez un cœur de père...

RIALTO.

Eh ! Monsieur, je ne suis pas son père.

HIPPOLYTE.

Vous n'êtes pas son père ?

RIALTO.

Ni son père, ni son frère, ni son oncle, ni son mari ; comprenez-vous maintenant ?

HIPPOLYTE, stupéfié.

Ah ! ce n'est pas possible !

RIALTO.

Aïe ! aïe ! belle dame, vous m'en faisiez donc en cachette, et mes billets de mille francs comptaient pour deux, à ce qu'il paraît.

ADÈLE.

Il n'en est rien, je vous jure.

RIALTO.

Ah ! ah ! Et vous, mon brave, vous voulez épouser des femmes qui vivent séparées de leurs maris et que des protecteurs consolent ?

HIPPOLYTE.

Oh ! mes rêves !

RIALTO.

Sortez d'ici tous les deux !

HIPPOLYTE, avec fierté et d'un air menaçant.

Est-ce à moi que vous parlez ?

RIALTO, se ravisant.

Non, Monsieur, non ; vous êtes excusable, vous ; c'est à Madame. (A Adèle.) Sortez de chez moi, vous dis-je !

HIPPOLYTE, avec frénésie.

Mais tu n'étais donc qu'une infame ! (Apercevant Valdéja, qui entre.) Ah ! mon ami, venez à mon secours.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALDÉJA.

ADÈLE, se cachant la tête dans ses mains.

Valdéja !

VALDÉJA, à Hippolyte.

Qu'y a-t-il donc ?

HIPPOLYTE.

Une trahison, une perfidie.

VALDÉJA, froidement.

Cela t'étonne ?

RIALTO, à Adèle, avec menace.

Sortez, sortez ! Je ne me connais plus !

VALDÉJA, lui saisissant le bras.

Arrêtez !... (Dans ce moment ses yeux rencontrent ceux d'Adèle, il la reconnaît.) Dieu ! Adèle !... Je vous l'avais bien dit, que vos vices me vengeraient. (A Hippolyte.) Viens, mon ami, viens, cela vaut vingt ans d'expérience.

RIALTO.

Sortez, Madame, sortez.

ADÈLE, sortant et jetant un dernier regard de rage sur Valdéja.

Chassée ! et devant lui encore !

ACTE V.

PREMIÈRE PARTIE.

Une salle basse et de triste apparence ; porte au fond, deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, puis ADÈLE.

SOPHIE, à la cantonade.

Puisqu'elle ne peut pas tarder à rentrer, je l'attendrai... mais ce n'est pas trop beau chez elle. (Regardant l'appartement.) Cela ne vaut ni son riche appartement de la rue Saint-Honoré, ni la petite maison de M. Rialto.

ADÈLE, entrant et parlant à la cantonade.

Il y a quelqu'un qui m'attend, dites-vous? Dieu! si c'était... (Elle s'avance vers Sophie qu'elle reconnaît, et dit froidement.) Ah ! c'est toi, Sophie !

SOPHIE.

Tu me reconnais, toi, c'est heureux; pour moi, je l'avoue, j'aurais eu quelque peine...

ADÈLE.

Je suis donc bien changée !

SOPHIE.

Tu as l'air souffrant.

ADÈLE.

Et toi, depuis trois ans que tu as quitté Paris?..

SOPHIE.

J'étais allée en Belgique avec mon mari lorsqu'il est parti pour ce pays-là sans le dire à ses créanciers; car les fournisseurs en sont tous là... se ruiner en entreprises, en spéculations, quand il y a tant d'autres moyens...

ADÈLE.

Et il ne lui est rien resté ?

SOPHIE.

Rien que des dettes; mais moi j'avais encore des espérances : un oncle paralytique, M. de Saint-Brice, qui, veuf et sans enfants, avait une immense fortune; et je suis revenue en France, à Paris, où j'avais appris que, grâce au ciel, il venait de mourir; mais vois l'horreur, j'étais déshéritée.

ADÈLE.

Et comment cela?

SOPHIE.

Tu ne le devines pas? M. de Saint-Brice, longtemps attaché aux relations étrangères, était lié avec ce Valdéja...

ADÈLE.

Je comprends.

SOPHIE.

Qui lui a débité sur mon compte je ne sais quelles calomnies, quelles horreurs, et qui a si bien fait qu'il a déterminé M. de Saint-Brice à laisser toute sa fortune à un parent éloigné de sa femme, à M. Albert Melville.

ADÈLE.

Mon beau-frère !... son rival ! (Avec ironie.) quelle générosité !

SOPHIE.

Dis plutôt quelle rage de nuire; car enfin je ne lui avais enlevé que sa maîtresse... on en retrouve toujours ! tandis qu'une fortune comme celle-là... Et maintenant, ne sachant quoi devenir, je sollicite un bureau de timbre. Ne pourrais-tu pas m'y aider ?

ADÈLE.

Je n'ai moi-même nulle protection ; mais vois Amélie, madame de Laferrier.

SOPHIE.

Elle n'a pas voulu me recevoir.

ADÈLE.

Quelle indignité ! c'est aussi là que j'en suis ; nous ne nous voyons plus depuis ma rupture avec M. Rialto.

SOPHIE.

Une rupture ! et comment cela ?

ADÈLE.

Une imprudence à moi ! je te raconterai cela. J'ai été bien malheureuse depuis ce temps-là; enfin, parmi ceux qui me faisaient la cour, j'avais daigné remarquer M. Léopold, le fils d'un riche commerçant en vins, qui venait de recueillir la succession de son père.

SOPHIE.

Une succession ? il est bien heureux, celui-là.

ADÈLE.

Elle ne lui a pas duré longtemps ; toujours entouré de mauvais sujets tels que lui, il l'a dissipée en moins d'un an, et depuis ce temps, je ne peux te dire à quels projets, à quelle conduite, à quels excès il ne s'est pas livré, lui et ses dignes compagnons.

SOPHIE.

Et tu ne l'as pas abandonné ?

ADÈLE.

Je le voudrais... je n'ose pas... il est si violent ! il me tuerait. Et puis, sans le vouloir et sans qu'il s'en doute, j'ai découvert des secrets qui me font trembler, et que je n'oserais dire !

SOPHIE.

Tu fais bien; mais à moi, ta meilleure amie...

ADÈLE, baissant la voix.

Dans cette maison où il donne à jouer, des jeunes gens imprudents et sans expérience ont été attirés; ils ont été trompés, dépouillés... Oh ! j'en suis certaine. Léopold est capable de tout; et si quelque ami bienfaisant ne vient pas à mon aide, c'est fait de moi ; je n'ai plus que ma sœur, je lui ai écrit... mais me répondra-t-elle ?...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE.

Madame, Madame, une lettre pour vous.

ADÈLE.

Est-il possible ?

CRÉPONNE.

Et, par bonheur, M. Léopold n'était pas là quand on me l'a remise.

ADÈLE.

C'est son écriture !... c'est de Clarisse. Oh ! ma bonne sœur ! j'ai toujours dit qu'il n'y avait que toi...

CRÉPONNE.

Nous envoie-t-elle de l'argent ?

ADÈLE, qui a décacheté la lettre.

Non... mais c'est égal. Va voir si l'on ne vient pas nous surprendre. (Créponne sort.) (A Sophie.) Tiens, lis... moi, ma main tremble et je ne vois pas, tant je suis émue.

SOPHIE, lisant.

« Ma chère sœur, en recevant ta lettre, j'au- » rais voulu sur-le-champ courir auprès de toi ; » mais je ne suis pas maîtresse, je ne suis pas » libre d'écouter tous les mouvements de mon » cœur... j'ai un mari...

ADÈLE.

Pauvre femme !

SOPHIE.

Encore une de malheureuse ; mais si elle veut nous écouter et suivre nos conseils...

ADÈLE.

Achève donc.

SOPHIE, lisant.

» J'ai un mari que j'aime, que j'estime, auquel » je dois obéissance... et, je te l'avoue avec la » plus grande peine, il m'a formellement défendu » de te voir, toi et madame de Laferrier, et » surtout madame Marini, et toutes ces horri- » bles femmes qui t'ont perdue !... » (Parlant.) Quelle indignité !...

ADÈLE, voulant reprendre la lettre.

Sophie, de grâce !...

SOPHIE.

Non, non, il faut voir jusqu'au bout. (Lisant.) « Cependant, et quels que soient ses ordres, » quand ma sœur est malheureuse, quand elle » souffre... je n'ai ni le courage, ni la force » d'obéir... » (Parlant.) Allons donc !... (Lisant.) « J'ai tort peut-être, mais que la faute en re- » tombe sur moi. Aujourd'hui, à deux heures, » enveloppée de mon manteau et sans être vue, » je sortirai de chez moi et j'irai te voir... Ar- » range-toi pour être seule. »

ADÈLE.

Elle va venir !... quel bonheur !...

SOPHIE.

Tu feras comme tu voudras ; mais si j'étais toi, je ne la recevrais pas.

ADÈLE.

Y penses-tu ?... quand c'est mon seul espoir...

SOPHIE.

A la bonne heure, si tu préfères ta sœur à tes amies. (A part.) Mais pour moi, je ne l'en tiens pas quitte, et j'apprendrai à cette petite prude-là les égards qu'on se doit entre femmes. (Haut.) Adieu, Adèle, si j'ai quelque chose de nouveau, je viendrai te revoir.

ADÈLE.

Je crains que Léopold ne se fâche, et que cela ne lui déplaise.

SOPHIE.

Eh bien ! par exemple...

ADÈLE.

Pour plus de sûreté, quand tu auras à me parler, ne monte pas par le grand escalier, où l'on pourrait te voir, mais (montrant la porte à droite.) par celui-ci, dont voici la clef. Il donne sur une allée obscure, et de là dans une petite rue détournée où il ne passe presque personne.

SOPHIE, prenant la clef.

C'est bien... je m'en vais... car nous disons que ta sœur viendra aujourd'hui... ici... seule et déguisée... à deux heures ?

ADÈLE.

Nous avons le temps.

(Elle va serrer la lettre de Clarisse dans son secrétaire.)

SOPHIE, à part.

Non ! non... il n'y en a pas à perdre... et Clarisse, et son mari, et ce Valdéja !... je me vengerai d'eux tous.., d'un seul coup, et de l'un par l'autre. (A Adèle.) Un mot encore... tu n'aurais pas quelque argent à me prêter ?

ADÈLE.

J'en ai si peu !

SOPHIE.

Et moi, je n'en ai pas du tout. Je te rendrai cela dès que j'aurai obtenu ce que je sollicite.

ADÈLE.

Bien sûr ?

SOPHIE.

Je te le promets.

ADÈLE.

A la bonne heure ; car, sans cela... (Lui remettant quelques pièces de monnaie.) Tiens !...

SCÈNE III.

Les Précédents, LÉOPOLD.

(Il entre par la porte du fond, passe entre les deux femmes et saisit l'argent qu'Adèle présente à Sophie.)

LÉOPOLD.

Je vous y prends donc !

ADÈLE.

O ciel !

SOPHIE.

Mais, Monsieur...

LÉOPOLD, mettant l'argent dans sa poche.

Confisqué par mesure de police, et maintenant, Madame, de quoi s'agit-il et qu'y a-t-il pour votre service ?

SOPHIE.

Je suis une ancienne amie d'Adèle.

LÉOPOLD.

Je n'aime pas les anciennes amies, et encore moins les nouvelles.

ADÈLE.

Mais madame Marini, dont je vous ai parlé quelquefois, était une femme du monde, du grand monde...

LÉOPOLD.

Raison de plus; elle vient ici vous faire des phrases, vous parler de morale, de vertu, enfin, vous donner de mauvais conseils.

ADÈLE.

Vous vous trompez, Monsieur.

LÉOPOLD.

Je n'aime pas cela.

ADÈLE.

Mais encore !...

LÉOPOLD.

Assez; elle me fera plaisir de rester chez elle, et vous ici, c'est plus facile pour la sûreté des communications. Maintenant, je ne vous renvoie pas, mais j'ai à lui parler.

SOPHIE.

Il suffit, Monsieur, je me retire. Adieu, chère amie, je te reverrai dans un autre moment. (A part.) Dieu! quelle horreur d'homme !

LÉOPOLD.

Je vous prie d'agréer mes respectueux hommages. (Au moment où elle est près de la porte du fond.) Mes excuses, si je ne vous reconduis pas.

(Sophie sort.)

SCÈNE IV.

ADÈLE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

A nous deux, maintenant, puisque vous avez de l'argent de trop, il faut m'en donner.

ADÈLE.

Y pensez-vous ?

LÉOPOLD.

Tant que j'en ai eu, je ne vous l'ai pas épargné. La succession de mon père y a passé. Pauvre brave homme! le plus riche marchand de vin de la Rapée !

ADÈLE.

Vous n'avez pas voulu m'écouter.

LÉOPOLD.

Courte et bonne! c'est ma devise; j'avais, je n'ai plus. Maintenant c'est à ceux qui ont à me donner; et s'ils font des façons, je les forcerai bien à me rendre ma part; car j'ai mes idées là-dessus.

ADÈLE.

Et quel est votre dessein ?

LÉOPOLD.

De quitter cette maison, qui commence à être mal notée, les abonnés se dispersent, le jeu languit, rien ne va plus. Nous voulons voyager dans les départements, ou à l'étranger, si faire se peut. Mais pour cela il faut de l'argent.

ADÈLE.

Je n'ai rien, vous le savez

LÉOPOLD.

Vous avez conservé des relations dans le monde, de belles connaissances, de hautes protections; il faut les employer, faire un appel à leurs sentiments, à leur délicatesse, et leur demander de l'argent pour moi, ou pour vous, cela revient au même.

ADÈLE.

Je ne connais plus personne.

LÉOPOLD.

Vous avez une famille, un père, une tante.

ADÈLE.

Vous savez bien qu'ils sont morts de chagrin !

LÉOPOLD.

Oui, à ce qu'ils disent; mais votre sœur, votre beau-frère, on peut les mettre à contribution.

ADÈLE.

Ils ne veulent plus me voir.

LÉOPOLD.

Et M. Rialto ?

ADÈLE.

Jamais.

LÉOPOLD.

D'autres enfin; M. Hippolyte; d'après ce que vous m'avez dit, c'est un jeune homme à grands sentiments, qui depuis trois ans a, dit-on, réussi dans le monde, et qui ne refusera pas à une ancienne passion un souvenir utile. Moi à sa place je n'hésiterais pas, parce que nous autres jeunes gens du monde nous sommes tous comme ça.

ADÈLE.

Plutôt mourir que d'avoir recours à lui !

LÉOPOLD, haussant la voix.

Il le faut cependant, car je le veux, et vous ne me connaissez pas quand on me résiste !

ADÈLE.

Léopold ! Léopold ! vous m'effrayez ! (A part.) O mon Dieu ! qui m'arrachera de ses mains ?

LÉOPOLD.

Là, à ce secrétaire ; voilà ce qu'il faut pour écrire.

(Pendant qu'il dispose le papier, la plume et l'encre, etc., entre Créponne.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE, bas à Adèle.

Une dame enveloppée d'un manteau est là dans votre chambre.

ADÈLE, de même.

C'est ma sœur, c'est Clarisse.

(Elle se dispose à passer dans la pièce à gauche.)

LÉOPOLD, l'arrêtant par le bras.

Où vas-tu ? tu ne sortiras pas d'ici que tu n'aies écrit.

ADÈLE.

O mon Dieu !

LÉOPOLD, la faisant asseoir au secrétaire.

Allons ! une lettre à la Sévigné, et pour cela je vais dicter. « Cher Hippolyte...

ADÈLE.

Je ne mettrai jamais cela.

LÉOPOLD.

Hippolyte tout court.

ADÈLE, écrivant.

« Monsieur.

LÉOPOLD.

A la bonne heure, je n'y tiens pas. (Dictant.) » Monsieur, une ancienne amie bien malheu- » reuse...

CRÉPONNE.

C'est bien vrai.

LÉOPOLD.

Je ne mens jamais. (Dictant.) » est menacée » d'un affreux danger dont vous seul pouvez la » sauver... »

ADÈLE.

Mais c'est le tromper.

LÉOPOLD.

Qu'en savez-vous ? Je ne mens jamais (Dictant.) « Si tout souvenir, si toute humanité n'est pas » éteinte dans votre cœur, venez à son secours, » elle vous attendra aujourd'hui, rue... » Mets notre nom et notre adresse. « Prenez avec » vous de l'or, beaucoup d'or, vous saurez pour- » quoi... »

ADÈLE, indignée.

Je n'écrirai jamais cela !

LÉOPOLD, dictant d'un ton impératif.

« Vous saurez pourquoi, et j'ose croire que » vous m'en remercierez. » (Lui prenant la main.) Allons, écris ! je le veux !

ADÈLE.

Mais que voulez-vous donc faire ? le forcer à jouer, le dépouiller ?...

LÉOPOLD.

Cela me regarde, signe... et maintenant je ne vous demande plus rien que le silence. (Prenant la lettre.) Je me charge d'envoyer la lettre, et, pour le départ de demain, si je suis content de vous, j'aurai des égards ; je ne vous emmènerai pas. Adieu.

(Il sort.)

ADÈLE, à Créponne.

Cours vite chez Hippolyte, et dis-lui que s'il reçoit une lettre de moi il n'en tienne nul compte, qu'il ne sorte pas de chez lui. Il y va de sa sûreté, de ses jours peut-être. Ils sont capables de tout !

CRÉPONNE.

Oui, Madame, oui, je mets mon châle et j'y vais.

ADÈLE, pleurant.

Et ma sœur ? ma sœur qui m'attend ; ah ! c'est mon seul espoir de salut !

(Elle entre par la porte à gauche.)

CRÉPONNE, seule, mettant son châle.

Ah ! quelle horrible maison ! quand donc en serons-nous dehors ? Où est le temps où j'étais femme de chambre honnête d'une honnête femme ! Ah ! tout calculé, la vertu donne plus d'agrément, sans compter le profit ; mais ma pauvre maîtresse, comment l'abandonner, quand elle n'a plus que moi au monde, que moi, dans cet infernal logis habité par des démons ! (Apercevant la porte du fond qui s'ouvre lentement.) Encore un qui arrive, il en sort donc ici de tous les côtés !

(Elle sort, en courant, par le fond.)

SCÈNE VI.

ALBERT, seul, enveloppé dans un manteau et sortant de la porte à droite.

Je n'ai pu y résister ; c'était plus fort que moi. Cette lettre maudite qui me l'a envoyée ! Ah ! relisons-la pour affermir mon courage ! (Lisant.) « Votre femme vous trahit, croyez-en un ami fi- » dèle, et, si vous en doutez, n'en croyez que » vos yeux ; aujourd'hui, un peu avant deux

» deux heures, seule et enveloppée d'un manteau, elle se rendra en voiture de place dans une maison suspecte, pour y attendre M. Valdéja, qu'elle aimait et dont elle était aimée avant son mariage. La clef jointe à cette lettre vous donnera les moyens d'entrer en secret dans la maison; et dès que vos yeux vous auront convaincu de la vérité, vous pourrez fuir par cette allée obscure sans être vu de personne. » (Parlant.) J'ai repoussé d'abord cet avis infame; sûr de l'amour et de la vertu de Clarisse, j'aurais regardé comme un crime l'apparence même d'un soupçon; et prêt à détruire, à brûler cette œuvre, non de l'amitié, mais de la haine, je ne sais quelle voix secrète me disait d'y ajouter foi. Pouvoir infernal d'un écrit anonyme! je n'y croyais pas, je le méprisais, et pourtant je suis sorti, j'ai épié; non, je ne peux le croire encore; et cependant c'était elle! c'était Clarisse; je l'ai vue sortir du logis d'un pied furtif, et jetant autour d'elle un regard de crainte. Ah! le cœur me battait, quand j'ai vu sa voiture s'arrêter à la porte de ce séjour... ah! Clarisse! Clarisse! (Résolu.) Et maintenant dussé-je l'immoler et son complice, et moi-même avec elle, j'irai jusqu'au bout, je saurai tout. On vient, rentrons. (Apercevant Valdéja dans la coulisse.) Dieu! c'est lui, c'est Valdéja! notre arrêt à tous est prononcé, qu'il s'accomplisse!

(Il referme la porte du cabinet et disparaît.)

SCÈNE VII.

VALDÉJA, qui pendant ces derniers mots est entré par le fond.

Je ne puis, je n'ose croire à un pareil message; Clarisse a besoin de moi, de mon amitié; il y va, dit-elle, du repos, du bonheur de sa vie; c'est dans ce lieu qu'elle m'attend pour me confier un secret; aurait-elle enfin découvert la trahison qui nous a désunis, ou quelque nouveau danger pourrait-il la menacer? N'importe, il n'y a pas à examiner, à réfléchir: Clarisse a besoin de moi, cela suffit; je n'ai vu que ce mot, et me voilà; mais où suis-je? (Apercevant Clarisse qui sort par la porte de gauche accompagnée d'Adèle.) Dieu! c'est elle!

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, CLARISSE, ADÈLE.

CLARISSE, mystérieusement.

Conduis-moi, il faut que je te quitte; mais maintenant que je sais tout, sois tranquille, calme-toi.

ADÈLE.

Me calmer, ma sœur, quand le désespoir et la crainte m'assiégent, quand il y a un génie infernal, un pouvoir vengeur qui me poursuit sans cesse, et que je rencontre partout!...

(Elle aperçoit Valdéja droit et immobile devant elle; elle pousse un cri et s'enfuit.)

CLARISSE.

C'est vous qui causez sa terreur... vous, Monsieur Valdéjà, dans ces lieux!

VALDÉJA.

Comment cela pourrait-il vous étonner, Madame? prompt à me rendre à vos ordres, je viens...

CLARISSE.

A mes ordres?

VALDÉJA.

Sans doute; ne m'attendiez-vous pas?

CLARISSE.

Non, Monsieur...

VALDÉJA.

Vous ne m'attendiez pas? et ce mot de vous que j'ai reçu...

CLARISSE.

Je n'ai point écrit.

VALDÉJA.

Est-il possible! tremblez alors, tremblez; quelque sort perfide que je ne puis deviner, nous menace tous deux; votre sœur est ici, et ses amies, ses dignes conseils, ne doivent pas être loin; c'en est assez pour justifier mes alarmes; de grâce, venez, sortons, permettez-moi de veiller sur vous.

CLARISSE.

Je vous remercie, je suis venue seule, je désire sortir de même.

VALDÉJA.

Ah! ce coup est le plus cruel de tous ceux que j'ai reçus; vous vous défiez de moi, Clarisse! de moi qui depuis six ans ai fait pour vous le plus grand et le plus cruel des sacrifices; j'ai renoncé à votre présence, à votre amitié, et, plus que tout encore, à votre estime; j'ai consenti à être méprisé de vous, quand d'un mot je pouvais vous détromper, et j'y ai consenti pour ne pas troubler votre repos.

CLARISSE.

Que voulez-vous dire?

VALDÉJA.

Que je n'ai point mérité les affreuses calomnies dont on m'a noirci à vos yeux; que toujours digne de vous... laissez-moi achever, Clarisse; ce moment est peut-être le seul de ma vie où je pourrai vous dire la vérité; oui, je vous aimais, j'étais aimé.

CLARISSE.

Monsieur...

VALDÉJA.

Ah ! vous ne m'interdirez pas ce souvenir, c'est le seul bien qui me reste. Une trame infernale nous a séparés. Cette jeune fille, cette séduction, calomnie, infame calomnie ! comme tout ce qui sortait du cœur de la femme qui avait juré ma perte ; les preuves aujourd'hui me seraient faciles à vous donner, mais d'autres nœuds vous enchaînent ; et c'est le jour même de votre mariage, que j'ai appris, pour mon éternel tourment, la perfidie qui vous jetait dans les bras d'un autre : je voulais courir, réclamer mon bien, vous avouer la vérité, me justifier du moins ; il n'était plus temps, vous sortiez de l'église et portiez pour jamais le nom de mon heureux rival. Clarisse, alors j'ai gardé le silence, je me suis interdit votre vue, mais non le droit de veiller sur vous, sur votre avenir, sur votre fortune ; j'y ai réussi, Madame ; et maintenant, si un mot de vous m'apprend que j'ai recouvré votre estime, quel que soit mon sort, je n'aurai plus la force de me plaindre, et je croirai encore au bonheur.

CLARISSE.

Que m'avez-vous dit ! et qu'ai-je appris ! Écoutez, Valdéja, ce n'est pas avec vous que je veux feindre ; et vos souffrances... les miennes peut-être, me donnent le droit de parler sans que personne s'en offense ; oui, j'ai été malheureuse de vous retirer mon estime ; et malgré moi et lorsqu'un autre hymen allait m'enchaîner, le mépris même que je croyais vous devoir n'avait peut-être pas encore éteint toute ma tendresse ; je me le reprochais ; et cette faute involontaire, je jurais de l'expier ! Grâce au ciel, j'y ai réussi. Oui ! j'ai pour mari un honnête homme qui mérite tout mon amour, toute ma confiance ; je l'aime, je n'aime que lui, et, je vous le dis à vous, j'aimerais mieux mourir que d'oublier un instant ou mes devoirs, ou ce que je dois à son honneur ; après un tel aveu, et pour qu'il n'y ait pas dans mon cœur une seule pensée qu'il ne puisse connaître, je demanderai sans crainte à votre amitié un dernier service ; vous voyez que vous ne vous étiez pas trompé et que vous aviez deviné que j'aurais besoin de vous. Eh bien ! mon ami, et ce nom vous le méritez, continuez votre noble et généreuse conduite ; évitez de me voir, évitez les lieux où vous pourriez me rencontrer, je vous en saurai gré, et un jour viendra où mon cœur vous tiendra compte de tout, même de votre absence.

VALDÉJA.

J'obéirai, Clarisse, trop heureux d'avoir à vous obéir ; ce soir, dans une heure, j'aurai quitté Paris.

CLARISSE, se reculant.

Adieu donc.

VALDÉJA.

Adieu !

(Il fait un mouvement pour lui baiser la main.)

CLARISSE.

Pas un mot de plus ; adieu !

VALDÉJA, lui prenant la main et la lui serrant affectueusement.

Adieu !

(Il se dispose à sortir.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE à Clarisse.

Ah ! Madame, c'est de la part d'Adèle, de votre sœur, que je viens vous prévenir ; vous êtes épiée, poursuivie ; votre mari est sur vos traces.

CLARISSE.

Mon mari ?

SOPHIE.

Et s'il vous trouvait en ces lieux, seule avec Monsieur... (à Valdéja.) Fuyez, emmenez-la.

CLARISSE.

Fuir ? jamais ! qu'il vienne, je lui dirai tout : c'est pour ma sœur, c'est pour la voir et la secourir, que je lui ai désobéi ; c'est ma première faute, je n'en commettrai pas une seconde en lui cachant la vérité, en prenant un autre guide, un autre conseil que lui.

SOPHIE.

Y pensez-vous !

VALDÉJA, à Clarisse.

Bien ! bien ! votre raison vous a dit vrai. Dès qu'elle donne un conseil, il ne peut y avoir que malheur et trahison. Partez sans moi, partez, courez près d'Albert.

SOPHIE.

Qu'elle le rejoigne donc si elle veut, il est trop tard maintenant ; elle ne sortira point de cette maison sans être vue, car il y a ici du monde, des gens qui la connaissent, qui publieront partout qu'elle était ici avec vous en tête-à-tête.

CLARISSE.

O mon Dieu ! elle dit vrai ! je suis perdue, déshonorée ! Qui pourrait me secourir, me protéger ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT, sortant du cabinet à droite.

ALBERT.

Moi ! Clarisse.

SOPHIE ET VALDÉJA.

Que vois-je !

ALBERT.

Son mari ! qui était ici avec elle ; qui ne l'a pas quittée ! (A Valdéja.) J'ai tout entendu, Monsieur ; je vous reconnais pour un homme d'honneur, pour un galant homme, que j'estime et que je plains ; car je sais mieux que personne le prix du trésor que vous avez perdu.

VALDÉJA.

Je le laisse, du moins, en des mains dignes de l'apprécier. Adieu, Madame ; dans une heure, je vous l'ai dit, j'aurai quitté Paris ; adieu, éloignez-vous au plus tôt de cette maison, qui n'aurait jamais dû vous recevoir. Pour moi, je vais en sortir par le grand salon, par la grande porte, avec madame. Nous ne craignons rien, n'est-il pas vrai ?

SOPHIE.

Sans doute, votre réputation est au-dessus d'une telle atteinte.

VALDÉJA.

Et la vôtre au-dessous. Venez.

(Il lui prend la main et sort par le fond avec elle. La nuit se fait.)

SCÈNE XI.

ALBERT, CLARISSE.

CLARISSE.

O mon ami ! me pardonneras-tu ?

ALBERT.

N'en parlons plus, la nuit est venue, prends ce manteau, et descendons par cet escalier dérobé, dont j'ai la clef.

CLARISSE.

Et comment cela ?

ALBERT.

Tu le sauras.

CLARISSE.

Et ma sœur ?

ALBERT, tirant une bourse de sa poche.

Il ne lui faut que de l'or, en voilà.

(Pendant ce temps Léopold, qui est entré par la porte du fond, aperçoit Albert.)

LÉOPOLD.

C'est le bel Hippolyte. Allons l'attendre...

(Il sort par la porte à droite et disparaît.)

ALBERT.

Allons, dépêche-toi. (Apercevant Adèle qui entre.) Tenez, Adèle, (en lui remettant la bourse.) tenez...

ADÈLE.

Albert !

ALBERT.

J'avais accompagné ma femme, et vous apportais ce qu'elle vous a promis sans doute. Prenez, et dorénavant ne vous adressez plus à elle, mais à moi.

CLARISSE, lui donnant sa chaîne et l'embrassant.

Adieu, ma sœur !

ALBERT, à Clarisse.

Viens, l'air qu'on respire ici me fait mal.

(Albert entraîne Clarisse et tous deux sortent par la porte à droite.)

SCÈNE XII.

ADÈLE, seule.

(Elle jette la bourse sur le secrétaire et couvre de baisers la chaîne que sa sœur vient de lui donner.)

O ma sœur ! ma sœur !

(On entend du bruit en dehors, puis un coup de pistolet et des cris de : *Au secours ! au meurtre !*

ADÈLE, poussant un cri.

Ah ! qu'est-ce que cela signifie ?

(Elle s'élance vers l'escalier à droite et la toile tombe.)

DEUXIÈME PARTIE.

Chez Adèle. — Le grabat.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, seule, assise dans un vieux fauteuil ; sa respiration est oppressée.

O mon Dieu, que je souffre ! (Elle tousse.) Quel état ! Je me sens mourir. A vingt-neuf ans, mourir ! Seule, sans avoir une main qui vous soutienne... N'avoir pour toute consolation que l'espoir de ne plus souffrir ; demain peut-être. O mon Dieu !...

(Elle tousse.)

SCÈNE II.

ADÈLE, CRÉPONNE.

ADÈLE.

Te voilà, Créponne ?

CRÉPONNE.

Oui, bonne maîtresse. Ai-je été longtemps ?

ADÈLE.

Non. Qu'a dit le docteur ?

CRÉPONNE.

Qu'il fallait vous ménager ! ne pas vous exposer au grand air. Cela vous tuera.

ADÈLE, d'un air morne.

Que veux-tu ? il faut vivre. Dis-moi, as-tu entendu parler de quelque chose ? Fait-on toujours des recherches ?

CRÉPONNE.

Depuis huit mois les poursuites se sont ralenties.

ADÈLE.

Je tremble toujours de voir arriver les gens de justice... Et cependant, tu le sais, je ne suis pas

coupable ; j'ignore encore comment mon beau-frère a été attiré dans cette horrible maison. Et quand il a été frappé, je courais à ses cris et à son aide, je te le jure.

CRÉPONNE.

Je le sais bien !

ADÈLE.

Et quoique dangereusement blessé, il en reviendra, n'est-il pas vrai ? il n'en mourra pas ? Mais moi, la honte, la misère... O mon Dieu ! mon Dieu ! quel chemin depuis dix ans ! Quand je pense à ce que j'étais, et à ce que je suis maintenant. C'est un rêve, un rêve affreux que je tremble de voir finir, car je crains le réveil !... (Elle tousse.) Puisque tu es sortie, as-tu vu les numéros ? notre terne l'avons-nous gagné ?

CRÉPONNE, éludant.

Madame...

ADÈLE, avec insistance.

Avons-nous gagné ?

CRÉPONNE.

Mais...

ADÈLE.

Réponds-moi donc ! avons-nous gagné ? (Créponne baisse la tête.) Non ! je le vois.

(Elle se met à pleurer.)

CRÉPONNE.

Faut pas vous chagriner, Madame ; ça augmenterait votre mal.

ADÈLE.

Au surplus, je le savais, je l'avais vu dans les cartes. Mais Sophie Marini prétend que les numéros sortiront ce mois-ci.

CRÉPONNE.

Oui, croyez celle-là et ses conseils !

ADÈLE.

Elle doit s'y connaître, elle y met si souvent ! Et mes derniers bijoux, cette chaîne que ma sœur m'a donnée le dernier jour où je l'ai vue.

CRÉPONNE.

Eh bien ! cette chaîne ?

ADÈLE.

Elle m'a conseillé de la vendre pour suivre nos numéros, et je l'ai priée de s'en charger.

CRÉPONNE.

Il est donc dit qu'avec ses conseils elle vous perdra jusqu'au bout.

ADÈLE.

Le moyen de faire autrement ! quand on n'a plus rien, ni amis, ni famille ; car le monde entier doit ignorer maintenant ce qu'est madame Laurencin.

(Elle se cache la tête dans les mains.)

CRÉPONNE.

J'ai cependant adressé votre demande à la mairie, et on doit la transmettre à toutes les dames de charité.

ADÈLE, avec ironie.

Et monsieur le maire, qu'on dit si bienfaisant !...

CRÉPONNE.

J'y ai été ce matin. Ce n'est pas loin, car notre maison touche à la mairie,

ADÈLE.

L'as-tu vu ?

CRÉPONNE.

On m'a répondu qu'il était avec un de ses amis qui arrivait à l'instant même de voyage, et qu'il ne recevait personne.

ADÈLE.

Toi seule m'es restée fidèle, ma brave Créponne, toi seule !

CRÉPONNE.

Et je ne vous abandonnerai jamais.

ADÈLE.

Dans peu de temps tu seras libre de tout souci ! Mais je ne veux pas que, jusque-là, le désespoir m'approche ; je ne le veux pas ! je ne le veux pas ! Allons, ne pleure pas... Voyons ! tu sais bien que ça me fait mal.

CRÉPONNE, essuyant ses larmes.

Ah ! mon Dieu ! qui vient là ?

SCÈNE III.

Les Précédents, SOPHIE.

SOPHIE.

N'ayez pas peur, c'est moi !

ADÈLE.

Et toi aussi tu ne m'as pas abandonnée !

CRÉPONNE, à part.

Malheureusement !...

SOPHIE.

Ma chère, cela va mal. Tu sais, cette chaîne que tu tenais de ta sœur ?

ADÈLE.

Eh bien !

SOPHIE.

J'ai été la vendre chez le joaillier notre voisin... un vieux qui l'a regardée bien attentivement, puis il m'a dit : De qui tenez-vous cette chaîne ? — D'une dame de mes amies. — Qui est-elle ? — Que vous importe ? — C'est que, a-t-il ajouté en feuilletant un registre, cette chaîne, à ce qu'il me semble, est au nombre des objets qui, lors de l'affaire Léopold, nous ont été signalés par la police.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

SOPHIE.

Alors, que te dirais-je ? J'ai perdu la tête ; et craignant les explications, je me suis enfuie de sa boutique en lui laissant la chaîne.

ADÈLE.

Quelle imprudence !

SOPHIE.

Je le sais bien ! car il a appelé ses garçons ; et si l'on m'a suivie de loin et vue entrer ici...

ADÈLE.

On ne sait pas qui tu es ?

SOPHIE.

Peut-être ! Car j'ai rencontré en montant ta propriétaire.

CRÉPONNE.

Que nous ne connaissons pas.

ADÈLE.

Il y a à peine quelques jours que son mari a acheté cette maison.

SOPHIE.

Et sais-tu quelle est cette femme ? C'est notre ancienne amie.

ADÈLE.

Amélie de Laferrier ?

SOPHIE.

Elle-même, dont le mari a continué à faire fortune.

CRÉPONNE.

Et qui est toujours restée au pinacle !...

SOPHIE.

Tandis que nous...

(On frappe en dehors. Mouvement d'effroi.)

CRÉPONNE, après un long silence.

On a frappé.

ADÈLE, avec terreur.

N'ouvre pas !

SOPHIE.

Seraient-ce déjà les gens de justice qui seraient sur tes traces ?

ADÈLE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

CRÉPONNE, à part.

Et le médecin qui a dit que la moindre émotion la tuerait ! (Haut.) Qui va là ?

UNE VOIX D'HOMME, en dehors.

Est-ce ici madame Laurencin ?

CRÉPONNE.

Oui.

LA MÊME VOIX.

Ouvrez !

CRÉPONNE.

Pourquoi ?

LA MÊME VOIX.

C'est une dame de charité qui voudrait la voir.

ADÈLE.

Ah ! quel bonheur !

(Créponne ouvre la porte.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CLARISSE, en costume de veuve et suivie de deux domestiques en livrée.

CLARISSE.

Où est madame Laurencin ?

CRÉPONNE, d'un air confus, lui montrant Adèle.

Là, Madame.

ADÈLE, poussant un cri.

Dieu ! Clarisse !

(Elle s'évanouit.)

CLARISSE, la reconnaissant et se jetant dans ses bras.

Adèle ! ma sœur ! c'est elle que je retrouve ainsi ! O Dieu vengeur ! vous l'avez trop punie. (Courant à l'un des domestiques et prenant un flacon.) Donnez, donnez. (Se mettant à genoux près d'Adèle.) Ma sœur, ma sœur ! reviens à toi ; c'est moi qui suis près de toi, c'est moi qui t'appelle !

ADÈLE, revenant à elle.

Où suis-je ?

CLARISSE.

Dans les bras de ta sœur.

ADÈLE, pleurant.

Clarisse ! Dieu a donc pitié de moi ; je ne suis donc pas tout à fait une maudite, une réprouvée, puisqu'il m'envoie un de ses anges ! (Regardant Clarisse en noir.) Eh mon Dieu ! cette robe... Albert !...

CLARISSE.

Il n'est plus.

ADÈLE, se levant avec effort.

Je ne suis pas coupable, je te le jure ; que son sang retombe sur moi si jamais j'ai eu la pensée...

(Elle retombe sur son siége.)

CLARISSE.

Je te crois, je te crois ; Albert lui-même t'a pardonné.

ADÈLE.

Et toi, ma sœur, depuis ce temps qu'as-tu fait ?

CLARISSE.

J'ai prié pour toi.

ADÈLE.

Ah ! je n'en suis pas digne ; si je n'avais écouté que ta voix, si j'avais repoussé loin de moi les indignes conseils qui m'ont perdue... (Bruit au dehors.) Ah ! qui vient là ?... l'on monte l'escalier.

SOPHIE, qui a remonté la scène, la redescend en ce moment.

(A part.) Dieu ! Amélie !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE, plusieurs gens de justice.

AMÉLIE.

Entrez, entrez, Messieurs, je ne m'oppose point au cours de la justice, et comme propriétaire de cette maison...

ADÈLE, serrant Clarisse dans ses bras.

Les voilà ! Ma sœur, sauve-moi, protége-moi.

AMÉLIE.

Je ne connais point madame Laurencin ; mais

si c'est elle que vous cherchez... (Reconnaissant Adèle.) Dieu ! Adèle !

(Elle se retourne, se trouve en face de Sophie et jette un cri.)

SOPHIE, lui saisissant la main.

Oui, il ne te manquait plus que de la livrer.

CLARISSE, aux gens de justice.

C'est ma sœur, Messieurs, c'est ma sœur; elle n'est point coupable; et de quel droit ose-t-on violer son domicile ?

UN DES AGENTS.

Pardon, Madame, il est une personne dont nous devons nous assurer; nous ignorons encore si c'est Madame; mais afin de procéder légalement, nous avons requis la présence du premier magistrat de cet arrondissement, et c'est devant lui...

CRÉPONNE.

Qu'il vienne ! qu'il vienne nous protéger !

CLARISSE, avec effroi.

Oh ! non, non ! qu'il n'entre pas !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY et VALDÉJA.

AMÉLIE et SOPHIE, à part.

Monsieur Darcey !

DARCEY.

Qu'y a-t-il, Messieurs ? quelle est cette femme que l'on parle d'arrêter ?

CRÉPONNE, d'un ton suppliant et à demi voix.

C'est la vôtre, Monsieur, votre pauvre femme qui se meurt.

DARCEY, avec indignation et repoussant ce mot.

Ma femme !

ADÈLE.

Qui parle donc ?

CLARISSE.

C'est ton mari.

ADÈLE, épouvantée.

Mon mari ! sauvez-moi, sauvez-moi !

DARCEY.

Cette femme est Adèle ?

ADÈLE, dans le délire.

Non, non, ce n'est pas elle, ne le croyez pas.

CLARISSE, à Darcey.

Mon frère ! mon frère ! ne l'accablez pas.

DARCEY, avec calme et dignité.

N'ayez nulle crainte, elle est oubliée depuis longtemps.

CLARISSE.

Oh ! vous lui pardonnerez...

ADÈLE.

Darcey, ne me dis rien, je vais mourir.

CLARISSE.

Un mot, un mot qui la console...

ADÈLE se lève soutenue par Créponne et se dirige vers Darcey.

Darcey, j'ai été bien coupable; mais aussi j'ai bien souffert. Pardonne, pardonne-moi ! Au nom de mon pauvre père, ne me maudis pas, Darcey, grâce ! grâce !

DARCEY.

Jamais !

(Adèle jette un cri et tombe sur son fauteuil.)

CLARISSE.

Mais moi, je te pardonne, je t'aime; ma sœur, que ces derniers mots frappent ton oreille, que la main d'une amie ferme tes yeux. (A Darcey.) Mon frère, quelle rigueur ! Oh ! venez, venez !...

DARCEY, se laissant entraîner, dit à Valdéja qui le pousse vers Adèle.

Tu le veux ? eh bien !... (En ce moment Adèle rend le dernier soupir.) Dieu ! il n'est plus temps.

VALDÉJA.

Elle expire ! (A Amélie et à Sophie.) Eh bien ! femmes, prenez ce cadavre; prenez-le donc, il est à vous. Vos œuvres méritaient un salaire, le voilà ! Honte à vous et à toutes vos semblables ! (A Darcey.) A toi, la liberté !

DARCEY, lui montrant Clarisse.

Et à toi, je l'espère, bientôt le bonheur !







PLUMCAKE.



JAPHET,

OU

LA RECHERCHE D'UN PÈRE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, au Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 20 juillet 1840.

En société avec M. Émile Vanderburch.

Personnages.

JAPHET.		LA MARQUISE.
TIMOTHÉE.		ESTHER.
SCHOON.		PLUMCAKE.

La scène se passe à Londres.

ACTE PREMIER.

Un appartement meublé simplement, chez Japhet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, ESTHER, JAPHET.

(Ils sont assis. Japhet est près d'une table, et prend quelques notes.)

JAPHET.

Soyez tranquille, madame la Marquise, je n'oublierai pas ces circonstances, et je les prends en écrit; mais repoussez leurs offres, c'est un piége.

LA MARQUISE.

Vous croyez donc que nous gagnerons encore notre procès?...

JAPHET.

N'avons-nous pas déjà un premier jugement qui nous est favorable?

LA MARQUISE.

Grâce à vous... grâce à votre talent...

JAPHET.

C'est moi, au contraire, qui vous devrai ma réputation et mon avenir.

LA MARQUISE.

Ne m'en remerciez pas!... Sir Kennet, ce vieil et célèbre avocat, votre maître et votre patron, était tombé malade au moment de plaider ma cause...

JAPHET.

Et vous avez daigné me la confier... à moi... inconnu au barreau de Londres... à moi, dont c'était la première affaire.

LA MARQUISE.

Vous la connaissiez si bien... vous l'aviez étudiée avec tant de soins et de zèle...

ESTHER.

Sans contredit!... Et moi, cependant, si j'osais donner un avis... à votre place, ma tante... je ne plaiderais pas.

LA MARQUISE.

Et pourquoi?

ESTHER.

N'êtes-vous pas assez riche?

LA MARQUISE.

Je suis assez riche, certainement, mais on ne l'est jamais assez... Mon nom, mon rang à soutenir... Les sommes que chaque année j'ai l'habitude de donner à la paroisse... Enfin, je ne puis faire d'économies... Et ces biens que l'on me dispute... ces biens de lord Ephelston, dont je suis la plus proche parente... et l'unique héritière...

serviraient, alors, si vous gagnez ce procès, à l'établissement de ma nièce...

JAPHET, troublé.

Ah! c'est à cela que vous destinez...

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur. Un parti superbe qui se présente pour elle; et si je perdais, je ne pourrais la doter.

ESTHER.

Qu'importe, j'attendrais et je ne plaiderais pas.

LA MARQUISE.

Quand sir Japhet nous assure que notre cause est excellente.

JAPHET.

Oui, Madame... Refusez la transaction que l'on vous propose... Vous avez un titre incontestable... authentique... et je réponds que vous gagnerez!

ESTHER.

D'abord!... et malgré tout le talent de Monsieur... vous pouvez perdre; sans compter les soins, les inquiétudes que vous donne ce procès, et le sennemis que de tous côtés il vous suscite... Et tout cela pour moi, pour me faire une fortune égale à celle d'un lord, que je ne connais même pas, qui fait encore la guerre en Chine ou au Canada.

LA MARQUISE.

Une alliance admirable!

ESTHER.

Moi, je ne suis pas de ces personnes qui n'estiment et n'admirent que ce qui vient de loin... Je crois qu'on peut trouver le bonheur à moins de frais!... et plus près de soi!

LA MARQUISE.

Ma nièce, ma nièce... dès qu'il s'agit de procès ou de mariage, vous n'y entendez rien... c'est nous que cela regarde! (A Japhet.) Nous la rendrons heureuse malgré elle. Sans adieu, mon cher avocat; vous aurez tous les papiers dont vous avez besoin, je ne les confierai à personne, et je vous les apporterai, moi-même, aujourd'hui si je le peux!

JAPHET.

Je suis à vos ordres, Madame.

SCÈNE II.

JAPHET, puis TIMOTHÉE.

JAPHET.

Ah! je suis fou d'aimer cette jeune personne... Moi, aspirer à la main d'une fille titrée... moi, dont la réputation a commencé d'hier... moi, qui suis sans fortune... et plus encore sans parents... sans famille... enfant obscur et délaissé... à qui on n'a pas même daigné jeter un nom... Eh bien! ce nom, je ne le devrai qu'à moi... à moi seul... Je m'en ferai un plus honorable... plus noble, peut-être, que celui qu'on m'a refusé.

TIMOTHÉE, ouvrant la porte.

Ah! il est seul!

JAPHET.

Timothée! Que viens-tu faire?

TIMOTHÉE.

Je viens... je viens t'embrasser... Je n'y tenais pas... voilà trois jours que je ne t'ai vu.

JAPHET.

Et ton magasin?... et le marchand chez lequel je t'ai placé?...

TIMOTHÉE.

Il peut se passer de moi, ce matin... Il a une vingtaine de commis... il en a plus que de pratiques... Et moi, je n'ai qu'un ami... qu'un frère... je n'ai que toi de famille. Et dès que nous sommes séparés, je n'ai plus de gaieté... plus de plaisir... je tourne au spleen... je suis malade... Mais je t'ai vu... ça va mieux!

JAPHET.

Mon pauvre Timothée, je crois qu'il m'a fallu aussi toute ma raison... pour prendre un parti semblable...

TIMOTHÉE.

Oui, je sais bien comme toi que, chacun de notre côté, nous devons travailler... qu'il faut se faire un état.. Quand on n'a ni fortune... ni parents... Pauvres petits malheureux... exposés tous les deux, le même jour..., il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, aux Enfants-Trouvés... frères de hasard et de rencontre...

JAPHET.

Depuis... frères de cœur et d'amitié...

TIMOTHÉE.

C'est là que nous nous sommes vus pour la première fois... Moi, Timothée, avec une assez piteuse mine et de misérables haillons... Mon camarade Japhet, avec un beau fourreau de soie, et un visage rayonnant de prince... Moi, fils de quelque porte-balle de la Cité... toi, enfant de quelque lord qui, partant pour la guerre d'Amérique, n'avait pas eu le temps de te chercher un gouverneur.

JAPHET.

Tais-toi... tais-toi...

TIMOTHÉE.

Non, morbleu!... je suis fier de toi... je te respecte... je t'honore... et quand je parle de mon ami Japhet, je suis toujours tenté de dire: Milord!

JAPHET souriant.

Allons donc!

TIMOTHÉE.

Ce sera ainsi... tu le verras ! Tu es d'une noble famille... c'est certain... c'est positif !... Quand nos vêtements ne seraient pas là pour nous servir d'indices... nos inclinations seules prouveraient assez la différence de nos conditions... Chez ce vieux curé irlandais, qui nous avait retirés tous deux de l'hospice pour être enfants de chœur... j'étais toujours à courir, à me quereller, à boxer... et toi, à étudier dans ses livres... Et, comme c'était un savant... il t'a pris en affection... il t'a donné de l'éducation... et à moi, il ne me donnait jamais que des commissions, des ouvrages dans la maison... Ça m'allait... ça me convenait... du zèle... de l'activité... du dévouement... voilà ma partie... Des talents, du mérite... voilà la tienne... Aussi, pendant que je ne faisais rien... toi, tu acquérais de la science pour nous deux ! de la réputation pour nous deux... de l'argent pour nous deux... Oui... oui, je te dois tout... je ne vis que par toi... et je ne peux pas m'acquitter...

JAPHET.

Allons donc !... est-ce que de ton côté tu ne fais pas ce que tu peux ?...

TIMOTHÉE.

Oui, mais je ne peux rien... je ne peux pas travailler assis dans un bureau... face à face avec des livres, qui ont l'air de me narguer, et qui me mettraient en fureur... Tu as voulu me placer dans l'étude d'un notaire et d'un procureur... j'y serais mort... avant de comprendre... Tu l'as vu, je dépérissais déjà...

JAPHET.

Aussi, je t'en ai retiré...

TIMOTHÉE.

Pour me placer chez ce banquier, ton client... encore des livres... De maudits livres... et en partie double... encore... Ah ! avec ceux-là, goddem !... j'ai cru que nous nous fâcherions, et que leurs damnés chiffres me rendraient fou... sans compter que je faisais à chaque instant, et quoique honnête homme, des erreurs de millions et de milliards... Que la Banque d'Angleterre elle-même en était stupéfaite, et que notre caissier, qui ne s'y retrouvait plus, a été obligé de me mettre à la porte pour rétablir l'ordre dans la maison...

JAPHET.

A la bonne heure... mais chez le marchand de soieries où tu es maintenant, pour auner du quinze-seize, il ne faut pas de génie...

TIMOTHÉE.

Non, mais il faut de la patience... et je n'en ai pas !... Il faut rester dans un comptoir... et j'aime le grand air... Ah ! si j'avais osé !... sans t'en rien dire, je me serais fait soldat... je ne suis bon qu'à cela..

JAPHET.

Je ne le veux pas !... T'exposer aux fatigues... aux dangers...

TIMOTHÉE.

Et pire encore... à te quitter... à ne plus te voir... toi qui es ma famille et ma patrie ! Ça serait pour moi comme le mal du pays... je n'y résisterais pas... Et dernièrement, cependant... ça a bien manqué m'arriver...

JAPHET.

Oui... au bord de la Tamise, où tu regardais couler l'eau au lieu d'être à ton magasin.

TIMOTHÉE, *vivement.*

J'y allais !... par le plus long... Mais il y avait ce jour-là, sur le port, une presse de matelots... des coups, des querelles... une affaire dont je ne t'ai rien dit... parce que tu m'aurais grondé...

JAPHET.

Et dont cependant... j'ai su quelque chose... Mais n'en parlons plus... Il se fait tard... maître Gibson, ton marchand, va t'attendre.

TIMOTHÉE, *avec embarras et se grattant l'oreille.*

Non... j'ai idée qu'il ne m'attend pas !..

JAPHET.

Pourquoi donc ?

TIMOTHÉE.

Je t'en prie... Japhet... ne te fâche pas... mais il n'y a pas moyen que j'y retourne... je ne peux pas y vivre... Il sont là une vingtaine de commis avec qui je me suis battu ce matin... moi seul... contre eux tous...

JAPHET.

Est-il possible ?..

TIMOTHÉE.

L'un d'eux avait fait quelques plaisanteries sur les bâtards... Ça nous touche... ça nous regarde...

JAPHET.

Eh bien !.. est-ce que ça n'est pas vrai ?

TIMOTHÉE.

Non !.. ce n'est pas vrai !.. Pour toi, du moins... qui es fils d'un duc et pair... Pour moi... c'est différent... ça m'est égal...

JAPHET.

Alors, si cela ne te fait rien, pourquoi te fâcher ?..

TIMOTHÉE.

Parce que... parce que... j'avais d'anciens comptes à régler avec eux... Et puis, que veux-tu ? je n'étais pas fâché de trouver une occasion de sortir du commerce...

JAPHET.

Et que veux-tu faire ?.. malheureux ?

TIMOTHÉE.

Me livrer à une entreprise que j'ai conçue, et

qui me semble bien plus profitable. Il ne sera pas dit que moi, qui te dois tout... je ne t'aurai jamais servi à rien !.. Tu as beau plaider et commencer à te faire connaître... le peu que tu gagnes... je le dépense... Il faut trop de temps pour que le talent devienne de la fortune... Et moi, je t'en veux une... tout de suite... Je te veux de la naissance, des honneurs, des titres... Tu en as... tu dois en avoir, il ne s'agit que de les retrouver... et je m'en charge.

JAPHET.

Y penses-tu?

TIMOTHÉE.

Je ne pense qu'à cela... c'est mon idée fixe...

JAPHET.

Eh! je ne le sais que trop! et depuis longtemps déjà, je m'en suis aperçu... c'est devenu chez toi une monomanie... Nous ne rencontrons pas un lord ou une grande dame, que tu ne trouves tout de suite, entre eux et moi, quelques traits de ressemblance... un air de famille... Et vingt fois cette conviction, que tu te formes, a donné lieu aux méprises et aux désappointements les plus désagréables... car, dans tout ce que tu imagines, il n'y a jamais apparence de vérité...

TIMOTHÉE.

Jamais !.. voilà comme tu exagères toujours... Tout à l'heure, par exemple, au moment où je montais l'escalier... cette dame qui sortait de chez toi...

JAPHET, riant.

Lady Suntherland, ma cliente?

TIMOTHÉE.

C'est frappant...

JAPHET.

C'est absurde... Une dame pieuse... une dévote !...

TIMOTHÉE, se grattant l'oreille.

Il est de fait que si c'est une dévote !... pourtant... ça s'est vu... enfin, elle ou une autre, je retrouverai ton illustre famille... ton noble père. Ni les courses, ni les démarches, ni les peines... rien ne me coûtera... Et maintenant que me voilà maître de mon temps, et libre comme l'air, je ne veux pas d'autre occupation... d'autre état...

JAPHET.

Que de courir à la recherche d'un père...

TIMOTHÉE.

Oui, sans doute...

JAPHET.

Qui n'existe pas...

TIMOTHÉE.

Qui existe... J'ai de l'espoir... j'ai des preuves... des commencements de preuve... des renseignements... des indices...

JAPHET, allant s'asseoir à la table à gauche.

Encore quelque folie... et puis, tu ne t'en aperçois pas, Timothée, avec cette habitude que tu as prise d'être toujours aux aguets, d'écouter, d'épier, d'interroger... tu deviens remuant, intrigant, et bavard surtout!...

TIMOTHÉE.

C'est ça, tu me grondes... j'ai tous les défauts... on a toujours tort quand on ne réussit pas... mais le succès me donnera raison !... Tiens, voici d'abord une annonce que j'ai fait insérer dans ce journal.

JAPHET.

Une annonce?... qu'est-ce que je te disais... cela a-t-il le sens commun?...

TIMOTHÉE, prenant sur la table un livre qu'il va replacer dans la bibliothèque, qui est au fond.

Lis toujours, à la troisième colonne.

JAPHET, lisant haut.

« Le docteur Irving, qui a trouvé un remède » infaillible contre l'hydrophobie, doit en faire » incessamment l'épreuve devant l'Académie » royale de médecine. Il ne lui manque qu'un » sujet. Il offre à la personne qui voudra bien lui » en servir, 200 guinées, lui garantissant tout » danger. S'adresser, pour les autres conditions, » à M. Schoon, apothicaire, Billing-Street, chargé » de payer la somme. » — Que diable cela veut-il dire ?... Un remède contre l'hydrophobie?

TIMOTHÉE, revenant près de lui.

Eh non !... ce n'est pas cela !... le paragraphe au-dessous.

JAPHET.

Alors, dis-le donc... (Lisant.) « Les personnes » qui auraient des renseignements relatifs à la » naissance d'un enfant, déposé le 15 juillet 1816 » à l'hôtel des Enfants-Trouvés, sont priées d'en » donner avis à sa noble famille. S'adresser au » sieur Timothée Dixon, Billing-Street, 42, qui » promet une récompense de cent livres sterling. » Mais quelle extravagance... C'est me compromettre.

TIMOTHÉE.

En quoi donc? Il n'est pas question de toi, qui cherches une famille... mais de ta noble famille, qui cherche un de ses descendants, égaré dans quelque révolution... ou quelque guerre d'Amérique... Et c'est moi, l'intendant, l'homme d'affaires, le parent, si tu l'aimes mieux... qu'on a chargé de prendre des renseignements...

JAPHET.

Qui n'arriveront pas.

TIMOTHÉE.

Qui sont arrivés... Une lettre où l'on me demande un entretien particulier... c'est ce noble père... ce grand seigneur... qui va peut-être venir

lui-même... car je lui ai donné rendez-vous ici, chez toi.

JAPHET.

Chez moi!... Quelque intrigant que je ne veux pas voir.

TIMOTHÉE.

Que je recevrai.

JAPHET.

Quelque fripon, qui veut t'attraper une demi-guinée.

TIMOTHÉE.

Je ne dis pas que quelquefois déjà, cela ne me soit arrivé.

JAPHET.

Tu vois bien.

TIMOTHÉE.

Mais, maintenant, je suis sur mes gardes... et je ne lâcherai pas un schelling qu'on ne m'ait dit d'abord, et avant tout, quel costume portait l'enfant... ou les deux enfants, moi compris!... qu'on ne m'ait parlé du chapelet que tu avais au cou, et que j'ai conservé; qu'on ne m'ait montré la moitié correspondante à cette médaille brisée, trouvée sur moi... Tu vois, par ce moyen...

JAPHET.

Je vois, mon cher ami, mon bon Timothée, que le mieux serait de renoncer à tes folles idées... ce n'est pas à elles qu'il faut demander notre avenir!... c'est à l'étude et au travail... ceux-là ne vous manquent et ne vous trompent jamais. Reste donc ici, puisqu'il le faut... Mais je t'en supplie ne t'y occupe de rien... ne t'y inquiète de rien... je suffirai à tout... Adieu, je rentre.

TIMOTHÉE.

Pour travailler?

JAPHET.

Oui...

TIMOTHÉE.

Surcroît de peine...

JAPHET.

Surcroît de plaisir... car c'est pour nous deux... Je ne suis visible pour personne... entends-tu?... que pour la marquise de Suntherland.

TIMOTHÉE, *seul avec attendrissement.*

Oui, Japhet... oui, mon frère... (*Vivement.*) Rester tranquille... ne m'occuper de rien... quand il se tue pour moi... non, ce ne sera pas ainsi; non, M. le Marquis... non, M. le Duc... car avec un cœur comme celui-là... il doit l'être!... il est impossible qu'il ne le soit pas... Eh bien! puisque ça le fâche... puisque ça le contrarie... je ne lui parlerai plus de mes démarches... j'agirai sans rien dire... Mais, par amitié... par amour-propre... et pour mon honneur à moi... je veux découvrir sa noble famille... je veux lui trouver un père... et je lui en trouverai un, aussi bien conditionné que possible. Je sais bien qu'il aurait pu me répondre... mais il n'a pas voulu me le dire de peur de m'humilier: Mon pauvre Tim, travaille d'abord pour toi-même; commence par trouver tes parents, à toi, tu chercheras les miens ensuite... Ah! bien oui, mes parents... je ne m'en inquiète guère!... quelque malheureux porte-balle, quelque gros butor de matelot... cela me rappelle que dernièrement j'ai manqué en boxer un dans Bound-Street, et, le bras levé, je me suis arrêté court, en me disant: C'est peut-être mon père... L'idée seule qu'on peut à chaque instant heurter sa parenté vous rend affectueux avec tout le monde... je suis toujours tenté d'ôter mon chapeau ou de donner une poignée de main à ceux qui passent près de moi... Bonjour, mon oncle, bonjour, ma cousine... Il y a en bas une petite marchande de gauffres qui doit être de ma famille... de la grande famille!... nous en sommes tous, et dès que mon cher Japhet sera reconnu et placé grand seigneur... si je me trouve un père qui soit bon enfant... je lui ferai avoir dans l'hôtel de mon ami le marquis, une petite place de concierge ou d'intendant; il faut faire quelque chose pour les siens... Mais, dans ce moment... Ah! mon Dieu... il me semble que l'on a frappé à la porte!... c'est sans doute ce respectable lord... le père de mon ami...

SCÈNE III.

TIMOTHÉE, MAITRE SCHOON.

SCHOON.

M. Timothée Dixon... s'il vous plaît?

TIMOTHÉE.

C'est ici, Milord; donnez-vous la peine d'entrer. (*A part.*) Ça se voit tout de suite... c'est un grand seigneur déguisé.

SCHOON.

Je vous demanderai la permission de m'asseoir, je suis horriblement fatigué...

TIMOTHÉE.

Faites donc comme chez vous, Milord. (*A part.*) Il a beau faire! quelle taille distinguée... quel air vénérable... il y a des gens qui sont nobles malgré eux! (*A demi-voix.*) Nous sommes seuls, et vous pouvez sans crainte me faire connaître votre rang et votre nom...

SCHOON.

Mon nom... mon rang... vous voulez plaisanter, jeune homme... Je me flatte cependant d'être assez connu dans notre bonne ville de Londres... Pas un marchand de la Cité qui ne vous parle avantageusement de maître Jacobus Schoon, apothicaire.

TIMOTHÉE.

Hein!... plaît-il?... vous êtes apothicaire?

SCHOON.

Pharmacien, comme ils disent maintenant, si vous l'aimez mieux.

TIMOTHÉE, à part.

On ne peut pas tomber de plus haut!... (Haut.) Et comment se fait-il que vous veniez pour sir Japhet... avocat?...

SCHOON.

Je viens, avec une autre personne, pour un nommé Timothée Dixon!... Serait-ce vous?...

TIMOTHÉE, interdit.

Pour moi... Ah! mon Dieu!...

SCHOON, le regardant.

Eh! oui... il me semble bien que c'est vous-même...

TIMOTHÉE, à part.

C'est de mon côté... c'est de ma famille!... Après tout... apothicaire! je pouvais tomber plus mal!... c'est même mieux que je n'avais droit d'attendre... (Haut, avec sentiment.) Honnête vieillard, vous daignez donc me reconnaître...

SCHOON, qui a mis ses lunettes.

Parfaitement... pour vous avoir soigné... il y a trois mois... lors d'une discussion à coups de poings, avec ces matelots... qui vous avaient laissé pour mort devant ma boutique...

TIMOTHÉE.

C'est donc cela que je ne remettais pas vos traits?...

SCHOON.

Je le crois sans peine... une heure sans connaissance, même pendant qu'on vous rapportait chez maître Gibson, votre marchand... Et sans les ventouses que j'ai eu l'heureuse idée de vous appliquer entre les deux épaules...

TIMOTHÉE.

Très-bien!... très-bien... je me rappelle maintenant... Vous m'apportez votre mémoire...

SCHOON.

Il est payé depuis longtemps.

TIMOTHÉE.

Et par qui?

SCHOON.

Par un jeune avocat... dont vous me parliez tout à l'heure, M. Japhet...

TIMOTHÉE.

Encore lui!... et il ne m'en a rien dit... O Japhet! c'est moi qui te ruine... c'est moi qui suis cause de... (Se retournant vers Schoon.) Mais, alors, je ne devine pas, monsieur Schoon, le motif de votre visite...

SCHOON.

Ce n'est pas étonnant... vous n'avez pas remarqué que, depuis mon arrivée, vous parlez toujours, et que vous ne m'avez pas laissé le temps de placer une parole...

TIMOTHÉE.

C'est juste... chacun son tour...

SCHOON.

Eh bien!... je viens au sujet d'une annonce que vous avez fait insérer dans le *Morning-Chronicle.*

TIMOTHÉE.

O ciel!... vous savez, en ce cas, de quoi il s'agit!

SCHOON.

Pas le moins du monde... Voici le fait en deux mots : J'ai soigné, pendant quelques jours, chez moi, un nommé Gondolfin...

TIMOTHÉE.

Lord Gondolfin...

SCHOON.

Eh non!... au haut de ma maison... dans un grenier, un pauvre diable d'assez mauvaise mine, et qu'au premier abord je vous aurais livré pour un vrai gibier de potence.

TIMOTHÉE.

Ce n'est pas cela... ce n'est pas cela, du tout.

SCHOON.

Eh! si vraiment... c'est cela!... laissez-moi donc achever... Mon hôtesse, qui est une excellente femme, lui servait de garde-malade, et pour le distraire lui lisait le journal.

TIMOTHÉE, avec compassion.

Pauvre homme!

SCHOON.

J'arrive pour voir l'effet d'une potion que je lui avais fait prendre le matin, comme elle lui lisait les annonces... et à côté de la mienne sur l'hydrophobie...

TIMOTHÉE.

C'est vrai, nous la lisions tout à l'heure, s'adresser chez M. Schoon, apothicaire.

SCHOON.

C'est moi-même... après mon annonce, venait la vôtre.

TIMOTHÉE.

Celle qui commence par ces mots : « Les personnes qui auraient des renseignements relatifs à la naissance...

SCHOON.

Justement... à cette lecture, le malade parut violemment agité... il essaya de se soulever, et me fit signe de m'approcher, indiquant qu'il avait un aveu pénible à me faire.

TIMOTHÉE.

Je sue à grosses gouttes... et il a parlé?...

SCHOON.

Il l'aurait fait à l'instant même, sans une paralysie qu'il avait sur la langue.

TIMOTHÉE.

Que le diable l'emporte!... il y avait tant de maladies à son choix... il n'en manque pas, et il faut justement que ce soit celle-là... n'importe, conduisez-moi vers lui! je le ferai causer.

SCHOON.

Cela vous sera difficile, il est mort depuis environ trois quarts-d'heure.

TIMOTHÉE.

Mort! quelle fatalité !... il ne pouvait pas attendre.

SCHOON.

Il n'a eu que le temps de griffonner, et avec peine, ce peu de mots que je vous apporte.

(Il lui remet un papier.)

TIMOTHÉE.

Un nom... Tristram Plumcake, pas davantage; n'importe, nous voilà sur la trace... silence, monsieur Schoon, silence!

SCHOON.

Il s'agit donc d'une affaire bien délicate?...

TIMOTHÉE.

Excessivement délicate... au fait, pourquoi ne vous dirais-je pas la chose, mon brave M. Schoon, vous êtes un honnête homme, serviable, plein d'humanité, apothicaire, d'ailleurs, ce qui annonce que vous êtes investi de la confiance publique et particulière; sachez donc qu'il s'agit de rendre un héritier légitime à une famille des plus riches et des plus puissantes... un fils unique!

SCHOON.

En vérité!

TIMOTHÉE.

A moins qu'il n'y ait des frères et sœurs, ce dont nous n'avons aucune preuve légale... votre zèle, dans une telle affaire, serait dignement récompensé.

SCHOON.

Fi donc... je ne demande rien; je suis au-dessus de cela! vous sentez bien... le plaisir d'obliger... voilà tout, et la pratique de l'honorable famille, si cela se trouve...

TIMOTHÉE.

Vous l'aurez, honnête M. Schoon... je vous en réponds... vous qui m'avez prodigué vos soins... mais achevez votre ouvrage : il s'agit de nous mettre en rapport avec ce sir Plumcake, et, pour cela, il faut le trouver à tout prix...

SCHOON.

Cela ne sera pas difficile... il m'attend dans la rue... (Appelant par la fenêtre.) Hé!... par ici...

TIMOTHÉE.

Lord Plumcake...

SCHOON, vivement.

C'est un lord ?...

TIMOTHÉE.

Ça vous étonne?..

SCHOON.

Ça me fait plaisir... parce qu'il se fournit chez moi à crédit... c'est un voisin en face... que j'avais prévenu en venant ici... mais je n'osais pas le faire monter.

TIMOTHÉE.

Ah! mon Dieu!

SCHOON.

Le voici!...

TIMOTHÉE, regardant Plumcake qui vient d'entrer en habit noir râpé.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

SCHOON.

Je vous laisse, parce que j'ai mes affaires... et vous me tiendrez au courant de celle-ci... (A demi-voix.) Ah! c'est un lord!... personne ne le connaît dans le quartier... et je ne m'en serais jamais douté.

(Il sort.)

TIMOTHÉE, à part.

Ni moi non plus, depuis que je le vois.

SCÈNE IV.

PLUMCAKE, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, à part.

Quel désappointement... bon Dieu!... enfin, il faut bien prendre son parti, et son père, comme on le trouve...

PLUMCAKE.

On m'a assuré que M. Timothée Dixon... désirait me voir pour une affaire importante, je me suis hâté d'accourir...

TIMOTHÉE.

Vous êtes bien bon; avez-vous connu autrefois un nommé Gondolfin?

PLUMCAKE.

Permettez, n'allons pas plus loin!... je devine dans quel but vous vous adressez à moi... mais il m'est impossible de répondre à votre confiance, je ne travaille plus dans ce genre-là...

TIMOTHÉE.

Que voulez-vous dire?

PLUMCAKE.

Que la société Gondolfin, Plumcake et Cie est dissoute depuis longtemps... et que je me suis définitivement retiré des affaires...

TIMOTHÉE.

Lesquelles?

PLUMCAKE.

Celles que vous savez! autrefois, bien entendu, car, maintenant, j'ai choisi une autre partie, la partie opposée.

TIMOTHÉE.

Je ne sais rien, et vous demanderai quel métier vous exerciez ?

PLUMCAKE.

Mais, à peu près tous... excepté celui d'honnête homme...

TIMOTHÉE.

Par exemple...

PLUMCAKE.

C'est la seule spéculation que nous n'ayons pas essayée... et nous avions tort, car je vois maintenant que c'était la plus simple et la moins compliquée.

TIMOTHÉE.

Comment cela ?

PLUMCAKE.

Si vous saviez, Monsieur, sans compter les inquiétudes, les dangers... et autres inconvénients... attachés à l'état... combien il faut d'esprit et d'imagination pour être coquin... c'est étonnant ce qu'on en dépense... Tandis que la vertu n'en exige pas... elle n'en a pas besoin... c'est la profession la plus facile à exercer ; aussi, Monsieur, je l'ai choisie comme un repos... comme une retraite... sans compter... et c'est surtout ce qui m'a encouragé dans ma nouvelle spéculation, que, tout calcul fait, elle est bien plus productive... donne moins de peine et rapporte plus... c'est un bénéfice clair et net...

TIMOTHÉE, regardant son costume.

Bénéfices... que, d'après votre costume, vous n'avez guère encore réalisés...

PLUMCAKE.

Les commencements d'établissement sont toujours un peu durs... on a de la peine à se faire connaître... à se distinguer, surtout quand on commence tard... ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon ami Gondolfin... qui avait de grands talents dans l'autre partie... et qui m'y avait lancé de bonne heure...

TIMOTHÉE.

Ah ! Gondofin était...

PLUMCAKE.

Comme tant d'autres, un... spéculateur qui a fait souvent de mauvaises spéculations... Celle-là, je crois, en était une... et quoique depuis longtemps je l'aie perdu de vue... je présume qu'il finira mal...

TIMOTHÉE.

C'est fait !.,.

PLUMCAKE.

Comment cela ?...

TIMOTHÉE.

Il est mort !...

PLUMCAKE, froidement.

Où ça ?

TIMOTHÉE.

De maladie... dans un grenier.

PLUMCAKE.

Eh bien ! Monsieur, cet homme-là m'a bien trompé... je lui ai toujours prédit une fin plus élevée... vous me direz qu'un grenier... c'est déjà quelque chose... mais c'est mieux que raisonnablement ses amis ne pouvaient l'espérer... il y a comme ça des chances !

TIMOTHÉE.

Oui, je vois qu'il a eu du bonheur... mais avant de mourir il vous a désigné.

(Montrant le papier.)

PLUMCAKE.

Pour la suite de ses affaires... impossible, Monsieur... je vous en ai expliqué la raison.

TIMOTHÉE.

Vous êtes dans l'erreur, il s'agit, au contraire, d'une bonne action.

PLUMCAKE.

Ça m'étonne de lui... mais je vous l'ai dit, il était capable de tout ! Pour moi, alors, c'est différent... ça rentre dans ma nouvelle spécialité, et quoique j'y sois un peu gauche... vu le manque d'habitude... je ne demande pas mieux que de vous seconder... si j'y trouve quelque avantage.

TIMOTHÉE.

Bien entendu.

PLUMCAKE.

Car il faut que la vertu rapporte... sans cela ça ne serait pas moral !

TIMOTHÉE.

C'est juste !... voici, Monsieur, ce dont il s'agit... silence, on vient...

SCÈNE V.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE, à demi voix.

C'est une grande dame... qui ne restera qu'un instant.

PLUMCAKE.

Madame la marquise de Suntherland !

TIMOTHÉE.

Vous la connaissez ?

PLUMCAKE.

Beaucoup... nous étions liés autrefois avec ce qu'il y avait de mieux. (Saluant.) Madame la marquise ne remet pas mes traits ?

LA MARQUISE.

Non, Monsieur.

PLUMCAKE, à part.

Il n'y a pas de mal... et je l'aime autant... (Haut.) Je suis pourtant un ancien serviteur de la famille.

LA MARQUISE.

Si vous êtes de la paroisse, présentez-vous à l'hôtel le vendredi... mon intendant est chargé de distribuer des secours. (A Timothée.) M. Japhet?

TIMOTHÉE.

Il est, dans son cabinet, à travailler.

LA MARQUISE.

Toujours...

TIMOTHÉE.

Il ne fait que cela... Je lui disais encore dans notre dernière conférence...

LA MARQUISE.

Monsieur est aussi avocat?

TIMOTHÉE.

Non Madame... Je lui disais... il n'y a pas de raison, tu finiras par te tuer.

LA MARQUISE.

Ah! vous le tutoyez?

TIMOTHÉE.

Oui, c'est mon habitude.

LA MARQUISE.

Monsieur est quaker peut-être?

PLUMCAKE.

Ah! vous êtes quaker?

TIMOTHÉE.

Quelque chose d'approchant... Sir Japhet a défendu sa porte pour tout le monde... excepté pour madame la marquise.

LA MARQUISE.

Je l'en remercie... et j'en profite...

TIMOTHÉE, ouvrant la porte à gauche.

Madame la marquise de Suntherland.

(La marquise le salue, passe devant lui et entre dans le cabinet.)

SCÈNE VI.

TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE.

Elle n'y est plus... à nous deux, maintenant.

PLUMCAKE.

De quoi s'agit-il?

TIMOTHÉE, lui donnant le journal.

Lisez ce journal, cet article vous dira tout... il avait frappé de surprise votre ami Gondolfin... qui devait nous donner à ce sujet des renseignements... suspendus par indisposition.

PLUMCAKE, qui a jeté les yeux sur l'article.

Ah! ah!

TIMOTHÉE.

C'est justement ce qu'il dit en lisant.

PLUMCAKE, relisant.

« Les personnes qui auraient des renseigne- » ments relatifs à la naissance d'un enfant déposé » le 15 juillet 1816... » (S'arrêtant.) Permettez... l'enfant...

TIMOTHÉE.

Eh bien!

PLUMCAKE.

Lequel? car je me rappelle parfaitement qu'il y en eut deux... déposés ensemble... et à la même heure.

TIMOTHÉE.

C'est juste... c'est bien cela!... vous êtes au fait de l'événement!...

PLUMCAKE.

Comme si j'y avais été.

TIMOTHÉE.

Vous savez tout?

PLUMCAKE.

Jusque dans les moindres détails.

TIMOTHÉE, lui sautant au cou.

Ah! mon ami, mon cher ami... (s'essuyant le front.) Enfin, nous y voilà... ce n'est pas sans peine!... asseyez-vous!... je vous écoute... cet enfant... ou ces deux enfants... si vous voulez, car pendant que nous y sommes, ça n'en coûtera pas plus... quelle est cette noble famille?... parlez, mais parlez donc... qu'attendez-vous?

PLUMCAKE.

J'attends que vous commenciez.

TIMOTHÉE.

Quoi donc?

PLUMCAKE.

Les éclaircissements.

TIMOTHÉE.

C'est vous.

PLUMCAKE.

C'est vous... je ne connais qu'une manière de voir clair en affaire...

(Faisant le geste de compter de l'argent.)

THIMOTHÉE.

Je vous comprends... honorable Plumcake... et j'y ai pensé... lisez la fin de l'article.

PLUMCAKE.

Je l'ai lu, cent livres sterling de récompense.

TIMOTHÉE.

Après?

PLUMCAKE.

Non... avant!.. dès qu'il s'agit de s'éclairer... il vaut mieux que la lumière marche devant que derrière!...

TIMOTHÉE.

Vous, qui êtes un honnête homme... vous qui exercez maintenant la vertu.

PLUMCAKE.

Certainement, je l'exerce, mais pas gratis!...

TIMOTHÉE.

Fi donc!

PLUMCAKE.

Comment, Monsieur, tous les états du monde rapportent, y compris ceux de tailleur et de

procureur... et l'état le plus beau, le plus noble, ne rapporterait rien?.. ça ne serait pas juste... je dis plus, ça serait décourageant... ça dégoûterait de la vertu... et j'y tiens... Monsieur... j'y tiens, dans ce qui en est pour moi la base et le fondement... cent guinées sur-le-champ... et autant après... si vous êtes content...

TIMOTHÉE.

Comment, morbleu!

PLUMCAKE.

C'est d'un honnête homme, car, enfin, si vous n'étiez pas satisfait... c'est possible... je ne dis pas non!...

TIMOTHÉE.

Quoi! Monsieur, vous ne pourriez pas me faire crédit...

PLUMCAKE.

La vertu n'en fait pas... avec elle, point de retards, point de délais!...

TIMOTHÉE.

Diable d'homme!... c'est juste, Monsieur... c'est juste... et si ça ne dépendait que de moi, je vous compterais cette somme sur-le-champ... mais vous comprenez qu'il faut que je transmette vos propositions à la famille qui m'a chargé de cette affaire.

PLUMCAKE.

Ah! Monsieur est l'homme d'affaires...

TIMOTHÉE.

L'intendant.

PLUMCAKE.

De la famille.

TIMOTHÉE.

Oui, Monsieur, de la noble famille. (A part.) S'il pouvait la nommer... (Haut.) La famillle de... de...

PLUMCAKE.

La famille de l'enfant!... dès que vous aurez sa réponse...

TIMOTHÉE.

Aujourd'hui, probablement...

PLUMCAKE.

Et bien! je repasserai ici, sur les trois heures, avec les pièces à l'appui...

TIMOTHÉE.

Les preuves...

PLUMCAKE.

Je ne marche jamais sans cela... prêt à les échanger contre les deux cents guinées... comptant...

TIMOTHÉE.

Nous avions dit cent...

PLUMCAKE.

Je m'en repens maintenant... le repentir est toujours permis... et comme a dit un poëte français.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels....

C'est la mienne... je suis, monsieur l'intendant, votre tout dévoué... (Il sort.)

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, seul.

Va-t'en au diable, avec ta vertu... la vertu la plus obstinée... la plus juive... Dire que je touche au port... que nous y sommes... que nous tenons les honneurs... les titres... les trésors, et que nous ne pouvons les saisir, faute de deux cents guinées... Si je dis ça à Japhet... il se moquera de moi... il ne voudra pas me les donner... je le sais... D'ailleurs, il ne les a pas... et il n'est pas homme à les emprunter pour les jeter à un aventurier, à un intrigant... qui d'abord, et avant de parler, veut tenir cet argent... que peut-être il ne gagnera pas... Si vraiment... il a bien dit qu'ils étaient *deux*... il a l'air sûr de son fait... il sait tout!... et cette vérité qu'il me cache... si je pouvais la découvrir sans payer l'impôt de la taxe... si je pouvais y arriver gratis... en me passant de lui: ça serait plus beau... et plus économique... mais comment?.. impossible.. (Jetant un cri.) Ah!.. ah! mon Dieu!.. tout à l'heure... cette Marquise... cette grande dame... que sur-le-champ il a reconnue... dont il a été longtemps le domestique... s'il a été à son service... est-ce qu'il ne pourrait pas par elle... ou par quelqu'un des siens, avoir été employé dans cette affaire... dont il semble posséder tous les détails... Suntherland... la Marquise de Suntherland... c'est un beau nom... un nom qui nous irait... ce doit être lord Suntherland son époux... son honorable époux... en tous cas, qu'est-ce que je risque de voir... d'essayer d'en parler d'une manière détournée... je verrai toujours bien... et, alors... c'est elle... c'est comme un fait exprès... c'est le ciel qui l'envoie!

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE.

C'est une dévote... je peux toujours lui parler du ciel... c'est une manière d'entrer en conversation...

LA MARQUISE.

C'est ce jeune quaker, l'ami de mon avocat.

TIMOTHÉE.

Mille pardons, madame la Marquise... d'oser vous demander quelques instants d'entretien sur une affaire grave...

LA MARQUISE.

Sur mon procès?...

TIMOTHÉE.

Sur une affaire plus importante encore... pour une dame aussi vertueuse, aussi pieuse que vous...

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?

TIMOTHÉE.

A peine le sais-je moi-même... mais vous devez me comprendre... c'est un mystère... une révélation...

LA MARQUISE.

Grand Dieu !...

TIMOTHÉE, à part.

Elle se trouble... elle sait quelque chose... (Haut.) Mystère connu de moi seul...

LA MARQUISE.

Comment cela... qui a pu vous instruire ?...

TIMOTHÉE.

Vous savez donc de quoi il s'agit ?...

LA MARQUISE.

Peut-être, Monsieur... mais encore...

TIMOTHÉE.

Il s'agit d'un secret de famille... de l'honneur des Suntherland...

LA MARQUISE.

Silence !...

TIMOTHÉE, à part.

Elle sait tout... (Haut.) Et avant d'en parler à votre mari...

LA MARQUISE.

Je n'en ai pas !...

TIMOTHÉE, avec effroi.

Quoi, vous êtes veuve... le Marquis de Suntherland... votre honorable époux, n'existerait plus...

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Je n'ai jamais été mariée...

TIMOTHÉE.

Pas mariée... alors, comment se fait-il ?...

LA MARQUISE.

Silence, au nom du ciel... mon honneur.. réputation... les ennemis que j'ai en ce mome vous ne voulez pas me perdre...

TIMOTHÉE.

Non certainement...

LA MARQUISE.

Silence donc !... vous me le promettez... vous me le jurez...

(Elle va fermer la porte, à gauche du cabinet de Japhet.)

TIMOTHÉE, à part.

C'est une nouvelle tuile qui me tombe sur la tête... je cherchais un père... et il se trouve que c'est une mère... Je comprends maintenant, son rang, sa naissance... et pas mariée... tout lui faisait un devoir... de cacher à tous les yeux... et c'est Plumcake... qui aura été chargé par elle... c'est clair comme le jour...

LA MARQUISE.

Eh bien ! Monsieur ?...

TIMOTHÉE.

Eh bien ! Madame, je m'entendrai avec vous... avec vous seule...

LA MARQUISE.

Mais, d'abord, quel intérêt vous guide et vous fait agir ?...

TIMOTHÉE.

Celui de la vérité, d'abord !... c'est quelque chose... et d'autres motifs encore... qui font qu'avant de m'expliquer... je tiens à tout savoir...

LA MARQUISE.

Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment.

TIMOTHÉE.

C'est juste...

LA MARQUISE.

Mais, dans deux heures, chez moi... à mon hôtel... à l'hôtel de Suntherland... je vous attendrai...

TIMOTHÉE.

J'y serai... je vous le promets... et, d'ici là... discrétion inviolable...

LA MARQUISE.

J'y compte, Monsieur, j'y compte... adieu...

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

TIMOTHÉE, seul ; puis JAPHET.

Père inconnu... mais il y a une mère... une mère non mariée... qui peut nous reconnaître... nous laisser sa fortune... de son côté, pas d'héritiers, pas de collatéraux !... du nôtre, pas un seul parent !... avantage que nous avons toujours, nous autres anonymes... il faut bien que ça serve à quelque chose ! et c'est moi... moi seul, qui ai découvert tout cela, sans le secours de Plumcake... :t je ne sais si je dors, si je veille, si c'est bien ıoi, Timothée Dixon... (Apercevant Japhet.) Ah ! ıon ami !

(Il lui saute au cou.)

JAPHET.

Qu'as-tu donc ?

TIMOTHÉE.

Rien... je n'ai rien à dire...

JAPHET.

Cela se trouve bien, car je n'aurais pas le temps de t'écouter... je vais au palais.

TIMOTHÉE.

Je n'ai rien à te dire... car tu ne me croirais pas... mais plus tard, quand je serai sûr de mon fait. (A demi-voix.) Oui, mon ami, oui... ce qu'il y a de mieux dans ce genre-là... une famille superbe...

JAPHET.

Tu perds la tête... adieu !... je suis en retard et il fait un temps affreux.

TIMOTHÉE.

C'est bien... où te verrai-je aujourd'hui ? car j'aurai à te parler.

JAPHET.

En sortant du palais, j'irai chez ma cliente, lady Suntherland... de là...

TIMOTHÉE.

Bien !... je t'y trouverai... ou plutôt je t'y attendrai.

JAPHET.

Et pourquoi ?

TIMOTHÉE.

Cela me regarde... sois tranquille... tu verras, le vue n'en coûte rien.

JAPHET, regardant autour de lui.

Où est donc mon chapeau ?

TIMOTHÉE, le lui donnant.

Tu verras que tu es millionnaire.

JAPHET.

Et mon parapluie ?

TIMOTHÉE.

Voilà, je te le permets encore pour aujourd'hui.

JAPHET.

Adieu !

TIMOTHÉE, le regardant et avec exaltation.

C'est la dernière fois que tu vas à pied... (A Japhet qui le regarde d'un air étonné.) Allez, Milord, allez !

(Japhet sort par le fond ; Timothée par la porte à droite.)

ACTE II.

Un riche salon dans l'hôtel de Suntherland.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, SCHOON.

ESTHER.

Vous croyez donc, maître Schoon, que cela suffira.

SCHOON.

Quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre, pas autre chose... car je ne vois rien d'alarmant dans l'état de madame la Marquise.

ESTHER.

Et vous ne trouvez pas nécessaire d'envoyer chercher un médecin ?

SCHOON.

A moins que vous ne vouliez décidément la rendre malade... Je tiens peu aux médecins... surtout depuis qu'ils veulent se passer des pharmaciens... et qu'ils ne font plus rien prendre chez nous... mauvais système !... innovation dangereuse ! qui tuera beaucoup de monde.

ESTHER.

Vous croyez ?

SCHOON.

Ça commence d'abord par tuer... les apothicaires... et quand il n'y aura plus d'apothicaires, on verra les suites...

ESTHER.

Mais l'indisposition de ma tante n'en aura pas ?

SCHOON.

Des spasmes... voilà tout... Comment cela lui a-t-il pris ?

ESTHER.

C'est ce maudit procès qui en est cause... elle venait de chez son avocat, elle est rentrée fort troublée, fort agitée... s'est assise et s'est trouvée mal.

SCHOON.

Ce n'était qu'un mouvement nerveux... les fibres du cerveau tendues par une préoccupation continuelle... c'est comme moi, quand je compose !.. quand j'ai composé ma fameuse pâte pour les cors aux pieds... vous ne pouvez pas vous imaginer combien cela influait sur mon organisation cérébrale... Mais ici, grace au ciel, il n'y a pas d'apparence de fièvre... j'apporte une petite potion calmante, pour procurer à madame la Marquise une bonne nuit... Sans adieu, Miss... j'ai quelques clients à visiter... et une autre affaire qui m'occupe... nous avons demain une séance à l'Académie royale de Médecine... des expériences du docteur Irving... sur l'hydrophobie... si ça peut être agréable à vous et à madame la Marquise... je connais le docteur... et j'aurai des billets... des premières places.

ESTHER.

Dans ce cas, j'aime mieux être loin, le plus loin possible... et je vous remercie, monsieur Schoon... à tantôt... vous reviendrez... vous n'y manquerez pas ?

SCHOON.

Je vous le promets. (Il sort.)

SCÈNE II.

ESTHER, puis LA MARQUISE.

ESTHER.

Je ne veux plus qu'elle pense à ce procès..... pas plus qu'à ce mariage... l'un est aussi inutile que l'autre... la voilà encore triste et rêveuse !...

LA MARQUISE, à part.

Comment ce mystère a-t-il pu être pénétré?

enfin, il est connu de lui, de bien d'autres peut-être... il n'y a plus à hésiter.

ESTHER.

Vous souffrez toujours.

LA MARQUISE.

Oui... d'abord, il y a des émotions qu'on a peine à maîtriser! des positions auxquelles il faut renoncer... non sans peine, non sans effroi, et puis, à force de les envisager, on s'y fait, on s'y habitue, et quand une fois on a pris son parti.... on s'étonne de n'avoir pas eu plus tôt ce courage.

ESTHER.

Quoi! il serait vrai... ce procès, vous y renoncez? ah! vous avez bien raison.

LA MARQUISE.

Non, mon enfant... car ce n'est pas pour moi, c'est pour toi que je l'ai entrepris.

ESTHER.

Pour moi que vous vous donnez tant de peine! que vous compromettez votre santé!... n'en faites rien, je vous supplie... car je ne sais comment vous expliquer... comment vous dire... mais j'ai un aveu à vous faire...

LA MARQUISE.

Toi aussi!..

ESTHER.

Vous désirez gagner ce procès pour me doter, pour me marier, pour me rendre heureuse?

LA MARQUISE.

Sans contredit...

ESTHER.

Eh bien! s'il devait arriver tout le contraire?

LA MARQUISE.

Comment cela?

ESTHER.

Si le choix que vous avez fait... je ne sais comment me faire comprendre.

LA MARQUISE.

Tu ne connais pas le marquis de Schressbury, tu ne l'as jamais vu.

ESTHER.

C'est vrai!.. mais il n'est pas le seul au monde, il y en a d'autres que lui...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce à dire?

ESTHER.

Voilà que vous vous fâchez...

LA MARQUISE.

De ton manque de confiance.

ESTHER.

Je n'osais pas... vous aimez les marquis, et celui-là ne l'est pas.

LA MARQUISE.

Qu'importe!.. si le choix est convenable... s'il a une belle fortune...

ESTHER.

Il n'en a pas du tout... voilà pourquoi je ne trouvais pas nécessaire d'en avoir...

LA MARQUISE.

Au contraire... raison de plus... mais rassure-toi, mon enfant, il se peut qu'un jour tu en aies une considérable...

ESTHER.

Que je pourrai lui offrir?

LA MARQUISE.

Un instant... pourvu qu'il ait du talent, du mérite, une honnête famille... un nom honorable.

ESTHER.

Il a tout cela, j'en suis sûre.

LA MARQUISE.

Eh bien! je vais lui écrire... ou plutôt écris-lui toi-même, en mon nom, que je suis prête à agréer sa recherche... mais que je demande à le voir, à le connaître.

ESTHER.

Il n'en est pas besoin... vous le connaissez... vous l'estimez... vous le voyez presque tous les jours...

LA MARQUISE.

Qui donc? achève.

ESTHER.

Je ne puis, car voici du monde qui vous arrive.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Timothée Dixon.

LA MARQUISE.

O ciel! laisse-nous!

ESTHER.

Oui, ma tante, je vous laisse. (A demi-voix.) avec un de ses amis!

LA MARQUISE.

Que dis-tu?

ESTHER, s'enfuyant.

Adieu! (A part.) Je vais écrire à M. Japhet, au nom de ma tante. (Elle sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE.

LA MARQUISE.

Un de ses amis... je conçois maintenant... et ses discours de ce matin, et l'entretien qu'il m'a demandé! il avait intérêt à connaître et à découvrir les secrets d'une famille... où son ami désire entrer.

TIMOTHÉE, après avoir salué.

Me voici, madame la Marquise, exact au rendez-vous.

LA MARQUISE.

C'est bien.

TIMOTHÉE, à la Marquise.

Pardon, Madame.

LA MARQUISE.

Vous vous doutez, Monsieur, que le peu de mots que vous m'avez dits ce matin m'ont jetée dans un grand trouble.

TIMOTHÉE.

Je le crois bien... aborder aussi brusquement un pareil sujet... je m'en accuse.

LA MARQUISE.

Et moi, je vous remercie... le premier moment a été tout entier à l'effroi... et le second...

TIMOTHÉE.

J'en étais sûr, à des émotions plus douces, plus naturelles... et je ne vois pas pourquoi on s'en défendrait... qu'est-ce qui n'a pas été jeune, Madame?... tout le monde l'a été... plus ou moins...

LA MARQUISE.

Je vous rends grace de tant d'indulgence... surtout me croyant coupable...

TIMOTHÉE.

Madame...

LA MARQUISE.

Mais je ne le suis pas, Monsieur...

TIMOTHÉE, à part.

Si elle me prouve cela...

LA MARQUISE.

Ou, du moins, je ne le suis pas autant que vous pourriez le penser... des événements, des circonstances...

TIMOTHÉE.

Les circonstances... c'est ce que j'allais vous dire... elles n'en font jamais d'autres... sans les circonstances, il n'arriverait jamais de malheurs; ainsi, croyez, Madame, que j'ai toujours fait la part des circonstances... une bonne part... bien large... ainsi, de ce côté, soyez tranquille...

LA MARQUISE.

Je ne le serai qu'après m'être justifiée à vos yeux... car je sais maintenant le motif qui vous fait agir... je le sais... et la vérité que vous désirez connaître... c'est moi qui tiens aujourd'hui à vous l'apprendre...

TIMOTHÉE.

Alors, nous sommes parfaitement d'accord... de plus, nous sommes seuls, ainsi, parlez!

LA MARQUISE.

J'avais été élevée avec un de mes cousins, Arthur Ephelston.

TIMOTHÉE.

Ephelston... n'est-ce pas un lord... un pair d'Angleterre?...

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur...

TIMOTHÉE.

Ancienne famille... immense fortune... Dieu! que je suis content...

LA MARQUISE.

Et de quoi?

TIMOTHÉE.

De ce qu'il était votre cousin... car un cousin jeune et aimable... vaut toujours mieux....

LA MARQUISE.

Non, vraiment... car on l'aime... et quand il est destiné à une autre... quand il est forcé d'obéir à un père inflexible...

TIMOTHÉE.

Les pères ne sont ici-bas que pour notre tourment... moi, qui vous parle, il y en a un qui m'en a donné du tourment... et de la peine...

LA MARQUISE.

Le vôtre?...

TIMOTHÉE, vivement.

Jamais... de ce côté-là... je dois lui rendre justice... mais, continuez... Lord Ephelston...

LA MARQUISE.

Se soumit à la volonté paternelle... il se maria! moi, je jurai de rester libre... je tins parole; je refusai tous les partis, et quelques années après, lorsque, par des événements trop longs à vous raconter, lord Ephelston eut perdu sa femme et son fils, maître de sa main... il me l'offrit... je l'acceptai...

TIMOTHÉE.

Je ne vois pas alors les circonstances malheureuses... dont vous parlez...

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Confiants dans notre tendresse, dans notre foi mutuelle... nous nous regardions comme époux! pour consacrer cette union... nous n'attendions que le temps voulu par les convenances du veuvage, lorsqu'un événement affreux... lord Ephelston, blessé mortellement dans une partie de chasse...

TIMOTHÉE.

Ah! mon Dieu!...

LA MARQUISE.

Expira... sans avoir pu réparer... une imprudence que le soin de ma réputation me força de cacher à tous les yeux...

TIMOTHÉE.

Je comprends...

LA MARQUISE.

Voilà ma faute, Monsieur... celle que vous m'avez reprochée avec raison...

TIMOTHÉE.

Je n'ai rien reproché... mais je pensais qu'une noble et généreuse dame, telle que vous... ne voudrait pas enlever plus longtemps à son enfant, son nom... son état.

LA MARQUISE.

Vous dites vrai... ma position dans le monde me faisait chaque jour hésiter... mais vos discours... votre sévère franchise m'ont éclairée sur mes véritables devoirs... je suis décidée à tout braver...

TIMOTHÉE.

A la bonne heure...

LA MARQUISE.

A expier mes torts envers mon enfant...

TIMOTHÉE.

C'est tout ce que nous demandons...

LA MARQUISE.

Et dès demain, aux yeux de tous... je la reconnais pour ma fille!...

TIMOTHÉE.

Votre fille !... ô ciel!...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc?...

TIMOTHÉE.

Rien, Madame... rien... (A part.) C'était une fille!...

LA MARQUISE.

Ne voulant me priver ni de sa vue, ni de ses caresses, je l'avais élevée près de moi, présentée dans le monde, comme ma parente, comme ma nièce... Cela ne suffit pas... je le vois, maintenant surtout que d'autres vues... d'autres idées, dont elle m'a parlé... et dont nous causerons plus tard... J'attends M. Japhet, votre ami, et notre avocat... il nous indiquera la marche à suivre... mais avant qu'il vienne, je cours près d'Esther... près de ma fille... tout lui avouer, et lui apprendre, Monsieur, que c'est à votre généreuse intervention qu'elle devra son nom, son rang et sa fortune...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

TIMOTHÉE, seul.

Je parlais de tuile !... en voilà une ! ou plutôt c'est tout une toiture... une maison... un palais, c'est l'édifice que j'avais élevé... qui s'écroule tout entier... m'écrase et m'aplatit... Une fille... bon Dieu ! une fille ! et c'est pour la faire reconnaître de ses illustres parents que je me suis donné tant de mal ! ça vous casse les bras ! ma parole d'honneur, je suis foudroyé... anéanti... Dieu ! (Regardant par la porte du fond, qui s'ouvre.) Japhet qui monte le grand escalier ! Moi qui lui avais donné rendez-vous ici... moi qui m'étais vanté de lui livrer une famille tout entière... je n'en ai pas même le commencement... un père... un malheureux père... sont-ils donc devenus si rares... qu'on ne puisse en trouver un... même d'occasion...

SCÈNE V.

TIMOTHÉE, JAPHET.

JAPHET, à part, et serrant une lettre dans sa poche.

C'est le seul parti à prendre... j'avouerai tout, c'est mon devoir...

TIMOTHÉE.

Que dis-tu donc ?

JAPHET.

Je dis que tout est conjuré sur moi... tout jusqu'au bonheur qui m'accable...

TIMOTHÉE.

Tu es bien heureux... je vois que ton procès est gagné...

JAPHET.

Non... la cause est remise à huitaine... mais, en sortant du palais... j'ai reçu une lettre...

TIMOTHÉE.

Et de qui ?

JAPHET, avec embarras.

Dans la position... où nous sommes... je n'ai pas osé t'avouer... qu'il était une personne... noble... riche... que je voudrais, et que maintenant je ne puis te nommer... que j'aime... et dont je suis aimé...

TIMOTHÉE.

Le grand mal.

JAPHET.

On me propose sa main... on m'offre de l'épouser...

TIMOTHÉE.

Acceptons toujours.

JAPHET.

On connaît mon manque de fortune, et ce n'est pas un obstacle ; mais on exige, et c'est tout naturel, une naissance et une famille honorables, on me demande quel est mon nom... quel est mon père ?...

TIMOTHÉE.

Eh ! parbleu, je me le suis assez demandé depuis ce matin...

JAPHET.

Que leur répondre ?

TIMOTHÉE.

Que tu es noble, je l'atteste.

JAPHET.

Et rien ne le prouve...

TIMOTHÉE.

Rien ne prouve le contraire... et, dans le doute... il y a autant de chances pour nous... dis-leur seulement d'attendre quelques jours... il me reste un espoir... j'ai une famille en vue...

JAPHET.

Celle dont tu me parlais ?...

TIMOTHÉE.

Non, celle-là a manqué...

JAPHET.

Tu vois bien, toutes tes recherches n'ont pas le sens commun.

TIMOTHÉE.

Écoute donc... c'était trop beau... c'était gratis... et, dans ce monde, on n'a rien pour rien... mais j'en ai un autre immanquable...

JAPHET.

Laisse-moi tranquille...

TIMOTHÉE.

C'est plus cher, il est vrai... et je n'ai pas le premier schelling... ni toi non plus... mais, plus tard... sur ce que nous gagnerons... nous pourrons amasser...

JAPHET, avec impatience.

C'en est assez...

TIMOTHÉE.

De quoi avoir un père...

JAPHET.

Va-t'en au diable...

TIMOTHÉE.

Si je t'en ai un... sur mes économies, à moi, tu ne peux pas m'en empêcher.

JAPHET.

Si, vraiment; je te défends de t'en occuper et de me compromettre davantage... je dois la vérité tout entière à la noble famille qui veut bien m'accueillir... et quand elle saura qui je suis, si elle me refuse... si elle me repousse, je ne pourrai lui en vouloir... mais je sais le parti qui me reste à prendre...

TIMOTHÉE.

Et lequel?

JAPHET.

J'irai... j'irai me jeter à la Tamise !...

TIMOTHÉE.

Ingrat !... tu m'abandonnerais donc, moi, ton ami, qui me ferais tuer, non pas pour moi, car je ne te ressemble pas, je n'aurais jamais ces idées-là pour mon compte, mais pour toi, pour te rendre heureux...

JAPHET.

Pardon, mon bon Timothée... mon frère...

TIMOTHÉE.

Oui... ton frère... nous n'avons pas déjà tant de parents dans le monde... il n'y a que nous deux... et si je perds la moitié de ma famille... que veux-tu que je fasse de l'autre?

JAPHET.

Tu as raison, je suis un insensé...

TIMOTHÉE.

Et puis ce père, que j'aurai enfin rencontré... arriverait donc pour ne plus retrouver son fils... car je ne pourrais plus le lui rendre... et il me demanderait comme à Caïn : Qu'as-tu fait de ton frère ? tu comprends bien que ça ne se peut pas, que je réponds de toi...

JAPHET.

Je n'y pense plus, te dis-je... je n'y pense plus...

TIMOTHÉE.

Alors, embrasse-moi donc... (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.) et laisse-moi faire.

JAPHET.

Oui, à condition que tu ne feras rien. J'entre chez la Marquise, lui rendre compte de l'audience d'aujourd'hui... et je reviendrai te reprendre.

TIMOTHÉE.

C'est bien, entre chez la Marquise; tu y trouveras du changement... grâce à moi.

JAPHET.

Comment cela?

TIMOTHÉE, apercevant Schoon.

C'est M. Schoon, l'apothicaire. Je ne peux pas t'expliquer devant lui, mais on te dira ce que j'ai fait... et peut-être ça te donnera-t-il confiance en moi... Va toujours.

(Japhet sort par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

TIMOTHÉE, SCHOON.

TIMOTHÉE.

C'est vrai... j'aurai pu trouver une mère à cette petite fille, dont je ne me soucie pas... et je ne trouverais pas un père à mon ami... à mon meilleur ami. Allons donc !... surtout quand il ne s'agit que de deux cents guinées.

SCHOON.

Est-ce que madame la Marquise se trouverait plus indisposée?

TIMOTHÉE.

Non... vénérable monsieur Schoon. (A part.) Deux cents guinées... si je les empruntais à M. Schoon...

SCHOON.

Je viens de rencontrer votre nouvelle connaissance, ce brave Plumcake, que je vous ai envoyé ce matin, et qui doit, à ce qu'il m'a dit, se rendre chez vous à trois heures.

TIMOTHÉE, à part.

Tant mieux, il ne m'y trouvera pas. Il est vrai que j'ai dit tout haut devant l'hôtesse que je me rendais à l'hôtel Suntherland.

SCHOON.

Il viendra vous y rejoindre; car il avait, disait-il, des papiers à vous remettre.

TIMOTHÉE, avec dépit.

Je le sais bien... Que pensez-vous de ce Plumcake?

SCHOON.

Vous me disiez un lord.

TIMOTHÉE.

Je me trompais !

SCHOON.

C'est un pauvre diable... qui a grand besoin d'argent.

TIMOTHÉE.

Lui en prêteriez-vous ?

SCHOON.

Je n'en ai jamais prêté à personne.

TIMOTHÉE.

C'est bon à savoir.

SCHOON.

Et ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes... mais je lui ai offert les moyens de gagner sur-le-champ deux cents guinées que j'ai là.

TIMOTHÉE.

Quels moyens ?

SCHOON.

Vous n'avez donc pas lu ce matin, dans le journal, mon annonce à côté de la vôtre ?

TIMOTHÉE, avec émotion.

Si, vraiment... Eh bien !..

SCHOON.

C'est demain que devaient avoir lieu, à l'Académie royale, les expériences du docteur Irving... Mais, quelque infaillible que soit sa recette, il n'a encore pu trouver personne qui voulût tenter l'épreuve.

TIMOTHÉE.

Eh bien !...

SCHOON.

Eh bien ! je l'ai proposée à Plumcake... qui pouvait la risquer, car il n'a rien à perdre... Il a refusé.

TIMOTHÉE.

Ah ! il a refusé !... C'est donc bien dangereux ?

SCHOON.

Dame ! c'est chanceux... Tous les jours on se trompe... surtout les médecins.

TIMOTHÉE.

Mais, que ça réussisse ou non... on est sûr des deux cents guinées ?...

SCHOON.

On les touche sur-le-champ... en signant l'engagement que j'ai là... et que je rapporte au docteur.

TIMOTHÉE.

Ah ! vous l'avez là ?... je voudrais bien le voir.

SCHOON.

Très-volontiers... le voici bien en règle. C'est original, n'est-ce pas ? (A Timothée, qui court brusquement à la table.) Eh bien ! que faites-vous ?... vous signez ?

TIMOTHÉE, lui présentant le papier.

Les deux cents guinées ?

SCHOON.

Y pensez-vous ?

TIMOTHÉE.

Les deux cents guinées... il me les faut à l'instant.

SCHOON.

Mais le danger...

TIMOTHÉE.

Ça m'est égal.

SCHOON.

Il y va de la vie.

TIMOTHÉE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... est-ce la vôtre ? C'est la mienne... ça me regarde. Tenez, vous dis-je... tenez ; j'ai signé, ne voulez-vous pas maintenant me voler mon argent ?

SCHOON, lui donnant les billets de banque.

Non... non... le voici... Mais permettez-moi de vous dire...

TIMOTHÉE, sans l'écouter.

Ah ! mes chères bank-notes, je vous tiens donc... sans vous devoir à personne... qu'à moi !

SCHOON.

Mais, mon cher ami... il a perdu la tête...

TIMOTHÉE.

La perte n'est pas grande... (Montrant sa tête.) car elle n'est pas belle !... Si c'était la vôtre, monsieur Schoon, ce serait différent.

SCHOON.

Vous êtes bien bon... mais je ne sais, en conscience, si je dois consentir...

TIMOTHÉE.

Que vous le vouliez ou non... c'est fait... c'est signé. Allez dire au docteur que, demain, je suis à lui... je suis son bien, puisqu'il m'a acheté et payé... Allez... allez vite.

SCHOON.

Oui, Monsieur... Je vais le prévenir que nous avons, enfin, un sujet... il n'y comptait plus... Mais, aujourd'hui... dites-moi...

TIMOTHÉE.

Aujourd'hui, je suis encore à moi... je m'appartiens.

SCHOON.

C'est trop juste.

TIMOTHÉE.

On vient... c'est Plumcake... laissez-moi.

SCHOON.

Oui, mon cher ami, je m'en vas. (Il sort.)

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE.

Le voilà parti !... (A Plumcake.) A nous deux,

maintenant... J'ai vu la famille... la noble famille; elle consent au sacrifice que vous exigez... aux deux cents guinées...

PLUMCAKE.

Comptant.

TIMOTHÉE.

Je les ai là. A mon tour, je compte sur une franchise entière et sur une vertu...

PLUMCAKE.

Que je vous garantis solide !... D'abord, elle est toute neuve et n'a presque pas servi.

TIMOTHÉE.

Voici l'argent.

PLUMCAKE.

Voici les preuves... mais pour que vous puissiez utilement en faire usage, je dois les faire précéder d'un petit précis historique, ou notice biographique... Ne vous effrayez pas, ça ne vous coûtera pas plus cher ; les biographies sont aujourd'hui pour rien. Monsieur, tel que vous me voyez, je descends aussi d'une famille célèbre... mon père, maître Plumcake, s'était distingué dans la haute pâtisserie, et, plus heureux que Christophe Colomb, il avait donné son nom à une espèce de gâteaux, découverte et inventée par lui.

TIMOTHÉE.

Les Plumcakes ?... C'est donc cela que je me disais...

PLUMCAKE.

Vous connaissiez ?...

TIMOTHÉE.

J'en ai mangé.

PLUMCAKE.

Cela seul me dispense de tout commentaire comme de tout éloge... Or donc, Monsieur... mon illustre père était premier cuisinier... premier chef chez lord Ephelston.

TIMOTHÉE.

Permettez... permettez... je connais aussi ce nom.

PLUMCAKE.

Un cousin de Lady Suntherland.

TIMOTHÉE.

C'est juste... Arthur...

PLUMCAKE.

Vous l'avez dit... lord Arthur Ephelston. J'ai été élevé dans ses cuisines... Quelle table, Monsieur !... quelle maison !... le paradis terrestre. Il ne tenait qu'à moi d'y rester et d'y vivre... mais, au lieu d'étudier sous mon père, le plus honnête des cuisiniers, une spécialité dans son genre... au lieu de sucer ses doctrines, si solides et si succulentes... je préférais le bruit et la fumée... celle des estaminets, que je hantais habituellement avec des jeunes gens de mon âge, les plus mauvais sujets du quartier, entre autres, un nommé Gondolfin.

TIMOTHÉE.

Nous y voilà !

PLUMCAKE.

Un maître d'armes... un joueur, un tapageur... du reste, un homme de génie et d'imagination. Par malheur, il n'en avait jamais que de mauvaises, et, dans toutes nos spéculations, c'était lui qui concevait... Moi, je n'étais homme d'affaires qu'à la suite et en sous-ordre... Et quelles affaires, Monsieur ! Si vous saviez ce que l'on gagne dans cette branche de commerce... que nous avions choisie par paresse, et qui nous donnait plus de mal que n'en ont tous les négociants à leur comptoir... ou les employés à leur bureau. Et que de fois, la nuit, battant le pavé de Londres, ou, couché sous une porte cochère, le corps gelé et l'estomac vide... j'ai pensé à cette cuisine si bonne et si chaude, où j'avais été élevé... à cette table honnête et exquise, où mon père s'arrondissait... tandis que moi... vous voyez !... La vertu, Monsieur, il n'y a que la vertu pour se bien porter au moral, comme au physique !

TIMOTHÉE.

Je n'en doute pas !... mais Gondolfin...

PLUMCAKE.

Gondolfin, s'il y avait pensé, aurait été encore plus malheureux que moi... car il s'était marié à une brave et honnête femme... les extrêmes se touchent !... Elle était morte en laissant un enfant, un garçon... qui s'élevait par la grace de Dieu... car il ne mangeait pas tous les jours... ni nous non plus... table d'hôte économique... rien par tête... Il y avait de quoi la perdre, lorsqu'un matin, nous voyons arriver Gondolfin avec un jeune enfant. « Un nouveau convive que je vous amène, nous cria-t-il à nous, qui en avions déjà un sur les bras... à nous, qui ne savions comment vivre. C'est celui-là qui nous donnera à dîner, nous dit-il. » Et voici quels étaient son idée et son plan... car les idées ne lui manquaient jamais... Assis sur un banc, en été, dans une promenade publique, il avait remarqué un enfant traîné dans son berceau... par une femme de chambre au service de lord Ephelston... Il connaissait, par moi, tous les gens de la maison. Le jour baissait ; elle retournait à l'hôtel. Mais, accostée, en route, par un jeune soldat aux gardes... la nourrice, distraite, marchait lentement, et s'arrêtait même des minutes entières, écoutant son interlocuteur et ne pensant plus au chariot qui était derrière elle, et qui renfermait son jeune maître.

TIMOTHÉE.

Quoi !.. c'était le fils de lord Ephelston ?

PLUMCAKE.

Son fils unique... et son héritier!..

TIMOTHÉE.

O Japhet! oh! mon ami, j'en étais sûr... (Serrant Plumcake dans ses bras.) Mon ami... mon bon ami!

PLUMCAKE.

Attendez donc... vous m'étouffez...

TIMOTHÉE.

Le ciel m'en préserve... ça vous empêcherait de continuer... Eh bien! donc?

PLUMCAKE.

Eh bien! au moment d'une station plus longue, et au détour d'une rue, Gondolfin avait saisi l'enfant, l'avait caché sous son manteau, et toujours courant nous l'apportait...

TIMOTHÉE.

Et pourquoi? dans quelle intention?

PLUMCAKE.

La voici: Demain, nous dit-il, l'illustre famille fera des recherches, publiera des annonces... promettra une récompense considérable...

TIMOTHÉE.

Je comprends.

PLUMCAKE.

Nous attendrons quelques jours, afin de stimuler... de redoubler leurs inquiétudes... et leur générosité... D'ici là, nous rédigerons, à loisir, une relation vraisemblable et intéressante de la manière dont j'aurai cherché, découvert et rapporté le noble enfant...

TIMOTHÉE.

C'était bien!

PLUMCAKE.

C'était mal!.. Dans notre état, on ne pense pas à tout, et dans le nombre de nos affaires, Gondolfin en avait oublié une, conçue par lui, quelques jours auparavant... affaire qui nous avait mis en opposition directe avec le septième commandement du décalogue...

TIMOTHÉE.

Le bien d'autrui ne prendras...

PLUMCAKE.

Je ne sais pas au juste le texte... mais je sais qu'il n'y avait pas de temps à perdre... Prévenus qu'on était sur nos traces... il fallait quitter Londres à l'instant. Or, partir avec deux enfants, était un voyage d'agrément trop pénible... D'un autre côté... les abandonner était impossible... Gondolfin ne voulait pour rien au monde renoncer...

TIMOTHÉE.

A son fils.

PLUMCAKE.

Non, à sa spéculation... et pour la retrouver plus tard, capital et intérêts... je fus chargé de porter le soir même, 15 juillet 1816, les deux jeunes garçons...

TIMOTHÉE.

O nature!.. je m'en étais douté... ce Gondolfin... ce mauvais sujet... ce père insensible...

PLUMCAKE.

Pas tant que vous le pensez... car au moment où j'allais partir... par un reste de tendresse paternelle, et pour que son enfant fût traité avec plus de soins et d'égards, mon tendre ami couvrit son fils des riches habits du petit duc...

TIMOTHÉE.

O ciel!

PLUMCAKE.

Et, par contre-coup, n'ayant pas d'autre costume à lui donner, le jeune lord endossa la livrée du fils de la maison... un misérable haillon...

TIMOTHÉE.

Ce n'est pas possible... tu te trompes... répète moi ça. Quoi! le jeune lord portait un fourreau de serge rouge?

PLUMCAKE.

Un morceau de rideau déguenillé.

TIMOTHÉE.

Avec des pièces?

PLUMCAKE.

En drap noir... et à son cou une vieille plaque de commissionnaire, brisée par nous en deux parties égales...

TIMOTHÉE.

J'ai le frisson, je n'y vois plus clair... laissez-moi m'asseoir...

PLUMCAKE, défaisant le paquet.

Cette moitié, précieusement gardée... la voici..

TIMOTHÉE.

Parbleu, voici l'autre...

PLUMCAKE.

C'est bien cela... de plus le reçu délivré par l'hospice... la déclaration de Gondolfin et la mienne...

TIMOTHÉE.

Rien n'y manque...

PLUMCAKE.

De plus, la lettre adressée dans le temps par lord Ephelston à tous les journaux, et contenant le signalement exact de l'enfant qu'il réclamait... *Cheveux blonds... très-blonds!...*

TIMOTHÉE, se regardant dans la glace à côté de lui.

C'est bien cela!... Japhet qui est brun...

PLUMCAKE, lisant.

Petit, faible et chétif.

TIMOTHÉE.

C'est ça...

PLUMCAKE.

Nez retroussé... bouche grande...

TIMOTHÉE.

Énorme !...

PLUMCAKE.

Et comme signe particulier une fraise remarquable et très-saillante placée entre les deux épaules...

TIMOTHÉE.

Plus de doute... je me rappelle maintenant que, dans ma dernière maladie... elle a excité l'attention de... de celui... parbleu ! c'était le vénérable M. Schoon, lui-même il me l'a dit : Vous avez là, mon cher ami...

PLUMCAKE.

Quoi ! ce serait vous...

TIMOTHÉE.

Eh oui !... c'est moi... ce malheureux...

PLUMCAKE.

Vous, Milord !

TIMOTHÉE, accablé.

Encore une tuile ! une tuile d'or !... plus lourde que les autres...

PLUMCAKE.

Oui, c'est bien vous... tout le prouve, et vous arrivez à temps... Figurez-vous que, dans ce moment, trois ou quatre parents éloignés se disputent votre immense fortune, et c'est lady Suntherland, votre plus proche cousine, qui allait gagner.

TIMOTHÉE.

Grace à Japhet... son avocat...

PLUMCAKE.

Et grace à votre absence... Mais, vous voilà... le procès est fini... vous entrez dans vos biens, dans vos titres... vous paraissez à la cour... vous siégez au parlement...

TIMOTHÉE, vivement.

Tais-toi... tais-toi...

PLUMCAKE.

Et pourquoi donc, Milord ?

TIMOTHÉE.

Tais-toi, te dis-je ! (A demi-voix.) Oui... il n'est que trop vrai... oui, cette noble famille est la mienne... je le sens, maintenant... car en pensant que j'en suis, j'en rougis de honte pour elle...

PLUMCAKE.

Et pourquoi donc !

TIMOTHÉE.

Tu me le demandes?... moi, ignorant et bête brute, qui sais à peine lire et écrire... moi qui serais peut-être mieux placé derrière une voiture que dedans, tu veux que j'aille... jamais ! jamais !... Je suis un brave et honnête garçon qui, dans une place d'intendant ou de factotum, exercerais noblement mon état... Mais l'état de noble, de milord, de duc et pair... je le déshonorerais !... je n'en suis pas digne... chacun sa place... chacun son métier, comme on dit... et le royaume sera bien gardé...

PLUMCAKE.

Parbleu, Milord, votre seigneurie est bien bonne... Si tout le monde pensait comme elle, la moitié des places serait vide...

TIMOTHÉE.

Et toi, malheureux... qui viens m'annoncer ça comme un coup de foudre... à moi, qui étais là tranquille et qui ne te demandais rien...

PLUMCAKE.

Vous m'en avez supplié...

TIMOTHÉE.

Pas pour moi... pas pour mon compte... Mais, enfin, pourquoi n'as-tu pas fait plus tôt des recherches... des démarches...

PLUMCAKE.

Votre seigneurie oublie que mon ami Gondolfin et moi voyagions à l'étranger... à cause de cette ancienne affaire... du septième commandement... mais au bout de vingt et quelques années, à ce que disent les lois... la justice, qui n'a pas de rancune, oublie tout... c'est ce qu'ils appellent *prescription*... On peut, alors, se représenter comme si de rien n'était, et vivre en honnête homme... impunément... c'est ce que j'ai fait... et je m'en trouve bien... puisque mon retour à la vertu vous rend votre fortune et vos titres...

TIMOTHÉE.

Eh bien ! mon bon Plumcake... il faut continuer...

PLUMCAKE.

C'est bien mon intention... voilà un début qui m'encourage...

TIMOTHÉE.

Et dans lequel je t'aiderai si tu veux me seconder.

PLUMCAKE.

A vos ordres, Milord.

TIMOTHÉE.

Pour moi, d'abord... et puis en mémoire de ton ancien camarade Gondolfin... si tu as pour lui quelque amitié.

PLUMCAKE.

Aucune.

TIMOTHÉE.

C'est égal... si tu lis les journaux, tu dois connaître mon ami Japhet ?

PLUMCAKE.

Un jeune avocat... plein d'instruction, de talent, d'éloquence... l'espoir du barreau.

TIMOTHÉE.

Lui-même... Eh bien ! mon garçon... ce jeune

homme qui jouit de la considération universelle... cet homme d'honneur et de probité... c'est le fils de ce coquin... ton ancien associé.

PLUMCAKE.

Gondolfin ?... pas possible !

TIMOTHÉE.

C'est ce que je me dis ! est-ce que l'éducation ferait plus que la naissance ?... ça serait fâcheux... car l'éducation est plus difficile à acquérir que l'autre... Enfin, s'il y a quelqu'un qui soit digne d'être riche, d'être lord et de siéger au parlement... ce n'est pas moi... c'est lui !

PLUMCAKE.

Y pensez-vous !

TIMOTHÉE.

Oui, mon garçon, ce n'est rien que la noblesse, il faut encore la manière de s'en servir ; et, si tu veux, sans lui en parler... sans rien dire à personne... nous pouvons arranger cela de façon qu'il prenne mon père... et que je prenne le sien... ça m'est égal... il est mort...

PLUMCAKE.

Et comment voulez-vous ?..

TIMOTHÉE.

Ça te regarde... tu as ces titres... ces papiers, ces preuves... est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de changer ta déclaration... celle de Gondolfin ? de mettre *brun* au lieu de l'autre couleur ? Et pour les autres signes... vois... cherche... moi, je ne sais pas... je suis pour une tromperie comme toi pour une bonne action... je suis gauche... je n'y entends rien...

PLUMCAKE.

Ni moi non plus, depuis que j'ai de la vertu.

TIMOTHÉE.

Sans doute... tu as de la vertu.., mais tu as aussi de la mémoire... et en te rappelant... excepté que cette fois c'est en tout bien tout honneur... et puis cent guinées, cent autres guinées que tu gagneras pour un motif honnête et généreux...

PLUMCAKE.

Oui, Milord, j'entends bien... le but est honnête... sans cela, je ne m'en mêlerais pas... et je vois bien un moyen qui changerait tout, à jamais... sans qu'on pût y revenir.

TIMOTHÉE.

C'est cela... pars vite.

PLUMCAKE.

Oui, Milord.

TIMOTHÉE.

Et, pour commencer, ne m'appelle plus milord... ça m'agace... ça m'irrite... appelle-moi M. Tim... C'est lui... c'est Japhet... lord Japhet... lord Ephelston... Va-t'en, prends tout cela... et reviens au plus tôt m'apporter mes lettres de roture et recevoir tes cent guinées.

PLUMCAKE.

Oui, Mil... oui, M. Tim... (A part.) En voilà un qui n'a pas son pareil. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

JAPHET, TIMOTHÉE.

JAPHET, apercevant Timothée.

Ah ! mon ami !... bonne nouvelle.

TIMOTHÉE.

Et moi aussi !... un bonheur n'arrive jamais sans l'autre.

JAPHET.

Cette personne dont je te parlais... je l'ai vue ainsi que sa famille... j'ai tout dit... tout avoué... et cet aveu ne m'a pas nui... au contraire.

TIMOTHÉE.

Est-il possible ?...

JAPHET.

Ma franchise a provoqué la leur... par un hasard... par un bonheur inouï... dont je me félicite... celle que j'aime est comme moi par sa naissance...

TIMOTHÉE.

En vérité... c'est étonnant comme il y en a.

JAPHET.

Et quoique destinée un jour à une grande fortune, elle ne repousse point mes vœux.... on m'accepte, moi qui n'ai rien... tu juges de mon ivresse, de ma reconnaissance... et si je puis jamais m'acquitter envers elle...

TIMOTHÉE.

Tu le peux... tu es riche... tu es noble... tu es le fils d'un lord... fils légitime.

JAPHET.

Que dis-tu ?

TIMOTHÉE.

La vérité, cette fois... j'en ai vu les preuves... et bientôt, tu les auras toi-même entre les mains.

JAPHET.

Tu ne me trompes pas ?

TIMOTHÉE.

Je l'atteste... par tout ce qu'il y a de plus vrai au monde... par notre amitié...

SCÈNE IX.

ESTHER, LA MARQUISE, JAPHET, TIMOTHÉE.

JAPHET.

Venez, Madame, venez... prenez part à ma joie... voici un ami dont le zèle a enfin pénétré ce mystère qui faisait son désespoir...

ESTHER.

Est-il possible ?

JAPHET.

Oui, Madame... preuve en main... déclaration écrite et authentique.

ESTHER.

Quel bonheur !

TIMOTHÉE.

C'est le fils... l'héritier légitime d'un pair d'Angleterre... d'un grand seigneur dont vous me parliez ce matin... de lord Ephelston.

LA MARQUISE.

Grand Dieu!... mon cousin!...

ESTHER, tombant sur un fauteuil à droite.

Mon père !

JAPHET, tombant sur un fauteuil à gauche.

Vous, ma sœur!

TIMOTHÉE.

Justement... vous êtes parents... et de très-près... je m'en vante... Est-ce heureux... eh bien! qu'a-t-il donc?... et Mademoiselle aussi... ils se trouvent mal tous les deux... c'est de joie.

JAPHET.

Eh non!.. c'est de rage... c'est de désespoir... celle que j'aime... que j'allais épouser... c'est ma sœur !

TIMOTHÉE.

Ah! mon Dieu!... (Avec trouble, à la Marquise.) C'est juste... ce que vous me disiez ce matin... le duc, qui ayant perdu sa femme et son fils... devait vous épouser... et alors les circonstances... Qu'est-ce que j'ai fait là ?

JAPHET.

Ma perte et mon supplice... car, enfin... obscur... ignoré... sans fortune... sans naissance... j'étais heureux... elle pouvait être à moi... mais, maintenant, ta fatale découverte...

TIMOTHÉE.

Permettez... permettez... (A Japhet.) Pardonne-moi... j'ai cru bien faire... c'était pour toi... pour ton bonheur, que je t'avais fait grand seigneur... mais dès que ça te contrarie... tu n'es plus rien.

JAPHET.

Que dis-tu ?

TIMOTHÉE.

Je te reprends ta naissance... tes titres... ta fortune.

JAPHET.

As-tu perdu la tête ?

TIMOTHÉE, se frappant le front.

C'est vrai!... je ne le peux plus... c'est maintenant en son nom... les preuves... les déclarations... tout est changé, falsifié... impossible de nous reconnaître dans nos pères... nous qui n'en avions pas, nous n'en avons que trop maintenant... et puisque j'ai pour jamais causé ton malheur...

JAPHET.

Où vas-tu ?

TIMOTHÉE.

Me jeter par la fenêtre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PLUMCAKE, SCHOON.

SCHOON.

Arrêtez, vous ne le pouvez pas.

TIMOTHÉE.

C'est juste... je l'oubliais... je ne m'appartiens plus... je ne peux pas même me tuer.

JAPHET.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

PLUMCAKE.

Je vais vous l'expliquer... si Milord veut me le permettre. (Geste d'étonnement.) Oui, Mesdames, lord Ephelston, fils et héritier du duc de ce nom...

ESTHER et LA MARQUISE.

Que dit-il ?

SCHOON.

Laissez-le achever.

PLUMCAKE.

Vous m'aviez prié, en altérant ces preuves et ces actes, de transporter à M. Japhet votre fortune et vos titres.

JAPHET.

Est-il possible ?

PLUMCAKE.

Supercherie louable et généreuse, sans doute, mais, enfin, c'en était une... il y avait doute, et dans le doute la vertu s'abstient... j'ai été droit au respectable M. Schoon, qui m'a fait vivement sentir les dangers d'une substitution qui enlevait à vous un rang qui vous était dû... et à lui une riche clientèle qui lui appartenait déjà... il m'a menacé, dans l'intérêt de la vérité, de tout révéler! alors, et dussiez-vous me blâmer... m'accabler de reproches, me retirer votre confiance...

JAPHET, vivement.

Tu n'as rien fait ?

PLUMCAKE.

Rien du tout...

JAPHET.

Tu es un honnête homme... tu as eu raison !

TIMOTHÉE.

Oui... puisqu'au lieu de le rendre heureux, je faisais son malheur... et tu auras de même les cent guinées promises.

JAPHET.

Et ces cent autres que j'y ajoute !

PLUMCAKE.

O vertu!... j'ai donc eu raison de te préférer, puisque tu rapportes le double!...

JAPHET, parcourant les papiers.

Oui... c'est bien cela... oui, Tim est grand seigneur.

TIMOTHÉE.

Ce ne sera pas pour longtemps... j'ai promis, j'ai signé... un lord n'a que sa parole... un lord doit être honnête homme, ce sera mon seul mérite, et j'y tiens... Le docteur Irving compte sur moi et m'attend... M. Schoon vous le dira.

SCHOON.

Non, Milord... ce n'est plus possible... l'Académie a fait sur son remède un rapport défavorable, et l'autorité défend que demain l'expérience en soit tentée.

ESTHER, à Timothée.

Ainsi, vous nous restez... ainsi donc, et d'après ce que j'ai appris ce matin... vous êtes mon frère.

TIMOTHÉE, avec embarras.

Ce n'est pas ma faute... et je vous en demande pardon... j'aurais voulu vous donner mieux, mais on n'est pas son maître... on ne se fait pas soi-même.

JAPHET, lui frappant sur l'épaule.

C'est ce qui vous trompe... Milord... avec du travail, du temps, de la persévérance, tu deviendras digne du rang qui t'appartient et du nom que tu portes.

TIMOTHÉE.

C'est possible,.. mais d'ici là vous m'aiderez à être grand seigneur. (A Japhet.) Tu me diras ce qu'il faudra dire à la Chambre... tu me feras mes discours.

PLUMCAKE.

Ou bien, comme beaucoup d'autres, en ne parlant jamais...

TIMOTHÉE.

C'est encore un moyen...

JAPHET, le prenant à part.

Toi, qui sais tout.., as-tu découvert quelque chose sur mon père?

TIMOTHÉE.

Certainement. (Bas à Plumcake, qui veut parler.) Tais-toi, tais-toi toujours. (Haut, à Japhet.) Ce n'est pas comme je l'espérais.., un grand seigneur... ni un millionnaire.

JAPHET.

Qu'importe, si c'était un honnête homme.

TIMOTHÉE.

Oh! de ce côté-là. (A part.) Il n'est plus là pour dire le contraire. (Haut.) Un brave homme, un ancien militaire, qui s'est distingué dans la carrière des armes!

PLUMCAKE, à part.

Je crois bien! un maître d'armes.

TIMOTHÉE.

Du reste, pas un schelling à la succession... mais tu n'en as pas besoin... oui, morbleu! vous avez voulu que je fusse un lord... le chef de la famille, et comme tel, je veux que tu épouses ma sœur... avec qui j'entends partager également la fortune de mon père, qui est aussi le sien... n'importe à quel titre.

LA MARQUISE, vivement.

Quoi, Monsieur?...

TIMOTHÉE.

Ne parlons pas des autres parents... c'est inutile maintenant... personne ne les réclame! restons comme nous sommes; et sans bruit, sans éclat; goûtons, entre nous, dans notre intérieur, le bonheur de la famille, de l'amitié...

PLUMCAKE.

Et de la vertu!... la meilleure de toutes les spéculations.



OPÉRAS.



MASANIELLO.

SOIS AVEC NOUS, PROTÉGE-NOUS !

La Muette de Portici. Acte III, [illegible]



LA MUETTE DE PORTICI,

OPÉRA EN CINQ ACTES,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le 29 février 1828.

En société avec M. G. Delavigne.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

MASANIELLO, pêcheur napolitain.
FENELLA, sa sœur.
ALPHONSE, fils du duc d'Arcos, vice-roi de Naples.
ELVIRE, fiancée d'Alphonse.
PIÉTRO, BORELLA, MORENO, compagnons de Masaniello.
LORENZO, confident d'Alphonse.
SELVA, officier du vice-roi.
UNE DAME de la suite d'Elvire.

La scène se passe, au premier acte, à Naples, dans les jardins du vice-roi; au deuxième, à Portici, au bord de la mer entre Naples et le mont Vésuve; au troisième, dans la place publique de Naples; au quatrième, à Portici, dans la cabane de Masaniello; au cinquième, dans le palais du vice-roi.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les jardins du palais du duc d'Arcos. Au fond, une colonnade; à gauche, l'entrée d'une chapelle; à droite, un trône préparé pour la fête. Au lever du rideau, des soldats espagnols, conduits par Selva, traversent la colonnade.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE, CHOEUR DE PEUPLE, en dehors.

INTRODUCTION.

LE CHOEUR.

Du prince, objet de notre amour,
Chantons l'heureuse destinée :
Les flambeaux d'hyménée
Pour lui vont briller en ce jour.

ALPHONSE.

Ah! ces cris d'allégresse et ces chants d'hyménée
Jettent le trouble dans mon cœur!
Elvire que j'adore en vain m'est destinée :
Le remords malgré moi se mêle à mon bonheur.
O toi! jeune victime
Dont j'ai trahi la foi,
Je vois avec effroi
Le malheur qui t'opprime.
Fenella, cache-moi
Ton courroux légitime;
Pour expier mon crime,
Je veillerai sur toi.
Ah! ces cris d'allégresse et ces chants d'hyménée
Jettent le trouble dans mon cœur!
Elvire que j'adore en vain m'est destinée :
Le remords malgré moi se mêle à mon bonheur.

LE CHOEUR, en dehors.

Du prince, objet de notre amour,
Chantons l'heureuse destinée :
Les flambeaux d'hyménée
Pour lui vont briller en ce jour.

SCÈNE II.

ALPHONSE, LORENZO.

ALPHONSE.

Lorenzo, je te vois, réponds, ami fidèle,
De Fenella sais-tu quel est le sort?

LORENZO.

Seigneur, je l'ignore; et mon zèle,
Pour découvrir sa trace, a fait un vain effort.

ALPHONSE.

De mes coupables feux, ô suite trop cruelle!
Hélas! son malheur est certain.

LORENZO.

Quand Naples retentit du bruit de votre hymen,
Quand la jeune et charmante Elvire
Consent à vous donner sa main,
Quel intérêt en ce jour vous inspire
La fille d'un pêcheur et son obscur destin?

ALPHONSE.

Quel intérêt?... le remords qui m'accable.
J'ai su m'en faire aimer en lui cachant mon nom;
Et je suis d'autant plus coupable,
Que son destin étrange et misérable
Rend plus facile encor ma lâche trahison.

LORENZO

Qu'entends-je?

ALPHONSE.

La parole à ses lèvres ravie
Par un horrible événement,
La livrait sans défense à l'infidèle amant
Dont l'abandon empoisonna sa vie.
Aimable fille, alors je t'ai chérie.
Dans ces entretiens pleins d'attraits,
Où nos cœurs semblaient se confondre,
Muette, hélas! tu m'entendais :
Tes yeux seuls pouvaient me répondre.

LORENZO.

De cet indigne amour vous avez triomphé?

ALPHONSE.

Ce n'est pas ma raison qui l'a seule étouffé :
J'oubliai ma victime en adorant Elvire :
Elle prit sur mes sens un souverain empire.
Mais ne sois pas surpris qu'en ce jour fortuné,
Où l'amour va m'unir à celle que j'adore,
Ami, la pitié parle encore
Pour celle que j'abandonnai.
Depuis un mois elle a fui ma présence,
Et sa mort...

LORENZO.

Écartez un présage odieux :
Peut-être votre père a voulu, par prudence,
La soustraire à vos yeux.
Vous connaissez son humeur inflexible,
A ses sujets comme à son fils terrible.
Vous le savez; on craint que sa rigueur
De ce peuple opprimé ne lasse la douleur.

ALPHONSE.

Mais du cortége qui s'avance
J'entends déjà les accents solennels.
Cher Lorenzo, de la prudence!
Viens rejoindre mon père et nous suivre aux autels.

SCÈNE III.

ELVIRE, LE CHŒUR.

Marche et cortége; Elvire paraît entourée de jeunes filles espagnoles ses compagnes, de seigneurs napolitains; des danses précèdent son arrivée : de jeunes Napolitaines lui présentent des fleurs.

LE CHOEUR.

Alphonse épouse la plus belle;
Et quand le ciel forme leurs nœuds,
Que Naples soumise et fidèle
Redouble ses chants et ses jeux!
Rendons hommage à la plus belle!

ELVIRE.

Plaisir du rang suprême, éclat de la grandeur,
Vous n'êtes rien auprès de mon bonheur.

AIR.

A celui que j'aimais c'est l'hymen qui m'engage :
Dans mon âme ravie où règne son image,
Est-il un seul désir qui puisse être formé,
S'il m'aime autant qu'il est aimé?
O moment enchanteur!
Je sens battre mon cœur!
Pour ma fidèle ardeur
Quel jour prospère!
Plus de mystère :
Heureuse et fière,
Je puis parler de mon bonheur.
(Aux jeunes filles qui l'entourent.)
O mes jeunes amies,
Mes compagnes jolies,
Loin de notre patrie,
Vous qui m'avez suivie,
Partagez mon bonheur!
O moment enchanteur! etc.
Et vous que sur mes pas, pour ce lointain rivage,
L'Espagne vit partir,
Par vos chants, par vos jeux, des bords heureux [du Tage
Rappelez-moi le souvenir.
(Elvire s'assied entourée de sa cour.)

BALLET.

L'on exécute plusieurs danses espagnoles et napolitaines. A la fin du ballet, on entend un grand bruit.

ELVIRE, se levant.

Dans ces jardins quel bruit se fait entendre?

UNE DAME D'HONNEUR.

C'est une jeune fille : elle fuit des soldats,
Accourt en ce palais et tend vers vous les bras.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FENELLA, poursuivie par Selva et par des gardes.

(Fenella entre avec effroi; elle aperçoit la princesse et court se jeter à ses genoux.)

ELVIRE.

Que voulez-vous? parlez.

FENELLA.

Elle fait signe à la princesse qu'elle ne peut parler, mais que rien n'égalera sa reconnaissance, et par ses gestes suppliants elle la conjure de la dérober aux poursuites de Selva.

ELVIRE, la relevant.

Je saurai te défendre.
Quand mon bonheur est si grand aujourd'hui,
Pourrais-je aux malheureux refuser mon appui?
(A Selva.)
Quelle est donc cette infortunée?

SELVA.

La fille d'un pêcheur. L'ordre du vice-roi
Depuis un mois la tient emprisonnée;
Mais ce matin, bravant une sévère loi,
Elle a brisé ses fers.

ELVIRE.

Quel peut être ton crime?

FENELLA.

Elle répond qu'elle n'est point coupable; elle en atteste le ciel.

ELVIRE.

Qui troubla ton repos?

FENELLA.

Elle fait signe que l'amour s'empara de son cœur, et qu'il a causé tous ses maux.

ELVIRE.

Hélas! pauvre victime!
Je te comprends: l'amour a su toucher ton cœur.
Mais de tes maux quel est l'auteur?

FENELLA.

Elle fait signe qu'elle l'ignore; mais il jurait qu'il l'aimait, il la pressait contre son cœur; puis, montrant l'écharpe qui l'entoure, elle fait entendre qu'elle l'a reçue de lui.

ELVIRE.

Cette écharpe, il te l'a donnée!

FENELLA.

Elle soupire et fait signe que oui.

ELVIRE.

Mais dans ces lieux qui t'a donc entraînée?

FENELLA.

Elle désigne Selva: il est venu l'arrêter, malgré ses larmes et ses prières. Faisant le geste de tourner une clé et de fermer des verrous, elle exprime qu'on la plongea dans un cachot. Là elle priait, triste, pensive, plongée dans la douleur, quand tout à coup l'idée lui vint de se soustraire à l'esclavage. Montrant la fenêtre, elle fait signe qu'elle a attaché des draps, qu'elle s'est laissée glisser à terre, qu'elle a remercié le ciel. Mais elle a entendu le *qui vive* de la sentinelle; on l'a mise en joue; elle s'est sauvée à travers le jardin, a aperçu la princesse, et est venue se jeter à ses pieds.

ELVIRE.

Que ses gestes parlants ont de grâce et de charmes!
Jeune fille! sèche tes larmes,
Je veux te protéger auprès de mon époux;
De ta douleur je serai l'interprète.

FENELLA.

Elle lui témoigne sa reconnaissance.

LORENZO, sortant de la chapelle.

Voici de votre hymen la pompe qui s'apprête,
Princesse, et dans le temple on n'attend plus que [vous.

(La marche commence; Elvire et tout le cortége entrent dans la chapelle. Selva place différents postes de soldats qui empêchent le peuple d'avancer.)

LE CHOEUR.

O Dieu puissant! Dieu tutélaire!
Du haut des cieux
Entends nos vœux!

(Le peuple se presse à l'entrée du péristyle, et regarde dans l'intérieur du temple la cérémonie qui est censée commencée. Fenella se lève sur la pointe des pieds, et fait aussi ses efforts pour voir, mais la foule l'en empêche.)

Dieu puissant! Dieu tutélaire!
Nous t'implorons à genoux.
(Tout le monde se met à genoux, et Fenella aussi.)
Daigne exaucer notre prière,
Et bénis ces heureux époux!
Dieu tutélaire!

SELVA, regardant.

O quel spectacle auguste et solennel!
Ce couple heureux s'avance vers l'autel.
Dans leurs regards quelle tendresse brille!

FENELLA.

Elle regarde pendant que tout le monde est à genoux, et ses gestes expriment la surprise et la douleur; elle ne peut en croire ses yeux, et s'élance vers le péristyle.

LE CHOEUR DES SOLDATS.

Mais que veut cette jeune fille?
Loin du temple retirez-vous:
Du vice-roi redoutez le courroux.

FENELLA.

Elle les supplie de la laisser passer: il y va de son repos, de son bonheur. Elle se désespère de ne pouvoir parler, de ne pouvoir expliquer ce qui l'intéresse si vivement.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Jeune fille, n'approchez pas!
Loin de ces lieux portez vos pas.

LE CHOEUR DU PEUPLE, bas à Fenella.

Jeune fille, n'approchez pas!
Craignez ces farouches soldats.

FENELLA.

Elle redouble ses instances, se tord les mains de désespoir. Il faut absolument qu'elle voie le prince: c'est elle qui est son épouse; c'est à elle qu'il a donné sa foi. Elle veut pénétrer dans le temple pour interrompre la cérémonie.

SELVA.

Pour prix de tant d'audace,
Craignez qu'on ne vous chasse
De ces lieux révérés, au profane interdits!

FENELLA.

Elle les supplie encore.

CHOEUR DU PEUPLE, regardant dans la chapelle.

Ils sont unis!

FENELLA.

Elle pousse un cri, et tombe sur un siége, dans le plus grand désespoir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, donnant la main à Elvire, et entouré de tous les seigneurs de la cour.

LE CHOEUR.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Par nos chants d'allégresse

Célébrons en ce jour
Et l'hymen et l'amour.

ELVIRE, à Alphonse.

Je veux que cette journée
Commence par des bienfaits ;
Et je vois une infortunée
Qui près de vous demande accès.

(Allant à Fenella, qu'elle prend par la main.)

Approchez-vous. Sa main est tremblante et glacée.

(A Alphonse.)

Par un perfide amant elle fut offensée,
Et contre un séducteur et parjure et cruel,
Elle vient implorer votre justice.

ALPHONSE, la regardant.

O ciel !

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

O funeste mystère !
C'est elle que je voi !
Pour finir ma misère,
O terre, entr'ouvre-toi.

ELVIRE.

Quel est donc ce mystère ?
Parlez, répondez-moi.
Dieu ! quel soupçon m'éclaire
Et me glace d'effroi !

LE CHOEUR.

Quelle est cette étrangère
Qu'en ces lieux j'aperçoi ?
Quel est donc ce mystère
Qui les glace d'effroi ?

ELVIRE, allant à Fenella.

Rendez le calme à mon cœur éperdu ;
Alphonse vous est-il connu ?

FENELLA.

Elle répond oui.

ALPHONSE.

Le regret me déchire et le remords m'accable.

ELVIRE.

Achevez... j'ai frémi !

FENELLA.

Elle continue, et dit par ses gestes : Celui qui m'a trompée, celui qui m'a donné cette écharpe, celui qui m'a trahie...

ELVIRE.

Eh bien ! ce coupable !

FENELLA.

Elle montre Alphonse de la main.

ELVIRE.

C'est lui ?

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

Oui, tel est ce mystère ;
Oui, j'ai trahi ma foi.
Pour finir ma misère,
O terre, entr'ouvre-toi !

ELVIRE.

Voilà donc ce mystère
Qui me glace d'effroi.
Un jour affreux m'éclaire !
Tout est fini pour moi !

LE CHOEUR.

O funeste mystère
Qui les glace d'effroi !
C'est pour cette étrangère
Qu'il a trahi sa foi.

LE CHOEUR DE SOLDATS, montrant Fenella.

Amis, punissons cette audace,
Et que ses pleurs ne nous désarment pas !

ELVIRE.

Qu'on l'épargne, je lui fais grâce !
Non, non, n'arrêtez point ses pas.

(Fenella regarde avec égarement Alphonse et Elvire, et s'enfuit au milieu du peuple qui lui ouvre un passage. On la voit disparaître à travers la colonnade du fond.)

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Partons, courons, suivons ses pas,
Amis, punissons cette audace.

ELVIRE et LE PEUPLE.

Non, non, n'arrêtez point ses pas,
Qu'on l'épargne, je lui fais grâce.

ALPHONSE.

Terre, entr'ouvre-toi sous mes pas,
Je ne mérite point de grâce.

ACTE II.

Le théâtre représente un site pittoresque aux environs de Naples. Dans le fond, la mer. Des pêcheurs sont occupés à préparer leurs filets et leurs nacelles ; d'autres se livrent à différents jeux.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MASANIELLO, BORELLA, PÊCHEURS.

LE CHOEUR.

Amis, le soleil va paraître,
Livrons-nous à des soins nouveaux ;
Employons bien le jour qui va renaître,
Et par les jeux égayons nos travaux.

UN PÊCHEUR.

Masaniello paraît : quel air sombre et sauvage ;
Qui l'afflige ?

BORELLA.

Notre esclavage.

(A Masaniello.)

Salut à notre chef !

MASANIELLO.

Salut, chers compagnons !

BORELLA.

Viens animer nos jeux par tes chansons.

MASANIELLO, à part.

Piétro ne revient pas.

BORELLA.

Plus de sombre nuage !
Tes refrains nous donnent du cœur ;
Et, tu le sais, il nous faut du courage.

MASANIELLO.

Hé bien ! répétez donc le refrain du pêcheur,
Et comprenez bien son langage.

LE CHOEUR.

Écoutons bien le refrain du pêcheur.

MASANIELLO.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblez-vous;
Montez gaiement votre nacelle,
Et des vents bravez le courroux.
Conduis ta barque avec prudence;
Parle bas, pêcheur, parle bas;
Jette tes filets en silence;
La proie au-devant d'eux s'élance.
Parle bas, pêcheur, parle bas:
Le roi des mers ne t'échappera pas.

LE CHOEUR.

Conduis ta barque avec prudence,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

MASANIELLO.

DEUXIÈME COUPLET.

L'heure viendra, sachons l'attendre;
Plus tard nous saurons la saisir.
Le courage fait entreprendre,
Mais l'adresse fait réussir.
Conduis ta barque avec prudence;
Parle bas, pêcheur, parle bas;
Jette tes filets en silence;
La proie au-devant d'eux s'élance.
Parle bas, pêcheur, parle bas,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

LE CHOEUR.

Conduis ta barque avec prudence,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO.

MASANIELLO.

Mais j'aperçois Piétro; ciel! que va-t-il m'appren-
[dre?

(Le prenant à part, et l'amenant au bord du théâtre, pendant que les pêcheurs s'éloignent et retournent à leurs travaux.)

Personne ici n'e connaît mon malheur:
Je ne l'ai confié qu'à l'ami le plus tendre.
Parle, as-tu découvert le destin de ma sœur?

PIÉTRO.

De Fenella le sort est encore un mystère;
Vainement j'ai cherché la trace de ses pas;
Sans doute un ravisseur...

MASANIELLO.

O rage! et moi son frère,
Je n'ai pu la sauver! mais de tels attentats
Recevront à la fin leur juste récompense.

PIÉTRO.

Que te reste-t-il?

MASANIELLO.

La vengeance!

DUO.

MASANIELLO et PIÉTRO.

Pour un esclave est-il quelque danger?
Mieux vaut mourir que rester misérable!
Tombe le joug qui nous accable,
Et sous nos coups périsse l'étranger!
Amour sacré de la patrie,
Rends-nous l'audace et la fierté:
A mon pays je dois la vie;
Il me devra sa liberté.

MASANIELLO.

Me suivras-tu?

PIÉTRO.

Je m'attache à tes pas,
Je veux te suivre à la mort...

MASANIELLO.

A la gloire!

PIÉTRO.

Soyons unis par le même trépas.

MASANIELLO.

Ou couronnés par la même victoire.

ENSEMBLE.

Pour un esclave est-il quelque danger?
Mieux vaut mourir que rester misérable!
Tombe le joug qui nous accable,
Et sous nos coups périsse l'étranger!

MASANIELLO.

Songe au pouvoir dont l'abus nous opprime,
Songe à ma sœur arrachée à mes bras!

PIÉTRO.

D'un séducteur peut-être elle est victime!

MASANIELLO.

Ah! quel qu'il soit, je jure son trépas!

MASANIELLO ET PIÉTRO.

Mieux vaut mourir que rester misérable!
Pour un esclave est-il quelque danger?
Tombe le joug qui nous accable,
Que sous nos coups périsse l'étranger!
Amour sacré de la patrie, etc.

(En ce moment Fenella paraît sur le haut du rocher; elle regarde la mer, en mesure la profondeur, et semble prête à s'y précipiter.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FENELLA.

MASANIELLO.

Que vois-je? Fenella! quoi! ma sœur en ces lieux!

(A ce cri, Fenella tourne la tête, aperçoit son frère et descend vivement les rochers.)

MASANIELLO, à Piétro.

Le ciel nous entendait, il exauce nos vœux!

(Fenella est descendue, et a été se jeter dans les bras de son frère.)

Je n'ose encore en croire ma tendresse !
Est-ce bien toi que dans mes bras je presse ?
Quel motif inconnu te sépara de moi ?

FENELLA.

Elle lui fait signe qu'elle le lui dira, mais à lui seul.

(Piétro s'éloigne.)

SCÈNE IV.

MASANIELLO, FENELLA.

MASANIELLO.

Eh bien ! nous voilà seuls.

FENELLA.

Elle lui exprime son désespoir, et lui avoue que sa première intention était de se précipiter dans la mer et d'y finir son existence.

MASANIELLO.

Attenter à ta vie !
Grand Dieu !

FENELLA.

Mais elle n'a pas voulu mourir avant de le revoir, de l'embrasser, de recevoir son pardon.

MASANIELLO.

Ton pardon ! et pourquoi ?

FENELLA.

Elle lui fait entendre qu'elle ne mérite plus sa tendresse : elle lui peint ses remords... Elle s'est donnée à un perfide.

MASANIELLO.

O ciel ! un séducteur ! qu'il craigne ma furie !
Rien ne peut le soustraire à mon ressentiment !

FENELLA.

Elle lui fait signe qu'il devait être son époux, qu'il le lui avait juré à la face du ciel, qu'elle a cru son serment.

MASANIELLO.

Ce lâche, quel est-il ? un Espagnol, peut-être ?

FENELLA.

Elle répond oui ; mais elle ne veut pas le faire connaître ; malgré son crime, elle l'aime encore, et pour l'épouser il est d'un rang trop élevé.

MASANIELLO.

Qu'importe ? il tiendra son serment ;
Fenella, je veux le connaître.

FENELLA.

Elle lui répond que c'est inutile, qu'il n'est plus d'espérance, qu'il s'est uni à une autre.

MASANIELLO.

Eh bien donc ! malgré toi, je punirai le traître !
Oui, que ce jour me soit ou non fatal,
Il faut armer le peuple et donner le signal.
En vain tu veux calmer le courroux qui me guide,
Je saurai malgré toi découvrir le perfide.

FENELLA.

Elle cherche inutilement à calmer son frère, et s'attache à lui au moment où il court appeler ses compagnons.

SCÈNE V.

MASANIELLO, BORELLA, FENELLA, PÊCHEURS.

MASANIELLO, appelant les pêcheurs.

Venez, amis, venez partager mes transports :
Contre nos ennemis unissons nos efforts.
Le vice-roi, doublant notre misère,
Lève un nouvel impôt sur ces fruits de la terre,
Ce prix de nos sueurs qu'il aime à voir couler !

BORELLA.

Et le peuple se tait ?

MASANIELLO.

Il est las de se plaindre !

BORELLA.

S'armera-t-il, lui qui n'ose parler ?

MASANIELLO.

Il ose tout quand il a tout à craindre ;
Et c'est à nos tyrans aujourd'hui de trembler !
Chacun à ces cruels doit compte d'une offense ;
Et moi plus que vous tous ! Courons à la vengeance !

LE CHOEUR.

Nous partageons ton fier ressentiment ;
De t'obéir nous faisons le serment !

MASANIELLO.

Du silence, de la prudence,
Et le ciel nous protégera.
Toi, mon cher Borella,
Observe bien ces rives.

(Les femmes et les enfants entrent en scène ; sur un geste de Masaniello, Fenella va rejoindre ses compagnes.)

Que ces enfants, que ces femmes craintives
Ne sachent rien de nos secrets,
Et, pour mieux cacher nos projets,
Chantons gaiement la barcarole,
Charmons ainsi nos courts loisirs.
L'amour s'enfuit, le temps s'envole ;
Le temps emporte nos loisirs
Comme les flots notre gondole.

LE CHOEUR.

Chantons gaiement la barcarolle,
Charmons ainsi nos courts loisirs.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO.

MASANIELLO.

Que veux-tu ?

PIÉTRO, à voix basse.

De soldats un corps nombreux s'avance,
Et de Naple à nos pas ils ferment le chemin.

BORELLA.

Oui, des tambours annonçant leur présence
J'entends le roulement lointain.

MASANIELLO.

Ne craignez point, trompons leur surveillance
En répétant notre refrain.

LE CHOEUR.

Chantons gaiement la barcarolle, etc.

MASANIELLO, à voix basse, à Borella.

Pour cacher des poignards disposez vos filets.

PIÉTRO, de même à quelques autres.

Parmi ses fruits que chacun cache une arme.

MASANIELLO, de même.

Soulevez-vous au premier cri d'alarme,
Au premier signal soyez prêts.

LE CHOEUR, à voix basse.

A Naple! à Naple! au premier cri d'alarme,
Pour combattre nous serons prêts.

(Tout cela se dit à voix basse, tandis que les jeunes filles reprennent en chœur.)

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Chantons gaîment la barcarolle,
Charmons ainsi nos courts loisirs;
L'amour s'enfuit, le temps s'envole;
Le temps emporte nos plaisirs
Comme les flots notre gondole.

(Les uns reprennent leurs filets, et les autres montent sur les nacelles; les femmes placent des paniers de fruits sur leur tête: tous s'éloignent et disparaissent en répétant le refrain.)

ACTE III.

Le théâtre représente un riche appartement du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE, ELVIRE.

ALPHONSE.

N'espérez pas me fuir, je ne vous quitte pas.

ELVIRE.

Non, laissez-moi, n'arrêtez point mes pas.

DUO.

ALPHONSE.

Écoutez, je vous en supplie:
Que le nœud qui nous lie
M'obtienne au moins cette faveur!

ELVIRE.

Non, jamais! vous m'avez trahie,
Et votre perfidie
A porté la mort dans mon cœur.

ALPHONSE.

Quelques torts dont je sois coupable,
Je fléchirais votre rigueur
Si du désespoir qui m'accable
Vous pouviez connaître l'horreur.

ELVIRE.

Épargnez-vous un tel parjure:
De moi vous n'entendrez, hélas!
Aucun reproche, aucun murmure;
Je pars... n'arrêtez point mes pas!

ENSEMBLE.

ELVIRE.

Ah! je n'accuse que moi-même!
De mon amour je dois rougir.
Pour toujours, hélas! je vous aime!
Et pour toujours je dois vous fuir.

ALPHONSE.

En horreur à vous, à moi-même,
J'ai fait, et je dois m'en punir,
Le malheur de tout ce que j'aime.
Il ne me reste qu'à mourir.

ALPHONSE.

Elvire, si je fus coupable,
Du moins ce n'est pas envers toi.

ENSEMBLE.

ELVIRE.

Fuyez, Alphonse, épargnez-moi;
Cessez un entretien coupable.

ALPHONSE.

Vois le désespoir qui m'accable:
Ah! jette un seul regard sur moi.

ELVIRE.

Non, vous avez brisé nos chaînes.

ALPHONSE.

Vois ton amant, vois ton époux.

ELVIRE.

Lui seul cause toutes mes peines.

ALPHONSE.

Il va mourir à tes genoux.

ELVIRE.

Alphonse!

ALPHONSE.

Elvire!

ELVIRE.

Je pardonne.
Mon faible cœur parle pour toi.

ALPHONSE.

Au bonheur mon cœur s'abandonne.

ELVIRE.

Et je m'abandonne à ta foi.

ENSEMBLE.

O moment plein de charmes!
Tous nos maux sont finis;
Je sens couler des larmes
De mes yeux attendris.

ELVIRE.

Mais cette jeune infortunée,
Je dois veiller sur son destin.
Alphonse, ordonnez que soudain
Près de sa souveraine elle soit amenée.

ALPHONSE.

Vos désirs seront satisfaits.

(A Selva, qui entre.)

Courez, Selva, cherchez la fugitive
Qui fut votre captive,
Et qu'elle soit par vous conduite en ce palais.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le théâtre change, et représente la grande place du marché de Naples. On voit arriver, en dansant, des jeunes filles portant sur leurs têtes des corbeilles de fleurs ou de fruits; des pêcheurs et des paysans arrivent apportant leurs denrées. Le marché s'ouvre: les fleurs et les fruits s'élèvent en étage de chaque côté.

FENELLA, JEUNES FILLES, PÊCHEURS, VILLAGEOIS, HABITANTS DE NAPLES.

(Pendant que des jeunes filles et des jeunes garçons se livrent à

la danse, des habitants de Naples, suivis de leurs intendants ou de leurs porteurs (*facchini*), passent dans les allées, du marché, marchandent, achètent. Plusieurs lazzaroni, à qui ils donnent des pièces de monnaie ou des paniers de fruits, témoignent leur joie et se joignent aux danseurs. Pendant ce temps, Fenella est entrée avec celles de ses compagnes qu'on a vues au second acte; elles se placent sur le devant du théâtre, et ont devant elles des paniers de fruits. Fenella, triste, pensive, ne prend aucune part à ce qui se passe autour d'elle; de temps en temps seulement elle se lève et regarde si elle ne verra pas paraître son frère ou quelqu'un de la cour.)

LE CHOEUR.

Au marché qui vient de s'ouvrir,
Venez, hâtez-vous d'accourir:
Voilà des fleurs, voilà des fruits,
Raisins vermeils, limons exquis,
Oranges fines de Méta,
Rosolio, vin de Somma,
C'est moi qui veux vous les offrir:
Venez, hâtez-vous d'accourir!

UN PÊCHEUR.

Venez, adressez-vous au pêcheur de Mysène.

UN MARCHAND.

Macaroni parfait; venez, prenez chez moi.

UNE MARCHANDE DE FRUITS.

Je vends des fruits au vice-roi.

UNE MARCHANDE DE FLEURS.

Je vends des bouquets à la reine.

LE CHOEUR.

Au marché qui vient de s'ouvrir,
Venez, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; SELVA, PLUSIEURS SOLDATS qui se répandent dans le marché.

(Fenella aperçoit Selva. Trompée par son uniforme, elle le regarde d'abord avec curiosité; mais elle le reconnaît, fait un geste d'effroi, se rassied et tâche de lui cacher sa figure.)

SELVA.

(Pendant que la danse continue, il parcourt les différents groupes de jeunes filles et les regarde attentivement; arrivé près de Fenella, il fait un geste de surprise.)

Non, je ne me trompe pas,
C'est bien elle!... A moi, soldats!
Qu'à l'instant même on me suive!

FENELLA.

Elle se lève épouvantée, et court se réfugier au milieu de ses compagnes: par ses gestes elle les supplie de la protéger.

LE CHOEUR DE FEMMES.

Ciel! on veut l'emmener captive!
Qu'a-t-elle fait?

SELVA et LES SOLDATS.

Qu'à l'instant on nous suive!

(On entraîne Fenella.)

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE FEMMES.

Ah! contre l'étranger n'est-il point de recours
Qui viendra donc à son secours?

SELVA et LES SOLDATS.

Point de murmure, il y va de vos jours!

(Selva et les soldats sont au moment d'emmener Fenella, quand au milieu du marché paraissent Masaniello, Piétro et quelques pêcheurs.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MASANIELLO, PIÉTRO, PÊCHEURS.

MASANIELLO.

Où la conduisez-vous?

SELVA.

Quel es-tu? que t'importe?

MASANIELLO.

Sais-tu qu'elle est ma sœur?

SELVA.

Rebelle, éloigne-toi;
Obéis sans murmure aux ordres de ton roi.

MASANIELLO, tirant son poignard.

Crains la fureur qui me transporte!

SELVA, faisant signe à un soldat.

Arrachez-lui ce fer dont il ose s'armer!

MASANIELLO, poignardant le soldat.

Levez-vous, compagnons! on veut nous opprimer!
Un lâche, un mercenaire,
Osa porter sur moi son insolente main;
Il n'est plus, et le téméraire
De la tombe aux tyrans vient d'ouvrir le chemin!

SELVA.

Tremblez! je punirai des traîtres.

MASANIELLO.

Va dire aux étrangers que tu nommes tes maîtres,
Que nous foulons aux pieds leur pouvoir inhumain.
N'insulte plus, toi qui nous braves,
A des maux trop longtemps soufferts.
Tu crois parler à des esclaves,
Et nous avons brisé nos fers.

LE CHOEUR.

Non, plus d'oppresseurs, plus d'esclaves,
Combattons pour briser nos fers.

(Tous les paysans, qui étaient restés assis, se lèvent en tirant leurs armes, et en un instant Selva et ses soldats sont entourés et désarmés.)

LE CHOEUR.

Courons à la vengeance!
Des armes, des flambeaux!
Et que notre vaillance
Mette un terme à nos maux!

(Ils agitent leurs armes, et vont pour sortir.)

MASANIELLO, les arrêtant.

Invoquons du Très-Haut la faveur tutélaire:
A genoux, guerriers, à genoux!

Dieu nous juge : que sa colère
Aux combats marche devant nous !
(Le peuple se prosterne.)

MASANIELLO et LE CHOEUR.

Saint bienheureux, dont la divine image
De nos enfants protége les berceaux,
Toi qui nous rends la force et le courage,
Toi qui soutiens le pauvre en ses travaux,
Tu nous vois tous
A tes genoux !
Sois avec nous,
Protége-nous !
Saint bienheureux, dont la divine image
De nos enfants protége les berceaux,
Toi qui nous rends la force et le courage,
Fais aujourd'hui pour nous des miracles nouveaux!
(On entend le roulement du tambour et le bruit du tocsin.)

MASANIELLO.

L'airain s'agite et vos armes sont prêtes ;
Assurons donc, par nos sanglants travaux,
Ou des vainqueurs les lauriers à nos têtes,
Ou des martyrs la palme à nos tombeaux !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Marchons ! des armes ! des flambeaux !

PIÉTRO.

Le temple ne pourra défendre
Le sang impur de nos bourreaux ;
Par torrents il faut le répandre !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Marchons ! des armes, des flambeaux !

PIÉTRO.

Il n'auront dans leur ville en cendre
D'autre asile que leurs tombeaux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Marchons ! des armes ! des flambeaux !
(Ils se partagent des armes ; ils courent des torches à la main ; les femmes les excitent à la lueur de l'incendie.)



ACTE IV.

Le théâtre représente l'intérieur de la cabane de Masaniello. Le fond en est fermé par une voile de vaisseau ; à droite, une chaise et une table ; à gauche, une natte qui sert de lit à Masaniello.

SCÈNE PREMIÈRE. *

MASANIELLO, assis, LE MARQUIS DE COLONNE, et les principaux HABITANTS DE NAPLES, debout et groupés autour de Masaniello.

LE CHOEUR.

Écoute nos voix suppliantes !
Laisse-toi fléchir par nos pleurs,
Et désarme les mains sanglantes
Des ministres de tes fureurs.

* Cette scène est supprimée à la représentation.

UN MAGISTRAT.

Seigneur !

MASANIELLO.

Ce titre est une offense.

LE MARQUIS.

Chef du peuple !

MASANIELLO.

Oui, cruels! oui, son chef, son vengeur !
Mon règne doit durer autant que sa vengeance.
Vous vivants, je suis roi ; vous morts, simple pê-
Mon règne sera court. [cheur:

LE CHEF DE LA JUSTICE.

Grâce ! que la clémence
Touche un peuple inhumain et sourd à nos accents.

MASANIELLO.

Entendiez-vous ses cris quand vous étiez puissants?
Vous l'écrasiez sous votre tyrannie :
De la sienne à mes pieds subissez donc la loi.

LE MARQUIS.

Nous t'offrons nos trésors, accorde-nous la vie!

MASANIELLO.

Que pouvez-vous m'offrir qui ne soit pas à moi ?
Ces trésors, je le sais, sont le fruit de nos peines :
Il n'importe, reprenez-les.
Si je me suis armé, c'est pour briser nos chaînes,
Et non pour piller vos palais.

LE CHOEUR.

Écoute nos voix suppliantes,
Laisse-toi fléchir par nos pleurs.

MASANIELLO.

Non.

LE CHOEUR.

Désarme les mains sanglantes
Des ministres de tes fureurs !

MASANIELLO.

Non, non.

LE CHOEUR.

Que la pitié retienne
Ton glaive suspendu sur nous.
Épargne notre tête.

MASANIELLO.

Écoutez : à vos coups,
Si j'eusse été vaincu, j'aurais offert la mienne...
Mais vous m'implorez à genoux,
Vous demandez la vie, allons, je vous la donne.
Pontifes, magistrats, princes, relevez-vous !
Masaniello, le pêcheur, vous pardonne.
Laissez-moi.
(Ils sortent.)

SCÈNE II.

MASANIELLO, seul.

N'écoutant que ma juste fureur,
J'aurais peut-être dû les punir de leurs crimes ;
Mais ce meurtre sans fruit eût souillé leur vain-
[queur !

Nos soldats furieux ont fait trop de victimes...
Je ne sais quel dégoût s'empare de mon cœur.
Les lâches ! ils dormaient courbés sous leurs en-[traves ;
J'ai dit : Réveillez-vous ! je les ai délivrés,
Et de sang aussitôt ils se sont enivrés :
Ma victoire en tyrans a changé ces esclaves !

AIR.

O Dieu ! toi qui m'as destiné
A remplir ce sanglant office,
Pour achever le sacrifice,
Grand Dieu ! que ne m'as-tu donné
Leur inexorable justice ?
N'adouciras-tu point tes arrêts rigoureux ?
Ne pourrai-je fléchir ces tigres inflexibles ?
Rends-moi, pour t'obéir, rends-moi cruel comme [eux.
Dieu puissant ! ou rends-les sensibles !
Et cependant pour eux mon cœur est alarmé.
Le vice-roi, que poursuivait leur rage,
Aux murs de Châteauneuf est encore enfermé.
Il faut par un assaut consommer notre ouvrage.

SCÈNE III.

MASANIELLO, FENELLA, abattue et chancelante.

MASANIELLO.

Que vois-je ? Fenella ! quelle horrible pâleur !
Nous venons, ô ma sœur ! de venger ton outrage.
Qui peut encore exciter ta douleur ?

FENELLA.

Elle lui peint le désordre de Naples.

MASANIELLO.

J'ai voulu, mais en vain, mettre un terme au [carnage.

FENELLA.

Elle lui représente, par ses gestes, les horreurs auxquelles la ville est livrée, le pillage, le meurtre, l'incendie.

MASANIELLO.

Oui, des torches en feu dévorant les palais,
Des enfants étouffés sur le sein de leurs mères,
Des frères frappés par leurs frères,
Oui, des forfaits ont puni des forfaits ;
Mais, tu le sais, je n'en suis pas coupable.
Viens dans mes bras, dissipe ton effroi.

FENELLA.

Elle lui fait entendre qu'elle ne peut résister à la fatigue.

MASANIELLO.

La fatigue t'accable ;
Repose en paix, je veillerai sur toi.
Du pauvre seul ami fidèle,
Descends à ma voix qui t'appelle,
Sommeil, descends du haut des cieux !
De son cœur bannis les alarmes ;
Qu'un songe heureux sèche les larmes
Qui tombent encor de ses yeux.
(Fenella s'endort sur le lit à gauche.)
Un doux sommeil apaise sa souffrance ;
Mais on vient.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO, PÊCHEURS.

MASANIELLO.

C'est Piétro... que voulez-vous de moi ?

PIÉTRO.

Nos compagnons nous députent vers toi.

MASANIELLO.

Eh bien ! que veut mon peuple ?

PIÉTRO.

Il demande vengeance.

LE CHOEUR.

A nos serments
L'honneur t'engage ;
Plus d'esclavage,
Plus de tyrans !
(Pendant ce chœur, Fenella s'éveille et écoute.)

MASANIELLO.

Calmez-vous, amis : quel délire
A des meurtres nouveaux semble pousser vos bras ?

PIÉTRO.

Le fils du vice-roi se dérobe au trépas :
Notre salut commun exige qu'il expire !
Il a près de ces lieux porté ses pas errants.
(Fenella exprime les craintes les plus vives.)

MASANIELLO.

Eh ! n'est-ce pas assez de chasser nos tyrans ?
Faut-il les immoler ?

PIÉTRO.

Oui, nous voulons sa tête !

MASANIELLO.

Ah ! que la pitié vous arrête !

PIÉTRO et LE CHOEUR.

A nos serments, etc.

MASANIELLO.

Silence ! écoutez-moi ! trop de sang, de carnage,
Ont signalé votre fureur :
Je saurai mettre un terme à cette aveugle rage.

PIÉTRO.

Tu voudrais vainement enchaîner notre ardeur.
Tu nous trahis....

MASANIELLO.

Parlez plus bas... Ma sœur...
(Fenella a pris part à la scène, et au moment où Masaniello parle d'elle, elle affecte de dormir profondément.)

PIÉTRO.

Elle repose.

MASANIELLO.

Elle peut nous entendre.

PIÉTRO.

Eh bien ! entrons, suis-nous sans plus attendre.

LE CHOEUR.

A nos serments
L'honneur t'engage ;
Plus d'esclavage,
Plus de tyrans !
(Ils entrent dans l'intérieur de la chaumière.)

SCÈNE V.

FENELLA, seule.

Elle a tout entendu, elle frémit; mille sentiments confus l'agitent; le danger d'Alphonse, le souvenir de sa trahison. On frappe à la porte de la chaumière : Fenella s'effraye, elle hésite; on frappe de nouveau : elle se décide à ouvrir, reconnaît Alphonse et cache sa figure dans ses mains.

SCÈNE VI.

FENELLA, ALPHONSE, ELVIRE, enveloppée dans un manteau, la tête couverte d'un voile noir.

ALPHONSE.

Ah! qui que vous soyez, accueillez ma prière,
Et dérobez-nous à la mort.
Ciel! que vois-je? c'est elle! ô justice sévère!
Elle est maîtresse de mon sort!

FENELLA.

Elle recule avec effroi, lui fait entendre que jamais un crime ne reste impuni, lui reproche sa trahison.

ALPHONSE.

Oui, j'ai mérité ta colère.
Sois juste, abandonne à leurs bras
Le perfide qui t'a trahie!
Les meurtriers sont sur mes pas.
Venge-toi, tu le peux.

FENELLA.

En mettant le doigt sur sa bouche, elle lui fait signe qu'on peut les entendre, et l'entraîne rapidement de l'autre côté du théâtre, en lui montrant la porte par laquelle les pêcheurs viennent de sortir.

ALPHONSE.

Ah! que par mon trépas
Ta vengeance soit assouvie!
Mais le destin d'une autre à mon sort est lié;
Pour une autre que moi j'implore ta pitié!
Prends mes jours, épargne sa vie!

FENELLA.

Elle jette un regard sur Elvire, court vers elle, entr'ouvre son manteau, lui arrache le voile qui couvre son visage, s'éloigne d'elle avec colère, et semble dire : Voilà donc celle que tu m'as préférée, et tu veux que je l'épargne!

ELVIRE.

Fenella, sauvez mon époux!

FENELLA.

Elle n'est plus maîtresse d'elle-même, et n'écoute que sa jalousie. Elle aurait sauvé Alphonse, mais elle veut perdre sa rivale. Déjà elle a fait un pas vers la porte de la cabane où les pêcheurs sont rassemblés.

ELVIRE, l'arrêtant par la main.

Vous, nous trahir! quel transport vous entraîne?
Ne nous repoussez pas, c'est votre souveraine
Qui vous demande asile et tremble devant vous.

FENELLA.

Son cœur passe tour à tour de la vengeance à la pitié; elle s'arrête entre Alphonse et Elvire.

ELVIRE.

Arbitre d'une vie
Qui va m'être ravie,
A ma voix qui supplie
Laissez-vous attendrir.

ALPHONSE.

Du sort qui nous opprime
Que je sois seul victime!
Seul j'ai commis le crime
Dont tu veux la punir.

FENELLA.

Elle s'est laissé toucher à la voix d'Elvire; et comme frappée de la voir si belle, elle retire brusquement sa main, que la princesse tenait dans les siennes.

ELVIRE.

Dans vos maux, fille infortunée,
Ma bonté fut votre recours;
Et moi, dans la même journée,
Je viens implorer vos secours.
Je pris pitié de vos alarmes
Lorsque je vis couler vos larmes;
Mes larmes coulent devant vous.
Je vous vis, pour fuir votre chaîne,
Tomber aux pieds de votre reine;
Votre reine est à vos genoux!

FENELLA.

Elle ne peut vaincre son émotion; elle les repousse encore, mais faiblement, et se détourne pour cacher ses pleurs qu'elle veut étouffer.

(Alphonse et Elvire, qui s'aperçoivent de l'impression qu'elle éprouve, se rapprochent d'elle, et redoublent leurs instances avec un accent plus touchant.)

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

Du sort qui nous opprime
Que je sois seul victime!
Seul j'ai commis le crime
Dont tu veux la punir.

ELVIRE.

Arbitre d'une vie
Qui va m'être ravie,
A ma voix qui supplie
Laissez-vous attendrir.

FENELLA.

Elle ne peut résister à leurs prières; elle fait un violent effort sur elle-même, saisit leurs mains, et jure de les sauver ou de mourir avec eux.

(On entend du bruit; Masaniello sort de la porte à droite; Alphonse saisit son épée.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MASANIELLO.

MASANIELLO.

Des étrangers dans ma chaumière!
Que cherchez-vous?

FENELLA.

Elle fait signe à son frère qu'ils sont proscrits, qu'ils cherchent un asile, qu'elle leur a promis son appui.

ALPHONSE.

Errants dans l'ombre de la nuit,
Nous n'avons plus d'espoir, le peuple nous poursuit,
Et nous fuyons leur fureur meurtrière.

MASANIELLO.

A cette porte hospitalière
Jamais un malheureux n'a frappé vainement.

Oui, que que soit le sang dont cette arme est [trempée,
Entrez, je vous reçois; et mieux que votre épée,
L'hospitalité vous défend.

FENELLA.

Elle exprime sa joie, et par ses gestes semble dire : Ne craignez rien, vous voilà sauvés : mon frère répond de votre vie.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO, BORELLA, QUELQUES CONJURÉS.

PIÉTRO.

Par le peuple conduits, marchant d'un pas docile,
Les magistrats napolitains
Viennent déposer dans tes mains
Les clefs des portes de la ville.
(Apercevant Alphonse.)
Que vois-je, juste ciel! le fils du vice-roi!

MASANIELLO.

Que me dis-tu, Piétro?

PIÉTRO.

Lui-même est devant toi.

ENSEMBLE.

PIÉTRO.

Du transport qui m'anime
Il sera la victime:
Qu'il craigne mon courroux!
Un hasard favorable
Permet que le coupable
Tombe enfin sous nos coups.

MASANIELLO.

Je sens qu'en sa présence
Les torts de sa naissance
Réveillent mon courroux.
Mais plus fort que la haine,
Le serment qui m'enchaîne
Le dérobe à leurs coups.

ALPHONSE.

Funeste destinée!
Ah! qu'une infortunée
Échappe à leur courroux!
S'ils épargnent sa vie,
Je brave leur furie;
Mon sort me sera doux.

ELVIRE.

J'attends avec constance
L'arrêt de leur vengeance
Qui doit me joindre à vous.
Le péril nous rassemble:
Si nous mourons ensemble,
Mon sort me sera doux.

PIÉTRO et LE CHOEUR.

Oui, c'est lui que le ciel livre à notre courroux.
Oui, tu nous l'as promis; qu'il tombe sous nos coups.

ALPHONSE, à Piétro.

Farouche meurtrier, je brave ton courroux.
Viens me donner la mort ou tomber sous mes coups.

(Ils lèvent tous sur Alphonse leurs poignards. Fenella se jette entre eux et Alphonse.)

FENELLA.

Elle court à son frère, et par ses gestes elle lui dit : Il était sans asile, sans défense; il est venu en suppliant vous demander un asile; vous le lui avez accordé, vous l'avez reçu sous votre toit, vous lui avez juré protection, et vous le laisseriez immoler! ces murs seraient teints de son sang!

MASANIELLO, à Fenella.

Sa confiance en moi ne sera pas trompée!
Je me rappelle mon serment;
(A Alphonse.)
Et mieux que ton épée,
L'hospitalité te défend.
Qu'on respecte ses jours!

PIÉTRO et LE CHOEUR.

Nous avons ton serment,
Et sa vie est à nous.

MASANIELLO.

D'où vous vient tant d'audace?
Qu'on se taise!

PIÉTRO et LE CHOEUR.

Tyran, crains mon juste transport!

MASANIELLO.

Je suis tyran pour faire grâce
Comme toi pour donner la mort.
(A Elvire et à Alphonse.)
Partez, ne craignez rien.
(A Borella.)
Monte sur ma nacelle;
Aux murs de Châteauneuf conduis-les, sois fidèle;
Cours, Borella, tu réponds de leur sort.

PIÉTRO et LE CHOEUR.

Tyran, crains mon juste transport!

MASANIELLO, saisissant une hache.

Pour marcher sur leur trace,
Si de franchir le seuil un de vous a l'audace,
Il tombe sous ce bras vengeur.

PIÉTRO et LE CHOEUR, à voix basse.

N'avons-nous fait que changer d'oppresseur?

(Tous ouvrent un passage à Alphonse et à Elvire, qui s'éloignent en regardant Fenella.)

SCÈNE IX.

Le fond de la cabane, qui était fermé par une voile de navire, se relève en ce moment. On aperçoit les principaux habitants de la ville apportant à Masaniello les clefs de Naples. Le cortége porte des palmes et des couronnes.

FENELLA, MASANIELLO, PIÉTRO.

ENSEMBLE.

NAPOLITAINS, NAPOLITAINES, PÊCHEURS.

Honneur, honneur et gloire!
Célébrons ce héros!
On lui doit la victoire,
La paix et le repos.

PIÉTRO et LES CONJURÉS.

De le frapper j'aurai la gloire:
Il ne mérite plus de marcher dans nos rangs;
Du haut de son char de victoire
Qu'il tombe comme nos tyrans!

(On présente à Masaniello les clefs de la ville, on le revêt d'un manteau magnifique, et on lui amène un cheval sur lequel on l'invite à monter.)

MASANIELLO.
Adieu donc, ma chaumière! adieu, séjour tran-
Je t'abandonne pour jamais. [quille!
Bonheur que j'ai goûté dans ce modeste asile!
Me suivras-tu dans un palais?

ENSEMBLE.

NAPOLITAINS.
Honneur, honneur et gloire!
Célébrons ce héros!
On lui doit la victoire,
La paix et le repos.

PIÉTRO et LES CONJURÉS.
De le frapper j'aurai la gloire:
Il ne mérite plus de marcher dans nos rangs;
Au milieu des chants de victoire
Qu'il tombe comme nos tyrans!

(Masaniello est monté sur son cheval au milieu du peuple qui se presse autour de lui, et environné de danses. Pendant ce temps, Piétro et les conjurés le menacent de leurs poignards. Fenella, qui est près de Piétro, l'examine avec crainte, et pendant que le cortége s'empresse autour de son frère, ses regards inquiets s'élèvent vers le ciel, et semblent prier pour lui.)



ACTE V.

Le théâtre représente le vestibule du palais du vice-roi; à gauche un large escalier en pierre conduisant à une terrasse. Au fond, dans le lointain, le sommet du Vésuve.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PIÉTRO, PÊCHEURS, JEUNES FILLES DU PEUPLE.

(Ils sortent de l'appartement à gauche qui est celui du festin. C'est la fin d'une orgie: ils tiennent à la main des coupes, des vases remplis de vin; d'autres tiennent des guitares.)

COUPLETS.

PIÉTRO, une guitare à la main.

PREMIER COUPLET.
Voyez du haut de ces rivages
Ce frêle esquif voguer sur la mer en fureur!
Les vents, les flots et les orages
Menacent d'engloutir le malheureux pêcheur.
Mais la madone sainte a guidé l'équipage:
Par elle protégés nous revoyons le bord.
Plus de crainte, plus d'orage!
Notre barque a touché le port.

LE CHOEUR.
Buvons! la barque est dans le port.

UN PÊCHEUR, bas à Piétro.
De ce nouveau tyran as-tu brisé les chaînes?

PIÉTRO, de même.
Oui, j'ai de notre chef puni la trahison.
(Montrant à gauche la salle du festin.)
Et par mes soins, un rapide poison
Déjà circule dans ses veines.

DEUXIÈME COUPLET.
Parfois, le soir sur cette plage,
Des pirates cruels, la terreur de ces mers,
Ivres de sang et de pillage,
Attendent le pêcheur pour lui donner des fers.
Mais la madone sainte a guidé l'équipage:
Par elle protégés nous revoyons le bord.
Plus de crainte, plus d'orage!
Notre barque a touché le port.

LE CHOEUR.
Buvons! la barque est dans le port.

PIÉTRO.
On vient! silence, amis!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BORELLA, sortant de l'appartement à gauche.

PIÉTRO.
Quelle frayeur t'agite,
Borella?

BORELLA.
Compagnons, armez-vous, ou tremblez!
De nombreux bataillons qu'Alphonse a rassemblés
Marchent vers ce palais, ils s'avancent...

PIÉTRO.
O rage!

BORELLA.
Le ciel même paraît combattre contre nous.
De quelque grand malheur trop sinistre présage,
Les sourds mugissements du Vésuve en courroux
De ce peuple crédule ont glacé le courage.

LE CHOEUR DE PÊCHEURS.
D'un juste châtiment qui peut nous préserver?

LE CHOEUR DE FEMMES.
Masaniello peut seul arrêter leur furie.

LE CHOEUR DES HOMMES.
Masaniello peut encor nous sauver.

BORELLA, montrant la porte à gauche.
N'y comptez plus!

LE CHOEUR.
O ciel! il a perdu la vie!

BORELLA.
Non, il respire encor; mais, sourd à nos accents,
Je ne sais quel délire a maîtrisé ses sens.

PIÉTRO.
C'est Dieu qui l'a frappé.

BORELLA.
Tantôt sombre et farouche,
Il se croit entouré de mourants et de morts;
Tantôt, le sourire à la bouche,
Il chante et croit guider sa barque sur nos bords.

LE CHOEUR.
Misérable Piétro, tu mourras s'il expire!

PIÉTRO.
Non, sa raison sur lui reprendra son empire.
Il vient! il vient!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MASANIELLO. Le désordre de ses vêtements annonce le trouble de ses esprits.

MASANIELLO.

Courons, punissons nos bourreaux!
Voilà le sang qu'il faut répandre;
Réduisons leurs palais en cendre;
Courons! des armes, des flambeaux!

PIÉTRO.

Reviens à toi!

MASANIELLO, lui prenant la main.

Parle bas, pêcheur, parle bas:
Jette tes filets en silence.

LE CHOEUR.

Viens, marchons, viens, guide nos pas.

MASANIELLO.

La proie au-devant d'eux s'élance.
Parle bas, pêcheur, parle bas;
Le roi des mers ne t'échappera pas.

PIÉTRO.

Sais-tu quel péril nous menace?
Voici nos ennemis, mais guide notre audace,
Sois notre chef! Parais, ils fuiront devant toi.
Partons!

MASANIELLO.

Oui, oui, partons!

PIÉTRO et LE CHOEUR.

C'est l'honneur qui t'appelle.

MASANIELLO, d'un air riant.

Partons, la matinée est belle;
Venez, amis, venez avec moi!...

(En ce moment le ciel s'obscurcit, et le Vésuve, qu'on aperçoit de loin, commence à jeter quelques flammes.)

Chantons gaîment la barcarolle,
Charmons ainsi nos courts loisirs.

LE CHOEUR.

Mortels délais! vains souvenirs!

MASANIELLO.

L'amour s'enfuit, le temps s'envole.

LE CHOEUR.

Si vous tardez, on nous immole!

MASANIELLO.

Le temps emporte nos plaisirs
Comme les flots notre gondole.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FENELLA.

FENELLA.

Elle court à Masaniello. Elle lui explique que les soldats du vice-roi s'avancent en bon ordre, enseignes déployées, et que les tambours battent aux champs. Devant eux les lazzaroni se sont enfuis effrayés; les uns ont jeté leurs armes; les autres, à genoux, ont demandé la vie. Elle entraine Masaniello vers la fenêtre du palais... Les voilà, ils avancent; ils ont juré qu'aucun de vous n'échapperait.

PIÉTRO, à Masaniello.

Tu le vois, leur fureur nous dévoue au trépas,

MASANIELLO, revenant un peu à lui, et serrant Fenella contre son cœur.

Ma Fenella! ma sœur! qui cause tes alarmes?

PIÉTRO.

Nos tyrans!... que ce mot te rappelle aux combats?

MASANIELLO.

Qu'entends-je?

PIÉTRO.

Ce sont eux.

MASANIELLO.

Eh! qui donc?

PIÉTRO.

Leurs soldats!

LE CHOEUR.

Nos tyrans!

MASANIELLO.

Se peut-il?

LE CHOEUR.

Oui, nos tyrans!

MASANIELLO, revenant à lui.

Mes armes!

LE CHOEUR, l'entraînant.

Victoire! il va guider nos pas;
Plus de discordes, plus d'alarmes!
Victoire! il va guider nos pas!

(Ils sortent tous l'épée à la main en entraînant Masaniello, qui recommande à Borella de rester près de sa sœur et de veiller sur elle.)

SCÈNE V.

FENELLA, seule.

Quelque temps elle suit son frère des yeux. Elle revient sur le bord du théâtre, et prie pour que le ciel le protége. C'est tout ce qu'elle demande, car pour elle il n'y a plus d'espoir de bonheur... Elle regarde encore cette écharpe qu'Alphonse lui a donnée; elle veut s'en détacher, elle ne peut s'y résoudre: elle la regarde, la couvre de baisers: elle entend marcher et la cache... C'est Elvire, c'est sa rivale qui entre pâle et en désordre; Fenella court à elle: Comment vous trouvez-vous seule en ces lieux? d'où venez-vous?

SCÈNE VI.

FENELLA, ELVIRE, BORELLA.

ELVIRE.

N'approchez pas! le meurtre et l'incendie
Dévastent ce palais; venez, fuyons ces lieux.

FENELLA.

Elle n'a rien à craindre; elle veut rester.

ELVIRE.

Entendez-vous les cris dont ils frappent les cieux?
Je vois le fer sanglant qui menaçait ma vie,
J'allais périr!... un mortel généreux,
Votre frère lui-même a trompé leur furie.

BORELLA.

Masaniello! grands dieux!
Il a donc triomphé? Le destin se prononce!
Écoutez... il revient... qu'ai-je vu? c'est Alphonse!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, SUITE.

FENELLA.

Elle court à lui, et lui demande où est Masaniello.

ALPHONSE.

Votre frère !... ô douleur ! ô regrets éternels !
Il combattait encore... Hélas ! à ces cruels
Il voulut épargner un crime.
Prête à périr, Elvire embrassait ses genoux...
Il a sauvé ses jours, et le peuple en courroux...

BORELLA.

Il en était l'idole.

ALPHONSE.

Il en est la victime.

(Fenella, qui écoutait ce récit en tremblant, tombe à moitié évanouie entre les bras de Borella, qui la soutient.)

Et je n'ai pu le secourir !
Je l'ai vengé du moins : nos bataillons fidèles
Ont au loin dispersé ces hordes de rebelles.
Masaniello n'est plus... ils ne savent que fuir.

FENELLA.

Elle sort peu à peu de son évanouissement. Elle aperçoit Alphonse auprès d'Elvire ; elle se relève, jette sur Alphonse un dernier regard de regret et de tendresse ; elle unit sa main à celle d'Elvire, et s'élance rapidement vers l'escalier qui est au fond du théâtre. Surpris de ce brusque départ, Alphonse et Elvire se retournent pour lui adresser un dernier adieu. En ce moment le Vésuve commence à jeter des tourbillons de flamme et de fumée, et Fenella, parvenue au haut de la terrasse, contemple cet effrayant spectacle. Elle s'arrête, et détache son écharpe, la jette du côté d'Alphonse, lève les yeux au ciel et se précipite dans l'abîme.

(Alphonse et Elvire poussent un cri d'effroi. Mais, au même instant, le Vésuve mugit avec plus de fureur ; du cratère du volcan la lave enflammée se précipite. Le peuple épouvanté se prosterne.)

LE CHOEUR.

Grâce pour notre crime !
Grand Dieu ! protége-nous !
Et que cette victime
Suffise à ton courroux !



LE COMTE ORY,

OPÉRA EN DEUX ACTES,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le 20 août 1828.

En Société avec M. Delestre-Poirson.

MUSIQUE DE M. ROSSINI.

Personnages.

LE COMTE ORY, seigneur châtelain.
LE GOUVERNEUR DU COMTE ORY.
ISOLIER, page du comte Ory.
RAIMBAUD, chevalier, compagnon de folies du comte Ory.
CHEVALIERS, amis du comte Ory.
LA COMTESSE DE FORMOUTIERS.
RAGONDE, tourière du château de Formoutiers.
ALICE, jeune paysanne.
CHEVALIERS CROISÉS.
CHEVALIERS de la suite du comte Ory.
ÉCUYERS.
PAYSANS, PAYSANNES.
DAMES D'HONNEUR de la comtesse.

La scène se passe à Formoutiers, en Touraine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un paysage. Dans le fond, à gauche du spectateur, le château de Formoutiers, dont le pont-levis est praticable. A droite, bosquets à travers lesquels on aperçoit l'entrée d'un ermitage.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAIMBAUD, ALICE, PAYSANS ET PAYSANNES occupés à dresser un berceau de feuillage et de fleurs.

RAIMBAUD.

Allons, allons, allons vite !
Songez que le bon ermite
Va paraître dans ces lieux.
Qu'en rentrant à l'ermitage,
Il reçoive à son passage
Nos offrandes et nos vœux.

PAYSANS.

Aurai-je par sa science
Le savoir et l'opulence ?

JEUNES FILLES.

Aurons-nous par sa science
Les maris
Qu'il nous a promis ?

RAIMBAUD, cachant sous son manteau son habit de chevalier.

Vous aurez tout, croyez-en ma prudence ;
Car j'ai l'honneur de le servir.
Vous riez... Lorsqu'ici l'on rit de ma puissance,
C'est le ciel que l'on offense.
Hâtez-vous de m'obéir.

(D'un air d'impatience.)

Placez aussi sur cette table
Quelques flacons de vin vieux,
Il aime assez le vin vieux,
Car c'est un présent des cieux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DAME RAGONDE.

DAME RAGONDE, sortant du château à gauche.

Quand votre dame et maîtresse,
Quand madame la comtesse
Est, hélas ! dans la tristesse,
Pourquoi ces chants d'allégresse ?...
Pleins d'amour pour leur maîtresse,
De bons et fidèles vassaux
Doivent souffrir de tous ses maux
Elle veut au bon ermite
Dans ce jour rendre visite,
Pour que du mal qui l'agite
Il puisse la délivrer.

ALICE.

Le ciel vient de l'inspirer.



DAME RAGONDE.

Vous croyez que sa science
Peut nous rendre l'espérance ?

RAIMBAUD.

Rien n'égale sa puissance :
Mainte veuve, grâce à lui,
A retrouvé son mari.

DAME RAGONDE.

Oh ! je veux aussi l'entendre.
Près de lui je veux me rendre,
S'il est vrai qu'un cœur trop tendre
Par lui
Puisse être guéri.

RAIMBAUD.

Silence... Le voici !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE ORY, déguisé en ermite avec une longue barbe.

AIR.

Que les destins prospères
Accueillent vos prières !
La paix du ciel, mes frères,
Soit toujours avec vous !
Veuves ou demoiselles,
Dans vos peines cruelles,
Venez à moi, mes belles,
Obliger est si doux !
Je raccommode les familles,
Et même aux jeunes filles
Je donne des époux.
Que les destins prospères
Accueillent vos prières !
La paix du ciel, mes frères,
Soit toujours avec vous !

DAME RAGONDE.

Je viens vers vous !

LE COMTE ORY, la regardant.

Parlez, dame... trop respectable.

DAME RAGONDE.

Tandis que nos maris, dont l'absence m'accable,
Dans les champs musulmans moissonnent des [lauriers,
Leurs fidèles moitiés, quoiqu'à la fleur de l'âge,
Ont juré comme moi de passer leur veuvage
Dans le château de Formoutiers.

LE COMTE, à part.

Où tant d'attraits sont prisonniers.

(Haut.)

C'est le château de la belle comtesse.

DAME RAGONDE.

Dont le frère aux combats a suivi nos guerriers.
Et cette noble châtelaine,
Sur un mal inconnu, qui cause notre peine,
Veut aujourd'hui vous consulter.

LE COMTE, à part.

(Haut.)

Ah ! quel bonheur ! Près de moi qu'elle vienne,
Mon devoir est de l'assister.

(Se retournant vers les paysans.)

Vous aussi, mes enfants... De moi pour qu'on ob- [tienne,
On n'a qu'à demander... Parlez ;
Tous vos souhaits seront comblés.

CHOEUR, se pressant autour du comte.

Ah ! quel saint personnage !
C'est le bienfaiteur du village.

DAME RAGONDE.

De grâce, parlons tous
L'un après l'autre.

LE COMTE.

Quel désir est le vôtre ?
Que me demandez-vous ?

LE CHOEUR.

Parlons l'un après l'autre.
Silence ! taisez-vous.

UN PAYSAN.

Moi je réclame *
Pour que ma femme
Dans mon ménage
Soit toujours sage.

LE COMTE.

C'est bien, c'est bien.

ALICE.

J'ai tant d'envie
Qu'on me marie
Au beau Julien !

LE COMTE.

C'est bien, c'est bien.

DAME RAGONDE.

Moi je demande
Faveur bien grande,
Qu'aujourd'hui même
L'époux que j'aime
Ici revienne
Finir ma peine ;
Que je l'obtienne,
C'est mon seul bien.

LE COMTE, à part.

Qu'un bon ermite
Qu'on sollicite,
Qu'un bon ermite
A de mérite !

(Se retournant vers les jeunes filles.)

Jeune fillette,
Et bachelette,

* Ce morceau et l'introduction qui le précède sont parodiés.

Dans ma retraite
Venez me voir.

RAIMBAUD.

Vous l'entendez, il faut le suivre à l'ermitage.
Rendez hommage
A son pouvoir.

TOUS, entourant le comte.

Moi, moi, moi, bon ermite,
Je sollicite
Faveur bien grande,
Et je demande
De la tendresse,
De la jeunesse,
De la richesse :
Exaucez-nous.
Tout le village
Vous rend hommage...
A l'ermitage
Nous irons tous.

(Le comte remonte à son ermitage, suivi de toutes les filles. Dame Ragonde rentre au château. Les paysans sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

ISOLIER, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis plus longtemps voyager de la sorte.

ISOLIER.

Et bien! reposons-nous sous ces ombrages frais.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi m'avoir forcé de quitter notre escorte,
Et m'amener ici?

ISOLIER, à part, regardant à gauche.

J'avais bien mes projets...
Voilà donc le château de ma belle cousine!
Si je pouvais l'entrevoir... Quel bonheur!
Mais, loin de partager l'ardeur qui me domine,
Elle ferme à l'amour son castel et son cœur.

(Au gouverneur qui s'est assis.)

Eh! monsieur le gouverneur,
Reprenez-vous un peu courage?

LE GOUVERNEUR.

Maudit emploi! maudit message!
Monseigneur notre prince, auquel je suis soumis,
M'ordonne de chercher le comte Ory, son fils,
Ce démon incarné, mon élève et mon maître,
Qui, sans mon ordre, de la cour
S'est avisé de disparaître.

ISOLIER, à part.

Pour jouer quelque nouveau tour.

LE GOUVERNEUR.

On le disait caché dans ce séjour.
Comment l'y découvrir?.. Comment le reconnaître?

ISOLIER.

Vous devez tout savoir... D'être son gouverneur
N'avez-vous pas l'honneur?

LE GOUVERNEUR.

Oui! quel honneur!

AIR.

Veiller sans cesse,
Trembler toujours
Pour son altesse
Et pour ses jours...
Du gouverneur
D'un grand seigneur,
Tel est le profit et l'honneur.
Quel honneur d'être gouverneur!

A la guerre comme à la chasse,
Si quelque péril le menace,
Il faut partout suivre ses pas,
Dût-il me mener au trépas!
Veiller sans cesse,
Trembler toujours, etc., etc., etc.

Et s'il est épris d'une belle,
Il me faut courir après elle;
Tout en lui faisant des sermons
Sur le danger des passions.

Veiller sans cesse,
Courir toujours
Pour son altesse
Ou ses amours:
Du gouverneur
D'un grand seigneur
Tel est le profit et l'honneur.
Quel honneur d'être gouverneur!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; PAYSANS, PAYSANNES, sortant de l'ermitage.

CHOEUR.

O bon ermite!
Vous, notre appui,
Vous, notre ami,
Merci vous dî.
O bon ermite!
Je veux partout faire savoir
Son grand mérite
Et son pouvoir.
Jeune fillette
A, grâce à lui,
Fortune faite,
Et bon mari.
O saint prophète,
Soyez béni!
Oui,
Puissant prophète!
Soyez béni!

LE GOUVERNEUR, à part, regardant les jeunes filles.
Je vois paraître
Minois joli;
Ah! mon cher maître
Doit être
Près d'ici.

CHOEUR des jeunes filles, l'apercevant.
Un étranger! Qui peut-il être?
Un beau seigneur.
Pour le village, ah! quel honneur!

LE GOUVERNEUR, à part.
Ce respectable et bon ermite,
Dont chacun vante le mérite,
Malgré moi dans mon âme excite
Un soupçon qui m'effraye ici.
Lui qu'on adore,
Lui qu'on implore,
Serait-ce encore
Le comte Ory?
Depuis quand cet ermite est-il dans le village?

ALICE.
Depuis huit jours, pas davantage.

LE GOUVERNEUR.
O ciel! en voilà tout autant
Qu'il est parti.
(Retenant Alice, qui reste la dernière.)
Ma belle enfant,
Où pourrais-je le voir?

ALICE.
Ici même... à l'instant
Il va venir... madame la comtesse
A désiré le consulter.

ISOLIER.
Vraiment!

ALICE.
Sur un mal inconnu qui l'accable et l'oppresse.

LE GOUVERNEUR et ISOLIER.
Merci, merci, ma belle enfant.

LE GOUVERNEUR.
Il doit donc venir dans l'instant!

ISOLIER.
Elle va venir dans l'instant!

LE GOUVERNEUR, à part.
Cette belle comtesse au regard séduisant!
Ceci me semble encore une preuve plus forte.
(A Isolier.)
Attendez-moi... je vais retrouver notre escorte.
(A part.)
Puis ensemble nous reviendrons,
Pour confirmer, ou bien dissiper mes soupçons.

SCÈNE VI.

ISOLIER, seul, regardant du côté du château.

Je vais revoir la beauté qui m'est chère...
Mais comment désarmer cette vertu si fière?
Comment, en ma faveur, la toucher aujourd'hui?
Si cet ermite, ce bon père,
Voulait m'aider... Oh! non... ce serait trop hardi...
Allons, ne suis-je pas page du comte Ory!

SCÈNE VII.

ISOLIER, LE COMTE ORY, en ermite.

ISOLIER.
Salut, ô vénérable ermite!

LE COMTE, à part, avec un geste de surprise.
C'est mon page! sachons le dessein qu'il médite.
(Haut.)
Qui vers moi vous amène, ô charmant Isolier?

ISOLIER, à part.
Il me connaît!

LE COMTE.
Tel est l'effet de ma science.

ISOLIER.
Un aussi grand savoir ne peut trop se payer,
(Lui donnant une bourse.)
Et cette offrande est bien faible, je pense.

LE COMTE, prenant la bourse.
N'importe... à moi vous pouvez vous fier:
Parlez, parlez, beau page.

DUO.

ISOLIER.
Une dame du haut parage
Tient mon cœur en un doux servage,
Et je brûle pour ses attraits.

LE COMTE.
Je n'y vois point de mal... après!

ISOLIER.
Je croyais avoir su lui plaire;
Et pourtant son cœur trop sévère
S'oppose à mes tendres souhaits.

LE COMTE.
Je n'y vois point de mal... après!

ISOLIER.
Et jusqu'au retour de son frère,
Qui des croisés suit la bannière,
Aucun amant, aucun mortel,
Ne peut entrer dans ce castel.

LE COMTE, à part.
Celui de la comtesse... ô ciel!

ISOLIER.
Pour y pénétrer, comment faire?
J'avais bien un moyen fort beau;
Mais je le crois trop téméraire.

LE COMTE.
Parlez... parlez... beau jouvenceau.

ISOLIER.
Je voulais, d'une pèlerine
Prenant la cape et le manteau,
M'introduire dans ce château.

LE COMTE.

Bien ! bien... le moyen est nouveau.

(A part.)

On peut s'en servir, j'imagine.

(Au page.)

Noble page du comte Ory,
Serez un jour digne de lui !

ENSEMBLE.

LE COMTE, à part.

Voyez donc, voyez donc le traître?
Oser jouter contre son maître!
Mais je le tiens, et l'on verra
Qui de nous deux l'emportera.

ISOLIER, à part.

A l'espoir je me sens renaître :
Ce moyen est un coup de maître...
Oui, je le tiens, et vois déjà
Que son pouvoir me servira.

ISOLIER.

Mais d'abord ce projet réclame
Vos soins pour être exécuté.

LE COMTE.

Comment ?

ISOLIER.

Par cette noble dame
Vous allez être consulté.

LE COMTE, à part.

C'est qu'il sait tout, en vérité.

ISOLIER.

Dites-lui que l'indifférence
Cause, hélas ! son tourment fatal.

LE COMTE.

J'entends ! j'entends... ce n'est pas mal.

ISOLIER.

Et pour guérir à l'instant même,
Dites-lui... qu'il faut qu'elle m'aime.

LE COMTE.

J'entends ! j'entends... ce n'est pas mal.
Je lui dirai qu'il faut qu'elle aime...

(A part.)

Mais un autre que mon rival...

ISOLIER.

Dites-lui bien qu'il faut qu'elle aime.

LE COMTE.

Noble page du comte Ory,
Serez un jour digne de lui !

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Voyez donc, voyez donc le traître?
Oser jouter contre son maître!
Mais je le tiens, et l'on verra
Qui de nous deux l'emportera.

ISOLIER.

A l'espoir je me sens renaître :
Ce moyen est un coup de maître...
Oui, je le tiens, et vois déjà
Que son pouvoir me servira.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE, DAME RAGONDE, toutes les FEMMES, sortant du château; dans le fond PAYSANS et PAYSANNES, VASSAUX de la comtesse, marche, etc.

LA COMTESSE, apercevant Isolier.

Isolier dans ces lieux !

ISOLIER.

Sur le mal qui m'agite
Je venais consulter aussi le bon ermite.

LE COMTE.

Je dois à tous les malheureux
Mes conseils et mes vœux.

LA COMTESSE, s'approchant du comte Ory.

Une lente souffrance
Me consume en silence;
Et ma seule espérance
Est la tombe où j'avance
Sans peine et sans plaisir;
Et de mon âme émue
Je voudrais et ne puis bannir
Cette langueur qui me tue.
O peine horrible !
Vous que l'on dit sensible,
Daignez, s'il est possible,
Guérir le mal terrible
Dont je me sens mourir !

ISOLIER et LE CHŒUR.

Ah ! par votre science
Dissipez sa douleur.

LA COMTESSE.

Faut-il mourir de ma souffrance ?

LE CHŒUR.

Ah ! que votre puissance
Lui rende le bonheur !

ISOLIER, à part, au comte.

Vous avez entendu sa touchante prière !
Voici le vrai moment, parlez pour moi, bon père !

LE COMTE, à la comtesse.

Je puis guérir vos maux,
Si vous croyez à ma science :
Ils viennent de l'indifférence
Qui laissait votre cœur dans un fatal repos.
Et pour renaître à l'existence,
Il faut aimer, former de nouveaux nœuds.

LA COMTESSE.

Hélas ! je ne le peux.
Naguère encor d'un éternel veuvage
Mon cœur fit le serment.

LE COMTE.

Le ciel vous en dégage.
Il ordonne que de vos jours
La flamme se ranime au flambeau des amours.

LA COMTESSE.

Surprise extrême !

Le ciel lui-même
Vient par sa voix me ranimer!
(A part).
Toi, pour qui je soupire,
Toi, cause d'un martyre
Que je n'osais exprimer,
Isolier, je puis donc t'aimer!
Je puis t'aimer et te le dire!
Ah! bon ermite, que mon cœur
Vous doit de reconnaissance!
Par vos talents, votre science,
Vous m'avez rendu le bonheur.

ISOLIER et LE CHOEUR, à part.

Oui, sa douce parole
Semble la ranimer;
Le mal qui la désole
Commence à se calmer.

LE CHOEUR.

Les belles affligées
Par lui sont protégées...
Par lui, par ses discours,
Les belles affligées
Se consolent toujours.

ISOLIER, bas au comte.

C'est bien... je suis content.

LE COMTE.

Encore un mot, de grâce.
(A demi-voix.)
D'un grand péril qui vous menace
Je dois vous avertir!... il faut vous défier...

LA COMTESSE.

De qui?

LE COMTE, à voix basse.

De ce jeune Isolier.

LA COMTESSE.

O ciel!

LE COMTE, de même.

Songez qu'il est le page
De ce terrible comte Ory
Dont les galants exploits... Mais ici... devant lui,
Je n'oserais en dire davantage.
Entrons dans le castel.

LA COMTESSE.

Mon cœur en a frémi!
(Au comte.)
Venez, ô mon sauveur!... ô mon unique appui!
(Elle prend le comte par la main, et va l'entraîner dans le château. Toutes les dames les suivent. Le comte Ory a déjà mis le pied sur le pont-levis, et, en raillant Isolier, fait un geste de joie. En ce moment entre le gouverneur, suivi de tous les chevaliers de son escorte.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE GOUVERNEUR, CHEVALIERS, etc.

LES CHEVALIERS et LE GOUVERNEUR.

Nous saurons bien le reconnaître.
Avançons...
(Apercevant Raimbaud qui est en paysan.)
Qu'ai-je vu!... c'est Raimbaud,
Le confident, l'ami de notre maître!

RAIMBAUD.

Taisez-vous donc, ne dites mot.

LE GOUVERNEUR.

Plus de doute, plus de mystère,
(Montrant l'ermite.)
C'est Monseigneur! c'est lui!

LE COMTE, à voix basse.

Misérable! crains ma colère.

TOUS LES CHEVALIERS, s'inclinant.

C'est le comte Ory.

TOUTES LES FEMMES, s'éloignant avec effroi, et se réfugiant dans un coin.

Le comte Ory!

LES PAYSANS, s'avançant avec indignation.

Le comte Ory!

LE COMTE.

Eh bien! oui... le voici.

QUATUOR DICESIMO.

Ciel! ô terreur! ô trouble extrême!
Quel indigne stratagème!
Mon cœur
En frémit d'horreur.

LE COMTE, bas à Raimbaud.

O dépit extrême!
Lorsque j'étais sûr du succès,
C'est notre gouverneur lui-même
Qui vient déjouer mes projets.

LE GOUVERNEUR.

Pour vous, et de la part d'un père qui vous aime
J'apporte cet écrit qu'il remit à ma foi.
Lisez.

LE COMTE.

Eh! lis toi-même;
D'un chevalier est-ce l'emploi?

LE GOUVERNEUR, lisant.

« La croisade est finie,
» Et dans notre patrie
» Tous nos preux chevaliers vont bientôt revenir.»

TOUTES LES FEMMES, avec joie.

La croisade est finie,
Et dans notre patrie
Tous nos maris vont enfin revenir.

LE GOUVERNEUR, lisant.

« Mon fils, pour mieux fêter des guerriers que j'honore,
» Je veux qu'auprès de moi vous brilliez à ma cour...
» Mais venez... hâtez-vous; car la deuxième aurore
» Peut-être dans ces lieux les verra de retour.»

ENSEMBLE.

CHOEUR DE FEMMES.

Quoi! demain?... ô bonheur extrême!
Nos maris vont revenir!

LE COMTE.

Quoi! demain?... ô dépit extrême!
Leurs maris vont revenir!

RAIMBAUD, bas.

Oui, Monseigneur, il faut partir;
A votre père il faut obéir.

LE COMTE.

Il n'est pas temps... un dernier stratagème
Peut encor nous servir.

DAME RAGONDE et LES FEMMES, au comte Ory.

Adieu vous dis, ô noble comte,
Soyez plus heureux désormais.

LE COMTE, à part.

Sachons venger ma honte
Par de nouveaux succès.
(Bas à Raimbaud.)
Un jour encor nous reste,
Sachons en profiter.

RAIMBAUD, bas.

Quoi! ce retour funeste...

LE COMTE.

Ne saurait m'arrêter.

ENSEMBLE.

LE COMTE et SES COMPAGNONS.

Beauté qui ris de ma souffrance,
Bientôt nous nous reverrons;
Je veux qu'une douce vengeance
Vienne réparer mes affronts.

LA COMTESSE et SES FEMMES.

Mon cœur renaît à l'espérance.
Le ciel que nous implorons,
Saurait encor, dans sa clémence,
Nous soustraire à d'autres affronts.

ISOLIER, montrant le comte Ory.

Observons tout avec prudence;
Suivons ses pas, et voyons
Si par quelque autre extravagance
Il songe à venger ses affronts.



ACTE II.

Le théâtre représente la chambre à coucher de la comtesse. Deux portes latérales; porte au fond. A gauche, un lit de repos, et une table sur laquelle brûle une lampe. A droite, une croisée sur le premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, DAME RAGONDE, DAMES de la suite de la comtesse, groupées différemment, et occupées à des ouvrages de femmes.

LE CHOEUR.

Dans ce séjour calme et tranquille
S'écoulent nos jours innocents;
Et nous bravons dans cet asile
Les entreprises des méchants.

LA COMTESSE, assise et brodant une écharpe.

Je tremble encore quand j'y pense;
Quel homme que ce comte Ory!
De la vertu, de l'innocence
C'est le plus terrible ennemi.

DAME RAGONDE.

C'est le nôtre... Dieu! quelle audace!
D'un saint homme prendre la place!
Et me promettre mon mari!

LA COMTESSE.

Par bonheur nous pouvons sans crainte
Le défier dans cette enceinte,
Qui nous protége contre lui.

ENSEMBLE.

Dans ce séjour calme et tranquille
S'écoulent nos jours innocents;
Et nous bravons dans cet asile
Les entreprises des méchants.

(L'orage, qui a commencé à gronder pendant la reprise du chœur précédent, se fait entendre en ce moment avec plus de force.)

TOUTES, effrayées.

Écoutez!... le ciel gronde.

LA COMTESSE.

Oui, la grêle et la pluie
Ébranlent les vitraux de ce noble castel.

DAME RAGONDE.

Nous sommes à l'abri!... que je rends grâce au ciel!

LA COMTESSE.

Et moi, lorsque l'orage éclate avec furie,
Au fond du cœur combien je plains
Le sort des pauvres pèlerins!

(En ce moment on entend en dehors, au-dessous de la croisée à droite:)

Noble châtelaine
Voyez notre peine;
Et dans ce domaine,
Dame de beauté,
Pour fuir la disgrâce
Dont on nous menace,
Donnez-nous, par grâce,
L'hospitalité.

LA COMTESSE.

Voyez qui ce peut être, et qui frappe à cette heure.
Jamais le malheureux qui vient nous supplier
N'a de cette antique demeure
Imploré vainement le toit hospitalier.

(Dame Ragonde sort.)

(La comtesse et les autres dames chantent le chœur suivant; et en même temps on reprend en dehors celui qu'on a déjà entendu. L'orage redouble.

ENSEMBLE.

LES FEMMES.

Grand Dieu, dans ta bonté suprême,
Apaise cet orage affreux!
En ce moment l'époux que j'aime
Est peut-être aussi malheureux.

LA COMTESSE.

Grand Dieu, dans ta bonté suprême,
Apaise cet orage affreux!
En ce moment celui que j'aime
Est peut-être aussi malheureux.

LE CHOEUR DES CHEVALIERS.

Noble châtelaine,
Voyez notre peine;
Et dans ce domaine,
Dame de beauté,
Pour fuir la disgrâce
Dont on nous menace,
Donnez-nous, par grâce,
L'hospitalité.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DAME RAGONDE.

DAME RAGONDE, d'un air agité.

Quand tomberont sur lui les vengeances divines?
Quelle horreur!

TOUTES.

Qu'avez-vous?

DAME RAGONDE.

Dieu! quel crime inouï!

LA COMTESSE.

Mais qu'est-ce donc?

DAME RAGONDE.

Encore un trait du comte Ory.
De malheureuses pèlerines
Qui, fuyant sa poursuite, et cherchant un abri,
Pour la nuit seulement demandent un asile.

LA COMTESSE.

Que nos secours leur soient offerts!

DAME RAGONDE.

J'ai prévenu vos vœux! ce soin m'était facile.
On aime à compatir aux maux qu'on a soufferts.

LA COMTESSE.

Ces dames sont-elles nombreuses?

DAME RAGONDE.

Quatorze.

LA COMTESSE.

C'est beaucoup!

DAME RAGONDE.

Mais quel air! quel maintien!

LA COMTESSE.

Leur âge?

DAME RAGONDE.

Quarante ans.

LA COMTESSE.

Leurs figures?

DAME RAGONDE.

Affreuses!
Ce comte Ory n'a peur de rien.
Je les ai fait entrer au parloir en silence.
Elles tremblaient encor de froid et de frayeur.
L'une d'elles pourtant, dans sa reconnaissance,
De vous voir un instant demande la faveur.
Mais c'est elle, je pense:
Elle approche.

LA COMTESSE.

C'est bien.
Laissez-nous un instant.

DAME RAGONDE, au comte Ory, qui parait en pelerine et les yeux baissés.

Entrez, ne craignez rien.
(Toutes les dames sortent.)

LA COMTESSE.

Ragonde avait raison, quel modeste maintien!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE COMTE ORY.

DUO (1).

LE COMTE.

Ah! quel respect, Madame,
Pour vos vertus m'enflamme:
Souffrez que de mon âme
J'exprime ici l'ardeur!
Nous vous devons l'honneur.

LA COMTESSE.

Je suis heureuse et fière
D'avoir d'un téméraire
Déjoué les projets!
Je suis heureuse et fière
D'avoir à sa colère
Dérobé tant d'attraits!

LE COMTE.

Ah! dans mon cœur charmé de tant de grâce,
Ne craignez pas que rien efface
Le souvenir de vos bienfaits.
(Prenant sa main.)
Par cette main, je le jure à jamais.

LA COMTESSE.

Que faites-vous?

LE COMTE,

De ma reconnaissance
Quoi! l'excès vous offense!
Ah! sans votre assistance,
Hélas! lorsque j'y pense...
Quel était notre sort!...
Je tremble encor!...

LA COMTESSE, avec bonté, et lui tendant la main.

Calmez le trouble de votre âme.

LE COMTE, pressant sa main sur ses lèvres.

Ah! Madame!

LA COMTESSE, souriant.

Quel excès de frayeur!

LE COMTE.

Il fait battre mon cœur.

(1) Duo parodié.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah! vous pouvez sans crainte
Braver le comte Ory.
Ici, dans cette enceinte,
On peut rire de lui.

LE COMTE, à part.

Même dans cette enceinte,
Craignez le comte Ory.

LE COMTE.

On le dit téméraire.

LA COMTESSE.

Je brave sa colère.

LE COMTE.

On prétend qu'il vous aime.

LA COMTESSE.

Lui!... Quelle audace extrême!

LE COMTE.

A vos genoux
S'il implorait sa grâce,
Madame, que feriez-vous?

LA COMTESSE.

D'une pareille audace
La honte et le mépris
Seraient le prix.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Le téméraire
Qui croit nous plaire,
En vain espère
Être vainqueur;
Moi je préfère
L'amant sincère
Qui sait nous taire
Sa tendre ardeur...
Mais on doit rire
Du faux délire
Et du martyre
D'un séducteur.

LE COMTE.

Beauté si fière,
Prude sévère,
Bientôt j'espère
Toucher ton cœur;
Je ris d'avance
De sa défense;
La résistance
Est de rigueur...
Puis l'heure arrive
Où la captive,
Faible et plaintive,
Cède au vainqueur.

LA COMTESSE.

Voici vos compagnes fidèles.

LE COMTE.

(Se reprenant.)

Je les entends... ce sont eux... ce sont elles!

(A part, et regardant par le fond.)

Mes chevaliers! sous ces humbles habits!

LA COMTESSE, montrant une table qu'on a apportée à la fin du duo.

J'ordonne qu'on vous serve et du lait et des fruits.

LE COMTE.

Quelle bonté céleste!

(Il baise avec respect la main de la comtesse, qui sort en le regardant avec intérêt. Le comte la suit quelque temps des yeux; puis il dit, en montrant la table:)

L'ordinaire est frugal et le repas modeste
Pour d'aussi nobles appétits.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE GOUVERNEUR, ONZE CHEVALIERS. Ils sont vêtus d'une pèlerine qui est entr'ouverte, et laisse apercevoir leurs habits de chevaliers.

LE CHOEUR.

Ah! la bonne folie!
C'est charmant, c'est divin!
Le plaisir nous convie
A ce joyeux festin.

LE COMTE.

L'aventure est jolie,
N'est-il pas vrai... monsieur mon gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Je pense comme monseigneur.
Mais si le duc...

LE COMTE.

Mon père...

LE GOUVERNEUR.

Apprend cette folie,
Ma place m'est ravie!
Il faudra prendre garde.

LE COMTE.

Eh! mais, c'est ton emploi;
Tu veilleras pour nous, et nous rirons pour toi.
Rien ne nous manquera, je pense;
Car sagement j'ai su choisir
Mes compagnons, pour le plaisir,
Mon gouverneur, pour la prudence.

LE GOUVERNEUR.

Qui peut vous inspirer pareille extravagance?

LE COMTE.

C'est mon page Isolier... mon rival.

LE GOUVERNEUR.

L'imprudent!

LE COMTE.

Qui, ne connaissant point l'objet de ma tendresse,
M'a suggéré lui-même un tel déguisement
Pour mieux enlever sa maîtresse.

LE GOUVERNEUR.

Et le ciel le punit.

LE COMTE.

En me récompensant.

LE CHOEUR.

Oh! la bonne folie!
C'est charmant, c'est divin!

Le plaisir nous convie
A ce joyeux festin.
(Ils se mettent à table.)

LE GOUVERNEUR.

Eh! mais, quelle triste observance!
Rien que du laitage et des fruits.

LE COMTE.

C'est le repas de l'innocence,
Mesdames.

LE GOUVERNEUR.

Point de vin!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RAIMBAUD, tenant un panier sous son manteau de pèlerine.

RAIMBAUD.

En voici, mes amis.

TOUS, se levant.

C'est Raimbaud!

RAIMBAUD.

En héros j'ai tenté l'aventure,
Et je viens avec vous partager ma capture.

AIR.

Dans ce lieu solitaire,
Propice au doux mystère,
Moi, qui n'ai rien à faire,
Je m'étais endormi.
Dans mon âme indécise,
Certain goût d'entreprise
Que l'exemple autorise
Vient m'éveiller aussi.
C'est le seul moyen d'être
Digne d'un pareil maître,
Et je veux reconnaître
Ce manoir en détail!
Je pars... Je m'oriente;
A mes yeux se présente
Une chambre élégante,
C'est celle du travail.
Une harpe jolie...
De la tapisserie;
Près d'une broderie
J'aperçois un roman!
Même en une chambrette,
J'ai, dans une cachette,
Cru voir l'historiette
Du beau Tiran-le-Blanc!
Marchant à l'aventure
Sous une voûte obscure,
Je vois une ouverture...
C'est un vaste cellier,
Dont l'étendue immense
Et la bonne apparence
Attestaient la prudence
Du sir de Formoutier.
Arsenal redoutable,
Qui fait qu'on puise à table
Un courage indomptable
Contre le Sarrasin.
Armée immense et belle,
D'une espèce nouvelle,
Plus à craindre que celle
Du sultan Saladin...
Près des vins de Touraine,
Je vois ceux d'Aquitaine;
Et ma vue incertaine
S'égare en les comptant.
Là, je vois l'Allemagne;
Ici, brille l'Espagne;
Là, frémit le champagne
Du joug impatient.
J'hésite... ô trouble extrême!
O doux péril que j'aime!
Et seul, avec moi-même,
Contre tant d'ennemis,
Au hasard je m'élance
Sans compter je commence,
J'attaque avec vaillance
A la fois vingt pays.
Quelle conquête
Pour moi s'apprête!...
Mais je m'arrête,
J'entends du bruit.
Quelqu'un s'avance,
Vers moi s'élance!
On me poursuit.
Les échos en frémissent,
Les voûtes retentissent,
Et moi, je fuis soudain.
Mais que m'importe?
Gaîment j'emporte
Toute ma gloire et mon butin.

TOUS, ôtant les bouteilles du panier.

Partageons son butin!
Qu'il avait de bon vin,
Le seigneur châtelain!
Pendant qu'il fait la guerre
Au Turc, au Sarrasin,
A sa santé si chère
Buvons ce jus divin;
Buvons, buvons jusqu'à demain
Quelle douce ambroisie!
Célébrons tour à tour
Le vin et la folie,
Le plaisir et l'amour.

LE COMTE.

On vient... c'est la tourière!...
Silence! taisez-vous!
Mettez-vous en prière,
Ou bien c'est fait de nous.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DAME RAGONDE, traversant le théâtre, et examinant si les pèlerines n'ont besoin de rien.

TOUS LES CHEVALIERS, fermant leur pèlerine, et cachant leur bouteille, sans avoir l'air de voir Ragonde.

Modèle d'innocence
Et de fidélité,
Que le ciel récompense
Votre hospitalité!
Ah! que le ciel vous récompense!

(Ragonde les regarde d'un air attendri, lève les yeux au ciel, et s'éloigne.)

RAIMBAUD.

Elle a disparu,
Réparons bien le temps perdu.

LE GOUVERNEUR.

De crainte encor peut-être
Qu'on n'arrive soudain,
Faisons bien disparaître
Les traces du butin.

(Il boit.)

TOUS.

Buvons, buvons soudain!...
Qu'il avait de bon vin
Le seigneur châtelain!
Pendant qu'il fait la guerre
Au Turc, au Sarrasin,
A sa santé si chère
Buvons ce jus divin.
Buvons, buvons, jusqu'à demain.
Quelle douce ambroisie!
Célébrons tour à tour
Le vin et la folie,
Le plaisir et l'amour.

LE COMTE.

Mais on vient encore... silence!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, DAME RAGONDE, PLUSIEURS FEMMES, portant des flambeaux.

TOUS, feignant de ne pas les voir.

Modèle d'innocence
Et de fidélité,
Que le ciel récompense
Votre hospitalité!

LA COMTESSE, à part aux autres femmes.

Quel doux ravissement! combien je les admire!
(Haut.)
Du repos voici le moment.
Que chacune de vous, Mesdames, se retire
Dans son appartement.

LE COMTE.

Adieu, noble comtesse... ah! si le ciel m'entend,
Bientôt viendra l'instant peut-être,
Où pourrai vous faire connaître
Ce qu'éprouve pour vous mon cœur reconnaissant.

TOUS.

Modèle d'innocence
Et de fidélité,
Que le ciel récompense
Votre hospitalité!

(Le comte et les chevaliers prennent les flambeaux des mains des dames, et se retirent.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, DAME RAGONDE, QUELQUES AUTRES DAMES.

LA COMTESSE, commençant à défaire son voile.

Oui, c'est une bonne œuvre, et qui, dans notre zèle,
(Écoutant.)
Doit nous porter bonheur. On sonne à la tourelle,
Qui vient encore?

DAME RAGONDE, regardant par la fenêtre.

Un page.

LA COMTESSE.

Un page dans ces lieux,
Dont l'enceinte est par nous aux hommes interdite!
Je veux savoir quel est l'audacieux...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ISOLIER, et LES AUTRES FEMMES.

ISOLIER.

C'est moi, belle cousine, et point je ne mérite
Le fier courroux qui brille en vos beaux yeux.

LA COMTESSE.

Qui vous amène ici?

ISOLIER.

Le duc mon maître.
Il m'a chargé de vous faire connaître
Que les preux chevaliers...

DAME RAGONDE.

Parlez, mon cœur frémit.

ISOLIER.

Qu'on attendait demain, arrivent cette nuit.

TOUTES.

Quoi! nos maris... bonté divine!...

ISOLIER.

Seront de retour à minuit.
Oui, dans l'ardeur qui les domine,
Ils veulent en secret vous surprendre ce soir.

TOUTES.

Ah! cet heureux retour comble tout notre espoir!

ISOLIER.

Le duc le croit aussi; mais il pense en son âme

Qu'un mari bien prudent prévient toujours sa femme.
Un bonheur trop subit peut être dangereux.

DAME RAGONDE.

Quoi ! nos maris enfin reviennent en ces lieux !
Ah ! le ciel les devait à nos vives tendresses.
Je cours en prévenir nos aimables hôtesses.

ISOLIER, l'arrêtant.

Et qui donc ?

DAME RAGONDE.

Quatorze vertus...
Que le comte Ory, votre maître,
Poursuivait.

ISOLIER.

De terreur tous mes sens sont émus.
Achevez... ce sont peut-être
Des pèlerines ?

DAME RAGONDE.

Oui, vraiment.

ISOLIER.

C'est fait de nous... Sous ce déguisement
Vous avez accueilli le comte Ory lui-même,
Et tous ses chevaliers.

TOUTES.

O ciel !

LA COMTESSE.

Terreur extrême !

DAME RAGONDE.

Que dire à mon mari, trouvant en ses foyers
Sa chaste épouse avec quatorze chevaliers ?

TOUTES.

Hélas ! à quel péril sommes-nous réservées ?

ISOLIER.

Une heure seulement, et vous êtes sauvées.
On va nous secourir... il faut gagner du temps.

TOUTES.

Hélas ! hélas ! je tremble !

LA COMTESSE.

Plus terrible à lui seul que les autres ensemble,
Le comte Ory... le voici... je l'entends.

(Toutes les dames s'enfuient en poussant un grand cri. Isolier va souffler la lampe qui est sur le guéridon, puis, s'enveloppant du voile que la comtesse vient de quitter, il se place sur le canapé, et fait signe à la comtesse de s'approcher de lui.)

LA COMTESSE.

D'effroi je suis toute saisie.

ISOLIER.

Dame tant chérie !
Ame de ma vie !
Ne craignez rien, je suis auprès de vous.

SCÈNE X.

ISOLIER, assis sur le canapé ; LA COMTESSE, debout, s'appuyant près de lui ; LE COMTE, sortant de sa chambre.

La nuit est complete.

TRIO.

LE COMTE.

A la faveur de cette nuit obscure,
Avançons-nous, et sans la réveiller,
Il faut céder au tourment que j'endure ;
Amour me berce, et ne puis sommeiller.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah ! sa seule présence
Fait palpiter mon cœur ;
La nuit et le silence
Redoublent ma frayeur.

ISOLIER.

De crainte et d'espérance
Je sens battre mon cœur.
La nuit et le silence
Redoublent son erreur.

LE COMTE.

D'amour et d'espérance
Je sens battre mon cœur ;
Et sa seule présence
Est pour moi le bonheur.

ISOLIER, bas à la comtesse.

Parlez-lui.

LA COMTESSE.

Qui va là ?

LE COMTE.

C'est moi ; c'est sœur Colette.
Seule, et dans cette chambre où je ne peux dormir,
Tout me trouble, et tout m'inquiète.
J'ai peur... permettez-moi... près de vous... de venir.

ISOLIER et LA COMTESSE, à part.

Ah ! quelle perfidie !

LE COMTE, avançant près d'Isolier.

O moments pleins de charmes !
Quand on est deux, on a moins peur.

ISOLIER, à part.

Oui, lorsque l'on est deux.

LE COMTE, prenant la main d'Isolier.

Ah ! je n'ai plus d'alarmes.

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

LE COMTE, pressant la main d'Isolier.

Pour moi plus de frayeur !
Quand cette main est sur mon cœur.

LA COMTESSE, à part, et riant,

Il presse ma main sur son cœur.

ISOLIER, bas à la comtesse.

Beauté sévère,
Laissez-le faire ;
Son bonheur ne vous coûte rien.

LE COMTE, à part.

Grand Dieu! quel bonheur est le mien!

ENSEMBLE.

LE COMTE.

D'amour et d'espérance
Je sens battre mon cœur;
Amour, par ta puissance,
Achève mon bonheur.

LA COMTESSE.

Ah! sa seule présence
Fait palpiter mon cœur;
La nuit et le silence
Redoublent ma frayeur.

ISOLIER.

De crainte et d'espérance
Je sens battre mon cœur;
Sachons avec prudence
Prolonger son erreur.

LA COMTESSE.

Maintenant, je vous en supplie,
Sœur Colette, rentrez chez vous.

LE COMTE, à Isolier.

Vous quitter... c'est perdre la vie...
Oui, je demeure à vos genoux.

LA COMTESSE, à part.

(Haut.)

Je tremble. O ciel! que faites-vous?

LE COMTE.

Sachez le feu qui me dévore!
C'est un amant qui vous implore.

LA COMTESSE.

Ah! grand Dieu! quelle trahison!

LE COMTE.

L'amour qui trouble ma raison
Doit me mériter mon pardon.

(A Isolier qui veut se lever.)

Ne m'ôtez point, je la réclame,
Cette main que ma vive flamme...

LA COMTESSE.

Ah! *comme vous me pressez!*
Laissez-moi.

LE COMTE, embrassant Isolier.

Vrai Dieu! Madame,
Peut-on vous aimer assez?

(En ce moment on entend sonner la cloche, et un bruit de clairons retentit à la porte du château. Les femmes de la comtesse se pr cipitent dans l'appartement, en tenant des flambeaux.)

LE COMTE.

O ciel! quel est ce bruit?

ISOLIER, jetant son voile.

L'heure de la retraite.
Car il faut partir, Monseigneur.

LE COMTE, le reconnaissant.

C'est mon page Isolier!

ISOLIER.

Celui que sœur Colette
Embrassait avec tant d'ardeur.

LE COMTE.

Je suis trahi! crains ma colère!

ISOLIER.

Craignez celle de mon père!
Il arrive dans ce castel.
Entendez-vous ces cris de joie?

LE COMTE.

O ciel!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; LE GOUVERNEUR, RAIMBAUD, COMPAGNONS DU COMTE ORY, en habits de chevaliers, et paraissant à la grille à droite.

LE CHŒUR.

Ah! quelle perfidie!
Nous sommes tous
Sous les verrous;
Délivrez-nous!

LE COMTE.

Je suis captif ainsi que vous.

LA COMTESSE.

Vous qui faites la guerre aux femmes,
Vous voilà donc nos prisonniers!

LE COMTE.

Oui, nous sommes vaincus! à vos pieds, nobles dames,
Je demande merci pour tous mes chevaliers.
Pour leur rançon qu'exigez-vous?

LA COMTESSE.

Un gage.
Votre départ... Évitez le courroux
De nos maris.

ISOLIER.

Par un secret passage
Je vais guider vos pas, et votre page
Fermera la porte sur vous.

LE COMTE.

C'est lui qui nous a joués tous.

LA COMTESSE.

Écoutez ces chants de victoire...
Ce sont de braves chevaliers
Que l'amour ainsi que la gloire
Ont ramenés dans leurs foyers.

LE COMTE et SES COMPAGNONS.

A l'hymen cédons la victoire,
Et qu'il rentre dans ses foyers.
Quittons ces lieux hospitaliers.

(Isolier ouvre à gauche une porte secrète, par laquelle le comte Ory et ses chevaliers disparaissent. En ce moment s'ouvrent les portes du fond. Le duc et les chevaliers er

venant de la Palestine entrent, précédés de leurs écuyers, qui portent des étendards et des faisceaux d'armes. Dame Ragonde et les autres femmes se précipitent dans les bras de leurs maris, et la comtesse dans ceux de son frere : puis Isolier va baiser la main du comte de Formoutiers, qui le releve et l'embrasse pendant le chœur suivant.)

LE CHOEUR.

Honneur aux fils de la victoire,
Honneur aux braves chevaliers,
Que l'amour ainsi que la gloire
Ont ramenés dans leurs foyers!

DAME RAGONDE, à son mari.

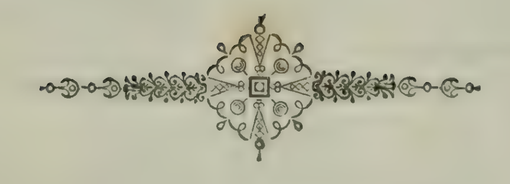
Seules, dans ce séjour, nous vivions d'espérance,
Attendant le retour de nos preux chevaliers!
Et nous n'avons reçu, pendant cinq ans d'absence,
Aucun homme en ces lieux.

ISOLIER, aux maris.

Vous êtes les premiers.

LE CHOEUR.

Honneur aux fils de la victoire,
Honneur aux braves chevaliers,
Que l'amour ainsi que la gloire
Ont ramenés dans leurs foyers!





LE DIEU ET LA BAYADÈRE,

OPÉRA EN DEUX ACTES,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le 13 octobre 1830.

MUSIQUE DE M. AUBER.

—◊—

Personnages.

UN INCONNU.		UN EUNUQUE.
OLIFOUR.		NINKA.
LE TCHOP-DAR.		FATMÉ.
LE CHEF DES GARDES.		ZOLOÉ.
LE CHEF DES ESCLAVES.		

La scène se passe à Cachemire.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la place principale de la ville de Cachemire. Au fond, la porte de la ville et les remparts plantés de bananiers, etc, etc. Au-dessus et à l'horizon, les montagnes qui dominent la vallée de Cachemire. A droite de l'acteur, une espèce de pagode. A gauche, le palais du grand-juge. Au milieu de la place, un siége en forme de tribunal qui est entouré par les tchop-dars (huissiers ou porte-bâtons). Le peuple, hommes et femmes, est formé en groupe près du tribunal ou près des portes du palais. A gauche, un INCONNU habillé fort simplement, et enveloppé dans un manteau.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INCONNU, LE TCHOP-DAR, PEUPLE.

LE CHOEUR.

Faut-il longtemps attendre encore?
Faut-il ainsi perdre ses pas?
Je suis ici depuis l'aurore,
Et le juge ne paraît pas!

LE TCHOP-DAR.

Attendez en silence
L'heure de l'audience;
Sa seigneurie achève son repas.

PLUSIEURS GENS DU PEUPLE, montrant le tribunal.

Est-ce ici qu'il prononce?

L'INCONNU.

Oui, la loi protectrice
A la face des cieux a voulu qu'il siégeât
Pour que rien ne s'interposât
Entre le ciel et la justice!

LE CHOEUR DU PEUPLE, à la porte du palais.

Il ne vient pas, il ne vient pas.
Faut-il longtemps attendre encore?
Faut-il ainsi perdre ses pas?
Je suis ici depuis l'aurore,
Et le juge ne paraît pas!

L'INCONNU

Ce juge redoutable,
Où donc est-il?

LE TCHOP-DAR.

A table!

L'INCONNU.

A table! en ce moment!
Quand le devoir l'appelle!

LE TCHOP-DAR.

Rebelle! rebelle!
Craignez son ressentiment.

LE CHOEUR.

Faut-il longtemps attendre encore? etc.

LE TCHOP-DAR.

Profanes, tombez à genoux!
Le grand-juge Olifour apparaît devant vous.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; OLIFOUR, sortant du palais à gauche, et précédé de plusieurs ESCLAVES.

OLIFOUR.

AIR.

Quel vin! quel repas délectable!



L'INCONNU.

J'y pense encor : c'est admirable !
Je suis content, je suis heureux,
Chacun doit l'être dans ces lieux.

LE CHOEUR DU PEUPLE, l'entourant et lui présentant des placets.

Soyez-nous propice,
Justice ! justice !

OLIFOUR, sans les écouter.

Quel vin, quel repas délectable !

LE CHOEUR, de même.

On nous vole, on nous pille,
Il ne nous reste rien.

OLIFOUR, de même.

J'y pense encor : c'est admirable !

UN HOMME DU PEUPLE.

On me ravit ma fille.

D'AUTRES.

On me ravit mon bien.

OLIFOUR, de même.

Je suis content, je suis heureux,
Chacun doit l'être dans ces lieux.

TOUS.

Seigneur, écoutez-nous !

OLIFOUR.

Je suis pressé, dépêchons-nous.
(Au tchop-dar.)
Qu'on les condamne tous !

ENSEMBLE.

CHOEUR DU PEUPLE.

Voilà donc la justice
Qu'on nous rend en ces lieux !
Brama, sois-nous propice,
Toi seul entends nos vœux.

OLIFOUR.

Quel vin, quel repas délectable !
J'y pense encor : c'est admirable !
Je suis content, je suis heureux,
Chacun doit l'être dans ces lieux.

L'INCONNU.

Voilà donc la justice
Qu'on leur rend en ces lieux !
Ah ! que le ciel propice
Entende au moins leurs vœux !

(A la fin de cet ensemble, un air de danse se fait entendre du côté de la pagode.)

LE TCHOP-DAR.

Silence ! silence !
Du grand-juge Olifour écoutez la sentence !

OLIFOUR, montant sur son tribunal.

Moi, juge suprême en ces lieux,
J'entends... je commande et je veux...
(Le bruit et l'air de danse deviennent plus forts.)
Mais quel bruit ! quel fracas ! j'ai peine à me comprendre.
On ne peut juger sans entendre !
(Au tchop-dar.)
Voyez donc ce que c'est.

LE TCHOP-DAR.

On dit qu'en cet hôtel
Viennent d'entrer des bayadères.

OLIFOUR.

Ciel !
Des bayadères !

LE TCHOP-DAR.

Oui.

OLIFOUR.

Quand mon ordre formel
De ce séjour les exile,
Et fixe leur demeure hors des murs de la ville !

(En ce moment les chants et les tambours de basque deviennent plus bruyants. On voit sortir de la pagode à droite Ninka et les bayadères chantantes, Zoloé à la tête des bayadères dansantes.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; NINKA, ZOLOÉ, BAYADÈRES.

LE CHOEUR.

Gaîté, plaisirs, richesse,
Seuls dieux que nous connaissons,
Venez inspirer sans cesse
Nos danses et nos chansons.

(Elles se répandent sur le théâtre et dansent autour du tribunal, des tchop-dars et d'Olifour.)

OLIFOUR.

Danser devant la justice !
Contre elles que l'on sévisse.
Arrêtez-les !

L'INCONNU.

Et de quels droits ?

OLIFOUR.

On ose raisonner, je crois.
Arrêtez-les !

(Elles échappent, en courant et en dansant, aux tchop-dars qui les poursuivent.)

LE CHOEUR.

Gaîté, plaisirs, richesse,
Seuls dieux que nous connaissons,
Venez inspirer sans cesse
Nos danses et nos chansons.

(Elles viennent former un groupe autour d'Olifour.)

OLIFOUR.

Je punirai tant d'insolence.
(A Zoloé.)
Répondez, vous surtout... vous, qui menez la danse,

NINKA.

Répondre, hélas ! n'est pas en sa puissance ;
Elle naquit loin de nos doux climats.

OLIFOUR.

Elle est donc étrangère, et ne nous entend pas ?

NINKA.

Oh ! si vraiment, sans la parler encore

Elle comprend déjà
La langue facile et sonore
Des enfants de Brama.
Voyez plutôt!

OLIFOUR.

Approchez, jeune fille,
En présence d'un magistrat,
Chez qui toujours l'équité brille,
Répondez; quel est votre état?

(Zoloé sourit, et se met à danser.)

OLIFOUR, étonné.

Ah! c'est là votre état?

L'INCONNU.

Il en vaut bien un autre.

OLIFOUR.

Contre les maux présents quel refuge est le vôtre.

(Zoloé se met encore à danser.)

Et sur les malheurs à venir,
Par quel moyen vous étourdir?

(Elle se met à valser; ses compagnes l'imitent, puis elles reprennent toutes le premier air de danse au son des sistres et des tambours de basque.)

LE CHOEUR.

Gaîté, plaisirs, richesse,
Seuls dieux que nous connaissons,
Venez inspirer sans cesse
Nos danses et nos chansons.

OLIFOUR, à Zoloé, que pendant ce chœur il a regardée avec plaisir.

Je devrais vous punir, et pourtant je pardonne;
Mais, quand je suis doux et clément,
N'imiterez-vous pas l'exemple que je donne?

(Zoloé lui fait de la main un geste de refus.)

OLIFOUR.

D'où vient ce refus méprisant?

AIR.

Sois ma bayadère:
J'offre pour te plaire
L'or et les bijoux!
Sois ma bayadère,
J'aurai pour te plaire
Les soins les plus doux!

Pour qu'on fléchisse
Ce grand courroux,
Quel sacrifice
Exigez-vous?
D'un air propice,
D'un œil plus doux,
Vois la justice
A tes genoux!
Sois ma bayadère,
Etc., etc.

(A la fin de cet air, Zoloé le regarde en souriant, puis lui tourne le dos en faisant une pirouette, et s'éloigne de lui en dansant.)

OLIFOUR, avec colère.

Vous refusez?

NINKA, bas à Zoloé

De la prudence.

OLIFOUR.

Vous refusez? et pourquoi, s'il vous plaît?

(Zoloé lui fait signe qu'il n'est pas beau et qu'il est vieux.)

Ah! je suis trop vieux et trop laid!
Pour vous plaire, comment faut-il être?

(Zoloé regarde autour d'elle, aperçoit l'inconnu, et elle le montre à Olifour; elle semble lui dire: Comme lui.)

O vengeance!

NINKA, bas à Zoloé.

Veux-tu contre nous
Exciter son courroux?

ENSEMBLE.

OLIFOUR.

Désormais je suis insensible!
De me fléchir perdez l'espoir;
Je veux qu'un châtiment terrible
Fasse respecter mon pouvoir!

L'INCONNU et LE CHOEUR.

Ah! quelle tyrannie horrible!
Il faut fléchir sous son pouvoir!
Qu'à leurs / nos maux le ciel soit sensible:
C'est en lui seul qu'est leur / notre espoir.

(A la fin de cet ensemble, Olifour fait signe aux tchop-dars d'emmener Zoloé.)

L'INCONNU, se mettant devant eux.

Vous ne l'oserez pas!

OLIFOUR.

Quel excès d'insolence!
Qui m'ose résister?

L'INCONNU.

Moi! qui prends sa défense!
Le glaive de la loi, dont ta main veut s'armer,
T'est donné pour défendre et non pour opprimer.

OLIFOUR.

Quel est donc ce misérable?

L'INCONNU.

Un étranger que le destin accable,
Mais qui, plus grand que son malheur,
Craint les dieux et chérit la justice et l'honneur.

OLIFOUR.

Cet homme m'est suspect! qu'à l'instant on l'entraîne,
Et que son trépas leur apprenne
Comment je punis ceux qui bravent ma fureur.

ENSEMBLE.

OLIFOUR.

Désormais je suis insensible!
De me fléchir perdez l'espoir;
Allez! qu'un châtiment terrible
Fasse respecter mon pouvoir!

L'INCONNU et LE CHOEUR.

Ah! quelle tyrannie horrible!
Faut-il fléchir sous son pouvoir;
O dieu puissant! ô dieu terrible!
C'est en toi seul qu'est notre espoir.

(Les tchop-dars se sont emparés de l'inconnu et vont l'entraîner; Zoloé court se jeter aux pieds d'Olifour et lui demande sa grâce. — Il la refuse. — Eh bien! semble-t-elle dire, accordez-lui la vie, faites-le mettre en liberté, et je ne repousse plus votre hommage.)

OLIFOUR.

Il serait vrai! tu reçois mon hommage!
Je lui fais grâce en ta faveur.

L'INCONNU.

Une grâce pareille est un nouvel outrage,
Et je préfère sa rigueur.

(Ninka et les bayadères lui font signe de se taire et de se modérer.)

OLIFOUR, à ses esclaves.

Que l'on apporte aux pieds de la beauté que j'aime
Les présents dignes d'elle et surtout de moi-même!
(Au peuple.)
L'audience est levée... allez...
(Aux tchop-dars.)
Vous, suivez-moi!

ENSEMBLE.

OLIFOUR.

Oui, mon cœur redevient sensible,
Il bat et d'amour et d'espoir.

L'INCONNU et LE CHOEUR.

Ah! quelle tyrannie horrible!
Faut-il fléchir sous son pouvoir?

(Olifour rentre dans son palais après avoir vu Zoloé rentrer dans la pagode avec ses compagnes; mais un instant après, Zoloé sort avec précaution; et voyant que l'inconnu est seul, elle s'approche de lui.)

SCÈNE IV.

L'INCONNU, ZOLOÉ.

L'INCONNU, à part, regardant Zoloé.

Je cherche et je ne puis comprendre
Quel intérêt si tendre
L'attache au sort d'un malheureux.
(S'approchant de Zoloé.)
Ainsi, pour me sauver la vie,
Vous daignez accueillir ses vœux!
Faut-il que je vous remercie
D'un dévoûment si généreux?
(Zoloé détourne la tête et baisse les yeux.)
Pour m'acquitter que faut-il faire?

(Elle lui fait signe qu'elle ne veut rien, qu'elle est payée par le service même qu'elle lui a rendu.)

Sa récompense est dans son cœur,
Et ce n'est qu'une bayadère!...
Ah! quel dommage! ah! quel malheur!

(S'approchant de Zoloé, et lui présentant un riche bracelet qu'il détache de son bras.)

Voilà de ma splendeur première
Le seul bien qui me reste!... ah! daigne par pitié
L'accepter!...
(Elle le refuse.)
Je t'offense!... eh bien!.. par amitié?

(Elle se retourne vivement, et saisit le bracelet qu'elle presse sur son cœur.)

Et ce n'est qu'une bayadère!
Adieu! je suis bien malheureux!

(Elle le regarde avec intérêt, et semble lui demander pour quel motif.)

L'INCONNU.

AIR.

Ah! tu ne peux connaître
L'arrêt qui, peut-être,
Doit pour toujours
Enchaîner mes jours!
Que ne suis-je maître
D'en changer le cours!
Non, tu ne peux connaître,
Etc., etc.

(Il veut s'éloigner: elle lui fait signe de rester; il hésite et s'arrête.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LES ESCLAVES D'OLIFOUR, sortant de son palais et portant plusieurs coffres précieux; NINKA et LES BAYADÈRES sortent de la pagode à droite, attirées par la curiosité.

ENSEMBLE.

CHOEUR D'ESCLAVES, s'adressant à Zoloé.

Honneur à la plus belle!
En esclaves soumis,
Nous venons près de celle
Dont le maître est épris.

NINKA et LES BAYADÈRES.

O surprise nouvelle!
De ses charmes épris,
Le grand-juge est pour elle
Un esclave soumis!

LE CHEF DES ESCLAVES, à Zoloé, lui montrant les coffres qu'on vient de poser à terre.

Que ces riches présents te prouvent sa tendresse.

L'INCONNU regarde ces présents, puis Zoloé, et lui dit:

Adieu, je pars!

(D'un air suppliant elle l'engage à rester encore; puis, se retournant gaiement vers Ninka et ses compagnes, et leur montrant les cadeaux qu'on vient de lui apporter: Prenez-les, je vous les abandonne; ils sont à vous.)

NINKA, avec étonnement.

Comment! ces trésors que je voi
Tu nous les donnes! et pour toi
Que te restera-t-il?...

(Zoloé montre à part le bracelet qu'elle presse de nouveau sur son cœur.)

L'INCONNU, qui a vu ce geste.

Ah! quelle est mon ivresse!

NINKA, aux esclaves.
Retirez-vous!...
(A ses compagnes.)
Voyons ces tissus précieux!

(Toutes les bayadères se disputent les châles que renferment les coffres, se les arrachent, les drapent autour d'elles, et forment avec Zoloé qu'elles en entourent différents tableaux, que l'inconnu contemple de la pierre sur laquelle il est assis. Enfin, ne pouvant plus résister à son émotion, il se lève en regardant Zoloé.)

Ah! c'en est trop! fuyons ces regards dangereux!

(En ce moment, lorsque la danse est le plus animée, on entend au dehors plusieurs sons de trompe. Tout le monde effrayé s'arrête; le bruit approche et augmente.)

CHOEUR.
Que la terreur succède
A la joie, au plaisir!
Brama nous soit en aide,
Craignons le grand-visir!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LE CHEF DES GARDES, SOLDATS, HÉRAUT sonnant de la trompette.

CHOEUR DU PEUPLE.
C'est la garde du grand-visir.
(A demi-voix et tremblant.)
Vive! vive le grand-visir!

LE CHEF DES GARDES, après plusieurs sons de trompe.
Écoutez tous!
(Déroulant un parchemin.)
« Il est dans cette ville
» Un étranger dont la tête est à prix!
» A qui pourra le livrer...

L'INCONNU, à part.
Je frémis!

LE CHEF DES GARDES, continuant.
» Vingt mille sequins sont promis!
» La mort à qui lui donne asile! »

(Pendant cette proclamation, Zoloé a examiné l'inconnu qui se cache, et a remarqué son trouble.)

Tel est l'ordre du grand-visir...
Peuple! vous l'entendez!

LE CHOEUR.
Que la terreur succède
A la joie, au plaisir!
Brama nous soit en aide,
Craignons le grand-visir!

(Le cortége se met en marche, et le peuple le suit en répétant à demi-voix:)

Vive! vive le grand-visir!

(Ils sortent, et un instant après on entend dans le lointain le premier motif, annonçant que la même proclamation se fait entendre sur une autre place.)

SCÈNE VII.

L'INCONNU, ZOLOÉ.

(Zoloé a suivi les dernières personnes du cortége, et quand elle est bien certaine que tout le monde est éloigné, elle revient vivement vers l'inconnu qui est au bord du théâtre à droite, et lui dit: C'est toi que l'on cherche...)

L'INCONNU.
Eh bien! oui, j'en conviens; proscrit par le visir,
Je suis cet étranger que poursuit sa vengeance.
Ce matin je l'ai vu condamner l'innocence;
Témoin de ce forfait le ciel ne tonnait pas.
A son défaut j'avais armé mon bras,
Le tyran m'en punit en proscrivant ma tête.
Courez la lui livrer... la récompense est prête!
(Zoloé repousse cette idée avec horreur.)
Aussi bien je ne puis échapper à leurs coups.
Sans appui, sans amis, où fuir?

(Elle lui montre les portes de la ville, et lui indique qu'il faut fuir hors des remparts.)

Que dites-vous?
Loin de ces lieux, hors des murs de la ville,
Où puis-je espérer un asile?
(Chez moi, lui dit vivement Zoloé.)
O ciel! chez vous!... ne savez-vous donc pas
Qu'un pareil dévoûment vous expose au trépas?

(N'importe, venez!... Elle l'entraîne, et ils vont franchir la porte de la ville qui est au fond du théâtre, lorsque des soldats paraissent; plusieurs, conduits par le chef des gardes, sont placés en sentinelles à la porte principale, d'autres sur les remparts; d'autres se forment en groupes.)

Aux pieds de ce rempart on place des soldats
Qui rendent désormais notre fuite impossible.

(En ce moment des gens du peuple se présentent à la porte de la ville.)

CHOEUR DE SOLDATS.
De ces lieux nul ne peut sortir,
Tel est l'ordre du grand-visir.

L'INCONNU, à Zoloé.
Comment tromper cette garde inflexible?
De ces remparts comment sortir?

(On entend à gauche un bruit de marche, et Zoloé, tremblante, fait signe à l'inconnu de se retirer dans le bosquet de bananiers.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; NINKA, puis LE CHOEUR.

NINKA.
Ah! quel éclat fait pour séduire!
D'un tel amour rien ne peut approcher;
En ton logis pour te conduire
Ton noble amant vient te chercher.

(Effroi et inquiétude de Zoloé, dont les yeux ne quittent point le côté du bosquet; entre en ce moment Olifour, richement habillé et précédé de tous ses esclaves; les gens du peuple et les bayadères arrivent à ce bruit.)

LE CHOEUR.

Honneur à la plus belle!
En esclaves soumis,
Obéissons à celle
Dont le maître est épris.

ENSEMBLE.

L'INCONNU, dans le bosquet.

Et comment la défendre?
Comment fuir de ces lieux?
Grand Dieu! daigne m'entendre,
Daigne exaucer mes vœux!

OLIFOUR, à Zoloé.

Tu ne peux t'en défendre,
Il faut quitter ces lieux!
De l'amant le plus tendre
Viens recevoir les vœux!

NINKA, à part, le regardant.

Qu'il est aimable et tendre,
Et quel air gracieux!
Qu'il est flatteur de rendre
Un grand-juge amoureux!

CHŒUR D'ESCLAVES.

Honneur à la plus belle!
En esclaves soumis,
Obéissons à celle
Dont le maître est épris.

BAYADÈRES et GENS DU PEUPLE.

Honneur à la plus belle!
De ses attraits épris,
Le grand-juge est près d'elle
En esclave soumis.

(On apporte un riche palanquin porté par quatre esclaves noirs; on le dépose à terre près du bosquet de bananiers.)

OLIFOUR, prenant la main de Zoloé et l'invitant à monter avec lui dans le palanquin.

Moi-même je prétends te ramener chez toi.
Partons:

(En ce moment entre un esclave qui lui remet un firman; Olifour l'ouvre vivement et le parcourt.)

O ciel! et qu'est-ce que je voi?
Sur-le-champ près de lui le grand-visir m'appelle.

NINKA, riant.

Quel contre-temps pour un amant fidèle!

OLIFOUR, avec humeur.

Je n'irai point!

NINKA.

On dit qu'il lui faut obéir,
Et sous peine de mort; tel est son bon plaisir.

OLIFOUR.

Grands dieux!

ENSEMBLE.

L'INCONNU, dans le bosquet, avec joie.

Il ne peut s'en defendre,
Il va quitter ces lieux.
Le ciel daigne m'entendre,
Il comble tous mes vœux!

OLIFOUR.

Dieu, que viens-je d'apprendre?
Quel ordre rigoureux!
Pourtant il faut s'y rendre,
Il faut quitter ces lieux.

NINKA.

Pour un amant bien tendre,
Quel contre-temps fâcheux!
Qu'il est flatteur de rendre
Un grand-juge amoureux!

CHŒUR D'ESCLAVES.

Honneur à la plus belle!
En esclaves soumis,
Obéissons à celle
Dont le maître est épris.

BAYADÈRES et GENS DU PEUPLE.

Honneur à la plus belle!
De ses attraits épris,
Le grand-juge est près d'elle
En esclave soumis.

OLIFOUR, aux esclaves.

Partez sans moi.

(A Zoloé.)

Mais à la dixième heure
Je me rendrai dans ta demeure.

(Avec un soupir et se retournant vers l'esclave qui lui a apporté le firman.)

Puisqu'il le faut, allons donc au palais!

(Pendant ce temps, Zoloé fait un signe rapide aux bayadères ses compagnes et à l'inconnu qui, caché et protégé par elles, se glisse dans le palanquin. Zoloé se place devant lui, le cache en étendant son voile, et fait de la main un salut gracieux à Olifour qui vient de se retourner vers elle.)

OLIFOUR, faisant signe aux esclaves d'enlever le palanquin.

Partez sans moi; reconduisez chez elle
La beauté que j'adore à jamais.

(La saluant de la main.)

Adieu! que l'amour fidèle
Veille sur tes attraits...

LE CHŒUR.

Honneur à la plus belle!
En esclaves soumis,
Obéissons à celle
Dont le maître est épris.

(Le cortége se met en marche : sur un geste que fait Olifour, les soldats qui gardent la porte de la ville ouvrent passage et portent les armes; le peuple suit de loin le palanquin, et les bayadères l'entourent en dansant et en chantant.)

Gaîté, plaisir, richesse,
Seuls dieux que nous connaissons,
Venez inspirer sans cesse
Nos danses et nos chansons.

ACTE II.

Le théâtre représente une chaumière indienne, une table, un banc, deux chaises. A gauche, un hamac attaché à la muraille. Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INCONNU, ZOLOÉ, entrant avec précaution.

L'INCONNU.

Jusqu'au seuil de cette chaumière

Leur cortége nous a conduits.
(Regardant autour de lui.)
Nous sommes donc chez vous! et d'une bayadère
Voici le modeste logis?
(Oui, dit Zoloé, voilà tout ce que j'ai, tout ce que je possède, et je suis si heureuse de vous l'offrir! Elle couvre la table avec une natte, approche la chaise et l'engage à s'asseoir ; l'inconnu chancelle, elle court à lui. — Qu'avez-vous?)

L'INCONNU.

Depuis deux jours, errant et misérable,
Je me soutiens à peine et le besoin m'accable!
(Zoloé l'aide à s'asseoir, et puis, regardant autour d'elle, elle voit avec désespoir qu'elle n'a rien à lui donner, rien qui puisse calmer sa faim ou sa soif. Elle aperçoit un petit coffret et fait un signe de joie; ce sont ses bijoux qu'elle en retire, en exprimant qu'elle va s'en défaire.)

L'INCONNU.

Quoi! vendre tes bijoux? non, je ne le veux pas;
Non, Zoloé, mon orgueil en murmure!
Sacrifier pour moi jusques à ta parure!
(Il m'en reste encore, répond Zoloé, en montrant le bracelet qu'il lui a donné au premier acte; avec lui je serai toujours assez belle. Adieu! elle le salue de la main.)

L'INCONNU.

Reste... ou je suis tes pas.
(Plus légère que lui, elle s'élance au dehors en lui disant: Demeure! je vais revenir; et elle ferme la porte.)

SCÈNE II.

L'INCONNU, seul, retombe sur sa chaise et près de la table.

Immuable ascendant du destin qui m'enchaîne!
A quoi suis-je réduit? De la nature humaine
J'éprouve les besoins, les plaisirs, les douleurs.
Mortel, j'aime, je souffre et je connais les pleurs!
Moi, Brama! moi le Dieu que l'Indostan révère!
Déchu de mon pouvoir, de ma splendeur première,
Je ne puis remonter à l'éternel séjour
(Tel est l'arrêt du sort) qu'en trouvant sur la terre
Un cœur épris pour moi d'un immortel amour!

CAVATINE.

Où trouver l'amitié sincère?
Où trouver d'éternels amours?
Existent-ils sur cette terre?
Et faudra-t-il chercher toujours?
J'ai parcouru les harems de l'Asie,
De cent beautés j'adorai les attraits;
Partout orgueil, vanité, perfidie,
Et chaque jour, hélas! je me disais:
Où trouver l'amitié sincère?
Où trouver d'éternels amours?
Existent-ils sur cette terre?
Et faudra-t-il chercher toujours?
Serait-ce ici, chez une bayadère,
Que je verrais terminer ma misère?
O doux espoir, douce chimère,
Dont mon cœur fut longtemps déçu!
Pourrais-je enfin, sur cette terre,
Trouver le ciel que j'ai perdu?

SCÈNE III.

BRAMA, ZOLOÉ, NINKA et FATMÉ.

(Elles portent toutes trois des paniers pleins de provisions.)

NINKA.

A la seule amitié fidèle,
Je m'immole pour elle.
Dès qu'à moi l'on a recours
A l'instant même j'accours.
(Montrant le panier de provisions.)
Voilà tout ce que j'ai,
Au lendemain je n'ai jamais songé;
Et gaîment j'ai tout partagé,
Espérant que Brama
Un jour me le rendra.
Voici des fruits et du laitage
Et les grains dorés du moka;
J'attendais un grand personnage;
(A l'inconnu.)
Oui, seigneur, le fils du rajah!
Aimable et fait pour plaire,
Il m'offre en son ardeur
Les trésors de son père,
Et mieux encor... son cœur;
Il me trouve plus belle
Que toutes les houris;
Il m'a dit: Sois fidèle.
Hélas! je le promis...
Et cependant, malgré mon zèle,
A la seule amitié fidèle,
Dès qu'à moi l'on a recours
A l'instant même j'accours,
Espérant que Brama
Un jour me le rendra.

L'INCONNU.

C'est trop juste en effet; Brama doit vous le rendre,
Et dès qu'il le pourra...
(Apercevant Zoloé, qui pendant ce temps a mis le couvert, et qui s'arrête en le regardant.)
Quel regard doux et tendre!
Comment à tant d'amour ne pas croire?... Attendons!

NINKA, à Zoloé.

Adieu, nous vous laissons.

L'INCONNU, à part.

Mainte beauté, pour l'amant qu'elle adore
A pu donner sa vie; essayons plus encore.
Si son amour résiste au mépris, au dédain,
De mon bonheur alors je dois être certain.
(Allant vers Ninka et Fatmé qui s'apprêtent à sortir.)

DUO.

Comment, aimables bayadères,
Déjà vous voulez nous quitter?
Daignez écouter mes prières,
Un seul instant daignez rester.

NINKA, montrant Zoloé.

Près de celle qui vous est chère
Pourriez-vous donc nous regretter?
Et dans ces lieux, sans vous déplaire,
Nous n'osons plus longtemps rester.

L'INCONNU, la retenant.

Ah! de grâce, daignez rester.

ENSEMBLE.

NINKA, bas à Fatmé.

Oui, je crois, sans coquetterie,
Qu'il me trouve quelques appas;
Mais c'est offenser une amie,
Allons, allons, n'écoutons pas.

L'INCONNU, regardant Zoloé.

Pour éveiller sa jalousie,
Feignons d'admirer leurs appas;
Déjà de son âme attendrie
Je vois le trouble et l'embarras.

(Zoloé, qui pendant ce temps s'est occupée des apprêts, s'approche d'eux avec inquiétude.)

L'INCONNU, à Ninka.

Accordez-moi ce que j'implore!

NINKA.

Qu'est-ce donc?

L'INCONNU.

Ce repas si doux
Aurait bien plus d'attraits encore
S'il était partagé par vous!

NINKA.

Si Zoloé le veut!

(Zoloé répond avec dépit qu'elle ne s'y oppose pas.)

L'INCONNU, à Ninka.

Ah! je vous remercie!

ENSEMBLE.

NINKA.

Oui, je crois, sans coquetterie,
Qu'il me trouve quelques appas;
Mais c'est offenser une amie,
Allons, allons, n'écoutons pas.

L'INCONNU.

Pour éveiller sa jalousie,
Feignons d'admirer leurs appas;
Déjà de son âme attendrie
Je vois le trouble et l'embarras.

(A la fin de ce morceau, Zoloé vient les interrompre, en leur montrant que le souper est servi. Tous les quatre se mettent à table, l'inconnu entre Fatmé et Ninka. Ils mangent avec appétit, excepté Zoloé, qui est triste et pensive.

NINKA, à Zoloé.

Quoi! tu ne nous imites pas?

(Si vraiment, répond Zoloé, qui sort de sa distraction.)

L'INCONNU.

Moi, j'aime que le chant anime le repas.

NINKA.

Que ne le disiez-vous?

NOCTURNE A DEUX VOIX.

NINKA et L'INCONNU.

PREMIER COUPLET.

O bords heureux du Gange!
O fortuné séjour,
Où règnent sans mélange
Le plaisir et l'amour.
L'air que l'on y respire
Semble tout animer,
Et tout semble nous dire:
Il faut aimer!

DEUXIÈME COUPLET.

Ton onde salutaire,
Tes bois délicieux,
Nous offrent sur la terre
Les voluptés des cieux;
L'air que l'on y respire
Suffit pour enflammer,
Et tout semble nous dire:
Il faut aimer!

TROISIÈME COUPLET.

Pays où naît l'aurore
Qui vient tout rajeunir,
Où les fleurs vont éclore
Des baisers du zéphyr!
Là tout dans la nature
Qu'il semble ranimer
Se réveille et murmure:
Il faut aimer!

L'INCONNU, à Ninka.

Que j'aime cette voix si pure et si légère!

NINKA, montrant Zoloé.

De vous remercier je connais le moyen.

(Priant Zoloé de danser.)

De grâce, Zoloé...

(Zoloé, chagrine, fait signe qu'elle ne peut danser.)

NINKA.

Tu ne le peux!—Eh bien!
Fatmé, danse pour elle; à notre hôte il faut [plaire.

(On enlève la table. L'inconnu et Ninka restent assis sur le banc; Zoloé debout près d'eux. Fatmé danse.)

L'INCONNU.

De ses pas gracieux que mes sens sont ravis!
La victoire est à vous!

(Il se lève pour aller à elle; mais Zoloé, malheureuse et jalouse, lui dit avec dépit: Attendez! on peut danser aussi bien qu'elle.)

NINKA.

Zoloé veut peut-être
A son tour disputer le prix?

(Précisément, répond Zoloé. Elle danse avec Fatmé, d'abord un ensemble, puis Fatmé danse seule.)

L'INCONNU.

Charmant!

(Zoloé exécute les mêmes pas.)

L'INCONNU, la regardant avec indifférence.

Ce n'est pas mal.

(Il affecte de louer Fatmé et regarde à peine Zoloé. Celle-ci perd alors courage; elle voudrait et ne peut continuer; ses genoux fléchissent sous elle.)

L'INCONNU, qui l'observe.

Ah! je ne suis plus maître
Du trouble que j'éprouve!

(Succombant à sa douleur, Zoloé se retire dans un coin de la cabane, s'assoit et se met à fondre en larmes.)

L'INCONNU, se levant.

Elle pleure! Ah! grands dieux!

NINKA, apercevant Zoloé qui pleure, dit tout bas à Fatmé:
Viens, sortons de ces lieux.

ENSEMBLE.

NINKA.

Oui, je crois, sans coquetterie,
Que c'est nous qu'il préfère, hélas!
Mais c'est affliger une amie,
Auprès d'elle ne restons pas.

L'INCONNU, regardant Zoloé.

Combien, dans mon âme attendrie,
L'amour fait naître de combats!
Mais pour le bonheur de ma vie,
Allons, ne nous trahissons pas.

NINKA.

Partons sans bruit... loin d'eux portons nos pas!

(Fatmé sort avec Ninka.)

SCÈNE IV.

L'INCONNU, ZOLOÉ.

L'INCONNU s'approche de Zoloé.

Vous pleurez! et pourquoi?

ZOLOÉ, par gestes.

(Parce que vous l'admirez, parce que vous l'aimez plus que moi.)

L'INCONNU.

Je la trouve jolie!
Que vous importe à vous?

ZOLOÉ, de même.

(Ce qu'il m'importe?.. je ne sais... mais j'éprouve là un serrement de cœur, des tourments qui me sont inconnus.)

L'INCONNU.

Quoi! de la jalousie!

ZOLOÉ, de même.

(Eh bien! oui, c'est plus fort que moi, je vous aime...)

L'INCONNU, avec joie.

Quoi! vous m'aimez!...

(Zoloé s'éloigne et cache sa tête dans ses mains.)

L'INCONNU, s'approchant d'elle.

A ce nouvel amour
Comment croire? et comment le payer de retour?

ZOLOÉ, par gestes.

(Je ne le mérite pas; je ne suis qu'une bayadère... et plus je me regarde, plus je rougis de moi-même. Laissez-moi, ne m'accablez pas de vos mépris.)

L'INCONNU.

Que dites-vous? de moi vous vous trouvez indigne?

ZOLOÉ, de même.

(Oui, je le sais... mais au moins je vous demande une grâce.)

L'INCONNU.

Et quelle est cette faveur insigne?

ZOLOÉ, de même.

(Laissez-moi près de vous! laissez-moi vous obéir, vous servir, être votre esclave.)

L'INCONNU.

Me servir en esclave!

ZOLOÉ, de même.

(Oui, je vous le demande à genoux. L'inconnu, la voyant à ses pieds, peut à peine contenir son émotion. Il fait un mouvement vers elle; puis il s'arrête et lui dit froidement:)

Il suffit... lève-toi!

(Il fait quelques pas.)

Mes yeux appesantis se ferment malgré moi.

(Zoloé court vivement à son hamac qu'elle détache de la muraille. Elle le prépare.)

L'INCONNU, la regardant avec tendresse.

Sa bonté double encor sa grâce ravissante!

(Le hamac est prêt; elle le lui montre de la main, s'éloigne de lui et va se placer en détournant les yeux à l'autre extrémité de la cabane.)

L'INCONNU, s'asseyant sur le hamac.

Des derniers feux du jour la chaleur accablante
Appelle le sommeil...

(Il s'étend sur le hamac; et comme s'il dormait il laisse tomber sa tête appesantie, mais il observe toujours Zoloé. Celle-ci, le croyant endormi, s'avance doucement et sur la pointe du pied, le regarde avec amour et avec une expression douloureuse... elle pleure, elle renouvelle le serment d'être son esclave. L'inconnu fait un geste qui indique que la chaleur l'accable, elle va ouvrir une fenêtre qui est au fond pour lui donner de l'air, puis elle va doucement prendre un grand éventail en plumes de paon et l'évente pendant son sommeil. L'inconnu soulève sa tête; Zoloé, effrayée et craignant de l'avoir éveillé, se met à genoux et lui en demande pardon.)

L'INCONNU, courant à elle.

Je n'y résiste plus!
Pour te braver encor mes soins sont superflus!
Apprends donc...

(On frappe à la porte en dehors.)

Mais qui vient frapper à ta demeure?

OLIFOUR, en dehors.

Ouvrez... voici la dixième heure!

L'INCONNU.

C'est le grand-juge!

(Zoloé court fermer la porte en dedans; puis revient près de l'inconnu, lui dit qu'elle brave la colère d'Olifour, qu'elle dédaigne ses hommages... plutôt la mort que d'être à lui. Olifour, qui est en dehors, passe sa tête par la fenêtre du fond qui est restée ouverte et aperçoit Zoloé dans les bras de l'inconnu. Il pousse un cri d'indignation. Zoloé court fermer la fenêtre et revient près de son amant.)

(En ce moment on entend au dehors les mêmes sons de trompe qu'au premier acte, lors de l'entrée des gardes du visir.)

L'INCONNU.

O ciel ! c'est un nouveau danger !
Où fuir ?

(Zoloé ne veut pas le quitter, quel que soit le danger qui le menace.)

Eh quoi ! tu veux le partager ?

ZOLOÉ, par gestes.

(Oui, quoi qu'il arrive, je partagerai ton sort; mais on peut t'y soustraire. Où te cacher?... Là, dans ce caveau secret dont personne n'a connaissance.)

L'INCONNU.

Non, jamais !

(Le bruit redouble ; Zoloé le supplie à mains jointes, à genoux, de se dérober à leur fureur. — Faites-le, non pour vous, mais pour moi qui vous aime.)

L'INCONNU, entrant dans le caveau.

Tu le veux ?

CHOEUR en dehors.

Allons ! il faut ouvrir,
C'est par l'ordre du grand-visir.

(On frappe à grands coups contre la porte de la chaumière, que l'on enfonce.)

SCÈNE V.

ZOLOÉ, OLIFOUR, LE CHEF DES GARDES, PEUPLE, BAYADÈRES, SOLDATS, etc., etc.

LE CHOEUR.

Malheur à celui dont l'audace
Osa braver notre courroux !
Mais nous avons suivi sa trace,
Il est ici, répondez-nous !
(A Zoloé.)
Où donc est-il ? répondez-nous !

ZOLOÉ, par gestes.

(Il est venu, puis il s'est éloigné, il s'est enfui.)

OLIFOUR.

De quel côté ?

(Elle fait signe qu'elle n'en sait rien.)

OLIFOUR.

Elle l'ignore !
Non ! dans ces lieux il est encore...
J'en suis certain ! réponds, où faut-il le chercher ?

ZOLOÉ, par gestes.

(Je ne le dirai pas, et au contraire je prie le ciel de le protéger et de le faire évader.)

LE CHEF DES GARDES.

Redoute ma colère,
Tu périras pour lui...
(Aux soldats.)
Que de cette chaumière
Les débris dispersés s'élèvent en bûcher !

ZOLOÉ, par gestes.

(Je ne crains rien ! je suis trop heureuse de mourir à sa place et de le sauver.)

(Pendant ce temps les soldats ont renversé à coups de hache la cloison de la chaumière, et de ses débris ont formé un bûcher auquel ils vont mettre le feu.)

LE CHEF DES GARDES.

Tu le vois, plus d'espoir ! le supplice t'attend...
Il faut nous le livrer, ou tu meurs à l'instant.

ZOLOÉ, par gestes.

(Frappez ! je suis prête.)

LE CHEF DES GARDES, aux soldats.

Allez ! qu'on la saisisse,
Et que la coupable subisse
Son juste châtiment.

ENSEMBLE.

OLIFOUR, LE CHEF, LES SOLDATS.

Malheur à celle dont l'audace
Osa braver notre courroux ;
Point de pitié ! non, point de grâce !
Elle doit tomber sous nos coups.

LE PEUPLE et LES BAYADÈRES.

Du sort affreux qui la menace,
Ah ! daignez suspendre les coups !
Pitié ! pitié ! faites-lui grâce,
Vous nous voyez à vos genoux.

(Les soldats ont entraîné Zoloé, qui monte sur le bûcher. Le tonnerre gronde ; des vapeurs s'élèvent de la terre et couvrent le théâtre.)

LE CHEF DES GARDES, aux soldats qui hésitent.

Obéissez !

(On met le feu au bûcher.)

CHOEUR DES BAYADÈRES.

D'effroi que mon âme est glacée !

(Le tonnerre redouble, l'éclair brille ; Zoloé, environnée de flammes, est prête à s'évanouir, quand tout à coup, paré d'habits magnifiques et resplendissant de lumière, Brama paraît près d'elle et la soutient dans ses bras.)

LE CHEF DES GARDES.

A mon courroux qui pourrait l'arracher ?

BRAMA.

Brama ! qui, réclamant sa jeune fiancée,
En un lit nuptial a changé son bûcher.

(Il s'élève avec elle jusqu'au milieu du théâtre ; et au fond d'un horizon de nuages apparaît dans le lointain la lumière céleste du paradis indien.)

CHOEUR AÉRIEN.

Gloire ! qu'à jamais elle reste
Dans l'éternel séjour !
Et que la voûte céleste
Redise ce chant d'amour !

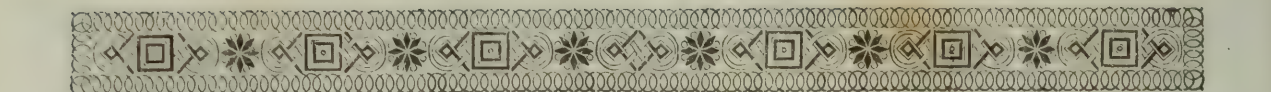
BRAMA, à Zoloé.

Que ton amour se purifie
Au sein de la divinité !
Tu me donnais ta vie,
Moi, l'immortalité !

(Il lui prend la main, et marchant avec elle sur les nuages, il s'élève vers le point lumineux. Les nuages se referment derrière eux ; ils disparaissent.)

CHOEUR.

Gloire ! gloire ! qu'elle reste
Dans l'éternel séjour !
Et que la voûte céleste
Redise ce chant d'amour !



LE PHILTRE,

OPÉRA EN DEUX ACTES,

Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le 15 juin 1831.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

GUILLAUME, garçon de ferme.
JOLI-COEUR, sergent.
Le docteur FONTANAROSE, charlatan.
Le Valet du charlatan.



TÉRÉZINE, jeune fermière.
JEANNETTE, blanchisseuse.
Jeunes filles du village.
Soldats de la compagnie de Joli-Coeur.

La scène se passe aux environs de Mauléon, aux bords de l'Adour, dans le pays basque.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les campagnes de l'Adour. A gauche, l'entrée d'une ferme. A droite, un ruisseau. Au fond, des gerbes de blé entassées. Au milieu du théâtre, un arbre immense à l'ombre duquel se reposent tous les gens de la ferme qui viennent de faire la moisson. Térézine est assise, et lit avec attention dans un livre qu'elle tient à la main. Guillaume seul, debout, la regarde avec tendresse. Jeannette et d'autres jeunes filles ont laissé au bord du ruisseau leur linge qu'elles blanchissaient, et se sont assises près de Térézine.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉZINE, GUILLAUME, JEANNETTE, JEUNES FILLES.

CHOEUR.

Amis, sous cet épais feuillage
Bravons le soleil et ses feux ;
Goûtons enfin après l'ouvrage
Le repos qui seul rend heureux.

GUILLAUME, regardant Térézine.

La voilà ! qu'elle est jolie !
Mais depuis qu'elle a mon cœur,
Il n'est plus dans ma vie
De repos ni de bonheur.

CHOEUR.

Amis, sous cet épais feuillage
Bravons le soleil et ses feux ;
Goûtons enfin après l'ouvrage
Le repos qui seul rend heureux.
C'est le epos qui rend heureux !

GUILLAUME, montrant Térézine qui continue à lire.

Elle sait lire ; est-elle heureuse !
Moi je ne suis qu'un ignorant,
Et sans esprit et sans talent.

TÉRÉZINE, riant, et fermant le livre qu'elle tenait à la main.

Ah ! l'aventure est curieuse !

JEANNETTE.

Tu ris !... C'est donc bien beau ?

TÉRÉZINE.

Sans doute, je lisais
Un roman... l'histoire amoureuse
Du beau Tristan de Léonnais.

GUILLAUME.

Une histoire amoureuse ! ah ! si par complaisance
Vous nous la lisiez !

TÉRÉZINE.

Soit.

TOUS.

Écoutons ! du silence !

TÉRÉZINE, lisant.

PREMIER COUPLET.

La reine Iseult, aux blanches mains,
A l'amour se montrait rebelle !
Et Tristan se mourait pour elle
Sans se plaindre de ses dédains.
Lors voilà, nous dit la chronique,
Voilà qu'un enchanteur fameux
Lui fit boire un philtre magique
Qu'on nommait le boire-amoureux.
Philtre dont la vertu secrète
Inspirait d'éternels amours !



FONTANAROSE.

Pourquoi faut-il que la recette
En soit perdue, et pour toujours?

TÉRÉZINE et LE CHOEUR.

Quel dommage que la recette
En soit perdue, et pour toujours!

TÉRÉZINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Dès qu'à sa bouche il le porta,
Tous deux sentirent même flamme,
Et ce feu qui brûlait son âme
Bientôt Iseult le partagea.
N'aimant que lui, qui n'aimait qu'elle,
Iseult enfin, comblant ses vœux,
Jusqu'au trépas resta fidèle,
Bénissant le boire-amoureux.
Philtre dont la vertu secrète
Inspirait d'éternels amours!
Pourquoi faut-il que la recette
En soit perdue, et pour toujours?

CHOEUR.

Pourquoi faut-il que la recette
En soit perdue, et pour toujours?

GUILLAUME.

Ah! qu'un philtre pareil me serait nécessaire!
(Montrant Térézine.)
Elle est belle, elle est riche, et moi pour tout [trésor
Je n'ai que mon amour... et ces trois pièces d'or,
Seul héritage de mon père!
(On entend un bruit de tambour; tout le monde se lève.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; JOLI-COEUR, arrivant à la tête d'un détachement de soldats qui restent sous les armes au fond du théâtre. Il s'approche de Térézine qu'il salue, et à qui il offre son bouquet.

JOLI-COEUR.

Je suis sergent,
Brave et galant,
Et je mène tambour battant
Et la gloire et le sentiment.
Est-il beauté prude ou coquette
Que ne subjugue l'épaulette?
Pour moi je crains peu leur rigueur;
On peut braver leur inconstance
Quand on est sergent recruteur
Dans les troupes du roi de France.
Oui, nos droits sont bien reconnus;
Mars sut toujours plaire à Vénus.

Je suis sergent,
Brave et galant,
Et je mène tambour battant
Et la gloire et le sentiment.

(A Térézine.)
Gentille et farouche fermière,
Aimable objet de mon ardeur,
Pourquoi, lorsque j'ai su vous plaire,
Résister encore au vainqueur?
Que votre cœur vous persuade!
Sous-officier... c'est un beau grade!
J'ai des honneurs, vous la richesse;
Couronnez enfin ma tendresse,
Ne retardez plus mon bonheur;
Allons! allons! faites-moi mon bonheur!

Je suis sergent,
Tendre et galant,
Et je mène tambour battant
Et la gloire et le sentiment.

TÉRÉZINE.

Je suis fière d'un tel hommage!

GUILLAUME, à part.

Elle lui permet d'espérer!

JOLI-COEUR.

Et quel jour notre mariage?

TÉRÉZINE.

Nour verrons.

JOLI-COEUR.

Toujours différer?

TÉRÉZINE.

C'est qu'en vous le ciel a fait naître
Tant de mérite et de talents,
Que pour les voir et les connaître
Vous sentez bien qu'il faut du temps!

JOLI-COEUR, à part.

Ah! l'on veut du temps... je comprends!
D'une pudeur mourante inutile défense!
(A Térézine.)
Je vais faire chez vous reposer mes guerriers.

TÉRÉZINE, à Joli-Cœur.

Trop heureuse d'offrir à boire à leur vaillance!
(Aux gens de la ferme.)
Quant à nous, reprenons nos travaux journaliers.

CHOEUR, se levant et sortant avec lenteur et négligence.

Il faut quitter ce doux ombrage,
Braver le soleil et ses feux;
Il faut retourner à l'ouvrage,
C'est le repos qui rend heureux.

(Joli-Cœur entre dans la ferme avec les soldats. Térézine va le suivre. Guillaume l'arrête et la retient timidement par sa jupe. Jeannette et les jeunes filles sont retournées au fond près du ruisseau, où elles se remettent à blanchir leur linge.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, TÉRÉZINE.

GUILLAUME.

Un seul mot, par pitié!

TÉRÉZINE.

Non vraiment, et pour cause.
Entendre soupirer me devient odieux.

GUILLAUME.

Eh! puis-je, hélas! faire autre chose?
Je voudrais fuir, et je ne peux!
Un sort jeté sur moi me retient en ces lieux.
Mon oncle Richardet, précepteur à la ville,
Me voulait près de lui donner un poste utile;
J'ai refusé.

TÉRÉZINE.

Pourquoi?

GUILLAUME.

J'aime mieux, c'est plus doux,
Souffrir en vous voyant qu'être heureux loin de vous.

TÉRÉZINE.

Mais votre oncle est malade... on le dit.

GUILLAUME.

Et je reste
En ces lieux; c'est fort mal!

TÉRÉZINE.

Très-mal, je vous l'atteste.
Contre vous il se fâchera;
Et s'il meurt, tout son bien... il vous en privera.

GUILLAUME.

Qu'importe?

TÉRÉZINE.

Et vous mourrez de faim après cela.

GUILLAUME, tristement.

Ou de faim... ou d'amour... cela revient au même.

TÉRÉZINE.

Guillaume, écoutez-moi : vous êtes bon et franc;
Vous n'avez pas, comme ce beau sergent,
La vanité de croire qu'on vous aime;
Aussi je vous estime et vous plains, et je veux,
Pour vous guérir de cet amour extrême,
Vous parler franchement, si du moins je le peux.

AIR.

La coquetterie
Fait mon seul bonheur;
Paraître jolie
Suffit à mon cœur.
J'aime que l'on m'aime,
Qu'on m'adore... mais
Pour aimer moi-même,
Jamais!... non, jamais!

Amant trop fidèle,
Qui me trouvez belle,
Pourquoi ce courroux?
Votre cœur m'appelle
Tigresse et cruelle...
Pourquoi m'aimez-vous?

La coquetterie, etc.

A l'amour loin de te livrer,
Va, crois-moi, d'une erreur pareille
Guéris-toi, je te le conseille;
Oui, je te le conseille
Mais sans le désirer!...

La coquetterie
Fait mon seul bonheur;
Paraître jolie
Suffit à mon cœur.
J'aime que l'on m'aime,
Qu'on m'adore... mais
Pour aimer moi-même,
Jamais!... non, jamais!

(Elle entre dans la ferme à gauche.)

SCÈNE IV.

GUILLAUME, JEANNETTE, et LES JEUNES FILLES occupées à blanchir.

GUILLAUME, la regardant sortir.

Guéris-toi, me dit-elle!... à dire c'est facile;
Mais moi qui suis loin d'être habile,
Par quels moyens y parvenir?

JEANNETTE, qui s'est levée et s'est approchée de lui.

Pauvre garçon, quel chagrin est le vôtre!

GUILLAUME.

Jeannette, par bonté daignez me secourir!
D'un amour malheureux comment peut-on guérir?

JEANNETTE.

Un seul moyen.

GUILLAUME.

Lequel?

JEANNETTE.

C'est d'en aimer une autre!

GUILLAUME.

Vous croyez?

JEANNETTE.

J'en suis sûre.

GUILLAUME.

Eh bien! par amitié
Aimez-moi, je vous prie, ou du moins par pitié.

JEANNETTE, riant.

Vraiment?

(Appelant ses compagnes.)

Est-il possible
D'être insensible
Aux feux d'un jouvenceau
Si beau!

Il veut qu'on l'aime,
Et de soi-même
On l'aimerait sans ça
Déjà.

GUILLAUME.

Vous vous riez de moi! vous riez de mes peines!

(Aux autres jeunes filles.)

Mais vous, soyez moins inhumaines!

TOUTES, le raillant.

Est-il possible
D'être insensible
Aux feux d'un jouvenceau
Si beau!

Il veut qu'on l'aime,
Et de soi-même
On l'aimerait sans ça
Déjà.

GUILLAUME, furieux.

Être aimé... n'est donc pas possible,
Et pour y parvenir il faudrait se damner;
A Lucifer lui-même il faudrait se donner.

ENSEMBLE.

JEANNETTE et LES JEUNES FILLES, riant.

Est-il possible
D'être insensible
Aux feux d'un jouvenceau
Si beau!

Il veut qu'on l'aime,
Et de soi-même
On l'aimerait sans ça
Déjà!

GUILLAUME, à part, se désespérant.

Est-il possible
D'être insensible
Aux tourments
Qu'ici je ressens?

Tout m'abandonne,
Jamais personne
N'aura, je croi,
Pitié de moi.

(On entend plusieurs sons de trompette; on voit accourir tous les gens du village.)

JEANNETTE.

Quel bruit soudain se fait entendre?
Pourquoi tout le village ici vient-il se rendre?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LE DOCTEUR FONTANAROSE, dans un cabriolet doré et de forme antique, traîné par un cheval blanc; un valet, qui est derrière lui, sonne de la trompette. Il est debout sur son char, tenant à la main des papiers et des rouleaux. Tout le village l'entoure.

CHOEUR.

C'est quelque grand seigneur
Qui parmi nous voyage;
Quel brillant équipage!
Honneur à sa grandeur!
Honneur, honneur
A monseigneur!

FONTANAROSE, du haut de son char.

RÉCITATIF.

Vous me connaissez tous, Messieurs, je le suppose.
Vous savez comme moi que, médecin fameux,
Je suis ce grand docteur, nommé Fontanarose,
Connu dans l'univers... et... dans mille autres [lieux!

AIR.

Approchez tous! venez m'entendre!
Moi, l'ami de l'humanité,
A juste prix je viens vous vendre
Et le bonheur et la santé.
Mon élixir odontalgique
Détruit partout, c'est authentique,
Et les insectes, et les rats,
Dont j'ai là les certificats.

Par cet admirable breuvage,
Un capitoul de soixante ans
Est devenu, malgré son âge,
Grand-père de dix-huit enfants.

Adoucissant et confortable,
J'ai vu par lui, par son secours,
Plus d'une veuve inconsolable
Consolée en moins de huit jours!

Approchez tous! venez m'entendre, etc.

(S'adressant aux vieilles femmes.)

O vous, matrones rigides,
Qui regrettez le bon temps,
Voulez-vous, malgré vos rides,
Voir revenir le printemps?

(Aux jeunes filles.)

Voulez-vous, Mesdemoiselles,
Rester jeunes et belles?

(Aux garçons.)

Voulez-vous, beaux jeunes gens,
Plaire et séduire en tous les temps?

Prenez, prenez mon élixir!
Il peut tout guérir,
La paralysie,
Et l'apoplexie,
Et la pleurésie,
Et tous les tourments;
Jusqu'à la folie,
La mélancolie,
Et la jalousie,
Et le mal de dents.

Prenez, prenez, mon élixir
De tout il peut guérir.

Demandez! demandez! c'est le seul, c'est l'unique!
Vous me direz : Combien ce fameux spécifique?
— Combien, Messieurs, combien? — Cent du- [cats? Nullement.
— Vingt ducats? — Non, Messieurs. — Dix du- [cats? — Non vraiment.
Demandez! demandez! le voilà! je le donne!
Les femmes, les enfants, on n'excepte personne!
Prenez, prenez mon élixir!

De tout il peut guérir.

(Il descend de son cabriolet, et tout le peuple l'entoure.)

CHOEUR.

Honneur ! honneur !
A ce fameux docteur !
Ah ! c'est un grand docteur !

FONTANAROSE, saluant à droite et à gauche.

Messieurs, pour vous prouver combien je suis [sensible
A l'accueil bienveillant que de vous j'ai reçu,
Je veux vous faire à tous le cadeau d'un écu !

TOUS, tendant la main.

Ah ! quel bonheur ! est-il possible !

FONTANAROSE, tenant une fiole.

Voici comment... Ce remède inconnu,
Je le vends en tous lieux pour six livres de France;
Mais comme en ce séjour j'ai reçu la naissance,
Et qu'à des cœurs bien nés le sol natal est cher,
Venez, Messieurs, que l'on s'approche !
Je vous le donne à tous pour trois francs !... Il est [clair
Que c'est un écu net que je mets dans leur poche !

TOUS.

Il a raison ! ah ! c'est un grand docteur;
Donnez, donnez; rendons honneur
A ce savant docteur.

(Les valets du docteur distribuent des fioles et des rouleaux d'eau de Cologne à tous les gens du village, qui s'empressent d'en acheter. Tout cela se passe au fond du théâtre. Pendant ce temps, Guillaume, qui est resté pensif, s'approche de Fontanarose et le tire à part.)

GUILLAUME.

Puisque pour nous guérir des maux de toute espèce
Vous avez des secrets...

FONTANAROSE.

J'en ai de merveilleux !

GUILLAUME.

Auriez-vous *le boire-amoureux*
Du beau Tristan de Léonnais ?

FONTANAROSE.

Hein ! qu'est-ce ?

GUILLAUME.

Un philtre qui faisait qu'on s'adorait sans cesse.

FONTANAROSE, froidement.

Dans notre état nous en tenons beaucoup !

GUILLAUME.

Il serait vrai ?

FONTANAROSE.

Chaque jour j'en compose,
Car on en demande partout.

GUILLAUME.

Et vous en vendez ?

FONTANAROSE.

Oui.

GUILLAUME, avec crainte.

Et combien ?

FONTANAROSE.

Peu de chose.

GUILLAUME, tirant timidement trois pièces d'or de sa poche.

J'ai là... c'est tout mon bien, j'ai là trois pièces d'or.

FONTANAROSE, les regardant.

Justement, c'est le prix.

GUILLAUME, vivement, et les lui donnant.

Prenez... et ce breuvage,
Ce philtre ?...

FONTANAROSE, tirant de sa poche un petit flacon.

Le voici !

GUILLAUME, le saisissant avec joie.

(Le retenant.)

Grands dieux ! Un mot encor !
La manière d'en faire usage ?

FONTANAROSE, gravement.

Vous prenez ce flacon, puis ensuite à longs traits
Et lentement vous le buvez... vous-même !
Et son effet est tel que bientôt on vous aime.

GUILLAUME, vivement.

Sur-le-champ !

FONTANAROSE.

Non, vraiment ! vingt-quatre heures après;
(A part.)
Le temps de m'éloigner, c'est le point nécessaire !

GUILLAUME, avec crainte, et montrant le flacon.

Et son goût...

FONTANAROSE.

(A part.)

Est divin. Du lacryma christi,
Qu'avec grand soin pour moi je réservais ici;
(A Guillaume.)
Mais sur un tel sujet le plus profond mystère,
Pas un mot ! la police aisée à s'alarmer
Punit sévèrement ceux qui se font aimer :
Elle n'entend pas ça !

GUILLAUME, à demi-voix.

Je jure de me taire !

FONTANAROSE, à plusieurs femmes qui le tirent par son habit et veulent le consulter.

C'est bien, je suis à vous !

GUILLAUME.

Ah ! quel destin prospère !

(Fontanarose va rejoindre les gens du village qui l'entourent de nouveau et ont l'air de le consulter. Il sort avec eux, tandis que le chœur reprend.)

CHOEUR.

Honneur, honneur !
A ce fameux docteur !
Ah ! c'est un grand docteur !

SCÈNE VI.

GUILLAUME, seul, regardant le flacon qu'il tient à la main.

AIR.

Philtre divin ! liqueur enchanteresse,

Dont l'aspect seul charme mon cœur !
Je vais enfin te devoir ma maîtresse,
Je vais te devoir le bonheur !

Grâce à ton pouvoir tutélaire,
Que puis-je désirer encor ?
Est-il des trésors sur la terre
Pour payer un pareil trésor !

Philtre divin ! liqueur enchanteresse, etc.

(Il regarde autour de lui s'il est seul, puis il débouche le flacon et le boit lentement.)

Quelle douce chaleur
S'empare de mon cœur !
Et déjà dans son âme
Pénètre même flamme !
Ah ! oui, je le sens là,
Elle m'aime déjà !

Elle va donc se rendre
Mon bonheur est certain;
Mais il me faut attendre
Encor jusqu'à demain !
Demain, hélas ! me semble
Être si loin d'ici,
Que malgré moi je tremble
De mourir aujourd'hui !

(Il regarde le flacon, croit y voir encore quelques gouttes et le porte de nouveau à ses lèvres.)

Quelle douce chaleur
S'empare de mon cœur !
Et déjà dans son âme
Pénètre même flamme !
Ah ! oui, je le sens là,
Elle m'aime déjà !

(Portant la main à son front.)

Quel délire nouveau ! quelle joie inconnue !
De ce philtre magique effet miraculeux !
J'aime le monde entier, je ris, je suis heureux !
Tout réjouit mon être et s'anime à ma vue !
Allons, plus de chagrin et déjeunons gaîment:
L'appétit me revient et le bonheur m'attend !

(Chantant à pleine voix.)

Tra, la, la, la, la, la.

(Il s'assoit près de la table de pierre qui est à gauche, tire de sa panetière du pain et des fruits et se met à manger en chantant.)

SCÈNE VII.

GUILLAUME, près de la table ; TÉRÉZINE, sortant de la ferme ; elle traverse le théâtre ; elle aperçoit Guillaume et s'arrête.

DUO.

TÉRÉZINE.

Je sais d'avance son langage ;
Il va, brûlant de mille feux,
Me parler, suivant son usage,
De son désespoir amoureux !

GUILLAUME, à table et chantant.

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la.

TÉRÉZINE, étonnée.

Eh mais ! dans sa douleur mortelle
Il est bien gai !

GUILLAUME, l'apercevant, et se levant pour aller à elle.

Dieu, la voici !

(S'arrêtant.)

Mais qu'allais-je faire, et près d'elle
Pourquoi soupirer aujourd'hui ?
De triompher d'une inhumaine
A quoi bon m'efforcer en vain,
Puisque sans effort et sans peine
Elle doit m'adorer demain ?

(Il va se rasseoir, et continue son repas.)

TÉRÉZINE, le regardant avec surprise.

Non... il reste ! et tranquillement
Il déjeune !!! quel changement !
Serait-il consolé déjà ?...
Un instant... c'est ce qu'on verra !

ENSEMBLE.

GUILLAUME, à part, et la regardant.

Beauté si longtemps sévère,
Tu vas me céder enfin ;
Aujourd'hui laissons la faire,
Elle m'aimera demain.

TÉRÉZINE, à part, et le regardant.

Voudrait-il donc se soustraire
A mon pouvoir souverain ?
Ce serait trop téméraire,
Et je ris de son dessein.

TÉRÉZINE.

Je vois qu'à mes leçons sensible,
Mes conseils par vous sont suivis.

GUILLAUME, ingénument.

J'y tâche, et je fais mon possible
Pour profiter de vos avis.

TÉRÉZINE, le raillant.

Quoi ! ces tourments... cette souffrance...

GUILLAUME, naïvement.

De m'en guérir j'ai l'espérance.

TÉRÉZINE, riant.

Vous le croyez ?

GUILLAUME.

Cela commence.

TÉRÉZINE, étonnée.

Que dites-vous ?

GUILLAUME.

Cela va mieux.
Dès aujourd'hui cela va mieux.

TÉRÉZINE, avec dépit.

J'en suis ravie ! et c'est heureux !

GUILLAUME, en confidence et la regardant tendrement.

Et bien plus, j'en ai l'assurance,
Ce sera fini dès demain !

TÉRÉZINE, de même.

En vérité !

GUILLAUME.

J'en suis certain !

TÉRÉZINE.

En vérité !...

GUILLAUME.

Je le sens là !

TÉRÉZINE, à part, avec coquetterie.

Eh bien !... c'est ce que l'on verra !

ENSEMBLE.

GUILLAUME.

Beauté si longtemps sévère,
Tu vas t'adoucir enfin ;
Aujourd'hui laissons-la faire,
Elle m'aimera demain.

TÉRÉZINE.

Il voudrait donc se soustraire
A mon pouvoir souverain ;
D'honneur, c'est trop téméraire,
Et je ris de son dessein.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, JOLI-COEUR, sortant de la ferme.

TÉRÉZINE, à part.

Que vois-je ? et pour moi quelle joie !
C'est Joli-Cœur, l'invincible sergent !
Ah ! c'est le ciel qui me l'envoie !
(A Joli-Cœur, d'un air aimable.)
De nos soins êtes-vous content ?
(Montrant la ferme.)
Ce logis vous plaît-il ?

JOLI-COEUR, relevant sa moustache.

C'est selon !

TÉRÉZINE.

Et comment ?

TRIO.

JOLI-COEUR, avec une fatuité de soldat.

Dedans le cours de mes conquêtes,
J'ai vu des postes dangereux !
Mais, je le sens, ceux où vous êtes
Sont encor bien plus périlleux !

TÉRÉZINE, minaudant.

Pourquoi donc ? suis-je une ennemie ?

JOLI-COEUR.

Puisque vous repoussez mes feux.

TÉRÉZINE, à Joli-Cœur, mais regardant toujours Guillaume du coin de l'œil.

Qui vous l'a dit, je vous en prie ?
(Tendrement.)
Du moins ce ne sont pas mes yeux.

JOLI-COEUR, vivement.

Eh quoi ! l'ardeur qui me dévore,
Votre cœur la partage aussi ?

(Térézine ne répond pas, baisse les yeux et regarde Guillaume en dessous.)

JOLI-COEUR, se retournant vers Guillaume.

J'en étais sûr, elle m'adore,

GUILLAUME, froidement.

C'est possible pour aujourd'hui !

TÉRÉZINE, avec colère, regardant Guillaume.

Eh bien ! eh bien !
Cela ne lui fait rien.
Ah ! je n'y conçois rien.

ENSEMBLE.

TÉRÉZINE.

Un faible esclave
Ainsi me brave,
Mais dans mes fers il reviendra,
Car je l'ai dit, et ce sera !

JOLI-COEUR, à Térézine.

Oui, le plus brave
N'est qu'un esclave
Que l'amour toujours soumettra,
Et dans vos chaînes me voilà !

GUILLAUME, à part.

Moi, son esclave,
Je deviens brave :
Mon talisman me sauvera
D'un rival tel que celui-là.

JOLI-COEUR, à Térézine.

Mais pour qu'enfin l'hymen couronne
Et ma constance et mes amours,
Quel jour choisissez-vous ?

TÉRÉZINE, regardant Guillaume.

(A part.)
Quel jour ?... Dieu me pardonne !
Il frémit...

(Guillaume a fait un geste d'effroi, puis il tire la fiole de sa poche et la regarde.)

GUILLAUME, à part.

Calmons-nous !

JOLI-COEUR, à Térézine.

Eh bien ! quand ?

TÉRÉZINE.

Dans huit jours.

JOLI-COEUR, avec joie.

Son époux ! dans huit jours !

TÉRÉZINE, regardant Guillaume.

Dans huit jours !

GUILLAUME, riant.

Tandis que moi... demain...

TÉRÉZINE.

Cela ne lui fait rien !
Non, je n'y conçois rien.

ENSEMBLE.

TÉRÉZINE.

Un faible esclave
Ainsi me brave,
Mais dans mes fers il reviendra,
Car je l'ai dit, et ce sera !

JOLI-COEUR.

Oui, le plus brave
N'est qu'un esclave
Que toujours l'amour soumettra,
Et dans vos chaînes me voilà.

GUILLAUME.
Moi, son esclave,
Je deviens brave :
Mon talisman me sauvera
D'un rival tel que celui-là.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; SOLDATS arrivant par le fond; JEANNETTE, et gens du village qui la suivent.

CHOEUR DES SOLDATS, s'adressant à Joli-Cœur.

FINAL.

C'est un ordre du capitaine,
Qui vient d'arriver à l'instant:
Le voici ! lisez, mon sergent.

JOLI-COEUR, prenant la lettre qu'on lui présente.
(Il lit.)
Voyons !... O ciel ! à la ville prochaine
Nous allons tenir garnison !
Et nous partons dès demain !

GUILLAUME, à part, se frottant les mains.
C'est très-bon !

ENSEMBLE.

CHOEUR DE SOLDATS.
Ah! quel malheur! ah! quel dommage!
De garnison changer toujours!
(Regardant les jeunes filles.)
Nous quittons ce joli village
Et les objets de nos amours.

JEANNETTE et LES JEUNES FILLES.
Quel contre-temps et quel dommage!
De garnison changer toujours!
Ils vont quitter notre village,
Et nous l'objet de nos amours.

JOLI-COEUR.
Quel contre-temps! morbleu! j'enrage!
De garnison changer toujours!
On n'aime pas, quoique volage,
A quitter de nouveaux amours.

GUILLAUME.
Ah! quel bonheur! quel avantage!
Il s'éloigne de ce séjour,
Et je reste dans ce village
Près de l'objet de mon amour.

TÉRÉZINE, avec dépit.
Quoi! de mes fers il se dégage,
Il oublie ainsi son amour!
C'est un affront, c'est un outrage!
Je veux m'en venger à mon tour.

JOLI-COEUR, à Térézine.
Vous l'entendez ; demain, ma reine.

TÉRÉZINE, souriant.
Il faut partir !

JOLI-COEUR.
Du moins j'ai vos serments.

TÉRÉZINE.
Sans doute !

JOLI-COEUR.
Et cette main doit s'unir à la mienne?

TÉRÉZINE, riant.
Je l'ai promis !

JOLI-COEUR.
Qu'importe alors le temps?

TÉRÉZINE et GUILLAUME.
Que veut-il dire?

JOLI-COEUR.
Adorable maîtresse,
Puisque demain matin l'honneur et le devoir
M'appellent loin de vous, tenez votre promesse
Aujourd'hui même et dès ce soir !

GUILLAUME, vivement et avec crainte.
Aujourd'hui même !

TÉRÉZINE, l'observant à part.
Il se trouble !

GUILLAUME, de même.
Et dès ce soir !

TÉRÉZINE, de même.
Quel embarras !
(S'adressant à Joli-Cœur, en regardant toujours Guillaume.)
Et pourquoi donc? et pourquoi pas?
(A part.)
C'est charmant! son trouble redouble!

JOLI-COEUR.
J'y puis compter? vous l'avez dit.

TÉRÉZINE, lui répondant sans l'écouter, et regardant toujours Guillaume avec une joie maligne.
Oui vraiment.

JOLI-COEUR.
Dès ce soir.

TÉRÉZINE, de même.
Oui vraiment.

JOLI-COEUR.
A minuit.

GUILLAUME, à part.
Dieu! quel parti prendre, et que faire?

TÉRÉZINE, regardant toujours Guillaume avec satisfaction.
Dans mes chaînes il reviendra!
Je l'avais dit : et l'y voilà !

JOLI-COEUR.
Elle est à moi! quel sort prospère!

GUILLAUME, se désespérant.
L'épouser dès ce soir! O funeste destin!
Quand elle doit, hélas! ne m'aimer que demain.

ENSEMBLE.

CHOEUR DE SOLDATS.
Ah! quel bonheur! un mariage!
Nous resterons encore un jour!
Il nous reste dans ce village
Un jour de plaisir et d'amour.

JEANNETTE et LES JEUNES FILLES.
Ah! quel bonheur! un mariage!
Ils resteront encore un jour!
Et c'est encor pour le village
Un jour de plaisir et d'amour.

JOLI-COEUR.
Quel sort heureux! quel doux partage!
La beauté me cède toujours;
Et dès ce soir l'hymen m'engage
Avec l'objet de mes amours.

TÉRÉZINE.

Oui! j'ai ressaisi l'avantage!
De lui je triomphe à mon tour.
Le voilà, cet amant volage;
A mes pieds il est de retour.

GUILLAUME.

Non, plus d'espoir, plus de courage!
Je perds l'objet de mes amours.
Hélas! pour détourner l'orage,
A quel moyen avoir recours?

JOLI-COEUR.

Soldats! habitants du village,
Je vous invite tous à ce doux mariage!
Car nous aurons avant le moment nuptial
Et le festin et le bal!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Il nous invite tous à ce doux mariage!

CHOEUR DE SOLDATS.

Nous aurons un festin!

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Et nous aurons un bal!

ENSEMBLE.

SOLDATS.

Ah! quel bonheur! un mariage, etc.

JEUNES FILLES.

Ah! quel bonheur! un mariage, etc.

JOLI-COEUR.

Quel sort heureux, etc.

TÉRÉZINE.

Oui, j'ai ressaisi l'avantage, etc.

GUILLAUME.

Non, plus d'espoir, plus de courage!
Je perds l'objet de mes amours.
Hélas! pour détourner l'orage
A quel moyen avoir recours?

(Joli-Cœur offre la main à Térézine, et entre avec elle dans la ferme. Les soldats, les gens du village les suivent. Guillaume est de l'autre côté, seul et désespéré. Térézine jette un dernier regard sur lui. La toile tombe.)

ACTE II.

Un autre endroit du village. A droite, la maison de Térézine, vue d'un autre côté. A gauche, la caserne et une auberge. Au lever du rideau, une grande table est dressée à droite, et l'on voit assis et mangeant, Térézine, Joli-Cœur et Jeannette, le docteur Fontanarose et autres habitants du village; des jeunes gens et des jeunes filles, qui n'ont pu trouver place à table, dansent au milieu, tandis qu'à gauche les musiciens du régiment, montés sur une estrade, jouent des fanfares.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉZINE, JOLI-COEUR, JEANNETTE, FONTANAROSE, JEUNES FILLES, SOLDATS.

CHOEUR.

Chantons ce mariage
Et leur félicité!
Dans ce jour le courage
S'unit à la beauté.

FONTANAROSE, à table et mangeant.

Plaisirs doux et précoces,
Qui ne nous trompent pas.
Moi, ce que j'aime dans les noces,
Ce sont les grands repas!

TÉRÉZINE, regardant autour d'elle, à part et avec inquiétude.

Mais Guillaume ne paraît pas.

CHOEUR.

Chantons ce mariage
Et leur félicité!
Dans ce jour le courage
S'unit à la beauté.

JEANNETTE, se levant de table et s'avançant près de Térézine avec plusieurs de ses compagnes.

PREMIER COUPLET.

Habitants du bord de l'Adour,
Vous savez que sur ce rivage
On parle toujours sans détour;
Du pays Basque c'est l'usage!
Des fillettes de ce village
Interprète pour un moment,
Je viens, dans mon simple langage,
Vous adresser leur compliment.
Que le ciel vous donne en présent
Paix et bonheur en mariage,
Et qu'il nous en arrive autant!

DEUXIÈME COUPLET.

(Lui présentant un bouquet.)

Que la mariée en ce jour
Joigne à sa parure nouvelle,
Comme gage de notre amour,
Ces fleurs qui sont moins fraîches qu'elle!
D'une destinée aussi belle,
Que l'avenir est séduisant!
Et tout bas, chaque demoiselle
Dit comme moi dans ce moment...
Que le ciel vous donne en présent
Un époux aimable et fidèle,
Et qu'il nous en envoie autant!

FONTANAROSE, se levant et s'adressant aux mariés.

Puisque l'on chante ici, couple aimable et fidèle,
Je veux aussi payer mon écot en chansons.

(Tirant de sa poche plusieurs petits livrets brochés.)

De mon recueil voici la plus nouvelle;
Avec la mariée ici nous la dirons.

(Remettant un des livrets à Térézine et lui indiquant l'endroit où il faut chanter.)

Le Sénateur, la Gondolière!
Barcarolle à deux voix et chanson étrangère!
Je fais le sénateur, et vous la gondolière.

PREMIER COUPLET.

« Je suis riche, vous êtes belle,
» J'ai des écus, vous des appas!
» Pourquoi, Zanetta la cruelle,
» Pourquoi ne m'aimeriez-vous pas?

TÉRÉZINE.

» Quelle surprise
» Et quel honneur !
» Un sénateur
» De Venise
» D'amour venir me supplier !...
» Mais je suis gondolière,
» Et je préfère
» Zanetto le gondolier !

ENSEMBLE.

TÉRÉZINE.

» Non, non, c'est trop d'honneur,
» Monsieur le sénateur.

FONTANAROSE.

» Allons, plus de rigueur;
» Écoute un sénateur. »

DEUXIÈME COUPLET.

FONTANAROSE.

« Emmène-moi sur ta gondole,
» Mes trésors charmeront tes jours !
» L'amour est léger... il s'envole !
» Mais les ducats restent toujours !

TÉRÉZINE.

» Quelle surprise
» Et quel honneur !
» Un sénateur
» De Venise
» A son sort veut me lier !
» Mais je suis gondolière,
» Et je préfère
» Zanetto le gondolier.

ENSEMBLE.

TÉRÉZINE.

» Non, non, c'est trop d'honneur,
» Monsieur le sénateur.

FONTANAROSE.

» Allons, plus de rigueur,
» Écoute un sénateur. »

(On danse, et à la fin du ballet, paraît un tabellion, le contrat à la main.)

JOLI-CŒUR.

O doux aspect ! c'est monsieur le notaire
Qui vient pour nous prêter son noble ministère !

(Tout le monde se lève.)

TÉRÉZINE, avec dépit, regardant autour d'elle, à part.

Guillaume n'est pas là !... quel serait son dépit !

JOLI-CŒUR.

Qu'avez-vous ?

TÉRÉZINE.

(A part.)

Rien ! Mais son absence
De ma juste vengeance
Me fait perdre tout le fruit.

(Joli-Cœur lui offre la main et l'emmène pendant que, malgré elle, Térézine regarde toujours si Guillaume ne vient pas.)

CHŒUR.

Chantons ce mariage
Et leur félicité !
Dans ce jour le courage
S'unit à la beauté.

(Ils entrent tous dans la maison de Térézine. Il ne reste en scène que Fontanarose qui, demeuré seul à table, continue à boire et à manger avec la même activité.)

SCÈNE II.

FONTANAROSE, à table; GUILLAUME, au fond du théâtre.

GUILLAUME.

Voici le soir ! l'heure s'avance !
A quel moyen avoir recours ?
Malheureux et sans espérance,
Je n'ai plus qu'à finir mes jours !

FONTANAROSE, à table, et fredonnant l'air qu'il vient de chanter.

« Allons, plus de rigueur,
» Écoute un sénateur. »

GUILLAUME, l'apercevant et courant à lui.

Quoi ! c'est vous dans cette demeure !

FONTANAROSE.

A dîner l'on m'a retenu,
Et je repars dans un quart d'heure.

GUILLAUME, avec chaleur.

Mon cher ami, je suis perdu !

FONTANAROSE, la bouche pleine et sans se retourner.

Pourquoi donc ?

GUILLAUME.

Il faut que l'on m'aime
Avant ce soir, à l'instant même !
En savez-vous le moyen ?

FONTANAROSE.

Oui vraiment !
Si vous voulez qu'on vous adore,
Il faut doubler la dose et m'acheter encore
Quelques nouveaux flacons de ce philtre puissant.

GUILLAUME.

Et l'on m'aimera sur-le-champ ?

FONTANAROSE.

Je le crois bien ! les vertus en sont telles
Qu'après cela, même sans le vouloir,
Vous plairez à toutes les belles.

GUILLAUME, vivement.

Dès ce soir même ?

FONTANAROSE.

Dès ce soir.

GUILLAUME, l'embrassant.

Ah ! ce seul mot me rend à l'existence ;
Donnez vite, donnez.

FONTANAROSE.

Jamais je ne balance
Dès qu'il faut obliger... Avez-vous de l'argent ?

GUILLAUME, naïvement.

Je n'en ai plus.

FONTANAROSE, froidement.

C'est différent!

(Montrant l'auberge à gauche.)

Dès que vous en aurez, c'est là qu'est ma demeure.
Hâtez-vous, je l'ai dit: je pars dans un quart d'heure.

(Il entre dans l'auberge.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, puis JOLI-COEUR, sortant de l'auberge à droite.

GUILLAUME.

De désespoir je reste anéanti.

JOLI-COEUR, à part et avec fatuité.

Que la femme est un être inexplicable et tendre!
Tout est prêt, elle m'aime, et veut encore attendre
A ce soir pour signer!

GUILLAUME, à part, regardant Joli-Cœur.

Voilà donc son mari!

(S'arrachant les cheveux.)

De rage j'en mourrai!

JOLI-COEUR, l'apercevant, à part.

Qu'a donc cet imbécile?

(Haut.)

Approche, mon garçon, pourquoi te désoler?

GUILLAUME, tristement.

Quand on a besoin d'or, il est si difficile
D'en trouver...

JOLI-COEUR.

Pourquoi donc? Tu n'as qu'à t'enrôler.

DUO.

JOLI-COEUR.

Si l'honneur a pour toi des charmes,
Viens dans nos rangs, n'hésite plus.
Aux héros qui prennent les armes
J'offre la gloire et vingt écus!

GUILLAUME.

Quoi! l'on trouve en prenant les armes
L'honneur, la gloire et vingt écus?

JOLI-COEUR.

Et les amours, qui d'ordinaire
Suivent toujours le militaire.

GUILLAUME.

Et vingt écus?

JOLI-COEUR.

Oui, vingt écus!

ENSEMBLE.

JOLI-COEUR.

Oui, tu peux m'en croire,
Au son du tambour
T'invite la gloire,
Ainsi que l'amour.
Tout pour la gloire!
Tout pour l'amour!

GUILLAUME.

Ah! loin de le croire,
Je songe en ce jour,
Non pas à la gloire,
Mais à mon amour.
Rien pour la gloire!
Tout pour l'amour!

JOLI-COEUR.

Eh quoi! des périls de la guerre
Ton cœur serait-il alarmé?

GUILLAUME, à part.

L'existence doit être chère
Quand on est si près d'être aimé.

(Haut.)

N'importe.

JOLI-COEUR.

Il y consent.

(Il tire un papier de sa poche et écrit l'engagement sur la table à droite.)

GUILLAUME, pendant ce temps, s'avance au bord du théâtre.

Oui, je sais que la vie
Dès demain peut m'être ravie.
Mais je dirai: Pendant un jour,
Pendant un jour, j'eus son amour!
Et n'est-ce rien qu'un jour
De bonheur et d'amour?

JOLI-COEUR, qui a achevé d'écrire.

Tout est prêt, et tu peux m'en croire,
Tu trouveras, n'hésite plus,
Et l'amour et la gloire.

GUILLAUME.

La gloire et vingt écus.

JOLI-COEUR, les lui donnant.

Les voilà!

GUILLAUME.

Je les tiens!
Pour moi c'est le premier des biens.

JOLI-COEUR.

Signe!

(Voyant qu'il hésite.)

Ou bien fais ta croix.

GUILLAUME, faisant sa croix.

De grand cœur! à l'instant,

(A part, montrant l'auberge à gauche.)

Et courons retrouver le docteur qui m'attend.

ENSEMBLE.

JOLI-COEUR.

Ah! quel bonheur! il est à moi,
Le voilà donc soldat du roi.
Victoire! victoire!
Au son du tambour
T'invite la gloire,
Ainsi que l'amour.
Tout pour la gloire!
Tout pour l'amour!

GUILLAUME.

Ah! quel bonheur! elle est à moi,
Je vais donc obtenir sa foi.
Victoire! victoire!

Il faut dans ce jour
Songer à la gloire
Ainsi qu'à l'amour,
Tout pour la gloire!
Tout pour l'amour.
(Guillaume entre dans l'auberge à gauche.)

SCÈNE IV.

JOLI-CŒUR, puis JEANNETTE et LES JEUNES FILLES du village, qui arrivent par le fond.

CHŒUR.

JEANNETTE et LES JEUNES FILLES causant vivement entre elles.

Grands dieux! quelles nouvelles!
Qui jamais les croirait?
Surtout, mesdemoiselles,
Gardez bien le secret!

JOLI-CŒUR.

Eh! mais qu'avez-vous donc?

TOUTES.

Ah! c'est une aventure
Qui nous étonne bien!

JOLI-CŒUR.

Parlez, je vous conjure!

TOUTES.

Mais vous n'en direz rien.

JOLI-CŒUR.

Pas plus que vous, sans doute;
Parlez, je vous écoute.
Eh bien! eh bien!...

TOUTES.

Grands dieux! quelles nouvelles!
Qui jamais les croirait?
Surtout, mesdemoiselles,
Gardez bien le secret!

JEANNETTE, à Joli-Cœur, qui la regarde avec impatience.

C'est Thomas, le mercier, qui revient à l'instant,
Apportant de la ville un important message.
Guillaume avait un oncle...

TOUTES, gaiement.

Il est mort!

JOLI-CŒUR.

Ah! vraiment!

JEANNETTE.

Et lui laisse, en mourant, un immense héritage!

TOUTES.

D'ici c'est le plus riche!

JEANNETTE.

Est-ce heureux!

JOLI-CŒUR, avec indifférence.

Fort heureux!
Mais je vous quitte, et pour mon mariage
Je vais tout disposer. Sous les armes, je veux
Que mes soldats, ce soir, rendent hommage
A mon épouse, à moi! Sans adieux.

TOUTES.

Sans adieux!
(Joli-Cœur sort.)

CHŒUR.

Pour nous quelles nouvelles!
Qui jamais les croirait?
Surtout, mesdemoiselles,
Le plus profond secret!

SCÈNE V.

JEANNETTE; LES JEUNES FILLES, GUILLAUME, sortant de l'auberge à gauche.

JEANNETTE, aux jeunes filles, en leur montrant Guillaume.

Il ne sait rien encor! le voilà! taisons-nous!

GUILLAUME, à part.

Mes lèvres ont pressé ce breuvage si doux
Qui fait que la beauté vous préfère et vous aime!
Et le docteur qui va partir
Pour moi prétend qu'à l'instant même
Ses effets merveilleux vont se faire sentir.

JEANNETTE et LES JEUNES FILLES, lui faisant l'une après l'autre la révérence.

Monsieur Guillaume, vot' servante!
(A part, le regardant avec bienveillance.)
Ah! qu'il a l'air aimable et bon!
De son bonheur je suis contente.
Ah! la fortune a bien raison!

GUILLAUME, les regardant d'un air étonné.

Mais quel air gracieux et tendre!
Dans leurs regards que de douceur!
D'honneur! je n'y puis rien comprendre.
Eh! mais... j'y pense!... le docteur
M'assurait qu'à toutes les belles
J'allais plaire sans le vouloir,
Et de ce philtre le pouvoir
Agirait-il déjà sur elles?

PLUSIEURS JEUNES FILLES à droite, lui faisant la révérence.

Monsieur Guillaume!

GUILLAUME.

Quel embarras!

LES AUTRES, à gauche, de même.

Monsieur Guillaume!

GUILLAUME.

Que faire? hélas!

ENSEMBLE.

TOUTES ENSEMBLE, lui faisant la révérence.

Monsieur Guillaume, vot' servante!
Ah! qu'il a l'air aimable et bon!
De son bonheur je suis contente.
Ah! la fortune a bien raison!

GUILLAUME, les regardant.

Non, non, non, plus d'incertitude.
Ah! c'est bien cela, je le vois.
Moi qui n'en ai pas l'habitude,
C'est trop de bonheur à la fois!

SCÈNE VI.

GUILLAUME et LES JEUNES FILLES qui l'entourent; FONTANAROSE, le chapeau sur la tête, prêt à partir, sortant de l'auberge à gauche, et TÉRÉZINE de la ferme à droite avec JOLI-COEUR, qui la quitte en lui baisant la main, et traverse le théâtre; Térézine s'approche alors du groupe des jeunes filles.

FONTANAROSE et TÉRÉZINE, chacun de leur côté, apercevant Guillaume au milieu des jeunes filles.

Eh! mais, que vois-je?

GUILLAUME, apercevant Fontanarose, et courant à lui.

Ah! c'est magique!
Vous m'aviez dit vrai, cher docteur,
Et par un effet sympathique
J'ai déjà su toucher leur cœur!

TÉRÉZINE, à part et sans se montrer.

Qu'entends-je! ô ciel!

FONTANAROSE, à part et avec étonnement.

L'aventure est unique!

(Allant à Jeannette et aux jeunes filles, et leur montrant Guillaume.)

Est-il possible! Il vous plaît?

JEANNETTE et LES JEUNES FILLES, faisant la révérence.

Mais oui-da!
Monsieur Guillaume est bien fait pour cela!

QUATUOR.

ENSEMBLE.

FONTANAROSE.

O miracle! ô surprise extrême!
Ai-je dit vrai sans le vouloir?
Me serais-je abusé moi-même
Sur ce philtre et sur son pouvoir.

TÉRÉZINE, à part et sans se montrer.

Qu'ai-je entendu? surprise extrême!
Je le croyais au désespoir,
Et je vois que chacune l'aime.
Non, je n'y puis rien concevoir.

JEANNETTE.

O bonheur! ô surprise extrême!
Il est riche sans le savoir!
J'en suis sûre, c'est moi qu'il aime,
Et de l'épouser j'ai l'espoir.

GUILLAUME.

O miracle! ô bonheur extrême!
Grâce à ce magique pouvoir,
Il est donc vrai qu'enfin l'on m'aime;
Mon cœur bat d'amour et d'espoir.

JEANNETTE, à Guillaume.

On danse là bas sous l'ombrage.
Y viendrez-vous?

GUILLAUME.

Cela me plaît assez.

JEANNETTE.

Est-ce avec moi que vous dansez?

TOUTES.

C'est avec moi!
C'est avec moi!

JEANNETTE.

Non, c'est moi qu'il engage.

TOUTES.

C'est moi!
C'est moi!
C'est moi!

GUILLAUME, à Fontanarose.

Quel embarras!
Chacune m'invite à la ronde,
Et quoiqu'on veuille, on ne peut pas
Danser avec tout le monde!

JEANNETTE, et les autres.

Prononcez! choisissez!

GUILLAUME, avec embarras.

Eh! mais...

(A Jeannette.)

Vous d'abord, les autres après!

FONTANAROSE.

Dieu! quel danseur!

ENSEMBLE.

JEANNETTE

Ah! j'ai la préférence:
C'est moi qu'il veut choisir.
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

LES AUTRES JEUNES FILLES.

Elle a la préférence;
Mais mon tour va venir.
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

GUILLAUME.

Ah! mon bonheur commence;
Quel heureux avenir!
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

FONTANAROSE.

Pour moi quelle opulence!
Quel heureux avenir!
De ma propre science
Je ne puis revenir.

TÉRÉZINE.

Que de frais, de dépenses!
Il n'a plus qu'à choisir.
On lui fait des avances;
Je n'en puis revenir.

(Guillaume, entraîné par Jeannette et les jeunes filles, va pour sortir; il aperçoit Térézine qui s'avance vers lui; il s'arrête.)

TÉRÉZINE, allant à lui.

Guillaume! un seul mot!

GUILLAUME, ravi et à part.

Dieu! qu'entends-je!
Elle aussi!

TÉRÉZINE

Joli-Cœur m'apprend
Que vous vous engagez!

JEANNETTE.

Ah! quel projet étrange!

TÉRÉZINE.

Je veux à ce sujet vous parler!

GUILLAUME, vivement.

Sur-le-champ!

JEANNETTE, le tirant par le bras de l'autre côté.
Et la danse?

GUILLAUME, à Térézine, montrant les jeunes filles.
Pardon! j'ai promis; l'on m'attend!
Mais près de vous prompt à me rendre,
Je vais danser bien vite et reviens à l'instant!
(A part, en montrant Térézine.)
Je devine déjà ce qu'elle veut m'apprendre!
(La regardant.)
Elle aussi! quel bonheur!
(A part.)
Je reviens!... C'est charmant!

JEANNETTE et LES JEUNES FILLES.
Partons donc!

ENSEMBLE.

JEANNETTE.
Ah! j'ai la préférence,
C'est moi qu'il veut choisir.
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

LES JEUNES FILLES.
Elle a la préférence;
Mais mon tour va venir.
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

GUILLAUME.
Ah! mon bonheur commence;
Quel heureux avenir!
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

FONTANAROSE.
Pour moi quelle opulence!
Quel heureux avenir!
De ma propre science
Je ne puis revenir.

TÉRÉZINE.
Que de frais, de dépenses!
Il n'a plus qu'à choisir.
On lui fait des avances;
Je n'en puis revenir.

(Guillaume sort par la gauche au milieu des jeunes filles qui l'entourent, et pendant toute la scène suivante on entend dans le lointain une musique de bal.)

SCÈNE VII.

TÉRÉZINE, FONTANAROSE.

TÉRÉZINE, regardant sortir Guillaume.
Qu'il a l'air content et joyeux!

FONTANAROSE, se rengorgeant.
Grâce à mon art miraculeux!

TÉRÉZINE.
Comment cela?

FONTANAROSE.
D'une beauté cruelle
Il était amoureux!... je ne sais pas laquelle.

TÉRÉZINE, vivement.
Il aimait!

FONTANAROSE.
(Montrant un flacon.)
Sans espoir, et ce philtre puissant
L'a fait de tout le monde adorer sur-le-champ.
Vous l'avez vu!

TÉRÉZINE, souriant.
Je vois que c'est un badinage.

FONTANAROSE.
Non pas! car ce secret par lui fut acheté
Au prix de tout son or et de sa liberté.

TÉRÉZINE, étonnée.
Quoi! c'est pour cela qu'il s'engage!

FONTANAROSE.
Oui, pour se faire aimer de celle qu'il aimait;
Et pour payer ce trésor impayable,
Il s'est enrôlé!

TÉRÉZINE, à part et avec émotion.
Lui que mon cœur dédaignait?
Tant d'amour!... d'amour véritable!

FONTANAROSE, s'approchant d'elle et offrant des flacons.
En voulez-vous? pour cause de départ
Je le vendrai moins cher!

TÉRÉZINE, regardant à gauche et à part.
C'est lui! je crois l'entendre.
A mes ordres il vient se rendre!
Pauvre garçon!

FONTANAROSE.
Eh bien!

TÉRÉZINE.
Nous verrons! mais plus tard.

(Fontanarose rentre dans l'auberge, et Guillaume paraît au fond venant de la gauche.)

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, TÉRÉZINE.

GUILLAUME.
Oh! c'est miraculeux! tout le monde m'adore!
On me le dit, du moins; et les filles d'ici
Me veulent toutes pour mari.

TÉRÉZINE.
Et vous, Guillaume?

GUILLAUME.
Et moi j'attends encore...
(La regardant et à part.)
Un bonheur... qui bientôt viendra!

TÉRÉZINE.
Écoutez-moi, de grâce!

GUILLAUME, avec satisfaction.
Enfin, nous y voilà!

TÉRÉZINE.
Je sais que vous vouliez, dans votre ardeur guerrière,
Vous enrôler! Pourquoi? dites-le-moi.

DUO.

GUILLAUME.
Je voulais partir pour la guerre,

Et de mon mieux servir le roi,
Puisque c'était, dans ma misère,
Le seul qui voulût bien de moi!

TÉRÉZINE.

Votre existence nous est chère,
Ainsi que votre liberté!
Cet engagement téméraire
Le voici!... je l'ai racheté.
(Elle lui montre un papier.)

GUILLAUME.

Que de bonté!... quoi! c'est vous-même...
(A part.)
Mais c'est tout simple quand on aime!
Et c'est cela!... c'est bien cela.

TÉRÉZINE.

Je vous le rends!... le voilà!

(Elle lui présente le papier; en le prenant, Guillaume rencontre la main de Térézine qui la retire avec émotion.)

GUILLAUME, la regardant avec amour.

Oui, je crois voir, douce espérance!
Trembler sa main, battre son cœur:
Philtre divin! déjà commence
Et ton pouvoir et mon bonheur!

TÉRÉZINE.

Adieu!

GUILLAUME.

(Avec embarras.)
Vous me quittez!... Vous avez, je suppose,
Autre chose à me dire encor.

TÉRÉZINE.

Moi! non!

GUILLAUME, avec effroi.

Eh quoi! pas autre chose!...

TÉRÉZINE.

Pas autre chose.

GUILLAUME, atterré.

(Lui rendant le papier.)
O ciel! je m'abusais! Qu'importe alors mon sort?
Si je ne suis aimé, je préfère la mort.

ENSEMBLE.

GUILLAUME.

Mieux vaut mourir
Que de souffrir
Tous les tourments
Que je ressens.

TÉRÉZINE, à part.

Il veut partir;
C'est trop souffrir;
Tous ses tourments
Je les ressens.

GUILLAUME.

Ainsi ce talisman, pour toute autre infaillible,
Sur elle est sans pouvoir! elle reste insensible!
Adieu! je pars, et puisque le docteur
M'a trompé...

TÉRÉZINE, le retenant avec tendresse.

Non!... non, si j'en crois mon cœur!

ENSEMBLE

GUILLAUME.

Dieu! que viens-je d'entendre
O moment enchanteur!
Ce mot vient de me rendre
La vie et le bonheur.
Près de ce que j'adore
Je demeure en ces lieux;
Et le ciel que j'implore
A comblé tous mes vœux.

TÉRÉZINE.

Je ne puis m'en défendre;
Ses tourments, sa douleur,
Et cet amour si tendre
Ont su toucher mon cœur.
De l'amant qui m'adore
Comblons enfin les vœux.
C'est être heureuse encore
Que de le rendre heureux.

(A la fin de cet ensemble, qui est sur un mouvement de marche militaire, on voit à gauche arriver Fontanarose, Jeannette et tous les habitants du village, et à droite paraître Joli-Cœur, qui marche devant ses soldats en tournant le dos à Térézine.)

JOLI-CŒUR, à ses soldats et réglant le pas.

Une, deux! une, deux!
Halte-front! présentez les armes!
(Il se retourne et aperçoit Guillaume qui dans ce moment vient de se jeter aux pieds de Térézine.)
Ah! grands dieux!
Je rends à mon rival les honneurs militaires!

TÉRÉZINE, allant à Joli-Cœur.

Vous saurez tout, sergent!

(Elle continue à lui parler bas; elle a l'air de se justifier en lui racontant ce qui est arrivé; Joli-Cœur relève sa cravate d'un air avantageux, et semble dire, en regardant Jeannette, qu'il ne manquera pas de consolations. Pendant ce temps, Guillaume, qui a aperçu Fontanarose, se lève, court à lui et lui saute au cou.)

GUILLAUME.

O philtre merveilleux!
Par lui je suis aimé, par lui je suis heureux!

FONTANAROSE, avec fatuité.

De mon art ce sont là les effets ordinaires!
(Montrant Jeannette.)
De plus, mon jeune ami, j'apprends que vous voilà
Très-riche!

TÉRÉZINE, étonnée.

Est-il vrai?

GUILLAUME, avec indifférence.

(Montrant Térézine.)
Riche!... ah! je l'étais déjà!

FONTANAROSE, se tournant vers les paysans.

Car ce philtre, Messieurs, que pour rien je vous laisse,
Ce philtre peut aussi procurer la richesse.

TOUS, l'entourant.

Donnez, donnez-m'en sur-le-champ!
Voilà, voilà mon argent.

FONTANAROSE, faisant sonner les pièces de monnaie qui sont dans son chapeau.

O philtre tout-puissant!
Je disais bien qu'il donnait la richesse.

(En ce moment le cabriolet du charlatan paraît au milieu du théâtre.)

FONTANAROSE.

Adieu, soyez heureux!... Adieu, mes bons amis!
Je reviendrai dans ce pays.

(Il monte sur son cabriolet.)

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Honneur! bonneur
A ce savant docteur!
Je lui dois la richesse,
Je lui dois le bonheur.

GUILLAUME.

Je lui dois ma maîtresse,
Je lui dois le bonheur.

TÉRÉZINE.

Je lui dois sa tendresse,
Je lui dois le bonheur.

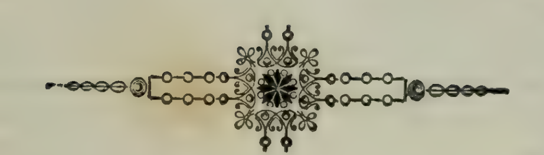
JOLI-COEUR.

Oui, pour une traîtresse
Qui trahit mon ardeur,
Plus d'une autre maîtresse
Me rendra le bonheur.

TOUS.

Honneur, honneur à ce savant docteur!

(Le charlatan est sur son char; son valet sonne de la trompette; tous les villageois agitent leurs chapeaux et le saluent. La toile tombe.)





ROBERT-LE-DIABLE,

OPÉRA EN CINQ ACTES,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le 21 novembre 1831, et repris le 20 juillet 1832.

En societé avec M. G. Delavigne.

MUSIQUE DE M. J. MEYERBEER.

Personnages.

ROBERT, duc de Normandie.
BERTRAM, son ami.
ISABELLE, princesse de Sicile.
ALICE, paysanne normande.
RAIMBAUT, paysan normand.
LE ROI DE SICILE.
LE PRINCE DE GRENADE.
LE CHAPELAIN de Robert.
HÉLÉNA, supérieure des nonnes.
UN ERMITE.
UN MAJORDOME du roi de Sicile.
UN HÉRAUT D'ARMES.
CHEVALIERS et ERMITES.
FUGITIFS.
DAME D'HONNEUR d'Isabelle.
CHEVALIERS et SEIGNEURS.
ECUYERS, PAGES et VALETS.
ERMITES.
NONNES.
PAYSANS et PAYSANNES.
SOLDATS du roi de Sicile.

La scène est en Sicile.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le Lido avec le port de Palerme en vue. Plusieurs tentes élégantes sont placées sous l'ombrage des arbres. Pendant l'introduction on voit arriver, à plusieurs reprises, des barques d'où descendent des étrangers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, BERTRAM, LE CHAPELAIN DE ROBERT, CHEVALIERS, VALETS et ÉCUYERS.

(Au lever du rideau Robert et Bertram sont à une table à gauche du spectateur ; plusieurs valets et écuyers sont occupés à les servir. A droite, une table où plusieurs chevaliers boivent ensemble.)

INTRODUCTION.

CHOEUR.

Versez à tasse pleine,
Versez ces vins fumeux,
Et que l'ivresse amène
L'oubli des soins fâcheux.
Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours.
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.

PREMIER CHEVALIER, à droite, regardant Robert.

Quels nombreux écuyers ! quelles armes brillantes !

DEUXIÈME CHEVALIER.

Quel est cet étranger, ce seigneur opulent,
Dont les tentes élégantes
S'élèvent près de notre camp ?
Qui l'amène en Sicile ?

PREMIER CHEVALIER.

Il y vient, j'imagine,
Pour assister comme nous aux tournois
Que donne le duc de Messine.

ROBERT, le verre à la main, s'adressant aux chevaliers.

Illustres chevaliers, c'est à vous que je bois !

LE CHOEUR.

Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours.
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.



ALICE,

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; UN ÉCUYER DE ROBERT, puis RAIMBAUT.

L'ÉCUYER, s'adressant à Robert.
J'amène devant vous un joyeux pèlerin
Qui, si vous le voulez, pourrait, par un refrain,
Égayer le repas de votre seigneurie.
Il arrive de France et de la Normandie.

ROBERT, vivement.
Quoi! de la Normandie?

BERTRAM, à voix basse.
Votre ingrate patrie!

(Pendant ce temps est entré Raimbaut.)

ROBERT, à Raimbaut.
Approche!
(Lui donnant une bourse.)
Prends; dis-nous quelques récits.

RAIMBAUT.
Je vous dirai l'histoire épouvantable
De notre jeune duc, de ce Robert-le-Diable.

TOUS.
Robert-le-Diable!

RAIMBAUT.
Ce mauvais garnement à Lucifer promis,
Et qui pour ses méfaits s'exila du pays.

(Robert tire son poignard.)

BERTRAM, le retenant.
Y pensez-vous!...

ROBERT se retourne vers Raimbaut, et lui dit froidement.
Commence.

TOUS.
Écoutons, mes amis!

BALLADE.

RAIMBAUT.

PREMIER COUPLET.

Jadis régnait en Normandie
Un prince noble et valeureux.
Sa fille, Berthe la jolie,
Dédaignait tous les amoureux,
Quand vint à la cour de son père
Un prince au parler séducteur;
Et Berthe, jusqu'alors si fière,
Lui donna sa main et son cœur.
Funeste erreur! fatal délire!
Car ce guerrier était, dit-on,
Un habitant du sombre empire:
C'était... c'était un démon?

CHOEUR.
Ah! le conte est fort bon;
Comment ne pas en rire?
Quoi, c'était un démon?

RAIMBAUT.
Oui, c'était un démon!

DEUXIÈME COUPLET.

De cet hymen épouvantable
Vint un fils, l'effroi du canton!
Robert, Robert, le fils du diable,
Dont il porte déjà le nom.
Semant le deuil dans les familles,
En champ clos il bat les maris,
Enlève les femmes, les filles,
Et s'il paraît dans le pays...
Fuyez, fuyez, jeune bergère,
Car c'est Robert; il a, dit-on,
Les traits et le cœur de son père,
Et comme lui c'est un démon.

CHOEUR.
Ah! le conte est fort bon;
Comment ne pas en rire?
Robert est un démon!

RAIMBAUT.
Oui, c'est un vrai démon!

ROBERT, qui jusque-là a cherché à modérer sa colère, se lève à la fin du deuxième couplet.
C'en est trop!... qu'on arrête un vassal insolent!
Je suis Robert!

RAIMBAUT, tombant à genoux.
Miséricorde!
Pardon, mon doux seigneur!

ROBERT.
Une heure je t'accorde!
Fais ta prière, et puis qu'on le pende à l'instant.

RAIMBAUT.
Grâce! grâce! je vous en prie!
J'arrive de la Normandie
Avec ma fiancée, et nous venons tous deux
Remplir auprès de vous un message pieux!

ROBERT.
Ta fiancée?... attends. Sans doute elle est jolie!
Je me laisse attendrir, allons, pour ses beaux yeux,
Je te fais grâce de la vie;
Mais elle m'appartient, qu'on l'amène en ces lieux.
Chevaliers, je vous l'abandonne.

RAIMBAUT.
Hélas!

ROBERT.
Tais-toi, vassal, quand ma bonté pardonne,
Oses-tu bien encor murmurer?

RAIMBAUT.
Malheureux!

ROBERT.
Écuyers, versez-nous ces vins délicieux!

ENSEMBLE.

ROBERT ET LES CHEVALIERS.
Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours,
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; ALICE, conduite par les PAGES DE ROBERT.

ALICE.

Où me conduisez-vous ? par pitié, laissez-moi !

CHOEUR DES CHEVALIERS.

Qu'elle a d'attraits ! qu'elle est jolie !
Allons, calmez un vain effroi.

ALICE.

Grâce ! grâce, je vous supplie !

CHOEUR DES CHEVALIERS, montrant Raimbaut.

Non, non, il faut qu'il soit puni !
Non, point de pitié pour vos larmes !
Notre vengeance a trop de charmes
Pour que vous obteniez merci !

ALICE.

Plus d'espoir ! ô peine cruelle !

ROBERT, reconnaissant Alice.

Qu'entends-je ? qu'ai-je vu ? c'est elle !
Alice !

ALICE, se jetant aux pieds de Robert.

Ah ! monseigneur, protégez-moi contre eux.

ROBERT.

Arrêtez ! c'est Alice ; respectez sa faiblesse.
Le même lait nous a nourris tous deux ;
Je ne l'oublierai pas.

CHOEUR DES CHEVALIERS.

Tenez votre promesse ;
Avez-vous oublié votre refrain joyeux ?

ENSEMBLE.

LES CHEVALIERS.

Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours,
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.
Partons, amis, point d'imprudence,
N'excitons point un vain courroux ;
Retirons-nous sans résistance,
Et plus tard nous reviendrons tous.

ROBERT.

Non, je prends sa défense ;
Calmez un vain transport ;
Malheur à qui l'offense !
Il recevra la mort.
Craignez d'exciter ma vengeance,
A mon ordre il faut obéir ;
Retirez-vous sans résistance,
Ou mon bras saura vous punir.

(Raimbaut et les chevaliers se retirent devant Robert qui les menace.)

SCÈNE IV.

ROBERT, ALICE.

ALICE.

O mon prince ! ô mon maître !

ROBERT.

Appelle-moi ton frère.
Banni par des sujets ingrats,
Je suis un exilé sur la rive étrangère.
J'ai cherché vainement la mort dans les combats ;
Mais toi, près de Palerme, ici, que viens-tu faire ?

ALICE.

J'y viens pour remplir un devoir.
Avec mon fiancé j'ai quitté ma chaumière,
J'ai suspendu l'hymen qui devait nous unir...

ROBERT.

Pourquoi ?

ALICE.

Pour accomplir l'ordre de votre mère.

ROBERT.

Ma mère bien-aimée ! Ah ! parle, à son désir
Je m'empresserai de me rendre.

ALICE.

Vous ne devez jamais la revoir ni l'entendre.

ROBERT.

O ciel !

ALICE.

Elle n'est plus.

ROBERT.

Quoi ! ma mère ? ô tourment !

ROMANCE.

ALICE.

PREMIER COUPLET.

Va, dit-elle, va, mon enfant,
Dire au fils qui m'a délaissée
Qu'il eut la dernière pensée
D'un cœur qui s'éteint en l'aimant.
Adoucis sa douleur amère,
Il ne reste pas sans appui :
Dans les cieux comme sur la terre,
Sa mère va prier pour lui.

DEUXIÈME COUPLET.

Dis-lui qu'un pouvoir ténébreux
Veut le pousser au précipice ;
Sois son bon ange, pauvre Alice,
Il doit choisir entre vous deux.
Puisse-t-il fléchir la colère
Du Dieu qui m'appelle aujourd'hui,
Et dans les cieux suivre sa mère,
Sa mère qui priera pour lui !

ROBERT.

Je n'ai pu fermer sa paupière !

ALICE.

Elle m'a confié sa volonté dernière.
Un jour, a-t-elle dit,
Quand il en sera digne, il lira cet écrit.

(Alice se met à genoux et présente à Robert le testament de sa mère.)

ROBERT.

Non, je ne le suis pas ! non, je me fais justice !
Plus tard... Conserve encor ce dépôt, chère Alice.
Tout m'accable à la fois ! en proie à la douleur,
Je nourris les tourments d'une ardeur inutile.

ALICE.

Vous aimez ?

ROBERT.

Sans espoir. Connais tout mon malheur :
De la princesse de Sicile
Les charmes ont touché mon cœur ;
Je crus sa conquête facile,
Je la vis s'attendrir !... mais troublé, mais jaloux,
Je voulus l'enlever ; j'osai braver son père ;
De tous ces chevaliers je défiai les coups !

ALICE.

O ciel !

ROBERT.

Je succombais, lorsque, dans la carrière,
Bertram, un chevalier, mon ami, mon sauveur,
Aux plus hardis fit mordre la poussière ;
Je lui dus la victoire et perdis le bonheur.

ALICE.

Eh quoi ! la princesse Isabelle...

ROBERT.

Depuis je n'ai pu la revoir.

ALICE.

A ses premiers serments elle sera fidèle.

ROBERT.

Et comment le savoir ?

ALICE.

Demandez-le vous-même ;
Écrivez !

ROBERT fait un signe : son chapelain sort de la tente et apporte ce qui est nécessaire pour écrire.

Tu le veux... mais qui le remettra ?...

ALICE.

Moi !
L'esprit vient aisément quand on sert ceux qu'on aime.

ROBERT, pendant le couplet d'Alice, dicte un billet au chapelain.

Mon ange tutélaire ! ah ! comment envers toi
Pourrai-je m'acquitter !...

ALICE.

Vous le pouvez sans peine.
De ce pauvre Raimbaut vous connaissez l'amour :
Souffrez qu'un saint homme en ce jour,
Près des rochers de Sainte-Irène
L'unisse avec moi sans retour !

ROBERT applique le pommeau de son épée sur le billet et le donne à Alice.

De grand cœur ! tiens.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAM vient d'entrer et s'approche de Robert.

ALICE, l'apercevant et faisant un geste de frayeur.

Quel est ce sombre personnage ?

ROBERT.

Le chevalier Bertram, mon plus fidèle ami,
Pourquoi d'un air d'effroi le regarder ainsi ?

ALICE, tremblante.

C'est qu'il est en notre village
Un beau tableau représentant
L'archange saint Michel qui terrasse Satan,
Et je trouve...

ROBERT.

Achevez ! quel trouble est donc le vôtre ?

ALICE, bas à Robert.

Qu'il ressemble...

ROBERT, souriant.

A l'archange.

ALICE, de même.

Eh ! non vraiment... à l'autre.

ROBERT, bas.

(Haut.)

Quelle folie ! Allez, et qu'un hymen heureux,
Ce soir, mes bons amis, vous unisse tous deux !

(Alice baise la main de Robert et sort.)

SCÈNE VI.

ROBERT, BERTRAM.

BERTRAM.

Quoi ! tous deux les unir ! à merveille ! courage !
Ta nouvelle conquête est fort bien avec toi...

ROBERT.

Oui, par reconnaissance.

BERTRAM.

Ah ! crois donc ce langage ;
C'est le mot de tous les ingrats.

ROBERT.

Bertram, tu ne la connais pas ?
Tais-toi, je crains ta funeste influence.
En moi j'ai deux penchants ; l'un qui me porte au bien,
Naguère encor j'en sentais la puissance ;
L'autre me porte au mal, et tu n'épargnes rien
Pour l'éveiller en moi.

BERTRAM.

Que dis-tu ? quel délire !
Quoi ! tu peux te méprendre au motif qui m'inspire ?
Tu doutes de mon cœur ?

ROBERT.

Non, non, tu me chéris ;
Je le crois.

BERTRAM.

Oui, Robert, cent fois plus que moi-même,
Tu ne sauras jamais à quel excès je t'aime !

ROBERT.

Ne me donne donc plus que de sages avis.

BERTRAM.

A la bonne heure ! et tiens, pour bannir la tristesse,
Mêlons-nous à ces chevaliers.

Tente le sort du jeu, partage leur ivresse ;
Nous avons besoin d'or, qu'ils soient nos trésoriers!

ROBERT.

Oui, le conseil est bon.

SCÈNE VII.

ROBERT, BERTRAM, CHEVALIERS.

FINAL.

BERTRAM, aux chevaliers.

Le duc de Normandie
A vos plaisirs veut prendre part.

ROBERT.

Aux tournois, chevaliers, nous nous verrons plus tard.
C'est au jeu que je vous défie.

LES CHEVALIERS.

Nous sommes tous flattés de tant de courtoisie ;
Allons, voyons pour qui doit pencher le hasard.

ROBERT.

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir ;
Le vrai bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir ?

TOUS.

Commençons.

(Pendant ce temps on a placé une table au milieu du théâtre, tous les joueurs l'entourent.)

ENSEMBLE.

ROBERT ET LES CHEVALIERS.

O fortune! à ton caprice,
Viens, je livre mon destin ;
A mes désirs sois propice,
Et viens diriger ma main.
L'or est une chimère,
Sachons nous en servir ;
Le vrai bien sur la terre,
N'est-il pas le plaisir ?

BERTRAM.

Fortune, ou contraire, ou propice,
Qu'importe ton courroux!
Je brave ton caprice
Et je ris de tes coups.

(Pendant cet ensemble, on a commencé à faire rouler les dés.)

ROBERT.

J'ai perdu; ma revanche! allons, cent pièces d'or!

UN CHEVALIER.

A vous les dés.

ROBERT.

Quatorze ! ah ! cette fois, je pense,
De mon côté pourra tourner la chance.
Allons, allons, je perds encor !

BERTRAM.

Qu'importe ? va toujours!

ROBERT.

Nous mettons deux cents piastres!

BERTRAM.

Eh ! ce n'est pas assez ; cinq cents !

LES CHEVALIERS, à part.

Nous le tenons.

BERTRAM.

C'est ainsi qu'un joueur répare ses désastres.
Je suis sûr du succès !

ROBERT.

Ah ! grand Dieu ! nous perdons.

BERTRAM.

Console-toi,
Fais comme moi,
Plus de dépit ;
Car tu l'as dit :
« L'or est une chimère,
» Sachons nous en servir :
» Le vrai bien sur la terre
» N'est-il pas le plaisir ? »

ROBERT.

De son injustice cruelle
Je veux faire rougir le sort ;
Contre vous tous je joue encor
Mes diamants et ma riche vaisselle.

LES CHEVALIERS.

Cela vraiment nous convient fort.

BERTRAM.

Il a raison : à quoi bon en voyage
S'embarrasser d'un semblable bagage ?

ROBERT, suivant les dés.

O ciel ! c'est fait de nous !

BERTRAM.

Console-toi,
Fais comme moi,
Plus de dépit ;
Car tu l'as dit :
« L'or est une chimère,
» Sachons nous en servir :
» Le vrai bien sur la terre
» N'est-il pas le plaisir ? »

ROBERT, frappant sur la table.

Et mes chevaux et mes armures !
C'est tout ce qui nous reste, et je veux l'exposer !

BERTRAM.

Et tu fais bien ; le sort contre qui tu murmures
N'attend que ce moment pour nous favoriser.

ROBERT, amenant les dés.

Seize !

BERTRAM.

Quel bonheur ! tu vois bien !...

LES CHEVALIERS, amenant les dés.

Dix-huit !

ROBERT.

O ciel ! je n'ai plus rien !

BERTRAM.

Ami, console-toi !

ROBERT.

Dans mon destin funeste
Je t'entraîne avec moi !

BERTRAM.

Notre amitié nous reste.

ROBERT, abattu.

Mes armes, mes coursiers ne m'appartiennent plus.

(A Bertram.)

Va leur livrer les biens que j'ai perdus.

(Bertram sort avec quelques chevaliers.)

ENSEMBLE.

ROBERT.

Malheur sans égal!
D'un sort infernal
L'ascendant fatal
Me poursuit, m'opprime:
Craignez mon courroux!
Je puis sur vous tous
Me venger des coups
Dont je suis victime.

LES CHEVALIERS.

Voyez son courroux:
Du destin jaloux
Il maudit les coups,
Il jure, il blasphème.
Modérez, seigneur,
Cette folle ardeur:
Craignez ma fureur,
Et tremblez vous-même.

BERTRAM, rentrant.

Console-toi,
Fais comme moi,
Plus de dépit;
Car tu l'as dit:
« L'or est une chimère,
» Sachons nous en servir:
» Le vrai bien sur la terre
» N'est-il pas le plaisir? »

ACTE II.

Le théâtre représente une grande salle du palais. Au fond, une galerie donnant sur la campagne.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, seule.

Que je hais la grandeur dont l'éclat m'environne!
Des fêtes, des plaisirs, tout, hormis le bonheur!
Hélas! mon père ordonne,
Et va livrer ma main sans consulter mon cœur,
Quand l'ingrat que j'aimais, quand Robert m'aban-
[donne!

CAVATINE.

En vain j'espère
Un sort prospère;
Douce chimère,
Rêves d'amour,
Avez fui sans retour.
D'espoir bercée,
Tendre pensée
S'est éclipsée
Comme un beau jour.

SCÈNE II.

ISABELLE, ALICE; quelques JEUNES FILLES, portant des pétitions.

CHOEUR DE JEUNES FILLES, qui s'avancent vers la princesse.

Approchons sans frayeur!

(Elles remettent les pétitions.)

A la souffrance
Donne assistance,
La bienfaisance
Est dans ton cœur.

ALICE, à part.

Dieu! pour servir Robert, quel moyen!... si j'o-
[sais!
Mais plus d'une princesse avec reconnaissance,
A reçu quelquefois de semblables placets!
Essayons!

(A la princesse, en lui remettant le billet de Robert.)

A la souffrance
Donne assistance,
La bienfaisance
Est dans ton cœur.

(La princesse ouvre le billet, le lit bas avec trouble, puis se rapproche d'Alice.)

ISABELLE.

Écoute, jeune amie;
Viens, mon âme est attendrie!
Le malheur qui supplie
A des droits sur mon cœur.

(A part.)

Mon bonheur est extrême!
Viens, Robert, toi que j'aime!

ALICE ET LES JEUNES FILLES.

O princesse chérie!
Ton âme est attendrie;
Le malheur qui supplie
A des droits sur ton cœur.

ISABELLE, aux jeunes filles.

Un seul moment laissez-moi dans ces lieux.

ALICE, à Robert qui paraît.

Courage! allons, montrez-vous à ses yeux,
Elle ne pourra se défendre;
Son cœur qui fut à vous ne peut vous condamner;
Elle consent à vous entendre,
C'est presque déjà pardonner.

SCÈNE III.

ISABELLE, ROBERT.

DUO.

ROBERT.

Avec bonté voyez ma peine
Et mes remords,
Et n'allez pas par votre haine
Punir mes torts.
L'amour qui me rendit coupable
Doit vous fléchir;
Ah! si votre rigueur m'accable,
Il faut mourir.

ISABELLE.

Relevez-vous.

ROBERT.

De mon offense
M'accordez-vous le pardon généreux?
Laissez-moi du moins l'espérance,
Ce dernier bien des malheureux.

ISABELLE.

J'aurais dû fuir votre présence
Et vos remords;
Et d'un amant par mon absence,
Punir les torts.
Mon cœur par sa douleur extrême
Est désarmé;
Hélas! Robert, jugez vous-même
S'il est aimé.

ROBERT.

Que dites-vous?... ô destin plein de charmes!

(On entend une marche.)

ISABELLE.

Silence! entendez-vous ces accents belliqueux?

ROBERT.

O ciel! et j'ai perdu mes armes!...

ISABELLE.

Je le savais, j'ai prévenu vos vœux.
Voyez!

(On voit paraître des écuyers, portant une armure.)

ROBERT, avec transport.

Armé par vous, je vaincrai sous vos yeux.

ENSEMBLE.

ISABELLE.

Mon cœur s'élance et palpite,
Il bat d'espoir, de bonheur;
L'amour, l'honneur, tout l'excite;
Oui, Robert sera vainqueur!

ROBERT.

Mon cœur s'élance et palpite,
Il bat d'espoir, de bonheur:
L'amour, l'honneur, tout l'excite,
Du tournoi je suis vainqueur.

ISABELLE.

Chevalier, dois-je encor vous apprendre un mystère?

ROBERT.

Ah! sur tous vos secrets mon amour a des droits.

ISABELLE.

Apprenez donc...

ROBERT.

Eh bien!

ISABELLE.

Mon père,
Sur le plus valeureux voulant fixer son choix,
Va proposer ma main pour le prix du tournois.

ROBERT.

O ciel! est-il possible?

ISABELLE.

Il compte sur les exploits
Du prince de Grenade, et le nomme invincible!

ROBERT.

Il a porté ce nom pour la dernière fois.

ENSEMBLE.

ISABELLE.

Mon cœur s'élance et palpite, etc.

ROBERT.

Mon cœur s'élance et palpite, etc.

ROBERT, lui baisant la main.

Votre bonté va doubler mon courage.

ISABELLE.

Silence! on vient pour m'offrir son hommage,
Le peuple va se réunir,
Par ordre de mon père, ici, sur mon passage,
Et par des jeux fêter le mariage
De six jeunes beautés que ma main dut choisir.
Fuyez!

(Isabelle sort.)

SCÈNE IV.

ROBERT; BERTRAM, au fond avec LE PRINCE DE GRENADE et un HÉRAUT D'ARMES.

(A la fin de la scène précédente, on a vu Bertram entrer avec le prince de Grenade et un héraut d'armes, auquel Bertram a indiqué du doigt Robert. Le prince de Grenade n'a fait que traverser la galerie du fond.)

ROBERT.

Ah! dans ces jeux guerriers offerts à la vaillance,
Je vaincrai mon rival!

BERTRAM, à part.

Oui, si je le permets.

ROBERT.

Que ne puis-je de même, au gré de ma vengeance,
Dans un combat réel le voir seul et de près!

(Se retournant vers le héraut d'armes.)

Que voulez-vous?

LE HÉRAUT.

A toi, Robert de Normandie,
Le prince de Grenade adresse ce cartel,
Et par ma voix il te défie,
Non dans un vain tournoi, mais au combat mortel.

ROBERT, avec joie.

Ah! le ciel qui m'exauce à sa perte l'entraîne;
Il m'ose défier! j'y cours; guide mes pas.

LE HÉRAUT.

Viens, tu le trouveras dans la forêt prochaine.

ROBERT.

Un de nous n'en sortira pas.

(Il sort avec le héraut d'armes.)

SCÈNE V.

BERTRAM, seul.

Oui, va poursuivre une ombre vaine!
Ce prince de Grenade, esclave à moi soumis!
Comme un fantôme à tes yeux éblouis,
Va fuir dans la forêt, et pendant ton absence
De ce brillant tournoi remportera le prix!...
Mais déjà pour la fête en pompe l'on s'avance...

SCÈNE VI.

ISABELLE, conduite par son père; BERTRAM, ALICE, RAIMBAUT, CHEVALIERS, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, PAGES, ÉCUYERS, PEUPLE.

(Entrée du peuple qui accompagne six jeunes couples qui doivent être mariés.)

CHOEUR DU PEUPLE.

Accourez au-devant d'elle;
Célébrez, peuple fidèle,
Tant de vertus, tant d'attraits;
De nos vœux reçois l'hommage,
Et qu'ils soient le doux présage
De ton bonheur à jamais!
Accueillant notre prière,
Puisse un jour le sort prospère
Récompenser tes bienfaits!

BALLET.

(Après le ballet un héraut d'armes entre en scène et s'adresse à la princesse.)

LE HÉRAUT D'ARMES.

Quand tous nos chevaliers, pour la gloire et leur [dame,
De ce tournoi vont tenter les destins!
Le prince de Grenade en ce moment réclame
L'honneur d'être armé par vos mains.

(La princesse hésite à répondre; son père, qui est près d'elle, lui ordonne d'accepter. Le prince de Grenade s'avance précédé de sa bannière, de ses pages et de ses écuyers; Bertram en l'apercevant dit à part:)

BERTRAM.

Je triomphe! Le voici...
Et Robert est resté dans la forêt profonde;
Robert, égaré par lui,
Cherche en vain un rival que mon pouvoir seconde.

(Les écuyers du prince de Grenade, pendant que la princesse lui remet ses armes.)

LE CHOEUR.

Sonnez, clairons, honorez la bannière
Du guerrier qui guide nos pas.
Sonnez, clairons; dans la carrière
Mars et l'Amour arment son bras.

ALICE, à part, cherchant dans la foule.

Mon jeune maître ne vient pas.
Quand s'ouvre la lice guerrière,
Qui peut donc retenir ses pas?

BERTRAM, à part.

Robert, Robert ne viendra pas.

LE CHOEUR.

Le clairon sonne, et l'honneur vous réclame,
Nobles guerriers, armez vos bras:
C'est pour la gloire et pour sa dame
Qu'un chevalier vole aux combats.

ALICE, cherchant Robert des yeux, s'adresse à Raimbaut.

Ah! quelle douleur est la mienne!

RAIMBAUT.

Rien n'est encor désespéré;
Mais aux rochers de Sainte-Irène
Souviens-toi que pour nous l'autel est préparé.

ISABELLE, à part.

Parmi cette jeunesse et brillante et guerrière,
Vainement je l'attends... tout m'accable à la fois.
Hélas! lorsque ma main est le prix du tournois,
Je ne vois point encor paraître sa bannière.

LE CHOEUR.

Le clairon sonne, et l'honneur vous réclame, etc.

(On entend un appel des trompettes.)

LE CHOEUR, en dehors.

Voici le signal des combats.

ISABELLE descend du trône, et s'adresse aux chevaliers.

La trompette guerrière
Vient de retentir.
Dans la noble carrière
Il faut vaincre ou mourir.
(A part.)
Que le cri de l'honneur,
Robert, frappe ton cœur.

ENSEMBLE.

ISABELLE, à part.

Ah! pour moi, douleur cruelle!
Non, Robert ne paraît pas:
Aux combats l'amour l'appelle.
Quel pouvoir enchaîne ses pas?

LE CHOEUR.

Le clairon sonne et l'honneur vous réclame;
Nobles guerriers, armez vos bras:
C'est pour la gloire et pour sa dame
Qu'un chevalier vole aux combats.

(Tout le cortége défile; la princesse et son père s'apprêtent à le suivre. Alice regarde autour d'elle avec inquiétude. Bertram est de l'autre côté de la scène.)

ENSEMBLE.

ALICE.

Déjà commencent les combats;
Robert, Robert ne paraît pas.

BERTRAM.

Robert, Robert, c'est dans mes bras,
C'est à moi que tu reviendras.

ACTE III.

Le théâtre représente les rochers de Sainte-Irène ; paysage sombre et montagneux. Sur le devant, à droite, les ruines d'un temple antique, et des caveaux dont on voit l'entrée ; de l'autre côté, une croix en bois.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAM, RAIMBAUT.

RAIMBAUT.

Du rendez-vous voici l'heureux instant.

BERTRAM, le regardant.

N'est-ce pas là ce troubadour normand ...

RAIMBAUT.

Que le seigneur Robert ce matin voulait pendre ?

BERTRAM, riant.

Oui, jamais il ne fait les choses qu'à demi.
Qui t'amène ?

RAIMBAUT.

Je viens attendre
Alice, mes amours, que j'épouse aujourd'hui ;
Alice qui n'a rien... et moi pas davantage ;
Sans cela nous serions bien heureux en ménage.

BERTRAM, lui jetant une bourse.

S'il est ainsi... tiens... prends !

RAIMBAUT, hors de lui.

En croirai-je mes yeux !
C'est de l'or !

BERTRAM, le regardant avec mépris.

Voilà donc ce qu'on nomme un heureux !
J'en fais donc aussi quand je veux !

DUO.

RAIMBAUT.

Ah ! l'honnête homme !
Le galant homme !
Mais voyez comme
Je me trompais !
Ah ! désormais
Je lui promets
Obéissance,
Reconnaissance,
En récompense
De ses bienfaits.

BERTRAM.

Ah ! l'honnête homme !
Ah ! le pauvre homme !
Mais voyez comme
En mes filets
Je le prendrais
Si je voulais !
Faiblesse humaine
Que l'on entraîne,
Que l'on enchaîne
Par des bienfaits.

BERTRAM.

C'est aujourd'hui qu'on te marie ?

RAIMBAUT.

Oui, monseigneur.

BERTRAM.

Quelle folie !

RAIMBAUT.

Une folie !
Ma fiancée est si jolie !

BERTRAM.

A ta place, moi, j'attendrais,
Et sans façon je choisirais.

RAIMBAUT.

Vous choisiriez ?

BERTRAM.

Je choisirais.
Te voilà riche, et je le gage,
Toutes les filles du village
Voudront se disputer ta foi.

RAIMBAUT.

Vous le croyez ?

BERTRAM.

Oui, je le croi.

RAIMBAUT.

Au fait ! un si grand personnage
Doit s'y connaître mieux que moi.

ENSEMBLE.

RAIMBAUT.

Ah ! l'honnête homme !
Le galant homme ! etc.

BERTRAM.

Ah ! l'honnête homme !
Ah ! le pauvre homme ! etc.

BERTRAM.

Le bonheur est dans l'inconstance.

RAIMBAUT.

Le bonheur est dans l'inconstance ?

BERTRAM.

Elle seule embellit nos jours.

RAIMBAUT.

Elle seule embellit nos jours ?

BERTRAM.

Que gaîté, plaisir et bombance
Soient désormais tes seuls amours.

RAIMBAUT.

Je pourrai donc tout me permettre ?

BERTRAM.

Oui, chaque faute est un plaisir,
Et l'on a pour s'en repentir
Le temps où l'on n'en peut commettre.

RAIMBAUT.

Ce système me plaît beaucoup.
A tous mes compagnons, afin de mieux vous croire,
Pour commencer, je vais payer à boire.

BERTRAM, riant.

Boire !... c'est bien ! Cela peut te conduire à tout.

ENSEMBLE.

RAIMBAUT.

Ah! l'honnête homme!
Le galant homme! etc.

BERTRAM.

Ah! l'honnête homme!
Ah! le pauvre homme! etc.

(Raimbaut sort par la gauche.)

SCÈNE II.

BERTRAM, seul.

Encore un de gagné! glorieuse conquête
Dont l'enfer doit se réjouir!
Mais je ris de ses maux et du sort qu'il s'apprête,
Lorsque dans un instant le mien va s'accomplir.
Roi des anges déchus! mon souverain... je tremble!
Il est là!... qui m'attend... oui, j'entends les éclats
De leur joie infernale... Ils se livrent ensemble,
Pour oublier leurs maux, à d'horribles ébats.

LE CHOEUR, dans la caverne.

Noirs démons, fantômes,
Oublions les cieux;
Des sombres royaumes
Célébrons les jeux.

BERTRAM.

C'est en vain qu'on voudrait l'arracher de mes bras!
Non, non, Robert ne m'échappera pas!

LE CHOEUR, dans la caverne.

Gloire au maître qui nous guide,
A la danse qu'il préside!

AIR.

BERTRAM.

Pour toi qui m'es si cher;
Pour toi mon bien suprême,
J'ai bravé le ciel même,
Je braverais l'enfer!
De ma gloire éclipsée,
De ma splendeur passée,
Toi seul me consolais;
C'est par toi que j'aimais!
Pour toi qui m'es si cher,
Pour toi, mon bien suprême,
J'ai bravé le ciel même,
Je braverais l'enfer.

(Il entre dans la caverne droite.)

SCÈNE III.

ALICE, gravissant la montagne.

Raimbaut! Raimbaut! dans ce lieu solitaire
L'écho seul me répond et j'avance en tremblant.
Au rendez-vous serais-je la première?
Me faire attendre ainsi! c'est affreux et pourtant
Il n'est encor que mon amant.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Quand je quittai la Normandie,
Un vieil ermite de cent ans
Dit: Tu seras un jour unie
Au plus fidèle des amants.
Hélas! j'attends!
O patronne des demoiselles,
Patronne des amants fidèles,
Notre-Dame de bon secours,
Daignez protéger mes amours.

(A la fin de ce couplet, la ritournelle de la scène précédente reprend; Alice regarde avec effroi du côté de la caverne.)

Mais le soleil soudain s'est obscurci,
D'où vient ce bruit dont mon âme est glacée?
De quelque orage, hélas! serais-je menacée?

(La ritournelle gaie reprend.)

Non, non, ce n'est rien, Dieu merci!

DEUXIÈME COUPLET.

Raimbaut disait: Gentille amie,
Crois à mes feux, ils sont constants!
En ce jour peut-être il oublie
Près d'une autre ses doux serments;
Et moi, j'attends!
O patronne des demoiselles,
Patronne des amants fidèles,
Notre-Dame de bon secours,
Daignez protéger mes amours!

(La ritournelle de l'air de Bertram reprend avec plus de force que la première fois.)

O ciel! le bruit redouble;
D'effroi mon cœur se trouble;
La terre tremble sous mes pas!
Fuyons!

CHOEUR SOUTERRAIN.

Robert! Robert!

ALICE, s'arrêtant.

Je ne me trompe pas.

CHOEUR SOUTERRAIN.

Robert! Robert!

ALICE.

C'est le nom de mon maître!
Quelque danger le menace peut-être!

(Montrant l'ouverture à droite entre les rochers.)

D'ici l'on pourrait voir, je crois,
Dans ce lieu souterrain.

(Elle fait un pas.)

Ah! grand Dieu! l'éclair brille!
J'ai bien peur!... c'est égal... mon Dieu protége-[moi!
Toi qui d'un faible enfant ou d'une pauvre fille,
Souvent te sers, dit-on, pour accomplir ta loi!

(Elle s'avance en tremblant vers l'ouverture à droite, y jette les yeux; l'orchestre doit peindre ce qu'elle voit; elle pousse un cri, s'attache à la croix de bois qui est près de la caverne, l'embrasse et s'évanouit.)

SCÈNE IV.

ALICE, évanouie; BERTRAM, sortant de la caverne, pâle et en désordre.

BERTRAM.

L'arrêt est prononcé! fatal, irrévocable!
Je le perds à jamais! on l'arrache à mes bras...
S'il ne se donne à moi, s'il ne m'appartient pas!
Demain! demain!

ALICE, sortant de son évanouissement, et se rappelant ce qu'elle vient d'entendre.)

A minuit! misérable!

BERTRAM.

Minuit! on a parlé! Qui donc est dans ces lieux?
Qui donc a lu dans ma pensée!
(Apercevant Alice, et prenant un air riant.)
C'est de Raimbaut l'aimable fiancée,
C'est Alice... D'où vient qu'elle baisse les yeux?

DUETTO.

ALICE.

La force m'abandonne.

BERTRAM.

Qu'as-tu donc?

ALICE, à part.

Ah! grands dieux!

BERTRAM.

Viens ici.

ALICE.

Je frissonne!

BERTRAM.

Viens vers moi.

ALICE.

Je ne peux.

BERTRAM.

Qu'as-tu donc entendu?

ALICE.

Moi?... rien! rien!

BERTRAM.

Qu'as-tu vu?

ALICE.

Rien! rien!...

ENSEMBLE.

ALICE.

Je tremble, chancelle,
Et la voix cruelle
De l'ange rebelle
Me glace d'effroi.

BERTRAM.

Triomphe que j'aime!
Ta frayeur extrême
Va, malgré toi-même,
Te livrer à moi.

BERTRAM, faisant un pas vers elle.

Approche donc, et que ces doux attraits...

ALICE, reculant et embrassant la croix de bois.

Éloigne-toi, va-t'en!

BERTRAM.

Tu me connais;
Ton œil a pénétré ce mystère effroyable
Aux mortels interdit... et si ta voix coupable
Osait le révéler, tu péris à l'instant.

ALICE.

Le ciel est avec moi, je brave ta colère.

BERTRAM.

Tu péris, toi, puis ton amant!

ALICE.

O ciel!

BERTRAM.

Puis ton vieux père,
Ainsi que tous les tiens.
Tu l'as voulu, gentille Alice;
Par ta vertu te voilà ma complice,
Et désormais tu m'appartiens.

REPRISE DU DUO.

ALICE.

La force m'abandonne.

BERTRAM.

Sauve ce qui t'est cher.
Viens ici.

ALICE.

Je frissonne.

BERTRAM.

Viens vers moi.

ALICE, regardant au fond.

C'est Robert.

BERTRAM.

Ainsi tu n'as rien vu?

ALICE, tremblante.

Moi? rien!

BERTRAM.

Rien entendu?

ALICE.

Non, rien!

BERTRAM.

Songes-y bien, de toi dépend ton sort.
Voici Robert, tais-toi, sinon la mort!

SCÈNE V.

ROBERT, ALICE, BERTRAM.

(Robert s'avance jusqu'au milieu de la scène, plongé dans une profonde rêverie.)

TRIO.

ALICE.

Ses yeux sont baissés vers la terre,
Il est plongé dans la douleur;
Peut-être une secrète horreur
Cause ce trouble involontaire;
Et du danger qu'il va courir,
Hélas! je ne puis l'avertir.

BERTRAM.

Ses yeux sont baissés vers la terre,
Profitons bien de sa douleur.
Mais d'où vient que mon faible cœur
Frémit d'un trouble involontaire?
Du piége où je le vois courir,
Rien ne pourra le garantir.

ROBERT.

Oui, j'ai tout perdu sur la terre,
Je m'abandonne à ma douleur,
D'où vient qu'une secrète horreur
Me cause un trouble involontaire?
Bertram seul peut me secourir.
Ou je n'aurai plus qu'à mourir.

(Bertram, d'un geste impératif, ordonne à Alice de se retirer ; elle obéit en hésitant. Arrivée au bord de la coulisse, elle s'élance tout d'un coup au milieu du théâtre vers Robert.)

ALICE.

Non, non, je brave le trépas,
Écoutez!

ROBERT.

Parle donc!

ALICE.

Hélas!

BERTRAM.

Allons, parle, ma chère,
Au nom de ton amant, au nom de ton vieux père.

ALICE.

Non, je ne pourrai jamais.
Fuyons, fuyons! ou je me trahirais.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE VI.

BERTRAM, ROBERT.

ROBERT, étonné, la regardant sortir.

Qu'a-t-elle donc?

BERTRAM, riant.

Qui sait? l'amour, la jalousie...
Ce messire Raimbaut qu'elle aime à la folie...

ROBERT.

Parle; nous sommes seuls! Perdu... déshonoré,
Je n'espère qu'en toi... du moins tu l'as juré.

BERTRAM.

Et je tiens mes serments. On nous tendit un piége,
Si pendant le tournoi, dans ces vastes forêts,
On égara tes pas... c'est par un sacrilége;
C'est par là qu'un rival a détruit nos projets:
Des esprits infernaux il employa les charmes.

ROBERT.

Que faire alors?

BERTRAM.

Le vaincre par ses armes,
L'imiter.

ROBERT.

Eh! comment? Est-il donc des secrets
Pour conjurer les esprits invisibles?

BERTRAM.

Oui.

ROBERT.

Les connaîtrais-tu? réponds!

BERTRAM.

Je les connais.
Et ces mystères si terribles
Ne sont rien quand on a du cœur.
En auras-tu?

ROBERT.

Bertram!...

BERTRAM.

Je crois à ta valeur.
Écoute : on t'a parlé de l'antique abbaye
Que le courroux du ciel abandonne aux enfers;
Au milieu des cloîtres déserts
S'élève le tombeau de sainte Rosalie.

ROBERT.

O ciel! funeste souvenir!
C'était le nom de ma mère chérie.

BERTRAM.

Tu ne dois point parler, si tu ne veux mourir,
Aux êtres inconnus de qui la destinée
A ce séjour est enchaînée.

ROBERT.

Achève!

BERTRAM.

Dans ce lieu qu'on ne saurait franchir
Sans exposer ses jours... auras-tu le courage
De pénétrer seul sans pâlir?

DUO.

ROBERT.

Des chevaliers de ma patrie
L'honneur fut toujours le soutien;
Et, dussé-je perdre la vie,
Marchons! marchons! je ne crains rien.

BERTRAM.

Des chevaliers de la Neustrie
L'honneur fut toujours le soutien.
Viens, sois digne de ta patrie.
Marchons! ton sort sera le mien.

BERTRAM.

Il est sur le tombeau, dans ce séjour terrible,
Un rameau toujours vert, talisman redouté...

ROBERT.

Après?

BERTRAM.

Par lui tout est possible;
Il donne la richesse et l'immortalité.

ROBERT.

Après?

BERTRAM.

Des saints autels malgré le privilége,
Robert, il faut qu'il soit ravi par toi.

ROBERT.

Mais c'est un sacrilége !

BERTRAM.

Quoi ! déjà tu trembles d'effroi !

ROBERT.

J'irai ! Conquis par moi, ce rameau révéré
Va se changer en palme triomphale !

BERTRAM.

Eh quoi ! tu braverais cette enceinte fatale ?

ROBERT.

Oui, sans crainte je m'y rendrai ;
Malgré le ciel je l'oserai.

ENSEMBLE.

BERTRAM ET ROBERT.

Des chevaliers de la Neustrie, etc.

(Robert sort par le sentier à gauche.)

BERTRAM, seul, le regardant sortir.

Avant toi j'y serai !... qu'il cueille ce rameau,
Et sur lui je reprends un empire nouveau.
De ses propres désirs devenant la victime,
Dès qu'il pourra les satisfaire tous,
Ce pouvoir souverain va le conduire au crime,
Et le crime conduit à nous.

(Bertram rentre dans la caverne à droite. Les nuages qui couvraient la scène disparaissent. Le théâtre représente une des galeries du cloître. A gauche, à travers les arcades, on aperçoit une cour remplie de pierres tumulaires dont quelques-unes sont couvertes de végétation, et au-delà la perspective des autres galeries. A droite, dans le mur, entre plusieurs tombeaux sur lesquels sont couchées des figures de nonnes taillées en pierre, on remarque celui de sainte Rosalie. Sa statue en marbre est recouverte d'un habit religieux, et tient à la main une branche verte de cyprès. Au fond, une grande porte, et un escalier conduisant aux caveaux du couvent. Des lampes en fer rouillé sont suspendues à la voûte. Tout annonce que depuis longtemps ces lieux sont inhabités. Il fait nuit. Les étoiles brillent au ciel, et le cloître n'est éclairé que par les rayons de la lune.)

SCÈNE VII.

Les Précédents ;

(Bertram arrive par la porte du fond. Il est enveloppé dans son manteau, avance lentement, et regarde les objets qui l'entourent. Les oiseaux de nuit, troublés dans leur solitude par ce bruit inaccoutumé, s'envolent au dehors.)

RÉCITATIF.

BERTRAM.

Voici donc les débris du monastère antique
Voué par Rosalie aux filles du Seigneur ;
Ces prêtresses du ciel, dont l'infidèle ardeur,
Brûlant pour d'autres dieux un encens impudique,
Où régnaient les vertus fit régner le plaisir !

(Regardant la statue de sainte Rosalie.)

Le céleste courroux, attiré par la sainte,
Au milieu de la joie est venu vous punir,
Imprudentes beautés !... Ici, dans cette enceinte,
Vous dormez ! le front pâle et comme en vos beaux jours,
Ceint encore des fleurs qu'effeuillaient les amours.

(S'approchant des tombeaux.)

Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre,
M'entendez-vous ?
Pour une heure quittez votre lit funéraire,
Relevez-vous.
Ne craignez plus d'une sainte immortelle,
Le terrible courroux !
Roi des enfers, c'est moi qui vous appelle,
Moi, damné comme vous !
Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre
M'entendez-vous ?
Pour une heure quittez votre lit funéraire,
Relevez-vous.

(Pendant l'air précédent, des feux follets ont parcouru ces longues galeries, et s'arrêtent pour s'éteindre sur les tombeaux des nonnes ou sur les pierres tumulaires de la cour. Alors les figures de pierre, se soulevant avec effort, se dressent et glissent sur la terre. Des nonnes aux vêtements blancs apparaissent sur les degrés de l'escalier, montent et s'avancent en procession sur le devant du théâtre. Pas le moindre mouvement ne trahit encore leur nouvelle existence. Des murs qui supportent les arcades ne peuvent arrêter la marche de celles qui désertent les tombes de la cour. La pierre s'est amollie pour leur livrer passage : bientôt elles ont rejoint leurs compagnes, et s'arrêtent vers le tombeau de sainte Rosalie, qu'elles ne peuvent dépasser. Dans ce moment leurs yeux commencent à s'ouvrir, leurs membres reçoivent le mouvement, et si ce n'est leur pâleur mortelle, toutes les apparences de la vie leur sont rendues. Pendant ce temps le feu des lampes s'est aussi de lui-même rallumé. L'obscurité a cessé.)

BERTRAM, aux nonnes qui l'entourent.

Jadis filles du ciel, aujourd'hui de l'enfer,
Écoutez mon ordre suprême !
Voici venir vers vous un chevalier que j'aime...
Il doit cueillir ce rameau vert ;
Mais si sa main hésite et trompe mon attente,
Par vos charmes qu'il soit séduit ;
Forcez-le d'accomplir sa promesse imprudente,
En lui cachant l'abîme où ma main le conduit.

(Toutes les nonnes, par un salut, donnent leur assentiment à la demande de Bertram, qui se retire. Aussitôt l'instinct des passions revient à ces corps naguère inanimés. Les jeunes filles, après s'être reconnues, se témoignent le contentement de se revoir. Héléna, la supérieure, les invite à profiter des instants, et à se livrer au plaisir. Cet ordre aussitôt est exécuté. Les nonnes tirent des tombeaux les objets de leurs passions profanes ; des amphores, des coupes, des dés sont retrouvés. Quelques-unes font des offrandes à une idole, tandis que d'autres arrachent leurs longues robes et se parent la tête de couronnes de cyprès pour se livrer à la danse avec plus de légèreté. Bientôt elles n'écoutent plus que l'attrait du plaisir, et la danse devient une bacchanale ardente. — La ritournelle annonçant l'arrivée de Robert interrompt les jeux ; toutes les nonnes se dérobent à sa vue, en se cachant derrière la colonnade et les tombeaux.)

ROBERT avance en hésitant.

Voici le lieu témoin d'un terrible mystère!
Avançons... mais j'éprouve une secrète horreur:
Ces cloîtres, ces tombeaux font naître dans mon
Un trouble involontaire. [cœur
J'aperçois ce rameau, talisman redouté,
Qui doit me donner en partage
Et la puissance et l'immortalité.
Quel trouble! vain effroi! Grand Dieu! dans cette
[image,
De ma mère en courroux, oui, j'ai revu les traits!
Ah! c'en est fait, fuyons, je ne pourrais jamais...

(Au moment où Robert veut sortir, il se trouve entouré de toutes les nonnes; une d'elles lui présente une coupe, mais il la refuse. Héléna, qui s'en aperçoit, s'approche de lui, et par ses poses gracieuses cherche à le séduire. Robert la contemple avec admiration; bientôt il ne peut résister, et accepte la coupe offerte par sa main. Héléna, voyant qu'elle a réussi, l'entraîne vers le tombeau de sainte Rosalie; toutes les nonnes, croyant que Robert va détacher le rameau, se félicitent de leur triomphe; mais le chevalier recule avec effroi. — Héléna cherche de nouveau, par ses charmes, à exciter les passions de Robert. D'autres jeunes filles lui présentent des dés; au premier moment, il est tenté de se mêler à leurs jeux; mais bientôt il s'éloigne avec répugnance. Héléna, qui ne cesse de l'observer, le ramène en dansant autour de lui avec grâce. Robert, subjugué part tant de charmes, oublie toutes ses craintes, elle le conduit insensiblement près du tombeau de sainte Rosalie, et se laisse ravir un baiser, en lui indiquant du doigt le rameau qu'il doit cueillir. Robert, enivré d'amour, saisit le talisman; alors toutes les nonnes forment autour de lui une chaîne désordonnée. Il se fraye un chemin au milieu d'elles, en agitant le rameau. Bientôt la vie qui les animait s'éteint par degrés, et chacune d'elles vient retomber auprès de son tombeau; un démon qui sort de chaque tombe s'assure de sa proie. En ce moment on entend au milieu des cloîtres un chœur infernal.)

LE CHOEUR.

Il est à nous.
Accourez tous;
Spectres, démons,
Nous triomphons.

ACTE IV.

Le théâtre représente la chambre à coucher de la princesse; trois grandes portes dans le fond, qui, quand elles s'ouvrent, laissent voir de longues galeries. Au lever du rideau, la princesse est assise devant sa toilette. Ses femmes la déshabillent, et distribuent aux six jeunes filles qui ont été mariées le matin, son voile, sa couronne de mariée et ses autres ajustements de noce.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, ALICE, DAMES ET JEUNES FILLES, LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, toute la cour, PAGES portant des présents.

LE CHOEUR.

Frappez les airs, cris d'allégresse;
Cris de victoire et chants d'amour!
Par nos accents, par notre ivresse,
Célébrons tous un si beau jour.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Je viens vous présenter, noble et belle princesse,
Au nom du jeune époux
Qui ce soir doit s'unir à vous,
Ces présents précieux, gages de sa tendresse.

LE CHOEUR.

Frappez les airs, cris d'allégresse, etc., etc.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Nobles et chevaliers, venez, retirons-nous.

(Tout le monde sort. — En ce moment Robert paraît sur la galerie du fond avec le rameau de cyprès; aussitôt tous les personnages, frappés de stupeur, restent immobiles dans la position où ils se trouvaient, la princesse tombe sur les degrés qui conduisent à son lit. Robert entre dans l'appartement, les portes se referment derrière lui d'elles-mêmes.)

SCÈNE II.

ISABELLE, ROBERT.

ROBERT.

Du magique rameau qui s'abaisse sur eux
L'invincible pouvoir vient de fermer leurs yeux;
Ta voix, fière beauté, ne peut être entendue
De ces lieux où me guide un ascendant fatal.
Dussé-je te ravir, menaçante, éperdue,
Tu me suivras loin d'un rival.
Mais non, tu vas céder!... Approchons... qu'elle est
[belle!
Ce paisible sommeil, le calme de ses sens...
Prête un charme plus doux à ses traits innocents.
Hâtons-nous, il le faut... Isabelle!... Isabelle!
Pour toi je romps le charme où sont plongés leurs
[sens.

ISABELLE, s'éveillant.

Où suis-je? et quelle voix m'appelle?
Quel sommeil effrayant avait fermé mes yeux?
Que vois-je? est-ce une erreur nouvelle?
Quoi! Robert en ces lieux!

DUO.

ISABELLE.

Mon Dieu! toi qui vois mes alarmes,
De ton secours daigne m'aider.

ROBERT.

Voilà donc ces attraits, ces charmes
Qu'un rival devait posséder!
Je sens une joie infernale
A voir son trouble et son effroi.

ISABELLE.

Quels regards il jette sur moi!
(A Robert.)
Une puissance et magique et fatale
Vous a fait de l'honneur oublier le serment.

ROBERT.

Eh bien! oui... oui... l'enfer qui me sert et m'entend,
Va me venger d'un rival que j'abhorre.

ISABELLE.

C'est ce matin en combattant
Qu'avec honneur vous le pouviez encore.

ENSEMBLE.

ISABELLE.

Dieu tout-puissant ne m'abandonne pas,
Au désespoir je crains de le réduire.
Tout, dans ces lieux, reconnaît son empire,
Toi seul, grand Dieu! peux enchaîner son bras.

ROBERT.

Crains ma fureur, ne me repousse pas;
Au désespoir tremble de me réduire.
Tout, dans ces lieux, reconnaît mon empire,
Et rien ne peut t'arracher de mes bras.

ISABELLE.

Fuyez, retirez-vous, votre espérance est vaine.

ROBERT.

Je cède au transport qui m'entraîne.
Isabelle, tu m'appartiens!

ISABELLE.

Robert!...

ROBERT.

Aucun pouvoir ne peut briser ta chaîne,
Ne me résiste plus!

ISABELLE.

Ah! laisse-moi.

ROBERT.

Non, viens.

ISABELLE.

Arrête!

CAVATINE.

Robert, toi que j'aime
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi:
Grâce pour toi-même,
Et grâce pour moi!

Quoi! ton cœur se dégage
Des serments les plus doux?
Tu me rendis hommage,
Je suis à tes genoux.

Robert, toi que j'aime
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi:
Grâce pour toi-même,
Et grâce pour moi!

ROBERT.

Pour résister je fais de vains efforts.

ISABELLE.

Cesse de vains efforts.

ROBERT.

Mon cœur s'émeut à cette voix touchante.

ISABELLE.

Entends ma voix tremblante,

ROBERT.

Non, je ne puis maîtriser mes transports.

ISABELLE.

Maîtrise ces transports.

ROBERT.

Ah! sauvons-la de ma propre furie.

ISABELLE.

Robert, je te supplie!

ROBERT.

Dans un moment tu vas m'être ravie;
En te perdant, je vais perdre le jour.
Tu ne veux plus de mon amour,
Cruelle! eh bien! prends donc ma vie.

ISABELLE.

Que me dis-tu?

ROBERT.

Tel est mon sort.

ISABELLE.

Quoi! plus d'espoir?

ROBERT.

Un seul me reste.

ISABELLE.

Sauve tes jours.

ROBERT.

Je les déteste.

ISABELLE.

Fuis, tu le peux!

ROBERT.

Plutôt la mort.

(Se jetant à genoux.)

Dussé-je périr sous leurs coups,
Isabelle, j'attends mon sort à tes genoux.

(Il brise le rameau.)

LE CHOEUR, s'éveillant et s'animant par degrés.

Quelle aventure! est-ce un prestige?
Quelle langueur nous glaçait tous?
Sommeil étrange!... où sommes-nous?
Mon cœur se trouble à ce prodige,
Et ma raison vraiment s'y perd.
Que vois-je! O ciel!... Robert! Robert!

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Arrêtons, saisissons ce guerrier téméraire;
C'est en vain qu'il voudrait s'échapper de nos bras.
Au destin qui l'attend rien ne peut le soustraire,
Et le jour doit demain éclairer son trépas.

ROBERT.

Approchez, je me ris d'une vaine colère,
Dût la foudre en éclats me frapper à vos yeux.
Mon cœur ne connaît pas une crainte vulgaire,
Il défie avec joie et la terre et les cieux.

ISABELLE.

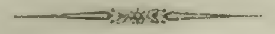
C'est pour moi qu'en ces lieux il brave leur colère,
Hélas! et je ne peux l'arracher de leurs bras!
Au destin qui l'attend rien ne peut le soustraire,
Et le jour doit demain éclairer son trépas.

ALICE ET RAIMBAUT.

C'en est fait, vainement il brave leur colère!
Rien, hélas! ne pourrait l'arracher de leurs bras.

Au destin qui l'attend rien ne peut le soustraire,
Et le jour va demain éclairer son trépas.

(Les hommes d'armes se précipitent sur Robert et l'entraînent, tandis qu'Isabelle retombe évanouie sur son lit de repos. Les femmes s'empressent autour d'elle, et Alice, à genoux et soutenue par Raimbaut, semble encore prier pour Robert.)



ACTE V.

Le théâtre représente le vestibule de la cathédrale de Palerme. Au fond, un rideau qui sépare le vestibule du sanctuaire ; à gauche, une niche et une image de madone, indiquant que c'est un lieu d'asile. Au lever du rideau, des moines.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR DE MOINES.

Malheureux ou coupable,
Hâtez-vous d'accourir
En ce lieu redoutable,
Ouvert au repentir !

Ici, de l'humaine justice
Vous pouvez braver le courroux.
De la madone protectrice
L'image veillera sur vous.

Malheureux ou coupable,
Hâtez-vous d'accourir
En ce lieu redoutable,
Ouvert au repentir !

(Pendant le chœur, plusieurs fugitifs viennent demander asile ; après le chœur tous rentrent dans l'église.)

SCÈNE II.

ROBERT, entrant vivement, BERTRAM.

ROBERT.

Viens !

BERTRAM.

Pourquoi dans ce lieu me forcer à te suivre ?

ROBERT.

Cet asile est sacré, l'on ne peut m'y poursuivre.
Délivré par tes soins, j'ai cherché mon rival,
Ce prince de Grenade.

BERTRAM.

Eh bien !

ROBERT.

O sort fatal !
Je suis vaincu.

BERTRAM.

Toi !

ROBERT.

Mon glaive lui-même
Dans ce combat m'a trahi !
Tout me trahit aujourd'hui.

BERTRAM.

Excepté moi qui t'aime,
Et qui veux ton bonheur. Ne le comprends-tu pas ?
Oui, puisque tu brisas d'une main imprudente
Ce rameau qui devait te livrer ton amante,
Elle est à ton rival !

ROBERT.

Pour l'ôter de ses bras,
Quel moyen ? parle !

BERTRAM.

Un seul offert à ta vengeance.

ROBERT.

Quel qu'il soit, je le veux !

BERTRAM.

Sois à nous ! sois à moi !
Qu'un écrit solennel nous engage ta foi !

ROBERT.

Pourvu que je me venge ! il suffit... donne...

(On entend en ce moment les chants religieux qui partent de l'église qui est au fond. Robert étonné s'arrête.)

BERTRAM.

Eh quoi !
Déjà ton cœur balance !

ROBERT, écoutant.

N'entends-tu pas ces chants ?

BERTRAM, voulant l'entraîner.

Ils nous importent peu.

ROBERT, avec émotion.

Ils frappaient mon oreille aux jours de mon enfance,
Lorsque pour moi, le soir, ma mère priait Dieu.

ENSEMBLE.

CHOEUR, ROBERT, BERTRAM.

LE CHOEUR, en dehors.

Gloire à la Providence !
Gloire au Dieu tout-puissant
Qui sauva l'innocence
Des piéges du méchant !

ROBERT.

O divine harmonie !
O célestes accords !
D'une aveugle furie
Vous calmez les transports.

BERTRAM, à part.

Sur son âme attendrie
Redoublons nos efforts ;
D'une aveugle furie
Excitons les transports.

ROBERT.

C'est Dieu lui-même qui rappelle
L'ingrat prêt à l'abandonner.

BERTRAM, à part.

De ces lieux il faut l'entraîner.
(Haut.)
Daigne en croire un ami fidèle.

ROBERT, *écoutant les chants qui continuent.*
Entends-tu ?

BERTRAM.
Qui peut t'effrayer ?
Suis-moi.

ROBERT.
Si je pouvais prier !

ENSEMBLE.

CHOEUR, ROBERT, BERTRAM.

CHOEUR, *en dehors.*
Gloire à la Providence !
Gloire au Dieu tout-puissant, etc.

ROBERT.
O divine harmonie !
O célestes accords, etc.

BERTRAM.
Sur son âme attendrie
Redoublons nos efforts, etc.

BERTRAM.
Je conçois que ces chants puissent troubler ton âme ;
Pour ton heureux rival ce peuple fait des vœux.

ROBERT.
Que dis-tu ?

BERTRAM.
Dans ce temple où l'hymen les réclame
Que ne vas-tu prier comme eux ?

ROBERT.
Ah ! ce mot seul a ranimé ma rage ;
Va-t'en ! tu n'es qu'un ennemi !

BERTRAM.
Qui ? moi ?
Ton ennemi ! moi, qui n'aime que toi !
Moi, qui dans tous les temps protégeai ton jeune [âge !
Moi, qui voudrais avoir tous les biens en partage
Pour te les donner tous !

ROBERT.
O ciel ! qui donc ès-tu ?

BERTRAM.
Ce trouble, cet effroi... dont mon cœur est ému,
Ne te l'ont-ils pas dit ? n'as-tu pas entendu
Ce matin... ce Raimbaut... et ce récit funeste
Des malheurs de ta mère... ils n'étaient que trop [vrais !

ROBERT.
Dieu !

BERTRAM.
Je fus son amant ! son époux ! je l'atteste.

ROBERT.
Qu'entends-je ?

BERTRAM.
Et maintenant, Robert, tu me connais !

ROBERT.
Malheureux que je suis !

BERTRAM.

AIR.

Jamais, c'est impossible,
Ton malheur, ô mon fils ! n'égalera le mien.
Notre tourment à nous, c'est de vivre insensible,
De ne pouvoir aimer, de n'aimer jamais rien.
Tel est l'enfer. Eh bien ! quand le souverain maître
Eut lancé dans l'abîme un ange révolté,
Dans mon cœur un instant le repentir vint naître ;
Et ce Dieu dans sa bonté,
Dans sa vengeance peut-être,
Me permit d'aimer ! oui, depuis ce jour cruel,
Oui, par toi seul, Robert, mon cœur a pu connaître
Les craintes, le bonheur, les tourments d'un mortel ;
Et toi seul à présent es ma vie et mon être.

O mon fils ! ô Robert ! ô mon unique bien !
D'un seul mot va dépendre et ton sort et le mien !
Je t'ai trompé, je fus coupable ;
Tu sauras tout : avant minuit,
Si tu n'as pas signé ce pacte irrévocable
Qui pour l'éternité tous les deux nous unit,
Ce Dieu qui me poursuit, ce Dieu qui nous accable,
Reprend sur toi tout son pouvoir ;
Je te perds à jamais, je ne dois plus te voir !
Minuit !... minuit !... tel est son arrêt immuable...

O mon fils ! ô Robert ! ô mon unique bien !
De ce mot va dépendre et ton sort et le mien !
De ton rival je suis le maître,
Un des miens avait pris ses traits ;
Dis un mot, il va disparaître.
L'hymen va combler tes souhaits ;
Et les honneurs et la richesse,
Et les plaisirs et les amours,
Dans une éternelle jeunesse,
Vont près de moi charmer tes jours !
Et ne crois pas qu'ici je veuille te séduire.
C'est pour ton seul bonheur qu'à présent je respire ;
Et si ce bonheur même est ailleurs qu'avec moi,
Va... fuis... Je t'aime assez pour renoncer à toi !

ROBERT.
L'arrêt est prononcé, l'enfer est le plus fort,
Ne crains pas que je t'abandonne.

BERTRAM.
O bonheur !

ROBERT.
Maintenant le devoir me l'ordonne,
Qui que tu sois, je partage ton sort.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ALICE.

ALICE, *qui a entendu les derniers mots.*
Robert, qu'ai-je entendu ?

BERTRAM, à Alice.

Dans ce lieu qui t'amène ?

ALICE.

Une heureuse nouvelle !... Ah ! je respire à peine.

(A Robert.)

Vous pouvez maintenant compter sur le succès,
Et rendre grâce au ciel qui vous protége :
Le prince de Grenade et son brillant cortége
N'ont pu franchir le seuil du lieu saint.

ROBERT.

Je le sais.

ALICE.

Et la noble princesse, à votre amour ravie,
Vous attend à l'autel.

BERTRAM.

Pars, il faut t'éloigner.

ALICE, à Robert.

Pourriez-vous donc l'abandonner ?
Avez-vous oublié le serment qui vous lie ?

BERTRAM, à Robert.

Hâtons-nous, le temps presse, et l'heure va sonner.

TRIO.

ROBERT, à Bertram.

A tes lois je souscris d'avance.
Que faut-il faire ?

ALICE.

(A Robert.)

O ciel ! Avant de vous quitter
Je voudrais vous parler.

ROBERT.

Silence !

ALICE.

D'un devoir rien ne vous dispense,
D'un dernier je dois m'acquitter.

ENSEMBLE.

BERTRAM, ALICE, ROBERT.

BERTRAM.

O tourment ! ô supplice !
Mon fils, mon seul bonheur !
A mes vœux sois propice,
J'en appelle à ton cœur.

ALICE.

Dieu puissant, ciel propice,
Que ton nom protecteur
Dans son cœur retentisse,
Et le rende au bonheur !

ROBERT.

O tourment ! ô supplice !
Qui déchirent mon cœur,
Faut-il que je périsse
D'épouvante et d'horreur !

BERTRAM.

Hâtons-nous.

(Tirant de son sein un rouleau de parchemin et un stylet de feu.)

Tiens, voici cet écrit redoutable
Qui peut seul engager ta foi !

ALICE, à part.

O ciel ! inspire-moi !

ROBERT, tendant la main du côté de Bertram.

Donne donc !

ALICE en ce moment tire de son sein le testament de la mère de Robert ; elle s'élance entre Bertram et Robert, et le donne à celui-ci.

Le voici ! fils ingrat ! fils coupable !
Lisez !

ROBERT.

O ciel ! c'est la main de ma mère !

(Lisant en tremblant.)

« Mon fils, ma tendresse assidue
» Veille sur toi du haut des cieux.
» Fuis les conseils audacieux
» Du séducteur qui m'a perdue. »

(Robert laisse tomber le papier qu'Alice se hâte de ramasser.)

BERTRAM.

Et quoi ! ton cœur hésite entre nous deux ?

ROBERT.

Je tremble... je frémis... Que décider ? ô cieux !

ALICE, sans regarder Robert et Bertram, et relisant à haute voix le papier qu'elle a ramassé.

« Mon fils ! mon fils ! ma tendresse assidue
» Veille sur toi du haut des cieux. »

BERTRAM, à Robert.

Mon fils ! mon fils ! jette sur moi la vue,
Vois mes tourments, entends mes vœux ;
D'un vain écrit ton âme est-elle émue ?

ALICE, de même.

« Fuis les conseils audacieux
» Du séducteur qui m'a perdue. »

ROBERT, entre les deux.

Prenez pitié de moi !

BERTRAM.

Non, partons à l'instant
Tu me vois à tes pieds.

ALICE, de l'autre côté.

Vois le ciel qui t'attend.

ENSEMBLE.

BERTRAM, ALICE, ROBERT.

BERTRAM.

O tourment ! ô supplice !
Mon fils, mon seul bonheur ! etc.

ALICE.

Dieu puissant, ciel propice,
Que ton nom protecteur, etc.

ROBERT.

O tourment ! ô supplice !
Qui déchirent mon cœur, etc.

ROBERT, prenant la main d'Alice.

Viens.

ALICE, de même.

Viens.

(Un coup de tonnerre se fait entendre.)

C'est minuit... ô bonheur !

BERTRAM, poussant un cri terrible.

Ah ! tu l'emportes, Dieu vengeur !

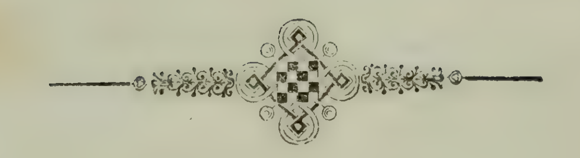
(La terre s'entr'ouvre, il disparaît. Robert, hors de lui, éperdu, tombe évanoui aux pieds d'Alice, qui cherche à le rappeler à la vie. A la musique terrible qu'on entend encore gronder dans le lointain, succèdent des chants célestes et une musique religieuse. Les rideaux du fond, qui se sont ouverts, laissent apercevoir l'intérieur de la cathédrale de Palerme remplie de fidèles qui sont en prières. Au milieu du rond-point, la princesse, à genoux avec toute sa cour ; à côté d'elle un siége vide destiné à Robert.

CHOEUR AÉRIEN.

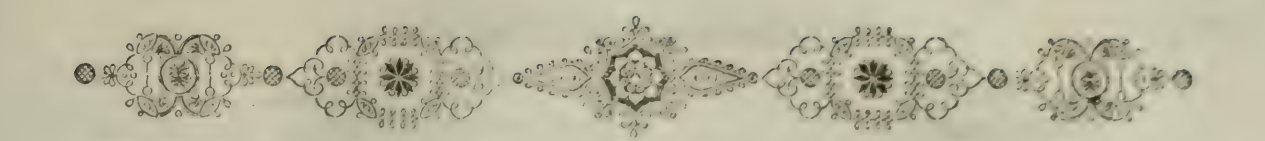
Chantez, troupe immortelle,
Reprenez vos divins concerts :
Il nous est resté fidèle,
Que les cieux lui soient ouverts !

ISABELLE, ALICE ET LE CHOEUR.

Gloire, gloire immortelle
Au Dieu de l'univers !
(Montrant Robert.)
Il est resté fidèle !
Les cieux lui sont ouverts.







LE SERMENT,

OPÉRA EN TROIS ACTES,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le 1er octobre 1832.

En société avec M. ***.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

Maître ANDIOL, aubergiste.
MARIE, sa fille.
EDMOND, jeune fermier, son amant.
LE CAPITAINE JEAN, chef des faux monnayeurs.
REMY, son contre-maître.
UN BRIGADIER de gendarmerie.
UN OFFICIER de troupe de ligne.
UN NOTAIRE ET DES TÉMOINS.
CHOEUR DE VOYAGEURS et de gens de l'auberge.
CHOEUR DE FAUX MONNAYEURS.
CHOEUR D'OFFICIERS.
JEUNES GENS et JEUNES FILLES du village.

ACTE PREMIER.

Un intérieur d'auberge, dans le midi, près de Toulon. Plusieurs voyageurs sont à table; d'autres arrivent, font transporter leurs effets. Tableau animé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDIOL, MARIE.

Andiol sert les voyageurs, stimule ses garçons; Marie, sa fille, est pensive dans un coin et regarde de temps en temps vers la porte ou du côté de la croisée.

CHOEUR DE VOYAGEURS.

Dans cette belle hôtellerie
Que le repos a de douceur!
Bon vin et table bien servie,
C'est le bonheur du voyageur.

MARIE, à part et regardant au fond du théâtre.

Il ne vient pas! je n'y puis rien comprendre;
Je l'attendais hier, je l'attends aujourd'hui.

VOYAGEURS, à table.

Holà, la fille!

ANDIOL, à Marie.

Et bien! tu ne viens pas d'entendre?

MARIE.

(A part.)

Si fait, mon père. Ah! mon Dieu! quel ennui!
Il ne vient pas!

ANDIOL, la secouant par le bras et lui montrant la table à droite.

Du vin! du vin ici!

CHOEUR.

Dans cette belle hôtellerie
Que le repos a de douceur!
Bon vin et table bien servie,
C'est le bonheur du voyageur.

ANDIOL.

AIR.

Le bel état que celui d'aubergiste!
Maître en ces lieux j'y commande gaîment;
Tout m'obéit et nul ne me résiste,
Je réunis et l'honneur et l'argent.
Vive l'honneur! vive l'argent!

De mes trésors source féconde,
Les étrangers sont mes amis!
Je suis celui de tout le monde;
Aussi chaque jour je me dis:
Le bel état que celui d'aubergiste, etc.

Aussitôt que l'on sonne,
Je suis là!
Parlez, que l'on ordonne,
Me voilà!

Aller, venir,
Monter, courir,
C'est mon devoir, c'est mon plaisir !

Vous qui venez avec mystère,
Couple heureux qui ne mangez rien,
Je suis discret, je sais me taire,
Je ne vois rien, je n'entends rien !
Je sais quel devoir est le mien.

Aussitôt que l'on sonne,
Je suis là !
Parlez, que l'on ordonne,
Me voilà !
Aller, venir, monter, courir,
C'est mon devoir, c'est mon plaisir !

Voyageurs à pied, en carrosses,
Venez chez moi, l'on vous attend !
Repas de corps, repas de noces,
Commandez, l'on sert à l'instant.
Filles, garçons, que l'on s'empresse;
Des égards, de la politesse,
Des soins, du zèle et cétéra;
Car sur la carte tout cela,
Tout cela se retrouvera.
(Montrant la carte qu'il tient à la main.)
Aussitôt que l'on sonne,
La voilà ;
Parlez, que l'on ordonne,
Je suis là !

Bons voyageurs, chez moi venez tous hardiment,
Maître Andiol ! *au Lion d'Argent !*
De Marseille à Toulon c'est la meilleure auberge!
Venez, Messieurs, qu'on vous héberge ;
Venez, vous serez bien reçus,
Vous tous, Messieurs, et surtout vos écus !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE JEAN et PLUSIEURS HOMMES habillés en matelots et portant plusieurs sacoches d'argent.

ANDIOL.

Encor des voyageurs ! quand mon auberge est
(Regardant.) [pleine.
Des marins !... excellente aubaine !
Ils ne comptent jamais !

LE CAPITAINE.

A boire, et du meilleur !

ANDIOL.

Je n'en vends jamais d'autre, et je vois, capitaine,
Que vous avez eu du bonheur.
(Montrant les sacoches.)
La prise est bonne ?

LE CAPITAINE.

Oui.

ANDIOL.

J'en suis aise !
Et malgré la croisière anglaise,
On passe donc encor ?

LE CAPITAINE.

Le capitaine Jean
Sait se faire passage !
(On apporte du vin sur la table.)
Une pipe, et va-t'en !
(Il débouche une bouteille).

PREMIER COUPLET.

Plus d'une tempête,
Hardi nautonnier,
Gronde sur ma tête :
C'est là mon métier !
Et lorsque va naître
Le vent furieux,
A mon contre-maître
Je dis tout joyeux :

Verse, verse, maître,
Et buvons soudain
Ma part du butin !
Qui sait si peut-être
Je boirai demain ?

CHOEUR DE MATELOTS.

Pour nous jamais, jamais de lendemain !

DEUXIÈME COUPLET.

Le lâche qui tremble
Dit : combien sont-ils ?
Mais qui me ressemble
Brave les périls !
Je crains peu la foudre,
Et sur mon tillac,
Quand j'ai de la poudre,
Du rhum et du rack...

Verse, verse, maître,
Et buvons soudain
Ma part du butin !
Qui sait si peut-être
Je boirai demain ?

TROISIÈME COUPLET.

La seule sagesse
Consiste à jouir,
Et sans la richesse
Autant vaut mourir ;
Et voguant sur l'onde,
Couché sur mon or,
Que la foudre gronde,
Je veux dire encor :

Verse, verse, maître, etc.

LE CAPITAINE, à Andiol.

Qu'on me prépare un lit !

ANDIOL.

Toute l'auberge est pleine.

LE CAPITAINE.

Comment! pas un appartement?

MARIE.

Pas un seul, capitaine!

ANDIOL.

Quand je dis pas un seul... il en est un vacant,
Et qui touche au donjon de la vieille tourelle...

LE CAPITAINE.

C'est bon!

MARIE, hésitant.

Mais, voyez-vous... c'est qu'ordinairement
On ne l'habite pas.

LE CAPITAINE.

Et pourquoi donc, ma belle?

ANDIOL, bas à Marie.

Te tairas-tu?

MARIE.

Non pas, vraiment!
Le capitaine est brave et l'on peut tout lui dire.

LE CAPITAINE.

Eh bien?...

MARIE.

Eh bien! dans ce lieu, dès longtemps
Il apparaît, dit-on, des revenants.

LE CAPITAINE, regardant ses compagnons.

Des revenants!

ANDIOL, à Marie.

Tu vois... tu les fais rire.

MARIE.

PREMIER COUPLET.

Dans ces sombres appartements
Brillent des flammes souterraines;
Puis on voit des fantômes blancs
Qui vont traînant de lourdes chaînes.
O vous qui venez en ce lieu,
Recommandez votre âme à Dieu!

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE, la regardant.

Qu'elle est jolie! et sa frayeur
Double son charme séducteur.

ANDIOL et LES AUTRES VOYAGEURS.

C'est effroyable! ah! quelle horreur!
Je sens redoubler ma frayeur.

MARIE.

N'est-il pas vrai? c'est une horreur,
Et rien qu'en parler me fait peur.

MARIE.

DEUXIÈME COUPLET.

Un voyageur avait voulu
Pénétrer ce fatal mystère,
Mais on dit qu'il a disparu
Et n'a plus revu la lumière...
O vous qui venez en ce lieu,
Recommandez votre âme à Dieu!

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est jolie! et sa frayeur
Double son charme séducteur.

ANDIOL et LES AUTRES VOYAGEURS.

C'est effroyable! ah! quelle horreur!
Je sens redoubler ma frayeur.

MARIE.

N'est-il pas vrai? c'est une horreur,
Et rien qu'en parler me fait peur.

LE CAPITAINE, à Marie.

Merci de vos avis! cette chambre fatale
De l'enfer, je le vois, est une succursale;
Nous n'irons pas!

ANDIOL, étonné.

Vraiment!

LE CAPITAINE, froidement.

C'est plus prudent.
Quoique marin, le capitaine Jean
N'aime pas, vois-tu bien, se battre avec le diable!

ANDIOL.

Je suis de son avis, et j'en ferais autant!

LE CAPITAINE, à son contre-maître.

Allons, partons, paye et quittons la table!

(Le matelot donne une pièce d'argent à Andiol, qui la regarde attentivement.)

Qu'as-tu?

ANDIOL.

Dites-moi donc, est-ce de bon argent?
Regardez donc, capitaine.

LE CAPITAINE.

Excellent!
Moi, je le prends, voici de l'or.

ANDIOL.

C'est différent.

LE CAPITAINE, à Marie.

Et vous, ma belle fille,
Et si naïve et si gentille,
De moi recevez ce présent.

(Il lui donne la chaîne d'or qu'il avait au cou.)

Et pensez quelquefois au capitaine Jean!

ENSEMBLE.

ANDIOL, à sa fille.

Allons donc, qu'on le remercie;
Tous ces marins ont si bon cœur!
C'est un aimable voyageur.

LE CAPITAINE.

Ah! qu'elle est bien, qu'elle est jolie!
Par ses attraits, par sa candeur,
On sentirait toucher son cœur.

MARIE.

Ah! combien je vous remercie!
Vraiment, Monsieur, c'est trop d'honneur.
C'est un aimable voyageur.

(Le capitaine et ses matelots sortent par le fond; Andiol et les autres voyageurs entrent dans leur chambre.)

SCÈNE III.

MARIE, seule, après avoir regardé la pendule.

Du village voisin une heure nous sépare.
Qui peut le retenir?... de mon père il a peur!
Mon père est riche... il est avare!
Edmond n'a rien... rien... que mon cœur!

AIR.

Dès l'enfance les mêmes chaînes
Tous deux avaient su nous lier;
Premiers plaisirs, premières peines
Ne peuvent jamais s'oublier!

Par malheur, sa seule opulence
Est son courage et ses vertus!
Mon père défend que j'y pense,
Hélas! et j'y pense encor plus!

Dès l'enfance les mêmes chaînes
Tous deux avaient su nous lier;
Premiers plaisirs, premières peines
Ne peuvent jamais s'oublier!

Mais l'heure s'avance,
Oui, la nuit commence,
Et je vois, hélas!
Qu'il ne viendra pas.
Ah! quel dommage! il ne vient pas!

Dans ma parure nouvelle,
Avec cette chaîne d'or,
Je lui paraîtrais plus belle;
Il m'aimerait plus encor!
(Se regardant devant le miroir de l'auberge.)
Elle me va bien... si bien!
Oui... je crois que par elle
Je suis plus jolie... eh bien!
Ce soir il n'en verra rien!

Oui, l'heure s'avance,
Oui, la nuit commence;
Quel dommage, hélas!
Il ne viendra pas!

Mais demain c'est fête au village;
On danse, on chante sous l'ombrage!
A chanter l'on m'invitera;
Je chante bien quand il est là,
Ah! ah! ah! ah! ah!

Puis, ô bonheur que rien n'égale!
Viendra la danse provençale,
Au son joyeux du tambourin...
Edmond me donnera la main.

L'orchestre commence,
Et tous en cadence,
Filles et garçons,
Nous danserons.

O douce espérance,
Qui de son absence
Est venu soudain
Bannir le chagrin!
Oui, peine, chagrin,
Au son du tambourin
Tout s'oublîra demain!

SCÈNE IV.

MARIE, EDMOND.

(Edmond paraît à la porte du fond. Habillement de fermier; il porte à la main un bâton, et sur les épaules un havresac qu'il cherche à cacher en entrant.)

MARIE, l'apercevant et courant à lui avec joie.
Le voilà!... c'est heureux!
(S'arrêtant tout effrayée.)
Ah! mon Dieu! quel air triste!

EDMOND, levant les yeux et l'apercevant.
Enfin je vous revois.

MARIE.
(Il hésite.)
Qu'avez-vous donc?... parlez.
(Apercevant son havresac.)
Et ces apprêts de départ?
(Lui prenant la main.)
Vous tremblez!

EDMOND, détournant la tête.
Ne me demandez rien...

MARIE.
Au contraire, j'insiste,
Et je veux tout savoir! oui, Monsieur, oui, j'y tiens.
Tous vos chagrins ne sont-ils pas les miens?

DUO.

EDMOND.
Je voulais t'en faire un mystère,
Mais je dois enfin le trahir!
On nous appelle pour la guerre;
Je suis conscrit, il faut partir.

MARIE, immobile.
De terreur mon âme est glacée;
Vous, Edmond, vous allez partir!
(Pleurant.)
Et moi, que vous aurez laissée,
Et moi... que vais-je devenir?

EDMOND, voulant l'apaiser.
Calme-toi!
(A part.)
Sa douleur redouble.

MARIE, pleurant.
Ah! je sens se briser mon cœur.

EDMOND, à part.
Et moi-même cachons mon trouble;
Peut-être on croirait que j'ai peur.

(Haut à Marie.)
Je pars demain pour la frontière,
Je pars demain; au pays j'appartiens.
J'ai reçu l'adieu de ma mère,
Je venais te faire les miens:

Adieu, ma compagne chérie;
Adieu, toi qui reçus ma foi.
Jusqu'au dernier jour de ma vie
Mon cœur ne battra que pour toi!

MARIE.
Adieu! mon bonheur et ma vie,
Adieu, toi qui reçus ma foi;
Adieu... ton image chérie
Restera toujours avec moi!

MARIE, vivement, et s'arrachant de ses bras.
Tu ne partiras pas! mes bijoux... cette chaîne
Pourront payer un remplaçant!

EDMOND.
Un remplaçant!... ton espérance est vaine;
Je n'en veux pas quand la gloire m'attend!
Simple fermier, je n'ai point de fortune;
Mais soldat... je puis m'en faire une!

MARIE, tristement.
Vous, un pauvre conscrit!

EDMOND, avec chaleur.
Eh! vois donc sous nos yeux
Tant de guerriers fameux
Qui partaient tous soldats, et qui victorieux
Revenaient généraux! je reviendrai comme eux...

MARIE.
Quelle folie?

EDMOND.
Pourquoi donc? nous allons conquérir l'Italie
Pour la seconde fois.

MARIE.
O funeste départ!

EDMOND.
Du chef qui nous conduit l'audace peu commune
A déjà, nous dit-on, franchi le Saint-Bernard!
Nous courons le rejoindre et suivre sa fortune;
Elle doit être belle, et j'en aurai ma part.
Ma compagne chérie,
Jusque-là garde-moi ta foi;
Jusqu'au dernier jour de ma vie
Mon cœur ne battra que pour toi.

MARIE.
Adieu, mon bonheur et ma vie!
Adieu, toi qui reçus ma foi;
Adieu! ton image chérie
Restera toujours avec moi.

ENSEMBLE.

EDMOND.
Va, calme tes alarmes;
Ne songeant qu'à tes charmes,
Je serai sous les armes
Fidèle à mon amour.
Même espoir nous rassemble,
Et loin que ton cœur tremble,
Ne songeons plus ensemble
Qu'au bonheur du retour.

MARIE.
O mortelles alarmes!
Oui, ma vie est sans charmes,
Tant que le sort des armes
T'enlève à mon amour.

Je frémis et je tremble,
Et jamais, il me semble,
Nous ne verrons ensemble
Le bonheur du retour.

MARIE, apercevant son père et s'éloignant d'Edmond.
O ciel!

EDMOND.
C'est maître Andiol!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANDIOL.

ANDIOL, apercevant Edmond.
Quoi! malgré ma défense
Encore en ce logis!

MARIE, allant à lui.
Mais, mon père...

ANDIOL.
Silence!
(A Edmond.)
Jamais, je te l'ai dit, tu ne l'épouseras!
Car tu n'as rien, et j'aime l'opulence;
Ainsi, pars! je le veux!

EDMOND.
Et moi, je ne veux pas!

TRIO.

EDMOND, frappant sur la table.
Votre maison est une auberge
Et j'ai le droit de l'occuper!
Aussi, je prétends qu'on m'héberge,
Car je n'y viens que pour souper!
(S'asseyant.)
Allons, qu'on me donne à souper!

MARIE, craignant que cela ne fâche son père, et s'adressant à Edmond d'un air suppliant.
Monsieur Edmond!...

EDMOND, à Marie.
Et vous, la fille,
A l'instant même servez-moi!

ANDIOL.
Quelle audace!

EDMOND, à Andiol avec fierté.
C'est votre emploi,
Et qu'ici votre zèle brille!

ANDIOL, le menaçant.
Qu'il sorte!... ou qu'il craigne un éclat!

EDMOND.
Je ne crains rien, je suis soldat.

ANDIOL, étonné.

Soldat!

MARIE, avec douleur.

Oui, mon père, il nous quitte;
Il part demain!

ANDIOL, d'un air joyeux.

C'est différent!
Alors, qu'on le serve à l'instant
Afin qu'il s'en aille plus vite!

(Marie a donné un couvert à Edmond qui s'est assis; elle veille à ce qu'il ne manque de rien. Elle le sert elle-même, et au lieu de manger Edmond la regarde. Tout cela a lieu à droite du théâtre pendant qu'Andiol, qui est à gauche, chante en riant les vers suivants.)

Honneur à ce soldat vaillant!
Honneur à ce César moderne!
Qu'il sera bien sous la giberne!
Il a déjà l'air conquérant!
Honneur à ce soldat vaillant!

(En ce moment il avance un pas pour mieux le regarder. Marie vient d'offrir une assiette à Edmond, et celui-ci a pris sa main qu'il presse contre ses lèvres.)

ANDIOL, avec colère.

Eh bien! que fait-il là?

(Appelant.)

Venez ici, Marie.

(Marie accourt près de son père.)

EDMOND, à voix haute.

La fille! servez-moi!

MARIE veut faire quelques pas vers Edmond, un regard de son père l'arrête.

Que faire? je vous prie!

(Restant entre les deux au milieu du théâtre.)

Auquel des deux dois-je obéir?

ANDIOL et EDMOND.

C'est à moi seul!

ANDIOL, avec colère.

Morbleu!...

MARIE, allant à lui d'un air suppliant.

Mon père, il va partir!

ENSEMBLE.

EDMOND, à la table à droite et soupant.

Je bois à ma maîtresse,
Je bois à mes exploits;
Je jure que sans cesse
(à Marie.)
Je vivrai sous tes lois.

MARIE.

Quelle crainte m'oppresse!
Pour un jour je le vois;
Je le vois... mais serait-ce
Pour la dernière fois?

ANDIOL.

Du courroux qui m'oppresse
N'écoutons pas la voix;
Supportons sa tendresse,
C'est la dernière fois.

ANDIOL, voyant qu'Edmond se lève de table.

Allons, ton souper est fini,
A l'instant même sors d'ici!

EDMOND, froidement.

Pourquoi donc?

ANDIOL.

Porte ailleurs tes pas.
Tu m'entends!...

EDMOND.

Non! je n'entends pas!
Votre maison est une auberge,
Et l'on ne peut m'en arracher!
Aussi, je prétends qu'on m'héberge,
Car chez vous je viens pour coucher;
Allons, qu'on m'apprête à coucher!

MARIE.

Monsieur Edmond!...

EDMOND.

Allons, la fille,
Préparez mon appartement!

ANDIOL.

On n'en a plus.

EDMOND, à Andiol et tirant sa bourse qu'il secoue.

J'en veux pourtant!
Cherchez! que votre zèle brille!

MARIE, doucement et voulant l'engager à partir.

On vous dit qu'il n'en reste aucun.

ANDIOL, vivement.

Si vraiment, il nous en reste un.

EDMOND, riant et remettant sa bourse dans sa poche.

J'en étais sûr!

ANDIOL.

Une chambre fort belle
Qui touche au vieux donjon de l'ancienne tourelle.

MARIE, avec effroi.

Ciel!

EDMOND, vivement.

Je la prends!

MARIE, de même.

Non pas!

ANDIOL, gaiement.

Une chambre d'ami!

(A Marie qui veut parler.)

Silence!

MARIE, à son père.

Et le danger!...

ANDIOL.

C'est son affaire à lui.

(Pendant ce temps, Edmond s'est rapproché de la table, et se versant un dernier verre de vin, il dit debout en élevant son verre:)

Je bois à ma maîtresse,
Je bois à mes exploits;
Je jure que sans cesse
(Montrant Marie.)
Je vivrai sous ses lois!

ENSEMBLE.

MARIE.

Quelle crainte m'oppresse!
Pour un jour je le vois;
Je le vois... mais serait-ce
Pour la dernière fois?

ANDIOL.

Du courroux qui m'oppresse
N'écoutons pas la voix;
Supportons sa tendresse,
C'est la dernière fois.

EDMOND, s'apprêtant à sortir.

Partons!

MARIE, se jetant au-devant de lui.

Vous n'irez pas! Dans cet appartement
Habite, à ce qu'on dit, un spectre... un revenant!

EDMOND, riant.

Pour un futur soldat l'admirable rencontre!

ANDIOL, d'un air goguenard.

Oui, c'est dans ces cas-là que la valeur se montre...

(Regardant Edmond.)

Quand on en a!

EDMOND, avec colère et fierté.

Morbleu!

MARIE, l'arrêtant.

Le capitaine Jean,
Qui, tout autant que vous, pour le moins est vaillant,
A refusé ce soir d'y loger!

EDMOND.

Je crois bien!

(Regardant Marie avec tendresse.)

Il ne doit pas quitter la femme qu'il adore!
Et si pour la revoir c'était le seul moyen...

MARIE.

Que dites-vous?

EDMOND.

Demain, au lever de l'aurore,
Avant de partir, si je peux
Vous parler, vous revoir encore,
Cet espoir suffit à mes vœux;
Et pour cela je reste... oui, je reste en ces lieux.

MARIE.

Edmond, si vous m'aimez, et si j'ai quelque droit...

EDMOND, avec amour.

Songez donc!... une nuit!... là, sous le même toit...

MARIE.

Je ne veux pas!

EDMOND.

Moi, je le veux!

ANDIOL, riant.

C'est un guerrier audacieux.

MARIE.

Je ne veux pas!

EDMOND.

Moi, je le veux!

ENSEMBLE.

ANDIOL.

Tant mieux!
Tant mieux!
Tant mieux!

EDMOND.

Je le veux!
Je le veux!

MARIE.

Eh quoi! malgré mes vœux!

ENSEMBLE.

MARIE.

Projet téméraire!
En vain ma prière
Voudrait en distraire
Celui qui m'est cher.
O frayeur extrême!
Pourquoi, vous que j'aime,
Braver de vous-même
Satan et l'enfer?

EDMOND.

Un bon militaire
Doit braver, ma chère,
Le ciel et la terre,
La flamme et le fer.
C'est là mon système,
Et pour ce que j'aime
Je descendrais même
Au fond de l'enfer.

ANDIOL.

Oui, laissons-le faire,
Un bon militaire
Doit braver, ma chère,
La flamme et le fer.
Voyez comme on l'aime!
O bonheur extrême!
Si Satan lui-même
L'emporte en enfer.

EDMOND, sonnant et appelant.

Allons! allons! qu'on m'obéisse!

ANDIOL, gaiement.

Allons! allons! qu'on obéisse,
Qu'on serve ce jeune guerrier;
Qu'il trouve un asile propice
Sous notre toit hospitalier.

ENSEMBLE.

MARIE.

Projet téméraire! etc.

EDMOND.

Un bon militaire, etc.

ANDIOL.

Oui, laissons-le faire, etc.

(Andiol entraîne Edmond vers la porte à gauche; Marie le suit.)

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre gothique. A droite du spectateur une large et haute cheminée ; un grand fauteuil est auprès. A gauche, un lit à baldaquin et rideaux de damas. Les trois panneaux du fond sont occupés par de grands tableaux. A gauche, sur le second plan, une porte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE entre seule par la porte à gauche; elle tient un fagot, une pelle où il y a de la braise, un oreiller et un bougeoir allumé ; elle s'avance avec précaution et en regardant autour d'elle avec crainte.

RÉCITATIF.

« Va-t'en là-haut, m'a dit mon père,
« Porter du feu, de la lumière. »
Lui n'ose pas!... voilà pourquoi
L'on me charge de cet emploi.
Avec effroi je me hasarde
Dans cet immense appartement;
Je crains toujours, quand j'y regarde,
D'y rencontrer le revenant.

(En ce moment entre Edmond. Marie pousse un cri, laisse tomber son fagot, et met sa main devant ses yeux.)

Ah ! c'est lui !

SCÈNE II.

MARIE, EDMOND.

EDMOND.

Quel effroi soudain!
C'est moi, Marie !

MARIE.

En êtes-vous certain ?

DUO.

EDMOND.

Toi que j'adore,
Un mot encore.

MARIE.

Non, laissez-moi ;
Je meurs d'effroi.

EDMOND.

Gentille amie,
Je t'en supplie.

MARIE.

N'approchez pas,
Ou je m'en vas.
Car mon père m'attend en bas,
Et je sens là battre mon cœur.

EDMOND.

Moi, c'est d'amour !

MARIE.

Moi, de frayeur !

ENSEMBLE.

MARIE.

Oui, je sens là battre mon cœur,
Est-ce d'amour ou de frayeur ?

EDMOND.

Auprès de toi je sens mon cœur
Battre d'amour et de bonheur.

MARIE, agenouillée près de la cheminée, souffle le feu et repousse Edmond qui veut lui parler.)

A vous servir quand je m'applique,
De grâce, Monsieur, laissez-moi;
Dans ce séjour sombre et gothique,
Cette nuit vous mourrez de froid.

EDMOND.

Dans mon âme reconnaissante
Je dois, l'honneur m'en fait la loi,
Payer la gentille servante
Dont la bonté veille sur moi.

(Il la serre dans ses bras et veut l'embrasser. On entend Andiol en dehors crier du bas de l'escalier.)

Marie !

MARIE, s'éloignant d'Edmond avec effroi.

Ah ! c'est mon père !... il m'appelle, il m'attend !

EDMOND.

Un instant, de grâce, un instant.
Toi que j'adore,
Un mot encore.

MARIE.

Non, laissez-moi;
Je meurs d'effroi.

EDMOND.

Gentille amie,
Je t'en supplie.

MARIE.

N'approchez pas,
Ou je m'en vas.

ENSEMBLE.

MARIE.

Ah ! je sens là battre mon cœur,
Est-ce d'amour ou de frayeur ?

EDMOND.

Auprès de toi je sens mon cœur
Battre d'amour et de bonheur.

MARIE, prête à s'en aller.

Adieu ! cette nuit prends bien garde
Veille sur toi, sur mon bonheur ;
D'être à demain comme il me tarde !
(Revenant.)
Tâche bien de n'avoir pas peur.

EDMOND, souriant.

J'essaîrai, j'aurai du courage ;
Mais, Marie, il me semble à moi
Qu'un seul baiser reçu par toi
M'en donnerait bien davantage.

MARIE, ingénument et lui tendant la joue.

S'il est ainsi, prenez-le, je le veux;
Mais pour vous donner du courage,
Un seul !

EDMOND, l'embrassant sur les deux joues.

Ah ! j'en aurai pour deux.

(Dans ce moment on entend encore Andiol en dehors, et qui crie plus fort :)

Marie !

MARIE.

Ah ! c'est mon père !

(A Edmond et vivement.)

Il m'attend, il m'appelle.

EDMOND.

Ah ! pour moi quel tourment !

MARIE, toujours prête à sortir.

Sois-moi toujours constant.

EDMOND.

Sois-moi toujours fidèle.

MARIE.

Adieu, mes seuls amours.

EDMOND.

Tu m'aimeras toujours ?

MARIE.

Toujours !

EDMOND.

Toujours !

MARIE.

C'est là mon seul espoir.
A demain !

EDMOND.

A demain !

MARIE.

Bonsoir.

EDMOND.

Bonsoir.

(Elle sort par la porte à gauche qu'elle referme.)

SCÈNE III.

EDMOND, seul, la regardant sortir.

Elle est partie ! et ma joie avec elle !
Mais j'espère demain, demain, au point du jour,
Lui dire encore un dernier mot d'amour.
(Regardant autour de lui.)
Elle a raison ; ma chambre n'est pas belle.
(L'examinant avec plus d'attention.)
Ce lieu dépend du vieux château, je crois,
Contre lequel l'auberge est adossée ;
Manoir inhabité, qui fut noble autrefois...
(Regardant la hauteur des voûtes et tâtant ses bras et ses épaules.)
J'ai froid !...
(Il se rapproche de la cheminée et rallume le feu.)
Mais une nuit est bien vite passée,
Surtout quand tour à tour s'offrent à ma pensée
Mes rêves de bonheur et mes futurs exploits.

CAVATINE.

En avant, conscrit, en avant !
Qu'au champ d'honneur la gloire est belle !
Marchons, le tambour nous appelle,
Et la victoire nous attend.
En avant ! conscrit, en avant,
En avant !

Cette redoute où l'airain nous foudroie,
Le premier j'y pénétrerai ;
Cet étendard qui dans l'air se déploie,
C'est moi, moi qui le ravirai ;
Et de retour dans mon village,
Je vois, j'entends sur mon passage,
Les habitants qui s'écrîront :
Quel est cet officier ? mais c'est lui ! c'est Edmond !
(Avec fierté.)
Le capitaine Edmond !

En avant, conscrit, en avant, etc.

Et moi, qui près de ma maîtresse
Renfermais toujours ma tendresse...
L'épaulette donne du cœur,
Et j'en aurai près de Marie ;
Elle cède, elle est attendrie...
Comment résister au vainqueur,
Au vainqueur de l'Italie ?
(Se frottant les mains.)

En avant, conscrit, en avant,
Et la victoire nous attend.
En avant !
En avant !
(Il s'arrête et écoute.)
Mais quel bruit souterrain a frappé mon oreille ?
Écoutons !... on dirait à ce que j'entends là,
Le bruit du canon !...
(Riant.)
Bon ! je le rêve déjà ;
Oui, je rêve, c'est sur... car déjà je sommeille.
(Il tombe sur le fauteuil et répète en s'endormant.)
En avant, conscrit, en avant !
Qu'au champ d'honneur la gloire est belle !
Marchons, le tambour nous appelle,
Et la victoire nous attend.
En avant, conscrit, en avant !
En avant !
(Il s'endort.)

SCÈNE IV.

Un des tableaux qui occupent le panneau du milieu glisse dans l'épaisseur de la muraille et laisse voir les voûtes d'un vaste édifice. Les matelots qu'on a vus à la première scène paraissent à l'ouverture ; ils sont armés et suivis de plusieurs de leurs compagnons.

CHOEUR.

C'est dans la nuit et le mystère
Qu'il faut accomplir nos desseins !
Malheur ! malheur au téméraire
Qu'un sort fatal livre en nos mains !
En silence avançons !
(Apercevant Edmond.)
Ah ! le voici !... frappons !
(Ils entourent Edmond et lèvent sur lui leurs poignards.)

EDMOND, rêvant et chantant gaiement.

En avant, conscrit, en avant!
Qu'au champ d'honneur la mort est belle!
La victoire nous attend.
En avant, en avant!

CHOEUR.

Le voilà sans défense,
Et sans craintes il dort.
N'importe! la prudence
Nous commande sa mort.

(Ils entourent tous Edmond en criant avec force.)

Oui, sa mort!

EDMOND, se réveillant en sursaut et se levant à moitié endormi.

A moi, soldats! entendez-vous ces cris?
Marchons!...

(Frottant ses yeux et regardant autour de lui.)

Que vois-je? est-ce un prestige?

CHOEUR.

Tais-toi! tais-toi!

EDMOND.

Que voulez-vous? où suis-je?

CHOEUR.

Dans les mains de tes ennemis.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Ton imprudence et ton audace
Ont dans ces lieux conduit tes pas.
Point de pitié. Non, point de grâce,
Notre intérêt veut ton trépas.

EDMOND.

Quel est le sort qui me menace,
Et qui peut donc armer leurs bras?
Daignez me répondre, de grâce!
Pourquoi voulez-vous mon trépas?

EDMOND.

Pour quel crime m'ôter la vie?

CHOEUR.

Il faut mourir! rien ne peut nous fléchir.

EDMOND.

Que vous ai-je fait, je vous prie?

CHOEUR.

Il faut nous suivre; allons, il faut mourir.

EDMOND, avec rage.

Mourir, sans défendre mes jours!
Je suis sans armes, sans secours!
Eh quoi! déjà perdre la vie,
Quand l'avenir m'était si doux!
O ma maîtresse! ô ma patrie!
Je meurs, et ce n'est pas pour vous.

CHOEUR.

Ton imprudence et ton audace
Ont dans ces lieux conduit tes pas;
Point de pitié, non, point de grâce!
Notre intérêt veut ton trépas.
Marchons, marchons! nous voulons ton trépas.

(Ils ont saisi Edmond et vont l'entraîner dans l'intérieur du château.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE JEAN, paraissant à l'ouverture du fond.

CHOEUR.

C'est notre chef!

LE CAPITAINE.

Amis, que prétendez-vous faire?

CHOEUR.

Défendre nos trésors; punir un téméraire
Qui vient surprendre nos secrets.

LE CAPITAINE, à Edmond.

Qui donc es-tu?

EDMOND.

Soldat! et demain je partais
Pour rejoindre l'armée où le devoir m'appelle.

LE CAPITAINE.

Ah! tu partais demain?

EDMOND.

Et d'une mort plus belle
Je rêvais l'espoir glorieux;
Mais l'arrêt est porté! prends mes jours...

LE CAPITAINE, montrant ses compagnons.

Oui, pour eux
Je le dois!

(Souriant.)

Cependant, conviens qu'il est dommage
De mourir aussi jeune avec tant d'avenir.

EDMOND, avec ironie.

Quoi! m'insulter encor!

LE CAPITAINE.

Non! j'aime le courage;
L'approche de la mort ne t'a pas fait pâlir!

(Lui prenant la main.)

Ta main ne tremble pas!... je prétends te servir
Et te sauver!

CHOEUR.

Jamais!

LE CAPITAINE, au chœur.

Silence!

(A Edmond.)

Partage nos dangers, notre or, notre opulence!
Viens dans nos rangs, soit des nôtres...

EDMOND.

Tais-toi!
Je suis soldat; l'honneur seul est ma foi!

LE CAPITAINE.

Songe à tes jours, écoute-moi!

EDMOND.

Je suis soldat!

LE CAPITAINE.

Il y va de ta vie!

EDMOND.

Ma vie est dans vos mains, mon honneur est à moi!

Puisqu'il me faut perdre la vie,
Frappez! je braverai vos coups;
O ma maîtresse! ô ma patrie!
Je meurs, et ce n'est pas pour vous!

CHOEUR.

Son imprudence et son audace
Ont dans ces lieux conduit ses pas!
Point de pitié; non, point de grâce!
Notre intérêt veut son trépas.
Frappons!

LE CAPITAINE.

Arrêtez!... tous!
(A Edmond.)
Promets-tu de te taire?
De ne jamais révéler ce mystère?
De ne nommer ni ne trahir jamais
Aucun de nous?

EDMOND.

Je le promets.

CHOEUR, au capitaine.

Non! il n'est pas en ta puissance
De nous ravir notre vengeance;
Qui répondra de son silence?

LE CAPITAINE.

Qui nous en répondra, dites-vous?... son honneur!
Et ce mot seul suffit entre des gens de cœur!

EDMOND.

Je jure ici devant Dieu qui m'entend,
Et par mes jours, et par ceux de ma mère,
Par la maîtresse qui m'est chère,
Je jure ici de tenir mon serment!

LE CAPITAINE, à ses compagnons.

Vous l'entendez?
(A Edmond.)
J'ai reçu ta promesse
Et songe à la tenir,
Ou ma main vengeresse
Saura bien te punir.

EDMOND.

Je tiendrai mes promesses;
Si j'osais les trahir,
Ces jours que tu me laisses
Devront t'appartenir.

CHOEUR.

De ce serment frivole
On peut se repentir;
L'ennemi qu'on immole
Ne peut plus nous trahir.

LE CAPITAINE, à Edmond.

Des premiers feux du jour l'horizon se colore,
Quitte ces lieux!... Je porte envie à ton bonheur;
Tu vas, sous des drapeaux que la victoire honore,
Mourir pour ton pays, ou revenir vainqueur!

EDMOND.

Des jours que je te dois je ferai bon usage!

CHOEUR, à demi-voix.

Souffrirons-nous qu'il ose nous quitter?

LE CAPITAINE.

Je l'ai dit!... je le veux! qu'on lui livre passage!
Ou j'immole à l'instant qui m'ose résister!
(A Edmond.)
Dieu doit dans les combats protéger ton courage,
(Avec douleur.) (Vivement.)
Tandis que moi!... Va-t'en!... va-t'en!...
Et pense quelquefois au capitaine Jean!

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.

J'ai reçu ta promesse,
Et songe à la tenir,
Ou ma main vengeresse
Saura bien te punir.

EDMOND.

Je tiendrai mes promesses;
Si j'osais les trahir,
Ces jours que tu me laisses
Devront t'appartenir.

LE CHOEUR.

Qu'il tienne sa promesse;
S'il osait la trahir,
Notre main vengeresse
Saurait bien le punir.

(En ce moment les vitraux du fond paraissent colorés par le jour naissant. — Les faux monnayeurs ouvrent un passage à Edmond qui s'avance vers la porte à gauche. — Plusieurs groupes sont placés près de l'ouverture du fond; le capitaine Jean se rapproche d'eux et fait un dernier signe à Edmond pour l'engager à se taire; celui-ci étend la main pour rappeler sa promesse. — La toile tombe.)

ACTE III.

Le fond du théâtre représente la mer dans le lointain. Sur les derniers plans, à gauche du spectateur, un groupe de rochers; de l'autre côté, sur le premier plan, l'entrée d'une riche bastide (maison bourgeoise); à gauche l'auberge d'Andiol, vue en dehors, avec l'enseigne: *au Lion d'argent;* un peu plus loin, l'entrée de la cour pour les voitures et équipages.

Au lever du rideau, plusieurs marchands forains, avec des voitures attelées d'un seul cheval, sont rangés sur deux lignes entre lesquelles circulent des gens du village, curieux, acheteurs, etc. Les voitures sont ouvertes, et l'on voit des châles, des tissus, des étoffes précieuses accrochées et suspendues dans l'intérieur: d'autres voitures offrent des éventaires garnis de bijoux, de merceries, parfumeries du Levant, etc., etc. Les marchands ont des costumes italiens, turcs, juifs, allemands ou polonais, etc., etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCHANDS FORAINS, HABITANTS DU PAYS, LE CAPITAINE JEAN, REMY, son contre-maître, PLUSIEURS MATELOTS de sa suite.

CHOEUR DES MARCHANDS et des habitants du pays.

Des lointains climats
L'heureuse industrie

En votre/notre patrie
A guidé nos/leurs pas!

REMY, à demi-voix au capitaine Jean qui est comme lui à droite du théâtre.

Quels sont donc ces marchands?

LE CAPITAINE, de même.

Une caravane étrangère,
Qui pour le marché de Beaucaire
Va se remettre en route. Il faudrait se hâter,
Et prudemment leur acheter
Leur cargaison tout entière.

REMY, de même.

Très-bon moyen pour se défaire
De l'or que notre art fabriqua.

LE CAPITAINE.

Il faut que l'or circule! il est fait pour cela.
(A part.)
Oui, nous l'avons fait pour cela.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Que ces étoffes sont jolies!
Que ces tissus sont précieux!
Tant de richesses réunies
N'avaient jamais frappé nos yeux.

ENSEMBLE.

CHOEUR DE MARCHANDS.

Des lointains climats
L'heureuse industrie
Dans votre patrie
A guidé nos pas.

CHOEUR DE MATELOTS.

Donnez, donnez, c'est bien;
Quelque prix qu'on demande,
Jamais je ne marchande,
L'or ne nous coûte rien.

CHOEUR D'HABITANTS.

Je les reconnais bien!
Jamais, quoi qu'on demande,
Un marin ne marchande,
L'or ne leur coûte rien.

(Les matelots se répandent sur le théâtre, achètent toutes les marchandises qu'ils payent comptant, et en font des ballots. Joie des marchands.)

LE CAPITAINE contemple ce tableau avec satisfaction et dit à Remy qu'il prend à part.

Pendant ce doux échange où tout notre or se place,
Écoute, et que par toi mes ordres soient suivis!..
Notre fortune est faite, et dans ce beau pays
Demeurer plus longtemps serait par trop d'audace!
Je sais qu'on nous poursuit et qu'on est sur ma trace.

REMY, avec effroi.

O ciel!

LE CAPITAINE.

Mais dès demain nous ne craindrons plus rien!

REMY, vivement.

Et comment? et par quel moyen?

LE CAPITAINE.

Ce soir je me marie, et sûr de mon étoile
Dès demain je mets à la voile,
Emportant avec moi ma femme et mon trésor!
Un beau brick, fin voilier, nous attend près du port.

REMY.

Et demain...

LE CAPITAINE.

Nous partons!

REMY.

Je vous serai fidèle.

LE CAPITAINE, regardant du côté de l'auberge.

Voici ma fiancée. Ah! vrai Dieu! qu'elle est belle!

(Pendant la reprise du chœur suivant, Andiol sort de l'auberge, tenant par la main sa fille en costume de mariée. Les matelots roulent leurs ballots au bord de la mer et les embarquent sur des canots qui disparaissent.)

ENSEMBLE.

CHOEUR DES MARCHANDS.

Quel bonheur est le mien!
Quelque prix qu'on demande,
Aucun d'eux ne marchande,
L'or ne leur coûte rien.
(Comptant l'or qu'ils ont reçu.)
Je les tiens! je les tien!

CHOEUR DES MATELOTS.

Bien, bien, bien, je les tien...
Quelque prix qu'on demande,
Jamais je ne marchande,
L'or ne nous coûte rien.
(Regardant les marchandises qu'ils ont.)
Je les tiens! je les tien!

CHOEUR DES HABITANTS.

Je les reconnais bien;
Jamais, quoi qu'on demande,
Un marin ne marchande;
L'or ne leur coûte rien.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ANDIOL et MARIE.

ANDIOL, à sa fille.

Que l'on soit gaie, entends-tu?... je le veux!

MARIE, à part.

Cachons les pleurs qui coulent de mes yeux.

ANDIOL.

Où pourrais-je jamais trouver un pareil gendre?
De ma ruine il me sauve, et son or
Plus que je ne l'étais m'a rendu riche encor.

MARIE.

Je le sais.

ANDIOL.

Aux honneurs qu'ici l'on vient te rendre
Il faut répondre alors par un air de bonheur!

MARIE.

Il le faut donc! c'est l'ordre de mon père;
Rien ne saurait désarmer sa rigueur!

Il faut, hélas! pour combler ma misère,
Donner ma main quand un autre a mon cœur!
(Des jeunes filles à qui le capitaine a eu l'air de donner des ordres s'approchent de Marie et lui offrent des bouquets; Andiol pousse sa fille du coude pour l'engager à les remercier.)

LE CAPITAINE.

Allons, songeons au mariage;
Avant une heure il faut que l'hymen nous engage;
Je vais tout disposer. Pour vous, en attendant,
Beau père, voici mon présent.
(Il lui donne une bourse pleine d'or.)

ENSEMBLE.

ANDIOL.

Quel bonheur est le mien!
Que sa richesse est grande!
Quelque prix qu'on demande,
L'or ne lui coûte rien.
Quelle dot! je la tien.

LES MARCHANDS.

Bien, bien, bien, je le tien;
Quelque prix qu'on demande,
Jamais il ne marchande,
L'or ne lui coûte rien.
Je le tiens! je le tien!

LE CAPITAINE, à part.

Bien, bien, bien, je le tien.
(Haut.)
Ma confiance est grande,
Jamais je ne marchande,
L'or ne me coûte rien.

MARIE.

Quel malheur est le mien,
Et que ma peine est grande!
Mon père le commande;
Quel malheur est le mien!

CHOEUR.

Quel bonheur est le sien!
Que sa richesse est grande!
En reine elle commande,
Quel bonheur est le sien!
(Le capitaine entre dans la maison à droite.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, hors LE CAPITAINE.

(Au moment où il rentre dans la maison à droite, de la cour à gauche sort un brigadier de gendarmerie qui semble descendre de cheval.)

ANDIOL.

Ah! c'est un brigadier!

LE BRIGADIER, s'asseyant à une table devant l'auberge.

Allons, une bouteille!
Et dépêchons, car il fait chaud.

ANDIOL.

Vous venez...

LE BRIGADIER.

De Marseille,
Tout d'une traite, au grand galop,

ANDIOL.

Aussi vite! et pourquoi faire?

LE BRIGADIER, débouchant la bouteille qu'un garçon vient d'apporter.

Et que t'importe à toi?... J'ai pour monsieur le maire
Des ordres très-précis, un papier important...

MARIE, s'approchant de lui vivement.

Qui concerne l'armée?... En a-t-on des nouvelles?

LE BRIGADIER.

Non, pas depuis les grandes.

MARIE.

Et lesquelles?

LE BRIGADIER.

Celles de Marengo!

MARIE, ingénument.

Je ne sais rien.

LE BRIGADIER.

Vraiment!
(Fouillant dans sa poche.)
J'ai là le bulletin des dernières campagnes,
Il n'est pas neuf.

MARIE, voulant le prendre.

Donnez.

ANDIOL, s'en emparant.

A quoi bon?

MARIE.

Et comment
Se fait-il que jamais au sein de nos montagnes
Nous n'en ayons reçu de nouvelles?

ANDIOL, à part.

Oui-da!
J'avais mis bon ordre à cela.

MARIE.

Lisez, mon père!

TOUS.

Oui, lisons!

ANDIOL, regardant le papier.

Il a deux mois de date.

TOUS.

Il n'importe, écoutons!

ANDIOL, lisant le papier.

AIR.

Lentement à travers la plaine
Repoussant nos soldats épars,
De ses feux l'armée autrichienne
Nous foudroyait de toutes parts!
Au nombre cédait la vaillance,
Et nos soldats au champ d'honneur
En s'écriant: Vive la France!
Tombaient sous le fer du vainqueur.

CHOEUR.

Pleurons les enfants de la France
Tombant sous le fer du vainqueur.

ANDIOL, continuant.

Soudain dans l'air un cri s'élance;

C'est Desaix! Desaix qui s'avance!
Entendez-vous ces sons guerriers?
L'air s'en émeut, la terre tremble
Sous les pas de ses grenadiers!
Le premier consul les rassemble :
Serrez vos rangs, marchez, soldats!
La victoire suivra vos pas!

CHOEUR.

Honneur aux enfants de la France!
La victoire suivra leurs pas!

ANDIOL, continuant.

Infanterie,
Cavalerie,
L'honneur rallie
Tous nos soldats!
Leur sang bouillonne,
Le clairon sonne,
L'airain qui tonne
Guide leurs pas.

Croyant ressaisir sa proie,
En vain l'ennemi déploie
Ses immenses bataillons;
Par une charge rapide,
Sur eux un chef intrépide *
A lancé ses escadrons.

Infanterie,
Cavalerie,
L'honneur rallie
Tous nos soldats!
Leur sang bouillonne,
Le clairon sonne,
L'airain qui tonne
Guide leurs pas.

Vive l'honneur! vive la France!
L'ennemi fuit, chacun s'élance!
Dans l'air s'agite leur drapeau :
Gloire aux vainqueurs de Marengo!

CHOEUR.

Honneur aux enfants de la France!
La gloire a suivi leur drapeau!
Et la patrie à leur vaillance
Doit encore un succès nouveau.

MARIE, à son père, en lui montrant toujours le bulletin.

Mais parle-t-on de ceux qui, dans cette bataille,
Se sont distingués?

ANDIOL, retournant la feuille.

Oui, vraiment.

(Parcourant.)

Tout le jour et sous la mitraille
Sont demeurés constamment
Généraux, colonels... ** Ah! la liste est de taille
Cela n'en finit plus.

MARIE.

Mais parmi les noms connus...

ANDIOL, continuant à lire.

« Le capitaine Edmond, de la demi-brigade
» Du Var... »

(Il s'arrête.)

TOUS.

C'est du pays! Edmond! c'est un ami.

(A Andiol.)

Achevez, achevez...

MARIE.

Mon cœur en a frémi...

ANDIOL, continuant.

« Qui venait d'obtenir la veille un nouveau grade... »

MARIE.

Un nouveau grade!... Ah! qu'il doit être heureux!

ANDIOL, continuant.

« A l'attaque du village
» S'est élancé le premier.

MARIE, avec effroi.

Ah! grands dieux!
Eh bien?

ANDIOL, s'arrêtant et à part.

Non, je ne puis en croire encor mes yeux.

MARIE.

Eh bien?

ANDIOL, déchirant le bulletin avec dépit.

Je ne saurais en lire davantage.

(Avec une douleur feinte.)

A ma fille épargnons ce triste événement.

MARIE.

Non, je veux tout savoir.

ANDIOL.

Blessé mortellement!
Il n'est plus!

MARIE, accablée et se soutenant à peine.

Blessé mortellement!

(On s'empresse autour d'elle.)

CHOEUR.

Ah! quel malheur pour le village!
Il n'y comptait que des amis!
Par ses vertus, par son courage,
Il était l'honneur du pays!

ENSEMBLE.

ANDIOL, à sa fille.

Tout est prêt pour ce mariage;
De lui ma fortune dépend;
Pour un père ayez le courage
D'oublier ici votre amant.

MARIE.

Blessé mortellement!
Blessé mortellement!

(Les gens du pays entrent dans la maison à droite, et les marchands qui ont ployé leur bagage entrent avec leurs voitures dans la cour de l'auberge; en ce moment Edmond paraît sur les rochers qui sont au bord de la mer.)

* M. le général Kellermann, actuellement duc de Valmy.

** Les généraux Desaix, Murat, depuis roi; Saint-Cyr, Lannes, depuis duc de Montebello; Victor, actuellement duc de Bellune; Monnier, Watrin, Gardannes, Lebrun, actuellement duc de Plaisance.

SCÈNE IV.

EDMOND seul.

Il descend lentement, et regarde avec attendrissement tous les lieux qui l'entourent.

RÉCITATIF.

Salut, ô mon pays! salut, ciel de la France!
Je te revois, je suis heureux!
Je revois ce séjour, berceau de mon enfance,
Auquel naguère encor j'adressais mes adieux!
Pour vaincre et pour briser de honteuses entraves,
Je te quittai, l'honneur m'en fit la loi!
O mon pays, pays des braves!
Je reviens... et digne de toi!

CAVATINE.

O patrie
Tant chérie!
Souvenirs
Du jeune âge,
Doux rivage,
Ton image
M'a rendu tous mes plaisirs!

Pour la première fois ici j'ai vu Marie;
C'est là que chaque soir nous causions tous les deux;
C'est ici que ma jeune amie
A reçu mes premiers aveux!
Et je sens, en voyant ces lieux,
Je sens des pleurs qui coulent de mes yeux.

O patrie
Tant chérie!
Souvenirs
Du jeune âge, etc.

Oui, sur la rive étrangère
Vous seuls causiez mes regrets;
Dans les périls de la guerre
C'est à vous que je pensais,
Et je disais :

O patrie
Tant chérie!
Souvenirs
Du jeune âge,
Doux rivage,
Ton image
De plaisir
Me fait tressaillir!

Oui, ces lieux autrefois témoins de mes plaisirs
M'ont rendu mon bonheur et tous mes souvenirs.
(Regardant du côté de l'auberge.)
Mais avant de revoir Marie,
Il faudrait cependant la faire prévenir.

SCÈNE V.

EDMOND, MARIE, sortant du château à droite, triste et pensive.

EDMOND, l'apercevant.
Que vois-je? ô doux moment pour mon âme attendrie.
C'est elle qu'à mes yeux mon bonheur vient offrir.

MARIE, levant les yeux.
Que veut ce soldat?
(Poussant un cri.)
Ah!

EDMOND, courant à elle.
Tais-toi, tais-toi, Marie!

MARIE.
C'est toi, c'est bien toi
Que je revoi!

DUO.

ENSEMBLE.
O jour de bonheur et d'ivresse!
C'est toi que sur mon cœur je presse!
Oublions nos tourments passés;
Ce jour les a tous effacés!

MARIE.
Qu'ils étaient longs ces jours d'absence!

EDMOND.
Je croyais ne plus te revoir!

MARIE.
Te voilà! ta douce présence
Me rend le courage et l'espoir!

ENSEMBLE.
O jour de bonheur et d'ivresse!
C'est toi que sur mon cœur je presse! etc.

EDMOND.
Fidèle à ma maîtresse
Qui guida ma valeur,
J'ai tenu ma promesse
Et je reviens vainqueur!

MARIE.
Il revient! et vainqueur!

EDMOND.
A mon tour je réclame
Tes serments et ta foi;
Oui, tu seras ma femme...
(Examinant son costume de mariée.)
Mais qu'est-ce que je voi?

MARIE.
Malgré mes pleurs, malgré moi-même,
Hélas! mon père l'exigeait,
D'un hymen odieux j'allais subir l'arrêt!

EDMOND, avec fierté.
Et qui donc m'oserait disputer ce que j'aime?
Qui l'oserait?

ENSEMBLE.

EDMOND.

J'ai vengé ma patrie,
Et ce bras saura bien
Protéger mon amie
Et défendre mon bien.
Je suis là... ne crains rien,
Je serai ton soutien.

MARIE.

A cette voix chérie
Je renais à la vie.
Non, je ne crains plus rien,
Il sera mon soutien.

EDMOND.

Je ne suis plus ce paysan timide
Qui craignait de ton père et l'aspect et la voix!
Conscrit, sous la mitraille on devient intrépide,
Et quand on a vu fuir les grenadiers hongrois,
Le reste n'est plus rien... Oui, je l'atteste ici,
Quel que soit ton futur mari,
Qu'il tremble, me voici!

ENSEMBLE.

EDMOND.

J'ai vengé ma patrie,
Et ce bras saura bien
Protéger mon amie
Et défendre mon bien.
Je suis là... ne crains rien,
Je serai ton soutien.

MARIE.

A cette voix chérie,
Déjà, je le sens bien,
Je renais à la vie.
O mon suprême bien!
Je ne craindrai plus rien,
Tu seras mon soutien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ANDIOL.

ANDIOL, apercevant Marie.

C'est bien heureux, je l'aperçoi!
Allons, allons, Mademoiselle,
On demandait autour de moi:
La mariée... où donc est-elle?
(S'avançant.)
Que vois-je!... Edmond!

EDMOND.

Oui, c'est lui-même
Qui vient réclamer ce qu'il aime!

ANDIOL.

J'en suis fâché, mon cher ami,
Mais un autre est son mari.

EDMOND, avec fierté.

Et ce mari, quel est-il?

ANDIOL.

Le voici.

EDMOND, de même.

Nous allons voir!

MARIE, effrayée.

Edmond, modérez-vous, de grâce!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE JEAN richement habillé sortant du château à droite; il est suivi d'un notaire.

QUATUOR.

LE CAPITAINE, à Andiol et à Marie.

Comment! chacun me laisse et déserte la place,
Quand le notaire est là, morbleu! qui nous attend!
Allons, il faut signer.

EDMOND, passant près de lui et lui prenant le bras.

Pas encore, un instant!

LE CAPITAINE.

Pourquoi?

EDMOND, à demi-voix.

Vous le saurez!

LE CAPITAINE, le regardant et croyant le reconnaître.

Eh! mais... eh! oui, vraiment...

EDMOND, le reconnaissant.

Ciel!

LE CAPITAINE.

Mon jeune conscrit!

EDMOND, à part, avec terreur.

Le capitaine Jean!

ENSEMBLE.

EDMOND.

O rencontre fatale!
Malheur que rien n'égale!
Je tremble malgré moi
De surprise et d'effroi.

LE CAPITAINE.

O rencontre fatale!
Hasard que rien n'égale!
Mais j'ai reçu sa foi,
Qu'il tremble devant moi!

ANDIOL.

O rencontre fatale!
Hasard que rien n'égale!
Mais ma fille est à moi,
Et vous avez sa foi.

MARIE.

O rencontre fatale!
Malheur que rien n'égale!
Risquer ses jours pour moi!
Ah! je tremble d'effroi.

EDMOND, s'adressant à Andiol.

Eh quoi! c'est là l'époux de votre fille!
Celui dont le destin au sien doit être uni?

LE CAPITAINE, avec assurance.

C'est moi-même, mon jeune ami!

ANDIOL.

C'est un gendre qui fait honneur à la famille.

EDMOND.

Et je pourrais souffrir un pareil attentat!

LE CAPITAINE, à Andiol, lui montrant le notaire qui arrive avec plusieurs témoins et qui a tout disposé sur la table à droite.

Tout est prêt... signons le contrat!
(A Edmond, gaiement.)
A ma noce je vous invite!

EDMOND, avec force, et passant au milieu du théâtre.

C'en est trop! arrêtez!

MARIE.

Ciel!

ANDIOL.

Quel dessein l'agite?

EDMOND.

Arrêtez!

ANDIOL.

Et pourquoi?

EDMOND.

Sachez en ce moment...
Sachez que cet époux...

TOUS.

Eh bien!...

LE CAPITAINE JEAN, qui est à côté d'Edmond, lui serre la main avec force et lui dit à voix basse.

Et ton serment?
Et ton honneur?

EDMOND, s'arrêtant interdit.

Ah! grands dieux!

LE CAPITAINE, à voix basse.

Et la vie
Qui sans moi t'allait être ravie!

EDMOND, s'éloignant de lui avec désespoir.

Laissez-moi, laissez-moi!

LE CAPITAINE, à voix haute et froidement.

Qu'il parle maintenant.

ENSEMBLE.

EDMOND.

Que sous mes pas s'ouvre la terre;
Je veux, je ne puis le trahir;
L'honneur m'ordonne de me taire,
Et me taire, hélas! c'est mourir!

ANDIOL.

Ah! l'aventure est singulière!
Je le vois trembler et pâlir.
Qu'a-t-il donc, ce beau militaire?
Qui peut ainsi le retenir?

LE CAPITAINE.

L'honneur lui prescrit de se taire,
Il n'osera pas me trahir!

MARIE.

Entre eux d'où provient ce mystère?
Pour moi quel funeste avenir!

LE CAPITAINE, à Andiol et à Marie.

Allons, ma femme, il faut que l'on signe à l'instant.

(Il signe le premier et présente la plume à Andiol.)

EDMOND.

Je ne puis supporter un semblable tourment,
Et dussé-je périr, on saura ce mystère...

LE CAPITAINE, l'arrêtant et à demi-voix.

« Je jure ici devant Dieu qui m'entend,
» Et par mes jours et par ceux de ma mère,
» Par la maîtresse qui m'est chère,
» Je jure ici de tenir mon serment! »

EDMOND.

O souvenir affreux!

ANDIOL pendant ce temps a signé, et a donné la plume à Marie qui s'arrête tremblante et s'appuie sur la table pour se soutenir.

Eh quoi! ta main balance?

MARIE, interdite et regardant tour à tour son père et Edmond.

Mon père ordonne... Edmond!

(Edmond veut faire un pas vers elle, s'arrête et cache sa tête dans ses mains.)

Il garde le silence!

(Elle hésite encore. Son père la pousse vers la table; elle jette un dernier regard sur Edmond et signe.)

TOUS.

Ils sont unis!

EDMOND.

O rage!

ANDIOL et LE CAPITAINE.

A l'autel maintenant,
Partons, l'on nous attend.

EDMOND, à part.

Et moi j'attends la vengeance!

(Bas au capitaine.)

Il faut que je vous parle, à vous seul, un seul mot.

LE CAPITAINE.

Volontiers.

(A Andiol et à Marie.)

Laissez-nous, je vous rejoins bientôt!

ENSEMBLE.

MARIE.

Mon cœur frémit! que veut-il faire?
Pour moi quel funeste avenir!
Mais, hélas! aux ordres d'un père
Je ne pouvais désobéir.
Comment, hélas! désobéir!

EDMOND.

Dut sous mes pas s'ouvrir la terre,
Cet hymen ne peut s'accomplir.
L'honneur m'ordonne de me taire;
Mais je puis du moins le punir,
Je puis me venger et punir.

LE CAPITAINE.

L'honneur lui prescrit de se taire,
Il n'osera pas me trahir!

ANDIOL.

Ah! je triomphe! il a beau faire,
Ce doux hymen va s'accomplir;
Et moi j'y trouve, heureux beau-père,
Et la richesse et le plaisir.

(Ils sortent tous; Marie et les gens de la noce rentrent dans le château.)

SCÈNE VIII.

EDMOND, LE CAPITAINE JEAN.

DUO.

EDMOND.

Ainsi, fidèle à ma promesse,
Je n'ai point trahi ton secret;
Mais tu m'enlèves ma maîtresse,
Celle que mon cœur adorait!

Avant qu'elle me soit ravie,
Il faut qu'on m'arrache la vie;
Tu me comprends! je suis soldat,
Marchons! je t'appelle au combat.

LE CAPITAINE, froidement.

Le fer en main j'ai fait mes preuves,
Je ne crois pas manquer de cœur;
Mais après mille et mille épreuves
Lorsque enfin je touche au bonheur,
Des biens conquis par mon courage
Je veux jouir et faire usage...
Ainsi... fais comme tu voudras;
Ami, je ne me battrai pas.

EDMOND, avec indignation.

Me refuser!

LE CAPITAINE, froidement.

C'est mon envie!

EDMOND, de même.

Mais je suis maître de ton sort.

LE CAPITAINE.

Tu le peux! conduis à la mort
Celui qui t'a donné la vie,
Dénonce-moi!

EDMOND.

Jamais, mais tu suivras mes pas,
Nous nous battrons!

LE CAPITAINE.

Non pas!

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.

Le repos après l'orage,
La paix après les combats,
C'est la devise du sage,
Et je ne me battrai pas.
Oui, fais comme tu voudras,
Mais je ne me battrai pas.

EDMOND.

Quoi! tu n'as plus de courage
Quand je t'appelle au combat?
Redoute un nouvel outrage,
Crains la fureur d'un soldat!
Viens... je t'appelle au combat.

LE CAPITAINE.

Pour les périls ma carrière est finie;
Je me fais honnête homme et prends femme jolie;
Et désormais la vertu, les amours
Vont de concert embellir mes vieux jours.

EDMOND.

Toi, m'enlever Marie!
Tu ne l'auras qu'avec ma vie.

LE CAPITAINE.

Mais ta vie est à moi! de moi seul tu la tiens!
Je t'ai sauvé, tu m'appartiens!

ENSEMBLE.

EDMOND, avec fureur.

Le désespoir et la rage
Arment mon cœur et mon bras.
A ce lâche qui m'outrage
Je ne dois que le trépas.
Marchons! marchons! tu me suivras.

LE CAPITAINE, avec gaieté.

Le repos après l'orage,
La paix après les combats,
C'est la devise du sage,
Et je ne me battrai pas;
Non, je ne me battrai pas.

(Edmond hors de lui retire son gant et fait de la main un geste menaçant.)

LE CAPITAINE, arrêtant son bras.

C'en est trop, un tel outrage
Demande ton trépas.
Marchons, marchons, je suis tes pas.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN BRIGADIER de gendarmerie, suivi de plusieurs soldats, paraît au fond du théâtre.

LE BRIGADIER, à ses soldats, leur montrant le château à droite.

C'est là, dit-on, qu'est sa demeure!
Que nul n'en puisse plus sortir!
Et j'espère que tout à l'heure
Nous saurons le saisir.

(Plusieurs soldats entrent dans le château; le brigadier et les autres s'approchent d'Edmond et du capitaine.)

EDMOND, les apercevant.

Que désirent ces gens?

LE CAPITAINE, à part, avec inquiétude.

Entre eux ils se font signe!
Est-ce à moi qu'on en veut?

LE BRIGADIER, au capitaine et à Edmond; leur montrant le château.

Vous habitez ici?

LE CAPITAINE.

Sans doute!

LE BRIGADIER.

Vos papiers?

LE CAPITAINE.

Pourquoi?

LE BRIGADIER.

C'est ma consigne!
Vos passe-ports?

LE CAPITAINE, troublé et fouillant dans sa poche d'où il retire un papier.

Grand Dieu!

(Bas à Edmond.)

Lâche, tu m'as trahi!
C'est toi dont la voix me dénonce.

EDMOND, de même.

Moi!...

(Échangeant contre le sien le papier qu'il vient lui-même de retirer de sa poche.)

Tiens! voilà ma réponse.

LE CAPITAINE, avec joie.

O ciel!

(Présentant au brigadier le passe-port d'Edmond.)

Tenez, brigadier.

LE BRIGADIER.

Lisons!

(Il parcourt, puis portant respectueusement la main à son chapeau, il dit au capitaine Jean.)

Pardon, mon officier!
Passez, vous êtes libre!

(Puis s'approchant d'Edmond, il lui dit sévèrement:)

A vous?

EDMOND.

Moi!

LE BRIGADIER.

Je demande
Qui vous êtes?

EDMOND, lui présentant le passeport du capitaine Jean.

Voici!

LE BRIGADIER.

Voyons!

(Il lit et fait un geste de joie.)

J'en étais sûr et ma joie en est grande!
Sous ce nom se cachait celui que nous cherchons!

(A Edmond.)

J'en ai l'ordre formel; ici je vous arrête!

LE CAPITAINE, à part.

Ah! c'était fait de moi!

LE BRIGADIER, à Edmond.

Qu'on nous suive à l'instant!

EDMOND, bas au capitaine Jean.

Partez, au fer des lois dérobez votre tête!
Nous sommes quittes maintenant!

(Le capitaine lui serre la main et s'éloigne précipitamment. Les soldats qui sont au fond du théâtre lui ouvrent un passage et lui portent les armes, puis reviennent tous entourer Edmond.)

CHOEUR.

Il est donc en notre puissance,
Celui dont nous suivions les pas!
Du pays la juste vengeance
Va punir tous ses attentats!
Marchons, marchons! suivez nos pas!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE, sortant du château avec Andiol.

MARIE.

Que vois-je? ô ciel! quoi! c'est lui qu'on en- [traîne!
Où le conduisez-vous?

BRIGADIER.

A la prison prochaine.

MARIE.

Qu'a-t-il fait?

LE BRIGADIER.

C'est le chef de ces faux monnayeurs
Qui des lois, dès longtemps, défiaient les rigueurs!

ANDIOL.

Quel bonheur! il est donc parfois une justice!

LE BRIGADIER, à Andiol.

Et nous vous arrêtons, vous, comme son complice!

MARIE.

Mon père!...

ANDIOL, réclamant.

M'arrêter!... messieurs, c'est une erreur!

EDMOND, à part.

Ah! je ris de sa frayeur!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GARÇONS et FILLES DU VILLAGE.

MARIE.

Quel est ce bruit?

LES JEUNES FILLES.

Ah! le beau régiment!
Il revient de l'armée ici tambour battant!

(En ce moment paraissent au fond du théâtre les premières têtes de la colonne; le régiment défile tambour et musique en tête.)

CHOEUR.

Sur le motif de l'air d'Edmond au premier acte.

En avant, soldats! en avant!
Au retour que la gloire est belle!
C'est le pays qui nous rappelle,
C'est le bonheur qui nous attend!

(Edmond, qui était resté à droite au milieu des gendarmes à regarder défiler le régiment, avance au pas et crie d'une voix haute:)

Halte! front!

(Le régiment s'arrête et exécute ce commandement.)

MARIE, étonnée.

Ah! grands dieux! il leur commande [en maître!

LE BRIGADIER.

Lui! ce bandit!

UN OFFICIER, s'avançant.

Pardon, mon colonel.

TOUS.

Son colonel!

MARIE et ANDIOL.

Edmond! ô ciel!

L'OFFICIER, présentant une lettre à Edmond.

Un billet qu'en vos mains m'a prié de remettre
Un homme qui courait du côté de la mer.

EDMOND, à part.

Le capitaine Jean... c'est lui... c'est clair...
Lisons :
« Ma confiance en toi fut bien placée ;
» Je te rends tes serments, de plus ta fiancée,
» Et vais sous d'autres cieux, cédant à mes remords,
» Finir en honnête homme avec tous mes trésors. »

ANDIOL, regardant son or.

Ah ! comme il m'abusait avec son faux mérite !

LE BRIGADIER.

Il en est temps encor, courons à sa poursuite.

(On entend un coup de canon et l'on voit dans le lointain un brick avec toutes ses voiles dehors.)

TOUS, le montrant au doigt.

Voyez ce brick léger qui fuit à l'horizon.

EDMOND, à part.

Portant le capitaine avec sa cargaison.

EDMOND, à ses soldats.

Et vous, mes compagnons de gloire,
Oublions nos travaux guerriers ;
Chantons la paix et la victoire
Qui nous rendent à nos foyers !

CHOEUR.

Chantons la paix et la victoire
Qui le rendent à nos foyers !

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

COMÉDIES ET DRAMES.

OPÉRAS.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

